

Dominique LEJEUNE,

ancien élève de l'École normale supérieure de Saint-Cloud,

docteur en Histoire,

docteur ès Lettres et Sciences humaines pour la présente thèse,

professeur émérite de khâgne et d'hypokhâgne à Louis-le-Grand,

**LES SOCIÉTÉS DE GÉOGRAPHIE EN
FRANCE, DANS LE MOUVEMENT SOCIAL
ET INTELLECTUEL DU XIX^E SIECLE**

THESE POUR LE DOCTORAT D'ÉTAT ES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES (HISTOIRE) PREPAREE

SOUS LA DIRECTION DU PROFESSEUR PHILIPPE VIGIER,

SOUTENUE LE 12 JUIN 1987 A L'UNIVERSITE PARIS X-NANTERRE

ET DONT LE PRESENT TEXTE EST LA VERSION INTEGRALE ET CONSTAMMENT REMANIEE DEPUIS

réédition « du bicentenaire » de

l'Encouragement pour un voyage à Tombouctou et dans l'intérieur de l'Afrique,

AVERTISSEMENTS

Le présent texte est la version très remaniée, complétée, mais allégée de quelques annexes « techniques », d'une **thèse de doctorat d'État en histoire contemporaine, dirigée par Philippe Vigier et soutenue le 12 juin 1987 à l'Université Paris X- Nanterre** devant un jury composé de MM. Maurice Agulhon (président), Jean-Jacques Becker, Philippe Pinchemel, Daniel Roche et Philippe Vigier, jury qui lui a décerné la mention « très honorable ».

Le chercheur et le curieux pourraient se reporter au texte de soutenance sur exemplaires dactylographiés, à la Bibliothèque universitaire de Paris X-Nanterre, à la bibliothèque de la Société de Géographie de Paris (département des Cartes et Plans de la Bibliothèque nationale) et au siège de cette Société (184, boulevard Saint-Germain). Le même texte de soutenance a été reproduit en microfiches déposées dans diverses bibliothèques universitaires par les soins de l'Atelier national de reproduction des thèses de Lille III. Enfin, une version remaniée et dactylographiée par les soins de l'auteur pendant l'année universitaire 1987-1988 a été déposée dans diverses bibliothèques, dont celle de la Société de Géographie de Paris, au siège de cette Société, au centre Géo-Histoire de la rue Malher, au Centre du Documentation Jules Verne d'Amiens et à la Bibliothèque du Museum d'Histoire naturelle. On y trouvera quelques annexes, iconographiques notamment, non reproduites ici.

Les différentes versions dactylographiées et le présent texte sont, bien sûr, plus complets que le livre publié par l'auteur en 1993 chez Albin Michel, *Les Sociétés de Géographie en France et l'expansion coloniale au XIXe siècle*, dans la « Bibliothèque Albin Michel. Histoire » (des rééditions numériques).

Dans les noms d'institutions et les citations, l'orthographe et la typographie originales ont été systématiquement respectées, quel que soit l'usage actuel : la pompe, voire la prétention, sont objets — respectables — d'histoire et on ne s'étonnera donc pas de toujours lire, dans cette version intégrale et définitive, Sociétés de Géographie ou Sociétés savantes.

à Priti & Sheila,
 en souvenir de la Mascareigne citée pages 728 & 764,
 à Benjamin, en l'honneur d'une Caraïbe non citée.

Docteur en histoire, docteur ès lettres et sciences humaines, Dominique Lejeune a enseigné à Nanterre (au lycée et à l'Université), à l'ENS de Saint-Cloud, dont il est un ancien élève. Il a consacré l'essentiel de sa carrière à l'hypokhâgne et à la khâgne des lycées Condorcet et Louis-le-Grand de Paris.

DU MEME AUTEUR :

- 1°) *Les « alpinistes » en France à la fin du 19e et au début du 20e siècle (vers 1875-vers 1919). Étude d'histoire sociale ; étude de mentalité*, préface de Philippe Vigier, Comité des Travaux historiques et scientifiques (CTHS), 1988, 272 p., plusieurs rééditions numériques, augmentées et actualisées
- 2°) *La France de la Belle Époque. 1896-1914*, Armand Colin, 1991, collection « Coursus », 191 p., plusieurs rééditions dont en e-book
- 3°) *Les Causes de la Première Guerre mondiale*, Armand Colin, collection « Coursus », 1992, 126 p.
- 4°) *Les Sociétés de Géographie en France et l'expansion de l'Europe au 19e siècle*, Albin Michel, 1993, collection « Bibliothèque Albin Michel, Histoire », 236 p., rééditions numériques. Une version intégrale, numérique et actualisée de la version universitaire est disponible sur demande à l'auteur
- 5°) *La France des débuts de la IIIe République. 1870-1896*, Armand Colin, collection « Coursus », 1994, 191 p., plusieurs rééditions dont en e-book et réédition de 2016, largement augmentée (287 p.)
- 6°) *Entre guerre et paix. Les relations internationales de 1900 à 1950*, Ellipses, 1996, 288 p.
- 7°) *Histoire du monde actuel (1990-2000)*, Armand Colin, collection U, 2001, 288 p., réédition numérique
- 8°) *Histoire du sport. 19e-20e siècles*, Éditions Christian, collection « Vivre l'histoire », 2001, 219 p.
- 9°) *La peur du rouge en France. Des partageux aux gauchistes*, Belin, 2003, coll. « Histoire et société. Temps présents », 304 p.
- 10°) *Miscellanées pour vivre l'histoire. Mélanges chaleureusement rédigés pour et par Dominique Lejeune*, support numérique, 2011
- 11°) *Lejeune, Vankeirsbilck et Cie. Livre de famille, du Perche-Gouët à la Flandre*, 2014, support numérique
- 12°) *La France des Trente Glorieuses, 1945-1974*, Armand Colin, 2015, collection « Coursus », 192 p.
- 13°) *Années 50. France Janus, en Noir & Blanc ou en Couleurs ?*, 1 140 pages, mis en ligne le 13 avril 2017 sur HAL-SHS (CNRS) : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01504693>, plusieurs rééditions
- 14°) *Ordre ou désordre. Les relations internationales au XXe siècle (de 1918 à la fin du XXe siècle)*, 823 pages, livre mis en ligne le 31 juillet 2017 sur HAL-SHS (CNRS) : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01568812>

PRÉFACE

Il n'est pas dans les intentions du préfacier d'insister ici sur la quantité et la variété des sources utilisées et des imprimés dépouillés par Dominique Lejeune. Je dirai seulement qu'elles témoignent de l'ampleur de la culture historique et géographique possédée par cet enseignant de Première supérieure (Khâgne) et, qu'entre autres mérites, elles constituent un utile outil de travail pour quiconque s'intéresse au problème des relations entre la France et l'Outre-Mer. Des relations que cette étude de la Société de Géographie de Paris, puis des Sociétés de Géographie provinciales contribue à éclairer, dans la mesure où elle pose et s'efforce de donner une réponse à deux interrogations centrales : comment ces Sociétés ont-elles poussé la France à devenir une grande puissance coloniale, ont-elles été un élément important du *lobby colonial* ? Et, plus généralement, dans quelle mesure ont-elles contribué à intéresser les Français à l'Outre-Mer ?

Au lendemain même de la soutenance d'une thèse de troisième cycle en histoire consacrée aux « *alpinistes* » en France à la fin du XIXe et au début du XXe siècle (thèse soutenue à Paris X-Nanterre le 13 juin 1974 et qui a été éditée d'excellente façon par le Comité des Travaux historiques et scientifiques, grâce à l'intervention efficace de Philippe Pinchemel), D.Lejeune me disait son désir de poursuivre, toujours sous ma direction, dans la même voie d'étude des Sociétés savantes : il entendait se placer à nouveau au confluent de l'histoire sociale et de l'histoire des mentalités, en se situant délibérément dans le courant actuel d'analyse du mouvement associationniste. Durant sa recherche sur les « alpinistes », il avait rencontré sur son chemin les *Sociétés de Géographie en France*, et il voulait maintenant les étudier en les replaçant dans *le mouvement social et intellectuel du XIXe siècle*. Convaincu de l'originalité et de l'intérêt d'une démarche qui — suivant l'expression de Daniel Roche lors de la soutenance — nous fait connaître « l'une des manifestations de la sociabilité savante des XIXe-XXe siècles », j'ai accepté la direction de cette thèse de doctorat d'État (ancien régime) et n'ai pas eu à m'en repentir : je suis heureux de la voir terminée, après treize années d'un labeur considérable, soutenue (le 12 juin 1987, toujours à Paris X), partiellement publiée (chez Albin Michel) et ici présentée dans une version définitive, en tenant compte des observations présentées lors de la soutenance.

La réponse aux deux questions centrales est différente suivant les époques, et c'est l'un des grands apports de ce travail d'avoir mis en lumière l'importance du tournant des années 1860, de 1864 très précisément. Jusque là, la

Société de Géographie est unique, parisienne et élitiste (l'adhésion coûte cher...), formée d'un nombre restreint de « notables romantiques », essentiellement des hauts fonctionnaires et des employés de l'État, des représentants de la « bourgeoisie d'ancien type », tous également intéressés, sinon passionnés, par l'exploration du globe et la découverte du monde. Dominique Lejeune dénie toute visée proprement coloniale ou utilitaire aux membres de cette première Société, qu'il appelle « la Société aux médailles d'or ». Il s'agit des récompenses promises, puis offertes aux explorateurs de telle ou telle partie encore inconnue, ou mal connue, de la planète. C'est ainsi que, par exemple, René Caillié entreprit et réussit le voyage qui lui fit découvrir Tombouctou, et l'on trouvera dans cette thèse une excellente description des mille péripéties ayant accompagné cette expédition et le retour de Caillié, qui, jusqu'à sa mort, assez misérable, en 1838, put compter sur l'appui de la Société. Avec ces « concours » — et si l'on tient compte, plus généralement, du caractère fondamentalement scientifique des buts poursuivis par les géographes parisiens — nous sommes encore très proches des Sociétés savantes du XVIII^e siècle, si bien étudiées par Daniel Roche et d'autres encore...

Est-ce parce qu'on s'éloigne de plus en plus du siècle des Lumières qu'à partir des années 1840 — moment où, à mes yeux, la France entre décidément dans une « époque contemporaine » dominée par la révolution industrielle — cette « académie de beaux esprits » entre dans une phase de déclin ? Il y a, d'abord, baisse des effectifs. De 217 sociétaires lors de la fondation en 1821, on était monté jusqu'à 300 membres en 1828-1829 : c'est l'apogée de cette Société de notables français qui — une fois n'est pas coutume — sert alors d'exemple à la Prusse et même à l'Angleterre (la Société de Géographie de Berlin date de 1828 et celle de Londres de 1830) ; mais la monarchie de Juillet comme la Seconde République et l'Empire autoritaire ne sont guère favorables à nos géographes, dont le nombre oscille autour de 140-150, ceci alors que la Société londonienne, en particulier, connaît une expansion remarquable. Dominique Lejeune analyse fort bien les raisons d'un déclin qui frappe aussi, bien sûr, l'activité scientifique d'une Société qui ronronne, en « délivrant à date fixe un discours sans surprise », alors qu'autour d'elle tout bouge : dès 1846, le président de la Société, le baron Walckenaër, dans une analyse lucide de la situation, met en cause le fait que la Société n'a pas su évoluer avec son temps, adapter ses objectifs à la nouvelle société industrielle en formation...

Tout change après 1864 : à la Société de notables romantiques succèdent des Sociétés qui prônent « une géographie désormais bien utilitaire et commerciale », des Sociétés dont les effectifs croissent très fortement (à Paris, on passe de 240 membres en 1864 à 2 473 en 1885 !) et qui constituent dès lors un groupe de pression

en faveur de l'impérialisme colonial. À l'origine de ce changement de cap (à partir de 1864, note D.Lejeune, « la colonisation est une préoccupation apparue brutalement, et devenue désormais majeure »), l'auteur souligne l'influence de deux hommes. Celle du président qui entre en fonction en 1864 et qui reste à la tête de la Société jusqu'à sa mort, en 1873 : le marquis Prosper de Chasseloup-Laubat, ministre de la Marine et des Colonies de Napoléon III, de 1861 à 1867, dont Dominique Lejeune nous brosse un portrait fort intéressant : « sans doctrine systématique », il n'était pas moins doté d'une « volonté de politique coloniale », ce que confirme Mlle Caroline Maurel dans le mémoire de maîtrise qu'elle vient de soutenir¹ et où elle cite, en particulier, ce passage très significatif du discours prononcé par le vice-président Meurand à l'assemblée générale de la Société qui a lieu en avril 1873, quelques semaines seulement après la disparition du président :

« que le souvenir des grands services rendus à la Société de Géographie par M. le marquis de Chasseloup-Laubat et les traditions qu'il nous laisse entretiennent en nous la ferveur dont il nous donnait l'exemple ! Jamais [...] l'empressement pour les études géographiques n'a été plus grand ; jamais les adjonctions de membres nouveaux n'ont été plus nombreuses. »

À partir de 1867, Chasseloup-Laubat est, en outre, secondé par un très dynamique secrétaire général : Charles Maunoir, un employé « romantique sevré d'aventures » qui, lui, restera pendant trois décennies au secrétariat général de la Société, poursuivant dans la voie amorcée en 1864. Dans leur souci de donner à la Société « une nouvelle jeunesse et une nouvelle vigueur », Chasseloup-Laubat et Maunoir ont été aidés par d'autres adhérents reçus récemment : le saint-simonien Édouard Charton, entré en 1859, dont on mesure de plus en plus la riche personnalité trop longtemps méconnue, et, surtout, Jules Duval, autre personnage hors du commun, que l'on peut considérer comme l'animateur d'un important *lobby* algérien...

En lançant en 1860 *Le Tour du Monde*, É. Charton a, en tout cas, contribué à ce qui est un autre facteur du tournant de 1864 : l'intérêt nouveau que porte l'opinion publique « éclairée » à l'Outre-Mer dans les années 1860, et qui est attesté par la multiplication des publications périodiques comme des récits ou romans « exotiques », à commencer bien sûr par ceux de Jules Verne. D.Lejeune nous montre fort bien que l'auteur des *Voyages extraordinaires*, entré à la Société de Géographie de Paris en 1865, participe activement aux travaux de celle-ci jusqu'au moment de son départ pour Amiens en 1872. Mais il continue jusqu'à la fin de sa vie à puiser une partie de son inspiration dans le *Bulletin de la Société de Géographie* et dans la vie de

¹ Caroline Maurel, *Le marquis Prosper de Chasseloup-Laubat, ministre de la Marine et des Colonies de Napoléon III de 1861 à 1867*, 218 p., dactylographié, Université de Paris X-Nanterre, mai 1988.

celle-ci : Lejeune analyse finement la façon dont l'auteur des *Enfants du capitaine Grant* (1867-1868) a su camper le personnage de Paganel, « secrétaire de la Société de Géographie de Paris ». En fait, celui-ci tient à la fois de Maunoir et d'un autre membre célèbre de la Société : le géographe anarchiste Élisée Reclus, entré à la Société en 1858, et qui bénéficie, dès lors, d'un prestige et d'une influence importante au sein de cette réunion bourgeoise qui n'abandonnera pas le Communard compromis dans les événements de 1871... Ici encore, on trouve dans cette thèse de précieuses indications sur ce personnage hors du commun et sur l'influence qu'il a exercé sur Jules Verne, Lejeune rejoignant dans l'ensemble la lecture par Jean Chesneaux de certaines œuvres de l'auteur de *L'Île mystérieuse*.

Sous l'impulsion de toutes ces personnalités de premier plan, la Société de Géographie de Paris — à laquelle s'adjoignent, à partir de 1873, des Sociétés provinciales (Lyon en 1873, Lille en 1882, etc.) — abandonne son profil d'association élitiste aux objectifs purement scientifiques. Et ce n'est pas un hasard si ce bouleversement correspond — avec un léger retard, mais l'on sait bien que le mental retarde sur le socio-politique — au passage de la France des notables à celle du suffrage universel, en même temps qu'au développement de l'instruction. Maintenant tournées vers l'action, ces Sociétés entendent vulgariser la géographie ; elles jouent ainsi un rôle important dans le développement de l'enseignement de cette discipline dans le Secondaire et le Supérieur, bien qu'il faille attendre la fin du XIXe siècle et les premières décennies du XXe siècle — considérées dans la troisième partie de cet ouvrage — pour qu'apparaisse une « géographie des professeurs », avec un Vidal de La Blache ou à Grenoble un Raoul Blanchard.

D'une façon plus générale, ces Sociétés « nouveau style », adeptes d'une géographie désormais utilitaire, commerciale et coloniale, élargissent leur recrutement, étant entendu cependant que les classes populaires continuent à n'être pas davantage concernées que dans les associations d'alpinistes précédemment étudiées par Lejeune. On assiste, en revanche, à un accroissement du nombre des officiers — ce qui explique partiellement l'augmentation du nombre des aristocrates comme Boni de Castellane — et surtout à l'entrée en force des négociants, en particulier dans les Sociétés provinciales : Jules-Charles Roux, fabricant de savons, est le premier président de la Société de Géographie de Marseille ; c'est à sa demande que la première Exposition coloniale a lieu dans la cité phocéenne en 1906... Car Lejeune montre fort bien que, dorénavant, les Sociétés de Géographie se développent « par l'épée et par le négoce », la finalité coloniale s'affirmant surtout à partir des années 1890, lorsque se met en place un véritable *lobby* colonial, dont Charles-Robert

Ageron a démontré l'existence, tout en en relativisant l'influence, un *lobby* dont ces Sociétés sont partie intégrante.

Comme beaucoup d'autres associations de ce type, celles qui sont ici considérées ont bien du mal à surmonter les pertes et les difficultés, humaines et matérielles, engendrées par la Grande Guerre et ses conséquences de tous ordres. Ceci d'autant plus que celui qui préside aux destinées de la Société parisienne de 1910 à 1924, Roland Bonaparte (c'est le petit-fils de Lucien, frère de Napoléon Ier), en léguant à sa mort sa très riche bibliothèque à la Société — mais non le palais dans lequel elle est logée, et qu'il faut louer à cher denier — plonge les « géographes » parisiens dans des difficultés financières inextricables. Grande, à cet égard, est, suivant Dominique Lejeune, la responsabilité du secrétaire général de l'époque, Guillaume Grandidier, lequel, comme la plupart des Français d'alors, croyait au retour à l'âge d'or des années 1900... Finalement, il faut abandonner le « palais Bonaparte », réintégrer l'hôtel du boulevard Saint-Germain (construit en 1877-1878) et mener dans les années précédant la Seconde Guerre mondiale « une dure, piètre, voire débile existence ».

À travers l'étude des hauts et des bas de l'histoire de cette, puis de ces Sociétés, l'analyse de l'évolution de leur recrutement et de leur idéologie, c'est donc toute une série d'éclairages intéressants et neufs, sur l'histoire sociale et culturelle de notre pays, que nous propose cette thèse. Certes, il s'agit là d'une élite de l'esprit et de l'argent, qui s'élargit bien sûr avec le remarquable bond en avant des années 1860 ; le vivier naturel reste malgré tout constitué par les classes moyennes, bien davantage que par l'aristocratie ou la haute bourgeoisie, terrains de chasse privilégiés du Jockey-Club ou de l'Automobile Club... À l'histoire des associations, ce livre ajoute l'histoire d'une science : la géographie, car avec finesse et sans hésiter à prendre parti Dominique Lejeune nous montre, à travers les activités de « ses » Sociétés, les façons différentes dont la géographie a été conçue et comprise, suivant les époques et les individus. En effet, l'auteur attache une grande importance — on s'en rend compte à la seule lecture de cette préface, ou en consultant la table des matières — au rôle des personnalités. Cela nous vaut toute une galerie de portraits, dans le texte, dans les notes ou dans les annexes, qui s'inscrit dans le renouveau actuel de la biographie, soulignant le rôle des individus en histoire, rôle qui pendant quelque temps avait été trop occulté.

Si j'ajoute enfin que, pour mieux saisir la spécificité des Sociétés françaises qu'il étudie, Dominique Lejeune les compare, à plusieurs reprises, à leurs homologues anglaises ou allemandes — ajoutant ainsi la dimension spatiale à

l'ampleur des préoccupations thématiques — on comprendra que c'est avec un réel plaisir que j'ai accepté de présenter au lecteur cet ouvrage original.

Philippe VIGIER,
Professeur d'histoire contemporaine
à l'Université Paris X-Nanterre **1**

1 1924-1995. Mon « bon maître » (P.Vigier *dixit*), qu'agrégatif d'histoire inexpérimenté je suivis pour la première fois pendant l'année universitaire 1969-1970, et qui dirigea ma thèse de III^e cycle puis ma thèse d'État.

INTRODUCTION

Paris, 184 boulevard Saint-Germain. Deux fausses mais robustes cariatides, toutes deux hiératiquement face au Sud, accueillent depuis 1878 l'adhérent et le visiteur, au seuil de l'hôtel de la doyenne des Sociétés de Géographie, fondée en 1821 : l'une représente « le voyage par mer », l'autre incarne « le voyage à pied ». Double symbole d'une aventure humaine, celle de la passion de la vieille Europe, au XIXe siècle, pour le transport outre-mer d'elle-même, de ses enfants, de ses mythes et de sa civilisation, par l'intercession de l'explorateur représenté « sous l'aspect hâve et fiévreux d'un vagabond solitaire et barbu », selon le bon mot du regretté Robert Cornevin (1919-1988). Déconstruire la mythologie de l'exploration, telle a été l'ambition de l'exposition « Visages de l'exploration au XIXe siècle. Du mythe à l'histoire ! », à la BnF, en 2022, tel est l'un de mes buts. « L'Europe n'est plus en Europe », s'écrie le comte Foucher de Careil en 1890 : c'est le résultat d'une expansion et d'un dépassement intenses, avec leurs rythmes, leurs pulsions et leurs difficultés, sous la forme de l'exploration et de sa suite logique la colonisation.

Exploration et colonisation passionnèrent toutes sortes d'associations librement consenties de l'Ancien Continent, au premier chef les Sociétés de Géographie et autres *Geographical Societies*. Elles cherchèrent à faire partager à un public éclairé le goût d'une géographie comprise comme synonyme d'exploration, donc dans un sens très différent de celui de la vieille « géographie historique » — inventaire érudit de la succession des découpages territoriaux d'un État ou d'un continent — et du sens de la géographie scolaire de la IVe République... que le lecteur a peut-être connu. Quel que soit le souvenir gardé par ce dernier, et seule une opinion commune veut systématiquement que cette impression soit mauvaise, à l'heure où planent en France sur l'enseignement de la géographie de lourdes menaces et en Europe les perspectives de l'éclatement, le lecteur trouvera dans ce livre le désir sincère de comprendre et expliquer le rôle joué par les Sociétés de Géographie et leurs membres, hommes de la libre et volontaire association, au cours du XIXe siècle français, dans le mouvement social et intellectuel. Dans le mouvement social car on cherchera à savoir qui étaient ces hommes, dans le mouvement intellectuel car il sera vite compris que l'auteur s'est tôt senti interpellé par la nature des préoccupations mentales et des travaux que les Sociétés de Géographie eurent, poursuivirent ou entamèrent.

On trouvera donc ici l'histoire d'une osmose, maintenant totalement révolue, d'une fusion européenne, et en particulier française, entre géographie et

exploration : on lira, en conséquence, une histoire du développement de la curiosité. Voltaire, déjà, avait écrit à l'article « géographie » du *Dictionnaire philosophique* qu'il était « bien difficile en géographie comme en morale de connaître le monde sans sortir de chez soi » ! Balzac lui-même, au fond, répondra au philosophe du siècle des Lumières par l'intermédiaire de deux de ses personnages, exceptions dans une *Comédie humaine* qui ne dépasse en général jamais les limites de l'Europe, car figures d'« explorateurs ». Armand de Montriveau, présent surtout dans *La Duchesse de Langeais*, s'embarque pour un voyage d'exploration en haute Égypte et dans les parties inconnues du centre de l'Afrique, en compagnie de Sixte du Châtelet : tribulations, tribus arabes, et même esclavage... Bien après la mort de Balzac (1850), il s'agira d'une exploration européenne colonisatrice, et c'est Charles Maunoir, très longtemps secrétaire général de la Société de Géographie de Paris qui définit un jour avec un humour involontaire le rôle de sa Société comme étant d'encourager « les voyageurs sans conserver une responsabilité directe à l'égard des incidents personnels qui pourraient se produire » ! Et il s'écria avec enthousiasme : « Que de voyages encore à entreprendre, que d'explorations à poursuivre, que de faits à constater, que d'observations délicates à recueillir, à interpréter ! », ceci engageant, d'après lui, « l'activité de milliers de générations » à venir... Le rôle des Sociétés de Géographie fut-il vraiment central ? Pour répondre à cette question, il fallait aller aux documents de base : en effet, les Sociétés françaises de Géographie, sans être des inconnues, au moins des histoires de l'exploration et de la colonisation, n'avaient pas fait l'objet de travaux comparables à ceux concernant les Sociétés savantes du XVIII^e siècle, types de libres associations qui ont été bien étudiés.

« C'est à la *Société de Géographie* ¹ qu'il appartient d'imprimer à cette science un mouvement plus uniforme, plus rapide, plus décisif, en un mot, plus analogue à la marche actuelle des sciences exactes et des sciences naturelles. C'est en proposant des sujets de prix, choisis avec discernement, et avec des vues d'ensemble ; c'est en dirigeant une correspondance déjà très étendue ; c'est en publiant une série de questions relatives aux lacunes les plus urgentes de la géographie, que la *Commission* ² espère signaler d'avance aux auteurs qui voudraient lui présenter des Mémoires, la route qu'ils devront suivre pour établir entre tous ces travaux une liaison toujours utile, même quand elle resterait imparfaite.

Car dans toutes nos tentatives pour donner au Recueil des Mémoires une direction uniforme et scientifique, il ne faut jamais oublier que les sciences, et particulièrement la géographie, sont constamment dans une marche progressive : leur but n'est jamais *complètement* atteint, parce qu'il recule et s'agrandit en raison même des efforts que nous faisons pour l'atteindre ; au moment même où la persévérance comble une lacune dans les sciences, le coup-d'œil du génie en signale d'autres plus grands encore. Que de siècles n'exigerait

1 Souligné dans le texte.

2 Souligné dans le texte. Il s'agit de la Commission centrale.

pas le seul achèvement parfait d'une seule branche de la géographie physique ! Ce globe périra peut-être avant d'être *complètement* décrit...

Nous nous arrêtons. C'est à l'expérience, au zèle des membres de la Société de Géographie, c'est à la bienveillante coopération des Savants, qu'il appartient de développer, de rectifier, d'agrandir ces idées, que nous n'aurions pas eu la hardiesse de présenter à la tête de cette collection si elles n'avaient pas paru, à plusieurs reprises, réunir les suffrages de la Société. »

Je n'aurais pas eu la hardiesse de présenter en tête de la version intégrale et définitive de ma thèse d'État ces extraits de l'avant-propos écrit par Conrad Malte-Brun en 1824 dans le premier volume du *Recueil de Voyages et de Mémoires...* de la Société de Géographie de Paris¹ s'ils ne m'étaient pas apparus comme exprimant le désir des géographes du temps — et Malte-Brun fut l'un des plus grands — de se situer dans le mouvement intellectuel du XIXe siècle, et s'ils ne m'avaient pas permis de retrouver certaines des préoccupations du temps des « alpinistes ». Certes, et la logique du temps le voulait, Malte-Brun, tout exilé politique danois et publiciste besogneux qu'il fût, se garda bien de replacer la géographie dans le mouvement social de son époque : les géographes ne sont point parfaits !

Au terme de l'étude des « alpinistes » en France à la fin du XIXe et au début du XXe siècle², il apparaissait à l'auteur que leurs clubs se comportaient et se considéraient comme de petites Sociétés savantes, plus précisément comme de menues Sociétés de Géographie, et la question de l'intérêt d'une étude sociale et intellectuelle de leurs « grandes sœurs » se posait. Je choisis le terme même de cette première étude, en 1974, pour commencer d'y répondre. C'est alors que je m'aperçus de la pauvreté des connaissances en ce domaine. Les Sociétés de Géographie n'étaient pas des inconnues, au moins des histoires de l'exploration et de la colonisation... mais celles-ci étaient peu explicites. Beaucoup notaient la naissance, en 1821, d'une Société de Géographie de Paris, et, après la défaite de 1871, de Sociétés de Géographie de province, d'assez nombreuses supposaient une influence sur l'exploration du monde et la colonisation au XIXe siècle, certaines supputaient une faiblesse relative face aux influences anglaises, mais personne n'évoquait en tant que telles ces Sociétés et n'avait cherché à en préciser la portée, sociale et intellectuelle, ni à savoir si vraiment leur influence était centrée sur la colonisation et si justifiée était la place — toute première — qu'elles occupaient dans la liste des groupes de pression de la notice

1 Société de Géographie, *Recueil de voyages et de mémoires publié par la...*, Paris, 1824-1866, 8 vol., in-4°, tome I, 1824, LIV+568 p., avant-propos, pp. VII-VIII.

2 *Les « alpinistes » en France à la fin du 19e et au début du 20e siècle (vers 1875-vers 1919). Étude d'histoire sociale ; étude de mentalité*, thèse de IIIe cycle d'histoire soutenue le 13 juin 1974 à l'Université Paris X-Nanterre, 2 vol., dactyl., 411 p., préface de Philippe Vigier, Comité des Travaux historiques et scientifiques (CTHS), 1988, 272 p., plusieurs rééditions numériques, augmentées et actualisées.

« histoire coloniale » écrite par Catherine Coquery-Vidrovitch pour le *Dictionnaire des sciences historiques* de 1986 ¹. Les Sociétés de Géographie étaient-elles une « Atlantide engloutie » ?

Seuls Donald Mc Kay ², Charles-Robert Ageron ³ et Paul Claval ⁴ avaient consacré, le premier plusieurs chapitres, le deuxième et le dernier quelques pages aux Sociétés de Géographie, le premier voulant montrer que dans la période dite de « recueillement » après 1871, un mouvement pour l'expansion coloniale fut dirigé par les Sociétés de Géographie, en rapide croissance, le deuxième évoquant la « célèbre Société de Géographie de Paris » et le troisième écrivant que *les Sociétés de Géographie*

« restaient très marquées par l'esprit du XVIII^e siècle et du tout premier XIX^e siècle : cela se sentait à leur composition, au nombre des princes ou de hauts fonctionnaires qu'on y rencontrait, cela se marquait aussi à la nature des intérêts qui s'y manifestaient. On se passionnait pour l'exploration et la découverte du monde considérées comme des sports aristocratiques. Comme à l'époque du capitaine Cook, la connaissance scientifique était poursuivie pour elle-même et pour le prestige qu'elle confère sur le plan social. »

L'historien se doit d'être indulgent pour les erreurs relevées ici ou là ⁵...

Cette même année 1974 — qui donc vit la soutenance de ma thèse de troisième cycle — un travail exclusivement consacré aux Sociétés de Géographie fut entrepris indépendamment de ma propre démarche : il s'agit d'un mémoire de maîtrise de géographie dirigé par Philippe Pinchemel (1923-2008) ⁶. Seule, à vrai dire, la période postérieure à 1870, celle de l'éclosion des Sociétés provinciales, y fut étudiée : les décennies antérieures y étant rapidement évoquées comme celles de

¹ *Dictionnaire des sciences historiques*, dirigé par A.Burguière, P.U.F., 1986, 693 p., p. 141. Cette première référence bibliographique n'est pas une profession de foi historiographique...

² Donald Vernon Mc Kay (1912-1988), « Colonialism in the French Geographical Movement. 1871-1881 », *Geographical Review*, XXXIII (1943), pp. 214-232. Mais le *Journal officiel* est pour l'auteur une source un peu trop exclusive.

³ Ch.-R.Ageron (1923-2008), *France coloniale ou parti colonial ?*, PUF, 1978, 302 p., notamment chapitre 4, la formule « célèbre Société de Géographie » étant p. 132. Mais la Société de Géographie commerciale de Paris n'est pas la première Société française de Géographie commerciale (c'est celle de Bordeaux qui est la pionnière) et on ne peut parler de « filiales » pour les Sociétés de Géographie provinciales (cf. p. 139).

⁴ Paul Claval, *La pensée géographique. Introduction à son histoire*, Paris, 1972, 116 p., p. 77.

⁵ Par exemple, Maurice Besson (1885-1946), dans *Histoire des colonies françaises*, Boivin, 1931, 402 p., croit (p. 221) que c'est la Société de Géographie... de Londres qui a récompensé René Caillié et lui a donné « le prix qu'elle avait institué » ! Influence précoce de la « gouvernante anglaise » des années 1930 ?

⁶ Christine Monnot, *Contribution à l'histoire des Sociétés de Géographie*, mémoire de maîtrise 1974-1975, Paris IV-Sorbonne, dactyl., 95 p. L'année suivante, Jean-Louis Reboul soutint à Lille un mémoire consacré à la Société de Géographie de Lille, qui est à ma connaissance la seule monographie de ce type, *Africanisme et société, la Société de Géographie de Lille de 1880 à 1900*, dactyl., 146 p., dirigé par Marcel Gillet (1922-1996). Un mémoire de maîtrise d'histoire, celui de Sébastien Pont, a dû être soutenu à Lyon en 2005.

l'amateurisme et des « historiens ». Pourrais-je conforter l'idée de cette prime hibernation ? Puis Vincent Berdoulay soutint une thèse de III^e cycle sur *La formation de l'école française de géographie (1870-1914)* **1**, travail consacré « à l'analyse du contexte historique de l'émergence de l'école française » de la fin du XIX^e siècle, née « sous l'impulsion de Paul Vidal de La Blache ». J'ai relevé avec plaisir dans l'introduction le souci d'attacher l'étude « à situer la géographie dans la société française des origines de la Troisième République à la veille de la Première Guerre mondiale » et page 156 la constatation que l'impact des Sociétés de Géographie était « mal connu et mériterait des recherches plus poussées ». Les fruits ont-ils répondu aux vœux de ces prémices ? En 1980, Alfred Fierro, alors archiviste du département des Cartes et Plans de la Bibliothèque nationale et chargé de la bibliothèque de la Société de Géographie (qui y est installée depuis 1942), entreprit à la fois un inventaire des archives de la Société, bien nécessaire, et, discrètement, une thèse de III^e cycle sur l'histoire institutionnelle de la Société de Paris **2**, qui utilisa plusieurs des premiers résultats que je publiai dans des articles et communications de congrès. Enfin, l'année suivante, Eddy Hamada prépara à l'Institut d'Études politiques de Paris un mémoire sur la Société dans l'entre-deux-guerres **3**.

En quelques années, donc, le désert a reculé. Au total, et à dire vrai, la pécheresse principale avait été l'historiographie traditionnelle de la colonisation, marquée par l'importance accordée aux relations internationales, à la conquête, à la mise en valeur envisagée à travers les gouverneurs. Au fond, comme le déclarait voici cinquante ans Xavier Yacono (1912-1990) **4**, « ce qui manque dans cette histoire coloniale, c'est l'étude des forces coloniales se manifestant sur le plan national. » D'où, pour mon propos, ma sympathie pour l'histoire coloniale récente, non parce qu'elle se penche sur les pays avant leur conquête, mais parce qu'elle devient une histoire sociale, qu'elle étudie l'opinion publique et les réactions du colonisateur face au phénomène colonial.

1 Vincent Berdoulay, *La formation de l'école française de géographie (1870-1914)*, C.T.H.S., 1981, 245 p., réédition, coll. « Format », 1995, 253 p., réédition, 2008, 245 p. Les citations ci-après sont extraites de l'introduction, pp. 7-16 de l'édition d'origine.

2 A.Fierro, *La Société de Géographie. 1821-1946*, dactyl., 390 p. Soutenue en janvier 1983 à l'E.P.H.E., Jean Tulard, directeur. Version imprimée, avec introduction curieusement modifiée, Paris-Genève, Droz, 1983, 343 p. J'en ai donné un rapide compte rendu dans les *Annales de Géographie*, n° 524, juill.-août 1985, pp. 465-466.

3 Eddy Hamada, *L'image de l'étranger dans le Bulletin de la Société de Géographie de Paris (1914-1939)*, mémoire de D.E.A. de l'I.E.P., dirigé par Pierre Milza et soutenu en septembre 1982, 105 p., dactyl.

4 Xavier Yacono (1912-1990) prononçait (1965) une conférence. Le texte a été résumé dans *L'information historique*, 1967, pp. 45-48, sous le titre « Les conceptions actuelles de l'histoire de la colonisation ». Cette problématique du groupe de pression, fondamentale, est aussi celle de H.Brunschwig (cf. *Le partage de l'Afrique noire*, Paris, 1971, 186 p., pp. 166-167 et *Mythes et réalités de l'empire colonial français. 1871-1914*, Paris, 1960, 206 p., pp. 111-138). C.Coquery-Vidrovitch va beaucoup plus loin, qui définit d'emblée l'histoire coloniale (notice dans le *Dictionnaire des sciences historiques*, dirigé par A.Burguière, et cité plus haut, p. 141) ainsi : « Elle peut s'entendre au sens étroit et naguère triomphant de l'ancienne métropole, ou au sens plus large, à présent seul usité, d'histoire des sociétés colonisées. » Seul usité ?

« Ces études doivent être très poussées [disait Xavier Yacono] pour montrer quelles furent non seulement les idées, les doctrines de ceux qui s'intéressaient aux questions coloniales, mais aussi quelles étaient les bases sociales et les organismes d'action des colonialistes comme des anticolonialistes, car il y avait des groupes de pression d'un côté comme de l'autre, qui méritent de retenir l'attention. »

C'est par la double médiation de l'exploration et de la recherche de denrées tropicales que les Sociétés de Géographie élaborèrent en de nombreuses langues le concept de « géographie commerciale », c'est-à-dire d'une géographie tournée vers la satisfaction des désirs du négoce européen. De la « géographie commerciale » à la « géographie coloniale », il n'y avait qu'un pas, que franchirent en France une Société de Géographie de Paris, née en 1821 et rétive pendant des décennies devant cette orientation, ainsi que des Sociétés provinciales qui, elles, le firent d'emblée, mais n'apparurent que plus tard, dans les années 1870. Géographie coloniale et colonisation furent alors presque senties comme des synonymes, dans le cadre d'un *consensus* des plus larges. Cette démarche entraîna un grand nombre d'officiers à entrer « en Géographie » ; les Sociétés de Géographie se sont donc, dans tous les pays, développées par l'épée et par le négoce, et pour elles l'expansion européenne fut une préoccupation majeure : le fut-elle toujours, partout, et avec une belle continuité ? L'exploration était-elle sentie sans remords et sans nuances comme la mère de la colonisation ? Un Arthur Rimbaud, qui fut, on le sait, l'agent d'un négociant en Afrique, répondit en tout cas par l'affirmative, bien qu'il n'eût jamais adhéré formellement à une Société de Géographie.

L'histoire des Sociétés de Géographie ne peut en conséquence s'inscrire que dans un double contexte. D'abord celui du recul de l'historiographie traditionnelle de la colonisation, marquée à l'excès par l'importance accordée aux relations diplomatiques internationales, à la conquête militaire et à la mise en valeur envisagée à travers les gouverneurs des colonies. Ensuite et inversement dans le contexte de l'histoire coloniale récente, non parce que celle-ci se penche, à juste titre, sur les pays avant leur conquête, mais parce qu'elle est devenue une histoire économique, sociale et mentale, étudiant en particulier l'opinion publique, les réactions du colonisateur face au phénomène colonial et les groupes de pression qui se manifestent. Toutefois on ne peut que regretter que le gros *Dictionnaire de la France coloniale*, publié en 2007 sous la direction de Jean-Pierre Rioux ¹ ne fasse jamais la moindre allusion aux Sociétés de Géographie, ni d'ailleurs à la géographie elle-même. En revanche, c'est avec plaisir et bien amicalement que je me situe dans le sillage de groupes de pression tout à fait différents, ceux que mon ancien khâgneux

¹ J.-P. Rioux dir., *Dictionnaire de la France coloniale*, Flammarion, 2007, 936 p.

Arthur Hérisson a étudié dans sa thèse, *Les catholiques français face à l'unification italienne (1856-1871). Une mobilisation internationale de masse entre politique et religion*, thèse soutenue le 23 novembre 2018 à la Sorbonne.

La géographie ne « commençant », paraît-il, qu'avec Paul Vidal de La Blache (1845-1918), la Société de Géographie ne pourrait être *a priori*, parce que pré-vidalienne, peuplée que d'« amateurs » et d'« historiens » : ce point de vue, développé par le mémoire de maîtrise de Christine Monnot déjà signalé et dirigé par Philippe Pinchemel ¹ n'est-il pas en contradiction avec la réalité ? « Mes » géographes sont tous en effet de vrais géographes, ai-je l'intention de démontrer, rejoignant par là un Yves Lacoste avec lequel, toutefois, on le verra, je ne suis pas entièrement d'accord, mais qui attira l'attention sur l'importance et la modernité d'Élisée Reclus ², puis eut quelques années plus tard, en 1994, l'honnêteté de nuancer son opposition entre Vidal et Reclus à cause de sa lecture de *La France de l'Est*, ouvrage du premier de ces géographes ³. Et pourtant, le mémoire pionnier aurait dû mieux lire son directeur : Philippe Pinchemel, que je retrouve ici, avait écrit ⁴ que la prépondérance de Friedrich Ratzel (1844-1904) et de Vidal estompait « à tort d'autres artisans de la géographie, par exemple Élisée Reclus... ». Le paradoxe inhérent à ce premier point de vue « moyen » se résout si l'on scrute avec attention la formule, au fond dialectique, de Philippe Pinchemel, dans « La géographie et les congrès » ⁵ :

« [...] il y a un siècle la géographie n'existait pas en tant que science, elle n'avait guère de racines institutionnelles et universitaires. Elle existait à travers des Sociétés de Géographie, des explorateurs, des voyageurs, des cartographes. Elle existait dans la pensée de quelques naturalistes, historiens, ethnographes, statisticiens, que leur esprit « bizarrement » orienté conduisait à envisager les phénomènes traditionnels sous un angle et un éclairage nouveaux, celui de la répartition, celui de leur forme, celui de leurs relations avec d'autres phénomènes relevant d'une autre catégorie. »

Participant du même axiome de départ — il n'est de géographie qu'universitaire — Pierre George (1909-2006) ⁶ a eu, d'une autre manière, un point de vue récursif « moyen » : une « géographie des explorateurs » a précédé la « géographie littéraire » et la « géographie scientifique » de l'école allemande, qui ont

¹ Philippe Pinchemel a publié un résumé du mémoire de Christine Monnot, « Les Sociétés savantes et la géographie », dans les *Actes du 100e Congrès national des Sociétés savantes (Paris, 1975), Colloque interdisciplinaire sur les Sociétés savantes*, pp. 69-78.

² Yves Lacoste, « À bas Vidal... Viva Vidal ! », *Hérodote*, 4e trim. 1979, pp. 68-81. La démonstration a rebondi avec l'article de Philippe Pelletier, « Élisée Reclus et l'animal », *Historiens & Géographes*, juillet-août 2017, pp. 52-55.

³ P. Vidal de La Blache, *La France de l'Est : Lorraine-Alsace*, Armand Colin, 1917, 280 p., réédition par Y. Lacoste en 1994 chez La Découverte (285 p.).

⁴ Philippe Pinchemel, rubrique dans l'*Encyclopedia Universalis*, tome 7, pp. 617-624.

⁵ Philippe Pinchemel, « La géographie et les congrès », dans *La géographie à travers un siècle de congrès nationaux*, U.G.I., 1972, pp. 217-225.

⁶ Pierre George, introduction à l'ouvrage collectif *Les géographes français*, n° spécial du *Bulletin de la section de géographie du CTHS*, n° LXXXI, 1968-1974, Paris, 1975, 203 p.

été suivies par la géographie « universitaire-humaniste ». Ce point de vue est quelque peu péjoratif, quand on lit que la « géographie littéraire » serait celle de Malte-Brun et d'Élisée Reclus ¹ ! Dans ses prémices, Vincent Berdoulay ² avait d'un terme excellent qualifié et critiqué cette « interprétation finaliste qui explique le passé en fonction du présent », qui considère la tendance dominante de Vidal comme « l'expression de la meilleure recherche » et néglige la question de la « faillite des autres courants » : le développement de la thèse de Berdoulay fournira-t-il des analyses intéressantes ?

Un troisième point de vue « moyen » est beaucoup moins éloigné de ma position personnelle, c'est celui de Numa Broc (1934-2017), qui a eu raison d'essayer avec courage de montrer ³ « que Vidal n'est pas arrivé tout seul et du premier coup à [ses] conceptions » et n'a pas tort d'avoir « voulu remettre à leur place ses devanciers, ses contemporains », et aussi — il reprend en cela une formule d'André Meynier (1901-1983) — la « foule des petits, des obscurs, des sans-grades, sans lesquels rien n'aurait été possible. » Mais attention : cette foule des « sans-grades » n'est pas du tout celle de mes géographes, qui certes n'ont que rarement des grades universitaires, mais dont les conceptions ne sont pas proto-vidaliennes ; ce n'était d'ailleurs pas à eux que Numa Broc pensait.

Dans quelle direction mon étude sera-t-elle poussée ? Dans celle d'une histoire « globale » et d'une histoire du nombre, car au sein des Sociétés de Géographie, il s'agit bien d'une « foule » de sociétaires, surtout à partir des années 1860. Pendant un bon quart de siècle, on est à Paris au-dessus ou aux alentours des deux mille adhérents : c'est d'une autre Société de Géographie qu'il s'agit, d'un point de vue démographique, mentalement aussi, d'une association moins ridicule qu'autrefois vis-à-vis de ses émules étrangères. En 1878 elle est la deuxième du monde, derrière Londres, devant Rome et New York ; en 1890 Paris est toujours à la deuxième place, derrière Londres et devant Berlin. Au total, sur tout le territoire français, les Sociétés de Géographie réussirent à dépasser l'effectif de vingt mille membres, record européen et même universel.

Des Sociétés : des adhésions, des membres, hommes et quelques femmes. Pourquoi adhérer et comment devient-on sociétaire ? Il est nécessaire

¹ « Retracer l'œuvre des géographes français du début du siècle, c'est évoquer la naissance de la géographie *universitaire*. Par rapport à la géographie des explorateurs du début du XIXe siècle, à la géographie littéraire que représentent Malte-Brun et Élysée (*sic*) Reclus, par rapport aux essais de géographie scientifique de l'école allemande de Ratzel, elle pourrait se définir comme une géographie *humaniste*. » Souligné dans le texte.

² Vincent Berdoulay, *La formation de l'école française de géographie (1870-1914)*, C.T.H.S., 1981, 245 p., introduction, pp. 7-16, notamment, pp. 9-12.

³ N.Broc, « La pensée géographique en France au XIXe siècle : continuité ou rupture ? », *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, 1976, 3, pp. 225-247.

d'élucider les motivations de l'entrée « en Géographie » de cette foule, essentiellement masculine. Elles peuvent être strictement professionnelles : les nombreux employés de l'État (les « employés » de Balzac), les fréquents « fonctionnaires » (nous dirions aujourd'hui hauts fonctionnaires), peuvent se soucier de pousser leur carrière au vu et au su de la présence dans une Société de Géographie d'un supérieur hiérarchique. L'intérêt intellectuel n'est pas niable, il est simple et vérifiable dans tous les cas, même dans les précédents, car les listes successives permettent de prouver non seulement l'adhésion mais aussi la stabilité de la présence, c'est-à-dire bien sûr le paiement des cotisations plusieurs années de suite. Adhérer à une Société de Géographie est un moyen de dépasser le repli sur soi et sur le territoire national, notamment après l'épopée napoléonienne, et sans doute n'est-ce pas un hasard si la première Société se fonde peu de temps après Waterloo. Cela sera-t-il l'occasion de nuancer le vieux mythe du Français casanier et peu voyageur ? En tout cas, l'un des rôles des Sociétés françaises de Géographie fut d'offrir par procuration des voyages à des sédentaires, de présenter la géographie comme une récréation, une évasion, voire une fête. Au moins à de certaines périodes, les géographes en Sociétés se soucièrent d'organiser cette récréation et ces motivations, par le relais de l'enseignement : faire reculer la part de la géographie administrative, provoquer l'invasion de l'École par la carte murale et le croquis, donner à voir et à imaginer. Une noble tâche, mais quelle en fut la réussite ?

Inévitablement, la montée en puissance des Sociétés de Géographie débouche sur d'autres problèmes : les liens entre espace et société, la vision de l'Autre, l'« indigène » aux mœurs étranges car étrangères, le colonisable et le colonisé, la crainte mais dans le même temps l'espoir d'en finir avec l'exploration du globe, d'atteindre les *fines imperii* de l'honnête homme du XIXe siècle, de mettre le point ultime à une histoire, de toucher aux limites du monde fini. En 1953 encore, Lucien Devies (1910-1980) dira après la conquête de l'Everest : « Pour les alpinistes aussi, le temps du monde fini commence »¹.

Rien d'étonnant, en conséquence, à ce que, hors de l'enceinte des Sociétés et de la géographie savante, la géographie soit entendue — les grands dictionnaires et encyclopédies en font foi — comme synonyme d'exploration. En plein « réveil colonial » de la France, auprès d'une opinion publique qui lit les *Voyages extraordinaires*, géographiques et sous-titrés *Mondes connus et inconnus* d'un

¹ Pour le personnage de Lucien Devies, voir D.Lejeune, *Les « alpinistes » en France à la fin du 19e et au début du 20e siècle (vers 1875-vers 1919). Étude d'histoire sociale ; étude de mentalité*, préface de Philippe Vigier, Comité des Travaux historiques et scientifiques (CTHS), 1988, 272 p., plusieurs rééditions numériques, augmentées et actualisées, et *Années 50. France Janus, en Noir & Blanc ou en Couleurs ?*, 140 pages, mis en ligne le 13 avril 2017 sur HAL-SHS (CNRS) : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01504693>, plusieurs rééditions.

Jules Verne — d'ailleurs membre assidu de la Société de Géographie de Paris, on le verra, et qui n'est que secondairement, à mon sens, un auteur pour enfants — les Sociétés de Géographie ont cherché à jouer un rôle de groupe de pression, à l'action fort peu tonitruante, mais au contraire élitiste et discrète. Ceci pose d'ailleurs le problème plus général de la place des Sociétés savantes dans l'histoire sociale, intellectuelle et politique de notre pays ¹.

La Société de Géographie de Paris, les Sociétés de Géographie de province, furent-elles de ces groupes de pression évoqués plus haut ? Méritent-elles de retenir l'attention dans d'autres domaines ? Quelles furent leurs places dans la société française du grand siècle, je veux dire du XIX^e siècle, pour paraphraser sans respect Michelet qui employait l'expression pour le XVIII^e siècle ? Les groupes sociaux sont-ils des clans au sein des Sociétés de Géographie ? Quelle part faut-il attribuer aux Sociétés de Géographie dans l'histoire du développement de la géographie ? Qu'est, au fond, un géographe ? Un explorateur ou un homme de cabinet ? Très vite, ces questions et cette étude me sont apparues comme devant se rapporter aux Sociétés de Géographie considérées comme des types de Sociétés savantes et conduire à envisager la place de ces Sociétés de pensée dans la vie sociale et intellectuelle de mon « grand siècle », et pas seulement d'ailleurs du XIX^e siècle français. Ceci d'autant plus que j'ai envisagé les relations entre « professionnels » de la géographie et « amateurs », ainsi que le problème du « grand public ».

Le lecteur trouvera, je l'espère, des réponses à ces questions grâce à la valeur considérable en histoire contemporaine — c'est-à-dire pour ce qui concerne les XIX^e et XX^e siècles — de l'imprimé, valeur ici confirmée par l'existence d'une énorme masse de *Bulletins* publiés par les Sociétés de Géographie, livraisons à comparer indubitablement aux périodiques étrangers, à ceux d'autres Sociétés savantes et à ceux du fameux « parti colonial », le tout reposant sur une certaine méthode d'analyse de contenu. L'auteur salue la chance de posséder une « matière première » qui est une grande joie pour l'historien : des listes de membres des Sociétés ; grâce à une méthode d'analyse sociale assez simple, elles permettent de répudier toute approche pointilliste et « impressionniste ».

À travers l'étude de ces Sociétés, de l'évolution de leur recrutement et de leur idéologie, je me suis efforcé d'éclairer à la fois l'histoire d'une élite de l'esprit et de l'argent — des groupes sociaux sont particulièrement bien représentés et il y a

¹ Cf. D.Lejeune, « Paradoxe des sociétés savantes : « bonnes filles » ou groupes de pression ? », pp. 33-49 de Jean Garrigues dir., *Les groupes de pression dans la vie politique contemporaine en France et aux États-Unis de 1820 à nos jours*, colloque de Nanterre, mars 2000, Presses universitaires de Rennes, coll. « Carnot », 2002, 314 p.

des « exclus » de fait — , celle du phénomène associationniste — quels sont les effectifs et les motivations ? quelle est la mentalité collective ? — et celle d'une science, la géographie, entendue comme exploration, mais dans le détail comprise de différentes façons selon les époques et les individus. Rôle des personnes et des groupes, sort historiographique de la biographie, étude du « regard de l'autre », le tout impliquant nécessairement des comparaisons avec les sœurs des Sociétés françaises, les Sociétés de Géographie étrangères, allemandes, britanniques, italiennes et autres, sur lesquelles des études exhaustives seraient souhaitables, dans le mouvement social comme dans le mouvement intellectuel du XIXe siècle.

Cette recherche se situe délibérément dans le courant récent d'étude à la fois historique et sociologique du mouvement associationniste, courant qui relaie heureusement le flux érudit du XIXe et de la première moitié du XXe siècle ¹, courant dont l'actualité fut ouverte avec éclat en 1966 par *La Sociabilité méridionale* de Maurice Agulhon (1926-2014) ² et dix ans plus tard par la thèse de Charles-Olivier Carbonell (1930-2013) ³. Comme l'écrivait le premier dans son avant-propos,

« Étudier ces groupements volontaires que sont les *Associations*, c'est aborder une partie de l'histoire sociale, mais une partie jusqu'ici considérée comme mineure.

L'histoire sociale veut analyser les sociétés globales de plus ou moins grande extension, ville ou village, région, province, elle sait étudier ces groupements naturels que sont les tendances politiques ; mais il ne me semble pas qu'elle ait étudié beaucoup les groupements restreints et volontaires dont nous parlons.

Ou plutôt, on les a bien étudiés, mais toujours en liaison avec *le secteur classique d'histoire* auquel ils se rattachent en quelque sorte comme le moyen à la fin ; l'étude des confréries appartient ainsi à l'histoire religieuse ; celle des corporations à l'histoire économique, celle des loges maçonniques au *mouvement des idées...*

L'étude des associations d'une époque donnée, envisagée pour elles-mêmes, toutes ensemble, toutes catégories mêlées, cette étude existe sans doute, mais elle est le plus souvent *l'œuvre des juristes*, historiens du principe, du droit ou de la liberté d'association. »

Histoire « des mentalités » ? Certes. Et jalon dans l'étude des mentalités des « classes moyennes et supérieures de la population » guère étudiées à ce propos jusqu'ici ⁴. Par conséquent, je me reconnais dans chacun des quatre courants de

¹ Je préfère l'adjectif « érudit » à celui d'« historique » employé (*Vers une sociologie des associations*, Éd. Économie et humanisme, 1972, 220 p., p. 8) par Albert Meister (1927-1982), qui distingue un courant européen « historique » du XIXe siècle, un courant nord-américain « sociologique » voyant dans les associations les soutiens de la démocratie, et le courant actuel, sociologique et historique à la fois, et ayant pour origine les analyses de la sociologie politique.

² Maurice Agulhon, *La Sociabilité méridionale. Confréries et associations dans la vie collective en Provence orientale à la fin du XVIIIe siècle*, Aix-en-Provence, 1966, 2 vol., 878 p. Souligné dans le texte.

³ Ch.-O. Carbonell, *Histoire et historiens. Une mutation idéologique des historiens français. 1865-1885*, thèse, Toulouse, Privat, 1976, 605 p.

⁴ Cf. le court rapport de Maurice Agulhon dans *La Recherche historique en France depuis 1965*, CNRS, 1980, X+154 p., p. 53 : « Il resterait enfin, mais la tâche est, là, notablement moins avancée, à éprouver la pertinence de cette grande direction de recherche pour les classes moyennes et supérieures de la population et pour les périodes les plus récentes. »

recherche sur l'histoire de la géographie, à juste titre distingués par Philippe Pinchemel à Tokyo, en 1980 ¹ : courant documentaire, « courant épistémologique fortement teinté d'histoire » ², courant exclusivement épistémologique ³, courant philosophique. Mais mon propos est cinquième, « simplement » historique, globalement historique, car voulant insérer cette histoire dans l'histoire totale.

Voulant enfin inscrire cette histoire dans les « champs de recherches » évoqués dans son manuel sur *L'Europe culturelle et religieuse* par Paul Gerbod (1925-2004) ⁴, qui commence son texte par « la culture savante en 1815 », notant qu'elle est plus littéraire que scientifique et titre un chapitre « l'importance des cultures savantes », car ces « bureaux d'esprit » — quelle excellente expression ! — que sont les Sociétés savantes accroissent leur influence tout au long du XIXe siècle, expansion m'ouvrant, ainsi qu'à mes confrères en matière de recherche, de vastes « champs » :

« [...] l'étude des salons, des cercles littéraires, des sociétés savantes et des académies nationales, comme d'ailleurs des congrès et colloques internationaux prend une certaine importance. L'on ne dispose pas actuellement, à propos de ces « relais », d'ouvrages de synthèse. Les seules recherches qui ont été entreprises se limitent aux Académies d'Ancien Régime. »

L'enseignement supérieur n'est pas seul à demander des études : l'enseignement secondaire a manifesté un tel besoin puisque les compléments de programme de la classe de seconde ⁵ ont souligné en 1987, quelques jours après la soutenance de cette thèse d'État, que l'

« on sera attentif aux aspects culturels du phénomène [de la colonisation]. Le développement des Sociétés de Géographie, l'essor de l'ethnologie, la création par Pauline Jaricot de l'Œuvre de la propagation de la Foi ou par Mgr Lavigerie de l'Œuvre d'Orient ont autant d'importance au regard de l'Histoire que les campagnes militaires ou l'exploitation économique. »

¹ Philippe Pinchemel, « Histoire et épistémologie de la géographie », dans *Recherches géographiques en France*, Tokyo, 1980, Comité national français de géographie, Caen, 1980, pp. 5-10.

² André Meynier (*Histoire de la pensée géographique en France (1872-1969)*, Paris, 1969, 223 p.), Paul Claval (*La pensée géographique. Introduction à son histoire*, S.E.D.E.S., 1972, 116 p.) et Philippe Pinchemel lui-même (« Géographie et cartographie, réflexions historiques et épistémologiques », dans le *Bulletin de l'Association des géographes français*, Paris, 1979, n° 463, pp. 239-247, par exemple). Mais je fais glisser la revue *Hérodote* du courant suivant à celui-ci.

³ Concepts, vocabulaire, cartographie, etc.

⁴ Paul Gerbod, *L'Europe culturelle et religieuse de 1815 à nos jours*, Presses universitaires de France, coll. « Nouvelle Clio », 1977, 384 p. J'utilise et cite tout particulièrement les pages 62, 76, 77 et 308. Réédition, 1989, 384 p.

⁵ *Bulletin officiel du Ministère de l'Éducation nationale*, numéro spécial n° 3 du 9 juillet 1987, p. 12. Comment d'ailleurs l'enseignant ne songerait-il pas, au contact des jeunes femmes et jeunes hommes d'hypokhâgne et de khâgne, aux premières et fort belles lignes de *Sur le chemin des hommes* de Jean Guéhenno : « J'ai passé une grande partie de ma vie à enseigner. [...] Ce sont les petits hommes à qui on parle dans une classe qui vous réchauffent, vous commandent et vous montrent la voie » ? Par contre, je n'ai pas été directement interpellé par les souvenirs coloniaux et pas davantage par le « débat associatif » apparu dans les années 1970, et les recherches sur la vie associative qui l'ont accompagné.

Le présent travail est donc consacré à ceux des « relais » évoqués par Paul Gerbod qui se sont voués à la géographie, à l'heure où certaines, comme la Société de Géographie de Marseille, connaissent de belles reprises, grâce à des initiatives dignes d'être saluées. Sont ici étudiés leurs adhérents, hommes de la libre association, du regroupement volontaire, délibéré et culturel, libre association vérifiée en continu sur un long siècle, ce qui pose le problème des ruptures et des continuités et suppose un phénomène de générations — « l'histoire, comme on l'oublie trop souvent, a horreur du type unique », a écrit Jean-Jacques Becker ¹ — quant à cette histoire de l'opinion publique que va tenter d'être celle des Sociétés de Géographie en France, dans le mouvement social et intellectuel du XIXe siècle.

On notera pour l'instant que l'« Internationale » des Sociétés de Géographie ne s'accrut d'abord que lentement — Paris (1821) n'est rejoint que par neuf autres Sociétés avant 1868 — puis rapidement dans le dernier tiers du XIXe siècle, contraste chronologique qui est aussi idéologique : jusqu'aux années 1860, elles ne sont que des *Sociétés de pensée*, des « bureaux d'esprit », sans préoccupations coloniales, le temps des premières grandes conquêtes coloniales — qui suscitent des rivalités — les transforme, et elles subissent une deuxième mutation à l'époque des grandes compétitions pour les derniers territoires vacants et de la Première Guerre mondiale. Pendant quatre décennies, les seules dix Sociétés de Géographie — Paris (1821), Berlin (1828), Londres (1830), Saint-Pétersbourg (1845), New York (1851), Genève (1858), Leipzig (1861), Dresde (1863), Turin et Kiel (1867) — se recrutent et se comportent comme les *Sociétés de pensée* du siècle des Lumières : elles sont dans leur composition sociale comme dans leur mentalité collective purement intellectuelles, aucunement utilitaires. L'*establishment* politique donne alors très souvent sa caution. La mentalité collective des Sociétés de Géographie, de quelque nationalité qu'elles soient, est dans un premier temps essentiellement tournée vers l'exploration et non la colonisation, ce qui facilite les contacts par-dessus les frontières, les échanges de publications, de conférenciers ou d'auteurs d'articles, et l'existence d'une sorte d'« Internationale » de la Géographie.

Mais, dans le domaine mental, la Société de Géographie de Paris sert souvent de référence explicite ou implicite : c'est une aînée qui a posé une définition de la Géographie, noué des rapports avec les autres institutions de culture, méprisé la pratique au profit de l'éloquence et de l'écrit, créant un modèle de cadre social souvent imité à l'étranger, alors qu'à partir de 1842 ou 1843 la Société française va somnoler. La conversion rapide de la Société parisienne à la colonisation va produire une véritable crue des effectifs français, d'autant plus qu'au début de la Troisième

¹ Jean-Jacques Becker, dans *Vingtième Siècle. Revue d'Histoire*, n° 3, juillet 1984, p. 78.

République les Sociétés de Géographie apparaissent en foule dans les provinces, et cette marée assure à la France une véritable revanche numérique sur les Sociétés des autres pays, pourtant elles aussi plus ou moins conquises par le colonialisme. Que vont provoquer pour l'« Internationale » des Sociétés de Géographie cette victoire française et les premières rivalités coloniales, au moment où naît l'Association internationale des travailleurs ?

Cette expansion européenne outre-mer se traduit par des frictions, mais celles-ci ne débouchent pas — ou peu — sur des crises majeures. Les Sociétés de Géographie peuvent donc sans peine se constituer en une « Internationale » géographique — mais il faut préciser les liens qui les unissent ou qui les séparent — et pour elles cette période de l'expansion coloniale signifie essentiellement le ralliement, plus ou moins net selon les pays, à ce qu'en France — et pas seulement à Paris — on va appeler la « géographie commerciale » ou la « géographie utilitaire », c'est-à-dire la science de géographes qui se soucient de faire connaître aux commerçants et aux candidats au commerce les richesses des régions et pays d'outre-mer, une conception qu'on trouve dans nombre de Sociétés. Mais la rareté des crises internationales dues à la colonisation ne signifie pas l'absence des rivalités coloniales et ce temps est également pour les *Sociétés de pensée* que sont les Sociétés de Géographie celui des concurrences nouvelles.

À partir des années quatre-vingts-dix du XIXe siècle, commence ce que l'on appelle le *scramble*, la « course au clocher » pour reprendre l'expression française, c'est-à-dire la ruée des impérialismes rivaux sur les derniers territoires vacants. L'« impérialisme colonial » débouche cette fois-ci sur des crises, voire sur la Première Guerre mondiale¹. Avant celle-ci, les Sociétés de Géographie sont dans de nombreux pays partie prenante du « parti colonial » national, et les Sociétés allemandes marquent des points dans le domaine — scientifique — de la présentation de leurs publications. Un « parti colonial » existe pour tous les régimes politiques, parlementaires ou non, d'Europe occidentale et les Sociétés françaises de Géographie jouent leur rôle dans l'œuvre d'éveil de l'opinion publique à la colonisation, tâche tôt commencée, en France, avant la Troisième République et l'action de Gambetta pour la reprise de l'expansion coloniale ; elles s'alignent, dans le cadre d'un « parti colonial » français, aux côtés d'associations nombreuses et fort variées au sein desquelles on retrouve souvent les mêmes hommes. Les Sociétés de Géographie ont à se déterminer par rapport à ce contexte de *scramble*, dont elles n'ignorent bien évidemment ni la réalité ni le nom. La colonisation occupe désormais une place

¹ Je renvoie ici à ma brève mise au point, *Les causes de la Première Guerre mondiale*, Armand Colin, 1992, coll. « Cursus », 126 p.

considérable dans le contenu de leurs publications : maintenant il s'agit du « partage du monde », comme l'écrit lui-même le *Bulletin* marseillais de 1886.

En conséquence, au cours de mes recherches un contraste et une césure se sont rapidement imposés : dans une première période, la Société de Géographie est unique et parisienne — c'est même son nom : Société de Géographie *de Paris*, et non *de France* — alors qu'au temps de la Troisième République les Sociétés sont plurielles et même fort nombreuses, la coupure étant d'ailleurs clairement antérieure à l'Année terrible (1870-1871) et à l'impulsion coloniale donnée par Léon Gambetta. La Société unique des deux premiers tiers du siècle passé est une Société *de pensée*, une Société de notables romantiques. Ce n'est qu'au temps de la pluralité de Sociétés de Géographie que ces dernières sont, et avec netteté, colonialistes. L'expansion coloniale connaît toutefois des variations de rythme et d'intensité et on verra qu'une seconde coupure, moins nette que la première, est discernable vers 1890. Cependant, la colonisation a ses rythmes, et à l'époque de Savorgnan de Brazza mais aussi de Chasseloup-Laubat l'expansion coloniale domine certes les préoccupations, mais pas avec l'intensité du temps de la « course au clocher » : une deuxième césure s'impose, vers la fin des années quatre-vingts.

Le temps de l'isolement parisien formera donc la matière d'une première partie, de deux chapitres, celui des Sociétés multipliées et colonialistes de l'époque marquée par Chasseloup et Brazza constituera l'objet d'une seconde partie, forte de trois chapitres, et l'« impérialisme » — comme on dit — postérieur à 1890 sera le pôle d'une troisième partie, composée des trois derniers chapitres.

REMERCIEMENTS

Il m'est d'un devoir agréable de remercier ici toutes celles et tous ceux qui, à des titres divers et en des temps variés, m'ont apporté leur aide. Ces remerciements vont tout particulièrement à mon directeur et préfacier, Philippe Vigier, et aux quatre autres membres de mon jury, Maurice Agulhon, Jean-Jacques Becker, Philippe Pinchemel et Daniel Roche, pour leurs judicieux conseils, ainsi qu'à Jacques Marseille, à Dominique Bourel et au CNL, qui ont permis l'édition chez Albin Michel d'une version résumée de cette thèse ¹.

Je veux aussi citer Mmes Jacqueline Beaujeu-Garnier, Paule Brasseur, Madeleine Debaecker, Yvette Maurin, et Mlle de la Boissière,

et MM. Charles-Robert Ageron, Bernard Barbier, Jean Bastié, Roger Blais, Numa Broc, Marcel-M. Chartier, Paul Claval, Robert Cornevin, Maurice Crubellier, Charles Daney, Georges Dethan, Alfred Fierro, Michel Florin, Pierre George, Paul Gerbod, Roger Gillard, Pierre Guillaume, Eddy Hamada, Pierre Nora, Louis Papy, Aimé Perpillou, René Rémond, Hervé Romain-Desfossés, Lajos Saghy, William Serman, et Xavier Yacono,

ainsi que tous les « vétérans » de la liste des membres de la Société de Géographie de Paris en 1982 qui ont bien voulu répondre à mon enquête.

On comprendra que cet hommage est particulièrement ému envers celles et ceux que la mort a empêchés de voir éditée le livre d'Albin Michel et/ou de lire cette version intégrale et provisoirement définitive de ma thèse d'État.

¹ *Les Sociétés de Géographie en France et l'expansion coloniale au XIXe siècle*, Albin Michel, dans la « Bibliothèque Albin Michel. Histoire », 1993, 236 p.

SOURCES UTILISÉES

1. FONDS D'ARCHIVES PRIVÉES (1)

De quelles archives ai-je été l'« insatiable prédateur », selon l'aimable mot du très regretté président Roger Blais (1905-1992) (2) ? Une aide commode est fournie par le *Guide des sources de l'histoire des nations*, publié sous les auspices de l'UNESCO ; le tome IV en particulier (*Sources de l'histoire de l'Afrique au Sud du Sahara dans les archives et bibliothèques françaises*, 3 vol., 1971-1976) comporte un inventaire des sources non imprimées. Les fonds les plus intéressants et les plus considérables sont bien sûr ceux de la Société de Géographie de Paris, qui se divisent en deux ensembles, dualisme qui s'explique par le déménagement, difficile, de la bibliothèque de la Société aux Cartes et Plans en 1942.

1.1. Archives de la Société de Géographie de Paris conservées au département des Cartes et Plans de la Bibliothèque nationale

Depuis toujours classées, elles ont été complètement inventoriées par Alfred Fierro, ce qui facilite considérablement la tâche du chercheur, eu égard à l'énorme masse des documents conservés, par ailleurs utile à de nombreuses sciences actuelles. Un inventaire sur fiches et un inventaire imprimé 3. Trois « séries » :

1.1.1. Série alphabétique : 38 cartons, parmi lesquels je signale « Ba-Bic » (souscription au monument Bellot), « Bx-Bou » (dossiers biographiques), « Ca-Cer » (documents sur René Caillié donnés par sa petite-fille, Mme Deyber, en 1935), « Gi-Gr » (sur Jules Girard et les Grandidier), « Sa-Sc » (n° 957 surtout 4), « Vi-Vu » (notice biographique de Vivien de Saint-Martin).

1.1.2. Série « par formats » : 122 cartons, dont pour mon propos : Ms in-f°1 (le manuscrit de *Vingt mille lieues sous les mers*), Ms in-4°34 (listes de présence des membres de la Commission centrale entre 1822 et 1837, en deux registres), Ms in-8°86 (documents sur René Caillié, même provenance que plus haut).

1.1.3. Série des 96 numéros de « colis » : les documents sont insérés dans ces « colis » avec un total illogisme et en un effarant désordre, mais il n'est pas impossible de s'y retrouver. « Colis » les plus intéressants : 1ter, 4, 5bis, 6 bis, 7, 9, 9 bis, 13, 14, 15 bis, 16 bis, 17, 19, 19 bis, 21, 24, 26, 27, 31, 34, 37, 37 bis, 41, 65, 70, 88, 89 et 90 (listes de membres dans les trois derniers cas).

1.2. Archives de la Société de Géographie de Paris conservées au siège de la Société, 184 boulevard Saint-Germain, Paris

Parfois émouvantes (le volume-registre des procès-verbaux des séances s'interrompt avec la séance du 8 mai 1863 et contient encore, contre la dernière page écrite, le buvard dont le secrétaire s'est servi !), sans inventaire.

1.2.1. Registres des procès-verbaux. Procès-verbaux manuscrits des séances ainsi que des assemblées générales, en plusieurs registres, avec de nombreux trous mais de très faibles différences de forme vis-à-vis de la version imprimée 5. Ils ont été préparés par des brouillons (quelques exemples dans une chemise du colis n° 6 bis du fonds précédent).

1 Le poids intellectuel des archives de la Société de Géographie de Paris conduit à renverser l'ordre de présentation traditionnel et canonique.

2 Roger Blais, présentation du n° spécial d'*Acta Geographica* (n° 52-53, p. 5).

3 A.Fierro, *Inventaire des manuscrits de la Société de Géographie*, Paris, 1984, 305 p.

4 J.-F. de Saintoyant, *L'œuvre coloniale de la Société de Géographie*, s.d. (1930) & *L'Œuvre coloniale de la Société de Géographie*, Bibliothèque nationale, archives de la Société de Géographie, carton Sa-Sch.

5 Des rectifications de mauvaises formules, par exemple pour la séance du 20 janvier 1854 : « On procède à la nomination du concours au prix annuel pour la découverte la plus importante en géographie... » devient : « ... à la nomination de la commission du concours... » et le paragraphe suivant « On procède à la nomination de la

1.2.2. Registres de présence : registres de « jetons de présence » (1827-1833) à la Commission centrale, d'émargement (1852-1868 et 1872-1875), des « séances administratives » (c'est-à-dire de la Commission centrale) 1853-1863 et 1899-1933. Tous manuscrits, les lacunes pouvant être en partie comblées grâce au fond précédent.

1.2.3. Registres financiers : huit registres de « journal » (1884-1927) et sept de « grand-livre » (1887-1916).

1.2.4. Registres divers : registres « correspondances, analyses de lettres » (commençant en 1821), quelques amorces ou vestiges de listes de membres (non datés et inutilisables), registres des séances du comité du bulletin (puis, comité de publications) 1828-1865, avec interruption pour 1840-1863 (en général, les choses importantes sont imprimées dans le *Bulletin de la Société de Géographie*), un registre manuscrit sans titre contenant des rapports (sur les prix, l'amélioration du *Bulletin de la Société de Géographie*, etc.) et des discours (concerne les premières années, tout a été publié au *Bulletin de la Société de Géographie*, ce dont témoigne le bordereau partiel qui l'accompagne).

1.3. Archives de la Société de Géographie de Paris conservées à la Bibliothèque nationale de France (BnF), site François Mitterrand

À partir de 2008, les photographies sur verre de la Société de Géographie (elle a joué un rôle fondamental dans la collecte et la diffusion de ces images) ont été progressivement numérisées. Ces images ne sont visibles que dans les emprises de la BnF, *via* le catalogue général.

1.4. Archives de certaines Sociétés provinciales

Celles de Lyon ont été détruites, celles de Marseille ont brûlé. La Société de Géographie de Tours n'a pas d'archives et celles de Lille sont maigres par la quantité comme par l'intérêt. Le fonds photographique de Lille est aux Archives départementales (174J 713 à 718).

Les archives de la **Société de Géographie commerciale de Bordeaux** sont, en revanche, abondantes et intéressantes¹. Elles comportent 182 « dossiers » ou « registres » (inventaire dactylographié très sommaire) :

42 de correspondance reçue (n° 32 à 73),

16 de copies (écrites à l'« encre communicative ») de correspondance départ (n° 104 à 119),

9 de pièces comptables (n° 125 à 133),

7 de catalogue méthodique des ouvrages vers 1900 (n° 140 à 146),

6 de listes ou registres à fiches mobiles de membres (n° 1 à 6),

6 de procès-verbaux du bureau de la Société (n° 7 à 12),

96 de documents divers (autres numéros).

1.5. Archives de Sociétés de Géographie étrangères

Celles de Berlin ont été réputées détruites pendant la Seconde Guerre mondiale par des bombardements. Je n'ai pas consulté celles de Londres, faute de temps. Celles de Saint-Pétersbourg, fort riches, n'étaient pas accessibles à l'époque de mes recherches².

1.6. Archives privées diverses

1.6.1. Archives Romain-Desfossés : classées et conservées par le descendant de l'amiral, M.Hervé Romain-Desfossés (1911-1993), qui m'a aimablement communiqué les quelques pièces intéressantes mon propos.

commission du prix d'Orléans... » devient pour éviter la répétition : « On passe à la nomination de la commission... ». J'ai procédé à de nombreuses vérifications.

¹ Dans l'Hôtel des Archives (XVIIe siècle) des Archives municipales de Bordeaux.

² Mlle Poncet y a eu accès en 1992.

1.6.2. Société de Géographie commerciale de Paris : elle ne possède malheureusement pas d'archives véritables. En 1990 la société est devenue Société de Géographie humaine de Paris, qui a décidé en décembre 2002 de se dissoudre et de se fondre dans la Société de Géographie.

1.6.3. Enquête auprès des vétérans de 1982 :

Utilisant la liste des membres de la Société de Géographie de Paris en 1982, publié dans le numéro spécial (n° 52-53, pp. 52 et suivantes) d'*Acta Geographica*, j'en ai interrogé les « vétérans », entrés avant 1945, par lettre comportant un très simple questionnaire, successivement « ouvert » et « fermé », lettre éventuellement suivie d'entretiens téléphoniques. J'ai envoyé 33 lettres, 16 réponses sont utilisables, formant un petit corpus d'« archives provoquées ». Les témoignages sont reproduits avec l'autorisation de leurs auteurs.

2. FONDS D'ARCHIVES PUBLIQUES

2.1. Archives nationales

2.1.1. Archives des voyages de circumnavigation et des missions hydrographiques de la Restauration et de la monarchie de Juillet (archives de la Marine, service hydrographique, série 5JJ (1), dont les voyages de Dumont d'Urville

2.1.2. Papiers de ministre de Chasseloup-Laubat 2, vol. 1 à 3 (1859-1860) et 4 à 8 (1863-1866).

2.1.3. Dans la sous-série F17 (Instruction publique) :

* Sur l'enseignement de la géographie, les papiers Levasseur (F17 2915), à compléter par F17 2984B (ses missions à l'étranger), les procès-verbaux de la commission de l'enseignement de la géographie (F17 2916).

* Les dossiers individuels de missions scientifiques et de membres de Sociétés savantes 3.

* Les dossiers sur les Sociétés elles-mêmes (cotes 3015 à 3089) sont en revanche sans intérêt.

2.1.4. Le dossier de grâce d'Élisée Reclus (BB24 732 S71, n° 5598) est capital.

2.1.5. La sous-série CC1 (État-Major de la Flotte) ne m'a rien révélé.

2.2. Archives de la Section Outre-Mer des Archives nationales

Héritière de l'ancien service des Archives du ministère des Colonies, cette Section des Archives nationales était encore rue Oudinot à Paris quand je l'ai utilisée. Elle a été transférée à Aix-en-Provence en 1986.

2.2.1. Série « généralités » (inventaire sur fiches), rubrique « Instruction publique, Sociétés savantes » : sans intérêt

2.2.2. Dossiers de missions d'exploration : nombreux, mais moins copieux qu'au Palais Soubise.

2.2.3. Papiers Savorgnan de Brazza (PA20) : 60 cartons, inventaire.

2.2.4. Papiers Le Myre de Vilers (7PA) : 6 cartons, pas d'inventaire, mais une biographie par Amos Hongla 4 (cote D3992), dont j'ai tiré profit.

2.3. Archives du ministère des Affaires étrangères

Malheureusement inopérantes. Quelques détails dans les « papiers d'agents » Jules Cambon, Paul Cambon et Le Myre de Vilers 5.

2.4. Archives du Service historique de la Marine (château de Vincennes) :

1 Inventaire sommaire par Georges Bourgin et dans le tome III de *l'État général des fonds* publié en 1981, 714 p.

2 Microfilm 230 Mi.

3 Inventaire pp. 531 et suivantes du catalogue 14.50 *ter* de la salle des Inventaires.

4 Auteur d'une thèse sur *La poste et le télégraphe en Afrique occidentale française, A. O. F., des origines à 1920*, soutenue à l'Université de Provence en 1995.

5 Différents de ceux du 2.2. pour ce dernier, et beaucoup moins copieux.

* Les Papiers de ministre de Chasseloup-Laubat 1 vol. 1 à 3 (1859-1860) et 4 à 8 (1863-1866).

* Les dossiers personnels des officiers de Marine membres des Sociétés de Géographie.

2.5. Archives du Service historique de l'Armée de terre (château de Vincennes)

2.5.1. Le dossier de communard de Reclus (série Ly).

2.5.2. Les dossiers de généraux.

2.5.3. Le dossier de Charles Maunoir (Personnel civil, carton 49).

2.5.4. Quelques fonds privés (dépôts, donations, successions, achats) : papiers Bailloud (1K67), Niéger (1K117) et Bourgeois (1K153).

2.5.5. Les séries « géographiques » comme la série H (Algérie 1830-1882) sont inopérantes : elles ne contiennent rien concernant les Sociétés de Géographie ou émanant d'elles.

2.6. Fonds Levot de la bibliothèque de la Préfecture maritime de Brest : les cotes 126 à 142 (dossiers, classés alphabétiquement) et la cote 177 (pièces 35 à 39 : 5 lettres d'Édouard Charton).

2.7. Bibliothèque nationale, Estampes : *l'Album de la Petite Vache*, 9 vol. (Ad 95b à j, formats variés) de textes et de dessins (la plupart de ces derniers sont d'Evert Van Muyden, 1853-1922) concernant cette crèmerie, lieu de rencontre d'explorateurs et de géographes.

3. PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE (DE PARIS)

3.1. *Bulletin de la Société de Géographie*

Livraisons mensuelles, pagination et reliure généralement en deux volumes semestriels. Diverses collections complètes : bibliothèque de la Société de Géographie (Bibliothèque nationale, Département des Cartes et Plans), ce même département, le département des Imprimés, la Bibliothèque historique de la Ville de Paris, etc. Tables 1822-1843, 1844-1860, 1861-1899. Devenu en 1900 *La Géographie* (voir plus loin). 134 volumes au total.

3.2. *Comptes rendus des séances...* (titre complet : *Comptes rendus des séances de la Société de Géographie paraissant deux fois par mois*).

Une publication distincte du *Bulletin de la Société de Géographie* et destinée à atteindre les membres plus rapidement (en douze jours, d'après le *Comptes rendus des séances...*, 1883, p. 359). Des livraisons dont le titre annonce le rythme ; une parution de 1882 à 1899 ; un format in-8° ; une table publiée en 1910. Mêmes collections complètes. Au total, 18 volumes.

3.3. *La Géographie* (titre complet : *La Géographie. Bulletin de la Société de Géographie*).

Publication éditée par Masson de 1900 à 1939. Résultat de la fusion du *Bulletin de la Société de Géographie* et des *Comptes rendus des séances...* Volumes semestriels. *La Géographie* représente au total 72 volumes.

3.4. Pour mémoire : entre 1939 et 1947, le *Bulletin de la Société de Géographie* est associé aux *Annales de géographie* ; après 1947, paraît *Acta Geographica*.

3.5. Publications occasionnelles de la Société de Géographie de Paris

* *Recueil de voyages et de mémoires* publié par la Société de Géographie, Paris, 1824-1866, 8 vol., in-4°

* *Questions proposées aux voyageurs et à toutes les personnes qui s'intéressent aux progrès de la Géographie. Première série*, Paris, s.d. (1824), 48 p.

* *Questions et instructions pour les voyageurs et toutes les personnes qui s'intéressent aux progrès de la Géographie. Deuxième série*, Paris, s.d. (1856), 112 p.

* *Encouragement pour un voyage à Tombouctou et dans l'intérieur de l'Afrique*, Paris, 1825, 8 p. Très rare aujourd'hui (Bibliothèque nationale, Imprimés, cote 4°O³1043).

* *Réunion des Sociétés françaises de Géographie les 2, 3 et 4 septembre 1878 à l'hôtel de la Société de Géographie...*, pour son inauguration, Paris, 1879, 93 p.

* *Instructions générales aux voyageurs*, Paris, 1875, 288 p.

* *Réception de Monsieur P. Savorgnan de Brazza, enseigne de vaisseau, au grand amphithéâtre de la Sorbonne le 23 juin 1882*, Paris, 1882, 23 p.

* Plusieurs listes de membres ont été publiées à part, et souvent reliées, ici ou là, avec le *Bulletin de la Société de Géographie* ou *La Géographie*.

* *Les Appétits allemands*, Paris, 1917, 2 vol. Recueil des conférences populaires faites en 1916 et 1917 par la Société de Géographie de Paris.

4. PUBLICATIONS D'AUTRES SOCIÉTÉS FRANÇAISES DE GÉOGRAPHIE (DE PARIS ET PROVINCE)

- * *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon* (puis : ...*et de la région lyonnaise*) 1874-1951, mais interruption entre 1914 et 1920. Deux ou plusieurs années par volume. Diverses collections complètes. Des « procès-verbaux des séances » ont été publiés à part en 1882-1883.
- * *Bulletin de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux* (puis : *Revue...*). 1874-1917. Volumes annuels, sauf 1874-1876.
- * *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille* (devenu en 1903 : ...*et d'études coloniales de Marseille*). À partir de 1877 ; un volume par année.
- * *Bulletin de la Société de Géographie de la province d'Oran* (1878-1939). Titre à partir de 1886 : *Bulletin trimestriel de géographie et d'archéologie...* Plusieurs années par volume. Tables 1878-1898, 1898-1907.
- * *Bulletin de la Société de Géographie commerciale* (de Paris). Depuis 1878. Sous-titre après 1930 : *Revue économique française*. Tables dactylographiées consultables (voir plus haut pour la fusion). A été précédé par *L'Explorateur. Journal géographique et commercial...* (1875-1876), in-4°.
- * *Bulletin de la Société languedocienne de Géographie*. Montpellier, à partir de 1878.
- * *Bulletin de la Société de Géographie de Rochefort* (1879-1925). Tomaison variable.
- * *Bulletin de la Société de Géographie de l'Est*. Nancy, puis Paris. 1879-1914. En 1883, un supplément : *Album de la Société de Géographie de l'Est*.
- * *Bulletin de l'Union géographique du Nord de la France*. Lille, puis Douai, 1880-1914. Publication trimestrielle commune à plusieurs Sociétés de Géographie.
- * *Bulletin de la Société de Géographie de Dijon* (1881-1882), devenu *Mémoires de la Société bourguignonne de Géographie et d'Histoire* (1884-1914).
- * *Bulletin de la Société de Géographie de Toulouse*. À partir de 1882. Volumes annuels. Doublés après 1897 par des *Comptes rendus* (des conférences).
- * *Bulletin de la Société de Géographie de l'Ain* (1882-1903).
- * *Bulletin de la Société de Géographie de Lille* (1882-1953).
- * *Bulletin de la Société bretonne de Géographie* (à partir de 1882).
- * *Bulletin de la Société de Géographie de Constantine* (à partir de 1883).
- * *Bulletin de la Société de Géographie commerciale de Nantes* (1883-1914). Un volume par an.
- * *Bulletin de la Société de Géographie de Tours* (1884-1914), ou *Annuaire...*
- * *Bulletin de la Société de Géographie commerciale du Havre* (1884-1938).
- * *Bulletin de la Société de Géographie commerciale de Saint-Nazaire* (1886-1906). Un mince volume annuel.
- * *Bulletin de la Société de Géographie des Ardennes* (1887-1888).
- * *Bulletin de la Société de Géographie de Saint-Quentin* (1888-1893).
- * *Bulletin de la Société de Géographie de l'Aisne*, Laon, 1890-1914.
- * *Bulletin de la Société de Géographie d'Alger*, 1896-1945. Tables 1896-1905, 1906-1922, 1898-1927.
- * *Bulletin de la Société de Géographie de Dunkerque*, 1898-1912 et 1927-1936.
- * *Bulletin de la Société de Géographie de Poitiers*. 1899-1901. Premier numéro à la bibliothèque municipale de Poitiers.
- * *Actes de la Société de Géographie de Boulogne-sur-Mer*, 1899-1912.
- * *Bulletin de la Société de Géographie du Cher*. 1902-1919 (la Société avait été fondée en 1884). Deux ou plusieurs années par volume.

De nombreux tirés à part de conférences, vœux sur tel ou tel sujet, notes historiques, etc. furent publiés. Enfin, depuis 1878 est publié le *Compte rendu du Congrès* (puis : *Congrès national*) *des Sociétés françaises de Géographie* (titre variable suivant les sessions, annuelles bien sûr), dont j'ai aussi tiré profit.

5. MÉMOIRES ET RECUEILS DE SOUVENIRS DE GÉOGRAPHES (ou de personnages ayant des rapports plus ou moins étroits avec la géographie et ses Sociétés), ainsi que les correspondances publiées

Baron Guillaume de Barante, *Souvenirs du Baron de Barante, de l'Académie française. 1782-1866. Publiés par son petit-fils Claude de Barante, C.Lévy, 1890-1901, 8 vol. Souvenirs surtout politiques.*

Raoul Blanchard, *Ma jeunesse sous l'aile de Péguy*, Fayard, 1961, 241 p.

Raoul Blanchard, *Je découvre l'Université : Douai, Lille, Grenoble*, Fayard, 1963, 214 p.

Raoul Blanchard, *Journal de Guerre. 1914-1918*, manuscrit, à la Bibliothèque de Documentation internationale contemporaine (BDIC), cote O.229 Réserve 1.

Édouard Charton, *Mémoires d'un prédicateur saint-simonien*, Revue encyclopédique, 1832, 32 p.

Vicomte François-René de Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*. Diverses éditions et rééditions

Baron Maxence de Damas, *Mémoires du Baron de Damas (1785-1862) publiés par son petit-fils le comte de Damas*, Plon-Nourrit, 1922-1923, 2 vol., XV+343 p. et 380 p.

Général Victor-Bernard Derrécaigaix, *Mes Souvenirs*, Bayonne, Foltzer, 1921, 95 p.

Eugène Étienne, *Son œuvre coloniale. Algérienne et politique (1881-1906). Discours et écrits divers réunis et édités par la « Dépêche coloniale »*, Flammarion, 1907, 2 vol., 539 et 588 p.

Henri Froidevaux, « Un siècle d'activité scientifique : la Société de Géographie (1821-1921) », *Le Correspondant*, 10 juillet 1921, pp. 106-126.

François Guizot, *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, Michel-Lévy, 1858-1867, 8 vol. Plusieurs rééditions

Charles Lemercker de Longpré, baron d'Haussez, *Mémoires du Baron d'Haussez, dernier ministre de la Marine sous la Restauration, publiés par son arrière-petite-fille la duchesse d'Almazan*, C.Lévy, 1896-1897, 2 vol.

Baron Jean-Guillaume Hyde de Neuville, *Mémoires et souvenirs du baron...*, Plon, 3 vol., les tomes II (1890) et III (1892).

François d'Orléans, prince de Joinville, *Vieux Souvenirs. 1818-1848*, C.Lévy, 1894, 451 p., réédition, Le Mercure de France, 2008, 418 p.

Amiral de La Roncière Le Noury, *Correspondance intime de l'amiral de La Roncière Le Noury avec sa femme et avec sa fille (1855-1871). Publiée pour la Société de l'Histoire de France par Joseph L'Hôpital et Louis de Saint Blancard*, Honoré Champion, 1928, 2 vol., LVI+290 p. et 348 p.

Emmanuel de Margerie, *Notice sur les travaux scientifiques de M. Emm. de Margerie...*, Mâcon, Protat, 1938, 216 p.

Prosper Mérimée (chef de bureau au ministère de la Marine en 1831), *Correspondance générale établie et annotée par M. Parturier*, tome I (1822-1835), Privat, 1941, LIV+486 p.

Louis Passy édit., *Le marquis de Blosseville. Souvenirs*, Évreux, Hérissey, 1898, II+460 p.

Victor Fialin de Persigny, *Mémoires du Duc de Persigny...*, Plon, 1896, XX+512 p.

Pierre-Barthélémy d'Albarèdes, baron Portal, *Mémoires*, Amyot, 1846, IV+379 p. Malheureusement, des trois parties celle qui concerne la Marine s'arrête en 1820.

Élisée Reclus, *Correspondance*, Paris, Schleicher, 1911-1925, 3 vol., 352, 519 et 339 p., réédition, L'Harmattan, 2010, 3 vol.

Charles de Rémusat, *Mémoires de ma vie*, Plon, 1958 et suiv., 5 vol.

Henry Russell-Killough, *Seize mille lieues à travers l'Asie et l'Océanie. Voyages exécutés pendant les années 1858-1861*, Hachette, 1864, 2 vol., 428 et 427 p.

Henry Russell-Killough, *Souvenirs d'un Montagnard*, Pau, 1898, 416 p., 2e éd., Pau, 1908, 738 p., nombreuses rééditions ultérieures

6. PUBLICATIONS PROPREMENT GÉOGRAPHIQUES DES MEMBRES DES SOCIÉTÉS

Abbé P.-D. Boilat, *Esquisses sénégalaises. Physionomie du pays. Peuplades. Commerce. Religions. Passé et avenir. Récits et légendes*, Paris, P.Bertrand, 1853, 2 vol., XVI+495+31 p.+24 planches, réédition, Karthala, 1984, 499 p.

1 J'en ai toujours souhaité la publication, en vain.

Marie-Nicolas Bouillet, *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie*, Hachette, très nombreuses rééditions à partir de 1842.

René Caillié, *Journal d'un voyage à Tombouctou et à Jenné, dans l'Afrique centrale, précédé d'observations faites chez les Maures Braknas, les Nalous, et autres peuples, pendant les années 1824, 1825, 1826, 1827, 1828 et avec une carte itinéraire et des remarques géographiques par M. Jomard, membre de l'Institut*, Imprimerie royale, 1830, 4 vol.

Résumés et rééditions de René Caillié, *Voyage d'un faux musulman à travers l'Afrique. Tombouctou. Le Niger, Jenné et le Désert*, Paris, Ardant, 1880, 180 p., réédition en 1891 (résumé); reproduction photographique de l'original, Éditions Anthropos, 1965, coll. « Textes et documents retrouvés », 3 vol.; *Voyage à Tombouctou*, Maspero, coll. « la découverte », 1979, avec une préface de Jacques Berque, reprint des éditions Altaïr, 2000, 5 vol., 1 410 p.

Édouard Charton, *Voyageurs anciens et modernes ou choix de relations de voyages les plus intéressantes et les plus instructives depuis le Ve siècle avant Jésus-Christ, jusqu'au XIVe siècle*, Paris, Magasin pittoresque, 1854-1857, 4 vol., gr. in-8°.

Jules Duval, *Les colonies et la politique coloniale de la France*, Paris, A.Bertrand, s.d. (1864), XXI+526 p.

Jules Duval, *L'Algérie et les colonies françaises*, Paris, Guillaumin, 1877, XXX+354 p.

Jean-Baptiste Eyriès, *Abrégé des voyages modernes, depuis 1780 jusqu'à nos jours, etc.*, Paris, E.Ledoux, 1822-1824, 14 vol.

Jean-Baptiste Eyriès, *Sur les voyages et les voyageurs*, s.d. (vers 1821), manuscrit 444 (n° 13) de la bibliothèque municipale du Havre, 12 p.

Francis Garnier, *De la colonisation de la Cochinchine*, Paris, Challamel, 1865, 39 p.

Francis Garnier dir., *Voyage d'exploration en Indo-Chine effectué pendant les années 1866, 1867 et 1868 par une commission française présidée par M. le capitaine de frégate Doudart de Lagrée et publié par les ordres du Ministre de la Marine, sous la direction de M. le lieutenant de vaisseau Francis Garnier*, 2 vol., (plus 2 d' « atlas » : un de cartes et plans, un de magnifiques planches), Hachette, 1873. Réédition partielle : *Voyage d'exploration en Indochine* (choix de textes, présentation et notes de J.-P.Gomane), La Découverte, 1985, 256 p.

Edme-François Jomard et V.Parisot, *Géographie de la France*, Paris, 1832, 144 p. Plusieurs rééditions.

Jean Ladoucette, *Histoire, Topographie, Antiquités, Usages, Dialectes des Hautes-Alpes avec un atlas et des notes*, Paris, Gide, 3e édition (la plus complète), 1848, XV+806 p.

Conrad Malte-Brun, *Précis de la géographie universelle ou description de toutes les parties du monde, sur un plan nouveau, d'après les grandes divisions naturelles du globe ; précédée de l'histoire de la géographie chez les peuples anciens et modernes...*, Paris, F.Buisson, 1810-1829, 8 vol. Connut de très nombreuses rééditions, sous des titres parfois légèrement différents, et fut beaucoup pillé au XIXe siècle. 1

Charles Maunoir, *Rapports annuels sur les progrès de la géographie*, Paris, E.Leroux, 1895-1898, 3 vol. qui reprennent les textes d'abord parus dans les publications périodiques de la Société de Géographie.

Philippe Pinchemel et alii, édit. un recueil de textes, *Deux siècles de géographie française. Choix de textes*, CTHS, 1984, 380 p., réédition : M.-C.Robic & J.-L.Tissier dir., *Deux siècles de géographie française. Une anthologie*, CTHS, 2011, 560 p.

Élisée Reclus, *Nouvelle Géographie universelle. La Terre et les Hommes*, Hachette, 1876-1894, 19 vol., in-4°.

Élisée Reclus, *La Terre*, Hachette, 1868-1869, 2 vol.

Élisée Reclus, *L'Homme et la Terre*, réédition, Maspero, présentée par Béatrice Giblin, coll. « La Découverte », 1982, 2 vol., réédition, 1998, La Découverte, 397 p.

Élisée Reclus, *L'homme et la terre, histoire contemporaine*, réédition, Fayard, 1991, 2 vol., 258 & 846 p.

Louis Rousselet, *L'Inde des Rajahs. Voyage dans l'Inde centrale et dans les présidences de Bombay et du Bengale*, Hachette, 1875, 807 p., utilisé par Jules Verne pour *La Maison à Vapeur* (1880).

1 Un exemple de réédition : *Géographie complète et universelle ou description de toutes les parties du monde sur un plan nouveau précédée d'une histoire générale de la géographie chez les peuples...* (1851).

Jules Verne, *Les Voyages extraordinaires. Mondes connus et inconnus*. Collection créée en 1867, après le succès des premiers titres ; Hetzel, 64 titres, dont 63 romans (dont trois écrits d'après ou avec André Laurie), dont 9 posthumes, et un volume de nouvelles. Les titres ont été publiés de 1863 à 1919.

Jules Verne, *Géographie illustrée de la France et de ses colonies*, Hetzel, s.d. (1868), 2 vol., gr. in-8°. Par départements, plusieurs rééditions.

Jules Verne, *Histoire des grands voyages et des grands voyageurs*. Hetzel. En 6 volumes in-18 et 3 grands in-8. La première partie était parue en 1870 sous le titre *Découverte de la Terre* (vol. in-18), elle prit en 1878 celui de *Les Premiers Explorateurs* (les deux suivantes étant *Les Grands Navigateurs du XVIIIe siècle* et *Les Voyageurs du XIXe siècle*). La deuxième partie, *Les Grands Navigateurs du XVIIIe siècle*, a été rééditée en 1977 par Michel de Certeau chez Ramsay, XIX+446 p.

Jules Verne, *Textes oubliés (1849-1903)*, recueillis et annotés par Francis Lacassin en « 10/18 », 1979, 401 p. On a retrouvé et édité en 1994 le pamphlet *Paris au XXe siècle* écrit en 1863 (Hachette / Le Cherche Midi, 218 p.).

Paul Vidal de La Blache, *Tableau de la géographie de la France*, Hachette, 1903, introduction à l'*Histoire de France* Lavis, réédition Tallandier, 1979, 404 p., avec préface par Paul Claval.

Louis Vivien de Saint-Martin, *Histoire de la géographie et des découvertes géographiques depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, Hachette, 1873, 615 p. Monumentale compilation, très événementielle, des explorations.

Louis Vivien de Saint-Martin, *Nouveau Dictionnaire de Géographie universelle*, en 7 vol. et 2 vol. suppl., parus à partir de 1879 chez Hachette.

Charles Walckenaër, *Histoire générale des voyages ou nouvelle collection des relations de voyages par mer et par terre*, Paris, Lefebvre, 1826-1831, 21 vol., qui auraient dû être 50 à 60 !

7. PÉRIODIQUES DE SOCIÉTÉS DE GÉOGRAPHIE ÉTRANGÈRES (À DES FINS DE COMPARAISON)

7.1. Anglaises :

* *The Journal of the Royal Geographical Society*, Londres, 1831-1880, un volume par an.

* *Proceedings of the Royal Geographical Society* (puis : *Royal Geographical Society and monthly record of geography*), Londres, 1855-1892, devenu :

* *The Geographical Journal. Including the Proceedings of the Royal Geographical Society*, Londres, à partir de 1893.

* *Geography. (Being) Notices and Notes of the Manchester Geographical Society*, Manchester, 1895-1904. Incomplet en France.

* *The Geographical Teacher. The organ of the Geographical Association*, Londres, 1901-1926.

7.2. Allemandes :

* *Mittheilungen aus Justus Perthes' Geographischer Anstalt über wichtige neue Erforschungen auf dem Gesamtgebiete der Geographie von Doktor A. Petermann*, Gotha, 1855-1878, et son supplément :

* *Mittheilungen aus Justus Perthes' Geographischer Anstalt über wichtige neue Erforschungen auf dem Gesamtgebiete der Geographie von Doktor A. Petermann. Ergänzungsband*, Gotha, 1860-1878, bien qu'ils ne soient évidemment pas les organes d'une Société de Géographie *stricto sensu*.

* *D(okto)r A(ugust) Petermann's Mittheilungen* (puis : *Geographische Mittheilungen*) *aus Justus Perthes' Geographischer Anstalt*, Gotha, à partir de 1879. Suite du premier. Et son supplément :

* *D(okto)r A(ugust) Petermann's Mittheilungen* (puis : *Geographische Mittheilungen*) *aus Justus Perthes' Geographischer Anstalt. Ergänzungsband*. Mêmes dates.

* *Monatsberichte über die Verhandlungen der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin* (*Rapports mensuels des débats de la Société de Géographie de Berlin*), Berlin, 1839-1853. Mensuel, les volumes annuels allant de mai à mai.

* *Zeitschrift (für Allgemeine Erdkunde mit Unterstützung) der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin....* Suite du précédent.

7.3. Autrichienne :

Mittheilungen der (Kaiserlich-Königlichen) Geographischer (in Wien) Gesellschaft, Vienne, à partir de 1857, mensuel, reliure en volumes annuels. Tables : 1881, 1895 et 1907.

7.4. Américaines :

* *Bulletin of the American Geographical and Statistical Society*. Annuel, 1852-1858. Devenu :

* *Journal of the American Geographical (and statistical) Society of New York*, 1859-1860 et 1870-1900, mensuel, puis parution irrégulière, devenu :

* *Bulletin of the American Geographical Society*, 1901-1915, devenu :

* *The Geographical Review*, New York, à partir de 1916.

* *National Geographical Magazine*, publié par la National Geographic Society, Washington, à partir de 1888. Tables en 1925 (vol. XLVIII).

7.5. Italiennes :

* *Bolletino della Societa Geografica Italiana*, Florence, puis Rome. À partir de 1868.

* *L'Esploratore, giornale di viaggi e geografica commerciale*, Milan, 1877-1887. Fondé par Manfredo Camperio. Revue coloniale, organe, à partir de sa fondation (1879), de la Societa d'esplorazione commerciali un Africa.

* *L'Esplorazione. Rassegna quindicinale delle conquiste geografiche e degl' interessi italiani in tutti i punti del globo*, Naples, 1883.

* *L'Esplorazione commerciale e l'Esploratore. Giornale di viaggi e geografia commerciale. Organo ufficiale della Societa d'esplorazione commerciali in Africa*, Milan, 1886-1928. Absorbe en 1887 *L'Esploratore, giornale di viaggi e geografica commerciale*.

7.6. Helvétiques :

* *Mémoires et Bulletin de la Société de Géographie de Genève*, 1860-1864, devenu en 1866 *Le Globe. Journal géographique. Organe de la Société de Géographie de Genève pour ses mémoires et bulletins*. De 1866 à 1878 et, depuis 1882, divisé en deux parties : mémoires et bulletin.

* *Bulletin de la Société neuchâteloise de Géographie*. Après 1885.

7.7. Belges :

* *Bulletin de la Société (royale) belge de Géographie*. Après 1877.

* *Bulletin de la Société (belge) d'études coloniales*. Bruxelles, 1894-1914 et 1919-1925. Absorbé en 1926 par Congo. *Revue générale de la colonie belge*.

* *Bulletin de la Société (royale) de Géographie d'Anvers*. Après 1877.

7.8. Divers :

* *Bulletin de la Société de Géographie de Québec*, 1880-1934.

* *Bulletin de la Société khédiviale (puis : sultanie, puis : royale) de Géographie du Caire (puis : d'Égypte)*. Le Caire, à partir de 1875.

* *Comptes rendus de la Société impériale géographique de Russie*, Saint-Petersbourg, 1845-1915.

8. REVUES FRANÇAISES DE VOYAGE ET PUBLICATIONS MISSIONNAIRES (A DES FINS DE COMPARAISON)

8.1. Revues françaises de voyages :

- * *Annales maritimes et coloniales*, 1816-1847. Remplacées en 1848 par :
- * *Nouvelles Annales de la Marine et des Colonies*, 1849-1864. Mensuel
- * *Nouvelles Annales des voyages, de la géographie et de l'histoire...* Paris, 1819-1865. Mensuel, publié par Malte-Brun et Eyriès.
- * *Revue coloniale*. 1843-1858. Remplacé par :
- * *Revue algérienne et coloniale*. 1859-1860. Remplacé par :
- * *Revue maritime et coloniale*. 1861-1898. Remplacé par :
- * *Revue maritime*. 1899-1928.
- * *L'Année géographique. Revue mensuelle des voyages de terre et de mer ainsi que des explorations, missions, relations et publications diverses relatives aux sciences géographiques et ethnographiques*. Publication annuelle par Vivien de Saint-Martin, 1862-1878.
- * *Bulletin des sciences géographiques, etc. Économie publique ; voyages. Sixième section du Bulletin universel des sciences et de l'industrie [...]. Dit Bulletin Férussac, du nom de son rédacteur*. 1824-1831.
- * *Journal des voyages, découvertes et navigations modernes...* 1818-1829. Absorbé par la *Revue des Deux Mondes*.
- * *Journal des voyages et des aventures de terre et de mer* (puis : ...*des voyages à travers la guerre ; des voyages. Revue de récréation scientifique*). Paris, à partir de 1877. Absorbe *Sur terre et sur mer ; Terre illustrée*, puis en 1886 *Le Monde inconnu*, puis en 1911 *Mon Bonheur*. Pour la jeunesse.
- * *Le Tour du Monde. Nouveau Journal des voyages...* Publié par Édouard Charton, chez Hachette. 1860-1914. Sous-titre devenu : *Journal des voyageurs et des voyageurs*, à cause de la précédente revue.
- * *L'Économiste français*. Sous-titre variable : *Journal de la science sociale. Organe (politique) des intérêts métropolitains et coloniaux..* Dirigé par Jules Duval. Bimensuel, puis hebdomadaire. À partir de novembre 1861. In-4° puis in-folio.
- * *Annuaire des voyages et de la géographie. Pour l'année..., par une réunion de géographes et de voyageurs*. Paris, 1844-1847.
- * *L'Exploration. Journal des conquêtes de la civilisation sur tous les points du globe*. 1877-1884. Suite de *L'Explorateur*, mais sans être une publication de la Société de Géographie commerciale. Deux volumes par an. Devenu :
- * *La Gazette géographique* (puis : *et l'Exploration*). Paris, 1885-1887. Absorbé en 1888 par :
- * *Revue française de l'étranger et des colonies*. 1885-1914.

8.2. Publications missionnaires :

- * *Annales de (l'Association de) la propagation de la Foi. Recueil périodique des lettres des évêques et des missionnaires des missions des deux mondes...*, Lyon, puis Lyon & Paris, 1822-1893.
- * *Journal des Missions évangéliques*, mensuel, Paris, après 1826.

9. PUBLICATIONS D'AUTRES SOCIÉTÉS SAVANTES FRANÇAISES ET DU PARTI COLONIAL (TOUJOURS A DES FINS DE COMPARAISON)

9.1. Sociétés savantes :

* *Bulletin de la Société de l'Histoire de France. Revue de l'histoire et des antiquités nationales.* Mensuel, 1834-1862.

* *Annuaire historique. Publié par la Société de l'Histoire de France...*, 1837-1863. Fusionne avec le précédent, pour former :

* *Annuaire-Bulletin de la Société de l'Histoire de France.* Paris, à partir de 1863.

* *Bulletin monumental.* Publié à partir de 1834 par la Société française d'Archéologie.

* *Société royale des Antiquaires de France : liste des membres résidants*, 1843 et 1847. Bibliothèque nationale, Imprimés, cote 8°Lc18.8 (désormais 8-Lc18-8).

* *Bulletin de la Société géologique de France.* À partir de 1830.

* *Mémoires de l'Académie des Sciences, des Lettres et des Arts d'Amiens.* À partir de 1835. Pour Jules Verne.

* *Nouveau Bulletin des Sciences. Par la Société philomathique de Paris.* 1825-1826 & 1832-1833. Annuel. Devenu :

* *Société philomathique de Paris : extraits des procès-verbaux des séances.* 1836-1863. Devenu :

* *Bulletin de la Société philomathique de Paris.* À partir de 1864.

9.2. Sociétés d'alpinisme :

* *Explorations pyrénéennes. Ascensions des hautes cimes et des régions de difficile accès. Observations météorologiques. Recherches scientifiques et archéologiques. Bulletin trimestriel de la Société Ramond*, Bagnères-de-Bigorre, puis Paris & Toulouse, à partir de 1866.

* *Annuaire du Club alpin français*, Paris, 1874-1903, 30 vol., imprimé par Hachette ou Chamerot (qui dépendait de Hachette).

* *Bulletin du Club alpin français*, Paris, 1874-1904, trimestriel puis mensuel (à partir de janvier 1882).

* *La Montagne. Revue mensuelle du Club alpin français.* Prend en 1905 la suite des deux précédents.

* Je renvoie pour les publications des sections du CAF à mes *Alpinistes...* 1

9.3. Géographie universitaire :

* *Revue de géographie*, 1877-1924. Fondée par Ludovic Drapeyron.

* *Annales de géographie*, depuis 1891.

9.4. Parti colonial :

* *Bulletin du Comité de l'Afrique française*, 1891-1908. Devenu :

* *L'Afrique française. Bulletin mensuel du Comité de l'Afrique française et du Comité du Maroc.* À partir de 1909.

* *Bulletin de la Société des Études coloniales et maritimes*, à partir de 1877.

1 Les « alpinistes » en France à la fin du 19^e et au début du 20^e siècle (vers 1875-vers 1919). *Étude d'histoire sociale ; étude de mentalité*, préface de Philippe Vigier, Comité des Travaux historiques et scientifiques (CTHS), 1988, 272 p., rééditions numériques, augmentées et actualisées.

BIBLIOGRAPHIE DES TRAVAUX UTILISÉS

1. MOUVEMENT INTELLECTUEL : HISTOIRE CULTURELLE GÉNÉRALE

1.1. Généralités

- M.Crubbellier, *Histoire et culture. Recherches sur l'histoire et la culture en France, 1871 à 1914*, thèse, 1971, 3 vol., dactyl.
- M.Crubbellier, *Histoire culturelle de la France. XIXe-XXe siècles*, Armand Colin, Coll. U, 1974, 456 p.
- P.Gerbod, *L'Europe culturelle et religieuse de 1815 à nos jours*, PUF, coll. « Nouvelle Clio », 1977, 385 p., réédition, 1989
- Fr.Rousso, *Histoire des sciences et des techniques. Bibliographie*, Paris, 1954, 186 p., et son *Supplément*, ronéotypé, 1955, sans pagination. Réédition en *Éléments de l'histoire des sciences et des techniques*, Paris, 1969, XV+214 p.

1.2. Enseignement

- P.Albertini, *L'École en France, 19e-20e siècles. De la maternelle à l'université*, Hachette, coll. « Carré-Histoire », 1992, 192 p.
- G.Bruno (Mme Alfred Fouillée), *Le Tour de la France par deux enfants*, diverses éditions.
- Chr.Charle, « le Collège de France », dans P.Nora dir., *Les lieux de mémoire*, Gallimard, 1984-1992, 3 tomes en 7 vol., tome II/3, pp. 389-423.
- Th.Charmasson dir., *Histoire de l'Enseignement. XIXe-XXe siècles*, INRP, 1986, 230 p. (guide du chercheur).
- S.Citron, *Aux origines de la Sociétés des professeurs d'histoire : la réforme de 1902 et le développement du corporatisme dans l'enseignement secondaire*, thèse de IIIe cycle, Paris X, 1974.
- M.Crubbellier, *L'enfance et la jeunesse dans la société française. 1800-1950*, Armand Colin, Coll. U, 1979, 388 p.
- M.Crubbellier, *L'École républicaine. 1870-1940. Esquisse d'une histoire culturelle*, Éditions Christian, coll. « Vivre l'histoire », 1993, 170 p.
- P.Gerbod, « La place de l'histoire dans l'enseignement secondaire de 1802 à 1920 », *L'Information historique*, 1965, pp. 123-130.
- P.Gerbod, *La condition universitaire en France au XIXe siècle. Étude d'un groupe socioprofessionnel. Professeurs et administrateurs de l'enseignement public de 1842 à 1880*, Thèse, Presses universitaires de France, 1965, 720 p.
- P.Gerbod, *La vie quotidienne dans les lycées et collèges au XIXe siècle*, Hachette, 1968, 272 p.
- P.Gerbod, « la vie universitaire à Paris, sous la Restauration de 1820 à 1830 », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, janv.-mars 1966, pp. 5-48.
- P.Guiral et G.Thuillier, *La vie quotidienne des professeurs de 1870 à 1940*, Hachette, 1982, 320 p.
- L.Liard, *L'enseignement supérieur en France. 1789-1893*, Armand Colin, 1888-1894, 2 vol., 474 et 522 p.
- A.Maire, *Répertoire alphabétique des thèses de doctorat ès lettres des universités françaises. 1810-1900*, Paris, Picard, 1903, 314 p.
- D.Nordman dir., *L'École normale de l'an III. Leçons d'histoire, de géographie, d'économie politique. Édition annotée des cours de Volney, Buache de La Neuville, Mentelle et Vandermonde*, Dunod, 1994, 482 p.
- L.-H.Parias dir., *Histoire générale de l'enseignement et de l'éducation en France*, Nouvelle Librairie de France, 1983, tomes III & IV.
- J.-B.Piobetta, *Le Baccalauréat de l'enseignement secondaire*, Thèse, Paris, Baillièrre, 1937, 1 040 p.
- F.Ponteil, *Histoire de l'enseignement en France. Les grandes étapes. 1789-1964*, Sirey, 1966, 454 p.
- J.Portes, « 1902, c'était hier... (les origines du découpage des programmes d'histoire et de géographie dans l'enseignement secondaire) », *Historiens & Géographes*, décembre 1979, n° 276, pp. 309-312.
- A.Prost, *Histoire de l'enseignement en France. 1800-1967*, Coll. U, 1968, réédition, 1979, 528 p.
- A.Prost, *Éducation, société et politique. Une histoire de l'enseignement en France, de 1945 à nos jours*, Seuil, 1992, 232 p.
- L.Trénard, « L'enseignement secondaire sous la monarchie de Juillet : les réformes de Salvandy », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, avril-juin 1965, pp. 81 & suiv.

J.Verger dir., *Histoire des Universités en France*, Privat, 1986, 432 p.

1.3. Librairie et littérature

- Chr. Amalvi, « Hachette 1830-1940. La Révolution française sous le regard d'un éditeur de la III^e République », *Historiens & Géographes*, août-septembre 1989, pp. 133-144.
- G. de Broglie, *Histoire politique de la « Revue des deux mondes »*, Perrin, 1979, 384 p.
- Collectif, P.-J. Hetzel, *un éditeur et son siècle*, ACL-Crocus, 1988, 366 p.
- Collectif, *Histoire d'un imprimeur, Berger-Levrault. 1676-1976*, Berger-Levrault, 1976, 132 p.
- J.-H. Donnard, *Balzac. Les réalités économiques et sociales dans la « Comédie humaine »*, Armand Colin, 1961, 488 p.
- B. Dubot & J.-Y. Mollier, *Histoire de la Librairie Larousse (1852-2010)*, Fayard, 2012, 736 p.
- M. Letourneux & J.-Y. Mollier, *La Librairie Tallandier. Histoire d'une grande maison d'édition populaire (1870-2000)*, Nouveau Monde éditions, 2011, 624 p.
- F. Lotte, *Dictionnaire biographique des personnages fictifs de la « Comédie humaine »*, J. Corti, 1952-1956, 2 vol., XXXII+677 p.
- J. Mistler, *La librairie Hachette de 1826 à nos jours*, Hachette, 1964, 407 p., reprints Hachette 1979 & 1986.
- J.-Y. Mollier, *Michel et Calmann Lévy ou la naissance de l'édition moderne. 1836-1891*, Calmann-Lévy, 1984, 545 p.
- J.-Y. Mollier, *L'argent et les lettres. Histoire du capitalisme d'édition. 1880-1920*, Fayard, 1988, 549 p.
- J.-Y. Mollier, *Louis Hachette*, Fayard, 1999, 554 p.
- J.-Y. Mollier, *Une autre histoire de l'édition française*, La Fabrique, 2015, 429 p.
- J.-Y. Mollier dir., *Le Commerce de la librairie en France au XIX^e siècle. 1789-1914*, IMEC/Éditions de la MSH, 1997, 450 p.
- P. Ory, « Le Grand Dictionnaire de Pierre Larousse », dans *Les lieux de mémoire*, dirigé par P. Nora, tome I, *La République*, Paris, 1984, XIII+674 p., pp. 229-246.
- É. Parinet, *La Librairie Flammarion. 1875-1914*, IMEC, 1992, 406 p.
- A. Parménie & C. Bonnier de La Chapelle, *Histoire d'un éditeur et de ses auteurs. P.-J. Hetzel*, Albin Michel, 1953, 684 p., réédition, 1986, 680 p.
- A. Rétif, *Pierre Larousse et son œuvre (1817-1875)*, Larousse, 1975, 336 p.

1.4. Sur l'histoire de la géographie

- V. Berdoulay, *La formation de l'école française de Géographie (1870-1914)*, thèse de III^e cycle, C.T.H.S., 1981, 245 p., réédition, coll. « Format », 1995, 253 p.
- H. Blais, *Voyages au Grand Océan. Géographies du Pacifique et colonisation. 1815-1845*, CTHS, 2005, 352 p.
- H. Blais, « Les enquêtes des cartographes en Algérie, ou les ambiguïtés de l'usage des savoirs vernaculaires en situation coloniale », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, octobre-décembre 2007, pp. 70-85
- H. Blais, *Mirages de la carte. L'invention de l'Algérie coloniale XIX^e-XX^e siècle*, Fayard, 2014, 347 p.
- H. Blais & I. Laboulais dir., *Géographies plurielles. Les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines (1750-1850)*, L'Harmattan, 2006, 349 p.
- H. Blais, F. Deprest & P. Singaravélou dir., *Territoires impériaux. Une histoire spatiale du fait colonial*, Publications de la Sorbonne, 2011, 336 p.
- Ch. Blanc-Pamard, *Histoire des géographes*, CNRS, 1992, 132 p.
- M.-N. Bourguet et alii, *Enquêtes en Méditerranée. Les expéditions françaises d'Égypte, de Morée et d'Algérie*, Athènes, Institut de recherches néohelléniques, FNRS, 1999, 349 p.
- N. Broc, *La Géographie des Philosophes. Géographes et voyageurs français au XVIII^e siècle*, Thèse d'État, Montpellier, 1972, Lille, 1972, 799 p., dactyl., réédition, Ophrys, 1975, 595 p.
- N. Broc, *Les Montagnes vues par les Géographes et les Naturalistes de langue française au XVIII^e siècle. Contribution à l'histoire de la Géographie*, Thèse de III^e cycle, CTHS, 1969, 298 p., réédition, 1991, sous le titre *Les montagnes au siècle des Lumières. Perception et représentation*, CTHS, 300 p.
- N. Broc, *La géographie de la Renaissance (1420-1620)*, Mémoires de la Section de géographie du CTHS, n° 9, 1980, 262 p.
- N. Broc, « Histoire de la géographie et nationalisme en France sous la Troisième République (1871-1914) », *L'Information historique*, 1970, pp. 21-25.
- N. Broc, « L'établissement de la géographie en France : diffusion, institutions, projets (1870-1890) », *Annales de Géographie*, n° 459, oct. 1974, pp. 545-568.
- N. Broc, « Les débuts de la géomorphologie en France : le tournant des années 1890 », *Revue d'histoire des Sciences*, janv. 1975, pp. 31-60.
- N. Broc, « La pensée géographique en France au XIX^e siècle : continuité ou rupture ? », *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, 1976, 3, pp. 225-247.

- N.Broc, « la Géographie française face à la science allemande (1870-1914) », *Annales de Géographie*, n° 473, janv.-fév. 1977, pp. 71-94.
- N.Broc, « homo geographicus : radioscopie des géographes français de l'entre-deux-guerres (1918-1939) », *Annales de géographie*, mai-juin 1993, pp. 225-254
- N.Broc, *Regards sur la géographie française de la Renaissance à nos jours*, Presses universitaires de Perpignan, 1994-1995, 2 vol. 607 p.
- A.Buttimer, *Society and milieu in the French geographic tradition*, Association of American Geographers Monographs, 6, Chicago, 1971, XIV+226 p.
- P.Claval, *La pensée géographique. Introduction à son histoire*, S.E.D.E.S., 1972, 116 p.
- P.Claval, « la Géographie, science carrefour », *Acta Geographica*, n° 96 (1993/IV), pp. 2-15
- P.Claval et J.-P.Nardy, *Pour le cinquantenaire de la mort de Paul Vidal de La Blache. Études d'histoire de la géographie*, Les Belles Lettres, 1968, 130 p.
- Collectif, *La pensée géographique française contemporaine. Mélanges offerts à André Meynier*, Presses universitaires de Bretagne, 1972, 716 p.
- Collectif, *Vidal de La Blache*, n° 4 de 1988 du *Bulletin de l'Association des Géographes français*
- Collectif, *Géographes face au monde. L'Union géographique internationale et les Congrès internationaux de géographie*, L'Harmattan, 1996, 464 p.
- Collectif, *L'Invention scientifique de la Méditerranée. Égypte, Morée, Algérie*, EHESS, 1998, 325 p.
- Collectif, *Naissances de la géographie moderne (1760-1860). Lieux, pratiques et formation des savoirs de l'espace*, ENS éditions, 2010, 288 p.
- Fr. de Dainville, *La géographie des humanistes*, thèse, Paris, 1940, XVIII+565 p.
- Fr. de Dainville, *La géographie des humanistes*, thèse, Beauchesne, 1940, XVIII+565 p., reprint, Slatkine, 2011
- Fr. de Dainville, *Le langage des géographes*, Picard, 1964, XX+384 p.
- Études de géographie historique*, n° du *Bulletin de la Section de Géographie du CTHS*, n° LXXXII (1975-1977), Paris, 1978, 206 p.
- P.George, « Les rencontres de la Géographie avec le temps », *Acta Geographica*, n° 94 (1993/II), pp. 3-10
- R.Guglielmo, B.Kayser, Y.Lacoste & P.George, *La Géographie active*, PUF, 1964, 394 p.
- J.-Y.Guioamar, « le Tableau de la géographie de la France de Vidal de La Blache », dans P.Nora dir., *Les lieux de mémoire*, Gallimard, 1984-1992, 3 tomes en 7 vol., tome II/3, pp. 569-598
- P.Herrmann, *La géographie française et l'espace allemand (vers 1820-1890)*, Mémoire de M2, IEP de Paris, 2012, dactyl.
- Histoire et épistémologie de la Géographie*, n° (tome LXXXIV, 1979) du *Bulletin de la Section de Géographie du CTHS*, Paris, 1981, 231 p.
- Y.Lacoste, *La géographie, ça sert, d'abord à faire la guerre*, Maspero, 1976, 187 p., réédition, La Découverte, 1982, IX+235 p.
- Y.Lacoste, « À bas Vidal... Viva Vidal ! », *Hérodote*, 4e trim. 1979, pp. 68-81.
- Y.Laissus, *L'Égypte, une aventure savante (1798-1801)*, Fayard, 1998, 614 p.
- D.V. Mc Kay, « Colonialism in the French Geographical Movement. 1871-1881 », *Geographical Review*, XXXIII (1943), pp. 214-232.
- D.Lejeune, Compte rendu dans *Bulletin de la Société d'histoire moderne et contemporaine*, 1999/3 & 4, pp. 39-42, de P.Claval & A.-L.Sanguin dir., *La Géographie française à l'époque classique (1918-1968)*, L'Harmattan, 1996, 346 p., et de Collectif, *Géographes face au monde. L'Union géographique internationale et les Congrès internationaux de géographie*, L'Harmattan, 1996, 464 p.
- A.Meynier, *Histoire de la pensée géographique en France (1872-1969)*, Presses universitaires de France, 1969, 223 p.
- G.Nicolas & O. et C.Guanzi, *Paul Vidal de La Blache*, Lausanne, 1988, 82 p.
- Ph.Pinchemel, « Histoire de la géographie », dans la rubrique « géographie » de *l'Encyclopedia Universalis*, tome 7, pp. 617-624.
- Ph.Pinchemel, « Géographie et cartographie, réflexions historiques et épistémologiques », *Bulletin de l'Association des géographes français*, Paris, 1979, n° 463, pp. 239-247.
- Ph.Pinchemel, « Histoire et épistémologie de la géographie », *Recherches géographiques en France*, Tokyo, 1980, Comité national français de géographie, Caen, 1980, pp. 5-10.
- Ph.Pinchemel, trois articles dans *La Géographie à travers un siècle de Congrès nationaux (français-anglais)*, Union géographique internationale, 1972.

1.5. Le renouveau historique de la monarchie de Juillet

M.Aubert, discours d'ouverture du Congrès archéologique de 1934, dans le tome II du *Congrès*, XCVIIe session, 1934, Paris, 1935, 418 + LXXXVI p., pp. 350-362.

G.de Broglie, Guizot, Perrin, 1990, 550 p.

X.Charmes, *Le Comité des travaux historiques et scientifiques*, Paris, CTHS, 1886, 3 vol., 497, 747 & 770 p.

T.W.Gaetgens, « Le musée historique de Versailles », dans P.Nora dir. *Les Lieux de mémoire*, Gallimard, 1984-1992, 3 tomes en 7 vol., tome II/3, pp. 143-168.

Ministère de l'Instruction publique, Commission des Monuments historiques, *Notice historique sur le service des Monuments historiques*, Paris, 1874, 23 p.

J.-M.Pire, *Sociologie d'un volontarisme culturel fondateur. Guizot et le gouvernement des esprits (1814-1841)*, L'Harmattan, 2002, 270 p.

L.Theis, « Guizot et les institutions de mémoire », dans P.Nora dir., *Les lieux de mémoire*, Gallimard, 1984-1992, 3 tomes en 7 vol., tome II/3, pp. 569-591.

1.6. Jules Verne

L'Arc, n° spéciaux, 1955 et 1966.

Archives des lettres modernes, n° spéciaux, n° 161 et 174.

Arts et Lettres, n° spécial, 1949.

R.Barthes, *Mythologies*, Seuil, 1957, 270 p.

L.Boia, *Jules Verne, les paradoxes d'un mythe*, Les Belles Lettres, 2005, 300 p.

Bulletin de la Société Jules Verne (1936-1938 et depuis 1973) : une mine de renseignements. Par exemple, M.Destombes, « le manuscrit de *Vingt mille lieues sous les mers* de la Société de Géographie de Paris », dans le n° 35-36, 3e et 4e trim. 1975, pp. 59-70.

M.Butor, « le point suprême et l'âge d'or à travers quelques œuvres de Jules Verne », *Répertoires*, Éditions de Minuit, 1960.

M.Butor, *Essais sur les modernes*, Gallimard, 1964, 383 p., réédition, 1992, 376 p.

Cahier de l'Herne, n° 25 (nov. 1974), 366 p.

A.Chaffanjon, *L'Orénoque aux deux visages*, Pierron, 1978, 584 p. Réunit *L'Orénoque et le Caura*, de Jean Chaffanjon (1889) et *Le Superbe Orénoque* de Jules Verne (1898).

J.Chesneaux, *Une lecture politique de Jules Verne*, Maspero, 1971, 195 p., réédition, *Jules Verne. Une lecture politique*, 1982, 201 p., réédition, 1986, réédition sous le titre *Jules Verne, un regard sur le monde*, Bayard, 2001, 298 p.

Colloque d'Amiens (1977), *Nouvelles recherches sur Jules Verne et le voyage*, Paris, 1978, 116 p.

Colloque de Cérisy, *Jules Verne et les sciences humaines*, coll. 10/18, 1979.

D.Compère & J.-M.Margot, *Entretiens avec Jules Verne (1873-1905)*, Slatkine, 1999, 276 p.

G. de Diesbach, *Le Tour de Jules Verne en quatre-vingts livres*, Julliard, 1969, 322 p.

O.Dumas, *Jules Verne*, La Manufacture, 1988, 520 p. Avec la correspondance inédite entre Jules Verne et sa famille.

J.Dusseau, *Jules Verne*, Perrin, 2005, 562 p.

R.Eschaich, *Voyage au monde de Jules Verne*, Plantin, 1955, XVIII+242 p.

Europe, n° spéciaux, avril-mai 1955 et nov.-déc. 1978.

Mme Allotte de la Fuÿe, *Jules Verne, sa vie, son œuvre*, Hachette, 1928, 223 p., rééditions, 1953 & 1966.

B.Giblin, « Jules Verne ou le socialisme clandestin », introduction à *Famille-Sans-Nom* de Jules Verne, dans la coll. 10/18, série « Jules Verne inattendu », 1978, 320 p., pp. 7-36.

J.Jules-Verne, *Jules Verne*, Hachette, 1973, 383 p.

Ch.Lemire, *Jules Verne*, Berger-Levrault, 1908, IX+179 p.

L.Lévêque, *Jules Verne. Un lanceur d'alertes dans le meilleur des mondes*, L'Harmattan, 2019, 208 p.

P.Macherey, *Pour une théorie de la production littéraire*, Maspero, 1966, 333 p. (pp. 183-275 pour Jules Verne), réédition, 1974, réédition ENS de Lyon, 2014, 288 p.

Ch.-N.Martin, *Jules Verne, sa vie et œuvre*, Lausanne, 1971, XX+321 p. Complète l'intégrale des *Voyages extraordinaires* des Éditions Rencontre et la thèse de doctorat de lettres de l'auteur (1923-2005), soutenue en 1980, *Recherches sur la nature, les origines et le traitement de la science dans l'œuvre de Jules Verne*.

Issam Marzouki & Jean-Pierre Picot, *Jules Verne, l'Afrique et la Méditerranée*, Maisonneuve & Larose, 2005, 163 p.

P.Mellot & J.-M.Embs, *Le guide Jules Verne*, Les éditions de l'Amateur, 2005, 319 p.

Revue des lettres modernes, n° spéciaux, n° 456-461 (1976) et 523-529 (1978).

J.-L.Steinmetz dir., édition La Pléiade de l'œuvre de J.Verne, 2012 et suiv.

S.Vierne, *Jules Verne et le roman initiatique*, thèse Lettres, Grenoble, 1972, Atelier de reproduction des thèses de Lille, 1972, 881 p., édition, Paris, Sirac, 1973, 779 p.

S.Vierne, *Jules Verne*, Balland, 1986, 447 p.

S.Vierne, *Jules Verne. Mythe et modernité*, Presses universitaires de France, 1989, 176 p.

1.7. Divers

- J.M.Bizière & P.Vayssière, *Histoire et historiens*, Hachette, coll. « Carré-histoire », 1995, 254 p., réédition, Hachette-supérieur, 2015, 287 p.
- G.Bourdé & H.Martin, *Les écoles historiques*, Seuil, Coll. « Points », 1983, 341 p., plusieurs rééditions
- J.Brosse, *Les tours du monde des explorateurs. Les grands voyages, 1764-1843*, Bordas, 1983, 232 p.
- A.Burguière dir., *Dictionnaire des sciences historiques*, Presses universitaires de France, 1986, 693 p.
- M.-P.Caire-Jabinet, *L'histoire en France du Moyen Âge à nos jours. Introduction à l'historiographie*, Flammarion, coll. « Champs », 2002, 281 p.
- Ch.-O.Carbonell, *Histoire et historiens. Une mutation idéologique des historiens français. 1865-1885*, Thèse, Privat, 1976, 605 p.
- Ch.-O.Carbonell, *L'historiographie*, Que sais-je ?, 1966, plusieurs rééditions
- Collectif, *Centenaire de la « Revue historique ». 1876-1976*, n° d'avril-juin 1976 de la *Revue historique*.
- M.Crosland, « La science et le pouvoir : de Bonaparte à Napoléon III », *La Recherche*, n° 71 (octobre 1976), pp. 842 & suiv. Ne concerne que Napoléon Ier et Napoléon III.
- M.Crubellier, *La mémoire des Français. Recherches d'histoire culturelle*, Henri Veyrier édit., coll. « Kronos », 1991, 352 p.
- J.Ehrard & G.Palmade, *L'Histoire*, Coll. U, 1965, 405 p.
- E.Fauquet, *Michelet ou la gloire du professeur d'histoire*, Cerf, 1990, 454 p.
- L.Halphen, *L'histoire en France depuis cent ans*, Armand Colin, 1914, 216 p.
- N.Hampson, *Le siècle des Lumières*, tome IV de l'*Histoire de la pensée européenne*, coll. « Points-Histoire », 1972, 254 p.
- Fr.Hartog, *Le XIXe siècle et l'histoire. Le cas Fustel de Coulanges*, Presses universitaires de France, 1988, 399 p.
- J.-N.Luc, « Une réforme difficile : un siècle d'histoire à l'école élémentaire (1887-1983) », *Historiens & Géographes*, sept.-oct. 1985, pp. 149 & suiv.
- P.Moreau, *L'histoire en France au XIXe siècle. État présent des travaux et esquisse d'un plan d'étude*, Les Belles Lettres, 1935, 171 p.
- O.Motte, *Camille Jullian. Les années de formation*, École française de Rome/De Boccard, 1990, 492 p.
- P.Nora, « Lavisserie, instituteur national », dans P.Nora dir., *Les lieux de mémoire*, Gallimard, 1984-1992, 3 tomes en 7 vol., tome I, 1984, pp. 247-290. Contribution reprise de :
- P.Nora, « Ernest Lavisserie : son rôle dans la formation du sentiment national », *Revue historique*, juill.1962, pp. 73-106.
- P.Nora, « L'Histoire de France de Lavisserie », dans P.Nora dir., *Les lieux de mémoire*, Gallimard, 1984-1992, 3 tomes en 7 vol., tome II, 1, 1986, pp. 317-376.

2. MOUVEMENT INTELLECTUEL : HISTOIRE DES SOCIÉTÉS SAVANTES

2.1. Généralités

J. Ben-David, *The scientist's role in society. A comparative study*, Englewood Cliffs, New-Jersey, 1971, XI+207 p.

J.-P. Chaline, *Sociabilité et érudition. Les sociétés savantes en France. XIXe-XXe siècles*, CTHS, 1995, 271 p., XVI planches, documents, 2 index, bibliographie.

Collectif, « Sciences et sociabilités, XVIe-XXe siècles », *Bulletin de la Société d'histoire moderne et contemporaine*, 1997/3 & 4

Comité des Travaux historiques et scientifiques, *Actes du 100e Congrès national des Sociétés savantes. Colloque interdisciplinaire sur les Sociétés savantes. Les Sociétés savantes. Leur histoire*, Paris, 1976, 386 p.

R. Fox & G. Weisz dir., *The Organization of Science and Technology in France, 1808-1914*, Cambridge University Press, 1980

A. Meister, *Vers une sociologie des associations*, Éd. Économie et humanisme, 1972, 220 p.

2.2. Sociétés savantes du XVIIIe siècle

D. Boulet, *Sociétés des Lumières à Rouen au XVIIIe siècle*, Mémoire de maîtrise sous la direction de P. Goubert, s.d. (1969), dactyl., 267 p. Concerne l'Académie de Rouen.

A.-J. Bourde, *Agronomie et agronomes en France au XVIIIe siècle*, thèse Lettres, SEVPEN, 1967, 3 vol., 1 740 p.

H. Duranton, « Le métier d'historien au XVIIIe siècle » (sur l'Académie des Inscriptions), *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, oct.-déc. 1976, pp. 481-500.

A. Féron, *Les Académies provinciales. Salons ou Sociétés savantes... ? Discours pour la séance publique annuelle de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen en MCMXXXIII par M. Alexandre Féron, président de l'Académie*, Rouen, 1934, 30 p.

R. Hahn, *The Anatomy of a Scientific Institution. The Paris Academy of Sciences. 1666-1803*, Los Angeles et Londres, 1971, XIV+533 p.

É. Justin, *Les Sociétés royales d'Agriculture au XVIIIe siècle (1757-1793)*, Saint-Lô, 1935, XV+368 p.

D. Mornet, *Les Origines intellectuelles de la Révolution française : 1715-1787*, Armand Colin, 1933, 552 p., plusieurs rééditions, la dernière chez Tallandier en 2009

D. Roche, *Le siècle des Lumières en province (académies et académiciens provinciaux, 1680-1789)*, Thèse, Mouton, 1978, 2 vol., 394 & 520 p.

D. Roche, deux contributions à *Livre et Société dans la France du XVIIIe siècle*, tome I, Mouton, 1965, 238 p., pp. 93-184, et tome II, Mouton, 1970, IX+228 p., pp. 73-92 : « milieux académiques provinciaux et société des Lumières. Trois académies provinciales au 18e siècle : Bordeaux, Dijon, Châlons-sur-Marne » et « Encyclopédistes et académiciens. Essai sur la diffusion sociale des Lumières ».

D. Roche, *Les Républicains des Lettres. Gens de culture et Lumières au XVIIIe siècle*, Fayard, 1988, 393 p.

D. Roche, « Sciences et pouvoirs dans la France du XVIIIe siècle (1666-1803) », *Annales ESC*, 1974, pp. 738-748. Compte rendu de la thèse de R. Hahn.

D. Roche, « Éducation et société dans la France du XVIIIe siècle : l'exemple de la Maison de Saint-Cyr », *Cahiers d'histoire*, 1978.

D. Roche, « Négoce et culture dans la France du XVIIIe siècle », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, juill.-sept. 1978, pp. 375-395.

2.3. Listes de Sociétés savantes françaises du XIXe siècle

P. Caron & J. Jaryc, *Répertoire des Sociétés françaises de sciences philosophiques, historiques, philologiques et juridiques*, Maison du Livre français, 1938.

Comité des Travaux historiques et scientifiques, *Liste des Sociétés savantes et littéraires*, CTHS, 1975, 114 p. Cette liste, régulièrement actualisée, est disponible via Internet

H. Delaunay, *Les Sociétés savantes de France*, Paris, Lahure, 1902, X+407 p.

Direction des Bibliothèques, *Liste des Sociétés savantes de province. Édition provisoire*, Paris, 1956, 85 p., ronéo.

M. Dumolin, « Les émules de la Société française d'Archéologie », dans le *Tome II du Congrès archéologique de France. XCVIIe session*, 1934, Paris, 1935, 418+LXXXVI p., pp. 55-84.

Comte Achmet d'Héricourt, *Annuaire des Sociétés savantes de la France et de l'étranger*, Paris, Durand, 1863-1864, 2 vol., 472 & XXXII+540 p.

R. de Lasteyrie & alii, *Bibliographie générale des travaux historiques et archéologiques publiés par les Sociétés savantes...*, Paris, à partir de 1888, 6 vol. Classement départemental. Supplément à partir de 1904.

2.4. Sociétés de Géographie

Acta Geographica, deux numéros spéciaux sur l'histoire de la Société de Géographie, mars 1975 et surtout 1er trim. 1983 (n° 52-53), repris pour le Congrès international de 1984.

N.Broc, « Le rôle de la Société de Géographie de Bordeaux (1874) dans les premiers Congrès nationaux de géographie (1878-1896) », *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, 1978, tome 49, pp. 150-155. Sur la Société de Géographie commerciale de Bordeaux.

Anthony Darthoit, *Sociabilités et imaginaires coloniaux dans le Nord de 1880 à 1918*, thèse sous la direction de Jean-François Chanet et de Isabelle Surun, soutenue à l'Université de Lille 3 en 2014, disponible en pdf, 242 p.

A.Fierro, *La Société de Géographie. 1821-1946*, thèse de IIIe cycle de l'E.P.H.E., 390 p., dactyl., janvier 1983, version imprimée (avec introduction modifiée), Paris-Genève, Droz, 1983, 343 p., compte rendu dans *Annales de géographie*, juill.-août 1985, pp. 465-466.

J.Girard, *La Société de Géographie. Sa vie et ses œuvres pendant un siècle. 1821-1921*, Paris, 1921, manuscrit, 2e dossier Jules Girard, carton « gi-Gr », des archives de la Société, série « alphabétique ».

E.Hamada, *L'image de l'étranger dans le Bulletin de la Société de Géographie de Paris (1914-1939)*, mémoire de D.E.A. de l'I.E.P., dirigé par Pierre Milza et soutenu en septembre 1982, 105 p., dactyl.

D.Lejeune, « La Société de Géographie de Paris dans le mouvement social de la première moitié du XIXe siècle (1821-1864) », *Actes du 104e Congrès national des Sociétés savantes, Bordeaux, 1979*, Paris, 1980, pp. 27-41.

D.Lejeune, « La Société de Géographie de Paris dans le mouvement intellectuel de la première moitié du XIXe siècle (1821-1864) », *Actes du 104e Congrès national des Sociétés savantes, Bordeaux, 1979*, Paris, 1980, pp. 43-56.

D.Lejeune, « Contribution à l'histoire de la Société de Géographie. Alpinisme et Géographie au siècle dernier », *Acta Geographica*, 2e trimestre 1981, pp. 1-10.

D.Lejeune, « La Société de Géographie de Paris, un aspect de l'histoire sociale française », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, janv.-mars 1982, pp. 141-163.

D.Lejeune, « Société de Géographie et exploration au siècle dernier », *Actes du 105e Congrès national des Sociétés savantes, Caen, 1980*, Paris, 1983, pp. 21-32.

D.Lejeune, « Quelques aspects de l'histoire sociale de la Société au XIXe siècle », *Acta Geographica*, n° spécial 52-53, 1er trimestre 1983, pp. 35-40, repris (même pagination) dans le n° spécial paru en 1984 pour le 25e Congrès international de Géographie (Paris, 1984).

D.Lejeune, Compte rendu de la Thèse de IIIe cycle d'Alfred Fierro sur la Société de Géographie de Paris, *Annales de Géographie*, juill.-août 1985, pp. 465-466.

D.Lejeune, « Sociétés de Géographie en France au XIXe siècle », *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, tome 58, fasc. 2, Toulouse, avril-juin 1987, pp. 189-199.

D.Lejeune, « Les Sociétés de Géographie en France dans le mouvement social et intellectuel du XIXe siècle », *Acta Geographica*, 1988/II, n° 74, pp. 61-71.

D.Lejeune, « Les Sociétés de Géographie ont leur histoire », *L'Information historique*, vol. 50 (1988, 2), pp. 66-70.

D.Lejeune, « Les membres des Sociétés de géographie au XIXe siècle », *Communications*, n° 54, 1992, pp. 161-174.

D.Lejeune, « Paradoxe des sociétés savantes : « bonnes filles » ou groupes de pression ? », pp. 33-49 de Jean Garrigues dir., *Les groupes de pression dans la vie politique contemporaine en France et aux États-Unis de 1820 à nos jours*, colloque de Nanterre, mars 2000, Presses universitaires de Rennes, coll. « Carnot », 2002, 314 p.

D.Lejeune, « L'Internazionale delle Società Geografiche: conoscenza del mondo e colonialismo (secoli XIX e XX) », *Memoria e Ricerca. Rivista di storia contemporanea*, sept.-déc. 2002, pp. 129-147

O.Loiseaux, *Trésors photographiques de la Société de Géographie*, BNF / Glénat, 2006, 240 p.

H.Malo, *À l'enseigne de la petite vache. Souvenirs, gestes et figures d'explorateurs*, Paris, Éditions de la Nouvelle France, 1946, 254 p. Cercle d'explorateurs autour de Maunoir. Recueil de souvenirs. Réédition Elytis, 2009, 173 p.

Chr.Monnot, *Contribution à l'histoire des Sociétés de Géographie*, mémoire de maîtrise 1974-1975, Paris IV-Sorbonne, dactyl., 95 p., dactyl., dir. par Ph.Pinchemel, consultable à la bibliothèque de la Société de Géographie, cote 4° 2373.

Ph.Pinchemel, « Les Sociétés savantes et la géographie », dans les *Actes du Congrès national...*, cités en 2.1.

J.-L.Reboul, *Africanisme et société, la Société de Géographie de Lille de 1880 à 1900*, mémoire consacré à la Société de Géographie de Lille, Lille, dactyl., 146 p., dirigé par Marcel Gillet.

Société de Géographie, *Réunion des Sociétés françaises de Géographie les 2, 3 et 4 septembre 1878 à l'hôtel de la Société de Géographie, boulevard Saint-Germain, 184, Paris, 1879, 93 p.*

Société de Géographie, *Notice sur la Société de Géographie, fondée en 1821, reconnue d'utilité publique en 1827*, Paris, 1900, 71 p.

Société de Géographie, *Notice sur la Société de Géographie, fondée en 1821, reconnue d'utilité publique en 1827*, Paris, 1914, 90 p., texte presque identique au précédent, mais un peu amplifié et complété.

Société de Géographie, *Centenaire de la Société de Géographie. 1821-1921*, Paris, 1921, 151 p. Reprend le plan et de nombreux paragraphes de la notice de Jules Girard, ainsi que des deux notices antérieures.

I.Surun, « Les Sociétés de Géographie dans la première moitié du XIXe siècle : quelle institutionnalisation pour quelle géographie ? », dans H.Blais & I.Laboulais dir., *Géographies plurielles. Les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines (1750-1850)*, L'Harmattan, 2006, 349 p., pp. 113-130 [pâle résumé de mes travaux, surtout de celui-ci].

2.5. Autres Sociétés savantes françaises

G.Aymonin, G.Deysson & M.Keraudren-Aymonin, « l'œuvre séculaire de la Société botanique de France », dans les *Actes du 100e Congrès national des Sociétés savantes...*, op. cit., pp. 253-265.

F.Bercé, « arcisse de Caumont et les sociétés savantes », dans P.Nora dir., *Les lieux de mémoire*, Gallimard, 1984-1992, 3 tomes en 7 vol., tome II,2, pp. 533-567.

É.Brian & Chr.Demeulenaere-Douyère dir., *Histoire et mémoire de l'Académie des Sciences. Guide de recherches*, Paris, Technique et Documentation, 1996, 449 p.

F.Deshoulières, « historique de la Société française d'Archéologie (1834-1934) », dans le tome II du *Congrès archéologique de France, XCVIIe session*, (1934), Paris, 1935, 418+LXXXVI p., pp. 9-54.

G.Dupeux, *Aspects de l'histoire sociale et politique du Loir-et-Cher. 1848-1914*, Mouton, 1962, XII+631 p. Contient un aperçu sur les Sociétés d'Agriculture.

R.Dussaud, *La nouvelle Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (1795-1914)*, Paris, Geuthner, 1946-1947, 2 vol., 967 p.

H.Gispert dir., « Par la science, pour la patrie ». *L'Association française pour l'avancement des Sciences (1872-1914) : un projet politique pour une société savante*, Presses universitaires de Rennes, 2002, 372 p.

Institut de France, *L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Histoire. Prix et fondations. Publications*, Paris, 1924, 304 p.

G.Jarousseau, *Fondation et fondateurs de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, dans les *Actes...*, op. cit., pp. 133-143.

D.Lejeune, *Les « alpinistes » en France à la fin du XIXe et au début du XXe siècle (vers 1875-vers 1919). Étude d'histoire sociale ; étude de mentalité*. Thèse soutenue le 13 juin 1974 à l'Université de Paris X- Nanterre ; directeur : Philippe Vigier, président du jury : Pierre Barral ; mention : très bien. Deux vol. dactyl., 411 p. ; thèse publiée par le C.T.H.S. en 1988, avec le même titre, un texte mis à jour et une préface par Philippe Vigier, 272 p., 47 photographies. Réédition numérique, augmentée et actualisée, 2016

D.Lejeune, « Alpinistes et pyrénéistes de la fin du XIXe siècle au début du XXe siècle », *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, tome 47, fasc.3, Toulouse, 1976, pp. 289-296.

D.Lejeune, « Les alpinistes dans la société française (vers 1875-vers 1919). Étude d'un groupe ; étude d'une psychologie collective », *Revue de géographie alpine*, n° 4 de 1976, pp. 515-527.

D.Lejeune, « Histoire sociale et alpinisme en France à la fin du XIXe et au début du XXe siècle », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, janv.-mars 1978, pp. 111-128.

D.Lejeune, « Naissance, développement et organisation des sports de montagne dans les Alpes du Nord (fin du XIXe siècle-début du XXe siècle) », *Actes du 108e Congrès national des Sociétés savantes, Grenoble, 1983*, Paris, 1984, pp. 161-178.

D.Lejeune, « La conquête du mont Blanc », *L'Histoire*, n° 88 (avril 1986), pp. 8-17.

D.Lejeune, compte rendu de *L'invention du mont Blanc*, prés. par Philippe Joutard, Julliard-Gallimard, coll. « archives », 1986, dans les *Annales. ESC*, nov.-déc. 1986, pp. 1429-1431.

D.Lejeune, « Les vainqueurs de l'Annapurna », *L'Histoire*, n° 105 (nov. 1987), pp. 18-26.

D.Lejeune, « histoire d'un métier. Le guide de montagne », *Gé-magazine. La généalogie aujourd'hui*, n° 58, févr. 1988, pp. 29-32.

D.Lejeune, « Pour une histoire de l'alpinisme. En guise de repères », *Sport/Histoire. Revue internationale des Sports et des Jeux*, n° 2 (1er sem.1988), pp. 55-72.

D.Lejeune, « Jeu, utilité et gratuité, dans l'histoire de l'alpinisme français », communication au 116^e Congrès national des Sociétés savantes, Chambéry, 1991, volume d'Histoire moderne et contemporaine, 1992, tome II, pp. 147-160.

D.Lejeune, compte rendu de Arnaud Pierre & Terret Thierry, *Le rêve blanc. Olympisme et sports d'hiver en France. Chamonix. 1924-Grenoble 1968*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, coll. Milon, 1993, 268 p., dans *Vingtième Siècle. Revue d'Histoire*, p. 129.

D.Lejeune, compte rendu de Jean-Paul Callède, *Du stade bordelais au S.B.U.C. 1889-1939. Histoire du sport en France*, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, 1993, 211 p., dans *Annales. Histoire, Sciences sociales*, nov.-déc. 1994, pp. 1465-1466.

D.Lejeune, « Le cas de l'alpinisme et des alpinistes », dans T.Terret dir., *Histoire des sports*, L'Harmattan, coll. « Espaces et Temps du Sport », 1996, 252 p., pp. 203-218.

Société asiatique, *Le Livre du centenaire (1822-1922)*, Paris, 1922, VIII+294 p.

Société de l'Histoire de France, *Notices et documents publiés par la Société de l'Histoire de France à l'occasion du 50^e anniversaire de sa fondation*, Paris, 1884, LVI+464 p.

Société géologique de France, historique dans le *Bulletin de la Société géologique de France*, 1879-1880, 3^e série, tome 8, *in fine*.

Société géologique de France, *Centenaire de la Société géologique de France. Livre jubilaire 1830-1930*, Paris, 1930, 2 vol., 660 p.

Société nationale des Antiquaires de France, *Centenaire. 1804-1904. Recueil de mémoires publiés par les membres de la Société*, Paris, 1904, XVIII+495 p.

G.Tierny, *Les Sociétés savantes du département de la Somme de 1870 à 1914*, C.T.H.S., 1987, 235 p.

2.6. Sociétés savantes de l'étranger (dont les Sociétés de Géographie)

2.6.1. Généralités

H.Delaunay, *Annuaire international des Sociétés savantes*, Paris, Lahure, 1903, 783 p.

A. de Claparède (président de la Société de Géographie de Genève), *Annuaire universel des Sociétés de Géographie (1892-1893)*, Genève, 1893, XIV+71 p.

D.Lejeune, « L'Internazionale delle Società Geografiche: conoscenza del mondo e colonialismo (secoli XIX e XX) », *Memoria e Ricerca. Rivista di storia contemporanea*, sept.-déc. 2002, pp. 129-147

2.6.2. Grande-Bretagne

Anonyme, *Scientific and learned societies of Great Britain. A handbook compiled from official Sources*, Londres, 1951, 227 p.

I.Cameron, *To the Farthest Ends of the Earth. 150 Years of World Exploration: the history of the Royal Geographical Society, 1830-1980*, Londres, 1980, 288 p.

Sir Harold Hartley, *The Royal Society. Its origins and founders*, Londres, 1960, X+275 p.

H.R.Mill (vice-président de la Royal Geographical Society), *The Record of the Royal Geographical Society. 1830-1930*, Londres, 1930, 288 p.

T.R.Reese, *The History of the Royal Commonwealth Society. 1868-1968*, Londres, 1968, XII+280 p.

2.6.3. Allemagne

Frido J.W.Bader, « Rückblick nach 100 Bänden der Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin », dans *Die Erde*, 1969, pp. 93-117.

Frido J.W.Bader, « Die Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin und die Koloniale Erschliessung Afrikas in der zweiten Hälfte des 19. Jahr-hunderts bis zur Gründung der ersten deutschen Kolonien », dans *Die Erde*, 1978, pp. 36-48.

W.Behrmann, « Geschichte des vereins für Geographie und Statistik zu Frankfurt am Main in den ersten hundert Jahren seines Bestehens », dans *Festschrift zur Hundertjahrfeier des Vereins für Geographie und Statistik zu Frankfurt am Main*, Francfort, 1936, XII+438 p., pp. 1-35.

W.Koner, « Zur Erinnerung an das fünfzigjährige Bestehen der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin », dans *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, 1878, pp. 169 & suiv. et pp. 244-245.

K.Lenz (président de la Société de Géographie de Berlin), « The Berlin geographical Society. 1828-1978 », dans *Geographical Journal*, n° 2 de 1978, pp. 218-223.

K.Lenz, « 150 Jahre Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin », dans *Die Erde*, 1978, pp. 15-35.

2.6.4. Autriche

H.Speitzer, « Zum hundertjährigen Bestand der Geographischen Gesellschaft in Wien. Rückschau und Ausblick », pp.XV-XXXV de *Festschrift zur Hundertjahrfeier der Geographischen Gesellschaft in Wien*, Vienne, 1957, XXXV+535 p.

2.6.5. Italie

Col. E. de Agostini (secrétaire de la Société de Géographie), *La reale società geografica italiana e la sua opera dalla fondazione ad oggi (1867-1936)*, Rome, 1937, 152 p.

M.Carazzi, *La Società Geografica Italiana e l'esplorazione coloniale in Africa (1867-1900)*, Florence, 1972, IX+199 p.

A.M.Kereny, *La Società d'Esplorazione commerciale in Africa e la politica coloniale (1879-1914)*, Florence, 1972, XI+258 p.

2.6.6. États-Unis

R.S.Bates, *Scientific societies in the United States*, Massachusetts Institute of Technology, Cambridge, réédition, 1965, 326 p.

C.D.B.Bryan, *National Geographic. 100 ans d'aventure et de découverte*, trad. fr. d'un ouvrage publié à New York par la National Geographical Society en 1987, Nathan et France-Loisirs, 1988, 484 p., avec de très nombreuses photographies

J.Portes, *Une fascination réticente. Les États-Unis dans l'opinion française 1870-1914*, thèse, Presses universitaires de Nancy, 1990, 458 p.

2.6.7. Canada

Chr.Morissonneau, *La Société de Géographie de Québec. 1877-1970*, Presses de l'Université Laval, Québec, 1971, 264 p.

Chr.Morissonneau, *Index du Bulletin de la Société de Géographie de Québec. (1880-1934) et du Bulletin des Sociétés de Géographie de Québec et de Montréal (1942-1944)*, Presses de l'Université Laval, Québec, 1969, multigraphié.

3. MOUVEMENT SOCIAL

3.1. Généralités

3.1.1. Ouvrages généraux

- H. d'Alméras, *La vie parisienne sous la Restauration*, Albin Michel, s.d. (1910), 419 p.
- H. d'Alméras, *La vie parisienne sous le règne de Louis-Philippe*, Albin Michel, s.d. (1911), 506 p.
- M.Agulhon, *La sociabilité méridionale. Confréries et Associations dans la vie collective en Provence orientale à la fin du XVIIIe siècle*, Aix-en-Provence, 1966, 2 vol., 878 p.
- M.Agulhon, « Un problème d'ethnologie historique : les *chambrées* en Basse-Provence au XIXe siècle », dans M.Agulhon, *Ethnologie et histoire. Forces productives et problèmes de transition*, Éditions Sociales, 1975, 575 p., pp. 539-560.
- M.Agulhon, *Le Cercle dans la France bourgeoise. 1810-1848. Étude d'une mutation de sociabilité*, Armand Colin, Cahiers des Annales n° 36, 1977, 105 p.
- M.Agulhon, « L'histoire sociale et les associations », *La revue de l'économie sociale*, avril 1988, pp. 35-44.
- M.Agulhon, « Vers une histoire des associations », *Esprit*, juin 1978, pp. 13-18.
- P.Arnaud, « 1889 ou la Révolution sportive : la commémoration oubliée... » (sur naissance de l'Union des Sociétés françaises de Sports athlétiques), *Sport-Histoire*, n° 3 (1989), pp. 7-8
- P.Arnaud, « Diviser et unir : sociétés sportives et nationalismes en France », *Sport-Histoire. Revue internationale des Sports et des Jeux*, n° 4, 1989, pp. 31-48
- P.Arnaud, *Le militaire, l'écolier, le gymnaste. Naissance de l'éducation physique en France (1869-1889)*, Presses universitaires de Lyon, 1991, 273 p.
- P.Arnaud, « Olympisme et sports d'hiver : Chamonix, 1924 », dans P.Arnaud dir., *Le sport moderne en question. Innovation et changements sociaux*, Association francophone pour la Recherche sur les activités physiques et sportives, 1990, 258 p., p. 1644
- P.Arnaud dir., *Les Athlètes de la République. Gymnastique, sport et idéologie républicaine. 1870-1914*, Privat, 1987, 423 p.
- P.Arnaud dir., *Le sport moderne en question. Innovation et changements sociaux*, Association francophone pour la Recherche sur les activités physiques et sportives, 1990, 258 p.
- P.Arnaud & J.Camy, *La naissance du mouvement sportif associatif en France*, Presses universitaires de Lyon, 1986, 422 p.,
- P.Arnaud & T.Terret, *Le rêve blanc. Olympisme et sports d'hiver en France. Chamonix. 1924-Grenoble 1968*, Presses universitaires de Bordeaux, 1993, 268 p.
- P.Arnaud & A.Wahl, *Sport et relations internationales pendant l'entre-deux-guerres*, CNRS, 1993, 239 p.
- J.-P.Augustin & A.Garrigou, « Les sports collectifs et l'affirmation emblématique des groupes », dans le n° d'avril 1988 de *La Revue de l'Économie sociale*,
- J.-P.Augustin & A.Garrigou, *Le rugby démêlé. Essai sur les associations sportives, le pouvoir et les notables*, Bordeaux, 1985, 360 p.,
- J.Bertaut, *Le faubourg Saint-Germain sous la Restauration*, Paris, Éditions de France, 1935, 345 p.
- J.Bertaut, *Le faubourg Saint-Germain sous l'Empire et la Restauration*, Tallandier, 1949, 319 p.
- H.Bulwer-Lytton, *La France sociale, politique et littéraire*, Paris, H.Fournier, 1834, 2 vol., 262 et 300 p.
- H.Castille, *Les hommes et les mœurs en France sous le règne de Louis-Philippe*, Paris, P.Hanneton, 1853, XII+383 p.
- Chr. Charle, *Histoire sociale de la France au XIXe siècle*, Seuil, 1991, coll. « Points », 416 p.
- G.Chaussinand-Nogaret, *Une histoire des élites. 1700-1848*, Paris-La Haye, Mouton, 1975, 376 p.
- G.Chaussinand-Nogaret dir., *Histoire des élites en France du XVIe au XXe siècle*, Tallandier, 1991, 478 p.
- Collectif, « Espaces et temps associatifs », n° d'avril 1988 de *La Revue de l'Économie sociale*.
- Collectif, autre n° sur les associations (déc. 1989) de *La Revue de l'économie sociale*.
- Colloque (École normale supérieure de Saint-Cloud, mai 1965) *L'histoire sociale. Sources et méthodes*, Paris, 1967, 298 p.
- Colloque (École normale supérieure de la rue d'Ulm, 1966) *Niveaux de culture et groupes sociaux*, Mouton, 1967, 288 p.
- Colloque (École normale supérieure de la rue d'Ulm, mai 1967) *Ordres et classes*, Mouton, 1973, 269 p.
- J.Dumazedier, *Révolution culturelle du temps libre, 1968-1988*, Klincksieck, 1988, 312 p.

- G.Dupeux, *La Société française. 1789-1970*, Coll. U, 1972, 270 p., réédition, 1986, 272 p.
 P.Guiral, *La vie quotidienne en France à l'âge d'or du capitalisme (1852-1879)*, Hachette, 1976, 285 p., réédition, 1995, 265 p.
 D.Lejeune, *La France des débuts de la IIIe République. 1870-1896*, Armand Colin, coll. « Coursus », 1994, 191 p., plusieurs rééditions dont en e-book et réédition de 2016, largement augmentée (287 p.)
 D.Lejeune, *La France de la Belle Époque. 1896-1914*, Armand Colin, collection « Coursus », 1991, 191 p., plusieurs rééditions dont en e-book
 B.Lecocq, « Les cercles parisiens au début de la Troisième République ; de l'apogée au déclin », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, oct.-déc. 1985, pp. 591-616.
 É.Lejeune-Resnick, *Femmes et associations (1830-1880). Vraies démocrates ou dames patronesses*, Publisud, 1991, 262 p.
 A.Meister, *Vers une sociologie des associations*, Éditions Économie et humanisme, 1972, 221 p.
 A.Meister, *La Participation dans les associations*, Éditions ouvrières, 1974, 276 p.
 G.Poujol, *La dynamique des associations. 1844-1905*, Centre d'Études Sociologiques, 1978, 188 p.
 G.Poujol, « la dynamique sociale des associations », *Les Cahiers de l'animation*, n° 39, 1983/1.
 J.-A.Roy, *Histoire du Jockey-Club de Paris*, Marcel Rivière, 1958, 154 p.
 P.Sorlin, *La société française*, Paris, Arthaud, 1969, 2 vol., tome I (1840-1914), 309 p.

3.1.2. Guides

- Annuaire protestant et Agenda protestant*, plusieurs volumes, à partir du Second Empire.
 P.Cabanel & A.Encrevé dir., *Dictionnaire biographique des protestants français, de 1787 à nos jours*, tome I, de A à C, Éditions de Paris/Max Chaleil, 2015, 832 p.
 R.Cornevin, « l'entreprise d' *Hommes et Destins* », dans *Colloque Problèmes et méthodes de la biographie* (1985), *Sources. Travaux historiques*, 1985, 271 p.
 A.Daumard, « Une réflexion pour l'étude des sociétés urbaines en France aux XVIIIe et XIXe siècles. Projet de code socio-professionnel », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 1963, pp. 185-210.
 A.Decoppet, *Paris protestant*, Paris, 1876, annuaire.
 J.Dubois, *Le vocabulaire politique et social en France de 1869 à 1872*, thèse Lettres, Paris, 1962, XXIX+460 p.
 D.Lejeune, « Sociétés sportives, sociétés de pensée, même combat pour le travail historique », *La revue de l'économie sociale*, déc. 1989, pp. 175-186.
Pour une prosopographie des élites françaises (XVIe-XXe siècles), table ronde du 27 octobre 1979, I.H.M.C., 1979, 44 p.
Prosopographie des élites françaises (XVIe-XXe siècles). Guide de recherches, I.H.M.C., 1980, 180 p.

3.1.3. Dictionnaires (en dehors des dictionnaires généraux de biographie française, bien connus)

- M.L.Bevel, *Dictionnaire colonial*, Bruxelles, réédition, 1955, 202 p.
 H.Carnoy dir., *Dictionnaire biographique des membres des Sociétés savantes*, Paris, s.d. (1895), VI+256 p.
 T.W.Freeman, Oughton & Ph.Pinchemel dir., *Geographers: bibliographical studies*, Londres, plusieurs volumes, en cours de publication depuis 1977.
Les géographes français, n° spécial du *Bulletin de la section de géographie du C.T.H.S.*, n° LXXXI, 1968-1974, Paris, 1975, 203 p.
 M.Gaudart de Soulages & H.Lamant, *Dictionnaire des francs-maçons français*, Paris, Albatros, 1980, 589 p., réédition, J.-C.Lattès, 1995, 927 p.
Hommes et Destins, dictionnaire biographique d'Outre-Mer, n° 2 de la nouvelle série des Travaux et Mémoires de l'Académie des Sciences d'Outre-Mer, 6 tomes dont l'un en deux vol., Paris, 1975-1986. Le meilleur dictionnaire du genre, et de loin.
 Institut de France, *Index biographique des membres et correspondants de l'Académie des Sciences du 22 décembre 1666 au 15 novembre 1954*, Paris, 1954, 534 p.
 J.Jolly, *Dictionnaire des parlementaires français. Notices biographiques sur les ministres, députés et sénateurs français de 1889 à 1940*.
 P.Lemosof, *Le livre d'or de la Géographie. Essai de biographie géographique*, Delagrave, 1902, VIII+224 p. Courtes notices assez peu fiables.
 D.Malone dir., *Dictionary of american biography*.

A.Robert, E.Bourloton & G.Couigny, *Dictionnaire des parlementaires français...*, 1889-1891, 5 vol.
Les techniciens de la colonisation (XIXe-XXe siècles), PUF, 1946, VIII+231 p.

3.1.4. Dictionnaires de contemporains (liste non exhaustive)

A.Bitard, *Dictionnaire général de biographie contemporaine française et étrangère*, Paris, M.Dreyfous, 1878, 1 198 p., 2 rééditions
 C.-F.Curinier, *Dictionnaire national des contemporains*, 1899-1906.
 E.Glaeser, *Biographie nationale des contemporains*, 1878.
 G.Vapereau, *Dictionnaire universel des contemporains*.
 G.Vapereau, *Qui êtes-vous ?*, Paris, 1908.

3.1.5. Biographies

Pour ne pas alourdir inutilement cette bibliographie, je renonce à donner la liste des biographies utilisées, que l'on trouvera, chemin faisant, en note. Voir plus haut les dictionnaires biographiques.

3.1.6. Guides de métiers

P.Bastien, *Les carrières administratives des jeunes gens*, Fontemoing Paris, 1904, XII+539 p. réédition, 1907, XXVI+581 p.
 P.Bastien, *Les carrières libérales*, Paris, Fontemoing, 1905, VII+267 p.
 P.Bastien, *Les carrières commerciales, industrielles et agricoles*, Paris, Fontemoing, 1906, VI+280 p.
 P.Bastien, *Les carrières coloniales*, Fontemoing, 1908, 429 p.
 A.Bonnefoy, *Comment caser nos fils dans les fonctions publiques et administratives. Guide universel du Père de Famille soucieux de l'avenir de ses Enfants et du Jeune Homme sur le point de choisir une carrière*, Paris, A.Méricant, 1910, 288 p. Le titre, déjà, est merveilleux.
 É.Charton, *Dictionnaire des professions ou Guide pour le choix d'un état...*, diverses éditions (les principales étant 1842, 1851 et 1880), titre et sous-titre pouvant être inversés. On souhaiterait, d'ailleurs, une étude sur ce dictionnaire capital.
 P.Jacquemart, *Professions et métiers, guide pratique pour le choix d'une carrière à l'usage des familles et de la jeunesse*, Armand Colin, 1891-1892, 2 vol., sous la forme d'un dictionnaire classant les professions par ordre alphabétique.
 D.Massé, *Pour choisir une carrière. Guide pratique pour l'accès à toutes les professions*, Larousse, 1907, XXXII+496 p., trois rééditions.
 V.Turquan, *Guide pratique des jeunes gens des deux sexes dans le choix d'une carrière*, Paris, F.Ciret, 1893, 533 p.

3.2. Travaux concernant certaines catégories sociales

3.2.1. Aristocratie

Chr. de Bartillat, *Histoire de la noblesse française. 1789-1989*, vol. I, *Les aristocrates de la Révolution au Second Empire*, Albin Michel, 1988, 456 p.
 G.Chaix d'Est Ange, *Dictionnaire des familles françaises anciennes ou notables à la fin du XIXe siècle*, Évreux, 1903-1929, 20 vol. S'arrête à la lettre G.
 G.Chaussinand-Nogaret, *Une histoire des élites. 1700-1848*, Mouton, 1975, 380 p.
 P.-M.Dioudonnat, *Encyclopédie de la fausse noblesse et de la noblesse d'apparence*, Paris, Dedopols, 1976, 395 p., plusieurs rééditions
 D.Higgs, *Nobles in Nineteenth-Century France. The Practise of Inegalitatism*, Baltimore-Londres, 1987, 287 p.
 D.Higgs, *Nobles, titrés, aristocrates en France après la Révolution (1800-1870)*, Liana Levi, 1990, 438 p.
 (H.Jouglà de Morenas), *Le second ordre*, Paris, Société du Grand Armorial de France, 1947, 495 p.
 E. de Séville et F. de Saint-Simon, *Dictionnaire de la noblesse française*, Paris, S.E.C., s.d. (1975), 1 214 p., et un *Supplément*, 1977, 668 p.

3.2.2. Notables et bourgeois

M.Agulhon, *Le Cercle dans la France bourgeoise. 1810-1848. Étude d'une mutation de sociabilité*, Armand Colin, Cahiers des Annales n° 36, 1977, 105 p.
 B.Angleraud & C.Pellissier, *Les dynasties lyonnaises. Des Morin-Pons aux Mérieux, du XIXe siècle à nos jours*, Perrin, 2003, 830 p.

- E.Beaude de Loménie, *Les responsabilités des dynasties bourgeoises*, deux premiers vol., 1943 et 1947. À utiliser prudemment, évidemment.
- L.Bergeron, *Banquiers, négociants et manufacturiers parisiens du Directoire à l'Empire*, Thèse, Lille III, 1975, 2 vol., XXIII+860 p., édité par l'EHESS, 1978, 436 p.
- L.Bergeron, *Les Capitalistes en France (1780-1914)*, coll. « archives », 1978, 233 p.
- L.Bergeron, *Les Rothschild et les autres... La gloire des banquiers*, Perrin, 1991, 204 p.
- G. de Bertier de Sauvigny, « Un grand capitaine d'industrie au début du XIXe siècle : Guillaume Ternaux. 1763-1833 », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, avril-juin 1981.
- R.Caty & E.Richard, *Armateurs marseillais au XIXe siècle*, Chambre de Commerce et d'industrie de Marseille, 1986, 338 p.
- J.Cavignac, « les 25 familles. Les négociants bordelais sous Louis-Philippe », dans *Cahiers de l'IAES*, 1985.
- E.Chadeau, *L'économie du risque. Les entrepreneurs. 1850-1980*, Orban, 1988, 327 p.
- J.-P.Chaline, *Les Bourgeois de Rouen. Une élite urbaine du XIXe siècle*, FNPS, 1982, 310 p.
- S.Chassagne, *Le coton et ses patrons. France, 1760-1840*, EHESS, 1992, 734 p.
- A.Daumard, *La bourgeoisie parisienne de 1815 à 1848*, thèse, SEVPEN, 1963, XXXVII+661 p., réédition, Albin Michel, 1996, 677 p.
- A.Daumard, *Les bourgeois de Paris au XIXe siècle*, Flammarion, 1970, 382 p.
- A.Daumard, *Les bourgeois et la bourgeoisie en France depuis 1815*, Aubier, 1987, 430 p., réédition, Flammarion, 1991, 446 p.
- A.Daumard, « Les fondements de la société bourgeoise en France au XIXe siècle », dans le Colloque (École normale supérieure de Saint-Cloud, mai 1967) *Ordres et classes*, Mouton, 1973, 269 p., pp. 215-220
- A.Delavenne, *Recueil généalogique de la bourgeoisie ancienne*, Paris, SGAF, 1954-1955, 2 vol., 446 & 445 p.
- P.Guillen « Milieux d'affaires et impérialisme colonial », *Relations internationales*, n° 1, mai 1974, pp. 57-69.
- P. de Joinville, « Les armateurs de Bordeaux et l'Indochine sous la Restauration », *Revue d'histoire des colonies françaises*, 1er semestre 1920, pp. 91-128 & 197-248.
- J.Lhomme, « la notion de pouvoir social », *Revue économique*, juill. 1959, pp. 481-500.
- J.Lhomme, *La grande bourgeoisie au pouvoir (1830-1880). Essai sur l'histoire sociale de la France*, PUF, 1960, VIII+378 p.
- L.-M.Lomüller, *Guillaume Ternaux (1763-1833), créateur de la première intégration industrielle française*, Éditions de la Cabro d'Or, 1978, 531 p.
- Ch.Morazé, *La France bourgeoise (XVIIIe-XIXe siècles)*, Armand Colin, 1946.
- G.Palmade, *Capitalisme et capitalistes français au XIXe siècle*, Armand Colin, 1961, 297 p.
- M.Perrot, *Le mode de vie des familles bourgeoises, 1873-1953*, FNPS, 1961, 300 p., réédition, 1982, 312 p.
- A.-J.Tudesq, *Les grands notables en France. 1840-1849. Étude historique d'une psychologie sociale*, Presses universitaires de France, 1964, 2 vol., 1 277 p.
- A.-J.Tudesq, « Les pairs de France au temps de Guizot », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, oct.-déc. 1956, pp. 262-283.
- A.-J.Tudesq, « Les survivances de l'Ancien Régime : la noblesse dans la société française de la première moitié du XIXe siècle », dans le Colloque (École normale supérieure de Saint-Cloud, mai 1967) *Ordres et classes*, Mouton, 1973, 269 p., pp. 199-214
- Ph.Vigier, *La Seconde République dans la région alpine. Étude politique et sociale*, Paris, 1963, tome I, *Les Notables*, 533 p., tome II, *Les paysans (1849-1852)*, 527 p.

3.2.3. « Employés » et « fonctionnaires »

3.2.3.1. En général

- D.Chagnollaude, *Le premier des ordres : les hauts fonctionnaires (XVIIIe-XIXe siècles)*, Fayard, 1991, 399 p.
- Chr.Charle, *Les hauts fonctionnaires en France au XIXe siècle*, coll. « archives », 1980, 269 p.
- Chr.Charle, « le recrutement des hauts fonctionnaires en 1901 », *Annales. Économies. Sociétés. Civilisations.*, mars-avril 1980, pp. 380-409.
- Colloques de la IVe section de l'EPHE et de l'Institut français des Sciences administratives, publiés chez Droz.
- Fr.Julien-Laferrrière, *Les députés fonctionnaires sous la monarchie de Juillet*, PUF, 1970, 192 p.
- G.Thuillier, *La vie quotidienne dans les ministères au XIXe siècle*, Hachette, 1976, 255 p., réédition, Comité pour l'histoire financière de la France, 2004, 369 p.

V.Turquan, *Essai de recensement des employés et fonctionnaires de l'État suivi d'une statistique des pensionnaires de l'État*, Paris, Société d'économie sociale, 1899, 104 p., extrait de *La réforme sociale*.

3.2.3.2. Officiers

Col. Henri Berthaut, *Les ingénieurs géographes militaires (1624-1831). Étude historique*, Paris, Service géographique de l'Armée, 1902, 2 vol., XV+467 & 486 p.

J.-O.Boudon dir., *La Marine sous le Premier et le Second Empire*, Éditions SPM, diffusion L'Harmattan, 2017, 156 p.

P.Chalmin, *L'officier français de 1815 à 1870*, Paris, M.Rivière, 1957, 408 p.

A.Corvisier, *Dictionnaire d'art et d'histoire militaires*, Presses universitaires de France, 1988, 884 p.

A.Corvisier dir., *Histoire militaire de la France*, tome 2, sous la direction de J.Delmas, *De 1715 à 1871*, Presses universitaires de France, 1992, 640 p.

A.Coursier, *Faidherbe, du Sénégal à l'Armée du Nord*, Tallandier, 1990.

Cl.Croubois dir., *L'officier français des origines à nos jours*, Bordessoules, Saint-Jean d'Angély, 1987, 429 p.

J.Doise & M.Vaïsse, *Diplomatie et outil militaire. 1871-1969*, Imprimerie nationale, 1987, 566 p.,

R.Girardet, *La société militaire dans la France contemporaine (1815-1939)*, Plon, 1953, 328 p.

J.-Ch.Jauffret, *Parlement. Gouvernement. Commandement : l'armée de métier sous la 3e République*, thèse, Vincennes, SHAT, 1988.

J.-Ch.Jauffret, « Le feuilleton des troupes coloniales : cent deux projets de loi pour leur organisation, 1871-1900 », *Historiens & Géographes*, mai-juillet 1991, pp. 219-232.

Y.Le Gallo, *Brest et sa bourgeoisie sous la monarchie de Juillet. Étude sur la marine et l'officier de marine*, Presses universitaires de France, 1968, 2 vol., XVI+439 & 461 p.

J.Léonard, *Les officiers de santé de la Marine française de 1814 à 1835*, thèse de IIIe cycle, Rennes, 1967, 333 p.

A.Le Révérend, *Lyautey*, Fayard, 1983, 496 p.

Ph.Masson, *L'affaire de la Méduse. Le naufrage et le procès*, Tallandier, 1989, 268 p.

M.Michel, *Gallieni*, Fayard, 1989, 364 p.

B.Niang, *Le gouverneur Faidherbe à Saint-Louis et au Sénégal (1854-1861/1863-1865). Mythes et réalités dans l'œuvre du précurseur de la colonisation française en Afrique occidentale*, L'Harmattan, 2021, 343 p.

D.Rivet, *Lyautey et l'institution du protectorat français au Maroc (1912-1925)*, L'Harmattan, 1988, 3 vol., 267, 297 & 357 p.

M.Rollet de l'Isle, *Étude historique sur les ingénieurs hydrographes et le Service hydrographique de la Marine (1814-1915)*, publié dans les *Annales hydrographiques* (série de 1950) en 1951 (378 p.), mais écrit probablement en 1914.

W.Serman, « Les généraux français de 1870. Étude sur le recrutement de l'État-Major général sous le Second Empire », *Revue de la Défense nationale*, août-septembre 1970, pp. 1319 & suiv.

W.Serman, *Le corps des officiers français sous la Seconde République et le Second Empire : aristocratie et démocratie dans l'armée au milieu du XIXe siècle*, thèse, Paris IV, 1976, Ateliers de Lille III, 1978, 1 747 p.

W.Serman, *Les origines des officiers français, 1848-1870*, Publications de la Sorbonne, 1979, 406 p.

W.Serman, *Les officiers français dans la nation. 1848-1914*, Aubier, 1982, 280 p.

W.Serman, *La vie professionnelle des officiers français au milieu du XIXe siècle*, Éditions Christian, coll. « Vivre l'histoire », 1994,

G.Six, *Dictionnaire biographique des généraux et amiraux français de la révolution et de l'Empire (1792-1814)*, Paris, G.Saffroy, 1934-1935, 2 vol., XI+614 p. & 588 p.

J.Valynseele, *Les maréchaux de la Restauration et de la monarchie de Juillet. Leur famille et leur descendance*, Paris, J.Valynseele, 1962, XX+432 p.

J.Valynseele, *Les maréchaux de Napoléon III*, Paris, J.Valynseele, 1980, 602 p.

3.2.3.3. Enseignants

P.Bourget, *L'Étape*, Plon-Nourrit, s.d. (1902), 516 p.

P.Bourdieu, *Homo academicus*, Éditions de Minuit, 1984, 302 p.

G.Caplat dir., *Les Inspecteurs généraux de l'Instruction publique. Dictionnaire biographique (1802-1914)*, CNRS, 1986, 712 p.

J.-M.Chapoulie, *Les professeurs de l'enseignement secondaire, un métier de classe moyenne*, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1987, 408 p.

Chr.Charle, *Les élites de la République. 1880-1900*, Fayard, 1987, 556 p.

Chr.Charle, *Naissance des intellectuels*, Éditions de Minuit, 1989.

Chr.Charle, *Les professeurs de la Faculté des Lettres de Paris*, CNRS, 2 vol., 1985-1987, 192 & 224 p.

Chr.Charle dir., *Les professeurs du Collège de France*, CNRS, 1988, 256 p.

Chr.Charle et R.Ferré dir., *Le Personnel de l'Enseignement Supérieur en France aux XIXe et XXe siècles*, Colloque 1984, CNRS, 1985, 284 p.

Chr.Charle et E.Talkès, *Les professeurs de la faculté des sciences de Paris*, CNRS, 1989, 288 p.

S.Citron, *Aux origines de la Société des professeurs d'Histoire : la réforme de 1902 et le développement du corporatisme dans l'enseignement secondaire*, thèse de IIIe cycle, Paris X- Nanterre, 1974.

Collectif, *Les Enseignants vus au XIXe siècle*, Éditions Errance, diff. Armand Colin, 1984.

G.Duveau, *Les instituteurs*, Seuil, 1957, 190 p.

P.Gerbod, *La condition universitaire en France au XIXe siècle. Étude d'un groupe socioprofessionnel. Professeurs et administrateurs de l'enseignement public de 1842 à 1880*, Thèse, Presses universitaires de France, 1965, 720 p.

P.Gerbod, *La vie quotidienne dans les lycées et collèges au XIXe siècle*, Hachette, 1968, 272 p.

P.Gerbod, « la vie universitaire à Paris, sous la Restauration de 1820 à 1830 », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, janv.-mars 1966, pp. 5-48.

P.Gerbod, « les inspecteurs généraux et l'inspection générale de l'Instruction publique de 1802 à 1882 », *Revue historique*, 1966, pp. 79-106

P.Guiral et G.Thuillier, *La vie quotidienne des professeurs de 1870 à 1940*, Hachette, 1982, 320 p.

F.Huguet, *Les professeurs de la Faculté de médecine de Paris. Dictionnaire biographique, 1794-1939*, INRP-CNRS, 1991, 754 p.

L.Trénard, *Salvandy en son temps*, Lille, R.Giard, 1968, 944 p.

G.Vincent, « les professeurs de l'enseignement secondaire dans la société de la Belle Époque », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, janv.-mars 1966, pp. 49-86.

G.Vincent, « les professeurs du second degré au début du XXe siècle. Essai sur la mobilité sociale et la mobilité géographique », *Le Mouvement Social*, avril-juin 1966, pp. 47-73.

G.Vincent, *Les professeurs du second degré. Contribution à l'étude du corps enseignant*, FNSP, 1967, 332 p.

3.2.3.4. Autres « employés » et « fonctionnaires »

Les Affaires étrangères et le corps diplomatique français, CNRS, 1985, 2 vol., 842 & 1 018 p.

J.Baillon dir., *Les Affaires étrangères et le corps diplomatique français*, CNRS, 1984, 2 vol., 846 & 1 022 p.

A.Brunot & R.Coquand, *Le corps des Ponts et Chaussées*, CNRS, 1982, 398 p.

E.Chadeau, *Les Inspecteurs des Finances au XIXe siècle. 1850-1914, Profil social et économique*, Économica, 1984, 184 p.

W.B.Cohen, *Empereurs sans sceptre. Histoire des administrateurs de la France d'outre-mer et de l'École coloniale*, trad. fr., Berger-Levrault, 1973, 304 p.

J.-L.Debré, *La Justice au XIXe siècle. Les magistrats*, Perrin, 1980, 224 p.

A.-F.Frangulis dir., *Dictionnaire diplomatique. Biographie des diplomates du Moyen Age à nos jours*, Genève-Paris-New York, 1933-1968, 7 vol.

B.Le Clère & V.Wright, *Les Préfets du Second Empire*, Armand Colin, 1973, 411 p.

M.Rousselet, *Histoire de la magistrature française des origines à nos jours*, Paris, Plon, 1957, 2 vol., VI+448p., 437 p.

M.Rousselet, *La magistrature sous la monarchie de Juillet*, Thèse, Sirey, 1937, 498 p.

J.-P.Royer, R.Martinage & P.Lecocq, *Juges et notables au XIXe siècle*, PUF, 1982, 398 p.

3.2.4. Médecins

S.Abbatucci, *Médecins coloniaux*, Paris, Larose, 1928, 153 p.

Académie de Médecine, *Index biographique des membres, des associés et des correspondants de l'Académie de Médecine de décembre 1820 à juillet 1939*, Masson, 1939, V+145 p.

P.Aubry & B.-A.Gauzere, *La France et ses médecins dans les océans Indien et Pacifique du XVIe au XIXe siècle*, L'Harmattan, 2022, 180 p.

Collectif, « médecins, médecine et société en France aux 18e et 19e siècles », *Annales. Économies. Sociétés. Civilisations.*, n° 5 de 1977

L.Lapeyssonnie, *La médecine coloniale, mythes et réalités*, Seghers, 1988, 310 p.

J.Léonard, *Les médecins de l'Ouest au XIXe siècle*, thèse, Lettres, Paris IV, 1976, 6 vol., dactyl., 1 570 p., plus un vol. d'annexes (248 p.), Ateliers de Lille III & Champion, 1978, 3 vol., 1 570+CCCLVIII p.

J.Léonard, *La vie quotidienne du médecin de province au XIXe siècle*, Hachette, 1977, 285 p.

J.Léonard, « Médecine et colonisation en Algérie au XIXe siècle », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, n° 3 de 1977, pp. 481-494.

- J.Léonard, *La France médicale au XIXe siècle*, coll. « archives », 1978, 287 p.
- J.Léonard, « Les guérisseurs en France au XIXe siècle », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, juill.-sept. 1980, pp. 501-517
- J.Léonard, *La médecine entre les savoirs et les pouvoirs. Histoire intellectuelle et politique de la médecine française au XIXe siècle*, Aubier, 1981, 384 p.
- J.Léonard, *Archives du corps. La santé au XIXe siècle*, Ouest-France, 1987, 332 p.
- L.Monnaï-Rousselot, *Médecine et colonisation. L'aventure indochinoise (1860-1939)*, CNRS Éditions, 1999, 489 p.
- P.Pluchon dir., *Histoire des médecins et pharmaciens de Marine et des colonies*, Toulouse, 1985, 430 p.
- M.Sardet, *Médecins et pharmaciens de la Marine à Rochefort au XIXe siècle. Un apport scientifique majeur*, Pharmathèmes, 2005, 271 p.
- M.Sardet, *Naturalistes et explorateurs du service de santé de la marine au XIXe siècle*, Paris, Pharmathèmes, 2007, 286 p.
- M.Zobel, *Les naturalistes voyageurs français et les grands voyages maritimes des XVIIIe et XIXe siècles*, thèse de médecine, Paris, 1961, 127 p., multigraphié

3.2.5. Divers

- Mgr Baunard dir., *L'épiscopat français depuis le Concordat jusqu'à la Séparation (1802-1905)*, Paris, Librairie des Saints Pères, 1907, XVI+720 p.
- Chr.Charle, *Intellectuels et élites en France (1880-1900)*, thèse d'État, Paris I, 1985, 2 vol., 926 p.
- Chr.Charle, *Les Élités de la République. 1880-1900*, Fayard, 1987, 556 p.
- Chr.Charle, *Naissance des intellectuels*, Éditions de Minuit, 1989.
- J.Cornuault, *Élisée Reclus, étonnant géographe*, Périgueux, Éditions Fanlac, 2000, 160 p.
- P.Ory & J.-F.Sirinelli, *Les intellectuels en France, de l'affaire Dreyfus à nos jours*, A.Colin, coll. U, 1986, 264 p.
- H.Sarrazin, *Élisée Reclus ou la passion du monde*, La Découverte, 1985, 262 p.
- A.Thépot, *Les ingénieurs des mines du XIXe siècle. Histoire d'un corps technique d'État*, Eska, 1998, 511 p.
- A.Thépot dir., *L'ingénieur dans la société française*, Éditions ouvrières, 1985, 332 p.
- J.-C.Vincent, *Élisée Reclus. Géographe, anarchiste, écologiste*, Robert Laffont, 2010, 426 p.

4. HISTOIRE COLONIALE ET HISTOIRE POLITIQUE (bibliographie évidemment très sélective)

4.1. « Parti colonial », « décideurs » et anticolonialisme

- R.Adenis, *Le parti colonial et la question marocaine. 1900-1906*, mémoire de maîtrise sous la direction de J.Ganiage, Paris, s.d., 202 p.
- Ch.-R.Ageron, « Gambetta et la reprise de l'expansion coloniale », *Revue française d'histoire d'Outre-Mer*, 1972, pp. 165-204.
- Ch.-R.Ageron, *L'anticolonialisme en France de 1871 à 1914*, Presses universitaires de France, Dossier Clio, 1973, 96 p.
- Ch.-R.Ageron, « L'idée d'Eurafric et le débat colonial franco-allemand de l'entre-deux-guerres », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, juill.-sept. 1975, pp. 446-475.
- Ch.-R.Ageron, *France coloniale ou parti colonial ?*, PUF, 1978, 302 p.
- Ch.-R.Ageron, *L'Algérie algérienne de Napoléon III à de Gaulle*, Sindbad, 1980, 254 p.
- Ch.-R.Ageron, *Les chemins de la décolonisation de l'empire français. 1939-1956*, CNRS, 1987, 576 p.
- Ch.-R.Ageron, *La décolonisation française*, Armand Colin, coll. « Coursus », 1991, 180 p.
- C.M.Andrew, articles dans *l'Historical Journal*, 1971 & 1974, et dans *Transactions of the Royal Historical Society*, 1976.
- Julie d'Andurain, *Colonialisme ou impérialisme ? Le parti colonial en pensée et en action*, Léchelle, Zellige, 2017, 448 p., compte rendu complaisant par Hubert Bonin dans *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, juillet-septembre 2018, pp. 298-299. Strictement bio-bibliographique, sans véritable prise de recul (le titre est immérité) et avec beaucoup de maladroites de rédaction.
- J.Binoche, *Le rôle des élus de l'Algérie et des colonies au Parlement sous la Troisième République (1871-1940)*, thèse d'État, Poitiers, 1987, 7 vol., dactyl., 2 194 p.
- J.Binoche-Guedra, *La France d'outre-mer. 1815-1962*, Masson, 1992, 246 p.
- D.Bouche, *Histoire de la colonisation française, tome II, Flux et reflux (1815-1962)*, Fayard, 1991, 607 p.
- J.Bouvier & R.Girault, *L'Impérialisme français d'avant 1914*, Mouton, 335 p. Recueil de textes.
- J.Bouvier, R.Girault & J.Thobie, *L'Impérialisme à la française*, La Découverte, 1986, 300 p.
- P.Brasseur, « le mot nègre dans les dictionnaires encyclopédiques français du XIXe siècle », *Cultures et développement*, Louvain, 1976, tome 8, pp. 579-594.
- M.Bruézière, *L'Alliance française (1883-1983). Histoire d'une institution*, Hachette 1983, 248 p.
- H.Brunschwig, « La décolonisation : politique anglaise, politique française », *Annales. Économies. Sociétés. Civilisations.*, juill.-sept. 1957.
- H.Brunschwig, « Le parti colonial français », *Revue française d'histoire d'Outre-Mer*, 1959, pp. 49-83.
- H.Brunschwig, *Mythes et réalités de l'empire colonial français (1871-1914)*, Armand Colin, 1960, 206 p.
- H.Brunschwig, *L'avènement de l'Afrique noire du XIXe siècle à nos jours*, Armand Colin, 1963, 247 p.
- H.Brunschwig, *Le partage de l'Afrique noire*, Flammarion, coll. « Questions d'histoire », 1971, 186 p.
- H.Brunschwig, *Noirs et blancs dans l'Afrique noire française, ou comment le colonisé devient colonisateur (1870-1914)*, Flammarion, 1983, 243 p.
- H.Brunschwig, *L'Afrique noire au temps de l'Empire français*, Denoël, coll. « l'aventure coloniale de la France », 1988, 280 p.
- J.-F.Cady, *The Roots of French Imperialism in Eastern Asia*, Ithaca, New York, 1954, réédition, 1967, XIV+321 p.
- W.B.Cohen, *Français et Africains. Les Noirs dans le regard des Blancs (1530-1880)*, Gallimard, 1981, 404 p.
- Collectif, *Histoire de la France coloniale*, Armand Colin, 1991, 2 vol., 846 & 654 p.
- Colloque de l'ENS Sciences de l'homme et conquête coloniale. *Constitution et usages des sciences humaines en Afrique (XIXe-XXe siècles)* (1977), Presses de l'ENS, 1980, 250 p.
- G.Comte, *L'Empire triomphant (1871-1936). L'Afrique occidentale et équatoriale*, Denoël, coll. « l'aventure coloniale de la France », 1988, 390 p.
- C.Coquery-Vidrovitch, *Brazza et la prise de possession du Congo ; la mission de l'Ouest africain, 1883-1885*, Mouton, 1969, 508 p.
- C.Coquery-Vidrovitch, *Le Congo au temps des grandes Compagnies concessionnaires. 1898-1930*, La Haye-Paris, Mouton, 1972, 598 p.

- R. & M. Cornevin, *La France et les Français outre-mer*, Tallandier, 1990, 514 p.
- Ch. Daney, *Quand les Français découvraient l'Indochine*, Herscher, coll. « les Archives de la Société de Géographie », 1981, 172 p. Recueil de photographies.
- Ch. Daney, *Catastrophe à la Martinique*, sur l'éruption de la Montagne Pelée en 1902, Herscher, coll. « les Archives de la Société de Géographie », 1981, 132 p. Préface de Philippe Ariès. Recueil de photographies, largement introduites et commentées. A utilisé le journal tenu par le docteur Émile Berté.
- Y. Debbasch, « Poésie et traite. L'opinion française sur le commerce négrier au début du XIXe siècle », *Revue française d'histoire d'Outre-Mer*, 1961, pp. 311-352.
- R. Delavignette & Ch.-A. Julien, *Les constructeurs de la France d'outre-mer*, Paris, Corrêa, 1946, 525 p.
- H. Deschamps, *Les méthodes et les doctrines coloniales de la France (du XVIIe siècle à nos jours)*, Armand Colin, 1953, 222 p.
- A. Duchêne, *La politique coloniale de la France. Le ministère des Colonies depuis Richelieu*, Payot, 1928, XVI+347 p.
- J. Ganiage, *L'expansion coloniale de la France sous la Troisième République. 1871-1914*, Payot, 1968, 434 p.
- R. Girardet, *L'idée coloniale en France. 1871-1962*, La Table ronde, 1972, 340 p., réédition, coll. « Pluriel », 1979, 508 p.
- H. Gollwitzer, *Europe in the Age of Imperialism. 1880-1914*, Thames and Hudson, 1969, trad. fr., *L'impérialisme de 1880 à 1918*, Paris, Flammarion, 1970, 216 p.
- H. Granier, *Marins de France, conquérants d'empires (1400-1800)*, Éditions maritimes et d'outre-mer/Ouest-France, 1990, 270 p.
- P. Guillen, *L'expansion. 1881-1898*, Imprimerie nationale, coll. « Politique étrangère de la France », 1985, 522 p.
- G. Hanotaux & A. Martineau, *Histoire des colonies françaises et de l'expansion française dans le monde*, Paris, Société de l'histoire nationale, 6 vol., 1930-1934.
- G. Hardy, *Histoire sociale de la colonisation française*, Paris, Larose, 1953, 268 p.
- Ch.-A. Julien, *Les techniciens de la colonisation (XIXe-XXe siècles)*, Presses universitaires de France, 1946, VIII+321 p.
- Ch.-A. Julien, *Une pensée anticoloniale. Positions. 1914-1979*, Sindbad, 267 p.
- J. Laffey, « les racines de l'impérialisme français en Extrême-Orient à propos des thèses de J.F. Cady », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, avril-juin 1969, pp. 282-299. Repris dans J. Bouvier & R. Girault, *L'Impérialisme français d'avant 1914*, Mouton, 1976, 335 p.
- Marc Lagana, *Le parti colonial français. Éléments d'histoire*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1990, 188 p.
- G. Leclerc, *Anthropologie et colonialisme. Essai sur l'histoire de l'africanisme*, thèse de IIIe cycle, Fayard, 1972, 256 p.
- Ph. Lucas & J.-CL. Vatin, *L'Algérie des anthropologues*, Maspero, 1975, 294 p., réédition, 1982, 300 p.
- F. Manchuelle, « Origines républicaines de la politique d'expansion coloniale de Jules Ferry (1838-1865) », *Revue française d'histoire d'outre-mer*, tome LXXV, 1988.
- J. Marseille, *Empire colonial et capitalisme français (années 1880 - années 1950). Histoire d'un divorce*, thèse d'État, Paris I, 1984 ; édition allégée, Albin Michel, coll. « l'aventure humaine », 1984, 464 p., réédition, Seuil, coll. « Points », 1989, 459 p.
- J. Marseille, *L'âge d'or de la France coloniale*, Albin Michel, 1986, 140 p.
- J. Marseille, débat sur sa thèse dans *Le Mouvement Social*, n° 138, janv.-mars 1987.
- J. Marseille, « Colonisation, décolonisation et capitalisme (1880-1960). Un divorce à la française », *Vingtième Siècle. Revue d'Histoire*, oct.-déc. 1984.
- J. Marseille, « Les relations commerciales France-Empire. 1880-1913 », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, avril-juin 1984, pp. 286-307.
- J. Marseille, « La gauche, la droite et le fait colonial en France des années 1880 aux années 1960 », *Vingtième Siècle. Revue d'Histoire*, oct.-déc. 1989, pp. 17-28
- J. Martin, *Lexique de la colonisation française*, Dalloz, 1988, 395 p.
- A. Martineau, Roussier & Tramond dir., *Bibliographie d'histoire coloniale (1900-1930)*, Paris, Société de l'histoire des colonies, 1932, XVI+667 p.
- A. Masson, « L'opinion française et les problèmes coloniaux à la fin du Second Empire », *Revue française d'histoire d'Outre-Mer*, 1962, pp. 366-435.
- M. Merle, *L'anticolonialisme européen de Las Casas à Marx*, A. Colin, coll. U., 1969, 397 p.
- M. Michel, *La Mission Marchand. 1895-1899*, Mouton, 1972, 290 p.
- « Le mouvement colonial français et ses principales personnalités (1880-1914) », article collectif (C.M. Andrew, P. Grupp, A.S. Kanya-Forstner) dans la *Revue française d'histoire d'Outre-Mer*, 1975, pp. 640-673.

- G.Pervillé, *De l'Empire français à la décolonisation*, Hachette, coll. « Carré-Histoire », 1991, 256 p.
- E.Rabut, *Brazza, commissaire général : le Congo français, 1886-1897*, EHESS, 1989.
- A.Reussner, *La puissance navale dans l'histoire*, tome II (avec L.Nicolas), *De 1815 à 1914*, Paris, Éditions maritimes et d'outre-mer, 1963, 259 p.
- A.Rey-Goldzeiguer, *Le Royaume arabe. La politique algérienne de Napoléon III. 1861-1870*, Alger, 1977, 814 p.
- D.Rivet, « Le fait colonial et nous. Histoire d'un éloignement », *Vingtième Siècle. Revue d'Histoire*, janvier-mars 1992, pp. 127-138
- M.Salinas, *Voyages et voyageurs en Algérie. 1830-1930*, Privat, 1989, 445 p.
- N.Schmidt, note sur sa thèse sur Schœlcher dans le Colloque *Problèmes et méthodes de la biographie* (1985), *Sources. Travaux historiques*, 1985, 271 p., pp. 253-254.
- N.Schmidt, « Victor Schœlcher, mythe et réalité », *Bulletin de la Société d'Histoire de la Révolution de 1848...*, 1988, pp. 51-74.
- N.Schmidt, « Schœlcherisme et assimilation dans la politique coloniale française : de la théorie à la pratique aux Caraïbes entre 1848 et les années 1880 », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, avril-juin 1988, pp. 305 & suiv.
- N.Schmidt, « Questions de pouvoirs dans les colonies françaises des Caraïbes... », *Bulletin du Centre d'Histoire de la France contemporaine*, Paris X- Nanterre, n° 9, 1988, pp. 63-82.
- N.Schmidt, *Victor Schœlcher et le processus de destruction du système esclavagiste aux Caraïbes au XIXe siècle*, Thèse de doctorat d'État, Université Paris IV, 1991, 5 vol., 2 295 p.
- N.Schmidt, *Victor Schœlcher*, Fayard, 1994, 440 p.
- B. Schnapper, *La politique et le commerce français dans le golfe de Guinée de 1838 à 1871*, thèse, Mouton, 1961, 283 p., et « la politique des points d'appui dans le golfe de Guinée (1837-1843) », *Revue historique*, janv.-mars 1961, pp. 99-120.
- W.H.Schneider, *An Empire for the Masses. The French Popular image of Africa. 1870-1900*, Londres & Westport, Greenwood Press, 1982, XXI+222 p.
- E.Tersen, *Victor Schœlcher. Esclavage et colonisation*, Presses universitaires de France, 1948, 218 p.
- A.Teulières, *L'Outre-Mer français. Hier... Aujourd'hui... Demain...*, Paris, 1970, 483 p.
- J.Thobie, *La France impériale, 1880-1914*, Paris, Mégreilis, 1982, 326 p.
- J.Valette, « Note sur l'idée coloniale vers 1871 », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, avril-juin 1967, pp. 158-172
- K.Vignes, *Le gouverneur général Tirman et le système des rattachements*, thèse, Larose, 1958, 430 p.

4.2. Exploration (en dehors des histoires générales)

- N.Broc, « les explorateurs français du XIXe siècle reconsidérés », *Revue française d'Histoire d'Outre-Mer*, n° 256 & 257 (1982), pp. 237-273 & 323-359.
- N.Broc, *Dictionnaire illustré des explorateurs français du XIXe siècle*, CTHS, 1988-1999, 4 vol., vol. *Afrique*, 1988, 346 p., vol. *Asie*, 1992, 452 p., vol. *Amérique*, 1999, 364 p., vol. *Océanie*, 2003, 406 p.
- B. & B. Chovelon, *Doudart de Lagrée. Navigateur, diplomate, explorateur*, Presses universitaires de Grenoble, 1997, 212 p.
- Colloque *Le Sahara. Rappports et contacts humains*, 7e Colloque d'histoire d'Aix-en-Provence, Aix-en-Provence, 1967, 256 p.
- H.Deschamps, *L'Europe découvre l'Afrique. Afrique occidentale. 1794-1900*, Berger-Levrault, 1967, 282 p.
- J.Dunmore, *French explorers in the Pacific*, Oxford University Press, 1965 et 1969, 2 vol., 356 & 429 p.
- J.-P.Gomane, *L'exploration du Mékong, la mission Ernest Doudart de Lagrée-Francis Garnier (1866-1868)*, L'Harmattan, 1994, 288 p.
- A.Quella-Villeger, *René Caillié, une vie pour Tombouctou*, Poitiers, Atlantique, 1999, 222 p.
- A.Quella-Villeger, *René Caillié l'Africain. Une vie d'explorateur (1799-1838)*, Aubéron, 2012, 320 p.
- I.Surun, « L'exploration de l'Afrique au XIXe siècle : une histoire pré-coloniale au regard des *postcolonial studies* », *RH19, Revue d'histoire du XIXe siècle*, 2006/1, pp. 21-39
- G.Taboulet, « Le voyage d'exploration du Mékong (1866-1868) » : Doudart de Lagrée et Francis Garnier », *Revue française d'histoire d'Outre-Mer*, 1970, pp. 5-88.
- J.Valette, « L'expédition de Francis Garnier au Tonkin, à travers quelques journaux contemporains », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, avril-juin 1969, pp. 189-220.
- P.Viguié, *Sur les traces de René Caillié. Le Mali de 1828 revisité*, Quae, 2008, 159 p.

4.3. Missions

N.-D.Lê, *Les Missions étrangères et la pénétration française au Viêt-nam*, Mouton, 1975, 228 p.
Les Missions contemporaines (1800-1957), tome III de l'*Histoire universelle des missions catholiques*, dirigée par Mgr S.Delacroix, Paris, 1958, 446 p.

4.4. Littérature et colonisation

M.Astier-Loutfi, *Littérature et colonialisme. L'expansion coloniale vue dans la littérature romanesque française. 1871-1914*, Mouton, 1971, 147 p.
 A.Calmes, *Le Roman colonial en Algérie avant 1914.*, L'Harmattan, 1984, 272 p.
 Ph.Jullian, *Les Orientalistes. La vision de l'Orient par les peintres européens au XIXe siècle*, Fribourg, 1977, 207 p.
 R.Lebel, *L'Afrique occidentale dans la littérature française (depuis 1870)*, Thèse, Paris, Larose, 1925, IX+277 p., réédition, L'Harmattan, 2014, 303 p.
 R.Lebel, *Histoire de la littérature coloniale en France*, Paris, 1931, Larose, 236 p.
 R.Lebel, *Les voyageurs français du Maroc. L'exotisme marocain dans la littérature du voyage*, Paris, Librairie coloniale et orientale, 1936, 406 p.
 G.Leclerc, *Anthropologie et colonialisme. Essai sur l'histoire de l'africanisme*, Thèse de IIIe cycle, Fayard, 1972, 256 p.
 L.Malleret, *L'exotisme indochinois dans la littérature française depuis 1860*, Larose, 1934, 372 p., réédition, L'Harmattan, 231 p.
 Ch.Tailliar, *L'Algérie dans la littérature française. Essai de bibliographie*, Thèse, Paris, Champion, 1925, IV+662 p., reprint Slatkine, 1999, 466 p.

4.5. Comparaison avec la colonisation par d'autres pays

H.Brunschwig, *L'expansion allemande Outre-Mer du XVe siècle à nos jours*, PUF, 1957, 208 p.
 J.-L.Miège, *Expansion européenne et décolonisation de 1870 à nos jours*, Presses universitaires de France, coll. « Nouvelle Clio », 1973, 414 p., réédition, 1986, 427 p.
 J.-L.Miège, *L'impérialisme colonial italien de 1870 à nos jours*, SEDES, 1968, 419 p.
 P.Milza, *Français et Italiens à la fin du XIXe siècle. Aux origines du rapprochement franco-italien de 1900-1902*, École française de Rome, 1981, 2 vol., 1 114 p.
 A.P.Oloukpona-Yinnon, *La pénétration coloniale allemande en Afrique et la Deutsche Kolonialgesellschaft (1880-1930)*, thèse de IIIe cycle, Institut d'Études germaniques de l'Université de Tours, s.d., 401 p., dactyl. Notamment à la BDIC (en microfilm). Résumé en :
 A.P.Oloukpona-Yinnon, « Notre place au soleil » ou *l'Afrique des pangermanistes (1878-1918)*, L'Harmattan/Haho, 1985, 183 p.

4.6. Opinion et mentalité collective

Ch.-R.Ageron, *France coloniale ou parti colonial ?*, PUF, 1978, 302 p.
 Ch.-R.Ageron, « l'exposition coloniale de 1931. Mythe républicain ou mythe impérial ? », dans P.Nora dir., *Les lieux de mémoire*, 1984-1992, 3 tomes en 7 vol., tome I, *La République*, Paris, 1984, 674 p., pp. 561-591.
 Ch.-R.Ageron, « les colonies devant l'opinion publique française (1919-1939) », *Revue française d'histoire d'Outre-Mer*, n° 286, 1990.
 Ch.-R.Ageron, « l'opinion publique française et son attachement à l'empire colonial (1936-1939) », *L'Émoi de l'Histoire*, n° 8, 1990, pp. 65-75.
 Ph.Bachimon, *Tahiti entre mythes et réalités. Essai d'histoire géographique*, CTHS, 1990, 390 p.
 P.Blanchard & S.Lemaire dir., *Culture coloniale. La France conquise par son empire. 1871-1931*, Autrement, 2003, 256 p., réédition, CNRS, sous-titre changé en *De la Révolution française à nos jours*, 2008, 761 p.
 P.Blanchard & S.Lemaire dir., *Culture impériale. Les colonies au cœur de la République. 1931-1961*, Autrement, 2004,
 P. Blanchard, N. Bancel et S. Lemaire dir., *La fracture coloniale. La société française au prisme de l'héritage colonial*, La Découverte, 2005, 311 p.
 Colloque de l'ENS (1977) *Sciences de l'homme et conquête coloniale. Constitution et usages des sciences humaines en Afrique (XIXe-XXe siècles)*, Presses de l'ENS, 1980, 250 p.
 R.Girardet, *L'idée coloniale en France. 1871-1962*, La Table ronde, 1972, 340 p., réédition, coll. « Pluriel », 1979, 508 p.
 C.Hoder & M.Pierre, *L'Exposition coloniale*, Complexe, 1991, 160 p.
 P.Lamant, *L'affaire Yukanthor. Autopsie d'un scandale colonial*, Société française d'histoire d'Outre-Mer, 1989, 243 p.
 Raymond Schwab, *La Renaissance orientale*, Payot, 1950, rééditions, Les Belles Lettres, 2014, 682 p., 2024, 454 p.

4.7. Rapports avec d'autres pays et d'autres peuples

4.7.1. États-Unis

A.Benard « de Russaill », *Journal de voyage en Californie à l'époque de la ruée vers l'or. 1850-1852*, présentation par Sylvie Chevalley, Aubier, 1980, 237 p.

G. de Bertier de Sauvigny, *La France et les Français vus par les voyageurs américains (1814-1848)*, Flammarion, 2 vol., 1982 & 1985, 247 & 341 p.

J.-B.Duroselle, *La France et les États-Unis des origines à nos jours*, Seuil, coll. « l'Univers historique », 1976, 288 p.

B.Karksy, « Les libéraux français et l'émancipation des esclaves aux États-Unis. 1852-1870 », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, oct.-déc. 1974, pp. 575-590.

J.Portes, *Une fascination réticente. Les États-Unis dans l'opinion française 1870-1914*, thèse, Presses universitaires de Nancy, 1990, 458 p.

R.Rémond, *Les États-Unis devant l'opinion française de 1814 à 1852*, Armand Colin, 1962, X+968 p. Publication d'une thèse soutenue en 1958 (l'exemplaire de soutenance peut être consulté à la bibliothèque de la Sorbonne).

S.Soyagh, *La France et les frontières maroco-algériennes. 1873-1902*, CNRS, 1986, 142 p.

4.7.2. Russie

M.Cadot, *La Russie dans la vie intellectuelle française. 1839-1856*, Fayard, 1967, 641 p., reprint, Eurédit, 2014

Ch.Corbet, *À l'ère des nationalismes. L'opinion française face à l'inconnue russe (1799-1894)*, Paris, Didier, 1967, 489 p.

Ch.Daney, *Le Transsibérien*, Herscher, coll. « les Archives de la Société de Géographie », 1980, 151 p. Recueil de photographies.

P.Gerbod, « L'image de la Russie en France de 1890 à 1917 », *L'information historique*, mai-juin 1979, pp. 115-122.

C. de Grève, *Le Voyage en Russie. Anthologie des voyageurs français en Russie aux XVIIIe et XIXe siècles*, Le Grand Livre du Mois, 1990, 1 292 p.

P.Nora, *La Russie devant l'opinion française de 1825 à 1840*, D.E.S., Paris, 1954, 300 p.

4.7.3. Égypte

J.-J.Bregeon, *L'Égypte française au jour le jour. 1798-1801*, Perrin, 442 p.

J.-M.Carré, *Voyageurs et écrivains français en Égypte*, Le Caire, 1932, 2 vol., 400 p., deux rééditions

Collectif, *Il y a 200 ans, les savants en Égypte*, Museum national d'histoire naturelle / Nathan, 1998, 144 p.

Collectif, *L'Invention scientifique de la Méditerranée. Égypte, Morée, Algérie*, EHESS, 1998, 325 p.

Y.Laissus, *L'Égypte, une aventure savante (1798-1801)*, Fayard, 1998, 614 p.

H.Laurens dir., *L'Expédition d'Égypte (1798-1801). La Révolution française et l'Islam*, Armand Colin, 1989, 520 p.

H.Laurens, *Kléber en Égypte, 1798-1800*, Institut français d'archéologie orientale du Caire, distrib. Imprimerie nationale, 1988, 2 vol., 580 p.

G.Spillmann, « L'influence française en Égypte de 1800 à 1850 », *Revue historique de l'armée*, 1973, n° 2, pp. 7 & suiv.

4.7.4. Divers

J.-Cl.Berchet, *Le voyage en Orient. Anthologie des voyageurs français dans le Levant au XIXe siècle*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1985, 1 108 p.

P.Biarnès, *Les Français en Afrique noire*, Armand Colin, 1987, 450 p.

J.Binoche, « Le rôle des parlementaires d'outre-mer dans la conquête de Madagascar (1871-1897) », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, juill.-sept. 1975, pp. 416-432.

H.Blais, *Les voyages français dans le Pacifique. Pratiques de l'espace, savoirs géographiques et expansion coloniale (1815-1845)*, thèse sous la direction de Daniel Nordman, EHESS, 2000

J.Chesneaux & N.Maclellan, *La France dans le Pacifique. De Bougainville à Mururoa*, La Découverte, 1992, 240 p.

G.Ciammaichella, *Libyens et Français au Tchad, 1897-1914. La confrérie sénoussie et le commerce transsaharien*, CNRS, 1987, 184 p.

Collectif, « Le Maghreb et la France (XIXe-XXe siècles) », n° 258-259 (1983) de la *Revue française d'Histoire d'Outre-Mer*

- Colloque *Brazzaville. Aux sources de la décolonisation*, Plon, 1988, 384 p.
- G.Deleury, *Les Indes florissantes. Anthologie des voyageurs français (1750-1820)*, R.Laffont, coll. « Bouquins », 1991, 1 100 p.
- J.Deprou, *Les relations franco-portugaises (1910-1926)*, Publications de la Sorbonne, 1986, 271 p.
- Cl.Digeon, *La crise allemande de la pensée française (1870-1914)*, Presses universitaires de France, 1959, 568 p., réédition, 1992, 568 p.
- B.Étienne, *La France et l'Islam*, Hachette, 1989, 322 p.
- J.-P.Faivre, *L'expansion française dans le Pacifique entre 1800 et 1842*, Thèse, Paris, Nouvelles Éditions latines, 1954, 551 p.
- J.Frémeaux, *La France et l'Islam depuis 1789*, Presses universitaires de France, 1991, 291 p.
- P.Gerbod, « Les touristes français à l'étranger (1871-1914) », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, avril-juin 1983, pp. 283 & suiv.
- P.Gerbod, « Le touriste britannique en France au XXe siècle », *L'Information géographique*, n°1 de 1988.
- P.Gerbod, *Voyages au pays des mangeurs de grenouilles. La France vue par les Britanniques du XVIIIe siècle à nos jours*, Albin Michel, 1991, 245 p.
- Y.Hersant, *Italiens. Anthologie des voyageurs français aux XVIIIe et XIXe siècles*, Laffont, coll. « Bouquins », 1988, 1 108 p.
- P.Higonnet, *Sister Republics. The Origins of French and American Republicanism*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1988, 317 p.
- B.Joachim, « La reconnaissance d'Haïti par la France (1825) : naissance d'un nouveau type de rapports internationaux », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, juill.-sept. 1975, pp. 369-396.
- Ph.Jullian, *Les orientalistes. La vision de l'Orient par les peintres européens au XIXe siècle*, Fribourg, 1977, 207 p.
- H.Laurens, *Le Royaume impossible. La France et la genèse du monde arabe*, Armand Colin, 1990, 216 p.
- E.Lovinesco, *Les voyageurs français en Grèce au XIXe siècle (1800-1900)*, Champion, 1909, VI+228 p.
- Le Maghreb dans l'imaginaire français. La colonie, le désert, l'exil*, travaux de la journée d'études du 17 décembre 1983 à Aix-en-Provence, sur « littérature des Français sur le Maghreb », n° de la *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, 1er semestre 1984 (n° 37), 230 p.
- G.Malécot, *Les voyageurs français et les relations entre la France et l'Abyssinie de 1835 à 1870*, Paris, Société française d'histoire d'outre-mer, 1972, 135 p.
- P.Milza, *Français et Italiens à la fin du XIXe siècle. Aux origines du rapprochement franco-italien de 1900-1902*, École française de Rome, 1981, 2 vol., 1 114 p.
- P.Milza dir., *Les Italiens en France de 1914 à 1940*, École française de Rome, 1986, 787 p.
- J.Penot, *Les relations entre la France et le Mexique, de 1808 à 1840. Un chapitre d'histoire écrit par les marins et diplomates français*, Thèse Lettres, Lille & Champion, 1976, 2 vol., 1 180 p.
- J.-P.Rioux, *Nationalisme et conservatisme : la Ligue de la Patrie française (1899-1904)*, Beauchesne, 1977, 117 p.
- R.Schor, *L'Opinion française et les étrangers. 1919-1939*, Publications de la Sorbonne, 1986, 760 p.
- J.Thobie, *Intérêts et impérialisme français dans l'Empire ottoman (1895-1914)*, Publications de la Sorbonne, 1977, XX+817 p.
- L.Thornton, *Les peintres et l'Afrique noire*, Paris, CPIP, 1982, 83 p.
- L.Thornton, *Les Orientalistes. Peintres-voyageurs. 1828-1908*, Paris, ACR, 1984, 272 p.
- E.Weber, « Le renouveau nationaliste en France et le glissement vers la droite. 1905-1914 », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 1958.
- M.Winock, « Socialisme et patriotisme en France (1891-1894) », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, juill.-sept. 1973, pp. 376 & suiv.

4.8. Saint-simonisme et saints-simoniens

- H.d'Allemagne, *Prosper Enfantin et les grandes entreprises du XIXe siècle...*, Grund, 1935, 224 p.
- S.Charléty, *Histoire du saint-simonisme (1825-1864)*, Paris, 1931, réédition, Gonthier, 1965, 282 p., réédition, Perrin, 2018, 380 p.
- S.Charléty, *Enfantin*, Alcan, 1930, 110 p.
- J.-B.Duroselle, « Michel Chevalier saint-simonien », *Revue historique*, 1956, pp. 233-266.
- M.Émerit, *Les saint-simoniens en Algérie*, Les Belles Lettres, 1941, 349 p.
- M.Émerit, « Les saint-simoniens au Maroc », *Bulletin de l'Enseignement public du Maroc*, avril-juin 1943.

- M.Émerit, «Diplomates et explorateurs saint-simoniens », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, juill.-sept. 1975, pp. 397-415.
- B.Jouve, *L'épopée saint-simonienne*, Guénégaud, 2001, 319 p.
- M.Levallois, *Ismâïl Urbain (1812-1884). Une autre conquête de l'Algérie*, Maisonneuve et Larose, 2001, 672 p. Une somme considérable qui n'est pas seulement une biographie d'Urbain.
- M.Morsy dir., *Les saints-simoniens et l'Orient. Vers la modernité*, Edisud, 1989, 204 p.
- A.Picon, *Les Saint-Simoniens. Raison, imaginaire et utopie*, Belin, 2003, 388 p.
- Chr.Prochasson, *Saint-Simon ou l'anti-Marx. Figures du saint-simonisme français. XIXe-XXe siècles*, Perrin, 2005, 345 p.
- Ph.Régnier & A.Abdelnour, *Les saint-simoniens en Égypte (1833-1851)*, Le Caire, Éd. BUE, 1990, 192 p.
- G.Taboulet, « Aux origines du canal de Suez. Le conflit entre Ferdinand de Lesseps et les saint-simoniens », *Revue historique*, 1968, pp. 89-114 & 361-392.
- É.Témime, *Un Rêve méditerranéen. Des saint-simoniens aux intellectuels des années trente (1832-1962)*, Actes Sud, 2002, 239 p.
- I.Urbain, *L'Algérie française. Indigènes et Immigrants*, réédition, Séguier, 2002, 130 p.

5. HISTOIRE REGIONALE

5.1. Bordeaux

L.Desgraves & G.Dupeux dir., *Bordeaux au XIXe siècle*, tome VI de Ch.Higounet dir., *Histoire de Bordeaux*, Toulouse, Privat, Collection « Univers de la France et des pays francophones », série « histoire des villes », 1969, 580 p.

J.Lajugie, *Bordeaux au XXe siècle*, tome VII du même, Bordeaux, 1972, 746 p.

5.2. Lyon

F.Dutacq & A.Latreille, *Histoire de Lyon*, tome III (de 1814 à 1940), Masson, 1952, 347 p.

A.Latreille & R.Gascon, *Histoire de Lyon et du Lyonnais*, Toulouse, Privat, Collection « Univers de la France et des pays francophones », série « histoire des villes », 1975, 515 p.

J.-L.Pinol, *Les mobilités de la grande ville. Lyon fin XIXe-début XXe siècle*, FNSP, 1991, 432 p.

5.3. Marseille

É.Baratier dir., *Histoire de Marseille*, Toulouse, Privat, Collection « Univers de la France et des pays francophones », série « histoire des villes », 1973, 512 p.

R.Caty & E.Richard, *Armateurs marseillais au XIXe siècle*, Chambre de Commerce et d'industrie de Marseille, 1986, 338 p.

Collectif, *Marseille au XIXe siècle. Rêves et triomphe*, Musées de Marseille et Réunion des musées nationaux, 1991, 441 p.

M.Courdurie & J.-L.Miège dir., *Marseille coloniale face à la crise de 1929*, tome VI de *l'Histoire du commerce et de l'industrie de Marseille*, Chambre de commerce et d'industrie de Marseille, 1991, 515 p.

P.Guiral, « Marseille et l'Algérie de 1848 à 1870 », *Revue africaine*, 1956, pp. 433-456.

P.Guiral, *Marseille et l'Algérie. 1830-1841*, Gap, 1953, thèse complémentaire, 252 p.

P.Guiral, « L'opinion marseillaise et les débuts de l'entreprise algérienne (1830-1841) », *Revue historique*, juill.-sept. 1955, pp. 9-34 (résumé de sa thèse complémentaire).

P.Guiral & P.Amargier, *Histoire de Marseille*, Éditions Mazarine, 1983, 371 p.

P.Guiral & F.Reynaud dir., *Les Marseillais dans l'histoire*, Privat, 1988, 310 p.

Ph.Joutard dir., *Histoire de Marseille en treize événements*, Marseille, Jeanne Lafitte, 1988, 223 p.

D.Lejeune, « Marseille dans l'histoire des Sociétés de Géographie au XIXe siècle », *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, tome LXXXVIII, nouvelle série, n° 17, 1988, pp. 3-32.

5.4. Brest

Y.Le Gallo dir., *Histoire de Brest*, Toulouse, Privat, Collection « Univers de la France et des pays francophones », série « histoire des villes », 1976, 396 p.

Y.Le Gallo, *Brest et sa bourgeoisie sous la monarchie de Juillet. Études sur la marine et l'officier de marine*, Presses universitaires de France, 1968, 2 vol., XVI+439 & 461 p.

5.5. Lille

F.-P.Codaccioni, *Lille 1850-1914. Contribution à une étude des structures sociales*, thèse, Lille III, 1971, 2 vol., 1 193 p.

F.-P.Codaccioni, *De l'inégalité sociale dans une grande ville industrielle. Le drame de Lille de 1850 à 1914*, Lille III, 1976, 445 p.

M.Gillet, *Histoire sociale du Nord...*, Presses universitaires de Lille, 1984, 286 p.

M.Gillet dir., *L'homme, la vie et la mort dans le Nord au XIXe siècle*, Lille III, 1972, 218 p.

J.-P. Hirsch, *Les deux rêves du Commerce. Entreprise et institution dans la région lilloise (1780-1860)*, EHESS, 1991, 534 p.

J.Lambert-Dansette, *Origines et évolution d'une bourgeoisie. Quelques familles du patriciat textile de Lille-Armentières (1789-1914)*, Lille, Raoust et Cie, 1954, 813 p.

L.Trénard, *Histoire de Lille*, Toulouse, Privat, Collection « Univers de la France et des pays francophones », série « Histoire des villes », 3 vol.

SOMMAIRE

IÈRE PARTIE : UNE SOCIÉTÉ DE NOTABLES ROMANTIQUES ? 1821-1864

chapitre 1er : Le mouvement est lancé (1821-1842)

- 🍏 La Société de Géographie de Paris : naissance et affirmation d'une sensibilité
- 🍏 Composition sociale de la Société de Géographie de Paris pendant ses deux premières décennies (1821-1842)
- 🍏 Le consensus de mentalité collective des deux premières décennies (1821-1842)

chapitre 2 : Le mouvement se ralentit (1843-1864)

- 🍏 Changements et ruptures entre 1843 et 1864
- 🍏 Permanences au milieu du XIXe siècle (1843-1864)

IIÈ PARTIE : LES SOCIÉTÉS DE GÉOGRAPHIE EN FRANCE, AU TEMPS DE CHASSELOUP-LAUBAT ET BRAZZA (1864 - FIN DES ANNÉES QUATRE-VINGTS)

chapitre 3 : Renouveau de la France « en Géographie » dans le second XIXe siècle

- 🍏 Mil huit cent soixante-quatre
- 🍏 De la responsabilité d'un marquis et d'un employé
- 🍏 L'accroissement des effectifs, face à l'étranger

chapitre 4 : Pouvoir et Géographie : des groupes de pression (1864- fin des années quatre-vingts) ?

- 🍏 Géographie, politique et religion
- 🍏 Le monde des bureaux
- 🍏 Le mécénat géographique

chapitre 5 : Des géographes de cabinet et l'expansion coloniale (1864- fin des années quatre-vingts)

- 🍏 Des Paganel
- 🍏 Enseignement et enseignants
- 🍏 L'expansion coloniale au temps de Chasseloup-Laubat

III^e PARTIE : LES SOCIÉTÉS DE GÉOGRAPHIE EN FRANCE, AU TEMPS DE L' « IMPÉRIALISME » ET DES GUERRES MONDIALES (ANNÉES QUATRE-VINGTS-DIX- 1940)

chapitre 6 : Géographie et « impérialisme colonial », à l'époque de la « course au clocher » entre pays européens

- 🍏 Le négoce et la réconciliation de l'*otium* et du *negotium*
- 🍏 L'épée et la colonisation

chapitre 7 : La Nation française en Géographie à la charnière des deux siècles (années quatre-vingts-dix- 1940)

- 🍏 Les Sociétés de Géographie de province
- 🍏 Régionalisme
- 🍏 Le vieux rêve de la vulgarisation, à l' « âge des masses » : une géographie des professeurs quand même ?
- 🍏 Des Sociétés incomplètes, une société incomplète
- 🍏 Patriotisme, nationalisme et Grande Guerre

chapitre 8 : L'entre-deux-guerres, retour à l'âge d'or ou démonstration par l'absurde ?

- 🍏 Exister
- 🍏 Croire
- 🍏 Combattre

Annexes

Index

Table des matières

I ÈRE PARTIE

UNE SOCIÉTÉ DE NOTABLES

ROMANTIQUES ?

1821-1864

Jusqu'au-delà de l' « Année terrible » de Victor Hugo — et je justifierai la césure de 1864 — la Société de Géographie de Paris est unique en France, et même pendant quelques années dans le monde ; elle n'est pas encore colonialiste pendant ses premières décennies d'existence. Est-elle pour autant une libre association de romantiques dédaignant les préoccupations sordides de l'expansion coloniale ? Et pour quel rôle, alors ? Le niveau élevé de cotisation que je vais d'emblée relever autorise-t-il à qualifier ses membres de « notables » ? Le développement de la Société est-il, d'autre part, continu et linéaire au cours de ce premier XIXe siècle français ?

La première partie contient deux chapitres :

chap. 1. Le mouvement est lancé (1821-1842)

chap. 2. Le mouvement se ralentit (1843-1864)

chapitre 1er

LE MOUVEMENT EST LANCÉ

(1821-1842)

En moins d'une génération un mouvement de libre association (expression de Maurice Agulhon) intellectuelle est lancé et une sensibilité — romantique ? — est née et s'est affirmée. De la part de quel type d'adhérents et dans le cadre de quelle mentalité collective, consensuelle ou hétérogène ?

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS : NAISSANCE ET AFFIRMATION D'UNE SENSIBILITÉ

Toute histoire d'une association nécessite un historique, celui de la création, mais quand la Société est d'un type nouveau, ceci implique d'en rechercher la préhistoire, celle des origines et des éventuels prototypes : la Société de Géographie de Paris a-t-elle de ces derniers ? Seconde nécessité de ce genre de travail : la présentation de l'organisation que se choisissent les hommes de la libre association, car elle est rarement dénuée de signification profonde ¹. Comment naquit la géographie savante en France ?

Un premier projet de Société de Géographie, attribué à Jean-Nicolas Buache ² avait vu le jour à Paris en 1785 : ses buts ne visaient qu'à l'établissement de

¹ Surtout d'après le colis n° 26 des archives de la Société de Géographie (chemise « Société de Géographie, procès-verbaux des séances. 1821-1822. »), *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1834, pp. 409-415, 1er sem. 1850, pp. 375 & suiv., les notices : Société de Géographie, *Notice sur la Société de Géographie, fondée en 1821, reconnue d'utilité publique en 1827*, Paris, 1900, 71 p., Société de Géographie, *Notice sur la Société de Géographie, fondée en 1821, reconnue d'utilité publique en 1827*, Paris, 1914, texte presque identique au précédent, mais un peu amplifié et complété, Société de Géographie, *Centenaire de la Société de Géographie. 1821-1921*, Paris, 1921, 151 p. Reprend le plan et de nombreux paragraphes de la notice de Jules Girard, ainsi que des deux notices antérieures, J.Girard, *La Société de Géographie. Sa vie et ses œuvres pendant un siècle. 1821-1921*, Paris, 1921, manuscrit, 2e dossier Jules Girard, carton « Gi-Gr », des archives de la Société, série « alphabétique ». Les premiers numéros du *Bulletin de la Société de Géographie* sont utiles bien sûr, mais la série « Ms 46 » des archives de la Société (correspondance reçue par J.-D. Barbié du Bocage sur les débuts) est assez anecdotique. Le discours de De Quatrefages (*Comptes rendus des séances...*, 1891, pp. 248-254) est redondant et en partie erroné (confusion des deux Buache, par exemple).

² Jean-Nicolas Buache, dit Buache de (La) Neuville (1741-1825), était le neveu du géographe Philippe Buache, dit Buache de Verpont (1700-1773). Membre du Dépôt des Cartes et Plans, de l'Académie des Sciences, du Bureau des Longitudes, il avait remplacé en 1782 Jean-Baptiste Bourguignon d'Anville (1697-1782) comme « premier géographe du Roi » et préparé le voyage de La Pérouse. Nommé, le premier, conservateur hydrographe en chef du Dépôt de la Marine, il se spécialisa dans la « géographie imaginaire » et développa beaucoup les systèmes explicatifs de son oncle. Base : Maurice Rollet de l'Isle (1859-1943), *Étude historique sur les ingénieurs hydrographes et le Service hydrographique de la Marine (1814-1915)*, publié posthume dans les *Annales hydrographiques* (série de 1950) en 1951 (378 p.). J'ajoute que, bien qu'ayant encore quatre années à vivre, il ne fut pas membre fondateur de la Société de Géographie de 1821. D.Nordman dir., *L'École normale de*

cartes 1. Il reprenait les précédents, très mal connus, de la Société vénitienne des Argonautes (1688) et de l'Association géographique de Nuremberg (1741) 2, mais il échoua, vraisemblablement à cause de l'importance des Académies provinciales 3, des Sociétés littéraires et des Sociétés d'Agriculture, développées à partir de 1761 (4). En revanche, trois ans après l'échec français, à l'initiative de Sir Joseph Banks (1743-1820), président de la Royal Society — analogue à l'Académie des Sciences française — fut fondée à Londres l'African Association. Ses buts étaient limités géographiquement et cette association s'agrégea en 1831 à la Royal Geographical Society, née l'année précédente. On était alors toujours sur la lancée de l'institutionnalisation de la science anglaise, phénomène apparu au XVIIIe siècle, notamment avec la Royal Society 5.

Sous le Consulat et l'Empire, une « proto-Société de Géographie » fonctionna à Marseille, à l'imitation justement de l'African Association : la Société de l'Afrique intérieure, fondée en 1801 (6). Elle fut éphémère, puisque si un érudit

l'an III. Leçons d'histoire, de géographie, d'économie politique. Édition annotée des cours de Volney, Buache de La Neuville, Mentelle et Vandermonde, Dunod, 1994, 482 p., pp. 137-338.

1 « Si l'on pouvait former une société d'artistes et gens de lettres qui voulussent réunir leurs travaux, on parviendrait promptement à perfectionner la géographie et à faire des cartes qui deviendraient plus exactes et meilleures à mesure que le dépôt de la Société s'accroîtrait, et que le travail et les recherches de ses membres s'accumuleraient. »

2 Je n'ai pas réussi à en retrouver la trace. On aperçoit toutefois l'origine à la Renaissance avec l'« école de Nuremberg », née en recueillant l'héritage de l'école d'Alsace-Lorraine, et sous le patronage de grands humanistes, Konrad Peutinger (1465-1547) à Augsbourg et Willibald Pirckheimer (1470-1530) à Nuremberg : Jean Schoener (1477-1547, globes et tables), Petrus Apianus (1495-1552, cartes et globes), Johannes Stöfler (1452-1531, tables de longitudes et latitudes), Jean Werner (système de projection) l'illustrèrent (voir L.Gallois, *Les géographes allemands de la Renaissance*, Paris, 1890, 266 p., et N.Broc, *La géographie de la Renaissance (1420-1620)*, Mémoires de la Section de géographie du CTHS, n° 9, 1980, 262 p., *passim* dans les deux cas).

3 Daniel Mornet estimait leur nombre à une quarantaine vers 1768 (D.Mornet, *Les Origines intellectuelles de la Révolution française : 1715-1787*, Armand Colin, 1933, 552 p., p. 146), Daniel Roche à 35 en 1789 (« Milieux académiques provinciaux et société des Lumières. Trois académies provinciales au 18e siècle : Bordeaux, Dijon, Châlons-sur-Marne », dans l'ouvrage collectif *Livre et Société dans la France du XVIIIe siècle*, tome I, Paris, 1965, 238 p., pp. 93-184). Le maître-livre sur la question est évidemment la thèse de D.Roche, *Le siècle des Lumières en province (académies et académiciens provinciaux, 1680-1789)*, Mouton, 1978, 2 vol., 394 & 520 p. Daniel Mornet a le premier montré leur évolution d'académies littéraires en académies scientifiques, après 1750 (*op. cit.*, p. 148).

4 La première Société d'Agriculture, celle de Bretagne, remontait à 1757. C'est le gouvernement qui, en 1760, décida de créer des Sociétés d'Agriculture dans toutes les généralités. Henri Bertin (1720-1792) donna des ordres aux intendants en vue de cette création. Huit Sociétés furent créées en 1761, six en 1762. Cf. É.Justin, *Les Sociétés royales d'Agriculture au XVIIIe siècle (1757-1793)*, Saint-Lô, 1935, XV+368 p.

5 Cf. Joseph Ben-David, *The scientist's role in society. A comparative study*, Englewood Cliffs, New Jersey, 1971, XI+207 p., *passim*. Le nom officiel est *Association for Promoting the Discovery of the Interior Parts of Africa*. Elle finança plusieurs expéditions, dont celle de Mungo Park (1771-1806). Joseph Banks, riche aristocrate et président de la Royal Society, avait accompagné en tant que naturaliste Cook lors de son premier voyage. Voir Hugh Robert Mill, *The Record of the Royal Geographical Society. 1830-1930*, Londres, 1930, 288 p., notamment pp. 5 & suiv., & Sir Harold Hartley, *The Royal Society. Its origins and founders*, Londres, 1960, X+275 p.

6 Son règlement est du 16 Thermidor An IX (4 août 1801). Il fut retrouvé en 1899 aux Archives départementales des Bouches-du-Rhône (cote T 5,1). À la suite du *Comptes rendus des séances...* de 1892, pp. 496-498, Alfred Fierro (*La Société de Géographie. 1821-1946*, Paris-Genève, Droz, 1983, 343 p., pp. 5-6) affirme qu'une Société de l'Afrique intérieure fut constituée à Paris « peu après la chute de Robespierre » et l'auteur s'étend sur une

phocéens put prouver à la fin du XIXe siècle qu'elle avait travaillé encore en 1802, il ne put en repérer que de simples traces d'activité en 1808 et 1814. Ses buts étaient caractéristiques de la transition entre le siècle des Lumières et celui de la science et de la colonisation :

« La *Société de l'Afrique intérieure*, dirigée par les principes d'une philanthropie généreuse, ne voit dans les déserts de l'Afrique que des hommes d'autant plus intéressants qu'ils sont privés par leur position isolée des avantages de la civilisation. Son but principal est d'établir avec eux des rapports qui ne pourront qu'accroître nos avantages, perfectionner nos connaissances et jeter un jour nouveau dans la carrière des sciences et des arts. »

Significatif est l'oubli intégral dans lequel la Société de l'Afrique intérieure sombra à Marseille au XIXe siècle ; pour des raisons qui m'échappent, quelqu'un eut en 1893 l'idée de faire sur elle des recherches, vainement dans l'immédiat, mais il aboutit en 1899 (1).

Double échec français, donc. Il fallut attendre le retour de la paix et le renouveau naval de la Restauration — qui joua le même rôle, plus amplifié, que la politique coloniale du temps de la *Géographie des philosophes* de Numa Broc 2, entre 1765 et la fin du XVIIIe siècle — pour que se fonde à Paris en juillet 1821 une Société de Géographie, qui adopte définitivement son règlement le 1er novembre et tient sa première réunion constitutive le 15 décembre 1821, avec 217 membres « fondateurs ». Une ordonnance royale en approuve les statuts le 14 décembre 1827 (3).

Dans le détail, la fondation se présente en réalité comme une affaire assez embrouillée, qu'Alfred Fierro a scrupuleusement étudiée 4. Une réunion initiale eut lieu le 19 juillet 1821, au cours de laquelle la décision fut prise de créer à Paris une Société de Géographie, la charge de rédiger un règlement étant confiée à cinq des personnes présentes : Jean-Denis Barbié du Bocage, doyen d'âge, Edme-François Jomard, Louis-Mathieu Langlès, Conrad Malte-Brun et Charles-Athanase Walckenaër ; le 1er octobre, les fondateurs se réunirent à nouveau en une séance provisoire pour entendre lecture du projet. Ils demandèrent une nouvelle rédaction

filiation entre le projet de Buache et la Société de Marseille. Le premier point n'est pas absolument prouvé et le second n'emporte pas mon adhésion.

1 *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1893, pp. 217-218 et article de Joseph Fournier, secrétaire de la Société de Géographie de Marseille dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1899, pp. 365-375. J.Fournier fut archiviste-adjoint du département des Bouches-du-Rhône, puis archiviste de la bibliothèque de la Chambre de Commerce de Marseille, et il fut secrétaire de la Société de Géographie de cette ville entre 1906 et 1919. À ne pas confondre avec Pierre-Félix Fournier (1840-1884), secrétaire du bureau de 1881.

2 Cf. N.Broc, *La Géographie des Philosophes. Géographes et voyageurs français au XVIIIe siècle*, Thèse d'État, Montpellier, 1972, Lille, 1972, 799 p., dactyl., réédition, Ophrys, 1975, 595 p.

3 *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1827, pp. 241-242. Le statut de l'association était au XIXe siècle défini par l'article 291 du Code pénal. Voir le texte en **annexe A**.

4 Alfred Fierro, *La Société de Géographie. 1821-1946*, Paris-Genève, Droz, 1983, 343 p., pp. 7-11.

de ce règlement et adjoignirent aux cinq personnes précédentes le mathématicien Joseph Fourier, Jean-Antoine Letronne et Édouard de Rossel. Les huit, leur tâche achevée, signèrent le document et l'expédièrent le 7 novembre, joint à une circulaire expliquant les motifs de la fondation d'une Société de Géographie. Ceux qui souhaitaient y participer étaient invités à verser 36 francs de cotisation pour la première année à un notaire avant le 10 décembre. L'assemblée générale constitutive se tint dans une salle de l'Hôtel-de-Ville de Paris le 15 décembre, sous la présidence de Du Bocage. Celui-ci présenta les buts de la Société et l'on procéda à l'élection au scrutin secret d'un « bureau » et d'une « Commission centrale ». Cette dernière se réunit pour la première fois le 23 décembre, et élit à son tour son « bureau ». Désormais, à partir du 5 janvier 1822, la Commission centrale se réunit régulièrement les premier et troisième vendredi de chaque mois. La Société de Géographie de Paris était en place et à l'œuvre : tel est le canevas global et facilement aperçu.

Mais les documents retrouvés dans les archives ¹ remettent un peu en cause les assertions traditionnelles. Certes, subsistent en effet deux versions de la première séance de la future Société, datées du 23 juillet, et non du 19 — une réunion a pu avoir lieu le 19, d'ailleurs — : deux procès-verbaux ont été dressés pour en garder la trace, mais, à mon avis, le second est une mise en forme du premier. Toutefois cette nouvelle rédaction ne peut masquer les conflits de personnes sous-jacents à la création de la Société de Géographie ². Les fondateurs, de plus, et c'est le plus important, hésitent sur le nom à donner à la Société : Jomard propose « Société pour le perfectionnement des sciences géographiques », Alexandre Moreau de Jonnés « Société des sciences géographiques », Malte-Brun, sobrement, « Société de Géographie », tandis que Moreau de Jonnés se demande si l'on doit l'étendre « aux sciences astronomiques, comme liées intimement à la géographie ». À l'assemblée générale du 15 décembre 1821, l'association nouvelle est encore nommée, sur le procès-verbal, « Société pour l'accroissement de la Géographie » !

Quels rapports de personnes ont joué ? Louis-Mathieu Langlès a distingué J.-D. Barbié du Bocage, Jomard, Letronne et Walckenaër, membres comme lui de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, en raison de leur intérêt commun pour la géographie ancienne. Directeur adjoint du Dépôt de la Marine, membre de l'Académie des Sciences, marin et voyageur, Rossel ne pouvait qu'être du projet. Quant au mathématicien Fourier, il était lié avec la plupart des autres pères fondateurs de la Société : polytechnicien comme Jomard, de l'Académie des Sciences comme Rossel. Malte-Brun, enfin, le seul des huit qui ne fût pas de l'Institut, était en

¹ Voir **annexe B**.

² Alfred Fierro, *La Société de Géographie...*, *op. cit.*, pp. 7-11.

relation de longue date avec Langlès. Ce dernier avait chaudement pris sa défense lors du procès en plagiat que l'éditeur Édouard Dentu avait intenté à Malte-Brun en 1811. La prodigieuse capacité de travail de Malte-Brun a vraisemblablement conduit Langlès à l'introduire dans le petit groupe d'académiciens qui mettaient en place une « Société des sciences géographiques ». Mais l'idée ne semble pas avoir été facile à accepter par les autres membres, qui n'hésitent pas à... l'éliminer lors du vote du 23 juillet. Quant à Jomard, ses collègues de l'Institut ne paraissent pas avoir apprécié que le plus jeune d'entre eux, très actif, très désireux de prendre une part importante dans l'œuvre naissante, essaie de s'imposer à ses aînés. Jomard, conscient de cette sourde hostilité, faillit se retirer de la Société de Géographie en janvier 1822, et il bouda les réunions de la Commission centrale jusqu'au mois de mai !

Cette fondation de la « Société de Géographie de Paris » apparaît donc comme une revanche d'un double échec, celui de la fin du XVIII^e siècle, ce qui pose la question de savoir s'il n'y eut pas ici prolongement du siècle des Lumières — alors que les Académies évoquées plus haut étaient en déclin total — dans la mentalité, et, pourquoi pas, dans le recrutement social de cette « Société de culture ». Notons déjà qu'au XVIII^e siècle l'Académie était reconnue officiellement par le gouvernement, alors que la Société littéraire, qui parfois a pu la précéder, n'était que tolérée, dans certains cas avec une autorisation de l'administration ¹. Ce même phénomène de tentative avortée au siècle des Lumières s'était produit pour la Société asiatique en 1744, donc bien avant, et cette Société dut attendre 1822 pour voir vraiment le jour, soit une date presque exactement contemporaine de la naissance véritable de la Société de Géographie ². Imitant celle de Paris, des Sociétés de Géographie furent petit à petit fondées à Berlin en 1828, à Londres en 1830 — nous l'avons vu plus haut ³ —, à Saint-Petersbourg en 1845, à New York en 1851, à Genève en 1858, à Leipzig en 1861 et à Dresde en 1863. L'organisation de la Société de Géographie de Paris est facile à saisir, dans son institutionnalisation comme dans son vécu, dans la première car les statuts sont minutieux, ce qui est de tradition académique ⁴, dans son vécu car le jeu des institutions est très visible.

1 Cf. D.Roche, *Le siècle des Lumières en province (académies et académiciens provinciaux, 1680-1789)*, Mouton, 1978, 2 vol., 394 & 520 p., *passim*, et H.Blais & I.Laboulais dir., *Géographies plurielles. Les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines (1750-1850)*, L'Harmattan, 2006, 349 p., *passim*.

2 Société asiatique, *Le Livre du centenaire (1822-1922)*, Paris, 1922, VIII+294 p. ; Raymond Schwab, *La Renaissance orientale*, Payot, 1950, rééditions, Les Belles Lettres, 2014, 682 p., 2024, 454 p., livre II, chapitre II Ici encore, l'Angleterre ne fit que suivre : la Royal Asiatic Society est de 1823.

3 La Royal Geographical Society de Londres absorba le 23 juillet 1831 l'African Association et le 4 mars 1834 la Palestine Association, fondée en 1805.

4 Cf. D.Roche, *Le siècle des Lumières en province...*, *op. cit.*, tome I, pp. 96 & suiv.

Cette libre association est d'abord une forme de « démocratie par le cens ». Les membres de la Société de Géographie de Paris ont à payer lors de leur adhésion un droit d'entrée de 25 francs et chaque année une cotisation de 36 francs, chiffres considérables : permirent-ils d'équilibrer le budget¹ ? Pour le public, l'abonnement annuel au *Bulletin* revenait à 12 francs à Paris, 15 francs en province et 18 francs à l'étranger, soit la moitié de la cotisation de membre ! Je ferai plus loin des comparaisons un peu plus complètes, je mentionne quelques cas pour l'instant. À la Société de l'Histoire de France, la cotisation n'était que de 30 francs, mais à la Royal Geographical Society elle s'élevait à deux livres, avec un droit d'entrée de trois livres (une livre sterling vaut environ vingt-cinq francs) ; en outre, la cotisation de la Société de Géographie de Paris représentait à peu près la moitié de l'abonnement annuel à un quotidien et les deux livraisons mensuelles de la *Revue des deux mondes* coûtaient quatre francs. À la Société de Géographie, le prix payé est élevé, mais cela reste une « contribution » de *Société de pensée* et non de cercle aristocratique : rappelons en effet que le Jockey-Club français exige 300 francs... La libre association géographique est donc d'abord une forme de « démocratie par le cens ».

À quoi cela engage-t-il d'être membre de la Société ? Il n'y a que très peu de membres honoraires, qui étaient au XVIIIe siècle nombreux dans les Académies². Mais on trouve une distinction de fait entre les simples adhérents et ceux dont les noms reviennent plus souvent qu'à leur tour dans les *Bulletins*, eu égard à leur fécondité en comptes rendus et articles ou à leur assiduité aux séances³, cette dernière vérifiable par les registres de présence, entre commanditaires et commandités de la géographie si l'on veut. En ce qui concerne la « fécondité » des géographes en comptes rendus, plus significatifs à cet égard que les articles, on remarque dans les premiers *Bulletins* surtout les noms de Warden et de Jomard, les personnages en question étant d'ailleurs très rarement absents aux séances. L'activité normale consiste à envoyer des notes et à assister aux deux séances mensuelles de la Commission centrale, où tout membre a voix consultative, système imité plus tard par la Royal Geographical Society.

1 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1822-1823, p. 4 et livraisons postérieures pour vérification. Les membres actuels de la Société de Géographie accepteraient-ils de payer une cotisation de 140 € environ ? Aujourd'hui, la majeure partie des ressources provient de la location partielle de l'immeuble du boulevard Saint-Germain. Un peu plus loin, un tableau financier montrera qu'il y a déficit une année sur deux, en moyenne, en fait. Le niveau de la cotisation est nettement plus élevé que dans les autres Sociétés savantes, on le détaillera plus loin. Il est du type d'une association comme la Société d'encouragement pour l'industrie nationale (36 F aussi).

2 Dix sur quarante à l'Académie des Inscriptions, étudiée par Henri Duranton (« le métier d'historien au XVIIIe siècle », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, oct.-déc. 1976, pp. 481-500).

3 De la même façon, au XVIIe siècle « l'essentiel de l'activité académique retombe sur un nombre relativement limité d'individus, peut-être la moitié de l'Académie » des Inscriptions : ce sont presque des « professionnels », d'après H. Duranton.

On a, heureusement, des renseignements assez complets sur le nombre des membres présents ; on sait, par exemple, que de 1827 à 1833 participaient aux séances entre 7 et 20 membres de la Commission centrale (le plus souvent entre 11 et 15), ce qui n'est pas mauvais : la moitié environ des membres de la Commission centrale ¹. Surtout, l'on dispose des registres des présences aux séances de la Commission centrale des origines ou presque (début de 1822) à 1837, soit presque toute la période concernée par ce chapitre ². Malheureusement, n'étaient admis à le signer que les membres de la Commission centrale, qui, sur 36 membres officiels (parfois 35 seulement, car les membres décédés ne sont pas remplacés séance tenante), sont présents à raison des chiffres suivants :

14,6 en 1822 (21 séances, de 8 à 27 présents)
13,2 en 1823 (24 séances, de 7 à 19 présents)
10,3 en 1824 (25 séances, de 4 à 16 présents) ³
9,3 en 1825 (22 séances, de 3 à 16 présents) ⁴
7,4 en 1826 (25 séances, de 3 à 20 présents)
14,8 en 1827 (24 séances, de 9 à 26 présents)
16,5 en 1828 (26 séances, de 12 à 23 présents) ⁵
14,7 en 1829 (25 séances, de 9 à 19 présents)
15,6 en 1830 (24 séances, de 10 à 21 présents)
14,5 en 1831 (24 séances, de 9 à 22 présents)
14,1 en 1832 (24 séances, de 7 à 22 présents)
14 en 1833 (24 séances, de 9 à 22 présents)
11,4 en 1834 (23 séances, de 6 à 19 présents)
13,5 en 1835 (24 séances, de 6 à 25 présents)
12,3 en 1836 (23 séances, de 7 à 21 présents)
11,9 en 1837 (23 séances, de 7 à 20 présents)

Sans qu'il soit nécessaire de recourir à un graphique, on voit bien les difficultés des années 1824-1826, un relatif essoufflement dans les années 1834-1837, et l'absence totale d'influence de 1830, contrairement à une légende tenace.

Comment les membres de la Société de Géographie sont-ils accueillis, encadrés et dirigés ? ⁶ La Société de Géographie a une direction bicéphale constituée d'un « bureau » et d'une « Commission centrale », tous deux élus, pour des durées dissemblables, par une des deux assemblées générales annuelles des sociétaires. On

¹ Registre des « jetons de présence » 1827-1833, archives de la Société de Géographie de Paris, au siège, 184 boulevard Saint-Germain.

² Archives de la Société, au département des Cartes et Plans de la Bibliothèque nationale, cette fois-ci (série « par formats », colis « manuscrits in-4^o », n° 34).

³ Il y a eu, exceptionnellement, quatre séances en mars au lieu des deux habituelles. Les 4 présents concernent la séance du... 20 août.

⁴ Le 5 août, la Commission centrale se réunit à trois membres ! Les chiffres bas des années suivantes s'expliquent pour la même estivale raison.

⁵ Trois séances en février, ainsi qu'en mars et en novembre : la Société de Géographie met les séances doubles !

⁶ Je précise, pour ne plus revenir sur cette information matérielle de détail, que les règlements de la Société de Géographie se trouvent dans la première sous-chemise du colis n° 65 des archives et que de nombreux brouillons et avant-projets de statuts sont dans la chemise « Constitution, administration, fonctionnement » du colis n° 26.

s'aperçoit vite que le « bureau », formé pour une année d'un président — changé tous les ans et non rééligible de fait —, couramment désigné comme le « président de la Société de Géographie », de deux vice-présidents, de deux scrutateurs et d'un secrétaire, eux rééligibles, et très souvent réélus après une année d'intervalle, a un rôle assez honorifique, et que la direction effective est assurée par le « bureau » de la « Commission centrale »¹, et tout particulièrement par son secrétaire général, personnage-clef. Il n'y a, par conséquent, pas de réelle dyarchie et plus précisément encore le président est toujours une grande personnalité extérieure qui pendant un an donne du lustre à la Société : sa tâche est de pur apparat. Les scrutateurs sont presque toujours des personnages moins importants, mais assez décoratifs, tandis que les vice-présidents et le secrétaire sont le plus souvent d'anciens membres de la Commission centrale, récompensés de leurs bons et loyaux services, en tout cas des géographes plus actifs. La Société londonienne n'eut pas ce double système, mais un « Conseil » unique, de quinze membres, renouvelé par tiers tous les ans. Parmi les présidents français, on relève sans étonnement des noms comme ceux de Pierre-Simon de Laplace (1749-1827), le premier d'entre eux, de Chateaubriand, le troisième, de Cuvier, de Decazes (1833)², de Barante (1835), Guizot (1837), Salvandy (1838), Villemain (1841)...

Pourquoi Chateaubriand, ou qui élit-on en le choisissant, le pair de France, le ministre des Affaires étrangères « chassé » en 1824 ? Plus vraisemblablement le voyageur qui s'était en 1791 embarqué pour les États-Unis en ayant consulté des écrits de voyage, des traités de géographie et de botanique, le découvreur rentré du passage du Nord-Ouest, l'auteur de *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811) très certainement aussi. Il y avait inauguré l'hellénisme de plein air. Après lui, toute une théorie de pèlerins diversement passionnés s'est mise à défilier à travers l'Hellade, à la découverte du pays et du peuple grec. »³ Ce président d'un an ne devait pas, après, demeurer improductif : *Les aventures du dernier Abencérage* et *Les Natchez* sont de 1826, *Le voyage en Amérique* de 1827. Remarquons aussi qu'il appelle, dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, Humboldt son « illustre ami », qu'il nourrissait en 1821 un projet de voyage au cap Nord, et qu'il avait consulté Malte-Brun pour écrire *Les Martyrs*, parus au printemps 1809. Même question pour Georges Cuvier (1769-

1 La Société géologique de France sera ainsi organisée, avec un « bureau » et un « conseil » (*Bulletin* de 1830, p. 6).

2 L'ancien favori de Louis XVIII n'adhère que lorsqu'il devient président, comme beaucoup de ces personnalités.

3 Voir pour Chateaubriand la préface de Gustave Fougères à l'ouvrage d'Eugen Lovinescu (1881-1943), *Les voyageurs français en Grèce au XIXe siècle (1800-1900)*, Champion, 1909, VI+228 p., l'édition Levaillant des *Mémoires d'outre-tombe*, 3e partie, pp. 58 & 708-709, et 2e partie, p. 251. Chateaubriand s'intéressait aux Sociétés savantes : il était « membre fondateur » de la Société de Géographie de Paris (voir plus haut), vice-président en 1821, membre de la Société asiatique dès la fondation (Société asiatique, *Le Livre du centenaire (1822-1922)*, Paris, 1922, VIII+294 p., p. 7 ; R.Schwab, *La Renaissance orientale*, Payot, 1950, rééditions, Les Belles Lettres, 2014, 682 p., 2024, 454 p., livre IV, chapitre I).

1832) que pour Chateaubriand : qui élit-on ? Le fondateur de l'anatomie comparée, issu d'une famille protestante de Montbéliard et membre de l'Académie française depuis dix ans ? Le baron (1820) ? L'ancien maître des requêtes au Conseil d'État (1813), membre du Comité de l'Intérieur en 1814, homme d'État du ministère Villèle aux « talents fort ordinaires », mais traitant facilement « toutes les matières auxquelles il appliquait sa vaste intelligence et sa prodigieuse activité », et qui devait devenir Pair de la monarchie de Juillet ? Ces trois personnages à la fois, bien sûr ¹.

Parmi les scrutateurs, on trouve le baron Benjamin Delessert (1773-1847, premier bureau), le baron de Rothschild (1838), d'assez nombreux directeurs au ministère des Affaires étrangères... Parmi les vice-présidents, on peut citer Edme-François Jomard, David Warden, le baron Charles-Athanase Walckenaër, le baron Jacques Roger, Jean Roux de Rochelle...

Edme-François Jomard (1777-1862) fut l'un des plus importants fondateurs de la Société et le nom que l'on relève le plus fréquemment dans les Commissions centrales successives, qu'il présida très souvent ² ; après sa vice-présidence du bureau, il fut le deuxième vrai géographe — le premier ayant été Humboldt — à présider la Société de Géographie, en 1848, mais jamais il ne fut secrétaire général, un *cursus honorum* géographique incomplet, donc. Neuvième ou quatorzième enfant d'un soyeux lyonnais établi à Versailles, afin de pourvoir aux besoins de la Cour, il passa par l'École des Ponts et Chaussées, puis par la première et enthousiaste promotion de Polytechnique ; sa vie s'orienta définitivement par sa participation comme savant à l'expédition d'Égypte. Toute la vie de Jomard fut marquée par l'expédition de 1798 et les amitiés très solides qu'elle avait fait naître : il fut « le dernier Égyptien » ³. Comme beaucoup de ses camarades, il souffrit d'ophtalmies en Égypte et toute sa vie de maux d'yeux récurrents. Qu'est-il en 1821, au moment de la fondation de la Société de Géographie ? Un « Égyptien », comme on a dit dès le début du siècle, un ancien ingénieur géographe militaire, l'ancien chef du bureau d'Instruction publique à la Préfecture de la Seine (1815-1823), un bourgeois parisien confortablement installé dans la vie, bénéficiant d'un traitement substantiel, d'un réseau d'amitiés et de protections, d'un réseau de correspondants cordiaux (dont Joseph Banks, 1743-1820). Il s'est — bien — marié, en 1816 (⁴), il entre à

1 Les citations sont extraites de Charles Lemercker de Longré, baron d'Haussez, *Mémoires du Baron d'Haussez, dernier ministre de la Marine sous la Restauration, publiés par son arrière-petite-fille la duchesse d'Almazan*, C.Lévy, 1896-1897, 2 vol., tome I, pp. 400-401.

2 Une douzaine de fois, selon mes pointages, et seize fois vice-président. De 1850 à sa mort, il a toujours une des deux fonctions. C'est lui qui, grâce à ses relations, avait procuré un abri à la Société de Géographie naissante, dans les locaux de la Société d'encouragement pour l'Industrie nationale, dont il était le secrétaire adjoint en 1821 (colis n° 26 des archives).

3 Sous-titre d'Yves Laissus, *Jomard, le dernier Égyptien*, Fayard-Le Grand Livre du Mois, 2004, 654 p.

4 Mais son épouse meurt en 1833.

l'Institut deux ans plus tard (Académie des Inscriptions et Belles Lettres): « le vendredi va devenir une journée chargée pour Jomard. Après la séance de l'Académie, l'après-midi, s'ajoute bientôt, en soirée, celle de la Société de Géographie... » 1. Mais la publication de la *Description de l'Égypte* est ensablée, il faut à Jomard s'occuper, en plus, de l'édition Panckoucke et il traîne de violents différends avec Jean-François Champollion, qui vient de percer le secret des hiéroglyphes (1822).

« Les vendredis soir, Jomard prend part, une semaine sur deux, à la commission centrale de la Société de Géographie. Toujours à pied, disent ses contemporains, l'infatigable Jomard se rend de la rue de Grenelle, où il habite, à l'Institut de France, quai de Conti, où sont aussi les bureaux de la Commission d'Égypte; ou bien il gagne la rue Taranne, aujourd'hui disparue, où les sociétés d'Instruction élémentaire et de Géographie occupent, au n° 12, le même immeuble; ou bien encore, il rejoint la rue du Bac où la Société d'encouragement a son siège. Pendant toute sa longue vie, d'une adresse à l'autre, il parcourra le cœur de Paris, lié par lui à tant de souvenirs... » 2.

Bientôt Jomard achètera une maison de campagne à Lozère, près de Palaiseau; en 1849 il fera entrer à la Société de Géographie son fils Edmond, « voyageur » dillettante; il présidera deux fois l'Institut, où il sera toujours un Académicien exemplaire. Et Jomard se fera l'apôtre de l'« ethno-géographie » 3.

Il dirigea la colossale publication de la *Description de l'Égypte* jusqu'à l'achèvement de celle-ci en 1829, fut le créateur avec le préfet de la Seine Chabrol de Volvic 4, en 1815, de la Société de l'Enseignement mutuel — on connaît les médaillons de céramique du n° 6 de la rue du Fouarre —, puis conservateur — aux appointements annuels de 6 000 francs 5 —, à compter du premier janvier 1829 et jusqu'à sa mort, du « Département des Cartes géographiques et Plans » de la Bibliothèque royale, qui portait officiellement le titre de « Département des cartes géographiques et Plans » depuis l'ordonnance de novembre 1828, qui l'avait substitué à celui du « Dépôt de géographie », créé à la Bibliothèque royale en mars de la même année. La nomination de Jomard fut justifiée *a posteriori* le 30 mars 1828 par la vocation du Dépôt à recevoir « les plans et cartes, documents statistiques, objets et instruments divers produits par les voyages, et notamment les planches et dessins, manuscrits et imprimés, de l'expédition d'Égypte ». Il fut complété, le 26 avril 1830, par des séries géographiques jusque là conservées aux Estampes. D'ailleurs, Jomard

1 Y.Laissus, *Jomard, le dernier Égyptien*, op. cit., p. 168.

2 *Ibid.*, p. 216. On peut ajouter que Charton habitait aussi le 12 de la rue de Taranne, cf. A. & C. Lagarde, *Édouard Charton (1807-1890) et le combat contre l'ignorance*, Presses universitaires de Rennes, 2006, 248 p., p. 25.

3 *Ibid.*, pp. 416, 473 & 503.

4 Un autre « Égyptien », que Jomard avait caché chez lui pendant les Cent Jours.

5 Plus une indemnité de « frais de bureau » de 4 000 F et une pension de 1 500 F en qualité d'« homme de lettres ».

fut secondé, beaucoup plus que par son ami et conservateur-adjoint Walckenaër, par son ancien collaborateur de la Commission d'Égypte, le chevalier Achille de La Garde de la Pailleterie (1781-1861) et par l'employé André Joyau, attaché à la Commission d'Égypte de 1810 à 1833 et entré à la Bibliothèque royale en 1833. Jomard sera remplacé par Eugène Cortambert, dont le fils Richard remplacera de La Garde.

À la mort de Jomard, le Département comptait environ 46 000 cartes et figurait parmi les plus célèbres dépôts du monde. Jomard avait dû se défendre contre les jalousies du dehors et du dedans, assurer le plus souvent aux moindres frais la marche du service qu'il conciliait avec ses travaux personnels, son activité à l'Institut et celle à la Société de Géographie, et il s'était fait l'apôtre des cartes en relief. La cession en 1924 par le ministère des Affaires étrangères de la collection du géographe Jean-Baptiste d'Anville (1697-1782)¹ et le dépôt en 1947 par le service hydrographique de la Marine de ses archives cartographiques antérieures à 1800 ont parachevé l'œuvre de Jomard². Le département des Cartes et Plans compléta les quatre départements antérieurs (Livres imprimés, Manuscrits, Médailles et Antiquités, Estampes), Jomard y mena une politique intense d'acquisitions, entretint une immense correspondance avec savants et voyageurs du monde entier, appartenant à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, était très lié à un Salvandy cité il y a peu et évoqué plus loin, fut le protecteur de René Caillié et se conduisit ici et là en généreux mécène culturel. Sa renommée était telle que cinq ans après sa mort, la somme recueillie au Sénégal pour une souscription nationale en faveur d'un voyage en Afrique lui fut adressée à Paris³ ! Symétrique dans le mythe, le vice-président de la Société de Géographie Robert Perret (1881-1965), au deuxième centenaire de la naissance de Laplace, fit dans son discours publier une « note sur le projet d'une Société géographique » en 1785 par un Jomard qui n'avait alors que... huit ans⁴ !

¹ L.Haguet et C.Hoffman dir., *Une carrière de géographe au siècle des Lumières. Jean-Baptiste d'Anville*, Oxford, Voltaire Foundation, 2018, 494 p.

² D'après la biographie, très complète, précise et tout à fait définitive, d'Yves Laissus, *Jomard, le dernier Égyptien*, op. cit. Voir également Charles du Bus, *Edme-François Jomard et les origines du Cabinet des Cartes*, manuscrit, s.d. (1930, à cause d'une mention p. 1), 6 feuillets, notice 4275 du colis n° 70 des archives de la Société de Géographie, justement déposées au département en question. C'est le manuscrit d'un article paru dans le *Bulletin de la section de géographie du C.T.H.S.*, 1931, tome XLVI, pp. 1-128. Voir aussi Monique Pelletier, « Organisation et développement d'une collection. Jomard et le département des Cartes et Plans », *Bulletin de la Bibliothèque nationale*, 1979, pp. 16-27 et H.Richard, « La création du département des Cartes géographiques de la Bibliothèque royale », dans Collectif, *Naissances de la géographie moderne (1760-1860). Lieux, pratiques et formation des savoirs de l'espace*, ENS éditions, 2010, 288 p., pp. 245-262. Je remercie, de surcroît, Mme Élisabeth Boselli (1914-2005), descendante de Jomard, des renseignements très précis qu'elle m'a communiqués.

³ *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1867, p. 551.

⁴ *Acta Geographica*, mai-août 1949, p. 2. Pendant 41 ans, il est vrai, Jomard avait été « l'élément le plus stable, le plus assidu, le plus durable de la Société de Géographie », et il avait présenté près de la moitié des candidats à l'admission. Élu en 1818 à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, il se fit traiter de Diafoirus de la science par Paul-Louis Courier, candidat malheureux ! Le visage intellectuel et grincheux de Courier (1772-1825) a été

Le baron Charles-Athanase Walckenaër (1771-1852), d'une famille d'origine hollandaise, présida lui aussi, après coup, la Société (en 1846), également après avoir plus souvent qu'à son tour dirigé la Commission centrale. Élevé par son père le notaire royal, financier et mécène Charles-Nicolas Duclos du Fresnoy (1733-1794), dont il était le fils naturel, ce polytechnicien — lui aussi, il est de la même promotion que Jomard, Chabrol de Volvic et Tupinier — connut également une carrière administrative : secrétaire général de la préfecture de la Seine (1816-1826), préfet de la Nièvre (1826-1828), puis de l'Aisne (1828-1830), il se signala surtout par son goût prononcé pour l'entomologie, la Société de Géographie de Paris et les publications, qu'il eut multiples et très copieuses. J'en retiendrai essentiellement une *Histoire générale des voyages ou nouvelle collection des relations de voyages par mer et par terre* en 21 volumes, qui auraient dû être 50 à 60 ! 1 Fait baron en 1823, il choisit des armes de géographe 2. L'Institut l'accueillit, comme Jomard, en 1833 (3). De 1839 à sa mort, il occupa à la Bibliothèque royale, près de Jomard, le poste de conservateur-adjoint du Cabinet des cartes. De 1840 à 1850, il est secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions. Il a signé le contrat de mariage de Jomard et, toute sa vie, il reste lié à celui-ci par une vive amitié 4.

Il faut ajouter que les membres de la Société de Géographie ont toujours souhaité avoir quelque ministre comme président et que leur « cible » favorite fut toujours le ministre de la Marine et des Colonies, trait révélateur de leur conception de la géographie. Ainsi, Chabrol de Crouzol et Hyde de Neuville présidèrent la Société, mais Portal, l'homme du « règne des Bordelais », de la « politique des armateurs », quitta un peu trop tôt le ministère !

La Commission centrale, élue pour cinq ans et renouvelée par tiers, est composée de 36 membres, rééligibles : très fréquemment, tous les membres sortants

classiquement présenté par A.Jardin, *Histoire du libéralisme politique de la crise de l'absolutisme à la constitution de 1875*, Hachette, 1985, 437 p., pp. 243-245. La Société d'enseignement mutuel était une entreprise d'éducation populaire. Le domaine de prédilection de Jomard était l'Afrique. (A.Fierro, *La Société de Géographie. 1821-1946, op. cit.*, pp. 13-14).

1 Charles Walckenaër, *Histoire générale des voyages ou nouvelle collection des relations de voyages par mer et par terre*, Paris, 1826-1831. Plan général géographique. Étudiée plus loin dans son contexte intellectuel. Walckenaër se prénomma Charles-Athanase. Ayant résilié toutes ses fonctions à l'arrivée au pouvoir de Louis-Philippe, il ne participa plus que de façon superficielle et épisodique aux travaux de la Société de Géographie, jusqu'à sa mort.

2 Coupé : au 1, d'azur au globe terrestre d'argent ; au 2, de gueules au vaisseau d'argent, voyageant à senestre sur une mer de sinople ! Voir E. de Séville et F. de Saint-Simon, *Dictionnaire de la noblesse française*, Paris, S.E.C., s.d. (1975), 1 214 p., et un *Supplément*, 1977, 668 p., p. 999.

3 Notice par Cortambert dans le *Bulletin de la Société de Géographie* du 1er sem. 1853, pp. 53-73. Références diverses pour les présidences et vice-présidences. Walckenaër entra à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1812 et en fut le secrétaire perpétuel de 1840 à 1852 (R.Dussaud, *La nouvelle Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (1795-1914)*, Paris, Geuthner, 1946-1947, 2 vol., 967 p., p. 236).

4 Y.Laissus, *Jomard, le dernier Égyptien, op. cit.*, p. 154.

sont réélus « presque à l'unanimité » 1. À partir de 1824, la mesure étant ratifiée par l'assemblée générale du 1er décembre 1826, apparaissent des « membres adjoints de la Commission centrale », qui composent une véritable « liste d'attente », de brève durée d'ailleurs, un adjoint remplaçant au bout de quelques mois un titulaire absentéiste ! Les 36 membres de la Commission centrale s'étaient bien moins que les présidents illustrés dans la politique ou les lettres, mais davantage dans la géographie ou les sciences. C'est encore plus vrai pour le bureau de la Commission, élu par les 36 membres (un président, un secrétaire général, des vice-présidents, un trésorier, un « archiviste-bibliothécaire »). Le premier, déjà, est ainsi composé de Conrad Malte-Brun (secrétaire général), de Jean-Denis Barbié du Bocage, d'Alexandre de Humboldt, de Champollion jeune et de Cuvier 2 : nous sommes ici en pleine institution de culture, en plein « bureau d'esprit ».

La Commission centrale se ramifie en plusieurs sections, de publication, de comptabilité, de correspondance, et, un peu plus tard, du *Bulletin de la Société de Géographie*. Elle souffre d'absentéisme, ce que le registre de présence permet de déplorer, mais cet absentéisme provoque un renouvellement progressif de la commission. Ce système bicéphale devait durer jusqu'en 1919 : l'assemblée générale du 23 mai décida alors la suppression du bureau de la Commission centrale, le maintien de celui de la Société, le secrétaire général de la Commission centrale prenant le titre de « secrétaire général de la Société de Géographie », que l'appellation courante lui avait d'ailleurs reconnu bien volontiers dès le XIXe siècle. À partir du 6 décembre 1918, le prince Roland Bonaparte avait assumé la charge des deux présidences (Commission centrale et bureau de la Société de Géographie). L'assemblée générale extraordinaire du 26 mai... 1956 entérinera cet état de fait, plaçant par une modification des statuts la Société et la Commission sous l'autorité d'un Président unique nommé « Président de la Société de Géographie » 3.

On comprend aisément que le président (« du bureau de la Société de Géographie ») soit au XIXe siècle souvent absent lors des assemblées générales, retenu par le conseil des ministres ou une ambassade à Saint-Pétersbourg 4 ; mais ces absences ne sont pas systématiques : Guizot, par exemple, absent à l'assemblée générale du 30 mars 1838 — ce qui ne l'empêche pas d'être quelques jours plus tard

1 Voir par exemple l'assemblée générale du 3 décembre 1841 (*Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1841, p. 476).

2 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1822-1823, pp. 11-12 & 24. Les détails concernant l'organisation figurent dans le règlement (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1822-1823, pp. 3-8).

3 Je donne en **annexe C** la liste des présidents et secrétaires généraux depuis l'origine.

4 Cas du baron de Barante à deux reprises (*Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1825, p. 343 et 1er sem. 1836, p. 304).

nommé président honoraire 1 — avait présidé celle du 1er décembre 1837. On comprend que ces personnages n'adhèrent souvent à la Société... qu'au moment de leur élection à la présidence ! Ainsi procède Guizot, surtout connu pour être l'un des vingt fondateurs en 1833 de la Société de l'Histoire de France, qu'il présida à la mort de... Barante, en 1866. D'autre part, il participa à des assemblées générales de la Société des missions évangéliques. Dans ses mémoires 2, il écrit à propos de l'exploration du Pacifique :

« De 1740 à 1840, les noms et les récits des voyageurs abondent [...], courageux et savants marins dont l'Europe entière a suivi avec un vif intérêt les aventures et mis à profit les travaux. Les établissements coloniaux, commerciaux, pénitentiaires, ont surgi à la suite des voyages, et l'Océanie est maintenant l'un des grands théâtres où se déploie la civilisation humaine, et vers lesquels se portent les affaires comme la curiosité du public européen. »

Plus loin, il écrit :

« Parmi les hommes engagés dans les carrières scientifiques, quelques-uns surtout m'inspiraient un vif et particulier intérêt ; c'étaient les voyageurs savants, ces hardis pionniers de la science et de l'intelligence qui, pour conquérir à leur pays des connaissances et des relations nouvelles, pour agrandir sa renommée et sa fortune, vont user au loin, à travers toutes sortes de souffrances et de périls, leur jeunesse, leur courage, leur santé, leur vie, et qui, revenus dans leurs foyers, n'y retrouvent même pas la modeste situation qu'ils y avaient eu en les quittant, et ne savent seulement pas s'ils parviendront à mettre sous les yeux du public les trésors de sciences et de nouveauté qu'ils ont amassés pour lui. »

Guizot s'était occupé de la publication des travaux de Champollion jeune et de Victor Jacquemart ; très favorable aux Académies, il s'était efforcé de développer les Sociétés savantes dans les départements, on le sait 3.

J'ajoute que les cas de refus sont très rares : il ne s'en produisit qu'un, en 1832, quand d'Argout, ministre du Commerce et des Travaux publics, sollicité une deuxième fois — il avait déjà été élu en mars 1831 — déclina l'offre de présider à nouveau la Société 4. Le nouveau président tente fréquemment dans son discours de

1 Il envoie des remerciements le 7 avril (pièce 3431 du colis n° 21).

2 François Guizot, *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, Paris, Michel-Lévy, 1858-1867, 8 vol.

3 Sources : *Mémoires pour servir...*, tome 6, p. 43, tome 3, pp. 131-132, 132-133, 159-163 & 177, Société de l'Histoire de France, *Notices et documents publiés par la Société de l'Histoire de France à l'occasion du 50e anniversaire de sa fondation*, Paris, 1884, LVI+464 p., *Bulletin de la Société de l'Histoire de France*, 1834, p. 8, *Journal des missions évangéliques*, 1826, p. 186. Rien, en revanche, dans Douglas Johnson, *Guizot. Aspects of French history. 1787-1874*, Londres & Toronto, 1963, X+469 p. et dans les Actes du Colloque Guizot de 1974, publiés dans le supplément au *Bulletin de la Société d'histoire du protestantisme français*, 1976. Mais se référer à J.-M. Pire, *Sociologie d'un volontarisme culturel fondateur. Guizot et le gouvernement des esprits (1814-1841)*, L'Harmattan, 2002, 270 p.

4 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1832, p. 114. Il était entré à la Société en 1830, donc avant sa présidence, à l'inverse de Guizot. Apollinaire d'Argout (1782-1858) avait été ministre de la Marine en 1830-1831 et cessé de l'être juste avant sa présidence, pour détenir le portefeuille du Commerce et des Travaux publics jusqu'en décembre 1832. Prosper Mérimée, qui fut son chef de bureau au ministère de la Marine, ne parle pas de sa présidence, cf. *Correspondance générale établie et annotée par M. Parturier*, tome I (1822-1835), Privat,

réception de justifier le choix qui vient d'être fait par l'assemblée générale, ce qui nous vaut des exercices de style du genre de celui de Narcisse-Achille de Salvandy (1795-1856), ministre de l'Instruction publique élu président le 1er décembre 1838 :

« appelé à ce fauteuil par vos suffrages, je ne me méprends pas sur les motifs de votre choix. Je vous étais étranger, je suis étranger à vos travaux. Si j'ai accepté l'honneur que vous m'avez fait, c'est que je pense, comme vous, que la première obligation du poste dans lequel votre bienveillance venait me chercher est de me mettre tout entier au service de la Science et des institutions qui la propagent. » 1

Toutefois, Narcisse-Achille de Salvandy soutint les Sociétés savantes, subventionna la Société des sciences et des lettres de Blois, la Société statistique des Deux-Sèvres et d'autres, versa des secours à René Caillié et entra en relation avec les milieux scientifiques étrangers. En définitive, nous avons donc dans cette Société de culture qu'est la Société de Géographie de Paris un phénomène reproduisant celui qui, à la même époque, et surtout sous la monarchie de Juillet, peuplait l'Institut de notables 2.

Il faut préciser encore que les membres de la Société de Géographie ont toujours souhaité avoir quelque ministre comme président et que leur cible favorite — trait révélateur de leur conception de la géographie, que j'analyserai plus loin — fut toujours le ministre de la Marine et des Colonies : Christophe Chabrol de Crouzol (1771-1836, ministre de 1824 à 1828, Hyde de Neuville, en 1828-1829, présidèrent ainsi la Société 3. D'une famille anoblie en 1767 (4), destiné d'abord à l'état ecclésiastique, le premier s'orienta vers une carrière administrative, après son refus de prêter serment à la Constitution civile du Clergé et son emprisonnement sous la Terreur : auditeur, puis maître des requêtes au Conseil d'État, fait comte en 1810, il se rallia aux Bourbons, resta au Conseil d'État, puis fut préfet du Rhône,

1941, LIV+486 p. On connaît la formule de Mérimée, employée dans une lettre à Stendhal datée du 15 mars 1831 : « Je quitte la Mer et vais aux Arts avec Apollinaire » ! Sa nomination, par Thiers, comme Inspecteur général des Monuments historiques fera échapper ce cousin de lieutenant de vaisseau à la « racaille » (évoquée dans la même lettre à Stendhal) et aux « tempêtes » (lettre de mars 1831 à Sophie Duvancel).

1 *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1838, pp. 305-306. À voir sur Salvandy : Louis Trénard, *Salvandy en son temps. 1795-1856*, Lille, R.Giard, 1968, 944 p., notamment p. 485.

2 Cf. René Rémond, *La droite en France de la Première Restauration à la Cinquième République*, Aubier, réédition, 1963, p. 88 : « des illustrations de la politique peuplent l'Académie française : Guizot, Thiers, Molé, Pasquier, Dupin, Rémusat, Salvandy. C'est le début d'une intimité entre le régime et l'Institut, comparable à celle de la fin du Directoire, et qui va faire pour un demi-siècle de l'Académie française, et plus encore, de celle des Sciences morales et politiques, des salons orléanistes. » Le grand voyageur que fut Adolphe Thiers rêva d'aventures géographiques. Il envisagea d'accompagner le capitaine Cyrille Laplace (1793-1875) qui préparait un grand voyage de circumnavigation dont il aurait été l'historiographe : il fut reçu à ce sujet par Hyde de Neuville, mais le renvoi du ministre Martignac le 6 août 1829 fit tout échouer. En 1871, il répondit longuement au savant suisse Louis Agassiz (1807-1873) qui dans une lettre envoyée des États-Unis avait souligné la déchéance, selon lui, de la « France scientifique » (Pierre Guiral, *Adolphe Thiers, ou de la nécessité en politique*, Fayard, 1986, 622 p., pp. 53 & 370).

3 Chabrol fut élu le 23 mars 1827, Hyde le 27 mai 1829.

4 Christophe Chabrol de Crouzol vécut de 1771 à 1836. Voir plus loin son frère, Chabrol de Volvic.

ministre de l'Intérieur de 1817 à 1820, député de 1820 à 1822. Pair de France en 1823, après avoir été confirmé dans son titre de comte en 1816, Chabrol eut à subir les railleries des journaux de l'opposition sur l'incompétence présumée de cet Auvergnat promu ministre de la Marine le 4 août 1824, ce qui ne l'empêcha pas d'avoir le portefeuille des Finances d'août 1829 à mai 1830.

D'une famille d'origine anglaise émigrée en France en 1745 à la suite des Stuarts, Jean Hyde de Neuville (1776-1857) se dépensa « pendant vingt ans avec un aventureux courage dans des conspirations audacieuses et obscures » d'un ardent royalisme : il en fut récompensé par un titre de baron. Ministre de la Marine à la fin de la Restauration, il tint le 26 juillet 1828 un discours de « patriote » fervent défenseur des colonies :

« Abandonner les colonies ? Les colonies ne sont-elles pas françaises ? Ne font-elles pas partie de la grande famille ? Elles ont été fondées par des Français et sont habitées par des Français. S'il était permis de mettre en question l'existence des colonies parce qu'elles sont plus ou moins onéreuses, on pourrait également, Messieurs, demander si tel ou tel département n'est pas plutôt une charge qu'un profit. Les colonies, c'est la France : aucun pouvoir autre que la force des choses ne peut les détacher de la monarchie. » ¹

Député ultra de la Nièvre, il ménagea, du ministère de la Marine, le monde libéral et aurait pu sans difficulté négocier son ralliement en 1830 : il en alla autrement, car il fut le seul député à défendre en juillet 1830 les droits du duc de Bordeaux, et il incarna aussitôt le type du légitimiste qui renonce à la vie publique. Son passage à la Société de Géographie semble l'avoir peu marqué : il n'en parle pas dans ses mémoires ².

Hélas pour la Société, Portal, l'homme du « règne des Bordelais », de la « politique des armateurs » ³, quitta le ministère le 14 décembre 1821, et il lui échappa donc, mais elle se consola en le nommant, en mars 1825, vice-président ! ⁴ Je

¹ Cité par Charles-Robert Ageron dans *France coloniale ou parti colonial ?*, PUF, 1978, 302 p., p. 15.

² Baron Jean-Guillaume Hyde de Neuville, *Mémoires et souvenirs du Baron...*, Paris, 3 vol., les tomes II (1890) et III (1892). Autre source : *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1829, p. 186. Ouvrage fondamental : Fr. Watel, *Jean-Guillaume Hyde de Neuville (1776-1857), conspirateur et diplomate*, Imprimerie nationale, 1998.

³ Pour reprendre les termes utilisés d'abord par Chr. Schefer dans *La France moderne et le problème colonial*, tome I, *Les traditions et les idées nouvelles. La réorganisation administrative. La reprise de l'expansion (1815-1830)*, Paris, 1907, XX+460 p.

⁴ Né près de Montauban, dans une famille de fortune médiocre, envoyé à 18 ans chez un armateur bordelais, armateur lui-même à partir de 1789, président de la Chambre de commerce de Bordeaux sous le Consulat, maire de la ville, Barthélémy d'Albarèdes, baron de Portal (1765-1845) fut aussi maître des requêtes au Conseil d'État sous l'Empire, directeur des colonies au ministère de la Marine (1815-1848), ministre de 1818 à 1821, puis pair et ministre d'État. Notons qu'il adhéra dès leur fondation à la Société de Géographie de Paris et à la Société asiatique. D'après le *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1825, p. 4, Société asiatique, *Le Livre du centenaire (1822-1922)*, Paris, 1922, VIII+294 p., p. 7, Baron Portal, *Mémoires*, Paris, 1846, IV+379 p. (malheureusement, ils s'arrêtent en 1820) et Albert Duchêne, *La politique coloniale de la France. Le ministère des Colonies depuis Richelieu*, Paris, 1928, XVI+347 p., *passim*. La notice d'*Hommes et Destins, dictionnaire*

termine la présentation des conditions de naissance d'une association de géographes et d'affirmation d'une sensibilité en citant les quelques lignes par lesquelles le *Bulletin* de la Société rend compte de l'accession de Chabrol de Crouzol, que je viens de présenter, à la présidence, car elles ont valeur générale.

« Monsieur Jomard annonce que le bureau s'est présenté le 30 mars [1827] à l'audience de M. le comte Chabrol de Crouzol, ministre de la Marine et des Colonies, pour lui faire part de sa nomination à la place de Président de la Société. Son Excellence a répondu qu'elle acceptait avec plaisir les fonctions qui lui sont confiées, et qu'elle tenait à honneur de présider une association estimable, créée dans des vues d'utilité générale. Le Ministre a promis de seconder la Société pour tout ce qui regarde la navigation et le commerce maritime, et en général dans tous ses rapports avec le département de la Marine. Il a également promis son assistance particulière pour les relations que la Société se propose d'entretenir avec les colonies, et de recommander ses travaux à MM. les Ministres de l'Intérieur et des Affaires étrangères. » 1

En naissant et en s'organisant, la Société de Géographie de Paris s'est donc affirmée en tant que libre association de notables, coupés du peuple des sujets *régnicoles* du roi Louis XVIII, puis de son frère Charles X, par la barrière de la cotisation. Être membre agrège à une « démocratie par le cens » qui rappelle — il faudra poursuivre la comparaison — les institutions de culture et la société des Lumières du siècle précédent. Appartenir à la direction, bicéphale, de la Société implique un type de relation avec le pouvoir qu'il faudra préciser, de même qu'il faut dans l'immédiat détailler la composition sociale de la Société lors de ses deux premières décennies d'existence.

biographique d'Outre-Mer, n° 2 de la nouvelle série des Travaux et Mémoires de l'Académie des Sciences d'Outre-Mer, 6 tomes dont l'un en deux vol., Paris, 1975-1986, n'apporte pas grand-chose (tome V, pp. 446-448), ce qui est peu fréquent de la part de cette remarquable entreprise.
1 Séance du 6 avril (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1827, p. 195).

COMPOSITION SOCIALE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS PENDANT SES DEUX PREMIÈRES DÉCENNIES (1821-1842)

On peut véritablement décrire, grâce à ses archives (deux dépôts) et ses copieuses publications, une Société de Géographie de Paris fondamentalement et volontairement élitiste. Dans les *Bulletins de la Société de Géographie*, à compléter par les archives, abondantes, le chercheur dispose de listes récapitulatives des membres et des listes des admissions opérées successivement. Très exactement, on a les listes récapitulatives des membres à la date du 15 décembre 1821, puis en 1831 et en 1832 (1), les listes des admissions enregistrées dans les années 1822 à 1842, en listes certes éparses car mensuelles 2 et jamais colligées, mais qui complètent agréablement les listes récapitulatives 3, et enfin un tableau récapitulatif, doublé d'un graphique, des seuls effectifs allant jusqu'en 1875, tableau et graphique tardivement publiés 4. À l'inverse, on ignore tout des démissions et des décès, tout au moins sous l'angle statistique pour ces derniers.

Les nombreuses listes de membres sont une grande joie pour l'historien : les aspects sociaux d'ensemble peuvent être scrutés, précédés d'une triple étude des effectifs, de la répartition géographique sur la carte du royaume et de la présence des honneurs au sein de la Société. Pouvoir utiliser une telle « matière première » permet de répudier toute histoire « pointilliste » et de convention des géographes en Société. Il s'agit d'une profonde originalité française, et on doit déplorer l'absence de telles listes à l'étranger.

Après une présentation d'ensemble de la composition sociale de la Société de Géographie pendant ses deux premières décennies d'existence, j'évoquerai les différents groupes sociaux qui la font vivre, ce qui me conduira à établir des comparaisons, surtout avec d'autres associations. Les aspects sociaux d'ensemble

1 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1822-1823, pp. 12-24. Rappelons qu'ils portent le titre, purement honorifique, de « membres fondateurs ».

2 Elles sont donc à pointer, avant utilisation, dans les tables des matières des volumes du *Bulletin de la Société de Géographie*, travail fastidieux mais simple.

3 J'ai regroupé ces listes en listes annuelles, pour plus de commodité.

4 Cette publication a été le fait de Victor-Adolphe Malte-Brun, à la fin du *Bulletin de la Société de Géographie* du premier semestre de 1875 ; elle a été recopiée par le baron Hulot dans *La Géographie* de 1906, p. 80. Malte-Brun s'appuie sur des sources vraisemblablement manuscrites, détruites ou perdues par la suite. Je n'ai découvert ces renseignements qu'après ma communication « La Société de Géographie de Paris dans le mouvement social de la première moitié du XIXe siècle (1821-1864) », *Actes du 104e Congrès national des Sociétés savantes, Bordeaux, 1979*, Paris, 1980, pp. 27-41. J'y ai donc par erreur déclaré qu'on ne possédait « après 1821 qu'une seule indication d'effectif global, pour 1827 » (p. 29). Dans le graphique qui va suivre j'ai rectifié quelques chiffres, grâce au *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1824, pp. 236 et 259, et à l'aide d'un élémentaire bon sens : Jomard annonçant 378 membres à l'assemblée générale du 14 décembre 1827 (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1827, p. 334) se trompe manifestement de 100 unités, ou alors il s'agit d'une faute d'impression !

peuvent être étudiés, précédés d'une triple étude des effectifs, de la répartition géographique sur la carte du royaume et de la présence des honneurs au sein de la Société.

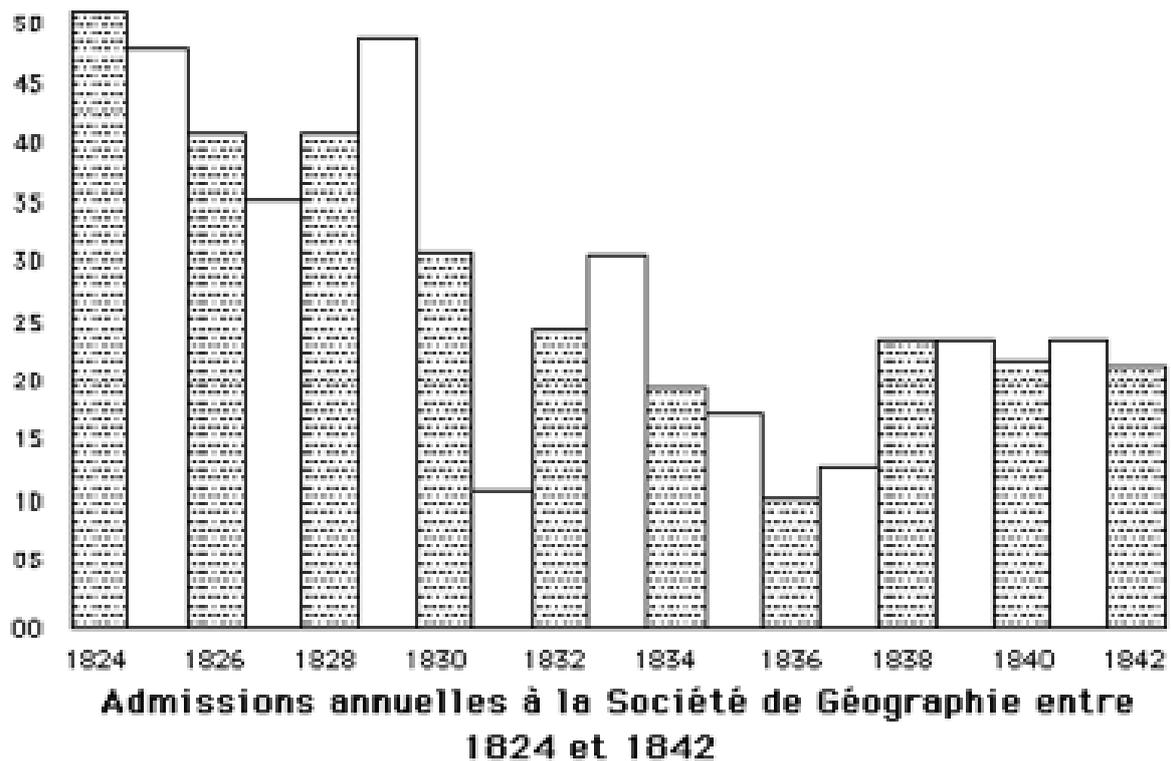


Les membres de la Société de Géographie entre 1821 et 1842

Les effectifs globaux de fin d'année sont représentés par le graphique ci-dessus : initialement de 217 adhérents, ils montent très irrégulièrement jusqu'à 300 en 1828-1829, puis redescendent lentement et régulièrement jusque vers 150 membres. Les deux années 1822 et 1823 (1) avaient vu s'opérer 107 admissions ; pour les années suivantes les chiffres annuels d'entrée sont beaucoup plus faibles, une quarantaine à la fin des années vingt, puis avec beaucoup d'irrégularité seulement une vingtaine, voire une dizaine, comme on peut le voir sur l'histogramme de la page suivante 2.

1 Je rappelle qu'il n'y a qu'un seul volume du *Bulletin de la Société de Géographie* pour les deux années.

2 Il y a au total, de 1822 à 1842, 643 admissions.



Au total, les effectifs sont indéniablement faibles, mais il serait irréfléchi d'en induire une médiocrité du rayonnement, celui-ci pouvant être, d'une manière générale, sans commune mesure avec le nombre d'adhérents ou d'abonnés : la *Revue des Deux Mondes* n'eut-elle pas une importance bien plus profonde que le poids de ses abonnés, mille en 1834, le double en 1843 (1) ? Il s'agit au fond d'utiliser deux types de balances. Deux périodes se distinguent à l'évidence dans la pesée des effectifs et admissions géographiques : un accroissement numérique jusqu'en 1829 — important et d'allure banale pour les adhérents recensés dans le graphique, complexe pour les admissions de l'histogramme — , une perte de substance ensuite, pour laquelle la révolution de Juillet est sans aucune influence particulière. À partir de 1833, les effectifs de la Société de Géographie restent constamment inférieurs à ceux du départ, et après l'année suivante la Société ne réussit jamais à s'agréger vingt-cinq nouveaux membres par an !

Certes, des légitimistes ne figurent plus dans la liste de 1831, mais cette disparition ne concerne qu'une faible proportion des membres. Effectivement, e Philippe de Larenaudière (1781-1845) quitte le secrétariat général, mais chaque changement de titulaire du poste ne provoque pas une hémorragie. Beaucoup plus sérieux sont deux autres facteurs, d'abord la petite cabale menée par de

1 Les numéros de la revue passaient, bien entendu, de mains en mains. Cf. Gabriel de Broglie, *Histoire politique de la « Revue des Deux Mondes » de 1829 à 1879*, Paris, 1979, 384 p., pp. 61 & 66.

Larenaudière, aigri, dans *Les Nouvelles Annales des Voyages* contre la Société de Géographie, et, surtout, non pas l'essoufflement — qui viendra plus tard — mais la stabilisation, après l'engouement des dix premières années. La stabilité des membres est grande : 41,5 % des 217 adhérents de la première heure sont encore membres en 1831, et ils forment alors 35,6 % des effectifs. Conséquence de la double courbe des admissions et des effectifs, les rentrées d'argent et les budgets sont modestes et les déficits fréquents, comme on peut le voir dans le tableau ci-après (1).

1 Source : *Comptes rendus des séances...*, 1883, pp. 421-422.

	RECETTES	DEPENSES	EXCEDENT	DEFICIT
1821-22	10 740 F	3 847,53 F	6 892,47 F	
1822-23	15 470 F	6 044,17 F	9 425,83 F	
1823-24	9 912 F	5 549,90 F	4 362,10 F	
1824-25	20 427 F	14 417,21 F	6 009,79 F	
1825-26	12 961,90 F	15 527,17 F		2 567,27 F
1826-27	15 847 F	16 168,69 F		321,69 F
1827-28	16 312,10 F	16 868,05 F		555,95 F
1828-29	14 455,25 F	22 320,75 F		7 865,50 F
1829-30	14 993,43 F	14 395,45 F	597,98 F	
1830-31	10 171,05 F	12 955,80 F		2 784,75 F
1831-32	10 423,30 F	10 248,03 F	175,27 F	
1832-33	9 307,50 F	8 348,65 F	958,85 F	
1833-34	10 869,65 F	8 640,40 F	2 229,25 F	
1834-35	11 193,95 F	10 643,77 F	550,18 F	
1835-36	8 138,46 F	9 908,51 F		1 770,05 F
1836-37	9 909,05 F	11 915,24 F		2 005,59 F
1837-38	8 576,70 F	8 729,42 F		152,72 F
1838-39	11 160,30 F	10 353,95 F	806,35 F	
1839-40	10 368 F	10 694,61 F		326,61 F
1840-41	10 119,75 F	9 231,42 F	888,33 F	
1841-42	9 113,60 F	8 492,87 F	625,73 F	
1842-43	10 540,05 F	10 524,65 F	15,40 F	

Aucune femme ne figure parmi ces géographes, alors que la Société asiatique, de formation presque exactement contemporaine (1822), en comptait, de naissance aristocratique **1**.

La Société de Géographie est créée à une époque où la légende noire de Paris a commencé à se répandre ; or, elle est fondée avec spontanéité et évidence dans la capitale du royaume. Quels vont être en son sein les rapports entre Parisiens et provinciaux ? Quel classement géographique des membres peut-on établir, d'après les lieux de résidence ? Parmi les 217 « fondateurs » de 1821, 207 habitent Paris et le département de la Seine, seulement huit la province et deux l'étranger **2**. Pour les 643 admissions de la période 1822-1842, un problème se pose : le grand nombre — 466 ! — des lieux de résidence inconnus, mais, d'après certains recoupements, je pense qu'il y a parmi eux, pour l'essentiel, des Parisiens jugeant inutile de mentionner leur adresse dans le *Bulletin de la Société de Géographie*. En tout cas, pas de résidences à l'étranger parmi ces 466 sociétaires. Ce que nous savons des provinciaux n'est guère exploitable, car trop fragmentaire ; la dispersion, de plus, est de règle. Toutefois, il y a des « noyaux » de géographes en Gironde, Seine-inférieure et Charente-inférieure, ce qui est peu étonnant. Les résidents, français et étrangers, dans d'autres pays sont donc statistiquement sûrs. De plus, ils sont — renseignement

1 Société asiatique, *Le Livre du centenaire (1822-1922)*, Paris, 1922, VIII+294 p., *passim*.

2 Les deux sociétaires qui habitent l'étranger sont le baron Roger (voir plus haut et plus loin), alors administrateur du Sénégal, et le vice-consul de France à Lattaquié.

d'importance considérable — très nombreux : 126, soit 19,5 % des admissions, alors qu'il n'y en avait que deux en 1821, auxquels, toutefois, s'ajoutaient 17 étrangers vivant en France. Aucune Société savante n'approchait un tel pourcentage. Dans l'ordre d'importance décroissante, on trouve la Russie avec quinze membres, la Grande-Bretagne et les États-Unis avec quatorze adhérents chacun, l'Empire ottoman avec dix et l'Égypte avec sept admissions, ce qui souligne l'attrait géographique, touristique et politique pour ces derniers pays, surtout à l'époque de la monarchie de Juillet. La place de la Grande-Bretagne surprend peu, celle des États-Unis n'est pas étonnante, eu égard aux apports de la thèse de René Rémond ¹, et dans son Diplôme d'études supérieures, de quatre ans antérieur, Pierre Nora avait exposé l'importance de l'attention portée à la Russie, soulignant le rôle des aristocrates dans la diffusion de la connaissance du pays ². Les autres étrangers sont très dispersés, cependant les pays d'Amérique latine totalisent seize admissions. Pour ces pays, les étrangers l'emportent toujours sur les consuls et autres résidents de nationalité française. Les adhésions d'étrangers sont particulièrement nombreuses pendant les années 1825, 1828, 1829, 1832 et 1833 (3).

Si les étrangers sont nombreux, en est-il de même pour les « honneurs », c'est-à-dire les fonctions politiques relevées dans les listes de membres ? Au 15 décembre 1821, les hommes dotés de fonctions politiques sont abondamment entrés « en géographie » : dix pairs de France (sur 217 membres !), dont le comte et savant Berthollet, Chateaubriand, le marquis de Laplace et le duc de La Rochefoucauld-Liancourt, huit députés, dont le baron de Chabaud-Latour, et quatre ministres : le duc de Richelieu, président du Conseil, le duc de Dalberg, ministre d'État, Lainé, également ministre d'État, et, bien sûr, le baron Portal, ministre de la Marine (ou plutôt ancien ministre ⁴).

Les autres fonctions ⁵ sont sans importance significative : il en est de même pour les admissions de la période 1822-1842. Né à Talloires (Savoie) en 1748, le premier nommé, le chimiste Berthollet, naturalisé français en 1778, avait des raisons solides d'adhérer à une Société savante. De toutes façons, il était entré dès 1780 à l'Académie des Sciences et, à sa fondation, à l'Institut ; il lia, lors de sa participation à l'expédition d'Égypte, carrière scientifique et carrière politique, ou sinécure politique,

1 R. Rémond, *Les États-Unis devant l'opinion française de 1814 à 1852*, Armand Colin, 1962, X+968 p

2 P. Nora, *La Russie devant l'opinion française de 1825 à 1840*, D.E.S., Paris, 1954, 300 p. Cf. aussi la troisième partie de Charles Corbet, *À l'ère des nationalismes. L'opinion française face à l'inconnue russe (1799-1894)*, Didier, 1967, 489 p. et C. de Grève, *Le Voyage en Russie. Anthologie des voyageurs français en Russie aux XVIIIe et XIXe siècles*, Le Grand Livre du Mois, 1990, 1 292 p.

3 Dont un « voyageur suédois » et un « voyageur hollandais » en 1825. Quatre adhésions sur six en novembre 1828, par exemple, deux sur quatre en février 1829.

4 Depuis un jour ! Voir plus haut.

5 Deux conseillers généraux et deux maires.

puisqu'il fut sénateur sous le Consulat et l'Empire, pair dès 1814. Il vivait dans sa maison d'Arcueil, près de son laboratoire, entouré de jeunes gens suivant ses leçons et de savants formant la réunion connue sous le nom de Société d'Arcueil, qu'il avait fondée avec Laplace **1**, lui mathématicien, physicien et astronome, mais tout autant membre de l'Académie des Sciences, sénateur et pair. Le premier était comte, le second, fils d'un modeste cultivateur, marquis et « girouette » dans le domaine des honneurs politiques **2**.

Nombre de ceux que je viens de citer avait, eux aussi, connu plusieurs régimes : le baron François de Chabaud-Latour avait été membre des Cinq-cents, du Tribunal, du Corps législatif, de la Chambre des députés ; chevalier d'Empire, il est fait baron en 1817 (**3**). Le comte Pierre Daru **4**, qui adhère en 1829 en tant que Pair de France, et explicitement mathématicien, avait été intendant général de la Grande Armée, comte d'Empire, secrétaire d'État en 1811, ministre de la Guerre en 1814, ministre d'État en 1815 ; il fit partie de la « fournée de pairs », anciens personnages de l'Empire, qui furent nommés en 1819 par Decazes. Avec lui adhérait aussi l'académicien, le poète, l'historien et le puissant protecteur de Stendhal. Jean Calmon (1774-1857) avait été haut fonctionnaire sous l'Empire, il entre à la Société de Géographie dès 1822 et deviendra par la suite directeur général de l'enregistrement au ministère des Finances. Député de l'arrondissement de Gourdon depuis 1820, il sera plusieurs fois vice-président de la Chambre sous la monarchie de Juillet **5**.

Au cours de la période 1822-1842, la proportion des parlementaires qui adhèrent est nettement inférieure : pour 643 nouveaux venus, j'ai dénombré seulement dix pairs et huit députés **6**, soit exactement les mêmes nombres que parmi

1 Il meurt le 6 novembre 1822.

2 1749-1827. Je rappelle qu'il fut le premier président de la Société de Géographie. Voir S.Sochon, *Pierre Simon de Laplace (1749-1827), un savant issu des Lumières*, Christian, 2005, 316 p., et R.Hahn, *Le système du monde. Pierre-Simon Laplace. Un itinéraire dans la science*, Gallimard, 2004, 301 p. Quelques dictionnaires de girouettes (politiques...) paraissent pendant la Restauration et au début de la monarchie de Juillet.

3 E. de Séville et F. de Saint-Simon, *Dictionnaire de la noblesse française*, Paris, S.E.C., s.d. (1975), 1 214 p., et un *Supplément*, 1977, 668 p., p. 273, J.Estèbe, *Les ministres de la République, 1871-1914*, F.N.S.P., 1982, 255 p., pp. 30-31. Sa famille est une famille protestante nîmoise ; il était né en 1769. « Patriote » en 1789, incarcéré sous la Convention, évadé, il revient en France après Thermidor. Il se ralliera volontiers au régime de Juillet et sera à nouveau élu député en 1831 (mais il mourra en 1832).

4 1767-1829. Il était également membre libre de l'Académie des Sciences. Cf. A.-J.Tudesq, *Les grands notables en France. 1840-1849. Étude historique d'une psychologie sociale*, Presses universitaires de France, 1964, 2 vol., 1 277 p., p. 477, E. de Séville et F. de Saint-Simon, *op. cit.*, p. 352.

5 Jean Calmon jouissait d'une grande influence dans le Lot. Il réussit à faire élire son fils dans un autre arrondissement du même département, aux dépens d'un opposant de tendance légitimiste. Les postes de son administration (il fut directeur général de l'Enregistrement et des Domaines de 1828 à 1848) servaient à l'occasion à satisfaire ou à rallier des électeurs, en procurant une place à un fils ou à un frère. Sources : A.-J.Tudesq, *Les grands notables en France...*, *op. cit.*, pp. 115, 396 & 890, A.Delavenne, *Recueil généalogique de la bourgeoisie ancienne*, Paris, 1954-1955, 2 vol., 446 & 445 p., tome I, pp. 97-98.

6 Parmi les pairs, Daru, cité plus haut.

les 217 fondateurs. Ceci tend à démontrer à l'envi que si, à la fondation, l'*establishment* politique n'hésite pas à donner, à tout hasard, son nom, l'expérience des premières années, strictement intellectuelles, de la Société de Géographie n'attire guère les notabilités parlementaires. Le fait mérite d'autant plus d'être remarqué que l'on sait **1** que sous la monarchie de Juillet les lois sur les incompatibilités **2** étaient très incomplètes, et que plus de la moitié des parlementaires étaient fonctionnaires : or, nous le verrons plus loin, ceux-ci étaient nombreux parmi les géographes. Alexandre Glais-Bizoin (1800-1877), beau-frère de l'explorateur Antoine d'Abbadie, adhère tout naturellement en 1839 : il est alors député de Loudéac, depuis 1831, et l'une des principales figures de l'opposition dynastique, avant d'être l'« enfant terrible » du Corps législatif du Second Empire **3**. Par contre, l'adhésion, en 1833, du comte Camille de Montalivet (1801-1880) est purement décorative ; pair de France très jeune, ministre de l'Intérieur à deux reprises sous la monarchie de Juillet, ministre de l'Instruction publique et des Cultes, avant d'être un des principaux orléanistes du Centre gauche au début de la Troisième République, Montalivet devint président de la Société de Géographie à 33 ans **4**.

Neuf ministres apportent leur adhésion au cours de ces vingt ans : trois ministres de la Marine **5**, trois de l'Instruction publique **6**, le baron de Damas (Affaires étrangères) en 1827 et Martignac (Intérieur) en 1829 (**7**), auxquels s'ajoute en 1834 — grâce à Jomard **8** — Boghos-Bey, ministre égyptien du Commerce et des

1 Notamment depuis l'étude de Fr.Julien-Laferrière, *Les députés fonctionnaires sous la monarchie de Juillet*, Paris, 1970, 192 p.

2 Lois de 1830 et 1831, qui s'ajoutaient à celle de 1817.

3 A.-J.Tudesq, *Les grands notables en France. 1840-1849...*, *op. cit.*, pp. 248, 370 & 764. Antoine d'Abbadie (1810-1897), né à Dublin d'une mère irlandaise et d'un père français, mena une mission scientifique au Brésil (1836-1837) et surtout de grandes explorations en Éthiopie et en Égypte à la fin de la monarchie de Juillet et sous le Second Empire. Un des deux cents plus gros actionnaires de la Banque de France, il eut ensuite une existence d'intellectuel de cabinet, écrivant de multiples articles, sans jamais se résoudre à rédiger un ouvrage d'ensemble sur l'Éthiopie. À ne pas confondre avec son frère Arnaud (1815-1893), qui l'avait accompagné en Égypte. Documentation : *Comptes rendus des séances...*, 1897, pp. 155-156, *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1897, p. 101, A.Plessis, *La Banque de France et ses deux cents actionnaires sous le Second Empire*, Genève, 1982, X+294 p., pp. 145, 169, 172 & *passim.*, V.Delpech, « De la géographie à l'œuvre littéraire : le récit d'exploration éthiopienne des frères d'Abbadie au XIXe siècle, par Arnaud d'Abbadie », dans L.Dupuy et J.-Y.Puyo dir., *L'imaginaire géographique. Entre géographie, langue et littérature*, PUPPA, 2014, 427 p., pp. 103-119.

4 A.-J.Tudesq, *Les grands notables en France...*, *op. cit.*, p. 358, J.-C.Banc, *Montalivet. L'homme de confiance de Napoléon*, Nouveau Monde Éditions, 2011, 416 p., *passim* et divers dictionnaires.

5 Chabrol de Crouzol en 1824 et Hyde de Neuville en 1829 (voir plus haut).

6 Guizot en 1837, Salvandy en 1838 et Villemain en 1841.

7 Cf. la thèse d'archiviste-paléographe de mon ancien élève Fabrice Boyer, *Martignac (1778-1832). L'itinéraire politique d'un avocat bordelais*, CTHS, 2002, 470 p., qui souligne bien son action culturelle.

8 Y.Laissus, *op. cit.*, *passim*, notamment chap. XIII et XIV.

Affaires étrangères. Il ne s'agit ici que d'un « patronage » purement honorifique, comme pour les présidences étudiées précédemment **1**.

Dans les pages qui vont suivre, je vais en revanche m'intéresser aux adhésions ordinaires et m'efforcer de caractériser leur composition socioprofessionnelle. Une présentation d'ensemble sera suivie de l'étude des principaux groupes ; on me permettra de la faire précéder, en guise d'exergue, d'une citation d'Anatole France, extraite de la période « du 2 au 5 mai » du *Crime de Sylvestre Bonnard* (1881) :

« ayant inscrit mon nom d'une main déliée, [Mlle Préfère] me demanda si elle ne pourrait pas le faire suivre d'une qualité quelconque, telle qu'ancien négociant, employé, rentier, ou toute autre. Il y avait dans son registre une colonne pour les qualités.

— Mon Dieu ! madame, lui dis-je, si vous tenez absolument à remplir votre colonne, mettez : membre de l'Institut. »

Les listes énumérées plus haut et jamais colligées mentionnent, après les nom, prénoms et adresse, la profession, la « qualité » ou l' « état » du membre **2**. La qualité des sources, très bonne au départ — 10 % seulement de professions inconnues au 15 décembre 1821 — , empire à partir de 1825 — avec 23,8 % de professions inconnues, en moyenne, parmi les adhésions de 1822 à 1842 (**3**) — , nous laissant quand même des listes parfaitement exploitables tout au long de cette période 1821-1842, ce qui est une grande joie pour l'historien (voir plus haut).

L'âge des membres est très varié, ce qu'autorisaient les statuts : le comte Herwyn de Nevèle adhère à 22 ans, Louis Vivien de Saint-Martin adhère à... 19 ans, ce qui va lui procurer une extraordinaire longévité géographique, que je détaillerai en son temps, Alexandre Barbié du Bocage et Pascal d'Avezac sont secrétaires généraux à 33 ans — l'un du bureau, l'autre de la Commission centrale — , et le comte de Montalivet président de la Société au même âge. Mais beaucoup des « membres fondateurs » **4** et des premiers membres de la Commission centrale

1 Voir plus haut. D'ailleurs, Villemain, cas fréquent, n'adhère, en tant que Pair et ministre, que parce qu'il est porté à la présidence ! J'ajoute qu'ici, la « ruée vers les places » de 1830 (*cf.* E.Beau de Loménie, *Les responsabilités des dynasties bourgeoises*, Paris, tome I, 1943, chap. III), au cours de laquelle « tous les grands corps de l'État, toutes les grandes administrations, la chambre des pairs, la diplomatie, l'administration préfectorale, la magistrature, les grandes directions des ministères, vont voir tailler dans leur personnel de larges coupes qui iront jusqu'à renouveler certaines d'entre elles de fond en comble », ne se produit pas.

2 Dans les amorces et vestiges de listes de membres manuscrites que j'ai pu retrouver, la profession ou l' « état » est inscrit dans une colonne « titre » qui suivait immédiatement le nom.

3 Les pourcentages les plus inquiétants s'observent en 1833 (38,7 %), 1834 (45 %), 1835 (41,2 %) et 1836 (63,6 %). Il est vrai qu'il s'agit alors d'admissions relativement peu nombreuses (voir plus haut).

4 A. Fierro, *op. cit.*, pp. 19-20, a classé les âges de 165 des 217 membres fondateurs :

Plus de 80 ans (né en 1739)	1 (Lebrun, duc de Plaisance)
70 à 75 ans (nés entre 1747 et 1752)	12
60 à 68 ans (nés entre 1754 et 1762)	14

étaient nés dans les années 1760 ; Berthollet, dont j'ai évoqué le cas plus haut, a 73 ans quand il adhère, de Cassaignoles **1** trois ans de plus ! Cette variété rappelle la diversité existant de fait au sein des Académies des Lumières **2**. Les sources ne permettent pas de calculer la moyenne d'âge des membres, mais on peut le faire pour celui d'un certain nombre de nouveaux adhérents : on obtient alors l'âge moyen de 48 ans, soit très exactement la moyenne entre les deux âges extrêmes cités précédemment. Il est possible de calculer aussi pour tous les membres de tous les bureaux l'âge moyen auquel ils y ont exercé leur première fonction, il est bien sûr plus élevé que le précédent : 55 ans **3**. La fréquence relative des noms à particule, titres compris, est de 34,6 % au 15 décembre 1821, soit un très fort pourcentage, qui diminue lentement **4**, puis vite à la fin.

Pour l'étude de la composition socioprofessionnelle proprement dite, la taxinomie suivie sera fortement inspirée d'Adeline Daumard (1924-2003) **5**. Selon son exemple, « il nous a paru préférable [...] de classer les personnes retirées ou retraitées dans leur catégorie d'origine [...] » **6**. Sur certains points ma terminologie et mon classement rejoignent ceux de Charles-Olivier Carbonell **7**. La rubrique des fonctionnaires « correspond à la catégorie qui est désignée actuellement par le vocable *haut fonctionnaire* ; les officiers à partir du grade de colonel, les professeurs de

50 à 59 ans (nés entre 1763 et 1772)	44
40 à 49 ans (nés entre 1773 et 1782)	46
30 à 39 ans (nés entre 1783 et 1792)	30
26 à 29 ans (nés entre 1793 et 1796)	10
18 à 24 ans (nés entre 1798 et 1804)	8 (la plupart entrés avec leur père)

1 Il était né en 1753 dans le Gers, département dont il fut le député sous la Restauration, avant de représenter l'Ardèche. Avocat en 1789, il était devenu président de cour à Nîmes en 1818. Pour la Royal Geographical Society, H.R.Mill (vice-président de la Royal Geographical Society), *The Record of the Royal Geographical Society. 1830-1930*, Londres, 1930, 288 p., p. 23, donne les âges des dix initiateurs : de 38 ans (R.I.Murchison) à 66 ans (John Barrow), avec une moyenne de 50 ans et demi.

2 D.Roche, *Le siècle des Lumières en province (académies et académiciens provinciaux, 1680-1789)*, Thèse, Mouton, 1978, 2 vol., 394 & 520 p., tome I, pp. 194 & suiv.

3 A.Fierro, *op. cit.*, pp. 27-28 a calculé l'âge moyen des membres de 1831 : 52 ans et 10 mois, et il a classé les âges de 174 des 252 membres de 1831 :

Plus de 80 ans (nés entre 1743 et 1752)	5
70 à 77 ans (nés entre 1755 et 1762)	13
60 à 68 ans (nés entre 1764 et 1772)	34
50 à 59 ans (nés entre 1773 et 1782)	55
40 à 49 ans (nés entre 1783 et 1792)	39
30 à 39 ans (nés entre 1793 et 1802)	25
22 à 27 ans (nés entre 1805 et 1810)	3

4 26,3 % pour la décennie 1822-1833.

5 A.Daumard, « Une réflexion pour l'étude des sociétés urbaines en France aux XVIIIe et XIXe siècles. Projet de code socio-professionnel », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 1963, pp. 185-210 & A.Daumard, *La bourgeoisie parisienne de 1815 à 1848*, thèse, Paris, 1963, XXXVII+661 p., réédition, Albin Michel, 1996, 677 p.

6 Toutes les citations figurant ci-après sont de cet auteur, sauf celles d'Édouard Charton.

7 Dans sa thèse, Ch.-O.Carbonell, *Histoire et historiens. Une mutation idéologique des historiens français. 1865-1885*, Privat, 1976, 605 p.

faculté (mais pas les professeurs de lycée), les magistrats, à l'exclusion des juges de paix, y ont été classés également. » Dans les dénombrements qui vont suivre, j'ai fait apparaître les officiers 1, les fonctionnaires des Affaires étrangères, les professeurs de faculté 2 et les magistrats 3. Les employés de l'État groupent « tous les serviteurs de l'État, y compris les officiers, [...] à l'exception des agents subalternes et des cadres supérieurs ». Ont été spécialement décomptés parmi ces employés de l'État les officiers 4 et les professeurs de lycées et de collèges, mis à part, aussi, par Charles-Olivier Carbonell (1930-2013) 5. La distinction entre fonctionnaires et employés de l'État est évidemment conforme à l'usage de l'époque ; comme l'a écrit un Édouard Charton dont j'aurai bientôt l'occasion de reparler 6 :

« Nous distinguons les *employés* des *fonctionnaires* publics. Ceux-ci exercent, comme délégués du pouvoir exécutif, à divers degrés de hiérarchie et dans différentes sphères d'attributions, une partie de l'autorité publique, et sont en conséquence responsables de leurs actes. Les employés n'exercent, en général, aucune partie de l'autorité publique, et préparent seulement ou exécutent, sous les ordres des fonctionnaires, les actes de l'administration. »

Ce clivage est souvent souligné par Guy Thuillier, qui écrit pour sa part :

« une nette séparation semble exister entre une haute administration — directeurs, chefs de cabinets, parfois chefs de bureau — et une basse administration chargée de tâches répétitives, mal ou peu préparée à ses fonctions, vivant dans des conditions matérielles souvent déplorables, et l'existence de ce *prolétariat* administratif, routinier, souvent médiocre, ne laissait pas de susciter quelques tensions internes. » 7

Dans l'aristocratie, je compte tous les géographes pourvus de titres complets, mais sans autre fonction ; je les ventile en Parisiens, provinciaux, résidents à l'étranger. Les professions libérales sont chez les géographes numériquement peu importantes et presque toutes de la « catégorie supérieure », il n'est pas nécessaire de recréer les deux catégories — « moyenne » et « inférieure » — d'Adeline Daumard. J'en ai classé les membres en avocats, médecins et architectes.

Les intellectuels divers sont des membres de la Société de Géographie désignés simplement par leur appartenance à une Société savante, ou encore par

1 Catégorie 6.2. d'A.Daumard. Comptés aussi à part par Ch.-O.Carbonell, mais sans ventilation entre fonctionnaires et employés.

2 Catégorie 6.0. d'A.Daumard.

3 Comptés à part, aussi, par Ch.-O.Carbonell.

4 6.3. d'A.Daumard.

5 Les rares « administrateurs » (principaux, proviseurs, etc.) ont été replacés dans leurs « corps » d'origine. J'ai pratiqué ici comme Ch.-O.Carbonell (*op. cit.*, p. 270, note 1).

6 É.Charton, *Dictionnaire des professions ou Guide pour le choix d'un état...*, diverses éditions (les principales étant 1842, 1851 et 1880), titre et sous-titre pouvant être inversés. On souhaiterait une étude sur ce dictionnaire, d'ailleurs.

7 G.Thuillier, *La vie quotidienne dans les ministères au XIXe siècle*, Paris, 1976, 255 p., p. 229.

l'appellation, peu explicite, de « géographe » ! Proches d'eux sont les hommes de lettres. Les officiers ministériels et publics sont classés en notaires, avoués, agréés, agents de change, commissaires-priseurs et huissiers ; les négociants le sont en gros commerçants et industriels, comme chez Charles-Olivier Carbonell. Il ne reste plus alors que les boutiquiers et les propriétaires (et rentiers, bien sûr et comme chez Charles-Olivier Carbonell). Cette qualification pose un double problème : confusion entre les propriétaires, qui en principe possèdent des immeubles, et les rentiers, dont la fortune est purement mobilière ; appellation recouvrant des personnes inactives pour des raisons fort différentes. L'appellation de propriétaire est beaucoup plus fréquente que celle de rentier, mais il est rarement possible de remonter jusqu'à l'origine de l'inactivité. Les autres catégories possibles n'apparaissent pratiquement pas avant 1864, guère après aussi, d'ailleurs.

La répartition globale au 15 décembre 1821 fait apparaître la grande importance des groupes suivants : les fonctionnaires (26 %) ¹ — nous dirions aujourd'hui hauts fonctionnaires — , les plus nombreux étant les officiers, les employés de l'État (21,4 %) — les « employés » de Balzac, les plus nombreux étant les professeurs de lycées et de collèges, et les officiers, et enfin l'aristocratie (21,4 % également), massivement parisienne ². Relativement peu de professions libérales (7,1 %) et d'« intellectuels » (9,2 %, le mot n'apparaîtra que dans les années 1890) figurent parmi les fondateurs. Les autres groupes (officiers ministériels et publics, négociants, boutiquiers, hommes de lettres) sont très peu fournis : 14,8 % au total. La ventilation des admissions opérées de 1822 à 1842 ne met en lumière la nette supériorité que de deux groupes, les fonctionnaires, qui augmentent légèrement leur pourcentage (28,4 %) — les plus nombreux étant les fonctionnaires du ministère des Affaires étrangères (44 sur 139), nettement devant les officiers (26) — et les employés de l'État, qui haussent nettement le leur avec 25,1 % du total des admissions connues ; les plus nombreux d'entre eux (près de la moitié) étant cette fois-ci, et clairement, les officiers.

Trois groupes plus modestes fournissent chacun environ le dixième des nouveaux membres des années 1822 à 1842 : l'aristocratie (ou plutôt la noblesse), qui rétrograde très clairement (11,4 % seulement), les divers intellectuels comme à la fondation (10 % exactement), et les professions libérales (9,4 %). Les autres catégories sont très peu représentées : les autres nouveaux géographes ³ ne représentent au total que 15,6 %. Les admissions opérées lors des deux premières décennies

1 Du nombre de professions *connues*. J'utiliserai toujours ce type de calcul.

2 Voir plus haut.

3 Hommes de lettres (5,3 %), officiers ministériels et publics, négociants, boutiquiers, propriétaires, artistes, ecclésiastiques, etc.

d'existence de la Société de Géographie de Paris se trouvent socialement qualifiées par le tableau synthétique ci-après :

CATEGORIES SOCIOPROFESSIONNELLES (AVEC LEURS FREQUENCES RELATIVES GLOBALES, PUIS LES NOMBRES ABSOLUS) PARMI LES ADMISSIONS DE LA PERIODE 1822-1842							
Groupes d'années	Fonctionn. (28,4 %)	Employés de l'État (25,1 %)	Aristo. (11,4)	Intell. (10%)	Prof. libér. (9,4%)	Hommes de lettres (5,3 %)	Divers (10,3%)
1822-1824	53	40	20	7	5	4	12
1825-1827	23	32	6	6	8	9	17
1828-1830	20	24	10	6	8	7	11
1831-1833	12	11	9	9	5	0	5
1834-1836	8	3	4	6	0	1	3
1837-1839	10	2	6	10	9	0	3
1840-1842	13	11	1	5	11	5	0

Les « fonctionnaires » et les « employés de l'État » sont les deux plus importants groupes sociaux, représentant à eux deux une bonne moitié des sociétaires. Adeline Daumard avait déjà noté l'importance relative de ceux d'entre eux qui possédaient une bibliothèque : c'est le cas de 51,1 % des inventaires après décès pour les fonctionnaires, de 36,9 % pour les employés de l'État ¹. À la Société de Géographie de Paris, il y a une évidente sur-représentation des fonctionnaires et des employés de l'État ² ; y exprime-t-elle l'importance relative de chaque ministère ³ ? Avant de répondre à cette question, notons qu'on retrouve ici l'un des traits caractéristiques du recrutement des Académies provinciales du XVIII^e siècle ⁴.

Les fonctionnaires sont plus nombreux que les employés de l'État depuis la fondation de la Société de Géographie (26 % contre 21,4 %) jusqu'à 1824 inclusivement, moins nombreux à peu près constamment de 1825 à 1842 (5). Qui sont-ils ? D'abord surtout des officiers de rang élevé, très vite dépassés par l'irruption à partir de 1824 du ministère des Affaires étrangères, deux catégories situées loin en avant des professeurs de faculté et surtout des magistrats. Le petit nombre de ces derniers s'explique peut-être parce que c'est surtout « dans le calme des cités

¹ A. Daumard, *Les bourgeois de Paris au XIX^e siècle*, Flammarion, 1970, 382 p., pp. 74-75.

² Surtout si l'on ne considère que ceux qui travaillent dans les ministères parisiens : 2 869 pour tous, d'après G. Thuillier, *La vie quotidienne dans les ministères au XIX^e siècle*, Paris, 1976, 255 p., p. 9.

³ Du même auteur : Finances : 1 482 employés (avec les régies), Guerre : 510, Intérieur : 276, Marine : 201, Instruction publique : 147, Travaux publics : 143, Affaires étrangères : 80. Il ne s'agit, encore une fois, que des effectifs travaillant au ministère même. Sur les fonctionnaires du ministère des Affaires étrangères, on verra l'ouvrage collectif, *Les Affaires étrangères et le corps diplomatique français*, CNRS, 1985, 2 vol., 842 & 1 018 p., et sur les fonctionnaires en général, on se reportera à l'indispensable Chr. Charle, *Les hauts fonctionnaires en France au XIX^e siècle*, coll. « archives », 1980, 269 p., particulièrement pour le mythe de la méritocratie, le népotisme, la parenté et les recommandations, les dynasties, la stratégie matrimoniale, les diplomates, qui sont « l'essence de la nation » (p. 156) et la stratégie de carrière.

⁴ Cf. D. Roche, *Le siècle des Lumières en province (académies et académiciens provinciaux, 1680-1789)*, Thèse, Mouton, 1978, 2 vol., 394 & 520 p., tableau n° 35, & « Milieux académiques provinciaux et société des Lumières. Trois académies provinciales au 18^e siècle : Bordeaux, Dijon, Châlons-sur-Marne », dans *Livre et Société dans la France du XVIII^e siècle*, tome I, Paris, 1965, 238 p., pp. 93-184, *passim*.

⁵ La différence est, toutefois, faible : 28,4 %, contre 25,1 % en moyenne entre 1822 et 1842.

provinciales » qu'ont travaillé les « magistrats érudits » 1, et sans doute à cause de la rareté de ces derniers 2.

Le baron Roger, membre fondateur de la Société de Géographie de Paris, gouverneur du Sénégal entre 1822 et 1827, était un ancien capitaine de vaisseau et un ancien avocat. Il continua au Sénégal les essais de culture qui y avaient été faits, y fit venir un horticulteur de mérite, qui créa des jardins et rétablit des plantations, Jean Michel Claude Richard (1787-1868). Mais les cultures donnèrent peu de résultats et il fallut les abandonner. Roger rechercha des produits nouveaux et signala la nécessité de pénétrer dans l'intérieur pour opérer la conquête économique des régions soudanaises. Il essaya de stimuler au Sénégal le commerce, mais se heurta à l'hostilité des grands négociants désireux d'étouffer les traitants noirs. Lui qui savait soigner son crédit en métropole demanda en novembre 1826 à être remplacé, vraisemblablement pour que difficultés et échecs ne se dévoilassent pas pendant son « commandement ». Il commença sous la monarchie de Juillet une carrière de député du Loiret 3, où ce légitimiste possédait des propriétés, à Saint-Firmin-sur-Loire ; il en sera plus tard le représentant, en 1848 et 1849. Il a alors la possibilité de publier des ouvrages sur le Sénégal et de participer activement aux séances de la Commission centrale de la Société de Géographie, dont il avait été élu membre en 1828 : il en est vice-président à deux reprises, avant d'être scrutateur du bureau, puis vice-président deux fois également 4.

Géographe actif aussi, on l'a vu plus haut, mais président de la Commission centrale plusieurs fois, et directeur au ministère des Affaires étrangères, puis ministre plénipotentiaire, que Jean Roux de Rochelle (1768-1849). Carrière d'abord heurtée également : fils d'un commandant de bataillon de grenadiers, ce cadet de famille est destiné à l'Église, mais il a l'occasion d'obtenir une sous-lieutenance en 1784. Lieutenant en 1791, il démissionne l'année suivante, s'enfuit en Suisse, rentre en 1795, devient bibliothécaire puis employé au ministère des relations

1 M. Rousselet, *Histoire de la magistrature française des origines à nos jours*, Paris, Plon, 1957, 2 vol., VI+448 p., 437 p., tome II, p. 281.

2 M. Rousselet, *La magistrature sous la monarchie de Juillet*, Thèse, Paris, Sirey, 1937, 498 p., p. 420. Un exemple nous est fourni par le procureur général Nicolas Bellart (1761-1826), fils d'un riche carrossier. D'abord avocat, il se montra chaud partisan de la Première Restauration et il en fut récompensé en 1815 par une nomination de procureur général. Sa grande vigueur dans les procès de presse et son zèle lors du procès du maréchal Ney lui valurent la faveur de Louis XVIII, qui l'anoblit et le prit comme témoin au mariage du duc de Berry. Député de 1815 à 1820, il siégea toujours à droite et fut membre de la majorité de la « chambre introuvable ». Selon la formule consacrée, « ami des lettres, il avait failli entrer à l'Académie française », il réussit mieux à la Société de Géographie, dont il fut l'un des membres fondateurs !

3 D'où son surnom de « Roger du Loiret ». Il fut nommé délégué des Colonies ; il s'agit d'un cas d'utilisation, au profit de l'administration, de compétences particulières (cf. Fr. Julien-Laferrière, *Les députés fonctionnaires sous la monarchie de Juillet*, Paris, 1970, 192 p., p. 132).

4 Jacques Roger (1787-1849). Notice nécrologique dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1851, pp. 305-308. Voir aussi les divers ouvrages généraux d'histoire coloniale.

extérieures (1796). Il y fait une carrière rapide, puisque l'année 1807 le voit directeur, mais il reste à ce poste jusqu'en 1825. Il est alors nommé ministre plénipotentiaire à Hambourg, le reste quatre ans, puis occupe un poste identique aux États-Unis. Il prend sa retraite en 1832. Il avait publié abondamment, en géographie, histoire, poésie et au théâtre ¹.

La présence ici d'officiers ne surprend pas l'historien, s'il considère que la géographie de l'époque est à base d'exploration et que la participation d'officiers à des explorations remonte loin dans le temps. On peut rappeler, par exemple, les célèbres explorations africaines menées à partir de Leptis Magna : celles de Lucius Cornelius Balbus Minor qui en 21 avant Jésus-Christ s'était avancé jusqu'au Fezzan, de Septimus Flaccus qui en 67-70 de l'ère vulgaire pourchassa les Garamantes pillards jusqu'à Bilma.

Parmi les militaires membres de la Société de Géographie de Paris, on trouve beaucoup d'officiers de marine et d'ingénieurs géographes militaires, et aussi quelques officiers étrangers ². Le plus célèbre officier de marine de la Société de Géographie de Paris fut Jules Dumont d'Urville (1790-1842), que « nulle influence ni tradition héréditaire n'inclinait [...] vers la Marine. [...] De vieille souche terrienne par son père et sa mère, il semblait plutôt appelé à quelque carrière honorable et tranquille de robin provincial. » Semble-t-il sur un coup de tête, il entre comme novice dans la Marine, en 1807. Il est aspirant l'année suivante et connaît alors l'ennui du jeune marin bloqué au port par la flotte anglaise : il s'occupe en fréquentant beaucoup la bibliothèque de la Marine au Havre. Il devient dès lors un officier marginal pour l'époque ; comme l'écrit son biographe ³, « ses camarades raillent, semble-t-il, et ses chefs n'apprécient guère cet officier de bibliothèque, qui ne cache point, s'il ne s'en vante, de mépriser leur ignorance et leur oisiveté, qui a la dent dure et l'humeur revêche, fuit les coteries de café et fustige les *humiliations* du métier dans une satire de deux cents vers, dont il est superflu de déplorer la perte. » Nommé à Toulon en 1810, il s'y captive pour l'astronomie et la botanique. « Républicain » sous l'Empire, mais habitué de la recommandation et solliciteur fréquent, il se voit refuser

¹ Notices nécrologiques dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1849, pp. 279-291 & 1er sem. 1851, pp. 301-302. D'après mes pointages, il a présidé la Commission centrale six fois. Ses 17 ans de retraite furent remplis par ses nombreuses publications. Sa mort se produisit alors qu'il était très estimé : le *Bulletin de la Société de Géographie* lui consacra deux notices nécrologiques et un éloge.

² Comme, adhérant en 1824, « Rimski de Korsakoff » et « de Tolstoï », « colonels des gardes de S.M. l'Empereur de Russie ». La Société de Géographie est donc un moyen de rompre l'isolement des officiers (cf. W.Serman, *Les officiers français dans la nation. 1848-1914*, Aubier, 1982, 280 p., *passim*, R.Girardet, *La société militaire dans la France contemporaine (1815-1939)*, Paris, 1953, 328 p., début du chapitre III).

³ C.Vergniol, *Dumont d'Urville*, Paris, 1930, 308 p. L'auteur a utilisé le journal de Dumont, seule archive importante concernant le personnage qui ait subsisté (Archives nationales, 5JJ 127A à 158 bis et 99 à 102C). Cette biographie est la plus sérieuse et la plus complète. Dumont était né le 23 mai 1790 à Condé-sur-Noireau (Calvados).

en 1816 l'autorisation de participer au voyage de circumnavigation de Louis Claude de Freycinet, mais en 1819 il prend part à la quatrième campagne de Pierre-Henri Gaultier du Parc (1772-1850), alors capitaine, qui relève les côtes méditerranéennes. À son retour, « les envois qu'il fit à Paris, au Museum d'Histoire naturelle, commencèrent à établir sa réputation de botaniste et d'entomologiste. » Il fait la cinquième campagne, et en rapporte la Vénus de Milo, qui avait perdu ses bras à l'embarquement !

En 1821, il reçoit la Légion d'Honneur et fait la rencontre, décisive, de Louis Isidore Duperrey (1786-1865), qui avait accompagné Louis Henri de Saulces de Freycinet (1777-1840) ¹ : Dumont, qui vient d'être nommé lieutenant de vaisseau et d'entrer parmi les premiers à la Société de Géographie, établit avec lui un plan d'exploration maritime du Sud du Pacifique qui est soumis à Pierre-Barthélémy Portal d'Albarèdes (1765-1845), discuté dans la presse, à l'Académie des Sciences, et accepté en 1822 ; Duperrey aura le commandement, Dumont d'Urville fera les recherches scientifiques. Ce voyage, à bord de la *Coquille*, a lieu d'août 1822 à mars 1825 ; au retour, Dumont en profite pour solliciter de l'avancement, d'une manière telle qu'il se brouille avec Duperrey. Nouvelle campagne de 1826 à 1829, qu'il commande cette fois, sur l'*Astrolabe* : on sait qu'elle lui permet de retrouver des restes de l'expédition de La Pérouse ² ; j'ajoute qu'il juge les indigènes de Vanikoro « grossiers et stupides » ³ et qu'en cours de route il ne manque pas, dans ses rapports au ministère de la Marine, de faire valoir ses mérites, comme d'habitude, ce qui lui vaut d'être promu capitaine de vaisseau.

En 1830, il croit le moment venu de frapper le grand coup : entrer à l'Académie des Sciences. Il échoue piteusement, et en ressent une amertume incurable, se délectant pendant quelques mois de récriminations amères ⁴. Aussi accueille-t-il avec joie la révolution de Juillet, dans laquelle il voit « l'espoir d'une revanche » : il tourne autour du ministère de la Marine pendant les journées révolutionnaires et y gagne... de conduire en exil Charles X et sa famille. Alors qu'il a pour ce faire très vraisemblablement offert ses services, il est fort peu récompensé. Il

¹ Notice dans P.Cabanel & A.Encrevé dir., *Dictionnaire biographique des protestants français, de 1787 à nos jours*, Éditions de Paris/Max Chaleil, tome II, de D à G, 2020, 1 050 p., pp. 660-661.

² J'écris des restes, car, si Dumont retrouva l'épave de l'*Astrolabe*, celle du navire amiral, la *Boussole*, ne fut découverte, par le Néo-Zélandais Reece Discombe (1917-2007), qu'en 1964. Beaucoup d'objets ont été remontés, pour étude, depuis, d'autres sont toujours au fond de l'océan, malgré l'expédition de 2005. Le compte rendu de Dumont d'Urville a été réédité par Pierre Bérard : Dumont d'Urville, *La Pérouse à Vanikoro. La découverte des vestiges de l'expédition*, Éditions Futur Luxe Nocturne, 2010, 191 p.

³ Il ajoute que ce sont « les peuples les plus sauvages et les plus dégoûtants de la Polynésie » (cité par C.Vergniol, *op. cit.*, p. 105).

⁴ C.Vergniol écrit qu'il déserte tout, « jusqu'à la Société de Géographie. » C'est inexact, car il devient, justement, vice-président du bureau en mars 1830 et participe activement à cette époque aux séances de la Commission centrale.

se tourne donc vers les publications érudites, notamment pour la Société de Géographie. En 1836 cet explorateur confirmé est chargé par Louis-Philippe, à qui il a soumis le projet, d'une mission de reconnaissance des régions australes ; il découvre alors les terres qu'il baptise Louis-Philippe, Joinville et Adélie. La réussite de cette entreprise lui vaut le titre de contre-amiral, en 1840, et la grande médaille d'or de la Société de Géographie. On sait qu'il meurt le 8 mai 1842 dans un... accident de chemin de fer, entre Versailles et Paris ¹. Fort peu sociable, d'un rude franc-parler, Dumont eut la Société de Géographie comme seconde famille : il en présida la Commission centrale et eut à plusieurs reprises la vice-présidence du bureau. En 1844, la Société lui érigea au cimetière Montparnasse, où il est toujours visible, un monument en forme de pain de sucre ².

Un bon exemple d'ingénieur géographe militaire est celui du colonel Pierre Lapie (1777-1850). Passé par l'École du Génie, il entra au Dépôt de la Guerre, puis au cabinet topographique du Comité de Salut public, puis du Directoire, et fit des campagnes, jusqu'en 1805. Rentré alors au Dépôt de la Guerre, il y resta jusqu'au retour de Louis XVIII, dirige son cabinet topographique, est promu en 1829 lieutenant-colonel et chef de la section topographique du Dépôt. En 1832, il devient colonel. Il a fait de nombreuses cartes, a fréquemment publié des mémoires géographiques, et donné souvent des communications à la Société de Géographie ³.

Il y a aussi des ingénieurs-hydrographes, comme Pierre Daussy (1792-1860), qui fut plusieurs fois vice-président et président de la Commission centrale, et une fois président du bureau. Les corps des ingénieurs-hydrographes avait été créé par ordonnance royale du 6 juin 1814, donnant un statut à un personnel existant depuis plus de vingt ans ⁴. Le père de Daussy, déjà, était ingénieur hydrographe de

¹ Dumont d'Urville est l'auteur de plusieurs ouvrages. Tout ce qui précède est emprunté à C.Vergniol, à Prosper Levot (1801-1878), notice biographique manuscrite sur Dumont, à la bibliothèque de la Préfecture maritime de Brest, fonds Levot, cote 130, aux Archives nationales (5JJ 127A à 158 bis et 99 à 102C), à son dossier des archives du Service historique de la Marine à Vincennes et à la brochure du baron Hulot, *Le contre-amiral Dumont d'Urville. 1790-1842*, Paris, 1892, 52 p. J'ajoute, notamment pour ce qui suit, le *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1842, pp. 402-404, 1er sem. 1843, pp. 176, 361-369, 1er sem. 1841, p. 264, 2e sem. 1844, pp. 202 & 209, 1er sem. 1832, p. 196, 2e sem. 1829, p. 293, G. de Bertier de Sauvigny, *La Restauration*, Paris, 1955, 497 p., p. 456, & J.Brosse, *Les tours du monde des explorateurs. Les grands voyages maritimes, 1764-1843*, Paris, 1983, 232 p., chapitres VII & IX. Mais il est indispensable de lire H.Blais, *Voyages au Grand Océan. Géographies du Pacifique et colonisation. 1815-1845*, CTHS, 2005, 352 p.

² Les archives de la Société de Géographie de Paris conservent (colis n° 1 ter, n° 1516, 66 pièces) un volumineux dossier de lettres, pièces comptables et listes de souscriptions, pour la construction du monument. La Société, qui l'a fait restaurer en 1891 (*Comptes rendus des séances...*, 1891, *passim*), est toujours propriétaire de la tombe de Dumont.

³ Né à Mézières, mort à Paris. Notice nécrologique dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1851, pp. 308-309.

⁴ Les traitements s'échelonnaient, suivant le grade, de 2 500 à 7 000 F, puis de 3 000 à 8 000 F. Cf. M.Rollet de l'Isle, *Étude historique sur les ingénieurs hydrographes et le Service hydrographique de la Marine (1814-1915)*,

deuxième classe, le fils suit la même carrière, patronnée par Charles-François Beautemps-Beaupré (1766-1854), ingénieur-hydrographe en chef de la Marine et père de l'hydrographie moderne. En attendant de lui succéder, tout en conservant ses fonctions à la Marine, il fait un passage à l'Observatoire de Paris (1832-1848). Il prend la relève de son protecteur en 1848 et part en retraite quatre ans plus tard. Il avait échoué, lui aussi, mais par trois fois, à l'Académie des Sciences, la quatrième, en 1855, est la bonne. Il entre l'année suivante au Bureau des Longitudes, où il remplace Beautemps-Beaupré. Son fils continua la tradition familiale, puisqu'il fut attaché au Dépôt général des cartes et plans de la Marine 1.

Marin sans hydrographie que Henri Gauthier 2 de Rigny (1782-1835), qui dut à la protection de son oncle, le baron Joseph-Dominique Louis (1755-1837), de faire sous la Restauration une carrière rapide : capitaine de vaisseau en 1816, commandant les forces navales du Levant, vainqueur de Navarin, vice-amiral, préfet maritime de Toulon, ministre de la Marine (1831-1834), des Affaires étrangères (1834-1835). Fait comte en 1829, il présida la Société de Géographie, où il était entré en 1831 (3). L'armée de terre n'est pas absente : son plus brillant représentant fut Marie-Théodore Gueilly, vicomte de Rumigny (1789-1860). Sorti de l'école de Fontainebleau, il avait fait les campagnes napoléoniennes qui lui avaient valu le grade de colonel en 1814, quand la Restauration le met en demi-solde. Il devient en 1818 l'aide de camp du duc d'Orléans, en 1830 député de la majorité ; plusieurs fois il lutta contre les barricades populaires. La révolution de 1848 le rendit à la vie privée et l'obligea même à gagner l'Angleterre où il accompagna Louis-Philippe ; il revint en France quelques années plus tard, pour finir ses jours obscurément 4.

Après ces exemples d'officiers entrés « en Géographie », si l'on revient aux fonctionnaires en général, il faut mentionner la montée lente, mais restant très

pp. 3,5 & 18. Publié dans les *Annales hydrographiques* (série de 1950) en 1951 (378 p.), mais écrit probablement en 1914 et publié posthume. Sur les grands voyages hydrographiques, la sous-série 5JJ des Archives nationales est riche.

1 Ses présidences et vice-présidences sont à cheval sur mes deux premières périodes. Il présida la Société en 1857. Sources : *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1860, pp. 215-216 & 373-392, M. Rollet de l'Isle, *Étude historique sur les ingénieurs hydrographes et le Service hydrographique de la Marine (1814-1915)*, op. cit., pp. 6-7 & 23-24.

2 Ou Gaultier, on trouve les deux orthographes.

3 Président en 1832, soit très rapidement. Libéral, il échoua à imposer un projet d'élection d'assemblées coloniales au suffrage censitaire. Marin directeur adjoint du Dépôt de la Marine, Édouard de Rossel (1765-1829), dont le père avait été tué au débarquement de Quiberon, la mère guillotinée, mais qui, grâce à ses navigations dans le Pacifique à la recherche de D'Entrecasteaux (1791-1795) et sa captivité (1795-1802), avait personnellement échappé aux troubles de la Révolution française. Membre de l'Académie des Sciences en 1812, il fut dix ans plus tard président de la Commission centrale de la Société de Géographie, et vice-président du bureau en 1826. D'après son dossier des archives du Service historique de la Marine à Vincennes et *La Géographie*, 2e sem. 1933, pp. 225-226.

4 Il adhère en 1832, est vice-président du bureau élu le 30 mars 1838. Cf. *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1838, p. 246.

modeste, à partir de 1826, de l'administration des Ponts et Chaussées, montée qui ne s'explique pas par des raisons financières puisque les traitements restent faibles dans cette administration 1. Il faut, d'autre part, citer un autre trait de rapprochement avec l'Égypte : l'adhésion en 1834 (2), grâce à Jomard « l'Égyptien », du gouverneur et du sous-directeur de l'École polytechnique du Caire. Enfin, Louis Becquey (1760-1849), issu d'une vieille famille bourgeoise de Vitry-le-François, fut de 1817 à 1830 directeur général des Ponts et Chaussées et des Mines 3. Il avait joué un rôle politique auparavant : un des plus zélés défenseurs du trône à la Législative, animateur de conspirations royalistes sous le Directoire, puis rallié à Napoléon, directeur général de l'Agriculture à la Première Restauration, député de 1815 à 1830, sous-secrétaire d'État à l'Intérieur en 1816. La révolution de 1830 mit fin à la carrière de celui qui avait présidé la Société en 1826 (4).

La synthèse de tout ceci est le cas du baron Tupinier, ancien officier du génie maritime devenu Directeur des Ports et Arsenaux de France et ministre de la Marine 5. Pour conclure sur les fonctionnaires, on remarquera qu'aucune de ces catégories, sauf celle des officiers — mais en partie seulement 6 — n'était visée par les incompatibilités parlementaires évoquées plus haut.

En ce qui concerne les « employés de l'État », c'est-à-dire les petits fonctionnaires, les traitements perçus éliminent ici, évidemment eu égard au montant de la cotisation, beaucoup d'emplois. Je peux citer, d'ailleurs, un cas de futur membre pressenti qui renâcle devant le chiffre de la cotisation annuelle : d'Espagnol, géomètre en chef du cadastre de l'Ariège. Il a, explique-t-il 7 en février 1829, rencontré le colonel Corabœuf, de la Société de Géographie et ancien « Égyptien » comme Jomard, bavardé avec lui au sujet des Pyrénées, et simplement envisagé

1 4 500 à 5 000 F par an pour un ingénieur départemental, par exemple.

2 La même année, donc, que Boghos-Bey (voir plus haut), et pour la même raison.

3 Cf. André Thépot, *Les ingénieurs des mines du XIXe siècle. Histoire d'un corps technique d'État*, Eska, 511 p., *passim*.

4 Il n'adhère qu'à l'occasion de sa présidence. Notice nécrologique dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1851, pp. 309-310, A. Delavenne, *Recueil généalogique de la bourgeoisie ancienne*, Paris, 1954-1955, 2 vol., 446 & 445 p., tome I, pp. 233-234.

5 Jean Tupinier (1789-1850), entré à moins de 15 ans à Polytechnique, passa par l'École d'Application des ingénieurs constructeurs, devint à 19 ans officier du génie maritime, participa à la campagne de Leclerc à Saint-Domingue, à la construction de la flotte de Boulogne, travailla sous le Consulat aux ports de Gênes, Anvers et Venise, fut sous-directeur, puis directeur (1809-1829) des ports et arsenaux. Sous la monarchie de Juillet, il fut conseiller d'État, député (1834-1846) du Finistère, puis de Rochefort, ministre de la Marine en 1839, Pair en 1846. Chevalier d'Empire en 1810, baron en janvier 1830, il présida la Société de Géographie en 1838. D'après notice nécrologique dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1851, pp. 302-305 & E. de Séville et F. de Saint-Simon, *Dictionnaire de la noblesse française*, Paris, S.E.C., s.d. (1975), 1 214 p., et un *Supplément*, 1977, 668 p., p. 963.

6 Une partie des officiers généraux étaient exclus par la loi électorale du 5 février 1817 (cf. Fr. Julien-Laferrière, *Les députés fonctionnaires sous la monarchie de Juillet*, Paris, 1970, 192 p., p. 11).

7 Lettre du 18. Colis n° 19 bis des archives de la Société, pièce 3231.

d'entrer à la Société, sans connaître le montant de la cotisation. La nouvelle d'avoir à payer 36 francs, majorés de 25 francs de droit d'entrée, l'effraie fort ! Parmi les employés, les professeurs de collège, prédominants parmi les employés-fondateurs du 15 décembre 1821, sont dès l'année suivante — leur « manque d'ouverture sur le monde », leur « conservatisme culturel »¹ et... leur petit nombre n'y résistent pas — nettement dépassés par les officiers au-dessous du grade de colonel, dont l'arrivée très régulière compense le très relatif déclin de leurs supérieurs. Ici encore, on note beaucoup d'ingénieurs géographes militaires et d'officiers de marine, et on observe la même montée des Ponts et Chaussées.

La présence en force d'officiers de Marine n'est pas pour surprendre : on a depuis longtemps souligné leur importance dans l'histoire de l'exploration et Léonce Jore (1882-1975) notait à propos du Pacifique :

« Nombre d'entre eux ont laissé sur l'histoire, la sociologie, l'ethnologie, la linguistique et les sciences naturelles, des travaux de toute première valeur, quelques autres acquièrent une connaissance très complète du Pacifique où ils revinrent à plusieurs reprises. »²

Dans leur manuel, Joannès Tramond et André Reussner³ avaient, il y a près d'un siècle, noté le rôle dynamique de l'amiral Claude du Campe de Rosamel (1774-1848), ministre de la Marine de 1836 à 1839, « qui érigea la pratique des voyages de circumnavigation en système ; il eût voulu que tous les officiers employassent leurs relâches à faire des recherches d'astronomie, d'histoire naturelle, d'ethnologie, de linguistique, etc. » Une thèse de médecine⁴, malheureusement fort monographique et trop souvent de seconde main, a montré que lors des grands voyages maritimes du XIXe siècle les « naturalistes » choisis furent presque toujours des officiers de santé de la Marine royale et deux ouvrages récents ont attiré l'attention sur l'*Histoire des médecins et pharmaciens de Marine et des colonies* et sur ceux de Rochefort⁵. Les prémices de la fin du XVIIIe siècle sont bien connues, mais

1 M.Crubellier, *Histoire culturelle de la France. XIXe-XXe siècles*, Coll. U, 1974, 456 p., pp. 113-114.

2 L.Jore, *L'Océan Pacifique au temps de la Restauration et de la monarchie de Juillet (1815-1848)*, 2 vol., 1959, 418 & 442 p., tome I, pp. 29-30. Malheureusement, l'auteur ne s'interroge jamais sur les motivations profondes de la politique de la Restauration et de la monarchie de Juillet (cf. 1ère partie, chapitres 5 à 8). Bien plus profond, H.Blais, *Voyages au Grand Océan. Géographies du Pacifique et colonisation. 1815-1845*, CTHS, 2005, 352 p.

3 J.Tramond & A.Reussner, *Éléments d'histoire maritime et coloniale contemporaine (1815-1914)*, Paris, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1924, 728 p., p. 23. Une réédition en 1947.

4 M.Zobel, *Les naturalistes voyageurs français et les grands voyages maritimes des XVIIIe et XIXe siècles*, thèse de médecine, Paris, 1961, 127 p., p. 89 en particulier. Lire, en revanche, P.Aubry & B.-A.Gauzere, *La France et ses médecins dans les océans Indien et Pacifique du XVIe au XIXe siècle*, L'Harmattan, 2022, 180 p.

5 P.Pluchon dir., *Histoire des médecins et pharmaciens de Marine et des colonies*, Toulouse, 1985, 450 p. ; M.Sardet, *Médecins et pharmaciens de la Marine à Rochefort au XIXe siècle. Un apport scientifique majeur*, Pharmathèmes, 2005, 271 p.

précisons, grâce à Numa Broc ¹, que c'est un capitaine de vaisseau, Sébastien-François Bigot de Morogues (1706-1781), qui créa en 1752 l'Académie de Marine, laquelle s'intéressa au plus haut point à la formation des futurs marins et au perfectionnement des officiers déjà en service et devint en 1769 une sorte d'annexe de l'Académie des Sciences.

Jacques Léonard (1935-1988) est allé nettement plus loin, liant dès l'introduction de sa thèse de III^e cycle ² histoire des sciences et histoire sociale, histoire des sciences et histoire des mentalités, opposant la place sociale médiocre de ces officiers-médecins au bilan « plus confortable » dans le « domaine intellectuel » ³, et analysant la place tenue dans les grands voyages d'exploration ⁴ par ces « passionnés de colonisation » ⁵. Tous les officiers de marine ne s'illustrèrent pas dans l'exploration, mais tous étaient, dès le XVIII^e siècle, d'un très haut niveau intellectuel, mathématique en particulier, et, malgré la légende tenace du marin noble et incapable — qui ne songe à la *Méduse* ⁶ ? — cela était encore plus vrai dans le premier XIX^e siècle. La présence des ingénieurs géographes militaires est d'autant plus intéressante qu'ils étaient en France très peu nombreux ⁷ et que le corps fut supprimé en 1831, les officiers étant intégrés à l'État-Major ⁸. Signalons l'importance du corps des ingénieurs hydrographes, organisé en 1816, et qui reconnut toutes les côtes françaises de 1816 à 1833 (⁹).

Comme pour les officiers de plus haut rang, géographie et exploration sont liées depuis longtemps dans l'histoire : je citerai le très significatif exemple de

¹ N.Broc, *La Géographie des Philosophes. Géographes et voyageurs français au XVIII^e siècle*, Thèse d'État, Montpellier, 1972, Lille, 1972, 799 p., dactyl., réédition, Ophrys, 1975, 595 p., p. 389.

² J.Léonard, *Les officiers de santé de la Marine française de 1814 à 1835*, thèse de III^e cycle, Rennes, 1967, 333 p. Cette thèse concerne déjà, de fait, des *Médecins de l'Ouest...* avant la lettre. Voir aussi P.Aubry & B.-A.Gauzere, *La France et ses médecins dans les océans Indien et Pacifique du XVI^e au XIX^e siècle*, L'Harmattan, 2022, 180 p.

³ Voir ses pages 83-87 et le chapitre IX.

⁴ Voir ses pages 133-134.

⁵ Voir sa page 175 et, pour l'ensemble des officiers de Marine, Y.Le Gallo, *Brest et sa bourgeoisie sous la monarchie de Juillet. Études sur la marine et l'officier de marine*, Presses universitaires de France, 1968, 2 vol., XVI+439 & 461 p., pp. 214-223.

⁶ Cf. J.-Y.Blot, *La « Méduse ». Chronique d'un naufrage ordinaire*, Paris, 1982, 421 p., Ph.Masson, *L'affaire de la Méduse. Le naufrage et le procès*, Tallandier, 1989, 268 p. et, plus récent G.Buttoud, *La Méduse 1816-1824. Chronique d'une affaire d'État*, Laharmattan, 2020, 234 p.

⁷ 71 officiers à partir de 1817, 18 ingénieurs hydrographes en 1844. Tout ceci avec très peu d'employés subalternes, comme les dessinateurs. Cf. M.Rollet de l'Isle, *Étude historique sur les ingénieurs hydrographes et le Service hydrographique de la Marine (1814-1915)*, *op. cit.*, pp. 18 & 49-52.

⁸ Cf. Col. Berthaut, *Les ingénieurs géographes militaires (1624-1831). Étude historique*, Paris, Service géographique de l'Armée, 1902, 2 vol., XV+467 & 486 p. Il en fut de même des ingénieurs hydrographes (M.Rollet de l'Isle, *op. cit.*, p. 13). La grande œuvre de Henri, Marie, Auguste Berthaut (1848-1937) est *La Carte de France, 1750-1898. Étude historique*, Service géographique de l'Armée, 1898, 2 vol. monumentaux.

⁹ J.Tramond & A.Reussner, *Éléments d'histoire maritime et coloniale contemporaine (1815-1914)*, Paris, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1924, 728 p., p. 22. Une réédition en 1947.

ces deux centurions, qui, sur l'ordre de Néron, remontèrent en 60 le Nil au-delà de Méroé et atteignirent les immenses marais au confluent du Nil blanc et du Bahr-el-Ghazal, car la région ne fut plus explorée avant, précisément, le XIXe siècle. Tout ceci tend à nuancer le jugement souvent émis sur les officiers français du XIXe siècle, sur leur mépris de la cartographie en particulier, aussi bien en ce qui concerne l'État-Major **1** que les officiers en général **2**. Mes découvertes et les exemples que je donne montrent aussi que les motivations, ou plutôt les critères, de « recrutement » parmi fonctionnaires et employés de l'État sont très essentiellement intellectuels, et non pas financiers, puisque les traitements sont alors d'une extrême diversité et que, d'autre part, les postes exigeant de longues études sont souvent parmi les plus mal payés.

Si, laissant à leur place dominante les « fonctionnaires » et les « employés de l'État », nous nous penchons sur les autres catégories sociales, nous voyons émerger deux groupes, les nobles et les divers « intellectuels », tandis qu'*a contrario* certaines catégories sont très peu représentées.

Bien entendu, la Société de Géographie ne se veut pas aristocratique : elle ne se déclare pas non plus antiaristocratique, mais ne dédaigne pas apparaître, telle certaines Sociétés de pensée du siècle précédent, comme une nouvelle noblesse. Le ton de Charles Louandre (1812-1882) dans sa recension des Sociétés savantes parue dans la *Revue des Deux Mondes* en 1846 (**3**) est juste quand il écrit à leur propos qu'elles ont « confondu les diverses classes dans la plus noble de toutes les aristocraties, celle du talent et de la moralité. » **4** De recrutement assez nettement aristocratique à sa fondation **5**, comme les académies de Bordeaux et de Dijon au siècle précédent, la Société de Géographie de Paris perd très vite, dès 1822, et sans rémission, l'intensité de cette coloration, de la même manière que les deux académies citées **6**. Ce n'est sûrement pas à cause d'une perte de réalité sociale dont aurait souffert la noblesse ; en effet, comme l'a noté André-Jean Tudesq (1927-2009) **7**, elle

1 Au sujet de l'État-Major, Pierre Chalmin (*L'officier français de 1815 à 1870*, Paris, 1957, 408 p.) écrit qu'il « fut un corps brillant, recherché par des sujets généralement bien doués qui auraient pu et dû constituer une élite intellectuelle, mais ne la constituèrent pas. »

2 P.Chalmin a souligné l'importance quantitative des souvenirs de voyages publiés (*op. cit.*, p. 354).

3 Charles Louandre, « De l'association littéraire et scientifique en France », *Revue des Deux Mondes*, 1846, deux articles, pp. 513-537 & 792-818.

4 Pp. 513-514.

5 21,4 % des membres de 1821, je le rappelle.

6 D.Roche, Milieux académiques provinciaux et société des Lumières. Trois académies provinciales au 18e siècle : Bordeaux, Dijon, Châlons-sur-Marne », dans l'ouvrage collectif *Livre et Société dans la France du XVIIIe siècle*, tome I, Paris, 1965, 238 p., pp. 93-184.

7 A.-J.Tudesq, *Les grands notables en France. 1840-1849. Étude historique d'une psychologie sociale*, Presses universitaires de France, 1964, 2 vol., 1 277 p., p. 121. Voir aussi A.-J.Tudesq, « Les survivances de l'Ancien Régime : la noblesse dans la société française de la première moitié du XIXe siècle », dans le Colloque (École normale supérieure de Saint-Cloud, mai 1967) *Ordres et classes*, Mouton, 1973, 269 p., pp. 199-214

« a perdu tout caractère juridique ; authentique ou fausse, elle est cependant devenue au XIXe siècle une réalité sociale. Selon une habitude bien humaine, les anoblissements les plus contestables ou les plus récents ont souvent donné les plus intransigeantes susceptibilités nobiliaires. La noblesse d'Empire, souvent confirmée dans ses titres sous la Restauration, les anoblissements des derniers Bourbons, les multiplications des titres usurpés par les cadets de familles authentiques, les usages abusifs et trompeurs de la particule *de*, ont reconstitué une classe aristocratique dont on n'arrive pas toujours à saisir l'origine, naissance ? richesse ? ou intrigue ? »

S'il y a diminution globale chez les géographes, il y a aussi transformation interne : massivement parisienne à l'origine, cette noblesse voit apparaître de plus en plus, non des provinciaux, mais des étrangers ¹.

Je présenterai deux hobereaux-géographes. Le « chevalier Maurice de Couëssin, gentilhomme breton, ancien commandant de terre et de mer, etc. » adhère en 1828, un an après l'entrée d'un Louis de Couëssin (1775-1852), capitaine au corps royal des ingénieurs-géographes, attaché à la démarcation des limites, et de trois ans l'aîné de Maurice. Dépassant l'usage, ce dernier remercie par lettre ² et « fait hommage d'une carte manuscrite où sont tracées les différentes routes de ses voyages et spécialement celles de son voyage autour du monde » ³. Il attend 1831 et sa soixantième année ⁴ pour submerger sa Société d'un pittoresque déluge épistolaire ⁵ : le 18 février, il demande l'établissement d'un tableau des membres de la Société de Géographie depuis la création « et que ledit tableau soit placé dans la salle des délibérations de notre commission centrale » ⁶, le 16 septembre il se rappelle au bon souvenir de la Société et fait sur son titre de Société de Géographie la remarque suivante :

« Comment l'entendons-nous, je vous prie ? Est-ce comme Société de Géographie scholastique qu'on la considère, pardonnez-moi l'expression, ou comme Société de Géographie expérimentale, c'est-à-dire société composée de personnes qui y viennent faire connaître le résultat des observations qu'elles ont faites elles-mêmes sur les différentes parties du globe où elles se sont trouvées ? » ⁷

L'automne ainsi amorcé d'égoцентриque façon — car Couëssin se range naturellement parmi les personnes chargées d'expériences et d'observations ! — notre « gentilhomme breton » se penche à la fin de la saison sur le problème de l'adhésion à la Société. Il souhaite ⁸ la réglementer par une sélection : un rapport

¹ Déjà en 1821, on notait la présence du prince Chrétien-Frédéric de Danemark ; trois Russes adhèrent en 1822 et 1823, le vice-roi d'Égypte en mars 1833... Ceci est une ressemblance avec le Jockey-Club (cf. J.-A. Roy, *Histoire du Jockey-Club de Paris*, Marcel Rivière, 1958, 154 p., p. 32).

² Lettre lue à la séance du 16 mai 1822.

³ « Remerciements », ajoute le *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1828, p. 193 !

⁴ Mention dans la lettre du 4 novembre 1831.

⁵ Colis n° 19 bis des archives de la Société.

⁶ Pièce 3341.

⁷ Pièce 3366.

⁸ Lettre du 4 novembre 1831, pièce 3372.

préalable des parrains sur le candidat, une cotisation portée à 50 francs l'an, pas moins, et en outre et très explicitement, notre l'homme veut barrer l'entrée aux femmes,

« qui se disent être demi-savantes (on sait à quoi s'en tenir à cet égard) et à MM. les imberbes [qui] sans avoir suivi aucune carrière et étant tout à fait étrangers à la matière que l'on traite, s'imaginent, avec une suffisance sans égal, avoir des droits bien supérieurs pour les diriger [les opérations] ».

Trois semaines plus tard ¹, il se contente de réitérer sa proposition de porter la cotisation à 50 francs. En 1832, une séance débute par la lecture d'une notice sur ses voyages de circumnavigation ². Présent à l'assemblée générale du 30 mars, il propose de

« décerner une médaille d'or à l'auteur du mémoire qui ferait connaître 1° les véritables causes des marées extraordinaires qui ont lieu sur la côte de la Manche, spécialement depuis le cap Fresle, jusqu'à la pointe de Granville et au mont Saint-Michel 2° Pourquoi ces marées sont plus fortes sur nos côtes que sur celles d'Angleterre. » ³

Deux mois après, depuis sa « chaumière armoricaine », de Couëssin décoche des traits précisant les résultats des dernières élections au bureau ⁴ et alignant de minutieuses précautions pour que les membres payent leur cotisation à temps ⁵ ! Un géographe breton, marin, hobereau, petit mécène, égocentrique, misogyne et précieux dans l'orthographe (« cap Fresle »), par conséquent. Le baron Louis-Augustin d'Hombres-Firmas est un terrien à part entière, quant à lui : déjà récompensé pour un mémoire sur le nivellement des Cévennes, il en adresse en 1834 un second, sur « un gyromètre ou tour d'arpentage, et sur son application à un instrument de géodésie dont un long usage lui a prouvé la commodité et l'exactitude. » ⁶ Trois ans plus tard, il promet à la Société « de concourir à la formation du Musée géographique en lui envoyant un certain nombre d'objets de sa collection. » ⁷

Les aristocrates parisiens sont de deux types. Le premier regroupe des habitués des publications et des Sociétés savantes. Le vicomte Léon de Laborde

1 Pièce 3377 : lettre du 25.

2 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1832, p. 37.

3 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1832, pp. 195-196.

4 Dumont d'Urville devrait être appelé *premier* vice-président et Walckenaër *second* vice-président !

5 Archives de la Société, aux Cartes et Plans toujours, mais colis n° 66 bis, cote 2061, lettre du 26 mai 1832.

6 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1834, p. 319. Il avait adhéré en 1828.

7 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1837, p. 277. Autre exemple, celui de Durand, chevalier Borel de Brétizel (1764-1839), d'une famille anoblie par charge de conseiller auditeur en la Chambre des Comptes de Paris en 1760. Fait chevalier le 26 avril 1808, autorisé à joindre régulièrement le nom de Brétizel par le décret du 8 mars 1833. Député aux Cinq-Cents, puis sous la Restauration, conseiller à la Cour de Cassation sous la Restauration.

(1807-1869) parcourut une grande partie de l'Orient et, grâce à son remarquable talent de dessinateur, tira de l'oubli une foule de monuments antiques de l'Asie mineure et de la Syrie¹ ; il explora ensuite la vallée du Nil et l'Arabie pétrée. D'une famille anoblie par lettres au XVIII^e siècle, diplomate, puis député, puis sénateur du Second Empire, il publia de très nombreux ouvrages d'histoire de l'art et entra à l'Académie des Inscriptions et à la Société de Géographie en 1842 (2). Le baron Charles Coquebert de Montbret (1755-1831), membre de la première Commission centrale, plus tard vice-président du bureau, fut membre de l'Institut, de la Société d'Agriculture de Paris, de la Société des Antiquaires de France, de la Société philomathique³, etc. Un second type d'aristocrate parisien est celui du personnage qui n'apporte que son nom et un vague patronage : c'est souvent un homme politique. Le duc de La Rochefoucauld-Liancourt (1747-1827) fait la transition entre les deux types, puisque membre de l'Académie des Sciences et président de la Société de la Morale chrétienne, née elle aussi en 1821⁴. Le comte de Montesquiou-Fézensac (1764-1834), le cinquième duc de Fitz-James, Édouard (1776-1838), le grand orateur légitimiste et membre fondateur de la Société de Géographie, ainsi que le baron de Damas (1785-1862), ministre des Affaires étrangères de 1824 à 1828 (5), ne furent, eux, que des illustrations pour la Société, et non des géographes actifs⁶.

Parmi les étrangers, on retrouve exactement les deux mêmes types. Membre donateur et correspondant étranger de la Société de Géographie de Paris, membre de celle de Saint-Pétersbourg, correspondant de celle de Londres, le prince Emmanuel Galitzin naquit et mourut à Paris⁷, où il avait terminé ses études ; il

¹ Cf. A.Sartre-Fauriat, *Aventuriers, voyageurs et savants. À la découverte de la Syrie. XVII^e-XXI^e siècle*, CNRS, 2021, 303 p.

² (H.Jouglas de Morenas), *Le second ordre*, Paris, Société du Grand Armorial de France, 1947, 495 p., p. 116.

³ L'adjectif « philomathique », du grec *mathein*, apprendre, signifie « ami des sciences ». Voir I.Laboulais-Lesage, *Lectures et pratiques de l'espace. L'itinéraire de Coquebert de Montbret, savant et grand commis de l'État (1755-1831)*, Honoré Champion, 1999, 755 p.

⁴ Il fut l'un des « membres fondateurs » de la Société de Géographie de Paris et un membre éminent de la Société royale des Prisons, créée deux ans avant la Société de Géographie (cf. C.Duprat, « Punir et guérir. En 1819, la prison des philanthropes », dans *L'impossible prison. Recherches sur le système pénitentiaire au XIX^e siècle réunies par Michelle Perrot*, Paris, 1980, 319 p., pp. 64-122).

⁵ Voir plus haut.

⁶ Fait significatif, le dernier cité ne souffle mot de la Société de Géographie (il y était entré en 1827) dans ses mémoires, essentiellement politiques (Maxence, baron de Damas, *Mémoires du Baron de Damas (1785-1862) publiés par son petit-fils le comte de Damas*, Paris, 1922-1923, 2 vol., XV+343 p. & 380 p.). Émigré à six ans, rentré en France seulement en 1814, c'était l'émigré à l'état pur, à propos duquel son biographe (Alfred Dumaine, « Le général baron de Damas, ministre des Affaires étrangères (4 août 1824 - 3 janvier 1828) », *Revue d'histoire diplomatique*, 1927, pp. 21-67, en fait compte rendu des *Mémoires*) parle de « foi monarchique, née en même temps que sa faculté de pensée, [et qui] est restée aussi immaculée dans les replis de son cœur que le Saint-Christophe sous le cristal d'une custode. » Il avait été ministre de la Guerre en 1823-1824. Gouverneur du duc de Bordeaux à partir de 1828, il lui inculqua tout un fatras d'idées rétrogrades. Il suivit Charles X en exil, puis se retira au château de Hautefort, en Dordogne, dont il était propriétaire. Sources : l'article d'A.Dumaine, *Les Affaires étrangères et le corps diplomatique français*, CNRS, 1985, 2 vol., 842 & 1 018 p., tome I, pp. 528-530, divers dictionnaires.

⁷ Né le 4 janvier 1804, mort le 1^{er} février 1853. Entré à la Société de Géographie en 1822.

considérerait d'ailleurs la France « comme une seconde patrie ». Officier de la campagne russe de 1829 contre les Turcs, il se vit contraindre par des raisons de santé de quitter le service et se tourna vers la culture, les arts et les voyages. Il voyagea plusieurs années durant à travers la Russie et l'Europe, encouragea et subventionna diverses expéditions scientifiques, traduisit en français de nombreux ouvrages russes et sa mort semble due... au froid des « salles humides de la bibliothèque Mazarine. » ¹ Au contraire, le duc Emmerich Joseph de Dalberg (1773-1833) était un diplomate, pair de France, ministre d'État et ambassadeur à Turin à partir de 1816, qui vers la fin de la Restauration s'était retiré en Allemagne. ²

Conclure sur la noblesse est d'abord noter une nette opposition avec les importantes et intéressantes Sociétés d'Agriculture : la *Seconde République dans la région alpine...* de Philippe Vigier ³ et d'autres études, récentes ou en cours, ont en effet montré qu'elles étaient surtout peuplées par l'aristocratie et la grande bourgeoisie terrienne. Dans le Loir-et-Cher magistralement campé par Georges Dupeux ⁴, un certain nombre de membres de la noblesse sont, comme le marquis Victor Hurault de Vibraye (1767-1843), à la tête du progrès économique depuis son château de Cheverny, et appartenir à la Société d'Agriculture départementale est un honneur très recherché : sur 123 membres on y trouvait « tout ce que le département comptait de plus distingué parmi l'aristocratie locale », soit 28 nobles ⁵. Je nuancerai, ensuite, s'agissant d'une Société savante, le jugement global émis par André-Jean Tudesq (1927-2009) sur la bonne place de la noblesse dans la vie artistique et littéraire, les académies locales et les œuvres charitables, de même qu'au sein des Sociétés savantes, qui « comptent souvent une proportion de nobles d'autant plus importante que ceux-ci disposent de leur temps et s'intéressent au passé de leur région » ⁶. On peut enfin se demander si la Société de Géographie ne joue pas pour la

¹ Notice nécrologique par de la Roquette dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1853, pp. 373-378, qui ajoute : « Vivant presque solitaire, ne se mêlant que rarement au monde, et d'un caractère d'ailleurs naturellement timide et réservé, le prince Galitzin passait son temps avec ses livres et un très petit nombre d'amis dans l'intimité desquels il savait se dépouiller de cette écorce de bizarrerie et de sauvagerie qu'on lui reprochait. » Il était en effet d'une « misanthropie extraordinaire » !

² Il était né à Mayence en 1773 et avait été naturalisé français en 1809. Il avait d'abord servi la Bavière et Bade. Il se retira au château de Herrnsheim.

³ Ph. Vigier, *La Seconde République dans la région alpine. Étude politique et sociale*, Paris, 1963, 2 vol., tome I, Les notables (vers 1845-fin 1848), 533 p.

⁴ Georges Dupeux (1920-1994), *Aspects de l'histoire sociale et politique du Loir-et-Cher. 1848-1914*, Mouton, 1962, XII+ 631 p.

⁵ *Ibid.*, p. 145.

⁶ A.-J. Tudesq, « Les survivances de l'Ancien Régime : la noblesse dans la société française de la première moitié du XIXe siècle », dans le Colloque (École normale supérieure de la rue d'Ulm, mai 1967) *Ordres et classes*, Mouton, 1973, 269 p., p. 205.

noblesse un rôle de cercle ¹, comme le Cercle de l'Union, créé en 1828, ou comme le Jockey-Club.

Pour répondre à ces questions, il faut savoir s'il y a rencontre au sein de la Société de Géographie de Paris de la noblesse avec la haute bourgeoisie et scruter la mentalité collective des géographes : est-elle, en particulier, un moyen pour les nobles de paraître « vivre noblement », comme dans la société française d'Ancien régime ? On ne peut répondre qu'après avoir envisagé les « intellectuels » et les catégories sociales très peu représentées.

C'est un groupe bien flou et hétérogène que celui des divers intellectuels, pour lesquels les sources sont souvent peu loquaces : « géographe » est peu satisfaisant et « Pharaon, orientaliste » est vague ! Ces intellectuels sont en tout cas aux environs du dixième des effectifs — 9,2 %, puis 10 % — et ils viennent s'ajouter aux membres d'Académies ou de Sociétés savantes pourvus d'un métier, et qui avaient été fort nombreux : la Société de Géographie de Paris s'est entourée d'une véritable caution scientifique. Sur les 217 fondateurs, six appartiennent à l'Académie française, quinze à l'Académie des Sciences, dix à l'Académie des Inscriptions, cinq à celle des Beaux-Arts, avec dans le domaine des sciences les plus grands noms de l'époque : le chimiste Berthollet, le naturaliste Cuvier, les mathématiciens Fourier et Laplace, le physicien Gay-Lussac, le naturaliste Humboldt, etc. À un degré moindre, par la suite, anciens de l'expédition d'Égypte et collaborateurs des *Nouvelles Annales des Voyages* furent nombreux.

L'existence de véritables dynasties familiales est au sein de la Société un fait, attesté davantage parmi les professions intellectuelles que dans les autres catégories. La plus importante dynastie fut celle des Barbié du Bocage, chez lesquels les professions éventuellement exercées sont accessoires, grâce à l'aisance matérielle. À la fin de l'Ancien Régime, nombre d'auteurs, comme l'abbé Jean-Jacques Barthélémy (1716-1795) en vue de l'atlas de son *Voyage du jeune Anacharsis*, s'étaient adressés pour les cartes ou atlas de leurs ouvrages à Jean-Denis Barbié du Bocage (1760-1825). Né dans une famille originaire de Normandie, disciple de Jean-Baptiste d'Anville (1697-1782), il prit une part active au classement des collections cartographiques du ministère des Affaires étrangères, à la fin de l'Ancien Régime, et fut « géographe » du ministère de 1803 à 1809, avant d'être le premier professeur de géographie de la Sorbonne (1809-1825), puis doyen de la faculté des Lettres de Paris, mais surtout membre de l'Institut, de la Société des Antiquaires de France et de la

¹ Sur les cercles, « nouvelle forme de sociabilité d'essence bourgeoise », C.Grange, « Cercles et clubs : des lieux de sociabilité patronale ? », dans J.-C.Daumas dir., *Dictionnaire historique des patrons français*, Flammarion, 2010, 1 614 p., pp. 747-753.

première Commission centrale de la Société de Géographie de Paris 1, Commission qu'il présida en 1825. Il rassembla au cours de sa vie une importante collection de cartes et documents géographiques, vendue en 1826 (2). Son fils aîné Guillaume fut aussi un grand collectionneur et un membre de la Commission centrale ; il a publié un *Atlas* et un *Traité de géographie*, des cartes et notices diverses 3. Le second fils de Jean, Alexandre (1798-1835), entra comme surnuméraire au ministère, où la conservation du dépôt géographique pouvait apparaître comme une affaire de famille... Il fit également son droit et débuta au barreau ; à cause de sa santé, et sans problèmes matériels, il succéda à son père à la faculté (1826-1835). Et surtout il publia un *Dictionnaire géographique de la Bible* ; à la fin de sa courte vie, il fut secrétaire général du bureau de la Société de Géographie 4 puis de la Commission centrale 5.

Le fils d'Alexandre, Victor (1832-1890), lui aussi membre de la Société de Géographie — à partir de sa 22e année, et de la Commission centrale à partir de sa 23e ! — y remplit diverses fonctions 6 ; il appartient à la Société libre d'Agriculture de l'Eure (qu'il présida), à la Société nationale d'Agriculture, fut président de section de la Société des Agriculteurs de France. Il donna de nombreux articles et notices au *Bulletin de la Société de Géographie* et fut vice-président de la Commission centrale. Il vivait au château de Quenet, près de Conches, où il mourut 7, un peu plus âgé que son père, mais après avoir connu sa vie durant la maladie — trait familial — qui l'empêcha de travailler ses dernières années. Sa fille fonda en sa mémoire un prix, décerné à partir de 1894 (8).

Cet exemple des Barbié du Bocage n'est pas sans évoquer les fameux Cassini. « Cassini IV », c'est-à-dire Dominique, comte de Cassini de Thury (1748-

1 Il conserva une partie de la correspondance liée à la création de Société de Géographie (« Ms 46 », série « par formats » des archives de la Société). Dans plusieurs de ses lettres, son nom est orthographié *Barbier* ou *du Boccage*.

2 *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1826, pp. 251 & suiv., 1822-1823, pp. 11-12 ; R.Dussaud, *La Nouvelle Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (1795-1914)*, Paris, Geuthner, 1946-1947, 2 vol., 967 p., p. 133 ; notices dans P.Lemosof, *Le livre d'or de la Géographie. Essai de biographie géographique*, Delagrave, 1902, VIII+224 p. & dans Chr.Charle, *Les professeurs de la Faculté des Lettres de Paris*, CNRS, 2 vol., 1985-1987, 192 & 224 p., tome I, pp. 23-24.

3 Il était fonctionnaire au ministère des Affaires étrangères.

4 Voir plus haut. Il y entre très jeune, je le répète.

5 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1835, pp. 276-281, Chr.Charle, *Les professeurs de la Faculté des Lettres de Paris*, CNRS, 2 vol., 1985-1987, 192 & 224 p., tome I, pp. 24-25.

6 Secrétaire général de la Commission centrale entre 1850 et 1867, bibliothécaire de 1868 à 1872.

7 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1891, pp. 262-263.

8 Une médaille d'or, dont le premier titulaire fut Savorgnan de Brazza. Cf. *Comptes rendus des séances...*, 1891, p. 390, 1895, pp. 78 & 146, Société de Géographie, *Notice sur la Société de Géographie, fondée en 1821, reconnue d'utilité publique en 1827*, Paris, 1900, 71 p., p. 59.

1845) 1, fut d'ailleurs scrutateur du bureau de 1825 (2). Quatrième et dernier grand astronome de la famille, envoyé en mission dès sa vingtième année, membre à 22 ans de l'Académie des Sciences, directeur de l'Observatoire de Paris à 26 ans — il succédait à son père — , il s'occupait, à l'époque des débuts de la Société de Géographie, surtout de sylviculture et d'agriculture.

D'autres catégories sociales sont bien moins présentes au sein de la Société de Géographie de Paris que ces « intellectuels ».

Les membres des professions libérales et les « cadres » prennent au fil des années un peu plus d'importance 3. La moitié, en gros, des occurrences sont le fait d'avocats ; les médecins et « cadres supérieurs » sont moins nombreux. Au total, ils ne sont pas aussi enclins à rejoindre la Société de Géographie qu'à se constituer une bibliothèque 4. Au siècle des Lumières, les médecins avaient parfois eu l'initiative de la fondation d'une Académie, où ils entrèrent en nombre : ce fut le cas de Rouen et de son Académie royale des Sciences, Belles-Lettres et Arts, fondée en 1744 (5). Le reste de la composition sociale est de minime importance. Rien d'étonnant, surtout pour des raisons financières, à l'absence des instituteurs. Il n'y a que très peu de négociants, qui sont surtout des banquiers, très peu de boutiquiers, qui sont surtout des graveurs et des imprimeurs ; entre 1822 et 1842 n'adhèrent que deux « capitaines au long cours » 6. Des « quatre sortes d'hommes qui font des voyages de long cours » — pour reprendre l'expression de Jean-Jacques Rousseau 7 — , on trouve parmi les géographes les marins et les « soldats », mais ni les marchands, ni les missionnaires. En ce qui concerne les négociants, on connaît pourtant 8 les efforts déployés par les négociants bordelais, et notamment par la famille Balguerie-Stuttenberg pour tenter de rétablir après 1815 le rang commercial du port aquitain : aucun de ses membres ne s'intéresse aux travaux de la Société de Géographie de Paris. Ceci me paraît être la continuation de l'indifférence, au XVIIIe

1 Décidément, on vit souvent vieux à la Société de Géographie ! Règle non absolue : voir Alexandre Barbié du Bocage plus haut et Henri, Marie, Auguste Berthaut (1848-1937) qui évoque longuement les Cassini dans *La Carte de France, 1750-1898. Étude historique*, Service géographique de l'Armée, 1898, 2 vol.

2 Il avait adhéré dès 1822.

3 7,1 % des « membres fondateurs », 9,4 % des admissions de 1822 à 1842.

4 Cf. A. Daumard, *Les bourgeois de Paris au XIXe siècle*, Flammarion, 1970, 382 p., pp. 74-75 : 60,4 % des inventaires après décès, soit plus que les fonctionnaires.

5 D. Boulet, *Sociétés des Lumières à Rouen au XVIIIe siècle*, Mémoire de maîtrise sous la direction de P. Goubert, s.d. (1969), dactyl., 267 p., pp. 19, 40 & 79.

6 Tous les deux en 1838.

7 Dans le *Discours sur l'origine de l'inégalité* de 1755. Passage cité dans Catherine Coquery-Vidrovitch, *La découverte de l'Afrique. L'Afrique noire atlantique des origines au XVIIIe siècle*, coll. « Archives », 1965, 255 p., p. 217.

8 Cf. P. de Joinville, « Les armateurs de Bordeaux et l'Indochine sous la Restauration », *Revue de l'histoire des colonies françaises*, 1er sem. 1920, pp. 91-128 & 197-248.

siècle, de cette classe sociale envers l'Académie de Bordeaux ¹. On peut généraliser la comparaison, suivant en cela Daniel Roche, qui souligne ² la faiblesse des représentants de l'industrie et du négoce dans les Académies.

D'une manière plus générale, il y a cependant une différence partielle avec les Académies du XVIII^e siècle, qui virent un essor de la bourgeoisie tout au long du siècle, mais avec une grande rareté des marchands capitalistes, et la Société de Géographie fait observer une séparation tranchée entre la grande bourgeoisie d'affaires (rare) et la noblesse (présente, comme nous l'avons vu). André-Jean Tudesq a eu raison d'écrire que

« la fusion entre la grande bourgeoisie et la noblesse n'est pas encore esquissée dans de nombreux départements en 1840. À Paris même, les deux sociétés se retrouvent dans les salons, les dîners et les cercles, mais les mariages mixtes sont encore peu nombreux... » ³

À la Société de Géographie, on observe qu'il s'agit plus d'une bourgeoisie d'ancien type que d'une bourgeoisie d'affaires, ce qui était *a fortiori* le cas au siècle précédent au sein de l'Académie des Sciences ⁴. On est en présence de la « crème » du Tiers-État de l'Ancien Régime, se mélangeant empiriquement avec la noblesse dans une élite fondée sur le talent, dans une « bonne société » géographique, modèle réduit de la « bonne société » des notables contemporains, dont la gestation s'observe dès la seconde moitié du XVIII^e siècle ⁵. L'exemple le meilleur à l'appui de ma thèse et de l'opposition entre un certain *otium* et le *negotium* est celui de Benjamin Delessert (1773-1847). Du groupe des banquiers suisses et protestants ⁶, « venus depuis plus ou moins longtemps tenter leur chance en France, tout en conservant des attaches et des intérêts hors de la frontière » ⁷, il avait mené

¹ D.Roche, « Négoce et culture dans la France du XVIII^e siècle », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, juill.-sept. 1978, pp. 375-395 & « Milieux académiques provinciaux et société des Lumières. Trois académies provinciales au 18^e siècle : Bordeaux, Dijon, Châlons-sur-Marne », dans *Livre et Société dans la France du XVIII^e siècle*, tome I, Paris, 1965, 238 p., pp. 93-184.

² D.Roche, *Le siècle des Lumières en province (académies et académiciens provinciaux, 1680-1789)*, Thèse, Mouton, 1978, 2 vol., 394 & 520 p., pp. 250 & suiv. La seule exception semble avoir été Marseille, où les grands négociants sont admis en nombre aux trois Académies (cf. É.Baratier dir., *Histoire de Marseille*, Toulouse, Privat, Collection « Univers de la France et des pays francophones », série « Histoire des villes », 1973, 512 p., pp. 242-243).

³ A.-J.Tudesq, *Les grands notables en France. 1840-1849. Étude historique d'une psychologie sociale*, Presses universitaires de France, 1964, 2 vol., 1 277 p., p. 123. Voir aussi A.-J.Tudesq, « Les survivances de l'Ancien Régime : la noblesse dans la société française de la première moitié du XIX^e siècle », dans le Colloque (École normale supérieure de Saint-Cloud, mai 1967) *Ordres et classes*, Mouton, 1973, 269 p., pp. 199-214

⁴ R.Hahn, *The Anatomy of a Scientific Institution. The Paris Academy of Sciences. 1666-1803*, Los Angeles et Londres, 1971, XIV+533 p.

⁵ G.Chaussinand-Nogaret, *Une histoire des élites. 1700-1848*, Paris-La Haye, Mouton, 1975, 376 p., p. 185.

⁶ Avec Jean-Frédéric Perrégaux (1744-1808), Mallet, Hottinguer, etc. Notice pp. 95-96 du tome II, de D à G, 2020, 1 050 p., de P.Cabanel & A.Encrevé dir., *Dictionnaire biographique des protestants français, de 1787 à nos jours*.

⁷ E.Beaude Loménie, *Les responsabilités des dynasties bourgeoises*, op. cit., 1^{er} vol., p. 28.

de front des études très complètes, une initiation à la botanique sous l'influence de Rousseau et... une association aux affaires de son père. La suite est bien connue : fondation, en 1801, à Passy, d'une filature de coton, débuts du raffinage du sucre de betterave, titres de régent de la Banque de France en 1802, de baron en 1812, siège de député de la Seine de 1817 à 1824, de député de Saumur de 1827 à 1842. Il alliait la philanthropie aux affaires et à la « politique » : créateur en 1818, avec le duc de Liancourt, autre « géographe » ¹, de la Caisse d'Épargne de Paris, que ses frères et lui devaient administrer durant de longues années, il fonda la Société philanthropique, dont il fut le trésorier, et organisa des dispensaires. L'homme, l'honnête homme, épris, ou se piquant ² de sciences, est moins connu. Delessert fut pourtant un membre actif de la Société de Géographie, au sein de laquelle il créa, au tout début, un prix pour un *Itinéraire de Paris au Hâvre de Grâce*, et dont il fut souvent scrutateur ou vice-président du bureau ; en outre, il fut membre libre de l'Académie de Médecine, de la Société d'Agriculture, de la Société asiatique... Ce grand nom de la « H.S.P. » — la « haute société protestante » — possédait un herbier de 350 000 plantes, une collection de 150 000 coquilles, une très belle collection de tableaux, et il publia abondamment ³.

Je peux citer deux grands représentants, non plus de la bourgeoisie d'« ancien régime », à la richesse fondée sur la rente et la fonction, mais de la bourgeoisie du nouveau siècle, de la bourgeoisie du capitalisme et de l'industrie : Guillaume Ternaux (1763-1833) et Arnould Humblot-Conté (1776-1845), qui tous deux participèrent, comme Delessert, à la fondation de la Société. Le premier est connu pour trois motifs caractéristiques : marchand-manufacturier de draps ayant réussi une remarquable diversification des tissus et mis sur pied une étonnante intégration, il introduisit en France les *schalls* de cachemire ; ses nombreuses expériences agricoles, notamment la venue en 1818-1819 d'un troupeau de chèvres tibétaines, lui valurent un grand nombre de récompenses ; et enfin, des préoccupations sociales : usines de Saint-Ouen vendant des potages populaires et octroi à Jean-Baptiste Say d'une chaire au Conservatoire des Arts et Métiers. L'aspect

¹ Voir plus haut.

² Suivant le témoignage de Charles de Rémusat (*Mémoires de ma vie*, Paris, 1958, 5 vol., tome III, p. 90), qui parle d'une « teinture des sciences et même des arts ».

³ Cf. A.-J. Tudesq, *Les grands notables en France. 1840-1849. Étude historique d'une psychologie sociale*, Presses universitaires de France, 1964, 2 vol., 1 277 p., pp. 374, 414 & 445, Société asiatique, *Le Livre du centenaire (1822-1922)*, Paris, 1922, VIII+294 p., p. 7, et divers dictionnaires. Delessert était également vice-président de la Société biblique de France. Benjamin Delessert fils (né en 1817), député en 1849, avait adhéré en 1847, en même temps qu'un autre banquier Delessert, François (né en 1780), frère de Benjamin (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1847, p. 21). Sur la famille, lire S. de Coninck, *Banquiers et philanthropes. La famille Delessert (1735-1868) aux origines des Caisses d'Épargne françaises*, Economica, 2000, 197 p.

intellectuel est beaucoup moins net que chez Delessert ¹, malgré la participation de l'homme à une brochette d'organisations publiques et d'œuvres philanthropiques. On ne trouve cet aspect qu'indirectement chez Arnould Humblot-Conté (1776-1845), propriétaire de fabriques de crayons à Paris, député et pair de France, et beau-père du chimiste Louis Jacques Thénard (1777-1857) ². Mais il était le gendre de l'« Égyptien » Nicolas Conté, beau-frère d'un premier mariage de la femme de Jomard, il était membre de la Société d'encouragement ; il sera toujours très proche de Jomard ³.

Au total, cette relative indifférence de la bourgeoisie d'affaires envers la Société de Géographie, en dépit des motivations virtuelles qui *a priori* sautent aux yeux, me fait reprendre à mon compte la formule de l'historien Louis Bergeron (1929-2014) sur l'« anti-intellectualisme fondamental des gens d'affaires » ⁴. Ceci conduit à la question suivante : la Société de Géographie est-elle une Académie d'« ancien régime », et n'appartient-elle pas encore au mouvement social et intellectuel du XIXe siècle ? Afin de tenter de répondre à cette question, il importe d'établir de plus amples comparaisons avec d'autres compositions sociales que nous pouvons connaître, en particulier les institutions de culture du XVIIIe siècle et d'autres associations du siècle suivant.

Les Académies provinciales ont déjà été évoquées plus haut. Daniel Mornet (1878-1954) avait dit qu'elles étaient un facteur de rapprochement des classes sociales ⁵ ; Daniel Roche permet une comparaison plus complète ⁶. Il apparaît d'abord que l'implantation géographique des membres de la Société de Géographie ne retrouve en rien la carte des Académies, « nombreuses dans la France de l'Est et du Midi [...], taches de culture dans l'Ouest et le Nord du royaume » ⁷ : y aura-t-il

¹ Plus tard, au moment de la révolution de Juillet, ses affaires, comme celles de Jacques Laffitte (1767-1844), sont compromises. Ternaux était baron depuis 1819, et député depuis 1829, comme Delessert, mais il signa l'adresse des 221. Il était né à Sedan en 1763 et mourut à Saint-Ouen en 1833. Sources : L.-M. Lomüller, *Guillaume Ternaux (1763-1833), créateur de la première intégration industrielle française*, Éditions de la Cabro d'Or, 1978, 531 p., & G. de Bertier de Sauvigny, « Un grand capitaine d'industrie au début du XIXe siècle : Guillaume Ternaux. 1763-1833 », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, avril-juin 1981, pp. 335-343.

² Né à Villefranche (Rhône) en 1776, mort à Chalon-sur-Saône en 1845. On trouve à la Société de Géographie, à partir de 1868, le fils du baron-chimiste Jacques Thénard (1777-1857), gendre de Humblot-Conté, le baron-chimiste-agronome Paul Thénard (1819-1884).

³ Y. Laissus, *Jomard, le dernier Égyptien*, Fayard-Le Grand Livre du Mois, 2004, 654 p., p. 160.

⁴ L. Bergeron, *Les Capitalistes en France (1780-1914)*, coll. « Archives », 1978, 233 p., p. 76. L'auteur y ajoute : « Ils constituent une société qui possède de longue date sa conception de la formation professionnelle et plus généralement de la culture, qui n'a pas besoin de références philosophiques pour être néanmoins un empirisme et un pragmatisme. L'expérience vécue, l'apprentissage sur le tas dans l'entreprise paternelle ou par des stages et des voyages dans les maisons des confrères français ou étrangers en forment la base immuable. »

⁵ D. Mornet, *Les Origines intellectuelles de la Révolution française : 1715-1787*, Paris, 1933, 552 p., p. 151.

⁶ Voir les 7 titres de la bibliographie générale, rubrique 2.2.

⁷ D. Roche, « Milieux académiques provinciaux et société des Lumières... », *op. cit.* Voir les cartes p. 477 du tome II du *Siècle des Lumières en province...*, *op. cit.*

coïncidence à la fin du XIXe siècle avec l'apparition des Sociétés de Géographie provinciales ? De plus, les Académies étaient très bien adaptées à une conception corporative et privilégiée de la société. Elles comportaient plusieurs catégories de membres dont les privilèges d'ailleurs n'étaient pas exactement semblables :

« au sommet de la pyramide sociale dominant les noblesses, surtout celles des parlements et des offices **1** ; au-dessous, un clergé riche recruté pour sa science **2**, et à la base une masse roturière entrée dans les académies en fonction de ses qualités et de ses talents. Avec l'échelle des honneurs académiques, on descend celle des qualités sociales et chez les associés, correspondants et candidats des concours, on pressent la montée de groupes sociaux par ailleurs exclus. » **3**

Toutefois, j'ai noté précédemment des similitudes, comme l'âge, l'importance des employés de l'administration ; on pourrait ajouter la rareté des femmes **4**. Il y a plus : les catégories bourgeoises des Académies, comme de *L'Encyclopédie*, avaient eu très souvent « un lien épisodique ou définitif au cours de leur carrière avec l'administration royale », et, surtout, elles excluaient le « groupe en plein essor des marchands capitalistes, à quelques exceptions près ». « La pyramide bourgeoise des académies est conforme à l'image d'un monde encore dominé par les castes parlementaires et l'aristocratie », et il en est en partie de même pour la pyramide sociale de la Société de Géographie après 1821 : le *negotium* s'y oppose toujours à l'*otium*. Sociétés à la fois « fermées », car ce monde du savoir excluait une partie de la bourgeoisie, et « ouvertes », car traduisant le mouvement de montée de la bourgeoisie vers la culture, avec des préoccupations intellectuelles tournées vers la société civile, les Académies étaient composées d'une société préfigurant la « bonne société » du règne de Louis-Philippe. Mais avec une nuance importante : « le rang y conserve la plénitude de sa fonction sociale et [...] l'argent et la richesse y sont des éléments moins déterminants de la position sociale. » **5** La Société de Géographie est donc une lointaine « interprète des Lumières » **6**.

1 Les nobles étant avant tout gentilshommes et ensuite académiciens. « La qualité, le rang y conservent toute leur rigueur. Titres et dignités sont toujours soigneusement précisés dans les procès-verbaux, les registres de délibérations ou s'inscrivent les élections, les listes académiques », écrit Daniel Roche. À la Société de Géographie, il en est exactement de même.

2 Nettement plus nombreux que parmi les Encyclopédistes étudiés par Numa Broc dans *La Géographie des Philosophes. Géographes et voyageurs français au XVIIIe siècle*, Thèse d'État, Montpellier, 1972, Lille, 1972, 799 p., dactyl., réédition, Ophrys, 1975, 595 p.

3 D.Roche, Milieux académiques provinciaux et société des Lumières. Trois académies provinciales au 18e siècle : Bordeaux, Dijon, Châlons-sur-Marne », dans l'ouvrage collectif *Livre et Société dans la France du XVIIIe siècle*, tome I, Paris, 1965, 238 p., pp. 93-184.

4 D.Roche, *Le siècle des Lumières en province (académies et académiciens provinciaux, 1680-1789)*, Thèse déjà citée, tome I, p. 193.

5 D.Roche, « Milieux académiques provinciaux et société des Lumières. Trois académies provinciales au 18e siècle : Bordeaux, Dijon, Châlons-sur-Marne », dans l'ouvrage collectif *Livre et Société dans la France du XVIIIe siècle*, tome I, Paris, 1965, 238 p., pp. 93-184, p. 177.

6 Cf. Michel Taillefer, *Une Académie interprète des Lumières. L'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse au XVIIIe siècle*, CNRS, 1985, 328 p.

Les « Sociétés de pensée » que sont les Sociétés d'Agriculture du XVIII^e siècle et les Sociétés de Géographie du siècle suivant diffèrent grandement quant au recrutement social : avec de très nombreux ecclésiastiques, de nombreux avocats, médecins, gros propriétaires pour celles-là **1**, qui toutefois comptaient elles aussi peu de négociants **2**. Les différences sont moins notables avec l'Académie des Inscriptions étudiée par Henri Duranton **3**, mais les membres ordinaires de cette dernière appartiennent quand même à la petite ou moyenne noblesse, à la bonne bourgeoisie, à la robe, au négoce, sans parler des « honoraires » issus de l'aristocratie de sang, des grandes dynasties parlementaires et de l'Église.

Il est possible de comparer la Société de Géographie avec la Société de l'Histoire de France, fondée en 1833 par Barante, Guizot, Champollion-Figeac, Mignet, Pasquier **4**..., constituée définitivement le 23 janvier 1834, et dont la cotisation était de 30 francs, somme moins considérable qu'à la Société de Géographie, mais cependant lourde **5**. La Société de Géographie est numériquement plus importante **6** ; les compositions sociales sont approximativement les mêmes, toutefois à la Société de l'Histoire il y a nettement moins d'étrangers, moins d'officiers, de fonctionnaires de la Marine et des Affaires étrangères, mais davantage de nobles et de fonctionnaires d'autres ministères que les deux précédents, de sorte que la part totale des fonctionnaires y est légèrement supérieure **7**. Guillaume Brugière, baron de Barante (1782-1866), chroniqueur à la limite de l'histoire **8**, marqua la Société de l'Histoire de France d'une longue présidence (1834-1866), celle de Géographie d'une autre, beaucoup plus courte et totalement honorifique, en 1835. On sait qu'il mena de front une carrière littéraire, caractérisée par son entrée à

1 É. Justin, *Les Sociétés royales d'Agriculture au XVIII^e siècle (1757-1793)*, Saint-Lô, 1935, XV+368 p., *passim*, & A.-J. Bourde, *Agronomie et agronomes en France au XVIII^e siècle*, thèse Lettres, SEVPEN, 1967, 3 vol., 1 740 p., pp. 1193-1202.

2 À la différence des loges maçonniques. Cf. D. Roche, « Négoce et culture dans la France du XVIII^e siècle », *op. cit.*

3 H. Duranton, « Le métier d'historien au XVIII^e siècle » (sur l'Académie des Inscriptions), *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, oct.-déc. 1976, pp. 481-500.

4 Autres noms à considérer : Thiers, Molé, Vitet (*Bulletin de la Société de l'Histoire de France*, 1834, pp. 8-10).

5 Il n'y a pas de droit d'entrée ; les membres du conseil paient 50 francs.

6 150 membres pour la Société de l'Histoire de France en 1834 (Société de l'Histoire de France, *Notices et documents publiés par la Société de l'histoire de France à l'occasion du 50^e anniversaire de sa fondation*, Paris, 1884, LVI+464 p., introduction), 272 au 1^{er} septembre 1839 (*Annuaire historique*, publié par la Société, 1840, p. 8).

7 *Annuaire historique*, 1837 et 1839, listes des membres en juillet 1836 et juillet 1838, respectivement pp. 33-45 & 65-78.

8 Une chronique « faite d'emprunts, habilement cousus, et parés d'une légère saveur d'archaïsme, aux textes les plus pittoresques, nullement les plus sûrs, et reproduits sans nulle critique : il ne se proposait d'ailleurs que de restituer à l'histoire elle-même l'attrait que le roman historique lui a emprunté » (Jean Ehrard et Guy Palmade, *L'histoire*, Armand Colin, coll. U, 1965, 406 p., p. 64). Une biographie récente et monumentale, mais presque totalement focalisée sur l'action politique : A. Denis, *Amable-Guillaume-Prosper Brugière Baron de Barante (1782-1866). Homme politique, diplomate et historien*, Champion, 2000, 1 005 p.

l'Académie française en 1828 et ses nombreuses publications historiques 1, et une carrière administrative et politique : j'ai déjà noté son poste d'ambassadeur en Russie 2. Il participa très effectivement aux travaux de la Société de l'Histoire 3, celle de Géographie n'a été pour lui, au contraire, qu'un épisode fugitif. Dans ses mémoires, il est vrai surtout politiques, il n'en fait même pas mention 4.

La Société asiatique, fondée en 1822 sous la présidence d'Antoin-Isaac Silvestre de Sacy (1758-1838) — après une tentative en 1744, annonçant celle de la Société de Géographie en 1785 — demandait, comme la Société de l'Histoire une cotisation annuelle de 30 francs 5 ; le monde politique y était bien représenté, mais elle ne comptait que 140 membres en 1840. Une rapide division s'y produisit entre « scientifiques » et « mondains », ces derniers étant soutenus par Silvestre de Sacy 6.

Faute de listes de membres, la comparaison avec la Société d'Archéologie ne peut qu'aborder, pour n'en tirer qu'un enseignement médiocre, la question de la cotisation puisque celle-ci se situe entre 10 et 100 francs selon la volonté du sociétaire 7. Nous sommes encore moins bien équipés pour la Société philomathique 8, survivante d'une fondation de 1788, puisque nous n'y connaissons que l'abonnement au *Nouveau Bulletin des Sciences* : 12 francs l'an ; les professions de ses 50 membres 9 nous sont inconnues.

Apparue après la Société géologique de Londres, qui avait 300 membres en 1830, la Société géologique de France, fondée le 17 mars 1830 par Ami Boué (1794-1881) et Constant Prévost (1787-1856), eut assez vite plus de membres que la Société de Géographie : 302 en 1836, 390 en 1840, 407 sept ans plus tard. De même, la proportion des étrangers fut encore plus ample qu'à la Société de Géographie : 28 % de l'effectif total de 1833, 32 % de celui de 1836. La cotisation est moins élevée que pour la Géographie : 30 francs par an, une fois acquitté un droit d'entrée de 20

1 L'histoire des ducs de Bourgogne de la maison de Valois eut un énorme succès.

2 Voir plus haut.

3 Ses discours aux assemblées générales, en particulier, sont très précis et bien informés.

4 *Souvenirs du Baron de Barante, de l'Académie française. 1782-1866. Publiés par son petit-fils Claude de Barante*, Paris, 1890-1901, 8 vol.

5 45 F pour les membres du Conseil, théoriquement remboursés en jetons de présence, dont l'usage tomba vite en désuétude.

6 Société asiatique, *Le Livre du centenaire (1822-1922)*, Paris, 1922, VIII+294 p. ; R.Schwab, *La Renaissance orientale*, Payot, 1950, rééditions, Les Belles Lettres, 2014, 682 p., 2024, 454 p., livre IV, chapitre III.

7 Mais l'abonnement au *Bulletin monumental* est de 15 francs par an, pour la province, soit comme pour le *Bulletin de la Société de Géographie*.

8 L'adjectif « philomathique », du grec *mathein*, apprendre, signifie « ami des sciences ».

9 Elle a aussi des « associés libres ». Source : *Nouveau Bulletin des Sciences*.

francs 1. Les listes des membres fondateurs — certes de mauvaise qualité — font apparaître une très grosse importance des employés de l'État (46 %), une part importante de fonctionnaires (21 %) et, toujours comme à la Société de Géographie, une colonie aristocratique de 10,9 % 2. Beaucoup des présents géologues sont, comme les géographes, membres d'autres Sociétés savantes. L'évolution du recrutement « géologique » vit s'atténuer la domination du fonctionariat et de l'emploi public, qui conservèrent toutefois de beaux chiffres 3. Quant aux nobles, ils reculèrent, comme chez les géographes : 8,7 % en 1840. L'origine sociale des présidents est sans surprise : un tiers d'ingénieurs (des Mines surtout 4), un tiers de professeurs (Museum et Sorbonne se taillant la part du lion) et seulement un tiers d'« amateurs » 5.

Faute de renseignements valables, que j'ai tenté de glaner ici et là, à cause de la jeunesse des connaissances en ce domaine, la comparaison est impossible avec un certain nombre, heureusement restreint, de Sociétés savantes, comme la Société des Antiquaires de l'Ouest, à propos de laquelle on sait toutefois qu'elle fut fondée en 1834 par un érudit directeur de l'Enregistrement et des Domaines, Charles Mangon de la Lande (1770-1847) 6. Autre type d'association, la Société des Missions évangéliques de Paris, fondée fin 1822, soit un an après la Société de Géographie 7, ne publia pas non plus de listes de membres, mais un *Journal* 8, qui permet d'observer trois faits pour le présent propos : le souci de créer un prosélytisme soutenu par les classes populaires 9, un large appel, pour le Comité d'Administration, aux pasteurs et négociants, ce qui ne saurait surprendre, et enfin la longue présidence du comte Charles-Henri Verhuell (1764-1845), pair de France et amiral. On sait que chaque associé à l'Œuvre de la Propagation de la Foi ne donnait, « en aumône pour les missions », qu'un sou par semaine.

1 *Bulletin de la Société géologique de France*, 1830, p. 7.

2 Dans le même bulletin, une liste des membres au 1er novembre 1830, pp. 30-34.

3 Respectivement 17,4 % et 37 % en 1840. Cf. *Bulletin de la Société géologique de France*, 1839-1840, *in fine*.

4 Je rappelle : A. Thépot, *Les ingénieurs des mines du XIXe siècle. Histoire d'un corps technique d'État*, Eska, 511 p.

5 Outre les bulletins des années concernées, *Bulletin de la Société géologique de France*, 1879-1880, Société géologique de France, historique dans le *Bulletin de la Société géologique de France*, 1879-1880, 3e série, tome 8, *in fine*, Société géologique de France, *Centenaire de la Société géologique de France. Livre jubilaire 1830-1930*, Paris, 1930, 2 vol., 660 p., pp. 69-70.

6 G. Jarousseau, *Fondation et fondateurs de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, dans Comité des Travaux historiques et scientifiques, *Actes du 100e Congrès national des Sociétés savantes. Colloque interdisciplinaire sur les Sociétés savantes. Les Sociétés savantes. Leur histoire*, Paris, 1976, 386 p., pp. 133-143.

7 Titre complet : Société des Missions évangéliques chez les peuples non-chrétiens.

8 *Journal des Missions évangéliques*.

9 Voir, par exemple, le premier numéro, de 1826, qui évoque (introduction, pp. 7-8) l'« humble cultivateur » et le « laborieux artisan ». Témoignage, sans doute, de ce souci : le taux peu élevé de l'abonnement, six francs par an.

Cotisation nettement plus élevée qu'à Paris à la Royal Geographical Society de Londres : deux livres par an, avec un droit d'entrée de trois livres **1**, mais, malheureusement, pas de listes de membres avant 1838. Le nombre de ceux-ci, plus élevé qu'à Paris, connaît une belle croissance jusqu'en 1841 : 460 en 1830, 600 en 1838, 651 en 1839, 696 en 1840, avec un accroissement annuel net moyen de 23 membres, mais une stagnation jusqu'en 1853 (**2**). Quand les listes apparaissent, elles ne font que rarement figurer les professions, en dehors des marins et officiers, nombreux comme à Paris : un peu plus du cinquième du total **3**. Le chercheur fait plus complètement encore faillite à Berlin : les *Rapports mensuels...* **4** ne comportant pas de listes de membres, dont on ignore et le nombre et le montant de la cotisation !

Pas de membres, bien sûr, pour les *Nouvelles Annales des Voyages*, publiées par Eyriès et Malte-Brun, et au contenu très semblable à celui du *Bulletin de la Société de Géographie*, mais des abonnés, qui doivent déboursier la très importante somme de 30 francs l'an **5**. Je termine en précisant que ces 30 francs, ou les 36 francs de la Société de Géographie de Paris, n'atteignent évidemment pas le niveau aristocratique du Jockey-Club : 300 francs **6**, et en rappelant la différence majeure avec les cercles, forme typique de la sociabilité de la petite et de la moyenne bourgeoisie en France dans la première moitié du XIXe siècle **7**.

Par chance, mes comparaisons peuvent ne pas s'arrêter ici, car le chercheur dispose, chose rare, d'un témoignage littéraire qui permet d'aller plus loin. La *Comédie humaine*, qui ne dépasse en général jamais les limites de l'Europe, ignore la géographie savante du temps de Balzac, alors que *La peau de chagrin* fournit les portraits du naturaliste Lavrille et du professeur de mécanique Planchette. Deux exceptions toutefois, mais encore s'agit-il d'« explorateurs », et non de géographes de cabinet. Présent surtout dans *La Duchesse de Langeais*, Armand de Montriveau, colonel de la garde blessé à Waterloo, s'embarque, les Bourbons n'ayant pas reconnu les grades données pendant les Cent-Jours, pour un voyage d'exploration en haute Égypte et dans les parties inconnues du centre de l'Afrique **8**, en compagnie de Sixte

1 *Journal of the Royal Geographical Society*, 1831, p. VII. Soit approximativement 50 et 75 francs.

2 *Journal of the Royal Geographical Society*, 1838, p. III, 1839, p. IV, et 1841, courbe *in fine*.

3 *Journal of the Royal Geographical Society*, 1838, pp. XXX-XXXVI, 1839, pp. XXXIX & suiv., 1841, pp. XXXIII & suiv.

4 *Monatsberichte über die Verhandlungen der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin (Rapports mensuels des débats de la Société de Géographie de Berlin)*, Berlin, 1839-1853. Mensuel, les volumes annuels allant de mai à mai.

5 33 puis 36 francs en province, 42 francs pour l'étranger.

6 J.-A. Roy, *Histoire du Jockey-Club de Paris*, Marcel Rivière, 1958, 154 p., *passim*.

7 M. Agulhon, *Le Cercle dans la France bourgeoise. 1810-1848. Étude d'une mutation de sociabilité*, Armand Colin, *Cahiers des Annales* n° 36, 1977, 105 p.

8 « [...] qui excitent aujourd'hui tant d'intérêt parmi les savants », précise Balzac, qui parle d'« expédition scientifique ». Il ne peut avoir songé qu'à la Société de Géographie.

du Châtelet. L'idée en vint-elle à Balzac à la suite du voyage de René Caillié à Tombouctou, comme le pensait Fernand Lotte ¹ ? Socialement, en tout cas, les deux hommes sont extrêmement différents. Après avoir recueilli de précieuses notes, être tombé au pouvoir d'une tribu qui le réduisit en esclavage, avoir été promené de tribu en tribu pendant deux ans, avoir réussi à s'échapper, à rejoindre le Sénégal, à regagner la France en 1818, le marquis de Montriveau, rendu célèbre dans les salons par ses voyages et son évasion, tomba amoureux, on le sait, de la duchesse de Langeais... Le reste n'est plus géographie, mais ce qui précède fait songer en partie à la réalité, sociale et mentale, que sont, côtoient, et lisent les géographes, ces « amateurs ».

Quant au comte Sixte du Châtelet, personnage important des *Illusions perdues*, c'est au moment où il allait être nommé ministre en Westphalie qu'il voit ses espoirs ruinés par la chute de l'Empire. Fait prisonnier lui aussi, par des Arabes, après deux ans de tribulations diverses, il se retrouve à Mascate, où un bâtiment anglais consent à la rapatrier ; et le mouvement social de continuer : ses relations politiques lui permettent de trouver une place auprès de Monsieur... de Barante, et il est nommé directeur des contributions directes à Angoulême en... 1821.

Par ailleurs, concernant la colonisation de l'Algérie, Roger-Henri Guerrand (1923-2006) a rappelé dans un article ² que Balzac lui avait réservé dans sa *Comédie humaine* une place, dessein qu'il n'eut pas le temps de mettre à exécution. Le même article prouve que Balzac était bien informé sur l'Algérie : dans *La cousine Bette*, l'un de ses derniers chefs-d'œuvre (1847-1848), il met en scène le baron Hulot d'Ervy, conseiller d'État en poste au ministère de la Guerre, qui expose sans fard la réalité de l'occupation française outre-Méditerranée. Il est possible que Balzac se soit inspiré du procès pour concussion intenté en 1838 au général marquis de Brossard, l'un des chefs de l'expédition d'Alger.

1 F.Lotte, *Dictionnaire biographique des personnages fictifs de la « Comédie humaine »*, J.Corti, 1952, XXXII+677 p., pp. 427-428. *La duchesse de Langeais* est de 1834, *Les Illusions perdues* furent élaborées de 1837 à 1843.

2 R.-H.Guerrand, « Les clairons de la nostalgie », *L'histoire*, n° spécial *Le temps des colonies*, n° 69, pp. 8-17, p. 10. Ne pas confondre le baron Hulot d'Ervy, personnage de la *Comédie humaine*, avec le baron Étienne Hulot, successeur de Maunoir au secrétariat général, et typique, lui, comme nous le verrons, d'une aristocratie d'« amateurs » d'un autre ordre, à une autre époque (la fin du XIXe siècle).

En conclusion de cette subdivision du premier chapitre, consacrée à l'étude de la composition sociale de la Société de Géographie de Paris pendant ses deux premières décennies, il est possible de préciser la formule d'André-Jean Tudesq¹ sur les « notabilités intellectuelles ». Si, dit-il, les notables peuplent la Chambre des pairs, les grands corps de l'État, la haute administration, les Conseils généraux du Commerce, des Manufactures, de l'Agriculture, ou encore la Banque de France, la monarchie de Juillet est aussi une « monarchie d'intellectuels », car les notables s'intéressent également aux Académies, à l'Université, à la presse : dans les « multiples sociétés savantes locales », notamment, « dans les cercles aussi », s'élabore la « direction intellectuelle » des notables. À la Société de Géographie de Paris — qui n'est pas une Société savante *locale* — les « grands notables » sont d'ancien type et la haute bourgeoisie n'est très généralement pas réductible à la grande bourgeoisie d'affaires.

D'une manière générale il y a une opposition entre l'*otium* intellectuel de la Société de Géographie et le *negotium*, et la bourgeoisie qui adhère est bien plutôt une bourgeoisie d'ancien type, d'Ancien Régime, à la richesse fondée sur la rente et la fonction. La Société de Géographie est ouverte à l'*establishment* politique, sa cotisation est élevée et ses effectifs réduits. En son sein, les « grands notables » sont de type ancien et la grande bourgeoisie ne s'identifie pas à la grande bourgeoisie d'affaires. Par l'âge de ses membres, l'importance des employés de l'administration royale, le mélange d'*otium* et de *negotium*, et la rareté des femmes, la Société de Géographie rappelle les Académies du XVIII^e siècle.

Enfin, comme les Sociétés de pensée du siècle des Lumières, la Société de Géographie est « une forme de socialisation dont le principe est que ses membres doivent, pour y tenir leur rôle, se dépouiller de toute particularité concrète, et de leur existence sociale réelle », dans le but de « dégager d'entre ses membres, et de la discussion, une opinion commune, un *consensus*, qui sera exprimé, proposé, défendu. »² Quel est le *consensus* de la Société de Géographie de Paris ? En a-t-elle même un, elle qui est si diverse socialement ?

1 A.-J. Tudesq, *Les grands notables en France. 1840-1849. Étude historique d'une psychologie sociale*, Presses universitaires de France, 1964, 2 vol., 1 277 p., chapitre sur les « notabilités intellectuelles », et plus particulièrement la p. 474.

2 François Furet, *Penser la Révolution française*, Paris, 1978, 260 p., p. 224. *Consensus* est souligné dans le texte.

LE CONSENSUS MENTAL DES DEUX PREMIÈRES DÉCENNIES (1821-1842)

La Société de Géographie n'est pas la seule Société savante dans la capitale. En effet, « Paris compte soixante-dix-sept sociétés savantes, comprenant ensemble six mille cinq cent quatre-vingts-neuf membres, dont l'âge moyen est de vingt-huit ans... », détaille un statisticien devant un Jérôme Paturot étonné, mais toujours « à la recherche d'une position sociale »¹. Et il poursuit, d'une manière qui rappelle la première partie du présent chapitre : « Tous les souverains de l'Europe étaient affiliés à la chose [...], aucune notabilité du globe ne restait en dehors de cette propagande irrésistible. » Le héros de Louis Reybaud (1799-1879) est vivement sollicité d'apporter son adhésion et son écot, comme les géographes des premières décennies de la Société de Géographie :

« En m'affiliant à l'une des sociétés savantes qui couvrent la capitale d'un réseau de cotisations plus ou moins volontaires, je ne savais pas à quels périls je m'exposais. À peine eus-je trahi cet état de mon âme, que je me trouvai circonvenu de mille côtés. Tout le monde voulait m'avoir, on se disputait mon nom ; on m'offrait des secrétariats, même des vice-présidences. Quant aux présidences, il n'y avait pas à y prétendre. Tel député en occupait cinq ; tel pair de France six. »

L'analyse du recrutement est aussi amusante que rapide, dans le cadre d'une panoplie de Sociétés savantes où la Société de Géographie figure entre une Société générale des naufrages et une Société de statistique, et sans que soit oubliée par Louis Reybaud la mentalité collective de « ces associations qui perchent on ne sait où, et représentent on ne sait quoi » ! :

« L'univers ignore jusqu'à leur nom et elles n'en continuent pas moins à marcher avec une assurance et une opiniâtreté qui étonnent. Toutes ont des présidents honoraires qui n'ont jamais rien présidé, des présidents et des vice-présidents titulaires, qui se prennent au sérieux d'une manière incroyable, des secrétaires, des trésoriers et des agents qui s'imaginent que l'univers a les yeux fixés sur eux. De temps en temps ces sociétés s'assemblent le soir, entre quatre chandelles, et se livrent, de la meilleure foi du monde, à des discussions assaisonnées de répliques, à des rapports, à des scrutins, à des procès-verbaux. Les pairs de France donnent volontiers dans ces délassements de l'esprit et du cœur ; il en est qui président jusqu'à trois de ces sociétés avec une gravité et des bécicles dignes d'un meilleur sort. »

Les assemblées de la Société de Géographie de Paris sont-elles dignes de cette description ? D'emblée, le contraste est grand entre les préoccupations intellectuelles de la Société de Géographie et les significations ultérieures de

¹ Louis Reybaud, *Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale*, Paris, 1842 (c'est-à-dire au terme chronologique exact du présent chapitre...), chapitre XIII (« Les sociétés philosophiques et savantes »). Cette référence littéraire nous a été signalée par Maurice Agulhon, à qui nous devons également, avec gratitude, l'expression de « libre association ». Plusieurs rééditions, dont Belin, 1997, 425 p.

« géographie », mot à l'époque compris essentiellement comme accroissement de la connaissance du monde par le développement de l'exploration. Une observation du contenu des *Bulletins* démontre indiscutablement que notes, récits de voyages, documents, communications... concernant les terres lointaines, très courts parfois, mais très nombreux, forment une substance plus copieuse que les comptes rendus d'ouvrages ou des séances de la Commission centrale, les divers « actes » de la Société, et que ce qui est consacré à l'Europe. Une profonde différence est creusée vis-à-vis de la géographie actuelle ; il faudra découvrir quand elle fut comblée. Notons pour l'instant que la Société de Géographie de Paris retrouva les sources qui furent celles de ses fondateurs, au cours des premières années de préparation de ma thèse, en renouant des relations avec la Société des Explorateurs et voyageurs français, née entre les deux guerres mondiales !

Ce n'est pas le seul enseignement tiré des vingt premières années d'existence de la Société de Géographie : le romantisme est bien présent, ne serait-ce qu'à cause du poids de l'Orient, tel que l'entend la génération de Chateaubriand et celle qui la suit ; les autres préoccupations intellectuelles des membres montrent une étonnante convergence avec le renouveau du goût pour l'histoire qui se manifeste sous la monarchie de Juillet, et que la publication sous la direction de Pierre Nora des *Lieux de mémoire* a rappelé, les géographes en chambre tendent sous la pression du temps à se situer par rapport aux Bourbons, puis au régime de Juillet, et je pourrai démontrer qu'ils le firent dans le second cas avec une surprenante prémonition. Quelle est enfin leur attitude vis-à-vis, d'une part, de l'expansion coloniale, à Alger et ailleurs, et, d'autre part, des indigènes : le mythe du bon sauvage renaît-il au sein d'une Société rappelant par certaines de ses caractéristiques celles du siècle des Lumières ?

Suivant involontairement Voltaire, qui à l'article « géographie » du *Dictionnaire philosophique*, avait écrit qu'il était « bien difficile en géographie comme en morale de connaître le monde sans sortir de chez soi » ¹, l'article premier du titre liminaire du règlement de la Société de Géographie de Paris ² est très clair :

« La Société est instituée pour concourir aux progrès de la géographie ; elle fait entreprendre des voyages dans les contrées inconnues ; elle propose et décerne des prix ; établit une correspondance avec les Sociétés savantes, les voyageurs et les géographes ; publie des relations inédites ainsi que des ouvrages et fait graver des cartes. »

¹ Cité dans Numa Broc, *La Géographie des Philosophes. Géographes et voyageurs français au XVIII^e siècle*, Thèse d'État, Montpellier, 1972, Lille, 1972, 799 p., dactyl., p. 705.

² *Bulletin de la Société de Géographie*, 1822-1823, p. 3.

Cinq ans après cette rédaction, déjà très précise, comme la plupart des déclarations d'intentions rituellement formulées à la fondation d'une Société savante **1**, Philippe de Larenaudière, secrétaire général de la Commission centrale, ne s'écarte ni de la lettre ni de l'esprit, quand il l'explicité ainsi **2** :

« rassembler [les forces individuelles] dans le but unique de la connaissance du globe ; les appeler à signaler à l'audace réfléchie du voyageur les découvertes incomplètes ou les routes qui n'ont point été parcourues, et à récompenser, au nom de la science, les heureux résultats de la persévérance et du talent ; telle a été la pensée généreuse des fondateurs de la Société. »

Le champ ouvert était vaste, et l'espoir vif :

« les voyageurs ont tracé des sillons de lumière autour du globe, mais entre ces sillons il reste de grands espaces encore couverts de ténèbres plus ou moins épaisses », déclare Conrad Malte-Brun en 1822 (**3**).

La formule annonce, mais sur un ton qui est loin de la prudence et du pessimisme désabusé, celle du même géographe, que je citais dans l'introduction, « Ce globe périra peut-être avant d'être *complètement* décrit... » **4**.

Il s'agit à la fondation, en somme, de continuer le mouvement dont la « cause déterminante » fut « le développement de la curiosité scientifique et, notamment, géographique » **5**, lancé à la fin du siècle des Lumières. Mais, pourquoi, précisément, à partir de 1821 ? Très certainement parce qu'on envisage, après une brève période de désarroi et de recueillement, de reprendre — toutefois en la sublimant intégralement et en l'étendant au monde entier — la voie de l'épopée napoléonienne et de gommer le « ralentissement très net de la recherche géographique » provoqué par la Révolution française **6**.

Concrètement, que font pour cela les géographes : quels sont leur rôle et leur action ? D'abord, ils recueillent, et fort abondamment, des informations et des avis, qui ne sont pas tous aussi simplistes que celui de ce Noiret, « attaché à la

1 La Société géologique de France, huit ans plus tard, sera plus évasive (article 2 du règlement constitutif, dans le *Bulletin* de 1830, p. 6) : « Son objet est de concourir à l'avancement de la géologie en général, et particulièrement de faire connaître le sol de la France, tant en lui-même que dans ses rapports avec les arts industriels, dont l'agriculture. »

2 À l'assemblée générale du 1er décembre 1826 (*Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1826, p. 235).

3 À la séance du 15 février 1822 de la Commission centrale (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1822-1823, p. 53). Pour le personnage de Conrad Malte-Brun, voir plus loin.

4 Voir l'introduction.

5 H. Deschamps, *L'Europe découvre l'Afrique. Afrique occidentale. 1794-1900*, Berger-Levrault, 1967, 282 p., chapitre I, « Le siècle des Lumières... »

6 N. Broc, *La Géographie des Philosophes. Géographes et voyageurs français au XVIIIe siècle*, Thèse d'État, Montpellier, 1972, Lille, 1972, 799 p., p. 660. Outre-Manche aussi, cette sublimation jouera, par l'intermédiaire de la démobilisation de nombreux officiers de l'Armée et de la Marine (noté par H.R. Mill, *The Record of the Royal Geographical Society. 1830-1930*, Londres, 1930, 288 p., pp. 7-8). Les buts de la Royal Geographical Society sont d'ailleurs très semblables (*ibid.*, notamment p. 17).

Banque de France, et auteur de divers ouvrages d'arithmétique », qui pense qu'on n'explorera l'intérieur de l'Afrique « qu'avec le secours d'une expédition imposante et bien armée, en distribuant des *présens* aux princes ou chefs des pays que l'on aura à traverser, et en prenant des otages. » Cet employé qui se proposait pour atteindre la mystérieuse Tombouctou et insistait sur sa résistance physique fondait son avis sur l'expérience acquise au cours d'un séjour au Sénégal effectué... de 1790 à 1792 (1) ! La recherche des informations provoque un vaste échange de correspondances, dont heureusement les archives, voire les *Bulletins de la Société de Géographie*, gardent souvent la trace. D'ailleurs, à ses débuts la Société n'envisageait-elle pas, avec ambition et dans un ordre intéressant en lui-même, de correspondre avec les *savans* et les « amis de la science », les Sociétés savantes, les Sociétés bibliques, les « directeurs des missions dans les deux Indes, les principales maisons de commerce, les établissements de commerce d'outre-mer, les gouverneurs des colonies françaises, les ports, les consuls de France, les ambassadeurs, les journaux scientifiques, les principaux quotidiens étrangers » 2 ?

Surtout, la Société de Géographie de Paris, dans un but heuristique, donne des conseils, recense les projets, fournit des instructions..., ce qui donne naissance à un second et copieux échange de lettres 3. Un exemple : en 1827, deux explorateurs, Taillefer et Peyronneau « informent la Société de leur prochain départ pour un voyage dans la Colombie, et sollicitent ses conseils et ses instructions ». La Commission centrale rend compte le 6 juillet en détail de leur projet, « invite sa section de correspondance à s'occuper de la rédaction d'une série de questions sur les contrées que doivent visiter ces voyageurs », et les recommande au ministre de la Marine, qui se déclare le 7 septembre disposé « à faciliter de tous ses moyens le succès de leur entreprise. » La Société leur fournit instruments, instructions générales, questionnaires particuliers, lettres de recommandation, notamment pour les consuls, etc. 4

Cinq ans plus tard l'un de ces derniers 5, en route vers *Marok*, c'est-à-dire Marrakech, demande-t-il des « instructions » — toujours ce mot — qu'immédiatement deux pages de questionnaires lui sont envoyées 6. Les

1 *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1828, p. 121. Citation presque textuelle de la lettre de Noiret en date du 13 août 1828 (colis n° 19 *bis* des archives de la Société, pièce 3219).

2 Lors d'une des premières séances de la Commission centrale.

3 Le colis n° 3 *bis* des archives (Cartes et plans, toujours) ne contient que des questions et instructions pour les voyageurs (période 1821-1849).

4 *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1827, pp. 24, 120 & 126.

5 Il s'agit d'un Anglais, Carr, membre de la Société de Géographie.

6 *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1832, pp. 101-103.

missionnaires ne sont évidemment pas oubliés **1** ; à ses débuts la Société prévoyait d'encourager particulièrement les commerçants et les navigateurs qui seraient parmi ses membres **2**, mais leur grande rareté **3** rendit ce privilège caduc. Les géographes s'étaient préparés à ceci dès avant la fondation de la Société, à titre individuel donc. Jean-Denis Barbié du Bocage **4** avait rédigé, par exemple, en 1819 des notes sur la Syrie pour Guys, consul général à Alep ⁵, Desgranges, interprète, et le comte de Beaurepaire, secrétaire d'ambassade à Constantinople **6**. D'une manière générale, les nouvelles concernant une découverte sont soumises à une intense hypercritique collective : les procès-verbaux des séances, publiés dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, le montrent fort abondamment. De même, les livraisons du *Bulletin* sont criblées de minutieuses recensions des nouvelles cartes. Il est par conséquent normal que le *Registre des séances du comité du Bulletin* (manuscrit) transcrive d'assez nombreuses querelles d'« intellectuels », en général sur des vétilles ! La réflexion aidant à apaiser les passions, et à comprendre que rendre publiques ces dissensions n'est pas du meilleur goût, elles ne sont que rarement publiées dans le *Bulletin*... De la même façon, les cartons d'archives sont riches en comptes rendus scientifiques, critiques et manuscrits des cartes et mémoires envoyés, comptes rendus éventuellement publiés, en tout ou partie, par la suite **7**. Chaque année, lors de l'assemblée générale, le secrétaire général se livre à un panorama, souvent gigantesque, des découvertes et voyages de l'année écoulée **8**.

Le bilan est important, et la Société peut écrire qu'en 1827 vingt-deux voyageurs « parcourent les diverses parties du globe avec les instructions ou sous les auspices de la Société » **9**. Le rôle ici joué reproduit celui de l'Académie des

1 Un exemple, pris immédiatement après celui de Carr (*Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1832, pp. 103-105), celui d'un questionnaire sommaire à l'usage de la Société des Missions évangéliques de Paris : « Il sera, en effet, éminemment utile pour l'avancement de nos connaissances géographiques sur ces régions presque inconnues, que ces voyageurs intrépides, tout en accomplissant leur apostolat, réunissent, dans un ordre méthodique et continu, les lumières que leur fournissent leurs propres excursions et les récits des indigènes sur la position relative des lieux, sur leurs distances mutuelles, sur les noms, la situation, la puissance, l'ethnologie des états voisins, en étendant aussi loin que possible la limite des informations à recueillir à cet égard de la bouche des indigènes. »

2 Article 31 du règlement.

3 Voir plus haut.

4 Voir plus haut.

⁵ Cf. A.Sartre-Fauriat, *Aventuriers, voyageurs et savants. À la découverte de la Syrie. XVIIe-XXIe siècle*, CNRS, 2021, 303 p.

6 Manuscrit que son fils Alexandre recopia en 1830 et offrit à la Société de Géographie. Carton « Ba-Bic » des archives des Cartes et Plans, série alphabétique, dossier « Barbié du Bocage ». Godefroy de Lannoy (1794-1870), 6e comte de Beaurepaire.

7 Voir, par exemple, tout le colis n° 5 bis pour la période allant du 17 juillet 1829 au 18 mai 1832.

8 La Société géologique de France l'imita, au fond : le volume du *Bulletin* de 1833-1834 (soit 518 pages) est intégralement composé d'un « résumé des progrès des sciences géologiques pendant l'année 1833 », par Ami Boué, le principal fondateur.

9 C'est, en somme, la conclusion d'une liste manuscrite des « voyageurs dans les diverses parties du globe qui ont reçu les instructions de la Société de Géographie et qui sont ou ont été en relation avec elle » (n° 2081 du

Sciences 1 et d'une autre institution, d'ailleurs liée à la Société de Géographie par l'adhésion commune de certains hommes : le Museum d'histoire naturelle, dont des *Instructions pour les voyageurs et les employés des colonies* parurent dès 1818 (2). Tout particulièrement, la Société de Géographie appuie fréquemment auprès du ministre de la Marine 3 les projets de voyages d'officiers de Marine, souvent pleins d'initiatives, comme l'a noté Jean-Paul Faivre à propos du Pacifique 4. Surtout, la Société publie dans son *Bulletin* des articles relatant les explorations. Elle n'innove point tout à fait : le genre du récit de voyage scientifique avait été inventé au XVIIIe siècle 5. Il joue dans mon « grand siècle », le XIXe 6, un important rôle d'ouverture sur le monde, permettant au lecteur évasion et « voyages par procuration » 7 : sa fonction festive pour des groupes sociaux bien implantés dans une société très assise est indéniable. Fonction récréative aussi, ce qui n'est pas tout à fait similaire. D'où la critique adressée par Jean-Baptiste Eyriès à ceux qui « grossissent le livre de détails insignifiants et ennuyeux, espérant se faire un nom à la faveur d'une érudition modeste ». Le bon récit doit en revanche, pour lui, fournir « plaisir » et « satisfaction » 8.

Les récits imprimés sont évidemment très nombreux, certains étant fort importants, comme celui écrit par Dumont d'Urville de sa découverte à Vanikoro de vestiges de l'expédition de La Pérouse 9. Les nouvelles données des explorations en cours émaillent tous les *Bulletins* : c'est un progrès par rapport au XVIIIe siècle, où « maints voyages en Guyane ou à l'ouest du Mississipi étaient restés enfouis dans les

colis 6 bis des archives de la Société). Parmi eux, Dumont d'Urville. Cf. *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1827, pp. 342-343.

1 Cf. J.-P. Faivre, *L'expansion française dans le Pacifique. 1800-1842*, Paris, 1953, 550 p., pp. 238 & suiv. Mais l'ouvrage le plus neuf et généraliste est celui d'Hélène Blais, *Voyages au Grand Océan. Géographies du Pacifique et colonisation. 1815-1845*, CTHS, 2005, 352 p.

2 Cf. l'exposition « Voyages et découvertes », au Museum, en 1981.

3 Un exemple supplémentaire : Théophile Lefebvre (1811-1860 (dans la Mer rouge et l'Abyssinie), séance du 6 juillet 1838 (*Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1838, pp. 61, 177 & 302).

4 Voir note 6. Ouvrage indispensable, celui d'H. Blais, *Voyages au Grand Océan. Géographies du Pacifique et colonisation. 1815-1845*, CTHS, 2005, 352 p.

5 À son sujet Paul Claval écrit : « Il s'apparente au livre de bord par le souci de rigueur, par la minutie des observations. Il en diffère par une mise en ordre plus rigoureuse. Le but recherché n'est pas simplement de susciter la curiosité du public : on renonce aux effets dans la mesure où cela compromettrait la solidité de l'ensemble. On ne tolère que la recherche de l'élégance dans l'expression. » (P. Claval, *La pensée géographique. Introduction à son histoire*, S.E.D.E.S., 1972, 116 p., p. 223).

6 Voir l'introduction.

7 Pour reprendre l'excellente expression de Norman Hampson dans *Le siècle des Lumières*, tome IV de l'*Histoire de la pensée européenne*, Seuil, coll. « Points-Histoire », 1972, 254 p., p. 12.

8 « Les narrations du navigateur qui aborde par des côtes inconnues et du voyageur qui décrit des régions lointaines sont toujours reçues avec plaisir, parce qu'ils semblent n'avoir tous deux travaillé que pour la satisfaction d'autrui et augmenter nos connaissances et rectifier nos opinions. » Jean-Baptiste Eyriès, *Sur les voyages et les voyageurs*, manuscrit, s.d. (vers 1821), Ms 444 (n° 13) de la bibliothèque municipale du Havre, 12 p.

9 *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1829, pp. 249 & suiv.

archives du ministère de la Marine jusqu'à la fin du XIXe siècle » 1 et où les géographes n'utilisaient qu'avec une grande méfiance les relations des « voyageurs ». C'est au début du XIXe siècle, au contraire, l'enthousiasme, et en même temps se forment une conceptualisation de la géographie, un vocabulaire et un style géographiques 2. Imprimer ces récits répond à un double but : justifier de la mission accomplie 3 et établir des instruments ou « guides de circulation pour les voyages ultérieurs » 4. Les rappels de voyages, découvertes, ou faits du passé, sont d'ailleurs extrêmement fréquents : les géographes et leurs réunions sont pleins d'hypermnésie.

Naturellement, une bibliothèque était prévue dès l'origine de la Société, elle est mentionnée dans le règlement initial. Lors de l'assemblée générale du 15 novembre 1821, Jean-François Champollion, dit Champollion le Jeune (1790-1832) est élu archiviste-bibliothécaire. Occupé par le mystère des hiéroglyphes, il ne remplit pas ses fonctions, et, le 30 avril 1824, la Commission centrale nomme Sueur-Merlin bibliothécaire-adjoint. Son zèle paraît avoir été aussi limité que celui de Champollion « jeune », car le 27 janvier 1826, Noiret, l'agent comptable de la Société 5, qui occupait jusque là le poste de bibliothécaire-adjoint, sans en avoir le titre, est nommé officiellement dans cette charge. Installée d'abord dans les locaux de la Société de la Morale chrétienne (12, rue de Taranne 6), née elle aussi en 1821, la bibliothèque, ouverte le lundi et le jeudi, de midi à 16 heures, est à partir de 1830 accessible tous les jours, de 11 heures à 16 heures. Confiée à un gardien plutôt qu'à un véritable bibliothécaire, elle a une vie essentiellement passive : y entrent les livres et cartes parvenus en dons, les périodiques reçus en échange du *Bulletin*. Aucune politique d'acquisition, de reliure, d'échange, n'est élaborée. Le succès aidant, rares sont les critiques et les propositions d'amélioration du *Bulletin* venues de l'intérieur de la Société 7. D'autre part, les géographes ont senti très tôt quels services pouvaient leur rendre la photographie, et le premier article sur le sujet parut dans le *Bulletin* de 1839

1 N.Broc, *La Géographie des Philosophes. Géographes et voyageurs français au XVIIIe siècle*, op. cit., p. 261.

2 *Ibid.*, pp. 684-688.

3 Après de géographes particulièrement pointilleux. Toutefois, controverses et heurts semblent avoir été un peu moins fréquents qu'à la Société géologique de France.

4 Noté par Pierre George, dans R.Guglielmo, B.Kaysner, Y.Lacoste & P.George, *La Géographie active*, PUF, 1964, 394 p., p. 3.

5 À ne pas confondre avec Noiret (voir plus haut).

6 Rue disparue, par percement du boulevard Saint-Germain. Elle est devenue en 1876 le côté impair du boulevard, entre le croisement avec la rue Saint-Benoît et le croisement avec la rue des Saints-Pères, en face donc du siège de la Société de Géographie après 1878...

7 Je n'en ai trouvé qu'une, formulée de façon prémonitoire par d'Avezac, dans une lettre du 28 décembre 1836 (archives, colis n° 7, correspondance reçue en 1836) : l'actuel *Bulletin de la Société de Géographie* n'est qu'un « recueil semi-littéraire de géographie », d'Avezac réclame une publication plus scientifique, plus élitiste, une « géographie spéciale », il est pour de nombreuses traductions de publications étrangères, la rédaction doit être centralisée au profit du secrétaire général, « douze personnes agissant isolément à tour de rôle ne sauraient avoir l'unité de vues désirable. »

sous la plume d'un Jomard toujours curieux de tout, « application du procédé Daguerre à la topographie ».

Comment se présente le planisphère d'intérêt géographique de ces notables romantiques ? Il est aisé de constater que le continent africain, et spécialement l'Afrique noire, qui représente environ un tiers de la substance du *Bulletin de la Société de Géographie*, est primordial, grâce à Jomard et à d'Avezac, et que le Moyen-Orient bénéficie à l'évidence, mais en retrait, de la vogue du romantisme et de l'Égyptien Méhémet-Ali, en qui Jomard met tous ses espoirs ¹. Le reste du monde est loin derrière, l'Amérique du Nord n'est pas oubliée, grâce à Warden, l'Océanie est présente grâce à Dumont d'Urville. Quant à l'Europe, malgré Ladoucette et ses Hautes-Alpes, elle pèse moins lourd que la sacro-sainte géographie historique, legs du siècle des Lumières sur lequel veille la dynastie des Barbié du Bocage.

De plus, la Société de Géographie a fondé des prix et des médailles d'or pour récompenser les explorateurs ; dès 1826, il y en a huit, dont un pour le premier explorateur qui reviendrait de Tombouctou ². Edme-François Jomard a fait adopter la création d'un « prix annuel en faveur de la découverte la plus importante faite en géographie », attribué — presque chaque année, en fait — par un jury constitué de lui-même, Pierre Daussy, Charles-Athanase Walckenaër, Jean-Baptiste Eyriès et Philippe de Larenaudière ³ après réconciliation avec ce dernier ⁴. Voici la liste des prix et récompenses proposés les premières années par la Société, à l'exception des médailles d'or ⁵ :

1 Y.Laissus, *Jomard, le dernier Égyptien*, Fayard-Le Grand Livre du Mois, 2004, 654 p., *passim*, notamment chap. XIII et XIV.

2 Souci de mécénat et orthographe rappellent les Lumières dans cette phrase d'Alexandre Barbié du Bocage sur les prix de la Société de Géographie : « L'un des devoirs les plus *importans* de la Société, celui par lequel elle peut le plus efficacement favoriser les recherches scientifiques, étendre les limites des connaissances géographiques et obtenir les résultats avantageux qu'elle s'est promis, est de distribuer des récompenses et des *encouragemens*. » (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1827, p. 141).

3 Quatre de ces personnages ont déjà été évoqués ; pour Eyriès, voir plus loin.

4 Voir plus haut.

5 On constate aisément des hiatus qui s'expliquent non pas par la médiocrité des postulants, mais... par leur absence totale, fréquemment : la Société de Géographie de Paris propose un sujet ou un voyage, mais personne n'écrit ou n'explore ! Échec partiel de la Société à susciter un large courant de vocations. Dès la fin des années 1820, la commission des prix est stable, avec les mêmes hommes.

**PRIX ET RÉCOMPENSES PROPOSÉS PAR LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE
ENTRE 1822 ET 1834**

- 1823** Direction des chaînes de montagnes de l'Europe (1 200 F), décerné à Louis Bruguière en 1823 pour 600 F, à Olaf Nikolas Olsen (1794-1848) et Jacob Hornemann Bredsdorff (1790-1841) en 1825 pour la même somme.
- 1823** Itinéraire statistique et commercial de Paris au Havre (600 F), décerné à A.M.Perrot et Jean Vaysse de Villiers (1767-1834) en 1826.
- 1824** Origine des peuples d'Océanie (1 200 F), non décerné.
- 1824** Ouvrages de géographie en langue russe (500 F), non décerné.
- 1826** Voyage dans la Cyrénaïque (3 000 F), décerné à Jean-Raimond Pacho (1794-1829) en 1826.
- 1826** Géographie de l'Europe (1 500 F), décerné à Louis Bruguière en 1826.
- 1826** Description d'une région naturelle de France (800 F), décerné à l'abbé Manet (la baie du Mont-Saint-Michel) pour 400 F.
- 1826** Voyage à Tombouctou (9 000 F), décerné à René Caillié en 1829.
- 1827** Voyage dans la Caramanie méridionale (2 400 F), non décerné.
- 1827** Voyage dans la Guyane (7 000 F), non décerné.
- 1827** Courants de la Manche (500 F), non décerné.
- 1827** Nivellement de la France (dix médailles de 100 F), décerné à Marc Jodot (1798-1877) (nivellement de la Meuse) en 1828, à Jodot aussi l'année suivante pour l'Oise, à Lepeudry (Somme) en 1828, à Fabre (Cher) en 1828, à Lepeudry à nouveau (Aisne) en 1829, à Jodot encore (Vesle) en 1834.
- 1830** Antiquités du Guatemala et du Mexique (2 400 F), mention honorable à Dupaix (Palenque) en 1830.
- 1830** Voyage dans l'ancienne Babylonie et la Chaldée (2 400 F), non décerné
- 1830** Voyage dans l'Ouest du Darfour (500 F), non décerné.
- 1830** Voyage au lac Tchad (500 F), non décerné.
- 1830** Voyage au lac Marawi (2 000 F), non décerné.
- 1831** Nivellement barométrique des Cévennes (100 F), mention honorable à Louis d'Hombres-Firmas en 1832, décerné au supplément donné par d'Hombres-Firmas la même année.
- 1831** Origine des nègres asiatiques (1 000 F), décerné (pour 100 F) à Constantin Samuel Rafinesque-Schmaltz (1783-1840) en 1832.
- 1832** Histoire mathématique et critique de la mesure des degrés (600 F), non décerné.

Évidemment moins coûteuse, la notice nécrologique édifiante est de règle, tout au moins pour les véritables explorateurs. Un exemple, à propos du « voyageur » Moorcroft :

« Cet intrépide et savant voyageur, qui s'était dévoué depuis un grand nombre d'années à l'exploration de l'Asie centrale, et dont les recherches sur la géographie, les langues, l'histoire, la littérature, et le commerce de cette intéressante partie du globe étaient aussi consciencieuses que profondes, a succombé à une maladie de quelques jours, dans les environs de Boukhara. »

Plus loin, le même *Bulletin de la Société de Géographie* écrit :

« Lorsqu'un voyageur instruit, dévoué, intrépide, en un mot né pour les découvertes, arrêté tout à coup au milieu d'une carrière brillante, vient à succomber à la fleur de l'âge et dans la fleur du talent, la Société de Géographie, frappée dans l'un

de ses membres les plus recommandables, doit donner le signal des regrets et d'un véritable deuil. » 1

Les notices sont édifiantes, mais, correctement décryptées, elles peuvent apprendre du solide. D'autre part, la « Société aux médailles d'or » qu'est la Société de Géographie de Paris n'est certainement pas étrangère à ce que révèle le recueil de Christian Schefer sur les *Instructions générales données de 1763 à 1870 aux gouverneurs et ordonnateurs des établissements français en Afrique occidentale* 2 : sous la monarchie de Juillet, les instructions et les réponses font une large part aux statistiques et à l'exploration.

Tout ceci se situe dans le cadre général de la renaissance de la marine française, ainsi que des grands voyages de circumnavigation d'après 1815, pour lesquels l'aspect scientifique et géographique est primordial 3 : ceux de l'*Uranie* (Louis Claude de Saulces de Freycinet, 1817-1820), de la *Coquille* (Louis Isidore Duperrey, 1822-1823), de la *Thétis* (Bougainville fils, Hyacinthe, 1781-1846 : 1824-1826), de l'*Astrolabe* (Jules Dumont d'Urville, 1826-1829 et 1837-1840), etc. Dans la ligne du mirage de Tombouctou 4 aussi, entretenu par Henri Grout de Beaufort (1798-1825) et Alexander Gordon Laing (1793-1826). Renaissance et ligne muséographiques également : le Musée de la Marine est à nouveau, et plus sûrement 5, fondé le 27 novembre 1827, sous le nom de Musée Dauphin (*sic*), soit même pas trois semaines avant la reconnaissance d'utilité publique de la Société de Géographie 6.

Autre rapprochement intéressant, les succès contemporains, d'édition et de lecture, de publications et d'ouvrages concernant les voyages et la géographie. Et

1 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1826, pp. 532 & 600.

2 1866-1944. 2 vol., Paris 1921 & 1927, XXVIII+457 p. & XI+685 p.

3 Cf. J.-P. Faivre, *L'expansion française dans le Pacifique entre 1800 et 1842*, Thèse, Paris, 1954, pp. 255 & suiv. Une section de l'exposition « Voyages et découvertes » du Museum en 1981, l'ouvrage de Jacques Brosse, *Les tours du monde des explorateurs. Les grands voyages maritimes, 1764-1843*, Paris, 1983, 232 p. (notamment le chapitre VII et voir l'excellente carte de la p. 141) et celui d'Hélène Blais, *Voyages au Grand Océan. Géographies du Pacifique et colonisation. 1815-1845*, CTHS, 2005, 352 p. ont rappelé plus récemment ces voyages, sur lesquels on verra la sous-série 5JJ des Archives nationales. Je n'évoque dans le texte que les voyages français, mais il est possible de rappeler aussi des voyages étrangers comme celui d'Otto von Kotzebue (1787-1846 en 1818). D'ailleurs, le fameux poète Adelbert von Chamisso (1781-1838), intéressante médiation franco-allemande, entre à la Société de Géographie de Paris en 1825 comme naturaliste de l'expédition du capitaine de Kotzebue. On sait qu'il avait émigré avec sa famille aux Pays-Bas, puis à Würzburg. Ce ci-devant gentilhomme champenois, qui avait suivi Mme de Staël à Coppet en 1811-1812, s'embarqua en 1815 sur le *Rurik* de Kotzebue, et l'expédition dura trois ans. Chamisso publia en 1821 des « Remarques et Idées » dans le *Voyage de découverte* de Kotzebue et en 1835, trois ans avant sa mort, son *Journal de voyage*. Ce dernier a été réédité sous le titre *Voyage dans le Pacifique* en 2008 (Chandeigne éditeur).

4 Cf. H. Deschamps, *L'Europe découvre l'Afrique. Afrique occidentale. 1794-1900*, Berger-Levrault, 1967, 282 p., chapitre VI.

5 Le premier avait été fondé en 1801.

6 Voir plus haut. Approbation des statuts, en fait.

non toutes les sciences, comme le démontrent les exemples des *Bulletins Férussac*. Le baron André de Férussac (1786-1836), fils d'un officier intéressé par la géologie et la sociologie, fit lui-même les campagnes de Napoléon, puis après 1818 fut professeur de géographie et de statistique à l'École d'application de l'État-Major, attaché au Dépôt de la Guerre. La carrière des armes lui souriait beaucoup moins que les sciences naturelles, pour lesquelles il avait dès son plus jeune âge, sous l'influence de son père, conçu une véritable passion. Aussi n'a-t-il de cesse de fonder un *Bulletin général et universel des annonces et des nouvelles scientifiques*, ce qui se produit en 1822 ; deux ans plus tard, il change de titre pour *Bulletin universel des sciences et de l'industrie*. Plus de 80 volumes parurent jusqu'en 1831, date à laquelle Férussac dut abandonner cette publication extrêmement coûteuse et... peu lue. Ce savant officier, qui s'était sans succès présenté à l'Académie des Sciences, fut en revanche un membre actif de la Commission centrale de la Société de Géographie, qu'il contribua à fonder. Seule avait prospéré la sixième section de son *Bulletin*, dite *Bulletin des sciences géographiques*, bien que ce bulletin géographique fût dépourvu d'illustrations, perclus de statistiques, et composé uniquement — sous forme de très courtes notes — de comptes rendus d'ouvrages, de périodiques, de lettres, d'articles...¹ Y collaboraient Louis Claude de Freycinet, mais surtout les deux Champollion, c'est-à-dire qu'on retrouve beaucoup de noms de la Société de Géographie !

Au sein d'une période particulièrement riche en fondations de revues de toutes sortes, celle étroitement contemporaine de la naissance de la Société de Géographie ², un très grand nombre d'annuaires, journaux et mémoires périodiques concernant précisément la Marine virent le jour, de 1816 à 1843 : les *Annales maritimes et coloniales*, *Le Pilote*, *Les Archives navales*, *L'Observateur des colonies, de la marine, de la politique et des arts*, *Le Navigateur, journal des naufrages et des autres événements nautiques*, le *Journal de la Marine et des Colonies, des ports et des voyages*, *La France maritime*, *l'Almanach du marin*, *la Revue des colonies*, *La Flotte*, *la Revue de la Marine et des Colonies*, le *Bulletin de la société maritime*... Les *Annales maritimes et coloniales* (1816-1847) ³ contenaient une « partie officielle », qui, au moyen de deux volumes d'introduction, remontait à 1809, et faisait suite au *Recueil des lois relatives à la marine*

1 Titre complet : *Bulletin des sciences géographiques, etc. Économie publique ; voyages. Sixième section du bulletin universel des sciences et de l'industrie, publié sous la direction de Monsieur le Baron de Férussac, officier supérieur au corps royal d'État-Major, chevalier de Saint-Louis, et de la Légion d'Honneur, membre de plusieurs sociétés savantes nationales et étrangères*. Mensuels, les *Bulletins* étaient réunis en deux, puis trois volumes par an (plus des *Bulletins* supplémentaires).

2 Citons la *Revue encyclopédique* (1819), *Le Mercure du XIXe siècle* (1823) et le *Mercure étranger* (même date), *Le Globe* (1824), *La Revue britannique* (1825), la *Revue française* (1828), *La Revue de Paris* (1829) et, bien sûr, *La Revue des Deux Mondes* (1829). Numa Broc a rappelé qu'à la Renaissance on trouvait déjà de grandes collections de voyages (N.Broc, *La géographie de la Renaissance (1420-1620)*, Mémoires de la Section de géographie du CTHS, n° 9, 1980, 262 p., chapitre III).

3 Pas de tomaiison générale, nombre de volumes annuels variable.

et aux colonies 1, et une partie non officielle, consacrée aux « Sciences et Arts », nautiques et « géographiques » surtout, ainsi qu'à une « revue coloniale ». Ses très nombreux volumes 2 jouent un rôle de publication semi-officielle de la Marine 3 et un rôle de vulgarisation des choses navales ; ils accordent une très grande attention à la Société de Géographie.

Autre style que celui du *Journal des Voyages, découvertes et navigations modernes* 4, mensuel qui parut de 1818 à 1829 : au contenu du *Bulletin de la Société de Géographie* il ajoute, selon ses propres termes 5, le « piquant » et le « curieux », le souci touristique et les « événements mémorables », naufrages entre autres. Le goût pour le pittoresque et le curieux, qui ne se dément point, annonce une très importante publication, dont je parlerai dans la période suivante, *Le Tour du Monde*. Mais le *Journal des Voyages* est encore coûteux : 30 francs l'an pour un Parisien, 33 francs pour un provincial. Il est relativement peu illustré, avec une gravure et une carte en moyenne par volume trimestriel. L'« avertissement » du volume premier corrobore ma thèse de la sublimation de l'épopée napoléonienne : on y lit en effet que « les Français, à peine rendus aux occupations de la paix, s'élançant avec une nouvelle ardeur dans la carrière des découvertes géographiques. » Les livraisons successives signalent brièvement, mais régulièrement les activités de la Société de Géographie 6.

Mensuelles aussi, contemporaines ou presque (1819-1865), de même prix, les *Nouvelles Annales des Voyages, de la Géographie et de l'Histoire* 7 furent publiées par Eyriès et Malte-Brun, deux personnages déjà cités dans le double sens du terme et sur lesquels je reviendrai incessamment. L'essentiel en est consacré à l'exploration, bien sûr, mais en un style moins « accrocheur » qu'au *Journal des Voyages*. Le contenu est donc très semblable à celui du *Bulletin de la Société de Géographie*, bien que les *Nouvelles Annales* ne rendent compte que rarement des travaux de l'association ; les illustrations sont aussi peu nombreuses qu'au *Journal*. Cependant, les premières

1 À partir de 1797.

2 Trois par an, en moyenne, pour les deux parties.

3 L'insertion aux *Annales* tenait lieu de « notification dans tout le département de la Marine », d'après le volume de tables, p. CV.

4 Sous-titre : *ou Archives géographiques du XIXe siècle*. Absorbé en 1829 par *La Revue des Deux Mondes*. Les journaux mensuels étaient réunis en quatre volumes par an. Il y a au total 44 volumes.

5 Cf. la page de titre.

6 Un exemple de laconisme : le tome XV, de 1822, p. 130, donne la liste des membres admis en mai 1822, dit un mot sur la séance du 31 mai, et conclut : « les séances des 7 et 21 juin, 5 et 19 juillet, n'ont rien offert d'intéressant. » À partir de 1823, les comptes rendus sont plus copieux. Suivant la mode du temps, le *Journal des Voyages* ne recule pas devant les longs titres, comme celui-ci (tome 34, 1827) : « Voyages et aventures dans l'Afrique méridionale, par Georges Thompson, esq., qui est resté huit ans au cap de Bonne Espérance, ouvrage qui donne un aperçu de l'état présent de cette colonie, et qui offre quelques observations sur les progrès et les espérances des émigrés du royaume uni de la Grande-Bretagne » !

7 Reliés en 3, puis en 4 volumes par année. Les *Annales des Voyages* avaient paru de 1807 à 1815.

livraisons au moins sont empreintes de traditionalisme, du principe de légitimité et d'admiration pour la Sainte Alliance 1 ; le tome XIV, de 1822, adopte la graphie *Buonaparte*, et les suivants garderont un net penchant pour l'orthographe archaïque. Au fil des années, les noms qu'on relève, de Larenaudière, Humboldt, Walckenaër... sont, plus souvent qu'à leur tour, ceux de géographes de la Société de Géographie.

Toutes ces revues mériteraient davantage que ce rapide aperçu sans prétention, tentant de pallier la faiblesse des connaissances historiques en ce domaine ; on ne peut que souhaiter une étude que jusqu'ici littéraires et historiens leur ont refusée. En tout cas, elles eurent sur le public un impact plus grand que le *Bulletin de la Société de Géographie* ; d'où, sinon une jalousie, du moins une sensibilité à fleur de peau à la Société aux médailles d'or : par exemple le Comité du *Bulletin* réagit le 17 juillet 1829 avec une grande vivacité à la publication par les *Nouvelles Annales des Voyages* d'une lettre d'« un savant allemand qui ne se nomme pas » critiquant la Société de Géographie 2, ceci sans parler à nouveau de l'incident de Larenaudière 3. On peut distinguer dans ces revues la même typologie des voyages qu'au premier XVIIIe siècle : « voyage-itinéraire » et « voyage descriptif » de « voyageurs purs » et de compilateurs 4.

Qu'en fut-il des ouvrages ? Quatre « best-sellers » se signalent à l'attention. Se proposant « de renfermer dans une suite de discours historiques l'ensemble de la géographie ancienne et moderne, de manière à laisser, dans l'esprit d'un lecteur attentif, l'image vivante de la terre entière, avec toutes ses contrées diverses et avec les lieux mémorables qu'elle renferme, et les peuples qui les ont habités ou les habitent encore », le *Précis de géographie universelle* 5 de Conrad Malte-Brun d'abord, en huit volumes dépourvus de la moindre illustration, mais dotés d'un copieux index géographique. Je veux souligner combien cet ouvrage, longtemps réédité et pillé, lie nettement histoire et géographie ; tout le premier volume est une *Histoire de la géographie*, privilégiant nettement la « géographie ancienne » : s'agit-il d'un fait isolé, ou de l'indice d'un trait plus général ? J'y reviendrai bientôt.

1 Voir par exemple le « Tableau politique de l'Europe au 1er janvier 1820 », broché en 290 pages par Conrad Malte-Brun dans le 2e volume de 1819.

2 *Registre des séances du comité du Bulletin*, manuscrit en date du 17 juillet 1829 (archives de la Société de Géographie, au siège). Protestation dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1829, p. 93.

3 Voir plus haut.

4 Cf. N.Broc, *La Géographie des Philosophes. Géographes et voyageurs français au XVIIIe siècle*, op. cit., pp. 257-258.

5 Sous-titre : *ou description de toutes les parties du monde, sur un plan nouveau, d'après les grandes divisions naturelles du globe ; Précédés de l'Histoire de la Géographie chez les Peuples anciens et modernes, et d'une Théorie générale de la Géographie mathématique, physique et politique ; et accompagnée de cartes, de tableaux analytiques, synoptiques et élémentaires, et d'une Table alphabétique des noms de lieux*, Paris, 1810-1829.

C'est de 1822 à 1824 que parut, en quatorze volumes, un *Abrégé des voyages modernes, depuis 1780 jusqu'à nos jours, contenant ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile et de mieux avéré dans les pays où les voyageurs ont pénétré ; les mœurs des habitants, la religion, les usages, arts et sciences, commerce et manufactures par M.Eyriès, l'un des principaux rédacteurs des Annales des Voyages, etc.* Jean-Baptiste Eyriès (1767-1846) était né à Marseille d'un père officier de marine ; il fit des études au collège de Juilly, puis de nombreux voyages dans l'Europe du Nord « pour y compléter son éducation », selon la formule consacrée, d'autant plus qu'on était à l'époque révolutionnaire. Un bref moment armateur au Havre, ce qui ne l'empêchait pas « de cultiver les sciences », il put à partir de 1805 se livrer « tout entier à son goût pour les sciences, et plus particulièrement pour la géographie et la botanique. » Il fait paraître des traductions de livres étrangers, puis de nombreux ouvrages de voyages ; il collabore à partir de 1812 à la grande *Biographie universelle* où il se spécialise dans les notices consacrées aux voyageurs et géographes, ainsi qu'aux souverains du Nord de l'Europe. Il crée en 1819 avec Malte-Brun les *Nouvelles Annales des Voyages*, dont j'ai parlé ; il en est le principal rédacteur jusqu'en 1839, date à laquelle il devient membre libre de l'Académie des Inscriptions. Au sein de la Société de Géographie, il est constamment membre de la Commission centrale, qu'il préside plusieurs fois, participe assidûment à ses séances, fait de nombreuses communications, reprises dans le *Bulletin*, et a la joie d'être nommé président honoraire, sans avoir jamais été président en exercice, cas tout à fait exceptionnel. Eyriès est le type du « géographe en chambre » — mais un mont de Nouvelle-Calédonie a été baptisé de son nom ! — , polyglotte, bibliophile passionné, membre d'un grand nombre de Sociétés savantes européennes, dont la Société asiatique, la Société de l'Histoire de France, la Société royale géographique de Londres... **1**

Encore plus abondante que l'*Abrégé* d'Eyriès, l'*Histoire générale des Voyages* **2** du baron Walckenaër parut de 1826 à 1831, en vingt-et-un volumes, qui eussent dû être... cinquante ou soixante ! Nous devons à Roland Lebel **3** et à Numa Broc **4** d'avoir souligné que le XVIII^e siècle, « tout féru d'exotisme », avait déjà vu la composition d'« abrégés », de compilations, de volumineuses « collections de voyages » accueillis avec empressement par le public : les plus importants avaient été l'*Histoire générale des Voyages* de l'abbé Prévost (1697-1763 et son *Abrégé* par Jean-

1 *Abrégé...*, Paris, 1822-1824. Source : d'un anonyme, *Notice nécrologique sur J.-B.Eyriès*, 62 p., s.d., bibliothèque municipale du Havre, manuscrit n° 44 (J.-B.Eyriès), notice n°1 ; notice nécrologique par de La Roquette dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, 2^e sem. 1846, pp. 137-144.

2 Sous-titre : *ou nouvelle collection des relations de voyages par mer et par terre*. Plan général géographique.

3 R.Lebel, *Histoire de la littérature coloniale en France*, Paris, Larose, 1931, 236 p.

4 N.Broc, *La Géographie des Philosophes. Géographes et voyageurs français au XVIII^e siècle*, op. cit., & « Histoire et historiens de la géographie », dans l'ouvrage collectif *Histoire et épistémologie de la Géographie*, n° (tome LXXXIV, 1979) du *Bulletin de la Section de Géographie du CTHS*, Paris, 1981, 231 p., pp. 71-116.

François de La Harpe (1739-1803), le *Voyageur français* de l'abbé Joseph Delaporte (1714-1779, publiés respectivement à partir de 1746, 1765 et de 1780 (1). Roland Lebel a insisté sur les liens entre romantisme et exotisme, ce dernier étant fourni par la « littérature touristique » qui se développa,

« au début du XIXe siècle à la suite de circonstances favorables. L'ère des guerres napoléoniennes, succédant à l'émigration, avait acclimaté à une existence voyageuse beaucoup d'excellents observateurs. L'extension des voies de communication, tant terrestres que maritimes, simplifiait d'autre part l'ancienne difficulté des voyages. L'attrait des pays étrangers révélés grâce aux traductions par leurs littératures, incitait à aller voir les régions dont on était curieux. Enfin, les doctrines à la mode, à la suite de Chateaubriand, de Madame de Staël et du nouveau romantisme, poussaient à l'exotisme. Et l'on voyage, on voyage beaucoup par goût plus souvent que par nécessité comme jadis. » 2

On est donc ici encore, au moins en partie, sur la lancée du siècle des Lumières et l'*Histoire générale* de Walckenaër de remplacer dans les bibliothèques celle de l'abbé Prévost 3...

Le terme de « bibliothèque » figure dans le titre de l'encore plus monumentale œuvre d'Albert Montémont (1788-1862), dit Albert-Montémont, quatrième et dernière à citer, puisque grosse de 46 volumes (!), parus de 1833 à 1836 : *Bibliothèque universelle des Voyages effectués par mer ou par terre dans les diverses parties du monde depuis les premières découvertes jusqu'à nos jours ; contenant la description des mœurs, coutumes, gouvernements, cultes, sciences et arts, industrie et commerce, produits naturels et autres*. La publication d'autres ouvrages cerne encore plus exactement la période de naissance de la Société de Géographie : c'est en 1821 que Jean-Baptiste Eyriès (1767-1846) fit paraître, en deux volumes, la traduction française du *Voyage autour du monde fait dans les années 1803, 1804, 1805 et 1806...*, de Johann von Krusenstern (1770-1846), c'est l'année suivante que Jacques Arago (1890-1854) publia sa *Promenade autour du monde*, en deux volumes, qui est le récit... de l'expédition Freycinet !

Un dernier élément du contexte est le rétablissement ou la fondation de nombreuses Sociétés missionnaires aux environs de la date de la création de la Société de Géographie de Paris : rétablissement de la Société des missions étrangères, de la

1 Même chose en Angleterre, cf. H.Deschamps, *L'Europe découvre l'Afrique. Afrique occidentale. 1794-1900*, Berger-Levrault, 1967, 282 p., p. 23.

2 R.Lebel, *op. cit.*, pp. 57-58.

3 *Ibid.*, p. 65. De la même façon, on ne peut s'étonner que l'Algérie ait eu « la bonne fortune d'être, presque dès le début, présentée dans des guides bien faits. » Cf. Ch.Tailliant, *L'Algérie dans la littérature française. Essai de bibliographie*, Thèse, Paris, Champion, 1928, IV+662 p., p. 324. Alors qu'en 1830 « la France déverse ses troupes dans une contrée qu'elle connaît mal et dont son gouvernement ne sait encore que faire. En retard de plusieurs décennies, ne retenant des récits rapportés par voyageurs et consuls que le côté oriental et désuet, les Français préfèrent l'imagination au savoir. » (Ph.Lucas & J.-CL.Vatin, *L'Algérie des anthropologues*, Maspero, 1975, 294 p., réédition, 1982, 300 p., p. 89).

Société des Lazaristes, des Pères du Saint-Esprit, fondation de l'Œuvre de la propagation de la Foi (juste un an après la Société de Géographie), de la Société des missions évangéliques, des Oblats de Marie immaculée par Mgr Eugène de Mazenod (1782-1861), évêque de Marseille à partir de 1837 (1). Ici encore, il faudra en scruter la psychologie collective aux fins de comparaison avec une Société de Géographie essentiellement tournée vers l'exploration du monde. On a vu ce qu'elle faisait concrètement dans ce but ; deux textes particulièrement importants montrent la variété des domaines auxquels s'intéressaient les géographes, le nombre des buts et l'« encyclopédisme » proposé aux voyageurs. Sans faire de douteux jeux de mots, ils ressemblent, non pas à la géographie de *L'Encyclopédie*, mais au *Questionnaire de statistique à l'usage des voyageurs* de Volney de 1795 (2). Ce sont les *Questions proposées aux voyageurs et à toutes les personnes qui s'intéressent aux progrès de la géographie* (1824) 3 et *l'Encouragement pour un voyage à Tombouctou et dans l'intérieur de l'Afrique* (1825) 4. La majeure partie du questionnaire est consacrée aux régions du pourtour méditerranéen et du Moyen-Orient, mais des questions concernent la Basse-Bretagne et le Pacifique, sans oublier l'Amérique du Nord de Warden et le Brésil de Malte-Brun. La lecture suggère un rapprochement avec les questionnaires adressés à la même époque aux préfets ou avec ceux que Guizot envoyait aux archivistes départementaux. Mais la Société de Géographie mettra trois décennies à faire imprimer une « Deuxième série » des *Questions...* !

Je cite ici, à cause de son importance capitale, le texte intégral de *l'Encouragement pour un voyage à Tombouctou et dans l'intérieur de l'Afrique*, qui sut tant séduire René Caillié :

« L'heureuse tentative des voyageurs anglais, qui ont pénétré en 1823 dans l'Afrique centrale, a dirigé de nouveau l'attention de l'Europe vers l'intérieur de ce continent, qui partage maintenant la curiosité avec les régions polaires, le centre de l'Asie et les nouvelles terres australes. Il était naturel que la Société de Géographie tournât aussi ses regards de ce côté, en indiquant, de préférence, la voie déjà tentée par Mungo-Park et qui touche aux établissements français du Sénégal ; aussi est-ce de son

1 Voir Mgr Jean Leflon, *Eugène de Mazenod, évêque de Marseille, fondateur des missionnaires oblats de Marie Immaculée*, 1782-1861, Plon, 1957-1967, 3 vol., 491, 667 & 861 p.

2 Cité dans N.Broc, *La Géographie des Philosophes. Géographes et voyageurs français au XVIIIe siècle*, op. cit., pp. 700-703. Constantin-François Chassebœuf de La Giraudais, comte Volney (1757-1820). Voir sur lui D.Nordman dir., *L'École normale de l'an III. Leçons d'histoire, de géographie, d'économie politique. Édition annotée des cours de Volney*, Buache de La Neuville, Mentelle et Vandermonde, Dunod, 1994, 482 p., pp. 25-136.

3 *Questions proposées aux voyageurs et à toutes les personnes qui s'intéressent aux progrès de la Géographie. Première série*, Paris, s.d. (1824), 48 p. Une 2e série, au titre légèrement modifié (*Questions et instructions pour les voyageurs et toutes les personnes qui s'intéressent aux progrès de la Géographie. Deuxième série*, 112 p.) sera publiée en 1856. On les trouvera partiellement recopiées en **annexe D**. L'une des versions dactylographiées de ma thèse comporte dans la même annexe un fac-similé de *l'Encouragement pour un voyage à Tombouctou et dans l'intérieur de l'Afrique* (1825).

4 Paris, 1825, 8 p. Très rare (Bibliothèque nationale, Imprimés, cote 4°O³1043).

sein qu'est sortie la première pensée d'une souscription, pour l'encouragement d'un voyage à TOMBOUCTOU. Il s'agit d'offrir une RECOMPENSE au voyageur qui aura été assez heureux pour surmonter tous les périls attachés à cette entreprise ; mais qui, en même temps, aura procuré des lumières certaines et des résultats positifs sur la géographie, les productions, le commerce de ce pays et des contrées qui sont à l'est. La France est la première nation de l'Europe qui ait formé des établissements *permanens* au Sénégal, et son honneur est intéressé à favoriser les voyageurs qui cherchent à pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique, par la route la plus rapprochée de ses *établissements*. Le succès d'une telle entreprise ne serait pas sans fruit pour notre industrie commerciale ; et, en la considérant sous le rapport des sciences, quelle inépuisable source de découvertes ne procurerait-elle pas à l'histoire naturelle, à la physique, à la climatologie et à la géographie physique et mathématique ! Quel champ immense à défricher pour la connaissance des races humaines, pour l'histoire de la civilisation des peuples, pour celle de leur langage, de leurs mœurs et de leurs idées religieuses !

L'intention des donateurs n'est pas précisément de mettre un sujet de prix au concours ; l'appas d'une somme d'argent ne saurait être offert pour une tentative qui peut coûter la vie ; mais on tient en réserve un juste et honorable dédommagement pour celui qui aura heureusement surmonté tous les obstacles devant lesquels tant d'autres personnes ont échoué jusqu'ici.

Juge et dispensatrice de cette récompense, la Société de Géographie saura apprécier le mérite, le courage et le dévouement des voyageurs, ainsi que les services réels qu'ils auront rendus à la science. Elle n'exige pas d'un seul homme des travaux qui supposeraient le concours de plusieurs observateurs et plusieurs années d'un séjour paisible dans le pays ; mais elle demande des notions précises, telles qu'on peut les attendre d'un homme pourvu de quelques *instrumens*, et qui n'est étranger, ni aux sciences naturelles, ni aux sciences mathématiques. Au reste, en ce moment même, plusieurs voyageurs français et anglais se portent vers les rives du Dialliba, et la Société doit se flatter que ses *encouragemens* ne resteront pas infructueux.

Dans la Séance de la Commission centrale du 3 décembre 1824, un anonyme, Membre de la Société, a fait don d'une somme de *mille francs* [souligné dans le texte], pour être offerte en *récompense* [même remarque] au premier voyageur qui aura pénétré jusqu'à Tombouctou, par la voie du Sénégal, et rempli les conditions suivantes indiquées au procès-verbal de ladite Séance : « Procurer : 1° des observations positives et exactes sur la position de cette ville, le cours des rivières qui coulent dans son voisinage, et le commerce dont elle est le centre ; 2° les *renseignemens* les plus *satisfaisans* et les plus précis sur les pays compris entre Tombouctou et le lac Tsaad [Tchad], ainsi que sur la direction et la hauteur des montagnes qui forment le bassin du Soudan. » Aussitôt après avoir eu connaissance de cette offre, M. le Comte Orloff, sénateur de Russie, a consenti à ce que la donation qu'il avait faite d'une somme de *mille francs* [souligné dans le texte], à la Séance générale du 26 novembre 1824, pour l'encouragement des découvertes géographiques, reçût la même destination.

Informée de l'objet de ces donations, S.E.M. le Comte Chabrol de Crousol [Crouzol] a souscrit, le 15 décembre suivant, au nom du Ministre de la Marine, pour le même voyage, pour une somme de *deux mille francs* [souligné dans le texte] ; par sa lettre en date du 22 janvier dernier, S.E.M. le Baron de Damas a souscrit aussi au nom du Ministère des Affaires étrangères, pour une somme de *deux mille francs* [souligné dans le texte] ; et par une autre lettre en date du 19 mars, S.E.M. le Comte de Corbière a également souscrit au nom du Ministère de l'Intérieur pour une somme de *mille francs*. Plusieurs autres souscriptions sont effectuées ou annoncées pour le même objet.

La Société de Géographie, chargée par les donateurs de décerner la *récompense*, et voulant prendre une part directe à l'encouragement d'une découverte aussi importante, a résolu d'offrir en outre une médaille d'or de la valeur de *deux mille francs* [souligné dans le texte], au voyageur qui, indépendamment des conditions déjà énoncées, aura satisfait, autant que possible, à celles qui sont exprimées ci-après.

La Société demande une relation manuscrite avec une carte géographique, fondée sur des observations célestes. L'auteur s'efforcera d'étudier le pays, sous les rapports principaux de la géographie physique. Il observera la nature du terrain, la

profondeur des puits, leur température et celle des sources, la largeur et la rapidité des fleuves et des rivières, la couleur et la limpidité de leurs eaux, et les productions des pays qu'ils arrosent. Il fera des observations sur le climat, et il déterminera en divers lieux, s'il est possible, la déclinaison et l'inclinaison de l'aiguille aimantée. Il tâchera d'observer les races d'animaux, et de faire quelques collections d'histoire naturelle, notamment de fossiles, de coquilles et de plantes.

Lorsqu'il sera arrivé à Tombouctou, s'il ne peut aller plus avant, il s'informerait des routes qui mènent à Kachnah, à Haoussa, au Bournou et au lac Tsaad, à Walet, à Tischit et même à la côte de Guinée. Il recueillera les itinéraires les plus exacts qu'il pourra se procurer. Il consultera les *habitants* les plus instruits, sur la partie du cours du Dialliba qu'il ne pourra pas voir par lui-même.

En observant les peuples, il aura soin d'examiner leurs mœurs, leurs cérémonies, leurs costumes, leurs armes, leurs lois, leurs cultes, la manière dont ils se nourrissent, leurs maladies, la couleur de leur peau, la forme de leur visage, la nature de leurs cheveux, et aussi les *différens* objets de leur commerce. Il est à désirer qu'il forme des vocabulaires de leurs idiomes, comparés avec la langue française ; enfin, qu'il dessine les détails de leurs habitations et qu'il lève les plans des villes partout où il pourra le faire. »

Grande est la joie à la nouvelle de la victoire en 1828 de celui qui fut sensible à ce dernier texte, René Caillié (1799-1838) ¹. Chose tout à fait exceptionnelle, et qui ne se reproduira jamais plus, la Société de Géographie publia un supplément au dernier *Bulletin* de 1828 pour annoncer le succès de Caillié, appelé alors, par erreur, Auguste ², en attendant la publication d'un copieux compte rendu de son *Voyage à Tombouctou* ³. Rien de commun entre ce vainqueur et les précédentes biographies : né ⁴ à Mauzé, dans les Deux-Sèvres, le 19 novembre 1799 — soit une décade après le 18 Brumaire — , d'un père pauvre, boulanger et alcoolique, qui fut condamné au bagne de Rochefort pour vol, cet enfant chétif, malheureux et méditatif se trouva à onze ans orphelin de père et de mère. Ses biographies soulignent en particulier l'influence des livres de géographie qu'il lut à l'école, et après, car dès douze ans il fut mis en apprentissage chez un cordonnier. En 1816 René Caillié — désir de réparer l'injustice du sort, attiré de l'aventure ? — s'embarque à Rochefort pour le Sénégal, sur la frégate la *Loire*, qui marche de conserve avec la célèbre *Méduse*. Après un petit emploi à la Guadeloupe, il est en 1818 de retour à Saint-Louis, participe à une exploration, s'engage comme cuisinier, rentre en France, est commis-voyageur en vins de Bordeaux aux Antilles, revient au Sénégal en 1824. Le

¹ Plusieurs jeunes, et moins jeunes, gens avaient écrit, avant lui, à la Société de Géographie pour se proposer.

² Cette erreur est due à deux causes. René Caillié lui-même a signé ainsi deux lettres du 10 octobre 1828 envoyées du lazaret de Toulon, l'une à Jomard (l'original est dans le colis n° 6 bis des archives, chemise « correspondance reçue »), et l'autre à Cuvier, président de la Société de Géographie. D'autre part, le consul de France à Tanger, Jacques-Denis Delaporte (1777-1861 l'appelle ainsi en le recommandant à la Société de Géographie, par lettre du 3 octobre 1828 (René Caillié, *Journal d'un voyage à Tombouctou et à Jenné, dans l'Afrique centrale, précédé d'observations faites chez les Maures Braknas, les Nalous, et autres peuples, pendant les années 1824, 1825, 1826, 1827, 1828 et avec une carte itinéraire et des remarques géographiques par M. Jomard, membre de l'Institut*, Paris, 1830, 4 vol., tome III, pp. 374-379). Le nom de Caillié, dont l'orthographe ne fait aucun doute (cf. copie de son acte de naissance dans le carton « Cah-Cas ») fut très souvent écrit avec un seul i.

³ Dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1830.

⁴ Sur l'acte de naissance (voir note plus haut), le déclarant (sa grand-mère) et les témoins n'ont pas su signer.

gouverneur Roger ¹ l'autorise, non sans réticences, à se rendre chez les Maures Brakna pour y apprendre la langue arabe et les pratiques extérieures de l'Islam : Caillié a vu là le moyen de tromper les défiances et d'atteindre ainsi Tombouctou. Ne réussissant pas en 1826 à obtenir du gouvernement 6 000 francs pour l'expédition décisive, il se met à réunir un pécule, qui atteindra 2 000 francs, et compte sur le prix que vient d'instituer la Société de Géographie, prix dont sa sœur lui a donné connaissance. Pour atteindre la ville sur laquelle l'assassinat du major anglais Laing ² avait attiré l'attention de l'Europe, il met au point une fausse biographie : né en Égypte de parents arabes, il aurait été emmené en France, tout jeune, par un Français de l'expédition de Bonaparte, qui l'aurait conduit au Sénégal et affranchi, et il aurait maintenant le désir de retourner dans son pays natal, pour y vivre en musulman. Le 19 avril 1827, c'est le grand départ, pour un voyage marqué par les privations, les souffrances, les soupçons, la peur ; il réussit pourtant à atteindre sain et sauf Djenné, ville presque aussi célèbre que Tombouctou, puis cette dernière le 20 avril 1828, soit juste un an après son départ. On sait sa désillusion devant la taille et la pauvreté de la ville, qu'il peut parcourir à sa guise, ce qui lui permet d'en dresser un plan et de prendre d'abondantes notes, qui se joignent à toutes celles écrites clandestinement tout au long du voyage : une bonne partie se trouvent dans les archives de la Société de Géographie ; est-il besoin de préciser que c'est la source la plus fragile et la plus émue que j'aie tenue entre mes doigts ? ³ Treize jours après son arrivée, René Caillié profite d'une caravane pour prendre la route du nord. Ses souffrances sont encore plus grandes qu'à l'aller, et c'est à bout de forces qu'il réussit à atteindre Tanger. Le calvaire est terminé : le consul, Delaporte, est membre de la Société de Géographie ; il reçoit avec enthousiasme le misérable vainqueur, lui procure un bateau pour Toulon, et le munit d'une précieuse lettre de recommandation pour Jomard, qui commence par ces mots : « Le porteur de la présente est le vainqueur de Tombouctou. »

Depuis le lazaret de Toulon, Caillié écrit à Jomard, qui lui avance 500 francs pour son voyage à Paris ; pour le fils du bagnard, c'est la célébrité : séance solennelle à la Société de Géographie, au cours de laquelle lui est remis un prix de 10 000 francs, grossi de deux fois 3 000 francs par les ministres de l'Intérieur et de la Marine ⁴. Cependant, quelques doutes et critiques s'élèvent contre le « vainqueur de

1 Voir plus haut.

2 Gordon Laing (voir plus haut) est le premier Européen à avoir *atteint* Tombouctou ; il avait été assassiné au retour, en 1826.

3 Carton « Cah-Cas » de la série alphabétique des archives de la Société aux Cartes et Plans.

4 Deux lettres des deux ministres (28 octobre 1828 pour le premier, 11 novembre 1828 pour le second) réagissant aux nouvelles données du « nommé » (rayé et remplacé par « sieur ») Caillé (*sic*) dans le premier cas, « au sujet du sieur Caillé, voyageur français arrivant d'Afrique » dans le second, dans le carton « Cah-Cas ».

Tombouctou », ils sont surtout d'origine anglaise et le blessent profondément ¹. La Société de Géographie lui accorde 3 000 francs en 1829 et renouvelle cette pension l'année suivante. En 1830 paraît, grâce à Jomard, à l'Imprimerie royale et aux frais de l'État, le *Journal d'un voyage à Tombouctou et à Jenné*, en trois tomes de texte, plus un volume contenant la carte de l'itinéraire ². Jomard a ajouté un appendice de remarques géographiques soulignant le soin apporté par l'auteur à noter les distances, les changements de direction, les noms de rivière et de lieux. Le ministère de l'Intérieur alloue un traitement pendant les années 1829 et 1830 à « M. Caillié, jeune Français qui a fait avec courage et qui a terminé avec bonheur le voyage difficile de Tombouctou » ³.

Caillié reçoit la Légion d'honneur, le titre de « résident français à Bamako », avec un traitement de 6 000 francs, mais malheureusement pour lui ces récompenses le lient trop au régime de la Restauration : la révolution de Juillet provoque l'arrêt du versement de ses pensions, le titre de résident ne lui est pas effectivement donné ; de plus, il est miné par la maladie, peut-être la tuberculose ou une suite de paludisme. Il mène sous la monarchie de Juillet une vie de petit cultivateur — il s'est installé en Saintonge — insuffisante à tous points de vue : il écrit souvent à son protecteur Jomard, notamment pour lui demander de l'aide, et il rêve d'installation en Amérique ou de traversée du continent africain. Le 31 octobre 1835, il sollicite ainsi Jomard :

« Je regrette toujours les pays chauds [...], je suis persuadé que ma santé supporterait mieux les fatigues d'un nouveau voyage qu'elle supporte les froids de l'Europe. Je pense toujours à la possibilité de pénétrer à Bamako et aux avantages qu'il y aurait pour notre commerce du Sénégal de prendre possession de ce pays en y établissant un agent... », et il détaille son projet de mission.

Presque un an après, désenchanté, mais non découragé, il écrit : « Votre dernière lettre ne me donne pas d'espoir pour le voyage en Afrique que je vous ai

¹ Les soupçons anglais eurent la vie dure : dans leur ouvrage sur *L'Afrique depuis 1800*, trad. fr., Paris, 1970, 352 p., R. Oliver et A. Atmore citent d'autres explorateurs, mais ne soufflent mot de René Caillié !

² Titre complet : *Journal d'un voyage à Tombouctou et à Jenné, dans l'Afrique centrale, précédé d'observations faites chez les Maures Braknas, les Nalous, et autres peuples, pendant les années 1824, 1825, 1826, 1827, 1828 et avec une carte itinéraire et des remarques géographiques par M. Jomard membre de l'Institut*, Imprimerie royale, 1830, 4 vol. Un abrégé populaire est paru en 1880 sous le titre *Voyage d'un faux musulman à travers l'Afrique. Tombouctou. Le Niger, Jenné et le Désert*, Paris, Ardant, 180 p. Il a été réédité trois fois avant la fin du siècle. Une reproduction photographique de l'original a été faite par les Éditions Anthropos en 1965, dans la collection « Textes et documents retrouvés » (3 vol.) ; reprint des éditions Altaïr, 2000, 5 vol., 1 410 p. La très intéressante collection « La Découverte », chez Maspero, a vu sortir un *Voyage à Tombouctou* en deux volumes, en 1979, avec une préface de Jacques Berque. Je donne en **annexe E** des extraits du début et de la fin de l'ouvrage. Enfin, l'itinéraire de René Caillié a été revisité par Pierre Viguier, *Sur les traces de René Caillié. Le Mali de 1828 revisité*, Quae, 2008, 159 p.

³ Lettre du 24 janvier 1829, dans le colis n° 19 bis, pièce 3224.

soumis, la longueur de l'itinéraire vous effraie pour moi », et il propose un autre voyage, moins ambitieux, dans le Haut-Sénégal et le Haut-Niger 1.

Cette pauvre existence cesse le 17 mai 1838 ; après sa mort, la Société qui l'avait récompensé lui restera fidèle, lançant, par exemple, une souscription nationale pour lui élever un monument à Pont-l'Abbé (Charente-inférieure), où il était mort 2, et développant le thème de l'ingratitude nationale envers le vainqueur mal récompensé, thème qui devait être repris par tout la littérature coloniale des XIXe et XXe siècles en France 3. Ce qui est certain, c'est que René Caillié marque l'intrusion fulgurante du prolétariat dans le monde clos des géographes 4. Son fils

1 La deuxième lettre est du 15 septembre 1829. Toutes deux sont dans le carton « Cah-Cas » des archives de la Société de Géographie.

2 Y figurent des inscriptions à la gloire du « seul Européen qui ait vu et décrit Tombouctou ». Elles sont vraisemblablement l'œuvre de Jomard (le texte est dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, 2 sem. 1842, p. 64) : « À la mémoire de René Caillié né à Mauzé le 19 novembre 1799, mort à Labadère, le 17 mai 1838, le seul Européen qui ait vu et décrit Tombouctou » ; « le 10 [pour 20] avril 1828, par une découverte mémorable au cœur de l'Afrique, il a illustré sa patrie » ; « Son nom sera placé par la postérité non loin de ceux de Browne, Mornemann, Mungo Park, Denham et Clapperton » ; « au voyageur infatigable, patient et intrépide, à l'observateur attentif et ingénieux, à l'homme persévérant, ferme et stoïque au milieu des périls : les admirateurs de son courage ». Une statue, à Mauzé-sur-le-Mignon, sur le pont de la rivière, fut inaugurée en 1842. Il laissa un très fort souvenir dans la mémoire collective du village, comme en témoigne un chant populaire à sa mémoire, publié par « Durand, de Mauzé » (s.d., 1840 ?, 2 pages. Archives, carton « Cah-Cas »). Labadère est la commune dont dépendait Pont-l'Abbé.

Le monument de Pont-l'Abbé est raillé dans le *Journal de Viennet, Pair de France, témoin de trois règnes*, Paris, 1955, 354 p., en date du dimanche 3 juillet 1842, p. 266 (renseignement fourni par Maurice Agulhon dans son article « Imagerie civique et décor urbain », *Ethnologie française*, V, 1, 1975, repris dans *Histoire vagabonde*, Gallimard, 1988, tome I, pp. 101-136, pp. 109-110) : « la manie des statues se propage comme une épidémie. Chaque ville veut avoir la sienne. Méhul vient d'être planté comme une quille sur une place de Givet. On prépare celle de Jouffroy à Grenoble et celle de Caillé (*sic*) je ne sais où. C'est trop fort, et ces deux dernières font plus que m'étonner. Un jeune homme part du Sénégal, arrive à Tanger, traverse le désert, va toucher barre au Maroc. Et on le guinde en marbre sur un piédestal ! Quelle dérision ! Si on le représente au naturel, il ne sera pas beau. Je l'ai vu maigre, chétif, un squelette recouvert de parchemin, à la table du ministre Lainé [pour Laîné, voir plus haut], qui le récompensait ainsi de son courageux voyage. Mais, encore une fois, l'honneur qu'on lui fait est au-dessus du service qu'il a rendu à la science. » Jean-Pons-Guillaume Viennet (1777-1868) était un homme politique libéral et un écrivain, membre de l'Académie française. Type du classique reflétant et prolongeant les goûts académiques de l'époque napoléonienne, c'était un grand ennemi du romantisme et de la modernité : quel malheur pour René Caillié !

3 Dès 1838, une biographie parue dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem., pp. 330 & suiv. comprend les phrases suivantes : « Puisse cette fin précoce, cette vie presque ignorée, et le trop long ajournement d'une récompense nationale, récompense qui l'aurait tant flatté et qui aurait été justice, ne pas éloigner de la carrière des découvertes les jeunes Français prêts à y entrer ! Nous l'espérons, aujourd'hui qu'une ère de protection est arrivée pour ceux qui s'aventurent dans les pays lointains. Le gouvernement leur prodigue toutes sortes de secours et d'encouragements. »

4 Sources de cette biographie : les deux cartons-colis des archives référencées ci-dessus, ainsi que les « Manuscrits in-8° 86 » (cote 1375), donnés par sa petite-fille, Mme Deyber, en 1935, à la Société de Géographie, son « dossier de mission » des Archives nationales (F17 2944), les diverses éditions de l'ouvrage de René Caillié. D'autre part, H.Deschamps, *L'Europe découvre l'Afrique. Afrique occidentale. 1794-1900*, Berger-Levrault, 1967, 282 p., pp. 98-114 et la notice par Oswald Durand dans *Hommes et Destins, dictionnaire biographique d'Outre-Mer*, n° 2 de la nouvelle série des Travaux et Mémoires de l'Académie des Sciences d'Outre-Mer, tome I, 1975, 668 p., pp. 115-118, sont des biographies sobres et utiles. Je renonce, bien entendu, à l'exercice de pure rhétorique consistant à citer la liste des fort nombreuses biographies publiées à chacun des « âges » de l'histoire coloniale, car les hagiographies dominent trop largement. Dernières biographie parues, celles d'Alain Quella-Villéger sont tout à fait magistrales, *René Caillié, une vie pour Tombouctou*, Poitiers, Éditions Atlantique, 1999, 222 p. et *René Caillié l'Africain : une vie d'explorateur. 1799-1838*, Aubéron, 2012,

Eugène-René fera plus tard, en 1858, son entrée à la Société de Géographie **1**, sans s'y manifester jusqu'en 1867, date à laquelle il annonce sa démission, vraisemblablement pour raisons financières, problème que la Société résolut avec élégance, en le maintenant gratuitement parmi ses membres **2**. En 1879, la Société demandera avec succès au conseil municipal de Paris de donner à une rue de la capitale le nom de René Caillié **3**.

Je conclurai cette étude de l'exploration vue et récompensée par les géographes, entre 1821 et 1842, par deux remarques. D'abord, il y a des lacunes dans ces récompenses. Si l'African Association, fondée en 1788, on s'en souvient, par Sir Joseph Banks eut des ressources lui permettant d'envoyer des missions, la Société de Géographie de Paris put tout juste récompenser des voyageurs, ou les encourager **4**, et cela de modeste façon. La faiblesse des ressources et des dépenses n'est pas sans rappeler, ici encore, celle des Académies du siècle précédent **5**. Quant à la Royal Geographical Society, elle distribuait des médailles d'or offertes par le souverain ; son fondateur, John Barrow (1764-1848), secrétaire de l'Amirauté, grand voyageur, auteur d'une histoire des explorations polaires, réussit à faire instituer par le parlement britannique une récompense de 5 000 livres pour qui franchirait le premier le 110^e méridien ouest, et une autre de 1 250 livres pour qui dépasserait le 89^e degré de latitude nord. La Société de Géographie de Paris eut du reste dès le départ conscience du retard de la France par rapport à l'Angleterre **6**, dans la plus large tradition saint-simonienne, mais sans aller jusqu'à l'anglophobie notée, à tort, par quelques auteurs : au contraire, en 1830, la Commission centrale décerna en même temps une médaille d'or à René Caillié et à la veuve du Britannique Laing, qui était mort en revenant de Tombouctou **7**.

319 p. J'ai utilisé de nombreux passages du *Bulletin de la Société de Géographie*, notamment 1^{er} sem. 1829, p. 139, 1^{er} sem. 1830, p. 107, 2^e sem. 1838, pp. 64, 128-129, 330 & suiv., 2^e sem. 1842, pp. 63-65 & 302. Pour prendre du recul : S. Corlan-Ioan, *Invention de Tombouctou. Histoire des récits occidentaux sur la ville pendant les XIX^e-XX^e siècles*, L'Harmattan, 2014, 378 p.

1 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1^{er} sem. 1858, p. 133.

2 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1^{er} sem. 1867, pp. 407 & 514. Mais il était ingénieur du matériel de la Compagnie universelle du canal de Suez...

3 *Bulletin de la Société de Géographie*, 2^e sem. 1879, p. 474. 18^e arrondissement.

4 Déjà noté par H. Deschamps, dans *L'Europe découvre l'Afrique. Afrique occidentale. 1794-1900*, Berger-Levrault, 1967, 282 p., chapitre II, pp. 115 & 246. Les prix et médailles d'or de la Société de Géographie sont d'un montant relativement modeste.

5 Cf. D. Roche, *Le siècle des Lumières en province (académies et académiciens provinciaux, 1680-1789)*, Thèse, Mouton, 1978, tome I, p. 115.

6 Conscience exprimée dès 1824 par Jomard, dans son « Coup d'œil rapide sur le progrès et l'état actuel des découvertes dans l'intérieur de l'Afrique » (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1824, p. 242).

7 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1^{er} sem. 1830, p. 172.

À la fin de cette première période 1821-1842, qui a donc vu s'instituer une véritable osmose entre géographie et exploration, les membres de la Société aperçoivent un problème :

« la Terre commence à être assez connue pour qu'il ne soit plus donné qu'à un bien petit nombre de voyageurs de signaler des points jusqu'alors inconnus ; mais s'il est difficile aujourd'hui de faire du neuf en géographie, il reste encore sur toute la surface du globe de nombreux travaux à faire pour compléter nos connaissances... » ¹

Villemain, président, paraphrase d'ailleurs cette formule à l'assemblée générale du 3 décembre 1841 ². L'avenir donnera-t-il raison aux géographes ? Nous le verrons dans la période ultérieure.

Malgré cette synonymie entre géographie et exploration, je n'ai pas épuisé le sens du premier mot. Au contraire, demeuraient un curieux « vestibule » et des liens avec le renouveau du goût pour l'histoire qui se manifesta sous la monarchie de Juillet, tout ceci permettant de faire des comparaisons.

Une véritable osmose existait donc entre exploration et géographie. Les géographes sentirent néanmoins que la géographie ne se limitait pas à l'exploration, et qu'elle s'ouvrait largement. Ils la définirent comme « un vestibule dont plus de cent portes communiquent à toutes les branches des connaissances humaines » ³ : tout en respectant, comme je viens de le montrer, une nette hiérarchie d'intérêts, ils s'intéressent à de nombreux domaines différents. L'attitude de la Société aux médailles d'or est encore ici active : elle forme — on s'en souvient — une bibliothèque ⁴, fonde un Musée géographique et lance un appel aux voyageurs et navigateurs pour l'agrandir ⁵, imprime à partir de 1828 plusieurs ⁶ cartes par volume semestriel rassemblant les livraisons du *Bulletin*, le tout dans un beau souci d'être exhaustive. En effet, dès l'une de ses premières séances, le 15 février 1822, la Commission centrale s'était préoccupée de publier « une Instruction générale sur les

¹ « Rapport sur le concours au Prix annuel pour la découverte la plus importante en géographie », *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1841, p. 218.

² *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1841, pp. 339-339 : « l'âge héroïque de la navigation de découverte semble passé pour nous ; il n'y a pas désormais de nouveau monde à trouver. Seulement ce que l'homme possède, il ne le connaît pas ; les continents mesurés par leurs contours ont encore beaucoup de régions intérieures à pénétrer et à décrire. »

³ Barbié du Bocage, président de la commission provisoire, à la première assemblée générale (15 décembre 1821). *Bulletin de la Société de Géographie*, 1822-1823, p. 9. Je remercie Isabelle Surun de m'avoir concédé que mes « thèses » étaient « nuancées » et « circonstanciées » (I. Surun, « L'exploration de l'Afrique au XIXe siècle : une histoire pré-coloniale au regard des *postcolonial studies* », *RH19, Revue d'histoire du XIXe siècle*, 2006/1, pp. 21-39, p. 23) !

⁴ À la fin de 1827, elle a 345 volumes, 60 atlas, 110 cartes, plans ou tableaux, sans compter les périodiques (*Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1827, p. 335).

⁵ *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1837, p. 346.

⁶ Jusque là il n'y en avait qu'une ou deux par volume.

lacunes actuelles de la géographie et les moyens de les remplir » 1 ; en 1837 encore, elle lança un vaste appel aux Sociétés savantes de France pour un développement de la connaissance géographique du pays 2. La Société de Géographie avait envoyé une circulaire annonçant sa création et ses statuts à toutes les Sociétés... d'Agriculture, et celles-ci répondirent avec sympathie, sans plus 3. Ce désir d'un flot de correspondances faisait courir à la Société de Géographie de Paris le risque d'être assiégée par les sollicitations d'érudits locaux en mal d'éditeur, tels l'abbé François Manet (1764-1844), « prêtre, ancien chef de l'institution de Saint-Malo », qui de cette ville écrit le 14 janvier 1829 en demandant que la Société de Géographie lui publie gratuitement son mémoire sur *L'état ancien et moderne de la baie du Mont Saint-Michel*, qu'il a amélioré sur les conseils de la Société, qu'il tente de fléchir en avançant l'argument de la « famille pauvre dont [il est] l'unique appui » et de la « foule d'orphelins qui [l'] assiègent ». La Société lui avait pourtant accordé en 1826 un prix de 400 F pour la « description d'une région naturelle de France » 4 !

Plus raisonnablement, mais plus universellement, que le vaste appel de 1837 aux Sociétés savantes, la Société de Géographie entretient une correspondance suivie avec des consuls de France, dont le *Bulletin* publie de nombreuses lettres, et avec des « correspondants étrangers », au nombre de trente en 1840 : 7 d'entre eux habitent les États-Unis, 5 la Grande-Bretagne, 3 la Confédération germanique, 3 le Danemark. Malheureusement, une analyse sociale en est impossible, faute de connaître leur profession.

Un cas précis va d'ailleurs montrer que celle-ci peut être floue ou fluctuante : qui était exactement le « colonel » Joël R. Poinsett, né et mort en Caroline du Sud (1779-1851), où il fut toujours le champion du pouvoir fédéral contre les velléités séparatistes ? Descendant d'une famille calviniste ayant émigré de France à la fin du XVIIIe siècle, fils d'un médecin de Charleston et d'une Anglaise, jeune homme instruit qui finit ses études en Angleterre et parlait français, espagnol, italien, allemand et russe, il voyagea beaucoup, avant et après la mort de ses parents. La menace d'une guerre anglo-américaine met fin à cette existence oisive : Poinsett retourne alors aux États-Unis, où le quatrième président, James Madison (1751-1836), le nomme chargé d'affaires en Amérique du Sud ! Il y joue un rôle actif, en aidant les révolutionnaires, mais à la nouvelle du déclenchement de la guerre contre

1 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1822-1823.

2 *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1837, pp. 349-355.

3 Exemples, pris dans le carton n° 19 des archives, les lettres des Sociétés d'Agriculture de Troyes (4 août 1822), Villeneuve-sur-Lot (6 août), Seine-et-Oise (12 août), Indre (27 août), Haute-Saône (7 septembre), etc. Beaucoup plus tard, par lettre en date du 30 juin 1839, la Société d'Agriculture de Meaux exprima son souhait de correspondre... (pièce 3484 du colis n° 21).

4 Colis n° 19 bis, pièce 3221. Voir aussi plus haut.

l'Angleterre, il rentre au pays natal, trop tard : les hostilités viennent de se terminer ! Pour la suite, on sait qu'il est élu représentant de la Caroline du Sud (en 1821), puis nommé ambassadeur auprès d'Augustin de Iturbide (1783-1824), devenu empereur du Mexique sous le nom d'Augustin Ier. Poinsett est ensuite correspondant de la Société de Géographie de Paris en 1827, ambassadeur des États-Unis à Mexico, et on apprend qu'il rentre « dans la vie privée » en 1835. Cela signifie qu'il mène une vie de planteur (de riz) près de Georgetown, « éloigné des affaires publiques », jusqu'à la fin de sa vie, sauf un très bref épisode, après son élection au Sénat, où il est secrétaire d'État à la Guerre ; à cette occasion, il crée un corps d'ingénieurs-topographes. Poinsett avait le goût des sciences, tout particulièrement de la botanique : il a contribué à la fondation de l'Institut national pour la promotion de la Science et avait créé une nouvelle fleur, dérivée d'une fleur mexicaine, et fruit de son ambassade, qu'il baptisa... la Poinsettia ! ¹

Outre l'exploration, qui est toujours au sommet de leur hiérarchie d'intérêts, les géographes abordent des domaines d'une grande variété. C'est ainsi que la Société de Géographie se préoccupe beaucoup d'un projet de chemin de fer à travers l'isthme de Panama — et Parédès, chargé de l'opération, adhère — : ici, sous le couvert de la Société savante, perce un certain aspect saint-simonien de la Société de Géographie ; que deviendra-t-il après 1842 ? D'autres témoignages peuvent être avancés, mais ils ne vont pas plus loin ² : les *Annales de la propagation de la Foi* elles-mêmes n'emploient-elles pas très souvent l'expression « des Deux Mondes » ?

Le *Bulletin* s'intéresse aux liens entre les États-Unis et leur colonie du Liberia, surtout grâce à Warden ³, mais publie aussi un « rapport sur un mémoire relatif au nivellement d'une partie du cours de la rivière de la Vesle » ⁴, la Société de Géographie se prononce — favorablement — sur un projet d'agrandissement du port de Marseille, en reconnaissant toutefois qu'elle s'éloigne un peu de ses buts initiaux ⁵... On notera l'importance, à partir de 1828, des États-Unis, à la mesure de

¹ Notice nécrologique par de La Roquette dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1854, pp. 211-220, complétée par Dumas Malone dir., *Dictionary of American Biography*, tome XV, pp. 31-32. Sur les topographes militaires, voir V.Pansini, « La géographie appliquée à la guerre. Le travail des topographes militaires (1760-1820) », dans H.Blais & I.Laboulais dir., *Géographies plurielles. Les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines (1750-1850)*, L'Harmattan, 2006, 349 p., pp. 167-183.

² Je citerai un seul exemple (*Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1829, pp. 334-335) : « Au moyen des rivières et canaux de la Hollande, et de la jonction du Rhin et du Danube, qui traversent les régions les plus productives de l'Europe et qui formeront une immense navigation intérieure, le voyageur qui s'embarquera au pied de la tour de Londres pourra aller jusqu'à Constantinople, sans mettre pied à terre ; il pourra même se rendre par eau jusqu'aux confins de l'Éthiopie, en traversant toute l'Europe continentale ; dès lors l'Orient et l'Occident se trouveront ainsi dans un contact presque immédiat... »

³ Voir, par exemple, *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1834.

⁴ Volume précédent du même bulletin. Voir aussi plus haut.

⁵ *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1836, pp. 132-135. Aspect timidement saint-simonien, je le concède.

l'intérêt suscité dans l'opinion **1**, importance très liée au personnage de David B. Warden (1772-1845), dont j'ai déjà cité le nom. Né en Irlande, émigré aux États-Unis en 1799, il eut une carrière diplomatique de quinze ans : secrétaire particulier de l'ambassadeur Amstrong, consul *pro tempore*, consul en 1810, il fut quatre ans après relevé de ses fonctions, pour s'être nommé consul général de sa propre autorité ! Cette carrière lui avait permis de bien connaître et apprécier la France ; dès lors déchargé de toute occupation professionnelle, il va se consacrer entièrement à mieux faire connaître les États-Unis en France. Il publie des annales historiques des différentes régions d'Amérique, un grand ouvrage de synthèse sur les États-Unis ; c'est un compilateur et un collectionneur enragé, qui rassemble plantes, animaux et insectes, publie des études, des brochures, une biographie de Jackson et d'innombrables articles. « Peu d'hommes ont autant fait que lui, par ses grands instruments de travail, aussi bien que par une infinité de notes et d'articles, pour faire connaître aux Français qui le désiraient la géographie et la statistique américaines », écrit René Rémond (1918-2007) **2**, qui note sa présence dans de nombreuses Sociétés savantes. J'ajoute qu'il était membre correspondant de l'Académie des Sciences, membre dès le début et jusqu'à sa mort de la Commission centrale de la Société de Géographie, aux séances de laquelle il participait très régulièrement et activement. Il y parlait très fréquemment des États-Unis, fit partie du comité du *Bulletin*, dans lequel il écrivait très souvent des articles et des comptes rendus ; son zèle était souligné à l'occasion **3**, et il fut récompensé par une vice-présidence du bureau en 1833 (**4**).

D'une manière plus générale, non seulement l'intérêt porté hors des frontières du royaume est fondamental, non seulement la Société de Géographie récompense très souvent des voyageurs étrangers **5**, mais le corps des géographes s'agrége avec une grande facilité les étrangers : j'ai déjà présenté Walckenaër, le tour de Conrad Malte-Brun, personnage déjà évoqué à diverses reprises, est venu. De son vrai nom Malthe-Conrad Brüün **6**, il naquit au Danemark en 1775, fit des études à l'université de Copenhague, où se révélèrent son goût pour les langues et la poésie,

1 Cf. R.Rémond, *Les États-Unis devant l'opinion française de 1814 à 1852*, Paris, s.d. (1958), X+968 p., *passim*.
2 *Op. cit.*, p. 237.

3 Voir par exemple de Larenaudière dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1827, p. 306.

4 R.Rémond, *op. cit.*, p. 237, D.Malone, *op. cit.*, tome XIX, pp. 443-444, *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1845, pp. 226-229, diverses autres livraisons pour les fonctions.

5 Il sur les 36 médailles d'or décernées à des voyageurs entre 1829 et 1869, il n'y en eut pas moins de la moitié qui furent attribuées à des étrangers (déjà remarqué par Marcel-M.Chartier, p. 27 du n° spécial 52-53 d'*Acta Geographica*).

6 Il tenait à la nouvelle orthographe, francisée, de son vrai nom. Voir lettre de la série Ms 46 des archives de la Société, dans laquelle il insiste pour que son nom soit écrit en deux mots. Mais tous les membres de la famille ne firent pas changer l'orthographe de leur patronyme (cf. faire-part de décès de son fils Victor-Adolphe à l'exposition de Marcoussis, en octobre 1985).

mais aussi son enthousiasme pour la Révolution française qui l'obligera à s'exiler deux fois en Suède (en 1796 et en 1799), puis à Hambourg. Condamné à l'exil perpétuel en 1800, il se réfugie en France, y trouve au pouvoir Bonaparte, auquel il est hostile, collabore au *Journal de l'Empire*, prototype du *Journal des Débats*, puis se consacre à la rédaction de son *Précis de Géographie universelle*, déjà présenté, et à la publication des *Annales des Voyages...* 1 Bien sûr, il participe activement à la fondation de la Société de Géographie, au sein de laquelle il joue un rôle important, mais bref : il meurt en effet en 1826, n'atteignant pas l'âge avancé de certains de ses collègues 2, et vraisemblablement dans le dénuement matériel : la Société, alertée par Jean-Baptiste Eyriès, demanda, semble-t-il vainement, une aide pour sa veuve et ses deux orphelins auprès du ministère de l'Intérieur 3. De toutes façons, Malte-Brun, trop « amateur » aux yeux des gens de l'Institut, avait été évincé du secrétariat général fin 1824, ce qui l'avait beaucoup affecté, d'autant plus que ce travailleur acharné avait été une des principales chevilles ouvrières de la Société de Géographie naissante et que son influence sur la géographie a été considérable en France 4 jusqu'à Élisée Reclus. Ses disciples, presque tous membres de la Société, ont été nombreux : Philippe de Larenaudière, Lavallée, Vivien de Saint-Martin, sans oublier son fils Victor-Adolphe, secrétaire général, à son tour, de 1860 à 1866. Déjà l'élection du premier président de la Société de Géographie avait été l'occasion d'un affrontement entre les tenants de la science académique et le soi-disant « amateur » Malte-Brun 5.

Il n'est pas défendu de présumer que le développement de la Société de Géographie de Paris fut entravé par l'abandon de la *lingua franca* universellement

1 Voir plus haut. On peut y constater que ses opinions politiques ont évolué. D'ailleurs, Malte-Brun figure dans la plupart des *Dictionnaires de girouettes* parus depuis 1815 !

2 Biographie par son fils, parue dans le tome I de l'édition 1851 de la *Géographie complète et universelle, ou description...*, 640 p., pp. 3-8.

3 Colis n° 26 des archives de la Société de Géographie, pièces 3775 à 3777 : 1°) Lettre du 23 mars 1827, adressée par un « J.B. » qui veut garder l'anonymat, mais les initiales et l'écriture, comparable à celle du fonds Eyriès de la bibliothèque municipale du Havre, ne peuvent être attribuées qu'à J.-B. Eyriès. Il y écrit que Malte-Brun, « plus occupé de science que de sa fortune, est décédé dans un état voisin de l'indigence. » 2°) Lettres du 10 mai 1827 et du 30 juillet 1827 de la Société de Géographie à Chabrol de Cruzol et au ministère de l'Intérieur.

4 Cf. Numa Broc, « Un centenaire : Malte-Brun (1775-1975) », dans les *Annales de géographie*, 1975, pp. 714-720.

5 Désireux de donner d'emblée à la Société de Géographie un double patronage prestigieux, il obtient l'adhésion du prince héritier du royaume de Danemark, où il était né, et il veut Chateaubriand pour président de la Société. Mais les Académiciens, en tête desquels Rossel, futur président de la Commission centrale d'ailleurs, ont comme candidat à la présidence Laplace, de l'Académie des Sciences. À la veille de la réunion de l'assemblée générale constitutive, le 14 décembre 1821, Malte-Brun écrit à Barbié du Bocage père, qui doit la présider : « le prince royal de Danemark vient de promettre de souscrire. Un officier de marine danois qui est son ami particulier est venu me le dire de sa part ; il est chargé d'aller souscrire demain dans la matinée. Le prince est dans l'intention de venir à la séance. Peut-être fera-t-il plus tard quelque chose de plus pour la Société... Je persiste à désirer M. de Chateaubriand pour un des vice-présidents et je ne peux prendre aucun engagement contraire ; je vous prie de le dire à la commission si je ne pouvais m'y présenter demain au soir. » (Archives de la Société de Géographie, Ms in-8° 46). Le marchandage de Malte-Brun est savoureux !

connue qu'était le français au XVIII^e siècle : admettre tant d'étrangers ¹, et à des postes parfois élevés, y remédiait partiellement. Le personnage de l'étranger ou du naturalisé est plus rare ailleurs, dans d'autres Sociétés savantes, surtout à des fonctions de décision significatives ; je n'ai trouvé qu'un Verhuell, fondateur de la Société biblique et de la Société des Missions à rapprocher du Néerlandais Walckenaër et du Danois Conrad Malte-Brun, tous géographes de poids. Carel-Henrik Verhuell (ou Ver-Huell), comte de Sevenaar (1764-1845), fils d'un bourgmestre de Doëticaen (Hollande), destiné à la carrière militaire, entra par goût dans la marine en 1779. Nommé capitaine en 1795, il quitta alors le service par fidélité monarchique, en reprit en 1803, comme contre-amiral puis vice-amiral. Ministre de la Marine de la Hollande, il était en grande faveur auprès de Napoléon I^{er}, qui le fit comte d'Empire en 1811 ; député au Corps législatif à partir de la même année, président de cette assemblée en 1813, il fut en 1814 naturalisé français, prit sa retraite deux ans plus tard, devint pair de France en 1819, et siégea à la Chambre haute jusqu'à sa mort, après avoir prêté serment au régime de Juillet ². Au total, se regroupent autour des géographes *régnicoles* — comme disent les statuts de la Société de Géographie — « un grand nombre de savants étrangers obligés de quitter leur pays pour des raisons politiques ou simplement attirés par le renom d'institutions prestigieuses comme l'École polytechnique, l'Institut, le Museum, et, bien sûr, la Société de Géographie » (Numa Broc ³). Peut-on suivre l'auteur de cette citation et parler avec lui « d'une véritable école de Paris » ? L'expression me semble à la fois trop forte et insuffisante, trop forte parce que le caractère de ces brillantes individualités crée des publications géographiques très différentes, et insuffisante parce qu'au fond l'école, si elle existe, est celle de la Société de Géographie de Paris.

Au total, la Société eut toujours du mal à concilier ses buts et son désir de s'ouvrir aux « hommes du monde », car « les savants ne sont pas les seuls appelés à concourir à ses travaux » ⁴ : comment répondre à la lettre du vicomte Héricart-Ferrand de Thury ⁵, qui écrit à la Société « pour lui annoncer l'envoi d'un exemplaire

¹ Revoir les pourcentages calculés plus haut.

² G.Six, *Dictionnaire biographique des généraux et amiraux français de la révolution et de l'Empire (1792-1814)*, Paris, Georges Saffroy, 1934-1935, 2 vol., XI+614 p. & 588 p., tome II, p. 543. Beaucoup ont cru qu'il était le véritable père de Louis-Napoléon Bonaparte, thèse maintenant abandonnée.

³ « Histoire et historiens de la géographie... », *op. cit.*

⁴ *Bulletin de la Société de Géographie*, 1822-1823, p. 84.

⁵ Louis Héricart-Ferrand de Thury (1776-1854), passé par l'École des Mines, était un véritable collectionneur de Sociétés savantes : membre libre de l'Académie des Sciences, il adhéra à la Société d'Agriculture, à la Société d'encouragement pour l'Industrie, à la Société des Antiquaires de France. Il était membre de la Commission des monuments de Paris. Il fit d'ailleurs partie de la Commission centrale de la Société de Géographie et fut vice-président du bureau en 1827. Il est surtout connu pour avoir contribué à restaurer l'hôtel de Cluny et publié d'innombrables mémoires de minéralogie, archéologie, agriculture, économie politique, etc., dont sa *Description des catacombes de Paris*. Il fut député de l'Oise en 1815-1816, puis de la Seine, de 1820 à 1827. Voir A.Thépot,

de la *Description des catacombes de Paris*, dans laquelle il a consigné des détails et des recherches qui ne lui paraissent pas étrangers aux travaux dont elle s'occupe spécialement » 1 ? Les buts, spécifiquement géographiques, sont modernes et appartiennent au premier XIXe siècle, le désir de s'ouvrir aux « hommes du monde » sent l'académisme du XVIIIe siècle, ainsi que « la curiosité qui éparpille les intérêts dans toutes les directions, qui privilégie l'anecdote et l'illusion », et le « vertige du merveilleux et du mystère » 2. Mais, en définitive, le bilan est nettement positif : l'œuvre est variée, l'intérêt vif, et l'étude souvent perspicace. C'est ainsi qu'un rapport de 1824 sur la population des Îles britanniques aperçoit le retard démographique de la France sur la Grande-Bretagne 3, ou qu'en 1839 Jomard écrit un article sur la possibilité de l'utilisation de la photographie (procédé Daguerre) pour aider à dessiner le relief 4.

Voisinage cousin de cette présence de la Société de Géographie dans le « vestibule » évoqué très tôt, le développement de la Société de Géographie est contemporain d'un renouveau du goût pour l'histoire dont témoigne la création par Guizot du Comité des Travaux historiques (18 juillet 1834), du Comité archéologique (1835) et de la Commission des archives, animée par Natalis de Wailly (1805-1886 (1841), les deux premiers étant en 1837 remaniés par Narcisse-Achille de Salvandy (1795-1856) en cinq nouveaux comités rattachés chacun à une académie (langue et littérature ; histoire ; sciences, arts et monuments ; sciences morales et politiques) 5. Cet engouement est aussi celui du public, qui fait dès la Restauration un fort succès de librairie aux mémoires (vrais ou faux) et aux éditions de documents 6, et manifeste, sous la monarchie de Juillet, son intérêt pour la visite des lieux chargés d'histoire, tourisme qui concrétise ce qu'il ressent face à l'histoire, qu'il a « l'impression, sur place, de revivre ou d'imaginer avec plus d'intensité » 7.

Les ingénieurs des mines du XIXe siècle. Histoire d'un corps technique d'État, Paris, Eska, 1998, 511 p., *passim*.

1 *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1826, p. 223.

2 D.Roche, *Le siècle des Lumières en province (académies et académiciens provinciaux, 1680-1789)*, *op. cit.*, tome I, p. 379.

3 *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1824, pp. 191-202.

4 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1839, pp. 108-111.

5 Ces comités furent réorganisés en 1858 en un Comité des travaux historiques et des sociétés savantes, divisé en trois sections (histoire et philologie, archéologie, sciences). Le nom devint en 1881 Comité des travaux historiques et scientifiques, et les sections furent portées à 5 en 1883 (histoire et philologie, archéologie, sciences économiques et sociales, sciences mathématiques, physiques, chimiques et météorologiques, sciences naturelles et géographie), répartition qui fut remaniée à diverses reprises par la suite.

6 L.Halphen, *L'histoire en France depuis cent ans*, Paris, 1914, 216 p., pp. 43-45.

7 Jean-Claude Polton, *Tourisme et nature au XIXe siècle. Guides et itinéraires de la forêt de Fontainebleau, vers 1820-vers 1880*, thèse de IIIe cycle, Paris X-Nanterre, 1985, 316 p., p. 176, et voir toute la deuxième partie. Cette thèse a été dirigée par Philippe Vigier. Elle a été publiée par le CTHS en 1994, avec un texte très remanié et une préface par mes soins, 300 p. Voir aussi J.-Cl.Polton, *Claude-François Denecourt (1788-1875). L'amant de la forêt de Fontainebleau*, Fontainebleau, Éditions des Sentiers bleus, 2011, 280 p.

L'aspect archéologique de ce renouveau est à souligner. Rappelons l'importance des protestations de Victor Hugo et Charles de Montalembert (1810-1870) contre le vandalisme, la nomination de Ludovic Vitet (1802-1873) en 1830 comme inspecteur général des Monuments historiques, la recommandation faite la même année par Guizot aux préfets d'encourager partout la formation de Sociétés archéologiques, sur le modèle de la Société des Antiquaires de Normandie, dont il envoyait les statuts, l'organisation en 1834 par Prosper Mérimée (1803-1870), qui succédait à Vitet, du Service des Monuments historiques, qui prit rapidement un remarquable essor, la création le 29 septembre 1837 de la Commission des Monuments historiques, complétant le Comité des Travaux historiques ¹, la fondation, déjà signalée, de la Société de l'Histoire de France. J'ajoute l'action d'Alexandre du Mège (1780-1862) à Toulouse, où il devient en 1832 le conservateur du Musée des Augustins, celle d'Alexandre du Sommerard (1779-1842), ce conseiller-maître à la Cour des Comptes, collectionneur acharné qui, à partir de la même année 1832, loue en partie l'hôtel de Cluny, et la publication, après 1820, par Charles Nodier, Justin Taylor et Alphonse de Cailleux, des fameux *Voyages pittoresques et romantiques dans l'Ancienne France*.

Né à Bayeux en 1801 d'une famille de robe, Arcisse de Caumont ² fonda en 1823 la Société des Antiquaires de Normandie, dont le but était de découvrir les vieux édifices de la province, de les signaler, d'en mettre l'intérieur en valeur ; il publia divers ouvrages d'archéologie, réunit à partir de 1833 dans diverses villes de province des « Congrès et Assises scientifiques » — qui se tinrent jusqu'en 1878 — : y prit corps l'idée, contemporaine de celle du Comité des Travaux historiques, de fonder une grande Société nationale pour la conservation des monuments historiques, qui vit le jour à Caen le 23 juillet sous le nom de Société française

¹ Ministère de l'Instruction publique, Commission des Monuments historiques, *Notice historique sur le service des Monuments historiques*, Paris, 1874, 23 p., X.Charmes, *Le Comité des travaux historiques et scientifiques*, Paris, 1886, 3 vol., M.Aubert, discours d'ouverture du Congrès archéologique de 1934, dans le tome II du *Congrès*, XCVIIe session, 1934, Paris, 1935, 418 + LXXXVI p., pp. 350-362, L.Halphen, *L'histoire en France...*, *op. cit.*, pp. 59-69.

² « Placé à la tête d'une fortune importante », grâce à son mariage, cet aristocrate légitimiste « eut le rare bonheur de pouvoir suivre ses goûts sans s'inquiéter de l'avenir. » Ses goûts l'avaient d'abord entraîné vers les sciences naturelles et de Caumont contribua à la fondation de la Société linéenne, dont il fut pendant dix ans le secrétaire. Il avait le souci de l'« éclat extérieur » entourant les Congrès : « les entrées triomphales dans les villes, les rosettes multicolores, les drapeaux, les fanfares, les lanternes vénitiennes, les décharges d'artillerie, les promenades aux flambeaux, les banquets et les toasts déconcertaient parfois certains savants » ! Arcisse de Caumont fonda aussi, en 1832, l'Association normande pour favoriser le progrès agricole. Il laissa à sa mort un legs pour la création d'une assemblée appelée à se tenir tous les cinq ans sous le nom d'Assises de Caumont, et qui put se réunir jusqu'à la Seconde Guerre mondiale (E. de Robillard de Beaurepaire, « M. de Caumont, sa vie et ses œuvres », Caen, 1874, 81 p., extrait des *Mémoires de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen*, réédition, Les éditions du veilleur de proue, 1998, 39 p., André Dubuc, « Activité et évolution des Sociétés savantes en Normandie », *Actes du 100e Congrès national des Sociétés savantes*, Paris, 1975, pp. 103-120), et surtout le colloque *Arcisse de Caumont (1801-1873). Érudit normand et fondateur de l'archéologie française*, Société des Antiquaires de Normandie, 2004, 526 p.

d'Archéologie pour la conservation et la description des Monuments historiques. Dirigée, presque exclusivement, par des Normands, elle publia dès l'année suivante le *Bulletin monumental*, propriété d'Arcisse de Caumont, qui fut à l'origine de la création de plusieurs émules de la Société d'Archéologie, comme la Société des Antiquaires de l'Ouest (1834). En 1838, de Caumont essaya de fédérer les Académies provinciales en un « Institut des provinces », qui vivota jusqu'en 1873 (1). Il aura été un personnage d'« émigré de l'intérieur », se donnant « l'apparence de concurrencer l'officiel Institut de France, d'audience nationale, d'autant plus que de Caumont vilipendait constamment ce dernier, l'accusant de contribuer à la centralisation du pays et de refuser de se mettre à la tête des intellectuels provinciaux. » 2

J'ajoute à cela que la publication des *Lieux de mémoire* a opportunément rappelé par plusieurs contributions du deuxième tome 3 le désir du régime de Juillet de s'inscrire à la suite des précédentes dynasties dans l'histoire de France, de s'inscrire dans la pierre — et l'on restaure le château de Versailles —, de s'inscrire dans des « tables » — et dans la galerie des Batailles aménagée en 1836 dans les anciens appartements de l'aile Sud on grave une « table des princes de la Maison royale » et une autre des amiraux, connétables et maréchaux —, de s'inscrire dans le verre — et l'on dote le transept de l'abbatiale de Saint-Denis de vitraux à la même destination.

Ce renouveau de l'histoire est aussi celui de la « petite histoire », le lien avec la Société de Géographie étant ici incarné par Jean Ladoucette (1772-1848), ancien préfet des Hautes-Alpes (1802-1809), membre de la Commission centrale, scrutateur du bureau en 1834, vice-président de 1848. C'est lui qui avait eu l'idée de faire tracer la route moderne du Mont-Genèvre 4, mais il eut aussi celle de créer à Gap une Société d'émulation et un Musée ; baron et préfet de la Roër en 1809, de la

1 F.Deshoulières, « Historique de la Société française d'Archéologie (1834-1934) », dans le tome II du *Congrès archéologique de France, XCVIIe session*, (1934), Paris, 1935, 418+LXXXVI p., pp. 9-54 ; M.Dumolin, « Les émules de la Société française d'Archéologie », dans le *Tome II du Congrès archéologique de France. XCVIIe session*, 1934, Paris, 1935, 418+LXXXVI p., pp. 55-84 ; A.Féron, *Les Académies provinciales. Salons ou Sociétés savantes... ? Discours pour la séance publique annuelle de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen en MCMXXXIII par M.Alexandre Féron, président de l'Académie*, Rouen, 1934, 30 p.

2 Formule de Theodore Zeldin, dans son *Histoire des passions françaises, 1848-1945*, trad. fr., Éditions Recherches, 5 vol., 1978-1979, tome II, p. 48.

3 P.Nora dir., *Les lieux de mémoire*, Gallimard, 1984-1992, 3 tomes en 7 vol. Sur Arcisse de Caumont, la notice de Françoise Bercé dans le vol. II, 2, pp. 533-567 ; sur Versailles, la notice d'Hélène Himelfarb dans le même vol., pp. 235-292, surtout à partir de la p. 274 ; « les mémoires d'État », *ibid.*, par Pierre Nora, pp. 355-404 ; Laurent Theis, « Guizot et les institutions de mémoire », *ibid.*, pp. 569-592 ; André Fermigier, « Mérimée et l'Inspection des monuments historiques », *ibid.*, pp. 593-612. Dans le vol. II, 3, la contribution de Thomas W.Gaehetgens, « Le Musée historique de Versailles », pp. 143-168. Tenir compte aussi du Colloque international *Le temps où l'histoire se fit science, 1830-1848*, organisé à l'occasion du 150e anniversaire du Comité français des sciences historiques (Paris, Institut, décembre 1985).

4 Il fit ériger en 1804 le célèbre obélisque du col. Il avait donné, en outre, 25 000 francs de sa fortune personnelle pour commencer les travaux de la route du Mont-Cenis.

Moselle aux Cent-Jours, il vit sa carrière se terminer avec la seconde Restauration, dont il « n'accepta aucun emploi », selon la formule consacrée. Comme l'écrivit à sa mort le *Bulletin*, « rentré dans la vie privée, [il] se livra dès lors sans partage à l'étude des sciences et des lettres et aux occupations agronomiques » ; cette existence d'aimable érudit ¹ est marquée par la publication d'un recueil de fables, d'une comédie, de « romans de mœurs », d'un *Voyage entre Meuse et Rhin* ² et surtout d'une *Histoire [...] des Hautes-Alpes* ³ plusieurs fois rééditée ⁴.

Ce renouveau, lié à la géographie, est dès avant la naissance de ma Société, associé à la géographie dans l'enseignement : l'histoire a depuis 1818 des professeurs spéciaux, histoire et géographie sont liées par un arrêté de la même année, et une circulaire postérieure de deux années donne l'indication des ouvrages de géographie et des cartes à utiliser, instituant à cette occasion un prix d'histoire et de géographie dans toutes les classes des collèges. La monarchie de Juillet est aussi le début de l'« âge d'or » de l'histoire dans l'enseignement secondaire : une agrégation d'histoire est créée en 1830, l'histoire devient une grande discipline, presque l'égale de la philosophie éclectique de Victor Cousin, elle est enseignée dans toutes les classes, surtout par d'anciens normaliens, les manuels se multiplient ⁵. La géographie entre au programme du baccalauréat ès lettres en 1840 seulement, le programme par son universalité et son encyclopédisme (géographie physique, ancienne, médiévale, commerciale dans tous les continents) rappelle ce que je viens de présenter ⁶, mais il ne s'agit que de nomenclatures du genre :

« Empire chinois : Position - Limites - Pays qui le composent - Leurs limites - Leurs divisions - Rivières - Population - Gouvernement - Religion - Villes principales » !

Au total, on peut dire que la Société de Géographie anticipe sur la très célèbre première phrase de l'avant-propos du *Tableau de la géographie de la France* de Vidal de La Blache : « L'histoire d'un peuple est inséparable de la contrée qu'il habite »... Mais étudier la mentalité collective qui l'anime implique de ne pas

¹ Le baron Ladoucette reparut toutefois sur la scène politique pour être de 1834 à 1848 député de la Moselle. Cette période est exactement contemporaine de sa présence à la Commission centrale ou au bureau : qui choisit-on, à la Société de Géographie ? Le notable, l'érudit ? Les deux à la fois, vraisemblablement.

² Ladoucette avait déjà fait plusieurs voyages en Suisse et en Allemagne, pendant la période révolutionnaire.

³ Titre intégral : *Histoire, Topographie, Antiquités, Usages, Dialectes des Hautes-Alpes avec un atlas et des notes*. L'édition la plus complète est celle de 1848 (c'est la troisième), Paris, XV+806 p.

⁴ Jean Ladoucette : 1772-1848. Notice nécrologique dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1848, pp. 351-363.

⁵ F.Ponteil, *Histoire de l'enseignement en France. Les grandes étapes. 1789-1964*, Paris, 1966, 454 p. ; P.Gerbod, « La place de l'histoire dans l'enseignement secondaire de 1802 à 1920 », *L'Information historique*, 1965, pp. 123-130 ; P.Gerbod, « L'enseignement de la géographie dans la première moitié du XIXe siècle », *Acta Geographica*, 1er trim. 1987, pp. 20-31.

⁶ J.-B.Piobetta, *Le Baccalauréat de l'enseignement secondaire*, Thèse, Paris, 1937, 1 040 p., pp. 755-758.

s'enfoncer dans la monographie, donc de faire des comparaisons permettant d'aller plus loin que le but atteint à l'instant avec le cousinage vis-à-vis du renouveau de l'histoire sous la monarchie de Juillet.

Ce qui vient d'être présenté rappelle-t-il, d'abord, les préoccupations intellectuelles des Sociétés de culture du XVIIIe siècle ? Ma réponse est nuancée : on n'y trouve nullement les suites de la poussée de « philosophisme » apparue dès avant 1770, mais la naissance d'une géographie savante au début du XIXe siècle est en partie liée au progrès, un demi-siècle plus tôt, des sciences pures et de l'esprit d'observation. La Société de Géographie est aussi une « académie de beaux esprits », une « société d'éloquence » ¹, une bonne fille qui fait peu parler d'elle, pour reprendre à peu près la boutade de Voltaire, rappelée par Alexandre Féron ², un « cercle », un « cadre social, réservé à une élite intellectuelle, élite au sens le plus large puisqu'elle ne se recrute en principe que sur le critère du mérite et de la science », mais elle n'est évidemment en rien un mouvement d'amateurs provinciaux, elle a un souci peu évident du bien public, et elle récuse tout idéal utilitaire. Ceci explique d'ailleurs que la maison Hachette, fondée en 1826, qui dès les années 1830 édite le manuel de géographie d'Achille Meissas (1799-1874), qui annonce en 1840 la publication prochaine d'un *Petit Cours* et d'un *Petit Atlas*, et qui publie en 1842 le *Dictionnaire universel...* de Bouillet ³, n'eut pour le moment aucun rapport avec la Société de Géographie, malgré la proximité topographique de celle-ci.

Les correspondants de la Société de Géographie rappellent ceux de l'Académie de Bordeaux, ses concours, par leur publicité et leur anonymat, ceux de toutes les Académies du siècle des Lumières ⁴. Comme les Sociétés royales d'Agriculture étudiées par Émile Justin ⁵, elle n'est pas « essentiellement pratique », mais produit « de nombreux mémoires dont les auteurs, parfois, cherchaient à briller par leur éloquence plutôt qu'à donner des indications utiles » ⁶. Comme à l'Académie

1 Cf. Daniel Mornet, *Les Origines intellectuelles de la Révolution française : 1715-1787*, Paris, 1933, 552 p., notamment pp. 145-149 & 299-309. Pour Marseille, voir É. Baratier dir., *Histoire de Marseille*, Toulouse, Privat, Collection « Univers de la France et des pays francophones », série « Histoire des villes », 1973, 512 p., pp. 242-243.

2 A. Féron, *Les Académies provinciales. Salons ou Sociétés savantes... ? ...*, op. cit.

3 J. Mistler, *La librairie Hachette de 1826 à nos jours*, Hachette, 1964, 407 p., pp. 49-50, 58-59 & 84. Cf. Marie-Nicolas Bouillet (1798-1865), *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie*, Paris, très nombreuses rééditions à partir de 1842.

4 Pour tout ce qui précède, voir D. Roche, livres cités, notamment *Le siècle des Lumières en province (académies et académiciens provinciaux, 1680-1789)*, Thèse, Mouton, 1978, 2 vol., 394 & 520 p., tome I, pp. 324 & suiv. pour les concours.

5 É. Justin, *Les Sociétés royales d'Agriculture au XVIIIe siècle (1757-1793)*, Saint-Lô, 1935, XV+368 p.

6 De même que les Sociétés d'Agriculture se rapprochèrent trop des Académies et échouèrent de ce fait, on peut s'expliquer l'échec de la tentative de 1785 (voir plus haut) par la même raison.

des Inscriptions de Henri Duranton ¹, comme parmi les Académies provinciales chères à Daniel Roche, « l'essentiel de l'activité [...] retombe sur un nombre relativement limité d'individus » ² et les géographes sociétaires appartiennent généralement à d'autres institutions de culture, souvent l'Académie des Sciences, dont le rôle pour la géographie des philosophes fut souligné par Numa Broc ³. Il s'agit toujours d'une accumulation de connaissances, d'une géographie qui privilégie le répertoire et la carte aux dépens de l'explication : la coupure épistémologique se situe-t-elle après 1850 comme l'avance Numa Broc ⁴ ? Par ailleurs, on chercherait vainement chez les géographes en Société un sentiment de la nature, tandis que la géographie abandonne les principes féconds élaborés dans la décennie 1780-1790, au profit du « catastrophisme » et du « diluvianisme » : « emportée par la tendance générale du siècle, la géologie devient une discipline *historique* et se désintéresse de plus en plus du stade final de l'évolution. » ⁵ Par rapport à *L'Encyclopédie*, la géographie est désormais conçue d'une manière plus large qu'une simple « description » de la Terre ⁶ ; elle est aussi plus sérieusement surveillée, alors qu'il y avait eu dans *L'Encyclopédie* de très nombreuses erreurs et fautes d'orthographe lors de l'impression des articles de nomenclature ⁷.

La Société asiatique, créée en 1822 dans un contexte de curiosité pour le monde oriental, avec les mêmes modalités qu'à la Société de Géographie ⁸, eut en revanche un programme entièrement axé sur les publications : *Journal asiatique ou Recueil de mémoires, d'extraits et de notices relatifs à l'histoire, à la philosophie, aux sciences, à la littérature et aux langues des peuples orientaux*, grammaires, dictionnaires, etc. Comme à la Société de Géographie, « il n'était guère de voyageur qui, partant pour l'Orient, n'offrît à la Société de faire des recherches qui pourraient l'intéresser : des instructions étaient rédigées à cet effet et souvent on y joignait un crédit pour des achats de livres et de manuscrits. » ⁹ Notons l'importance des publications également

1 H.Duranton, « Le métier d'historien au XVIIIe siècle » (sur l'Académie des Inscriptions), *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, oct.-déc. 1976, pp. 481-500.

2 H.Duranton, *op. cit.*

3 N.Broc, *La Géographie des Philosophes. Géographes et voyageurs français au XVIIIe siècle*, *op. cit.*, première partie.

4 *Ibid.*, pp. 688-689.

5 N.Broc, *Les Montagnes vues par les Géographes et les Naturalistes de langue française au XVIIIe siècle. Contribution à l'histoire de la Géographie*, Thèse de IIIe cycle, CTHS, 1969, 298 p., pp. 15-16, 19 & 259-262.

6 Comme chez Voltaire, dont le *Dictionnaire philosophique* parle de « description exacte de la Terre », à l'article « Géographie » (1764).

7 N.Broc, *La Géographie des Philosophes. Géographes et voyageurs français au XVIIIe siècle*, *op. cit.*, pp. 704-705 & 347-357.

8 Voir plus haut.

9 Société asiatique, *Le Livre du centenaire (1822-1922)*, Paris, 1922, VIII+294 p., p. 47.

pour la Société géologique : en cinquante ans, 50 volumes du *Bulletin*, plus des *Mémoires*, soit, à partir de 1833, 6 000 pages, et 400 planches en un demi-siècle ¹.

On est à la Société de Géographie très loin de la triste indigence intellectuelle de l'*Annuaire historique* de la Société de l'Histoire de France ², qui ne fait que publier listes, éphémérides, computes, tableaux, etc. Heureusement, cette Société eut un *Bulletin* ³ de bien meilleure qualité : aux actes et travaux de la Société, extraits et analyses, mélanges, à la « Bibliographie historique et archéologique de la France », s'ajoutaient les « Documents historiques originaux », formant la moitié de la substance totale ; les publications de textes anciens furent abondantes ; les buts recherchés étaient non seulement l'histoire « événementielle », mais aussi l'élucidation des causes ⁴. Un observateur inattentif constaterait une diminution quantitative et qualitative de la publication en question : moins de pages à partir de 1836, rien que des comptes rendus des séances du Conseil. Ce serait méconnaître la publication, par ailleurs, de documents historiques par la Société. Comment s'étonner que beaucoup de gens fussent membres en même temps de la Société de l'Histoire et de la Société de Géographie ? Pour en terminer avec les Sociétés françaises, remarquons que les prix et médailles d'or de la Société de Géographie acquirent de la célébrité, entre autres raisons, à cause de leur originalité dans le monde savant français : la Société géologique attendit ainsi 1875 pour imiter sa devancière ⁵.

Si l'attention se tourne vers l'étranger, on constate que le contenu du *Journal of the Royal Geographical Society* ⁶ est très semblable à celui du *Bulletin de la Société de Géographie*, même si moins de choses y concernent la vie de la Société elle-même ; on peut sans crainte parler ici d'imitation de la Société française par sa puînée de Société anglaise ⁷, alors que l'on a toujours tendance à penser l'inverse : rappelons que la géographie eut une Société de Géographie d'abord à Paris ; pour la géologie, ce fut l'inverse. La même ressemblance entre les deux géographies savantes nationales existait au XVIII^e siècle. Les objectifs fixés ⁸, l'attention portée à l'isthme de

¹ *Bulletin de la Société géologique de France, 1879-1880*, « Historique ».

² Titre exact : *Annuaire historique, publié par la [...] ;* rappelons qu'il contient des listes de membres. Parution de 1837 à 1863 (il devint alors l'*Annuaire-Bulletin*, en fusionnant avec le *Bulletin*).

³ *Bulletin de la Société de l'histoire de France. Revue de l'histoire et des antiquités nationales*. Mensuel, 1834-1862, au titre caractéristique.

⁴ Lire le discours de Barante à l'assemblée générale du 28 février 1835, dans le *Bulletin*, 1835, p. 45.

⁵ *Société géologique de France, Centenaire de la Société géologique de France. Livre jubilaire 1830-1930*, Paris, 1930, 2 vol., 660 p., p. 64.

⁶ Londres, 1831-1880. Un volume par an.

⁷ Il y a deux réunions par mois, comme à la Société de Géographie, l'*address* du président équivaut au discours du président de Paris et au « rapport annuel » du secrétaire général, etc.

⁸ Voir le *Journal of the Royal Geographical Society*, 1831, pp. V-VI.

Panama 1, et d'autres caractères sont au siècle suivant identiques. Des différences toutefois : cartes et gravures sont en Grande-Bretagne plus nombreuses qu'en France, surtout par rapport aux revues de voyages évoquées plus haut 2, le cosmopolitisme va plus loin, jusqu'à imprimer des articles en langues étrangères 3.

Moins tard venue, la Société berlinoise de géographie, *Gesellschaft für Erkunde zu Berlin*, née en 1828, a des *Rapports* 4 au contenu original et gros de conséquences pour l'avenir de la géographie savante allemande : la géographie physique (à laquelle il est vrai l'ethnographie est curieusement annexée !) et la géographie « mathématique » et astronomique se taillent la part du lion ; à l'inverse, l'exploration n'est présente que dans le cadre de la géographie historique et de l'histoire des découvertes, réduites à la portion congrue. L'influence prépondérante de Carl Ritter (1779-1859), premier président, canalise l'itinéraire intellectuel de la géographie érudite allemande, en le faisant diverger d'avec son devancier français.

Et les Sociétés missionnaires ? C'est ici que les différences sont les plus criantes : contrairement aux idées souvent reçues, l'attention que portent à la géographie, même au sens le plus large, le *Journal des missions évangéliques* ou les *Annales de la propagation de la foi*, est très épisodique et d'une grande médiocrité. Pour ces publications, il s'agit avant tout de faire connaître leurs missions, éventuellement moins notables que les rivales catholiques 5, ou d'« étendre la société des fidèles catholiques » 6... Peu de cartes, de gravures, et... de géographie, beaucoup de rivalités et d'injures réciproques, d'une commune manière. Des « souvenirs des missions anciennes », nombre de notices sur les différentes missions évangéliques 7, de très courtes nouvelles de la Société des missions évangéliques elle-même, et des « variétés » 8, alors que les aspects géographiques se réduisent, dans le *Journal des missions évangéliques* aux relations de voyages d'exploration entrepris par les missionnaires. Les *Annales de la propagation de la Foi* sont encore plus simples, puisque contenant presque exclusivement des nouvelles des missions 9. Quand on erre entre

1 *Ibid.*, pp. 69-101 ; 31 pages sont consacrées à une communication à ce sujet, mais rien n'est dit d'un projet de chemin de fer, et à plus forte raison d'un canal.

2 11 cartes en 1832, 13 en 1833, par exemple.

3 En 1838 : trois articles en français, un en allemand. La Société de Géographie de Londres a aussi, bien sûr, des membres correspondants à l'étranger.

4 *Monatsberichte über die Verhandlungen der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin (Rapports mensuels des débats de la Société de Géographie de Berlin)*, Berlin, 1839-1853. Mensuel, les volumes annuels allant de mai à mai.

5 *Journal des missions évangéliques*, 1826, introduction.

6 *Annales de la propagation de la Foi*, janvier 1824, règlement, pp. 31-32.

7 Elles sont établies d'abord surtout aux Indes, puis exclusivement en Afrique du Sud, à la suite d'un partage avec les « Sociétés » nationales étrangères, intervenu en 1828 (*Journal des missions évangéliques*, 1843, p. 1).

8 Qui en fait recouvrent souvent la même chose que les notices.

9 Les seules (rares) illustrations sont des gravures représentant des évêques.

les rayons de la bibliothèque de la Société de Géographie de Paris, force est de constater, en sus, la faiblesse numérique des publications missionnaires...

Un dernier élément de l'analyse de la mentalité collective des membres de la Société des années 1821 à 1842 consiste en une évocation des attitudes politiques. Quels sont, en particulier, les rapports avec les Bourbons, puis avec le régime issu des Trois Glorieuses, quelle est l'attitude vis-à-vis de l'expansion coloniale que connaît le pays à partir de 1830, ou même des quelques années qui précèdent ?

À l'égard du régime de la Restauration (1814-1830), la Société a une position de solliciteuse déférente, espérant aide et protection. Reconnaisant que les « autorités ministérielles [...] ont accordé une protection bienveillante » aux « correspondances de la Société de Géographie avec les Sociétés savantes et les savants », Malte-Brun écrit ainsi ¹ : « Ce ne sont, sans doute, que les prémices de la protection que nous pouvons espérer d'un Gouvernement trop éclairé pour ne pas apprécier l'utilité éminente du but que nous nous sommes proposés. » ² Plus directs, d'autres essaient, et très tôt, d'obtenir la reconnaissance d'utilité publique, qui n'interviendra qu'en 1827 (³) : la Société de Géographie de Paris demande d'abord une approbation de son règlement, le ministère de l'Intérieur répond que ce n'est pas d'usage ! ⁴ Elle revient à la charge en juin 1824, mais en employant malencontreusement le mot de « patrie » ⁵, auprès des ministères de l'Intérieur et de la Marine. L'un écrit au ministre de l'Intérieur « pour obtenir une autorisation formelle, ainsi qu'une approbation des Statuts et Règlements de la Société » ⁶, un autre en parle comme de « la récompense de notre zèle pour la science et de notre dévouement sans bornes à la gloire du Roi, et à l'honneur de la France. » ⁷

La Société de Géographie est payée sans grande difficulté de ses efforts : en 1825, on l'a dit, les trois ministres des Affaires étrangères, de l'Intérieur et de la Marine l'aident à constituer son prix devant récompenser le premier voyageur français se rendant à Tombouctou ⁸. En 1826, Chabrol de Crouzol, ministre de la Marine, ajoute 2 000 francs à un prix d'encouragement de la Société « pour un voyage

¹ *Bulletin de la Société de Géographie*, 1822-1823, p. 150.

² Voici qui confirme encore l'évolution politique de Conrad Malte-Brun. Voir plus haut.

³ Le texte de l'ordonnance figure dans le colis n° 14 des archives.

⁴ Lettre du 2 août 1823, dans le colis n° 65.

⁵ Lettre qui demande la « sanction royale » (colis n° 65). Le statut de l'association est au XIX^e siècle défini par l'article 291 du Code pénal.

⁶ *Bulletin de la Société de Géographie*, 2^e sem. 1824, p. 265. Les statuts furent approuvés en quelque sorte par la reconnaissance d'utilité publique de 1827.

⁷ *Bulletin de la Société de Géographie*, 2^e sem. 1826, pp. 250-251.

⁸ *Ibid.*, 1^{er} sem. 1825, pp. 133 & 180, *ibid.*, 2^e sem. 1825, p. 258.

dans l'intérieur de la Guyane » et presse ses deux collègues des Affaires étrangères et de l'Intérieur de l'imiter ¹ : il sera élu président de la Société l'année suivante ². Il déclarera alors, avec une fausse ingénuité : « Les bontés du Roi, Messieurs, m'ont placé à la tête d'un département qui concourt le plus puissamment aux progrès de la géographie... » ³ ! Chabrol, en sa double qualité de ministre de la Marine et de président de la Société, demanda, par lettre en date du 25 avril 1827 (⁴) au ministre de l'Intérieur que la Société obtînt le « titre de Société royale ».

« Les bontés du Roi... » : retrouvons-nous, ici, la même allégeance que celle des Académies du XVIII^e siècle envers la dynastie ? Je serai sans hésitation. L'attitude géographique est, sinon sordide, du moins intéressée, au contraire l'académique baignait « dans une liturgie civile consacrée à l'exaltation de la grandeur du monarque et à l'acclamation de son dessein », suivant l'expression ciselée par Daniel Roche ⁵. Autre différence : secours et subventions officiels ne seront jamais obtenus que du pouvoir central : la Société de culture a tourné la page de la centralisation, sans solliciter Paris-la ville, alors qu'au XVIII^e siècle les secours, qui « ont été non négligeables », étaient essentiellement le fait des corps municipaux ⁶.

Les éloges directs des Bourbons sont, sauf exception ⁷, uniquement le fait des présidents, comme l'autre frère Chabrol, dit Chabrol de Volvic, qui fait à l'assemblée générale de novembre 1825 les éloges de la dynastie, protectrice de la géographie, et ajoute : « Charles X enfin, Messieurs, digne successeur de ces glorieux Monarques, se plaît, comme eux, à honorer de sa protection les travaux qui intéressent la Géographie. »

Gilbert Chabrol (1773-1843) était entré à Polytechnique en l'an II, il en sortit ingénieur des Ponts et Chaussées, et participa à l'expédition d'Égypte. Il fut sous l'Empire sous-préfet, puis préfet, d'abord du département de Montenotte — chef-lieu Savone — puis de la Seine, poste que la Restauration ⁸ lui conserva jusqu'en 1830 et où il fut très actif. D'autre part, il était conseiller d'État depuis 1814 et avait été

1 *Ibid.*, 2^e sem. 1826, pp. 31-32. Sur Chabrol de Cruzol, voir plus haut.

2 *Ibid.*, 1^{er} sem. 1827, p. 124.

3 *Ibid.*, 2^e sem. 1827, p. 242.

4 Colis n° 65.

5 D.Roche, *Le siècle des Lumières en province (académies et académiciens provinciaux, 1680-1789)*, Thèse, Mouton, 1978, 2 vol., 394 & 520 p., tome I, p. 140. Rien à voir, donc, avec les 3 000 poésies écrites à la gloire des Bourbons restaurés et étudiées par Corinne Legoy (« Les marges captivantes de l'histoire. La parole de gloire de la Restauration », pp. 115-124 de A.-E.Demartini & D.Kalifa dir., *Imaginaire et sensibilités au XIX^e siècle. Études pour Alain Corbin*, Créaphis, 2005, 273 p.

6 *Ibid.*, p. 119.

7 Voir un peu plus haut Malte-Brun.

8 C'est lui qui, le 8 juillet 1815, prononça pour la première fois, devant Louis XVIII, l'expression de Cent Jours.

député en 1816-1817 — de la Seine — et de 1824 à 1830, du Puy-de-Dôme. La révolution de Juillet mettra fin à ses fonctions de préfet, mais il sera député, toujours de son Puy-de-Dôme natal, de 1839 à 1843. Chabrol de Volvic présida la Société de Géographie en 1825, soit deux ans avant son frère ; il était le grand ami d'un Jomard lui aussi Polytechnicien et « égyptien », et avec lequel il avait créé la Société de l'enseignement mutuel, comme il a été dit plus haut ¹. C'est seulement ici, dans les discours présidentiels, que l'on retrouve quelque peu la liturgie monarchique et dynastique du siècle des Lumières.

Mais la révolution de juillet 1830 chasse Charles X : la Société n'allait-elle pas apparaître, aux yeux du nouveau régime, la monarchie de Juillet, comme compromise ? Il n'en fut rien et les rapports furent excellents, d'autant plus que la Société de Géographie, par intuition ou par le fait du hasard, a préparé le terrain, accueillant dès 1824 le professeur de géographie des princesses d'Orléans ². Surtout, une délégation de la Société, conduite par le baron Cuvier, remit en 1825 au duc d'Orléans le premier volume des *Recueils de voyages et mémoires* ³. Ensuite, en 1827, deux semaines après avoir présenté au roi et au dauphin le second volume, elle fit de même pour le duc, qui « a manifesté dans sa réponse le plus grand intérêt pour les travaux de la Société » et a « exprimé le désir de concourir d'une manière directe et efficace au but que la Société se propose » ⁴, se souvenant peut-être qu'il avait enseigné la géographie en exil ! Enfin, en mai 1830, la troisième livraison des *Recueils* lui est présentée, et il adhère à la Société ⁵. Profond manque de chance ou de perspicacité, le président que la Société s'est donné pour l'année 1830 est l'ardent légitimiste Ambroise Polycarpe La Rochefoucauld, duc de Doudeauville ⁶ !

Dès le 15 août 1830, néanmoins, une députation se précipite et demande « l'auguste protection du Roi des Français pour des travaux qui avaient paru dignes de sa sollicitude comme duc d'Orléans » : Louis-Philippe Ier répond « avec bonté » qu'il continuera « sa protection à une Société dont il avait déjà suivi les travaux avec intérêt » ⁷. Comme Decazes, président, le lui déclare le 1er janvier 1834 : « la Société de Géographie s'était placée sous votre protection avant que la France vous eût

¹ Voir Marie-Vic Ozouf-Marignier, « Administration, statistique, aménagement du territoire : l'itinéraire du préfet Chabrol de Volvic (1773-1843) », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, janv.-mars 1997, pp. 19-39.

² *Bulletin de la Société de Géographie*, 1824, p. 187.

³ Lettre du 12 mars 1825 et annotation, pièce n° 3773 du colis n° 26.

⁴ *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1828, pp. 37-38.

⁵ *Ibid.*, 1er sem. 1830, p. 282.

⁶ 1765-1841. Ce Grand d'Espagne, bien sûr émigré pendant la Révolution française, était pair de France depuis 1814 et avait été directeur général des Postes, puis ministre de la Maison du Roi (1824-1827). Il démissionna de la pairie en 1831. Il avait été l'un des « membres fondateurs » de la Société de Géographie de Paris, en 1821.

⁷ *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1830, p. 133.

confié ses destinées. » 1 Le cas de ma Société géuneflectrice n'est pas isolé : le duc d'Orléans est président d'honneur dès 1822, puis « Protecteur » après 1830, de la Société asiatique, dont il présida en personne plusieurs assemblées générales et à laquelle il fit divers dons ; en 1830, la députation des « asiatiques » suit de deux jours celle des géographes, celle des géologues de la Société géologique de France de dix 2 ! J'ai déjà écrit que le changement de régime n'a exercé strictement aucune influence sur la courbe des effectifs, contrairement à ce qui a pu être dit ici et là.

Sous la monarchie de Juillet, il est rituel que des délégations de la Société de Géographie de Paris aillent présenter les vœux de la Société au roi et à son « auguste famille », rivalisant de flagornerie 3. Les autres occasions ne sont pas dédaignées pour encenser : ainsi, la mort de René Caillié 4. L'auteur de la notice nécrologique 5 se saisit du cadavre et livre cette pénible péroration :

« Puisse cette fin précoce, cette vie presque ignorée, et le trop long ajournement d'une récompense nationale, récompense qui l'aurait tant flatté et qui aurait été justice, ne pas éloigner de la carrière des découvertes les jeunes Français prêts à y entrer ! Nous l'espérons, aujourd'hui qu'une ère de protection est arrivée pour ceux qui s'aventurent dans les pays lointains. Le gouvernement leur prodigue toutes sortes de secours et d'encouragements. » 6

Une nouvelle fois, la Société est payée de ses efforts de thuriféraire, ici besogneux : Louis-Philippe non seulement règle régulièrement sa cotisation de membre, mais verse en plus tous les ans une somme de mille francs, au plus tard à partir de 1834 (7) ; en outre, les ministres (Marine, Commerce et Travaux publics, Instruction publique) sont attentifs à « saisir toutes les occasions d'encourager ses travaux et d'en favoriser le développement et le succès » 8. De façon symptomatique, la Société de Géographie apparaît pour la première fois dans l'*Almanach royal* de 1832 (9), dans la section « sociétés savantes ». Toutefois, elle ne réussit pas à se faire concéder des locaux par l'Administration provisoire de l'ancienne Dotation de la

1 *Ibid.*, 1er sem. 1834, p. 64.

2 *Bulletin de la Société géologique de France*, 1830, p. 27.

3 Voir, entre autres exemples, la demande d'audience pour les vœux de la nouvelle année, par lettre du 23 décembre 1832 (colis n° 14) et la réponse du cabinet du ministre du Commerce et des Travaux publics, qui avise le 31 décembre 1832 le président de la Société de Géographie qu'il sera reçu par le roi le 1er janvier, « à l'occasion de la nouvelle année ainsi que MM. les membres de la Société royale de Géographie » (*sic*). Colis n° 7, pièce 2109.

4 Voir plus haut.

5 *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1838, p. 330.

6 Le thème de l'ingratitude nationale et royale à l'égard du jeune et pauvre René Caillié revient par la suite périodiquement dans l'historiographie de l'exploration et de la conquête coloniale, particulièrement dans les ouvrages destinés à l'édification de la jeunesse.

7 Cf. *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1834, p. 418, 1er sem. 1839, p. 360, 2e sem. 1841, p. 65, 2e sem. 1842, p. 150, etc.

8 *Ibid.*, 1er sem. 1831, p. 72.

9 Aux pp. 76-77. Une courte notice est suivie des listes des membres du bureau et du bureau de la Commission centrale.

Couronne, qui répond négativement le 28 janvier de la même année 1832, par lettre adressée à Jomard ¹. L'action de Louis-Philippe est strictement politique et monarchique : il n'encourage pas personnellement d'explorateurs, et on ne retrouve pas ici l'exemple, bien connu, de Louis XVI (²), ou celui, moins célèbre, mais presque aussi monarchique, du troisième président américain, Thomas Jefferson, écrivant lui-même des instructions ³ pour Meriwether Lewis (1774-1809) et William Clark (1770-1838) sur le point de se lancer dans leur grande exploration de l'Ouest américain en 1804-1806.

Prudente, la Société ménage l'avenir et sollicite l'héritier du trône, qui très volontiers adhère et fonde même un prix annuel de deux mille francs pour « la découverte la plus utile à l'agriculture, à l'industrie ou à l'humanité », en chargeant la Société de Géographie de le décerner ⁴. On conçoit que sa mort accidentelle en 1842 chagrine beaucoup les géographes ⁵... Au total, on est ici très loin de l'opposition légitimiste souvent relevée dans les salons du faubourg Saint-Germain, les cercles, sociétés d'archéologie, de courses, les comices, Sociétés de Saint-Vincent-de-Paul, Sociétés d'agriculture, sciences lettres et arts : l'idéologie véhiculée par la Société de Géographie est « juste milieu » et elle est trop parisienne pour attirer les notabilités légitimistes retirées sur leurs terres, « attachées par tradition (et aussi par opposition à la centralisation parisienne, qui profite à leurs adversaires) à tout ce qui maintient ou restaure un esprit provincial » ⁶. Mais ce « juste milieu » pousse à révéler le régime en place plus qu'à faire de la politique : même dans les petits billets et les lettres les plus personnelles et les plus intimes des archives, les mentions ou allusions politiques sont inexistantes.

Une grande surprise est riche d'enseignements : les géographes ne s'intéressent guère à l'expansion coloniale, qu'ils ont pourtant, sinon consciemment suscitée, du moins involontairement favorisée. Bernard Schnapper (1927-2008) a montré, en ce qui concerne le golfe de Guinée ⁷, l'importance, plus que de la politique de Guizot, de l'initiative des marins, fonctionnaires du ministère de la Marine et des commerçants : la Société de Géographie de Paris n'est point à rajouter à

¹ Archives de la Société, colis n° 7, pièce 2092.

² Cf. É. Taillemite, *Louis XVI ou le navigateur immobile*, Payot, 2002, 266 p.

³ Aux soucis très complets : topographie, agronomie, richesses minérales, faune, etc. Bibliographie : D. Royot & V. Guenova, *Les Aventuriers du Missouri. Sacagawea, Lewis et Clark à la découverte du Nouveau Monde*, Vendémiaire, 2015, 318 p.

⁴ *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1833, p. 410, *ibid.*, 1er sem. 1834, pp. 259-260.

⁵ Voir *ibid.*, 2e sem. 1842, p. 74.

⁶ A.-J. Tudesq, *Les grands notables en France. 1840-1849. Étude historique d'une psychologie sociale*, Presses universitaires de France, 1964, 2 vol., 1 277 p., tome I, p. 198.

⁷ B. Schnapper, *La politique et le commerce français dans le golfe de Guinée de 1838 à 1871*, thèse, Mouton, 1961, 283 p., et « La politique des points d'appui dans le golfe de Guinée (1837-1843) », *Revue historique*, janv.-mars 1961, pp. 99-120.

cette liste d'hommes favorisant l'expansion du pavillon tricolore à l'époque de la monarchie de Juillet, et il n'y a, par exemple, aucun lien entre le voyage d'exploration de la *Malouine* et la Société de Géographie. On a même l'impression très nette que ses membres ne se rendent guère compte ni du mouvement en cours, ni du lien de cause à effet avec leurs propres préoccupations, alors qu'ils sont si souvent prêts à se décerner des *satisfecit* ! C'est en ce sens surtout que l'on vérifie que les hommes librement associés en une Société de Géographie sont des notables romantiques qui sont parfois presque au rebours de la vérité historique concrète de leur temps. Le président Pelet déclare ainsi à l'assemblée générale du 2 décembre 1836 : « La guerre favorise aussi les conquêtes de la géographie. Les armées françaises explorent maintenant les contrées dans lesquelles les voyageurs européens ne pouvaient pénétrer » 1, et c'est moi qui souligne les formules typiques de l'inversion. Il est rare que les géographes évoquent, comme dans le *Bulletin* du second semestre de 1841 « cette expansion continue d'une force qui, même en détruisant, civilise » 2.

Le récit de voyage et d'expédition maritime, quant à lui, ne joue jamais le rôle d'un acte de « prise de possession ou au moins de prises de garantie sur des territoires jusque là inconnus » 3. La Société de Géographie de Paris n'a donc en rien répondu à l'appel à l'expansion coloniale en Afrique qui fut lancé, précisément l'année de sa fondation, par Édouard Gauguier d'Arc (1799-1843), et dont le texte a été reproduit par Catherine Coquery 4. Il figurait dans l'avant-propos de Gauguier à sa traduction française (1821) de l'ouvrage de J. Mac Leod, *Un voyage en Afrique...* Le lien avec l'absence, dans le recrutement social, des milieux d'affaires, armateurs, négociants, industriels exportant des produits de consommation, en général constamment favorables aux entreprises coloniales, est donc cohérent, bien entendu. Avec la Société de Géographie de Paris, on a donc affaire à des notables romantiques qui ne songent qu'à l'exploration du globe, sans aucune vue utilitaire : cette libre association intellectuelle de romantiques qu'est la Société de Géographie méprise les préoccupations sordides de l'expansion coloniale.

Je m'inscris, par conséquent, totalement en faux contre la rapide note rétrospective de l'article collectif sur le « Mouvement colonial français... » publié dans la *Revue française d'histoire d'Outre-Mer* en 1975 : « La Société de Géographie joua dès sa fondation en 1821 un rôle de premier plan dans l'expansion coloniale de

1 *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1836, p. 261.

2 *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1841, p. 340.

3 R. Guglielmo, B. Kayser, Y. Lacoste & P. George, *La Géographie active*, PUF, 1964, 394 p., p. 3.

4 C. Coquery, *La découverte de l'Afrique. L'Afrique noire atlantique des origines au XVIIIe siècle*, coll. « archives », 1965, 255 p., pp. 225-226. Il y a eu une reproduction en microfiches de la traduction Gauguier en 1974.

la France » 1 et contre William Benjamin Cohen (1941-2002) qui pense au long de ses *Noirs dans le regard des Blancs...* que

« la Société se prononça activement en faveur de l'expansion coloniale française et cela dès ses débuts. Ses membres contribuèrent non seulement à répandre la pensée impérialiste mais aussi à la concrétiser dans la mesure où ils furent appelés à conseiller le gouvernement en matière d'expéditions coloniales. » 2

Les autres aspects de politique concernent la politique extérieure. On note l'importance relative des Égyptiens parmi les étrangers 3, à mettre au compte d'un goût prononcé des géographes — pas seulement Jomard « le dernier Égyptien » 4 — pour l'Égypte et le Proche-Orient, ainsi qu'en parallèle avec la politique étrangère de la monarchie de Juillet. Méhémet-Ali est souvent loué pour son « gouvernement ferme et protecteur », sous lequel les Français ont « une force morale dont on ne se fait pas une juste idée en Europe » 5. À la séance du 7 juin 1837, il est annoncé « qu'il vient de s'opérer de grands changements dans l'administration de l'Égypte » 6 ; peu de temps auparavant, on avait signalé la fondation de la Société égyptienne du Caire 7 et écrit un article sur l'expédition égyptienne contre Saint-Jean-d'Acre et la Syrie en 1831-1832 (8). Ceci est en rapport avec un Moyen-Orient mis à la mode par Chateaubriand, d'ailleurs un temps président de la Société de Géographie 9, avec la multitude et la notoriété des voyages de Français en Égypte — Nerval, Flaubert, Théophile Gautier, Maxime Du Camp 10, Fromentin, et d'autres —, voyages sur lesquels nous renseigne les éruditions littéraire 11 et artistique 12. Cela est à rapprocher également du monopole français exercé *de facto* sur l'égyptologie et à

1 Article collectif (C.M.Andrew, P.Grupp, A.S.Kanya-Forstner), « Le mouvement colonial français et ses principales personnalités (1890-1914) », article collectif dans la *Revue française d'histoire d'Outre-Mer*, 1975, pp. 640-673, p. 641, en note, qui poursuit : « Voir surtout J.Saintoyant, *L'Œuvre coloniale de la Société de Géographie*, Bibliothèque nationale, archives de la Société de Géographie, carton Sa-Sch". Il serait souhaitable de lire ce que l'on cite...

2 W.B.Cohen, *Français et Africains. Les Noirs dans le regard des Blancs (1530-1880)*, Gallimard, 1981, 404 p., pp. 364-368 (et notamment p. 365). « appelés à conseiller le gouvernement... » : quand ? comment ? exemples réels ?

3 Cf. plus haut.

4 Y.Laissus, *Jomard, le dernier Égyptien*, Fayard-Le Grand Livre du Mois, 2004, 654 p., *passim*. Voir aussi l'article d'Éric Gady, « Les égyptologues français au XIXe siècle : quelques savants très influents », *RH19, Revue d'histoire du XIXe siècle*, 2006/1, pp. 41-62.

5 Comte de Caraman, « Aperçus généraux sur la Syrie », *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1841, p. 24. Déjà en 1826 on parlait de la « supériorité de ses vues politiques » (*Ibid.*, 1er sem. 1826, p. 674). Les articles écrits par des Égyptiens (voir par exemple *ibid.*, 2e sem. 1832, pp. 266-278) sont bien sûr encore plus dithyrambiques.

6 *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1837, p. 62.

7 *Ibid.*, 1er sem. 1837, pp. 393-396.

8 *Ibid.*, 2e sem. 1836, pp. 10 & suiv.

9 Voir plus haut.

10 T.Poyet, *Maxime Du Camp. L'autre romancier*, Kimé, 2013, 322 p. 1822-1894.

11 J.-M.Carré, *Voyageurs et écrivains français en Égypte*, Le Caire, 1932, 2 vol.

12 Ph.Jullian, *Les orientalistes. La vision de l'Orient par les peintres européens au XIXe siècle*, Fribourg, 1977, 207 p., L.Thornton, *Les Orientalistes. Peintres-voyageurs. 1828-1908*, Paris, 1984.

marier avec la coïncidence des dates : Champollion, lui aussi membre de la Société de Géographie, découvre le secret des hiéroglyphes en 1822. Mais tout n'est pas seulement intellectuel : c'est à un négociant français, Tourneau, que Méhémet-Ali avait demandé en 1824 de recruter en France une mission militaire chargée d'instruire les recrues ; c'est un autre Français, Louis Charles Lefébure de Cerisy, qui créa une marine de guerre de onze vaisseaux de haut bord **1** ; des travaux d'irrigation furent menés par l'ingénieur Louis Linant de Bellefonds (1799-1883) ; le médecin grenoblois Antonin (ou Antoine-Barthélémy) Clot (1793-1868), dit *Clot Bey*, organisa les services égyptiens de santé, fonda des écoles, des hôpitaux, rédigea un dictionnaire médical, et ceci sans parler des saint-simoniens **2**, bien sûr.

La façon d'aborder à la Société de Géographie de Paris la légende napoléonienne est tout à fait conforme à sa récupération par le pouvoir : peu de choses avant 1840, beaucoup cette année-là, celle du retour des cendres. À la séance du 5 juin, le capitaine Gabriel Lafond de Lurcy (1802-1876) « lit un fragment ayant pour titre *Pèlerinage à Sainte-Hélène*, extrait de ses souvenirs de voyage ; le 18 décembre, à l'assemblée générale, le président Jean Roux de Rochelle (1762-1849) donne lecture d'une notice sur l'île d'Elbe qui commence par un hommage à Napoléon Ier. Quelques instants après, c'est Emmanuel de Las Cases (1766-1842) qui est élu à sa succession et qui « lit une description géologique » de... Sainte-Hélène, que suivent des « détails du plus vif intérêt » sur l'exhumation de l'Empereur, détails que l'assistance écoute « avec une religieuse attention » **3**. Deux vivantes incarnations de la légende napoléonienne sont membres de la Société de Géographie, sans y jouer un rôle majeur : Simon Bernard et le comte Déjean. Issu d'une famille pauvre, entré à Polytechnique à quinze ans, lieutenant à vingt, le premier (1779-1839), officier du génie, fit les campagnes napoléoniennes, fut aux Cent-Jours aide de camp de Napoléon, qu'il suivit jusqu'à Rochefort, où il s'offrit en vain à accompagner l'empereur déchu dans son exil. Il demanda à continuer à servir, dans le génie toujours, mais la Restauration le releva de son commandement de général ; il obtint l'autorisation de se retirer aux États-Unis en 1816 et s'y livra pour le compte du gouvernement fédéral à des travaux de fortification, de géodésie et d'histoire

1 Cf. R.Lackany, *Cerisy Bey, fondateur de l'Arsenal d'Alexandrie et constructeur de la première flotte égyptienne*, Alexandrie 1989, 14 p. Cerisy fut ensuite entomologiste et mourut en 1867.

2 G.Spillmann, « L'influence française en Égypte de 1800 à 1850 », *Revue historique de l'armée*, 1973, n° 2, pp. 7 & suiv.

3 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1840, p. 382, 2 sem. 1840, pp. 443-449 & 458-459. Gabriel Lafond de Lurcy (1802-1876), ancien officier de marine, et négociant à ses heures, mais surtout voyageur et « publiciste », publia en 1840 un *Voyage autour du monde*, trois ans plus tard des *Iles Marquises* et une *Amérique espagnole* en 1848. Il était entré en 1835 à la Société de Géographie, où il fut deux fois — plus de trente ans plus tard — scrutateur du bureau. Il contribua à fonder la Société des Économistes. Cf. A.Darío Lara, *Gabriel Lafond de Lurcy. Viajero y testigo de la historia ecuatoriana*, Banco central del Ecuador, 1988, 317 p.

naturelle 1. La révolution de 1830 lui permet de rentrer en France, et même d'être nommé aide de camp du Roi des Français (1832), Inspecteur général du Génie et membre du Comité des fortifications (1834), Pair de France (la même année), et enfin ministre de la Guerre (1836-1839). Ce dernier poste vaut au général Bernard, baron depuis 1814, de retrouver son surnom de « grand terrassier ». Il avait donc eu trois carrières successives : officier valeureux, et à la carrière effacée car tard venu parmi les 2 248 généraux de la révolution et de l'Empire, le service des États-Unis, et l'homme politique de la monarchie de Juillet 2.

Pierre Déjean (1780-1845) était, lui, au contraire, d'une famille de noblesse d'origine consulaire, et il fut une carrière militaire rapide et brillante (et dans la cavalerie), sous Napoléon Ier, grâce à son père, déjà général. Général de division en 1814, il se rallia aux Bourbons, mais à Napoléon lors des Cent-Jours, ce qui lui valut d'être banni à la Seconde Restauration. Satisfaisant un goût ancien pour l'ornithologie et l'entomologie, « il parcourut alors la Styrie, la Croatie et la Dalmatie, au grand profit de sa collection d'insectes, la plus complète de son temps ». Grâce aux démarches paternelles, il peut rentrer en France dès 1818, et six ans plus tard il remplace son père à la Chambre haute. La monarchie de Juillet récompensa le comte Déjean par un titre d'Inspecteur général de la cavalerie.

Un dernier trait de mentalité collective complète ces aspects politiques. Leur géographie étant surtout tournée vers l'exploration, jusqu'à la synonymie, les géographes se préoccupaient naturellement des indigènes des contrées explorées, mais somme toute assez peu : cette science ignore alors souvent l'homme, surtout s'il n'est pas Européen. C'était aller à l'encontre du principe fondamental érigé en règle par Jean-Baptiste Eyriès : « le principal objet des remarques est la vie humaine », la peinture des mœurs étant pour lui absolument nécessaire 3. C'était au rebours aussi de la note manuscrite de juillet 1831 sur la Société de Géographie : un des buts de celle-ci est de dresser le « tableau physique et moral des nations et des peuplades lointaines », deux adjectifs de Villermé avant la lettre, donc 4. L'indigène, quand il est aperçu, est avant tout considéré comme objet de connaissance, d'où les habituelles

1 Il dirigea le *Board of engineers for fortifications*, militaire, et un Comité des travaux publics, aux buts économiques. Son chef-d'œuvre fut le Fort Monroe, sur la Chesapeake.

2 Notice nécrologique par Roux de Rochelle, *Bulletin de la Société de Géographie*, 1840, pp. 5-20 (Roux en profite pour exalter la mémoire de Napoléon Ier) ; G.Six, *Dictionnaire biographique des généraux et amiraux français de la révolution et de l'Empire (1792-1814)*, Paris, 1934-1935, 2 vol., XI+614 p. & 588 p., tome I, pp. 83-84 ; lieut.-col. Dutriez, « Les trois carrières du général Bernard, baron d'Empire (1779-1839) », *Revue historique de l'Armée*, 1973, n° 1, pp. 156-170. Mme Françoise Planchot-Mazel a soutenu le 4 février 1988, à l'Université Paris I, une thèse, dirigée par Claude Fohlen, sur *Un Général français aux États-Unis de 1816 à 1831. Simon Bernard*.

3 Jean-Baptiste Eyriès, *Sur les voyages et les voyageurs*, s.d. (vers 1821), manuscrit 444 (n° 13) de la bibliothèque municipale du Havre, 12 p.

4 Note manuscrite du 30 juillet 1831 sur la Société (colis n° 65).

tentatives de compilation, échanges de lettres, instructions diverses 1... Dans un article bien documenté 2, Paule Brasseur a montré que ces informations, tout au moins celles qui concernaient les Noirs, étaient d'ailleurs mal assimilées par les dictionnaires encyclopédiques français du XIXe siècle. Naturellement et enfin, la découverte géographique européenne s'accompagne du baptême des lieux, et quand l'Européen s'efforce de retrouver un nom antérieur, l'indigène, appelé à titre de témoin et de mémoire, est *a priori* suspecté de se tromper : le géographe blanc s'arroge le droit de nommer, dont il prive l'indigène-objet.

Au-delà de ces tentatives de connaissance, les géographes de la Société retrouvent le mythe du bon sauvage, de la même façon que les explorations contemporaines continuent celles de la fin du XVIIIe siècle. Un capitaine note en 1838 à propos d'indigènes des Moluques que « le vol est inconnu chez eux, particularité bien remarquable, entourés qu'ils sont de peuples adonnés à ce vice » 3 ; un certain Leprieur écrit en 1834 au sujet d'une exploration en Guyane :

« Les nations indiennes avec lesquelles j'ai eu des relations pendant mon voyage sont peu nombreuses en individus, et presque toutes les débris de nations autrefois considérables ; leur caractère est généralement doux ; leur taille moyenne ne dépasse pas quatre pieds huit à dix pouces... » 4

Singulier et touchant raccourci ! On pourrait citer de multiples autres exemples, mais il importe davantage de noter la coïncidence temporelle avec le renouveau littéraire du mythe grâce à Fenimore Cooper, *Les Pionniers* étant de 1823, *Le Dernier des Mohicans* de 1826 et *La Prairie* de 1827.

La lutte contre la traite joua, on le sait, un rôle important dans l'exploration, surtout anglaise, de l'Afrique. Or, mes géographes ne s'intéressent guère à ce problème. Un article 5 signale qu'au Liberia, « la traite se continue avec une nouvelle vigueur », mais sans la condamner, bien qu'une Société française pour l'abolition de l'esclavage, présidée par le duc de Broglie, se fût fondée à Paris en 1834, soit trois ans plus tôt. François Isambert (1792-1857), membre de la Société de Géographie, et même de son bureau en 1834 (6), ne se signala en son sein d'aucune manière à ce sujet ; pourtant, cet avocat devenu député après 1830 était le grand nom

1 À la séance du 3 mars 1826 est lue une lettre d'un curé doyen (de Romorantin), membre de la Société, qui « soumet quelques réflexions sur le peuple observé dans l'intérieur de l'Afrique par les derniers voyageurs anglais, et sur le costume qu'ils portent. Il désirerait qu'on fit des recherches à cet égard. » (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1826, p. 534). Le costume en question n'est pas celui des Anglais, on l'aura compris...

2 P.Brasseur, « Le mot *nègre* dans les dictionnaires encyclopédiques français du XIXe siècle », *Cultures et développement*, Louvain, 1976, tome 8, pp. 579-594.

3 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1838, p. 79.

4 *Ibid.*, 1er sem. 1834, p. 223.

5 *Ibid.*, 2e sem. 1837, p. 191.

6 *Ibid.*, 1er sem. 1834, p. 271.

de l'abolitionnisme en France, le fondateur de la Société pour l'abolition de l'esclavage et il avait publié de nombreux mémoires pour la suppression de l'esclavage entre 1823 et 1828 (1).

Cette carence étonne d'autant plus que la naissance de la Société de Géographie est exactement contemporaine du « tournant anti-esclavagiste » de 1822, marqué par le célèbre discours du duc Victor de Broglie (1785-1870) à la Chambre des Pairs, le 28 mars, la fondation par lui du Comité pour l'abolition de la traite des Noirs au sein de la Société de la Morale chrétienne le 8 du mois suivant, et la proposition de prix de poésie pour l'année 1823 faite par l'Académie sur le thème « l'abolition de la traite des Noirs ». Cette lacune étonne d'autant plus encore que l'une des sources d'inspiration des concurrents à ce prix fut la *Géographie universelle* de Malte-Brun 2....

La vision de l'Autre, l'« indigène » aux mœurs étranges car étrangères, le colonisable et le colonisé, est donc très partielle et anachronique, elle est typique de l'indifférence vis-à-vis de la colonisation.

1 Isambert a été l'un des fondateurs de la Société pour l'abolition de l'esclavage, les archives de la Société, qui appartiennent à la famille d'Isambert, sont en cours d'étude.

2 Y. Debbasch, « Poésie et traite. L'opinion française sur le commerce négrier au début du XIXe siècle », *Revue française d'histoire d'Outre-Mer*, 1961, pp. 311-352.

CONCLUSION DU 1^{ER} CHAPITRE

La Société de Géographie de Paris est née en 1821, première du genre dans le monde entier, et elle tirera toujours — n'est-ce pas encore le cas ? — une légitime fierté de cette primogéniture. En deux décennies, elle s'est bel et bien affirmée comme une Société de notables romantiques séduits par le travail de cabinet à distance des lieux explorés, par l'Orient de Chateaubriand, mais aussi par l'Afrique d'Edme-François Jomard et René Caillié. L'étude de composition sociale a révélé le poids de *l'establishment* et celui des fonctionnaires et employés de l'État. Une description du contenu des publications a montré le consensus de mentalité collective.

Une Société de Géographie de Paris tournée pour l'essentiel, au cours de ses vingt premières années d'existence, vers l'exploration du monde, avec des buts clairs et au sujet desquels nulle voix discordante ne se fait entendre, une action concrète à laquelle répond l'extraordinaire victoire de René Caillié, fulgurante irruption du prolétariat dans le cours de la vie d'une Société de notables romantiques, voici quel a donc été l'essentiel, dans un contexte qu'il était indispensable de rappeler. Les autres aspects de la géographie savante, et notamment les autres portes qui donnent sur le « vestibule » évoqué par les géographes eux-mêmes, ne sont pas à négliger pourtant, de même que les connotations politiques de la vie de la Société de Géographie. Des comparaisons s'imposent — aboutiront-elles aux mêmes résultats après 1842 ? — et la Société s'est installée dans une attitude d'indifférence vis-à-vis de l'expansion coloniale. Au total, le consensus mental au sein de la Société semble bien net : les idiosyncrasies de ses membres se trouvent fondues en une psychologie collective et une action géographique claires. Cette fusion durera-t-elle, et avec les mêmes caractéristiques, après 1842-1843, quand un voile de léthargie s'étend sur la Société de notables romantiques et géographiques ?

Adhésions et mentalité se développent à un moment qui n'est pas dénué de significations, mais au contraire qui est celui des voyages de circumnavigation et des revues de voyage — qui se substituent tous deux à l'épopée impériale — , celui également du renouveau du goût pour l'histoire : les géographes sont bien de leur temps. Au tournant des années 1840 — alors que, numériquement, à partir de 1842 ou 1843 la Société somnole — , cela n'implique-t-il pas des modifications, des conversions, voire des reniements ?

CHAPITRE 2.

LE MOUVEMENT SE RALENTIT

(1843-1864)

Il s'était déjà produit par le passé des baisses dans les admissions, mais elles avaient été toujours suivies de remontées ¹. Désormais il y a une importante diminution globale ; à partir de 1843 le nombre annuel des entrées s'affaisse considérablement ² ; les remontées ³ sont faibles, à cause d'un grand nombre de démissions et de radiations ⁴. Il faudra naturellement déterminer les causes de cette hémorragie, qui s'accompagne d'une régularité et d'une qualité moindres des sources quant à la composition sociale. D'autre part, le nombre des personnalités de la politique et des lettres qui rehaussent de leur présence le prestige de la Société est plus faible.

Le contexte est marqué, aussi, par un repli : des explorations françaises moins importantes, l'arrêt des grands voyages de circumnavigation, les morts, accidentelles, de Dumont d'Urville et du duc d'Orléans, en 1842... Nouvel environnement colonial et maritime : protectorat sur Tahiti en 1842, établissement des comptoirs de Guinée en 1842 toujours, et enfin définition par Guizot de la politique dite des « points d'appui » devant la Chambre des députés en 1843 ; après cette date on ne voit guère naître de publications nouvelles qui soient consacrées à la marine. La Société de Géographie de Paris, le premier chapitre l'a montré, était adaptée à un contexte exactement inverse... Le présent mouvement de reflux est d'autant plus paradoxal qu'au même moment, en 1842, est publié par Marie-Nicolas Bouillet (1798-1864) — proviseur du collège royal de Bourbon (*alias* lycée Condorcet) qui avait précédemment écrit un *Dictionnaire classique de l'Antiquité sacrée et profane* (1826) — un ouvrage qui devait connaître de très nombreuses rééditions : le *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie*, paru chez Hachette en... 1 924 pages. La vente par livraisons de ce *Dictionnaire universel* ne connut toutefois que de médiocres résultats, mais l'ouvrage complet s'enleva en quelques mois ! Son succès est à l'origine de la collection des grands dictionnaires Hachette ; il comporte, entre autres, une courte notice sur René Caillié, notice qui signale le rôle joué par la Société de Géographie de Paris.

1 Ou d'une stabilisation : voir la période postérieure à 1833 (pages 92-94).

2 Jusqu'à 2 seulement en 1847 et en 1850 !

3 1848-1849, par exemple.

4 On dispose pour cette période de trois listes récapitulatives des membres de la Société (1852, 1853 et 1862), qui font apparaître des effectifs médiocres, deux fois sur trois inférieurs à ceux de 1821 ! Ceci laisse supposer un grand nombre de démissions et de radiations.

Cette coupure de 1842-1842 annonce d'importants changements, par lesquels je commencerai. Ils concernent aussi bien la composition de la Société de Géographie de Paris que la mentalité de ses membres. Mais des permanences, tant sociales qu'intellectuelles s'observent au cours de la même période.

CHANGEMENTS ET RUPTURES ENTRE 1843 ET 1864

Vingt ans après sa fondation, la Société de Géographie de Paris n'a plus tout à fait le même recrutement social, d'autant qu'en chiffres globaux celui-ci s'est ralenti et continue à le faire. D'autres modifications s'observent dans le domaine de la mentalité collective, domaine pour lequel une description du contenu des *Bulletins de la Société de Géographie* — le titre de la publication périodique n'a pas changé — est toujours possible et indispensable.

En ce qui concerne la composition sociale, les sources 1 n'ont plus la régularité de la période précédente. On dispose en effet de listes des admissions enregistrées pour les années 1843 à 1850, 1859 à 1862 — ces années comprises — et de listes récapitulatives des membres en août 1852, au 31 décembre 1853 et au 31 décembre 1862 (2), qui complètent agréablement mais insuffisamment les premières : il y a une lacune assez importante, pour les années 1851 et 1854 à 1858. La Société de Géographie avait donc abandonné la saine habitude des listes récapitulatives publiées et censées... inciter les adhérents à payer leur cotisation ! Il faut attendre jusqu'à la remise en ordre administrative opérée par Jean de La Roquette pour avoir la liste de 1852. À la séance de la Commission centrale du 18 novembre 1864 est repoussée la publication d'une liste complète des membres depuis la fondation, qui eut fait mes délices. L'établissement d'une liste manuscrite est simplement envisagé 3. Cette liste fut-elle rédigée ? Je ne l'ai pas retrouvée. À l'inverse, on connaît toujours le chiffre des effectifs en fin d'année grâce au tableau et au graphique de Victor-Adolphe Malte-Brun déjà cités 4.

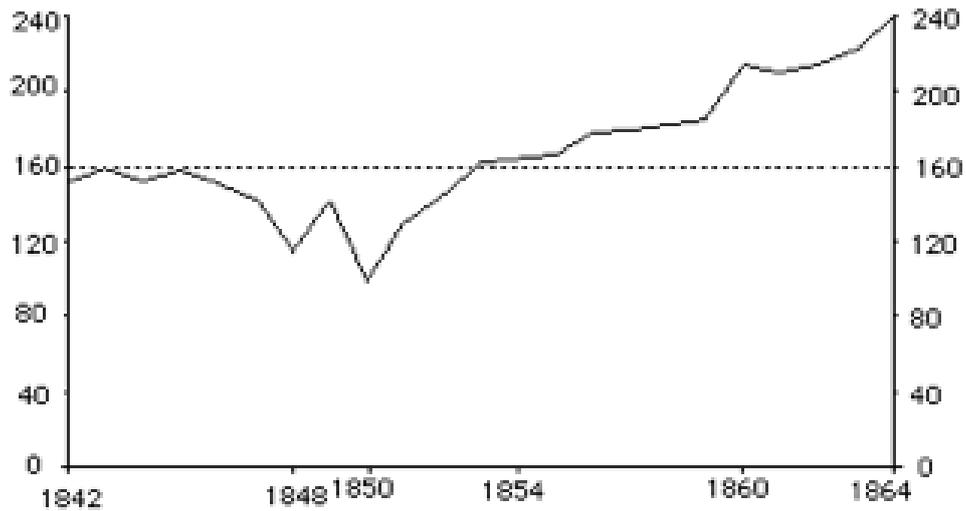
Quoi qu'il en soit, on observe à l'évidence un ralentissement des entrées, avec un peu plus d'attention une transformation dans le recrutement à l'étranger ainsi que la réserve des notabilités politiques, qui se marque au sein des bureaux comme parmi les simples membres. Y a-t-il bouleversement dans la composition sociale ? En tout état de cause, les tableaux qui suivent montrent un ralentissement du recrutement global.

1 Comme dans le premier chapitre, les listes, éparées dans les *Bulletins de la Société de Géographie*, ont été regroupées par années, par mes soins.

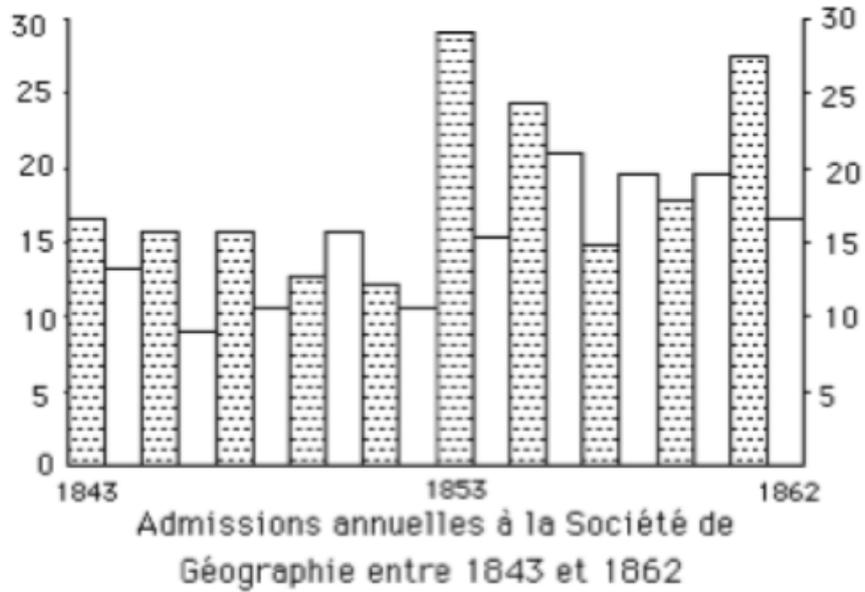
2 Reliées souvent avec le *Bulletin de la Société de Géographie*. Exemples : *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1852, début du n° d'août, 2e sem. 1853, *in fine*, 2e sem. 1862, au début. Mais elles peuvent se rencontrer seules ici ou là.

3 *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1864, p. 415.

4 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1875, *in fine*.



Les effectifs en fin d'année



Admissions annuelles à la Société de Géographie entre 1843 et 1862

On le voit, les effectifs de fin d'année sont inférieurs à 160 sociétaires jusque dans les années 1850, ils montent ensuite lentement mais régulièrement : les 200 membres sont dépassés en 1860. Quant aux adhésions, elles sont le plus souvent situées entre quinze et vingt par an, avec des années d'étiage à moins de dix adhésions (1846) et des années de crue relative approchant les trente entrées (1853 et 1861). Par rapport à la période antérieure, le contraste est grand et multiforme. D'abord, l'apport de sang frais est très faible : on ne dépasse les quinze admissions à l'année que rarement. Cette Société anémiée qu'est la Société de Géographie de Paris ne retrouve l'équivalent du niveau de ses 217 membres fondateurs de 1821 qu'en... 1863, au bout d'une très lente remontée. L'accident numérique situé entre 1848 et 1852 est d'une nette importance et il coïncide avec une remise en ordre administrative de la Société, avec élimination des membres qui ne payaient pas leur cotisation et réinscription de ceux qui se mettent à jour. L'examen de la liste des membres de 1852 apprend que la Société est devenue une « passoire » : un tiers des membres n'ont pas cinq ans d'ancienneté. Conséquence de l'anémie, la faiblesse financière est très sensible, comme le montre le tableau ci-après 1.

1 Sources : *Comptes rendus des séances...*, 1883, pp. 421-422 & divers.

	RECETTES	DEPENSES	EXCEDENT	DEFICIT
1842-43	10 540,05 F	10 524,65 F	15,40 F	
1843-44	11 159,90 F	13 235,40 F		2 075,50 F
1844-45	8 569 F	8 495,85 F	73,15 F	
1845-46	9 065,45 F	8 857,30 F	208,15 F	
1846-47	9 676,80 F	8 978,89 F	697,91 F	
1847-48	5 758 F	6 590,15 F		832,15 F
1848-49	6 225,85 F	6 431,06 F		205,21 F
09 à 12.49	1 327 F	1 298,95 F	28,05 F	
1850	9 842,54 F	8 057,67 F	1 788,87 F	
1851	9 629,55 F	9 733 F		103,45 F
1852	9 027,09 F	9 317,89 F		290,80 F
1853	10 293,15 F	7 900,78 F	2 392,37 F	
1854	10 078 F	9 604,28 F	473,72 F	
1855	11 586,45 F	11 574,40 F	12,05 F	
1856	11 540,95 F	10 086,78 F	1 454,17 F	
1857	10 821,40 F	10 766,27 F	54,83 F	
1858	11 457,74 F	10 074,59 F	1 383,15 F	
1859	11 433,38 F	10 300,20 F	1 133,18 F	
1860	11 396,38 F	10 500,46 F	895,92 F	
1861	13 635,27 F	11 620,66 F	2 014,61 F	
1862	14 158,71 F	10 434,39 F	3 724,32 F	
1863	15 494,71 F	13 480,89 F	2 013,82 F	
1864	16 422,24 F	15 030,15 F	1 392,09 F	

Que représentent les effectifs français au regard de ceux des puînés de la Société de Paris ? À l'étranger, l'évolution des effectifs est très différente selon les Sociétés de Géographie, mais en général elle favorise les puînés de la Société parisienne, somnolente au bout de deux décennies. On est surpris de voir dépasser les effectifs parisiens par la Société de Géographie de Vienne un an après sa fondation, en 1857 donc, avec 264 membres **1** et l'Autriche atteindre 419 membres en 1860 (**2**), 443 en 1863 (**3**). La Royal Geographical Society de Londres reprend son essor après la stagnation de 1842-1853 (**4**), malgré une cotisation élevée **5** : 666 membres en 1850 (**6**), 1 000 en 1857 (**7**), 1 693 en 1862 **8**, 1 800 en 1863 **9**, 1 907 en 1864 (**10**), avec un accroissement annuel net moyen de 24 membres entre 1854 et 1877 (**11**) ! La courbe de ses adhésions se lit ci-dessous **12**.

1 *Mitteilungen der (Kaiserlich-Königlichen) Geographischer (in Wien) Gesellschaft*, 1857, p. XVIII.

2 *Ibid.*, 1860, p. XXIII.

3 Comte Achmet d'Héricourt, *Annuaire des Sociétés savantes de la France et de l'étranger*, Paris, Durand, 1863-1864, 2 vol., 472 & XXXII+540 p., vol. II, pp. 9 & suiv.

4 H.R.Mill (vice-président de la Royal Geographical Society), *The Record of the Royal Geographical Society. 1830-1930*, Londres, 1930, 288 p., pp. 232-234 & courbe *in fine*.

5 Voir plus haut.

6 *Journal of the Royal Geographical Society*, 1850, p. V.

7 H.R.Mill, *loc. cit.*

8 *Journal of the Royal Geographical Society*, 1862, p. V.

9 *Ibid.*, 1863, p. V.

10 *Ibid.*, 1864, p. VI.

11 H.R.Mill, *loc. cit.*

12 Adhésions 1831-1862 dans le *Journal of the Royal Geographical Society*, 1862, p. XII. Les 450 adhésions de 1831, année de la fondation, ne figurent pas sur mon graphique.



Entrées annuelles à la Royal Geographical Society entre 1832 et 1863

La Société américaine de Géographie et de Statistique, née en 1851 à New York, compte en 1855 presque autant d'adhérents que la Société de Géographie de Paris : 159 ; à la fin de 1857 elle en a 544 (dont on ne connaît pas l'appartenance sociale). La Société berlinoise, fondée en 1828, a 200 sociétaires en 1845, 250 en 1863 (1), la Société impériale de Géographie de Russie, née en 1845, en a un millier à peu près en 1863 aussi 2. L'audace, l'engagement à outrance dans la voie de l'exploration coloniale paient, car Berlin progresse malgré des finances modestes et l'octroi de subventions aux explorateurs, et même... à l'État prussien (en mai 1848 notamment) !

Les effectifs de la Société de Géographie de Paris sont inférieurs à ceux du Jockey-Club 3, qui a 250 membres vers 1842-1843, 350 en 1855, 525 après la fusion avec le Nouveau Cercle en 1856 (4), 650 en 1862 (5). Si on se tourne vers d'autres Sociétés françaises, savantes cette fois-ci, ici encore ma pesée apparaît légère : la Société de l'Histoire de France compte 415 sociétaires en 1845 (6) et, ensuite, c'est l'essor, au contraire de la Société de Géographie : 627 sociétaires en 1861 (7), 650 en 1862 (8). La Société géologique de France continue à progresser (9), atteignant 487 membres en 1846 et le chiffre de 496 au 1er janvier 1859. Elle ne plafonnera qu'après 1864 : on trouve le même effectif, 560 membres, en 1868 et en 1880 (10). La seule Société savante nationale qui ait des effectifs nettement inférieurs à ceux de la Société aux médailles d'or est très vraisemblablement la Société des Antiquaires de France, qui ne comptera que 45 et 44 membres en 1843 et en 1847 (11).

Cause et conséquence de cette stagnation parisienne, le nombre des membres qui assistent aux séances devient faible. On le connaît avec précision grâce

1 *Monatsberichte über die Verhandlungen der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, livraisons adéquates.

2 Comte Achmet d'Héricourt, *Annuaire des Sociétés savantes de la France et de l'étranger*, Paris, 1863-1864, 2 vol., 472 & XXXII+540 p., vol. II, pp. 142-143 & pp. 355 & suiv.

3 J.-A. Roy, *Histoire du Jockey-Club de Paris*, Marcel Rivière, 1958, 154 p., p. 51.

4 *Ibid.*, p. 69.

5 *Ibid.*, p. 72.

6 418 en 1846, 429 en 1847. *Bulletin de la Société de l'Histoire de France*, 1847-1848, p. 295.

7 *Annuaire historique*, 1863, liste des membres (c'est la dernière connue).

8 Société de l'Histoire de France, *Notices et documents publiés par la Société de l'histoire de France à l'occasion du 50e anniversaire de sa fondation*, Paris, 1884, LVI+464 p.

9 Voir plus haut.

10 D'après le *Bulletin* de 1845-1846, liste *in fine*, celui de 1858-1859, p. 617, celui de 1879-1880, Société géologique de France, historique dans le *Bulletin de la Société géologique de France*, 1879-1880, 3e série, tome 8, *in fine*, Société géologique de France, *Centenaire de la Société géologique de France. Livre jubilaire 1830-1930*, Paris, 1930, 2 vol., 660 p., p. 69.

11 *Listes des membres résidents 1843 et 1847*, Bibliothèque nationale, cote 8-Lc18-8. Je signale que la publication de la Société nationale des Antiquaires de France, *Centenaire. 1804-1904. Recueil de mémoires publiés par les membres de la Société*, Paris, 1904, XVIII+495 p., ne contient pas d'historique et que la liste des membres depuis 1804 ne comporte pas les professions.

à deux registres d'émargement (1) conservés au siège de la Société et sur lesquels il suffit de compter les signatures. Celles de la trentaine de membres de la Commission Centrale, théoriquement tenus à la présence, se tiennent en réalité autour de dix en 1853-1854 ; à partir de 1855 il y a un léger mieux ou un moindre mal, et il n'est pas rare après 1859 de dépasser le nombre de vingt en séance ordinaire, sans parler des assemblées générales, qui ont la particularité de rameuter les tièdes. La situation est bien plus inquiétante pour les membres ordinaires : en 1853 il y a quatre séances où *un seul* d'entre eux vient se joindre à la Commission 2 et à aucun moment le nombre de ceux-là ne dépassera les représentants de celle-ci ! Cette Société de Géographie qui ne réussit à attirer à ses séances dites « de quinzaine » qu'un maximum d'une douzaine de sociétaires ordinaires 3 est-elle moribonde ?

Le ralentissement du recrutement provoque bien évidemment un vieillissement des membres de la Société de Géographie, que l'observateur est dans l'incapacité de chiffrer très complètement. Il est quand même possible de calculer l'âge moyen des membres de 1852, 54 ans 4, celui des membres de 1861, 53 ans et 4 mois 5, et, comme pour la première période 6, l'âge moyen d'adhésion pour le membre ordinaire, ainsi que l'âge moyen de la première fonction dans un bureau pour ceux qui y accèdent. On constate que tous deux baissent légèrement, le premier de 48 ans à 44 ans et demi, le second de 55 à 53 ans : le vieillissement de la Société,

1 L'un, réservé aux membres de la Commission centrale, couvre la période 1853-1863, l'autre, ouvert aux membres ordinaires, la période 1853-1868.

2 Entre 11 et 15 personnes au total !

3 13 le 16 novembre 1860 (il y a 29 personnes au total !), 14 le 7 mars 1862 (il y a 31 personnes), mais 16 déjà le 20 novembre 1863, ce qui annonce une remontée.

4 Alfred Fierro (*La Société de Géographie. 1821-1946*, Paris-Genève, Droz, 1983, 343 p., p. 44) a calculé cette moyenne pour 105 membres, qui se répartissent ainsi par tranches d'âge :

Plus de 80 ans (nés entre 1766 et 1773) :	4 (le doyen est Beautemps-Beaupré)
De 70 à 79 ans (nés entre 1774 et 1783)	12
De 60 à 69 ans (nés entre 1784 et 1793)	23
De 50 à 59 ans (nés entre 1794 et 1803)	24
De 40 à 49 ans (nés entre 1804 et 1813)	25
De 30 à 39 ans (nés entre 1814 et 1823)	15
Âgés de 26 ans (nés en 1827)	2

La situation serait encore pire s'il n'y avait eu un fort recrutement en 1850 et 1852, sous l'impulsion du secrétaire général de La Roquette.

5 *Ibid.*, p. 46 :

Plus de 80 ans (nés entre 1773 et 1780)	5
De 70 à 78 ans (nés entre 1784 et 1792)	14
De 60 à 69 ans (nés entre 1793 et 1802)	27
De 50 à 59 ans (nés entre 1803 et 1812)	41
De 40 à 49 ans (nés entre 1813 et 1822)	32
De 30 à 39 ans (nés entre 1823 et 1832)	23
De 25 à 29 ans (nés entre 1833 et 1837)	6

6 Voir plus haut.

par rapport à la période 1821-1842, ne provoque donc pas, bien au contraire, l'arrivée de candidats de plus en plus vieux, mais la venue de moins en moins fréquente de nouveaux membres. Certes le comte Auguste de Saint-Aignan adhère à l'âge de 78 ans, mais le cas est rare, à la différence de la période précédente, et à l'inverse un Guillaume Rey entre à 21 ans ¹. Pour être dirigée, la Société, globalement composée de membres plus âgés, est obligée de puiser parmi les bonnes volontés jeunes et relativement dynamiques, mais minoritaires au regard des anciens membres qui ont maintenu leur présence.

Nous avons vu l'importance, au cours de la période 1821-1842, du nombre des sociétaires résidant à l'étranger. Pour la période suivante, il y a recul : la part des étrangers, d'abord importante, diminue, car ils ne représentent que 14,9 % des admissions connues, 26,9 % des membres en août 1852, 22,7 % des membres au 31 décembre 1853, et 17,3 % de ceux que l'on trouve au 31 décembre 1862. Ceci montre bien que le recul est surtout dû à une baisse des admissions, et qu'il est d'ampleur limitée. Enfin, étant donné la baisse des effectifs globaux, ce recul concerne les chiffres absolus comme les chiffres relatifs. D'autre part, cette baisse s'accompagne d'un changement dans la répartition géographique, sous la forme d'une plus grande dispersion ; la Russie, la Grande-Bretagne et les États-Unis voient, en effet, leur part diminuer ², tandis que la Société de Géographie de Paris se met à recruter dans des pays comme la Tunisie, Java, le Siam ou le Paraguay. Pour la Russie, on est d'abord étonné, car on sait son importance dans la vie intellectuelle française ³. Il faut faire intervenir la création en 1845 de la Société de Géographie de

¹ C'est-à-dire en 1858 (cf. liste des membres de 1882), à la veille de ses missions d'exploration en Syrie et en Palestine, qui lui permirent de publier mémoires et cartes. Il sera secrétaire du bureau de 1868 et vice-président de la Commission centrale en 1885. Alfred Maury devient secrétaire adjoint de la Commission centrale à 34 ans, en 1851, et secrétaire général à 39 ans, en 1856 (il devait occuper ce dernier poste trois ans, et fut par la suite vice-président de la Commission centrale, puis du bureau). Successivement bibliothécaire de l'Institut, des Tuileries, professeur au Collège de France, et enfin directeur des Archives, il publia de nombreux travaux historiques, déploya une grande activité à la *Revue archéologique* et collabora à la *Vie de Jules César* de Napoléon III. Alfred Maury était né à Meaux en 1817 et il mourut à Paris en 1892. Il avait beaucoup publié ; citons au moins ses deux grosses monographies de 1864 sur l'Académie des Sciences et celle des Inscriptions (*Comptes rendus des séances...*, 1892, pp. 78-79 et 1893, pp. 420-421). Mises au point par Roger et Hélène Blais, « Un érudit mellois : Alfred Maury (1817-1892) », dans le *Bulletin de la Société littéraire et historique de la Brie*, 43e vol. (1987), 1988, pp. 75-86 et « Alfred Maury (1817-1892). Secrétaire général de la Société de Géographie de 1855 à 1859 », *Acta Geographica*, 1988/II, n° 74, pp. 51-61 ; H. Blais dans J. Carroy & N. Richard dir., *Alfred Maury, érudit et rêveur. Les sciences de l'homme au milieu du XIXe siècle*, Presses universitaires de Rennes, 2007, 204 p.

² Russie : 2 occurrences en 1852, 4 en 1862 ; Grande-Bretagne : 3 en 1862 ; États-Unis : 1 en 1852, plus du tout en 1862.

³ Cf. M. Cadot, *La Russie dans la vie intellectuelle française. 1839-1856*, Paris, 1967, 641 p. ; C. de Grève, *Le Voyage en Russie. Anthologie des voyageurs français en Russie aux XVIIIe et XIXe siècles*, Le Grand Livre du Mois, 1990, 1 292 p.

Saint-Pétersbourg, ce qui a largement contrebalancé le phénomène 1. Le nombre des étrangers dans la Société française est quand même très supérieur à ce qu'il fut dans la jeune Société viennoise 2, où il y en a très peu, des Italiens surtout, sans pratiquement d'Allemands. Il est vrai qu'il y avait beaucoup d'Allemands parmi les membres correspondants 3 et que l'admission d'un étranger nécessitait une autorisation du ministère de l'Intérieur 4. Grande supériorité également sur la Société de l'Histoire de France, qui ne recense que douze membres habitant un pays étranger en novembre 1861 (5).

Les notables adhèrent en moins grand nombre à la Société de Géographie, accentuant un phénomène amorcé avant 1842. Si l'on considère d'abord l'ensemble des simples membres, on remarque que parmi les 182 adhésions connues, on ne relève que cinq pairs, quatre députés, trois ministres 6. Aucun sénateur, aucune autre fonction, à l'exception du vice-roi d'Égypte en 1861 ! Les listes de 1852, 1853 et 1862 montrent qu'il ne s'agit pas, quand même, d'une désertion totale et d'une bouderie généralisée : si on ne trouve qu'un seul député 7 et, en août 1852, qu'un seul ministre 8, il est plus réconfortant de constater que les sénateurs 9 sont recensés au nombre de cinq en 1853, et de six à la fin de 1862 (10). Mentionnons également la

1 Il faut se souvenir aussi de l'ambiguïté du visage de la Russie pour les Français de la monarchie de Juillet. Voir Ch. Corbet, *À l'ère des nationalismes. L'opinion française face à l'inconnue russe (1799-1894)*, Paris, 1967, 489 p., troisième partie (capital).

2 *Mittheilungen der (Kaiserlich-Königlichen) Geographischer (in Wien) Gesellschaft*, listes de membres.

3 *Ibid.*, 1860, pp. XIII-XIV.

4 *Ibid.*, 1857, p. V.

5 *Annuaire historique*, 1863, liste des membres. 6 en Grande-Bretagne, 4 en Belgique, 1 en Italie, 1 en Suisse.

6 Et encore ne s'agit-il que de Dumas, ministre de l'Agriculture et du Commerce en 1849, de Rouland, de l'Instruction publique en 1860, et de Persigny, ministre de l'Intérieur, en 1862. Un signe typique est l'adhésion très tardive du comte et pair Auguste de Saint-Aignan (1770-1858), qui n'intervient qu'à l'extrême fin de sa vie politique, et à 78 ans. Officier d'artillerie en 1784, arrêté comme suspect en 1792, chef de bataillon en 1804, il avait fait les campagnes napoléoniennes, et était devenu baron en 1809. Destitué à la Restauration pour refus de serment, il se lança dans la vie politique : député de 1820 à 1824 et de 1829 à 1834, il signa l'adresse des 221, devint pair en 1835 et vit sa carrière politique terminée par la révolution de Février.

7 En 1862, le marquis Ernest Poret de Blosseville (1799-1886), effacé député de l'Eure de 1857 à 1863, d'une famille normande, ancien protégé de Chateaubriand, ami de Tocqueville. Il était le frère aîné du navigateur Jules Poret de Blosseville (1802-1833), qui, après avoir pris part à l'expédition de la *Coquille*, mourut, sur la *Lilloise*, près des côtes du Groënland, et il en avait publié les travaux. Ce publiciste légitimiste écrivit d'ailleurs sur les questions maritimes et coloniales et il anima la Société libre d'Agriculture de l'Eure, jouant de plus un rôle très important au conseil général du département (Tocqueville, *Correspondance*, 3 vol. des *Œuvres complètes*, publiées par La Pléiade en 1967, dans le tome VIII, vol. I, p. 120 & vol. III, p. 184, Louis Passy édit., *Le marquis de Blosseville. Souvenirs*, Évreux, Hérissé, 1898, II+460 p., *passim*, *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1887, p. 97). Il était toujours membre, à sa mort, de la Société de Géographie, où il était entré en 1834 (liste de 1882).

8 Le colonel Roblès, ministre de la Guerre... à Mexico !

9 Qui n'étaient que deux en août 1852 : Dumas et le général Pelet.

10 Parmi eux, Marie Larabit (1792-1876), ancien Polytechnicien, ancien officier du Génie des guerres de l'Empire, député puis représentant de gauche de l'Yonne après 1831, qui évolua, de sorte qu'il est surtout connu pour avoir déposé en juillet 1851 une proposition de révision constitutionnelle autorisant Louis-Napoléon Bonaparte à se représenter à la présidence de la République. Il fut, entre 1853 et 1870, sénateur fidèle. Fidèle également à la Société de Géographie, puisque, entré en 1847, il est toujours présent à la fin de 1869.

présence de Louis-Napoléon Bonaparte, puis de Napoléon III, pour lequel la Société de Géographie apparaît certainement comme une œuvre de modernisme et d'ouverture au monde, d'un conseiller d'État en 1852 et en 1853, de Drouyn de Lhuys, ministre des Affaires étrangères ¹, et de quatre princes étrangers le 31 décembre 1862 (2). Certes, Edmond Drouyn de Lhuys (1805-1881) avait été scrutateur du bureau en 1842 (3) et vice-président en 1847, mais il n'était alors que directeur au ministère des Affaires étrangères ; le ministre qu'il fut à quatre reprises sous la République et surtout l'Empire ⁴ n'était plus qu'un adhérent ordinaire, aussi le présenté-je dans ces paragraphes qui concernent les simples membres. Pour ce qui regarde le mouvement social et intellectuel de son temps, Drouyn de Lhuys fut, de 1867 à 1878, le premier président de la Société des Agriculteurs de France, président du Comice agricole de Melun et Fontainebleau, président de la Société d'Acclimatation ; il était membre libre de l'Académie des Sciences morales et politiques.

Au total, il appert que toutes ces illustrations politiques sont donc après 1842 moins nombreuses et brillantes que par le passé, ce qui dénote, davantage que l'épuisement du vivier initial, une certaine réserve de la part de l'*establishment* politique à l'égard de la Société de Géographie, les notables n'étant évidemment pas écartés par des scrupules de cotisation ⁵. Pour la chambre des Pairs, faut-il voir ici la conséquence de la diminution de son caractère aristocratique ⁶ ? Les préoccupations intellectuelles et l'idéologie véhiculée expliquent mieux cette différence avec les deux premières décennies.

Ici encore il existe un grand contraste avec l'étranger, où l'*establishment* politique donne très souvent sa caution aux Sociétés de Géographie. Par exemple le baron Alexander von Bach (1813-1893), célèbre ministre de l'Intérieur autrichien entre 1849 et 1859, est membre de la Société impériale et royale de Vienne dès la fondation ⁷. Il paie d'ailleurs... deux fois la cotisation « extraordinaire », c'est-à-dire quatre fois le montant de la cotisation normale ! Différence aussi, mais dans l'autre sens, avec la Société de l'Histoire de France, qui sur 627 membres en novembre 1861,

1 Le 31 décembre 1853.

2 S.A. Mohammed Saïd, vice-roi d'Égypte, LL.MM. le premier et le deuxième rois de Siam, et SAR le prince royal de Suède et Norvège.

3 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1842, p. 417. Il adhère en 1841 et est réadmis en 1869.

4 Du 20 décembre 1848 à juillet 1849, en janvier 1851, de juillet 1852 à 1855 (il démissionne alors), et de 1862 à 1866.

5 Sous le Second Empire, les sénateurs touchent 30 000 francs par an.

6 Cf. A.-J. Tudesq, « Les pairs de France au temps de Guizot », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, oct.-déc. 1956, pp. 262-283.

7 *Mitteilungen der (Kaiserlich-Königlichen) Geographischer (in Wien) Gesellschaft*, 1857, p. XIII.

ne compte que quatre sénateurs, sept députés et un ministre, Persigny 1. Par ailleurs, le Jockey Club est fort d'une quarantaine de députés sous le Second Empire 2, et les pairs de France 3 tiennent, outre une place importante dans les grands conseils économiques de la monarchie de Juillet et les conseils d'administration des sociétés privées, un rôle à l'Académie française 4 et aux autres Académies 5...

Qu'en est-il au sein des bureaux, la Société restant organisée de la même façon ? La désertion y est nettement moins prononcée : la Société de Géographie continue à se trouver de grands notables de la politique pour se faire présider et pour remplir les autres fonctions des bureaux, mais deux nuances sont à apporter : ces illustrations sont en général moins brillantes qu'au cours de la précédente période et, d'autre part, un nouveau type de membre des bureaux émerge.

La Société réussit, par exemple, à se faire présider par deux ministres de l'Instruction publique 6, un ministre de l'Agriculture et du Commerce 7, par

1 *Annuaire historique*, 1863, liste des membres.

2 J.-A. Roy, *Histoire du Jockey-Club de Paris*, Marcel Rivière, 1958, 154 p., p. 59.

3 A.-J. Tudesq, *Les grands notables en France. 1840-1849. Étude historique d'une psychologie sociale*, Presses universitaires de France, 1964, 2 vol., 1 277 p., *passim*, & « Les pairs de France au temps de Guizot », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, oct.-déc. 1956, pp. 262-283.

4 Neuf pairs à la fin de la monarchie de Juillet.

5 Vingt autres pairs y siégèrent.

6 Hippolyte Fortoul (1811-1856) en 1854 et Gustave Rouland (1806-1878) en 1860. Ce dernier, ancien magistrat, député de la majorité de 1846 à 1848, sénateur depuis 1857, était ministre depuis août 1856 lorsqu'il adhéra à la Société de Géographie, en même temps qu'il fut élu président (avril 1860). Il en était toujours membre le 31 décembre 1862. Quand il quitta le ministère en 1863, il devint président du Conseil d'État, puis, en 1864, vice-président du Sénat. Plus tard, il fut sénateur, bonapartiste, de 1876 à sa mort. Sur Fortoul, on verra P. Gerbod, *La condition universitaire en France au XIXe siècle. Étude d'un groupe socioprofessionnel. Professeurs et administrateurs de l'enseignement public de 1842 à 1880*, Thèse, Presses universitaires de France, 1965, 720 p., pp. 283 & suiv.

7 Élu en 1849, Dumas, qui était aussi une notabilité du monde des sciences. C'était en effet une des plus fortes personnalités de l'Académie des Sciences. Né en juillet 1800 à Alès, où son père était secrétaire de mairie, Jean-Baptiste Dumas fit ses études à Genève, où il s'était rendu à pied ! Recommandé auprès du chimiste Thénard (1777-1857), qui le fit nommer répétiteur à l'École polytechnique, il épousa en 1826 la fille d'Alexandre Brongniart (1770-1847), renversa à l'âge de trente ans les théories de Berzélius, renouvela la chimie organique par sa loi des substitutions, devint docteur en Médecine et ès Sciences, membre de la section de chimie de l'Académie des Sciences, en 1832, en fut le vice-président pour 1842 et le président pour l'année suivante, et y animait, avec Thénard, Brongniart et leurs parents, le groupe « modéré » que des questions de personnes et de politique opposait au groupe « libéral » d'Arago. Tous les domaines de la chimie et les applications à l'agriculture ou à l'industrie des résultats obtenus retinrent l'attention de ce professeur à l'École polytechnique, puis à la Sorbonne et au Collège de France. « Cette prodigieuse activité était accompagnée de préoccupations politiques : candidat malheureux des conservateurs aux élections de 1842 à Poitiers, la Seconde République ajoutera à sa carrière scientifique et universitaire une vie parlementaire », écrit A.-J. Tudesq.

Représentant en 1849, il fut d'octobre 1849 à janvier 1851 ministre de l'Agriculture et du Commerce : il fonda des concours agricoles régionaux et l'Institut national agronomique de Versailles ; sénateur à partir de 1852, il était toujours membre de la Société de Géographie en 1852 et 1853. En 1854, il entra au Conseil municipal de Paris, dont il fut vice-président en 1855 et président en 1859. Pendant le siège de la capitale, il fit de l'Académie des Sciences, dont il était depuis deux ans le Secrétaire perpétuel pour les sciences physiques, de nombreuses communications sur les questions d'hygiène alimentaire. L'Année terrible mit fin à sa carrière politique, mais il fit encore partie de nombreuses commissions scientifiques et remplaça Guizot à l'Académie française en 1876. Il était président de la Société d'encouragement pour l'Industrie nationale, depuis 1845, membre de l'Académie de Médecine, de la Société d'Agriculture. Il mourut à Cannes en avril 1884 (Institut de

Persigny, ministre de l'Intérieur, en 1862 (1), par un ministre d'État 2, et, surtout, par deux ministres de la Marine, tous deux barons et consécutivement : l'amiral Albin Roussin en 1843 et le contre-amiral Mackau en 1844. Le premier eut une carrière bien remplie : né à Dijon en 1781, il entre dans la Marine à douze ans comme simple mousse, est lieutenant de vaisseau en 1807, capitaine de vaisseau en 1814, est chargé en 1816, après le naufrage de la *Méduse*, de l'exploration hydrographique des côtes occidentales de l'Afrique, puis, en 1819, de celles du Brésil, devient baron en 1820, contre-amiral en 1822. Membre de l'Académie des Sciences en 1830, il se voit ouvrir les portes de la notabilité culturelle et politique par le changement de régime : directeur du personnel du ministère de la Marine en 1830, il devient vice-amiral en 1831, entre au Bureau des Longitudes en 1832, à la chambre haute en 1832 également. Cette même année encore, il devient ambassadeur à Constantinople, où il reste jusqu'en 1839. Ministre de la Marine du gouvernement Thiers de 1840, il est promu amiral à sa sortie du ministère, redevient ministre en 1843, mais doit démissionner pour raisons de santé. Il est, sous le Second Empire, sénateur de droit, mais meurt en 1854 ; son fils Albert sera aussi ministre de la Marine. Son élection à la présidence de la Société de Géographie n'est pas tout à fait un accident, puisqu'il avait été vice-président du bureau en mars 1830 (3).

Issu d'une famille irlandaise ayant suivi en France le roi Jacques II, Ange Mackau (1788-1855), gouverneur de la Martinique en 1836, s'y était montré partisan de l'émancipation lente des esclaves, réalisée en accord avec les colons. Député du Loiret en 1830-1831, pair en 1842-1843, sénateur de droit, lui aussi, sous le Second Empire, il avait passé quatre ans à la tête du ministère de la Marine, entre 1843 et 1847, mais — fait notable — il avait adhéré à la Société de Géographie vingt ans avant sa présidence.

France, *Index biographique des membres et correspondants de l'Académie des Sciences du 22 décembre 1666 au 15 novembre 1954*, Paris, 1954, 534 p., A.-J. Tudesq, *Les grands notables en France...*, op. cit., pp. 460-461).

1 On sait que cet ancien sous-officier d'Afrique, ancien journaliste et futur duc (1863), s'était dès 1835 attaché au sort de Louis-Napoléon Bonaparte, aux côtés duquel il fut le grand organisateur des tentatives de Strasbourg et de Boulogne. Le comte Fialin de Persigny, propriétaire du château de Chamarande, construit au XVI^e siècle et situé à quelques kilomètres d'Étampes (il a été acheté le 4 juillet 1978 par le conseil général de l'Essonne), était aussi membre de la Société de l'Histoire de France (*Annuaire historique*, 1863, liste des membres), président de la Société historique et archéologique du Forez, qu'il avait fondée (cf. Honoré Farat, *Persigny. Un ministre de Napoléon III, 1808-1872*, Hachette, 1957, 320 p., p. 262, & renseignements fournis par Claude Latta). Ses mémoires, certes presque exclusivement politiques (Victor Fialin de Persigny, *Mémoires du Duc de Persigny...*, Plon, 1896, XX+512 p.), ne disent rien de sa présidence de la Société de Géographie (antérieure d'un an à sa disgrâce) et de sa présence à la Société de l'Histoire de France. Il était toujours membre de la Société de Géographie au 31 décembre 1869.

2 Le comte Walewski (1810-1868), fils de Napoléon I^{er} et de la comtesse Walewska. Il s'était battu en 1831 pour la cause de l'indépendance polonaise, fut naturalisé français sous la monarchie de Juillet, devint officier, puis publiciste et auteur dramatique. Sénateur (1855-1865, puis 1867-1868) et député (1865-1867), il fut ministre d'État de 1860 à 1863 et ministre des Affaires étrangères de 1855 à 1860.

3 Il était membre de la section de géographie et de navigation de l'Académie des Sciences.

La Société de Géographie est souvent obligée de se contenter comme président... d'un directeur des Affaires de l'Algérie ¹, d'un directeur général du Dépôt de la Marine ², d'un simple sénateur ³, etc. Noël Lefebvre-Duruflé (1792-1877) est l'un des deux présidents-sénateurs que je voudrais citer. Lui aussi était fidèle de la Société, puisqu'il en est membre au plus tard en 1853, vice-président en 1854, président élu l'année suivante, membre de la Commission centrale en 1859, et qu'il dirigea pendant près de vingt ans et avec grande prudence la section de comptabilité. Il avait épousé en 1822 la fille du riche manufacturier Duruflé, d'Elbeuf, et était devenu de ce fait son associé ; il quitta les affaires en 1847 et se lança dans la politique, qui le vit représentant en 1849, ministre de l'Agriculture et du Commerce en 1851, des Travaux publics l'année suivante. Mais quand la Société de Géographie se tourne vers lui, il n'est plus — argument supplémentaire pour mon propos — que médiocrement un simple sénateur.

L'amiral Romain-Desfossés aurait pu aussi être élu président alors qu'il était ministre — de la Marine, d'octobre 1849 à janvier 1851 — mais lorsque cela se produit, le 23 mars 1861, il n'est plus que sénateur ! Lui aussi avait été vice-président, et même à deux reprises, en 1856 et en 1860 (⁴) ! Né près de Brest en 1798 d'un père lieutenant de vaisseau, il fut mousse à neuf ans, aspirant à dix : sa carrière d'officier fut lente au début — enseigne de vaisseau à 21 ans, lieutenant de vaisseau en 1828 — puis rapide grâce à la protection du prince de Joinville, dont Joseph-Romain Desfossés, dit Romain-Desfossés, ou encore des Fossés ⁵, fut l'aide de camp, en 1838, lors de la « campagne » du Mexique : capitaine de vaisseau en 1841, contre-amiral en 1847, vice-amiral en 1853, amiral en 1860. De 1854 à 1858, cette grande célébrité maritime présida la Commission des travaux de la Marine et en 1858 fut nommée commandant de l'escadre d'évolution, la première escadre à vapeur et entièrement

¹ Le général Daumas, en 1858. Eugène Daumas (1803-1871), fils d'un vieux soldat de la Révolution et de l'Empire, s'engagea à 19 ans, devint en 1827 sous-lieutenant et fit carrière en Afrique, où il créa les bureaux arabes. Dans la même voie, il fut de 1850 à 1858 directeur des Affaires de l'Algérie, et pendant ce temps fut nommé général de division (en 1853) et sénateur (en 1857). C'est seulement en 1858, l'année de sa présidence de la Société, qu'il cessa de s'occuper directement des Affaires de l'Algérie, étant nommé commandant de la division de cavalerie de Lunéville, à l'exception de deux missions d'inspection en Algérie. Il avait écrit de nombreux articles dans la *Revue des Deux Mondes* et dans la *Revue de Paris*. Il resta fidèle à la Société de Géographie, puisqu'on l'y trouve encore en 1869.

² Le contre-amiral Mathieu en 1851.

³ Lefebvre-Duruflé en 1855, l'amiral Romain-Desfossés en 1861.

⁴ Il avait adhéré à la Société de Géographie le 4 mai 1855 (archives familiales, certificat d'admission de cette date). Voir aussi (même source) la lettre du 23 avril 1860, signée d'Avezac et Victor-Adolphe Malte-Brun, l'avisant de son élection à la vice-présidence.

⁵ Une faute d'impression a rendu peu compréhensible cette question d'orthographe dans ma communication « La Société de Géographie de Paris dans le mouvement social de la première moitié du XIXe siècle (1821-1864) », *Actes du 104e Congrès national des Sociétés savantes*, Bordeaux, 1979, Paris, 1980, pp. 27-41, p. 36.

cuirassée qu'a eue la Marine française. D'autre part, après avoir en 1849 représenté le Finistère, il entra au Sénat en 1855 (1).

Les présidents de la Société de Géographie sont de plus en plus des illustrations intellectuelles choisies si possible à l'Institut — et quelques-uns des exemples précédents pourraient au fond ressortir à cette catégorie — : Humboldt est la première d'entre elles (1845), mais on peut citer aussi et pour l'année suivante le baron Walckenaër, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres 2, Jomard, de l'Institut 3, Guigniaut et Daussy 4 de l'Institut eux aussi, en 1856 et en 1857... On sait qu'Alexandre de Humboldt (1769-1859) 5, fils d'une riche famille prussienne aux immenses propriétés, mais orphelin de bonne heure, effectua en 1790 son premier voyage à Paris, et tenta, avec Aimé Bonpland 6, de faire en 1798 partie de l'expédition d'Égypte. Son grand voyage en Amérique, mené à bien de 1798 à 1804, est très connu ; pendant vingt ans, sa vie fut ensuite consacrée à la publication d'ouvrages monumentaux, relatant ses voyages ou ayant pour sujet d'autres pays du monde qu'il n'avait pas visités. Vivant à Paris jusqu'en 1827, fréquentant les salons et les cercles intellectuels et scientifiques, il est en 1821 de la première Commission centrale de la Société de Géographie et c'est à Paris qu'il publia entre 1805 et 1834 son

1 L'explorateur américain E.K.Kane (voir plus loin) baptisa de son nom un cap découvert par lui dans le nord du Groenland, mais le nom, trop compliqué peut-être pour des Anglo-Saxons, fut transformé en « cap Defosse », sur certaines cartes modernes (archives familiales, lettre de la Roquette du 2 août 1856 transmettant la lettre de Kane, exemples de cartes fournis par M.Hervé Romain-Desfossés). Sources pour cette biographie : archives Romain-Desfossés (aimablement communiquées par M.Hervé Romain-Desfossés), dossier (n° 22) des archives du Service historique de la Marine (Vincennes), J.-Cl.Nardin, notice dans *Hommes et Destins, dictionnaire biographique d'Outre-Mer*, n° 2 de la nouvelle série des Travaux et Mémoires de l'Académie des Sciences d'Outre-Mer, 6 tomes dont l'un en deux vol., Paris, 1975-1986, tome V, pp. 477-478, du même, « Les papiers Romain-Desfossés et l'histoire coloniale », *Revue française d'histoire d'Outre-Mer*, 1968, pp. 465-484, *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1856, p. 273, 1er sem. 1860, p. 440, 1er sem. 1861, pp. 2 & 240, *Nouvelles Annales maritimes et coloniales*, tome 32, pp. 233-237. L'amiral Romain-Desfossés mourut en 1864.

2 Voir plus haut.

3 Voir plus haut.

4 Voir plus haut. Intéressant est le cas de Daniel Guigniaut (1794-1876) car ce professeur membre de l'Institut qui présida la Société en 1856 avait été auparavant trois fois président de la Commission centrale et trois fois vice-président du bureau, et — cas significatif — parce qu'arrivé à la géographie par la langue grecque, il incarna en Sorbonne la « géographie historique ». Il avait été maître de conférences (1818), puis directeur (1830) de l'École normale supérieure, professeur de géographie à la Sorbonne (où il succéda aux deux Barbié du Bocage), professeur au Collège de France, où il remplaça en 1854 Michelet révoqué. Il démissionna de ces deux dernières chaires en 1861. Il faisait partie (depuis 1837) de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dont il fut secrétaire perpétuel de 1860 à 1873 (R.Dussaud, *La Nouvelle Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (1795-1914)*, Paris, Geuthner, 1946-1947, 2 vol., 967 p., pp. 513-514, *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1876, p. 445 & Chr.Charle, *Les professeurs de la Faculté des Lettres de Paris*, CNRS, 2 vol., 1985-1987, 192 & 224 p., pp. 90-91). Lors de son passage à Paris en 1845, Carl Ritter le jugea très sévèrement : « J'ai assisté à plusieurs de ses leçons et me suis convaincu que c'est un très savant homme, mais qu'il ne comprend pas grand'chose à la géographie. » (rapporté par Numa Broc, « L'établissement de la Géographie en France : diffusion, institutions, projets (1870-1890) », *Annales de Géographie*, n° 459, oct. 1974, pp. 545-568, d'après Ludovic Drapeyron, dans la *Revue de géographie*, 1885, pp. 401-412).

5 Un magnifique exemple, une fois encore, de longévité géographique, bien connu en l'occurrence.

6 M.Sardet, *Médecins et pharmaciens de la Marine à Rochefort au XIXe siècle. Un apport scientifique majeur*, Pharmathèmes, 2005, 271 p., pp. 48-52.

monumental *Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent*. En 1828, il participa à la création d'une nouvelle Société de Géographie, à Berlin, et l'année suivante, sur l'invitation du Tsar, à un long voyage à travers l'Asie russe et jusqu'aux abords de la Chine ¹.

Parmi les autres fonctions du bureau de la Société — deux vice-présidents, deux scrutateurs, un secrétaire — s'il y a encore par moment place pour un sous-secrétaire d'État au département de la Marine, Jean Jubelin (1787-1860) en 1845, un sénateur ², de plus en plus c'est l'Institut qui domine et impose sa marque. C'est à ce dernier titre davantage qu'en tant que sénateur qu'est nommé vice-président Louis Caignart de Saulcy (1807-1880), certes sénateur favorable au gouvernement de 1859 à 1870, mais surtout célèbre par ses travaux de numismatique, et ancien membre de la Commission centrale. Sorti de Polytechnique en 1826, capitaine en 1835, il s'occupa essentiellement d'archéologie et de numismatique, et il réussit à être nommé en 1840 conservateur du Musée d'artillerie de Paris ! Il prit sa retraite, comme chef d'escadron, en 1850, et put se consacrer à l'épigraphie orientale, à des voyages en Palestine, à la numismatique, ce qui lui valut d'être membre de l'Académie des Inscriptions à partir de 1842 (³), de la Société des Antiquaires de France et d'un grand nombre de Sociétés savantes ⁴.

Comme, en plus, la Commission centrale est désormais entièrement peuplée de ces « intellectuels », et qu'il devient très fréquent de cumuler une fonction au bureau et une autre à la Commission, la différence entre les deux « têtes » de la Société de Géographie, qui avait été jusque là plus apparente que réelle, devient très

¹ Charles Minguet, *Alexandre de Humboldt, historien et géographe de l'Amérique espagnole, 1799-1804*, Maspéro, 1969, 693 p., réédition, L'Harmattan, 1997, 552 p., Pierre Gascar, *Histoire d'explorateur : Humboldt*, Paris, 1985, 207 p., Douglas Botting, *Humboldt, un savant démocrate*, Belin, 1988, 295 p., S.Briffaud, « Le temps du paysage. Alexandre de Humboldt et la géohistoire du sentiment de la nature, dans H.Blais & I.Laboulais dir., *Géographies plurielles. Les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines (1750-1850)*, L'Harmattan, 2006, 349 p., pp. 275-301, Mireille Gayet, *Alexandre de Humboldt*, Adapt, 2006, réédition, 2013, J.Bastie, « Alexandre de Humboldt (1769-1859) et la Société de Géographie », *La géographie*, septembre 2007, pp. 3-9, N.Bourguinat & S.Venayre dir., *Voyager en Europe : 1790-1840. De Humboldt à Stendhal. Contraintes nationales et tentations cosmopolites*, Éditions Nouveau Monde, 2007, 546 p.

² Le général Jacques Aupick, en 1855, et le comte de Grossoles-Flamarens en 1861. Le premier (1789-1857), entré à la Société de Géographie en 1824 (il était alors chef de bataillon au corps royal d'État-Major) avait fait les campagnes du Premier Empire à partir de 1809, l'expédition d'Espagne en 1823, commandé l'École polytechnique en 1847, et été ambassadeur sous la Deuxième République à Constantinople, Londres puis Madrid. Au Sénat, il passa complètement inaperçu, mais pas dans l'histoire de la littérature puisqu'il est bien connu pour avoir épousé la mère de Charles Baudelaire et avoir eu de violentes querelles avec ce dernier. Jules de Grossoles-Flamarens (1806-1879) fut un sénateur de la même célébrité (de 1854 à 1870) ! Il avait été deux fois consécutives vice-président de la Société de Géographie (en 1860 et en 1861), après y avoir adhéré en 1855. La mère de Henry Russell-Killough (voir un peu plus loin) était une Grossoles-Flamarens.

³ Il avait été trois ans membre correspondant.

⁴ N.Broc, *Dictionnaire illustré des explorateurs français du XIXe siècle*, CTHS, 1988-1999, 4 vol. ; R.Dussaud, *La Nouvelle Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (1795-1914)*, Paris, Geuthner, 1946-1947, 2 vol., 967 p., pp. 522-524, *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1880, p. 496. Il est toujours membre de la Société de Géographie à la fin de 1869.

peu sensible. Pour cet aspect des choses, la Société de Géographie de Vienne ressembla à sa grande sœur de Paris : le premier président **1** en fut Wilhem Karl von Haidinger (1795-1871), directeur de l'Institut de Géologie, mais il est vrai qu'à Vienne le président a la direction effective de la Société **2**. Ici encore, pour les pairs de France, le contraste est net avec les autres Sociétés savantes françaises :

« De nombreuses sociétés savantes recherchaient [écrit André-Jean Tudesq **3**] la présence d'un pair de France dans leur comité. Par exemple, à la Société d'encouragement pour l'industrie nationale le comte de Gasparin, le baron Dupin, Legentil, Gautier étaient membres du Conseil ; Gasparin, Séguier, Rambuteau siégeaient à la Société royale et centrale d'Agriculture ; Cordier à la Société géologique. Les académies de province comptaient plusieurs pairs de France, principalement parmi leurs membres honoraires. C'est ainsi que l'académie royale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux comptaient parmi ses membres résidants le pair de France Guestier, et parmi les membres honoraires, Breteuil, Lacoste, Preissac et le baron Sers, leur fonction préfectorale plus que leur titre de pair avait provoqué leur nomination, il est vrai. » **4**

La question essentielle est de savoir s'il y a bouleversement dans le recrutement social. À cet égard, la qualité des sources **5** devient moins bonne que par le passé : la Société se soucie beaucoup moins de noter, pour les nouveaux venus comme pour les membres dont elle fait le recensement **6**, l'état ou la profession, les « titres » pour reprendre l'appellation officielle employée dans les moignons et vestiges de listes manuscrites que j'ai pu retrouver. Il me semble, en tout cas, que les âges des membres sont non seulement plus élevés, comme je l'ai noté plus haut, mais aussi moins variés qu'avant 1842 (**7**) : le géographe est devenu, et pour longtemps, un homme d'âge mûr. Dans le recrutement social proprement dit, il n'y a pas de changements profonds après 1842 — les deux groupes principaux restent les fonctionnaires **8** et les employés de l'État **9** — , mais un certain nombre de mutations internes s'opèrent.

1 Les présidents sont, aussi, élus pour un an.

2 Il y a un seul comité, de 34 membres, élu. Cf. *Mitteilungen der (Kaiserlich-Königlichen) Geographischer (in Wien) Gesellschaft*, 1857, pp. VI, VIII & XII.

3 A.-J. Tudesq, « Les pairs de France au temps de Guizot », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, oct.-déc. 1956, pp. 262-283, p. 273.

4 Il est vrai, aussi, qu'à la Société de Géographie il n'y a pas de membres honoraires.

5 Listes des admissions 1843-1850 et 1859-1862, diverses listes des membres, dont 1852, 1853 et 1862.

6 Il y a pour les premières des listes en moyenne 30,9 % de professions inconnues, le pourcentage passant à 52,4 % en août 1852, 46,4 % au 31 décembre 1853, et 33,6 % au 31 décembre 1862. Il me semble préférable de ne pas utiliser pour la composition socioprofessionnelle les listes de 1852 et 1853 et de se servir des autres, qui sont vraiment exploitables.

7 Voir plus haut.

8 25,9 % des admissions, 28,5 % des membres au 31 décembre 1862.

9 30,2 % des admissions, 19,7 % des membres au 31 décembre 1862.

La première concerne les employés de l'État : ils adhèrent plus nombreux que dans la première période 1, mais ils ne représentent que 19,7 % des membres recensés le 31 décembre 1862. Cette importante nuance ne peut s'expliquer que par un taux élevé de démissions. Ces employés peuvent faire l'effort, très coûteux mais parfois utile, d'« entrer en Géographie », mais ils s'essouffent vite à renouveler leur cotisation, contribuant à donner l'image d'une Société « passoire » 2. Un phénomène exactement inverse concerne l'aristocratie. Nous avons vu qu'à partir de 1822, le nombre de ses représentants était faible parmi les admissions 3 ; il devient très faible après 1842 : seuls quatre nobles, dont deux étrangers, adhèrent entre 1843 et 1862. Cette poursuite d'un mouvement ancien serait-elle déplacée au moment où je parle de mutations ? Non : le phénomène est complexe, car la noblesse représente 12,4 % des membres au 31 décembre 1862, gardant ainsi une fort belle position — le quatrième groupe — ce qui ne s'explique que par un très faible taux d'« évansion ». Les nobles, entre 1843 et 1864, adhèrent très peu à la Société de Géographie, mais ceux qui le font, ou qui y étaient entrés auparavant, lui restent fidèles, n'en démissionnant pas et ne courant pas le risque de se faire radier 4. On pourrait rapprocher ceci du goût pour la science manifesté par les salons aristocratiques moscovites de la même époque et de l'essor des Sociétés agricoles animées par les grands propriétaires nobles de Russie 5.

Le romantique comte Henry Russell-Killough (1834-1909), né d'un père irlandais et d'une mère française originaire du Gers, entièrement dégagé de tout souci matériel, fit dans sa jeunesse de nombreux voyages, avant de vouer aux Pyrénées un amour immodéré et exclusif et de fonder la Société « pyrénéiste » Ramond. Il publia en 1864 *Seize mille lieues à travers l'Asie et l'Océanie. Voyages exécutés pendant les années 1858-1861* (6), dont Jules Duval rendit compte à la Société de Géographie lors de l'assemblée générale du 5 août 7 et qui mérite bien cette remarque de l'auteur contenue dans l'avant-propos :

« Ce livre n'est peut-être pas aussi sérieux que pourrait le comporter son titre : il ne s'y trouve ni science, ni découvertes, guère d'aventures ; ce qui s'y trouve toujours, c'est la vérité, ou tout au moins la bonne foi. C'est le récit familial, fidèle et personnel

1 30,2 % des admissions dont on connaît la profession (avant : 25,1 %).

2 Voir plus haut.

3 Voir plus haut.

4 Pour défaut de paiement de la cotisation, seule cause de radiation.

5 Cf. C. de Grünwald, *Société et civilisation russes au XIXe siècle*, Seuil, coll. « Points », 1975, 309 p., pp. 46 et 58.

6 Sous-titre : Sibérie, Désert de Gobi, Péking, Fleuve Amour, Japon, Australie, Nouvelle-Zélande, Inde, Himalaya..., Paris, 1864, 2 vol., 428 et 427 p.

7 *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1864, pp. 209-216 & 288. Voir en **annexe F** le texte du début et de la fin du compte rendu par Jules Duval (pp. 209 & 216 du *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1864).

de ce que j'ai vu, admiré ou souffert pendant quelques années de grands voyages en zig-zags entrepris dans le seul but de me distraire et de m'instruire. »

Il était, par ailleurs, un « pyrénéiste » connu par ses ouvrages et son excentricité : cet aristocrate romantique parfois surnommé « le sauvage homme du monde », fonda la Société Ramond en 1866, entra dès la fondation (1874) au Club alpin français où, par la suite, il anima les sections des Basses-Pyrénées et de Pau et écrivit souvent dans l'*Annuaire*, et fut toujours la grande curiosité du Pau mondain. Il avait fait à six ans sa première course en montagne, puis, ses parents s'étant provisoirement fixés en Irlande en 1851, et surtout grâce à la disposition d'une solide fortune ¹, il s'était lancé entre 1856 et 1861 dans de grands voyages qui le menèrent en Amérique latine d'abord, au Canada, et aux États-Unis ensuite, puis en Asie et en Océanie. Brusquement, en 1861, il avait entamé une très longue carrière d'« alpiniste » voué exclusivement aux Pyrénées, qu'il parcourut en tous sens, devenant le spécialiste — l'« amant » ², comme il disait lui-même — du Vignemale (3 298 m) !

Bivouaquant d'abord sur les cimes sans tente ni abri, il fit creuser ensuite — par dégoût des refuges et de leur promiscuité — de 1881 à 1893 huit grottes sur les flancs du Vignemale (coût total : 11 000 F...), dans lesquelles il multiplia les invitations, avec rites et étiquette. Bien que membre des Sociétés de Géographie et de Géologie de France, il ne témoigne guère de mobiles scientifiques dans ses ascensions et séjours en montagne : il faut comprendre celles-ci autrement. Il fournit lui-même l'explication et le mot-clé dans ses souvenirs :

« Faut-il l'avouer ? Je n'ai jamais franchement aimé la vie civilisée. C'est plutôt par devoir que par goût que j'ai fini par m'y soumettre [...]. Ce n'est qu'à 2 000 mètres que commence mon bonheur [...]. Il n'est pas dans les villes. »

J'ajoute qu'ayant protesté contre le recrutement hétéroclite du Club alpin français, il était complètement horrifié par son siècle ³.

¹ Il expose ainsi les autres raisons : « Doué d'une santé à toute épreuve, passionnément épris de la nature, ardent comme un soleil d'Asie, triste comme l'automne et nomade comme le vent, j'ai passé ma jeunesse à parcourir capricieusement le monde... » Cf. Henry Russell-Killough, *Souvenirs d'un montagnard*, Pau, Vignancour, 1908 (réédition), 798 p., p. 19. L'ouvrage a été souvent réédité.

² Russell eut jeune un poignant chagrin d'amour, à tel point qu'il resta toute sa vie un célibataire endurci.

³ Le français fut toujours sa langue usuelle. Biographie établie à partir de J.Grand-Carteret, *La montagne à travers les âges. Rôle joué par elle. Façons dont elle a été vue*, tome II, *La montagne d'aujourd'hui*, Grenoble et Moûtiers, 1904, 494 p., p. 264, G.Sabatier dans P.Micille, *Le Russell de la jeunesse. Pages choisies du comte Henri Russell extraites des Souvenirs d'un Montagnard...*, Tarbes, 1930, 391 p., notice nécrologique par L.Bondidier, dans *Explorations pyrénéennes*, 1909, pp. 172-200, articles de Russell lui-même dans le *Bulletin de la section Sud-Ouest du Club alpin français*, déc. 1892, p. 134 & juill. 1909, p. 82, M.Dollin du Fresnel, *Henry Russell (1834-1909). Une vie pour les Pyrénées*, Éditions Sud-Ouest, 2009, 461 p., G.Duval, *Le comte Henry Russell et les Pyrénées (1834-1909). L'Empire d'un homme, le royaume de Dieu*, L'Harmattan, 2016, 310 p. Il fit une seule et courte excursion dans les Alpes (*Revue alpine*, 1909, p. 129). Le monument qui lui fut élevé en 1911 à l'entrée de Gavarnie, en grande partie grâce au CAF, le représente à demi-enfoui dans son célèbre « sac

Une troisième transformation est le fait du groupe — aux limites indécises, je le reconnais volontiers encore — formé par les divers « intellectuels ». Très fidèles à la Société eux aussi, ils adhèrent beaucoup plus souvent qu'à leur tour à partir de 1843 (1), de sorte qu'à la fin de 1862 ils forment — avec une fréquence relative de 14,6 % — le troisième ensemble, derrière les fonctionnaires (28,5 %) et les employés de l'État (19,7 %). Ceci est à mettre en rapport avec la transformation du recrutement des bureaux. Nulle part ailleurs qu'en France l'intellectuel n'aura une place aussi grande dans la géographie savante : c'est là une profonde originalité de l'histoire sociale et intellectuelle de notre pays.

Parmi eux, la grande figure est celle du géographe anarchiste Élisée Reclus (1830-1905), né dans une famille protestante de Sainte-Foy-la-Grande (Gironde) qui le destinait à devenir pasteur comme son père. Il fit des études dans un collège religieux allemand dirigé par des frères moraves et au séminaire protestant de Montauban, mais renonça à devenir pasteur ; il partit alors pour Berlin où il suivit, empreinte ineffaçable, les cours de géographie de Carl Ritter et d'où il rentra à pied, couchant à la belle étoile, par souci d'économie... et plaisir géographique. Après le coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte (1851), il s'exila et voyagea en Grande-Bretagne, en Irlande (île à laquelle il resta toujours très attaché), aux États-Unis (il vécut quatre ans à La Nouvelle-Orléans), dans la « Nouvelle-Grenade », Colombie de 1855 où il essaya en vain d'installer une plantation. Rentré à Paris en 1857, il eut jusqu'en 1870 une activité géographique considérable, puisant entre autres dans la masse de notes qu'il avait accumulées : il fit en effet partie avec son frère Onésime (1837-1916) 2 du « bureau rédactionnel » de Joanne à la Librairie Hachette. Cette collaboration l'amena à se déplacer fréquemment en France, souvent à pied. Outre la rédaction de ces guides Joanne, il publia des articles dans des revues spécialisées, prépara des ouvrages, prononça des conférences et sortit en 1867-1868 *La Terre*, son premier ouvrage important 3, qui le classa immédiatement parmi les grands

de bivouac », regardant à la fois le Vignemale et le Cirque (*La Montagne*, 1909, pp. 124 & 149-152, 1911, pp. 582-585). Les refuges, pour lui, sont une « profanation », une « insulte et un défi jeté à la nature par un monceau de pierres imperceptible, et si fragile qu'un coup de vent suffit pour le faire disparaître. » De plus, c'est « laid », « hideux », « repoussant » même et coûteux. On voit qu'il ne s'embarrassait pas de contradiction ! Il fit en 1904 sa 35^e et dernière ascension du Vignemale. Il s'était fait concéder par bail emphytéotique de 99 ans la montagne par le Syndicat de la vallée de Barèges en 1889. Il écrit, p. 21 de ses *Souvenirs d'un Montagnard*, à propos de sa jeunesse : « Nouveau René : « Nouveau René, un vague ennui me poursuivait partout, et me rendait odieux la vue d'une ville » et, p. 23 : « Il est sûr que l'état politique et social de l'Europe a de quoi rendre un peu morose et insociable [...]. Je vois inscrit partout le mot *Fraternité* : c'est *Fratricide* qu'il faudrait mettre. La désunion devient universelle, jamais elle n'a été si grande. Partout, la Société me semble politiquement malade, aveugle et dévoyée, comme s'il y avait de la folie dans l'air. »

1 19 % des admissions.

2 Onésime n'entra à la Société de Géographie qu'en 1869 (admis à la séance du 7 mai 1869), un des deux parrains étant Élisée Reclus (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1^{er} sem. 1869, p. 413).

3 Deux volumes, Hachette, 1868-1869.

géographes de l'époque 1, et pour lequel il avait écrit, le 1er novembre 1867 une belle et significative préface :

« Le livre qui paraît aujourd'hui, je l'ai commencé, il y a bientôt quinze années, non dans le silence du cabinet, mais dans la libre nature [...]. Je puis le dire avec le sentiment du devoir accompli : pour garder la netteté de ma vue et la probité de ma pensée, j'ai parcouru le monde en homme libre, j'ai contemplé la nature d'un regard à la fois candide et fier, me souvenant que l'antique Freya était en même temps la déesse de la Terre et celle de la Liberté. »

Aussi entra-t-il à la Société de Géographie et y joua-t-il un rôle d'envergure : sa candidature fut acceptée le 16 juillet 1858, la Commission centrale l'accueillit en son sein en 1859, il publia la même année dans le *Bulletin* son premier article, très bon, où il souligna les « horreurs de la conquête » coloniale, joua jusqu'en 1871 un rôle actif aux séances, au cours desquelles il revint souvent sur l'idée de la baisse de la population amérindienne, due à l'irruption des Blancs 2. Je montrerai dans la période postérieure à 1864, consacrée justement aux Sociétés de Géographie « colonialistes », que ce fut aussi une idée chère à Jules Verne, qui avait une vive admiration pour Élisée Reclus. Les interventions de ce dernier en séance étaient très nombreuses et à divers propos, comme en 1866 pour protester contre l'intention d'augmenter le prix de l'abonnement au *Bulletin*, car, dit-il, il était du « but de la Société de répandre le goût de la géographie. » 3

Mais Élisée collabora aussi activement aux entreprises sociétaires d'un autre de ses frères 4, Élie (1827-1904), qui tint un rôle considérable dans le développement du mouvement coopératif à la fin du Second Empire et fut directeur de la Bibliothèque nationale pendant la Commune 5. Lié avec Michel Bakounine

1 Charles Maunoir fut très élogieux à son égard dans son « Rapport sur les travaux de la Société... » pour 1868 (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1869, p. 201).

2 À la séance du 20 janvier 1865, la controverse fut vive entre Élisée Reclus, qui montra les Amérindiens décimés par les Européens (guerres, maladies, alcool, etc.) et les autres assistants, qui en doutaient (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1865, pp. 65-71). Voir aussi l'**annexe J**). Son expérience américaine lui avait déjà fourni la matière d'articles pour le *Journal des Débats* et la *Revue des Deux Mondes*, mais il cessera en 1868 d'écrire dans cette dernière, car Buloz avait voulu lui faire modifier un article sur « Les femmes en Amérique » (lettre à Élie de 1868, s.d., dans Élisée Reclus, *Correspondance*, Paris, Schleicher, 1911-1925, 3 vol., 352, 519 et 339 p., tome I, p. 314).

3 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1866, p. 69. Élisée Reclus prit à cœur l'enrichissement de la bibliothèque de la Société de Géographie : le 3 avril 1868, il « rappelle l'intérêt qu'il y aurait à acquérir [pour elle] les ouvrages importants qui lui manquent » (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1868, p. 524), et deux ans plus tard il « demande qu'une certaine somme soit inscrite au budget pour l'achat d'ouvrages importants, le *Cosmos* de Humboldt par exemple, qui manquent encore à la bibliothèque » (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1870, p. 406).

4 La famille Reclus comptait au total quatorze enfants, neuf filles et cinq garçons. Élie et Élisée étaient francs-maçons (Gaudart de Soulages & H.Lamant, *Dictionnaire des francs-maçons français*, Albatros, 1980, 589 p., p. 478 ; réédition, J.-C.Lattès, 1995, 927 p.).

5 À la séance du 15 juillet 1870, Élisée présenta de la part d'Élie un ouvrage intitulé *Voyage au Caire et dans la Haute-Égypte*, cf. *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1870, p. 167.

(1814-1876), géopoliticien comme le suggère Philippe Pelletier ¹, Élisée Reclus participa aux côtés de Bakounine à la fondation de l'Alliance internationale de la Démocratie socialiste qui, en juillet 1869, fut admise à faire partie de l'Internationale. En juin 1864, il avait été, avec Élie, l'un des vingt-sept fondateurs de la première coopérative parisienne de type rochdalien. Dans le même ordre d'idées, on pourrait ajouter son amitié pour Nadar, ami de Jules Verne aussi, et son mariage en 1858 avec une mulâtresse (dont il eut deux filles) ², sa participation avec Bakounine au Congrès de la Ligue de la paix et de la liberté à Berne en 1867. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait accueilli la Commune avec enthousiasme ³ : garde national, il est capturé les armes à la main sur le plateau de Châtillon lors de la sortie du 4 avril 1871, puis emprisonné au camp de Satory, transféré sur un ponton à Brest, où il fait cours à ses camarades de « détention » ⁴. Maunoir lui propose en juillet 1871 une première intervention en sa faveur, mais Reclus refuse de s'abaisser. Comme il écrit à sa femme,

« Hier, m'est arrivée une lettre de Maunoir, secrétaire de la *Société de Géographie*. Cet ami me dit qu'il provoque une démarche collective de la Société pour obtenir ma libération. Seulement, me dit-il, il serait possible qu'on me demandât un engagement formel, une promesse, un serment quelconque, ou tout au moins une phrase d'allégeance dans une lettre privée. Tu comprends ce que j'ai dû répondre. L'avenir m'étant inconnu, il m'est absolument impossible de savoir quelle ligne de conduite m'ordonnera ma conscience, et, par conséquent, je ne puis souscrire à aucun engagement dont d'autres que moi auraient à peser les termes. Chose étrange ! Alors que la Société, dans l'état de désagrégation et de démoralisation où elle se trouve, aurait besoin de tous les hommes droits et consciencieux, des amis supposent que, pour rentrer dans la vie libre, il me faudrait commencer par m'avilir. On se figure d'ordinaire que les femmes sont conseillères de lâcheté ; aussi avais-je quelque idée d'écrire à Maunoir : « allez consulter ma femme. C'est elle qui décidera. Mais je sais d'avance ce qu'elle vous dira. Elle préfère ne plus revoir son mari que de le voir rentrer

1 H.-E.Kaminski, *Bakounine. La vie d'un révolutionnaire*, Aubier, 1938, réédition, La Table ronde, 2003, 362 p. ; M.Grawitz, *Bakounine. Biographie*, Calmann-Lévy, 1990, 630 p. ; A. Dunois et R.Berthier, *Michel Bakounine*, Les éditions libertaires, 2007, 78 p. ; l'ouvrage collectif coordonné par P.Pelletier, *Actualité de Bakounine. 1814-2014, bicentenaire de Michel Bakounine*, Les éditions du monde libertaire, 2014, 177 p.

2 Il se maria une deuxième fois en mai 1870 et une troisième fois en 1875, en exil.

3 Avant elle, pendant le siège de Paris, il avait d'une part travaillé comme aérostatier sous les ordres de son ami Nadar, et, d'autre part, exprimé (le 16 décembre 1870) le désir que la Société de Géographie demandât le Palais des Tuileries pour y installer « le cercle central de toutes les Sociétés savantes de Paris » (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1871, p. 79). « Appelé en province par ses devoirs politiques » (électoraux : il a présenté sa candidature à Orthez, trop tard d'ailleurs, et est resté à Sainte-Foy pour faire de la propagande) il s'excuse de ne pas assister à la séance du 3 février suivant (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1871, p. 137).

4 Évidemment, tout ce qui suit s'appuie sur son dossier de grâce, capital, mais scandaleusement peu utilisé par les récents biographes de Reclus (Archives nationales, BB24, 732,S71, n° 5598), sur son dossier de Communard aux Archives du service historique de l'Armée de Terre (Vincennes, série Ly), sur le récit d'Élie dans la *Correspondance* précitée (tome II, pp. 24-26) et sur les lettres de détention d'Élisée dans le même volume. Il fut condamné avec des circonstances atténuantes (non précisées) et après la stupéfaction préliminaire suivante : « Comment se fait-il [...] qu'il soit allé, comme il le déclare si franchement, brûler des cartouches sur le plateau de Châtillon et contribuer ainsi à la lutte armée qui, dans la conviction des fédérés, devait mettre en leur pouvoir la représentation nationale et le Gouvernement de la France ? » (« rapport sur l'affaire », 6 novembre 1871, Vincennes).

furtivement la tête basse et le cœur plein de remords. Elle veut revoir son mari tel qu'elle l'a connu et tel qu'elle l'aime. » Tu vois d'après ce qui précède que je dois simplement continuer ma vie de prisonnier sans me creuser l'esprit au sujet du hasard de ma libération... »

Dès le 11 juillet 1871, Élisée Reclus écrit à Hetzel pour lui demander de pouvoir continuer son *Histoire d'une montagne*, l'éditeur est d'accord, mais propose à l'auteur de faire en même temps des traductions de livres anglais, pour gagner un peu plus d'argent : malgré la condamnation de Reclus à la déportation, Hetzel maintiendra ses propositions et l'auteur enverra à Hetzel son manuscrit à la fin de septembre 1872 (1) !

Cet « écrivain géographe » a reçu une carte d'entrée au Congrès international de géographie d'Anvers 2, mais... comparaît devant le 7e conseil de guerre de la 1ère division siégeant à Saint-Germain-en-Laye, où Nadar vient le défendre, en vain, car il est, le 15 novembre 1871, condamné à la déportation simple. De nouvelles démarches sont faites, grâce à sa renommée de géographe, sa condamnation ayant « vivement ému le monde savant » : un grand nombre de notabilités scientifiques anglaises 3, une démarche collective du bureau de la Société de Géographie de Paris, des savants américains, Édouard Charton, la Librairie Hachette qui — par l'intermédiaire de Templier et de Dumesnil, un beau-frère d'Élisée Reclus — est déjà en train de négocier avec Reclus le contrat d'une *Géographie universelle*...

Le 3 février 1872, la peine de Reclus est commuée en dix ans de bannissement avec dégradation civique, malgré — nous apprend son dossier de grâce — l'opposition du général commandant la subdivision de la Seine et les très fortes réticences du Commissaire du Gouvernement. Le premier s'était opposé à toute clémence car « son savoir et son intelligence ne feraient que [rendre Reclus] plus dangereux » 4, l'adjectif étant repris par le second, qui n'accepte une

1 Lettre à sa femme, reçue le 31 juillet 1871 (*Correspondance, op. cit.*, tome II, pp. 53-54 et A.Parménie & C.Bonnier de La Chapelle, *Histoire d'un éditeur et de ses auteurs. P.-J.Hetzel*, Albin Michel, 1953, 684 p., pp. 556-569).

2 Lettre à Victor Buurmans du 17 août 1871 dans le tome II de la *Correspondance*, p. 57.

3 Sous la forme d'une pétition, qui a disparu, avec les noms des signataires, mais on sait, par les souvenirs des membres de la famille, qu'elle émanait des Sociétés géologique et zoologique de Londres et comportait 61 signatures, auxquelles 33 autres s'ajoutèrent au début de l'année 1872. La première pétition fut envoyée le 30 décembre 1871 par H.Woodward, membre des Sociétés savantes citées. Les démarches, de fait internationales, furent lancées par la jeune Américaine qui logeait chez les Reclus, Amy Putnam. Au total, Élisée Reclus connut 17 lieux de détention successifs ; il refusa de paraître devant Jules Simon, ministre de l'Instruction publique, venu le voir ! (cf. lettre à sa femme, le 3 août 1871, dans le tome II de la *Correspondance*, pp. 55-56).

4 Michelle Perrot nous a rappelé que le meneur est dans les fichiers de police « d'autant plus dangereux qu'il est plus intelligent » et elle a ajouté en note un exemple concernant un neveu d'Élisée Reclus, Paul Reclus (1858-1941), ingénieur à Bessèges et « d'autant plus à craindre qu'il est des plus intelligents » (Michelle Perrot, *Jeunesse de la grève. France, 1871-1890*, Seuil, 1984, p. 68).

commutation « qu'autant [que] s'engagerait formellement à ne plus s'occuper de politique dans l'avenir » ce Reclus que ses « idées [...] sur la nécessité d'un remaniement social [...] rendent fort dangereux » ! Élisée Reclus, qui s'était toujours refusé à demander sa grâce, fut amnistié le 11 mars 1879, à cause de « la part de gloire scientifique qu'il a apporté à la France » et malgré un très défavorable rapport de la Préfecture de Police, en date du 2 février 1879, qui concluait :

« en résumé, depuis son arrivée en Suisse, Élisée Reclus est représenté comme n'ayant cessé de prêter le concours le plus actif à toutes les menées du parti révolutionnaire ».

Il avait entre-temps, en effet, rejoint son frère Élie à Zurich ¹. Les archives de la Société de Géographie de Paris conservent la lettre que le ministre de la Guerre adressa le 8 février 1872 à Chasseloup-Laubat, président de la Société, mais ès qualités de député, pour avoir « exprimé de l'intérêt » en faveur du « Sieur Reclus (Élysée), condamné le 15 novembre 1871, par le 7^e conseil de guerre siégeant à Saint-Germain-en-Laye, à la déportation simple, pour port d'armes apparentes et usage de ces armes dans un mouvement insurrectionnel », et l'informant de la commutation de peine ². Toujours membre de la Société ³, Élisée Reclus cesse bien sûr d'appartenir à la Commission centrale ⁴, mais avant de partir en exil il donne à la Société de Géographie de Paris une centaine de volumes pour sa bibliothèque, « voulant ainsi la remercier des témoignages d'intérêt qui lui ont été donnés au nom de la science », est-il dit à la séance du 15 mars 1872, où il est pour la première fois à nouveau question de lui publiquement. Aussitôt, on le nomme — le geste n'est pas sans panache et détermination — membre « donateur » ⁵. Par la suite, le *Bulletin* publiera des lettres écrites en exil ⁶ et recevra régulièrement en hommage les livraisons de sa *Nouvelle géographie universelle*. L'exil n'empêcha pas Élisée Reclus de parrainer la candidature d'un membre en 1876 ⁷ et d'un autre en 1878 ⁸ ! Il publia dans le *Bulletin*

¹ Un quatrième frère Reclus, Paul (1847-1914, à ne pas confondre avec le neveu de la note précédente), avait pendant la Commune tenté, avec ses confrères Durpé et Rambaud, de réorganiser l'enseignement à la faculté de Médecine, mais ils s'étaient heurtés à l'hostilité de la majorité des étudiants. Le cinquième, Armand (1843-1927), était très différent, mais il nous intéresse tout autant : officier de marine, officier d'ordonnance de l'amiral Jean Jauréguiberry (1815-1887), qui fut ministre de la Marine et des Colonies, il a étudié le tracé du canal de Panama et fait partie de l'Action française...

² Colis n° 4, chemise correspondance reçue en 1872, n° 1653.

³ Sans « état » ni adresse ! Cf. liste *in fine* (au 31 décembre 1871) du *Bulletin de la Société de Géographie*, 2^e sem. 1871.

⁴ Voir liste dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, 1^{er} sem. 1872, p. 4, mais il sera toujours signalé comme secrétaire de la section de publication de la Commission centrale en 1871 (*Bulletin de la Société de Géographie*, 2^e sem. 1871, p. 4) !

⁵ Reclus remercie par lettre lue à la séance du 5 avril (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1^{er} sem. 1872, pp. 469 & 471).

⁶ Par exemple, celle de Lugano, dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, 1^{er} sem. 1874, pp. 421-425.

⁷ À l'assemblée générale du 20 décembre ! (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1^{er} sem. 1877, p. 96).

⁸ *Bulletin de la Société de Géographie*, 2^e sem. 1878, p. 88.

des notes 1, fit « hommage à la Société d'une collection de 460 photographies de diverses contrées » en 1886 (2). Tout à fait exceptionnellement, puisque la récompense était destinée à des explorateurs 3, la Société lui décerna en 1892 sa grande médaille d'or, « pour l'ensemble de son œuvre géographique et en particulier pour sa *Nouvelle géographie universelle*. » 4 Après avoir parrainé l'adhésion du fils de Nadar, lui aussi photographe 5, il vint en personne recevoir sa récompense à l'assemblée générale du 6 mai 1892 (6), après vingt ans d'absence. Dix ans plus tard, le compte rendu de son *Empire du Milieu*, publié avec son frère Onésime, parla de son « savoir clair et large, animé d'un souffle humanitaire » 7. Présent à la séance du 19 juin 1903, il est « invité à prendre place au bureau » 8. C'est la fin, et Franz Schrader lui consacre une très élogieuse notice nécrologique, accompagnée d'un portrait gravé, dans *La Géographie* de 1905 (9). D'autres notices louangeuses parurent en province, mais avec parfois des réticences politiques, comme à la très conservatrice Société de Géographie de Lyon, qui, après avoir reconnu que « de tous les géographes français, il n'en est aucun qui fit plus d'honneur à la France qu'Élisée Reclus », ajoute qu'après le coup d'État de 1851, il était « déjà hanté par les idées politiques redoutables qui devaient imprimer à sa vie un caractère errant... » 10 ! La Société parisienne fit sculpter un buste d'Élisée Reclus, dont le projet heurta son frère Onésime et ses amis Nadar et Franz Schrader car « si Élisée Reclus était de ce monde, il s'indignerait qu'on l'honore d'un buste. » Celui-ci honore toujours le bureau du président de la Société 11.

Après Zurich, Élisée s'était fixé à Clarens, près de Montreux, où il avait repris son activité militante, au sein de la Fédération jurassienne, prononçant un discours aux obsèques de Bakounine à Berne, le 3 juillet 1876, ne cessant jusqu'à la fin de la vie de collaborer aux publications anarchistes, se déclarant pour l'union libre, la « reprise individuelle », contre les élections. De son exil suisse, il n'arrêta jamais de prendre position sur les problèmes théoriques et pratiques qui se posèrent au

1 Voir par exemple, dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1873, « les pluies de la Suisse » et « Notice sur les lacs des Alpes » : on n'est pas plus net !

2 *Comptes rendus des séances...*, 1886, p. 4.

3 Il y avait eu toutefois un précédent, l'entorse faite à la règle en faveur de Vivien de Saint-Martin en 1878. Reclus était également membre de la Société de Géographie commerciale.

4 *Comptes rendus des séances...*, 1892, pp. 77-78. Cf. la grande exposition de la BnF en 2018.

5 *Ibid.*, p. 97.

6 *Ibid.*, pp. 209-210. L'anarchiste avait beaucoup hésité à accepter.

7 *La Géographie*, 1er sem. 1902, p. 490. Une formule « engagée » pour l'époque !

8 *Ibid.*, 2e sem. 1903, p. 57.

9 *Ibid.*, 2e sem. 1905, pp. 81-86.

10 *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1905, p. 245.

11 Quatre lettres ou billets de février à juin 1909. La phrase citée est d'Onésime (6 février), colis n° 34, pièces 3906. Un buste d'Armand Reclus, l'officier de la « Royale » (voir plus haut), se trouve toujours à l'entrée du canal de Panama.

mouvement anarchiste, et il lia en 1877 une nouvelle amitié, avec Pierre Kropotkine (1842-1921), autre géographe.

Mais Élisée Reclus ne négligea pas la géographie, bien au contraire, car il se lança dans la rédaction d'une *Nouvelle géographie universelle*, pour laquelle il conclut un contrat avec Hachette le 2 juillet 1872, soit cinq mois seulement après la commutation de sa peine. Des précautions y avaient été d'ailleurs prises par l'éditeur : l'auteur s'engageait à ne toucher « que de manière succincte et avec la plus grande réserve aux questions religieuses et morales », comme il est pudiquement dit, afin de ne pas effaroucher le lecteur ! Le rythme envisagé était d'une livraison de seize pages par semaine ; la vente en fut satisfaisante, mais l'ouvrage déborda rapidement le plan préétabli, atteignant un total de 19 volumes et de 1 061 livraisons, au lieu des 200 prévues initialement ¹ ! La vente s'effondra d'ailleurs brusquement pour les derniers volumes — on pense encore à Jules Verne — ce qui provoqua pour Élisée Reclus de grosses difficultés financières que la maison Hachette résolut avec élégance, bien qu'elle fût dans l'obligation de mettre au pilon 2 700 000 livraisons : elle lui versa jusqu'à sa mort une rente annuelle de 10 000 francs ². Notons d'ores et déjà que l'ouvrage fut utilisé abondamment par Jules Verne et que Reclus est le seul géographe cité comme source dans les *Voyages extraordinaires* ³. Les livraisons de la *Nouvelle géographie universelle* furent saluées avec faveur par toutes les Sociétés provinciales de Géographie, comme à Marseille, où elles l'étaient toujours ⁴.

Reclus avait pour cette rédaction beaucoup voyagé et discuté ⁵, et il recueillit « un succès considérable en France et à l'étranger, parmi un très large public, en dehors des systèmes scolaires, depuis les milieux cultivés de la haute bourgeoisie jusqu'aux groupes d'extrême gauche ». Succès obtenu en marge de l'Université, qui l'ignora complètement, au moment où s'installait en France la

1 Soit 17 873 pages de texte et 4 290 cartes !

2 Élisée Reclus, *Nouvelle Géographie universelle. La Terre et les Hommes*, 1876-1894, 19 vol., in-4°.

3 Conrad Malte-Brun, Vivien de Saint-Martin « et les plus autorisés des géographes » ne le sont qu'en sa compagnie dans *Sans dessus dessous* (chapitre I, 1889). Reclus est cité très souvent : deux fois dans *Le château des Carpathes* (chapitres I & III, 1892), une fois dans *Mathias Sandorf* (3e partie, chapitre VI, 1885), quatre fois dans *Bourses de Voyage* de 1903 (1ère partie, chapitre XIV : deux fois ! ; 2e partie, chapitres IV & VI), six fois dans *Le Testament d'un excentrique* de 1899 (1ère partie, chapitres I & VII ; 2e partie, chapitres I, IV, VI & VII) !... Je pourrais de beaucoup allonger la liste ! Dans le dernier cas, Jules Verne cite les regrets exprimés par Reclus qu'il n'y ait pas aux États-Unis de statue à John Brown, le héros de la lutte anti-esclavagiste. Sur *Le château des Carpathes*, J.Neefs, « *Le château des Carpathes* et la question de la représentation », dans *Le Colloque de Cerisy* consacré à Jules Verne (1978), U.G.E., coll. « 10/18 », 1979, 444 p., pp. 382-409 et S.Vierne, *Jules Verne*, Balland, 1986, 447 p., chapitre 6.

4 Un exemple, à propos du tome VIII, sur l'Inde et l'Indochine : « Avons-nous besoin de répéter pour la vingtième fois que l'ouvrage de M.Élisée Reclus est le travail géographique le plus complet, le plus étendu et le plus moderne qui ait encore été réalisé par un seul homme ! » (*Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1883, p. 80). Reclus rendit d'ailleurs visite à la Société de Marseille en 1884 (*Ibid.*, 1884, p. 211).

5 Kropotkine l'aïda, par exemple, pour le volume sur la Russie.

« géographie des professeurs », qui allait l'évincer totalement, succès sans création d'école, sans disciples ¹, sans théorisation non plus. Reclus écrivit un nouveau type de géographie, extrêmement moderne, sensible aux notions de dépendance, n'ignorant pas, malgré le contrat de 1872, les problèmes sociaux et politiques ², « beaucoup plus à l'aise lorsqu'il prend l'État comme espace de conceptualisation », mais aux descriptions régionales « singulièrement pauvres », faisant une grande place aux villes, qu'il décrit de façon très moderne, aux industries et aux problèmes économiques et sociaux qu'elles posent ³. Élisée Reclus s'intéressa à la colonisation européenne, distinguant, comme tous les libertaires, colonisation d'exploitation et colonies de peuplement, condamnant le phénomène, sauf en ce qui concerne l'Algérie, au sujet de laquelle il eut une attitude ambiguë, n'ayant pas su résoudre les contradictions nées de la colonisation de peuplement ⁴. Il se différenciait ainsi de son frère Onésime, partisan de l'expansion coloniale française en Afrique ⁵. En définitive, un géographe très ouvert sur l'étranger, soit par choix, soit du fait de ses exils successifs.

Amnistié en 1879, il avait en effet attendu que tous les Communeux le fussent pour rentrer en France, ce qu'il ne fit qu'en 1890 ; il s'installa à Nanterre puis à Sèvres. Au début de 1892, nous l'avons vu, la Société de Géographie lui attribua sa grande médaille d'or, habituellement décernée à un explorateur, geste qu'elle renouvellera en 1895 d'ailleurs. Ces gestes étaient courageux car contemporains des attentats de Ravachol et de Caserio (ou légèrement postérieurs) : le géographe anarchiste effrayait encore malgré une notoriété internationale qui ne lui ouvrit pas les portes du Collège de France. Reclus repartit, pour la Belgique cette fois : n'ayant aucun statut professionnel dans l'enseignement supérieur français, il fut invité en 1892 par l'Université libre de Bruxelles à y occuper une chaire de géographie comparée, mais la vague d'attentats anarchistes que connaissait alors la France fit reporter *sine die* son installation. Ce n'était pas pour arrêter l'infatigable Reclus, qui fonda à Bruxelles, avec Hector Denis (1842-1913), Guillaume de Greef (1842-1924) et Élie Reclus, l'Université nouvelle et un Institut des Hautes Études. Il consacra ses dernières années aux six tomes de *L'Homme et la Terre*, vaste fresque historique et traité de géographie humaine générale qu'il définit comme « géographie sociale ». Il n'eut d'ailleurs pas le temps d'achever ⁶ cet ouvrage dont chaque tome portait en

1 Son frère Onésime n'en est guère un...

2 Quand il expose la situation agricole d'un pays, le régime foncier intervient toujours comme facteur explicatif.

3 Cf. Y. Lacoste, *La géographie, ça sert, d'abord à faire la guerre*, Maspero, 1976, 187 p., pp. 85-88. & « À bas Vidal... Viva Vidal ! », *Hérodote*, 4e trim. 1979, pp. 68-81.

4 Voir Béatrice Giblin, « Élisée Reclus et les colonisations », *Hérodote*, n° 22, 3e trim. 1981, pp. 56-79.

5 G. Dunbar, *Élisée Reclus : historien of nature*, Handen (Connecticut), Archon Books, 1978, chapitre II.

6 Il ne termina pas, en particulier, la cartographie. Une réédition partielle a été faite en 1982 par B. Giblin (voir plus loin).

exergue « la géographie n'est autre chose que l'homme dans l'espace, de même que l'histoire est la géographie dans le temps » : c'est en Flandre occidentale, à Thourout, qu'il mourut le 4 juillet 1905, presque à la même date que Jules Verne.

Cet exemple, rare, de savant ouvert à tous les problèmes sociaux de son temps pose le problème de l'explication de l'alliance, chez lui, de l'anarchisme et de la géographie : comme l'écrit Jean Chesneaux ¹, « la conjonction de l'anarchisme et de la géographie chez Élisée Reclus est-elle fortuite, ou organique ? Ses biographes n'ont pas éclairé ce point. Une pente naturelle n'a-t-elle pas conduit Reclus à l'étude de la géographie en tant que science de la planète prise dans sa totalité, par-delà les États et les frontières ? Le cycle vernien, dominé par la mer, le voyage, l'espace, ne reflète-t-il pas une conjonction analogue ? » Reclus laisse une œuvre considérable, qui comprend trois volumes de correspondance ², les deux de *La Terre*, outre une *Géographie universelle* que l'on relit un siècle après sa rédaction ³ et au bout d'une très longue période d'oubli : Élisée Reclus, anarchiste, ne fut pas « redécouvert » par les géographes marxisants des années 1950.

Point du tout d'anarchisme, bien au contraire, chez un autre membre du groupe des « intellectuels » au sein de la Société de Géographie : Léonce Élie de Beaumont (1798-1874), géologue et sénateur, membre de la Société à partir de 1859, qui connut la voie royale des études dans sa jeunesse, avec le Collège Henri IV, Polytechnique et l'École des Mines, d'où il sortit ingénieur des Mines en 1824. Il

¹ J.Chesneaux, *Une lecture politique de Jules Verne*, Maspero, 1971, 195 p., p. 91, note 8.

² Élisée Reclus, *Correspondance*, *op. cit.* On ne peut qu'être frappé par l'énormité de l'œuvre de Reclus ; tous les témoins s'accordent sur son exceptionnelle rapidité d'écriture qui lui permettait de rédiger rapidement un texte sûr.

³ On dispose sur Élisée Reclus d'éléments biographiques et réflexifs nombreux, critiques et récents, mais lacunaires ou erronés sur ses rapports avec la Société de Géographie. Cf. B.Giblin, *Élisée Reclus : Pour une Géographie*, thèse de III^e cycle, Paris VIII, 1971, 249 p., et aperçus dans « Élisée Reclus. Géographie, anarchisme », *Hérodote*, n° 2, avril-juin 1976, pp. 30-49, et son introduction à la réédition partielle de *L'Homme et la Terre*, Maspero, 1982, 2 vol., 182 & 222 p., ainsi que sa notice de T.W.Freeman & P.Pinchemel dir., *Geographers...*, *op. cit.*, vol. 3, pp. 125-132, Bernard Noël, notice dans son *Dictionnaire de la Commune*, Flammarion, 1971, 365 p., p. 320, Jean Maitron, notice dans le *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, Jean Mistler, *La librairie Hachette de 1826 à nos jours*, Hachette, 1964, 407 p., pp. 243, 261, 264, 264-265, Yves Lacoste, *op. cit.*, pp. 85-88 et « À bas Vidal... Viva Vidal ! », *op. cit.* On n'oubliera pas les archives de la Société de Géographie et les archives publiques citées, que je crois être le seul à avoir utilisées, la *Correspondance* précitée et Hélène Sarrazin, *Élisée Reclus ou la passion du monde*, La Découverte, 1985, 262 p., et le *Bulletin de la Société de Géographie* (2^e sem. 1858, pp. 114 & 119, 1^{er} sem. 1859, pp. 2 & 111-141, etc.). Enfin, l'important numéro spécial de la revue *Hérodote*, « Élisée Reclus. Un géographe libertaire » (n° 22, 3^e trim. 1981), auquel je renvoie, entre autres, pour l'attitude des géographes des XIX-XX^e siècles au sujet de Reclus (Y.Lacoste), Élisée Reclus et les colonisations (B.Giblin), Reclus et l'écologie (*idem*). De fines remarques dans la communication de Henri Dubief, « Originalité des intellectuels révolutionnaires issus du protestantisme », pp. 99-112 des Actes du Colloque *Les protestants dans les débuts de la Troisième République* (3-6 octobre 1978), Paris, Société de l'histoire du protestantisme, 1979, 751 p. Parmi les biographies récentes, Jean-Didier Vincent est intéressant surtout pour la famille Reclus (J.-C.Vincent, *Élisée Reclus. Géographe, anarchiste, écologiste*, Robert Laffont, 2010, 426 p.), Thomas Giraud pour l'enfance (T.Giraud, *Élisée, avant les ruisseaux et les montagnes*, La Contre-Allée, 2016, 136 p.).

n'exerça jamais cette profession, de même que sa carrière professorale véritable fut de courte durée : professeur suppléant de géologie à l'École des Mines en 1827, professeur au Collège de France en 1832, il entre à l'Académie des Sciences en 1835, où il succédera à François Arago en 1853, comme secrétaire perpétuel. En 1848, il est nommé inspecteur général des Mines, en 1852 sénateur, mais il ne joua jamais un rôle politique : tout cela n'était pour lui que des titres. L'essentiel résidait dans ses recherches personnelles, d'ailleurs brillantes, puisqu'il contribua à fonder la science géologique en France, donna la première explication scientifique de la formation des montagnes, écrivit de nombreuses publications, et fut membre de nombreuses académies et Sociétés savantes françaises et étrangères. Pour la Société de Géographie, il joua, en subventionnant discrètement des explorations, un rôle de mécène ¹.

Si l'on abandonne les « intellectuels », on peut encore constater que quelques catégories, jusque là inexistantes ou presque, et dont quelques-unes émargent elles aussi au budget de l'État, apparaissent, mais très timidement : un instituteur (retraité) parisien, des ecclésiastiques. En 1853, il y a quatre occurrences de ces derniers, dont Mgr Sibour, archevêque de Paris ² ; en 1862, quatre également, dont un curé de campagne, l'abbé David Boilat, curé de Dampmart et Nantouillet, au nord-est de Lagny, en Seine-et-Marne, qui est, il est vrai, un mulâtre ³, ancien missionnaire apostolique, et dont « la société possède [...] un ouvrage sur le Sénégal et une grammaire wolofe : il a obtenu un prix à l'Institut au concours de linguistique. » ⁴ Né le 20 avril 1814, à Saint-Louis du Sénégal, d'un père français, marin, et d'une mère africaine, Marie Monti, devenu orphelin, il fut envoyé en France à 13 ans par la mère Anne-Marie Javouhey (1779-1851), après 18 autres jeunes gens,

¹ *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1874, pp. 312-313. Famille anoblie par lettres en 1777, cf. Anonyme (H. Jouglas de Morenas), *Le second ordre*, Paris, Société du Grand Armorial de France, 1947, 495 p., p. 116. A. Thépot, *Les ingénieurs des mines du XIXe siècle. Histoire d'un corps technique d'État*, Eska, 511 p., *passim*.

² Mgr Marie-Dominique Auguste Sibour (1792-1857) fut d'abord évêque de Digne (1839-1848), puis nommé archevêque de Paris : il manifesta des opinions « républicaines » et présida solennellement à la promulgation de la constitution de 1848 sur la place de la Concorde. Il célébra un « Te Deum » le 3 janvier 1852, en action de grâces du coup d'État, et sous l'Empire il devint bien sûr sénateur, de droit (il fut au Sénat un fidèle défenseur du régime), eut des démêlés avec *L'Univers*, dont il interdit la lecture à tous les ecclésiastiques du diocèse, et se prononça contre le dogme de l'Immaculée Conception. On sait qu'il fut assassiné en l'église Saint-Étienne du Mont, le 3 janvier 1857, par un prêtre interdit (Mgr Baunard dir., *L'épiscopat français depuis le Concordat jusqu'à la Séparation (1802-1905)*, Librairie des Saints-Pères, 1907, XVI+720 p., pp. 215-216 & 460-461, Jean Manceau, *Monseigneur Marie-Dominique Sibour, archevêque de Paris, 1848-1857*, Beauchesne, 1987, 392 p., J.-O. Boudon, *L'épiscopat français à l'époque concordataire, 1802-1905*, Les Éditions du Cerf, 1996, 589 p., *passim*).

³ Dans mon article « La Société de Géographie de Paris, un aspect de l'histoire sociale française », dans *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, janv.-mars 1982, pp. 141-163, j'ai repris (p. 150, note 41) la formule « prêtre blanc » dont il se qualifie dans ses *Esquisses sénégalaises. Physionomie du pays. Peuplades. Commerce. Religions. Passé et avenir. Récits et légendes* (Paris, 1853, 2 vol., XVI+495+31 p.+24 planches ; réédition, Karthala, 1984, 499 p.). Je n'ai pas alors ajouté qu'il était mulâtre.

⁴ *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1860, p. 449. La Société a reçu de l'auteur d'autres mémoires.

noirs et mulâtres ; après le séminaire, il fut ordonné prêtre, en 1840, ce qui eut un grand retentissement. Toute sa vie, il resta profondément attaché à ses origines et à sa langue maternelle, le wolof ; il signe d'ailleurs en 1843 « Boilat, prêtre africain » ¹, même s'il laisse planer une certaine équivoque européocentriste et assimilationniste dans ses *Esquisses sénégalaises* ². De retour au Sénégal, il devient vicaire à Saint-Louis, puis proviseur du collège, enfin, en 1843, directeur de l'enseignement de la colonie. Pour des raisons restées inconnues, il rentra en France en 1852 et fut curé de deux villages de Seine-et-Marne dont la population l'accueillit d'abord avec indifférence et avarice mais conserva longtemps le souvenir de sa charité. Boilat fréquenta aussi la petite société intellectuelle de Lagny et il contribua à la création du musée de la ville ³.

À l'inverse, le recrutement parmi les gens de lettres se tarit intégralement : aucun n'est membre à la fin de 1862 (4). La Société aux médailles d'or a cessé de leur apparaître comme une Société littéraire, le romantisme littéraire, sur lequel l'influence « coloniale » était forte ⁵ étant en déclin, de plus.

Parmi les membres de la Société de Géographie de la période 1843-1864, on trouve trace de la présence de deux femmes ⁶ : Madame Alexandre Kerr, une fidèle Londonienne ⁷ qui adhéra aux alentours de 1851-1852 et qui entrera aussi à la Société autrichienne en 1859 (8), et Ida Pfeiffer. Née en 1797 à Vienne, dans une famille de riches négociants, les Reyer, celle-ci, « après la mort de son mari et l'établissement de ses enfants, se voyant libre [...], put disposer d'elle-même et

1 Archives de la Société, manuscrit 49 et dossier Boilat du carton « Bo-Bon ». Il est dit dans une note du baron Roger « indigène du Sénégal ».

2 Boilat s'y montre, dans un style pompeux et déclamatoire, anthropologue et historiographe des missionnaires. Il parle à propos du groupe dont il fait partie des « Padres blancs » (p. 86), des « blancs » (p. 149) et des « prêtres blancs » (p. 164).

3 Essentiel : P.de Jozef & Yvon Bouquillon, « L'abbé Boilat (1814-1901). Un prêtre sénégalais en Seine-et-Marne », *Revue d'histoire et d'art de la Brie et du pays de Meaux*, n° 26, 1975, pp. 51-64, Y.Bouquillon et R.Cornevin, *David Boilat (1814-1901). Le précurseur*, Les nouvelles éditions africaines, 1981, 111 p., et J.Riesz, *Les débuts de la littérature sénégalaise de langue française...*, Sciences PO/CNRS, 1998, 49 p. (une longue étude sur Boilat, d'excellent niveau). Bonne notice par R.Cornevin, dans *Hommes et Destins, dictionnaire biographique d'Outre-Mer*, n° 2 de la nouvelle série des Travaux et Mémoires de l'Académie des Sciences d'Outre-Mer, 6 tomes dont l'un en deux vol., Paris, 1975-1986, tome I, p. 90. Le journal personnel de Boilat (archives des Pères du Saint-Esprit, rue Lhomond) ne va que de juillet 1845 à décembre de la même année. Son prénom est bien David : on ne trouve Pierre que sur son acte de décès et sa tombe. Les *Esquisses...* sont anti-musulmanes et un peu racistes, à la manière de Faidherbe. La meilleure mise au point à ce dernier sujet demeure le chapitre le concernant dans le livre de Robert W.July, *The Origins of modern african Thought. Its development in West Africa during the nineteenth and twentieth centuries*, Londres, 1968 (signalé par Mme Paule Brasseur).

4 Jules Verne n'a pas encore adhéré.

5 Noté par G.Hardy dans son *Histoire sociale de la colonisation française*, Paris, 1953, 268 p., pp. 140-141.

6 Je rappelle qu'il n'y en avait pas du tout avant 1842.

7 Présente en 1852, toujours dix ans plus tard.

8 *Mitteilungen der (Kaiserlich-Königlichen) Geographischer (in Wien) Gesellschaft*, listes de membres.

satisfaire l'extrême désir qu'elle avait de voyager » 1 : la vérité fait d'Ida, mariée à 22 ans à un avocat veuf et beaucoup plus âgé qu'elle, une femme libérée, car séparée de fait de son mari, du vivant de celui-ci. Cette grande voyageuse fit deux fois le tour du monde et diverses explorations et voyages (Palestine, Égypte, Islande, Scandinavie, Brésil, Chili, Tahiti, Chine, Perse, îles de la Sonde, Moluques, Australie, Californie, Pérou, Louisiane, Canada, etc.) dont on se plut à souligner le « courage et [la] hardiesse extraordinaires » 2 et qui lui permirent de publier de nombreuses relations de voyages 3. Cette grande rareté des femmes « en Géographie » s'explique partiellement parce qu'il n'y en avait à l'époque aucune parmi les fonctionnaires et les employés français, groupes particulièrement bien représentés parmi les géographes : il est remarquable que je n'aie à citer qu'une Anglaise et une Autrichienne. Les femmes sont plus nombreuses à la Société de l'Histoire de France : 11 sur 627 membres en 1861 (4). Les employés de l'État y sont légèrement plus nombreux : 25,2 % des membres, les aristocrates nettement plus, 23,5 % des membres. Égale rareté pour les ecclésiastiques : huit en 1861. Toutefois, malgré les idées que l'on pourrait concevoir *a priori*, les divers « intellectuels » sont très rares « en Histoire » : 4,4 %, ainsi que les gens de lettres, qui ne sont que deux en 1861 (5) !

À l'intérieur du pays, des comparaisons nouvelles sont désormais possibles, avec la Société royale des Antiquaires, par exemple, laquelle a publié deux fois une « liste des membres résidents » 6. Beaucoup moins nombreuse, avec 45 et 44 membres, elle recrute surtout parmi les fonctionnaires, les employés de l'État 7, les hommes de lettres et les divers intellectuels 8, donc sans différence notable avec la Société de Géographie 9. Quelques éléments de comparaison sont possibles vis-à-vis de la Société botanique, née en 1854, et peu étudiée de ce point de vue par Gérard Aymonin, Guy Deysson et Monique Keraudren-Aymonin 10 : plus de botanistes

1 Albert-Montémont, *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1858, p. 399.

2 Eugène Cortambert dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1853, p. 132.

3 Ida Pfeiffer, *Voyage à Madagascar*, Hachette, 1881, CXVIII+270 p. (avec une notice biographique pp. LXXXVII à CXVI), notice biographique par Robert Cornevin dans *Hommes et Destins*, *op. cit.*, tome III, pp. 364-366. Annie Lagarde-Fouquet, *Ida Pfeiffer, première femme exploratrice (1797-1858)*, L'Harmattan, 2009, 340 p. Ida Pfeiffer écrivit un des premiers articles du *Tour du Monde*, dans la livraison du 2^e semestre de 1861.

4 *Annuaire historique*, 1863, liste des membres.

5 *Annuaire historique*, 1863, liste des membres.

6 1843 et 1847. *Société royale des Antiquaires de France : liste des membres résidents*, 1843 et 1847. Bibliothèque nationale, Imprimés, cote 8-Lc18-8.

7 Qui progressent aux dépens des premiers.

8 Ces quatre catégories représentent 35 membres sur 45 en 1843.

9 La Société des Antiquaires a des « membres correspondants » dans les départements : leur recrutement n'est guère différent.

10 G.Aymonin, G.Deysson & M.Keraudren-Aymonin, « L'œuvre séculaire de la Société botanique de France », dans les *Actes du 100^e Congrès national des Sociétés savantes...*, *op. cit.*, pp. 253-265.

(environ 500 en 1800) que de géographes et parmi les premiers un quart d'universitaires, d'horticulteurs et d'agronomes (les auteurs ne distinguent pas), un cinquième de médecins et de pharmaciens (même remarque), un autre cinquième de professions « judiciaires et administratives » (*sic*).

La composition de la Société de Géographie est très différente de celle des cercles de l'époque : Cercle de l'Union et Cercle agricole, très aristocratiques, Cercle de la rue de Grammont, où on trouve « une riche bourgeoisie d'affaires, en relation avec l'administration, mais peu liée au monde des professions libérales et à la noblesse », Cercle du Commerce fréquenté surtout par des négociants, des industriels et des professions libérales ¹, Club des chemins de fer, Cercle de l'Exposition, fondés en 1855 et 1856 (²)... Pour le Jockey-Club, la période postérieure à 1842 est, au contraire, une phase d'essor ³, qui culmine sous le Second Empire, mais la proportion des fonctionnaires y est importante, comme à la Société de Géographie. La cotisation continue d'être bien plus élevée, portée qu'elle a été en 1855 à 250 francs, 350 avec les 100 francs de la Société d'Encouragement. En 1858, une autre augmentation la mène à 300 francs, une quatrième à 350 francs en 1861, le droit d'entrée étant de 1 000 francs.

Vis-à-vis des Sociétés de Géographie cadettes et étrangères, la comparaison s'avère impossible dans certains cas : celui de la Société américaine de Géographie et de Statistique, fondée en 1851 à New York, qui certes publie des listes de membres, mais sans professions ⁴, celui de la Société de Géographie de Genève, qui ne publie rien du tout dans ses *Mémoires et Bulletin* ⁵, ainsi que la Société de Géographie de Berlin dans ses *Zeitschrift*... ⁶. Pour le premier de ces trois cas, on doit se contenter de relever le montant de la cotisation et du droit d'entrée : cinq et dix dollars ⁷. D'autres comparaisons sont un peu moins stériles : pour la Royal

1 A.Daumard, *Les bourgeois de Paris au XIXe siècle*, Flammarion, 1970, 382 p., pp. 206-208.

2 P.Guiral, *La vie quotidienne en France à l'âge d'or du capitalisme (1852-1879)*, Hachette, 1976, 285 p., p. 193, M.Agulhon, *Le Cercle dans la France bourgeoise. 1810-1848. Étude d'une mutation de sociabilité*, Armand Colin, *Cahier des Annales* n° 36, 1977, 105 p.

3 J.-A.Roy, *Histoire du Jockey-Club de Paris*, Marcel Rivière, 1958, 154 p., *passim*.

4 On est obligé de recourir à l'indication, très générale, et vague, de R.S.Bates, *Scientific societies in the United States*, Massachusetts Institute of Technology, Cambridge, réédition, 1965, 326 p., qui écrit qu'au cours de la période 1800-1865 le recrutement est plus démocratique aux États-Unis qu'en Europe dans les Sociétés savantes...

5 *Mémoires et Bulletin de la Société de Géographie de Genève*, 1860-1864, devenu en 1866 *Le Globe. Journal géographique. Organe de la Société de Géographie de Genève pour ses mémoires et bulletins*.

6 *Zeitschrift (für Allgemeine Erdkunde mit Unterstützung) der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*.... Berlin, à partir de 1853. Pas de listes de membres, aucun détail sur la Société.

7 Soit un peu moins de 26 francs de cotisation annuelle (36 francs à Paris, rappelons-le) et 52 francs de droit d'entrée (sur la base d'un dollar valant 5,18 francs).

Geographical Society, toujours elle, aucun changement n'est à noter ¹ ; je parlerai de la composition sociale de la Société viennoise, où la cotisation des membres ordinaires était de cinq florins par an ², quand j'évoquerai les mutations de la Société parisienne.

Il y a donc entre 1843 et 1864 des changements et des ruptures dans la composition et le recrutement de la Société de Géographie, surtout sur deux points : ce recrutement s'est ralenti, pour ne pas dire plus, les notabilités politiques sont sur la réserve, car la Société ne leur apparaît plus aussi attrayante. Comme de surcroît la composition sociale, sans être bouleversée, est modifiée, on peut légitimement se demander s'il n'y a pas, de façon concomitante, de significatives transformations de la mentalité collective de la Société pendant ces deux décennies qui débutent vingt ans après la fondation. J'envisagerai d'abord, évidemment, l'attitude de la Société face à la crise de ses effectifs, puis la transformation de la façon d'envisager découvertes et indigènes. Enfin, nous verrons successivement les problèmes — qui sont politiques — que posent les temps nouveaux et les concurrences nouvelles qui sont apparues.

Pendant vingt ans, la Société de Géographie ne s'était jamais tellement souciee de ses effectifs, de son recrutement, et il était de bon ton de ne point s'appesantir sur les questions de cotisation et de finances. La crise numérique d'après 1842-1843 empêche la perpétuation de ce détachement aristocratique. Désormais, les finances sont très serrées ³, les cotisations rentrent mal et les disponibilités en caisse fondent rapidement ⁴. Fait significatif, le *Bulletin* s'attarde beaucoup plus sur ces préoccupations, et même, en 1852 (⁵), il publie un tableau récapitulatif de tous les exercices financiers du passé ⁶. Surtout, les géographes vont s'efforcer de préciser ce déclin, d'en rechercher les causes, et de trouver des remèdes. Le premier à mettre le doigt sur la diminution du nombre des membres, en tant que cause de la baisse des

¹ Voir plus haut. Les *Proceedings of the Royal Geographical Society* (Londres, 1855-1892) ne contiennent pas de listes de membres.

² Deux fois plus pour les membres extraordinaires. Cf. *Mitteilungen der (Kaiserlich-Königlichen) Geographischer (in Wien) Gesellschaft*, 1857, p. V. Un florin équivalant à 1,86 franc, la cotisation annuelle (un peu plus de neuf francs) est quatre fois moindre qu'à Paris.

³ Voir plus haut le tableau des recettes et dépenses de la période 1842-1864, à comparer à celui concernant 1821-1842.

⁴ Moins de mille francs à la fin de l'exercice 1845-1846 (*Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1846, p. 390), 319 francs au 31 décembre 1851 (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1852, pp. 284-285) ! Voir aussi le tableau plus haut.

⁵ *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1857, p. 290.

⁶ Ce tableau met en lumière la disparité entre l'exercice record de 1825 (plus de 24 000 francs de recettes, en réalité 20 427 F : voir mon tableau *supra*, plus de 14 000 F de dépenses) et celui de 1844 (en déficit, c'est la dernière fois qu'on dépasse les 12 000 F, en réalité 11 000 F : voir mon tableau).

recettes, fut le baron de Brimont ¹ : ses chiffres me semblent assez discutables, mais il eut le mérite de déclarer que dès les années 1830 « beaucoup déjà ne payaient plus exactement leurs cotisations. » Dix ans plus tard, la section de comptabilité écrit dans son rapport :

« En dehors des encouragements qu'elle reçoit de l'Empereur et de trois ministères, encouragements dont on ne pourrait demander aujourd'hui l'accroissement sans indiscretion, la Société n'a d'autres éléments de recettes que la cotisation de ses membres. Or le nombre de ces membres ne s'accroît chaque année que dans une certaine progression modérée, en rapport avec la diffusion des lumières d'élite qui doivent être le partage des membres de la Société. » ²

Deux autres raisons, également valables, sont exprimées en 1859 : pendant longtemps la Société de Géographie de Paris a bénéficié d'aides venues de pays étrangers, où se sont créées progressivement des Sociétés de Géographie, aussi doit-elle « moins compter sur les associations du dehors et faire surtout appel à nos compatriotes » ; d'autre part, les Sociétés étrangères sont « hautement protégées, richement dotées par les princes. » Mais l'analyse tourne court, se contentant d'envier en 1859 les Sociétés de Géographie russe et anglaise, qui « ont pu récompenser de la manière la plus éclatante les voyages de découverte, entretenir des explorateurs, leur fournir des instruments, publier leurs cartes et relations de voyage. » ³ Les géographes ont subi le contrecoup de la gallomanie russe du premier XIXe siècle, excellemment montrée par Constantin de Grünwald (1881-1976) ⁴ : la création en 1845 d'une Société de Géographie à Saint-Pétersbourg en est, me semble-t-il, un signe, plus que d'une certaine influence allemande ⁵. L'appel au gouvernement était traditionnel, nous l'avons constaté, et de Brimont s'y était livré en 1852 d'ailleurs ⁶ :

« Je termine cet exposé en faisant un appel sérieux à la bienveillance du gouvernement. Je ne doute pas que le prince éclairé entre les mains duquel se trouvent actuellement les destinées de la France, et que nous avons l'honneur de compter parmi les membres de la Société de Géographie ⁷ ne cherche par tous les moyens possibles à rendre son ancienne splendeur à notre Compagnie... »

Toutes ces raisons me semblent lucidement discernées, mais elles n'expliquent pas tout. Le discours du président Walckenaër à l'assemblée générale du 18 décembre 1846 me paraît serrer de beaucoup plus près la véritable raison, sa

¹ Il était en 1852 président de la section de comptabilité (de la Commission centrale), cf. *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1852, p. 291.

² *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1862, p. 185.

³ *Bulletin de la Société de Géographie*, *passim*.

⁴ *Société et civilisation russes au XIXe siècle*, Seuil, coll. « Points », 1975, pp. 28-31.

⁵ *Ibid.*, pp. 32-33.

⁶ *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1852, p. 293. Il ajoutait une note sur l'importance des « larges souscriptions des membres des deux parlements et des riches propriétaires et commerçants, des officiers généraux et autres » pour les Sociétés de Géographie russe et anglaise.

⁷ Voir plus haut.

précocité accroissant son mérite ¹. Après avoir souligné l'insuffisance des ressources financières de la Société — ce qui était déjà nouveau — il fait le bilan d'un quart de siècle et expose les causes de déclin qu'il a découvertes :

« la Société a constamment adhéré au programme qui fut la cause de ses premiers succès. [...] La Société de Géographie n'a point changé, mais tout a changé autour d'elle. Nul doute, Messieurs, que si en se conformant au temps présent, la Société s'était occupée des questions de géographie sous le point de vue industriel et matériel ; qu'elle eût employé son temps à rechercher les moyens de boire du thé et de fumer des *cigarres* ² à bon marché, elle n'eût obtenu plus de sympathie. [...] De là le peu d'estime du vulgaire pour les travaux que la Société de Géographie apprécie le plus [...]. »

Devenue contemporaine de la première « révolution industrielle », du renouveau colonial français — qu'elle avait contribué à développer, sans s'y intéresser en tant que tel — et d'une nouvelle phase d'expansion économique, la Société, demeurant immuable, leur était restée étrangère. On peut même se demander si la forme de la remarque de Walckenaër n'est pas plus importante que le fond : le dandysme qu'elle reflète — lutter contre l'uniformisation de l'orthographe en écrivant *cigarres*, comme le faisait toujours Charles Baudelaire — est tout à fait typique. Je pense que Charles-Athanase Walckenaër ne fut guère compris de ses contemporains : sa voix resta isolée, et l'auteur du compte rendu de l'assemblée générale traduisit son discours en lui faisant exprimer « le regret de voir aujourd'hui la Société, malgré ses constants efforts pour les progrès de la Science, privée de la protection du gouvernement » ³ !

De la même façon, aucun géographe ne songea à vulgariser complètement la géographie : pour eux, comme pour tous leurs contemporains, elle appartient à la culture classique et scientifique, donc aux classes dirigeantes qui en ont besoin et qui peuvent la payer ⁴. Vivien de Saint-Martin avait compris cela, qu'il critiqua dans sa revue *L'Année géographique* : « Ses publications et ses travaux [il s'agit de la Société de Géographie de Paris] n'ont trouvé chez nous qu'un public *très-restreint*, précisément parce qu'ils dépassaient de beaucoup le niveau de l'éducation commune. » ⁵ Il faut ajouter que, dans les années 1840, la Société de Géographie de

¹ *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1846, pp. 273-280.

² Archaïsme et dandysme voulus !

³ *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1846, p. 396.

⁴ Cf. l'excellent manuel d'Antoine Prost dans la coll. U, *Histoire de l'enseignement en France. 1800-1967*, 1968, 528 p., p. 10. Il montre aussi (p. 23) que l'introduction de l'histoire-géographie, facultative, à l'école primaire, a eu peu de portée.

⁵ « De l'état des sciences géographiques et de l'enseignement de la géographie en France et en Allemagne. Aperçu historique », dans *L'Année géographique*, 1863, pp. 16-17. Vivien de Saint-Martin voit la suprématie perdue par la France au profit de l'Allemagne. Pour lui, la Société de Géographie n'a eu qu'une action « très-secondaire » sur les voyages d'exploration. Ce texte intelligent et précoce est d'autant plus intéressant que son auteur jouait un rôle important à la Société (voir plus loin).

Paris ne sut pas renouveler une équipe dirigeante stable depuis quinze ans, la situation étant caricaturale à la présidence de la Commission centrale, poste que les statuts interdisaient d'itérer mais où trois hommes, Daussy, Jomard et Roux de Rochelle, se succédaient mutuellement de trois en trois ans !

Faute d'avoir dans leur majorité compris que le problème était structurel et concernait la nature même de la Société de Géographie et ses rapports avec son temps, les géographes ne se tournèrent que vers de piètres remèdes. Un effort fut fait pour sanctionner les membres qui ne payaient pas leur cotisation ¹, et dont on se lamenta constamment, surtout après le désastreux passage de Louis Vivien de Saint-Martin au secrétariat général :

« la somme rentrée [en 1850], qui est de 3 888 francs, ne représente pas exactement le nombre des membres inscrits sur les registres de la Société de Géographie. Beaucoup y figurent, et cela depuis un assez grand nombre d'années, sans avoir jamais acquitté leur cotisation annuelle. » ²

Un jeton de présence fut institué en 1853 pour les séances de la Commission centrale ³, sans beaucoup d'effet, puisque cinq ans plus tard, en quittant la présidence, Daussy exhorta ⁴ les membres « à assister assidûment aux séances de la Commission centrale et à prendre part à ses travaux », en 1849 Louis Vivien de Saint-Martin soumit à la Société, en tant que secrétaire général, un projet de fusion avec la Société d'Ethnologie, qu'une commission *ad hoc* fit repousser. Jomard s'était prononcé en faveur de l'ethnographie, il avait inventé le concept d'« ethnogéographie », mais en l'espèce Vivien de Saint-Martin allait trop loin... La présentation du *Bulletin* fut changée en 1851, deux ans plus tard la Société s'installa dans de nouveaux locaux ⁵ et huit ans après elle répandit une note publicitaire ⁶, osant « compter sur l'adhésion de tous les amis des sciences pour parvenir plus sûrement et plus tôt à la fin qu'elle s'est proposée », appelant « à unir leurs efforts aux siens, tous les amis du bien public », conviant

« les navigateurs, les capitaines au long cours comme les officiers de marine de l'État et tous les marins, les armateurs, les chambres de commerce aussi bien que les hommes de guerre, les membres des corps savants et les professeurs d'histoire et de géographie, les hommes politiques qui comprennent ce que peuvent les sciences d'application pour la prospérité d'un État, les membres des Sociétés de bien public, enfin les personnes qui appartiennent à l'administration supérieure. »

¹ *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1850, pp. 328-329.

² *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1851, pp. 376-377.

³ *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1853, p. 263.

⁴ À l'assemblée générale du 23 avril 1858 (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1858, p. 310).

⁵ *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1853, p. 412.

⁶ « Société de Géographie. 1861. 40e année », jointe au *Bulletin de la Société de Géographie* de mai-juin 1861.

Vaste « cible » publicitaire, que le lecteur comparera facilement au recrutement social réel, et qui traduit quelque peu l'affolement.

Des efforts furent faits pour améliorer le contenu du *Bulletin*, en particulier pour en écarter les articles sans intérêt, comme ce « manuscrit écrit par un chanoine et offert à la Société par M. de Castelnau », dont Élisée Reclus avait été chargé de rendre compte en 1863 : il « fait connaître verbalement que ce travail, n'ayant que peu de valeur, ne comporte pas de rapport » ¹ ! On pensa même en 1863, pour obvier à l'austérité du *Bulletin*, et dans un but de vulgarisation, à la création d'un annuaire, qui aurait contenu des tables ², des notices de géographie « d'actualité », un calendrier, des indications sur les saisons, les phénomènes célestes, des biographies de géographes et de voyageurs morts dans l'année, etc. Le principe en fut admis à la séance du 22 mai, mais aucune suite n'y fut donnée ³. On sembla se soucier de la distraction du lecteur par les articles mêmes du *Bulletin*, car Édouard Charton écrivit dans une lettre à Guillaume Lejean qu'un auteur d'article « a fait sourire le conseil de la Société et amusera les lecteurs » ⁴. Autre projet ⁵ qui avorta, au moins à court terme, celui de Persigny, président de la Société pour l'année 1863, projet qui fut, en son absence, présenté par le contre-amiral de La Roncière Le Noury, vice-président : il aurait consisté à remplacer la présidence annuelle par une présidence à vie. Il ne rencontra, sur le moment, aucun écho. La présentation et la structure du *Bulletin* restèrent donc pratiquement inchangées : 400 pages par volume, peu de cartes, peu d'illustrations, aucun renouvellement doctrinal, alors qu'à Londres la Royal Geographical Society se lança carrément dans la voie coloniale et qu'à Berlin Ritter et Humboldt renouvelaient la géographie. Immobilisme pour éviter l'aventure, telle est la maxime parisienne.

De surcroît, il y a transformation de la façon d'envisager découvertes et indigènes, bien que les géographes ne fassent qu'assez peu le lien entre la crise des effectifs et un problème qu'ils avaient déjà aperçu ⁶, celui du ralentissement du rythme des découvertes. Ils sont désormais persuadés que « le globe, de plus en plus parcouru, commence à ne plus avoir de secrets » pour eux ⁷. Déjà en 1846, Louis Vivien de Saint-Martin, alors secrétaire général de la Commission centrale, constatait

¹ *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1863, pp. 154-155.

² Tables des superficies, des populations, des courants, des montagnes, des fleuves, etc.

³ *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1863, pp. 77-79 & 82-83.

⁴ Lettre du 29 novembre (1860 ?). Cote 177 du Fonds Levot de la bibliothèque de la préfecture maritime de Brest.

⁵ *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1863, p. 496.

⁶ Voir plus haut.

⁷ « Rapport sur les travaux de la Société de Géographie et sur les progrès des sciences géographiques pendant l'année 1858 », dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1859, pp. 5-7.

mélancoliquement : « l'année qui vient de s'écouler, moins favorable que quelques-unes des années précédentes, ne nous lègue aucun de ces faits brillants, aucune de ces grandes découvertes qui font époque dans les fastes de la science... » 1. Plus romantique, Pierre Daussy 2 déclare en 1857 : « De tous côtés le voile qui couvrait tant de parties de la terre se déchire, déjà le vaste océan n'a presque plus de terres nouvelles à découvrir. » 3 En quelque sorte, « le champ des explorations cesse de s'agrandir » 4. Quelques années auparavant, on parlait encore de « beaucoup de régions intérieures à pénétrer et à décrire », désormais les géographes ne respirent guère l'optimisme !

Autre changement, celui de la vision des indigènes. Il n'est plus question de « bon sauvage » ; ici, le romantisme est loin. L'indigène des terres nouvelles est destiné à être amené « graduellement au christianisme et à la civilisation » 5, et il est entièrement devenu objet de connaissance 6, comme dans la nouvelle revue *Le Tour du monde*, fondée en 1860, qui lui consacre une grande attention, dans les illustrations notamment ; objet de mépris et de répulsion aussi, ce qui est une conséquence du colonialisme, même si le vocabulaire rappelle parfois la fin du XVIII^e siècle. Dans l'anthropologie des géographes, expression inconsciente de l'impérialisme colonial, la paresse devient — ce qui est à l'époque un aspect général, comme l'a vu Gérard Leclerc 7 — un qualificatif très courant et obligé :

« Les Sakhalava semblent avoir horreur de tout travail pénible et continu. Ils ne se mettent pas moins de deux ou trois cents pour faire la besogne d'une vingtaine d'Européens. » 8

1 *Bulletin de la Société de Géographie*, 2^e sem. 1846, p. 28.

2 Voir plus haut.

3 *Bulletin de la Société de Géographie*, 2^e sem. 1857, p. 450. Il parle à l'assemblée générale du 27 novembre.

4 « Rapport sur les travaux de la Société de Géographie et sur les progrès des sciences géographiques pendant l'année 1858 », dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, 1^{er} sem. 1859, pp. 5-7.

5 De la Roquette conclut ainsi un article-fleuve sur les « Nouveaux États et territoires des États-Unis de l'Amérique septentrionale » (*Bulletin de la Société de Géographie*, 2^e sem. 1851, pp. 241-312) : « Compris dans l'acquisition de la Louisiane, le *Territoire indien* est devenu, depuis vingt ans, la demeure des tribus qu'on a éloignées de leurs anciennes résidences dans les sections orientales des États-Unis. On pense que le dessein du gouvernement a été de préserver ces Indiens du contact des blancs, et, en les plaçant dans des conditions favorables, en favorisant parmi eux l'établissement des missionnaires, de les amener graduellement au christianisme et à la civilisation. Cette politique paraît avoir déjà produit d'heureux résultats et inspire des espérances pour l'avenir. » Comme l'écrit Gérard Leclerc (*Anthropologie et colonialisme. Essai sur l'histoire de l'africanisme*, thèse de III^e cycle, Paris, 1972, 256 p., p. 34), l'idéologie du colonialisme est un « messianisme moralisant et scientifiant » : le colonisateur apporte la civilisation en échange de la mise en valeur de ressources inexploitées. Mais on verra plus loin que l'idéologie véhiculée par la Société de Géographie est aussi peu colonialiste que par le passé.

6 Par exemple, au début du numéro de novembre 1843 du *Bulletin de la Société de Géographie* sont pour la première fois publiés deux portraits d'indigènes.

7 *Op. cit.*, p. 17. D'autres aspects ou pistes de recherche ont été vus au colloque de l'E.N.S. *Sciences de l'homme et conquête coloniale. Constitution et usages des sciences humaines en Afrique (XIX^e-XX^e siècles)* (1977), Presses de l'ENS, 1980, 250 p.

8 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1^{er} sem. 1844, p. 390.

Les Malinke ? Ils « sont fourbes, lâches, et surtout très enclins au vol [...]. Les Malinke sont grands, robustes, assez bien faits en général, mais très indolents. Il est assez commun de rencontrer chez eux des difformités. »¹ Quant aux Annamites, Bineteau les décrit ainsi en 1862 (2) :

« Hommes et femmes sont d'une laideur affreuse et d'une saleté révoltante ; ils exhalent une abominable odeur d'huile de coco, et leur dégoûtante habitude de mâcher continuellement du bétel ajoute encore à la répulsion qu'ils inspirent. »

Il rapporte à propos des Cochinchinois que leurs mœurs « sont excessivement relâchées ; les femmes y sont d'une impudeur extrême et nullement attrayantes ; il y a non seulement parmi eux une débauche incroyable, mais encore ils ne se font pas scrupule de livrer leurs femmes aux étrangers » !

Le *Bulletin de la Société de Géographie* n'a pas l'exclusivité de ce racisme : au cours du premier semestre de 1864, Vivien de Saint-Martin publie dans *Le Tour du monde* sa « revue géographique », qui est aussi raciste à l'égard des Indochinois. On peut nuancer ma remarque en notant qu'au cours des vingt premières années de la Société, quelques isolés avaient déjà fait entendre cette tonalité, comme Dumont d'Urville déclarant les indigènes de Vanikoro « grossiers et stupides »³. Il est intéressant de constater que l'un au moins des géographes de cette étude, et non des moindres puisqu'il s'agit de Vivien de Saint-Martin, lia⁴ en 1864 la supériorité générale de la race blanche et la multiplication des découvertes, car « les races de couleur, au contraire, ont une tendance incontestable à se refermer chez elles, à n'enseigner et à ne recevoir rien que par contrainte. »

Racisme d'hommes imbus de leur double supériorité d'Européens et d'intellectuels, avec évidence, mais il ne fut jamais aussi extrême et doctrinal que celui du comte Arthur de Gobineau (1816-1882), sur les idées duquel la Société de Géographie de Paris eut d'ailleurs à se prononcer en 1856 après réception de son récent *Essai sur l'inégalité des races humaines*, accompagné d'une lettre d'explication, et dont Armand de Quatrefages de Bréau rendit compte de manière critique, en un long rapport⁵. Anthropologue monogéniste⁶, Armand de Quatrefages de Bréau (1810-1892) avoue s'être « à peu près constamment trouvé en guerre avec l'auteur », relève

1 *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1860, p. 343.

2 Date symptomatique. *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1862, p. 272.

3 Voir plus haut.

4 À la séance du 15 juillet 1864, cf. *Bulletin de la Société de Géographie*, août 1864, p. 127.

5 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1857, pp. 195-241.

6 Cf. P.Brasseur, « Le mot *nègre* dans les dictionnaires encyclopédiques français du XIXe siècle », *Cultures et développement*, Louvain, 1976, tome 8, pp. 579-594, p. 588, note 38, Jean Boissel, *Gobineau polémiste...*, textes choisis, J.-J.Pauvert, 1966, 188 p. & *Gobineau, l'Orient et l'Iran*, Klincksieck, 1973, 476 p.

ses contradictions, critique le vague de la notion de race chez Gobineau, mais écrit toutefois :

« L'inégalité des races humaines est un fait : sur ce point pas de contradiction possible, à moins de vouloir tomber dans les exagérations et les assertions évidemment controuvées dont quelques ultra-négrophiles ont cru utile de charger leur brochure. Mais suit-il de là pour quelques-unes d'entre elles, comme l'admet M. de Gobineau, que cette inégalité aille jusqu'à l'inaptitude absolue à s'élever au-dessus de l'état sauvage ? Je ne le pense pas. » De Quatrefages ajoute : « Dans tout son livre, M. de Gobineau affirme la supériorité de la race blanche et partout il déplore qu'elle perde cette supériorité ou du moins qu'elle s'abaisse par ses croisements avec les autres races. Je concède volontiers le premier fait, mais nullement le second. »

Si la Société repousse les écrits de Gobineau, elle accueille ceux de Faidherbe avec empressement, encore ne s'agit-il pas du même registre, car Faidherbe incarne puissamment l'esprit laïc et antireligieux d'un républicain confronté en Afrique noire à un Islam jugé ultrareligieux, fanatique et destructeur. Ce fils de commerçants fit à Polytechnique de médiocres études et des dettes de jeu, partit pour l'Algérie en 1843, fut en 1846 en garnison à Belfort, puis à Lille ; en 1848, il devient chef-adjoint du génie à la Guadeloupe, où il se montre abolitionniste. Il continue à pérégriner : la France en 1849, de nouveau l'Algérie, le retour en métropole en 1852, et enfin, date et départ décisifs, le Sénégal en 1852, où il devient sous-directeur du génie. Dès l'année suivante, il écrit à la Société de Géographie, pour « demander des instructions relatives aux recherches géographiques et ethnologiques qu'il peut faire pendant un séjour dans la Sénégambie » et pour présenter « quelques renseignements intéressants qu'il a déjà pu se procurer sur les tribus de la rive droite du Sénégal... »¹ Il apprend au Sénégal les langues locales, étudie l'histoire, dirige des explorations ; dans le même temps, son avancement est rapide : chef de bataillon en 1854, lieutenant-colonel deux ans plus tard, colonel en 1858, alors qu'il est devenu dès 1854 — il n'a alors que 36 ans — gouverneur du Sénégal, poste qu'il conserve jusqu'en 1861 et retrouve de 1863 à 1865, après un bref et nouveau séjour en Algérie. Qu'était Léon Faidherbe ? Un gouverneur autoritaire, nous disent ses biographes, mais aimant les Noirs (et les Noires²), les défendant contre certains projets de la métropole³, aimant connaître le pays, où il crée, en 1857,

¹ *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1853, p. 342.

² Il a eu un fils d'une Sénégalaise, ce qui ne l'empêche pas d'épouser en 1858 une nièce, dont il eut trois fils.

³ « En 1858, le gouvernement métropolitain ayant autorisé, sous le nom euphémique d'immigration, l'engagement pour les Antilles de travailleurs pris sur la côte occidentale d'Afrique, il fait connaître officiellement qu'il ne peut admettre pareille entorse à la politique de libération et jette fièrement sa démission dans la balance. » (G.Hardy, *Faidherbe*, Éditions de l'Encyclopédie de l'Empire français, 1947, 157 p. Je reprends à cet auteur et à la notice de Pierre Gentil dans *Hommes et Destins, dictionnaire biographique d'Outre-Mer*, n° 2 de la nouvelle série des Travaux et Mémoires de l'Académie des Sciences d'Outre-Mer, 6 tomes dont l'un en deux vol., Paris, 1975-1986, tome I, pp. 230-234, le cadre général de cette biographie. Mais un livre majeur est récemment paru, celui de B.Niang, *Le gouverneur Faidherbe à Saint-Louis et au Sénégal (1854-1861/1863-1865). Mythes et réalités dans l'œuvre du précurseur de la colonisation française en Afrique occidentale*, L'Harmattan, 2021, 343 p.

une « commission de la carte de Sénégambie », où il multiplie les missions d'exploration. Un homme mal vu des bureaux du ministère de la Marine, qui « gardent une sourde rancune à cet officier du génie qui occupe une place habituellement réservée à un marin et criblent de coups d'épingles un épiderme particulièrement sensible » 1, mal vu aussi à cause de ses idées républicaines 2.

Avant même d'adhérer en 1855 (3) à la Société de Géographie, il a vite noué des liens, sous la forme de relations épistolaires fréquentes : après le premier contact, présenté plus haut, il propose le 12 mars 1853 ses services « pour faire faire, si c'était possible, quelques pas à la géographie et à l'ethnologie de l'Afrique septentrionale » 4 ; nouvelle lettre le 15 février de l'année suivante 5, et encore le 1er novembre 6. En 1860, le *Bulletin* publie de lui trois lettres à Jomard et une à d'Avezac 7 : il a donc avec la Société de Géographie une correspondance suivie. En 1856, la Société édite des *Questions et Instructions* 8 qui, au contraire de celles de 1824 (9), ne sont pas du tout générales, mais adressées nominalement à des voyageurs, et souvent rédigées par plusieurs géographes. L'une de ces instructions, écrite par Jomard seul, concerne Faidherbe. Le même Jomard lit au cours d'une séance « un mémoire fort développé que lui a adressé M.Faidherbe sur les tribus arabes et berbères du Sénégal » 10. On sait aussi 11 que Faidherbe faisait insérer dans les bulletins officiels de la colonie les rapports géographiques de ses collaborateurs et ses travaux personnels sur l'ethnologie et l'histoire africaines. En 1861, Faidherbe demanda discrètement à la Société, par l'intermédiaire de son aide de camp, Vincent, d'appuyer dans la capitale son action 12. Tout ceci, jusqu'à présent, ne concerne pas directement mon propos et n'est pas bien original, mais un texte au moins de Faidherbe 13, publié dans le *Bulletin* 14 au moment même où il devient gouverneur,

1 G.Hardy, *op. cit.* D'où, peut-être, le recours à la Société de Géographie.

2 Son père était royaliste, mais mort tôt.

3 *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1855, pp. 323 & 327.

4 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1854, pp. 129-130.

5 *Ibid.*, pp. 271-272.

6 *Ibid.*, 1er sem. 1855, pp. 34-35.

7 *Ibid.*, 1er sem. 1860, pp. 512-513, 2e sem. 1860, pp. 213 & suiv. & pp. 282-283.

8 *Questions et instructions pour les voyageurs et toutes les personnes qui s'intéressent aux progrès de la Géographie. Deuxième série*, Paris, s.d. (1856), 112 p. Une version dactylographiée de cette thèse contenait une annexe G, formée des fac-similés de la page de titre et de la table des matières de cette publication.

9 *Questions proposées aux voyageurs et à toutes les personnes qui s'intéressent aux progrès de la Géographie. Première série*, Paris, s.d. (1824), 48 p. **Voir annexe D.**

10 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1853, p. 348.

11 Cf. G.Hardy, *Histoire de la colonisation française*, Paris, 1938, VIII+348 p., p. 206.

12 *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1861, p. 37. H.Vincent : « M.Faidherbe, au moment où son administration porte déjà ses fruits, a plus que jamais besoin du soutien du gouvernement et de l'appui moral des Sociétés savantes : l'un et l'autre ne lui feront pas défaut. »

13 J'aurais pu citer un autre article, paru la même année (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1854, pp. 89-112), de la même veine, sur « Les Berbères et les Arabes des bords du Sénégal ».

14 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1854, voir notamment pp. 277-279.

précise le portrait hagiographique ou angélique brossé de lui dans l'historiographie coloniale traditionnelle, et, par son intermédiaire, dans l'histoire générale et les manuels scolaires ¹. Il y écrit, en effet :

« Rien n'égale l'impudente mauvaise foi des musulmans, quand les préjugés religieux sont en cause. Comme en serait-il autrement d'une doctrine qui érige le mensonge en devoir et en général tous les crimes en œuvres méritoires, quand il s'agit de l'intérêt de la religion ; d'une doctrine qui annule la raison devant la foi ? [...] Un peuple qui, misérable comme il est, se pose sur la terre comme l'ennemi de tous les autres, qu'il confond dédaigneusement sous la dénomination d'infidèles, doit être, d'après son désir même, traité comme l'ennemi de l'humanité et traqué comme une bête fauve. [...] il serait déraisonnable et lâche de supporter le mépris et les mauvais traitements de ces hordes sauvages et féroces du désert et de leurs néophytes noirs, de laisser leur doctrine s'étendre sous nos yeux, et étouffer les germes chrétiens et civilisateurs que les nations de l'Europe ont déposé le long de la côte d'Afrique. Relevons les noirs idolâtres inoffensifs que les Arabes foulent impitoyablement aux pieds, crions haro sur le *Koran*, qui sème en Afrique la haine parmi les hommes et substituons-lui l'Évangile, qui secourt le Samaritain blessé. » ²

Certes, Faïdherbe est violemment hostile aux Musulmans d'Afrique occidentale, « hordes sauvages et féroces du désert », peuple à traiter « comme l'ennemi de l'humanité », mais il n'a pas tout inventé, et dans sa thèse qu'on ne relit pas assez, Charles Tailliar (1869-1958) ³ a eu raison de noter qu'avant la conquête de l'Algérie déjà la religion musulmane était jugée « mensongère et hypocrisie », « religion fausse évidemment, grossièrement superstitieuse ». Mépris et haine, alors, sûrement, de ce qu'on connaît très mal ⁴. Il n'en demeure pas moins que Faïdherbe est l'un des premiers Français à insister sur les risques, à long terme, de l'islamisation de l'Afrique subsaharienne. Dans un autre registre et un autre pays, Livingstone, à

¹ C'est ainsi que G.Pradalié dans son « Que sais-je ? » sur le Second Empire parle de sa « sincère amitié pour l'indigène » et dit qu'il fut « frappé par la force de l'Islam, pour lequel il restera toujours très respectueux » (p. 102) ! Tandis que le manuel de la classe de Première de M.Chaulanges et J.-M.d'Hoop (Delagrave éditeur, édition de 1970, p. 348) écrit : « Par son activité, par sa bienveillance envers les indigènes, par son souci de respecter leur civilisation et leur religion musulmane, il a donné le modèle d'une colonisation efficace et humaine » ! L'historiographie coloniale récente n'échappe pas à ce travers et à ce cliché. Par exemple, dans l'ouvrage, par ailleurs remarquable, *West Africa : the former French States*, Englewood Cliffs, New Jersey, 1967, VIII+183 p., J.D.Hargreaves évoque (p. 93) l'hostilité générale des Français envers l'Islam, spécialement chez ceux qui avaient une expérience personnelle de la résistance arabe à la France en Algérie, et dit qu'il y eut des exceptions, ce qui est exact, mais il cite comme exemple d'exception Faïdherbe lui-même ! Par contre, Roger Pasquier a noté (p. 67 de l'ouvrage dirigé par H.Deschamps, *Histoire générale de l'Afrique noire, de Madagascar et des archipels*, tome II, *De 1800 à nos jours*, PUF, 1971, 720 p.) que Faïdherbe dénonçait le danger que représentaient « les forces fanatisées de l'Islam ». Faïdherbe « attend toujours son biographe » ajoute (p. 82) le même auteur, que je ne puis qu'approuver !

² Pour son usage personnel, Faïdherbe était bien sûr dépourvu de croyance religieuse : il incarne l'anti-islamisme d'un républicain laïc fêru de progrès et d'humanité.

³ Ch.Tailliar, *L'Algérie dans la littérature française. Essai de bibliographie*, Thèse, Champion, 1928, IV+662 p., reprint Slatkine, 1998, 466 p.

⁴ « L'ignorance, à cette date [1830], des choses et des gens de la Régence d'Alger était à peu près absolue : les relations des captifs, des missionnaires, des agents consulaires gisaient, pauvres livres jamais lus, dans quelques bibliothèques ; quant aux archives des ministères de la Guerre, de la Marine, des Affaires étrangères, de la Chambre de Commerce de Marseille, dont les fonds algériens sont assez riches, elles étaient inexploitées. » (*op. cit.*, p. 45). Les citations précédentes sont de la page 16.

cause de son immense popularité, et de ses *best-sellers* 1 va apitoyer la Grande-Bretagne et le monde entier « sur les malheureux noirs soumis aux razzias des esclaves arabes venus de Zanzibar » et cette pitié servira plus tard de paravent aux préoccupations sordides de l'impérialisme colonial 2.

Plus tard, Faidherbe, quant à lui, devait devenir à 52 ans le « héros de l'armée du Nord » et entamer, après sa mise en disponibilité en 1875 (3), une carrière politique républicaine : représentant du Nord en juillet 1871, il avait démissionné en décembre, mais il fut élu en 1879 sénateur par le même département. Figé dans son prestige et sa double légende de général républicain et colonisateur, très moralisateur et « père-la-vertu », il eut les honneurs de la grande chancellerie de la Légion d'Honneur en 1880 et de la participation aux activités d'assez nombreuses Sociétés savantes que lui valurent son passé et ses travaux 4 ; il écrivait à l'occasion à la Société de Géographie de Paris de petites notes érudites 5. Son grand prestige, son œuvre, sa participation glorieuse à la guerre de 1870, devaient perpétuer la tradition manichéenne opposant le Noir et l'Arabe, partagée par les coloniaux et les métropolitains français pendant très longtemps et lui survivre, dans le cadre d'une France républicaine, laïque et coloniale 6.

À temps nouveaux, problèmes inusités, qui s'avèrent de nature politique. Les relations avec Bourbons et Orléans avaient été toujours bonnes ou excellentes. Mais, en 1848, la Société de Géographie a manqué du flair politique dont elle avait fait preuve avant l'été 1830 : le printemps du peuple français la surprend totalement. S'il ne gêne, sur le moment, nullement ses activités, il s'avère n'être pas le printemps et l'illusion lyrique des géographes, qui se permettent dès juin 1848

1 Il séjourne en Angleterre en 1865.

2 R. & M. Cornevin, *Histoire de l'Afrique des origines à la Deuxième Guerre mondiale*, Payot, 3e édition, 1970, 437 p., p. 277.

3 Il fut alors chargé par le gouvernement d'une mission scientifique en Haute Égypte.

4 Il avait été président de l'Académie d'Hippone après 1865 ; il fut membre de la Société de Géographie de Lille, qu'il appelait sa « chère Société », de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres après 1884. Faidherbe mourut à Paris en 1889. Bibliographie dans R. Delavignette & Ch.-A. Julien, *Les constructeurs de la France d'outre-mer*, Paris, Corrêa, 1946, 525 p., p. 263, et dans la biographie écrite par G. Hardy et déjà citée. Voir aussi la notice par P. Gentil dans *Hommes et Destins, dictionnaire biographique d'Outre-Mer*, n° 2 de la nouvelle série des Travaux et Mémoires de l'Académie des Sciences d'Outre-Mer, tome I, pp. 230-234 & tome V, pp. 202-203.

5 Voir par exemple une lettre écrite de Lille le 10 octobre 1876, « Sur les nouvelles inscriptions trouvées dans l'île de Fer » (*Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1876, pp. 528-529).

6 Dans *Les constructeurs de la France d'outre-mer*, Paris, 1946, 525 p., R. Delavignette & Ch.-A. Julien avaient cité le discours de distribution des prix de Saint-Louis (14 juillet 1860), où on peut lire : « vous n'êtes nullement obligés d'imiter les arabes dans leurs coutumes, dans leurs mœurs, dans leur ignorance, dans leurs vices, dans leur malpropreté, dans leurs idées arriérées, dans tous leurs travers » (pp. 247-249). Le racisme de Faidherbe semble avoir déteint sur l'un au moins de ses biographes, tout en changeant de victimes. M. Martin (notice pp. 162-174 de l'hagiographie O. Lesourd dir., *Pionniers et colonisateurs*, Paris, Lesourd, 1944, VII+350 p.) écrit (donc l'année de Brazzaville) : « Il fallut cependant s'y reprendre à plusieurs reprises, car le nègre est lent à comprendre la leçon infligée » et autres formules semblables...

quelques allusions très voilées ¹, car le gouvernement républicain se méfie de leur idéologie véhiculant un orléanisme trop bon teint. En 1848, on ne trouve même personne qui ait l'audace d'accepter la présidence, et c'est d'ailleurs une chance pour Jomard, qui, enfin, réussit à devenir président ! En quelques mois, les géographes paient des années de faveurs monarchiques : plus de facilités, de subventions diverses, et cela à une époque déjà financièrement difficile pour eux. Il leur faut maintenant non plus solliciter mais quémander ² ; c'en est vraiment trop, aussi les résultats de l'élection présidentielle du 10 décembre 1848 sont-ils accueillis avec soulagement : à l'assemblée générale du 19 janvier 1849, Louis Vivien de Saint-Martin exprime, en sa qualité de secrétaire général, le sentiment de tous, en déclarant :

« L'année qui vient d'expirer a vu éclater une de ces crises néfastes que les peuples, au nom de la raison méconnue et de la civilisation outragée, voudraient plus tard pouvoir effacer de leurs annales. Nos travaux ont dû se ressentir profondément des circonstances que nous avons traversées [...]; quand les plus odieuses profanations, quand les doctrines les plus monstrueuses ne craignent plus de se produire au grand jour avec un cynisme brutal [...] qui donc pourrait encore apporter un esprit calme et libre à ces études qu'en d'autres temps les nations honorent et que les gouvernements encouragent ? » ³.

Sur le plan des effectifs, déjà sérieusement restreints par rapport à ceux de la lancée du mouvement, l'accident est très sérieux, comme je l'ai montré, car il est de très sévère ampleur et de longue résorption.

Cet effacement et cette réaction font penser au temps d'arrêt marqué par progrès et Sociétés agricoles sous la Deuxième République dans la région alpine, à l'exception du Vaucluse et de la partie occidentale de l'Isère, songer au rôle politique considérable joué par certaines Sociétés agricoles comme la Société pratique d'agriculture de Saint-Laurent de Mure ⁴. Analogie aussi avec le désarroi provoqué par Février 1848 à la *Revue des Deux Mondes*, et ressemblance avec l'hostilité de cette publication envers la République ⁵.

1 Dans le discours prononcé par de la Roquette, vice-président, à l'assemblée générale du 16 juin 1848 : « Une circonstance fortuite, l'éloignement de Paris de M. Molé, m'appelle aujourd'hui à l'honneur de présider cette assemblée générale. Tout en appréciant cette flatteuse distinction, à laquelle je n'avais aucun droit de m'attendre, je regrette avec vous de ne pas voir ce fauteuil occupé par un des hommes éminents que vous êtes habitués à y voir siéger » (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1848, p. 329). On avouera que le voile est épaissi à dessein et l'allusion discrète. D'ailleurs, même dans les petits billets et lettres les plus personnels et les plus intimes des archives de la Société, les mentions politiques sont inexistantes.

2 Jomard, président, donc, demande une subvention au ministère de l'Instruction publique. Celui-ci accorde « une somme de 500 francs à titre d'encouragement éventuel » (*Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1848, p. 242) !

3 *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1848, p. 264.

4 Cf. Ph. Vigier, *La Seconde République dans la région alpine. Étude politique et sociale*, Paris, 1963, tome II, *Les paysans (1849-1852)*, 527 p., pp. 51-60.

5 Cf. G. de Broglie, *Histoire politique de la « Revue des deux mondes »*, Paris, 1979, 384 p., chapitre III.

À la fin de cette année 1848, les géographes, hommes d'ordre, ont retrouvé le chemin du pouvoir, qui maintenant est pour une bonne part à l'Élysée, où une députation va présenter la collection des *Mémoires* de la Société : l'accueil « flatteur » qu'elle reçoit de Louis-Napoléon Bonaparte « fait espérer que les encouragements du gouvernement viendront l'aider à poursuivre ses utiles travaux. »¹ Un an après l'élection présidentielle, le 15 décembre 1849, la Société sollicite la protection du Prince, rappelant évidemment l'« Oncle immortel [qui] a ordonné plus d'une expédition savante au milieu des difficultés de la guerre »², dont celle à laquelle Jomard participa, bien sûr. La Société de Géographie de Paris retrouve ici l'une de ses traditions, l'un de ses traits qui restent parmi les mieux inscrits, mais il en est d'autres qui s'effacent.

J'ai montré que la Société de Géographie avait, dans les deux précédentes décennies, bénéficié d'un contexte favorable, tissé par la naissance et par le développement de nombreuses publications maritimes et géographiques. À partir de 1860, elle subit la concurrence d'une revue dynamique, qui connut un très grand succès, prenant d'un seul coup la clientèle virtuelle que la Société de Géographie n'avait pas su attirer à son *Bulletin* : le *Tour du Monde*³.

Quels étaient les buts de cette publication ? Ils furent nettement exprimés à deux reprises, dès le premier numéro, dans deux « prospectus »⁴. L'un dit :

« Le public n'aimerait-il pas à être exactement informé de ce que font les voyageurs contemporains de tous les pays dispersés à la surface des terres et des mers ? Ne lui plairait-il pas de les suivre dans leurs pérégrinations, de voir lui-même ce qu'ils voient, d'être en un mot le témoin oculaire de leurs luttes, de leurs aventures heureuses ou malheureuses, de leurs découvertes ? [...] Faire avec nous le tour du monde, ne ne serait point d'ailleurs entreprendre un simple voyage de circumnavigation. La traversée sera plus longue et plus variée. La terre est encore loin d'être parfaitement connue dans toutes ses parties [...] Dans les contrées mêmes que nous nous vantons de connaître depuis longtemps, que d'études neuves encore à faire, ou qu'il est indispensable de recommencer ! »

1 *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1849, p. 344.

2 Lettre du 15 décembre 1849, dans le colis n° 65 (notice n° 4213) des archives de la Société de Géographie de Paris.

3 *Le Tour du Monde. Nouveau Journal des voyages publié sous la direction de M. Édouard Charton et illustré par nos plus célèbres artistes, chez Hachette*. 1860-1914. Sous-titre devenu : *Journal des voyageurs et des voyageurs*. Une étude sur lui, celle de Jean Étienne, *La revue « le Tour du Monde » (1860-1914). Étude d'ensemble et tables*, Paris, Les Fiches bibliographiques, 1977, 148 p., réédition, Librairie Le Tour du Monde, 1996, 147 p., et un mémoire de maîtrise, Bruno Adam, *Presse, voyage et montagne au XIXe siècle dans « le Tour du Monde »*, Nancy II, 1979, consultable chez Hachette. Un autre mémoire a été rédigé en 1987-1988, sous la direction de Philippe Vigier, à Paris X-Nanterre, par Mlle Hochart et Mme Sicard.

4 Même titre : « Notre but ».

Rien de bien neuf pour nous, et certaines expressions semblent textuellement reprises aux géographes. Le second « prospectus » rend le même son, mais en se voulant plus « accrocheur » :

« *Le Tour du Monde* a pour but de faire connaître les voyages de notre temps, soit français, soit étrangers, les plus dignes de confiance, et qui offrent le plus d'intérêt à l'imagination, à la curiosité ou à l'étude. Il admet de préférence les relations inédites, mais il a place aussi pour celles qui, déjà publiées, ne sauraient être omises dans un tableau complet des explorations contemporaines de notre globe. *Le Tour du Monde* n'est, du reste, destiné à aucune classe spéciale de lecteurs... »

Les articles du *Tour du Monde*, qui ne concernent que des récits de voyage, sont en général plus courts, de lecture plus facile, plus agréable ¹, que ceux du *Bulletin de la Société de Géographie* ; ils sont moins ardu, moins scientifiques ; de toute évidence, le « grand public » est visé. Une grande attention est portée aux habitants des régions traversées et visitées, dans le texte comme dans les gravures, et à leur vie quotidienne, aspect que l'on retrouvera chez Jules Verne ; il y a un certain goût, dans les articles de la partie « chronique » et dans les illustrations, pour les événements dramatiques, naufrages, pertes d'expéditions, scènes de chasse, et ici encore s'impose la comparaison avec les *Voyages extraordinaires* verniens. Les illustrations sont nombreuses et souvent de bonne qualité ², parfois humoristiques ³. Les cartes et les plans sont fréquents ⁴, ce qui traduit le souci du rédacteur en chef Édouard Charton ⁵, qui demande « à tous les voyageurs le tracé fidèle des contrées qu'ils ont parcourues » ⁶. Le format est plus grand qu'à la Société de Géographie, moins maniable, mais plus lisible, le papier est de meilleure qualité... L'abonnement annuel n'était pas bon marché : 26 francs, mais l'achat au numéro permettait de s'offrir pour 50 centimes de récits de voyage...

On peut noter, aussi, le désir, quant à la présentation des indigènes, de se situer entre le mythe du « bon sauvage » et la position des géographes : la révolte des colonisés est comprise, et ils sont conviés à s'associer avec l'homme blanc « à l'œuvre de la civilisation universelle » ⁷, ce qui ne se comprend que par le passé saint-simonien d'un Édouard Charton que je présenterai bientôt. *Le Tour du Monde* est nettement colonialiste, se proposant de parler beaucoup des colonies, « si belles et si riches, où nous oublions trop que battent aussi des cœurs français » ⁸ ; l'actualité

1 De plus, il y a souvent des articles à suivre sur deux ou plusieurs numéros.

2 Le premier volume de 1860 en a 185, pour 420 pages. La table des gravures du 2^e semestre de 1862 fait 6 pages ! Dans le volume du 1^{er} semestre 1864, il y a 277 gravures pour 430 pages.

3 Voir juillet à décembre 1861, en particulier.

4 21 pour le 1^{er} volume de 1860.

5 Cet intéressant géographe sera présenté plus loin.

6 Avant-propos du 2^e sem. 1862.

7 Page 2 du 1^{er} prospectus, en tête du numéro 1.

8 Page 2 du 1^{er} prospectus, en tête du numéro 1.

coloniale est suivie de près : le premier trimestre de 1862 voit ainsi paraître un nombre inhabituel d'articles sur le Mexique. La revue s'intéresse à la Société de Géographie, dans la partie « chronique », le cas échéant *Le Tour du Monde* consacre une note aux prix proposés par elle ¹, et fait appel à la plume de ses membres ². La Société de Géographie de Paris n'en éprouve nulle aigreur, au contraire elle salue avec sympathie la nouvelle revue, y voyant « une éloquente réponse à ceux qui accusent l'indifférence du public français pour tout ce qui touche au domaine de la géographie » ³. L'accueil fut favorable aussi de la part de Victor Duruy ⁴, très favorable de celle d'un Vivien de Saint-Martin que nous avons vu déplorer l'élitisme de la Société de Géographie : « *Le Tour du Monde* a résolu, pour la première fois en France, le problème que les expériences antérieures avaient fait regarder comme à peu près désespéré, de réunir un public très nombreux autour d'un journal essentiellement consacré aux choses géographiques » ⁵. Il est vrai que Vivien de Saint-Martin, auteur Hachette, principal rédacteur de *L'Année géographique*, publication Hachette ⁶, était difficilement impartial envers un *Tour du Monde*, lui aussi édité par la maison du boulevard Saint-Germain. Celle-ci, qui connaît un vif essor à l'époque, commence à s'intéresser aux guides touristiques, aux récits de voyages, aux relations des explorateurs... La publication vedette, *Le Tour du Monde*, connut un succès immédiat et n'allait pas tarder à rapporter des sommes considérables, rien que par les traductions et la vente des gravures sur bois qui l'illustraient ⁷.

Le Tour du Monde est la seule nouvelle publication géographique de la présente période ⁸. Les autres sont en effet nées antérieurement ou prennent la succession d'anciennes publications. Les *Nouvelles Annales des Voyages*, que j'ai présentées plus haut, poursuivent ⁹ leur existence, sous la direction de Vivien de Saint-Martin, puis de Victor-Adolphe Malte-Brun ; peu de changements les concernent : elles rendent désormais compte très régulièrement des activités de la Société de Géographie, ainsi que de celles d'autres Sociétés savantes, Jules Duval y

1 Voir le premier vol. de 1860, p. 48, par exemple.

2 Élisée Reclus, par exemple, dans le premier vol. de 1860, p. 196.

3 *Bulletin de la Société de Géographie*, 2^e sem. 1860, p. 325. Voir aussi 1^{er} sem. 1860, p. 196.

4 Lettre du 1^{er} août 1860, citée dans le tome d'avril-juin 1861, p. 337.

5 *L'Année géographique*, 1863, p. 412.

6 Voir plus loin. Je rectifie l'erreur de Numa Broc (« L'établissement de la Géographie en France : diffusion, institutions, projets (1870-1890) », *Annales de Géographie*, n° 459, oct. 1974, pp. 545-568, p. 551) : *L'Année géographique* n'est pas une publication de la Société de Géographie de Paris.

7 Cf. J. Mistler, *La librairie Hachette de 1826 à nos jours*, Hachette, 1964, 407 p., pp. 118, 207, 257 & suiv., 263 & suiv.

8 À l'exception du très éphémère (1844-1847) *Annuaire des voyages et de la géographie. Pour l'année... , par une réunion de géographes et de voyageurs*. Petits volumes maniables, de vulgarisation, au contenu assez semblable à celui du *Bulletin de la Société de Géographie*, sauf l'aspect de vulgarisation, justement.

9 Jusqu'en 1865, tout au moins.

publie **1** un article sur la « formation du domaine colonial de la France », extrait de son ouvrage sous presse *Les Colonies et la politique coloniale de la France...*

Le même article parut dans les *Nouvelles Annales de la Marine et des Colonies* **2**. Celles-ci **3** n'étaient autres que la suite des *Annales maritimes et coloniales*, ou tout au moins de leur partie « sciences et arts », c'est-à-dire non-officielle. Le contenu n'éprouva guère de changements ; elles se voulaient « le centre où aboutiront toutes les matières premières maritimes : les rapports d'explorateurs, des commandants des bâtiments de l'État, les rapports de mer des capitaines au long cours, les documents qui ont trait à l'agriculture, à l'industrie, au commerce, les analyses des principaux voyages publiés en langue étrangère, etc. » **4**

La *Revue coloniale* **5** se présente comme un *Extrait des Annales maritimes et coloniales* ; elle est originale à deux titres. Elle a très peu de cartes, mais des statistiques ; elle accorde une très grande importance, « officielle » en quelque sorte, à la traite des Noirs, à l'esclavage et à l'émancipation des Noirs, préoccupations absentes, on l'a vu, de la Société de Géographie ; elle porte un très grand intérêt aux colonies étrangères. En 1859, elle devient pour deux ans *Revue algérienne et coloniale* et est alors publiée par l'éphémère ministère de l'Algérie et des Colonies **6** : la traite des Noirs disparaît pratiquement, l'attention portée aux colonies étrangères devient minime ; en revanche l'Algérie prend, bien sûr, une grande importance, et il y a beaucoup de comptes rendus d'explorations. En 1861, nouveau changement, en *Revue maritime et coloniale*, titre qui devait durer jusqu'en 1898 (**7**) ; l'Algérie perd son éphémère prééminence, sans que les colonies étrangères retrouvent une quelconque importance. Les statistiques gardent la leur **8** ; mais les cartes deviennent nombreuses, ainsi que les études consacrées à la marine militaire française et aux marines étrangères.

Il faut enfin joindre à la comparaison avec ces revues, au polymorphisme parfois étonnant, la confrontation avec le contenu des nouvelles publications géographiques dans les pays étrangers. Hors des frontières, il y a celle des publications des Sociétés de Géographie plus jeunes que celle de Paris. Les États allemands se distinguent par le grand nombre et l'intérêt de leurs publications

1 Avril-juin 1864. Le personnage sera présenté plus loin.

2 Tome 32, pp. 11-30.

3 1849-1864.

4 Prospectus en tête du numéro de janvier 1859.

5 1843-1858. Un volume et une pagination par trimestre, puis par semestre (sauf 1843 : un seul volume).

6 Volume et pagination par semestre (sauf 1859 : un seul volume).

7 Volume et pagination par quatre mois. Remplacée en 1899 par la *Revue maritime* (1899-1928).

8 De très nombreux tableaux, en particulier.

géographiques. Les *Communications* du Docteur August Petermann (1822-1878) jouent un rôle analogue ; elles sont publiées par l'Institut Justus Perthes (1749-1816) fondé en 1785 dans la petite ville princière de Gotha et connu d'abord par son célèbre *Almanach*. Au XIX^e siècle, l'Institut s'orienta aussi vers la Géographie et la cartographie, notamment sous l'influence d'August Petermann (1822-1878), qui fonda à 33 ans les *Communications*. En 1855, commencèrent à paraître les *Communications... [du] docteur A. Petermann*, éditées par Justus Perthes à Gotha **1**. Cette publication capitale était elle aussi tournée vers l'exploration, qu'elle traitait sous forme d'« articles longs », de « notes géographiques », et de « littérature géographique » **2**. Elle fut aussi remarquable par le nombre de ses cartes, en couleurs, de très bonne qualité pour l'époque ; la cartographie était d'ailleurs l'une de ses préoccupations majeures. La revue se doubla d'un *Supplément* **3** contenant des articles de voyage — quelques-uns en langue étrangère **4** — , des gravures, des chromolithographies, de nombreuses cartes, dont certaines magnifiques, en couleurs.

La revue — j'écris bien la revue — de la Société de Géographie de Berlin, toujours dirigée par Ritter **5**, est, malgré ses nombreuses cartes rejetées en fin de volume, beaucoup plus austère et d'un contenu privilégiant désormais récits de voyages et comptes rendus de récits de voyages, contrairement à la déclaration d'intentions liminaire **6**, qui certes éliminait l'astronomie (!) mais agrégeait géologie, botanique et économie politique aux préoccupations berlinoises. D'ailleurs, elle regretta toujours de ne pouvoir financer d'expéditions, ce qu'exprima clairement Ritter lors du trentième anniversaire de la fondation :

« La Société en tant que telle avait certes noué des relations avec les sociétés sœurs, mais ne pouvait rivaliser avec celles-ci dans son activité, car ses moyens provenant exclusivement de particuliers étaient par conséquent limités, et elle ne pouvait donc mettre sur pied des expéditions semblables à celles qu'avaient organisées

1 *Mitteilungen aus Justus Perthes' Geographischer Anstalt über wichtige neue Erforschungen auf dem Gesamtgebiete der Geographie von Doktor A. Petermann*, Gotha, 1855-1878.

2 « Grössere Aufsätze », « Geographische Notizen », « Geographische Literatur ».

3 *Mitteilungen aus Justus Perthes' Geographischer Anstalt... Ergänzungsband*, Gotha, 1860-1878.

4 Comme, dans le numéro de 1861, celui de Guillaume Lejeune, « Ethnologie de la Turquie d'Europe », accompagné de sa traduction allemande (le tout sur deux colonnes).

5 *Zeitschrift (für Allgemeine Erdkunde mit Unterstützung) der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin....*, Berlin, à partir de 1853.

6 Tome I, p. 3. La *Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, née en 1828, avait des *Rapports* au contenu original et gros de conséquences pour l'avenir de la Géographie savante allemande : la géographie physique (à laquelle il est vrai l'ethnographie est curieusement annexée !) ainsi que la géographie « mathématique » et astronomique se taillaient la part du lion ; à l'inverse, l'exploration n'était présente que dans le cadre de la géographie historique et de l'histoire des découvertes, réduites à la portion congrue, ce qui était paradoxal vu l'action poursuivie par la Société. L'influence prépondérante de Carl Ritter, premier président, canalisait l'itinéraire intellectuel de la géographie érudite allemande en le faisant diverger d'avec son devancier français.

plusieurs d'entre elles 1. Notre société ne peut soutenir de telles entreprises que par ses conseils, non par des actes. » 2

Après sa mort, fut créée (vers 1860) une fondation Carl Ritter, destinée à recueillir dans ce but des fonds auprès des mécènes 3. La *Revue* de la Société de Berlin tempérait donc considérablement l'orientation des *Rapports* 4 en faveur de la géographie physique 5.

L'imitation semble être un trait « anglo-saxon » chez les géographes, si l'on considère que la Société américaine de Géographie et de Statistique se dota d'un *Bulletin* annuel (1852-1858) 6 qui exprima ainsi les buts de la Société : faire progresser géographie et statistique par des collections de livres et de cartes, des réunions mensuelles, la publication d'un *Bulletin*, un échange de correspondances avec les consuls, les missions et les officiers, toutes choses qui rappellent étroitement les préoccupations et les buts de Paris. Toutefois ce *Bulletin* est très court, totalement dépourvu de cartes et d'illustrations, et le *Journal* qui le continua comporta des cartes en couleurs et porta une grande attention aux États-Unis mêmes.

La revue de la Société viennoise de Géographie 7, autre émule, eut un contenu sensiblement original (rappelant pour partie celui du *Bulletin* parisien, de même qu'il y a des ressemblances dans le domaine social), avec des articles sur le canal de Suez, des « conseils aux voyageurs », mais très moderne par d'autres aspects : assez peu de récits d'exploration, mais beaucoup de géographie générale, physique et humaine. Le tout est divisé en deux parties, les « articles » formant une substance plus copieuse que les « relations des réunions de la Société de Géographie », et il y a assez peu de cartes. Même division dans les *Mémoires et Bulletin* de la Société de Géographie de Genève où les comptes rendus des séances sont très réduits, mais en revanche les cartes figurent en assez grand nombre.

1 Évidemment, seule la Royal Geographical Society était dans ce cas. Elle est donc assez directement visée ici.

2 Séance du 18 avril 1858. *Zeitschrift (für Allgemeine Erdkunde mit Unterstützung) der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*..., 1er sem. 1858, p. 430.

3 Particuliers et sociétés. *Zeitschrift (für Allgemeine Erdkunde mit Unterstützung) der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*..., 1er sem. 1863, p. 78 & 1er sem. 1864, p. 221.

4 *Monatsberichte über die Verhandlungen der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin* (Rapports mensuels des débats de la Société de Géographie de Berlin), Berlin, 1839-1853.

5 Voir plus haut.

6 Publié à New York. Devenu *Journal of the American geographical (and statistical) society of New York* (1859-1860 et 1870-1900, interrompu par la Guerre de Sécession). Les livraisons de 1857 et 1858 consistent, respectivement, en statuts, listes de membres, rapport annuel du bureau, et en statistique sur l'agriculture américaine.

7 *Mitteilungen der (Kaiserlich-Königlichen) Geographischer (in Wien) Gesellschaft*, Vienne, à partir de 1857. Reliure en volumes annuels.

En conclusion de cette partie du chapitre 2 consacrée aux changements et ruptures intervenus entre 1843 et 1864, on peut d'abord dire que dans le domaine mental la Société de Géographie de Paris sert toujours et souvent de référence explicite ou implicite : c'est une aînée qui a défini la géographie, noué des rapports avec les autres institutions de culture, méprisé la pratique au profit de l'éloquence et de l'écrit, créant un modèle de cadre social souvent imité à l'étranger, alors qu'à partir de 1842 ou 1843 la Société française somnole. Mais, ceci expliquant cela, elle ne s'ouvre en aucune manière au mouvement des nationalités qui parcourt déjà le siècle : par rapport à l'étranger elle maintient une neutralité et un apolitisme prudents ; il n'y a aucune anglophobie, alors qu'à la même époque le sentiment national est déjà particulièrement vif chez un Pasteur. Paris a aussi répandu la pratique des « correspondants étrangers », ce qui tend à constituer une vaste confrérie géographique. La Société française en a trente en 1840 : sept d'entre eux habitent les États-Unis, cinq la Grande-Bretagne, trois la Confédération germanique et trois le Danemark. Enfin, non seulement l'intérêt porté hors des frontières du royaume est fondamental, non seulement la Société française de Géographie récompense très souvent des voyageurs étrangers, mais le corps des géographes s'agrège toujours avec une grande facilité les étrangers.

L'étude des changements et ruptures intervenus entre 1843 et 1864 prouve qu'il y a eu diminution de l'importance de la Société de Géographie de Paris, ce que traduit l'hémorragie numérique des adhérents. Les causes profondes sont d'une part l'incompréhension même de la Société face à cette crise, et d'autre part les pertes de membres particulièrement actifs : disparaissent en effet Dumont d'Urville dès 1842, Warden en 1845, Eyriès l'année suivante, Jean Ladoucette en 1848, le baron Roger en 1849, Jean Roux de Rochelle la même année, puis le baron Walckenaër en 1852, et encore Pierre Daussy en 1860, etc. Il faut ajouter le peu de changements parmi les membres de la Commission centrale et l'inévitable sclérose de celle-ci ¹, « dont les renouvellement successifs n'avaient changé ni le noyau primitif ni les traditions. » ² Il n'est pas défendu de penser que s'y ajoutent également la petitesse du nombre des géographes qui écrivent articles et comptes rendus — la fécondité est le fait d'un petit groupe de géniteurs ³ — , la réduction de l'importance de la Marine,

1 Voir par exemple la liste des membres en 1859 (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1859, p. 2).

2 D'Avezac, secrétaire général de la Commission centrale à l'assemblée générale du 3 décembre 1841 (*Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1841, p. 475). Peu après que ces paroles eurent été prononcées, « tous les membres sortants ont été réélus à la presque unanimité » (*ibid.*, p. 476).

3 Dans le *Bulletin de la Société de Géographie* du 1er sem. 1842, 9 articles, comptes rendus ou notes, sur un total de 48, sont de Pierre Daussy ; dans celui du 1er sem. 1847, 5 sur 43 sont d'Albert-Montémont, 5 autres sont signés J.-D. (c'est-à-dire Jean-Denis Barbié du Bocage) ; dans celui du 2e sem. 1850, 11 sur 41 sont l'œuvre de De la Roquette ; dans celui du 1er sem. 1858, sur 9 comptes rendus, 4 sont faits par Alfred Maury ! De la même

surtout sous la Deuxième République ¹, sa très mauvaise réputation à la fin de la monarchie de Juillet ², malgré le programme naval de 1846, la poussée dans le pays aux environs de 1842 de la grande bourgeoisie d'affaires, toujours absente de la Société de Géographie de Paris, ainsi que l'immuabilité de nombreux aspects sociaux et psychologiques, que je vais évoquer maintenant.

façon, Arcisse de Caumont fut celui qui écrivit le plus d'articles (plus de 200) dans le *Bulletin monumental* de la Société française d'Archéologie.

¹ Cf. J. Tramond & A. Reussner, *Éléments d'histoire maritime et coloniale contemporaine (1815-1914)*, Paris, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1924, 728 p., pp. 41-44 & 155. Une réédition en 1947.

² Cf. Y. Le Gallo, *Brest et sa bourgeoisie sous la monarchie de Juillet. Étude sur la marine et l'officier de marine*, Presses universitaires de France, 1968, 2 vol., XVI+439 & 461 p., pp. 150-152.

PERMANENCES AU MILIEU DU XIXE SIÈCLE (1843-1864)

Nous avons vu qu'il y avait permanence dans l'organisation administrative de la Société de Géographie de Paris. Y a-t-il des traits similaires en ce qui concerne sa composition, géographique et familiale, d'une part, sociale, d'autre part, et en ce qui regarde son idéologie ?

Les permanences concernent d'abord la composition sociale d'une libre association toujours formée en majorité de Parisiens, encore marquée par des dynasties familiales (les Barbié du Bocage, les Malte-Brun et les Cortambert) et l'importance des noms à particule, en lent recul toutefois. Pour les 182 admissions connues, le même problème qu'au cours de la période précédente se pose : le grand nombre — 141 ! — des lieux de résidence inconnus. Ici encore, je pense qu'il s'agit surtout de Parisiens, qui, de toutes façons, dominant dans les listes récapitulatives ¹. Les provinciaux sont donc très peu nombreux ², comme auparavant, et, si la part des étrangers diminue et si leur recrutement se disperse, la Société de Géographie continue, comme par le passé, à voir nombre de Latino-Américains postuler et obtenir leur admission. La domination parisienne se continue donc, et elle semble aller de soi.

Les dynasties se perpétuent. J'ai déjà parlé des Barbié du Bocage, Victor (1832-1890) est membre de la Commission centrale à son tour. Je présenterai plus loin Eugène et Richard Cortambert. J'ai souvent évoqué Conrad Malte-Brun, dont une citation m'a servi de point de départ : son second fils, Victor-Adolphe (1816-1889), qui réédita l'œuvre de son père et dirigea à sa suite les *Nouvelles Annales des Voyages*, fut secrétaire-adjoint de la Commission centrale pendant huit ans (1852-1860) et secrétaire général pendant sept ans (1860-1867). Il était alors à la tête, par conséquent, de la publication du *Bulletin de la Société de Géographie* (où il publia au total plus de cent articles) en plus de celle de son concurrent les *Annales* ! Il sera en 1867 nommé secrétaire général honoraire, titre créé pour lui ³, avant d'être vice-président, puis président de la Commission centrale, puis vice-président de la Société ⁴. Bien entendu, il avait fondé un prix, une médaille d'or en l'occurrence, en mémoire de son

¹ 64,8 % au août 1852, 71,4 % au 31 décembre 1853 et 72,4 % au 31 décembre 1862, ce qui confirme mon hypothèse de travail.

² Deux admissions connues seulement, 8,3 % des membres d'août 1852, 5,9 % en décembre 1853 et 10,3 % neuf ans plus tard, avec toujours la même dispersion. La situation géographique est un peu moins tranchée à la Société de l'Histoire de France : certes, les Parisiens dominant (494 membres sur 627 en novembre 1861, d'après l'*Annuaire historique* de 1863), mais les provinciaux sont moins rares qu'à la Société de Géographie (121 membres. Ils sont d'origines départementales très variées, eux aussi).

³ *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1867, pp. 443-445.

⁴ Discours de Levasseur à son enterrement (*Comptes rendus des séances...*, 1889, pp. 201-203) et *Bulletin de la Société normande de Géographie*, 1889, pp. 140-143.

père 1. Cet ami des peintres de l'école de Barbizon qui vécut très longtemps à Marcoussis n'avait jamais voyagé : un Paganel ? 2 On peut noter aussi que trois familles seulement, les Meignen, les Mirabaud et les Couturier, fournissent jusqu'à la Seconde Guerre mondiale le « notaire de la Société », au rôle de conseil juridique et financier, et que la Société eut pour « agent » Nicolas Noirot, puis son neveu Charles Aubry.

Les noms à particule, titres compris, continuent à diminuer régulièrement et lentement : il y en a 23,4 % en 1852, 20,5 % en 1853 et 18,8 % en 1862. En ce qui concerne la composition sociale proprement dite, il n'y a pas, je l'ai dit, bouleversement de la physionomie de la Société de Géographie. Les mutations que j'ai relevées à ce propos dans la première partie du présent chapitre doivent être complétées ici par l'exposé d'un certain nombre de traits qui perdurent, et d'abord de ceux qui concernent les fonctionnaires.

Les fonctionnaires sont d'une stabilité remarquable : 28,4 % des admissions 1822-1842, 25,9 % des admissions postérieures, 28,5 % des membres au 31 décembre 1862 ! Ils restent recrutés surtout, et dans des proportions inchangées, chez les fonctionnaires des Affaires étrangères 3, qui dominent nettement les officiers. Membre fondateur de la Société de Géographie de Paris, où il siégea presque continuellement à la Commission centrale, Jean Dezos de la Roquette (1784-1868), fils d'un officier de cavalerie de l'Ancien Régime, eut une carrière administrative bien remplie, grandement facilitée sous la Restauration par ses liens de parenté avec le marquis Jean-Joseph Dessoles (1767-1828), ministre des Affaires étrangères 4. Rédacteur de la direction politique du ministère des Affaires étrangères jusqu'en 1831, il fut ensuite consul de France à Elseneur (1831-1836) et à Christiania (1836-1839). Il prend sa retraite en 1840 et commence alors à s'intéresser réellement à la marche de la Société de Géographie de Paris, lui qui s'était contenté jusque là de traductions et de collaborations, certes nombreuses, à des revues : il est deux fois vice-président de la Commission centrale (1842 et 1854), trois fois de la Société (1847,

1 Société de Géographie, *Notice sur la Société de Géographie, fondée en 1821, reconnue d'utilité publique en 1827*, Paris, 1900, 71 p., p. 56 & divers. Il avait été professeur de collège, à Pamiers, à Sainte-Barbe et à Stanislas, mais pour peu d'années.

2 Victor-Adolphe Malte-Brun était également membre de la Société de Géographie commerciale (depuis 1877) et il habitait à Paris au n° 5 de la rue Jacob, tout près du siège de la Société de Géographie, par conséquent. Il était d'ailleurs né... au n° 1 de la rue Christine, alors que la Société était installée au n° 3 ! Son frère aîné s'appelaît Conradin et Victor-Adolphe avait dix ans à la mort de son père. Il a publié dans le *Bulletin de la Société de Géographie* du 1er sem. 1875 une très intéressante carte des parties connues et inconnues du planisphère. D'après l'exposition de Marcoussis en octobre 1985 (à l'occasion du 100e anniversaire de la publication de sa *France illustrée*).

3 Mais beaucoup de fonctionnaires de ministères de pays étrangers apparaissent aux côtés des Français.

4 Il avait débuté dans un bureau de caisse d'amortissement.

1857 et 1858) ; c'est un actif secrétaire général de la Commission de 1850 à 1852 (1) et il préside la Société en 1863. Il commença à publier la vaste correspondance de Humboldt et devint dans le *Bulletin* le spécialiste des notices nécrologiques, le lecteur s'en est peut-être aperçu. Son fils Alexandre fonda en sa mémoire un prix, une médaille d'or comme pour Conrad Malte-Brun, décerné tous les deux ans depuis 1870, « à l'auteur du meilleur travail sur la géographie des pays du Nord, ou au voyageur qui aura le plus contribué à faire connaître ces régions », prix dont le premier titulaire fut Nordenskjöld 2.

Il y a de tout parmi les officiers de rang élevé, et d'abord des officiers de Marine dont on comprend immédiatement l'adhésion, comme celle du contre-amiral et vicomte Fleuriot de Langle (1809-1881), vice-président de la Société en 1863, l'année de la présidence de Jean de la Roquette, et dont le grand-père, Paul-Antoine (1744-1787), officier de marine lui aussi, directeur en 1783 de l'Académie de Marine, avait commandé l'*Astrolabe* de l'expédition La Pérouse et avait été massacré avec son équipage en 1787 (3). L'armée de terre est loin d'être absente et l'on comprend l'adhésion du lieutenant-général et marquis Henri de Saint-Simon (1782-1865), ne serait-ce que parce qu'il avait été gouverneur général des Établissements français des Indes orientales de 1834 à 1841 : il adhéra en 1843. Issu de la famille noble du célèbre auteur des *Mémoires*, officier des campagnes napoléoniennes, pair de France et marquis en 1819, il fut, en cessant d'être gouverneur général, chargé de l'inspection générale de la cavalerie, et il prit sa retraite avec la révolution de 1848 (4). Propriétaire du manuscrit des *Mémoires* de son aïeul, il le vendit à la maison Hachette, qui en publia une édition nouvelle. C'est très vraisemblablement parce qu'il avait réorganisé les services géodésiques et topographiques de l'armée et

1 Son rôle de remise en ordre a été analysé par Alfred Fierro, *La Société de Géographie. 1821-1946*, thèse de IIIe cycle de l'E.P.H.E., 390 p., dactyl., janvier 1983, version imprimée (avec introduction modifiée), Paris-Genève, Droz, 1983, 343 p., pp. 38-40.

2 Notice nécrologique par d'Avezac, *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1868, pp. 198-202 ; Société de Géographie, *Notice sur la Société de Géographie, fondée en 1821, reconnue d'utilité publique en 1827*, Paris, 1900, 71 p., p. 52.

3 E. de Séville et F. de Saint-Simon, *Dictionnaire de la noblesse française*, Paris, S.E.C., s.d. (1975), 1 214 p., et un *Supplément*, 1977, 668 p., p. 436 & *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1881, p. 310. Raison secondaire pour adhérer, ses publications, *Études sur l'océan Indien*, *Études sur les ouragans*, etc. La motivation n'est pas familiale dans le cas du contre-amiral Pâris (1806-1893), vice-président l'année suivante, mais professionnelle, car il est directeur du Dépôt des Cartes et Plans, où il était entré comme attaché en 1829, lors de la fondation. Edmond Pâris était en plus membre du Bureau des Longitudes, de l'Institut (section géographie et navigation) depuis 1863, Institut dont il fut vice-président, puis président, pour 1875 et 1876, après avoir échoué à l'Académie des Sciences (en 1861). Il avait fait trois voyages de circumnavigation, le premier sous les ordres de Dumont d'Urville, sur l'*Astrolabe*, le dernier l'avait conduit à l'amputation d'une partie de l'avant-bras gauche. Fondateur de l'ethnographie nautique avec son *Essai sur la construction navale des peuples extra-européens* (1843), il a bénéficié d'une grande exposition au Musée national de la Marine en 2010. Il était contre-amiral depuis 1858 ; on le retrouve encore membre de la Société de Géographie en 1882 (il y était entré en 1864, soit l'année de sa vice-présidence). Cf. P. Levot, notice biographique manuscrite dans le Fonds Levot de la bibliothèque de la préfecture maritime de Brest, cote 138, et divers dictionnaires.

4 Il fut sénateur à partir de 1852.

commencé la publication de la carte d'État-Major que le général Jean Pelet (1777-1858) fit partie de la Société de Géographie ¹. Engagé en 1799, général quatorze ans plus tard, il devint en 1830 directeur du Dépôt de la Guerre, où il eut l'activité novatrice rappelée à l'instant et où il développa la section des travaux historiques. Député de Toulouse de 1831 à 1837, il vota en 1833 un amendement au budget annulant les pensions versées au titre des services rendus dans l'armée royale de Vendée et dans l'émigration, amendement qui ne fut repoussé qu'à une faible majorité ; le cabinet décida de destituer les trois fonctionnaires qui l'avaient voté, dont Pelet, mais Soult refusa de le révoquer. Par la suite, le baron Pelet fut pair (à partir de 1837), représentant de l'Ariège en 1850, sénateur (après 1852), et il entra en 1855 à l'Académie des Sciences morales et politiques ². Nous sommes ici, au moins pour les officiers généraux, hors des critères habituels de recrutement discernés par William Serman ³ : nombre de campagnes, passage par une grande école militaire, recommandations, aisance matérielle et même noblesse ⁴, et non pas critères intellectuels.

Les professeurs de faculté restent très rares, et les magistrats « en Géographie » de rarissimes deviennent inexistantes ; il est vrai que pour eux la cotisation est certainement un obstacle sérieux : on sait, en effet, que « la magistrature est mal payée » et qu'« un magistrat fait nécessairement des dettes s'il a des charges de famille » ⁵. Professeur de géologie à la faculté des Sciences de Paris, membre de l'Académie des Sciences, dans la section de minéralogie, depuis 1848, Constant Prévost (1787-1856) fut vice-président de la Société de Géographie pour 1851 (6). Armand de Quatrefages de Bréau (1810-1892) y eut une fonction similaire en 1868, mais après avoir joué un rôle beaucoup plus important, plus diversifié, et plus long à la Société de Géographie — à la Commission centrale notamment — et avant de la présider, les deux dernières années de sa vie ; à sa mort, il était de surcroît le doyen de la Société. Ce zoologiste enseignait au Museum d'histoire naturelle, il y fut le

1 À partir de 1834. Il fut président en 1836.

2 Par contre, on saisit mal les raisons de l'adhésion, en 1843, du fils du maréchal Davout, Louis-Napoléon, prince d'Eckmühl (1811-1863), officier lui-même et pair héréditaire, qui n'eut, pour des raisons de santé, qu'une carrière militaire et politique peu active.

3 W.Serman, « Les généraux français de 1870. Étude sur le recrutement de l'État-Major général sous le Second Empire », *Revue de la Défense nationale*, août-septembre 1970, pp. 1319 & suiv., pp. 1315-1330.

4 50 % des généraux de division de l'État-Major, 55 % de la cavalerie, 38 % de l'infanterie, 62 % des généraux de brigade de la cavalerie, 35 % pour l'ensemble de l'armée.

5 P.Guiral, *La vie quotidienne en France à l'âge d'or du capitalisme (1852-1879)*, Hachette, 1976, 285 p., p. 30. Voir aussi M.Rousselet, *Histoire de la magistrature française des origines à nos jours*, Paris, Plon, 1957, 2 vol., VI+448 p., 437 p. & *La magistrature sous la monarchie de Juillet*, Thèse, Paris, Sirey, 1937, 498 p. Pour les professeurs de faculté, faut-il incriminer « l'importance relative des descendants de milieux modestes », l'ascension sociale par le mariage ? (Chr.Charle, *Les professeurs de la Faculté des Lettres de Paris*, CNRS, 2 vol., 1985-1987, 192 & 224 p., tome I, pp. 5-6. C'est moi qui souligne). Et pourtant la monarchie de Juillet est « la monarchie des professeurs » (ibid., p. 10).

6 Et président de la Commission centrale pour 1856.

premier titulaire, en 1855, de la chaire d'anatomie et d'anthropologie. Cet anthropologue protestant, éminent représentant du « monogénisme », était lui aussi membre de l'Académie des Sciences, dans la section d'anatomie et de zoologie, depuis 1852. Armand de Quatrefages de Bréau était membre de la Société d'Agriculture, il fut un des trente membres promoteurs de l'Association française pour l'Avancement des Sciences, et plus tard il présida l'Institut, en 1873, fut associé libre de l'Académie de Médecine et il joua un rôle capital à la Société d'Anthropologie **1**.

Ici ou là, alors qu'ils sont nombreux à la Société de l'Histoire de France, un conseiller d'État, comme Adrien Cochelet (1788-1858, qui adhéra (en 1824) vraisemblablement à cause de son passé, lui aussi. Un passé assez complexe d'ailleurs : entré au ministère du Trésor à seize ans **2**, il devint, par recommandation, auditeur au Conseil d'État en 1809 ; il était bien en cours auprès de Napoléon, mais fut tenu à l'écart par les Bourbons, ce qui l'obligea à se contenter... de diffuser en Europe la « tondeuse hélicoïdale » du drapier sedanais le baron de Neufelize. Jusqu'à présent, il n'avait aucune raison pour entrer à la Société de Géographie, mais en 1819 il s'occupe du rachat de son frère Charles tombé aux mains des « Maures » à la suite d'un naufrage, et à partir de 1825 il est consul et chargé de mission, comme au Mexique en 1832. Sa carrière est accélérée par la monarchie de Juillet, et il devient conseiller d'État en 1841 (**3**) ; la même année, il est membre de la Commission centrale de la Société de Géographie, trois ans plus tard il est vice-président du bureau de la Société **4**. Quatre ans plus tard, il publie dans le *Bulletin* le récit de son « Voyage de Mexico à New York, 1832 ». Ici et là aussi, on trouve un de ces préfets du Second Empire dont Bernard Le Clère et Vincent Wright **5** ont montré le niveau

1 Une famille vivant noblement depuis au moins le XVIII^e siècle, sans avoir fait reconnaître son état — cf. (H.Jouglas de Morenas), *Le second ordre*, Paris, Société du Grand Armorial de France, 1947, 495 p., p. 126 — mais surtout un protestant très proche de cet autre qu'était Maunoir : président à cinq reprises de la Commission centrale entre 1863 et 1871, il facilite l'ascension de Maunoir. Un homme courageux aussi, qui préside toutes les séances de la Commission centrale pendant le siège de Paris et la Commune, devant un nombre de collègues fort réduit... Bibliographie : C.Reynaud-Paligot, *La république raciale. Paradigme racial et idéologie républicaine (1860-1930)*, Presses universitaires de France, 2006, 338 p., *passim*. Documentation : *Comptes rendus des séances...*, 1892, p. 35, Académie de Médecine, *Index biographique des membres, des associés et des correspondants de l'Académie de Médecine de décembre 1820 à juillet 1939*, Paris, 1939, V+145 p., p. 100, P.Brasseur, « Le mot nègre dans les dictionnaires encyclopédiques français du XIX^e siècle », *Cultures et développement*, Louvain, 1976, tome 8, pp. 579-594, p. 588 & note 38, notice nécrologique par Jules de Guerne dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Lille*, 1^{er} sem. 1892, pp. 126-132, A.Bitard, *Dictionnaire général de biographie contemporaine française et étrangère*, Paris, M.Dreyfous, 1878, 1 198 p., p. 1002. 2 rééditions.

2 Il était né le 29 avril 1788 à Charleville.

3 Il cessa de l'être en 1847 et le redevint de 1852 à 1857.

4 Il est toujours membre en 1852-1853. Voir sur lui P.Lemosof, *Le livre d'or de la Géographie. Essai de biographie géographique*, Delagrave, 1902, VIII+224 p. et divers dictionnaires.

5 B.Le Clère & V.Wright, *Les Préfets du Second Empire*, Armand Colin, 1973, 411 p.

d'études et de culture, les origines bourgeoises, l'aisance relative et les traitements élevés.

Chez les employés de l'État, ce sont toujours les officiers qui sont les plus nombreux, devant les professeurs de lycées et de collèges. Il y a parmi les officiers toujours un nombre important d'officiers de Marine, ce qui est d'autant plus intéressant qu'ils ne sont dans la flotte que 1872 vers 1851 (1) et que la condition matérielle de l'officier de marine n'a cessé de se dégrader dans la première moitié du XIXe siècle 2 ; notable est la place tenue par les hydrographes, les officiers d'État-Major et les artilleurs 3. Joseph-René Bellot naquit à Paris le 18 mars 1826 d'une famille nombreuse « et peu favorisée par la fortune », car son père était simple maréchal-ferrant ; elle vint se fixer à Rochefort en 1831, ce qui décida de la carrière du jeune Bellot. Aux frais de la municipalité, Joseph entra à l'école navale de la ville, en 1841, après avoir fréquenté l'école des Frères ; deux années plus tard, il en sortit aspirant, fit un voyage de deux ans dans l'océan Indien. En 1847, il est enseigne de vaisseau ; c'est l'époque où depuis l'Angleterre la veuve de l'amiral Franklin veut organiser une expédition à la recherche de son mari disparu dans un voyage d'exploration dans les mers arctiques : Bellot, recommandé par le contre-amiral Romain-Desfossés 4, obtient de participer, sous les ordres du capitaine Kennedy, à la campagne du *Prince-Albert* en 1851 et 1852. Il s'y fait remarquer par un grand courage, publie son journal 5 et est promu lieutenant de vaisseau 6. De « pénibles affaires de famille » — sur lesquelles nous ne savons rien — l'empêchent alors de commander en second une nouvelle expédition sous les ordres du capitaine américain Kane, mais en 1853, sous ceux du capitaine Edward Inglefield (1820-1894), il s'embarque sur le *Phœnix*, toujours dans le même but, mais il se tue accidentellement. La Société de Géographie donne alors dans son *Bulletin* nombre de

1 É. Charton, *Dictionnaire des professions ou Guide pour le choix d'un état...*, op. cit., p. 371 de l'édition de 1851.

2 Y. Le Gallo, *Brest et sa bourgeoisie sous la monarchie de Juillet. Étude sur la marine et l'officier de marine*, Presses universitaires de France, 1968, 2 vol., XVI+439 & 461 p.

3 Sur lesquels Édouard Charton écrit respectivement : « La profession d'ingénieur-hydrographe est une de celles qui exigent le plus de variété et de solidité dans l'instruction des hommes qui l'embrassent » ; « Le corps d'état-major est une des parties de l'armée où un officier instruit et courageux trouve le plus d'occasions de se distinguer dans les loisirs de la paix, comme dans les fatigues de la guerre... » ; « Les officiers d'état-major sont forcés de ne jamais négliger, à aucune époque de leur carrière, les connaissances élevées qu'ils ont dû acquérir pour entrer dans le corps » ; « ... si l'on vient à se rappeler quelle réputation méritée de science entoure le corps de l'artillerie, on concevra qu'un jeune homme laborieux, porté par goût vers la profession des armes, embrasse un état où il trouvera mille sujets intéressants d'études pendant la paix, comme pour suppléer aux chances de gloire que la guerre seule pourrait lui offrir. » Les ingénieurs-hydrographes sortaient tous de Polytechnique.

4 Voir plus haut. Renseignement communiqué par M. Hervé Romain-Desfossés.

5 Qui a été récemment réédité par J.-P. Bellot, *Journal d'un voyage aux mers polaires. Expédition du Prince-Albert en 1851-1852*, La Découvrance, 2007, 340 p.

6 Il fait un récit de l'expédition à l'assemblée générale du 14 janvier 1853. Texte dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1853, pp. 79-86. L'épave de *L'Érèbus* a été retrouvée en 2014.

détails sur l'accident, que plus tard Jules Verne utilisa beaucoup pour un chapitre de son *Capitaine Hatteras* (1864-1866), intitulé « La mort de Bellot » : il conserva même le nom du matelot qui se trouvait avec Joseph Bellot, Johnson ¹. Ailleurs dans le roman, il est très souvent cité ; Jules Verne fit davantage : non seulement, il mentionna à nouveau Bellot dans le premier chapitre de *Sans Dessus Dessous* (1889) ², mais il reprit au fond le personnage dans *Mistress Branican* (1891), avec le capitaine Ellis, Mistress Branican et John Branican étant la transposition aux antipodes de Lady Franklin et de son époux. Eux aussi reconnaissants et admiratifs de son courage et de son désintéressement, les Anglais lui élevèrent un monument, un obélisque, à Londres, près de l'hôpital de Greenwich ³.

Je continuerai à évoquer les employés de l'État, avec les professeurs de lycée et de collège, parmi lesquels on doit citer Eugène Cortambert (1805-1881), professeur de géographie au lycée Charlemagne, fils de médecin, éloquent, vivant, et très bon dessinateur, auteur d'innombrables atlas, manuels, cartes, livres pour la jeunesse, publiés notamment chez Hachette. Né à Toulouse, « monté » à Paris en 1825, il avait d'abord enseigné dans diverses écoles privées, avant de fonder sa propre institution. Il publia avec Victor-Adolphe Malte-Brun une version modernisée du *Précis* de Malte-Brun père ⁴. Lui qui n'avait jamais voyagé — on songe, inévitablement au Paganel des *Enfants du capitaine Grant* (1867-1868) — travailla à partir de 1854 à la section de géographie de la Bibliothèque nationale, dont il fut conservateur à la mort de son prédécesseur Jomard, en 1863. Cortambert tenta de créer une muse de la géographie, qu'il nomma modestement et ingénument Eugéa ⁵.

¹ *Les voyages et aventures du capitaine Hatteras* parlent très souvent de l'amiral Franklin et de sa disparition. Le nationaliste Hatteras salue Bellot du titre de « brave Français ». Voir en particulier la 1^{ère} partie, chapitres 3, 6, 14, 15, 20 et 21, ce dernier étant « La mort de Bellot ».

² Le titre est bien *Sans Dessus Dessous* et non *Sens Dessus Dessous*. Jules Verne, s'en est expliqué à plusieurs reprises, appelant à l'aide Vaugelas et Mme de Sévigné : « *Sans Dessus Dessous*, c'est le bouleversement, il n'y a plus de sens. »

³ Le monument associait au nom de Bellot celui de Romain-Desfossés, et il fut détruit par un bombardement lors de la Deuxième Guerre mondiale (renseignement communiqué par M. Hervé Romain-Desfossés) et restauré par la suite (photo dans le Forestier-Blazart). Documentation : notice nécrologique par de la Roquette, *Bulletin de la Société de Géographie*, 2^e sem. 1853, pp. 378-399, 2^e sem. 1854, pp. 132-141, 1^{er} sem. 1856, pp. 377-379 ; notice dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1903-1904, pp. 157-163. Un ouvrage récent, superbement illustré : N. et J.-C. Forestier-Blazart, *Le passage du Nord-Ouest. Le sacrifice de Joseph-René Bellot à la recherche de Sir John Franklin !*, Georges Naef, 2011, 208 p. Un monument beaucoup plus modeste fut élevé à Rochefort (dossier, cote 84, du carton « Ba-Bic » des archives de la Société de Géographie de Paris).

⁴ Je rappelle le titre : Conrad Malte-Brun, *Précis de la géographie universelle ou description de toutes les parties du monde, sur un plan nouveau, d'après les grandes divisions naturelles du globe ; précédée de l'histoire de la géographie chez les peuples anciens et modernes...*, Paris, F.Buisson, 1810-1829, 8 vol. Ce précis connut de très nombreuses rééditions, sous des titres parfois légèrement différents, et fut beaucoup pillé au XIX^e siècle.

⁵ Il joua un rôle important à la Société de Géographie, où il était entré en 1836 (et dont il avait été quatre fois vice-président), qu'il compléta avec la présidence en 1873 de la Commission centrale, dont il fut membre plus de trente ans. Il fut également membre de la Société de Géographie commerciale. Notice Levasseur, *Bulletin de la Société de Géographie*, 1^{er} sem. 1881, pp. 239-242, Numa Broc, « Eugène Cortambert. 1805-1881 », dans T.W.Freeman & Ph.Pinchemel dir., *Geographers...*, 1^{er} vol. (1977), pp. 21-25, et article cité note suivante.

Plus sérieusement, « il plaida en faveur de l'autonomie de la géographie contre deux voisines envahissantes : la géologie et l'histoire » 1 : en 1852, dans le *Bulletin de la Société de Géographie* du mois de mars, il eut l'idée de préciser la place de la géographie au sein d'une classification des sciences où il proposa la création des « sciences physico-morales », catégorie de transition où il fit entrer la géographie 2. De plus, il voulait, luttant contre l'influence des historiens, ouvrir largement sa discipline aux sciences naturelles.

Son frère Louis (1809-1881) fit plusieurs voyages en Amérique et mourut, d'ailleurs, à New York 3. La Société de Géographie fit d'Eugène Cortambert, déjà membre de la section de publication depuis 1845, son secrétaire général en 1853 et 1854 : il s'y montra l'homme du compromis entre son prédécesseur de la Roquette, partisan de profondes réformes, et la « vieille garde » immobiliste 4. Quant au fils d'Eugène Cortambert, Richard (1836-1884), attaché à la section de géographie de la Bibliothèque impériale à partir de 1860, il fut associé aux travaux de son père, dont il réédita les manuels : il publia en outre de nombreux ouvrages faciles 5.

Le faible nombre des universitaires — professeurs de facultés et de lycées — infirme à mon avis ce qu'écrit Paul Gerbod 6, qui les voyait « toujours plus nombreux, avec des fortunes diverses, concourir aux progrès des sciences exactes et humaines », et se consacrer aux conférences publiques 7, et nuance beaucoup ce qu'écrit cet auteur sur l'importance de leur participation aux Sociétés savantes : « les universitaires animent les sociétés savantes. À partir de 1846, les ministres de l'Instruction publique comme Salvandy, Fortoul et Duruy, encouragent même le corps enseignant à y jouer un rôle prédominant... » 8 Je partage, par conséquent,

1 Numa Broc, « Eugène Cortambert et la Place de la géographie dans la classification des sciences humaines (1852) », *Revue d'histoire des sciences*, 1976, XXIX/4, pp. 337-345.

2 Son article a en réalité pour titre (Numa Broc se trompe d'un mot) : « Place de la géographie dans la classification des connaissances humaines ». La différence de termes n'est pas mince, on en conviendra.

3 Notice dans *P.Lemosof, Le livre d'or de la Géographie. Essai de biographie géographique*, Delagrave, 1902, VIII+224 p.

4 Étudié en détail par A.Fierro, *La Société de Géographie. 1821-1946*, thèse de IIIe cycle de l'E.P.H.E., 390 p., dactyl., janvier 1983, version imprimée (avec introduction modifiée), Paris-Genève, Droz, 1983, 343 p., pp. 41-42. Entré à la Société de Géographie en 1836.

5 Il fut secrétaire du bureau de 1864. Il avait adhéré à la Société à 22 ans et fut secrétaire-adjoint de la Commission centrale de 1867 à 1874 (diverses sources, dont le *Comptes rendus des séances...* de 1884, p. 81 et le *Bulletin de la Société de Géographie de Rochefort*, 1883-1884, pp. 218-220).

6 P.Gerbod, *La condition universitaire en France au XIXe siècle. Étude d'un groupe socioprofessionnel. Professeurs et administrateurs de l'enseignement public de 1842 à 1880*, Thèse, Presses universitaires de France, 1965, 720 p. J'ajoute qu'il n'y a à la Société aucun inspecteur de l'Instruction publique, alors que l'inspection bénéficia après 1852 du « retour aux traditions napoléoniennes », qu'elle est « élargie, fortifiée » (P.Gerbod, « Les inspecteurs généraux et l'inspection générale de l'Instruction publique de 1802 à 1882 », *Revue historique*, 1966, pp. 79-106).

7 L'essor de celles-ci ne date que de 1863.

8 Les Sociétés savantes en question sont-elles surtout provinciales (lettre personnelle de Paul Gerbod), la Société de Géographie étant surtout parisienne, comme il a été ici dit à plusieurs reprises ?

l'opinion de Maurice Crubellier (1912-2002) **1**, qui souligne le manque de prestige des professeurs, leurs origines modestes et leur manque d'enracinement dans les villes où ils exercent.

Mais il y a quelques cas importants — ils jouent un rôle majeur au sein de la Société de Géographie de Paris — de fonctionnaires ou d'employés d'administrations globalement moins bien représentées. Né à Tarbes le 18 avril 1800, Pascal (de Castera-Macaya) d'Avezac, fils de magistrat, passa toute sa carrière au ministère de la Marine, où il fut « garde des archives », puis directeur des Colonies. En quelque sorte fonctionnaire colonial parisien, il s'intéressa à la géographie coloniale des temps modernes et aux grandes découvertes, mais fut aussi un des fondateurs de la Société d'Ethnographie, un des collaborateurs des *Nouvelles Annales des Voyages*, lui dont les publications géographiques, très nombreuses, remontent pour les premières à 1823, avec deux volumes d'*Essais historiques sur la Bigorre*. On le trouve bien sûr à la Société de Géographie, dont il est membre pendant quarante-quatre ans : d'emblée il entre (à 31 ans) à la Commission centrale, dont il devient le secrétaire général en deux ans (il l'est de 1833 à 1835, soit très jeune) et dont il est treize fois vice-président et six fois président. Malade, il ne participe plus aux séances à partir de 1871, et est président honoraire de la Commission de 1873 à sa mort, en 1875. Il était membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres depuis 1866.

Parmi les aristocrates, il y a toujours beaucoup d'étrangers **2** et très peu de provinciaux : deux seulement. Les membres des professions libérales continuent, avec une régularité et une lenteur remarquables, d'augmenter **3**, mais restent un groupe marginal, la faiblesse relative des médecins étant somme toute conforme à leur petit nombre dans le pays : 32 230 en 1865 (**4**). Quant à l'avocat, si « les égards et les prévenances que la célébrité obtient toujours l'accueillent partout où il se présente », selon la formule d'Édouard Charton **5**, il se présente peu à la Société de Géographie !

1 M. Crubellier, *Histoire culturelle de la France. XIXe-XXe siècles*, Coll. U, 1974, 456 p., pp. 113-114.

2 Huit membres sur 17 au 31 décembre 1862 !

3 10,3 % des admissions, 10,2 % des membres au 31 décembre 1862.

4 P. Guiral, *La vie quotidienne en France à l'âge d'or du capitalisme (1852-1879)*, Hachette, 1976, 285 p., p. 315.

5 É. Charton, *Dictionnaire des professions ou Guide pour le choix d'un état...*, 2e édition, Paris, 1851, VIII+565 p., rubrique « avocat », pp. 50-51 : « Il est peu de professions plus séduisantes que celle d'avocat : celui qui parvient à occuper dans cette profession un rang distingué jouit de tous les avantages qui s'attachent à la fortune et à la considération publique. On ne croit pas pouvoir payer trop cher ses conseils ; ses paroles sont achetées à prix d'or ; son nom, répété avec éloges par les journaux, est dans toutes les bouches ; les égards et les prévenances que la célébrité obtient toujours l'accueillent partout où il se présente. Si les honneurs et les avantages matériels de sa profession ne suffisent pas à son ambition, presque toutes les fonctions électives sont à sa portée, et la tribune législative est presque de son domaine : s'il est rassasié de travaux et d'argent, la magistrature est heureuse de le compter parmi ses membres et lui offre toutes les douceurs d'une retraite honorable et inamovible. »

Enfin, dernier trait de stabilité sociale, les autres groupes que ceux que je viens de traiter ne représentent toujours qu'une part minime des effectifs de la Société. Il y a toujours très peu de négociants, par exemple ; et pourtant on a depuis longtemps souligné 1 le rôle d'un Théodore Ducos (1801-1855), ancien négociant comme Portal, mais député de Bordeaux qui fut le premier ministre de la Marine du Second Empire et voulut le développement de son département, dessinant la politique maritime et coloniale du régime. La « grande bourgeoisie » n'arrive donc pas ici au pouvoir et n'établit pas son « pouvoir social » par l'intermédiaire de la Société de Géographie 2. La bourgeoisie, d'une manière beaucoup plus générale, la « classe moyenne », comme elle se nommait elle-même, elle est infiniment moins représentée que dans les cercles magistralement décrits par Maurice Agulhon 3.

La comparaison que j'avais faite avec la Société de l'Histoire de France reste dans l'ensemble valable, bien que la part des fonctionnaires « historiens » ne soit plus que de 19,1 % en 1861 (4). Je précise que les magistrats y sont nombreux 5, que l'aristocratie parisienne domine les provinciaux et que le rôle des professions libérales fait penser à la Société de Géographie 6 ; les négociants y sont aussi rares 7. Peu de corrections sont à apporter au parallèle fait plus haut vis-à-vis de la Société géologique de France : le nombre des membres est toujours supérieur à celui des géographes, avec 487 adhérents en 1846 (8) et 496 au 1er janvier 1859 (9), fonctionnaires et employés de l'État sont toujours en force, comme parmi les géographes — respectivement 17,6 % et 33,5 % — et un grand nombre d'étrangers sont admis : plus du tiers des géologues de 1846 (10). Au Jockey-Club, les officiers et les fonctionnaires du ministère des Affaires étrangères — les membres du corps diplomatique, plutôt 11 — étaient fort nombreux également 12. Sous le Second

1 J. Tramond et A. Reussner, *Éléments d'histoire maritime et coloniale contemporaines (1815-1914)*, Paris, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1924, 728 p., *passim.*, G. Hardy, *Histoire de la colonisation française*, Larose, 1938, VIII+348 p., pp. 195-196.

2 Cf. J. Lhomme, *La grande bourgeoisie au pouvoir (1830-1880). Essai sur l'histoire sociale de la France*, PUF, 1960, VIII+378 p.

3 M. Agulhon, *Le Cercle dans la France bourgeoise. 1810-1848. Étude d'une mutation de sociabilité*, Armand Colin, *Cahier des Annales* n° 36, 1977, 105 p.

4 *Annuaire historique*, 1863, liste des membres en novembre 1861.

5 7,6 % des professions connues en 1861.

6 12,5 %, toujours en 1861.

7 3,9 %.

8 *Bulletin* de 1845-1846, liste *in fine* des membres de mars 1846. Je n'ai pas trouvé de liste pour les dates suivantes et il faut alors se rabattre sur les admissions, qui n'indiquent aucun changement.

9 Volume de 1858-1859, p. 617.

10 *Bulletin* de 1845-1846, liste *in fine* des membres de mars 1846. Je n'ai pas trouvé de liste pour les dates suivantes et il faut alors se rabattre sur les admissions, qui n'indiquent aucun changement.

11 Ambassadeurs et secrétaires d'ambassade.

12 Il est vrai que les premiers devançaient les seconds, à l'inverse de la Société de Géographie. Le phénomène est beaucoup plus marqué que sous la monarchie de Juillet : la ressemblance s'est accrue vis-à-vis de la Société de Géographie.

Empire, il « reçut, en une dizaine d'années, plus de 150 officiers supérieurs et une vingtaine de généraux ; des officiers, les trois quarts appartenaient à la cavalerie, l'arme noble, le reste se partageait entre la marine, l'artillerie et l'État-Major général. » Par contre, les négociants et les banquiers y étaient évidemment bien plus nombreux qu'à la Société de Géographie ¹. Ces derniers se sentent, également, chez eux « au cercle des Chemins de fer, fondé sous l'égide de Morny en 1854 — nom, date et patronage significatifs — ou à l'Union artistique » ². Les rédacteurs du tome VI de *l'Histoire de Bordeaux* ³ n'étonnent pas quand ils écrivent que dans l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de la ville, ce sont les grands négociants qui dominent. Et l'on sait que l'intervention bordelaise fut décisive contre le danger d'abandon de la Cochinchine en 1864 (⁴), ce qui confirme l'opposition avec une Société de Géographie de Paris indifférente en matière de colonisation.

Parmi les Sociétés de Géographie du monde, justement, la cotisation reste à Paris notablement plus élevée qu'à l'étranger, à la seule exception, toujours, de Londres ⁵. Elle est, par exemple, de cinq dollars, soit un peu moins de 26 francs, avec un droit d'entrée de cinq puis de dix dollars à la jeune American Geographical and Statistical Society, elle est quatre fois moindre à Vienne ⁶... Les listes de membres de la londonienne Royal Geographical Society sont aussi pauvres que précédemment, mais on peut y noter tout de même que le pourcentage des officiers et marins baisse, à 17 % en 1862 par exemple ⁷. Autre émule, autres ressemblances, encore plus nombreuses même, entre Paris et Vienne : il y a dans les deux cas beaucoup de hauts fonctionnaires et d'employés de l'État, pratiquement aucun négociant ou industriel, très peu de professions libérales ; à Vienne, parmi les officiers (environ 14 % du total), les grades subalternes sont plus représentés que les rangs élevés. Toutefois quelques différences accessoires sont à signaler : la présence de directeurs d'écoles, de précepteurs, l'apparition progressive de quelques propriétaires terriens, le fait que beaucoup de fonctionnaires et d'employés de l'État travaillent dans des organismes ou institutions en rapport avec la géographie, la géologie, l'astronomie ou les monnaies, l'importance surtout du nombre des professeurs (16 % environ du total) ⁸.

¹ J.-A.Roy, *Histoire du Jockey-Club de Paris*, Marcel Rivière, 1958, 154 p., p. 59.

² G.Palmade, *Capitalisme et capitalistes français au XIXe siècle*, Armand Colin, 1961, 297 p., p. 254.

³ L.Desgraves & G.Dupeux dir., *Bordeaux au XIXe siècle*, tome VI de Ch.Higounet dir., *Histoire de Bordeaux*, Toulouse, Privat, Collection « Univers de la France et des pays francophones », série « histoire des villes », 1969, 580 p., p. 483.

⁴ *Ibid.*, p. 206.

⁵ Deux livres par an, soit plus de 50 francs.

⁶ Cinq florins, soit un peu plus de 9 francs.

⁷ *Journal of the Royal Geographical Society*, 1862, pp. XVII & suiv.

⁸ *Mitteilungen der (Kaiserlich-Königlichen) Geographischer (in Wien) Gesellschaft*, listes de membres. Je rappelle que l'on ne sait rien des membres de la Société berlinoise.

Pas de changement de nature sociale à la Société des Missions étrangères, dont le *Journal* est toujours servi pour six francs par an. L'abonnement à *L'Illustration*, qui naît en 1843, est le sextuple, soit exactement l'équivalent de la cotisation versée par les géographes : cela le « destine à un public aisé, sinon exactement bourgeois » ¹. Si dans la région alpine les Sociétés d'agriculture, qui « servent d'intermédiaires entre l'autorité administrative (qui est presque toujours à l'origine de leur fondation) et les agriculteurs » et font « connaître les nombreux livres et journaux dont la floraison, à partir surtout de 1835, montre l'intérêt de plus en plus grand porté à l'agriculture par une élite cultivée », n'exigent qu'une cotisation très modérée par rapport à celle de la Société de Géographie de Paris ², elles « ne s'adressent qu'aux riches propriétaires et ce sont ces derniers qui seront presque partout les principaux artisans du progrès agricole. » On trouve parmi eux un bon nombre de nobles d'Ancien Régime ³, mais « la grande propriété bourgeoise dispute à la noblesse de vieille souche la direction du mouvement agricole. » ⁴

Il y a donc un certain nombre de permanences quant à la composition sociale de la Société de Géographie de Paris dans les deux décennies du milieu du siècle. D'autres s'observent dans la psychologie collective de ses membres, tant en ce qui concerne l'exploration que la politique et la colonisation. Au cours de la période 1843-1864, la hiérarchie d'intérêts est inchangée : la géographie des géographes reste axée sur l'exploration du globe, ce qui pose les problèmes déjà évoqués. La distinction entre explorateurs et géographes est toujours nettement affirmée, les premiers étant ces « hommes courageux qui dévouent leur existence à l'accomplissement d'une grande pensée », les seconds se faisant « les historiens, les interprètes de leurs belles découvertes. » ⁵ Les mêmes méthodes sont utilisées ; prenons le cas de l'explorateur Jules Rémy (1826-1893). À la séance du 18 octobre 1861 est lue une lettre de lui, demandant « des instructions pour un voyage qu'il compte entreprendre en Asie et Océanie » : une commission est nommée à cet effet, mais, déjà, l'un « propose d'appeler l'attention du voyageur sur l'ancien alphabet des peuplades des îles Maldives », un autre signale un ouvrage « comme le plus propre à fournir méthodiquement à Monsieur Jules Rémy les renseignements qu'il désire. » À la séance du 22 novembre, les membres de la commission « donne[nt] lecture des instructions par [eux] rédigées pour servir à Monsieur Jules Rémy, dans le voyage

1 M. Crubellier, *Histoire culturelle de la France. XIXe-XXe siècles*, Armand Colin, Coll. U, 1974, 456 p., p. 108.

2 Cinq francs par an généralement.

3 Le plus important a été le marquis de Forbin-Janson.

4 Cf. Eugène Robert à Sainte-Tulle, près de Manosque. Voyons Philippe Vigier, *La Seconde République dans la région alpine. Étude politique et sociale*, Paris, 1963, tome I, *Les Notables*, 533 p., pp. 32-34.

5 Victor-Adolphe Malte-Brun à l'assemblée générale du 14 janvier 1853 (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1853, p. 52).

qu'il compte entreprendre » ; le 6 décembre, une note complémentaire est rédigée et envoyée ; enfin, les instructions à l'explorateur, qui entre-temps a adhéré à la Société, sont publiées dans les livraisons du *Bulletin* de 1862 (1). Notons d'ailleurs qu'ici la Société de Géographie sort de son domaine de prédilection, l'Afrique noire, qui continue à représenter un fort tiers du contenu du *Bulletin*, le Proche-Orient ayant, lui, beaucoup perdu d'intérêt aux yeux des géographes en Société après la crise internationale de 1840.

Ce rôle, qui n'est pas nouveau, est désormais très bien connu « dans le siècle » et hors du cénacle des géographes : « les hommes que tente l'attrait puissant du danger et des courses lointaines sont toujours certains de trouver auprès d'elle [la Société de Géographie] des secours efficaces et une protection généreuse », comme l'a écrit Charles Louandre (1812-1882) dans la très célèbre et peu géographique *Revue des Deux Mondes* 2. On n'est donc pas étonné qu'au cours de cette seconde période paraissent, d'ailleurs tardivement (1856), des *Questions et Instructions* en une « deuxième série », fascicule de 112 pages, compilant sans synthèse dix questionnaires ou recueils d'instructions qui avaient été rédigés par divers géographes depuis trois décennies, c'est-à-dire depuis la publication de la « première série ». 3

Il y a également continuité dans la conception globale de la géographie, dans sa définition et dans le flou de celle-ci ; on trouve toujours des définitions aussi diverses que contradictoires, restrictives ou très vastes. D'un côté, on la comprend souvent comme la « description de la terre », en ajoutant aussitôt que « la détermination de la position relative des points, les uns par rapport aux autres, sur la surface du globe, est nécessairement la base de cette science » 4, ou encore : « c'est de la disposition des lieux sur la surface du globe que la géographie proprement dite s'occupe particulièrement » 5. Mais, comme par le passé, d'autres définitions, aux antipodes de la précédente, sont données. Dans le même numéro 6, deux exemples sont fournis. Le premier montre la spécificité de la géographie, indépendante des « sciences historiques », des « sciences sociales », des « sciences naturelles », lui

1 *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1861, pp. 237-282, pp. 381-382, p. 387, 1er sem. 1862, pp. 32-45. Jules Rémy mourut le 2 décembre 1893 à Louverey (Marne), cf. *Comptes rendus des séances...*, 1894, p. 1.

2 Charles Louandre, « De l'association littéraire et scientifique en France », article 1 : « Les sociétés savantes et littéraires de Paris », *Revue des Deux Mondes*, 4e trim. 1846, pp. 513-537, p. 527.

3 Le titre est : *Questions et instructions pour les voyageurs et toutes les personnes qui s'intéressent aux progrès de la Géographie. Deuxième série*, Paris, s.d. (1856), 112 p. Une version dactylographiée de ma thèse contenait une annexe G, formée des fac-similés de la page de titre et de la table des matières de cette publication.

4 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1846, p. 121.

5 *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1857, p. 450.

6 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1852, pp. 239-245 & pp. 246-249 : Eugène Cortambert et Antoine d'Abbadie.

annexe l'ethnographie, la topographie, la statistique, mais range la cartographie dans les « arts graphiques », la cosmographie dans les sciences naturelles et rend la géodésie indépendante de la géographie. Antoine d'Abbadie, lui, pense de la géographie que « la cosmographie, l'astronomie, la géodésie, la physique, la météorologie, la géologie et toutes les sciences naturelles, sont de son domaine, tout aussi bien que la topographie et la statistique. »¹ La *Géographie* de Conrad Malte-Brun, toujours rééditée², consacre dans son tome premier 400 pages à l'histoire des explorations, plus de 100 à la « géographie mathématique » (cosmographie, cartographie, etc.) et 80 pages environ à la « géographie physique ». Dans cette cacophonie perpétuée, il y a place pour l'honnête et aimable distraction : Eugène Cortambert, par exemple, publie une « Carte des célébrités de la France. Distribution géographique des Français qui se sont illustrés dans tous les genres »³.

Louis Vivien de Saint-Martin, déjà plusieurs fois cité, est assez typique de cet éclectisme et de cette « polygraphie », démontrée en l'occurrence pendant une très longue existence. À 23 ans déjà, en 1825, il publie un *Atlas universel*, puis ce sont une *Géographie de la France* (en 1832), une *Histoire générale de la Révolution française*, une *Histoire de Napoléon*, un *Cours d'agriculture*, des traductions de Walter Scott... Il fut successivement rédacteur en chef des *Annales des Voyages*, puis de *L'Année géographique*, et il se lia avec Hachette entre 1863 et 1875 par toute une série de contrats, pour un *Dictionnaire de géographie ancienne et moderne*, un *Grand Atlas universel*, un *Atlas manuel*, une *Histoire de la géographie*... En 1888 encore, il propose à la maison Hachette, que nous rencontrons décidément souvent, la publication d'une *Histoire de l'humanité* en huit ou dix volumes, et il envoyait le début du manuscrit comme spécimen ; les lecteurs firent observer que l'ouvrage s'annonçait comme médiocre et qu'il y avait quelque risque « à entreprendre une pareille publication avec un auteur de 86 ans » !⁴ Vivien de Saint-Martin joua en plus un rôle éminent à la Société de Géographie : il y entre à 19 ans, dès 1821, ce qui est un record (il est déjà recensé comme « géographe » !), on le retrouve scrutateur du bureau de 1843, point de départ d'une activité alerte et brouillonne à la fois⁵ ; en 1875, il est, toujours actif

1 Ainsi d'ailleurs que l'agriculture et le commerce, mais l'ethnographie est ici rangée avec la philologie !

2 Voir plus haut. Titre de l'édition de 1851 : Conrad Malte-Brun, *Précis de la géographie universelle ou description de toutes les parties du monde, sur un plan nouveau, d'après les grandes divisions naturelles du globe ; précédée de l'histoire de la géographie chez les peuples anciens et modernes et d'une théorie générale de la géographie, mathématique, physique et politique.*

3 *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1853, pp. 73-90.

4 J. Mistler, *La librairie Hachette de 1826 à nos jours*, Hachette, 1964, 407 p., p. 266.

5 Louis Vivien de Saint-Martin remplit pendant longtemps des fonctions importantes : secrétaire général de la Commission centrale (1845-1849), vice-président du bureau (1859, etc.), scrutateur du bureau (1843, 1855, 1860, etc.). Il resta actif très longtemps, en particulier à la Commission centrale, qu'il ne quitta, pour des raisons de santé, qu'en février 1878. Il était alors, depuis de nombreuses années, le dernier survivant des 217 membres fondateurs et, avec l'ancien « agent » de la Société de Géographie, Noirot, témoin de la fondation. Il reçut la grande médaille d'or en 1878, à titre exceptionnel (*Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1878, pp. 532-

quoique ne remplissant plus de fonctions administratives, le dernier survivant des 217 « membres fondateurs » 1. Il devait le demeurer encore... 22 ans et mourir à l'âge de 95 ans 2, ayant reçu entre-temps la grande médaille d'or de la Société ! Celle-ci lui a donc facilement pardonné une bouderie contemporaine de ses premiers travaux extra-géographiques (il se réinscrit en 1840), de même qu'elle lui pardonna son incurie de secrétaire général (1845-1849) : il est vrai qu'il était en même temps devenu directeur des *Nouvelles Annales des Voyages* ! Elle oubliera même les extravagances de ce secrétariat général : le flou de son projet de fusion avec la Société d'Ethnologie 3, non-convocation de l'assemblée générale du premier semestre 1849, mise en doute, publiquement, de la réalité des découvertes faites par Antoine d'Abbadie, absence lors de l'assemblée générale du 21 décembre 1849 (4). Pendant un temps on avait fustigé un Vivien qui s'abstenait de paraître : n'avait-il pas égaré un manuscrit envoyé par Emmanuel Galitzin ? On l'avait remplacé par Victor-Adolphe Malte-Brun à la tête des *Nouvelles Annales des Voyages*, en 1855 (5)... Il demanda une seconde réintégration cette année-là, il l'obtint, mais ne joua dès lors plus qu'un rôle honorifique 6. Chez l'écrivain de géographie que Louis Vivien de Saint-Martin fut abondamment, on retrouve toujours ce lien très fort entre histoire et géographie, souvent noté plus haut.

La géographie se cherche toujours ; elle n'est jamais en tout cas, malgré ses liens avec l'exploration, mais à cause de l'absence de rapports avec les soucis commerciaux, définie comme une géographie utilitaire, ainsi que le dit Édouard Charton dans la deuxième édition 7 de son *Dictionnaire des professions* :

« La géographie est une science également indispensable à l'armateur, non pas cette géographie routinière par laquelle on arrive à savoir la ville capitale de chaque pays, sa population et ses curiosités ; mais bien celle qui peut donner des statistiques officielles sur la production la culture, les importations et les exportations des contrées commerçantes du globe, sur la politique de leur gouvernement, sur leurs mœurs, sur leurs coutumes commerciales ; toutes indications enfin plus ou moins utiles au commerce. Nous avons peu de livres traitant de cette matière dont l'on puisse

542). Lignes écrites notamment grâce à sa notice biographique du carton « Vi-Vu » des archives de la Société (série alphabétique), cote 1039, et à celle écrite par Lucie Lagarde dans Freeman et Pinchemel dir., *Geographers...*, vol. 6, pp. 133-138.

1 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1875, p. 524.

2 *Comptes rendus des séances...*, 1897, pp. 1 et 5.

3 Voir plus haut.

4 *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1849, pp. 107-108 & 227.

5 Avec aplomb, Louis Vivien de Saint-Martin écrit, juste avant d'être évincé, à la Société de Géographie pour annoncer le naufrage des *Annales*, la fondation par lui d'une nouvelle revue et proposer une fusion avec le *Bulletin de la Société de Géographie* ! Cf. *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1854, pp. 320-321 & 426.

6 Toutefois, vieux rival de Pascal d'Avezac, il soutint contre ce géronte Charles Maunoir, jeune secrétaire général, abandonna à ce dernier la direction de *L'Année géographique* et l'institua son légataire universel.

7 É. Charton, *Dictionnaire des professions ou Guide pour le choix d'un état...*, op. cit., édition de 1851, VIII+565 p., p. 134.

conseiller l'étude ; en cela la fréquentation des voyageurs racontant avec vérité fait beaucoup plus que les livres, qui vous répètent sans variation des choses d'une nature essentiellement variable. »

La Société de Géographie ne reconnaît toujours pas comme de son sang le « voyageur utile » qu'avait jadis défini Jean-Baptiste Eyriès, l'un des siens pourtant ¹.

Charton (1807-1890) ne fut pas uniquement l'auteur de ce dictionnaire, que j'ai cité plusieurs fois, et le directeur du *Tour du Monde*. Fils d'un « propriétaire-exploitant », avocat, il est d'abord connu comme ancien saint-simonien : il a en effet travaillé au *Globe* sous la direction de Michel Chevalier (1806-1879, puis est devenu l'un des six prédicateurs saint-simoniens de Paris entre 1830 et 1832 ⁽²⁾ ; il alla également en province. Il abandonne la Doctrine assez vite et mène alors une carrière de publiciste, assez brillante : ses places de surnuméraire au ministère des Travaux publics en 1832, puis d'attaché au ministère de la Justice de 1840 à 1848 ⁽³⁾ ne sont qu'accessoires. Il est rédacteur en chef du *Journal de la Société de Morale chrétienne*, du philanthropique *Bulletin pour l'instruction élémentaire*, il lance, en 1833, le *Magasin pittoresque*, contribue à fonder en 1843 *L'Illustration*, ces deux derniers étant, comme *Le Tour du Monde*, de très gros succès : Charton est, comme l'écrit Theodore Zeldin, « l'un des plus heureux éditeurs du siècle, grâce à son flair extraordinaire pour deviner les désirs du public ». Cette carrière s'entrouvre brièvement en 1848 à la politique : Édouard Charton représente l'Yonne à la Constituante, où il compte parmi les républicains modérés, et il est secrétaire d'Hippolyte Carnot, ministre de l'Instruction publique et ancien saint-simonien lui aussi. Sa protestation contre le coup d'État le rend à nouveau à la vie privée, d'autant plus qu'il échoue dans ses tentatives de 1857 et 1863 d'entrer au Corps législatif. Nous l'avons vu fonder *Le Tour du Monde*, « perpétuant ainsi la foi saint-simonienne en l'appropriation du globe par l'humanité, grâce à cette revue de vulgarisation géographique et ethnographique... » ⁴, mais auparavant, en 1854, il avait publié un ouvrage sur les *Voyageurs anciens et modernes* ⁵. En 1864, il est chargé par Hachette de diriger une collection nouvelle, la « Bibliothèque des merveilles », qui en 1880 comptera déjà plus de 80 titres. En 1870, nouvel intermède politique pour ce franc-maçon : il est

1 « Le seul voyageur utile est celui qui rapporte dans sa patrie quelque chose qui puisse lui être utile, qui lui procure de quoi suppléer à quelque besoin, ou atténuer quelque mal... » (*Sur les voyages et les voyageurs*, manuscrit s.d. (vers 1821), n° 13 de la bibliothèque municipale du Havre, 12 p.).

2 Sa première prédication a pour titre... *Le Monde*.

3 Il y écrivait, pour l'édification de Louis-Philippe (d'après Theodore Zeldin), des biographies de criminels condamnés à mort.

4 J. Chesneaux, *Une lecture politique de Jules Verne*, Maspero, 1971, 195 p., p. 72.

5 Édouard Charton, *Voyageurs anciens et modernes ou choix de relations de voyages les plus intéressantes et les plus instructives depuis le Ve siècle avant Jésus-Christ, jusqu'au XIVe siècle*, Paris, Magasin pittoresque, 1854-1857, 4 vol., gr. in-8°.

brièvement préfet de Seine-et-Oise, puis l'année suivante représentant de l'Yonne à l'Assemblée nationale, où il siège à gauche ; c'est à ce dernier titre qu'en avril 1871 il fait des démarches pour la libération d'Élisée Reclus, qui collaborait au *Tour du Monde*. Il fut par la suite sénateur Gauche républicaine, à partir de 1876 ; sa carrière dans les Sociétés savantes tient par ailleurs en deux noms : l'Académie des Sciences morales, où il entra en 1867, et la Société de Géographie, où sa place fut loin d'être négligeable. Admis le 15 avril 1859, il est, deux ans plus tard, scrutateur du bureau, on le retrouve quatre ans après secrétaire du bureau, et en 1876 il est vice-président de la Société ¹. Il joua un rôle important dans le recrutement d'ingénieurs : c'est ainsi qu'à la séance du 4 décembre 1863 il parraine l'admission de sept d'entre eux (dont quatre Pereire) ². Il eut avec des explorateurs et des voyageurs une correspondance personnelle ³, regrettant de ne pouvoir lui-même voyager et de n'être qu'un voyageur de cabinet, à la différence de son frère ⁴. Ses fonctions à la Société de Géographie, d'ailleurs épisodiques, ne l'empêchaient pas d'avoir, lui le directeur (pendant trente ans) du *Tour du Monde*, une attitude critique à l'égard de la Société, lui reprochant en particulier de ne pas bien suivre l'actualité des découvertes ⁵. Au total, Charton fut un homme remarquable, une personnalité intéressante de « bourgeois éclairé, progressiste même, exceptionnellement préoccupé de l'éducation des masses », de vulgarisateur dont on n'a que trop peu parlé en France jusqu'à la pénétrante étude de Theodore Zeldin, qui a enfin rendu hommage ⁶ à un géographe très original.

¹ En février 1860, il avait offert à la Société de Géographie de Paris les premiers numéros du *Tour du Monde*.

² *Bulletin de la Société de Géographie*, janv.-mars 1864, pp. 140-141.

³ Voir, par exemple, les lettres à Lejean du Fonds Levot de la bibliothèque de la préfecture maritime de Brest. Ainsi, celle du 29 novembre (1860 ?) : « J'ai fait paraître [dans *Le Tour du Monde*] votre voyage jusqu'à ?? avec de jolies gravures d'après vos croquis... Quand cette lettre vous parviendra tout sera sans doute imprimé. Aussi ne m'oubliez pas et continuez-moi votre intéressante correspondance : il est bon que le public s'entretienne de vous. » Voir aussi la note suivante. Explorateur du Soudan égyptien, de l'Abyssinie et même des Balkans, Guillaume Lejean (1824-1871) adhéra à la Société aux médailles d'or en 1856 et fut scrutateur du bureau de 1867. Chargé de missions officielles, c'est un observateur perspicace, toujours sensible aux conditions de vie des populations. Auteur prolifique, il a rédigé une douzaine de livres et plus d'une centaine d'articles. Il a publié aussi de nombreuses cartes. Voir sur lui Georges Malécot, *Les voyageurs français et les relations entre la France et l'Abyssinie de 1835 à 1870*, Société française d'histoire d'Outre-Mer, 1972, 135 p., chapitre V, et surtout Marie-Thérèse Lorain, *Guillaume Lejean, voyageur et géographe (1824-1871)*, Rennes, Les Perséides, 2006, 350 p.

⁴ « Cette année a été rude pour ma santé : il m'eut été meilleur de voyager plus des pieds et moins du cerveau ou de la plume. » (lettre à Lejean du 29 novembre (1860 ?), cote 177 du Fonds Levot).

⁵ « J'assiste aux réunions de la Société de Géographie, mais j'y apprend peu de choses », écrit-il à Lejean le 1er juillet de la même année (1860 ?). Mais il nuance deux mois plus tard : « la Société de Géographie va un peu mieux. La dernière séance générale a été assez bonne : beaucoup d'auditeurs qui paraissaient intéressés » (lettre du 28 août).

⁶ La citation précédente lui appartient. Th.Zeldin a consacré beaucoup d'attention au *Dictionnaire* de Charton (Th.Zeldin, *Histoire des Passions françaises. 1848-1945*, trad. fr., Éditions Recherches, 5 vol., 1978-1979, tome I, pp. 112-113 & suiv.). Une biographie littéraire : M.-L.Aurenche, *Édouard Charton et l'invention du Magasin pittoresque (1833-1870)*, Honoré Champion, 2002, 534 p. Une très solide biographie lui a été consacrée, A. & C. Lagarde, *Édouard Charton (1807-1890) et le combat contre l'ignorance*, Presses universitaires de Rennes, 2006, 248 p. Voir aussi *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1859, pp. 311 & 316, 1er sem. 1860, p. 196, 1er

Cette absence de soucis utilitaires dans la « géographie des géographes » marque une nette distance vis-à-vis des rapports et de la correspondance officielle de l'époque, ainsi caractérisée par Hubert Deschamps (1900-1979) à propos du Gabon :

« Même des phénomènes aussi impressionnants pour des Européens que la grande forêt équatoriale ou la saison des pluies de neuf mois, qui pourtant dominent tout et conditionnent tout, ne figurent nulle part dans la correspondance et les rapports de l'époque. Les rédacteurs sont des gens positifs, aux préoccupations étroitement pratiques. Les facilités maritimes, les ressources, le commerce, les dispositions des peuples au contact, au travail ou à la conversion, voilà ce qui leur importe et dont ils parlent. Nous n'aurions qu'une pauvre idée du pays par les archives de cette période, si le pays lui-même n'était sous nos yeux. » 1

Contraste également par rapport à la géographie du baccalauréat à partir de 1852 : si pour le baccalauréat ès lettres, le programme comporte toujours une question d'« histoire sommaire de la géographie » et une de « géographie physique et politique de la France » 2, il en ajoute une troisième intitulée « géographie statistique des productions et du commerce des principales contrées » 3 ; quant à la géographie du baccalauréat ès sciences, elle est assez franchement « utilitaire », à une question de « géographie industrielle et commerciale » s'ajoute en effet une autre qui porte pour moitié sur les « canaux et chemins de fer » 4. Par contre, le concours d'entrée à Saint-Cyr en reste à la « géographie universelle physique et politique et [à] l'histoire sommaire de la géographie » 5.

Les méthodes employées par la Société de Géographie perdurent sans changement : recours à des « membres correspondants » à l'étranger, en nombre peu variable 6 et dont beaucoup semblent somnoler 7, publication de cartes aussi

sem. 1861, p. 240, 1er sem. 1864, p. 2, Édouard Charton, *Mémoires d'un prédicateur saint-simonien*, Paris, Revue encyclopédique, 1832, 32 p., S.Charléty, *Histoire du saint-simonisme (1825-1864)*, Paris, Gonthier, 1965, 282 p., p. 77, G.Thuillier, *La vie quotidienne dans les ministères au XIXe siècle*, Hachette, 1976, 255 p., p. 209, Gaudart de Soulages & H.Lamant, *Dictionnaire des francs-maçons français*, Albatros, 1980, 589 p., p. 152.

1 Hubert Deschamps, *Quinze ans de Gabon. Les débuts de l'établissement français. 1839-1853*, Société française d'histoire d'outre-mer, 1965, extrait de la *Revue française d'histoire d'outre-mer*, 1963 & 1965, pp. 323-324.

2 Voir plus haut.

3 Accentuant ainsi une virtualité de l'ancien programme (voir plus haut).

4 Il est vrai que la Société de Géographie n'est pas étrangère à cette dernière préoccupation. Pour tout ceci : J.-B.Piobetta, *Le Baccalauréat de l'enseignement secondaire*, Thèse, Paris, 1937, 1 040 p., pp. 768 & 774-776.

5 É.Charton, *Dictionnaire des professions ou Guide pour le choix d'un état...*, *op. cit.*, p. 268 de l'édition de 1851.

6 30 en 1840, 32 en 1852, 28 en 1863. Toujours beaucoup d'Américains, de Britanniques. Seul changement : l'augmentation des correspondants résidant dans la Confédération germanique. Cf. début du *Bulletin de la Société de Géographie* d'août 1852 et du 1er sem. 1863. On ne connaît toujours pas les professions.

7 À la séance du 15 février 1850, de la Roquette « fait observer que plusieurs des correspondants de la Société ne semblent point assez convaincus du bonheur qu'elle aurait à recevoir plus fréquemment leurs communications et de l'avantage qui en résulterait pour les progrès des sciences géographiques » (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1850, p. 192).

nombreuses que possible ¹ dans le *Bulletin* ², bibliothèque, mais toujours sans politique d'acquisition, de reliure, d'échanges ³, Musée qui est inauguré le 1er septembre 1843 (4), récompenses par médailles d'or et notices nécrologiques ⁵, etc. Mais qui récompense-t-on ? En 1843, James Clark Ross (1800-1862), explorateur de l'Antarctique, médaillé par la Royal Geographical Society l'année précédente, en 1847 Charles Beke (1800-1874), explorateur de l'Éthiopie, auparavant récompensé par Londres en 1845... La Société de Géographie de Paris est devenue suiviste, et en outre elle souffre de la rareté des grands explorateurs de nationalité française. Une fois Dumont d'Urville médaillé, elle récompense des étrangers, ce que la Royal Geographical Society ne fait jamais, tout au moins pour des Français. La timidité, l'incurie, la faiblesse des finances, peuvent éventuellement pousser la Société parisienne à manquer sa chance. En 1849, le missionnaire écossais James Richardson (1806-1851) obtient l'accord du gouvernement de Londres pour mener une expédition de Tripoli vers le Soudan. Il s'adresse à la Société de Géographie de Paris pour qu'elle lui recommande des hommes compétents susceptibles de l'accompagner. Ne recevant pas de réponse, Richardson s'adresse à Ritter, de la

1 Les difficultés financières expliquent une baisse à la fin des années 1840, mais dès la fin de 1852, elles sont de nouveau nombreuses.

2 L'article 16 du règlement intérieur adopté en 1853 dit : « la Commission centrale publie un Bulletin mensuel, qui contient : 1° les procès-verbaux des séances, 2° les communications et les rapports faits à la Société, 3° des mémoires, des comptes-rendus, 4° des cartes ou des plans, enfin tous les documents propres à faire connaître les progrès de la science géographique » (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1853, p. 260). Cette passion de la carte était partagée par les officiers de marine, ce qui explique qu'en 1977 ait été retrouvée dans une cave de la base navale suédoise de Karlskrona une collection de mille cartes de navigation du monde entier, dessinées en France « par ordre du Roi » et « de l'Empereur » (les premières ayant été rapportées en France à travers la Sibérie par Jean-Baptiste de Lesseps, un des compagnons de La Pérouse), puis utilisées par Dumont d'Urville. Elles auraient été emportées après 1840 en Suède par un officier suédois en service dans la marine française !

3 Il suffit de consulter les comptes de la Société pour avoir la preuve de la faible place financière de la bibliothèque : 5 384 F lui sont consacrés entre 1821 et 1850, contre 40 000 F pour les prix et médailles, 38 000 F pour la publication des *Mémoires* et à peu près 100 000 F pour le *Bulletin*. Sur les quelques 320 000 F dépensés de 1821 à 1850, la Société a consacré à peine 17 % de son budget à la bibliothèque (chiffres calculés par A. Fierro pour le numéro spécial d'*Acta Geographica*, n° 52-53, p. 41, article repris dans le numéro spécial du Congrès international de géographie de Paris, en 1984). Le règlement intérieur de 1853 précise que seuls les membres de la Commission centrale ont le droit d'emprunter les documents, les autres étant limités à la lecture sur place, « à moins d'une nécessité constatée ».

4 *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1843, pp. 200-203. L'idée d'un musée remontait à Jomard, homme du XVIIIe siècle qui avait tant goûté les cabinets d'histoire naturelle, mais les tentatives de 1818 et 1828 n'avaient pas eu de véritable suite lors de la première période (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1836, *passim* & 1837, p. 62). Par contre, dans les années qui précèdent 1843, les dons ont afflué : encore deux jours avant sa mort accidentelle, Dumont d'Urville donne une statuette représentant une divinité de l'île de Java. Mais, après quelques années (le fin de la décennie), le Musée tomba dans l'oubli.

5 Revoir plus haut. Une formule de Roux de Rochelle définit l'utilité de la notice nécrologique : « Vous avez eu plus d'une fois à rendre hommage à la mémoire des savants et des hommes recommandables que la Société de Géographie a perdus. Ces éloges funèbres ne s'adressent plus à une cendre insensible ; mais la famille, les amis qui s'unissent à vos regrets, reçoivent ainsi quelques consolations dans leur peine : les hommes qui suivent la même carrière sont encouragés à poursuivre leurs études avec persévérance, et à laisser à leur tour quelque honorable souvenir. Cette perspective de renommée n'est point une illusion vaine, mais l'espoir du suffrage de la postérité est pour une âme généreuse la plus noble des récompenses. » (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1842, p. 161).

Société de Géographie de Berlin, qui lui trouve quelqu'un : un certain... Heinrich Barth (1821-1865). Doté de 1 000 francs par la Société de Géographie de Berlin, Barth va parcourir tout le Soudan et en devenir le plus grand explorateur au XIXe siècle, prestige rejaillissant sur les Sociétés de Géographie de Londres et surtout de Berlin... 1

Les préoccupations de la Société française sont toujours de la même diversité, allant de l'annonce de la découverte dans le Doubs d'un site attribué à Alésia 2 à la défense de l'orthographe correcte des noms de lieu, conformément à l'étymologie 3, en passant par un « appel aux gouvernement des principaux états de l'Europe et de l'Amérique pour l'adoption d'un premier méridien commun dans l'énonciation des longitudes terrestres » 4 et par la publication du traité nippo-américain du 23 mars 1854 (5). La Société est souvent sollicitée, comme par le passé, par des inventeurs d'appareils, de cartes, de globes... Elle continue à s'intéresser aux voyages des missionnaires 6 et à leurs relations, dont on dit parfois avec beaucoup de mansuétude qu'elles « renferment un grand nombre de documents utiles à la géographie » 7, avec toujours le même souci « laïc » écartant ce qui est « hors de notre domaine scientifique » 8. Les géographes sont toujours très attentifs aux voies de communication modernes et à l'ouverture du monde qu'elles permettent : avant 1842, ils s'étaient intéressés au franchissement de l'isthme de Panama 9, maintenant c'est à

1 Son journal a été récemment réédité : *Voyages et découvertes au centre de l'Afrique. Journal du Docteur Heinrich Barth. 1849-1855*, Decoopan, 2013, 144 p.

2 *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1856, pp. 81-113.

3 *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. pp. 49-62. La plupart des rectifications proposées pour la France furent adoptées au cours du restant du XIXe siècle ou au siècle suivant.

4 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1851, pp. 197-205.

5 *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1854, pp. 51-54.

6 La présente période voit la naissance de l'Œuvre de la Sainte-Enfance, fondée en 1843 dans le but de racheter de jeunes esclaves, de la Congrégation des Pères du Saint-Esprit (1848), par regroupement de la Congrégation du Sacré-Cœur de Marie et de la Société du Saint-Esprit, de l'Œuvre des écoles d'Orient (1855), des Missions africaines de Lyon (1866).

7 Compte rendu des dernières livraisons des *Annales de la propagation de la Foi*, du *Journal des missions évangéliques*, et de *The Church missionary intelligence*, dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1851, p. 262. Mais en 1857, le rapport annuel du secrétaire général Maury est d'un avis contraire : « le but que nous poursuivons, Messieurs, n'est pas le même que celui des missions. Ce n'est qu'occasionnellement que les apôtres de l'Évangile travaillent à l'avancement des connaissances géographiques » (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1857, pp. 22-23).

8 Le compte rendu par Pierre Daussy d'un ouvrage américain qui lance « un appel à la nation pour encourager les missionnaires protestants, afin de répandre les lumières de l'Évangile et les bienfaits de la liberté sur les contrées de l'Asie orientale » ajoute : « Ces sentiments sont sans doute très beaux, mais ils sont hors de notre domaine scientifique » (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1842, p. 42). Voir aussi le compte rendu par Albert-Montémont d'un article des missionnaires Joseph Gabet (1808-1853) et Évariste Huc (1813-1860) paru dans les *Annales de la propagation de la Foi*, dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1847, pp. 5-27. Une notice nécrologique fut écrite pour le père Huc dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1860, pp. 116-122. Voir aussi, bien sûr, Broc, *Dictionnaire illustré des explorateurs français du XIXe siècle*, CTHS, 1988-1999, 4 vol. Ne pas confondre son collègue avec le baron Gabet, vice-président de la Société de Géographie de Lyon en 1912-1913.

9 Voir plus haut.

l'isthme de Suez, dont le canal, par la « communication des deux mers » qu'il permet — comme aurait dit Enfantin — retient très souvent leur attention ¹. Cet intérêt s'épanche parfois avec un lyrisme très saint-simonien, comme lors de l'assemblée générale du 16 décembre 1859 (2) où le président Élie de Beaumont déclare :

« Un coup d'éventail du dey d'Alger a valu à la France une magnifique possession qui est devenue le foyer principal de la civilisation africaine ; espérons que les dernières injures du gouvernement de Pékin ne seront pas moins profitables à la connaissance et à la civilisation de l'Asie orientale [...] Rapprochées par la vapeur et bientôt par l'électricité, il ne leur [l'Orient et l'Occident] restera plus, pour devenir véritablement frères, qu'à amoindrir par une instruction devenue plus facile, les inconvénients de la différence des langues. [...] Bientôt, peut-être, il existera entre les populations séparées par l'Océan, non plus seulement des relations commerciales, mais aussi des relations habituelles de famille et de société [...], l'homme sera si complètement en possession du globe terrestre, que les habitants des régions antipodes les uns des autres agiront entre eux comme des voisins. » ³

Qu'en est-il, en définitive, après 1842, des rapports avec les saint-simoniens, que j'avais évoqués au chapitre premier ? Ce qui frappe d'abord, c'est une certaine similitude dans le ton employé, mais seulement pour parler en termes de voies de communication modernes : « ouvrir la terre aux nations, telle est la devise du savant et de l'explorateur, du marin et du soldat, du colonisateur et du commerçant », « percer l'isthme de Suez et l'isthme de Panama [...]. Telle est une des tâches réservées à la seconde moitié de notre siècle déjà si grand, siècle à la gloire duquel cette œuvre suffirait seule » ; disent des géographes que « la vapeur et l'électricité » ⁴ ont « rendus maîtres de la distance et du temps » ⁵. Ils écrivent que l'ouverture du canal de Suez — Enfantin aurait dit « la jonction des deux Mers » — facilitera le commerce, la tâche des explorateurs, mais abaissera aussi les barrières qui séparent les peuples de tous les continents, « quelles que soient les distances et les différences de race et de langage » ⁶. Inévitablement, les géographes sont conduits à s'intéresser aux travaux de saint-simoniens ou d'anciens saint-simoniens, nous venons d'en voir un exemple à propos de Michel Chevalier, mais ceci n'a rien de

¹ Voir par exemple le *Bulletin de la Société de Géographie*, 2^e sem. 1856. Ce qui ne signifie nullement que l'isthme de Panama soit dédaigné : voir ainsi le *Bulletin de la Société de Géographie*, 1851, pp. 249 & suiv., qui publie un compte rendu d'ensemble sur les derniers ouvrages consacrés à son percement et commence par faire référence à l'article de Michel Chevalier publié dans la *Revue des Deux Mondes* en 1844. Voir aussi le *Bulletin de la Société de Géographie*, 2^e sem. 1852, pp. 30-70, qui analyse les travaux de Michel Chevalier parus dans les *Annales du commerce extérieur* et la *Revue des Deux Mondes*.

² Alors que débute les travaux du canal de Suez.

³ *Bulletin de la Société de Géographie*, 2^e sem. 1859, pp. 303-307.

⁴ On notera la précocité, tout à fait remarquable, puisqu'il s'agit d'un texte de 1855 !

⁵ Stanislas, comte d'Escayrac de Lauture (1826-1868) dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, 1^{er} sem. 1855, pp. 274-297. Sur l'homme : N.Broc, *Dictionnaire illustré des explorateurs français du XIX^e siècle*, CTHS, 1988-1999, 4 vol.

⁶ Lettre du bureau de la Société de Géographie à de Lesseps, s.d., dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, 2^e sem. 1857, pp. 431-436.

systématique : en 1854, deux notes dans le *Bulletin* 1 annoncent l'autorisation donnée à Lesseps de former une compagnie pour le creusement du canal de Suez sans souffler mot des travaux antérieurs des saint-simoniens, alors que la concession obtenue par Lesseps l'était en principe pour la Société d'Études pour le canal de Suez fondée en 1846 et dans laquelle Prosper Enfantin (1796-1864) et François Arlès-Dufour (1797-1872) représentaient la France 2.

Il s'agit donc d'une ressemblance avec ce que Sébastien Charléty (1867-1945) appelait le « saint-simonisme pratique » 3. Les liens entre saint-simoniens actifs et Société de Géographie sont fort ténus : Edmond Combes (1812-1848), vice-consul à Rabat, adressa un mémoire sur « les caravanes africaines », publié dans le *Bulletin* de 1843 et demanda à la Société de l'envoyer explorer les sources du Nil par le Darfour, Noël Vincent publia des articles sur Madagascar 4, Paulin Talabot (1799-1885) fit un rapport sur les études concernant l'isthme de Suez en 1849 (5), adhéra en 1853 (6) comme scrutateur du bureau 7, fit un don de 500 francs à la Société en 1854 (8) et fut vice-président pour l'année 1855 (9) ; mais Charles Duveyrier (1803-1866), subventionné par Isaac Pereire (1806-1880) et François Arlès-Dufour (1797-1872), refusa de placer ses explorations sous le signe du saint-simonisme 10. Ressemblance avec le « saint-simonisme pratique », ténuité des liens avec les saint-simoniens actifs, mais, importance de la participation des saint-simoniens « rentrés dans le siècle » aux travaux de la Société de Géographie 11. J'ai déjà exposé le cas d'Édouard Charton ; un autre personnage important est Michel Chevalier lui-même, qu'on trouve en 1864,

1 *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1854, pp. 398-400 & 418-424.

2 La rupture se produisit en 1855, de Lesseps traita ensuite les saint-simoniens par l'indifférence, ne leur concédant même pas la moindre satisfaction d'amour-propre, et ceux-ci, après avoir vigoureusement contre-attaqué, se détournèrent du canal qui leur avait été en quelque sorte « confisqué ». Cf. S.Charléty, *Histoire du saint-simonisme (1825-1864)*, Paris, Gonthier, 1965, 282 p., pp. 234 & 249-250, G.Taboulet, « Aux origines du canal de Suez. Le conflit entre Ferdinand de Lesseps et les saint-simoniens », *Revue historique*, 1958, pp. 89-114 & 361-392.

3 S.Charléty, *Histoire du saint-simonisme (1825-1864)*, Paris, Gonthier, 1965, 282 p., livre IV., et, plus récent, A.Picon, *Les Saint-Simoniens. Raison, imaginaire et utopie*, Belin, 2003, 388 p., *passim*. S.Charléty a été réédité chez Perrin, 2018, 380 p.

4 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1843, également.

5 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1849, p. 363.

6 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1853, p. 283.

7 *Ibid.*, p. 289.

8 *Ibid.*, 1er sem. 1854, p. 301.

9 *Ibid.*, 1er sem. 1855, pp. 326 & 330.

10 M.Émerit, *Les saint-simoniens en Algérie*, Les Belles Lettres, 1941, 349 p., IIe partie, M.Émerit, « Les saint-simoniens au Maroc », *Bulletin de l'Enseignement public du Maroc*, avril-juin 1943, M.Émerit, « Diplomates et explorateurs saint-simoniens », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, juill.-sept. 1975, pp. 397-415, A.Picon, *Les Saint-Simoniens. Raison, imaginaire et utopie*, Belin, 2003, 388 p., *passim*, et M.Martin, *Les pionniers de la publicité. Aventures et aventuriers de la publicité en France (1836-1939)*, Nouveau Monde Éditions, 2012, 368 p., chapitre II.

11 Ceci est lié à l'importance numérique des anciens Polytechniciens parmi les géographes, comme on aura pu le constater.

c'est-à-dire au moment de la mort d'Enfantin, scrutateur du bureau, l'autre scrutateur n'étant autre (cohabitation et réconciliation !) que Lesseps 1. Le Michel Chevalier qui entre à la Société de Géographie (à une date inconnue) est en tout cas l'homme du fameux « coup d'État économique » de 1860 ; il est vice-président en 1865 et 1866. Après 1870, on sait qu'il rentra dans la vie privée et mourut à Lodève en 1879 (2).

À la Société de Géographie, l'existence de visions d'avenir, plus ou moins saint-simoniennes, plus ou moins fulgurantes, n'est pas nouvelle : j'en avais déjà signalé pour la période précédente. Certes, mais elles tendent désormais à suivre quelque peu l'air du temps plus qu'à le devancer ; comme bon exemple, on pourrait citer Jomard, toujours lui, « voyant », après le Tocqueville de *La Démocratie en Amérique*, dans la Russie et les États-Unis les deux grandes puissances, aux dépens de l'Europe 3. Au total, il me semble très important de noter que le contenu géographique même des publications de la Société n'offre guère de nouveauté : il donne l'impression monotone d'une mécanique bien huilée délivrant à date fixe un discours sans surprise.

Comme l'Académie des Sciences, étudiée par Roger Hahn (1932-2011) 4, la Société de Géographie de Paris a cessé d'être un lieu d'action et est devenue un conservatoire de normes. Ce doux ronronnement va de pair avec une enflure croissante des articles, la plupart du temps déjà lus ou résumés en séance 5 : le rapport de D'Avezac concernant en 1857 des « considérations géographiques sur l'histoire du Brésil » 6 est un article-fleuve, nouvel Amazone qui coule de la page 89 à la page 356 et inclut... 123 pages d'appendices ! Le « rapport sur les travaux de la Société de Géographie et sur les progrès des sciences géographiques pendant l'année 1859 » 7 atteint le niveau de crue de 186 pages ! En 1860, on déverse à la mémoire de Humboldt, qui vient de mourir, 69 pages de notice nécrologique 8 ! Nos géographes sont *gendelettres* dans l'âme (et d'ailleurs le mot apparaît... en 1843, dans le

1 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1864, p. 376.

2 On trouvera en **annexe G** une courte biographie de Michel Chevalier.

3 *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1848, pp. 249-253.

4 R.Hahn, *The Anatomy of a Scientific Institution. The Paris Academy of Sciences. 1666-1803*, Los Angeles et Londres, 1971, XIV+533 p.

5 Pratique habituelle à toutes les Sociétés savantes françaises du XIXe siècle. Certaines publications n'impriment que cela, ou essentiellement cela (voir le *Bulletin de la Société géologique de France*).

6 *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1857.

7 *Ibid.*, 1er sem. 1860. Ce rapport annuel, lu par le secrétaire général, était fréquent dans les Sociétés savantes. La pratique en avait été reprise par la Société géologique de France qui dès 1833 lui avait consacré... 518 pages, soit tout le volume (*Bulletin*, 1833-1834) !

8 De la même façon, dès sa création, « l'enseignement de la géographie est destiné à faciliter l'étude de chaque période historique ; elle consiste surtout en longues et arides nomenclatures », et les manuels sont « refondus et réédités à plusieurs reprises », jusqu'à ceux de Victor Duruy (P.Gerbod, *La condition universitaire en France au XIXe siècle. Étude d'un groupe socioprofessionnel. Professeurs et administrateurs de l'enseignement public de 1842 à 1880*, Thèse, Presses universitaires de France, 1965, 720 p., p. 76).

dictionnaire de Napoléon Landais 1!)... Cette sclérose intellectuelle est très « académique » et fait penser au jugement que portera quelques années plus tard Émile Zola sur l'Académie française :

« En sortant de l'Institut, je songeais à la singulière destinée de notre Académie française. Elle est tombée dans le ridicule, elle n'a plus aucune influence littéraire ; la vie s'est retirée d'elle et le grand courant du siècle est ailleurs. Pourtant, elle est restée debout. L'explication est qu'elle est une vanité : elle a la puissance d'une décoration dont les plus sceptiques et les plus révolutionnaires, devenus vieux, rêvent ardemment de se parer. » 2

Ce manque d'esprit géographique novateur est à peu près contemporain du déclin de l'activité scientifique en France, que Joseph Ben-David (1920-1986) 3 distingue, à mon avis d'ailleurs un peu trop sévèrement, durant les années 1830 et 1840, mais il s'agit d'un rapprochement, non d'une cause déterminante.

Ce piétinement intellectuel ne creuse pas l'écart, déjà noté 4, avec le médiocre *Annuaire historique* de la Société de l'Histoire de France qui, en 1846, est réduit à se défendre contre l'accusation de « n'offrir que des articles imparfaits, disparates, peut-être même incohérents, et d'une utilité douteuse ou peu apparente pour l'étude de notre histoire » 5, accusation à mon avis fondée, et encore le terme d'« articles » est-il bien pompeux, à cause de l'importance prédominante des calendriers, listes, chronologies et computes divers. L'année suivante, il envisage les articles à publier et, en ce qui concerne leur nature, ne sort pas de l'ornière 6. La Société de l'Histoire de France a trop visé les « érudits », les « esprits curieux », les « gens du monde » 7, mais elle s'est heureusement rattrapée avec son *Bulletin* 8 et ses éditions : 83 ouvrages de 1834 à 1862 (9).

Nous avons vu qu'avant 1842 le *Journal of the Royal Geographical Society* 10 était semblable au *Bulletin de la Société de Géographie* et qu'on pouvait même

¹ 1804-1852.

² Dans *Le Sémaphore de Marseille*, 3-4 décembre 1876. Cité dans P.Guiral, *La vie quotidienne en France à l'âge d'or du capitalisme (1852-1879)*, Hachette, 1976, 285 p., p. 247.

³ J.Ben-David, *The scientist's role in society. A comparative study*, Englewood Cliffs, New Jersey, 1971, XI+207 p.

⁴ Voir plus haut.

⁵ *Annuaire historique*, 1846, 317 p., p. 35.

⁶ *Annuaire historique*, 1847.

⁷ *Annuaire historique*, 1848, pp. 1-16 : « Résumé des travaux de la Société de l'Histoire de France depuis sa fondation en 1834 jusqu'au 1er juillet 1847 ».

⁸ Voir plus haut.

⁹ *Annuaire historique*, 1863.

¹⁰ Londres, 1831-1880, un volume par an.

parler d'imitation de celui-ci par celui-là ¹. Après cette date charnière, la ressemblance perdure et même s'accroît, car il y a moins de cartes que par le passé dans le *Journal*, beaucoup dans la bibliothèque de la Société, des notices nécrologiques se développent et les *papers* imprimés ont d'abord été lus en séance. L'apparition des *Proceedings of the Royal Geographical Society* ², qui contiennent uniquement les procès-verbaux des séances et de courtes notes donnant de copieuses nouvelles des explorateurs, consacre les ressemblances : les cartes sont en très petit nombre, les notices nécrologiques sont très nombreuses, bien que courtes et la publication est exclusivement tournée vers l'exploration.

L'imitation semble être un trait « anglo-saxon » chez les géographes, si l'on considère que la Société américaine de Géographie et de statistique se dota d'un *Bulletin* ³, qui exprima ainsi les buts de la Société : faire progresser géographie et statistique par des collections de livres et de cartes, des réunions mensuelles, la publication d'un *Bulletin*, un échange de correspondances avec les consuls, les missionnaires et les officiers ⁴ : toutefois, ce *Bulletin* est très court ⁵, dépourvu totalement de cartes et d'illustrations et le *Journal* ⁶ qui le continua ⁷ comporta des cartes en couleurs et porta une grande attention aux États-Unis mêmes.

Les *Communications* du Docteur August Petermann ⁸ jouent le même rôle en Allemagne. Elles sont publiées par l'Institut Justus Perthes ⁹, fondé en 1785 dans la petite ville princière de Gotha et connu d'abord pour son célèbre Almanach. Au XIX^e siècle, l'Institut s'orienta aussi vers la géographie et la cartographie,

¹ Voir plus haut. Le contenu du *Journal of the Royal Geographical Society* est très semblable à celui du *Bulletin de la Société de Géographie* (de Paris), même si moins de choses y concernent la vie de la Société elle-même ; on peut sans crainte parler ici d'imitation de la Société française par sa cadette de Société anglaise alors que l'on a toujours tendance à penser l'inverse ; la même similitude entre les deux géographies savantes nationales existait d'ailleurs au XVIII^e siècle. Au siècle suivant les objectifs fixés, ou encore l'attention portée à l'isthme de Panama, sont identiques. Des différences toutefois de part et d'autre de la Manche : cartes et gravures sont en Grande-Bretagne plus nombreuses qu'en France, le cosmopolitisme y va plus loin, jusqu'à imprimer des articles en langues étrangères... Mais dans le domaine de l'exploration l'action de la Société de Londres est bien plus importante que celle de son aînée de Paris : distribution de médailles d'or offertes par la Couronne, institution grâce à un vote du parlement — obtenu par l'intervention de John Barrow, secrétaire de l'Amirauté, grand voyageur, auteur d'une histoire des explorations polaires et fondateur de la Royal Geographical Society — de deux récompenses extraordinaires, la première (5 000 £) décernée à qui franchirait le premier le 110^e méridien Ouest, la seconde (1 250 £) pour qui dépasserait le 89^e degré de latitude Nord.

² Londres, 1855-1892.

³ 1852-1858. Annuel.

⁴ *Bulletin of the American Geographical and Statistical Society*, 1852, p. 12.

⁵ 79 pages pour 1852.

⁶ *Journal of the American Geographical (and statistical) Society of New York*, 1859-1860 et 1870-1900, mensuel, puis parution irrégulière.

⁷ La publication en fut suspendue pendant la guerre de Sécession.

⁸ *Mitteilungen aus Justus Perthes' Geographischer Anstalt über wichtige neue Erforschungen auf dem Gesamtgebiete der Geographie von Doktor A. Petermann*. Publié à Gotha par Justus Perthes, 1855-1878. Justus Perthes : 1749-1816.

⁹ Justus Perthes Geographischer Anstalt.

notamment sous l'influence d'August Petermann (1822-1878), qui fonda en 1855 les *Communications* 1, aussi tournées vers l'exploration ; mais j'ai déjà eu l'occasion de louer leurs nombreuses et fort remarquables cartes en couleurs et l'intérêt porté à la cartographie 2.

J'ai également déjà noté des traits de similitude dans le recrutement social entre Vienne et Paris, d'autres existent dans le domaine du contenu. Le bulletin de la Société de Géographie de Vienne 3 est divisé en deux parties, les « articles » 4 formant une substance plus copieuse que les « relations des réunions de la Société de Géographie » 5 et il y a assez peu de cartes.

Une division identique existe dans les *Mémoires et Bulletin de la Société de Géographie de Genève* 6, où les comptes rendus des séances sont très réduits, mais en revanche les cartes figurent en assez grand nombre. Un même manque de renouvellement qu'au *Bulletin de la Société de Géographie* s'observe aux *Nouvelles Annales des Voyages* 7 : elles ont même l'imprudence de réduire, surtout dans les articles concernant l'Europe, la part revenant au tourisme et au « grand public », au profit des statistiques et de l'étude des frontières, défaut dont *Le Tour du Monde* allait vite profiter 8. Publiée comme ce dernier par la maison Hachette, *L'Année géographique* 9 ne visait guère le même public, qu'elle aurait rebuté, malgré son format maniable, par son absence d'illustrations et sa lecture austère 10. Elle se proposa de faire un tableau annuel des connaissances géographiques, racontant « tout ce qui se fait » et « tout ce qui se publie », dégageant « de cette masse de travaux et de publications ce qui constitue, en fin de compte, la connaissance acquise

1 L'Institut passa progressivement sous le contrôle de l'Université après 1870. Voir aussi P.Herrmann, *La géographie française et l'espace allemand (vers 1820-1890)*, Mémoire de M2, IEP de Paris, 2012.

2 Un trait isolé de différence : en 1855, dans l'avant-propos, A.Petermann fait référence à la foi chrétienne qui pousse à connaître le monde.

3 *Mittheilungen der (Kaiserlich-Königlichen) Geographischer (in Wien) Gesellschaft (Communications de la Société de Géographie [impériale et royale] [de Vienne])*. Mensuel, Vienne, à partir de 1857. Reliure en volumes annuels. Avant, pendant, pendant une année et demi, les articles étaient parus dans la Wiener Zeitung et étaient envoyés aux membres (*Mittheilungen...*, 1857, p. III).

4 *Abhandlungen*.

5 *Berichte über die Versammlungen des k.k. geographischen Gesellschaft*.

6 1860-1864, devenu en 1866 *Le Globe. Journal géographique. Organe de la Société de Géographie de Genève pour ses mémoires et bulletins*. De 1866 à 1878 et, depuis 1882, divisé en deux parties : mémoires et bulletin.

7 Voir plus haut.

8 Voir plus haut.

9 Sous-titre : *Revue mensuelle des voyages de terre et de mer ainsi que des explorations, missions, relations et publications diverses relatives aux sciences géographiques et ethnographiques*. Publication annuelle par Vivien de Saint-Martin, 1862-1878. Maunoir et Henri Duveyrier remplacèrent le vieux Vivien en 1876 (*Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1876, p. 103 & 1er sem. 1878, p. 285).

10 Il n'y avait aucune carte ; elles furent en quelque sorte remplacées par un savoureux avertissement (1862, p. X) : « Il serait à désirer que le lecteur qui voudra parcourir ces notices eût toujours sous les yeux, autant que possible, la carte de la contrée à laquelle chaque article se rapporte. On s'apercevra bientôt combien par ce moyen on ajoute à l'intérêt de sa lecture, et aussi combien le détail s'en fixe plus aisément dans la mémoire » !

et le progrès accompli. » 1 Et les publications des Sociétés missionnaires ? demandé-je pour la seconde fois. Elles restent semblables à elles-mêmes et on a l'impression du même ronronnement, quoiqu'elles aient été très différentes du *Bulletin de la Société de Géographie*.

Peut-on conforter ces permanences dans le domaine des relations entre géographie et exploration par d'autres, situés dans celui des rapports entre Société de Géographie et politique ?

La Société de Géographie de Paris a des rapports inchangés avec le pouvoir, à l'exception de celui issu de la révolution de 1848, à base de sollicitations, subventions et louanges. Après une députation à la duchesse d'Orléans, la Société note que la duchesse « fait étudier la géographie à son fils : le jeune prince aime cette étude et son auguste mère fait espérer à la Société qu'il en sera un jour le protecteur. » 2 La Société de Géographie fait sa cour, mais souvent davantage, surtout dans les discours d'assemblée générale quand un homme politique préside 3. Ces orléanistes genuflecteurs de la monarchie de Juillet se sont ralliés sans arrière-pensée à Napoléon III : il est constant qu'il n'y a pas du tout ici d'opposition orléaniste comme dans certains « salons académiques », opposition menée par des hommes consacrant « leurs loisirs forcés à des recherches érudites, de savants travaux, de vastes ouvrages historiques », collaborant au *Journal des débats*, à la *Revue des deux mondes*, ou membres de l'Académie française 4, où ils sont installés, comme à l'Académie des Sciences morales et politiques, grâce au régime de Juillet. Pas non plus d'opposition légitimiste à l'instar du Jockey Club 5, éventuellement conciliée avec un rôle de rencontre de membres de clubs politiquement opposés en un terrain neutralisé, ce qui était le cas du Jockey lui-même. L'influence politique de la Société de Géographie est, au moins directement, totalement nulle, comme par le passé : il n'est pas question d'y faire, comme au Jockey encore, « une ambassade et des ambassadeurs en dix minutes » ou d'y distribuer préfectures et sous-préfectures !

1 *L'Année géographique*, 1862, pp. II-III.

2 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1844, p. 379.

3 Lefebvre-Durufly (voir plus haut), par exemple, de surcroît sénateur, fait un exercice de style de flagornerie le 4 avril 1856 — deux jours avant la fin du congrès de Paris qui clôt la guerre de Crimée — quand il déclare : « le sage et puissant génie de l'empereur, protecteur de notre Société, a rendu à la France, dans les conseils de l'Europe, le rang qui lui avait si longtemps appartenu : c'est un puissant aiguillon pour nous livrer avec un légitime orgueil et avec un sentiment de patriotisme satisfait à l'étude de la géographie politique. Quant à la géographie de la science, de la philosophie, du commerce, la paix, scellée à Paris entre un trône consolidé par huit millions de suffrages et un berceau entouré de tant de vœux et de tant d'espérances, la paix vient de lui ouvrir les horizons les plus riants et les plus étendus. En effet, Messieurs, à quelle autre époque s'est-il manifesté une disposition plus marquée à l'union fraternelle des peuples ? » (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1856, p. 226).

4 Cf. René Rémond, *La droite en France de la Première Restauration à la Cinquième République*, Paris, réédition, 1963, 414 p., pp. 114-115.

5 J.-A. Roy, *Histoire du Jockey-Club de Paris*, Marcel Rivière, 1958, 154 p., *passim* dont p. 72.

Continuant la voie ouverte dans le passé, la Société de Géographie est subventionnée : en 1847, le ministre du Commerce accorde 1 000 francs, celui de l'Instruction publique 500 francs, invitant de plus la Société « à lui faire connaître l'état de ses ressources et de ses dépenses annuelles, afin de lui accorder, s'il y a lieu, les encouragements nécessaires pour continuer ses utiles travaux » ¹, ce dont elle avait bien besoin. Dès 1849, la manne tombe à nouveau, cinq cents francs tous les ans de la part de l'Instruction publique ², deux mille francs en 1850 de l'Agriculture (le ministre est président...) ³. Sous le Second Empire, le gouvernement préfère souscrire aux prix fondés par la Société, surtout à celui concernant un voyage d'Algérie au Sénégal ou vice-versa ⁴. Louis-Philippe continuait à gratifier la Société thuriféraire de mille francs par an ⁵, c'est une pratique que poursuit Napoléon III (⁶). La faveur de ce dernier envers la géographie savante est toutefois beaucoup moins forte que vis-à-vis des sciences appliquées, pour lesquelles on peut énumérer le décret du 23 février 1852, créant un prix important concernant l'électricité ⁷, les subventions à Henri Sainte-Claire Deville (1818-1881) en vue de la fabrication industrielle de l'aluminium, les encouragements à Pasteur, fervent bonapartiste, et la création de l'École pratique des Hautes Études (1868). C'était retrouver ici une tendance remontant à Napoléon Ier, dont on sait la protection qu'il accorda à des savants comme Monge, Berthollet et Laplace : places de sénateurs, sinécures diverses, Société d'Arcueil... Les règnes des deux Napoléon marquèrent des étapes importantes dans le processus qui, en France, a conduit à la professionnalisation des chercheurs et à la conception d'une politique scientifique. Enfin, le texte qui concerne la Société de Géographie dans l'*Almanach royal*, puis dans l'*Almanach impérial*, est rigoureusement inchangé.

Les présidents, toujours choisis de la même manière, contribuent à couvrir de louanges la Société ⁸. Les marins justifient facilement leur présidence, comme l'avaient fait leurs prédécesseurs : de Mackau, ministre de la Marine, écrit que la Société « pourra compter sur son concours empressé, soit pour ce qui pourrait

¹ *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1847, pp. 57, 190, 254.

² *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1849, p. 262.

³ *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1850, p. 195.

⁴ 7 000 francs, sur un total de 8 420 francs en 1860. Cf. *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1852, pp. 101, 192, 195 & 196, 1er sem. 1855, p. 235, 2e sem. 1855, pp. 84 & 320, 1er sem. 1860, pp. 201 & 434.

⁵ Voir, par exemple, *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1844, p. 426 & 2 sem. 1846, p. 68.

⁶ *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1853, p. 201, 1er sem. 1862, par exemple.

⁷ Il ne sera attribué qu'en 1864, à la bobine d'induction de Ruhmkorff.

⁸ Voir par exemple le discours de Molé à l'assemblée générale du 14 janvier 1848, prévue initialement pour le 17 décembre précédent, mais repoussée à cause d'une indisposition du président ! (*Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1847, p. 249). Des raisons intellectuelles et « navales » expliquent l'élection de Mathieu Molé (1781-1855), ministre de la Marine en 1817-1818, entré à l'Académie française en 1840.

le concerner personnellement, soit pour ce qu'il y aurait lieu d'obtenir de la protection que le gouvernement accorde aux institutions utiles à la science. » 1.

Par rapport aux états et aux gouvernements étrangers, la Société de Géographie est très circonspecte : il s'agit de maintenir une neutralité et un apolitisme prudents ; « toute allusion politique » doit ainsi être « écartée » dans l'évocation de pays ou de situations brûlants 2. Le sentiment national reste peu marqué chez les géographes : aucune anglophobie 3 n'est à signaler, alors que la Royal Geographical Society prend en charge des explorations, comme en 1857, quand elle confie à Richard Francis Burton (1821-1890) 4 la tâche de découvrir les sources du Nil, en revanche, une copieuse notice nécrologique est écrite 5 à la mémoire du Prussien Humboldt 6, alors qu'à la même époque le sentiment national était déjà particulièrement vif chez un Pasteur et que dans plusieurs régions du globe, comme au Soudan occidental, la plupart des voyages d'exploration étaient le fait d'étrangers, Britanniques ou Allemands au service des Britanniques dans ce cas précis 7. Est-ce renforcé par l'indifférence vis-à-vis des compétitions coloniales ?

La plupart du temps, les géographes manifestent aussi peu d'intérêt pour le phénomène de la colonisation que dans la période précédente. Tout au plus s'informent-ils et renseignent-ils, sur un « tableau des établissements français en Algérie », publié par le ministère de la Guerre en 1846 (8), sur la « Nouvelle-Zélande, colonie anglaise » 9... Quelquefois — mais le cas est rare — l'information tourne à la publicité personnelle : ainsi fait le capitaine Vincent, dont l'« Extrait d'un voyage exécuté, en 1860, dans le Sahara occidental » tourne en 1861 à la louange de son chef, Faidherbe 10. Dans les instructions concernant ce dernier parmi les *Questions et*

1 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1844, p. 415. De la même manière, le contre-amiral Mathieu, directeur général du Dépôt de la Marine, dit : « en me choisissant pour être votre président, vous avez voulu, sans aucun doute, donner un témoignage de bienveillance et de considération au corps de la marine militaire et à celui des ingénieurs-hydrographes, à la tête duquel j'ai l'honneur d'être placé » (à l'assemblée générale du 2 avril 1852. *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1852, pp. 305-306).

2 Par exemple, à l'assemblée générale du 17 juin 1864 : « M. E. Cortambert sollicite pour M. Duchinski, lequel ne fait point partie de la Société, d'être admis à lire un mémoire ethnographique sur les Slaves et les Moscovites, dont il est bien entendu que toute allusion politique serait écartée. » Il s'agit bien sûr d'éviter une allusion à la révolte polonaise de 1863, la Révolte de Janvier. *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1864, p. 75. Franciszek Duchinski : 1817-1893.

3 Voir plus haut.

4 G. de Diesbach, *Richard Burton. 1821-1890*, Figures et plumes, 2009, 124 p.

5 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1860.

6 Voir plus haut.

7 Heinrich — dit Abd el-Kerim — Barth, le docteur Baikie, Gerhard Rohlfs, etc. Mis à part le voyage de René Caillié, les activités françaises au sud du désert furent jusqu'aux années 1860 limitées à des reconnaissances de l'hinterland sénégalais et du Fouta Djallon. Cf. John D. Hargreaves, *West Africa : the former french States*, Englewood Cliffs, New Jersey, 1967, VIII+183 p., p. 93.

8 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1848, pp. 5-16.

9 *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1863, pp. 97-124.

10 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1861, pp. 5-6.

Instructions pour les voyageurs de 1856, évoquées plus haut, il n'y a pas trace de connotation colonialiste. Cette faiblesse des liens intellectuels amplifie au plan national ce qu'on constate localement à Marseille **1**. Amédée Desjobert (1796-1853) porte à l'outrance cette indifférence. Ce député de Neufchâtel, en Normandie, fut à la Chambre l'orateur le plus hostile à la conquête de l'Algérie, contre laquelle il prenait chaque année la parole et écrivit plusieurs livres critiques, se réclamant de Jean-Baptiste Say et d'Adam Smith, ajoutant des arguments moraux, et parlant même de « nationalité arabe ». Or, il adhéra en 1845 à la Société de Géographie et n'y souffla mot du problème ! C'est surtout le curieux d'agronomie, qui appliquait ses connaissances à l'exploitation de sa propriété de Rieux, près de Neufchâtel, le fils du maître des Eaux et Forêts, qui semble avoir rallié les rangs des géographes et non l'*anticoloniste* **2**, pour reprendre le mot de l'époque.

Comme avant 1842, la conquête coloniale est envisagée comme moyen de faire progresser les connaissances géographiques, et non l'inverse **3**, d'où parfois des raccourcis saisissants, comme celui-ci : à la séance du 17 juin 1864, « M.d'Abbadie informe la Société qu'il a lu dans un journal anglais qu'à la suite d'insultes faites à la personne de M.Cameron, consul d'Angleterre en Éthiopie [...] le commandant anglais de la station navale de la mer des Indes a reçu l'ordre d'envoyer des troupes en Éthiopie. Cette circonstance contribuera, il faut l'espérer, à faire connaître le pays » **4** ! Il est toujours aussi étonnant, *a priori*, de constater une telle attitude de la part d'une association qui compte dans ses rangs tant d'officiers de marine, dont on a depuis fort longtemps souligné le rôle dans la colonisation, cumulant parfois « pour le plus grand profit de l'expansion coloniale française les fonctions de négociants et de conquérants » **5**. On peut objecter que le nombre important des fonctionnaires du

1 « En regard de ces liens économiques, les liens intellectuels, artistiques, touristiques, sont d'un faible poids. » (P.Guiral, « Marseille et l'Algérie de 1848 à 1870 », *Revue africaine*, 1956, pp. 433-456).

2 Amédée Desjobert (1796-1853) était issu d'une vieille famille du Berry et du Bourbonnais. Il fut député de 1833 à 1848, représentant en 1848 et 1849, député en 1852-1853. Il siégea d'abord au Centre droit, fut républicain modéré, puis bonapartiste, sous la Deuxième République et l'Empire.

3 Un exemple, à propos de l'Algérie, est fourni par Victor-Adolphe Malte-Brun dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1852, pp. 226-227 : « Lorsqu'en 1830 la France planta son drapeau sur les murs d'Alger, et délivra l'Europe chrétienne du joug honteux que quelques forbans faisaient peser sur le commerce de la Méditerranée, nos connaissances géographiques sur l'Algérie n'étaient guère plus étendues que celles que nous avons aujourd'hui sur le Maroc [...] Cependant les Romains avaient parfaitement connu le pays [...] mais l'invasion arabe, le fanatisme musulman, l'indolence des Turcs, avaient à l'envi plongé dans la nuit de l'oubli et du néant toute trace conservée de cette antique civilisation. Il a donc fallu que, dans l'espace de vingt-deux ans, la France reconquit patiemment, et pour ainsi dire lieue par lieue, à la science géographique, l'entière connaissance de cette belle contrée. Aujourd'hui, grâce aux intelligents travaux de MM. [...], et surtout à ceux de M.Prax et des officiers de notre savant corps d'État-Major [...], nous avons vu les limites de nos connaissances géographiques reculer jusqu'au-delà du grand Atlas, et le désert de Sahara n'a même pas arrêté nos intrépides explorateurs. »

4 *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1864, p. 70.

5 En Indochine, d'après M.Besson, dans son *Histoire des colonies françaises* (Paris, Boivin, s.d. [1931], 402 p., p. 265). Ce fut la même chose en Belgique où ils rejoignirent dans le camp des défenseurs de l'idée coloniale, après 1830, Léopold Ier, les négociants et le duc de Brabant, futur Léopold II. En 1847, sollicité par des

ministère des Affaires étrangères que l'on trouve à la Société de Géographie eut une influence inverse : l'époque est en grande partie tournée vers l'Afrique, or celle-ci n'intéresse pas les diplomates, qui l'abandonnent « volontiers aux ministres de la Marine ou des Colonies ¹, voire aux initiatives des autorités locales, du Cap, de Bourbon (La Réunion), du Sénégal, de la Sierra-Leone » ². Une conséquence, parmi bien d'autres, fut qu'Abd el-Kader, lorsqu'il adressa sa *Lettre aux Français* en 1855 (³), choisit comme destinataire particulier, non pas un responsable de la Société de Géographie, mais Joseph Toussaint Reinaud (1795-1867), président de la Société asiatique, grand maître français en matière de langue arabe et membre de l'Institut.

Tout changea brusquement en 1863 et 1864, et d'abord à cause de l'arrivée à la Société de Jules Duval (1813-1870), apôtre de la colonisation, fondateur de *L'Économiste français*, qui publia dans le *Bulletin*, à partir des livraisons du second semestre 1863 de copieux articles, accueillis avec faveur ⁴, alors qu'au début de l'année encore, en séance, lors du compte rendu de son *Histoire de l'émigration européenne, asiatique et africaine*, on avait critiqué le principe selon lequel « l'émigration coloniale [est] la mesure de l'énergie vitale d'une nation », tandis que des membres n'avaient pas voulu « trop insister sur un sujet qui n'appartient qu'indirectement aux travaux de la Société » et que d'autres ne voulaient pas « s'éloigner du but tout géographique de la Société » ⁵. Celle-ci adopta rapidement ses axiomes, comme « la supériorité coloniale et commerciale de l'Angleterre est intimement liée à la diffusion générale des notions géographiques » ⁶. À la même époque d'ailleurs, Duval livra à d'autres publications des articles similaires, comme

négociants, le gouvernement belge confia une mission d'exploration en Afrique occidentale à l'officier de marine Van Haverbeke, qui signa en mars 1848 un traité avec le chef des Nalous : « la Belgique obtenait en toute souveraineté, à des conditions favorables, un territoire sur les bords du Rio Nunez » (A.Martineau, Roussier et Tramond dir., *Bibliographie d'histoire coloniale (1900-1930)*, Paris, Société d'histoire des colonies, 1932, XVI+667 p. Publié à la suite du premier Congrès international d'histoire coloniale, en 1931, pp. 20-25).

¹ Du seul premier ministère pour notre période, évidemment.

² H.Brunschwig, *Le partage de l'Afrique noire*, Flammarion, coll. « Questions d'histoire », 1971, 186 p., pp. 24-25, qui ajoute, dans un passage qui a été beaucoup pillé par la suite : « Les traités passés par des officiers de marine qui plaçaient des chefs noirs sous la souveraineté française n'étaient pas, comme les autres actes diplomatiques, soumis aux Chambres. Un simple décret suffisait à les ratifier. Le Quai d'Orsay s'y prêtait, pour peu que cette expédition ne créât aucune difficulté avec une autre puissance. Jusque vers 1860 il ne serait venu à l'esprit d'aucun ministre des Affaires étrangères de provoquer un conflit avec l'Angleterre à cause d'un morceau d'Afrique noire. Il y avait donc, en Afrique, une sorte de théâtre d'opérations secondaire où le ministère de la Marine et les autorités coloniales jouaient les premiers rôles. Mais leurs programmes, leurs faits et gestes, étaient soumis au contrôle et à la censure des diplomates souvent ignorants et toujours dédaigneux : on ne jouait pas d'Afrique noire au concert des Grandes Puissances. »

³ Elle fut discrètement publiée à Paris en 1858. Voir la nouvelle traduction d'après les manuscrits originaux par René R.Khawan, Éditions Phébus, 1977, 279 p., réédition, 2007, 212 p. Toutefois, Joseph Toussaint Reinaud fut un peu plus tard membre de la Commission centrale et vice-président de la Société de Géographie.

⁴ Voir, par exemple, *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1863, pp. 312-314.

⁵ *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1863, pp. 164-165.

⁶ *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1863, p. 315.

cet extrait de son ouvrage sous presse *Les colonies et la politique coloniale de la France* **1** intitulé *La formation du domaine colonial de la France*, qui parut à la fois dans les *Nouvelles Annales de la Marine et des Colonies* **2** et dans les *Nouvelles Annales des voyages* **3**.

Né à Rodez en 1813, avocat à 23 ans, substitut pendant huit ans à Saint-Affrique, puis à Rodez, Jules Duval, dont la biographie est maintenant bien connue par la monumentale thèse de Jacques Valette **4**, contribua à fonder la Société des Lettres, Arts et Sciences de l'Aveyron, mais surtout il fut attiré, non comme d'autres par le saint-simonisme, mais par les idées de Fourier. C'est, en grande partie, pourquoi il devint en 1847 administrateur de la colonie agricole de Saint-Denis du Sig, au sud-est d'Oran, colonie qui avait été fondée en 1845 sur l'initiative de fouriéristes lyonnais, dont certains avaient d'ailleurs été saint-simoniens ; pour soutenir la colonie, ils avaient créé l'Union agricole d'Afrique. La plupart appartenaient à la bourgeoisie, notamment aux professions libérales, et s'étaient donné pour but de fonder l'expérience de colonisation sur l'association du capital et du travail ; ce n'était pas tout à fait un phalanstère, mais du « fouriérisme bâtard », pour reprendre les termes de Charles-André Julien (1891-1991). Jules Duval y resta jusqu'en 1850 ; sous le Second Empire, la colonie fut transformée en société anonyme et Jules Verne la cite d'ailleurs au chapitre X de son *Clovis Dardentor* (1896). Jules Duval devient en 1852 un des deux principaux rédacteurs de *L'Écho d'Oran*, publie des articles sur la colonisation dans *Le Journal des Débats* et la *Revue des Deux Mondes*, de 1855 à 1870, est conseiller général d'Oran entre 1858 et 1861 et se déclare hostile à la politique du « royaume arabe ». Duval est un grand animateur de groupes de pression, coloniaux et algériens, en France — Centre algérien à Paris, de 1853, Société centrale de colonisation, de 1858, etc. — , et il fait figure de connaisseur et de champion de la colonie algérienne. Dans la dernière décennie du Second Empire se place l'essentiel : il vit alors à Paris, où il fonde en 1861 *L'Économiste français*, publication qui visait à soutenir un mouvement en faveur de l'expansion coloniale, comme le suggère d'ailleurs son sous-titre, *Journal de la science sociale. Organe des intérêts métropolitains et coloniaux*. Il entre en 1857 à la Société d'Économie politique et à la Société de Géographie : Duval devient membre adjoint de la Commission centrale de cette dernière en 1859, fait des comptes rendus depuis cette date, mais en

1 Paris, Bertrand, s.d. (1864), XXI+526 p.

2 Tome 32, pp. II & suiv.

3 Numéro d'avril-juin 1864.

4 J. Valette, *Socialisme utopique et idée coloniale : Jules Duval (1813-1870)*, thèse dirigée par J.-B. Duroselle, Paris I, 1975, 6 vol., 1 734 p. Duval était le fils naturel de Henri de Séguret, président du tribunal de Rodez : il suivit donc une carrière de magistrat comme son père, dont il fut d'ailleurs le légataire universel. Séguret (1784-1835) fut député de l'Aveyron de 1824 à 1827.

1862 il est élu secrétaire du bureau de la Société et s'en montre dès lors un membre extrêmement actif, aussi bien à l'intérieur de l'association que dans un certain rôle de représentation extérieure. En 1866 et 1867, il est vice-président de la Commission centrale, qu'il préside l'année suivante, pour être ensuite à la tête du bureau jusqu'à sa mort. Duval a écrit, bien sûr, dans le *Bulletin* d'innombrables articles, mais un accident de chemin de fer, le 20 septembre 1870, vient clore cette brillante et prometteuse carrière ¹. La précoce disparition de Duval en 1870 fut dommageable pour la Société de Géographie de Paris, qui aurait pu former un véritable triumvirat directeur Chasseloup-Maunoir-Duval, le dernier étant en quelque sorte en son sein l'« idéologue » de la colonisation : il ne fut en définitive qu'un initiateur qui dès 1863 avait écrit dans le *Bulletin* un article fort lisible sur « Les rapports entre la géographie et l'économie politique. »

Duval eut une carrière aux multiples facettes, qu'une idée-force rend cohérente. Comme l'écrit Raoul Girardet ² : « Économiste, géographe, philanthrope, réformateur social, fondateur d'entreprises, c'est en effet dans la formulation d'une théorie générale de la colonisation que Jules Duval établit le point de rencontre de ses multiples vocations. » Pour lui « la colonisation générale est le pivot de toute l'économie politique », grâce à elle l'humanité « prend possession souveraine de sa planète » ³ ; ce « rayonnement pacifique de l'esprit moderne » ⁴ réclame un journal spécial ⁵, qu'il a fondé en 1861 sous le nom de *L'Économiste français* ⁶, les autres rédacteurs étant tous de second plan ⁷. D'un prix relativement abordable ⁸, le journal

1 Dans les années 1860, Jules Duval envisagea clairement la perspective de l'indépendance progressive des colonies, y compris celle de l'Algérie, tout en réservant cette solution à ceux des territoires qui étaient susceptibles de former une nation. Le créateur de la Société historique algérienne (1856), Adrien Berbrugger (1801-1869), était, lui aussi, un ancien fouriériste (*Revue africaine*, 1956, p. 195). Sur Jules Duval, l'ouvrage essentiel est la monumentale thèse de J.Valette référencée ci-dessus, mais on a aussi une notice par Levasseur dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, avril 1876, reprise en tête de J.Duval, *L'Algérie et les colonies françaises*, Paris, 1877, XXX+354 p., *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1859, pp. 2 & 18-31, 1er sem. 1862, p. 323, 2e sem. 1865, pp. 49-170, la notice de J.Valette dans *Hommes et Destins, dictionnaire biographique d'Outre-Mer*, n° 2 de la nouvelle série des Travaux et Mémoires de l'Académie des Sciences d'Outre-Mer, 6 tomes dont l'un en deux vol., Paris, 1975-1986, tome II, 1, pp. 295-296, M.Merle, *L'anticolonialisme européen de Las Casas à Marx*, A.Colin, coll. U., 1969, 397 p., p. 34, Ch.-A.Julien, *Histoire de l'Algérie contemporaine. La conquête et les débuts de la colonisation (1827-1871)*, Paris, 1964, 632 p., p. 248.

2 R.Girardet, *L'idée coloniale en France. 1871-1962*, La Table ronde, 1972, 340 p., réédition, coll. « Pluriel », 1979, 508 p., p. 19.

3 Programme de *L'Économiste français*, n° 1 du 25 nov. 1861.

4 *Ibid.*

5 Duval a écrit aussi dans le *Journal des Débats* et le *Journal des économistes*.

6 Sous-titre variable : *Journal de la science sociale. Organe (politique) des intérêts métropolitains et coloniaux*. Bimensuel, puis hebdomadaire. À partir de novembre 1861. In-4° puis in-folio.

7 En 1863, sur un total de 180 articles, il en écrit 58 ! Autre extrait du programme, toujours écrit par Duval, qui rappelle tout à fait ce que j'écrivais sur les saint-simoniens : « l'ère de civilisation par le travail, où s'engagent de plus en plus les sociétés contemporaines, leur ouvre une carrière de progrès sans limites. L'agriculture et l'industrie, le commerce et la navigation, alliant leurs forces, embrassent, à l'aide de la vapeur et de l'électricité, le monde entier dans leurs entreprises. »

comporte une « partie générale » et une « partie coloniale », la seconde dépassant en importance la première, il publie les procès-verbaux des séances de la Société internationale des Études pratiques d'économie sociale ¹, accorde de l'attention aux anciennes colonies françaises ², mais presque aucune à la Société de Géographie. *L'Économiste français* manifeste un grand intérêt pour l'émigration française ³ et les expositions universelles. Le journal fut repris après 1873 par des chambres de commerce et Paul Leroy-Beaulieu.

Une fois entré dans la Société aux médailles d'or, et membre du bureau, Jules Duval n'est plus un isolé. Dès 1863 un article « sur les usages des populations indigènes de la Cochinchine française » ⁴ se conclut ainsi : « Grâce au courage, à l'énergie déployée par le corps expéditionnaire, et à l'activité d'une excellente administration, une nation entière sera arrachée à l'abjection et à la misère de l'état sauvage. » Un autre exemple est un article scientifique de 1863 aussi, très lié au développement de la colonisation ; cette « Notice sur le royaume de Khmer ou de Kambodje » ⁵ écrite par Pétrus Trüong-Vinh-Ky (1837-1898), très grand lettré catholique qui avait été l'interprète de la députation annamite ayant visité la France en octobre et novembre 1863. Assurément quelque chose change ici et bouscule avec ardeur les vieilles habitudes de pensée, au moment où le régime impérial sort quelque peu de son attitude de laisser-faire ⁶, où le public commence à être intéressé à la question par publicistes et expositions universelles ⁷, et où « la colonisation prend [...] un caractère politique, militaire, religieux, civilisateur, qu'elle n'a jamais eu à un pareil degré sous les gouvernements antérieurs, [ce qui doit] contribuer à la puissance de la France et à son rayonnement dans le monde autant qu'à son enrichissement » (A.Reussner) ⁸.

⁸ 50 centimes le numéro, abonnement annuel de 12 francs à Paris, 15 francs en province et en Algérie.

¹ Dont le secrétaire général est Frédéric Le Play.

² Ce qui renforce son anglophobie.

³ Ce qui est conforme aux idées de Jules Duval, qui écrit dans *Les colonies et la politique coloniale de la France*, à la page V : « la colonisation est, en effet, la suite et le complément de l'émigration, l'une est la route, l'autre est le port ».

⁴ *Bulletin de la Société de Géographie*, 2^e sem. 1863, pp. 297-306.

⁵ *Ibid.*, pp. 326-332.

⁶ Le ministre, les missions, les officiers, les négociants, etc.

⁷ D'autres influents publicistes s'attachèrent à prouver les bienfaits de l'expansion coloniale : Charles Lavollée (cf. *La colonisation moderne*, 1863, qui inspira Gambetta et Ferry) et Anatole Prévost-Paradol (1829-1870, bien sûr, notamment dans le dernier chapitre de *La France nouvelle*, publiée en 1868, rééditée avec une présentation de Gabriel de Broglie par Perrin, en 2012, 308 p. « Pour la première fois en 1855 une *Section coloniale*, installée au Palais de l'Industrie et présentant dans ses stands une vivante image de chacune des possessions françaises, figure dans une Exposition, et son succès est tel qu'on décide d'organiser une Exposition permanente des colonies qui, développée et transportée au Champ de Mars, devint l'une des principales attractions à l'Exposition universelle de 1866 » (G.Hardy, *Histoire sociale de la colonisation française*, Paris, 1953, 268 p., p. 138).

⁸ A.Reussner, *La puissance navale dans l'histoire*, tome II (avec L.Nicolas), *De 1815 à 1914*, Paris, Éditions maritimes et d'outre-mer, 1963, 259 p., p. 70.

À l'évidence désormais, il apparaît que si des changements et ruptures se manifestent après 1843, ils pèsent beaucoup moins que le profond virage opéré brusquement en 1863 et 1864. Avec le recul du temps, on peut les considérer comme de moindre importance que les permanences des deux décennies du milieu du XIX^e siècle, qui trouvent ici leur ultime justification : c'est toujours une Société de Géographie unique, parisienne, et de notables romantiques, qui vit au milieu des années 1860 et qui se trouve confrontée, grâce à Duval, à la colonisation, et qui s'y rallie, justifiant une césure qui a encore plus de force que celle de 1842-1843.

**CONCLUSION DE LA PREMIÈRE PARTIE.
UNE SOCIÉTÉ DE NOTABLES ROMANTIQUES ?
1821-1864.**

Conrad Malte-Brun avait écrit en 1824 :

« il ne faut jamais oublier que les sciences, et particulièrement la géographie, sont constamment dans une marche progressive : leur but n'est jamais *complètement* atteint, parce qu'il recule et s'agrandit en raison même des efforts que nous faisons pour l'atteindre. »¹

Qu'ont été les géographes en quarante ans ? Des hommes seulement, les femmes étant rarissimes, et des hommes chargés d'ans, d'expérience et de fonctions, peu nombreux indubitablement, rédacteurs de notes, lecteurs assidus, spectateurs des séances de la Société, car très souvent Parisiens. Voici quel a été le lot de la plupart, mais quelques-uns ont fait bien davantage. Ils ont été très nombreux à être au service de l'État, même si la Société de Géographie de Paris a été de fondation assez nettement aristocratique et si les « intellectuels » ont joué un rôle important dans les bureaux comme parmi les membres, et si les officiers ou les fonctionnaires des Affaires étrangères se sont fait remarquer par leur nombre.

Dans la formation intellectuelle des géographes, on note la fréquence du passage par Polytechnique ; pour certains, Dumont d'Urville par exemple, la Société de Géographie a été une sorte de seconde famille. Rares mais célèbres ont été les jeunes gens pauvres, mais méritants, comme René Caillié ou Joseph Bellot, qui sont autant d'alibis. La Société ressemble partiellement aux institutions de culture du XVIII^e siècle et s'insère dans un vaste mouvement intellectuel de création de Sociétés savantes, de renouveau de l'histoire, de la Marine française, du goût pour les voyages ; ses préoccupations sont essentiellement tournées vers l'exploration du monde et pour cela elle recueille des avis, donne des conseils, recense les explorations en projet et en cours, appuie les uns, recommande les autres, récompense par prix et médailles d'or... Heureusement, la Société aux médailles d'or aborde bien d'autres sujets que l'exploration, ensemble d'une extrême variété, restant toutefois dans les limites d'une culture élitiste et d'un net mépris de la « géographie utilitaire » ; de ce foisonnement émerge un goût pour le saint-simonisme « rentré dans le siècle », qui n'altère en rien, bien au contraire, une attitude politique prudente, « juste milieu », respectueuse de l'ordre établi, surtout quand il distribue la manne des subventions. Les géographes d'une France que l'on présente souvent comme repliée sur elle-même sont très ouverts aux mondes

¹ Voir mon introduction. Voir aussi en **annexe H** le début du « Rapport sur les travaux de la Société de Géographie... » de Victor-Adolphe Malte-Brun, le fils cette fois-ci, par conséquent, pour l'année 1864 (*Bulletin de la Société de Géographie*, 2^e sem. 1864, pp. 427-429).

étrangers et étranges et ils jouent un rôle certain de longue lutte — qui va être quasi centenaire — contre l'indifférence de l'opinion publique à ce sujet. Il y a eu continuité dans leur conception globale de la Géographie, dans la définition — floue — de celle-ci : se mêlent les définitions diverses, contradictoires parfois, restrictives ou très vastes — mais « se frayer un chemin au travers du chaos fait partie du plaisir d'écrire l'histoire » (Theodore Zeldin **1**) ! — composant une cacophonie perpétuée dans laquelle il y a place pour l'aimable et honnête distraction, éclectisme polygraphique dont Louis Vivien de Saint-Martin est assez typique. Une géographie qui se cherche toujours, mais qui n'est jamais, malgré ses liens avec l'exploration, et à cause de l'absence de rapports avec les préoccupations commerciales, définie comme une géographie utilitaire comme l'avait fait Édouard Charton dans son *Dictionnaire des professions*. La géographie des géographes, qui ouvre la voie à la colonisation, ne se soucie aucunement de celle-ci pendant longtemps, puis elle s'y rallie en 1863-1864 avec brusquerie et précipitation. Entre-temps, elle a cessé de considérer l'indigène en « bon sauvage » pour adopter solidement un style anthropologique méfiant et méprisant. La prudence et le pessimisme désabusé de certains lors des débuts **2** a fait place à la confiance en soi et à l'optimisme, puis le pessimisme est revenu, car l'on a pensé qu'il n'y avait plus grand-chose à découvrir.

L'étude de quatre décennies de la vie de la Société de Géographie prouve que... la géographie, certes floue et multiforme, existe alors, et bien avant Vidal de La Blache, peut-être exagérément considéré comme le « père de la géographie » en France. Il n'est de géographie qu'universitaire : c'est un axiome, au moins pour cette première phase de l'existence de la Société de Géographie, différence entre mon point de vue et celui de Pierre George faisant précéder la « géographie littéraire » et la « géographie scientifique » de l'école allemande par une « géographie des explorateurs ». Je suis, au contraire, d'accord avec les prémices de Vincent Berdoulay critiquant l'« interprétation finaliste qui explique le passé en fonction du présent ». Les fils spirituels des géographes, parvenus à maturité dans la période suivante, ne s'y tromperont pas, qui excepteront la Société de Géographie du véritable désert géographique existant selon eux dans la première moitié du XIXe siècle **3**.

1 Dernière phrase de *l'Histoire des passions françaises*, *op. cit.*

2 Cf. le « Ce globe périra peut-être avant d'être complètement décrit... » de Malte-Brun, cité en introduction.

3 Numa Broc (« La pensée géographique en France au XIXe siècle : continuité ou rupture ? », *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, 1976, 3, pp. 225-247, p. 225) cite Louis Dussieux (1815-1894), professeur à Saint-Cyr, en 1883, dans *Les grands faits de l'histoire de la géographie*, Louis Lecoffre, tome IV, p. 479 : « ...au XVIIIe siècle, c'est la France qui est à la tête du mouvement géographique ; elle s'y maintient encore au début du XIXe siècle, avec le bel ouvrage de Malte-Brun [...]. Puis, peu à peu, les études géographiques disparaissent ; la seule chaire de géographie qui existe en France, celle de la Sorbonne, s'occupe avec une solennité pédantesque de la géographie d'Homère et de celle d'Hérodote. Les membres peu nombreux

Une « histoire naturelle et sociale » d'une Société, histoire un peu familiale que j'arrête provisoirement sous le Second Empire de Zola. Comment peut se justifier la coupure de 1864 dans ma démarche cognitive ? Les raisons m'en semblent plus solides que pour 1842-1843, césure qui avait séparé le premier chapitre du second : outre le ralliement brutal à la colonisation, il s'agit du début de la présidence de Chasseloup-Laubat, qui va poursuivre la tendance annoncée vers le colonialisme, et qui sera réélu — ce qui ne s'était jamais produit ¹ — neuf ans de suite ², amorçant avec Charles Maunoir une véritable dyarchie ; il s'agit aussi du premier des *Voyages extraordinaires* de Jules Verne (1863), *Cinq Semaines en ballon*, et de l'adhésion de l'auteur, de l'entrée à la Commission centrale d'un homme qui va y jouer un rôle extrêmement important : Maunoir, en 1863... On peut y ajouter des événements contemporains significatifs : la mort de Jomard, la reprise en 1864, après une interruption de treize ans, du « Registre [manuscrit] des séances du Comité du Bulletin », sous le nom de Comité des Publications, et hors de la Société de Géographie, la décision de maintien à Saïgon ³, la mort d'Enfantin, l'entrée ou plutôt la rentrée triomphale de l'enseignement de l'histoire dans l'enseignement secondaire en 1863, etc. Cette césure de 1864 remet en cause, pour mon propos, la coupure traditionnelle de 1870, dont la faiblesse avait été fugitivement aperçue par Numa Broc dans la conclusion d'un de ses articles ⁴. Enfin, il faut ajouter que l'énorme croissance des effectifs après 1864 allait faire, au fond, de la Société une autre association, décuplée et même davantage, au moment où, dans l'ensemble de la population française, se manifeste un large progrès de l'instruction, dans une bonne partie des provinces la velléité de créer des Sociétés de Géographie provinciales et, dans l'ensemble du pays, une profonde transformation, capitalistique, technique, scientifique et intellectuelle.

D'ores et déjà, je souligne, pour l'avenir, et en concluant provisoirement, l'importance du mécénat, celle des récompenses, des médailles en particulier, le

de la Société de Géographie exceptés, personne ne s'intéresse plus à cette science. » L'expression de « véritable désert » est reprise à N.Broc (début de l'article).

¹ Nous avons vu plus haut que d'Argout avait décliné en 1832 une seconde offre de présidence.

² Son élection fut vue d'un très bon œil par Jules Duval et *L'Économiste français*, qui reproduisirent dans le numéro du 22 décembre 1864 le discours de Chasseloup-Laubat à l'assemblée générale du 16 décembre 1864 — ce que n'avait pas fait *Le Moniteur universel* — et ajoutent qu'il « a eu le bon goût de ne pas y voir un titre purement honorifique ».

³ Les pressions (officiers de marine, Corps législatif, presse, etc.) furent très nombreuses pour le maintien en Indochine (cf. A.Thomazi, *La conquête de l'Indochine*, Paris, 1934, 288 p., chapitre II & K.M.Panikkar, *L'Asie et la domination occidentale du XV^e siècle à nos jours*, trad. fr., Seuil, 1956, 447 p.).

⁴ N.Broc, « L'établissement de la Géographie en France : diffusion, institutions, projets (1870-1890) », *Annales de Géographie*, n° 459, oct. 1974, pp. 545-568, p. 564 : « N'a-t-on pas aussi exagéré l'importance de la coupure de 1870 ? Les événements de 1870-1871 ont certainement accéléré, mais n'ont pas déclenché le renouveau géographique qui est lié étroitement à la conjoncture internationale [...]. La géographie des années 1870-1890 est fille du colonialisme et de l'impérialisme. »

problème de la nature des Sociétés savantes françaises du XIXe siècle et celui de leur insertion dans le mouvement social et intellectuel du siècle, et la grande importance de l'imprimé comme source de l'histoire contemporaine. La Société de Géographie de Paris pose les intéressants problèmes de la place de l'« intellectuel » dans la société englobante et la culture nationale, de l'ouverture de la France sur l'étranger... La géographie des géographes me semble avoir pour longtemps contribué à fonder la querelle entre professionnels — qui ne sont pas encore au milieu du XIXe siècle les professeurs — et « amateurs ». Il y a au sein de la Société de Géographie une sorte d'incapacité à vulgariser, incapacité dont certains profitent ailleurs, d'où la pérennisation d'une « culture de l'élite », qui est, pour reprendre les adjectifs de Maurice Crubellier (1912-2002) ¹, « langagière et rationnelle ». Cette dualité entre la « culture de l'élite » et culture populaire oppose au milieu du XIXe siècle « deux manières de se situer dans le monde matériel et social, deux manières de vivre » ² : le peuple vit sans géographie. La Société de Géographie et ses membres ont joué, dans le mouvement social et intellectuel du XIXe siècle, un rôle d'appropriation de la géographie, la réservant à une élite intellectuelle et sociale, qui se réserve la carte, entre autres moyens de domination, mais jusqu'en 1864, je le répète, cette élite ne participe nullement d'une « géographie des professeurs » ³...

1 M.Crubellier, *Histoire culturelle de la France. XIXe-XXe siècles*, Coll. U, 1974, 456 p., p. 50. Typiques de cette culture les extraits de la séance du 18 mars 1864 (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1864, pp. 292 & suiv.) qu'on trouvera en **annexe I**.

2 M.Crubellier, *Histoire culturelle de la France...*, *op. cit.*, p. 50.

3 Y.Lacoste, *La géographie, ça sert, d'abord à faire la guerre*, Maspero, 1976, 187 p. La période postérieure à 1864 est marquée par un large progrès de l'instruction. Je donne en **annexe J** le début et la fin d'un compte rendu « saint-simonien », mais rédigé par Charles Maunoir : fin d'une époque, mais début d'une autre (*Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1864, pp. 273 & 282).

2E PARTIE :

LES SOCIETES DE GEOGRAPHIE EN FRANCE,

**AU TEMPS DE CHASSELOUP-LAUBAT
ET BRAZZA**

1864 - FIN DES ANNEES QUATRE-VINGTS

INTRODUCTION DE LA 2^E PARTIE

Mil huit cent soixante-quatre, au milieu des si riches et si bouleversées années soixante du Second Empire. La Société de Géographie de Paris amorce un renouvellement total en se ralliant à la colonisation. Cette évasion volontaire hors du territoire national, cette façon de lier Géographie et économie — car c'en est une —, cette manière de chercher le développement de l'économie française, ce modernisme et cette ouverture ne sont-ils pas l'un des aspects de l'« esprit des années soixante » ? Quarante-trois ans séparent alors la Société de Géographie de ses débuts ; un peu plus de la même durée encore et ce sera, avec le protectorat sur la majeure partie du Maroc, l'achèvement, ou presque, de la constitution du nouvel empire colonial français. Mais en très peu de temps, le succès numérique va couronner le ralliement à la colonisation et la Société de Géographie de Paris compter ses adhérents par centaines puis par deux milliers. Elle sera de la sorte loin de ses 217 « membres fondateurs », plancher qu'elle avait à nouveau touché après un premier essor. Les effets induits de ce changement de taille sont très importants : on ne pense pas, on ne compte pas, on n'agit pas de la même façon selon que l'on est deux cents ou deux mille au sein d'une association, au nom pourtant inchangé.

Il y a davantage : au temps de la Troisième République *les Sociétés* sont plurielles et même fort nombreuses, la coupure étant d'ailleurs antérieure à l'impulsion coloniale donnée par Léon Gambetta. En très peu de temps, dans les années 1870 et 1880 pour l'essentiel, les Sociétés de Géographie se multiplient en province, indépendantes vis-à-vis de leur aînée apparue en 1821. La carte va montrer un véritable pullulement, car elle concerne non seulement les grandes cités mais aussi de petites villes : Lyon et Marseille bien sûr, mais aussi Avesnes-sur-Helpe, et le Cher apparaît avant la cité phocéenne. C'est la France tout entière qui entre « en Géographie », et massivement, car ses « géographes » vont se compter par milliers. Vingt mille membres des Sociétés de Géographie : la France va être le pays par excellence de ces Sociétés de pensée. Entrées massives, entrées collectives : le lecteur le constatera au cours des trois prochains chapitres, souvent on adhère en groupe, par barreau ou mess de garnison entier, par chambre de commerce intégrale. Pour cette raison également, la Géographie ne peut plus être pensée ou concrétisée comme autrefois.

Dans cette France « en Géographie » totalement renouvelée, les Sociétés de Géographie sont-elles de véritables groupes de pression ? Comment les géographes de cabinet, qui pour l'essentiel les peuplent toujours, concilient-ils leurs soucis intellectuels et l'expansion coloniale ?

La deuxième partie contient trois chapitres :

**chap. 3. Renouveau de la France « en Géographie »
dans le second XIXe siècle**

chap. 4. Pouvoir et Géographie : des groupes de pression ?

chap. 5. Des géographes de cabinet et l'expansion coloniale

CHAPITRE 3

RENOUVELLEMENT DE LA FRANCE « EN GÉOGRAPHIE »

DANS LE SECOND XIXE SIÈCLE

La mort empêche Jules Duval de jouer après le virage de 1864 le rôle essentiel dans la poursuite et l'institutionnalisation de ce changement. À Paris — car la Société de Géographie de la capitale est encore seule en France pour presque dix années — la responsabilité majeure du renouvellement profond de la Société de notables romantiques qu'elle avait été pendant quatre décennies incombe à deux personnages de niveau social fort différent, le marquis Chasseloup-Laubat et l'employé de l'État Maunoir. À Paris et en province, la croissance des effectifs est considérable ; elle est aussi considérée comme un moyen de rivaliser efficacement avec les pays étrangers, au lendemain de l'Année terrible (1870-1871) et au temps de l'expansion coloniale de la fin du Second Empire et du début de la Troisième République.

MIL HUIT CENT SOIXANTE-QUATRE

Les notables romantiques qu'avaient été les dirigeants de la Société de Géographie de Paris ont notablement failli à la « tâche » colonisatrice, mais ils sont — ou leurs successeurs sont — en passe d'y réussir par le biais du virage brusque à la colonisation qui vient de s'opérer. Quatre décennies de « consensus » mental : les idiosyncrasies des membres ont été constamment fondues en une psychologie collective et une action géographique claires qui ont facilité ma démarche heuristique au long des deux premiers chapitres. À Paris, la période 1821-1864 a représenté quatre décennies d'argent rare ou mal utilisé, de sédentarité de la part de géographes de cabinet, à l'exception d'un Dumont d'Urville et d'un Antoine d'Abbadie, alors qu'il est d'après Voltaire « bien difficile en géographie comme en morale de connaître le monde sans sortir de chez soi », alors que Géographie rimait avec exploration dans ce premier XIXe siècle. Pouvait-il en être autrement ?

Quel paradoxe en tout cas, rendant la situation française caricaturale vis-à-vis de l'anglaise et de la prussienne ! À la Royal Geographical Society de Londres les « voyageurs » abondent : rien que parmi les sept fondateurs on relève les noms de John Barrow (1764-1848), premier Britannique à avoir voyagé en ballon, avant de naviguer dans les mers arctiques, de Robert Brown (1773-1858), botaniste de l'expédition Matthew Flinders (1774-1814) vers les côtes de l'Australie, de

Mountstuart Elphinstone (1779-1859), longtemps expatrié au service de la Compagnie des Indes orientales, de l'amiral et hydrographe William Smyth (1788-1865) ! La Société de Berlin est de ce point de vue moins brillante que la britannique, mais davantage que la française, et surtout — autre supériorité — son histoire est dominée par la personnalité, déjà citée, de Carl Ritter, qui meurt en 1860 après avoir été sept fois président pour trois ans ¹ et avoir légué une théorie de la géographie distincte de l'exploration.

Nous avons vu une Société de Géographie de Paris prendre vite du retard sur sa cadette londonienne, nous l'avons vue, momentanément aveugle, se passer des services de Barth. L'exemple n'est pas isolé ² d'ailleurs : même en faisant la part de finances étriquées — mais ne le sont-elles pas davantage en Prusse ? — il faut souligner les difficultés de la Société parisienne à sortir de son travail de cabinet pour découvrir le monde par voyageurs interposés et préposés. Ici est le vice et pourtant la hiérarchie d'intérêts est restée inchangée, la géographie des Sociétés françaises de Géographie restant axée sur l'exploration du globe, avec utilisation des mêmes méthodes et ouverture identique sur le monde, les « voyages par procuration » ayant fonction festive et récréative.

Il y avait eu continuité également dans la conception globale de la géographie, dans sa définition, dans le flou de celle-ci (un véritable « vestibule » ³), dans les rapports avec le saint-simonisme, dans le « vertige du merveilleux et du mystère » : un piétinement intellectuel, ai-je écrit... D'autant plus que les correspondants de la Société de Géographie rappellent ceux de l'Académie de Bordeaux, ses concours par leur publicité et leur anonymat ceux de toutes les Académies du siècle des Lumières. Comme les Sociétés royales d'Agriculture étudiées par Émile Justin, elle n'est pas « essentiellement pratique », mais produit « de nombreux mémoires dont les auteurs, parfois, cherchaient à briller par leur éloquence plutôt qu'à donner des indications ». Comme à l'Académie des Inscriptions de Henri Duranton, comme parmi les Académies provinciales, « l'essentiel de l'activité [...] retombe sur un nombre relativement limité d'individus » et les sociétaires appartiennent généralement à d'autres institutions de culture, souvent l'Académie des Sciences, dont le rôle pour la géographie des Philosophes a été souligné. La Société de Géographie a donc rappelé partiellement les

1 1828-1831, 1833-1836, 1839-1842, 1845-1848, 1849-1852, 1853-1856, 1857-1860, et trois fois vice-président : 1836-1839, 1848-1849 & 1856-1857. Cf. W.Koner, « Zur Erinnerung an das fünfzigjährige Bestehen der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin », dans *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, 1878, pp. 169 & suiv. et pp. 244-245.

2 Le 16 mai 1862 un jeune officier en garnison en Algérie qui se nomme Flatters, le 7 août 1863 Gerhard Rohlfs.

3 Voir plus haut.

préoccupations intellectuelles des sociétés de culture du XVIIIe siècle. Certes, on n'y trouve nullement les suites de la poussée de « philosophisme » apparue dès avant 1770, mais la naissance d'une géographie savante au début du XIXe siècle est en partie liée au progrès, un demi-siècle plus tôt, des sciences pures et de l'esprit d'observation. La Société de Géographie est aussi une « académie de beaux esprits », une « société d'éloquence », une bonne fille qui fait peu parler d'elle, pour reprendre à peu près la boutade de Voltaire, rappelée par Alexandre Féron, un « cercle », un « cadre social, réservé à une élite intellectuelle, élite au sens le plus large puisqu'elle ne se recrute en principe que sur le critère du mérite et de la science », mais elle n'est évidemment en rien un mouvement d'amateurs provinciaux, elle a un souci peu évident du bien public et elle récuse tout idéal utilitaire. Le riche contexte des années 1820 avait été épuisé une génération de géographes plus tard ; tout a changé brusquement et heureusement à cause du ralliement à la colonisation, et le nom de Jules Duval, malgré sa brève carrière à la Société de Géographie, est capital.

Le mouvement avait été lancé, mais il s'était ralenti dès le début des années 1840 : les raisons sont simples à trouver. D'abord l'absence de pouvoir fort à la tête de la Société de Géographie de Paris ; chaque fois que le secrétaire général avait fait preuve d'une certaine autorité et manifesté le désir de sortir la Société de son piétinement routinier, il avait été éliminé ¹. Il restait d'ailleurs à trouver un *modus vivendi* institutionnalisé entre président et secrétaire général, ce qui n'était pas du domaine de l'évidence. À cette tare d'organisation s'ajoutaient des lacunes dans le recrutement social : les gens de cabinet et des bureaux dominaient, aux dépens des géographes de terrain, des diplomates en poste à l'étranger, des militaires en garnison dans les colonies, des hommes d'affaires, des marins, surtout : la taxinomie sociale de la Société de Géographie était incomplète et elle ne disposait pas des éléments sociaux qui auraient pu la développer, mais, *ipso facto*, en la transformant. Et d'ailleurs, des « quatre sortes d'hommes qui fassent des voyages de longs cours », pour reprendre l'expression de Jean-Jacques Rousseau dans le *Discours sur l'origine de l'inégalité* de 1755, on trouvait certes parmi les géographes marins et « soldats », mais pas les marchands ni les missionnaires. Les dynasties familiales, souvent relevées, ne compensaient pas le premier défaut ; le recrutement ne s'étendait pas assez à la province, ni aux classes moyennes, à cause du poids des 36 francs de cotisation annuelle. Il restait en 1864 à inventer, soit des sections provinciales de la Société parisienne, soit des Sociétés de Géographie provinciales. Quatre décennies d'existence avaient vu la part des noms à particule et des aristocrates diminuer

¹ Je donne en **annexe I**, à titre d'exemple de la situation intellectuelle bloquée à l'aube des années 1860, le début du très rhétorique « Rapport sur les travaux de la Société de Géographie... » de Victor-Adolphe Malte-Brun pour l'année 1864.

régulièrement et lentement, les fonctionnaires maintenir une nette sur-représentation, les fonctionnaires des Affaires étrangères dominant nettement les officiers (alors que parmi les employés de l'État, c'est l'inverse), les professeurs des facultés restant très rares et les professeurs des lycées peu nombreux. Autre sur-représentation, celle des « intellectuels », mais au contraire il y a très peu de négociants, la bourgeoisie d'une manière générale étant infiniment moins présente que dans les cercles présentés par Maurice Agulhon ¹.

¹ Je donne en **annexe K** le tout début du discours de Walewski en assemblée générale (*Bulletin de la Société de Géographie*, mai 1864) : un exemple d'exercice de style de président très honorifique. Le dernier ? Dans une version dactylographiée de cette thèse, ce texte était suivi du fac-similé du sommaire du *Bulletin de la Société de Géographie* d'avril 1864 : un exemple de dernier sommaire de l'époque des notables romantiques ?

DE LA RESPONSABILITÉ D'UN MARQUIS ET D'UN EMPLOYÉ

Au moment où le régime impérial sort quelque peu de son attitude de laisser-faire et où l'opinion publique commence à être intéressée à la question, l'arrivée de Jules Duval à la Société de Géographie de Paris en opère le brutal et collectif ralliement à l'idée coloniale. La même année 1864 est le début de la présidence¹ de Chasseloup-Laubat, qui poursuit l'apostolat en faveur de la colonisation, et est réélu neuf ans de suite², et c'est aussi la date d'entrée à la Commission centrale de Charles Maunoir, qui en sera le secrétaire général de 1867 à... 1896. La coïncidence chronologique est d'entrée de jeu frappante pour ces responsables et ces responsabilités majeurs du changement. Jusqu'à eux, le pouvoir exécutif de la Société de Géographie souffrait de maux congénitaux ou contractés en quatre décennies : un président pas toujours intéressé par la géographie, sinon pire, en tout cas sans grand pouvoir et changé chaque année, un poste de secrétaire général dont on avait connu quinze titulaires depuis l'origine. Désormais le président rééligible de fait que va être Chasseloup-Laubat et le secrétaire général quasi pérennisé que sera Maunoir vont avoir le temps pour eux et la stabilité pour une politique durable.

Ministre de la Marine de 1860 à 1867 après l'avoir été une première fois en 1851 et avoir occupé en 1859-1860, après le prince Napoléon, l'éphémère ministère de l'Algérie et des Colonies, homme de l'expansion coloniale, le marquis Prosper de Chasseloup-Laubat (1805-1873) ne fut pas un président honorifique comme presque tous ses prédécesseurs : il participa régulièrement³ — sinon toujours — aux assemblées générales et aux séances⁴, qu'il présida de ce fait, joua de son influence, qui demeura en partie après la chute du Second Empire, et du « rang qu'il occupait dans le monde »⁵. Il mourut alors qu'il était toujours président et, à juste titre, la Société de Géographie de Paris reconnut qu'elle lui devait « une nouvelle jeunesse, une nouvelle vigueur »⁶, élargissement du rayonnement et impulsion aux explorations essentiellement.

1 Présidence du bureau de la Société de Géographie, je le rappelle.

2 Fait curieux dans une Société si pointilleuse et légaliste, l'article du règlement interdisant l'itération de la présidence ne fut abrogé qu'après la Première Guerre mondiale ! Ces réélections sont donc une réponse à la suggestion de Persigny qu'on a lu plus haut.

3 Il faut se méfier de la modestie, ou de l'habileté, du personnage, qui déclare souvent avoir peu participé aux activités de la Société de Géographie (voir, par exemple, à l'assemblée générale du 29 avril 1865, *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1865, p. 385).

4 On peut faire le relevé assez précis de ses absences, toujours excusées, aboutissant à la constatation qu'il est là (et actif) plus d'une fois sur deux, ce qui, compte tenu de ses fonctions officielles, est beaucoup.

5 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1873, p. 548.

6 Eugène Cortambert à propos de l'érection d'un monument à Maremmes (Charente-Maritime), dont Chasseloup fut pendant 36 ans député (*Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1873, p. 549). La statue fut inaugurée en septembre 1874 (*Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1874, pp. 308-311).

Rien dans sa formation, sauf une mission d'enquête en Algérie en 1837, n'avait été « colonial ». On a souvent souligné ¹ qu'il agit sans plan d'ensemble et même qu'il se « laissa diriger par les événements » : ce fut en effet un ministre sans doctrine systématique ², mais doté, selon l'expression bien dosée de son biographe Albert Duchêne, d'une « volonté de politique coloniale », un homme très opportuniste, mais fort attentif aux opportunités. L'une de celles-ci fut d'utiliser la Société de Géographie comme moyen d'action. Lors des assemblées générales, ses discours, beaucoup plus tournés vers l'avenir que le passé, beaucoup plus « politiques » que ceux de ses prédécesseurs, sont des documents assez proches du texte doctrinal évoqué plus haut. Dès le 16 décembre 1864, après avoir sacrifié à la tradition de l'hommage indigné à « nos missionnaires persécutés » et « généreux martyrs », il ouvre des horizons nouveaux : remontée du *Mékong*, colonisation indochinoise surtout, profitable à la civilisation, à la géographie et au « commerce de tous les peuples » ³. Le discours à l'assemblée générale suivante, le 29 avril 1865, revient à la charge, mais est peu compris de l'anonyme qui en rend compte dans le *Bulletin de la Société de Géographie* ⁴.

Une autre opportunité fut de trouver dans son entourage ministériel un collaborateur de premier plan, sorte de « sous-ministre », pour lui succéder avec dynamisme (de 1873 à 1880, soit encore pendant sept ans) à la tête de la Société aux médailles d'or, Clément de La Roncière Le Noury, très souvent désigné sous l'appellation d'« amiral-président. » Déjà aide de camp de Chasseloup au ministère de la Marine en 1851, fils d'un général de division de l'Empire, le baron Clément (1813-1881) fut sous le Second Empire l'ami du prince Napoléon, dont pourtant ce conservateur déplorait les « écarts » politiques. Commandant en chef des marins des forts pendant le siège de Paris, il fut élu représentant de l'Eure — où il possédait le château de Cracouville, près d'Évreux — à l'Assemblée nationale en février 1871. Bien qu'hostile au régime parlementaire et conservant de fortes sympathies bonapartistes, il comptait dans les rangs orléanistes mais, peu habile, il y était faiblement apprécié ; toutefois, il fut élu sénateur en 1877 (5). Entré à la Société de

1 Voir surtout B. Schnapper, *La politique et le commerce français dans le golfe de Guinée de 1838 à 1871*, thèse, Mouton, 1961, 283 p., pp. 246-247. Mais l'auteur est assez injuste envers Albert Duchêne, déformant, en particulier, l'expression citée ci-après. Chasseloup-Laubat avait été auditeur (1828), puis maître des requêtes (1830) au Conseil d'État. Il fut d'ailleurs en 1869 ministre président du Conseil d'État impérial.

2 Sauf à découvrir un texte resté inconnu. La thèse centrale de G. Taboulet (« Le voyage d'exploration du Mékong (1866-1868) : Doudart de Lagrée et Francis Garnier », *Revue française d'histoire d'Outre-Mer*, 1970, pp. 5-88) est que les groupes de pression se sont manifestés en Indochine et non en France et que Chasseloup a suivi le mouvement.

3 *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1864, pp. 419-421.

4 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1865, pp. 385-388 & p. 489.

5 Il a assisté aux funérailles de Napoléon III en 1873 (cf. deux lettres de janvier 1873 dans son dossier). Dossier (n° 557) des archives du Service historique de la Marine, au château de Vincennes, et Joseph de L'Hôpital, préface biographique à de La Roncière Le Noury, *Correspondance intime de l'amiral de La Roncière Le Noury*

Géographie seize ans avant de la présider, l'un des parrains avec le comte Walewski de Chasseloup ¹, de La Roncière fut pendant son septennat l'homme du Congrès international des Sciences géographiques de Paris (1875) et de la construction du nouvel hôtel de la Société, sis boulevard Saint-Germain (1878) ² : il n'avait alors plus de fonction active à la Marine.

Prosper de Chasseloup-Laubat était le troisième fils d'un général de l'Empire, fait comte en 1808, Conseiller d'État et député sous Louis-Philippe. Prosper hérita du titre de marquis après la mort de ses deux frères ; en 1869, président du Conseil d'État dans le ministère Émile Ollivier, il fut chargé d'élaborer un projet de constitution pour l'Empire libéral, fut deux ans plus tard un des rares bonapartistes (d'origine orléaniste) à être élu représentant et rapporta en 1872 la loi sur l'armée ³. Marié à 57 ans à une jeune créole, il eut un fils, Louis, qu'il fit très précocement entrer à la Société de Géographie (en 1879), et qu'on y trouve toujours soixante plus tard ⁴. Son petit-fils, François (1904-1968), fit plusieurs expéditions ⁵.

Homme bien différent du marquis Chasseloup, mais autre dirigeant d'envergure, collaborant très harmonieusement avec le premier, que Charles Maunoir (1830-1901), puisque simple employé du Dépôt du ministère de la Guerre, dans les bureaux duquel un grave accident avait relégué ce jeune cavalier un an après son entrée dans l'armée. La veuve de Paul-Louis Courier, assassiné en 1825,

avec sa femme et avec sa fille (1855-1871). Publiée pour la Société de l'Histoire de France par Joseph L'Hôpital et Louis de Saint Blancard, Champion, 1928, 2 vol., LVI+290 p. et 348 p. Cette correspondance, antérieure à sa présidence, ne concerne pas la Société de Géographie. De La Roncière est enterré dans le petit cimetière du château de Cracouville. Il était le fils du général comte Clément de La Roncière et le fils adoptif du général baron Le Noury (voir la publication de la déclaration d'adoption dans son dossier des archives du Service historique de la Marine).

¹ *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1864, p. 363. On le trouve assez souvent prénommé Camille : toutes les pièces d'état-civil de son dossier le prénommèrent Clément.

² Sur Chasseloup-Laubat, lire Albert Duchêne, *Un ministre trop oublié : Chasseloup-Laubat*, Champion, 1932, VII+298 p., et *La politique coloniale de la France. Le ministère des Colonies depuis Richelieu*, Payot, 1928, XVI+347 p., ainsi que le mémoire de Caroline Maurel (*Le marquis Prosper de Chasseloup-Laubat, ministre de la Marine et des Colonies de Napoléon III de 1861 à 1867*, 218 p., dactylographié, Université de Paris X-Nanterre, mai 1988) et les « papiers de ministre » du personnage (Archives nationales, microfilm 230 Mi, ou Service historique de la Marine, MIC 140). Aperçu avec la notice par J.-P. Gomane dans *Hommes et Destins, dictionnaire biographique d'Outre-Mer*, n° 2 de la nouvelle série des Travaux et Mémoires de l'Académie des Sciences d'Outre-Mer, 6 tomes dont l'un en deux vol., Paris, 1975-1986, II, 2, pp. 197-202, et avec la notice nécrologique du *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1874, p. 201-208. Sur son successeur, outre la préface biographique de J. L'Hôpital, voir *Un ministre trop oublié...*, *op. cit.*, pp. 84-87, *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1874, p. 203, 1er sem. 1881, pp. 575-578, A. de Jancigny, *Le vice-amiral baron de La Roncière-Le Noury*, Évreux, 1881, 73 p., et A. Bitard, *Dictionnaire général de biographie contemporaine française et étrangère*, M. Dreyfous, 1878, 1 198 p., pp. 773-774. 2 rééditions.

³ E. de Séville et F. de Saint-Simon, *Dictionnaire de la noblesse française*, Paris, S.E.C., s.d. (1975), 1 214 p., et un *Supplément*, 1977, 668 p., p. 287, A. Duchêne, *Un ministre trop oublié...*, *op. cit.* La famille était originaire de Guyenne et Chasseloup-Laubat membre de la franc-maçonnerie (Gaudart de Soulages & H. Lamant, *Dictionnaire des francs-maçons français*, Paris, Albatros, 1980, 589 p., p. 153).

⁴ Cf. la liste au 31 décembre 1939, dans *La Géographie*, 4e trim. 1939, p. 163.

⁵ Cf. notice par H. Marchat dans *Hommes et Destins*, ..., *op. cit.*, tome I, pp. 139-141.

s'était remariée avec Théodore Maunoir, Français de Genève issu d'une famille protestante bretonne **1**. De leur union naquit le 23 juin 1830, en Toscane, Charles-Jean Maunoir. Héros stendhalien à la tête embrumée de rêves de gloire militaire, Maunoir fuit la Suisse, opta pour la nationalité française reconnue aux descendants des protestants émigrés et, le 11 septembre 1852, s'engagea à Lyon dans un régiment de chasseurs à cheval comme simple soldat, mais le 12 mai 1853 sa monture tomba sur lui : la gangrène se déclara et, le 2 juin, Charles Maunoir fut amputé du tiers inférieur de la jambe droite. Le ministère de la Guerre décida de lui verser 300 francs de pension annuelle et de le rendre à la vie civile, le 3 février 1854. Alors, Maunoir se fit engager comme auxiliaire au Dépôt de la Guerre, à Paris. Ayant réussi le concours de recrutement, il fut définitivement affecté au ministère de la Guerre à partir du 1er janvier 1858 à titre de commis de 5e classe (aux appointements de 1 600 F par an), les séquelles de son accident le faisant souffrir toute sa vie **2**. Charles Maunoir fut donc un homme de bureaux, dont il franchit tous les échelons, de commis ordinaire à sous-chef de bureau chargé des « archives des cartes » (au traitement annuel de 6 000 F en 1885), toujours bien noté pour ses multiples qualités, les atouts intellectuels de ce « savant géographe » étant jugés au-dessus de l'ordinaire. Sa carrière administrative est donc limitée et il végète en fait dans les bureaux ; il est gêné par ses rhumatismes et se décide en 1886, quelques semaines après avoir épousé à 56 ans une demoiselle de 51 ans, Louise Martin, à prendre sa retraite anticipée. Par contre, en Géographie, son ascension est rapide : admis comme membre à l'assemblée générale du 3 décembre 1858 (**3**), il est élu à la Commission centrale cinq ans plus tard **4**, en devient le secrétaire adjoint au bout de quelques jours **5** et le secrétaire général en 1867, en remplacement de Malte-Brun qui l'avait été sept ans, poste clef qu'il conserve — un record — près de trois décennies, il en est donc l'âme, comme Charles-Marie Gariel (1841-1924) l'est pour l'Association française pour l'Avancement des Sciences **6**. Fait exceptionnel pour une Société qui a toujours cherché à cacher ou à minimiser les tensions internes, d'Avezac proteste contre les

1 Elle était fille d'un helléniste à la riche bibliothèque, aurait eu pour amants plusieurs de ses domestiques, qui auraient fait assassiner Paul-Louis Courier...

2 Sources : dossier de Maunoir aux Archives du Service historique de l'Armée de Terre (dossiers de personnels civils, carton 49) à Vincennes (capital) et H.Malo, *À l'enseigne de la petite vache. Souvenirs, gestes et figures d'explorateurs*, Paris, Éditions de la Nouvelle France, 1946, 254 p. (réédition Elytis, 2009, 173 p.), et *La Géographie*, 1er sem. 1902, p. 1

3 *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1858, pp. 448 & 453. Maunoir est présenté par Victor-Adolphe Malte-Brun et Guillaume Lejean.

4 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1864, p. 164.

5 Le 8 janvier 1864 (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1864, p. 146). Barbié du Bocage, momentanément indisponible, est nommé premier secrétaire adjoint.

6 H.Gispert dir., « Par la science, pour la patrie ». *L'Association française pour l'avancement des Sciences (1872-1914) : un projet politique pour une société savante*, Presses universitaires de Rennes, 2002, 372 p., chapitre 4, dont son titre.

changements que le nouveau secrétaire veut apporter à la Société **1**. En peu de mois, Maunoir fait entrer à la Commission centrale et même nommer secrétaires adjoints des partisans ou des amis, comme Henri Duveyrier (1840-1892), qui se charge de la publication du *Bulletin*, Casimir Delamarre s'occupant des affaires administratives et de la correspondance, tandis que Richard Cortambert rédige les procès-verbaux des séances. Précisons que Delamarre, admis en 1866, fut secrétaire adjoint jusqu'en 1875 et beaucoup plus tard vice-président de la Commission centrale, en 1899, au moment où le titre de comte pontifical lui fut conféré. Un Théodore Delamarre avait été scrutateur du bureau de 1866.

Maunoir a un rôle majeur : très actif aux séances, modeste, mais très consciencieux et instruit, ce romantique sevré d'aventures devient vite indispensable et tout-puissant ; il n'avait d'ailleurs qu'un pas à faire de chez lui (14 rue Jacob) à la Société de Géographie. À peine secrétaire adjoint il avait donné une grande extension aux procès-verbaux des séances, qui constituent aussitôt une mine de renseignements **2** et le sont restés pour le géographe actuel, tout comme les comptes rendus annuels de l'avancement de la Géographie qu'il faisait en assemblée générale et qui furent édités par la suite en trois gros volumes **3**. Il tisse autour de lui tout un réseau de relations, un « cercle d'affinités » : un des ses parents, Henri Jacottet (1856-1904), dirige *Le Tour du monde* **4**, sa femme est membre de la Société de Géographie **5**, son beau-frère William Martin **6** est industriel, chargé d'affaires de Hawaï et longtemps membre de la Commission centrale **7** ; ami de Henri Duveyrier, Charles

1 Maunoir propose alors d'appliquer l'article du règlement intérieur qui prévoyait de rayer d'office les membres absentéistes de la Commission centrale. D'Avezac et Lefebvre-Duroufflé s'y opposent avec vigueur. Le 1er février, d'Avezac envoie sa démission de vice-président de la Commission centrale. Le 15, Charles Maunoir fait élire une commission chargée d'établir la liste des candidats remplaçants à la Commission centrale. Le 3 mai enfin, 6 nouveaux membres adjoints sont élus, renforçant les partisans de Maunoir. Parmi eux, on relève le nom de Jules Verne.

2 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1864, pp. 358 & 477. Satisfaction immédiate de la Commission centrale. Dès 1864, le *Bulletin* dépasse les mille pages.

3 Je donne en **annexe L** le texte de quelques extraits du premier rapport de secrétaire général de Maunoir (1867). Lui-même n'avait guère voyagé. Il est plaisant de le voir rangé par V.Berdoulay dans la catégorie des « voyageurs et explorateurs » (V.Berdoulay, *La formation de l'école française de Géographie (1870-1914)*, thèse de IIIe cycle, C.T.H.S., 1981, 245 p., p. 156) ! Toutes ses premières initiatives n'aboutissent pas.

4 H.Malo, *op. cit.*, *passim*.

5 De 1875 à sa mort, en 1911, cf. *La Géographie*, 1er sem. 1912, p. 70.

6 1828-1905, exact contemporain de Jules Verne, par conséquent.

7 *La Géographie*, 1er sem. 1905, p. 285. Il fut, de plus, deux fois scrutateur du bureau de la Société de Géographie, en 1868 et en 1881, et surtout il fut le bras droit (chargé par exemple des rapports avec l'architecte Édouard Leudière, constructeur de l'hôtel de 1878) de Maunoir avant d'en être le beau-frère en 1886. Ajoutons qu'il fut membre de la section de Comptabilité de 1881 à 1895. Il appartenait à une famille anglaise revenue à son terroir d'origine, la Normandie, où elle contribua à développer la construction de locomotives et l'établissement de voies ferrées. Son grand-père et son père obtinrent la naturalisation pour services rendus à la France. Lui-même reprit la direction de la fonderie paternelle. Ce bibliophile protestant était en outre membre du Comité de la Société de l'histoire du protestantisme français depuis 1866 et son bibliothécaire bénévole et très actif. Il avait épousé en 1855 Blanche Fouquet. Cf. F.Delteil, « Le Comité de la Société de l'histoire du

Maunoir succède avec lui au vieux Vivien de Saint-Martin ¹ à la tête de *L'Année géographique* ², devient le légataire universel de Duveyrier ³, et... l'explorateur Chaffanjon baptise de son nom un pic du Venezuela ⁴. Maunoir a des amis et des relations dans les rédactions de revues et de grands quotidiens et sait faire paraître des comptes rendus des séances de la Société de Géographie ; son ami Charles Hertz, rédacteur au *Journal officiel*, et en outre l'un des fondateurs et secrétaire général de la Société de Géographie commerciale, directeur de l'éphémère *Explorateur* ⁵, insère dans le *Journal officiel* des « résumés abondants des séances de la Société » de Géographie de Paris ⁶.

La grande chance de Maunoir est d'avoir bénéficié de l'appui constant et inconditionnel de Chasseloup-Laubat, parfaitement d'accord avec le secrétaire sur la nécessité d'une réforme en profondeur des activités de la Société. Il en eut d'autres : les rivalités internes au sein de la « vieille garde », d'Avezac et Vivien de Saint-Martin luttant plusieurs tours de scrutin en 1864 pour la présidence de la Commission centrale, les maladresses de la section de comptabilité protestant aveuglément contre les dépenses entraînées par Maunoir ⁷, l'engagement d'un commis, Charles Aubry, créature de Maunoir, pour seconder les « agents » qui composent le personnel de la Société (les deux Noiro, père et fils), Aubry restant d'ailleurs à la Société même après le départ de Maunoir... Charles Maunoir a fait à plusieurs reprises des dons d'argent à la Société ⁸, dont il est vice-président pour 1897, poste récompensant, après une médaille d'or décernée en 1892, son long séjour au secrétariat général, dont il avait démissionné volontairement ⁹, les dernières années ayant été marquées par la fatigue et la lassitude s'emparant d'un sexagénaire

protestantisme français », dans les Actes du Colloque (3-6 octobre 1978) *Les protestants dans les débuts de la Troisième République*, Paris, Société de l'histoire du protestantisme français, 1979, 751 p., pp. 113-154, *passim*.

¹ Voir plus haut (deux passages).

² *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1878, p. 285.

³ R.Pottier, *Un prince saharien méconnu. Henri Duveyrier*, Plon, 1938, p. VIII. Maunoir fonda un prix Henri Duveyrier (une médaille d'or) en sa mémoire « pour un voyage ou un ouvrage de caractère scientifique ayant pour objet le Sahara ou le Soudan français » (Société de Géographie, *Notice sur la Société de Géographie, fondée en 1821, reconnue d'utilité publique en 1827*, Paris, 1900, 71 p., p. 61).

⁴ Jules Verne, *Le superbe Orénoque*, IIe partie, chapitre VI.

⁵ P.Lemosof, *Le livre d'or de la Géographie. Essai de biographie géographique*, Delagrave, 1902, VIII+224 p.

⁶ J.Valette, « L'expédition de Francis Garnier au Tonkin, à travers quelques journaux contemporains », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, avril-juin 1969, pp. 189-220.

⁷ Voir à ce sujet A.Fierro, *La Société de Géographie. 1821-1946*, Paris-Genève, Droz, 1983, 343 p., pp. 59-60.

⁸ *Comptes rendus des séances...*, 1897, p. 83 & 1898, p. 92. Dons assez modestes, eu égard à la position sociale du « mécène ». Maunoir acheta aussi de ses deniers des livres, choisis avec discernement, pour la bibliothèque, ce dont ses « pairs » étaient fort reconnaissants (cf. d'Avezac dès la séance du 21 décembre 1866, dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, 1867, p. 110 : « En adressant aux divers donateurs les remerciements d'usage, le président croit devoir appeler l'attention spéciale de ses collègues sur une série de dons faits sans bruit et qui se renouvellent de séance en séance ; M. Maunoir apporte ainsi à la bibliothèque de la Société nombre d'ouvrages qui viennent remplir autant de lacunes. »)

⁹ *Comptes rendus des séances...*, 1897, p. 52.

« rongé par les affaires administratives » 1. Toutefois, la correspondance adressée à son successeur le baron Hulot 2 prouve qu'il continua après 1896 à suivre avec grande attention les affaires de la Société.

Au total, Charles Maunoir donna donc un « relief singulier [...] à cette fonction de secrétaire général » 3, véritable poste de chef de gouvernement de présidents pour la première fois réellement actifs, sauf de Lesseps (1881-1889) empêtré dans le scandale de Panama 4. La Société de Géographie de Paris exerce désormais, je vais le montrer, un rôle déterminant, grâce à la clairvoyance et à l'activité de Charles Maunoir. Celle du président consiste en partie, et au moins pour Chasseloup-Laubat, nous l'avons vu, à user de son influence, du « rang qu'il occupait dans le monde et que son éloignement des hautes fonctions du gouvernement n'avait point amoindri » 5, à faire pression en somme sur le pouvoir politique. Ceci pose la question de savoir si Chasseloup-Laubat, au grand jour, et Charles Maunoir plus discrètement, n'ont pas, entre autres responsabilités, orienté la Société de Géographie vers une situation de « groupe de pression », et soulève le problème plus général de la nature des rapports avec le pouvoir. Mais pour être un groupe de pression, il faut peser, avoir pour soi le nombre, et les gros bataillons qui composent désormais la Société de Géographie, les Sociétés de Géographie, sont envisagés en bonne partie dans cette optique. Ils le sont aussi face à l'étranger : les effectifs sont un moyen de rivaliser avec les pays étrangers également « en Géographie. »

1 Cf. lettre au baron Hulot du 20 octobre 1894 (notice 4120 du colis 41, qui contient la correspondance ultérieure entre les deux hommes) : « Pourrais-je jamais m'occuper de *géographie* [souligné dans le texte], au lieu d'être rongé par les affaires administratives, les rédactions, les démarches, les visites !... »

2 Voir la note précédente. Il s'agit bien entendu des archives des Cartes & Plans.

3 Notice nécrologique dans *La Géographie*, 1er sem. 1902, pp. 1-4, qui sert de trame générale à cette biographie.

4 Voir J.-Y. Mollier, *Le scandale de Panama*, Fayard, 1991, 564 p., J. Garrigues, *Les scandales de la République. De Panama à Elf*, Robert Laffont, 2004, 492 p., réédition avec le titre ... à l'affaire Cahuzac, Nouveau Monde éditions, 2013, 639 p. Résumé commode dans Y. Billard, *Le métier de la politique sous la IIIe République*, Presses universitaires de Perpignan, coll. « Études », 2003, 222 p., pp. 197-198.

5 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1873, p. 548, voir plus haut.

L'ACCROISSEMENT DES EFFECTIFS, FACE A L'ETRANGER

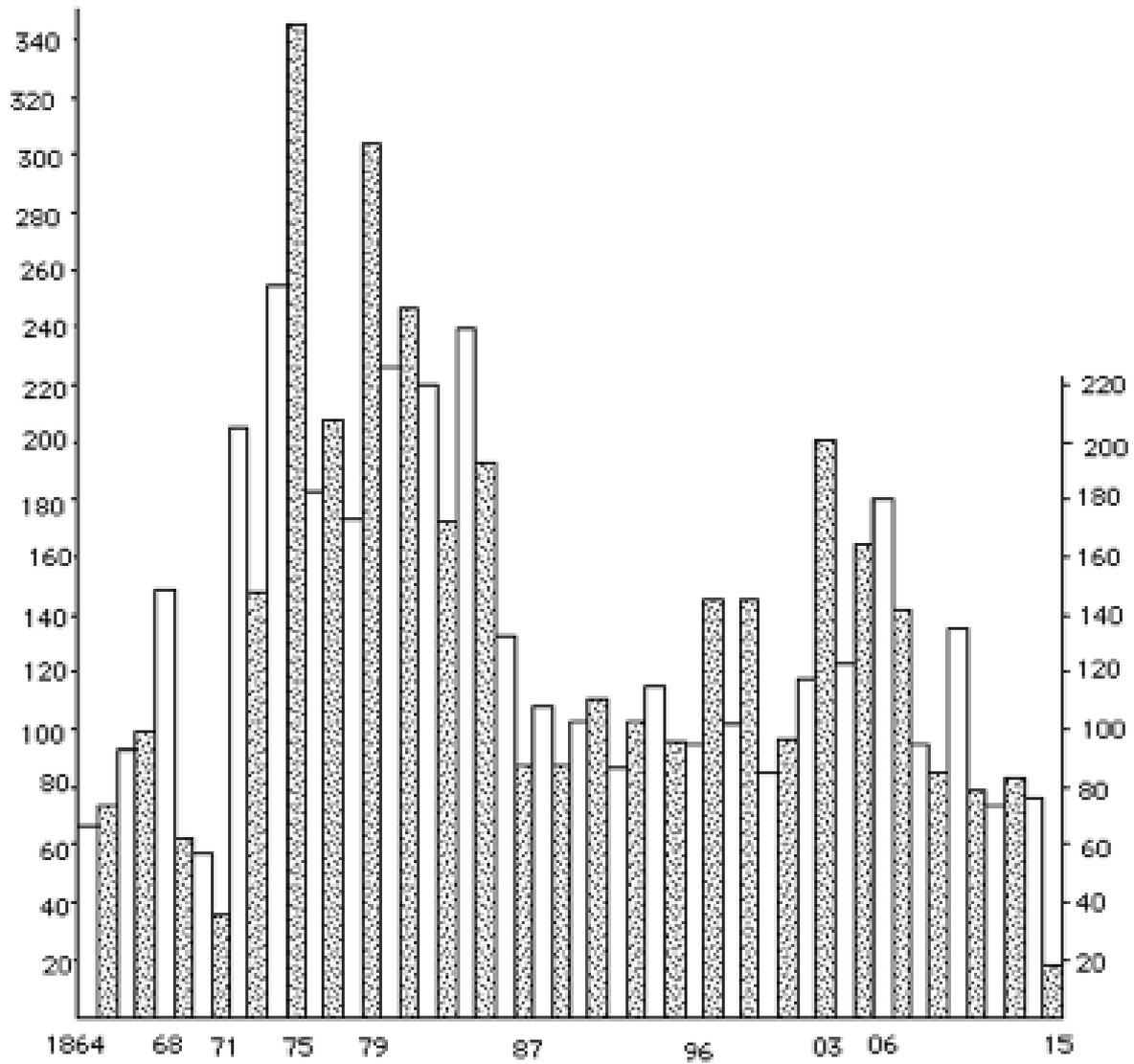
Tout change après le tournant de 1864 : dorénavant, nous avons affaire, à Paris comme bientôt en province, à des Sociétés prônant une Géographie dite *utilitaire* et *commerciale* et dont les effectifs croissent fortement, ce qui est considéré comme un moyen de concurrencer avec efficacité les pays étrangers : elles peuvent constituer dès lors un groupe de pression en faveur de l'impérialisme colonial. L'accroissement des effectifs des Sociétés de Géographie est rapide et considérable, à Paris comme en province. Dans ce dernier cas, une chute précoce peut se produire, mais on observe au contraire des cas de maturité vigoureuse, maintenue dans l'entre-deux-guerres. Dans un cas comme dans l'autre, compter beaucoup de sociétaires était un moyen d'avoir des cotisations, donc une trésorerie confortable, cela représentait une façon d'occuper le terrain provincial, mais aussi une manière de s'affirmer face à l'étranger dans une compétition internationale qui était intellectuelle certes, mais aussi coloniale, bien que la « course au clocher » — c'est-à-dire l'ère des vives rivalités européennes pour les ultimes territoires vacants — n'eût pas encore commencé.

À Paris il y eut d'ailleurs à partir de 1876 deux Sociétés. En effet les chambres syndicales parisiennes d'activités d'exportation créèrent en 1873 une « commission mixte de géographie » qui sollicita l'aide de la Société de 1821 ; celle-ci mit sur pied une Commission de géographie commerciale, qui se transforma trois ans plus tard en Société de Géographie commerciale. La « sécession » se fit en douceur, et il n'y eut guère de rivalités entre les deux Sociétés parisiennes, ce que j'expliquerai en détail plus loin.

On envisagera ici successivement l'augmentation des membres des deux Sociétés de Géographie de Paris, l'évolution des provinciaux qui en sont adhérents, la montée en puissance des effectifs des Sociétés de Géographie de province, et le contexte étranger. Les tableaux des deux pages suivantes présentent l'évolution numérique des membres de la Société de Géographie de Paris et l'évolution des admissions à la même Société. Sur ces deux figures une projection débordant la fin des années 1880 est donnée, de manière à situer l'évolution par rapport à ce qui sera ma troisième partie.



Évolution du nombre des membres de la Société de Géographie de Paris entre 1864 et 1919



Admissions annuelles à la Société de Géographie de Paris entre 1864 et 1915

À plusieurs reprises, j'ai souligné la faiblesse des effectifs de la Société de Géographie de Paris, face à ceux des Sociétés étrangères, et je rappelle que la Société française avait attendu 1860 pour retrouver l'effectif de 217 membres qu'elle avait lors de sa fondation en 1821. Des sources nombreuses ¹ permettent d'affirmer que, désormais, au moins en chiffres absolus, la situation est toute différente, ce que traduit à l'évidence le graphique précédent, qui représente la progression de l'effectif global de 1864 à 1919. Il montre un partage en quatre phases chronologiques successives : une hausse très considérable de 1864 (240 adhérents) à 1885 (2 473 adhérents), malgré une très légère baisse temporaire liée à l'Année terrible (moins 45 membres), une baisse assez régulière de 1885 à 1896 (1 945 membres l'année de la retraite de Maunoir), une faible et irrégulière remontée jusqu'en 1906 (2 165 membres), suivie d'une seconde baisse, jusqu'en 1914 (1 935 membres). La première de ces phases, qui débute brutalement en 1864, est arrêtée un moment par la guerre et la Commune, pour reprendre de plus belle ; elle est indiscutablement due à la satisfaction, dès la fin du Second Empire, par la Société de Géographie, des désirs d'une clientèle latente jusque là : lien entre exploration et colonisation, ouverture sur le monde, par l'épée et le négoce..., et l'accroissement récompense l'action intelligente des principaux artisans que sont Chasseloup et Maunoir. Ajoutons que les années 1860 correspondent à une époque de large progrès de l'instruction, que la seconde phase s'explique par le développement de Sociétés de Géographie provinciales qui dégonflent les effectifs parisiens, et la troisième (le passage deuxième-troisième étant très doux) par la lente asphyxie de bon nombre de ces dernières, implantées en un terreau fragile.

Pendant un quart de siècle au moins, on est au-dessus ou aux alentours de deux mille membres, c'est-à-dire que les effectifs savent s'élever très au-dessus des chiffres d'antan : c'est d'une autre Société de Géographie de Paris qu'il s'agit, d'un point de vue démographique comme d'un point de vue mental, vie nouvelle qui s'étouffera d'ailleurs après la Première Guerre mondiale ². Pour les « commerciaux »,

¹ Certes, les sources divergent parfois, mais des recoupements sont possibles et la méfiance doit être de règle vis-à-vis des chiffres « arrondis » en assemblée générale. Chiffres des membres présents : liste des membres *in fine* du *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1869, 2e sem. 1871, 2e sem. 1873, 2e sem. 1875, 1er sem. 1880 (ou au début) ; 1er sem. 1869, p. 199, 1er sem. 1873, p. 552, 1er sem. 1874, pp. 548 & 657 ; tableau récapitulatif et courbe par Victor-Adolphe Malte-Brun déjà employés *in fine* du *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1875, 1er sem. 1877, p. 341 ; *Statistique des membres de la Société de Géographie* par James Jackson dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1879, pp. 187-193, 1er sem. 1881, p. 289, *Comptes rendus des séances...*, 1882, p. 527, *Bulletin de la Société de Géographie*, 1883, pp. 9 & 304, *Comptes rendus des séances...*, 1886, p. 461, 1891, pp. 250 & 253, *La Géographie*, 1er sem. 1906, p. 400, 2e sem. 1906, p. 80 (liste récapitulative capitale). Admissions : listes publiées à chaque séance et donc éparses.

² Début 1980, l'effectif n'était plus que de 381 membres, pour remonter à 442 en 1982 (circulaire du 15 février 1980, liste des membres dans *Acta Geographica*, n° 52-53, n° spécial).

la réussite est exemplaire : dès 1886 (1) il y a 1 294 membres à la Société de Géographie commerciale de Paris ! On peut en donner une preuve chiffrée éclairante en étudiant l'ancienneté des membres de la liste au 31 décembre 1869 (2) : 32,8 % sont entrés en 1868 et 1869, le pourcentage des « nouveaux » monte à 45,2 % si on inclus 1867, plus de la moitié des membres (56,4 %) ont au plus quatre ans d'ancienneté, les deux tiers (66,2 %) cinq ans ; 82,3 % sont entrés au cours des dix dernières années (1860 à 1869, inclusivement), ceux qui ont plus de dix ans de Société ne sont que 17,7 % (un peu plus d'un membre sur six, seulement !) 3. Mais dès 1871, les membres ayant moins de cinq ans d'ancienneté ne représentent plus que 55 % du total ; en 1880, ils ne seront plus que 48 %. Les membres admis depuis plus de vingt ans approchent, eux, les 10 % en 1889, après n'avoir été que 3 % en 1880, et ils dépassent les 30 % en 1900.

L'étude des admissions de chaque année 4 sur l'histogramme précédent permet d'apprécier un taux annuel d'accroissement considérable et de préciser la courbe précédente. La première phase distinguée se décompose en deux pulsations d'admissions : celle de Chasseloup et celle de La Roncière, au fond, l'Année terrible étant précédée par une courte période de désaffection. On voit aussi que la baisse des effectifs d'après 1885 est précédée dès 1876 par une baisse, très irrégulière 5, du tonus des admissions, le maximum de celles-ci ayant été de 342 en 1875, qui achève la période de rénovation et de reconstruction largement commencée sous le Second Empire. La suite montre que ce sont moins des départs que des arrivées affaiblies qui explique le relatif marasme de la fin du siècle et confirme tout à fait ce que j'écrivais un peu plus haut sur les deux dernières phases, les entrées retrouvant deux maxima de 203 et 168 en 1903 et 1906. J'ajoute que les données socioprofessionnelles que j'ai exhumées des listes sont de bonne fiabilité : les fréquences relatives des états et qualités inconnus sont de 31,6 %, 27,6 % et 32 % pour les membres présents fin 1869, fin 1879 et pour les admissions de la période 1864-1914.

Quelles réactions cette marée provoque-t-elle ? D'abord la question du nombre est beaucoup plus souvent abordée, mais y concourent aussi des interventions soulignant ici et là que le nombre des sociétaires « s'accroît graduellement chaque année » 6, que « la Société de Géographie prend de jour en

1 Liste des membres *in fine* du *Bulletin de la Société de Géographie commerciale*, 1886-1887.

2 *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1869, *in fine*.

3 Parmi eux, les deux plus anciens sont entrés en 1822 : il s'agit du Londonien Spencer Stanhope et de Louis Vivien de Saint-Martin.

4 Je rappelle qu'il suffit, pour les obtenir, d'additionner les adhésions de chaque séance.

5 Très irrégulière, car il y a des records de présentation certaines fois : 75 à l'assemblée générale du 16 avril 1880 (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1880, pp. 468-469) !

6 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1864, p. 199.

jour plus d'extension » 1, le lien établi avec la fréquentation de plus en plus forte des réunions de la Commission centrale 2... Tout ceci est fréquent, et aussi bien le fait de la section de comptabilité 3 que d'Armand de Quatrefages 4 ou de Maunoir 5. En 1866, on décide d'accentuer le mouvement lancé par Maunoir, mouvement qui n'en est qu'à ses débuts, en allongeant les comptes rendus des séances, en envoyant pour ces dernières une lettre de convocation aux membres et on constate un record d'adhésions à l'assemblée générale du 27 avril : soixante 6. Il devient traditionnel aux assemblées générales parisiennes de se féliciter du flux et de le lier à la défaite de 1870-1871, de se laisser parfois aller au triomphalisme, comme Cortambert évoquant ainsi la Société :

« Elle marche à la tête de toutes les Sociétés françaises non-seulement par ses travaux scientifiques, par la considération qui l'entoure, par les hommes distingués qui se disputent l'honneur de lui appartenir, mais aussi par sa juste appréciation des sentiments élevés et de la valeur morale. » 7

Pour l'appréciation du nombre en lui-même, des innovations importantes, de deux types et rapprochées dans le temps, sont à souligner : celle de Victor-Adolphe Malte-Brun publiant en 1875 (8) un tableau et une courbe des effectifs depuis les origines, une étude détaillée des membres de 1879 écrite par James Jackson 9, et une autre, beaucoup plus courte, publiée par le *Bulletin* de 1883 (10). J'ai déjà utilisé la première, je vais présenter les deux autres, après avoir fait observer que cet aspect posait la question de la cotisation. En effet, il entraîna un gonflement des ressources 11 : cette prospérité n'autorisait-elle pas une réduction de la cotisation, toujours de 36 francs, comme au temps, assez aristocratique, de la fondation ? C'est ce qu'un membre proposa par lettre en 1867 : il ne fut pas écouté et n'eut pas d'émules 12, ce qui prouve bien que la Société de Géographie acceptait le gonflement de ses effectifs, mais ne voulait pas d'une démocratisation du recrutement, « enrichissez-vous ! » de la Géographie officielle.

1 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1866, p. 58.

2 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1869, p. 199.

3 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1864, p. 199.

4 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1866, p. 58.

5 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1869, p. 199.

6 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1866, notamment pp. 58, 61 & 419.

7 *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1873, p. 549.

8 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1875, *in fine*.

9 *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1879, pp. 187-193. Sur Jackson, voir plus loin.

10 P. 304.

11 Le *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1868, p. 297, nota : « L'extension que notre Société prend chaque jour rend à la fois la situation de ses finances prospère et leur administration facile. »

12 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1867, p. 609.

James Jackson ¹ ne se contente pas d'une étude statistique du seul nombre des adhérents : il y joint une étude sociale et une étude géographique. C'est la première fois que la fait se produit dans la Société et l'étude, même si elle est assez confuse et imprécise, est intéressante. Jackson remarque qu'il y a parmi les 1 700 membres (2) 8 souverains ou chefs d'État ³, 160 membres « appartenant à l'armée », 139 « à la marine » et 105 à la diplomatie, et il fait une copieuse étude géographique sur laquelle je reviendrai. L'étude de 1883 (4) concerne les 2 302 (5) membres de la fin de l'année précédente : Armée, Marine et diplomatie ont des chiffres respectifs de 202, 175 et 123, tandis qu'il y a 39 membres de l'Institut.

La montée des effectifs s'accompagne d'un accroissement du nombre des membres assistant aux séances. Grâce à trois registres manuscrits conservés au siège de la Société de Géographie de Paris ⁶, et sur lesquels il suffit de compter les signatures, on connaît le nombre des membres présents avec précision, mais avec deux lacunes ⁷, pour 1869-1871 et 1875-1899. Les sociétaires qui se joignent aux membres de la Commission centrale, lesquels émargent sur un registre particulier, pour assister aux séances voient leur nombre augmenter à partir de 1864 (22 à la séance du 22 janvier), nouvelle preuve de la véracité historique de ma coupure, d'abord lentement, puis vite après 1866 : au moins une douzaine ou une quinzaine par séance (voire 28 le 2 août 1867). Ils ne sont en 1872 jamais moins de 51 membres (le 21 juin), en 1873 de 53 (le 20 juin), en 1874 de 57 (le 15 juillet, il est vrai !), en 1875 de 84 (le 19 mai). Au fil des quinzaines, leur nombre s'accroît peu à peu, jusqu'à 207 signatures le 4 août 1875 ; leur nombre est inconnu au-delà, mais certainement supérieur : on est loin, au cours de cette période, des funèbres veillées de la période 1842-1864, où parfois... un seul membre se risquait à se joindre à quelques représentants de la Commission centrale !

La faiblesse numérique des membres provinciaux de la vieille Société de Géographie de Paris était un phénomène ancien, qui, apparemment, n'a pas changé en 1869 (8) :

1 *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1879, pp. 187-193.

2 Chiffre arrondi, et alourdi des membres correspondants.

3 L'empereur du Brésil, Léopold II, les rois d'Espagne, du Portugal et de Cambodge, le sultan de Zanzibar, le président du Mexique (Porfirio Diaz), et le prince de Roumanie.

4 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1883, p. 304.

5 Chiffre arrondi, et alourdi des membres correspondants.

6 Registres d'émargement aux séances 1853-1868 & 1872-1875, registre d'émargement aux séances « administratives » (changement de terme, mais pas de sens) 1899-1933.

7 Gênantes eu égard à la courbe des effectifs.

8 Liste au 31 décembre, *in fine* du *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1869.

Province : 17,7 % des membres
Étranger : 15,5 % des membres
Paris & Seine : 66,8 % des membres

Mais nous avons déjà vu qu'une sous-évaluation vraisemblable des résidents à l'étranger faussait les résultats. En 1873 (1), ceux-ci, plus vraisemblables, sont les suivants :

Province : 21,7 % des membres
Étranger : 17,4 % des membres
Paris & Seine : 60,9 % des membres

Les listes d'admissions ne comportant que trop rarement le lieu de résidence de l'impétrant, elles ne sont d'aucune aide. Les chiffres de la « statistique Jackson » 2 permettent de calculer les fréquences relatives suivantes :

	1864	1865	1866	1867	1868	1869	1870
Province	11,3 %	11,1 %	12,2 %	13,5 %	14,7 %	16 %	21 %
Étranger	26,9 %	24,9 %	21,8 %	22,9 %	21,3 %	19,7 %	23,4 %
Seine	61,8 %	64 %	66 %	63,6 %	64 %	64,3 %	55,6 %

	1871	1873	1874	1875	1876	1877	1878
Province	20,7 %	20,2 %	20,9 %	20,9 %	21,6 %	22,8 %	21,2 %
Étranger	21,4 %	20,4 %	16,4 %	17,1 %	15,7 %	13,6 %	13,9 %
Seine	57,9 %	59,3 %	62,7 %	62 %	62,7 %	63,5 %	64,8 %

D'autres renseignements fragmentaires peuvent être utilisés 3, permettant de constater que l'autorisation du vote par correspondance en 1877 a été sans incidence et donnant :

	1882	1886	1889	1900	1913
Province	20 %	20,8 %	17,5 %	17,5 %	17 %
Étranger	13,2 %	17,6 %	10,2 %	7,5 %	8 %
Paris & Seine	66,8 %	61,6 %	72,3 %	75 %	75 %

La province progresse d'abord, mais aux dépens de l'étranger uniquement, puis le pourcentage des Parisiens reste au fond d'une étonnante fixité ; à partir de 1874 il y a davantage de provinciaux que d'étrangers. Cependant, la poussée des Sociétés de Géographie provinciales change à nouveau la situation, réduisant la part des provinciaux dans la Société de Géographie de Paris, mais l'affaiblissement à la fin du siècle des Sociétés de Géographie provinciales ne provoque en aucune manière un retour au « bercail » parisien.

1 *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1873, in fine.

2 Statistique des membres de la Société de Géographie, par James Jackson, *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1879, pp. 187-193.

3 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1883, p. 304, *Comptes rendus des séances...*, 1891, p. 250, diverses listes des archives de la Société de Géographie de Paris.

On est renseigné sur la répartition départementale des provinciaux : c'est la dispersion qui est la caractéristique de base désormais et il n'y a pas correspondance avec l'atlas des historiens français dressé par Charles-Olivier Carbonell ¹. La dispersion est précoce, puisqu'en 1869 les huit plus gros départements ne font que la moitié des provinciaux, et encore le plus lourd est-il la Seine-et-Oise et les 7^e et 8^e (Nord et Doubs) n'ont-ils chacun que quatre membres. Le phénomène n'avait pas échappé à James Jackson ², puisqu'il s'était intéressé à chiffrer la baisse du nombre des départements où il n'y avait aucun membre : 66 en 1864, 50 en 1869, 8 seulement en 1878 (³) et que sa liste départementale pour 1878 fait implicitement ressortir le phénomène, les huit plus importants départements ne faisant cette fois-ci que 36,4 % du total : dans l'ordre d'importance décroissante, Seine-et-Oise (le dixième des provinciaux), Bouches-du-Rhône, Seine-et-Marne, Var et Rhône, Manche et Seine-Inférieure, et Haute-Vienne. Il est impossible de tirer de bonne foi une conclusion de cette liste, fors le relatif « parisianisme » d'une partie de ces provinciaux, car le phénomène provincial se trouve au cours de ma deuxième période compliqué par la naissance d'une multitude de Sociétés de Géographie de province.

Enfin, la situation à la Société de Géographie commerciale est tout à fait parallèle : il y a seulement 12,3 % de provinciaux par exemple en 1886 (soit moins que d'étrangers), avec une grande dispersion ; par conséquent les Parisiens exercent une véritable domination : 72,8 % des membres en 1886.

La montée en puissance des Sociétés provinciales et cadettes est rapide, la chronologie de leurs créations étant déjà très cohérente, quelle que soit l'initiative de leur formation. Onze Sociétés de Géographie naissent dans les années soixante-dix : à Lyon et Bordeaux d'abord, puis à Marseille et Rouen, mais aussi dans le Cher et à Nancy, sans oublier Montpellier, Rochefort, Saint-Lô, Valence et Valenciennes. Exactement le double apparaissent dans les années quatre-vingts, six en 1880 — Saint-Omer, Dunkerque, Béthune, Boulogne-sur-Mer, Douai et l'Union géographique du Nord de la France — , quatre l'année suivante — Cambrai, l'Ain, Dijon et Saint-Quentin — , cinq en 1882 — Lille, Toulouse, Lorient, Nantes et Toul — , un peu moins par la suite — Avesnes, Le Havre et Tours en 1884, Toulon et Saint-Nazaire en 1886, les Ardennes en 1888, l'Aisne enfin en 1889 — , et on ne verra plus que deux ou trois créations provinciales par la suite.

¹ Ch.-O. Carbonell, *Histoire et historiens. Une mutation idéologique des historiens français. 1865-1885*, Privat, 1976, 605 p., pp. 183-213.

² Statistique des membres de la Société de Géographie, par James Jackson, *Bulletin de la Société de Géographie*, 2^e sem. 1879, pp. 187-193.

³ Haute-Loire, Vendée, Hautes-Alpes et Basses-Alpes, Ariège, Indre, Landes, Haute-Saône.

Il semble bien que la fondation de ces Sociétés ait d'un coup ramassé toute la clientèle provinciale, potentielle jusque là, et peu tentée par la Société de Paris. Dès la fin des années quatre-vingts, le total des membres est de 15 ou 16 000, le poids du Nord étant très important : 2 662 adhérents quelques mois après la naissance de l'Union géographique du Nord de la France. C'est la masse des provinciaux, c'est-à-dire celle des adhérents aux Sociétés de Géographie qui se créent à grande vitesse en province, et non la seule Société de Paris (ou les deux Sociétés parisiennes) qui permet dans le dernier tiers du XIXe siècle d'opérer un retournement total de situation, assurant à la France des Sociétés de Géographie une véritable prééminence mondiale : en 1881, les chiffres étaient les suivants ¹ :

Monde entier : 30 000 membres
France : 9 500 membres (31,7 % du total mondial)
Allemagne : 5 300 membres (17,7 % du total mondial)
Grande-Bretagne : 3 300 membres
Italie : 1 300 membres
Pays-Bas : 1 200 membres
Belgique : 1 200 membres
Danemark : 1 200 membres
États-Unis : 1 200 membres
Autriche-Hongrie : 1 100 membres
Russie : 1 000 membres
Divers : 3 700 membres

¹ Cf. D.V. Mc Kay, « Colonialism in the French Geographical Movement. 1871-1881 », *Geographical Review*, XXXIII (1943), pp. 214-232.

En 1894 le tableau est devenu :

les 111 Sociétés de Géographie du monde entier : 53 550 membres
les 30 Sociétés françaises de Géographie : 18 700 membres (34,9 %), soit deux fois plus qu'en 1881, en chiffres absolus
les 23 allemandes : 8 900 membres (16,6 %)
les 5 britanniques : 6 750 membres (12,6 %)
les 4 italiennes : 2 500 membres (4,7 %)
les 6 suisses : 1 800 membres (3,4 %)
les 17 autres européennes : 8 850 membres (16,5 %)
les 15 Sociétés américaines de Géographie : 4 000 membres (7,5 %)
les 5 asiatiques : 700 membres (1,3 %)
les 4 australiennes : 700 membres (1,3 %)
les 2 africaines : 650 membres (1,2 %)

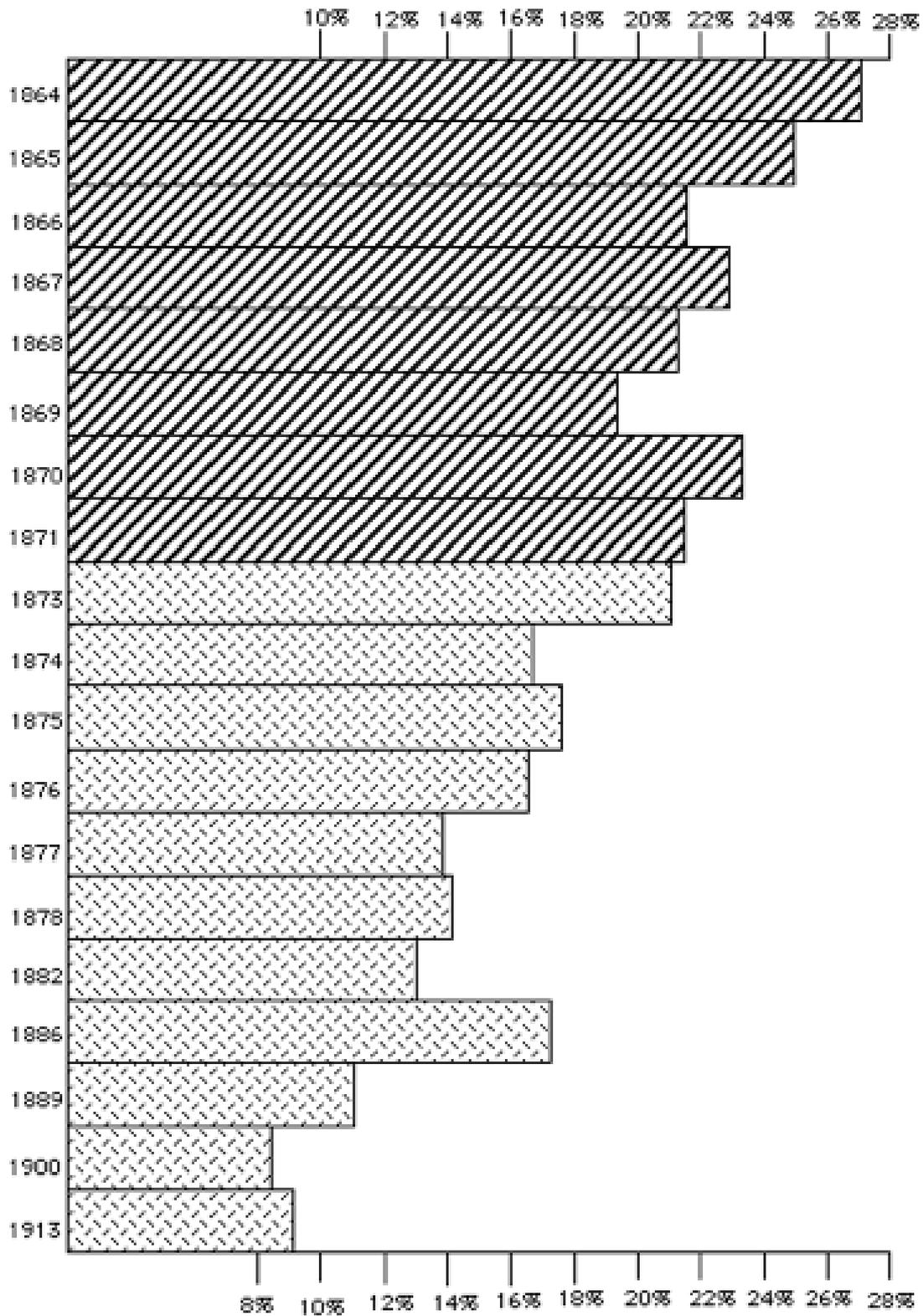
Les Sociétés françaises de Géographie, malgré l'absence de fédération nationale, ou grâce à cette absence, pèsent donc un tiers de ce total : la France se place de la sorte très honorablement dans le contexte international, face à l'étranger. Dès les années quatre-vingts il y a donc en France plus de Sociétés de Géographie et plus d'adhérents que dans n'importe quel autre pays : un record européen et même universel. Soulignons-le bien, la prééminence française est momentanée et surtout elle n'est que numérique. Autrefois ses quelques dizaines d'adhérents bien assoupi avaient tout de même permis à la Société de Géographie de Paris de continuer à rayonner, les quelques centaines ou milliers qui sont désormais le lot de presque toutes les Sociétés de Géographie leur permettent de se tirer remarquablement d'affaire, notamment en ce qui concerne l'exploration coloniale, cela signifie pour la France une déroutante et humiliante concurrence, d'autant plus que les créations sont très nombreuses à l'étranger :

Société de Géographie de **Genève** : 1858
Société de Géographie de **Leipzig** : 1861
Société de Géographie de **Dresde** : 1863
Société de Géographie **italienne** (Turin, puis Florence, puis Rome après 1873) : 1867
Société de Géographie de **Kiel** : 1867
Société de Géographie de **Munich** : 1869
Société de Géographie de **Brême** : 1870
Société de Géographie de **Budapest** : 1872
Société de Géographie de **Halle** : 1873
Société de Géographie de **Hambourg** : 1873
Société de Géographie de **Berne** : 1873
Société de Géographie de **Copenhague** : 1875
Société de Géographie de **Madrid** : 1875
Société de Géographie du **Caire** : 1875
Société de Géographie de **Lisbonne** : 1875
Société de Géographie de **Bucarest** : 1875
Société de Géographie de **Bruxelles** : 1876
Société de Géographie d'**Anvers** : 1876
Société de Géographie de **Lima** : 1876
Société de Géographie de **Québec** : 1877
Société de Géographie de **Stockholm** : 1877
Société de Géographie de **Hanovre** : 1878
Société de Géographie commerciale de **Saint-Gall** : 1878
Société de Géographie commerciale de **Berlin** : 1879
Société de Géographie de **Tokyo** : 1879
Société de Géographie commerciale de **Porto** : 1880
Société de Géographie de **Buenos-Aires** : 1880
Société de Géographie de **Iéna** : 1882
Société de Géographie de **Manchester** (ou « écossaise ») : 1884
Société de Géographie de **Neuchâtel** : 1885
Société de Géographie commerciale de **Madrid** : 1885
Société de Géographie commerciale d'**Aarau** : 1886
Société de Géographie **américaine** (*National Geographic Society*) : 1888
Société **norvégienne** de Géographie : 1891
Société **transylvanienne** de Géographie : 1891
Société de Géographie **californienne** : 1891
Société de Géographie de **Philadelphie** : 1891
Société de Géographie de **Chicago** : 1898
Société **hellénique** de Géographie : 1901
Société de Géographie **maltaise** : 1902
Société de Géographie de **Baltimore** : 1902

L'étranger, c'est pour la Société de Géographie de Paris plusieurs choses : le membre étranger, la Société de Géographie étrangère, le membre correspondant étranger... Les membres vivant à l'étranger — ce sont ceux que nous pouvons appréhender, et non les membres de *nationalité étrangère* — se stabilisent d'abord puis baissent par rapport à autrefois. Malheureusement, les listes de membres et d'admissions de cette période sont très imprécises pour mon propos — les moins vagues donnent, les recoupements le prouvent, des pourcentages sous-évalués **1** — : on doit se rabattre sur quelques notations éparses **2** qui permettent heureusement de calculer les fréquences relatives de résidents à l'étranger que l'on observera page suivante.

1 15,5 % en 1869 (liste des membres au 31 décembre *in fine* du *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1869), 17,4 % en 1873 (*idem*, 2e sem. 1873). À comparer avec les pourcentages qui vont suivre.

2 Surtout la « statistique Jackson », le *Bulletin de la Société de Géographie*, 1883, p. 304 et le *Comptes rendus des séances...*, 1891, p. 250.



 Années où il y a plus d'étrangers que de provinciaux à la Société de Géographie de Paris

 Années où il y a moins d'étrangers que de provinciaux à la Société de Géographie de Paris

Les étrangers sont toujours accueillis comme membres dans les Sociétés françaises de Géographie, mais, à cause de la multiplication des Sociétés étrangères et de l'attrait exercé par les Sociétés françaises sur les citoyens français, les étrangers n'entrent donc désormais qu'en moins grande proportion qu'autrefois. D'autre part, il y a une nette tendance à l'universalité, car il n'y a plus en France les « noyaux » d'étrangers d'autrefois : des 86 membres qui sont signalés comme résidant à l'étranger en 1869 (1), 11 habitent l'Amérique latine, 9 la Grande-Bretagne, 9 l'Espagne, 5 la Turquie, 4 l'Italie, 4 l'Égypte, 4 la Belgique, 4 la Russie ; des 144 comptés en 1873, 15 viennent de toute l'Amérique latine, et ensuite 5 de Grande-Bretagne... Un intérêt géographique très universel et la multiplication des voyages font recruter partout : au cours d'un séjour de quelques semaines en Espagne en 1868, de Ville inscrit 13 personnalités espagnoles 2. Puis, brusquement, apparaît le fait colonial : des 236 résidents à l'étranger six ans plus tard, 20 sont en Algérie, 9 en Cochinchine, 15 dans d'autres possessions françaises, avec toujours la même dispersion pour le reste du monde (22 en Grande-Bretagne, 21 en Allemagne, 16 en Turquie, 13 en Russie, 14 en Espagne, 10 en Italie, 9 au Brésil, 9 en Suisse, 8 en Belgique, 7 aux États-Unis, etc.) 3. Cette tendance à une certaine forme, restreinte, d'universalité répond à un souci ancien, ou plutôt souligné *a posteriori*, en 1914, dans la notice écrite par la Société de Géographie sur elle-même 4 :

« Créée dans une pensée généreuse qui bannissait toute idée d'exclusivisme, mais en s'inspirant d'un patriotisme éclairé, la Société de Géographie forma, dès le jour de sa constitution, une véritable association scientifique où tous les hommes de bon vouloir du monde entier étaient conviés. Chacun y contribuait, dans la mesure de ses connaissances, à faire progresser la science géographique, et aujourd'hui encore, les listes de membres témoignent que les étrangers, admis au même titre que les nationaux, n'ont pas cessé d'attacher quelque prix à faire partie de la plus ancienne des sociétés géographiques. »

Même repli sur la France 5 et même dispersion à la Société de Géographie commerciale. En ce qui concerne les Sociétés de Géographie provinciales, on peut dire que les membres résidant à l'étranger sont peu nombreux, et que c'est une situation vérifiée sur tout le territoire français 6. Il y a repli sur la France et son empire colonial également à cause des Sociétés de Géographie étrangères : elles

1 Ils sont sûrement plus nombreux : voir plus haut.

2 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1868, pp. 626-627 & 2e sem. 1868, p. 103. 13 Espagnols sur 21 étrangers qui adhèrent ! Un cas voisin l'année suivante.

3 « Statistique Jackson » citée. Sur les rapports avec les États-Unis : J.Portes, *Une fascination réticente. Les États-Unis dans l'opinion française 1870-1914*, thèse, Presses universitaires de Nancy, 1990, 458 p.

4 Société de Géographie, *Notice sur la Société de Géographie, fondée en 1821, reconnue d'utilité publique en 1827*, Paris, 1914, 90 p., p. 7. Voir aussi P.Herrmann, *La géographie française et l'espace allemand (vers 1820-1890)*, Mémoire de M2, IEP de Paris, 2012.

5 14,8 % de résidences à l'étranger en 1886.

6 3,8 % de toutes les admissions 1877-1917 à la Société de Géographie de Marseille, par exemple, aucun des membres recensés à Lyon en 1900, comme en 1913, etc.

deviennent très nombreuses comme l'a montré le tableau des fondations nouvelles. Les relations de la Société de Géographie de Paris avec elles sont cordiales, intellectuelles et intéressées (on échange des publications), mais sans contribuer à fédérer les efforts géographiques.

Concurrence étrangère donc ; il y a même, dans une note publiée en 1878 par Henri Duveyrier ¹, délégué à la cérémonie du cinquantenaire de la Société de Géographie de Berlin, des allusions voilées au rôle de « relève » pris aux dépens de la Société parisienne, malgré la grande sympathie de l'auteur pour l'Allemagne et l'explorateur Gustav Nachtigal (1834-1885) en particulier. Pourtant la Société de Géographie de Paris est moins ridicule qu'autrefois vis-à-vis de ses émules étrangères ; en 1878 précisément, avec ses 1 624 membres ², elle est la deuxième du monde, derrière Londres (3 334 membres), devant Rome (1 476 membres) et New York (1 200 membres) ³, en 1890 Paris est toujours à la deuxième place, derrière Londres (3 322 membres) et devant Berlin (1 049 membres) ⁴. Mais le pullulement des Sociétés nouvelles fait qu'elle ne représente déjà plus en 1878 que 7,7 % des membres du monde entier. D'autre part, naît aux États-Unis une Société de Géographie qui se veut plus populaire et qui atteint au bout de quelques années de très importants effectifs (1 300 000 membres en 1930 !) ⁵.

La sympathie est bien plus évidente envers les individus, tout spécialement les explorateurs de quelque nationalité que ce soit — ils sont choyés au même titre que les Français — et les membres correspondants, parmi lesquels 39 de

¹ *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1878, pp. 463-471.

² Chiffre rectifié par mes soins. Voir *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1879, p. 282 & *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1877-1879, pp. 402-403. Suivent la Société de Géographie commerciale de Bordeaux (1 120 membres), la Société de Géographie d'Amsterdam (924 membres), celles de Copenhague (900 membres) et de Lyon (755 membres). Citons quelques chiffres extraits d'une documentation dont je ne conserve ici que les éléments les plus significatifs : la Société de Géographie de Vienne a 687 membres ordinaires en 1885 (*Mitteilungen der (Kaiserlich-Königlichen) Geographischer (in Wien) Gesellschaft*, 1885, p. 265), 1 549 en 1905 (*ibid.*, 1907), la Société de Géographie de Berlin a 1 130 membres ordinaires en 1907 (*Zeitschrift für Allgemeine Erdkunde mit Unterstützung der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin....*, 1907), 1 282 en 1910 (*ibid.*, 1910), la Royal Geographical Society a 5 200 membres en 1914, 6 400 en 1930 (H.R.Mill, *The Record of the Royal Geographical Society. 1830-1930*, Londres, 1930, 288 p., pp. 232-234 & courbe *in fine*).

³ La Société de New York a changé son nom d'American Geographical and Statistical Society en American Geographical Society.

⁴ *Comptes rendus des séances...*, 1891, p. 253.

⁵ Elle a publié de nombreuses cartes, subventionné des expéditions comme celle de Peary au Pôle Nord. Cf. R.S.Bates, *Scientific societies in the United States*, Massachusetts Institute of Technology, Cambridge, réédition, 1965, 326 p., *passim*. L'une et l'autre des deux Sociétés de Géographie américaines et fédérales sont à ne pas confondre avec l'Association of American Geographers (1904) réservée aux professionnels ayant fait des recherches originales et avec les Sociétés d'explorateurs comme le Peary Arctic Club (1899) et l'Explorer's Club (1904), par exemple.

1875 on remarque 9 Allemands ¹. Elle est la plus chaleureuse quand il s'agit d'un étranger naturalisé effectivement comme Savorgnan de Brazza ou très francisé comme Humboldt ². Ce caractère d'« internationale » intellectuelle est renforcé par l'apolitisme des Sociétés de Géographie, aussi vérifiable sans forte exception que proclamé : une allusion au Zollverein ici ou là — mais est-ce politique ? — , quelques relents point trop violents de pangermanisme, l'Alsace-Lorraine en 1870-1871, cependant sans excès. Au moins en France — il faudrait chercher plus avant pour les autres pays — , les Sociétés de Géographie cherchèrent et réussirent à être toujours impartiales dans les cas de rivalités, même fortuites, et quelles que fussent les nationalités des explorateurs en cause : jamais, à cet égard en France, de germanophobie ni d'anglophobie, en le démontrera dans les chapitres suivants.

La Société de Paris accueille très mollement les divers projets de centraliser les travaux des différentes Sociétés de Géographie ³. La seule, et légère, entorse fut l'organisation du Congrès international des Sciences géographiques tenu, deuxième du nom, à Paris, en 1875 ; le premier, celui d'Anvers, initialement prévu pour août 1872, avait été repoussé par la guerre d'une année, il était dû à une initiative isolée, celle du conservateur de la bibliothèque de la ville de Bruxelles, Charles Ruelens (1820-1890), et non à celle de la Société parisienne, qui envisagea pourtant tout de suite d'envoyer ses deux bureaux, et qui vit octroyer à des Français trois des dix présidences de séances ⁴. La Société aux médailles d'or joua en revanche pour le Congrès de Paris, en août 1875, un rôle de premier plan, le subventionnant de dix mille francs et réunissant cinq cents savants étrangers ⁵. La présente période correspond à celle des congrès internationaux « pré-universitaires » (1871-1891), souvent liés à la célébration d'une manifestation internationale comme le centenaire de la Révolution française à Paris en 1889, période où important enseignement de la Géographie et exploration et qui ne prête guère d'attention aux problèmes d'épistémologie : on aura après la période « de transition » (1895-1913) au cours de

¹ Nationalité la plus représentée ! Il y a 7 Britanniques, 4 Russes, 3 Austro-Hongrois, 3 Suédois, 3 Américains... (*Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1875, *in fine*, liste des membres au 31 décembre, liste des correspondants).

² Michel Chevalier, vice-président, rend à l'assemblée générale d'après Sadowa, le 14 décembre 1866, un vibrant hommage à l'« illustre Humboldt, qui a écrit la majeure partie de ses voyages dans notre langue, si bien qu'il a été considéré comme un savant français et qu'à ce titre il a été placé dans le musée historique de Versailles » (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1867, pp. 11-12).

³ Voir par exemple *Comptes rendus des séances...*, 1884, p. 604.

⁴ D'Avezac publia un long compte rendu dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1872, pp. 98-111. Le voir, ainsi que le *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1870, pp. 165-166, 2e sem. 1871, p. 149, 1er sem. 1874, p. 200. Les archives (diverses lettres dans le colis n° 4) sont sans intérêt, en revanche.

⁵ *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1876, pp. 217-218.

laquelle « la géographie passe rapidement aux mains des universitaires » et les congrès commencent à se réunir hors d'Europe ¹.

Être avec succès, ou en tout cas avec efficacité, les rivaux des pays étrangers, dans les deux décennies qui encadrent la défaite de 1871 et au temps de l'expansion coloniale de la fin de l'Empire et du début de la république, cela suppose-t-il de se conduire en groupes de pression ? À l'évidence, du moins, *l'establishment* politique, déjà courtisé dans la première période, notamment dans les deux premières décennies d'existence de la Société parisienne, est recherché. Parlementaires et détenteurs du pouvoir exécutif s'inscrivent-ils volontiers dans les Sociétés de Géographie ?

¹ Je suis redevable pour la périodisation (et pour la localisation) aux trois contributions de Philippe Pinchemel dans *La Géographie à travers un siècle de Congrès nationaux*, ouvrage publié par les soins de l'Union géographique internationale en français et en anglais en 1972 (pp. 17-18, 29-32 et 217-225). Je renonce à donner un aperçu de la documentation anecdotique conservée sur eux dans le colis n° 9 *bis* des archives de la Société de Géographie de Paris.

CHAPITRE 4. POUVOIR ET GÉOGRAPHIE (1864 - VERS 1890) : DES GROUPES DE PRESSION ?

Les Sociétés de Géographie constituent un groupe de pression en faveur de l'impérialisme colonial. Elles sont membres du fameux « parti colonial », les géographes de cabinet — qui pour l'essentiel les peuplent toujours — conciliant leurs soucis intellectuels et l'expansion coloniale. Que parlementaires et détenteurs du pouvoir exécutif adhèrent beaucoup ou pas aux Sociétés, celles-ci enregistrent l'entrée en masse de ceux que les contemporains appellent toujours « employés de l'État » et « fonctionnaires ». Que cette présence soit ou non une domination, elle coexiste avec un mécénat géographique qui fait de ces associations multipliées de véritables Sociétés « aux médailles d'or ». Sont-elles pour autant marquées par une quelconque tendance politique ?

GÉOGRAPHIE, POLITIQUE ET RELIGION

L'*establishment* politique au sein des Sociétés françaises de Géographie est constitué par la présence de parlementaires, membres des assemblées du système impérial (1852-1870), puis représentants à l'Assemblée nationale élue en février 1871, et enfin parlementaires du bicamérisme mis en place par les lois constitutionnelles de 1875. C'est ici la première forme des rapports entre les Sociétés et la politique. Mais n'y a-t-il pas chez elles de véritables « décideurs », détenteurs d'une parcelle de pouvoir exécutif ? Et quelle est la situation dans les « bureaux », organes qui justement sont l'exécutif des Sociétés ? La question des rapports avec la religion, tout particulièrement dans les débuts de la Troisième République, doit être envisagée, comme celle des groupes de pression.

J'ai montré dans les deux premiers chapitres les avatars de la représentation de l'*establishment* politique parmi les adhérents de la Société de Paris jusqu'au tournant de 1863-1864. Celui-ci amorce un nouveau renversement de situation, dans le sens d'un accroissement notable de sa présence, nettement visible

dans la liste des membres au 31 décembre 1869, par exemple 1. Presque 3 % des membres sont alors des parlementaires, et plus d'1 % ressortissent à la catégorie... des souverains régnants : outre Napoléon III, on y trouve le roi de Suède et de Norvège, ceux du Portugal, de Roumanie et d'Espagne, Léopold II, et l'empereur du Brésil. Cette netteté appelle des précisions : il n'y a alors qu'un seul député, Victor Dalloz, directeur du *Moniteur universel* et fils aîné du célèbre juriste Désiré Dalloz, entré en 1868 2, et quinze sénateurs (2,6 % du total), tous ou presque entrés plus tôt, ce qui renforce l'idée d'un *establishment* politique fidélisé ; au contraire, il n'y a qu'un seul ministre, Chasseloup-Laubat, évidemment. L'observation des listes d'admissions de ces années 1860, toujours éparpillées dans les *Bulletins de la Société de Géographie*, conforte ces constatations.

Dix ans plus tard, la représentation parlementaire a beaucoup baissé (0,65 %), mais elle s'est équilibrée entre le Sénat et la Chambre des députés ; il n'y a plus de ministres et la Société de Géographie en République n'a l'oreille que du prince de Roumanie et du toujours fidèle Léopold II (3). La confrontation avec les admissions effectuées depuis 1870 montre que les parlementaires adhèrent assez volontiers (plus de 2 % des entrées), mais très peu durablement (ils ne sont que 0,65 % de la liste de 1879), et que ce caractère éphémère est surtout le fait des députés. L'année 1879 est une date charnière dans l'histoire du régime républicain, mais aussi dans celle de la Société de Géographie de Paris : après, c'est-à-dire quand la République appartient vraiment aux républicains, les occurrences d'adhésions de parlementaires sont rares (1 % seulement jusqu'en 1914), sauf au tout début du XXe siècle, et il y a un seul ministre qui entre, Étienne Clémentel (1864-1936), titulaire des Colonies, en 1905 (4). L'année suivante adhère, entre autres députés, Léon Mougeot

1 *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1869, *in fine*. Je rappelle, pour n'y plus revenir, que les listes de membres, imprimées à part, peuvent se rencontrer seules ici ou là. Je l'ai souvent vu pour 1882 et 1913, par exemple. Elles existent, annotées et plus ou moins mises à jour, dans les archives de la Société de Géographie (colis n° 88, 89 & 90). Pedro II (1825-1891), empereur du Brésil depuis 1831, entra à la Société de Géographie de Paris en 1868 en tant que membre à vie. Il se rendit célèbre par l'abolition de l'esclavage (1888) qui provoqua son abdication l'année suivante. Juste avant sa décision fondamentale, le 1er décembre 1887, il assiste à la séance de la Société de Géographie de Marseille, dont le local « avait pris, pour cette circonstance, un air de fête. Des fleurs dans les escaliers, des girandoles dans les couloirs et dans l'antichambre, des arbustes partout » (*Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1888, pp. 95-96). Il devient évidemment membre d'honneur de la Société (*ibid.*, p. 102). Son goût pour la culture est bien connu (voir Frédéric Mauro, *La vie quotidienne au Brésil au temps de Pedro Segundo (1831-1889)*, Hachette, 1980, 316 p., qu'on suivra pour le personnage, pp. 208-210 et on ajoutera A.Brandao, *Les Brésiliens à Paris, au fil des siècles et des arrondissements*, Chandeigne, 2019, 350 p.).

2 1826-1886. Avocat.

3 Liste des membres au 31 décembre 1879 (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1880, *in fine* ou au début, selon les exemplaires). Mes recherches sont voisines de celles de Jacques Binoche, *Le rôle des élus de l'Algérie et des colonies au Parlement sous la Troisième République (1871-1940)*, thèse d'État, Poitiers, 1987, 7 vol., dactyl., 2 194 p.

4 Étienne Clémentel (1864-1936), ministre des Colonies en 1905-1906 qui ignorait qu'il y eût tant de colonies, député-homme d'affaires du Puy-de-Dôme (1900-1919), avant d'être sénateur (1920-1936).

(1857-1928), député de Langres et riche propriétaire en Tunisie, type des républicains neutres soutenus par les ralliés aux élections législatives de 1893 contre les monarchistes dans les circonscriptions où eux-mêmes n'avaient pas de candidats. Ancien sous-secrétaire d'État de Pierre Waldeck-Rousseau (1846-1904), ministre de l'Agriculture du cabinet Combes, il était aussi administrateur des phosphates tunisiens et des caoutchoucs de la Haute-Sangha, au Congo 1, et c'est à ce dernier titre qu'il faut certainement attribuer son adhésion.

Mais la solitude de la Société parisienne a pris alors fin, et les Sociétés de Géographie pullulent désormais en province. Pour mon présent propos, les choses sont beaucoup plus simples en province qu'à Paris : pas le moindre ministre, un déclin brutal après une représentation initiale ayant attiré à la création de telle ou telle Société — c'est-à-dire, de toutes manières lorsque la IIIe République est vraiment républicaine — la moitié ou les deux tiers des parlementaires du département où l'association a son siège, et une évolution ultérieure très fluctuante. Détaillons les deux exemples principaux de Marseille et de Lyon. La première Société compte, en 1877, sur 369 membres, trois députés des Bouches-du-Rhône, dont Maurice Rouvier 2, et un sénateur, d'ailleurs ancien ministre. Onze ans plus tard, il n'y a plus que le sénateur Velten 3 ; vingt-deux ans après, on relève quand même trois sénateurs et un député, cinq parlementaires au début de 1906, mais il n'y en a plus que trois à la fin de 1912 et deux à celle de 1919. Lyon compte trois députés parmi les « fondateurs » de 1874, mais il faut attendre près de vingt ans (1893) pour en retrouver un ! Toutefois, il y a quatre députés et un sénateur en 1900, et quatre parlementaires en 1912-1913. Il n'est donc pas rare que lors de la création d'une Société de Géographie le nombre de parlementaires soit appréciable. Pour celle de Lyon, on trouve alors trois députés du Rhône : Ducarre, de Saint-Victor et le marquis de Mortemart ; à Marseille trois des Bouches-du-Rhône : Maurice Rouvier, Benjamin Raspail et Alexandre Labadié. Mais par la suite l'élan retombe. Toutefois, la fidélité des nouveaux élus à l'acte d'adhésion fait qu'on trouve quand même deux députés et un sénateur à Lyon (Édouard Aynard, Alphonse Gourd et Albert Bouffier) en 1912-1913, trois sénateurs (Gottfried Velten, Frédéric Monier, Paul Peytral) à Marseille en 1899 et en 1906. À Marseille on constate qu'il y a très peu de parlementaires parmi les *admissions* (deux pour toute la période 1877-1917, tous deux en 1899), mais un nombre appréciable dans les *recensements* périodiques :

1 Cet avocat devait devenir sénateur Gauche démocratique de la Haute-Marne (1908-1920), sous-secrétaire d'État aux Postes et Télégraphes (1898-1902), ministre de l'Agriculture du gouvernement Combes (1902-1905).

2 Alors que Maurice Rouvier (1842-1911) est (depuis 1871) député des Bouches-du-Rhône. Il sera en 1886 membre de la Société de Géographie commerciale (et alors député des Alpes-Maritimes, département dont il sera sénateur de 1903 à 1911).

3 Gottfried Velten (1831-1915), d'origine alsacienne, brasseur à Marseille et sénateur Gauche démocratique des Bouches-du-Rhône de 1885 à 1912. Il sera fidèle à la Société de Géographie de Marseille jusqu'à la fin de sa vie.

en 1877, trois députés : Rouvier, Raspail, Labadié
 en 1899, un seul député, J.Thierry, et trois sénateurs : G.Velten, Fr. Monier, P. Peytral
 1906, un seul député, J.Thierry, toujours, et les trois mêmes sénateurs qu'en 1899.

C'est donc qu'on n'a pas un exact phénomène de notabilité mais un accès au parlement de membres déjà inscrits à la Société. Un cas illustre, puisqu'il s'agit du président Charles-Roux, sera fourni plus loin. À la Société de Géographie commerciale de Bordeaux, en 1882, époque de l'allure de croisière de l'association, il n'y a que quatre parlementaires, et pas forcément du département de la Gironde : Albert Garrigat (député de la Dordogne), Albert Boucau (des Landes), Pierre Barbedette (de la Charente-Inférieure), et le sénateur (de la Gironde) Émile Fourcand. Phénomène de petite notabilité point systématique, il peut y avoir des conseillers généraux, mais la norme est le 1,5 % bordelais de 1882 ou le 1,8 % languedocien de 1894 (1). Enfin, la situation à la Société de Géographie commerciale de Paris confirme ce que nous avons constaté chez son aînée : comme elle voit le jour en 1876, elle n'attire qu'un nombre assez réduit de parlementaires, qui représentent 1,4 % de l'effectif de 1886 (2) : 15 députés et 3 sénateurs sur 1 294 membres, et aucun ministre.

D'autre part, l'équilibre politique des parlementaires qui adhèrent aux Sociétés de Géographie, à Paris et en province, penche nettement à droite. La raison fondamentale tient en l'abstention totale des socialistes, dont pourtant certains se montrèrent, comme on le sait, dans les rangs du parti colonial. En dehors de cette absence, on découvre toutes les étiquettes politiques, sauf celle de « radical-socialiste » *stricto sensu*, c'est-à-dire l'aile gauche du radicalisme, hostile au colonialisme comme en général les socialistes. Les deux autres nuances du « parti radical », Gauche radicale du centre et Union progressiste de droite, sont représentées 3, ainsi que les radicaux moins caractérisés ou plus à gauche 4.

L'Union républicaine est bien présente, fidèle en cela à l'expansionnisme colonial gambettiste, car on découvre des hommes proches des

1 Pour terminer, je livre la situation de la Société de Géographie de Lille : elle compte au 1er janvier 1882 (sur 578 membres) 2 députés et 3 sénateurs, au 1er janvier 1885 (sur 1 072 membres), 1 député et 1 sénateur, en 1900 (sur 2 244 membres) 7 députés et aucun sénateur ; parmi les admissions de la période 1882-1921 (total de 4 040), on relève 1 député et aucun sénateur.

2 Liste au 1er octobre, *in fine* du *Bulletin de la Société de Géographie* 1886-1887.

3 Pour la première, Auguste Galtier, député des viticulteurs de l'Hérault et membre de la Société de Géographie du Languedoc en 1894, Félix Duchasseint, député du Puy-de-Dôme, Gottfried Velten (voir plus haut), Louis Vigouroux, député de la Haute-Loire, Gerville-Réache, Frédéric Monier, Lucien Hubert, Étienne Clémentel (voir plus haut), Auguste Calvet... Pour la seconde : Léon Mougeot (voir plus haut) et Frédéric Garnier... Les listes de ces notes ne sont évidemment pas exhaustives.

4 Benjamin Raspail, député d'extrême gauche, le peintre et graveur, député de la Seine, Peytral (voir plus haut, le « pharmacien » de Marseille, ancien professeur de zoologie, franc-maçon, Jean-Marie de Lanessan, le polémiste Yves Guyot, le baron Raiberti (des Alpes-Maritimes), Joseph Noulens du Gers, Alphonse Mas de Béziers, etc.

radicaux comme Georges Périn, député de la Haute-Vienne, mais aussi Félix Faure, Charles Dorian, le général Billot, Maurice Rouvier, et Charles Jonnart (1857-1927) **1**. La Gauche républicaine et l'Union démocratique le sont tout autant : le colonel Meinadier, Pascal Duprat, Alphonse Cordier, Honoré Audiffred, Paul Duchesne-Fournet, Michel Alicot... **2**, et comme le Centre gauche des débuts de la Troisième République fournit des parlementaires « en géographie » tels Ernest Cézanne **3**, le raffineur de sucre Paul Lebaudy, les sénateurs Charles Dietz-Monnin (1826-1896) **4** et Foucher de Careil **5**, les Progressistes et la Fédération républicaine sont plus tard bien représentés, mais par des hommes de second plan **6**.

Pour des raisons facilement perceptibles, l'étiquette Centre droit pèse moins lourd dans les registres des Sociétés de Géographie **7** que tous les royalistes, orléanistes comme le baron de Chabaud-Latour **8**, Alfred André et Charles Lambert-

1 Citons encore Gustave Masure, Géry Legrand, Armand Testelin, Marcel Delaune, à Lille ; Arthur Leroy, Alfred Gasconi, Henri Chavoix, Charles Bourlier et Jules Siegfried à la Société de Géographie commerciale ; Alphonse Gourd et Albert Bouffier à Lyon ; Albert Boucau et Pierre Barbedette à Bordeaux ; Fleury Binachon, Édouard Prillieux, Henri Lozé et Georges Lechevalier à la Société de Géographie de Paris...

2 J'ajoute Maunoury, Marquiset et Gotteron à Paris, Alexandre Labadié à Marseille, Griffé à la Société de Géographie du Languedoc, Albert Garrigat et Émile Fourcand à Bordeaux, Nicolas Ducarre à Lyon, et l'ancien préfet Étienne Tenaille-Saligny (1830-1889 à Lille).

3 Voir ma thèse de III^e cycle d'histoire, *Les "alpinistes" en France à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle (vers 1875-vers 1919). Étude d'histoire sociale ; étude de mentalité*, soutenue le 13 juin 1974 à l'Université Paris X-Nanterre, 2 vol., dactyl., 411 p., publiée par le C.T.H.S., 1988, diffusion C.I.D., 272 p., pp. 87-88.

4 Notices dans J.-M. Mayeur & A. Schweitz, *Les parlementaires de la Seine sous la Troisième République*, Publications de la Sorbonne, 2001, 2 vol., 278 & 639 p., tome II, pp. 199-200 et dans le tome II, de D à G, 2020, 1 050 p., de P. Cabanel & A. Encrevé dir., *Dictionnaire biographique des protestants français, de 1787 à nos jours*, pp. 201-202.

5 *Les "alpinistes" en France à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle (vers 1875-vers 1919). Étude d'histoire sociale ; étude de mentalité*, op. cit., p. 94, note 2 & p. 255. Citons encore le comte de Pourtalès, Gustave Gailly et Lucien Arbel, à Paris, le général Henri Gresley (1819-1890, qui est le premier ministre (de la Guerre, en 1879) à entrer à la Société de Géographie depuis longtemps, Dutilleul à Lille, etc. Pour Foucher de Careil, voir D. Lejeune, *Les "alpinistes" en France à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle (vers 1875-vers 1919). Étude d'histoire sociale ; étude de mentalité*, réédition numérique.

6 À Lyon d'abord, bien sûr : Édouard Aynard, le banquier défenseur de l'enseignement libre mort en 1913 au Palais-Bourbon alors qu'il était sur le point de monter à la tribune pour défendre une fois encore la liberté de l'enseignement (voir S. Geneste, *Édouard Aynard banquier, député, mécène et homme d'œuvres (1837-1913)*, thèse Lyon III, 1998 et B. Angleraud & C. Pellissier, *Les dynasties lyonnaises. Des Morin-Pons aux Mérieux, du XIX^e siècle à nos jours*, Perrin, 2003, 830 p., pp. 407-416 & 452-454, et, sur la famille, *passim*), Benoît Oriol, le fondateur de plus de soixante Sociétés de secours mutuel. À Paris : Charles Aubourg, comte de Boury, qui finit sa vie moine bénédictin à Hautecombe, le comte Stanislas de Castellane, Antoine Guillain, Léon Morillot et Néron-Bancel. À Lille, Ernest Loyer et Paul Rogez ; à Marseille, Joseph Thierry.

7 Léon Lefébure (1838-1911, notice dans J.-M. Mayeur & A. Schweitz, *Les parlementaires de la Seine sous la Troisième République*, Publications de la Sorbonne, 2001, tome II, 639 p., pp. 370-371), le marquis de Lasteyrie-Dusaillant, le comte d'Harcourt, Vandier...

8 Voir *Les "alpinistes" en France à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle (vers 1875-vers 1919). Étude d'histoire sociale ; étude de mentalité*, op. cit., pp. 72 & 163.

9 Il fut un des rares parlementaires fondateurs de l'Association française pour l'Avancement des Sciences. Grand amateur de livres. Notice dans J.-M. Mayeur & A. Schweitz, *Les parlementaires de la Seine sous la Troisième République*, Publications de la Sorbonne, 2001, tome II, 639 p., pp. 23-25.

Sainte-Croix, légitimistes comme le vicomte Gouzillon de Bélizal, ancien émigré **1**, et le baron Baillardel de Lareinty **2**, et surtout conservateurs monarchistes beaucoup plus difficiles à situer comme le vicomte de Tocqueville — le frère d'Alexis —, le comte de Bastard d'Estang, les marquis de Mortemart et de Castellane **3** et le célèbre orateur catholique Denys Cochin **4**, ou encore Ralliés comme le prince d'Arenberg **5**. Enfin il y a une surreprésentation notable des bonapartistes de la Troisième République : l'« Appel au Peuple » entend bien les sirènes de la géographie. Certes, de La Roncière Le Noury — personnage qui a été déjà présenté — est un cas un peu particulier pour mon propos actuel, puisqu'il représente au fond les orléanistes qui ne renièrent jamais après l'Année terrible leurs sympathies bonapartistes, mais on trouve aussi Achille Fould (18600-1867) et le baron Félix Hippolyte Larrey (1808-1895), tous deux députés des Hautes-Pyrénées, le président des Messageries maritimes et ancien ministre de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux publics (1865-1867) Armand Behic **6**, et Louis Roy de Loulay, député de la Charente-Inférieure **7**. Certes, il y avait déjà beaucoup de sénateurs du Second Empire à adhérer aux alentours de 1864, comme Ferdinand Barrot, le frère d'Odilon et d'Adolphe, Charles Corta, l'amiral Tréhouart, et le baron Dupin, mais, surtout, cela annonce la vague des députés « nationalistes » de la Belle Époque, qui voit entrer à la Société de Géographie de Paris Maurice Spronck **8**, conseiller municipal parisien du raz-de-marée de 1900 devenu député de la Seine pour dix-sept ans aux législatives de 1902, mais aussi l'explorateur Gabriel Bonvalot (1853-1933) **9**, ancien compagnon de Henri d'Orléans, qui sollicite les suffrages aux mêmes élections sous une étiquette identique, et entre à la Chambre des députés **10**.

1 Il était né en 1741. Ses souvenirs ont servi de base à X. de Bélizal, *Mémoire de Quiberon*, Éditions régionales de l'Ouest, 1995, 186 p. Le même auteur a publié le « carnet intime » du quatrième vicomte, *Les primeurs de la vie. Carnet intime du Vicomte de Bélizal. 1885 à 1889*, Éditions régionales de l'Ouest, 1997, 212 p.

2 Ou encore le comte de La Monneraye et Maurice Dutreil.

3 Grand orateur qui s'était rendu célèbre pour avoir demandé en 1874, après l'échec de la fusion, l'ajournement de l'Assemblée nationale, en raison des « chaleurs sénégalaises de la saison » !

4 Une biographie dans D.Lejeune, *France et Français de la « Troisième » (République). Autour de la Belle Époque et de la Grande Guerre*, à paraître (numérique). Beaucoup moins célèbres que Cochin : Ernest Armand, le comte de Tréveneuc, le marquis d'Andigné (né presque en même temps que la Société de Géographie, mais qui n'adhère qu'en 1876), Adolphe Baisse, Paul Bonafous, le vicomte de Lajaille et le marquis de Moustier à Paris. À Lyon, Louis de Saint-Victor.

5 Voir plus loin.

6 1809-1891. Cf. J.Marie, *Le Souvenir d'Armand Behic*, séance de l'Académie de Marine, 9 janvier 1942, 112 p.

7 Et, enfin, le baron de Bourgoing, le marquis Antoine Théodore de Viel de Lunas d'Espeuilles (1803-1871), Camille Fouquet, le comte Ginoux de Fermont (ou Ginoux-Defermon), Paul Le Roux, le comte Le Pelletier d'Aunay.

8 Dit Maurice-Spronck (Jean). Avocat, journaliste et critique littéraire. Nationaliste. 1861-1921. Notice dans J.-M.Mayeur & A.Schweitz, *Les parlementaires de la Seine sous la Troisième République*, Publications de la Sorbonne, 2001, 2 vol., 278 & 639 p., tome II, pp. 545-546.

9 Voir plus loin.

10 Où il eut d'ailleurs une activité nulle.

En dehors de l'absence, relativement logique, des socialistes, et de la surreprésentation (à ne pas exagérer) des bonapartistes, toutes les familles sont donc bien là, et il s'agit en apparence d'un *establishment* politique : on ne saurait être étonné de trouver le président de la République (Émile Loubet, qui adhère en 1904), le ministre du Commerce (Pierre Legrand, dans sa ville natale de Lille, dans les années 1880), celui de l'Agriculture (François de Mahy, en 1883), l'ancien préfet de police Louis Andrieux (1840-1931), le prophète de la grande presse Émile de Girardin (qui adhère en 1879) et d'autres. Mais Victor Duruy entre à la Société de Géographie (dont il sera vice-président en 1886-1887) dès 1861, alors qu'il n'est encore que professeur d'histoire au « lycée Napoléon », et William Waddington (1826-1894) dès 1865, bien avant de faciliter la mission Largeau :

« quand la Société fit appel au public pour organiser la mission Largeau au Sahara, M. Waddington, alors ministre de l'Instruction publique, fit immédiatement un accueil favorable à la demande qui lui était adressée, en accordant sur les fonds de son ministère un subside de 15 000 francs. » ¹

Certes, mais Waddington connaissait bien la Société de Géographie depuis fort longtemps, et la notion d'*establishment* n'épuise pas la réalité de la présence des représentants du pouvoir exécutif et du pouvoir législatif. C'est qu'en ce qui concerne les motivations, quatre d'entre elles apparaissent, dans un ordre d'importance à l'évidence décroissant : un vague patronage-subvention que le caractère éphémère de nombre de passages suffit à caractériser ², le soutien activement apporté à l'exploration et à la conquête coloniale par certains comme le député Charles Dorian (1852-1902) — qui participa, de plus, à la mission saharienne Foureau-Lamy de 1898-1900 (³) —, une activité parallèle dans le négoce ⁴, et enfin la coïncidence, moins nette pour l'instant — et il faudra y revenir — entre l'adhésion à une Société de Géographie et celle à un club d'alpinistes, ou un rôle important en son sein : tel fut le cas des sénateurs Lucien Arbel et Paul Duchesne-Fournet ⁵, ainsi que des députés Alicot, André, Cézanne et du baron René Reille. Autres motivations,

¹ *Comptes rendus des séances...*, 1894, p. 48.

² Raphaël Louis Bischoffsheim (1822-1906), banquier et député des Alpes-Maritimes, fut vice-président de la Société de Géographie (pour 1885-1886), comme il fut mécène d'observatoires astronomiques. Cf. M. Fulconis, *Raphaël Louis Bischoffsheim, le mécène*, Regards sur le monde, 2003, 247 p.

³ *La Géographie*, 2e sem. 1902, p. 68. Député de la Loire de 1887 à 1889 et de 1893 à 1902. Il subventionna la Mission saharienne. Notice pp. 253-254 du tome II, de D à G, 2020, 1 050 p., de P. Cabanel & A. Encrevé dir., *Dictionnaire biographique des protestants français, de 1787 à nos jours*.

⁴ Jules Talon, directeur de l'exploitation de la Compagnie des Messageries maritimes et vice-président de la Société de Géographie de Marseille de 1877 à 1885, Adrien Artaud à Marseille aussi, Ancel et Félix Faure, tous deux armateurs havrais, Jules Siegfried, gros négociant du même port...

⁵ 1845-1906. Sénateur Gauche républicaine 1894-1906, après avoir été député de 1881 à 1885. Ancien filateur, il avait été admis à la Société de Géographie en 1897. Il était sénateur du Calvados. Cf. (entre autres) *La Géographie*, 2e sem. 1906, p. 412.

moins fréquentes : on est député d'une colonie **1**, on y a des propriétés **2**, on est administrateur colonial **3** ; on se souvient d'avoir publié des notices d'économie politique **4**, une thèse de droit sur Djibouti **5**, d'avoir voyagé **6**, d'avoir participé au percement du canal de Suez **7**, d'avoir été gouverneur d'une colonie **8**, aide-médecin aux colonies **9**, d'avoir eu une carrière diplomatique **10** ; on peut préparer, comme Deschanel **11**, ses effets de tribune sur l'expansion coloniale, ou comme le marquis de Montaignac de Chauvance, la protection de Brazza... Voici quelle était la présence des parlementaires et de quelques représentants du pouvoir exécutif parmi les simples adhérents. Mais ne sont-ils pas bien davantage actifs au sein des organes de décision des Sociétés de Géographie, c'est-à-dire de leurs bureaux ?

La Société parisienne est toujours, un demi-siècle après sa fondation, dirigée par deux bureaux : le « bureau de la Société de Géographie », précédemment honorifique et le « bureau de la Commission centrale », autrefois véritable tête **12**. Je rappelle qu'ils sont tous deux élus par les membres assistant aux assemblées générales, pour le second plus exactement par les membres de la Commission centrale, eux-mêmes élus par les adhérents de base. Enfin, on se souvient que précédemment la pratique était la ratification par l'assemblée générale d'une cooptation de fait, cause de sclérose que j'ai présentée **13**. Désormais, après 1864, un sang neuf irrigue constamment la Commission centrale de la Société de Géographie : le renouvellement de ses membres est beaucoup plus fréquent que dans la période précédente, ce qui infuse un dynamisme nouveau au vieil organisme, mais cela pose deux problèmes. D'abord, celui pour des gens moins expérimentés qu'autrefois de maîtriser l'élan d'une Société qui s'accroît numériquement de manière considérable,

1 La Réunion : François de Mahy ; l'Algérie : Charles Bourlier ; le Sénégal : Alfred Gasconi ; la Guadeloupe : Gaston Gerville-Réache (homme de couleur protégé de Victor Schœlcher).

2 La Martinique : Henri Baillardel, baron de Lareinty, par exemple.

3 Lucien Hubert.

4 Louis-François Huerne de Pommeuse.

5 Maurice Dutreil.

6 En Laponie et au Levant pour Théodore Barrois, de surcroît enfant d'une grande famille industrielle du Nord, en Orient pour Louis Gotteron, au Moyen-Orient pour Charles Bourlier, en Amérique latine pour Auguste Calvet, à Constantinople, en Crimée, en Syrie et en Égypte pour Alfred André... Un peu partout, pour le vicomte Raoul Blin de Bourdon (1837-1940) et Louis Vigouroux, envoyé en mission par le Musée social.

7 Edmond Bartissol (1841-1916), qui cultivait largement les amitiés politiques, celles de Clemenceau, Rouvier et autres, et a espéré construire un canal de Panama (cf. J.-L. Escudier, *Edmond Bartissol, 1841-1916. Du canal de Suez à la bouteille d'apéritif*, CNRS éditions, 2000, 309 p), ainsi que Jules Barthélémy-Saint-Hilaire et Jacques Maunoury.

8 De la Guadeloupe pour le général Frébault, de la Réunion pour Louis Hubert-Delisle.

9 Cas de Jean-Marie de Lanessan, qui sera ensuite professeur à la faculté de Médecine, gouverneur général de l'Indochine et ministre de la Marine (voir plus loin).

10 Cas d'Ernest Armand.

11 Membre de la Société de Géographie commerciale, il fera en 1888 à la Chambre un discours, resté célèbre, sur le protectorat exercé par la France sur les catholiques d'Orient.

12 Voir plus haut.

13 Voir plus haut.

et aussi celui de la continuité de la mentalité collective et de l'œuvre de longue haleine. À moyen terme, des problèmes de continuité « administrative » se posent également, comme pour préparer le Congrès international de Géographie de Paris en 1875, déjà évoqué au chapitre 3 : aussi, exceptionnellement, est-on parfois conduit pour pallier ceci, à supprimer les élections d'une année, comme en 1875 (1).

Je réponds aux questions fondamentales évoquées il y a un instant. La différence entre les deux « bureaux » non seulement perdure, mais est accentuée par le fait que désormais « les candidats aux élections sont choisis par la Commission centrale, bien renseignée sur les titres de ceux qu'elle désigne comme qualifiés pour faire partie du bureau » (de la Société de Géographie) 2 ; on retrouve même parfois dans les différentes livraisons du *Bulletin* 3 ces listes toutes préparées par la Commission centrale, ce qui permet de constater qu'elles furent alors adoptées sans changement par l'assemblée générale suivante 4, bien que « la liberté la plus absolue [ait été] laissée à chacun de modifier la liste de propositions et de s'entendre avec d'autres membres pour proposer une liste particulière » 5. Simple ratification donc, avec en contrepartie toutefois, à partir de 1877, introduction du vote par correspondance aux assemblées générales 6.

La composition des deux bureaux, ainsi faite, permettait-elle à la Société de Géographie de Paris de jouer le rôle d'un groupe de pression ? Vincent Berdoulay a répondu, un peu vite à mon opinion, à cette importante question en écrivant que le « comité exécutif » (Commission centrale ? Bureau de la Société ? de la Commission centrale ?) de la Société de Géographie « comprenait plusieurs membres de l'Institut, de l'aristocratie et de la haute bourgeoisie, tels que des généraux, des amiraux, des hommes d'affaires et des membres du gouvernement » 7. Bien qu'émanation de fait de la Commission centrale, le « bureau de la Société de Géographie » aurait pu le faire, à condition d'être judicieusement composé d'efficaces dirigeants. Seulement deux présidents du « bureau de la Société de Géographie » furent à même d'agir sur le pouvoir politique, mais incomplètement, pour deux raisons différentes : de Lesseps (1881-1890), à l'entregent multiforme, mais n'ayant dès 1884 aux assemblées générales, cas très rare, qu'un nombre de voix relativement faible, et le prince Roland

1 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1875, p. 322.

2 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1877, p. 439.

3 Voir par exemple *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1878, p. 376.

4 Voir pour l'exemple ci-dessus le *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1878, p. 476, assemblée générale du 17 avril 1878. On n'a parfois que le décompte des voix obtenues par chacun, ce qui permet des observations similaires (voir par exemple *Comptes rendus des séances...*, 1883, p. 220).

5 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1877, p. 439.

6 *Idem*.

7 V. Berdoulay, *La formation de l'école française de Géographie (1870-1914)*, thèse de IIIe cycle, C.T.H.S., 1981, 245 p., p. 156. « Plusieurs », mais encore ? et quels membres du gouvernement ?

Bonaparte (1910-1924), plus introduit dans les milieux scientifiques que dans les avenues et les couloirs du pouvoir. Le reste du bureau est brillant : amiraux, membres de l'Institut et autres « intellectuels » qui donnent d'ailleurs les présidents de la fin du XIXe et du début du XXe siècle, professeurs de faculté, directeurs de ministères (Affaires étrangères surtout), avec quelques sénateurs, le secrétaire du bureau étant souvent un explorateur : Duveyrier, Garnier, Binger, le prince Henri d'Orléans, etc. L'expression de « bureau d'honneur », fréquemment utilisée vers 1868-1870 se justifie pleinement tout au long de la période, par le rôle et la composition. L'un des plus brillants qui n'ait jamais existé est celui élu le 15 avril 1864, ce qui conforte ma périodisation : Chasseloup-Laubat est président pour la première fois, les vice-présidents sont le sénateur Félicien de Saulcy (1807-1880) et le contre-amiral François-Edmond Pâris (1806-1893), tous deux de l'Institut, Michel Chevalier, de l'Institut et du Sénat, est scrutateur, de compagnie avec de Lesseps, et le secrétaire est Richard Cortambert.

Le « bureau de la Commission centrale », comité de direction effectif, est beaucoup plus peuplé d'intellectuels, souvent membres de l'Institut, avec quelques ingénieurs hydrographes ou de la marine : on n'attendra pas d'eux de pressions grâce à leur participation au pouvoir, mais éventuellement d'autres formes, facilitées, par exemple, par la stabilité de tous les postes — un président, deux vice-présidents, un secrétaire général, un, deux ou trois secrétaires-adjoints — , compensant le renouvellement de la Commission centrale, le cas de durée extrême étant bien sûr celui de Maunoir.

En province, le système employé est souvent celui d'une copie de la Commission centrale parisienne, d'où émane un « bureau » : à Lyon, un Comité d'Action de 24 à 28 membres et un bureau de 9 membres ¹, à Marseille une « Commission » de 40 membres et un Bureau de 5 membres principaux, à Lille un « bureau » et un « Comité d'Études ». Les professions représentées davantage en province qu'à Paris correspondent à des orientations caractéristiques : négociants, surtout à Lyon ² et à Marseille, ecclésiastiques, essentiellement à Lyon, etc. S'il est fréquent de voir les parlementaires parmi les listes de membres, le cas est beaucoup plus rare au sein des bureaux provinciaux : le seul cas notable est celui de Jules Charles-Roux (ou Jules-Charles Roux, 1841-1918) ³, président de la Société de Géographie de Marseille, et encore sa participation devient-elle très ténue après son

¹ *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1875, pp. 22-23 & 1877-1879, p. 399.

² Cf. B. Angleraud & C. Pellissier, *Les dynasties lyonnaises. Des Morin-Pons aux Mérieux, du XIXe siècle à nos jours*, Perrin, 2003, 830 p.

³ Cf. notice par X. Daumalin, dans J.-C. Daumas dir., *Dictionnaire historique des patrons français*, Flammarion, 2010, 1 614 p., pp. 165-167.

élection au Palais-Bourbon, élection qui lui vaut de la part de sa Société de Géographie un banquet (21 octobre 1889), au cours duquel son républicanisme et sa notabilité sont célébrés. Ernest Delibes (1825-1908), le vice-président, fait un discours, dans lequel il s'écrit :

« Ce n'est pas seulement, en effet, le républicain de raison, comme vous vous êtes très justement défini, le loyal défenseur du régime légal de la France que 7 000 électeurs envoient siéger au Palais-Bourbon, c'est aussi, et vous avez le droit d'en être fier, le représentant autorisé des intérêts si multiples, si complexes, de la première ville maritime et commerciale de la France. »

Quelques pages plus loin, le *Bulletin* a une image : la Société de Géographie de Marseille est une « République géographique » dans laquelle « rien ne [se] fait sans l'assentiment de la majorité » et on a « presque toujours recours au *referendum* » ¹.

L'amorce d'étude sociale que je viens de faire introduit une remarque très importante : je vais la développer, avec le souci de la comparer à la situation des deux périodes précédentes. Il faudra de la prudence, car les dénominations des catégories socioprofessionnelles ont évolué au XIX^e siècle, à cause de l'évolution économique générale et de la seconde industrialisation de la France, de l'évolution de la langue, et de l'enjeu que représentent ces dénominations pour les classes et les fractions de classes sociales ². Le terme générique de « négociants », par exemple, groupant à la fois les gros commerçants, les banquiers et les industriels, si rares jusqu'à présent en Géographie, tend, au moins dans cette acception, à être moins employé sous le Second Empire, sans doute parce qu'à cette époque les entreprises sont plus nettement spécialisées dans le commerce, la banque ou l'industrie ³. Je rappelle que j'ai utilisé une taxinomie fortement inspirée d'Adeline Daumard : je renvoie à ce sujet à mon premier chapitre et à ses notes.

Quels sont les autres liens avec la politique des « République(s) géographique(s) » que se flattent d'être les Sociétés de Géographie ? Ma tentative d'« histoire naturelle et sociale » de Sociétés sous le Second Empire et la Troisième République montre à l'envi que les rapports avec les régimes politiques sont toujours à base de subventions — mille francs par an de la part de Napoléon III, cinq cents francs du ministère de l'Instruction publique pour un voyage dans l'Afrique

1 Souligné dans le texte. *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1890, pp. 95-96 & 104. Bien entendu il emploie « referendum » et non « plébiscite ».

2 Pour cette dernière idée, voir Chr.Charle, « Le recrutement des hauts fonctionnaires en 1901 », *Annales. Économies. Sociétés. Civilisations.*, mars-avril 1980, pp. 380-409, p. 384.

3 Pour cet exemple, voir Alain Plessis, *La Banque de France et ses deux cents actionnaires sous le Second Empire*, Droz, 1982, 294 p., p. 75.

équatoriale 1 — ou de prix — comme celui de dix mille francs fondé en 1869 (elle est vraiment peu pressée...) par l'Impératrice Eugénie, « pour le voyage, la découverte, l'ouvrage, le travail ou l'entreprise jugé le plus utile, soit au progrès ou à la diffusion des sciences géographiques, soit aux relations commerciales extérieures de la France » 2 — avec en contrepartie les adresses de remerciement et les admissions usuelles. Ces subventions forment souvent des « ponts » par-dessus les changements de régimes : le ministère de l'Instruction publique a porté sa subvention annuelle ordinaire de six cents à mille francs en 1864 (3), il la confirme à ce dernier taux le 22 juillet 1871, dans un tout autre contexte politique, évidemment 4.

Ces liens s'accommodent maintenant d'une absence nette de toute allusion aux régimes et événements politiques, même dans les discours de présidents en assemblée générale. Il faut la nécessité de remercier poliment et politiquement l'Impératrice pour que Chasseloup-Laubat fasse son seul discours « politique » en ce sens de l'adjectif à une assemblée générale 5, un événement tout à fait exceptionnel comme l'assassinat de Sadi-Carnot en 1894 pour que l'on déroge à la règle, en s'excusant presque d'ailleurs :

« Si, en effet, nous nous mouvons d'ordinaire dans les régions sereines de la science, il ne nous est pourtant pas possible de fermer l'oreille aux événements qui intéressent notre patrie. » 6

La Commune n'a eu, au fond, que des conséquences très semblables à celles de la guerre de 1870 (7) : pendant les faits eux-mêmes peu de membres assistent aux séances 8 ; en juin les séances sont ternes : très peu d'ouvrages reçus, de présentations de membres, et manifestement peu de monde dans l'assistance, une séance très courte (une heure et quart) le 2 juin, pas d'assemblée générale à date normale, bien entendu... Mais d'un autre côté, aucune remarque politique, en dehors de notations banales sur les « terribles épreuves que nous venons de traverser » 9.

1 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1867, p. 95 & 1er sem. 1868, même page.

2 Archives, chemise du carton 37 bis, *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1869, p. 173. Le premier, et, par la force des choses seul, titulaire fut de Lesseps ! (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1870, pp. 85 & suiv.), « qui l'abandonna généreusement en faveur d'un voyage à entreprendre au centre de l'Afrique » (*Société de Géographie, Notice sur la Société de Géographie, fondée en 1821, reconnue d'utilité publique en 1827*, Paris, 1900, 71 p., pp. 21 & 51).

3 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1864, p. 138.

4 En échange de 50 Bulletins. *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1871, p. 388.

5 Celle du 18 février 1870. *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1870, pp. 82-83.

6 *Comptes rendus des séances...*, 1894, pp. 345-346.

7 Voir plus loin.

8 Cinq seulement le 14 avril 1871, d'après le *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1871, pp. 147 & 247. Je rappelle que l'on n'a pas de registres d'émargement pour cette période. Que ne peut-on dénombrer les sociétaires qui ont quitté Paris !

9 *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1871, p. 80.

Toutefois, j'ai relevé un cas — unique — de rivalité entre républicains, largement majoritaires en l'occurrence, et, d'autre part, bonapartistes alliés aux « cléricaux », dans certaines sections locales de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux, à Bergerac en particulier, où en 1878 une lettre publiée dans le journal républicain *Le Progrès* déclencha une petite affaire politique. Dans le numéro du 19 juin 1878, en effet, une lettre écrite sous le pseudonyme de Zidore (*sic*) dénonça, semble-t-il à tort, un trucage des élections au bureau de la section de Bergerac qui aurait été perpétré dans un but politique. La réponse, par la plume du délégué de la Société de Géographie commerciale à Bergerac, le professeur d'histoire-géographie Émile Labroue ¹, fut une argumentation politique révélatrice.

Premier argument de Labroue : Zidore « n'est pas membre de notre section, nous ne comptons que des gens qui se respectent. [...] C'est un personnage ignoble, un faux républicain qui se cache sous un faux nom. » Le deuxième argument est plus sérieux et plus intéressant : « Nous sommes 70 républicains sur 92 membres... » (de la section de Bergerac), ajoute un délégué par conséquent fort bien renseigné. Le troisième argument avancé montre qu'à Bergerac, en 1878, alors que les républicains n'ont en France pas partie gagnée totalement, la Société de Géographie placée entre Savoir et Pouvoir sait fort bien ménager l'autre camp : le « conservateur » Richard a été élu vice-président, car « 18 républicains sur 23 votants » d'une élection qui n'a donc pas déplacé les foules ont voté pour lui. « Tous les républicains [conclut Labroue] l'ont nommé d'un commun accord pour montrer l'esprit de conciliation qui devrait animer la section de Bergerac. » Et le délégué de Bergerac de terminer en blâmant *Le Progrès* d'avoir ouvert ses colonnes avec légèreté à l'attaque infâme, car « un journal républicain sérieux doit être tolérant pour la science, surtout lorsqu'on triomphe en politique. » ²

Pour une époque postérieure, et une affaire d'autre importance, l'Affaire elle-même, j'ai rapproché mon fichier du fameux « monument Henry » ³

¹ Émile Labroue sera reçu à l'agrégation l'année suivante (lettre du 23 septembre 1879 dans les archives de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux, dossier 37) ; il deviendra peu après professeur d'histoire-géographie au lycée de Bordeaux. Il protestera à la fin de 1882 contre la place trop faible, selon lui, de la géographie au programme de l'agrégation (lettre lue à la séance du 14 décembre 1882, mêmes archives, registre 9, procès-verbaux du bureau 1879-1886).

² Archives de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux, fin du dossier 35 et début du dossier 36 (correspondance reçue en 1877 et 1878). Labroue répond par lettre à la Société, d'où la franchise de l'expression.

³ Cf. P.Quillard, *Le monument Henry, liste des souscripteurs classés méthodiquement et selon l'ordre alphabétique*, Paris, 1899, XII+703 p. (liste des souscripteurs en décembre 1898 de la souscription ouverte par le journal de Drumont, *La Libre Parole*, pour permettre à la veuve de colonel Henry de poursuivre en justice Joseph Reinach) ; S.Wilson, « Le monument Henry, la structure de l'antisémitisme en France, 1898-1899 », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, mars-avril 1977, pp. 265-291. Voir aussi Georges Bensoussan, *L'idéologie du rejet. Enquête sur le Monument Henry ou archéologie du fantasme antisémite dans la France de la fin du XIXe siècle*, Levallois-Perret, Manya, 1993, 244 p.

consacré aux antidreyfusards, sans aboutir à un résultat probant, ni dans un sens ni dans l'autre : très peu de souscriptions explicites de la part des géographes, mais peut-être se sont-ils réfugiés dans l'anonymat ou le pseudonyme, fréquents en l'occurrence ¹.

Même dans les petits billets, les pneumatiques, les lettres, les plus personnels et les plus intimes, dont les archives ne sont pas avares, les mentions politiques sont et seront inexistantes. Relever plus tard de l'antibolchévisme ne surprendra pas le chercheur — encore les manifestations en seront-elles très tardives ² — et ce conformisme renforce davantage mon point de vue qu'il ne l'infirmes. À l'étranger, l'apolitisme est aussi de règle, sans forte exception : une allusion au Zollverein, ici ou là ³ (mais est-ce politique ?), quelques relents point trop violents de pangermanisme ⁴, l'Alsace-Lorraine en 1870, mais sans excès ⁵.

Apolitisme donc, et nettement affirmé, avancé comme l'une des raisons majeures du développement de la Société de Géographie par le président de Quatrefages à l'assemblée générale du 17 avril 1891, avec peut-être une allusion à Élisée Reclus :

« Le succès de notre Société n'est pas dû seulement à la manière dont elle a compris la science. L'honneur en revient aussi à la sagesse dont elle a fait preuve, en écartant soigneusement tout ce qui touche à la politique. Cela même lui a valu les critiques de quelques hommes trop ardents et trop absolus. Parce qu'elle ne se rangeait pas sous leur bannière, ils lui ont reproché de suivre celle de leurs adversaires. Il n'en est rien. Sans faire le sacrifice de nos convictions individuelles, ici nous ne connaissons qu'un drapeau : celui de la science qui, loin de nous diviser, rapproche les esprits et les cœurs. » ⁶

Le raisonnement est bien sûr spécieux, car l'apolitisme avait naguère été contemporain de contextes numériques fort différents : l'apolitisme n'avait pas toujours provoqué le « succès » de la Société de Géographie de Paris ! Apolitisme

¹ Parmi les souscripteurs, Charles Vélain (1845-1925), alors professeur de géographie physique à la Sorbonne et ancien secrétaire (1884) et scrutateur (1888) du bureau de la Société de Géographie de Paris. Il avait adhéré en 1875, figure dans la liste de 1882 comme « répétiteur à l'École des Hautes Études » et sera à partir de 1906 directeur de la *Revue de Géographie* (notice nécrologique, *La Géographie*, 2^e sem. 1925, p. 201).

² Voir par exemple la conférence de Jules Patouillet et Michel Rostovtsev, « La Russie actuelle », 26 juin 1919, *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1918-1919, pp. 19-25.

³ Voir par exemple *Mittheilungen aus Justus Perthes' Geographischer Anstalt über wichtige neue Forschungen auf dem Gesamtgebiete der Geographie von Doktor A. Petermann*, 1869, pp. 247-302.

⁴ Exemple : *Mittheilungen aus Justus Perthes' Geographischer Anstalt über wichtige neue Forschungen auf dem Gesamtgebiete der Geographie von Doktor A. Petermann*, 1877, p. 264.

⁵ Dans les *Mittheilungen aus Justus Perthes' Geographischer Anstalt über wichtige neue Forschungen auf dem Gesamtgebiete der Geographie von Doktor A. Petermann* de 1870, un tableau (p. 163) de la population allemande dans les différents pays d'Europe distingue 1 557 000 « Allemands » dans l'Empire de France ; plus loin (p. 433) un article sur le « Gouvernement général d'Alsace » justifie l'annexion par le désir de protéger la frontière allemande, la richesse du pays et surtout la « nationalité » de la population. C'est la seule allusion des *Mittheilungen* à la guerre de 1870.

⁶ *Comptes rendus des séances...*, 1891, p. 252.

doublé d'une telle bonne conscience que de Quatrefages va jusqu'à prononcer un peu plus tard ces mots qui font sourire l'observateur de l'histoire de la Société de Géographie : « Née de l'initiative privée, elle a gardé ce caractère. Elle n'a jamais rien demandé aux gouvernements qui se sont succédé chez nous ; elle n'en a jamais rien reçu »¹ ! Mais ne serait-ce pas hypocrisie, ou art de la dissimulation ? Un apolitisme de façade, ou même réel, ne chercherait-il pas à cacher la réalité d'un groupe de pression ? Un fait curieux est par exemple qu'un compte rendu des séances de la Société fut à certaines époques publié au *Journal officiel* ², contrôlé par le ministère de l'Intérieur après 1880. Et l'apolitisme ne tente-t-il pas de dissimuler la partialité religieuse ?

Les Sociétés françaises de Géographie se veulent neutres au sein des luttes religieuses qui perturbent les esprits et les rapports entre la République et les Églises. La religion n'est pas un problème géographique ni les Églises un pouvoir en géographie. Tout juste peut-on noter le nombre important de protestants à la Société de Géographie de Paris, avec notamment Charles Maunoir, son beau-frère William Martin, James Jackson, Paul Mirabaud, Armand de Quatrefages, Franz Schrader, Émile Cheysson, William Hüber, Édouard Caspari³ ; de plus, sur neuf dirigeants essentiels des quatre dernières années de la « période Maunoir », quatre sont protestants : Schrader, Charles Schlumberger, Caspari, et Cheysson. On serait tenté d'y voir un phénomène exactement contemporain de celui qui marqua la jeune *Revue*

¹ *Ibidem*, p. 254.

² Par Charles Hertz (voir plus haut), au temps où le *Journal officiel* était privé, puis par N.Quellien, puis par Frédéric Lemonie (*La Géographie*, 1er sem. 1912, p. 150). Cela n'autorise pas Mc Kay à se servir du *Journal officiel* comme source un peu trop exclusive (D.V. Mc Kay, « Colonialism in the French Geographical Movement. 1871-1881 », *Geographical Review*, XXXIII (1943), pp. 214-232). Toutefois, il a raison de souligner le rôle de Meurand (1813-1899), directeur des consulats et affaires commerciales au ministère des Affaires étrangères, ancien secrétaire de Guizot au ministère de l'Instruction publique, vice-président de la Société de Géographie de 1868 à 1872, et président de la Société de Géographie commerciale des origines à 1895 (notice nécrologique dans le *Bulletin de la Société de Géographie commerciale*, 1899, pp. 5-13). Guillaume Depping (1829-1901) publia 13 articles sur le mouvement géographique, dont (le 6 février 1881) sur « Le Mouvement géographique et les Sociétés de Géographie en France » (Chr.Monnot, *Contribution à l'histoire des Sociétés de Géographie*, mémoire de maîtrise 1974-1975, Paris IV-Sorbonne, dactyl., 95 p., dactyl., dir. par Ph.Pinchemel, p. 13). La Société de Géographie eut bonne presse dans certains journaux importants, comme *Le Journal des débats*, *Le Siècle*, et *Le Constitutionnel* (cf. V.Berdoulay, *La formation de l'école française de Géographie (1870-1914)*, thèse de III^e cycle, C.T.H.S., 1981, 245 p., p. 51).

³ Voir plus haut pour de Quatrefages, Maunoir, W.Martin ; voir plus loin pour Caspari, Cheysson, Jackson, Mirabaud et Schrader. William Hüber (1830-1895), Genevois lui aussi, ingénieur et rapporteur des prix pendant longtemps, fut secrétaire du bureau élu le 27 avril 1866 (il était entré à la Société de Géographie deux ans plus tôt), deux fois vice-président de la Commission centrale (1882 et 1887) et vice-président de la Société en 1893. Sa veuve lui succéda en tant que membre à sa mort, et elle sera toujours là en 1913. On pourrait ajouter le comte Paul de Lanjuinais (1799-1872), pair de France, d'une famille de noblesse d'Empire, qui adhéra à 31 ans, et était dignitaire du Suprême Conseil du Rite écossais (A.-J.Tudesq, *Les grands notables en France. 1840-1849. Étude historique d'une psychologie sociale*, Presses universitaires de France, 1964, 2 vol., 1 277 p., p. 362 ; E. de Séveville et F. de Saint-Simon, *Dictionnaire de la noblesse française*, Paris, S.E.C., s.d. (1975), 1 214 p., et un *Supplément*, 1977, 668 p., p. 597 ; (H.Jougla de Morenas), *Le second ordre*, Paris, Société du Grand Armorial de France, 1947, 495 p., pp. 263 & 300). On consulte évidemment les annuaires-agendas protestants et A.Decoppet, *Paris protestant*, Paris, Bonhoure, 1876, 488 p.

historique, née en 1876, grâce à Gabriel Monod (1844-1912), mais ce serait oublier, d'une part l'existence, dans les périodes antérieures, de Jomard, Élisée Reclus et d'autres encore, et en outre les claires leçons de prudence historiographique du colloque *Les Protestants dans les débuts de la Troisième République* ¹. Bien sûr, et on le détaillera plus loin, les missionnaires sont envisagés d'un œil encore plus favorable que par le passé.

Dans l'une des Sociétés de Géographie provinciales — il s'agit de celle de Lyon, la grande métropole des missions — la situation est toutefois totalement originale : les membres du clergé catholique sont fort nombreux, avec l'archevêque, le clergé séculier, les représentants des missions et des établissements d'enseignement religieux, ces derniers en particulier membres des congrégations ; ils publient de fréquents articles, et tout prouve que ce rôle correspond à la mentalité de géographes lyonnais fort attentifs aux missions et peu mécontents dans leur majorité de cette union de la géographie et de la religion. Union qui s'exagère jusqu'à provoquer une « crise laïque » au sein de la Société en novembre 1878 (2) : il faut dire que « l'alliance entre le goupillon et la géographie » avait été très nette dans le courant de l'année, avec de très nombreuses présences et conférences de missionnaires et d'évêques lors des séances. Par la suite, l'état d'esprit demeure et grande est ainsi la place, dans le *Bulletin* de 1884-1885 d'Ernest Michel, avocat à Nice, membre des Sociétés de Paris et de Lyon, de la Société de Saint Vincent de Paul (fondée à Lyon un demi-siècle auparavant), et qui a fait deux fois le tour du monde : des lettres ³ où il narre ses rencontres de Pères du Saint-Esprit, de Sœurs de charité, de Mgr Verdier, nouvel évêque de *Taïti*, du curé de Stanthorpe (Australie) chez lequel il attrape « un chaud et froid », une conférence du 11 mai ⁴ nourrie de constantes références à la civilisation chrétienne... Dans la même livraison figure le programme d'un « voyage d'instruction » dans le Massif central organisé par la Société de Géographie de Lyon qui prend soin de préciser que « la matinée du dimanche sera consacrée au repos » ! ⁵

1 Paris, Société de l'histoire du protestantisme français, 1979, 751 p. Le colloque s'était tenu du 3 au 6 octobre 1978. Par contre, il y a nette surreprésentation chez les professeurs de la faculté des Lettres de Paris (cf. Chr.Charle, *Les professeurs de la Faculté des Lettres de Paris*, CNRS, 2 vol., 1985-1987, 192 & 224 p.). Voir aussi la contribution de P.Cabanel, « L'insoupçonnable pression : les protestants et la République, 1873-1913 », dans J.Garrigues dir., *Les groupes de pression dans la vie politique contemporaine en France et aux États-Unis de 1820 à nos jours*, Presses universitaires de Rennes, coll. « Carnot », 2002, 314 p., pp. 51-64.

2 Voir plus loin.

3 Pp. 135-151.

4 Pp. 207-238.

5 *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1884-1885, p. 592.

La conférence presque contemporaine du président Louis Desgrand intitulée « l'influence des religions sur le développement économique des peuples » est un florilège d'une grande netteté ¹ :

« M. de Lesseps, par exemple, s'il fut né dans la caste des Brahmanes ou dans celle des guerriers, eût pu rester simple lévite ou sous-officier de l'armée, mais il ne lui eût pas été loisible de développer les riches dons que la nature lui avait départis comme ingénieur et organisateur des plus étonnantes entreprises qu'eût encore conçues l'initiative d'un homme. Les canaux de Suez et de Panama seraient encore à faire. » Et plus loin : « L'état d'infériorité économique des populations brahmaniques s'explique donc on ne peut mieux par le fait de leurs croyances religieuses. Il en est de même, et pire encore, dans les pays où règne le bouddisme, à Ceylan, au Thibet, et en Birmanie. »

Après avoir sacrifié au poncif du « fanatisme » des « mahométans », il appréhende l'« affaiblissement économique qu'entraînerait pour les nations chrétiennes, en général, l'oubli, ou, pour mieux dire, la mise à l'index, l'interdit jeté sur les sources où elles ont puisé cette espèce d'initiative qui a fait leur force » : cas de la France, à cause des « idées antichrétiennes » qui ont pénétré dans « nos enceintes législatives et dans nos sphères gouvernementales », et qui ont facilité les grèves. Et de déplorer l'« extrême déperdition de forces économiques que ne peuvent manquer de produire les nouvelles lois sur l'enseignement primaire ». Au fond, pour Lyon et son président, « le triomphe de l'Occident sur l'Orient provient surtout de la conviction, du feu sacré, de la foi ardente que le Christianisme a développé depuis vingt siècles dans l'âme des travailleurs ». L'apolitisme est donc ici, et par le biais de la religion, loin ². Par ailleurs, en 1894, la Société de Géographie commerciale de Bordeaux, qui a toujours été « républicaine », refuse de patronner la conférence que les promoteurs de « l'œuvre catholique des pionniers africains » comptent venir faire dans la ville ³.

L'apolitisme et la neutralité religieuse peuvent donc être éloignés, le cas échéant. Le mouvement des Sociétés de Géographie cherche-t-il alors à être un groupe de pression ? On ne peut pas dire, malgré les prix, l'augmentation du nombre

¹ 30 mars 1884, *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1884-1885, pp. 97-116.

² À propos de l'expansion de l'Islam en Afrique, un collaborateur anonyme du *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon* (1889-1890, pp. 521-522), note : « Les musulmans s'étendent de plus en plus en Afrique [...]. C'est en Afrique que se jouera la grosse partie entre le christianisme et l'Islam pour la domination sur cette partie du monde et peut-être ailleurs. La lutte sera plus rude qu'on ne pense [...]. Tous ceux qui ont vu de près les nègres, et particulièrement ceux du centre de l'Afrique, sont unanimes à reconnaître que ce sont des soldats de premier ordre... » Il faut écrire que le président-fondateur de la Société de Géographie de Lyon, le négociant Louis Desgrand, dont je présenterai plus loin une courte biographie, était animé de « fermes convictions religieuses » et commandeur de l'ordre pontifical de Saint Grégoire le Grand, comme on le verra alors. Pour les autres Sociétés provinciales de Géographie, pas d'autres témoignages possibles à ma connaissance et à une seule importante exception près : à Lille, les conférences et articles d'ecclésiastiques sont beaucoup plus nombreux à la Belle Époque que par le passé.

³ Séance extraordinaire du 20 novembre 1894, dans le registre 10 des archives de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux, procès-verbaux 1886-1898.

des membres et les réceptions solennelles à la Sorbonne, que la Société de Géographie de Paris cherche à se faire connaître du *grand public*. Les *Almanachs* impériaux, puis nationaux, par exemple, présentent la Société en termes brefs, assez anodins, et surtout en partie archaïques, comme ceux de la « nouvelle » notice de 1874 :

« La Société est instituée pour concourir aux progrès de la géographie ; elle fait entreprendre des voyages dans les contrées inconnues ; elle propose et décerne des prix, publie un recueil de Mémoires, des séries de questions, et fait graver des cartes... » ¹

Ceci correspondait aux conditions et buts de la période de création, vieille d'un demi-siècle.

C'est sur le pouvoir gouvernemental lui-même que les Sociétés de Géographie cherchent en fait à peser : dans quels buts ? Afin d'obtenir les honneurs par exemple : la Société de Géographie de Paris intervient souvent pour faire décerner à certains de ses membres éminents ou à des explorateurs la Légion d'honneur. Eugène Cortambert et Victor-Adolphe Malte-Brun, respectivement vice-président et secrétaire général de la Commission centrale, la reçoivent en 1865 (²), cinq autres membres pour le 15 août de l'année suivante, vraisemblablement sur recommandation du président Chasseloup-Laubat et avec l'appui de Duruy, membre de la Société depuis 1861 (³). Le Myre de Vilers réussit même à obtenir du gouvernement une « promotion » de légions pour des explorateurs en 1906 (⁴). Un autre but, plus occasionnel, est de solliciter un secours, comme celui obtenu du ministère de l'Instruction publique pour la veuve de l'agent de la Société, Noirot, en 1866, secours viager d'un montant de 500 francs par an ⁵. Il s'agit ici d'un type bénin d'intervention, voisin des faveurs obtenues auprès de Sociétés privées comme un passage à prix réduit sur les lignes de la Compagnie générale transatlantique en faveur du voyageur Paul Lévy, « qui se rend au Nicaragua, pour y accomplir une mission scientifique » ⁶. Dans le même ordre d'idées, on peut citer l'intervention, infructueuse d'ailleurs, de Lesseps en juillet 1882, au nom de la Société, pour que Brazza soit promu au grade de lieutenant-colonel ⁷. La Société défend aussi quelques officiers-explorateurs marginaux et mal en cour auprès du gouvernement ou auprès

¹ *L'Almanach national*, qui donne aussi parfois la composition du bureau et de la Commission centrale, emploie pour les conditions d'admission l'expression de *régnicoles*, recopiée des vieilles *notices* !

² *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1865, pp. 540-541.

³ *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1866, pp. 411-413.

⁴ *La Géographie*, 1er sem. 1906, pp. 328-330.

⁵ *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1866, p. 94.

⁶ C'est encore une fois Chasseloup-Laubat qui est intervenu (*Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1869, p. 185).

⁷ H. Brunschwig, *L'avènement de l'Afrique noire du XIXe siècle à nos jours*, Armand Colin, 1963, 247 p., p. 165.

du public : il s'agit surtout de Brazza et de Garnier. Jacques Valette a rappelé ¹ que le gouvernement tut pendant plusieurs jours la nouvelle de la mort de Garnier, survenue le 21 décembre 1873, ne l'annonçant que le 11 janvier suivant, quatre jours après que le président de la Société de Géographie de Paris, de La Roncière Le Noury, l'eut fait au début de la séance du 7 janvier 1874. « Tout de suite le groupe des amis de Garnier prend la défense du mort, comme le montre le compte rendu même de la séance, rédigé par Maunoir » ². Le souvenir de Garnier fut par la suite fréquemment évoqué, alors que le *Journal officiel* du 13 février 1874 (³) désavoua Francis Garnier qui aurait dépassé ses instructions.

Plus sérieuse, plus discrète, mais plus rare, est l'action délibérément menée en faveur de la colonisation. Le but est alors, comme pour l'exploration, de lutter contre « l'indifférence du public et des gouvernements », de faire appel à « l'honneur même des gouvernements », pour reprendre des formules écrites sur la suggestion de Duveyrier ⁴, mais les Sociétés de pensée que sont les Sociétés de Géographie préfèrent le plus souvent l'écrit à l'acte, la récompense à l'action. Peuvent-elles cette dernière, d'ailleurs ? Les résultats sont, en tout cas, maigres : en 1873, lorsque le gouvernement français envisagea l'évacuation du Gabon, pour faire des économies, la Société de Géographie de Paris intervint, mais pas seule, et fit abandonner le projet à la fin de l'année ; quelques années plus tard, ce fut elle qui baptisa Brazzaville ainsi... Je pense qu'il y a une certaine vanité autosatisfaite à parler, comme Renaux à la réunion de l'Union géographique du Nord, le 21 décembre 1890, de « Puissance géographique », avec une majuscule :

« il s'est formé dans ces dernières années, comment dirai-je ? une véritable *Puissance géographique*, que ne peuvent plus mépriser les chancelleries. On ne saurait le nier, il est très possible aujourd'hui que de simples études sorties de la plume de savants modestes, soucieux seulement de l'exactitude, aient plus de poids, rallient de plus puissantes adhésions que certains factums captieux de la diplomatie. » ⁵

À la question fondamentale, je réponds donc, tout au moins pour l'instant, que les Sociétés de Géographie ne furent qu'un piètre groupe de pression : elles intervinrent peu efficacement sur l'essentiel, et rarement seules. Ceci pour deux raisons : les véritables groupes de pression coloniaux sont ailleurs, avec les intergroupes parlementaires par exemple, ou encore avec le Colonial-Club de France né en 1888 (⁶), et je reviendrai sur ces « cercles d'affinité » plus loin. D'autre part, il

¹ J. Valette, « L'expédition de Francis Garnier au Tonkin, à travers quelques journaux contemporains », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, avril-juin 1969, pp. 189-220, notamment pp. 201-205.

² *Bulletin de la Société de Géographie*, 1874, p. 211.

³ P. 1213.

⁴ *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1872, p. 133.

⁵ *Bulletin de l'Union géographique du Nord de la France*, 1890, p. 369.

⁶ *Comptes rendus des séances...*, 1888, p. 403.

existe, légèrement en marge de la Société de Géographie de Paris, un groupe de pression qu'elle a en partie engendré, et qui n'agit que par le « relais » de l'exploration : la « petite Vache ». Ce nom est l'enseigne d'une crèmerie sise à proximité des sièges de la Société et de la maison Hachette, au n° 66 de la rue Mazarine, crèmerie ouverte en 1850, et à l'atmosphère joyeuse et fort libre, « entre hommes » pour l'essentiel, ce qui annonce la vogue des « dîners d'hommes » de la fin du XIXe siècle ¹. Elle connut grâce à Charles Maunoir, qui y avait été introduit en 1853 par Jean-Charles Töpffer, fils de l'auteur des *Voyages en Zig-Zag*, une véritable vocation géographique : avant ou après les séances de la Société, le vendredi, des membres du bureau de sa Commission centrale et des explorateurs y tenaient des réunions aux propos moins guindés qu'à la Société, mais qui étaient le fait de dirigeants. Y venaient régulièrement Francis Garnier (dès 1869), Jules Crevaux, Gabriel Bonvalot, Henri Duveyrier, Brazza, Alfred Marche, Dutreuil de Rhins, Louis Mizon ², Alexandre Serpa Pinto, etc., soit le Gotha de l'exploration fin de siècle, à la seule notable exception de Stanley. En outre on y voyait le Dr Hamy, Onésime Reclus, Henri Jacottet, Roland Bonaparte... Les habitués s'amuserent à composer pour le tome premier de l'*Album de la Petite Vache* une « expérience de colonisation par la Petite Vache » (avec carte) et une autre (sans titre) dans le tome V. Un quatrain fut même écrit, et dédié « à Monsieur Maunoir » (tome IX). La « Petite Vache » ferma en 1899 ³. Il y a une excellente organisation de deux « cercles d'affinité » très concentriques ⁴.

Exactement de la même façon, c'est par l'intermédiaire du groupe de pression des officiers de marine — le capitaine de vaisseau Henri Rieunier (1833-1918) en 1864 et Francis Garnier lui-même — et conjointement avec les deux autres

1 L'établissement prit d'abord comme nom « crèmerie de Genève », car la propriétaire était une Mlle de Genève, de nationalité belge, et l'enseigne attira des Suisses... Mariée, elle s'appela Cramant.

2 Sur Louis Mizon (1853-1899), on verra le mémoire de maîtrise de Dominique Masson, *Louis Mizon, explorateur français en Afrique. 1880-1893*, Paris X-Nanterre, octobre 1986, 85 p., établi sous la direction de Jean-Jacques Becker et consultable à la bibliothèque de la Société de Géographie.

3 Henri Malo (un des habitués), *À l'enseigne de la petite vache. Souvenirs, gestes et figures d'explorateurs*, Paris, Éditions de la Nouvelle France, 1946, 254 p., réédition Elytis, 2009, 173 p., avec le sous-titre *où l'avenir de l'Empire colonial se jouait dans un café*, et, de première main, l'*Album de la Petite Vache*, 9 vol. de textes et de dessins (Bibliothèque nationale, Estampes, Ad 95b à j, formats variés). La plupart des dessins sont du peintre et graveur suisse Evert Van Muyden (cousin de Töpffer, né en Italie en 1853, fixé à Paris, et mort à Orsay en 1922). On trouvera de grands portraits dans le tome VIII (dont le prince Roland Bonaparte en 1887, trois ans avant son admission à la Société de Géographie).

4 Je reprends l'expression de « cercle d'affinité » à Vincent Berdoulay (*La formation de l'école française de Géographie (1870-1914)*, thèse de IIIe cycle, C.T.H.S., 1981, 245 p., pp. 15, 160, 163 & tout le chapitre V) : « Chaque géographe appartient à ce qu'on peut nommer un « cercle d'affinité », qui dépasse sa communauté scientifique immédiate. Il inclut non seulement des spécialistes de diverses disciplines mais aussi des hommes politiques ou des intellectuels dont les positions sur les questions sociétales d'une époque sont connues. » (p. 15). Son chapitre V distingue huit « cercles d'affinité » : les « auteurs de l'invention terrestre » (c'est-à-dire la Société de Géographie), les spécialistes de géographie historique, le cercle de Drapeyron, celui de Levasseur, celui de la Science sociale, les géographes en position marginale (*sic*), les morphologues sociaux et les vidaliens : cette seule liste montre que pour certains « cercles », il faudrait écrire « catégories » ...

« cercles d'affinité » et groupes de pression qu'étaient les gens des ports et des industries travaillant pour l'exportation, les grands négociants d'une part et les Missions étrangères de la rue du Bac d'autre part, comme l'a montré Jacques Valette ¹, que la Société de Géographie de Paris agit pour l'Indochine. Elle poussa donc en faveur du second essaimage français, mais en marge des trois principales forces agissantes, « groupe de pression industriel et maritime, groupe de pression humanitaire et religieux, groupe de pression militaire » ², qui ne jouaient pas toujours toutes en même temps ³.

Au total, les Sociétés de Géographie se comportèrent surtout comme des catalyseurs et comme les maîtres d'œuvre de réseaux latéraux de relations. Une raison supplémentaire pourrait être l'existence d'une action non sur le gouvernement, mais sur les administrations, par l'intermédiaire notamment d'employés de l'État et de fonctionnaires « entrés en géographie ». Qu'en fut-il ?

1 J.Valette, « L'expédition de Francis Garnier au Tonkin, à travers quelques journaux contemporains », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, avril-juin 1969, pp. 189-220 & « Note sur l'idée coloniale vers 1871 », *ibid.*, avril-juin 1967, pp. 158 & suiv.

2 A.Teulières, *L'Outre-Mer français. Hier... Aujourd'hui... Demain...*, Paris, 1970, 483 p., pp. 59-63.

3 « Parti catholique » et Réunionnais surtout pour Madagascar par exemple, cf. H.Deschamps, *Histoire de Madagascar*, Berger-Levrault, 1960, 348 p., p. 183. Plusieurs rééditions.

LE MONDE DES BUREAUX

Quel que soit le grade de ses représentants, l'entrée du monde des bureaux, fonctionnaires et employés de l'État, à la Société de Géographie de Paris comme à ses émules de province, est souvent un phénomène collectif ; le 22 avril 1881, par exemple, sont admis le chef de cabinet du sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères, deux secrétaires d'ambassade et deux attachés au ministère. Le rôle d'un individu est évident pour ces admissions en groupe, l'intervention de la hiérarchie pour celles prononcées pour tout un bureau, et le jeu de la camaraderie pour celles qui concernent une garnison. Les motivations de l'entrée « en Géographie » peuvent toujours être strictement professionnelles : les nombreux employés de l'État, les fréquents « fonctionnaires » se soucient encore de leur carrière. La place des chefs de bureau, qui sont le plus souvent des hommes de métier, choisis parmi les meilleurs employés pour leur expérience du « détail du service » ¹, est beaucoup plus grande que celui des directeurs et chefs de division, généralement pris en dehors du ministère ². Ces pulsations relèvent très peu de tourmentes politiques qui ne concernent guère des bureaux où seuls les chefs de division et les directeurs sont menacés par elles ³. Une pesée globale du monde des bureaux sera d'abord faite, puis quelques illustrations seront présentées.

Après avoir rappelé qu'il faudra être prudent dans les comparaisons avec les périodes antérieures, pesons globalement cette entrée, dont l'importance n'est pas nouvelle. Elle se traduit par de forts résultats observables parmi les membres recensés. Au sein des membres de la Société de Géographie de Paris totalisés le 31 décembre 1869 (4), il y a 23,6 % de fonctionnaires et 22,1 % d'employés de l'État ⁵, parmi lesquels je compte les instituteurs, même si ceux-ci attendent plusieurs années après les lois Jules Ferry, on le sait, pour être payés par l'État républicain. En province, les instituteurs bénéficient souvent d'un taux de cotisation réduite. Si l'on ajoute les ecclésiastiques — catégorie bien particulière, je le concède — on arrive à une fréquence relative totale de 46,7 %, à laquelle viennent

1 G.Thuillier, *La vie quotidienne dans les ministères au XIXe siècle*, Hachette, 1976, 255 p., pp. 150-152. Pour les fonctionnaires et pour aller plus loin on verra Chr.Charle, *Les hauts fonctionnaires en France au XIXe siècle*, coll. « Archives », 1980, 269 p., et tout particulièrement ce qui concerne le mythe de la méritocratie, le népotisme, la parenté et les recommandations, les dynasties, les stratégies matrimoniales, les diplomates, qui sont « l'essence de la nation », et la stratégie de carrière. On se reportera aussi aux statistiques de V.Turquan, que j'évoque dans l'**annexe M**.

2 G.Thuillier, *op. cit.*, pp. 167-170.

3 *Ibid.*, p. 145.

4 *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1869, liste *in fine*. Je rappelle qu'on trouve aussi les listes de membres dans les colis n° 88, 89 & 90 des archives de la Société de Géographie de Paris.

5 Je rappelle qu'il s'agit respectivement des rangs supérieurs et inférieurs de la fonction publique, selon les qualificatifs de l'époque, encore.

s'adjoindre les 2,3 % d'officiers ministériels et publics (notaires, agents de change, et avoués, à parts égales) : l'État concerne directement la moitié des adhésions ou à peu près. Les officiers, peu nombreux parmi les rangs élevés (pas même le sixième des « fonctionnaires »), le sont au contraire parmi les « employés de l'État » (nettement plus de la moitié des occurrences). Par contre, il y a très peu d'ingénieurs-hydrographes ou d'ingénieurs-géographes, à la différence des périodes précédentes : la spécialisation des « fonctionnaires » diminue de façon très marquée, et ceux des Affaires étrangères, très nombreux (plus de la moitié des cas), sont souvent étrangers, car ambassadeurs et consuls, mais les Français furent sûrement attirés après 1884 par les liens de convivialité tissés cette année-là par la fondation dans l'hôtel de la Société de Géographie de l'Association amicale des agents et fonctionnaires du ministère des Affaires étrangères.

Dix ans plus tard **1**, la situation globale est la même ; mais des transferts ont entre-temps eu lieu : moins de « fonctionnaires » (16,1 % seulement), davantage d'« employés » (28,4 %), les ecclésiastiques se hissant au niveau... d'1 %. Dans le détail, on remarque que les professeurs de facultés et grandes écoles sont en moins petit nombre que jadis **2**, qu'il y a parmi les employés des médecins de la Marine en proportion non négligeable, une institutrice, un instituteur-adjoint, Alphonse Blaise, de Colroy-la-Grande (Vosges), et que l'« ancien instituteur » de 1869, Hurel **3**, a réussi l'exploit de continuer à payer sa cotisation ! Parmi les ecclésiastiques, l'abbé Boilat, désormais curé de Nantouillet, près de Juigny (Seine-et-Marne) est toujours aussi fidèle.

Le bloc tout entier est étonnamment stable à Paris jusqu'en 1914, puisque représentant pour les admissions toujours presque la moitié (48,2 %). Le recul relatif des fonctionnaires se confirme puisqu'ils ne forment plus que 11,8 % des adhésions ; il est logique puisque dans le pays les fonctionnaires ont moins augmenté que les employés de l'État **4**. Ces derniers sont presque trois fois plus nombreux (33,5 %) que les cadres de l'État, les officiers ministériels et publics et les ecclésiastiques (dont les pasteurs) étant toujours aussi faiblement représentés **5**, ce

1 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1880, liste *in fine* ou au début, selon les exemplaires (et dans les colis évoqués plus haut).

2 Parmi eux, *Vidal-Lablache*, maître de conférences à l'École normale supérieure, qui avait adhéré en 1875, alors qu'il était professeur à la faculté de Nancy.

3 À Paris.

4 P. Sorlin, *La société française*, Paris, Arthaud, 1969, 2 vol., tome I (1840-1914), 309 p., pp. 91-93.

5 Respectivement 1,9 % et 1 % des admissions. Avec davantage de temps, j'aurais pu utiliser d'autres listes parisiennes, contenues dans les cartons des archives de la Société de Géographie ou publiées dans *La Géographie* (ex. : 2e sem. 1900, 2e sem. 1903, 2e sem. 1907, 1er sem. 1910, etc.). Pour la Société de Géographie commerciale, le chercheur et le curieux verront aussi le *Bulletin de la Société de Géographie commerciale*, 1879, pp. 8-23, 1879-1880, pp. 24 & suiv., 1880-1881, pp. 408 & suiv., 1884-1885, *in fine*, 1889, *in fine*, 1913, *in fine*, entre autres. La qualité (forte proportion de professions connues) de ces listes est toujours très bonne ou

qui contraste violemment avec leur importance dans le domaine historiographique 1. On peut préciser qu'une forte baisse des fonctionnaires se manifeste brutalement dans les années 1880, prolongeant le phénomène précédemment exposé pour 1879. À la Société de Géographie commerciale, les pourcentages sont moindres : 6,9 % de fonctionnaires et 21,1 % d'employés de l'État dans la liste de 1886 (2), avec surtout des officiers et des fonctionnaires des Affaires étrangères 3.

Les professeurs de faculté confirment leurs progrès, qui restent toutefois modestes. Les officiers sont toujours très nombreux, surtout parmi les « employés » ; je les présenterai en détail plus loin. Au sein des Affaires étrangères 4, notons la présence de beaucoup de consuls, d'étrangers, des Latino-Américains en 1868 par exemple. Naturellement, Auguste Pavie (1847-1925) 5 est là, au double titre d'explorateur de l'Indochine et de diplomate, commissaire au Laos, consul général de France et ministre plénipotentiaire : il est secrétaire du bureau de la Société de Géographie pour 1903, il entre à la Commission centrale en 1905 et préside cette dernière en 1906. Les employés coloniaux, dont seulement une minorité est passée par l'École coloniale de l'avenue de l'Observatoire, sont assez nombreux à la fin du siècle, le premier à surgir ayant été en 1872 un trésorier en Cochinchine. Mais il ne faisait que relayer un personnage qui était là depuis 1831, d'abord comme « garde des archives » du ministère de la Marine, puis comme directeur des Colonies, poste d'un extrême intérêt pour la Société de Géographie de Paris, bien sûr : Pascal d'Avezac (1800-1875), déjà évoqué dans le chapitre 2, meneur de l'opposition à Maunoir, qui ne peut l'empêcher de présider la Commission centrale en 1864, 1866 et 1872. Émile Gentil (1866-1914), enseigne de vaisseau à 22 ans, était, lui, sorti des archives, puisqu'il explora l'Afrique, avant de devenir administrateur en chef des Colonies puis Gouverneur général. Admis à la Société de Géographie en 1891, il n'y joua qu'un rôle assez effacé — secrétaire du bureau de 1901, après son retour triomphal d'Afrique —, mais il en était toujours membre en 1913 (6).

excellente (83,2 % par exemple à la Société de Géographie commerciale au 1er octobre 1886, 89,3 % à la Société de Géographie commerciale de Bordeaux en 1882...).

1 Voir Ch.-O. Carbonell, *Histoire et historiens. Une mutation idéologique des historiens français. 1865-1885*, Thèse, Privat, 1976, 605 p., pp. 215-225 : « clercs historiens ».

2 Au 1er octobre, *Bulletin de la Société de Géographie commerciale*, 1886-1887, *in fine*.

3 Plus de la moitié des occurrences de fonctionnaires.

4 Voir sur eux l'ouvrage collectif *Les Affaires étrangères et le corps diplomatique français*, CNRS, 1985, 2 vol., tome II (« 1870-1980 »), *passim*.

5 Il est admis en 1892 à Paris : « Cet explorateur qui doit partir dans quelques jours pour l'Orient n'a pas voulu quitter la France sans se faire admettre parmi les membres de la Société » (*Comptes rendus des séances...*, 1892, p. 153).

6 *La Géographie*, 1er sem. 1914, p. 388, notice par Bernard Lanne dans *Hommes et Destins, dictionnaire biographique d'Outre-Mer*, n° 2 de la nouvelle série des Travaux et Mémoires de l'Académie des Sciences d'Outre-Mer, 6 tomes dont l'un en deux vol., Paris, 1975-1986, tome IV, pp. 331-337, et N. Broc, *Dictionnaire*

Quelques « hussards noirs de la République » continuent à apparaître de temps en temps : Mauzié, « instituteur public » de Pantin en 1876, Mademoiselle Élisabeth Mesnager en 1878, Mademoiselle Marie Chuard, sous-directrice de l'École pratique du 10^e arrondissement la même année, un instituteur-adjoint l'année suivante, et d'autres encore, dont Marie Champallay, présente à Lyon en 1886. Ils sont moins rares en province, pour cause de cotisation allégée, à mi-tarif, voire avec 60 % de réduction, comme à Nancy et Rochefort. Certains s'évadent d'ailleurs de leur condition première, tels Pierre-Frédéric Bainier (1834-1903), secrétaire général de la Société de Géographie de Marseille entre 1877 et 1880 : instituteur à vingt ans, il avait réussi à passer une licence ès sciences et dès la fin du Second Empire il est professeur à l'École supérieure de commerce de Mulhouse et au Gymnase de Strasbourg. La République le replie à Marseille : ce « bon citoyen, profondément patriote et démocrate » est sous-directeur de l'École supérieure de Commerce de la ville. Point du tout « saint sans espérance » — pour reprendre la belle expression de Georges Duveau (1903-1958) ¹ — il contribue effectivement à fonder la Société de Géographie, publie de nombreux articles dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille* et dans *Le Sémaphore*, et même un ouvrage intitulé *La Géographie appliquée au commerce, à l'industrie, à l'agriculture, à la marine et à la statistique* (1877), ainsi qu'un *Cours de géographie commerciale*. En 1880, il démissionne du secrétariat général, car il est nommé directeur de l'école municipale supérieure Arago, à Paris : il est d'ailleurs membre depuis six ans de la Société de Géographie de Paris, mais n'y perce jamais au bureau (une place de scrutateur en 1881...) ².

Évoquons les Sociétés provinciales : quelle place le secteur public y occupe-t-il, justement ? À Lyon, les pourcentages sont bien moindres qu'à Paris et n'augmentent pas, au contraire ³ :

illustré des explorateurs français du XIX^e siècle, CTHS, 1988-1999, 4 vol. Pour l'ensemble des fonctionnaires coloniaux, je ne résiste pas au plaisir de citer la charmante définition de V. Turquan (*Guide pratique des jeunes gens des deux sexes dans le choix d'une carrière*, Paris, F. Ciret, 1893, 533 p., p. 232) : « l'administration des colonies, grâce à l'habileté de son haut personnel, et grâce à la fondation de l'école coloniale qui fonctionne depuis quelques années, est devenue une fort belle carrière et offre de beaux débouchés aux jeunes gens instruits et hardis, qui préféreraient une vie active et non exempte de charme, à la modeste et trop peu accidentée existence passée dans un ministère ». À la Marine (comme d'Avezac), mais dans les bureaux, puis (après 1852) au cabinet du ministre, le vicomte Tristan de Rostaing (1831-1868), membre de la Société de Géographie, délégué des actionnaires de Saint-Gobain, rédacteur pendant plusieurs années d'un compte rendu des séances de la Société de Géographie pour *Le Moniteur de la Flotte*, et mort à 37 ans d'une méningite (notice par Richard Cortambert dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, 2^e sem. 1868, pp. 71-73).

¹ G. Duveau, *Les instituteurs*, Seuil, 1957, 190 p., *passim*.

² D'après *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1880, p. 427 & 1903, pp. 214-215.

³ Sources : *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1875, pp. 25-33, 1881-1883, pp. 365-377, 1884-1885, pp. 361 & suiv., 1886-1887, pp. 47 & suiv., 1892-1893, pp. 485 & suiv., 1899-1900, *in fine*, tirés à part dans les collections GeFF261 et K4 du Département des Cartes et Plans de la Bibliothèque nationale et de la bibliothèque de la Société de Géographie de Paris.

LYON	Fonctionnaires	Employés
Membres « fondateurs », admis en 1874	7,5 %	13,1 %
Membres au 1er janvier 1883	7,3 %	11,3 %
Membres au 1er janvier 1885	8,3 %	10 %
Membres au 1er janvier 1886	4,5 %	10,8 %
Membres au 1er janvier 1893	7,1 %	7,1 %
Membres au 1er janvier 1900	6,4 %	5 %
Membres en 1912-1913	2 %	1,4 %
PARIS	Fonct.	Employés
Société de Géographie au 31 décembre 1869	23,6 %	22,1 %
Société de Géographie en 1879	16,1 %	28,4 %
Admissions à la Société de Géographie entre 1864 et 1914	11,8 %	33,5 %
Société de Géographie commerciale 1886	6,9 %	21,1 %

À Marseille, le phénomène est le même qu'à Lyon, dans les deux cas ceci s'explique par une représentation triomphale de catégories liées au négoce ¹.

La physionomie socioprofessionnelle des géographes venus des diverses administrations me semble donc d'une remarquable cohérence et marquée par une nette démocratisation du recrutement, au sein d'une Administration où aucun traitement n'est inférieur à 1 400 francs l'an, ce qui représente 39 fois le montant de la cotisation à la Société de Géographie de Paris, davantage en général pour la province où les Sociétés sont moins exigeantes, et où les maxima peuvent atteindre et dépasser 10 000 francs (278 fois la cotisation parisienne) ². Je suis par conséquent assez assuré pour pouvoir souligner une convergence et une divergence. On a souvent souligné l'importance capitale des employés au sein des associations nationalistes allemandes comme l'Association pour le développement de la Marine de guerre, la Ligue pangermaniste (*Alldeutscher Verband*), l'Association pour l'Expansion coloniale ; la Société de Géographie de Paris, d'ailleurs ralliée à l'expansion coloniale, y ressemble ³. Heinz Gollwitzer (1917-1999) avait eu l'intuition de l'importance du fonctionariat dans les mouvements nationalistes et

¹ Je donne en **annexe N** quelques exemples concernant Marseille, Bordeaux, Rochefort et Lille, ainsi que le Cher et le Languedoc. Pour Lyon, je rappelle l'importance de B.Angleraud & C.Pellissier, *Les dynasties lyonnaises. Des Morin-Pons aux Mérieux, du XIXe siècle à nos jours*, Perrin, 2003, 830 p.

² P.Gerbod, *La condition universitaire en France au XIXe siècle. Étude d'un groupe socioprofessionnel. Professeurs et administrateurs de l'enseignement public de 1842 à 1880*, Thèse, Presses universitaires de France, 1965, 720 p., p. 587.

³ Autre ressemblance, moins significative, avec des Sociétés savantes provinciales, comme la Société académique du Nivernais, fondée en 1883, au sein de laquelle il y avait aussi beaucoup d'employés et de fonctionnaires. Elle regroupait des notables d'opinions fermement républicaines et avait été créée contre la vieille Société nivernaise, fort conservatrice et dominée pendant trente ans par le vicaire général, Mgr Augustin Crosnier (1804-1880) (cf. Guy Thuillier, « À propos de la Société académique du Nivernais (1883-1975) », dans les *Actes du 100e Congrès national des Sociétés savantes. Colloque interdisciplinaire sur les Sociétés savantes. Les Sociétés savantes. Leur histoire*, Paris 1976, 386 p., pp. 173-186).

impérialistes 1 ; dans les bureaux des Sociétés de Géographie étrangères, comme celles de Berlin et de Vienne, les fonctionnaires peuvent jouer un rôle très important ; ils pèsent, de plus, lourd parmi les membres de la Société berlinoise.

La divergence à souligner n'est pas nouvelle, puisqu'elle est apparue dans le deuxième chapitre, il s'agit de celle qui s'est fait alors jour vis-à-vis des travaux de Paul Gerbod 2. Dans les Sociétés de Géographie, contrairement à l'ensemble des Sociétés savantes, les enseignants du Secondaire sont peu nombreux et les « travaux scientifiques de tout genre » qu'ils multiplient concernent peu la géographie ; « la cohorte innombrable des chercheurs provinciaux, dont les trouvailles remplissent les pages de dizaines de revues de *Lettres, Sciences et Arts* de nos provinces » 3 n'entre guère aux Sociétés de Géographie. Je suis désormais soutenu par la belle thèse de Charles-Olivier Carbonell, qui a souligné le travail historique « infime et insignifiant » des professeurs de l'enseignement secondaire 4.

Je présenterai quelques illustrations des catégories les plus caractéristiques, réservant les portraits d'officiers de Garnier et Brazza pour l'instant : deux hydrographes et un astronome-fonctionnaire tout d'abord, puis, les géographes au service de l'État n'étant pas tous aussi « intellectuels », un chef de bureau au ministère de la Justice, soit pour ce dernier traitement de 6 000 à 8 000 francs par an 5 (la cotisation à la Société de Géographie ne représente donc pour lui que 0,5 % de son traitement annuel). Trois abbés montreront le rôle joué par les ecclésiastiques, bien plus actifs que ne le laisserait supposer leur seul nombre ; ils publient, eux, d'assez nombreux articles dans les *Bulletins* parisiens des années 1870, et sur cinq médailles décernées en 1875, deux sont attribuées à des ecclésiastiques-explorateurs : l'abbé David (Mongolie et Chine) et l'abbé Émile Petitot (1838-1916 (fleuve Mackenzie) 6. Le phénomène « dynastique », familial en tout cas, existait depuis longtemps à la Société de Géographie, je l'ai souligné à plusieurs reprises, mais on ne trouve plus en force après 1864 les catégories administratives pour lesquelles l'hérédité jouait un grand rôle professionnel 7.

1 Heinz Gollwitzer, *L'impérialisme de 1880 à 1918*, trad. fr., Flammarion, 1970, 216 p., pp. 107-111.

2 P.Gerbod, *La condition universitaire en France au XIXe siècle...*, op. cit., pp. 457-459 & 571. Voir aussi P.Gerbod, *La vie quotidienne dans les lycées et collèges au XIXe siècle*, Hachette, 1968, 272 p., pp. 240-242.

3 A.Meynier, *Histoire de la pensée géographique en France (1872-1969)*, Presses universitaires de France, 1969, 223 p., p. 16, souligné dans le texte.

4 Ch.-O.Carbonell, *Histoire et historiens. Une mutation idéologique des historiens français. 1865-1885*, Thèse, Privat, 1976, 605 p., pp. 261-270.

5 P.Gerbod, *La condition universitaire en France au XIXe siècle...*, op. cit., p. 587.

6 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1875, p. 544.

7 Il s'agissait des généraux, de l'Inspection des Mines, de la Cour des Comptes, de l'Inspection des Finances, des Ponts et Chaussées. C'est la grande idée de Chr.Charle, « Le recrutement des hauts fonctionnaires en 1901 », *Annales. Économies. Sociétés. Civilisations.*, mars-avril 1980, pp. 380-409, pp. 385-387. Pour les Ponts et

Anatole Bouquet de la Grye (1827-1909), polytechnicien, fut ingénieur-hydrographe de la Marine et à ce titre publia de nombreuses cartes en se rendant célèbre par son « avarice » des deniers de l'État et son apostolat de « Paris, port de mer ». Elles lui valurent d'entrer coup sur coup à l'Académie des Sciences et au Bureau des Longitudes et de diriger à la fin de sa carrière, de 1886 à 1891, le Service hydrographique de la Marine. Membre de la Société de Géographie depuis 1872, il navigua la décennie suivante à travers diverses fonctions qui permirent, paraît-il, à cet auvergnat de démontrer sa parcimonie légendaire et de présider le bureau de 1896 ¹. Un peu plus modeste, de ce double point de vue, fut Édouard Caspari (1840-1918), puisqu'il finit ingénieur-hydrographe en chef et vice-président du bureau de 1902 ⁽²⁾.

Jules Janssen ³, astronome ⁴ fondateur de l'observatoire de Meudon et spécialiste du Soleil ⁵, était entré à la Société de Géographie en 1870. Il en présida la Commission centrale en 1887, le bureau en 1895, de même qu'il fut — alors qu'il était président de l'Académie des Sciences — le sixième président du Club alpin français ; triple carrière et triple passion. Il mena, malgré ses grandes infirmités, de nombreuses expéditions scientifiques dans le massif du mont Blanc. C'est ainsi qu'en août 1890 il se fit porter et traîner dans une sorte de chaise à porteurs-traîneau au

Chaussées, le grand homme est Émile Cheysson (1836-1910), polytechnicien ingénieur général des Ponts et Chaussées, directeur du Service des Cartes et Plans du ministère des Travaux publics à partir de 1876, après un bref passage chez Schneider. Éminent disciple de Le Play, auteur ou promoteur de nombreux travaux d'économie politique et de statistique, il a été membre de plus de cent Sociétés savantes. Parmi elles, les Sociétés de Géographie et de Géographie commerciale de Paris, où il joua un rôle important à la fin de la dernière décennie du XIXe siècle (vice-président de la Commission centrale en 1886 et en 1890-1891, président de la Commission en 1892, vice-président de la Société de Géographie en 1893, président de la Société de Géographie commerciale en 1899). D'après les notices nécrologiques de *La Géographie*, 1er sem. 1910, pp. 217-218, *Bulletin de la Société de Géographie commerciale*, 1910, pp. 73-79 et Bernard Kalaora et Antoine Savoye, *Forêt et sociologie. Les forestiers de l'école de Le Play, défenseurs des populations de montagne (1860-1913)*, INRA-Paris VIII, 1984, 133 p., dactyl., p. 56.

¹ Notice nécrologique (écrite par le personnage suivant) dans *La Géographie*, 1er sem. 1910, pp. 113-120.

² Admis en 1881, il avait commencé à sa faire connaître comme scrutateur du bureau (en 1888-1889), avant de passer à la Commission centrale, qu'il présida en 1894, ce qui démontre que les fonctions décoratives du bureau peuvent faire naître des vocations solides. Il était auteur de diverses *Instructions nautiques* et de cartes marines. Il est toujours membre en 1913. Carrière voisine, celle de Charles Lallemant (1857-1938), directeur du Service du nivellement général de la France dès la création (en 1884), grand voyageur, polyglotte, ancien Polytechnicien, sorti premier de l'École des Mines, membre de l'Institut, mais entré sur le tard (1903) à la Société de Géographie, où il joua un rôle à la Commission centrale (il était de surcroît président de l'Union géodésique et géophysique internationale). Notice nécrologique par le général Perrier, dans *La Géographie*, 4e trim. 1939, pp. 168-171.

³ Né le 22 février 1824 à Paris, mort le 23 décembre 1907 à Meudon. N.Broc, *Dictionnaire illustré des explorateurs français du XIXe siècle*, CTHS, 1988-1999, 4 vol.

⁴ C'était un autodidacte qui avait été obligé, par des revers de fortune subis par sa famille, de travailler dans une banque (notice nécrologique dans *Explorations pyrénéennes*, 1907, p. 261).

⁵ En 1870, il avait quitté Paris assiégé en ballon pour observer une éclipse (*La Montagne*, 1912, pp. 167-168). En 1874, il avait photographié, avec un « revolver astronomique » de sa conception, les diverses phases du passage de Vénus devant le Soleil.

sommet du mont Blanc 1, exploit qu'il renouvela par deux fois jusqu'en 1895 (2). Désireux de couronner une œuvre entamée par sa première « station scientifique » aux Grands Mulets en 1888, Janssen fit en 1893 édifier au sommet même du mont Blanc un observatoire qui, n'ayant évidemment pas de fondations rocheuses, se remplit de neige et se disloqua peu à peu ; il fut démonté en 1909 3.

Charles Durier 4, chef de bureau, puis de division au ministère de la Justice, fut d'une autre façon l'homme du mont Blanc, auquel il consacra en 1877 un livre fondamental, qui connut un grand succès et devint un classique du genre 5. Il y avait fait en 1869 sa première ascension 6. Il s'intéressait à la botanique, à la minéralogie, au Club alpin français, dont il fut vice-président (1882), président (1895-1898) et président d'honneur 7, à la Société des touristes du Dauphiné 8, et à la Société de Géographie, bien sûr 9.

Deux ecclésiastiques furent, eux, presque exclusivement des géographes en chambre. Le plus lié à la Société de Géographie de Paris fut l'abbé Édouard Durand, « professeur des sciences géographiques à l'Université catholique de Paris », collaborateur spécialisé dans les campagnes contre la traite des Annamites par les pirates au *Monde*, quotidien catholique et légitimiste 10. Après avoir participé à des missions en Amérique du Sud et en Afrique, il multiplia les articles et procès-verbaux de séances et fut finalement nommé archiviste-bibliothécaire de la Société en 1874 (11). L'abbé Achille Dinomé (1787-1871) fut très longtemps membre (de 1825 à

1 *Annuaire du Club alpin français*, 1890, pp. 395-428, J.Janssen, *Lectures académiques. Discours*, Paris, 1903, 332 p., pp. 71-92 & 93-132. Je donne en **annexe O** le texte des pp. 3 et 9 d'un article de Janssen dans l'*Annuaire du Club alpin français*, 1888.

2 Notice nécrologique dans la *Revue alpine*, 1908, p. 60. Voir aussi le Musée alpin de Chamonix, D.Lejeune, *Les "alpinistes" en France à la fin du XIXe et au début du XXe siècle (vers 1875-vers 1919). Étude d'histoire sociale ; étude de mentalité, op. cit., passim*, D.Lejeune, « La conquête du mont Blanc », *L'Histoire*, n° 88 (avril 1986), pp. 8-17.

3 *Revue alpine*, 1909, p. 452. Lire un beau texte sur ses motivations dans l'*Annuaire du Club alpin français*, 1890, p. 397.

4 Né à Paris le 15 décembre 1830, mort en mai 1899.

5 *Le mont Blanc*, Paris, 1877, X+488 p. Nombreuses rééditions, *reprint* Sirius récent de l'édition de 1897.

6 Charles Durier était un alpiniste actif malgré sa surdité. Autre fonctionnaire, autre géographe, autre infirmité, autre alpiniste...

7 Notice par Schrader dans l'*Annuaire du Club alpin français*, 1899, pp. XIII & suiv.

8 *Annuaire de la Société des touristes du Dauphiné*, 1900, p. 64.

9 Depuis 1877. Il était toujours membre au 31 décembre 1882. Un monument (un buste) lui fut élevé après sa mort à Chamonix (il a disparu).

10 J.Valette, « L'expédition de Francis Garnier au Tonkin, à travers quelques journaux contemporains », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, avril-juin 1969, pp. 189-220.

11 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1874, p. 557, 2e sem. 1881, pp. 242-243, notice dans P.Lemosof, *Le livre d'or de la Géographie. Essai de biographie géographique*, Delagrave, 1902, VIII+224 p. L'abbé Durand avait été d'abord curé de Maule puis vicaire de l'église métropolitaine de Paris, avant de devenir professeur à l'Université catholique de Paris (H.Gispert dir., « *Par la science, pour la patrie* ». *L'Association française pour l'avancement des Sciences (1872-1914), un projet politique pour une société savante*, Presses universitaires de Rennes, 2002, 372 p., p. 314).

sa mort) : ce curé doyen de Romorantin devenu chanoine honoraire de Blois quitta le ministère sacerdotal en 1844 pour s'installer dans sa ville d'Orléans et une retraite intellectuelle très active. Il la consacra à la géographie, se mettant même à près de 70 ans à apprendre l'allemand pour « pouvoir lire dans les originaux les relations des explorateurs africains » : c'est en effet qu'il était devenu le spécialiste en chambre de l'exploration de l'Afrique. Il collabora à ce titre aux *Annales des Voyages*, dans les livraisons desquelles il analysa les voyages de vingt explorateurs de son continent favori. Sa mort le 10 janvier 1871 fut patriotiquement attribuée (il était dans sa 82e année...) à la douleur causée par l'invasion prussienne ! ¹

Ces deux cas sont donc très différents de celui de l'abbé-explorateur Debaize (1845-1879), vicaire à Flers (Orne) depuis 1872. Celui-ci conçut le projet « d'aller en Afrique et d'y servir tout à la fois la cause de la religion et de la science par des explorations », après avoir étudié le copte au séminaire. Son voyage d'exploration en Afrique centrale fut subventionné de 100 000 francs par un vote de la Chambre des députés, mais il trouva la mort à Oudjii, au Tanganyika ².

Au total, le monde des bureaux pèse lourd dans la géographie savante, à Paris comme en province. Il s'agit de fonctionnaires et d'employés de l'État dont les administrations ne sont pas les mêmes qu'au cours de la période des notables romantiques, avant 1864, et parmi eux les professeurs ne sont pas très nombreux. À l'évidence enfin, les seuls hauts fonctionnaires « en géographie » ne peuvent être l'unique moyen de peser sur le pouvoir et d'être des groupes de pression.

1 « [Il avait été] chassé de chez lui par les Prussiens, qui s'étaient installés au nombre de dix-sept dans sa propre chambre. Voyant son humble demeure, ses chers livres, ses cartes, à la merci de ces envahisseurs, il était tombé malade, pour ne plus se relever, chez un ami qui l'avait généreusement recueilli », écrit Victor-Adolphe Malte-Brun dans le *Bulletin* du 2e sem. 1871, pp. 70-71. Voir aussi la notice de P.Lemosof, *op. cit.*

2 Notice nécrologique par A.Rabaud, *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1880, pp. 131-191.

LE MECENAT GEOGRAPHIQUE

Si les Sociétés de Géographie cherchent tant à faire pression et à lever l'« indifférence du public et des gouvernements »¹, c'est surtout dans le louable but de favoriser l'exploration du globe : leur idéal est celui d'un État, monarchique ou républicain, grand mécène en tout cas, et suffisamment éclairé pour financer substantiellement l'exploration. Mais elles-mêmes voudraient bien jouer ce rôle, à une échelle plus modeste, beaucoup plus réduite pensent-elles, car étriquées sont leurs ressources et grande leur crainte de se voir engagées dans quelque complication financière, politique ou internationale. C'est Maunoir — il fut lui-même, je le rappelle, un petit mécène à l'égard de la Société, par des dons d'argent — qui définit ainsi le rôle : encourager « les voyageurs sans conserver une responsabilité directe à l'égard des incidents personnels qui pourraient se produire... »² Ce mécénat s'orienta exclusivement vers les explorations, car les Sociétés de Géographie dédaignèrent les autres destinations possibles et s'interdirent les secours aux victimes de catastrophes³, et il fut à coloration aristocratique : est-ce le fait des nobles « en géographie » ? Dénote-t-il une forte présence de ceux-ci ? Ce mécénat fut modeste enfin, car effectivement les ressources financières des Sociétés furent assez médiocres.

Les buts sont simples et acceptés par tous. Au début, l'ampleur de ce qui reste à découvrir remplit d'ivresse le secrétaire général Maunoir, qui trouve des accents rappelant ceux de Conrad Malte-Brun en 1822 (4) :

« Quel champ ouvert à l'effort du labeur, ou à l'essor du génie ! Que de voyages encore à entreprendre, que d'explorations à poursuivre, que de faits à constater, que d'observations délicates à recueillir, à interpréter !

Malgré l'excellence des méthodes scientifiques inaugurées depuis un demi-siècle, malgré la puissance des ressources dont l'industrie a doté la faiblesse de l'homme, l'œuvre que nous poursuivons en commun défiera l'activité de milliers de générations encore. » (5)

Au cours de la période précédente, un certain pessimisme était apparu : le « champ des explorations » cessait de s'agrandir, pensait-on⁶. Désormais l'optimisme est de retour, ce qui est une nouvelle preuve de la réalité de la césure discernée dans cette thèse : l'époque respire un nouvel et fol optimisme, en envisageant le même « champ » qu'avant 1864. L'hymne entonné par Maunoir

1 *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1872, p. 133.

2 À la séance du 3 janvier 1877, cf. *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1877, p. 99.

3 *Comptes rendus des séances...*, 1885, p. 82.

4 Voir plus haut.

5 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1869, p. 194.

6 Voir plus haut.

évoquait des « milliers de générations encore » ; mais en fait au bout d'une seule de ces générations la même plainte désenchantée, un peu plus amusée qu'autrefois, se fit entendre :

« la période héroïque des voyages [est] à peu près close [dit Charles Le Myre de Vilers à la séance du 5 mars 1897]. Il ne reste, en effet, que très peu de régions inconnues à découvrir dans le centre de l'Afrique et de l'Asie ; aujourd'hui l'on va presque aussi facilement à Tombouctou qu'au siècle dernier on allait de Paris à Marseille ; vous pouvez prendre, cité Bergère, au bureau des Messageries fluviales de Cochinchine, un billet aller-et-retour pour Luang-Prabang. » ¹

On notera, bien sûr, l'ahurissante absence des deux pôles dans ce passage ². De plus, les géographes — et le même Le Myre de Vilers ³ en particulier — n'ont absolument pas vu qu'un tout autre champ d'exploration pouvait s'ouvrir à long terme : celui de la stratosphère, « région où il n'est pas donné à l'homme de pénétrer » et qui est, en revanche, le domaine « d'un ballon parti hier de l'usine à gaz de La Villette et porteur seulement d'instruments tels que baromètre, etc. » ⁴

L'exploration est en outre dans l'esprit des géographes nettement liée à la colonisation : c'est une exploration colonisatrice, d'où l'absence des deux pôles dans les phrases de Le Myre de Vilers citées plus haut. Elle est nettement associée, également, au commerce, comme le montre cette amusante formule d'une livraison de 1872 à propos d'une exploration au Tonkin :

¹ *Comptes rendus des séances...*, 1897, pp. 99-100.

² Et les géographes ne pouvaient pas se douter que la victoire de Robert Edwin Peary (1856-1920) sur le pôle Nord serait remise en cause : Roald Amundsen (1872-1928) et Umberto Nobile (1885-1978) sont en fait les premiers à y être parvenus, de manière irréfutable, le 12 mai 1926. La deuxième victoire, secrète celle-ci, fut celle, très stalinienne et « Guerre froide », de Soviétiques en 1948. Par contre, une note de la Société de Géographie de Lille sur la question (*Bulletin de la Société de Géographie de Lille*, 2e sem. 1890, p. 79) avait cité les pôles, il est vrai en dernière position, dans une assez lourde liste de lacunes de l'exploration.

³ D'une famille normande anoblie au XVIIIe siècle, Charles Le Myre de Vilers (1833-1918) fut d'abord officier de Marine, mais il démissionna en 1861 pour raisons familiales et entama deux ans plus tard une carrière préfectorale, interrompue par la guerre de 1870, qui le voit officier d'ordonnance de l'amiral de La Roncière Le Noury pendant le siège de Paris. Conservateur très lié au Second Empire, mais carriériste prêt à renoncer à ses idées politiques, il réintègre l'administration préfectorale en 1873, et c'est à ce titre qu'il est en 1879 nommé premier gouverneur civil de la Cochinchine. Par la suite, il devait devenir résident général à Madagascar puis ambassadeur, mais il resta marqué par son passage à Saïgon : député de la Cochinchine entre 1889 et 1902, il fut un des hommes les plus actifs au sein du « parti colonial » et un des doctrinaires de l'assimilation. Il est entré à la Société de Géographie en 1879 en partant pour la Cochinchine et il remplit un rôle important à la fin du XIXe siècle et au début du suivant : vice-président de la Société en 1895, de la Commission centrale en 1897, président de cette dernière à deux reprises (1898 et 1903) et de la Société de 1905 à 1908, il joue sa partie dans l'enracinement de la Société de Géographie de Paris au sein du Parti colonial. D'après les notices nécrologiques du *Bulletin de la Société de Géographie commerciale*, 1918, pp. 128-129 et du *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1918-1919, pp. 132-133, les Papiers Le Myre de Vilers de la Section Outre-Mer des Archives nationales (cote 7PA, 6 cartons) et la thèse de IIIe cycle (Paris, 1974) dactylographiée d'Amos Hongla, *La politique coloniale : un technicien de la colonisation, Le Myre de Vilers. 1833-1918*, 290 p. (bibliothèque de la Section Outre-Mer des Archives nationales, cote D3992). A. Hongla a utilisé les Papiers Le Myre de Vilers.

⁴ Le même Le Myre de Vilers à la séance du 19 février 1897, *Comptes rendus des séances...*, 1897, p. 84.

« la popularité de la Société de Géographie et par conséquent ses moyens d'action ne peuvent que gagner à ce qu'elle prenne hardiment l'initiative d'un voyage qui promet d'être fructueux pour la géographie et pour le commerce de la France »¹.

Dernier nouveau lien important, l'exploration est même assez souvent évoquée comme une compensation à la défaite de 1870-1871 (2). Comment est-elle aidée ? Conformément à la formule de Maunoir citée il y a peu, notre mécène collectif encourage sans « responsabilité directe », de façons renouvelées et multiples, financements et récompenses en étant à la racine. Le financement est toujours indirect : les Sociétés de Géographie ne prélèvent jamais sur leurs fonds propres, insuffisants de toute manière, mais recueillent des souscriptions au coup par coup. De plus, la Société de Paris alimente avec prévoyance, par d'autres souscriptions, un « fonds des voyages », utilisé suivant les opportunités, mais trop vite mis à sec : au début de l'année 1876, il n'y reste ainsi plus que 400 francs³. D'où l'intérêt des legs et des fondations de prix par des particuliers, que les Sociétés cherchent à développer. Le legs le plus important fut en 1894 l'intégralité de la fortune de l'inspecteur des Ponts et Chaussées Renoust des Orgeries (275 000 F !), à charge pour la Société « d'organiser, d'accord avec le gouvernement, des missions ayant pour but de relier

1 *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1872, p. 203.

2 Voir, par exemple, la présentation de l'explorateur du Congo Edmond Ponel (1849-1923, de Nancy (quel symbole !) dans les *Comptes rendus des séances...*, 1887, p. 329 : « Monsieur Edmond Ponel, qui a été au lycée de Nancy, sa ville natale, le condisciple et l'ami de Crevaux [explorateur de l'Amérique du Sud], avait, à la suite des événements de la guerre de 1870 à laquelle il prit part, conçu le dessein, une fois qu'il fut de retour de sa captivité en Allemagne [autre symbole...], de s'associer aux efforts des voyageurs cherchant de nouvelles terres dont la conquête pacifique pouvait, jusqu'à un certain point, compenser les pertes de territoires que nous avons éprouvés. » Sur l'ensemble du problème de l'exploration, on se reportera à l'excellente mise au point de Numa Broc, « Les explorateurs français du XIXe siècle reconsidérés », *Revue française d'Histoire d'Outre-Mer*, n° 256 & 257 (1982), pp. 237-273 & 323-359 : carrière de l'explorateur, classification des explorateurs, préparation, financement, motivations, vie quotidienne, le retour, ses honneurs et ses publications, le devenir des explorateurs... Et sur un cas particulier on verra l'article du même, « Les voyageurs français et le commerce de la Chine (1860-1914) », *Revue historique*, CCLXXXVI/I (1986), pp. 85-131. Jules Crevaux (1847-1882), en tant qu'explorateur du nord de l'Amazonie a été lu, relu et « dépassé » (ainsi que Henri Coudreau, 1859-1899) par mon ancien élève, géographe et explorateur (expédition Mapaoni, 2011), François-Michel Le Tourneau, qui a publié *Le Jari, géohistoire d'un grand fleuve amazonien*, Presses universitaires de Rennes, 2013, 245 p., sans parler de son gros livre sur les Yanomani, *Les Yanomani du Brésil. Géographie d'un territoire amérindien*, Belin, 2010, 480 p.

3 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1876, p. 336. Dès 1865, Guillaume Lejean, parrain de Maunoir (avec Victor-Adolphe Malte-Brun), soulève le problème d'une véritable politique de subvention à l'exploration, avec l'approbation ou même sur l'instigation du secrétaire général (par lettre à la Commission centrale du 2 janvier, dans les archives de la Société de Géographie, carton Leg-Les, notice 677). Il rappelle que le règlement dit à l'article premier : « la Société fait entreprendre des voyages » et propose un voyage aux frais de la Société ou « l'initiative d'une souscription publique destinée à couvrir la dépense d'un voyage dont elle [la Société de Géographie] trouverait le programme. » L'accueil de la Commission centrale est prudent, mais grâce à Chasseloup-Laubat, il en sort le financement, par souscriptions publiques lancées par la Société de Géographie de Paris, des explorations de Le Saint en Afrique (1866-1867) et de Lambert dans l'Arctique. De toutes manières, le poids financier de la construction de l'hôtel du boulevard Saint-Germain empêchait un financement *direct*.

pacifiquement les possessions françaises de l'Algérie au Sénégal et au Congo. » 1 À l'autre bout de l'échelle financière, la fille de Jomard fonda un prix, décerné à partir de 1882 « pour les travaux les plus remarquables sur l'histoire de la géographie » : la récompense est un exemplaire des *Monuments de la géographie* écrits par son père 2 ! Deux bourses de voyage seulement furent instituées : 1 300 francs par Mme Georges Hachette et 1 000 francs par le duc de Chartres, en souvenir de son fils, le prince Henri d'Orléans 3.

Certes, la Société de Géographie de Paris est toujours, comme je l'ai baptisée, « la Société aux médailles d'or », et elle peut fièrement compter, en 1873, 130 récompenses accordées depuis 1831 4, mais les prix décernés, puissant encouragement au savoir, le sont désormais sur des critères nettement plus scientifiques, faisant fi de l'amateurisme vulgaire, éliminé par

« absence de documents publiés, d'itinéraires et de cartes dressées, de coordonnées géographiques, de levés topographiques précis. Quels que soient la valeur de l'homme, les fatigues endurées ou les dangers courus, nous ne pouvons récompenser que les apports scientifiques faits à la géographie. » 5

La « Société aux médailles d'or » est de plus en plus généreuse, elle qui n'accorde qu'un prix par an jusqu'à la fin du Second Empire : trois prix annuels, en moyenne, entre 1870 et 1890, puis davantage (6 en 1890, 12 en 1898, avec même 14 prix l'année du départ du très sélectif Maunoir, en 1896) 6.

La Société de Géographie est de plus en plus imitée par d'autres Sociétés savantes, comme la Société géologique de France, qui se décide en 1875 à accorder prix et médailles 7. Dans le même ordre d'idées et en une fin de siècle qui aime statuer pour commémorer, la Société de Géographie de Paris, suivie par les Sociétés provinciales, lance nombre de souscriptions pour des monuments et des « souvenirs » concernant voyageurs et géographes : 17 à Paris rien que pour la

1 *Comptes rendus des séances...*, 1894, p. 319, 1896, p. 233 & 1899, p. 323, Société de Géographie, *Notice sur la Société de Géographie, fondée en 1821, reconnue d'utilité publique en 1827*, Paris, 1900, 71 p., p. 23. À peu près 825 000 euros.

2 Voir plus haut.

3 Société de Géographie, *Notice sur la Société de Géographie, fondée en 1821, reconnue d'utilité publique en 1827*, Paris, 1914, 90 p., p. 25.

4 *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1873, p. 51.

5 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1889, p. 185.

6 Remarquons que la Société de Géographie privilégie les Français sans toutefois négliger l'Allemand Nachtigal en 1876, ce qui était courageux à aussi courte distance de la défaite de 1871. Notons aussi que Chasseloup-Laubat a tenu à faire distinguer ses protégés « indochinois » Doudart de Lagrée et Francis Garnier, qui se partagent la grande médaille d'or en 1869.

7 Société géologique de France, *Centenaire de la Société géologique de France. Livre jubilaire 1830-1930*, Paris, 1930, 2 vol., 660 p., p. 64.

période d'existence des *Comptes rendus des séances...* (1882-1899) 1. Naturellement, les Sociétés de Géographie (et de Géographie commerciale en province) copient leur aînée : Lyon crée aussi des prix, par exemple trois pour l'année 1875 (2). Une autre modalité financière fut l'assistance aux explorateurs dans le besoin avant ou après leur départ. En 1876, émana de la Société de Géographie, avec la participation de nombre de ses membres, la création d'une Société des voyages d'études autour du monde 3, plus riche de conseils que d'argent d'ailleurs... Le mécénat de la Société de Géographie est donc relayé par des « cercles d'affinité » plus petits et spécifiquement géographiques : il est en conséquence très différent de celui du Jockey-Club, qui est plutôt en fait de la charité. Le Jockey refusa de subventionner l'expédition Lambert au pôle Nord, mais versait régulièrement des secours aux pauvres de sa paroisse, la Madeleine ! Les inondés du Midi en 1875 reçurent 6 000 francs du Jockey, les réfugiés d'Alsace-Lorraine 5 000 francs, et bien sûr les familles des victimes de l'incendie du Bazar de la Charité le 4 mai 1897 furent secourues 4. Rien en province de semblable, pour des raisons d'exiguïté financière et comme le dit avec une modestie gentiment désabusée la Société de Rochefort : « Hélas ! Quelle lamentable odyssee serait celle du voyageur qui compterait sur notre caisse ! » 5 Tout cela restait donc relativement et malheureusement limité.

D'autres modalités n'entraînaient que des ponctions modérées sur les finances des Sociétés de Géographie, les réceptions d'explorateurs par exemple, d'ailleurs excellent moyen de faire de la publicité auprès d'un large public. Elles sont nombreuses, à Paris surtout dans le cadre républicain de la nouvelle Sorbonne et de ses amphithéâtres, dans lesquels afflue un grand concours de public féru de géographie et de mondanités. Elles se doublent de commémorations des découvreurs du passé : au total, il y en a 25 pour la période des *Comptes rendus des séances...* 6. Bien

1 Tables des *Comptes rendus des séances...*, 1910, p. 121. Par ordre alphabétique : Arago, Blaudan, Borda, Cassini, Doudart de Lagrée, Dumont d'Urville, d'Entrecasteaux, Douls, Garnier, Grand, Marchand, Ménard, Monteil, Perrier, de Quatrefages, Soleillet, Marcel Treich-Laplène.

2 Un sur un sujet très général : « indiquer les meilleurs moyens de vulgariser les connaissances géographiques », mais le deuxième pour « dresser une carte géographique indiquant, au moyen de signes, les localités du globe produisant la soie en cocons, les marchés intérieurs de chaque région, ainsi que les marchés d'importation et d'exportation », et le troisième : « présenter un compte-rendu d'une exploration scientifique des Alpes grenobloises au point de vue stratégique » (*Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1875-1877, p. 34). On peut voir aussi le *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1877, p. 419.

3 *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1876, p. 103.

4 J.-A. Roy, *Histoire du Jockey-Club de Paris*, Marcel Rivière, 1958, 154 p., *passim*, notamment p. 95.

5 *Bulletin de la Société de Géographie de Rochefort*, 1881-1882, p. 263.

6 Tables des *Comptes rendus des séances...*, 1910, p. 119. Par ordre alphabétique : d'Attamoux, Binger, Bonvalot, Brazza, Capello, Caron, Catat, Chaffanjon, Chr.Colomb, Coudreau, d'Entrecasteaux, Foa, Foureau, Vasco de Gama, Giroud, Hourst, Lapérouse, Maistre, Mendaña, Mizon, Monteil, Nansen, d'Orléans, Simon, Versepuy. La grande époque des réceptions correspond à l'apogée numérique des Sociétés. Fernand Foureau (1850-1914) est entré à la Société de Géographie dès 1876. Il en est toujours membre (comme « photographe amateur » !) en 1882, lui qui dès 1877 s'était voué à l'exploration du Sahara. Il est scrutateur du bureau de 1895,

préparées — et à Paris la Société utilise pour elles tout son réseau de relations et de sous-groupes de pression évoqué plus haut — les réceptions connaissent un franc succès et, au moins pour les cas d'explorateurs déjà connus, une grande affluence qui oblige à « des mesures très sévères [...] prises pour que les membres de la Société de Géographie trouvent des places » !¹ La plus célèbre et la plus émouvante de toutes fut la *Réception de Monsieur P. Savorgnan de Brazza, enseigne de vaisseau, au grand amphithéâtre de la Sorbonne le 23 juin 1882* (2). Dans d'autres cas, comme l'accueil de Nordenskjöld au Cirque des Champs-Élysées le 2 avril 1880, cérémonie à laquelle participèrent six Sociétés provinciales de Géographie, la Société de Géographie commerciale de Paris, la Société de Topographie, la Club alpin français et 18 autres Sociétés savantes ou associations, la Société de Géographie de Paris joua le rôle de coordinateur et de maître des cérémonies³.

D'autres moyens sont peu nouveaux, notamment la publication d'instructions pour les voyageurs et celle de récits de ces derniers. Des instructions générales pour l'exploration sont publiées par Antoine d'Abbadie dans le *Bulletin* de 1867 (4), sous le titre d' « Instructions pour les voyages d'exploration » ; près de trente ans plus tard Edmond Caron (1857-1917), lieutenant de vaisseau, en publie d'autres, très techniques⁵. Ce ne sont que deux exemples d'un exercice de style certes déjà vu, mais fort utile, et dont la matière se révèle parfaitement adaptée aux conditions de l'époque. Mêmes remarques en ce qui concerne les récits d'exploration, très nombreux dans les livraisons du *Bulletin* de la Société parisienne et dans celles de *La Géographie*, comme ils le sont outre-Rhin, et considérés en France comme des exemples à donner, car « les dangers des voyageurs, les résultats de leurs travaux, peuvent seuls attirer l'attention, amener des imitateurs, inspirer le goût de la géographie »⁶. Les récits d'exploration prennent une allure et un style de plus en

trois ans avant d'entreprendre sa première grande traversée Nord-Sud du Sahara, achevée en 1900 après neuf tentatives infructueuses. Il sera à la fin de sa vie gouverneur des colonies.

1 « Il ne sera, en conséquence, envoyé à chacun d'eux qu'une seule carte, de manière que tous les membres, autant que possible, puissent entrer », est-il ajouté en vue de la réception en 1891 de Bonvalot et du prince d'Orléans ! (*Comptes rendus des séances...*, 1891, p. 35).

2 Paris, 1882, 23 p., extrait du *Bulletin de la Société de Géographie*.

3 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1880, p. 463. Dans la dernière décennie du siècle, la Société de Géographie de Paris, vite imitée d'ailleurs par les Sociétés provinciales, découvrit un moyen plus économique de fêter les explorateurs à leur retour : les accueillir en gare ! Gare de Lyon pour Monteil à la fin de 1892 (c'est le premier cas), autre gare parisienne puis réception dans les locaux de la Société pour d'autres, mais aussi Marseille et Toulon en 1899 : il est vrai qu'il s'agit cette année-là de Gallieni et de Marchand. L'habitude dura jusqu'à la Grande Guerre.

4 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1867, pp. 257-293.

5 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1894, soit six ans après son adhésion (1888), sept ans après sa première reconnaissance du cours supérieur du Niger jusqu'à Tombouctou (1887), et cinq ans après avoir été secrétaire du bureau (1889). « Capitaine de vaisseau en retraite », Edmond, Jules Caron (1857-1917) est toujours membre en 1913. Il est à ne pas confondre avec Ernest Caron, admis à la Société de Géographie en 1882, et président à deux reprises du Club alpin français.

6 *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1872, p. 663.

plus militaires au fur et à mesure que le XIXe siècle approche de sa fin, et ils sont avant leur publication précédés, dès les années 1870, par de très nombreuses nouvelles de voyageurs, discussions sur les expéditions en cours, sur la recherche de Livingstone, etc. La volonté de communiquer plus rapidement aux membres ces véritables « nouvelles géographiques » conduisit la Société parisienne en 1882 à retirer du *Bulletin* les procès-verbaux et à les publier de manière distincte (1882-1899) en des *Comptes-rendus des Séances de la Société de Géographie et de la Commission centrale paraissant deux fois par mois*, très développés par rapport aux anciens procès-verbaux, l'objectif étant d'atteindre les membres en douze jours au maximum ¹, encore une idée de Maunoir, bien sûr. Une bonne part des membres des Sociétés de Géographie sont donc des « aventuriers qui se repaissent des récits des explorateurs du fond de leur fauteuil à oreillettes, en buvant leur chocolat du matin », pour reprendre l'amusante caricature brossée par Hubert Deschamps ².

Trois dernières modalités consistent à vulgariser les explorations par des expositions d'objets rapportés, « butins » prélevés outre-mer ³, expositions qui furent nombreuses pendant les années 1880 dans le vestibule du nouvel hôtel de la Société de Paris, construit en 1878, à recommander par de courtes notes des innovations techniques ⁴ ou encore à appuyer les chargés de mission de quelques ministères, notamment de l'Instruction publique ⁵. Le grand rôle officiel est celui de Georges Périn (1838-1903), membre de la Commission des missions et voyages de ce ministère, qui devient en 1879 vice-président de la Société de Géographie de Paris ⁶. On défend aussi la mémoire d'explorateurs décriés, de conquérants incompris comme Francis Garnier ⁷. L'action de la Société de Paris est, ici, courageuse, comme elle l'est en 1871 pour défendre le Communeux Reclus, car elle ne craint pas de se

¹ *Comptes rendus des séances...*, 1882, p. 81 & 1883, p. 359.

² H.Deschamps, *L'Europe découvre l'Afrique. Afrique occidentale. 1794-1900*, Berger-Levrault, 1967, 282 p., p. 239. Dans son *Histoire de l'Afrique*, Payot, 1966, tome II, 638 p., Robert Cornevin a abondamment souligné le rôle, à cet égard, du *Bulletin de la Société de Géographie*, du *Tour du Monde*, et des *D(okto)r A(ugust) Petermann's Mittheilungen* (puis : *Geographische Mittheilungen*) aus Justus Perthes' *Geographischer Anstalt*.

³ L'expression de « butin » n'est bien sûr pas utilisée à l'époque ! Je la reprends à Paul Rivet (1876-1958), directeur du Musée d'Ethnographie du Trocadéro, qui s'en servait lors de la mission Dakar-Djibouti de 1931-1933 (cf. l'exposition « Voyages et découvertes » du Muséum d'histoire naturelle de 1981).

⁴ Un exemple : à la séance du 6 avril 1883 est lue une note de Carré de Malberg, ancien lieutenant-colonel d'état-major, recommandant pour les navires d'exploration polaire des coques très rondes, solution décisive, on le sait (*Comptes rendus des séances...*, 1883, pp. 188-189).

⁵ Ainsi, Alfred Teutsch, ancien élève de l'École pratique des Hautes Études, qui doit « séjourner plusieurs années [au Siam] et le parcourir dans tous les sens, à la recherche de manuscrits et d'inscriptions » (*Comptes rendus des séances...*, 1889, pp. 2-3).

⁶ Il était député de la Haute-Vienne. Il fut admis à la Société de Géographie en 1875 et était membre de la Société de Géographie commerciale. Son rôle a déjà été souligné par D.V. Mc Kay, « Colonialism in the French Geographical Movement. 1871-1881 », *Geographical Review*, XXXIII (1943), pp. 214-232.

⁷ J.Valette, « L'expédition de Francis Garnier au Tonkin, à travers quelques journaux contemporains », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, avril-juin 1969, pp. 189-220.

situer en porte-à-faux par rapport au gouvernement et à l'opinion. En province, l'intérêt et les modalités sont les mêmes, et il y a des réceptions, surtout à Marseille ¹.

Cette aide à l'exploration s'adressa en partie à un type de personnage dont les deux premiers chapitres avaient souligné la faiblesse du rôle, contrairement à l'idée reçue : le missionnaire. Missions et missionnaires sont bien plus sérieusement intéressés par la géographie et l'exploration dans les deux dernières décennies du XIXe siècle ; leur rôle y est beaucoup plus important et leurs rapports avec les Sociétés de Géographie bien davantage suivis ². Ma thèse professe que c'est le glissement de la mission à la colonisation qui provoqua le rapprochement avec les Géographes. Bien sûr, ces rapports ne sont pas désintéressés ³ : par exemple, à la séance du 6 novembre 1891 un révérend père Lejeune ⁴, missionnaire au Congo français, « venu à la Société [de Paris] dans l'intention de demander des secours pour sa mission, parle sur les œuvres d'Afrique » ⁵. Cette vocation véritablement géographique correspond à une grande expansion des missions outre-mer, quoique peu d'ordres nouveaux ⁶ soient fondés : ce sont les anciens qui progressent, et se convertissent à la géographie. La première exploration sérieusement subventionnée (de 100 000 francs) par le gouvernement français fut d'ailleurs en 1878 celle de l'abbé Debaize à travers l'Afrique, de l'océan Indien à l'océan Atlantique ⁷.

À Lyon, les liens entre la Société de Géographie et les missions furent très forts et très suivis : la préface au premier *Bulletin* y fait référence à la Société de la Propagation de la Foi, puis les comptes rendus ⁸ et les conférences par des missionnaires ou faites sur leur œuvre ⁹ sont immédiatement abondants, les

¹ Exemple : Stanley en janvier 1878, cf. *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1878, pp. 6-33. Voir l'intérêt pour Victor Largeau à Lyon dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1875-1877 & 1877-1879.

² Voir par exemple *Comptes rendus des séances...*, 1888. Garnier, ami de missionnaires en Extrême-Orient, lisait parfois des communications de leur cru aux séances de la Société de Géographie, ensuite publiées (ainsi dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, 1871, p. 157 & 1872, p. 589).

³ Mais il en est de même pour les laïcs !

⁴ À ne pas confondre avec l'abbé Marius Lejeune (1887-1981), curé de campagne du diocèse de Rouen, membre de la Société de Géographie à partir de 1933 (notice nécrologique par Roger Blais dans *Acta Geographica*, 3e et 4e trim. 1981, pp. 75-76).

⁵ *Comptes rendus des séances...*, 1891, pp. 499-505. Ma démarche cognitive n'a pas été heureuse au point de découvrir les « nombreux rationalistes, au scientisme solidement assuré » dont Raoul Girardet a aperçu la présence (R. Girardet, *L'idée coloniale en France. 1871-1962*, La Table ronde, 1972, 340 p., réédition, coll. « Pluriel », 1979, 508 p., p. 69)...

⁶ Oblats de Saint François de Sales (de Troyes) en 1871, Prêtres du Sacré Cœur (de Saint-Quentin) en 1877, Œuvre de Saint Pierre Apôtre en 1889, par exemple, sans parler des Pères blancs (1868).

⁷ Voir plus haut.

⁸ Exemple : *Quatre années au Dahomey. Journal d'un Missionnaire. Par le père Borghero des Missions africaines*, compte rendu par le docteur Édouard Chappet (1825-1922) dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1881-1883, pp. 33-58.

⁹ Exemple : « La Nouvelle-Zélande », par l'abbé Sauzeau, un Mariste, dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1881-1883, pp. 542-544, voir le procès-verbal p. 41. Autre exemple : la conférence du Père

allusions et évocations sont fréquentes, de nombreuses lettres de missionnaires sont publiées. Valérien Groffier, professeur de géographie économique à l'École supérieure de Commerce de la ville, auteur d'un *Manuel pratique élémentaire de Géographie commerciale* ¹, secrétaire des Missions catholiques et membre du bureau de la Société de Géographie ², s'y fait le chantre des missions, publiant régulièrement de copieux articles, d'abord prononcés sous forme de conférences, et intitulés « Travaux géographiques et scientifiques [ou « explorations et travaux géographiques »] des missionnaires [catholiques] en... » ³. Infatigable, il prononce le 6 décembre 1894 une conférence sur « L'Œuvre géographique des Missions catholiques à l'Exposition universelle de Lyon » ⁴.

Les liens avec le commerce — les missionnaires donnant, au moins, des renseignements — sont soulignés, par exemple par le président en 1887 (5) :

« C'est ainsi qu'en 1848-1850, lorsque quelques Lyonnais résolurent de s'affranchir de l'intermédiaire onéreux du marché de Londres pour acheter directement en Chine les soies nécessaires à leur industrie, ce fut le R.P. Guillot, lazariste, qui leur procura les renseignements les plus complets, les plus pratiques, pour réaliser le but recherché. En ce moment encore, et chaque fois que les progrès sont nécessaires, c'est à cette source qu'on trouvera les meilleures indications. »

En somme, « Services rendus à la France », selon le titre de la conférence du révérend père Jean-Baptiste Piolet (1855-1930), qui devait publier en

Gabriel Palatre, le 8 janvier 1885, « L'infanticide et l'œuvre de la Sainte-Enfance en Chine », *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1884-1885, pp. 377-391. Autre exemple, la conférence de Mgr Jean-Baptiste Cazet (1827-1918), vicaire apostolique, le 25 février 1886, présentée en ces termes par le président : « Par ses missionnaires, par ses explorateurs, par ses communications, Lyon contribue, en effet, dans le monde entier, et dans une très grande proportion, aux progrès de la civilisation religieuse et économique. Personne n'ignore ici qu'en travaillant au développement de l'une, on aide en même temps à la marche en avant de l'autre. » (*Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1886-1887, p. 113). Mgr Cazet « déclare tout d'abord qu'il n'entrera ni dans une discussion politique, ni dans une discussion religieuse, et qu'il se contentera de donner des détails sur les mœurs des indigènes de cette île [Madagascar], si riche au point de vue agricole et minéralogique. » Il termine sa conférence ainsi : « Le meilleur moyen de développer à Madagascar l'influence française [...] c'est de favoriser la propagation de la religion catholique et l'enseignement de la langue française ; on a pu constater, en effet, que, pendant la dernière guerre, les parlementaires hovas n'étaient autres que d'anciens élèves des Pères. » (*ibidem*, pp. 113 & 116). Revoir plus haut pour la part de la religion à Lyon.

¹ *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1891-1892, p. 386.

² Par exemple, secrétaire-adjoint de 1893 à 1902.

³ Voir, par exemple, Valérien Groffier, « Explorations et travaux géographiques des missionnaires en 1883 et en 1884 » (*Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1884-1885, pp. 449-505) : « Bien que ces vaillants ouvriers soient chargés d'une mission spéciale supérieure à toute mission purement scientifique, ils ne laissent pas de contribuer au progrès des connaissances humaines, dans la mesure compatible avec l'accomplissement de leur mandat divin. La civilisation a des agents mieux familiarisés avec les rubriques de la science ; elle n'en a pas de plus dévoués, de plus persévérants, de plus désintéressés, de plus utiles ». Mais, plus loin : « Pourtant bien des personnes, fort au courant d'ailleurs du mouvement de la géographie, ignorent totalement l'appoint incessamment apporté à cette science par les missionnaires [...]. Ces préventions sont regrettables... » Voir aussi *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1886-1887, pp. 257 & suiv., 1887-1888, pp. 137 & suiv., 1891-1892, pp. 336 & suiv., etc.

⁴ Publiée dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1893-1894, pp. 522-550.

⁵ *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1887-1888, pp. 137-138.

1903 une *France au dehors. Les Missions catholiques françaises au XIXe siècle*, en six volumes de plus de 500 pages. En introduction à cette conférence **1**, le *Bulletin lyonnais* **2** proclame :

« À la fondation de la Société de Géographie de Lyon, on comptait beaucoup comme source de renseignements sur les missionnaires, sur les officiers, et enfin sur les explorateurs, dont notre ville est un foyer de diffusion. Cet aliment ne nous a pas manqué, et le compte rendu annuel en fait foi. Cette année nous avons voulu entendre la parole d'un autre conférencier qui passât la revue de ces travaux avec des vues un peu différentes. C'est le travail que nous présentons à nos lecteurs.

L'œuvre missionnaire est surtout importante en matière coloniale : livrée à ses seules ressources, l'âme humaine a souvent plus grand besoin que dans la métropole de l'appui de ce qui vient d'en haut. Il était donc intéressant de voir les entreprises de colonisation jugées par un homme de Dieu. »

Comme l'écrivit avec une fausse ingénuité — car c'est un pavé dans la mare républicaine — le compte rendu de la conférence : « Il ne faudrait pas cependant croire que nos missionnaires consentent bénévolement à abdiquer leur nationalité et leurs devoirs de patriotisme » ! Bien entendu, les portraits dressés par les géographes lyonnais des missionnaires dénotent les liens personnels et la sympathie existant profondément. Le 5 décembre 1898, par exemple, les premiers avaient

« le plaisir de voir et d'entendre Mgr Streicher, vicaire apostolique du Nyanza septentrional. Jeune encore, d'une figure énergique et intelligente, cet ardent missionnaire porte sur la robe des pères blancs la croix pastorale, digne récompense d'un long et laborieux apostolat dans les rudes contrées de l'Est africain. Ce n'est pas sans de longues fatigues qu'on peut arriver de France à son siège épiscopal et il ne faut pas moins de trois mois pour aller de Marseille à la partie Sud du Lac Victoria-Nyanza. » **3**

Le grand rôle joué par la mission catholique à la Société de Géographie de Lyon provoqua d'ailleurs une crise précoce, en novembre 1878, des anticléricaux protestant contre son caractère excessif. On est en 1878, la même année donc que l'affaire de Bergerac, et ce n'est pas un hasard : l'époque voit les républicains en passe de prendre réellement le pouvoir aux conservateurs. Des élections internes, pour le renouvellement du bureau, tranchèrent le débat en faveur du *statu quo*, et alors la municipalité républicaine, en représailles, cessa ses subventions **4**.

Ces finalités et modalités d'un mécénat très consensuel ont d'autres implications. Les Sociétés de Géographie, ainsi, sont encore plus sollicitées qu'autrefois la seule Société parisienne par les demandes d'une aide multiforme. Le

1 Titre complet : « les travaux scientifiques des Missionnaires et les services rendus à la France ».

2 *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1901-1902, p. 146.

3 Docteur Édouard Chappet (1825-1922 (vice-président depuis 1891, il sera président à partir de 1901), dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1899-1900, p. 103.

4 *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1884-1885, pp. 55-56. Revoir mes pages 355-357.

colis 17 des archives de la Société de Géographie de Paris contient des dizaines de demandes de renseignements sur l'outre-mer, d'appui, de recommandations, d'aides diverses pour « aller coloniser ». E.Vidon, de Grenoble, qui se dit pharmacien, mais écrit sur un papier à en-tête qui le fait successeur de Bajat, « atelier d'Encadrements en tous genres » (*sic*), expose ainsi, sans grande ponctuation mais avec un certain mystère, son cas le 22 septembre 1884 :

« Je viens Monsieur de céder mon fond de commerce pour la réalisation d'un projet auquel je travaille depuis près de vingt ans. À l'époque de la formation de la mission de Brazza, je m'étais adressé au ministre de la Marine qui me fit répondre par l'intermédiaire de M. Marion député de l'Isère que j'avais dépassé l'âge (30 ans) pour être admis et que ma demande serait ultérieurement prise en considération. Depuis nous avons à trois (qui signons cette lettre) pris l'initiative d'une société formée de six membres pour l'exploitation sur le Haut Congo ou Congo supérieur comme l'appelle Louis Jacolliot de la chasse à l'hippopotame, de l'agriculture, et enfin du troc avec les indigènes.

Notre société n'a que de modestes ressources, environ 10 000 francs. Nous demanderions donc à votre généreuse société de nous procurer sur ces contrées des renseignements précis et des cartes géographiques que nous ne trouvons nulle part. Nous lui demanderions en outre de nous aider effectivement soit pécuniairement soit en nous faisant obtenir du gouvernement notre passage à prix réduit, de la poudre et des armes, ce qui nous permettrait de consacrer notre argent aux produits des échanges. [...] nous sommes] disposés à partir avant la seconde quinzaine d'octobre. [...] Chacun de nous possède un corps de métier, pour moi je suis pharmacien et pense obtenir de la société de pharmacie de Grenoble trousse, médicaments et produits chimiques nécessaires à l'entreprise. [...] Un N.B. :] Pour différentes causes de famille, nous vous prions de ne donner aucune publicité à cette affaire. » ¹

Un autre, dont la signature est illisible, est le 4 février 1887, plus général et précis à la fois :

« Ayant l'intention bien arrêtée de quitter la France pour aller coloniser je vous serais obligé, Monsieur, de me donner des renseignements sur la République de Liberia, pays qui m'a été recommandé par un de mes amis, renseignements portant sur la température, le climat, les habitudes, etc. ainsi que votre avis sur les contrées qui seraient les plus aptes à être colonisées. »

L'année suivante (29 octobre 1888), un certain Birgly (?), de Mulhouse, est plein d'ambitions et d'illusions, alors qu'il ne dispose que de 1 200 francs :

« Je désirerais donc aller dans un pays lointain chercher ce que je ne trouve pas ici, c'est-à-dire une petite fortune de 100 000 francs... »

et la suite de sa lettre est assez incohérente ! Le 18 mars 1894, Marchel, avec une orthographe incertaine, sollicite un passage gratuit :

¹ Louis Jacolliot (1837-1890) est l'auteur de très nombreux ouvrages à succès consacrés à l'Afrique noire, à l'Extrême-Orient et à l'Inde. Voir N.Broc, *Dictionnaire illustré des explorateurs français du XIXe siècle*, CTHS, 1988-1999, 4 vol.

« Étant dans l'intention de me rendre à la Guyane pour coloniser je m'adresse à vous afin d'avoir les renseignements nécessaire (*sic*) pour obtenir le passage gratuit. [...]J'ai depuis deux ans] étudié sérieusement tous (*sic*) ce qui concerne la Guyane... »

Les conscrits ne sont pas en reste, comme le maréchal des logis Carter (?) qui écrit de Tunis le 11 juin 1888 :

« Ayant appris que la Société de Géographie se mettait à la disposition des jeunes gens désirant trouver un emploi aux colonies, j'ai l'honneur de venir solliciter de votre bienveillance de vouloir bien me faire connaître les démarches que je dois faire à cet effet. Libérable du service militaire au mois d'octobre je ne crois pas m'y prendre trop d'avance... »

Un certain Marx cherche le 29 janvier 1895 un compagnon pour la création de plantations de caféiers, qu'il « considère comme étant très favorable en ce moment. » Walter Volz, jeune homme de 19 ans, demande le 16 février 1895 :

« De quelle manière est-ce que je pourrais trouver l'occasion de prendre part à une expédition scientifique pour but de recherches zoologiques dans un continent étranger ? Je vous donne aussi quelques détails de moi-même. »

Exception, notable, ce Walter Volz devait laisser un nom dans l'étude scientifique des amphibiens de Sumatra. À Bordeaux, les contacts sont noués très tôt puisque dès le 2 octobre 1874 — soit avant même la naissance officielle qui n'intervient que le 21 novembre — Victor Largeau (1842-1897) écrit « à M. le Président et à MM. les Membres de la Société de Géographie commerciale à Bordeaux », faisant appel à leur générosité. Il a écrit à plusieurs chambres de commerce et sera subventionné par celle de Philippeville. Il fera des explorations en Algérie et au Sahara et se reconvertira dans l'administration coloniale en 1881. Parmi les demandes d'aide adressées à la même Société, arrive le 11 août 1875 une lettre d'un nommé J.Populus (?), concernant un projet de colonisation dans « l'Archipel Indien » :

« Des revers de fortune ont frappé ma famille depuis quelque temps, aussi suis-je décidé à m'exiler dans un pays lointain et à force de travail et de persévérance, et avec votre protection, j'espère arriver à me faire une certaine position [...] »

Démontrant l'impact des Sociétés et celui de l'exotisme colonial dans la société englobante, la plupart du temps d'humble origine, parfois émanant d'illuminés ou de grands naïfs, ces demandes ¹ forment un intéressant fatras qu'on ne pouvait pas négliger en bloc sans danger : le 8 août 1888, Casimir Maistre, alors dans sa 21^e année et futur grand explorateur de Madagascar (1888-1890) et de l'Afrique centrale (1892-1894), demanda qu'on le mette « en relation avec un

¹ Henri Brunshwig a présenté d'après les Archives nationales (section outre-mer) dans *Noirs et Blancs dans l'Afrique noire française, ou comment le colonisé devient colonisateur (1870-1914)*, Flammarion, 1982, 244 p., pp. 28-39, quelques exemples de candidatures adressées au ministère des Colonies.

explorateur, M. de Brazza par exemple » 1... Ce Rastignac de l'exploration, qui avait adhéré à 18 ans à la Société, dont il sera toujours membre en 1939, était plein de droiture, car il ajoutait spontanément son inexpérience 2.

Ces finalités et ces modalités ont deux implications psychologiques. La première est que les Sociétés de Géographie cherchèrent, et réussirent, à être toujours impartiales dans les cas de rivalités, même fortuites, et quelles que fussent les nationalités des explorateurs en cause : jamais, à cet égard, de germanophobie ni d'anglophobie 3. Elles contribuèrent à bien renseigner sur les explorations britanniques les lecteurs francophones, bien mieux informés, remarque Robert Cornevin (1919-1988) 4, que ne l'étaient les lecteurs anglophones sur les explorations françaises. Enfin, et c'est la seconde implication psychologique, s'édifia, de manière bien plus nette qu'auparavant, un véritable Panthéon de l'exploration. La mort du très populaire Livingstone, jusque là suivi presque pas à pas — car les nouvelles le concernant furent extrêmement nombreuses — fut plusieurs fois annoncée à tort ; la vraie nouvelle émut profondément les Sociétés de Géographie ; celle de Paris lui consacra par la plume de Henri Duveyrier une copieuse notice nécrologique 5 et le fit entrer dans son « Panthéon ». Elles ne pouvaient bien sûr deviner que le centenaire de sa mort allait — ô horreur ! — susciter en 1973-1974 une remise en question du héros et de l'homme qui se cachait derrière son mythe 6.

Henri Duveyrier, nommé à l'instant, fut le premier explorateur à présider (en 1882) la Commission centrale de la Société de Géographie de Paris : il avait été auparavant secrétaire, à 25 ans seulement 7, du bureau de la Société, et de 1873 à 1877 secrétaire adjoint de la Commission centrale chargé de la rédaction du *Bulletin* 8. Par la suite, il devint vice-président de la Société (en 1883) et fut à nouveau

1 « J'aurai l'intention aussitôt mon volontariat terminé, c'est-à-dire vers le mois de janvier, d'entrer dans une mission d'exploration en Afrique, et je viens vous demander si vous ne pourriez faciliter mes projets, c'est-à-dire me mettre en relation avec un explorateur, M. de Brazza par exemple. »

2 « Je vous avouerai franchement que je n'ai aucune expérience sur ces sortes de voyages, mais je crois qu'avec les études que j'ai faites et de la bonne volonté, je pourrai être utile à celui qui voudrait bien me prendre avec lui... »

3 On songe, bien sûr, à Stanley-Brazza.

4 *Histoire de l'Afrique*, tome II, *L'Afrique précoloniale...*, Payot, 1966, 638 p., pp. 476-478.

5 *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1874, pp. 291-308.

6 Les deux ouvrages clés de Tim Jeal, *Livingstone*, Londres, 1973, XIV+427 p. (biographie décapante et fondamentale, rééditée en 2013) et Judith Listowel, *The Other Livingstone. For the first time the story can be told of four men who played a crucial part in David Livingstone's discoveries...*, Lewes-Londres, Julian Friedmann, 1974, 292 p. (pour le Hongrois Laszlo Magyar et les voyageurs « oblitérés » par Livingstone) ont montré un personnage de piètre envergure personnelle, moralement douteux, très habile à utiliser la Royal Geographical Society comme caisse de résonance et à dénigrer tous les autres explorateurs africains « concurrents » (le Hongrois Magyar, le Portugais Silva Porto, par exemple) et ont souligné combien s'établit une véritable connivence avec un autre ambitieux, d'origine britannique et naturalisé américain : Stanley.

7 En conséquence, il a été évoqué à de nombreuses reprises.

8 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1873, p. 173. Il était entré à 22 ans seulement à la Société.

vice-président de la Commission centrale en 1891 (il l'avait été en 1878). Fils du saint-simonien Charles Duveyrier, il était lié d'amitié avec Charles Maunoir ¹, en compagnie duquel il succéda à Louis Vivien de Saint-Martin à la direction de *L'Année géographique* ² ; il était également l'ami de Faidherbe ³, qui lui obtint la Légion d'honneur ⁴. Le 25 avril 1892, Duveyrier se suicida dans sa maison de Sèvres ⁵ : dans son ouvrage *Les Touaregs du Nord*, qui fut « le bréviaire de tous ceux qui, après lui, reçurent l'appel du Sahara », il avait montré « le tempérament chevaleresque des Touaregs », or, il y eut « une longue suite de meurtres commis par ces derniers sur les explorateurs ou membres des missions qui s'engagèrent dans les solitudes sahariennes » et beaucoup imputèrent ces morts à Duveyrier, qui ne put le supporter ⁶. Henri Duveyrier présida donc la Commission centrale : le rôle était exceptionnel pour un explorateur ; beaucoup plus couramment, ses collègues ou rivaux étaient honorés d'un poste de scrutateur au bureau de la Société, la plupart du temps juste après leur retour de mission.

Naturellement, les critères scientifiques manquaient pour distinguer vraiment le véritable explorateur de l'amateur — le terme même de *voyageur*, toujours employé, est à cet égard significatif — et les Sociétés de Géographie continuèrent de faire leurs les deux, même si leur échappèrent parfois d'alambiquées mais innocentes remarques comme celles-ci, lors de la mort d'Alphonse de Montherot, membre depuis 1882 : « Monsieur de Montherot n'était pas un voyageur dans la partie scientifique du terme, mais il avait toujours profité de ses voyages pour en rapporter des photos effectuées par lui-même » ⁷. Il faut dire que Montherot avait fait en mourant un legs à la Société de Géographie, qui permit à celle-ci de fonder un prix ⁸ ! Ce personnage, au demeurant de peu d'importance directe dans l'histoire de l'exploration, mais aussi celui du prince d'Arenberg ⁹, reconduisent devant le deuxième problème fondamental du mécénat : celui n'incite-t-il pas les

1 H.Malo, *À l'enseigne de la petite vache. Souvenirs, gestes et figures d'explorateurs*, Paris, Éditions de la Nouvelle France, 1946, 254 p. (réédition Elytis, 2009, 173 p.), chapitre IX.

2 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1878, p. 285.

3 Voir plus haut.

4 R.Pottier, *Un prince saharien méconnu. Henri Duveyrier*, Plon, 1938, XI+249 p., qui confirme ce qui précède.

5 H.Malo, *À l'enseigne de la petite vache. Souvenirs, gestes et figures d'explorateurs*, Paris, Éditions de la Nouvelle France, 1946, 254 p. (réédition Elytis, 2009, 173 p.), chapitre IX, & *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1878, p. 285.

6 R.Brunon, « La découverte du Hoggar et le combat de Tit. Mars-avril 1902 », dans *Le Sahara. Rapports et contacts humains*, 7e Colloque d'histoire d'Aix-en-Provence, Aix, 1967, 260 p., pp. 326-327. Duveyrier est cité à plusieurs reprises par Jules Verne, par exemple à propos de la confrérie des Sénoussistes, dans *Mathias Sandorf*. Pour aller plus loin au sujet du Sahara, un géographe, M.Roux, *Le désert de sable. Le Sahara dans l'imaginaire des Français (1900-1994)*, L'Harmattan, 1996, 204 p.

7 *Comptes rendus des séances...*, 1888, p. 89.

8 Une médaille d'or. Premier titulaire (en 1890) : Édouard-Alfred Martel (Société de Géographie, *Notice sur la Société de Géographie, fondée en 1821, reconnue d'utilité publique en 1827*, Paris, 1900, 71 p., p. 57).

9 Voir plus haut.

Sociétés de Géographie à être aristocratiques, et pour la Société parisienne à le redevenir, comme elle l'était lors de sa fondation ?

LES ARISTOCRATES

À l'évidence, on respire dans les Sociétés de Géographie un parfum noble qui ne peut tromper. Les noms à particule sont toujours nombreux dans les listes parisiennes et leur fréquence relative ne diminue nullement entre 1864 et la fin des années 1880 : 14,4 % à la fin de 1869, 17,7 % à la fin de 1879. Cette présence restera d'ailleurs fixe : il y aura encore 15,8 % de noms à particule en 1913. En province, leur place est plus faible, mais en accroissement constant, à Marseille tout au moins. La Société de Géographie commerciale de Paris représente, curieusement, un cas intermédiaire au sein de ce mouvement social, avec 9,3 % de noms à particule en 1886 (1). Toutefois, ces noms à particule sont moins sûrement aristocratiques qu'au cours des décennies précédentes : la particule usurpée, on le sait, fleurit sous la Troisième République, prétention nobiliaire intéressante à considérer d'ailleurs (2). Les phénomènes numériques sont similaires en ce qui concerne les occurrences de nobles définis sans ambiguïté par leur « état ». Plus sûrs, ces nobles dotés d'un titre sont quand même fort nombreux ; phénomène d'époque, ils tentent parfois de se dissimuler dans les listes sous l'appellation de « rentier », ou, surtout, de « propriétaire », de sorte que les pourcentages sont à majorer légèrement. En tout cas, ils sont un peu inférieurs à la part prise par les nobles dans l'historiographie d'après Charles-Olivier Carbonell (3) : 15 % d'aristocrates et plus de 20 % de noms à particule parmi les historiens entre 1866 et 1875, ce qui s'explique certainement parce que le noble est « plus curieux des choses du passé, dont il tire gloire et nostalgie, que de celles du présent » 4. Chacun sait ou soupçonne de façon impressionniste que les nobles jouèrent un rôle important dans les associations de la Troisième République, mais on souhaiterait voir chiffrer cette proportion par des études précises, de manière à savoir comment se situent les Sociétés de Géographie. Il est sûr, en tout cas, que beaucoup de Sociétés, savantes ou sportives, finissent par rebuter l'aristocratie, je l'ai vérifié jadis pour les associations d' « alpinistes ».

On n'a que des renseignements très lacunaires sur les domiciles, ce qui interdit malheureusement toute généralisation 5 ; un phénomène de mode joue incontestablement — typique est l'entrée en 1904 de Boni de Castellane (1867-1932) 6,

1 On trouvera en **annexe P** des tableaux concernant huit Sociétés. Ils intègrent aussi les pourcentages de nobles.

2 Cf. L.Girard, A.Prost & R.Gossez, *Les conseillers généraux en 1870*, Paris, 1967 : « le bourgeois qui fait suivre son patronyme d'une particule et d'un nom de lieu adopte plus sûrement les opinions et les modes de vie de la noblesse qu'un aristocrate de veille souche, qui n'a pas besoin de se conformer aux règles tacites de la bonne société pour y être admis. »

3 Ch.-O.Carbonell, *Histoire et historiens. Une mutation idéologique des historiens français. 1865-1885*, Thèse, Privat, 1976, 605 p., pp. 226-250.

4 *Ibid.*, p. 231.

5 Est-il parisien ou provincial le baron Robert Lejeune, petit-fils du général baron Louis-François Lejeune, peintre de l'Empire, qui entre à 18 ans, en 1879 à la Société de Géographie de Paris ? Mort en 1943.

à Paris, bien entendu — , et on retrouve la relative précarité de la présence de l'*establishment* politique évoquée plus haut. Mais d'une part ce phénomène de mode affecte une longue période et d'autre part au temps de la « course au clocher » on aura des cas d'aristocrates qui seront de véritables explorateurs, comme le comte Maurice de Périgny (1877-1935), scrutateur du bureau de 1911 (1) ou le comte Jacques de Rohan-Chabot (1889-1958), d'une famille de vieille noblesse, qui entrera en 1912, soit avant une mission d'exploration dans le Sud-Est de l'Angola. C'est un phénomène de Jockey-Club, mais partiellement, on le remarque. Le vrai Jockey continue, avec une cotisation en gros décuple de celle de la Société de Géographie de Paris 2, à incarner le prestige social, mais sous la Troisième République, à cause de son splendide isolement légitimiste, il perd de son influence 3, quoique voyant ses effectifs augmenter 4, et son prestige est atteint par la concurrence de l'Automobile Club, fondé en 1895 (5), et du Grand Cercle 6. Trait caractéristique, qui l'oppose aux Sociétés de Géographie : quinze vieilles familles rassemblent un dixième de ses membres 7.

En géographie, pour les nobles aussi, les adhésions collectives, par véritables « fournées », sont assez fréquentes. À l'assemblée générale du 19 décembre 1879 sont présentés, par les barons Reille 8 et de Saint-Joseph, le vicomte Francis de Chabrol de Chaméane, le comte Fernand de la Sizeranne (1835-1910), le marquis de Tilière et Oscar de Kainlis, en compagnie d'un certain Follet 9. Un mois plus tard, le même Reille et Maunoir parrainent les admissions du vicomte de Galard, du marquis de Canolle et du baron Nicolas Martin du Nord (1790-1847) 10. On n'oubliera pas que

⁶ B. de Castellane (1867-1932), *Comment j'ai découvert l'Amérique*, G. Crès et Cie, 1924, et *L'Art d'être pauvre*, *idem*, 1925, réédition sous le titre *Mémoires*, Perrin, 1986, 2015. Sur lui : É. Mension-Rigau, *Boni de Castellane*, Perrin, 2008, réédition en « Tempus », 2016, 430 p.

1 Entré en 1904, toujours membre en 1913.

2 350 F avant 1885, 400 F après, somme à laquelle il faut ajouter 100 F de cotisation à la Société d'Encouragement et le droit d'entrée (1 000 F jusqu'en 1878, 1 500 F après), soit 40 puis 60 fois plus que pour les géographes de Paris ! (J.-A. Roy, *Histoire du Jockey-Club de Paris*, Marcel Rivière, 1958, 154 p., *passim*).

3 *Ibid.*, chapitres VI à VIII.

4 670 membres en 1863, 787 en 1879, 957 en 1900, 1 014 en 1914 (*Ibid.*, pp. 97 & 141).

5 En 1894, à l'occasion de la course Paris-Rouen qui avait vu la victoire d'une De Dion-Bouton, le comte Jules-Albert de Dion (1856-1946) rencontra le baron Étienne de Zuylen de Nyevelt (1860-1934), autre passionné d'automobile, et les deux hommes décidèrent de fonder un club automobile sur le modèle du Jockey : l'Automobile-Club de France naquit le 12 novembre 1895. Le comte de Dion, qui fournit une partie des capitaux du *Vélo* était un nationaliste farouche, qui conspuait Loubet à Auteuil en 1899. Il fut élu en 1902 député nationaliste de Loire-Inférieure. Il y a un véritable engouement de l'aristocratie pour la technique ; très vite d'ailleurs l'automobile fut à ses yeux concurrencée par l'avion.

6 J.-A. Roy, *Histoire du Jockey-Club de Paris*, *op. cit.*, p. 104.

7 *Ibid.*, p. 101.

8 Voir plus haut.

9 *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1879, p. 583.

10 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1880, p. 186. Autre exemple : en 1868, le comte de Lorge, le marquis de Paris, le comte de Paris, le marquis de Piolenc. Le comte de Paris négligera de renouveler le paiement de sa cotisation puisqu'on le voit adhérer à nouveau à l'exacte veille de la Commune.

la recherche des responsabilités m'a fait placer cette période sous le patronage certes d'un employé, dont je viens de rappeler le nom, mais aussi du marquis Chasseloup-Laubat. D'autres portraits complètent la galerie des nobles « en Géographie ».

D'assez nombreux membres de la famille d'Orléans figurent dans les listes de la Société de Géographie de Paris ; le comte de Paris lui-même, Louis-Philippe d'Orléans, fils aîné du duc d'Orléans et chef de la Maison lors de la Fusion, est admis à la séance du 17 mars 1871, au cours de laquelle un membre fait remarquer qu'aux États-Unis il s'est livré « à de sérieuses études scientifiques, et particulièrement sur la géographie et l'ethnographie. Le comte de Paris lui paraît être non seulement un ami de la science, mais un véritable savant. » ¹ Son frère cadet, Robert duc de Chartres (1840-1910), marié lui aussi à sa cousine germaine, et qui avait servi en 1870-1871 sous le nom de Robert le Fort, adhérera à la Société de Géographie en 1896, soit quelque temps après la première réception solennelle de son explorateur de fils aîné Henri. Ce dernier (1867-1901), à ne pas confondre avec le duc d'Aumale qui portait le même prénom, doté d'une réelle curiosité scientifique, entreprit tout jeune de grands voyages d'exploration en Asie centrale, en Afrique orientale, en Éthiopie et en Annam ; il mena sa plus belle expédition avec Gabriel Bonvalot, de la Sibérie au Tonkin à travers le Tibet, en 1891 (²). Elle lui valut une réception par la Société dans le *Bulletin* de laquelle il avait publié une relation de sa traversée du Tibet ³. Une médaille d'or, l'entrée dans plusieurs Sociétés savantes, des publications, un nouveau voyage d'exploration en Asie, récompensé par une nouvelle réception solennelle en 1896 et un secrétariat au bureau de la même année : il ne manque pas même un duel à cette noble carrière d'explorateur ⁴, qui mourra à Saigon ⁵.

Dernière figure aristocratique, la noble figure du père Charles de Foucauld. Beaucoup plus exactement, c'est le vicomte-officier de vingt-six ans qui adhère (en 1884), juste après sa très courageuse exploration de près de 3 000 km au

¹ Louis-Philippe, Albert, d'Orléans (1838-1894). Il est toujours membre au 31 décembre 1882. Remarquons (*cf.* note précédente) que son adhésion de 1871 est en fait une réadhesion.

² Voir plus haut et N.Broc, *Dictionnaire illustré des explorateurs français du XIXe siècle*, CTHS, 1988-1999, 4 vol., Tilly, « Gabriel Bonvalot (14 juillet 1853-9 décembre 1933) », *Acta Geographica*, n° 99, 1994/III, pp. 47-61, avec rectificatif dans le n°100, 1994/IV, p. 3, et notice dans J.-M.Mayeur & A.Schweitz, *Les parlementaires de la Seine sous la Troisième République*, Publications de la Sorbonne, 2001, tome II, 639 p., pp. 93-94. Et bien entendu G.Bonvalot, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu...*, Hachette, 1892, 507 p., réédition, Olizane, 2008, 505 p.

³ Voir *Bulletin de la Société de Géographie*, 1891, pp. 328-350 et un copieux dossier dans le colis n° 6 bis des archives.

⁴ Parce que sa relation de voyage en Abyssinie avait froissé les Italiens, il eut un duel avec le comte de Turin en 1897, relaté, notamment dans le « supplément illustré » du *Petit Journal* en date du 29 août 1897.

⁵ D'un abcès au foie, compliqué d'entérite. Voir notice nécrologique dans le *Bulletin de la Société de Géographie commerciale*, 1901, pp. 717-719 et Georges Poisson, *Cette curieuse famille d'Orléans*, Perrin, 1976, 510 p., p. 453.

Maroc, qui ressemble par certains points à celle de son antithèse sociale René Caillié, mais qui par beaucoup d'autres relève de l'« espionnage » et de la reconnaissance militaire. Cinq années plus tôt il avait demandé au baron Reille, cité il y a peu, de lui servir de parrain pour entrer à la Société de Géographie, mais le projet n'eut pas de suite. Six ans après son adhésion effective, c'est le même qui, conjointement d'ailleurs avec le vicomte Olivier de Bondy, présente un autre vicomte, Lionel de Bondy. Sa mission fut relatée dans les *Comptes rendus des séances...* de la Société de Géographie en 1887, sous le titre d'*Itinéraires au Maroc* ; en 1885, Duveyrier avait, en utilisant le manuscrit, donné un aperçu de *Reconnaissance au Maroc* à la Société. Le renseignement politique et stratégique n'est jamais absent des préoccupations de l'ancien officier et l'on a récemment parlé d'« agent secret » à son propos. La publication de *Reconnaissance...* autoriserait à ne pas lever les guillemets, mais une seconde partie (*Renseignements recueillis auprès des indigènes pendant le cours du voyage sur les bassins des Oueds Oum er Rebia, Dra, Sous, Zig et Alouis, et sur le Sahel*) ne fut pas imprimée et rendue publique. Il publia en 1888 de son exploration une relation intitulée *Reconnaissance au Maroc, journal de route*, rééditée en 1939 (1).

Par ses modalités, par la présence de nobles, le mécénat des Sociétés de Géographie est donc à parfum aristocratique, conscient et inconscient à la fois. Il pose évidemment le problème de l'importance des finances des Sociétés, Sociétés savantes qui méprisent l'argent mais souhaitent l'utiliser. Les chiffres font apparaître des caisses qui sont à moitié vides ou à demi pleines selon le point de vue où l'on se place : insuffisamment garnies car l'on manque de fonds pour subventionner les explorations, bien alimentées au regard de ce qu'est la pauvreté générale des associations intellectuelles du XIXe siècle. Les Sociétés de Géographie sont-elles des puissances financières ?

1 Il était aussi membre de la Société de Géographie commerciale. Les *Renseignements recueillis...* sont en microfilm aux Archives nationales (30 Mi 1). Jacques Frémeaux et Daniel Nordmann (« La *Reconnaissance au Maroc* de Charles de Foucauld », dans le Colloque de l'ENS *Sciences de l'homme et conquête coloniale. Constitution et usages des sciences humaines en Afrique (XIXe-XXe siècles)* (1977), Presses de l'ENS, 1980, 250 p.) n'envisagent que le contenu ethnographique de la *Reconnaissance...* Sa notice dans *Hommes et Destins, dictionnaire biographique d'Outre-Mer*, n° 2 de la nouvelle série des Travaux et Mémoires de l'Académie des Sciences d'Outre-Mer, 6 tomes dont l'un en deux vol., Paris, 1975-1986, tome II, pp. 310-321, est très décevante. Meilleure est celle de R. Lebel, *Les voyageurs français du Maroc. L'exotisme marocain dans la littérature du voyage*, Paris, Librairie coloniale et orientale, 1936, 406 p., pp. 187-204. Voir sa lettre de Royan du 12 septembre 1879, qui se trouve quand même dans les archives de la Société de Géographie (cote 3826 du colis n° 27) et *Comptes rendus des séances...*, 1888, p. 428. Les de Bondy étaient des cousins (cf. *La Géographie*, mars 1939, pages de titre). Signalons qu'Olivier de Bondy était le mari d'une cousine de Charles de Foucauld, Marie, qu'il avait aimée... (voir le chapitre V de Marguerite Castillon du Perron, *Charles de Foucauld*, Grasset, 1982, 521 p., par ailleurs peu éclairant, pour mon propos tout au moins). Au témoignage de Louis Massignon, cité dans Ch.-A. Julien, *Le Maroc face aux impérialismes (1415-1956)*, Paris, Éditions J.A., 1978, 550 p., p. 158, de Foucauld a joué un rôle dans l'exploitation du « berbérisme » au Maroc. Je signale enfin un article (qui n'a utilisé ni le *Bulletin de la Société de Géographie* ni les archives de la Société...) : Bénédicte Durand, « Charles de Foucauld, géographe », *Acta Geographica*, 1991/IV, pp. 38-48. La *Reconnaissance...* a été rééditée chez L'Harmattan, dans la collection « Les introuvables », en 1998, 240 p.

LES MOYENS DU MECENAT

Après 1864 les comptes financiers de la Société de Géographie de Paris montrent un très fort accroissement des recettes — avec un maximum de 90 000 francs en 1881) — , lié bien sûr à un gonflement des effectifs, donc des cotisations (toujours de 36 francs par an)¹. Ils montrent une augmentation parallèle des dépenses (avec une pointe à 109 000 francs en 1882) et de l'encaisse disponible, avec 138 000 francs en 1881, alors qu'elle n'était que de 31 000 francs en 1864 (2). Un état récapitulatif des dépenses de la période presque séculaire 1821-1905 (3) montre que les frais généraux avaient absorbé 1 600 000 francs, les publications 1 100 000 francs, ce qui ne laissait de disponibles que 800 000 francs pour les subventions aux voyages et les récompenses, soit moins du quart. Jusqu'en 1864, les recettes annuelles n'avaient jamais dépassé 20 000 francs et se tenaient la plupart du temps à hauteur de 10 000 ou 11 000 francs⁴. On est désormais très au-delà, comme le prouvent clairement les chiffres ci-dessus. Leur ampleur n'exclut pas la prudence de la gestion : très rares sont, comme en 1866, les dépassements de dépenses prévues au budget⁵, et les exercices et budgets sont toujours équilibrés et souvent assez largement positifs. Toutefois, la Société française reste loin de la Royal Geographical Society : 250 000 francs de revenus en 1879 d'après Donald Vernon Mc Kay⁶, 209 000 en 1894 (7).

L'essentiel des recettes vient des cotisations⁸ ; le meilleur des dépenses va aux frais généraux⁹ et aux frais de publications¹⁰ : pas de changement donc quant à la répartition, sauf sur un point. Il faut en effet payer les intérêts de l'emprunt contracté en 1878 pour la construction de l'immeuble du boulevard Saint-Germain¹¹, immeuble qui représente désormais, avec une valeur estimée à environ

1 Par contre, l'abonnement annuel à *La Géographie* représente nettement plus que l'ancien abonnement au *Bulletin* : 30 F à Paris, 32 F en province, 34 F à l'étranger.

2 Et encore était-ce déjà un record. *Comptes rendus des séances...*, 1883, pp. 420-421.

3 *La Géographie*, 1er sem. 1906, p. 400.

4 *Comptes rendus des séances...*, 1883, pp. 420-421. Voir mes tableaux *supra*.

5 D'un tiers en l'occurrence, ce qui provoque de passagères difficultés financières (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1866, pp. 494-501, 1er sem. 1867, p. 593).

6 Donald Vernon Mc Kay, « Colonialism in the French Geographical Movement. 1871-1881 », *Geographical Review*, XXXIII (1943), pp. 214-232.

7 D'après le *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1894, p. 467. Le capital placé représente 675 000 F et l'immeuble est estimé à 500 000 F, soit guère plus que celui du boulevard Saint-Germain.

8 73,2 % en 1878, 65,5 % en 1879, 71,3 % en 1887, etc.

9 32,2 % en 1887, 50 % en 1905, etc.

10 27,6 % en 1887, 28,6 % en 1905, etc.

11 Encore 18,4 % en 1887 (*Comptes rendus des séances...*, 1888, p. 194), 19,3 % en 1899 (*La Géographie*, 2e sem. 1900, p. 73).

400 000 francs, presque la moitié de l'actif. Conséquence très importante, mais pas neuve, de ceci : l'impossibilité de financer directement et largement l'exploration ¹.

En province, la situation n'est pas tout à fait identique. D'abord les cotisations sont moins élevées puisque de 10 francs le plus souvent, celles de 15 francs (Lille) ², 20 francs (Lyon) et 25 francs (Marseille) étant des exceptions. À l'étranger, d'ailleurs, les cotisations sont assez souvent plus faibles qu'à la Société de Géographie de Paris : 9 francs à Vienne (5 florins), 33 francs à Berlin (30 marks) ³, par exemple. Ensuite, en province il n'y a pas toujours de droit d'entrée ⁴, les municipalités subventionnent de manière importante ⁵, de même qu'un conseil général ici, une chambre de commerce ou des sociétés privées là ⁶. Malgré tout, et c'est la principale différence avec Paris, les budgets sont limités ⁷.

Il faut insister sur la construction de l'hôtel de la Société de Géographie de Paris, qui fut grosse de conséquences pour le budget et le prestige social de la Société. L'immeuble, commencé en mars 1877 et inauguré solennellement le 2 septembre 1878, coûta au total 438 832,53 F (dont 137 994 F pour le terrain), soit six fois les recettes de l'année 1878, une somme qui ne put être payée que par l'émission d'un emprunt obligataire sur 54 ans de 300 000 F, la vente de titres appartenant à la Société (97 000 F), et accessoirement une ponction sur le budget annuel ordinaire (41 000 F) ⁸. Cette construction avait été rendue nécessaire et possible par l'augmentation du nombre des membres et une longue et lassante errance locative dans le « village » de Saint-Germain-des-Prés, à proximité de l'Institut, gyrovagisme de toute façon insuffisant puisque depuis 1874 l'augmentation du nombre des membres assistant aux séances obligeait à tenir les réunions de quinzaine à la Société

¹ Voir plus haut.

² Elle est annoncée à 10 francs, mais il faut verser 5 F supplémentaires si l'on veut bénéficier de la bibliothèque... Elle n'est que de 10 F pour les membres de l'enseignement primaire et les employés. Sur la Société de Géographie de Lille et l'Union géographique du Nord de la France, une thèse récente : Anthony Darthoit, *Sociabilités et imaginaires coloniaux dans le Nord de 1880 à 1918*, thèse sous la direction de Jean-François Chanet et d'Isabelle Surun, soutenue à l'Université de Lille 3 en 2014, disponible en pdf, 242 p.

³ Plus un droit d'entrée de 15 marks. Mais pour ceux qui résident hors de Berlin, la cotisation est réduite de moitié.

⁴ 10 F à Lyon, mais à partir de 1883 seulement (*Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1881-1883, procès-verbaux, p. 7).

⁵ Dès 1878, la Société de Géographie de Marseille reçoit 2 000 F par an, et d'autre part 400 F du ministère de l'Instruction publique (*Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1878, p. 385).

⁶ Exemple de Marseille en 1896 (*Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1897, p. 119) : conseil municipal : 2 000 F, conseil général : 1 200 F, chambre de commerce : 1 000 F, 11 sociétés privées : 1 050 F, soit un total de 5 250 F, sur un ensemble de recettes de 13 100 F. Les subventions représentent donc 40 % des recettes.

⁷ 26 000 F à Marseille en 1879, 15 000 F en 1882, même somme en 1904. Les finances sont étranglées pour une seconde raison à l'Union géographique du Nord : les Sociétés de Géographie membres tardent à régler leur participation financière (très nombreux témoignages dans le *Bulletin de l'Union géographique du Nord de la France*).

⁸ *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1877, p. 546, 2e sem. 1878, p. 274 & 1er sem. 1880, p. 473.

d'Encouragement (44, rue de Rennes), errance et location devenues anachroniques car la Ville de Paris aliénait des parcelles, reliquat des expropriations dues au percement du boulevard Saint-Germain ¹. Mûrie d'abord en « séance administrative », c'est-à-dire restreinte, puis débattue en public pour la première fois le 21 mars 1877, l'architecture ² fut celle d'un hôtel particulier conciliant le solennel et le pratique, le symbolique aussi : l'entrée accueille le visiteur ou le membre avec un globe et deux fausses cariatides allégoriques, représentant, l'une le « voyage à pied », l'autre le « voyage par mer », robustes et courageux — *cf.* la pagaie représentée ! — symboles conformes à l'art académique du temps. La Société de Géographie de Paris put d'ailleurs s'assurer quelques rentrées d'argent en louant ses salles ³, fort pratiques, et il faut souligner combien trop d'ouvrages sont peu attentifs à distinguer les conférences prononcées *devant* la Société de Géographie de celles qui eurent lieu dans ses *locaux*.

Le mécénat fut donc à la mesure des moyens, sinon des désirs secrets, c'est-à-dire modeste directement, assez influent indirectement, puisque les Sociétés de Géographie réussirent à faire se mouvoir dans un sens favorable le pouvoir politique. La République, au sens large, suit une Société de Géographie de Paris qui s'installe chez elle en 1878 et protège l'humble explorateur ainsi campé par Chasseloup-Laubat ⁴ :

« C'est, Messieurs, un touchant spectacle que celui d'un homme sans protection, presque sans ressources, qui, après avoir conçu un tel projet, s'en va seul frappant aux portes des administrations, des associations qu'il pense pouvoir lui être favorables, que ne rebute aucun mécompte et qui lutte ainsi jusqu'à ce qu'il puisse la faire adopter,

¹ Roger Blais, « Petite histoire d'un siège social », *Acta Geographica*, 1979, pp. 25-30, G.Joly, « Les localisations successives de la Société de Géographie », *Bulletin de liaison des membres de la Société de Géographie*, décembre 2008, pp. 17-21. Les adresses successives : 12 rue Taranne (1822-1827), 36 rue et passage Dauphine (1827-1833), 23 rue de l'Université (dans l'hôtel de Livry, 1833-1853), 3 rue Christine (1853-1878). D'après le *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1878, p. 346. Toutes ces rues se situent dans les environs du futur siège d'après 1878, la première a disparu, lors du percement du boulevard Saint-Germain. Elle est devenue en 1876 le côté impair du boulevard, entre le croisement avec la rue Saint-Benoît et le croisement avec la rue des Saints-Pères, en face donc du siège de la Société de Géographie après 1878...

² William Martin, ami et futur beau-frère de Charles Maunoir, contrôle l'architecte, Édouard Leudière. En 1906, soit pas même trente ans après la construction, il fallut étendre la bibliothèque : on eut recours à une solution fort originale, réalisant une nouvelle salle au-dessus de la grande salle des conférences du rez-de-chaussée : « Deux poutres métalliques d'environ 16 mètres furent lancées parallèlement à la façade de l'immeuble, prenant appui sur les murs mitoyens et bénéficiant des seuls appuis intermédiaires constitués par les deux colonnes situées de part et d'autre de l'estrade de la grande salle ; la bibliothèque est donc tout entière « suspendue » à cette structure par des poinçons métalliques évoquant les flèches pendantes qui soutiennent en leur milieu les entrants des charpentes de bois de tant de nefs d'églises romanes. Mais ces poinçons sont enfermés dans des colonnes carrées creuses permettant la ventilation de la salle de conférence, et ils n'ont de poteaux porteurs que l'apparence. » (R.Blais, « Petite histoire d'un siège social », *Acta Geographica*, 1979, pp. 25-30, p. 28).

³ Voir les tarifs dans les notices de 1900 et 1914 (Société de Géographie, *Notice sur la Société de Géographie, fondée en 1821, reconnue d'utilité publique en 1827*, Paris, 1900, 71 p., pp. 69-70 & Société de Géographie, *Notice sur la Société de Géographie, fondée en 1821, reconnue d'utilité publique en 1827*, Paris, 1914, 90 p., pp. 89-90).

⁴ *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1878, pp. 519-520.

pour l'idée à laquelle il consent à sacrifier sa position acquise, probablement son avenir, peut-être sa vie. »

Tout ceci tend à pérenniser une opposition déjà notée entre le « géographe », qui est presque toujours un homme de cabinet, comme les abbés Durand et Dinomé ¹, et le « voyageur » qui explore de par le monde.

Apolitiques — peu s'en faut — , neutres en matière de religion — assez peu s'en faut — , les Sociétés de Géographie sont donc dans le quart de siècle qui va de 1864 à la fin des années quatre-vingts des groupes de pression. En réalité, d'assez piètres groupes de pression, qui essaient d'agir sur le pouvoir par « petite Vache » interposée, de peser sur le pouvoir modestement et discrètement ². Mais pas vraiment pauvrement, car une certaine aisance financière permet d'être dans ses meubles et ses pierres de taille, au moins à Paris, et de jouer un rôle de mécène pseudo-aristocratique. Le « touchant spectacle » évoqué à l'instant par Chasseloup-Laubat, personnalité cardinale de ce quart de siècle, oppose intelligemment et clairement l'explorateur et l'homme de cabinet. Or, l'exploration est désormais liée à la colonisation : ce ralliement brutal à une exploration non désintéressée, à une géographie soucieuse de la vente de *cigarres*, négoce dont on se gaussait naguère, ne heurterait-il pas ces « intellectuels » avant la lettre qu'étaient les géographes de cabinet au temps de Maunoir et Chasseloup-Laubat, mais aussi de Garnier et Savorgnan de Brazza ?

1 Voir plus haut.

2 Cf. D.Lejeune, « Paradoxe des sociétés savantes : *bonnes filles* ou groupes de pression ? », pp. 33-49 de Jean Garrigues dir., *Les groupes de pression dans la vie politique contemporaine en France et aux États-Unis de 1820 à nos jours*, colloque de Nanterre, mars 2000, Presses universitaires de Rennes, coll. « Carnot », 2002, 314 p.

Chapitre 5

DES GÉOGRAPHES DE CABINET ET L'EXPANSION COLONIALE (1864 - FIN DES ANNÉES 1880)

Les « romantiques » d'avant 1864 étaient déjà géographes de cabinet, mais désormais la dichotomie entre « intellectuels » de cartes et grimoires d'une part et d'autre part colonisateurs et commerçants de *cigarres* est flagrante, car plus nombreuses sont les Sociétés de Géographie et longues leurs listes de membres, plus grande est l'importance numérique des géographes sédentaires qui contemplant le monde, l'exploration et l'expansion coloniale depuis leur table de travail. Cette confrontation ne pose-t-elle pas de problème, de part et d'autre de la date de 1870 ?

Paganel, l'un des personnages principaux du fameux roman *Les Enfants du capitaine Grant*, croqué sur le vif par un Jules Verne qui joue un rôle non négligeable au sein de la Société de Paris, se fait qualifier d'un dédaigneux « géographe ! » par un « homme d'action » du roman : constatons-nous une opposition réelle entre intellectuels de bibliothèque et gens d'outre-mer ?

Jomard — on s'en souvient — s'était déjà posé le problème, pour son compte personnel, de l'enseignement démocratique et mutuel. L'explosion de l'enseignement de la géographie sous la Troisième République provoque-t-elle une irruption des professeurs, des enseignants, au sein des Sociétés de Géographie ? Celles-ci réagissent-elles en désirant enfin vulgariser leur géographie ?

Et tout cela face à la conquête coloniale, mouvement lancé — on l'oublie trop souvent — par Chasseloup-Laubat à la fin du Second Empire et illustré par des hommes comme Garnier et le Brazza des grandes expéditions, antérieures aux années quatre-vingts-dix.

DES PAGANEL

Beaucoup plus que des notables romantiques, les géographes des Sociétés d'après 1864 sont désormais des intellectuels de bibliothèque qui prononcent et écrivent un discours dérivé de celui des explorateurs, donnent parfois dans le travers d'une géographie administrative et énumérative, et sont toujours assez susceptibles. Ils servent de modèle au *Géographe !*, c'est-à-dire au vrai Paganel, celui de Jules Verne, homme dont il est impératif d'élucider les liens avec les Sociétés de Géographie.

L'opposition entre géographes en chambre et explorateurs au-delà des mers est beaucoup plus nettement que dans les autres institutions savantes une opposition entre intellectuels et praticiens, entre amateurs et professionnels de l'exploration-géographie. Elle montre des géographes et une géographie **1** au sein desquels ceux que j'ai appelé les « divers intellectuels » sont désormais très minoritaires : à Paris 6,8 % en 1869 (**2**), 2,6 % seulement en 1877 (**3**), et encore moins parmi les admis de 1864 à 1914 (2 %). En 1886, il y en a 3,5 % à la Société de Géographie commerciale ; en province, les pourcentages de ces épigones des grands intellectuels sont similaires ou inférieurs **4**. Partout, il y a donc baisse au cours de la présente période et déclin par rapport aux fréquences relatives notées dans la précédente époque : 9,2 % en 1821, 10 % pour les entrées prononcées entre 1821 et 1842 (**5**), et surtout, je le rappelle, 14,6 % en 1862, ce qui formait alors le troisième groupe social **6** : il y a non seulement changement, mais inversion totale d'une tendance apparue au cours de la période allant de 1843 à 1864. Cela ne remet-il pas en question le jugement exprimé sur la place de l'intellectuel dans l'histoire sociale et intellectuelle de la France ? En réalité, il y a à la fin du XIXe et au début du XXe siècle pour ces « intellectuels », indépendants naguère, professionnalisation, en bonne partie parmi les employés et les fonctionnaires, autre raison de l'importance accrue

1 De même qu'il y a « une historiographie de l'Institut, une historiographie des érudits locaux et des sociétés savantes, une historiographie des salons et des grandes revues de l'élite, une historiographie des publicistes politiques, une historiographie ou plutôt des historiographies universitaires » (Ch.-O. Carbonell, *Histoire et historiens. Une mutation idéologique des historiens français. 1865-1885*, Thèse, Privat, 1976, 605 p., p. 62).

2 Dont Renan, entré en 1862, liste au 31 décembre (*Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1869, *in fine*).

3 Toujours Renan, liste au 31 décembre (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1880).

4 Ils sont inférieurs surtout à Lille : deux membres au 1er janvier 1882 (sur 578), 7 trois ans plus tard (sur 1 072), 4 en 1900 (sur 2 244 membres !), et l'on relève 5 entrées, en tout et pour tout, entre 1882 et 1921 (toutes au début). Sur les grands intellectuels, je renvoie, bien entendu, à l'ouvrage de P. Ory & J.-F. Sirinelli, *Les intellectuels en France, de l'affaire Dreyfus à nos jours*, A. Colin, coll. U, 1986, 264 p., réédition, 1996, 272 p., réédition, 2002, 288 p., et à la thèse d'État de Chr. Charle, *Intellectuels et élites en France (1880-1900)*, Paris I, 1985, 2 vol., 926 p., éditée sous les titres suivants : *Les Élités de la République. 1880-1900*, Fayard, 1987, 556 p. & *Naissance des intellectuels*, Éditions de Minuit, 1989.

5 Voir plus haut.

6 Voir plus haut.

de ces deux catégories. Trente-et-un membres de la Société de Géographie de Paris sont en 1874, d'après de La Roncière Le Noury, membres de l'Institut ¹ ; la circonstance n'est pas nouvelle, mais la proportion est très faible, car la Société compte alors plus de 1 500 membres : les adhésions massives ont eu pour corollaire une véritable « banalisation » du statut de l' « intellectuel ».

Quelles sont les implications de cette présence des intellectuels, même amoindrie et moins prestigieuse ? Il y en a quatre principales : le développement de bibliothèques, ce que j'appellerai un double discours de la géographie en Sociétés, la manie (provinciale) de la géographie administrative, et la vivacité des controverses intellectuelles. La première est donc le développement — autorisé par la relative aisance financière et la multiplicité des échanges avec d'autres Sociétés ou des établissements savants, français ou étrangers ² — de bibliothèques, celle de Paris étant particulièrement riche. Elle compte en effet à la fin de 1874 (3) 10 000 volumes et 5 000 à 6 000 cartes, 35 000 et 642 périodiques dix ans plus tard ⁴, 45 000 volumes et plus de 5 000 cartes à la fin du siècle ⁵, 70 000 volumes et 6 000 cartes en 1914 (6), sans compter les photographies : près de 7 500 clichés et de 4 000 portraits de voyageurs et de savants, trésor iconographique utilisé ces dernières décennies ⁷.

Bien entendu, toute Société de Géographie de province tient à constituer sa bibliothèque, dont d'ailleurs le logement et l'accès poseront au second XXe siècle de redoutables problèmes ! À Marseille, à la date du 1er septembre 1898, 4 530 volumes ou brochures (dont un millier sur l'Afrique), 204 collections de périodiques, neuf ans plus tard, 10 000 volumes, 250 périodiques, 3 000 cartes et 100 atlas. Et l'hymne de ces récapitulations est très fréquemment entonné dans les publications. Aux heures sombres de l'histoire nationale — occupation de Lille pendant les deux guerres mondiales, par exemple — voir sa bibliothèque pleine de

¹ *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1874, p. 656.

² 277 à la fin de 1882 (*Comptes rendus des séances...*, 1883, p. 39).

³ *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1875, p. 110.

⁴ *Comptes rendus des séances...*, 1885, p. 75.

⁵ *Bulletin de la Société de Géographie*, 1899, p. 133 & Société de Géographie, Notice sur la Société de Géographie, fondée en 1821, reconnue d'utilité publique en 1827, Paris, 1900, 71 p., p. 18.

⁶ Société de Géographie, *Notice sur la Société de Géographie, fondée en 1821, reconnue d'utilité publique en 1827*, Paris, 1914, 90 p., p. 21. Beaucoup de voyageurs en instance d'exploration fréquentent la bibliothèque de la Société de Géographie, à l'instar de celle du Museum (où un véritable centre de préparation à l'exploration est organisé à partir de 1893), ou de l'Observatoire, ou encore de bibliothèques privées comme celle de Faidherbe, qui se pique dans une lettre à Binger d'être plus « riche » sur l'Afrique que la bibliothèque de la Société de Géographie ! (Cf. N.Broc, « Les explorateurs français du XIXe siècle reconsidérés », *Revue française d'Histoire d'Outre-Mer*, n° 256 & 257 (1982), pp. 237-273 & 323-359, pp. 259-260).

⁷ Cf. N.Broc, *Dictionnaire illustré des explorateurs français du XIXe siècle*, CTHS, 1990-1992, vol. *Afrique*, vol. *Asie*, 1992, 452 p. Charles Daney a publié chez Herscher en 1980 et 1981 trois volumes dans une collection intitulée « Les archives de la Société de Géographie » : *Le Transsibérien* (151 p.), *Quand les Français découvraient l'Indochine* (172 p.), *Catastrophe à la Martinique* (132 p., utilisant le journal tenu par le docteur Émile Berté).

soldats allemands ou pouvoir continuer des prêts, qui sont alors le seul signe d'activité d'une Société, sont deux destins que l'on consigne dès que le *Bulletin* reparaît et que l'on remémorera souvent.

Les dons de cartes et de livres, notamment à l'ouverture de successions — beaucoup d'héritiers s'effraient alors devant l'ampleur de l'amas intellectuel constitué par un érudit défunt — sont très fréquents et renforcent cet enrichissement : en avril 1880, la Société de Géographie de Paris reçoit, ainsi, d'un coup environ 300 kg de cartes **1** ! On comprend donc que dès la Belle Époque tout cela soit à l'étroit dans des locaux pourtant achevés en 1878 seulement **2**. On saisit également l'importance du legs de la bibliothèque du prince Bonaparte et de l'installation en 1924 de la bibliothèque de la Société dans le vaste hôtel du prince, avenue d'Iéna. On se rend compte enfin que le livre tient une grande place dans l'inconscient du géographe : dans les notes prises au brouillon lors des séances, par le secrétaire, les dessins de livres sont nombreux. On comprend en outre... que beaucoup d'ouvrages des Sociétés de Géographie aient disparu des bibliothèques, non rendus par des emprunteurs négligents, peu scrupuleux, jaloux ou distraits : il suffit pour s'en convaincre de comparer le nombre d'ouvrages entrés et le nombre d'ouvrages présents à telle ou telle date **3** ! Peu après son élection comme secrétaire adjoint, Charles Maunoir avait proposé de faire établir le catalogue de la bibliothèque (mai 1864). Commencé par un membre de la Société, Léon Grimoult, le catalogue fut terminé par un jeune Allemand, Paul Voelkel (fin 1868), mais la guerre de 1870 en ajourna à jamais l'impression. Entre-temps parvenu au secrétariat général, Maunoir fit nommer un archiviste-bibliothécaire en la personne d'un Barbié du Bocage, Victor-Amédée (1867). Son activité semble avoir été fort limitée ; son successeur (1874), l'abbé Durand **4**, obtint des crédits dépassant 1 000 francs par an. À sa mort en 1881, la tâche est confiée à James Jackson, qui ne sera élu archiviste-bibliothécaire en titre qu'en 1888. Le premier soin de Jackson est de faire voter (1882) un règlement de la bibliothèque : ouverte tous les jours non fériés de 11 à 16 heures, la bibliothèque est accessible à ceux qui ne font pas partie de la Société, mais ils n'ont pas le droit de sortir les ouvrages **5**.

1 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1880, p. 571.

2 Voir plus haut.

3 On comprendra que je me suis contenté, ici, d'un sondage pour chaque Société. Autre méthode à suivre : chercher des ouvrages signalés comme entrés à un moment donné dans le fichier actuel (sans parler des rayons !)...

4 Voir plus haut.

5 Voir en **annexe Q** le règlement de la bibliothèque de la Société de Géographie de Paris (d'après la p. 3 de la notice de 1900, *op. cit.*).

De sa fondation à 1850, la Société de Géographie de Paris avait consacré 185 francs par an, en moyenne, à sa bibliothèque, soit 1,7 % de ses ressources. De 1850 à 1863, elle dépensa pour cela 200 francs par an, soit 1,8 % du budget. Entre 1864 et 1875, avec la prospérité, les dépenses atteignent 565 francs par an, mais cette somme ne représente que 1,6 % des dépenses totales. Il faut donc considérablement relativiser l'intérêt financier porté par ces intellectuels — avant la lettre — à leur bibliothèque, d'autant plus que la période qui suit, de 1876 à 1881, période faste pour l'abbé Durand, voit certes plus de 12 000 francs accordés à la bibliothèque, soit plus de 2 000 francs par an, mais cela ne se monte qu'à 2,5 % des dépenses ! Arrivant à une époque réellement critique, alors que la Société est endettée lourdement à la suite de la construction de son hôtel somptueux, James Jackson n'obtient que 19 000 francs entre 1882 et 1895, soit 1 350 francs annuels en moyenne, 1,6 % du budget seulement, à nouveau. Disposant de moyens donc très limités, il déploie beaucoup d'énergie et d'ingéniosité à solliciter des dons, pensant aussi aux photographies. En effet, dès mai 1882 il adresse une circulaire à tous les sociétaires, leur demandant d'envoyer leur photo, avec leur signature au verso, afin de constituer une double collection de portraits et d'autographes : dix ans plus tard, il avait ainsi réuni 2 222 portraits ; mais il sollicita aussi le don de clichés de toutes les régions du monde, afin de constituer un fonds de documentation géographique. Le succès fut considérable (29 000 photographies, sous diverses formes, toujours en 1892) : on peut dire que Jackson est le véritable créateur du fonds, tout à fait remarquable, possédé dans ce domaine par la Société ¹.

La première implication de la présence des intellectuels, même amoindrie et moins prestigieuse, est donc le développement des bibliothèques. Il faut, nous l'avons vu, la nuancer. La seconde implication est que le discours de la géographie est au fond double. D'une part « la description des terres parcourues par les explorateurs européens sur les autres continents [...] est la part la plus neuve de la géographie [...] jusqu'à la fin du XIXe siècle » (2) — elle n'est donc pas un discours de géographe mais d'explorateur — et d'autre part les propos des vrais géographes

¹ La période est celle des publicités pour la « photographie facile », celle de l'entrée en service du nouvel hôtel de la Société, qui devient un véritable « grenier d'images », grâce aux dons sollicités par Jackson et aux conférences qui s'agrémentent de projections. Les secrétaires de la Société insistent dans le même sens que Jackson ; en 1898 encore le baron Hulot fait imprimer cet avis paru en gras dans chaque livraison des *Comptes rendus des séances...* : « la Société fait appel à tous ses membres, aux explorateurs, aux missionnaires et aux amateurs, en vue d'augmenter ses collections photographiques présentant un caractère géographique ou ethnographique (vues de paysages, de lieux habités, de monuments, de types humains) et plus particulièrement celles qui proviendront des régions peu connues ou incomplètement explorées. En adressant les documents à la Société, les donateurs sont priés de déclarer s'ils désirent ou non se réserver le droit de reproduction. » (rappelé par Charles Daney, « Un grenier d'images. Les photographies de la Société de Géographie », *Acta Geographica*, n° spécial, n° 52-53, pp. 45-49).

² R.Guglielmo, B.Kayser, Y.Lacoste & P.George, *La Géographie active*, PUF, 1964, 394 p., p. 3.

qui continuent à être en très grande partie les dérivés du précédent : comptes rendus de récits d'explorations, nouvelles d'explorateurs, articles sur les pays exotiques, etc. La distinction entre explorateurs et géographes de cabinet, quintessence d'intellectuels, est toujours très nette, la mission des seconds n'étant pas de « voyager eux-mêmes pour faire des découvertes, ni d'entamer des relations diplomatiques ou commerciales. Elle est, en restant chez eux, de faire de l'agitation, et l'agitation se fait par la publication et la vulgarisation », selon le mot de Debizet lors de la création de la Société de Géographie de Saint-Étienne en 1879 (1).

Rester chez eux : on songe, non plus à Paganel, mais à Bouvard et Pécuchet, qui, écrit Flaubert, « d'après de certains noms [...] imaginaient des pays d'autant plus beaux qu'ils n'en pouvaient rien préciser » 2 ! Mais nos Bouvard et Pécuchet « en géographie » peuvent, eux, préciser grâce à leurs bulletins, qui contiennent de très nombreuses nouvelles des explorations et sont orientées vers l'outre-mer 3 :

« Ce qui constitue surtout le fond de notre *Bulletin* [déclare le vice-président de la Société de Géographie de Marseille à l'assemblée générale du 2 décembre 1886] c'est l'histoire des voyages dans les différentes parties du monde, rédigée par le secrétaire général. Tous les faits géographiques, au fur et à mesure de leur production, sont passés en revue dans un ordre méthodique et l'ensemble de nos fascicules constitue ainsi une véritable histoire de la géographie de ces dix dernières années. » 4

De nombreuses Sociétés de province mirent sur pied des excursions, qui n'eurent bien entendu rien d'explorations, mais dans un cas, au moins, d'excursion au long cours, le sens impérialiste est net : alors que son « comité des voyages » avait été simplement « destiné à organiser pour les sociétaires et leurs familles des voyages collectifs intéressants, généralement hors de France, dans les meilleures conditions possibles » 5, la Société de Géographie de Marseille entreprit comme premier voyage, pour Pâques 1910, une croisière au Maroc, qu'elle réitéra en 1911 (6). Notons enfin que la « fécondité » des géographes de cabinet persiste à

1 *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1879-1880, p. 82.

2 Gustave Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, chapitre I.

3 54 pages sont consacrées à Adolf Nordenskjöld (1869-1928) dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1880, qui réorganise sa table des matières pour mieux rendre compte des explorations : « Il n'est pas de voyage, petit ou grand, qui n'ait sa trace dans ce répertoire qu'une table analytique permet facilement de consulter. Plus d'une Société, pour son *Bulletin*, nous a emprunté l'idée de cette revue des voyages qui, classés par parties du monde, constitue le tableau le plus complet du mouvement géographique de notre époque. » (*Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1889, p. 109).

4 *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1887, p. 114. Parfois les géographes de cabinet reconnaissent explicitement leur infériorité : « Quand nous avons de bons explorateurs, ne les décourageons pas par notre impatience ; et surtout évitons de leur tracer un itinéraire du fond de notre cabinet : la prudence est la mère de la sûreté. » (*Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1877, p. 268).

5 *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1909, p. 141.

6 *Ibid.*, pp. 293-294 & 407-409. *Ibid.*, 1911, pp. 404-405. Le récit en parut dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1911, pp. 306-322.

opposer leurs dynamismes personnels, fort variables, et à vérifier l'adage, déjà noté, selon lequel la fécondité en comptes rendus est beaucoup plus significative que la fréquence des articles proprement dits.

Le troisième corollaire de la présence des intellectuels ne concerne que les Sociétés de Géographie de province : elles donnent dans la géographie administrative et énumérative à la Joanne, et de manière fort lourdement pédagogique. C'est le cas de la Société de Lyon qui édicte des recommandations pour indiquer l'altitude dans les stations de chemin de fer, pour mettre le nom du département sur les cachets oblitérant les timbres-poste¹ et qui relève avec gourmandise qu'un de ses sociétaires, rien moins par ailleurs que vice-président de la Société des sciences industrielles de la métropole des Gaules,

« a demandé qu'il fût placé, dans chacune des 36 000 communes de France, une pierre destinée à fournir au public les données géographiques les plus indispensables, entre autres, l'altitude du lieu, sa latitude, sa longitude, et le nom du bassin maritime dont il fait partie. »²

Au moins pour cette raison, et pour d'autres qui sont fondamentales et tiennent à l'inscription des Sociétés de Géographie dans le mouvement intellectuel du siècle, les liens sont de voisinage et de cousinage vis-à-vis des autres Sociétés savantes de province. Quand d'aventure une Société de Géographie faiblit, pour ne pas disparaître elle peut se fusionner avec une autre Société savante : ce sauvetage s'observe en 1895 avec la Société de Géographie de Rochefort qui épouse la Société d'Agriculture, Lettres, Sciences et Arts de la ville, mariage de cousins pauvres de province³.

Quatrième corollaire : le nombre et parfois la vivacité des discussions de ceux qu'on pourrait appeler en termes irrévérencieux « rats de bibliothèque » et dont la vie est soumise au froid des « salles humides de la bibliothèque Mazarine », comme celle du prince Galitzin⁴. La bonne règle étant de dissimuler les dissensions dans les procès-verbaux de séance, la fréquence relative de celles qu'on laisse apparaître est intéressante, car elle est la partie émergée d'un iceberg de discussions, géographiques la plupart du temps. Les géographes sont des intellectuels pointilleux⁵, goûtant la controverse et prompts à l'incident de séance, à la

1 *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1875-1877, 1877-1879 & 1879-1880, *passim*.

2 *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1877-1879, p. 99.

3 *Bulletin de la Société de Géographie de Rochefort*, 1895-1896, pp. 3-14.

4 Voir plus haut.

5 Je renvoie à ce que j'écrivais plus haut sur l'hypercritique. Les géographes sont possédés par la même « fièvre documentaire » que les historiens de la période 1865-1885 (cf. Ch.-O. Carbonell, *Histoire et historiens. Une mutation idéologique des historiens français. 1865-1885*, Thèse, Privat, 1976, 605 p., pp. 112-126). J'ai

découverte d'itinéraires concurrents pour telle pénétration, à la querelle à propos de tel projet de canal interocéanique ¹, incidents que le secrétaire nous cache pudiquement le plus souvent. En ce qui concerne la Société de Géographie de Paris, on ne peut que déplorer la disparition de la majeure partie des procès-verbaux manuscrits, et surtout celle de la quasi-totalité des brouillons, alors que j'ai relevé pour naguère ² la transcription de querelles sur le *Registre des séances du comité du Bulletin* (manuscrit). Ces discussions allongent parfois de beaucoup les séances : ainsi à celle du 17 juin 1870, « une discussion entre MM. de Quatrefages, Levasseur et Simon était sur le point de s'engager ; mais l'heure avancée force à la renvoyer à l'ordre du jour de la séance suivante. La séance est levée à dix heures trois quarts », heure incongrue, car d'habitude on se sépare — n'oublions pas que certains ont commencé à parler, avant la séance, à la « petite Vache » — vers dix heures ou dix et demie du soir ³ !

De tels incidents pimentaient l'ordinaire des séances qui, tous les quinze jours à Paris et dans de nombreuses villes de province, réunissaient membres constituant la Commission centrale ou le « bureau » et quelques simples adhérents autour d'un rituel bien rôdé : adoption du procès-verbal de la séance précédente, lecture de l'ordre du jour, de la liste des ouvrages offerts à la Société et de la correspondance reçue (souvent copieuse), réponses à donner, nouvelles des explorations en cours, marche de la publication ou des diverses publications, questions administratives, propositions éventuelles d'une commission, présentation des nouveaux membres et des nouvelles candidatures, communication(s) sous la forme de conférence(s), discussion de celle(s)-ci, annonce ou rappel de la prochaine séance, préparation éventuelle de l'assemblée générale ou d'une exposition, ou encore d'une conférence à l'étranger... Un incident de séance, le siège de 1870-1871, une levée de réunion tardive, ou la Commune, voici qui était du domaine de l'extraordinaire : d'habitude on « donne lecture » (ou la parole), l'un « est d'avis que... », un autre « remercie », « signale », « fait observer », et on « fait hommage », avant de lever la séance !

Les divergences s'expriment en dehors du cadre feutré des Sociétés de Géographie par des articles, voire de copieuses brochures qui prennent figure de libelles, et les Sociétés sont sommées, soit de rester neutres, soit... de prendre parti,

remarqué qu'il y avait dans la table du *Comptes rendus des séances...* publiée en 1910 une entrée... « errata » forte de 14 lignes !

¹ Un exemple assez violent de ce dernier type de controverse dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1878, pp. 369-370 & 374.

² Voir plus haut.

³ *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1870, p. 87.

comme la Société de Géographie de Lyon, par André Steyert (1830-1904) en état de duel géographique avec l'abbé André Devaux (1845-1910) en 1900 :

« J'ai été, de la part de M. l'abbé Devaux, l'objet de critiques injustifiées et discourtoises dans une conférence, donnée sous le patronage de la Société de Géographie et reproduite dans son *Bulletin*. Je n'ai pas néanmoins rendu la Société responsable de cette agression et je n'ai pas exigé que l'on m'accordât droit de réponse. J'ai répondu à mon adversaire par une brochure imprimée à mes frais [...]. Cependant cette neutralité, que je m'étais efforcé de maintenir, voici que vous la rompez à mon préjudice. La Société de Géographie a jugé convenable d'ouvrir les pages de son *Bulletin* à une réponse qui est, en réalité, une nouvelle agression. » ¹

Il est rarissime qu'une Société de Géographie soit partielle avec maladresse, prêtant le flanc à une polémique violente et injurieuse. Tel a été pourtant le cas de la Société de Géographie commerciale, qui a laissé imprimer ² une lettre d'un certain Divio qui, du Cambodge, écrit :

« [...] je commence à connaître le pays, surtout par les indigènes, dont les renseignements sont plus exacts que tous ceux de M. Raoul Postel ou d'autres, qui n'ont passé dans nos colonies que comme des météores invisibles même aux plus forts télescopes, et qui ont la hardiesse de faire réimprimer dans leur propre style les observations des autres ou les fantaisies qu'on s'est plu à leur conter. »

Évidemment, le nommé Raoul Postel réagit vigoureusement par lettre, inévitablement publiée, et la Société, penaude, reconnaît qu'elle a prêté le flanc à « de la polémique personnelle » ³. Quelquefois, mais il nous parvient rarement dans ce cas — et l'on regrette l'absence de mémoires et souvenirs à cet égard —, l'incident se produit sur un détail institutionnel. À la séance du 21 mars 1877, un tel incident, qui semble avoir été assez violent, éclata parce que le bureau de la Commission centrale parisienne avait eu la malencontreuse idée d'admettre le vote par correspondance pour le renouvellement du bureau de la Société : un membre, tout à fait ordinaire, donc significatif, de Fonvielle, protesta car il pensait l'innovation contraire aux statuts, en fait malheureusement muets à cet égard ⁴. Quand l'incident concerne à la fois le règlement, la bibliothèque et les personnes, la voix ou la plume en tremble aux géographes, comme à James Jackson, archiviste-bibliothécaire comme nous venons de le voir, demandant le 26 juin 1888 (⁵) rien moins qu'une réunion extraordinaire de la Commission centrale pour régler le double incident suivant que je lui laisse le soin d'exposer :

¹ Lettre adressée à E. Chambeyron, président de la Société de Géographie de Lyon, par André Steyert (*Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1899-1900, pp. 365-436 !). E. Chambeyron, né en 1834, avait d'abord été secrétaire adjoint, puis vice-président (1883-1890), avant d'être élevé à la présidence. André Steyert (1830-1904) est un historien de Lyon, très antirépublicain et clérical.

² *Bulletin de la Société de Géographie commerciale*, 1884-1885, pp. 41-42.

³ *Ibid.*, pp. 480-481.

⁴ *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1877, pp. 438-439.

⁵ Lettre du colis n° 17 des archives de la Société.

« Un fait des plus graves vient de se passer hier à la Bibliothèque de la Société de Géographie. Au mépris du règlement qui fonctionne depuis plus de six ans et qui, pendant ce temps, n'a pas une seule fois été l'objet d'une violation aussi flagrante, un de nos collègues a emporté deux volumes appartenant à la Société sans laisser sa signature sur les fiches du prêt, sans laisser l'indication des ouvrages qu'il emportait et en refusant à l'employé qui devait les inscrire de lui laisser faire son devoir.

Le Secrétaire général [il s'agit bien sûr de Maunoir], informé aussitôt de ce scandale, a donné des ordres pour que l'archiviste-bibliothécaire [Jackson, l'auteur de la lettre] fût tenu dans l'ignorance de ce fait qui aurait dû, au contraire, être porté immédiatement à sa connaissance [...] »

Les susceptibilités sont parfois à fleur de peau ou de plume et les amours-propres chatouilleux. Ainsi, Emmanuel de Martonne (1873-1955), sollicité pour donner des comptes rendus à *La Géographie*, répond en se plaignant que celle-ci n'en ait pas publié de son mémoire sur *L'Évolution morphologique des Alpes de Transylvanie* et que Charles Rabot (1856-1944) ne lui ait pas répondu à une lettre écrite à ce sujet un an auparavant. Il oubliera l'incident si *La Géographie* publie un compte rendu de son *Traité de géographie physique* en cours de rédaction¹ ! Ces accrochages, sympathiques, d'intellectuels têtus avec bénignité furent toujours abordés dans le cadre d'une déontologie simple : dissimulation des troubles internes aux yeux du « hors-groupe » et principe de l'indépendance d'opinion des membres n'engageant pas la Société tout entière². L'intéressant est que la Société de Paris généralisa très tôt ces principes en les étendant à toutes les Sociétés savantes. Dès 1866 et 1867 on émit en son sein, à un mois d'intervalle, deux grandes idées à cet égard : « les Sociétés savantes ne sont pas solidaires des opinions émises dans leur sein ou dans les documents publiés par elles », débouchant sur l'idée d'indépendance de chaque association³.

Cette déontologie simple explique en partie la multiplication des Sociétés de Géographie provinciales, des Sociétés de pensée en général, et aussi la constitution de fédérations, soit de Sociétés de Géographie (comme l'Union géographique du Nord de la France), soit de Sociétés historiques, littéraires et scientifiques. Cette déontologie fait la force, mais aussi la faiblesse, des Sociétés savantes, car elle est un puissant ferment d'affaiblissement « doctrinal » du groupe. C'était systématiser, ici, un siècle au moins après, une tendance des Académies du

1 Lettre du 14 décembre 1909, pièce 3861 du colis n° 31 des archives. Lire Gavin Bowd, *Un géographe français et la Roumanie. Emmanuel de Martonne (1873-1955)*, L'Harmattan, 2012, 217 p. et F.Turcanu, « Voyages d'intellectuels français dans la Roumanie des années 1920 », *20 & 21. Revue d'histoire*, octobre-décembre 2021, pp. 35-48.

2 Une formule du genre « les opinions exprimées par les auteurs de communications et articles n'engagent pas la Société » figure dans toutes les publications de toutes les Sociétés de Géographie.

3 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1867, pp. 96-98 & 231.

siècle des Lumières, dans lesquelles l'individu n'engageait pas l' « ordre » : « le drame des sociétés savantes est de ne pas vivre au même pas que leur siècle » 1...

En province, les exemples de susceptibilités d'intellectuels et d'incidents de séance ne sont pas rares ; empruntons-en à la Société de Géographie commerciale de Bordeaux. Deux exemples de menues affaires d'abord. William Manès (1798-1881), le directeur de l'École supérieure de commerce et d'industrie de la ville, est « très vexé » de n'avoir pas reçu à temps sa convocation pour la seconde réunion du bureau de la Société, car la lettre a été mise par mégarde dans la boîte de son voisin, « qui habite la campagne et ne vient à Bordeaux que de temps en temps » ! Quant à E.Kowalski, qui ne trouve pas l'annonce de sa conférence dans *La Gironde*, il menace de ne pas la faire... La susceptibilité peut être collective et s'exercer de Société à Société : quand de Lesseps arrive à Bordeaux en 1879, il est invité par la Chambre de commerce, qui organise une conférence en son honneur ; alors, l'essentiel des séances des 12, 15 et 19 juillet 1879 de la Société de Géographie commerciale, vexée de l'initiative rapide de la Chambre, est consacré à débattre de la question de savoir... si l'on va ou non s'associer à la démarche de la Chambre de commerce. Et finalement de décider d'aller chercher le perceur d'isthmes en bateau à vapeur pour le mener à la ville ! On s'irrite dans les rangs de ne pas recevoir régulièrement son *Bulletin*, témoin la lettre écrite en 1879 à la Société par un certain Bousquet,

« qui se plaint de ne pas recevoir régulièrement le Bulletin de la Société de Géographie, et, qui, pour ce motif, exprime le désir que ses 10 francs de cotisation soient données [*sic*, les secrétaires bordelais n'ont d'ailleurs pas, d'une manière générale, un sens très poussé de l'orthographe] aux pauvres, et qu'on veuille bien dès à présent le considérer comme démissionnaire. »

Mais le temps fait son œuvre et le même procès-verbal enregistre une « autre lettre de M.Bousquet qui prie le bureau de considérer sa première lettre comme non avenue » ! Il faut d'ailleurs se représenter ces intellectuels comme écrasés d'occupations diverses, et trottinant fiévreusement d'une réunion de bureau à un congrès, d'une conférence à une assemblée générale. Charles Hertz écrit ainsi à Pierre Foncin le 13 août 1875 :

« [...] pendant dix jours j'ai dû improviser tout ce qui me concernait en qualité de *quatorzième* dans la direction des travaux délibératifs du Congrès [international de géographie de Paris], soit *dix heures* d'enfer par jour, en dehors de mes travaux

1 Cf. André Dubuc, « Activité et évolution des sociétés savantes en Normandie », dans Comité des Travaux historiques et scientifiques, *Actes du 100e Congrès national des Sociétés savantes. Colloque interdisciplinaire sur les Sociétés savantes. Les Sociétés savantes. Leur histoire*, Paris, 1976, 386 p., pp. 103-120, p. 111. Sur les Sociétés savantes actuelles issues d'Académies du XVIIIe siècle : « Elles sont demeurées fort aristocratiques d'esprit : appartenir à une académie provinciale est une sorte de promotion sociale et pour la plupart de leurs membres un excellent socle pour la vanité et les cartes de visite, ce qui a encore une certaine valeur, bien que fort en baisse, dans les villes de province. Car le drame des sociétés savantes est de ne pas vivre au même pas que leur siècle et de continuer les formules de ce qui avait quelque valeur pratique au moment de leur création. »

ordinaires. Il était temps que le Congrès finît le 10 : avant-hier j'ai dû consacrer quinze heures consécutives à la fabrication du plus mauvais numéro de *L'Explorateur* que nous ayons encore publié. Hier je suis rentré malade et incapable d'aucun travail pendant toute la journée. Aujourd'hui je reprends ma correspondance et j'en suis actuellement à ma vingtième lettre. »¹

Les Sociétés de Géographie sont donc peuplées de répliques de Paganel, le héros intellectuel des *Enfants du capitaine Grant*, l'un des meilleurs romans géographiques de Jules Verne. J'ai cité le vrai personnage de Paganel plusieurs fois, en lui comparant les géographes, et je suis allé jusqu'à écrire que regarder vivre et écrire Eugène Cortambert, qui n'avait jamais voyagé, faisait inévitablement songer à Paganel. On sait que celui-ci incarna la géographie dans *Les Enfants du capitaine Grant* (1867-1868), mais il faut ajouter que cette création de Jules Verne eut des prototypes et des répliques dans les autres *Voyages extraordinaires*². Le premier proto-Paganel apparaît dès le deuxième roman, *Voyage au centre de la Terre* (1864), en la personne du professeur Otto Liddenbrock, « membre correspondant de toutes les sociétés scientifiques, géographiques et minéralogiques des cinq parties du monde ». Le second, le docteur Clawbonny des *Voyages et Aventures du capitaine Hatteras* (1864-1866), est plus étoffé, à tous points de vue, bien qu'il ne soit membre que de la « Société littéraire et philosophique de Liverpool » et correspondant de la Société royale d'Édimbourg. Il se caractérise par un très fort appétit de savoir — que le navire d'Hatteras, dans lequel il entasse un formidable bagage de géographe, va lui permettre d'assouvir, car il n'a fait que lire jusque là — , par l'obsession de la carte, par un souci de géographie humaine — car Clawbonny émet le désir de « visiter une hutte d'Esquimau » : « on ne se figure pas de quoi est capable un savant qui veut savoir » — , enfin par une mémoire prodigieuse des noms d'explorateurs et de lieux. Il dresse procès-verbal de la victoire d'Hatteras sur le pôle Nord, fait une communication à la Royal Geographical Society de Londres qui l'admet parmi ses membres et publie la relation du voyage l'année suivante.

Paganel, personnage que je détaillerai dans un instant, eut par la suite des répliques dans l'œuvre de Jules Verne : la « grande voyageuse » Paulina Barnett du *Pays des fourrures* (1873)³, les « trois collègues de la Société de Géographie » Miguel, Varinas et Felipe, du *Superbe Orénoque* (1898), qui forment dans le roman l'un des trois groupes de personnages principaux, avec ceux de la « quête du père »

¹ On trouvera en **annexe R** les références et quelques autres exemples empruntés aux archives de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux.

² J'ai rassemblé en **annexe S** une série de notations supplémentaires concernant le vrai Paganel, celui de Jules Verne.

³ Exploratrice « retraitée » en quelque sorte, Paulina Barnett est, comme les autres personnages de ce roman, publié en plein Ordre moral, le jouet des éléments naturels. Ajoutons que *Le Pays des fourrures* fourmille de symboles et d'allégories et que Paulina Barnett est sans doute le symbole de l'homosexualité féminine, en plein Ordre moral...

(Jeanne de Kermor et le sergent Martial) et les deux vrais explorateurs, Jacques Hellock, « chasseur déterminé [...], passionné pour les choses géographiques, le relèvement d'une contrée, la détermination d'un cours d'eau » et Germain Paterne, botaniste, qui « herborise avec la curiosité d'un naturaliste qui risquerait sa vie pour découvrir une plante inconnue ». Il faut y ajouter Isidore Tassin, « correspondant de la Société de Géographie, [...] passionnément et exclusivement géographe », campé par Jules Verne et son fils Michel dans *L'Étonnante Aventure de la mission Barsac*, œuvre posthume (1919) ¹.

Géographe majeur des *Mondes connus et inconnus*, Paganel est un des personnages dont l'excentricité est une forme atténuée de révolte solitaire, comme Kériban, Liddenbrock, cité plus haut, et Phileas Fogg. La révolte prend un tour dramatique avec Robur et Nemo, comme l'a montré Jean Chesneaux dans sa *Lecture politique de Jules Verne*. Il se présente ainsi lui-même lors de son apparition subite au début du roman :

« Jacques-Éliacin-François-Marie Paganel, secrétaire de la Société de Géographie de Paris, membre correspondant des Sociétés de Berlin, de Bombay, de Darmstadt, de Leipzig, de Londres, de Saint-Petersbourg, de Vienne, de New York, membre honoraire de l'Institut royal géographique et ethnographique des Indes orientales, qui, après avoir passé vingt ans de sa vie à faire de la géographie de cabinet, a voulu entrer dans la science militante et se dirige vers l'Inde pour y relier entre eux les travaux des grands voyageurs. »

Sous la plaisanterie, ce merveilleux passage est plein d'enseignements : Paganel est Français — c'est le second des *Voyages extraordinaires* après Ardan, transposition de Nadar, ami de Jules Verne —, il est on ne peut plus proche de mes géographes, que Jules Verne, membre de la Société de Géographie (de Paris, seulement !), a ainsi caricaturés, en utilisant plusieurs portraits réels pris sur le vif ; Paganel symbolise le passage paradoxal et incongru de la géographie en chambre à l'exploration, science « militante » ². De plus, J.-P. Faivre a remarqué ³ que deux des prénoms de Paganel étaient un hommage aux frères Arago, amis vénérés de Jules Verne, tous deux morts aveugles, alors que Paganel est nyctalope ⁴. Nous pouvons

¹ Sur ce roman, de nombreux passages intéressants dans L. Lévêque, *Jules Verne. Un lanceur d'alertes dans le meilleur des mondes*, L'Harmattan, 2019, 208 p.

² Je rappelle qu'il n'arrivait jamais qu'une notabilité de la Société de Géographie devînt explorateur. Le caractère saugrenu de cette transformation-déchéance est dissimulé par la reconnaissance de la notoriété du personnage par Lord Glenarvan : « le nom et le mérite de Jacques Paganel lui étaient parfaitement connus ; ses travaux géographiques, ses rapports sur les découvertes nouvelles insérés aux bulletins de la Société, ses correspondances avec le monde entier, en faisaient l'un des savants les plus distingués de la France. » (Ière partie, chapitre VII).

³ *Bulletin de la Société Jules Verne*, 1970, pp. 101-102.

⁴ François (1786-1853), l'illustre astronome, et Jacques (1799-1855), dessinateur, voyageur, homme de théâtre, qui avait fait, de 1817 à 1820, le tour du monde sur l'*Uranie*, commandée par Louis Claude de Freycinet, dont le récit, *Voyage autour du Monde*, connut un grand succès. J'ajoute qu'il avait conduit au Colorado une équipe de chercheurs d'or et contribuait à évoquer devant Jules Verne des pays et des expériences multiples. Jules Verne

ajouter que Jacques certainement et Éliacin peut-être sont des saluts amicaux adressés à Élisée, Jean, Jacques Reclus ; le personnage, qui a, de plus, l'âge approximatif de Reclus et de Maunoir, le véritable secrétaire, est en tout cas psychologiquement et politiquement, nous le verrons, en partie, le géographe anarchiste. Mais le nom Paganel ? On sait que Jules Verne adorait brouiller les pistes et jouer sur les patronymes : « un certain Paganel, curé défroqué et conventionnel régicide, [s'était] réfugié dans les bureaux de la grande chancellerie de la Légion d'honneur ; [il publia] un *Coup d'œil sur l'ancienneté du globe de la terre* » en 1813 (1). Il s'agissait de Pierre Paganel (1745-1826). Son fils Alexis (1797-1859) fut maître des requêtes au Conseil d'État, député du Lot-et-Garonne sous la monarchie de Juillet et secrétaire général du ministère du Commerce en 1842 (2). De la même façon, le nom du traître (qui se repentira), Ayrton, a pu être inspiré à Jules Verne par celui de l'auteur d'un « mémoire sur les sources du Nil » paru dans le *Bulletin de la Société de Géographie* de 1848.

Paganel est chargé d'une mission par la Société de Géographie, aussi quand il apprend que la destination du navire sur lequel il s'est embarqué est le Chili et non l'Inde éclate-t-il en lamentations :

« mais que vont dire M. de Quatrefages, le président de la Commission centrale 3 ! Et M. d'Avezac 4 ! et M. Cortambert 5 ! et M. Vivien de Saint-Martin 6 ! Comment se présenter aux séances de la Société ! »

Cependant, attiré par d'autres lieux, célèbres « dans les fastes géographiques », il se laisse tenter. Il est vrai qu'avec ses compagnons de voyage, il est *a priori* en pays de connaissance. Lord Glenarvan, le propriétaire du *Duncan*, est marié à la fille du grand voyageur William Tuffnel : grande est la joie de Paganel de la rencontrer. D'ailleurs le discours de Paganel est un moyen de « reconnaître » l'interlocuteur car son langage est nourri de références aux collègues géographes et aux explorateurs ; l'expression la plus célèbre et la plus caricaturale de ce langage pour initiés est le mémorable « défi » : Paganel fait le pari de citer cinquante explorateurs de l'Australie, en trouve 56 et en rajoute une douzaine pour « faire bonne mesure ». C'est que notre homme a une mémoire remarquable, lui permettant

avait fait la connaissance des deux frères Arago en 1851. L'un ou l'autre est à l'occasion cité (comme l' « illustre astronome » François, « l'une des gloires de la France », dans *Clovis Dardentor*, chap. VII, 1896). Sur François Arago, voir *L'Astronomie*, sept. 2003 (n° spécial) et l'exposition « François Arago et l'Observatoire de Paris » de 2003.

1 Yves Laissus, *Jomard, le dernier Égyptien*, Fayard-Le Grand Livre du Mois, 2004, 654 p., p. 118.

2 *Ibid.*, p. 486, ainsi que Luce Courville, dans *Cahier de l'Herne* sur Jules Verne, 1974, 366 p., pp. 109-111.

3 Exact : *cf.* plus haut !

4 Vice-président (*cf.* plus haut).

5 Certainement Richard, le fils, secrétaire adjoint de la Commission centrale (voir plus haut). Voir ci-après pour la séance du 17 mars 1865.

6 Successeur immédiat de D'Avezac (voir plus haut). Les connaissances de Jules Verne sont donc très précises !

d'accumuler statistiques et précisions chiffrées ; il « connaît » déjà, par avance, les régions traversées par l'expédition, car il y a voyagé « dans un fauteuil » — supériorité de l'intellectuel — et peut faire profiter ses compagnons (et les lecteurs d'un Verne et d'un Hetzel toujours didactiques, car démocrates) de son savoir. Amplification du personnage de Clawbonny, il est à bord le savant, au sens premier du terme, et il raconte, explique, expose, en parlant « comme un livre », que ses amis feuilletent tant qu'il leur plaît : une des illustrations de Riou, d'ailleurs, a pour titre *Les récits de Paganel*.

Mais ce puits de science, à l'origine de la plupart des interprétations successives du document jeté à la mer par le capitaine Grant, n'est pas sans défauts. D'abord, il lui arrive de se tromper : on l'a vu plus haut. J'ajoute qu'il y a des erreurs dans la liste qu'il dresse des explorateurs de l'Australie et surtout qu'il n'a pas su reconnaître le nom de l'île Tabor (où se trouvait Grant), île Maria-Thérèse sur les cartes anglaises et allemandes, bévue qu'il juge impardonnable, « indigne d'un secrétaire de la Société de Géographie ». Le major Mac Nabbs lui tape alors sur l'épaule et ajoute : « géographe ! ... avec le ton du plus profond mépris »¹. Seulement, cette erreur scientifique rend tout son sens à leur long voyage apparemment inutile : c'est un des cas où dans les romans de Jules Verne la science fournit aussi la péripétie et le dénouement et sauve les situations désespérées. Autre défaut de ce géographe : il est assez orgueilleux, adorant par exemple son titre de secrétaire de la Société de Géographie, narcissique, têtu et certain d'avoir raison, même contre l'expérience.

Tout cela est comme la caricature des travers bénins tels ceux évoqués plus haut et largement compensé par tout autre chose : intérêt universel et toujours en éveil, joie de cartographier et même culte de la carte, courage tranquille, aussi, de « cet homme grand, sec et maigre », qui nie l'existence des dangers encourus dans l'exploration², un homme sensible à la beauté de l'Océan comme à celle de l'écriture géographique. Enfin, Paganel est le porte-parole du saint-simonien et quarante-huitard Jules Verne³ : la « clef » du personnage, si clef unique il y a, n'est ni un Arago, ni un Malte-Brun, ni d'Avezac ou de Quatrefages, mais Élisée Reclus, l'ami et le géographe préféré de Jules Verne, très souvent cité dans ses *Voyages*, mais jamais — silence significatif qui a valeur de preuve paradoxale — dans *Les Enfants du capitaine Grant*. J'ai déjà présenté quelques éléments de décryptage, mais il y a beaucoup plus : Paganel souligne la diminution du nombre des aborigènes

1 « mais Paganel n'avait même pas senti la main du major. Qu'était-ce auprès du coup géographique qui l'accablait ! » (3e partie, chap. XXI).

2 Cf. un passage du chapitre X de la 1ère partie, en réalité beaucoup moins humoristique qu'il n'y paraît.

3 Voir le maître-livre de J. Chesneaux, *Une lecture politique de Jules Verne*, Maspero, 1971, 195 p., réédition, *Jules Verne. Une lecture politique*, 1982, 201 p., réédition, 1986, notamment le chapitre 4 et la p. 108.

d'Australie et des Maori de Nouvelle-Zélande, due aux Anglais, comme Reclus celle des Indiens d'Amérique ¹, il est anticolonialiste, antiesclavagiste, anglophobe et possède le très vernien mépris de l'or. On est ici nettement au-dessus de l'interprétation qu'en donna Maurice Chevalier (*sic*) dans le très médiocre film réalisé par Walt Disney en 1962. Paganel est un personnage que Jules Verne a composé très soigneusement, beaucoup plus que tous les autres « géographes » des *Voyages extraordinaires* réunis, et il a en particulier su pour le faire utiliser admirablement son observation sur le vif de la Société de Géographie et de ses membres. Est-ce la seule conséquence de cette inspiration ?

Non, et le contraire serait étonnant de la part d'un Jules Verne membre de la Société de Géographie depuis le début de 1865 (²) et dès lors assidu aux séances, du moins pendant la période parisienne de sa vie : il y a inspiration directe. Il y fait montre de politesse et d'humour — présent à la séance du 17 mars 1865, il « s'excuse auprès de la Société du rôle que l'imagination joue dans ses ouvrages » ³, qu'il lui offre ⁴ — , qualités alliées à la compétence : en 1873, il fait à la Société une conférence, consécutive à la sortie triomphale du *Tour du Monde en Quatre-Vingts Jours* (dont il donne aussi un exemplaire à la Société), sur les méridiens et le changement de date. Elle lui avait été commandée par la Commission centrale un mois auparavant, en réponse à la question de MM. Hourier et Faraguet, curieux de savoir à quel méridien se faisait le passage d'un jour à l'autre du calendrier civil ⁵ : cette conférence est une merveille de clarté, d'aisance et d'humour. Ce n'était pas la première fois qu'il se manifestait : il avait déjà rendu compte de sa traversée d'Europe aux États-Unis ⁶ sur le célèbre *Great Eastern* le 3 mai 1867, deux semaines avant d'offrir — cadeau symbolique — son « Paganel », la première partie de ses *Enfants du*

¹ Voir plus haut. De Quatrefages a dénoncé vivement, pour sa part, le sort des aborigènes d'Australie, mais il n'est nullement une source d'inspiration pour Jules Verne.

² Il est admis au début de l'année, à une date inconnue, et il remercie en février (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1865, p. 184).

³ Deux romans seulement, pour l'instant. *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1865, p. 277. Il est, en province, parfois critiqué car trop imaginatif (voir, par exemple, *Bulletin de l'Union géographique du Nord de la France*, 1891, p. 263).

⁴ « M. Richard Cortambert dépose sur le bureau, de la part de M. Joseph (*sic*) Verne, deux ouvrages intitulés *Cinq semaines en ballon* et *Voyage au centre de la Terre*. M. de Quatrefages ajoute que M. Verne publie en ce moment un nouveau livre qui a pour titre *Les Anglais au pôle Nord* [1ère partie du *Capitaine Hatteras*. Rien n'est dit à cette séance de *De la Terre à la Lune*, qui est pourtant de 1865 ; *Hatteras* ne sortira en volume qu'en 1866], et qui n'offre pas moins d'intérêt que les précédentes productions du même auteur. » (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1865, p. 277). Sur *Voyage au centre de la Terre*, S. Vierne, *Jules Verne*, Balland, 1986, 447 p., chapitre 2. Sur le *Tour du Monde en Quatre-Vingts Jours*, la même autrice, chapitre 4 et une lecture psychanalytique par P. Avrane, *Un divan pour Phileas Fogg*, Aubier, 1988, 200 p.

⁵ Conférence du 4 avril 1873 : « Les méridiens et le calendrier », imprimée dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1873, pp. 423-428. Voir aussi le *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1873, pp. 428 & 440.

⁶ L'absence totale et volontaire de Jules Verne, expliquée page 19, est le seul reproche que je ferai à la thèse du regretté Jacques Portes (1944-2017), *Une fascination réticente. Les États-Unis dans l'opinion française 1870-1914*, Presses universitaires de Nancy, 1990, 458 p.

capitaine Grant, et deux mois et demi avant que Richard Cortambert présentât en son nom (modestie de l'auteur) « un récit de voyage dans le Sud de l'Australie » extrait de la partie suivante. L'auteur des *Voyages extraordinaires* donna de temps à autre à la Société de Géographie la primeur de la lecture d'un chapitre d'un volume à paraître. C'est que Jules Verne était entré à la Commission centrale, dont il fut membre jusqu'en 1871 inclus. Hélas pour elle, il quitta en 1872 Paris pour s'établir définitivement à Amiens, mais il attendit le 24 novembre 1898 pour envoyer à la Société une lettre de démission¹, motivée par l'impossibilité dans laquelle il considérait se trouver — depuis longtemps d'ailleurs — de se rendre aux séances. Elle passa inaperçue et après sa mort le 24 mars 1905, à Amiens, la Société de Géographie écrivit² qu'il avait été membre pendant quarante ans. L'attitude intellectuelle et politique relativement conformiste que Jules Verne y constatait le séduisait moins que celle d'une mythique Société à l'américaine « où les problèmes scientifiques et techniques sont portés sur la place publique, sont largement discutés dans l'opinion, au lieu d'être réservés dans la vieille Europe aux cabinets poussiéreux des académies et des Sociétés savantes. La séance où le Wedon Institut(e) de Philadelphie discute des avantages réciproques du *plus lourd que l'air* et du *plus léger que l'air* est aussi vivante et tumultueuse qu'un meeting politique. »³

La Société offre à ce Nantais, né le 8 février 1828, qui avait relativement peu voyagé — le Nord-Est des États-Unis, les côtes d'Afrique du Nord, quelques navigations au large des côtes françaises, écossaises et norvégiennes, pour toute sa vie — , des voyages « par procuration ». Elle lui permet aussi des rencontres fructueuses : Maunoir, Armand de Quatrefages, Victor-Adolphe Malte-Brun, des retrouvailles comme celle de Reclus, qui s'inscrit dans le groupe des relations politiquement hardies de Jules Verne, son éditeur Hetzel, ancien exilé politique de 1851 dont le *Magasin d'Éducation* est condamné par Mgr Dupanloup en 1868 (4), Nadar, saint-simonien sympathisant de la Commune et dont le visage et l'anagramme firent l'Ardan de *De la Terre à la Lune* (1865), le saint-simonien Adolphe Guérault, le communard Paschal Grousset, collaborateur de Jules Verne chez Hetzel

1 Archives de la Société de Géographie, colis n° 14 : « Je suis arrivé à un âge auquel il me paraît indiqué de prendre sa retraite. Aussi, je me retire peu à peu de toutes les Sociétés dont j'ai fait partie depuis tant d'années. J'ai donc dû donner ma démission de membre de la Société de Géographie, n'allant plus jamais à Paris d'ailleurs. »

2 *La Géographie*, 1er sem. 1908, pp. 345-348.

3 J.Chesneaux, *Une lecture politique de Jules Verne*, Maspero, 1971, 195 p., p. 137.

4 L'équipe de cette revue pour enfants était d'idées avancées : Jean Macé, le futur fondateur de la Ligue de l'Enseignement, par exemple, en faisait partie. Sur Hetzel et ses relations avec Verne, un ouvrage capital : A.Parménie & C.Bonnier de La Chapelle, *Histoire d'un éditeur et de ses auteurs. P.-J.Hetzel*, Albin Michel, 1953, 684 p., réédition, 1986, 671 p., et, bien sûr, la *Correspondance* échangée, qui a été éditée. Un colloque *Hetzel : l'éditeur, l'homme politique, l'écrivain* a été organisé à Nantes en mai 1986 par l'Université et la Bibliothèque municipale. Les rapports entre l'éditeur et Jules Verne y ont été évoqués par O.Dumas, P. Gondolo della Riva et J.Dusseau (Actes : *P.-J.Hetzel, un éditeur et son siècle*, ACL-Crocus, 1988, 366 p.).

sous le pseudonyme d'André Laurie ¹, qui se sont ajoutés aux Arago et au frère de Jules Verne, Paul, l'officier de marine qui lui fournit de nombreux détails concernant la navigation. Il ne faut pas non plus négliger les « opinions avancées » du propre fils du romancier, Michel, ardent dreyfusard. La Société de Géographie offre surtout une énorme documentation à l'auteur des *Mondes connus et inconnus* ², habitué quelques années déjà avant son entrée « en géographie » à compiler et à puiser son inspiration ici et là : Société d'encouragement pour la Locomotion aérienne au moyen d'appareils plus lourds que l'air (fondée par Nadar en 1863 et dont il était censeur), *Musée des familles*, par exemple. Le passeur de science qu'est Jules Verne avait amassé quotidiennement les matériaux de son œuvre géographique et il indiquera plus tard lui-même qu'il devait

« l'exactitude de ses descriptions aux nombreuses notes qu'il prenait à la suite de ses lectures dans les livres, journaux, magazines, rapports scientifiques qui lui tombaient entre les mains, notes qui étaient ensuite classées d'après le sujet traité » ³.

La Bibliothèque nationale, puis impériale, l'avait vu des journées entières dévorer les revues de vulgarisation et les livres techniques en vue d'un *Roman de la Science*, des récits de voyages et d'explorations aussi ⁴. Cela lui avait permis bientôt de ne plus accumuler les erreurs comme dans *Martin Paz* de 1852 (⁵). La lecture des volumes du *Tour du Monde* confirme également ce qu'on sait depuis longtemps : Jules Verne a puisé dans leurs articles une partie de son inspiration, mais elle démontre à l'envi qu'il s'est inspiré, dans le même temps, des gravures (et ses illustrateurs eux aussi) et qu'il combine en fait deux sources d'inspiration principales : *Le Tour du Monde* et le *Bulletin de la Société de Géographie*.

¹ *Les 500 millions de la Béguin* (1879), *L'Étoile du Sud* (1884), *L'Épave du Cynthia* (1885). Notice dans J.-M. Mayeur & A. Schweitz, *Les parlementaires de la Seine sous la Troisième République*, Publications de la Sorbonne, 2001, tome II, 639 p., pp. 295-296.

² Sous-titre des *Voyages extraordinaires*.

³ R. Escaich, *Voyage au monde de Jules Verne*, Paris, Plantin, 1955, XVIII+242 p., pp. 43-44 & 232-235.

⁴ Ch.-N. Martin, *Jules Verne, sa vie et œuvre*, Lausanne, 1971, XX+321 p., p. 68. Il faut lire les ouvrages de Lionel Dupuy (*Espace & temps dans l'œuvre de Jules Verne. Voyage au centre de la terre... et dans le temps*, La Clef d'Argent, 2000, 46 p., *Itinéraire d'un voyage initiatique. Le Tour du monde en 80 jours de Jules Verne*, La Clef d'Argent, 2002, 34 p., *En relisant Jules Verne. Un autre regard sur les Voyages extraordinaires*, La Clef d'Argent, 2005, 173 p., *Jules Verne, l'homme et la terre. La mystérieuse géographie des Voyages Extraordinaires*, La Clef d'Argent, 2006, 171 p., *Drôle de Jules Verne ! Humour, ironie et dérision dans l'œuvre de Jules Verne*, La Clef d'Argent, 2008, 40 p., *Jules Verne espérantiste ! Une langue universelle pour une œuvre atemporelle*, Paris, SAT, 2009, 98 p., *Jules Verne, la géographie et l'imaginaire. Aux sources d'un Voyage extraordinaire : Le Superbe Orénoque (1898)*, La Clef d'Argent, 2013, 146 p., *Géographies. Le territoire et ses paradoxes*, Astobelarra, 2013, 169 p.), ainsi que les deux livres collectifs qu'il a dirigés avec J.-Y. Puyo, *L'imaginaire géographique. Entre géographie, langue et littérature*, PUPPA, 2014, 427 p., et *De l'imaginaire géographique aux géographies de l'imaginaire. Écritures de l'espace*, PUPPA, 2015, 176 p., et l'ouvrage de J.-Y. Paumier, *Jules Verne voyageur extraordinaire. À la découverte des mondes connus et inconnus*, Glénat/La Société de Géographie, 2008, 279 p.

⁵ Cf. Julian Garavito, « Jules Verne et l'Amérique latine », *Europe*, nov.-déc. 1978.

Le romancier, passeur de géographie, put trouver dans ce dernier, à Paris puis à Amiens où il le recevait comme membre de la Société, ainsi que dans les *Comptes rendus des séances...* et *La Géographie*, une énorme masse de renseignements et d'études d'une grande diversité, eu égard aux intérêts scientifiques polymorphes de la Société. Tout lui était bon, car tout pouvait servir quelque jour : récits de traversée maritime, d'exploration terrestre, de descente d'un fleuve, description d'un phénomène atmosphérique, étude d'une plante, d'une peuplade, d'un équipement d'explorateur, statistiques sur un pays, projet « saint-simonien » de chemin de fer ou de canal... Il note ces renseignements et classe leur masse : son cabinet de travail ressemble alors à la cabine de Clawbonny ! Retrouver des inspirations précises est malaisé, car Jules Verne a l'habileté et l'honnêteté de mêler souvent les sources, et de toutes façons sa manie de compilation et l'avance qu'il eut rapidement sur le contrat avec Hetzel¹ font qu'il utilise des documentations parues bien avant le « voyage extraordinaire » concerné. Néanmoins, on peut déceler plusieurs pistes. Il est ainsi possible qu'il ait utilisé trois articles du *Bulletin* du deuxième semestre de 1872 : un (repris du Docteur Petermann) sur le Gulf Stream et celui de Paul Gaffarel (1843-1920) (« la mer des Sargasses ») pour plusieurs romans², d'une part, et un troisième, de l'abbé Durand³, sur l'Amazone brésilien, pour *La Jangada* (1881)⁴. L'idée de *L'Invasion de la Mer* — roman publié en 1905, année de la mort de Jules Verne, mais prêt depuis longtemps et l'opération est près de trente ans auparavant, en 1877 exactement, montrée comme réalisée dans *Les aventures d'Hector Servadac*, au chapitre XI — vient, on le sait, du projet de François Élie Roudaire (1836-1885) d'irriguer le Sud tunisien par liaison entre la Méditerranée et les Chotts, sûrement par le relais de la Société de Géographie, ajouterais-je. Qu'on en juge : le projet est exposé et discuté fin 1873, à la séance du 1er juillet 1874⁵ est donné l'avis, très favorable, de Lesseps sur le projet, dont il est à nouveau question le 21 octobre ; la Société en parle par la suite à de nombreuses reprises, y adjoint Duveyrier, et le finance en partie ; le rapport de Duveyrier est publié dans le *Bulletin* du premier semestre 1874, un article

1 Les romans de Jules Verne sont publiés plusieurs années après leur rédaction. Voir les préfaces minutieuses et intéressantes de Charles-Noël Martin dans l'édition Rencontre (Lausanne).

2 Autre exemple d'indication pouvant servir pour plusieurs romans : la disparition des éléphants annoncée par Hayaux de Tilly à la séance du 2 août 1876 (*Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1876, p. 438) et souvent déplorée par Jules Verne. Paul Gaffarel devait devenir professeur à la faculté des Lettres de Marseille, vice-président de la Société de Géographie de la ville (1909-1919) et adjoint au maire. Il contribuera largement à orienter dans un sens colonial la Société de Géographie de Marseille, devenant d'ailleurs président de la « section coloniale ». Il publiera de nombreux ouvrages « coloniaux » (*Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1909, p. 141).

3 Il s'agit, en fait, d'une suite de plusieurs articles : *Bulletin de la Société de Géographie*, nov. 1871, janv. 1872 & fév. 1872.

4 Autre inspiration possible (jointe à la précédente ?) pour cette dernière : l'article de Rafael Reyes, « Le fleuve des Amazones et ses affluents » (*Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1876, pp. 185-195).

5 Jules Verne est à Amiens, mais il y reçoit le *Bulletin*. Sur le roman de Verne, L.Lévêque, *Jules Verne. Un lanceur d'alertes dans le meilleur des mondes*, L'Harmattan, 2019, 208 p., pp. 91-110.

de Roudaire lui-même l'est dans le volume suivant **1**. Le *Comptes rendus des séances...* de 1884 fait le récit d'une éruption volcanique en Alaska : inspiration d'un épisode du *Volcan d'or* (1906) ? Après qu'une lettre sur l'exploration à faire de l'Orénoque eut paru dans le *Bulletin* de juin 1864, celui de 1887 publie la réception de Jean Chaffanjon (1854-1913) à la Sorbonne : inspiration partielle du *Superbe Orénoque*, paru en 1898 (**2**) ? Le repaire de Ker-Karraje est peut-être inspiré d'un article du *Bulletin* de novembre 1864 sur « les îles de Bahama », *Le Phare du bout du monde* (1905) de l'article sur la Terre de Feu du *Bulletin* du second semestre 1875... Cette inspiration puisée à la Société de Géographie, l'écrivain l'a reconnue au moins une fois, et dans un document, retrouvé par Charles-Noël Martin (1923-2005) **3**, qui n'est pas un texte de courtoisie, mais une lettre à Hetzel où Jules Verne écrit ne s'être « servi que des textes des Bulletins de la Société de Géographie » pour les *Mirifiques Aventures de Maître Antifer* (1894) **4**.

En dehors de cette inspiration exploitant directement la Société de Géographie, dont il faisait partie, il y a chez lui, aussi, des mentions fréquentes et élogieuses **5** des Société de Géographie de Paris, Londres, New York, Saint-Petersbourg, des présidents et secrétaires généraux autres que Paganel, des publications aussi, bien sûr. Il serait d'un « impérialisme » ridicule et une négation de l'évidence de vouloir que la Société de Géographie soit la seule inspiratrice de Jules Verne : j'en donnerai simplement trois preuves. Nous avons vu à propos du lieutenant Bellot **6** qu'il était fort connu — et par l'intermédiaire de la Société de Géographie — d'un Jules Verne qui n'ignorait pas les célèbres tentatives de Lady Franklin pour retrouver son époux disparu dans le Grand Nord ; or, les biographes de l'écrivain ont montré depuis longtemps qu'un souvenir d'enfant très précis est intervenu : il y a ici superposition d'inspirations pour *Mistress Branican* (1891).

1 Communication à la séance du 7 juillet 1875. Le capitaine Élie Roudaire (1836-1885), membre de la Société de Géographie, était l'homme de la mise en communication des chotts avec la Méditerranée, de l'« invasion de la mer » ...

2 Ce roman est grandement inspiré du récit de Chaffanjon lui-même, très souvent cité, et dont le texte est d'ailleurs emporté par le héros. Cf. dossiers de mission aux Archives nationales, F17 2946B. Chaffanjon fut admis en 1885 à la Société. Le petit-fils de l'explorateur a publié en 1978, conjointement, le texte de son aïeul et celui de Jules Verne : Arnaud Chaffanjon, *L'Orénoque aux deux visages*, Paris, Denys Pierron, 1978, 584 p., qui réunit donc *L'Orénoque et le Caura, voyage aux sources de l'Orénoque*, de Jean Chaffanjon (1889) et *Le Superbe Orénoque* de Jules Verne (1898). On lira avec beaucoup d'intérêt le livre de Lionel Dupuy, issu de sa thèse, et démontrant une proximité certaine avec ma thèse d'État dans sa version première, *Jules Verne, la géographie et l'imaginaire. Aux sources d'un Voyage extraordinaire* : *Le Superbe Orénoque (1898)*, La Clef d'Argent, 2013, 146 p.

3 Introduction à l'édition Rencontre des *Mirifiques Aventures de Maître Antifer* (publiées en 1894), page IX. Lettre du 12 janvier 1894.

4 Hetzel lui ayant demandé une carte de Mascate, ou, du moins, où l'on pouvait s'en procurer, Jules Verne répond : « [...] je l'ignore absolument. Il n'y en pas dans *Le Tour du Monde*. Moi, je ne me suis servi que des textes des *Bulletins de la Société de Géographie*. »

5 Le lecteur trouvera en **annexe T** des exemples de toutes ces mentions.

6 Voir plus haut.

D'autre part, on peut, pour la période où Jules Verne participait de près à la vie de la Société de Géographie, et pour l'ouvrage le plus géographique de tous, c'est-à-dire pour *Les Enfants du capitaine Grant*, pour leur Paganel et pour les années de rédaction vraisemblables (1865-1867), lire en tous sens les *Bulletins*, le bilan est nul : la documentation vernienne est ailleurs, seule l'observation des mœurs géographiques est utilisée. Enfin, troisième preuve, dans *Cinq semaines en ballon*, qui date de 1863 et est donc antérieur à l'entrée de son auteur à la Société ¹, la géographie est loin d'être absente, avec ses Sociétés, de Londres et de Genève, les *Mittheilungen...* du Docteur Petermann et ses autres publications, le caractère même de Fergusson, la caricature amicale des géographes, la carte et le dessin géographiques, la réhabilitation de René Caillié, l'évocation de Faidherbe et même une arrivée de Fergusson et de ses compagnons, accueillis au Sénégal par une patrouille, qui annonce avec une extraordinaire prescience — à ma connaissance jamais soulignée jusqu'ici — la rencontre Stanley-Livingstone. Ce premier des *Voyages extraordinaires* contient en outre de très nombreuses références à des explorateurs ; toutes les mentions d'explorateurs et explorations des chapitres III et IV sont — je l'ai vérifié — empruntées au *Bulletin de la Société de Géographie* : l'inspiration est donc ici antérieure et étrangère à l'entrée de Jules Verne à la Société, elle est le fait d'un lecteur, non d'un adhérent.

C'est — et j'en terminerai par là avec la présente problématique — qu'il est un écrivain qui se refuse à avoir une inspiration et une documentation exclusives : celles de la Société de Géographie furent, on l'a dit, précédées par d'autres, elles furent suivies, ou plus exactement complétées, par d'autres encore après 1872 ; ce que j'ai cherché au sein de la Société de Géographie le fut avant moi pour d'autres Sociétés. La liste, par son hétérogénéité, montre que Jules Verne ne négligeait personne : Académie des Sciences, des Lettres et des Arts d'Amiens, qu'il préside en 1875, 1881 et 1892, Société industrielle d'Amiens dont il fréquente souvent la bibliothèque, Société d'horticulture de Picardie, club espérantiste..., et tous les témoins soulignent son assiduité. Mais Jules Verne continua à compiler d'autres lectures, revues (notamment de voyages) auxquelles il était abonné et qui s'ajoutaient aux envois de la Société de Géographie, ouvrages de la bibliothèque municipale d'Amiens, *Nouvelle Géographie universelle* de son ami exilé Reclus surtout, très souvent citée, encore plus utilisée ², et à laquelle il a tenu à rendre hommage : pour écrire, « il se pénètre de la géographie d'Élisée Reclus », dit-il en 1898 au journaliste Adolphe

1 La Société de Géographie de Paris possède un fragment du manuscrit de *Cinq semaines en ballon*, ainsi que l'intégralité de celui de *Vingt mille lieues sous les mers*. Ils ont été restaurés tous les deux en 1991. Sur les deux romans : S.Vierne, *Jules Verne*, Balland, 1986, 447 p., chapitres 1 et 3.

2 La démarche de H.Ozanne complète la mienne (cf. « De quelques sources verniennes », dans le Colloque d'Amiens (1977), *Nouvelles recherches sur Jules Verne et le voyage*, Paris, 1978, 116 p., pp. 7-16).

Brisson (1860-1925). L'information géographique de Jules Verne est donc très complète, ce qui l'a autorisé à écrire non seulement ses 63 romans des *Mondes connus et inconnus*, mais aussi deux grands ouvrages de géographie et de « géographie historique » : une *Géographie illustrée de la France et de ses colonies*, commencée par Théophile Lavallée (1804-1867), et parue chez Hetzel en deux volumes en 1867 et 1868, une *Histoire des grands voyages et des grands voyageurs*, éditée en 1878 (1).

Jules Verne s'est donc directement inspiré de la Société de Géographie, et tout ce qui précède n'est pas une pièce médiocre à verser au dossier de « Jules Verne inattendu », mais il y a plus général : explorateurs, beauté des contrées exotiques, intérêt de la cartographie et de la bibliothèque, Élisée Reclus... pouvaient être connus du romancier autrement que par la Société de Géographie de Paris. Plus précisément, je pense qu'elle a joué un rôle d'amplificateur ou d'inspiratrice indirecte de ces thèmes. L'explorateur est, ainsi, un personnage omniprésent chez cet auteur ; quelquefois, c'est d'ailleurs d'un faux explorateur qu'il s'agit ! On en a vu un exemple plus haut, ajoutons celui du comte Serge Narkine de *César Cascabel* (1890), exilé politique qui se fait passer pour un explorateur, « entraîné par ses instincts de voyageur et ses goûts pour les découvertes et recherches géographiques » 2. Ou alors, des personnages « jouent » aux explorateurs, le cas est fréquent, et ils le déclarent dans *Seconde Patrie* (1900) :

« aujourd'hui nous ne sommes pas des chasseurs [...], nous sommes des explorateurs, et plus spécialement des géographes, des hydrographes, en mission dans cette partie de la Nouvelle-Suisse »,

dit au cours d'une reconnaissance en bateau Jean Zermatt, le chef de la petite colonie 3. C'est souvent plus sérieux, et sans aller jusqu'aux énumérations échevelées citées plus haut 4, mentionner un explorateur — éventuellement « mort malheureusement avant d'avoir pu achever son voyage d'exploration » 5 — est chose fréquente. Tout un roman, *Mistress Branican* (1891), est consacré à des voyages d'exploration (maritime), dans les îles de la Sonde et surtout l'Australie ; deux chapitres sont d'ailleurs écrits avec des « extraits » du « journal » de l'héroïne 6. On peut même y lire :

1 Je renvoie à la même **annexe T** pour les publications de Jules Verne.

2 Ière partie, chapitre XI. Narkine a d'ailleurs vraiment la passion de la géographie : « passionné pour les sciences et les découvertes géographiques, ce fut à des voyages en toutes les parties du monde qu'il employa les années de sa jeunesse » (Ière partie, chapitre XV).

3 Chapitre X.

4 Ou celle des « voyageurs himalayens » de *La maison à vapeur* (Ile partie, chapitre I, 1880).

5 M. Poussielgue, « l'un des explorateurs les plus compétents de la Floride », cité dans *Nord contre Sud*, Ile partie, chapitre IX (1887). Il s'agit d'Achille Poussielgue (1829-1869).

6 Chapitres IX & X de la Ile partie.

« mieux que la plus précise description, [ces extraits] sont de nature à faire connaître le pays, à montrer dans toute leur horreur les épreuves réservées aux audacieux qui s'y aventurent. Ils permettront aussi d'apprécier la force morale, l'indomptable énergie de leur auteur, son intraitable résolution d'atteindre le but, au prix de n'importe quel sacrifice. » 1

Il y a aussi dans les *Voyages extraordinaires* ceux qui suivent les traces d'explorateurs sans vouloir les singer, comme de Schaller et son escorte dans *L'Invasion de la mer* (1905) 2. Il y a encore les simples « voyageurs » comme on dit dans le monde géographique : le « lieutenant de vaisseau de la marine royale [...] maintenant en congé illimité » Henry d'Albaret de *L'Archipel en feu* (1884) 3 et surtout Olivier Sinclair du *Rayon vert* (1882), dont les voyages maritimes antérieurs ressemblent étrangement à ceux de l'auteur et qui chante un hymne aux découvertes maritimes 4. Ces « voyageurs » verniens n'expriment qu'une seule fois des remords sur leur complicité de fait avec la conquête coloniale 5, rareté normale, car le fervent quarante-huitard Jules Verne se résout difficilement à une condamnation du colonialisme 6.

Fréquente aussi est l'expression de la beauté géographique de la mer et des océans 7, la mer antithèse philosophique de la « société policée de terre ferme et de ses contraintes » 8, la mer personnage principal du *Phare du bout du monde* (1905) ; beauté de la « nature, grande et sauvage qui ravit le savant » 9 et qui, « loin d'être

1 Début du chapitre X. Cf. les articles du *Bulletin de la Société de Géographie* ou de *La Géographie*, desquels ce roman est le plus proche parmi ceux de Jules Verne.

2 « Nous n'allons pas faire des découvertes [...] mais plus exactement nous rendre compte de l'état des travaux que nous ont laissés nos devanciers. [...] d'ailleurs, depuis longtemps il n'y a plus rien à découvrir dans cette partie du Djérid » (chapitre VI). Le même roman a évoqué l'expédition antérieure et malheureuse de Carl Stein, qui « avait excité le plus vif intérêt parmi les nombreuses Sociétés de Géographie qui s'occupent plus spécialement des voyages à l'intérieur de l'Afrique [...] » (chapitre II).

3 De même qu'il y a un aristocrate amateur, savant riche, dans les *Aventures de trois Russes et de trois Anglais dans l'Afrique australe* (1872), Sir John Murray, « qui, sans titre officiel, honorait l'Angleterre par ses travaux astronomiques. La science lui était redevable de sacrifices pécuniaires très considérables. » (chapitre III). On retrouve ainsi de vieilles connaissances, comme Russell-Killough dans *Michel Strogoff* (début du chapitre IV de la IIe partie, 1876).

4 Chapitre XIII : « [...] quoi de plus beau que ces découvertes ! Traverser pour la première fois l'Atlantique avec Colomb, le Pacifique avec Magellan, les mers polaires avec Parry, Franklin, d'Urville et tant d'autres, quels rêves ! Je ne peux voir partir un navire, vaisseau de guerre, bâtiment de commerce ou simple chaloupe de pêche, sans que tout mon être ne s'embarque à son bord ! Je pense que j'étais fait pour être marin, et si cette carrière n'a pas été la mienne depuis mon enfance, je le regrette chaque jour ! » Ce regret est bien sûr celui de Verne lui-même.

5 Au chapitre I du *Village aérien* (1901), les deux héros principaux, John Cort et Max Hubert : « la différence n'est pas considérable » entre « simples curieux » et « conquérants ».

6 Lire à ce sujet J. Chesneau, *Une lecture politique de Jules Verne*, Maspero, 1971, 195 p., pp. 110-111.

7 Voir Paganel plus haut, mais aussi Olivier Sinclair au chapitre XIII du *Rayon vert* (1882).

8 J. Chesneau, *Une lecture politique de Jules Verne*, Maspero, 1971, 195 p., p. 78.

9 En l'occurrence l'astronome William Emery, des *Aventures de trois Russes...* (1872) : « c'était une joie, pour lui, de comprendre la poésie de ces vastes solitudes, à peu près inconnues à l'homme, et d'y retremper son esprit fatigué des spéculations mathématiques. » (chapitre II). Voir aussi le chapitre suivant.

hostile à l'homme [...] est une réserve inépuisable de richesses et de force qui permet à l'activité humaine de se déployer pleinement. » 1

Autre ravissement, chez l'auteur et les personnages à qui il le délègue : celui de la cartographie. Les cartes tiennent une grande place dans l'œuvre et parfois dans l'intrigue elle-même ; Jules Verne prenait grand soin de leur établissement, ce que prouvent sa correspondance avec son éditeur 2 et ses rêves devant les possibilités offertes dans ce domaine par les appareils volants 3. Ce soin va de pair avec le souci de l'erreur cartographique : on sait que l'intrigue de *L'Étoile du Sud* (1884) repose en grande partie sur une erreur commise lors de l'établissement de la carte du pays et découverte par Cyprien Méré ; Jules Verne écrit d'ailleurs en note (car le texte initial est d'André Laurie) : « historique » ! 4 Ces goûts n'excluent pas la raillerie, amicale envers toute manie cartographique à la Paganel, féroce pour la science germanique dans *Les Cinq Cents Millions de la Béguim* (1879) en particulier 5.

Autre caractère de la géographie de Jules Verne, l'évident enthousiasme des personnages de ce pilier de bibliothèque, municipale ou nationale, pour toute bibliothèque : « allons à la bibliothèque ! », peuvent-ils dire comme la Minha de *La Jangada* (1881), qui ajoute :

« Prenons tous les livres, toutes les cartes qui peuvent nous faire connaître ce bassin magnifique (celui de l'Amazone) ! Il ne s'agit pas de voyager en aveugles ! Je veux tout voir et tout savoir de ce roi des fleuves de la terre ! » 6

Le « géographisme » de l'auteur explique que son œuvre fourmille de notes géographiques, qui semblent autant d'articles extraits d'un dictionnaire, et ceci

1 J.Chesneaux, *Une lecture politique de Jules Verne*, Maspero, 1971, 195 p., p. 31.

2 Un exemple pour *L'Ile à hélice* (1895), qui « doit comprendre deux cartes. Dans celle du premier volume il faut faire figurer les Sandwich, les Marquises, les Pomoutou et les îles de la Société. Du 30^e parallèle Nord au 20^e parallèle Sud et du 130^e méridien Ouest au 155^e méridien Ouest. Je vous prie de la faire établir et je la corrigerai. » Lettre à Hetzel fils (le père est mort en 1886 et J.Verne ne lui écrivait pas sur ce ton !) du 10 février 1895, citée par Ch.-N.Martin dans l'édition Rencontre.

3 Alors que l'*Albatros de Robur le conquérant* (1886) survole l'Afrique, Jules Verne songe : « En vérité, si quelque géographe avait eu à sa disposition un semblable appareil, avec quelle facilité il aurait pu faire le relevé topographique de ce pays, obtenir des cotes d'altitude, fixer le cours des fleuves et de leurs affluents, déterminer la position des villes et des villages ! Alors, plus de ces grands vides sur les cartes de l'Afrique centrale, plus de blancs à teintes pâles, à lignes de pointillés, plus de ces désignations vagues, qui font le désespoir des cartographes ! » (chapitre XII).

4 Chapitre XX.

5 Chapitre X, la satire concerne « le grand atlas en 378 volumes in-folio de notre éminent Tuchtignann [...], monument généreux de la science géographique appliquée à l'art du tirailleur... »

6 Chapitre IV de la I^{ère} partie. Outre une bibliothèque, le gigantesque radeau est aussi forêt, arche de Noé, chapelle, exploitation latino-américaine dérivante, drame et destin personnel, idylle convenue, construction romanesque, etc.

dans des romans aussi différents que *Michel Strogoff* (1876) **1**, *Kéraban le têtue* (1883) **2** et *La maison à vapeur* (1880) **3**. Jules Verne cite d'ailleurs parfois ses sources, comme l'ouvrage de Louis Rousselet **4** mentionné six fois dans le dernier roman cité.

La source préférée, car amie, est évidemment Élisée Reclus, dont Jules Verne, son presque exact contemporain **5**, possède tous les ouvrages et lit les articles parus dans *Le Tour du Monde* et les publications de la Société de Géographie de Paris. On a vu qu'il le cite très souvent et qu'il partage son regret de la « loi du progrès » **6** qu'est la disparition d'Amérindiens pour lesquels il a dès *Martin Paz*, une nouvelle de jeunesse (1853), exprimé sa sympathie **7**. Élisée Reclus, c'est Paganel (ou l'inverse !), mais aussi en partie le capitaine Nemo et le Kaw-Djer des *Naufragés du Jonathan* (roman largement complété par Michel Verne et publié en 1909) **8**.

On comprend dès lors le nombre, la variété et l'intensité des vocations suscitées par la lecture, au retour d'une distribution des prix, après les étrennes, ou un dimanche pluvieux à plat ventre dans un grenier, des volumes de la collection Hetzel **9** : de Jean-Baptiste Charcot à Haroun Tazieff, en passant par Paul-Émile Victor, Louis Poirier (Julien Gracq), et Umberto Nobile. Jules Verne a donc bien vulgarisé la géographie, auprès de lecteurs qui n'appartenaient pas tous, tant s'en faut, à la jeunesse du second XIX^e siècle **10**. Voisine de son œuvre se situe une immense littérature enfantine et populaire, à laquelle l'expansion territoriale a apporté une source d'inspiration nouvelle. Le rôle des éditeurs qui créèrent des séries

1 « La Russie asiatique ou Sibérie » et les Kirghizes chapitre II de la I^{ère} partie, immensité et diversité de l'empire russe chapitre IV, foire de Nijni-Novgorod chapitre V, la Volga (qu'il appelle bizarrement *le Volga*) chapitre VII, Kazan chapitre VIII, Omsk chapitre XIV, Tomsk chapitre IV de la II^e partie, le lac Baïkal chapitre X, Irkoutsk chapitre XII.

2 Elles concernent le littoral de la mer Noire. De plus, Van Mitten voyage muni d'un (livre-)guide et il prend des notes sur un carnet.

3 « On appelle Dekkan cette large portion de la péninsule indienne comprise entre les Ghâtes occidentales et les Ghâtes de la mer du Bengale », et le professeur Verne de continuer son chapitre I de la I^{ère} partie...

4 *L'Inde des Rajahs. Voyage dans l'Inde centrale et dans les présidences de Bombay et du Bengale*, Paris, Hachette, 1875, 807 p. Certaines gravures ont même été copiées. Louis Rousselet avait fait des séjours prolongés en Inde et il devint directeur du *Dictionnaire de géographie universelle*.

5 Reclus : 1830-1905 ; Verne : 1828-1905.

6 *La Jangada*, I^{ère} partie, chapitre V (1881).

7 Car il s'agit d'une race opprimée, de même pour les Tasmaniens (*Mistress Branican*, II^e partie, chapitre I, 1891) et les indigènes des îles Hawaï (*L'Île à hélice*, I^{ère} partie, chapitre IX, 1895). Julian Garavito (« Jules Verne et l'Amérique latine », *Europe*, nov.-déc. 1978, p. 143) a remarqué que Jules Verne partageait le préjugé anti-métis de son époque.

8 Sur ce roman, lire de nombreux passages de L.Lévêque, *Jules Verne. Un lanceur d'alertes dans le meilleur des mondes*, L'Harmattan, 2019, 208 p.

9 « avec ses crayonnages d'oncles disparus aux Épargnes et ses odeurs de chocolat moisi », ajoutait Bertrand Poirot-Delpech dans *Le Monde* du 9 juin 1978 !

10 Une formule plus célèbre que celle de Bertrand Poirot-Delpech citée à la note précédente, celle de Claude Roy : « le monde a six continents : l'Europe, l'Afrique, l'Asie, l'Amérique, l'Australie et Jules Verne... : tous les hommes de ce siècle ont été nourris de lait blanc et de ses livres rouges » (*Le commerce des classiques*, II, pp. 258-265).

à bon marché fut ici déterminant : on peut citer la *Bibliothèque des grandes aventures*, les *Voyages illustrés*, bimensuels, la *Bibliothèque universelle de poche*, qui publiait, entre autres, les œuvres implicitement colonialistes de Louis Noir, pseudonyme du lieutenant-colonel Louis Salmon (1837-1901)¹. La diffusion était très large (cinq ou six éditions pour la plupart de ces œuvres), dans un « contexte d'exotisme vulgaire, d'action violente et d'exaltation chauvine, dans lequel l'imagination populaire a placé l'expansion coloniale »².

Un autre romancier d'aventures, l'Américain d'origine irlandaise Thomas Mayne Reid (1818-1883), entremêlait comme Jules Verne ses récits, publiés en français dans la *Bibliothèque rose*, de considérations géographiques et d'histoire naturelle, mais malgré ses riches souvenirs personnels nés d'une vie d'aventures³, il réussit une œuvre géographique beaucoup moins scientifique — avec un bestiaire très imaginaire et d'une densité roborative ainsi que des chasses aussi invraisemblables que quotidiennes — et mordant bien moins sur le public adulte, que celle de Jules Verne. Auteur d'innombrables récits à l'usage de la jeunesse, les *Voyages excentriques*, Paul d'Ivoi, pseudonyme de Charles Deleutre (1856-1915), fut beaucoup moins géographique et davantage militariste (et colonial), comme ses titres le suggèrent d'ailleurs. Enfin, Gustave Aimard (1818-1883), exact contemporain de Mayne-Reid (selon l'orthographe française), grand bourlingueur libertaire et auteur de romans à succès, ressemble, lui, à Jules Verne uniquement par son hymne à la nature américaine et sa vision ambiguë des Amérindiens. Il entra d'ailleurs à la Société de Géographie, parrainé par Jules Verne et Richard Cortambert⁴.

Au terme de cette présentation des intellectuels et de Jules Verne, il apparaît que les membres des Sociétés françaises de Géographie sont des Paganel et que le « père » de celui-ci non seulement joue un rôle non négligeable à la Commission centrale de la Société de Géographie de Paris, mais s'inspire largement, directement et indirectement, des publications géographiques.

¹ C'était le frère de Victor Noir, tué en duel par le prince Pierre Bonaparte, cousin de Napoléon III, en 1870. Notice dans D.Compère dir., *Dictionnaire du roman populaire francophone*, Nouveau Monde, 2007, 490 p., p. 309, et article de P.Marne, dans *Fontainebleau. La revue d'histoire de la ville et de sa région*, mai 2017, pp. 42-46.

² M.Astier-Loutfi, *Littérature et colonialisme. L'expansion coloniale vue dans la littérature romanesque française. 1871-1914*, Mouton, 1971, 147 p., pp. 52-53.

³ Il a combattu au Mexique en 1845, aux côtés des révoltés hongrois en 1849...

⁴ Biblio. : J.Bastaire, *Sur la piste de Gustave Aimard, trappeur quarante-huitard*, Encrage, 2003, 140 p. L'auteur insiste sur les nombreux émules et confrères d'Aimard.

On vient de mesurer toute l'importance des liens entre Jules Verne et la géographie en Société, pour laquelle il ne fut pas, je vais le montrer, le seul moyen de vulgariser, dans le meilleur sens du terme. Le mot est prononcé et écrit d'ailleurs, et, chose significative, il apparaît pour la première fois en 1866 dans la bouche de Chasseloup-Laubat, accompagné du synonyme « populariser » : terminant un discours d'assemblée générale jusque là très banal, le marquis-ministre remercie tous ceux des géographes « qui ont pour mission de vulgariser, de populariser, ces connaissances qui, sous leur plume, et leur burin, ont toujours tant d'attrait. »¹ Très vite on englobe, à la Société, le phénomène dans le mouvement général de la vulgarisation des sciences, au sein duquel il est dit que ce sont les Sociétés savantes qui ont le rôle principal à jouer². C'est qu'il y a

« en dehors des leçons officielles [...] place pour un enseignement libre, signalant les découvertes au moment où elles se produisent, cherchant à en vulgariser les connaissances. De cette pensée sont nées les Sociétés de Géographie qui se proposent de marcher en avant de la science, d'encourager les explorations, de répandre des notions qui ne sont pas encore entrées dans le domaine public. C'est dans ce dessein que se sont constituées les Société de Géographie de Paris et plusieurs autres qui sur divers points de la France poursuivent un but analogue : faciliter l'étude de la géographie, en hâter les progrès »,

comme *Le Courrier de La Rochelle* définit la vulgarisation en 1880 (3). Un « enseignement », cherchant à « vulgariser les connaissances » : comment se fait cette popularisation de la géographie ? L'enseignement est-il réellement un nouvel objet ? et, dans l'affirmative, depuis quand : 1864 ou 1871 ? Cette préoccupation nouvelle provoque-t-elle une entrée en force du professorat au sein des Sociétés de

1 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1866, p. 342. L'allusion englobe bien sûr Jules Verne et ses illustrateurs. Le mot de « vulgarisation » est prononcé onze ans plus tard à Marseille dans un sens plus restreint : « [...] le *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille* n'a pas la prétention d'être un journal savant, mais surtout une œuvre de vulgarisation qui apprend à connaître, en peu de temps, les faits géographiques qui se trouvent épars dans de nombreux journaux, de volumineuses revues et d'importants ouvrages. C'est l'abeille butinant dans toutes les publications géographiques, pour en extraire ce qu'il y a de plus intéressant, et le mettre à la portée de tout le monde. » (*Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1877, p. 6). La Société de Géographie de Marseille le fait plus ou moins avec sa rubrique « variétés » du *Bulletin*, mais la majorité du contenu rappelle les autres bulletins de Sociétés.

2 Mouchez, vice-président, à l'assemblée générale du 17 décembre 1877 (*Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1877, p. 644) : « la vulgarisation des sciences est un des faits les plus remarquables et de la la plus haute portée philosophique de notre époque. Sans remonter bien loin dans le passé, on trouve un temps où la science n'était encore que le privilège d'un petit nombre d'esprits d'élite, espèce d'aristocratie de l'intelligence aussi difficilement accessible que l'autre. Aujourd'hui tout le monde veut s'instruire [...]. Ce sont les sociétés savantes, dont on commence enfin à reconnaître l'utilité, qui peuvent le plus efficacement satisfaire cette noble ambition... » Ernest-Barthélémy Mouchez (1821-1892) s'était rendu célèbre par ses travaux hydrographiques et son rôle majeur dans la défense du Havre en 1870. Membre de la Société depuis 1874 seulement, il devait, l'année suivant l'assemblée générale de 1877, devenir contre-amiral et directeur de l'Observatoire de Paris (Fonds Levot de la bibliothèque municipale du Havre, cote 137, lettres du 18 octobre 1871 et du 21 octobre 1871, notice nécrologique du *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1892, Monique Gros, « Ernest Mouchez des côtes de l'Afrique du Nord à l'Observatoire de Paris », dans M. Pelletier & L. Bergès dir., *Voyages en Méditerranée de l'Antiquité à nos jours*, CTHS, 2008, 491 p., pp. 231-251).

3 Archives de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux, dossier 38, correspondance reçue 1879-1880.

Géographie ? Enfin, on vérifiera si l'examen des seules formes intellectuelles épuise la question.

ENSEIGNER ET VULGARISER

La Société de Géographie de Paris, puis, le plus souvent, ses sœurs cadettes « popularisèrent » de multiples façons : les séances ordinaires, dites à Paris, « de quinzaine », rencontrent de plus en plus fréquemment le succès auprès du public ¹, une tentative éphémère de conférences payantes « où des professeurs compétents exposèrent les grands problèmes de la géographie » eut même lieu à Paris en 1884 ², mais c'est la conférence publique classique qui constitue l'arme absolue d'une Société de Géographie, acte « social » tellement important qu'il est considéré souvent comme l'essentiel de ses « travaux » ³. Toutes les Sociétés ont leurs conférences, celle de Lyon créa des « cartes de saison au prix réduit de cinq francs », donnant accès aux conférences publiques du troisième dimanche de chaque mois ⁴, elle publia pour la première fois les discussions ayant suivi les conférences à partir du *Bulletin* de 1908. Jacques Perriault (1938-2019) a noté ⁵ que le *thesaurus* des photos sur verre utilisées pour les conférences de la Société de Géographie de Paris a circulé, notamment au profit de la Ligue de l'enseignement ⁶. Charles Daney ⁷ a situé dans le temps et l'espace le nombre et le sujet des conférences entendues boulevard Saint-Germain. Le maximum est atteint très vite, le nombre total baissant de 26 à 23 de 1879 à 1880, à 19 en 1885-1886, et il remonte à 21 en 1891-1892. Leur répartition

1 Au point qu'on note parfois que des adhérents ne trouvent, à certaines séances, pas de place, « à cause de l'affluence des personnes étrangères » (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1878, p. 375) ! Il est évident que les partisans de la construction d'un immeuble pour la Société de Géographie avaient largement utilisé l'argument du manque de place.

2 J. Girard, *La Société de Géographie. Sa vie et ses œuvres pendant un siècle. 1821-1921*, Paris, 1921, manuscrit, 2e dossier Jules Girard, carton « Gi-Gr », des archives de la Société, série « alphabétique », p. 10.

3 Entre mille exemples numériques possibles : le « compte rendu des travaux de la Société en 1891 » (*Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1892-1893, pp. 42-61) y consacre 17 pages sur 20. La notice historique annexée au *Bulletin de la Société de Géographie de Lille*, 2e sem. 1894, pp. 17-18, dénombre 316 conférences et 160 000 auditeurs depuis la fondation (1882) !

4 *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1884-1885, p. 50.

5 Journée d'études de la Ligue de l'Enseignement du 5 janvier 1983 à l'I.N.R.P. et communication au colloque de *Sources. Travaux historiques*, Paris-Censier, mai 1986, intitulé *Image et histoire*, publié à Paris en 1987, 319 p. La communication de Jacques Perriault a pour titre « À propos de la lanterne magique : recherche de l'illusion et diversité des usages ». Une séance de projection à la lanterne magique a été « reconstituée » à la BnF le 24 mai 2022.

6 L'utilisation de cet « enseignement par l'aspect » est beaucoup plus fréquente à l'époque qu'on ne le croit communément, avec déjà la compréhension et l'utilisation de beaucoup de progrès techniques, avec aussi au sein de la Ligue des débats sur le degré de précision et de rédaction des notices explicatives. Son souvenir a été évacué par la mémoire collective. Le souci des projections pousse à des complications matérielles et juridiques, comme à la Société de Géographie de Douai en octobre 1910 : « la salle des fêtes étant en réparations, les conférences auront lieu, jusqu'à nouvel ordre, dans la Salle gothique ; mais cette salle n'étant pourvue d'aucune prise de gaz, le secrétaire général, après entente avec la Municipalité, propose que les projections soient faites désormais à la lumière électrique. Ayant cherché, sans y réussir, une lanterne à emprunter, il demande à la Commission de l'autoriser à faire transformer la lanterne » (*Bulletin de l'Union géographique du Nord de la France*, 1911, p. 205). Des postes sont créés, à l'appellation pompeuse : le bureau de la Société de Géographie de Lille a un « conservateur des appareils scientifiques de la Société » !

7 Renseignements personnels, aimablement communiqués, et article « Les conférences de la Société de Géographie de 1875 à 1900 », dans un récent numéro d'*Acta Geographica*.

privilégie les voyages — une moyenne annuelle de 14 conférences jusqu'en 1879, 13 de 1880 à 1891, 16 après 1892 — , loin devant la géographie physique — 4 jusqu'en 1879, 3 de 1880 à 1891, 1,6 après 1892 — , la géographie historique 1 et la géographie économique 2. Contrairement à une idée reçue, la part de l'Afrique n'est pas prépondérante, l'Asie suscitant un intérêt presque aussi grand et l'Amérique ne faisant pas mauvaise figure, loin devant l'Europe et l'Océanie 3.

Pour ces conférences, les cartes sont très importantes ; or, il y a souvent lacune, et à Bordeaux les Schrader, père et fils, se sont mis à la disposition de la Société de Géographie commerciale « pour en tracer à grande échelle, à l'instar des cartes murales placées dans certaines gares de chemin de fer » 4. Quelques années plus tard, on pense à y récompenser Rigaud, secrétaire de la section de Bergerac, qui « a fait gratuitement une grande carte de l'Afrique pour la conférence de M.Foncin » 5. Parfois l'auditoire est bruyant 6, notamment quand en province on le recrute massivement parmi les cours populaires ou les sociétés philomathiques : c'est le cas à Bordeaux, en 1876, pendant une conférence de Pierre Foncin 7. Bien sûr, à l'époque de l'Ordre moral, les toutes premières Sociétés provinciales déclarent au préfet leurs conférences et se font parfois rappeler par quelque secrétaire général de préfecture particulièrement méfiant que, d'après l'article premier de la loi du 6 juin 1868, « les réunions publiques ayant pour objet de traiter de matières politiques ou religieuses continuent à être soumises à [autorisation préalable] » 8. En conséquence, les Sociétés de Géographie provinciales manifestent quelque méfiance à l'égard de

1 2 jusqu'en 1879, 1,1 de 1880 à 1885, 0,6 de 1886 à 1891, 1,6 après 1892.

2 3,5 jusqu'en 1885, 1,2 après.

3	Afrique	Asie	Amérique	Europe	Océanie
jusqu'en 1879	7	5	5	2	< 1
1880-1885	4,5	4,5	4,5	3,7	< 1
1886-1891	5,5	3	3,7	3,7	< 1
après 1892	7,2	6,5	1	3,7	1

4 Pour la connaissance de l'Afrique, une bonne approche dans W.H.Schneider, *An Empire for the Masses. The French Popular image of Africa. 1870-1900*, Londres & Westport, Greenwood Press, 1982, XXI+222 p., *passim*. Séance du 18 février 1875, dans les archives de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux, dossier 7, procès-verbaux du bureau, 1874-1877.

5 Lettre d'E.Labroue du 29 décembre 1879, dans les archives de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux, dossier 38, correspondance reçue 1879-1880. Pour Labroue, voir plus haut.

6 Cf. lettre du 9 juin 1881, dans les archives de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux, dossier 40, correspondance reçue 1881.

7 Séance du 16 décembre 1876, dans les archives de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux, dossier 7.

8 Un exemple pour la Société de Géographie commerciale de Bordeaux, lettre du 5 mai 1875, dans les archives de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux, dossier 32, correspondance reçue 1874-1875. Un autre exemple, après la crise 1877-1878 : lettre du préfet du 6 novembre 1878 dans le dossier 36 (correspondance reçue 1878). Voir aussi 12 novembre 1879 (dossier 37, correspondance reçue 1879).

certain candidats conférenciers, en raison de leur coloration politique ; le même Foncin écrit en 1878 ¹ :

« M. le Principal du Collège de Libourne, notre délégué, pense que M. Gachassin-Lafitte, qui est de Libourne et se trouve classé dans un parti là-bas, n'est pas l'homme qu'il nous faut pour une conférence. Je vous prie de vouloir bien soumettre la question au bureau. » ²

Ces conférences sont, en province du moins, en effet relayées par des cours — populaires et professés le soir — de géographie ou de géographie commerciale. À qui s'adresse le cours populaire (du soir) de la Société de Géographie de Marseille qui connaît un succès croissant ³ en 1878 ?

« aux auditeurs de l'an dernier, bourgeois, militaires, écoliers, sont venus se joindre un grand nombre d'instituteurs et d'institutrices, qui [la carte sous les yeux], prenant des notes, suivent les leçons si vivantes du professeur. Un grand nombre de jeunes personnes qui se préparent sans doute aux examens se pressent en foule dans le modeste local offert par l'autorité municipale. » ⁴

On pense, car la conférence est une « rencontre », à démultiplier l'effort : à Lyon, il y a un cours de géographie commerciale pour les directeurs des écoles primaires ⁵. L'effort, enthousiaste et nerveux, touche à tout en province et annonce, à vingt ans de distance, celui du Touring Club de France : la Société de Géographie de Lyon, ainsi, a obtenu des Postes la transformation des cachets d'oblitération, avec indication du nom du département d'où émane la lettre, elle entreprend en 1877 « de doter les communes de [son] département de plaques géographiques, exécutées en tôle émaillée ; ces plaques énoncent le nom du département et de la commune, la distance qui sépare cette dernière de son chef-lieu ; l'altitude et la longitude y figurent également » ⁶.

¹ Lettre sans date, reçue le 15 mars 1878, dans les archives de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux, dossier 35 (correspondance reçue 1877-1878).

² Je rappelle qu'à Bordeaux vive est la rivalité entre républicains d'une part et bonapartistes et cléricaux d'autre part, au précoce bénéfice des premiers (voir plus haut).

³ *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1878, pp. 386-387.

⁴ Voir aussi *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1877, pp. 433-434, 1878, pp. 162, 204, 327 & 399-400.

⁵ Conséquence : « les excellentes données de la géographie commerciale, si utiles à une ville dont les produits se répandent dans le monde entier et qui en retire également la plus grande partie de ses matières premières, ces données ont été introduites dans toutes nos écoles primaires. Avec la jeunesse qui les fréquente, elles arriveront ainsi aux couches les plus élevées de notre société industrielle. » (*Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1884-1885, p. 52) !

⁶ *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1877, *passim*. Et voir, pour les plaques dans les stations de chemin de fer, avec indication de département, altitude, population, etc., réclamées par la Société de Géographie de Lyon, la lettre de cette Société en date du 28 novembre 1876, dans les archives de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux, dossier 33 (correspondance reçue en 1876), la lettre de Maunoir à la Société de Bordeaux du 14 novembre 1877 (même dossier, correspondance reçue 1877-1878).

En conséquence de la facilité grandissante des voyages, le pittoresque se développe au fil des années dans l'acte essentiel qu'est la conférence, ainsi que dans les articles des publications. Cela se produit plus ou moins tôt selon les Sociétés, mais en tout cas le phénomène sera majoritaire à la Belle Époque : c'est une des ruptures du nouveau siècle. Le pittoresque est net et précoce à Lyon, où Valérien Groffier prononce le 19 novembre 1904 une conférence sur « la Grèce pittoresque et artistique », fort significative :

« [...] Grâce aux progrès de l'industrie des transports, les plus lointains déplacements sont désormais à la portée de quiconque a l'humeur vagabonde et, moyennant une médiocre dépense de temps, de fatigue et d'argent, on peut courir au bout de l'Europe, prendre pour but d'une excursion de vacances la divine Hellade [...] »

Deux ans plus tard, les sociétaires ont droit à une « Tunisie pittoresque et économique ». À Lille aussi, il y a beaucoup d'excursions, de récits d'excursions et d'articles dits « pittoresques ». Le pittoresque peut rester circonscrit aux frontières françaises, comme celui que l'on trouve très fréquemment dans les publications du Nord de la France ¹ et cet autre, plein d'humour, de Paul Bret ² qui, à propos d'un voyage par canaux de Lyon à Paris (!), avoue

« avec confusion : je n'ai rien de neuf à annoncer sur le roi Makoko, qu'un malheureux hasard a toujours détourné de mon chemin, et je n'ai rapporté aucune tente de Somalis ³ que je puisse dresser dans la cour du Cercle artistique ⁴. Disons plus : je suis complètement étranger à la délimitation des frontières du Congo, et j'ose espérer que ni l'Anglais (*sic*) Stanley, ni le Français Savorgnan de Brazza n'auront à prendre ombrage des résultats pratiques de notre modeste voyage. »

Il s'agit certes d'une simple dérive : les véritables difficultés sont rapidement nettes, difficultés des Sociétés de Géographie provinciales à trouver des conférenciers de leur ville ou de leur région, difficultés croissantes, surtout en province, à dénicher des conférenciers et des sujets intéressants et renouvelés, car le fonds s'épuise. Comme on l'écrit à Marseille,

« parmi nos compatriotes qui, à coup sûr, obtiendraient un véritable succès, si, à leur retour de leur odyssée, ils venaient nous dire : *J'étais là : telle chose m'advint*, peu se décident à affronter le feu de la rampe. Nous sommes donc obligés de recourir à des voyageurs de Paris, orateurs de tempérament, qui promènent volontiers leur conférence de Société de Géographie en Société de Géographie... »

1 J'entends celles de l'Union géographique du Nord de la France et de la Société de Géographie de Lille, qui s'est détachée de l'Union. Lire Anthony Darthoit, *Sociabilités et imaginaires coloniaux dans le Nord de 1880 à 1918*, thèse sous la direction de Jean-François Chanet et de Isabelle Surun, soutenue à l'Université de Lille 3 en 2014, disponible en numérique, 242 p.

2 *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1886, p. 26.

3 Georges Révoil (1852-1894), de la Société de Géographie de Marseille, en a parlé dans *Le Tour du Monde* en 1885.

4 Qui abrite les séances de la Société de Géographie de Marseille.

Inévitablement, on rencontre ici ou là un portrait-type de conférencier, comme Paul Labbé :

« M. Paul Labbé a la voix forte et timbrée. Elle porte partout la phrase claire ; elle la livre sans emphase, sans éclat, mais avec ampleur et franchise. Cette parole n'a rien de sévère. Elle sait faire rire à propos ; et le public s'est amusé bien des fois et de bon cœur. M. Paul Labbé a le sens tout français de la plaisanterie gaie et brève, qui est bien moins l'ironie que la forme discrète de la franchise et de la bonté. La conférence est remplie de ces petites anecdotes courtes et joyeuses qui dérident sans cesse. Elles revêtent l'agrément des choses qui, par elles-mêmes, sont âpres et douloureuses. »

Malgré ces talents, le fonds s'épuise donc, d'où la constatation désabusée du docteur Chappet, président, à l'assemblée générale du 27 décembre 1906 de la Société de Géographie de Lyon :

« aujourd'hui, le monde entier a été parcouru : les projections photographiques et les merveilleuses exhibitions de cinématographe en ont vulgarisé tous les aspects, les types les plus variés de l'espèce humaine et de toutes les séries animales ont été exposés au regard de nombreux assistants, devenus à la fois auditeurs et spectateurs. C'est vous dire que de nos jours le public, mieux initié à ces connaissances, est devenu plus difficile et qu'il faut de plus grands efforts pour lui donner satisfaction. » ¹

On peut souvent remarquer une similitude entre les deux courbes des conférences et des effectifs car les premières attirent les adhérents : Marseille reconnaît en 1893 le déclin de ses conférences et les difficultés à avoir des conférenciers prestigieux ², mais la remontée des effectifs à la fin du XIXe siècle y est exactement contemporaine d'un essor des conférences, la Société phocéenne étant d'ailleurs obligée de ne plus publier l'intégralité de toutes les conférences dans son *Bulletin* ³.

Tout autre moyen de vulgarisation, on s'intéresse et on intéresse à des initiatives individuelles : la Société de Géographie de Paris expose en 1888 un « jeu géographique » inventé par un certain Grenotton de Thouin « parce que la Société ne doit pas se désintéresser des moyens, quels qu'ils soient, qui peuvent encourager l'étude et l'amour de la géographie » ⁴, quitte à les critiquer, comme les tables d'orientation, notamment celles du Touring Club de France, trop chargées aux yeux

1 Références : *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1890, p. 105 et *Bulletin de l'Union géographique du Nord de la France*, 1904, pp. 63-64. Paul Labbé était un explorateur (N.Broc, *Dictionnaire illustré des explorateurs français du XIXe siècle*, CTHS, 1988-1999, 4 vol.) et voyageur (Sibérie, Turkestan et Corée), membre de la Société de Géographie de Paris de 1895 à 1939 (belle durée...), mais surtout il devait devenir l'année suivant sa conférence dans le Nord secrétaire général de la Société de Géographie commerciale, succédant à Gauthiot, et le rester jusqu'en 1918. Référence pour le docteur Édouard Chappet (1825-1922) : *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1906, p. 219.

2 *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1893, pp. 111-112.

3 En plus des résumés des communications faites dans les séances de la Société (les « conférences intimes » de J.Léotard, dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1898, p. 15).

4 *Comptes rendus des séances...*, 1888, p. 105. Le jeu est *Le Géomètre, jeu géographique de la France...*, publié effectivement en 1888.

du géologue Philippe Glangeaud (1866-1930), qui pense dans un article au titre-programme 1 qu'il faudrait leur ajouter des notices explicatives. L'aspect publicitaire ne tire pas à conséquence, mais un lien très net est établi par les géographes entre la vulgarisation et le couple patriotisme-colonisation. Par exemple, à la séance parisienne du 3 février 1882 est présentée une « notice courte, claire, facile à lire, et qui donne un aperçu très exact de notre belle colonie de l'Extrême-Orient » 2, puis est souligné le « but absolument désintéressé et tout patriotique que poursuit l'auteur. Ce dernier voudrait que chaque citoyen français connût les colonies de la France, que chaque enfant dans les écoles primaires apprît que la France a des colonies, quelles sont leurs productions et leur valeur. » 3

À cause de ces préoccupations nouvelles, les revues géographiques de grande vulgarisation — car il y en a toujours — ne sont plus signalées qu'avec bien moins d'attention et de soin. On le comprend pour le fameux *Journal des voyages* (né en 1877), qui d'ailleurs attend toujours son historien, parce que la concurrence vis-à-vis des publications des Sociétés de Géographie était nulle : mettant l'accent sur les drames (de navigation, de chasse, etc.), mais aussi sur la géographie administrative, le *Journal des voyages* visait la jeunesse et le public du *Supplément illustré du Petit Journal*. En ce qui concerne la jeunesse, on le sait, les enfants de Gaulle étaient abonnés au *Journal des voyages* et Charles y publia à moins de vingt ans une nouvelle intitulée « le Secret du Spahi, la fille de l'Agha », dans le numéro 685 du 30 janvier 1910. Le racisme et surtout le sadisme sont évident : sont souvent développées « les plus épouvantables, les plus sanguinaires de toutes les idées » 4, et fréquemment « le spectacle dépasse en horreur tout ce qu'il est possible de décrire » 5, notamment dans les gravures de première page, qui sont très « accrocheuses » ! L'« avis de l'éditeur » du premier numéro (juillet 1877) se contentait de souligner la vulgarisation 6, on alla, en réalité, au-delà de la vulgarité...

L'attention portée aux revues de grande vulgarisation est donc moindre. C'est pourtant l'un de ses co-directeurs, Marcel Dubois (l'autre est Vidal lui-

1 « les tables d'orientation et l'éducation géographique du public », *La Géographie*, 1911, pp. 251-256. Conséquence logique du souci de vulgarisation, on s'intéresse à la bicyclette et il y a même en 1895 à la Société de Géographie de Boulogne une conférence qui la concerne ! Elle est faite par « M. Gabriel, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, Docteur en Médecine », et, de plus, « pédaliste convaincu » (*Bulletin de l'Union géographique du Nord de la France*, 1895, pp. 85-89).

2 Il s'agit de *La Cochinchine française*, de Georges Favre (1840-1916), Pougeois, 1881, 102 p.

3 *Comptes rendus des séances...*, 1882, p. 51.

4 N° 36, p. 147, dans les « mangeurs de chair humaine » !

5 Légende de la première page du n° 46.

6 « le goût de plus en plus marqué en France pour les récits de voyage et d'aventures est un des caractères de notre époque [...]. L'éditeur du *Journal des voyages* a donc voulu faire un journal qui satisfît à la fois à ce goût et à la nécessité de connaître le globe sur lequel nous nous agitons, et qui fût en même temps accessible à tout le monde, aussi bien par les conditions matérielles que par l'esprit qui y régnera. »

même), qui a présenté à la Société de Géographie de Paris, lors de la séance du 4 mars 1892, les *Annales de géographie*, mais le compte rendu qu'en fait le *Bulletin de la Société de Géographie* est très confus ¹. Pourtant aussi, comme dans les périodes antérieures, certaines de ces revues sont fondées, parallèlement aux publications de la Société de Géographie de Paris — qui ne réussissent quand même pas à percer auprès du grand public —, par certains de ses membres, comme Ludovic Drapeyron créant en 1877 la *Revue de géographie* ². Drapeyron avait écrit des éditoriaux dans *L'Électeur libre*, éphémère journal républicain modéré du début de 1871, réunis en *Les folies de Paris* ³. L'homme (1839-1901) et son action ont été présentés ⁴ : professeur au lycée Charlemagne, et quelque peu chahuté, de 1870 à 1899 (⁵), il se fit l'apôtre du développement de la géographie, d'abord au Congrès international de géographie réuni à Paris en 1875 (⁶), ensuite à la « réunion des Sociétés françaises de Géographie » tenue en 1878 dans l'hôtel tout neuf de la Société de Géographie de Paris ⁷, enfin à la Société de Topographie, dont il fut de 1876 à sa mort le premier secrétaire général, le président étant Hennequin, et qui organisa des cours, des excursions et une bibliothèque ⁸. La *Revue de géographie* veut diffuser largement les connaissances géographiques en faisant appel à des spécialistes des sciences naturelles et des sciences humaines, mais se prononce aussi sur une réorganisation... de la Société de Géographie ! Drapeyron y mène un travail personnel considérable, écrivant lui-même nombre d'articles, inspirant à Jean-Baptiste Pâquier ⁹ un projet

1 *Comptes rendus des séances...*, 1892, pp. 106-107. En Italie, c'est la *Biblioteca di viaggi*, inaugurée en 1884 par l'éditeur Perino, qui, avec ses publications hebdomadaires à bas prix, joua le rôle du *Tour du Monde*, mais en plus populaire (cf. J.-L. Miège, *L'impérialisme colonial italien de 1870 à nos jours*, SEDES, 1968, 419 p., p. 31).

2 Qui dura jusqu'en 1924. Élisée Reclus fut en 1877 très critique à son égard (lettre à Gérando du 11 janvier 1877, dans Élisée Reclus, *Correspondance*, Paris, 1911-1925, 3 vol., tome II, pp. 182-183).

3 Ch.-O. Carbonell, *Histoire et historiens. Une mutation idéologique des historiens français. 1865-1885*, Thèse, Privat, 1976, 605 p., p. 489.

4 N. Broc, « L'établissement de la Géographie en France : diffusion, institutions, projets (1870-1890) », *Annales de Géographie*, n° 459, oct. 1974, pp. 545-568, pp. 553 & suiv. ; notice dans T.W. Freeman & Ph. Pinchemel dir., *Geographers : biobibliographical studies*, Londres, vol. 6, pp. 35-38.

5 Drapeyron avait d'abord enseigné à Besançon et il obtint sa mutation grâce à Duruy. À Charlemagne, il semble avoir été chahuté (cf. V. Berdoulay, *La formation de l'école française de Géographie (1870-1914)*, thèse de III^e cycle, C.T.H.S., 1981, 245 p., pp. 160-163, écrites d'après son dossier).

6 Voir plus loin.

7 Un des deux grands thèmes, avec la colonisation.

8 Minutieux historique par L. Drapeyron lui-même et Hennequin dans Société de Géographie, *Réunion des Sociétés françaises de Géographie les 2, 3 et 4 septembre 1878 à l'hôtel de la Société de Géographie, boulevard Saint-Germain, 184*, [compte rendu par P. Deloncle], Paris, 1879, 93 p., qui lui accorde donc une grande attention, pp. 34-48. Les pages suivantes de cette notice sont également intéressantes. « Œuvre de patriotisme pratique, la Société de Topographie est inséparable du climat revanchard des années 80 ; elle perdra sa raison d'être après 1900, lorsque l'enseignement supérieur de la géographie aura pris quelques consistances en France » (N. Broc, « L'établissement de la Géographie en France : diffusion, institutions, projets (1870-1890) », *Annales de Géographie*, n° 459, oct. 1974, pp. 545-568). Conçue comme un moyen d'affirmer la cohérence de la géographie, la topographie en était évidemment une vue trop restrictive, ce que dénonça Élisée Reclus (V. Berdoulay, *La formation de l'école française de Géographie (1870-1914)*, thèse de III^e cycle, C.T.H.S., 1981, 245 p., p. 149 et passage de la *Correspondance* de Reclus cité plus haut).

9 Voir plus loin.

d'École nationale de Géographie¹ et soulevant la question de l'agrégation de géographie. Son influence sur les Sociétés de Géographie provinciales est peu connue, mais peu stable : sous l'égide de la Société de Géographie de Marseille est ouvert en mai 1878 un « cours élémentaire de topographie pratique »², qui connaît une rapide éclipse pour reprendre en mars 1884 (3). À Lyon sont organisés à partir de 1884 des cours publics de topographie sous le double patronage de la Société de Topographie et de la Société de Géographie de Lyon⁴, cours où le rôle des militaires est notable⁵. Mais au total, si Drapeyron œuvra pour la « topographie », on peut conclure qu'il ne réussit pas à animer une véritable école de géographie.

Pour ce qui est des publications propres aux Sociétés de Géographie, la tâche et le succès de prédilection furent bien sûr l'exploration, qui connaît un engouement considérable à la fin du siècle : la quatrième partie de l'article « géographie » de la *Grande Encyclopédie* est très exactement titrée « histoire de la géographie » — « géographie », au sens d'exploration — et très justement définie par son succès auprès du public⁶. Si sa rubrique « géographie au XIXe siècle » concerne aussi exclusivement l'exploration, le *Grand Dictionnaire Larousse universel du XIXe siècle* est, dans son article « géographie », un peu plus précis, exposant brièvement le rôle des Sociétés de Géographie dans le monde, plus patriotique et démocratique aussi : il est vrai, écrit-il, que, pour les revues de vulgarisation,

« on nous dépasse au-delà du Rhin, que les Allemands s'occupent beaucoup plus que nous de géographie ; mais il faut espérer qu'avec le temps la France saura prendre un rang égal, sinon supérieur. Ce n'est point la science qui nous manque, nos géographes ne le cèdent, comme savants, à ceux d'aucune autre nation, c'est dans la vulgarisation de la science que nous avons des supérieurs. Mais tout le monde sent aujourd'hui la nécessité de propager l'instruction parmi les classes laborieuses, d'augmenter le nombre des écoles, de perfectionner les méthodes d'enseignement ; et quand toutes les réformes que l'on projette seront réalisées, il n'y aura personne en France qui ne possède une connaissance suffisante de son pays d'abord, des pays voisins et de la terre tout entière. »

1 *Revue de géographie*, 1884, pp. 37-45.

2 *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1878, pp. 249-250.

3 *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1884, p. 211. On aura été sensible à la concordance des dates.

4 *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1884-1885, pp. 61-64. On aura été sensible à la concordance des dates, ici aussi.

5 *Ibid.*, pp. 392-397.

6 « [...] Peu de sujets intéressent autant l'homme cultivé. La passion avec laquelle sont suivies les explorations africaines ou polaires en est la preuve. La géographie le transporte au-delà de l'étroit horizon où il se meut ; ses découvertes ont reculé les bornes de nos préoccupations ; elles ont marqué la place exacte de chaque pays, de chaque race, dans l'ensemble du globe, notre habitation. Elles ont mis en rapport des races et des civilisations qui s'ignoraient, ouvert au commerce de nouveaux et immenses débouchés, déterminé par la création de colonies celle de nations nouvelles. Tributaires de toutes les sciences pour leurs généralisations, les géographes, les voyageurs, ont fourni à toutes les faits positifs qui ont concouru à leurs progrès et à leurs applications. On s'explique donc que, sous un certain rapport, l'histoire de la géographie mesure les progrès de la civilisation. En tout cas, son étude est indispensable tant à l'historien qu'au géographe. Rien ne démontre mieux la supériorité prise par la race blanche depuis trois siècles. »

Si l'on se situe à un niveau plus officiel, les exposés de motifs pour les reconnaissances d'utilité publique publiés au *Journal officiel* par exemple, on constate que l'État républicain insiste beaucoup et à juste titre sur cette œuvre de vulgarisation ¹. Si l'on s'en tient au pourcentage d'ouvrages publiés, il y avait fort à faire, puisque Charles-Olivier Carbonell a montré ² qu'en 1874 il n'avait été édité que 2,2 % d'ouvrages géographiques, soit quatre à cinq fois moins que d'ouvrages scientifiques.

Un effort sera fait à la Belle Époque pour améliorer la présentation des périodiques des Sociétés de Géographie : à Paris, *La Géographie* sera, ainsi, bien mieux présentée que le *Bulletin*. Mais on n'atteindra nulle part en Europe la qualité des publications allemandes : c'est donc un retard sur les revues de la « savante Allemagne » ³. Au contraire, il y a très peu de cartes dans les *Proceedings of the Royal Geographical Society* ⁴. Le désir de vulgariser leur science est chez les géographes français chose nouvelle ; il s'insère dans un mouvement national assez vaste, en bonne partie exploré ⁵, et il est évidemment à la racine de l'accroissement numérique des Sociétés et de leurs membres, que j'étudierai plus loin, d'un rayonnement accru que j'ai déjà présenté, et d'une transformation des Sociétés de Géographie en une nébuleuse sociale beaucoup moins repliée sur elle-même que le groupe ancien de la seule Société de Géographie de Paris, car ouverte aux « bataillons auxiliaires de la science » ⁶. Selon une formule inédite de Jules Girard, on est dans une période de

1 Voir le *Journal officiel* du 30 septembre 1889, p. 4852 pour la Société de Géographie de Lille (reproduit dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Lille*, 2^e sem. 1889, pp. 230 & suiv.).

2 Ch.-O. Carbonell, *Histoire et historiens. Une mutation idéologique des historiens français. 1865-1885*, Thèse, Privat, 1976, 605 p., p. 72.

3 Voir aussi P. Herrmann, *La géographie française et l'espace allemand (vers 1820-1890)*, Mémoire de M2, IEP de Paris, 2012.

4 Et toujours pas de listes de membres !

5 Cf. N. Broc, « L'établissement de la Géographie en France : diffusion, institutions, projets (1870-1890) », *Annales de Géographie*, n° 459, oct. 1974, pp. 545-568, N. Broc, « La pensée géographique en France au XIX^e siècle : continuité ou rupture ? », *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, 1976, 3, pp. 225-247, N. Broc, « Patriotisme, régionalisme et géographie : Pierre Foncin » (1841-1916) », *L'Information historique*, janv.-févr. 1976, pp. 30-33, N. Broc, « Les débuts de la géomorphologie en France : le tournant des années 1890 », *Revue d'Histoire des Sciences*, janv. 1975, pp. 31-60, N. Broc, « La Géographie française face à la science allemande (1870-1914) », *Annales de Géographie*, n° 473, janv.-fév. 1977, pp. 71-94, ainsi que de nombreux articles biographiques. Numa Broc écrit (« L'établissement... », *loc. cit.*, p. 545) : « On a rarement autant parlé géographie qu'entre 1870 et 1890. Jamais peut-être les Sociétés de Géographie n'ont été plus actives, les congrès nationaux ou internationaux plus suivis ; jamais les hommes politiques, les militaires, les diplomates, les négociants, les pédagogues n'ont été plus convaincus de l'utilité de cette science et de la nécessité de la diffuser dans toutes les couches de la société et pas seulement chez les enfants des écoles. Rarement aussi, on s'est aussi peu soucié de définir le contenu de la géographie... »

6 Pour reprendre une expression d'un Maunoir qui a bien senti cette évolution, mais la symbolise par des appellations médiocres : « société savante » autrefois, c'est-à-dire « centre lumineux dont les rayons se projettent sur les questions les plus avancées et font éclore les plus hautes théories » (*sic*), la Société de Géographie de Paris est devenue une « société scientifique » (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1^{er} sem. 1873, p. 449).

« diffusion au-delà des limites d'un public technique et par conséquent restreint » 1. La « culture de l'élite » se penche sur une culture populaire qui était, je l'ai dit, a-géographique, mais avec une lacune épistémologique grave à long terme : tout le monde dans les Sociétés de Géographie — et beaucoup de monde en dehors d'elles — veut promouvoir la géographie, mais de quelle géographie s'agit-il ? Dans les Sociétés, on ne se refuse pas à la définir, mais beaucoup plus implicitement qu'explicitement 2. Approuvons, en conséquence, Pascal Ory qui écrivait voici peu que l'histoire de la vulgarisation est à peu près ignorée des chercheurs 3...

Charles Maunoir disait « bataillons auxiliaires de la science » : l'un des meilleurs moyens de s'ouvrir aux gros bataillons c'est, pensa-t-on au sein des Sociétés de Géographie, de s'intéresser aux scolaires et aux étudiants, souci absent jusque là 4, démontrant des relations entre enseignement, politique, histoire sociale et intellectuelle, dont la Troisième République offre un excellent exemple, comme l'a très justement remarqué Vincent Berdoulay au début de son chapitre sur l'enseignement 5. L'objectif nouveau qu'est l'enseignement apparaît un peu plus tard que celui de la vulgarisation générale, lors de l'Année terrible, dans des conditions apparemment peu propices à la réflexion.

En plein siège de Paris, en effet, la Société de Géographie de Paris se préoccupe, sous l'impulsion d'Élisée Reclus, de la question des chaires de géographie dans les facultés, ceci à partir de la séance du 2 décembre 1870 (6). À celle du 16, elle en discute longuement — la réunion se termine d'ailleurs à l'heure totalement incongrue de 23 heures ! — et décide d'envoyer à ce sujet une délégation au ministère de l'Instruction publique du gouvernement de la Défense nationale 7, mais l'audience n'est pas accordée 8. Trois mois plus tard, elle s'inquiète aussi de l'enseignement de la géographie dans les écoles et les lycées. La Commune, pour des raisons générales et des raisons personnelles (Reclus !), arrêta un temps le mouvement, qui reprit à partir d'août 1871 dans les deux directions amorcées en décembre 1870. Pour l'enseignement secondaire un « projet d'enseignement » fut élaboré, sous l'impulsion

1 J.Girard, *La Société de Géographie. Sa vie et ses œuvres pendant un siècle. 1821-1921*, Paris, 1921, manuscrit, 2e dossier Jules Girard, carton « Gi-Gr », des archives de la Société, série « alphabétique », p. 10.

2 Voir N.Broc, « L'établissement de la Géographie en France : diffusion, institutions, projets (1870-1890) », *Annales de Géographie*, n° 459, oct. 1974, pp. 545-568, p. 564.

3 P.Nora dir., *Les lieux de mémoire*, Gallimard, 1984-1992, 4 vol. en 7 tomes, tome I, 674 p., p. 229.

4 Jomard s'intéressait *personnellement* à l'enseignement, mais il n'était pas entendu par la Société de Géographie à ce sujet.

5 V.Berdoulay, *La formation de l'école française de Géographie (1870-1914)*, thèse de IIIe cycle, C.T.H.S., 1981, 245 p., pp. 77 & suiv. Je résumerai bientôt ce chapitre.

6 *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1870, pp. 247 & suiv.

7 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1871, pp. 77-78.

8 *Ibid.*, pp. 149-150.

d'Édouard Sayous (1842-1898), normalien, docteur ès lettres, auteur d'une *Histoire générale des Hongrois* et professeur d'histoire au lycée Charlemagne **1** ; on s'intéressa aux réflexions d'un professeur du collège de Gaillac (O.Justice) « relatives à des encouragements à donner à l'enseignement de la géographie dans les collèges » **2**, aux programmes en préparation pour les lycées et écoles en 1872 (**3**) ; la Société de Géographie fonda la même année deux prix pour les lauréats en géographie du Concours général **4**, plus en 1874 un prix spécial pour le Prytanée militaire de La Flèche **5**.

Surtout, elle joua un rôle de premier plan dans les réformes introduites par Jules Simon, ministre de l'Instruction publique, dominant la commission Levasseur de réforme de l'enseignement de la géographie, mise sur pied en novembre 1871 (**6**) et donnant aux projets et aux instructions un large écho **7**, conformément à sa satisfaction profonde devant les « bonnes intentions manifestes du gouvernement pour l'amélioration de l'enseignement géographique en France » : la géographie « attendait en effet depuis longtemps la réaction inévitable contre une négligence trop prolongée » **8**. Sous le Second Empire une timide amélioration s'était dessinée, surtout au sein de l'« enseignement spécial », où la géographie économique, « expression jusque là inconnue, parce que la chose même existait à peine dans l'instruction publique », apparaît grâce à Émile Levasseur **9**. Certes, les travaux de la Commission Levasseur eurent lieu dans le cadre du ministère de l'Instruction publique, mais quatre membres sur neuf étaient membres de la Société de Géographie, occupant les postes les plus importants, dont la présidence et le secrétariat. Les deux noms à retenir sont ceux d'Auguste Himly (1823-1906) et

1 *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1871, pp. 389 & 396.

2 Séance du 19 janvier 1872 (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1872, p. 242).

3 *Ibid.*, pp. 248, 688 & 691.

4 *Ibid.*

5 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1883, p. 298 pour le rappel historique, archives de la Société (Cartes et Plans, colis n° 4, chemise « correspondance reçue en 1873 », lettre d'A.Adam du 29 novembre 1873) pour l'initiative décisive. Celle-ci vint d'un professeur de géographie du Prytanée, membre de la Société de Géographie, A.Adam, demandant que fût institué un prix de la Société pour ses élèves, se fondant sur trois arguments : l'« importance nationale des études géographiques » au Prytanée, la « place plus considérable que dans le programme d'aucun lycée » qu'y tient la géographie, le fait que les élèves sont « presque tous officiers futurs ».

6 Je donne en **annexe V**, en l'absence de toute présentation dans la littérature historiographique générale, une évocation des travaux de la commission, d'après les Archives nationales, ainsi que les références.

7 Voir *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1872, pp. 414-416, un extrait du rapport du ministre aux viseurs concernant l'enseignement de la géographie : nouveaux programmes, cartes, « promenades topographiques », cheminement du milieu local au monde entier, « conformément à ce qui se fait en Allemagne ».

8 Formule de D'Avezac dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1872, pp. 513-514.

9 « Discours à l'ouverture du Congrès géographique du Havre », dans la *Revue de géographie*, 1887, p. 300, cité par Numa Broc dans « L'établissement de la Géographie en France : diffusion, institutions, projets (1870-1890) », *Annales de Géographie*, n° 459, oct. 1974, pp. 545-568, p. 547.

d'Émile Levasseur (1828-1911), qui publia le rapport de la commission. La première séance de la Commission de l'enseignement de la géographie se tint le 22 novembre 1871 ; le président était Daniel Guigniaut (1794-1876), dans son grand âge et la plupart du temps malade, absence donnant le rôle essentiel au secrétaire, Levasseur. Les réunions furent nombreuses jusqu'en mai 1873, puis s'espacèrent (quatre encore, la dernière le 20 février 1875). La commission élaborait des projets de programmes pour les lycées et les collèges, ainsi que pour les écoles normales et les écoles primaires, précédés de nombreux avant-projets, corrigés et amendés dans le sens d'une complexité et d'un encyclopédisme croissants. Les archives montrent un travail très sérieux : correspondance très étendue, étude soignée des systèmes étrangers, réception de nombreux rapports, de lettres et de notes sur l'enseignement de la géographie à l'étranger. Au début des années 1870, la question de l'enseignement de la géographie dans les lycées est souvent à l'honneur dans les travaux des Sociétés de Géographie. Elle occupe, par exemple, un important passage du discours de Chasseloup-Laubat à l'assemblée générale du 21 décembre 1872 (1), et elle a été bien sûr nettement liée à la défaite 2. En ce qui concerne le baccalauréat, la Société est largement responsable de l'orientation des programmes de géographie vers la nomenclature, l'administratif 3, complétés en 1890 par la colonisation 4. Au Congrès international de géographie tenu grâce à elle à Paris en 1875, une section pédagogique — « Enseignement et diffusion de la géographie » — fonctionna et se prononça, notamment sous l'impulsion de Ludovic Drapeyron (1839-1901) 5, pour l'étude de la topographie, de la carte, la création de postes d'enseignants spécialisés et de « musées pédagogiques ». De plus, le Congrès émit le vœu, capital d'un point de vue épistémologique, que géographie et histoire fussent désormais des matières d'enseignement distinctes 6. Créée en une période cruciale, 1876, la Société de Géographie commerciale consacra une de ses quatre « sections » à la question de l'enseignement.

Dans le domaine de l'enseignement supérieur, l'action est moins nette et opiniâtre. Le problème des chaires de géographie avait été posé dès décembre 1870,

1 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1873, p. 74. On est un peu moins de trois mois après la circulaire du 1er octobre 1872 qui établit les excursions géographiques sous le nom de « promenades topographiques ».

2 Cf. le même Chasseloup-Laubat à l'assemblée générale de l'année précédente (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1872, p. 352).

3 Régime de 1874, à peine atténué par le régime de 1880.

4 J.-B. Piobetta, *Le Baccalauréat de l'enseignement secondaire*, Thèse, Baillière, 1937, 1 040 p., pp. 849, 860-861 & 889.

5 Voir plus haut et aussi N. Broc, « L'établissement de la Géographie en France : diffusion, institutions, projets (1870-1890) », *Annales de Géographie*, n° 459, oct. 1974, pp. 545-568, pp. 553-555.

6 Ce dernier vœu ne fut nulle part suivi d'effet, ce que constata le Congrès international de géographie commerciale de Bruxelles, en 1879 (cf. *Bulletin de la Société de Géographie commerciale*, 1879-1880, p. 91).

et réexaminé un an plus tard : les fallait-il dans les facultés des Lettres ou dans celles des Sciences ? Problème bien plus général d'ailleurs, comme l'argument décisif utilisé : « la géographie est du ressort direct de l'histoire » ; mais on s'en tint à un compromis : qu'il y en ait dans les deux types de facultés !... ainsi qu'au Conservatoire des Arts et Métiers, à l'École centrale, etc. ¹ Ce double objet conduisit très vite la Société à se préoccuper de l'enseignement de la géographie en général — une « commission d'examen des moyens par lesquels la Société pourrait contribuer au développement des études géographiques en France » vit le jour en 1871 (2) — et à le lier au problème de la participation du grand public : à la même séance de novembre 1871 on décide du lancement d'un appel au public pour augmenter les abonnements, de modifications au *Bulletin*, du changement de l'ordre du jour des séances ³...

Par la suite, et au-delà de l'Ordre moral, qui toucha surtout l'enseignement de l'histoire ⁴, l'élan, le double élan, retomba vite. L'une des causes discernables est la rareté au sein des Sociétés de Géographie des Inspecteurs généraux, au rôle pédagogique très important, mais soumis aux aléas des changements politiques ⁵. À la « réunion des Sociétés françaises de Géographie » de 1878, une attention polie, dite « sympathique », accueille Edmond Groult (1840-1907), « fondateur des musées cantonaux » et ses projets d'excursions scolaires et de « voitures *scientifiques* à envoyer dans les départements », conduites par des étudiants ⁶. Certes, quelques Sociétés provinciales — des « départements », pour reprendre l'expression d'Edmond Groult — continuent jusque tard leur œuvre de concours et récompenses pour les élèves du primaire et du secondaire : c'est le cas de Lille en particulier, et sans doute y a-t-il ici, une nouvelle fois, opposition entre Paris et la province. La Société de Géographie de Douai eut, ainsi, l'initiative de « caravanes scolaires » qu'elle chercha à étendre à toute l'Union géographique du Nord de la France ; l'importance des questions d'enseignement au sein de cette Union

¹ *Bulletin de la Société de Géographie*, 2^e sem. 1871, pp. 486-487. Remarquons avec George Weisz (« L'idéologie républicaine et les sciences sociales. Les durkheimiens et la chaire d'histoire d'économie sociale à la Sorbonne », *Revue française de sociologie*, 1979, pp. 83-112, p. 85) que la géographie est la première science sociale à être introduite dans les facultés des Lettres.

² *Bulletin de la Société de Géographie*, 2^e sem. 1871, p. 486.

³ *Ibid.*, p. 487. La séance dura de ce fait trois heures !

⁴ Cf. P.Gerbod, « La place de l'histoire dans l'enseignement secondaire de 1802 à 1920 », *L'Information historique*, 1965, pp. 123-130.

⁵ À ce sujet, je renvoie à l'article de P.Gerbod, « Les inspecteurs généraux et l'inspection générale de l'Instruction publique de 1802 à 1882 », *Revue historique*, 1966, pp. 79-106.

⁶ Souligné dans le texte. Société de Géographie, *Réunion des Sociétés françaises de Géographie les 2, 3 et 4 septembre 1878 à l'hôtel de la Société de Géographie, boulevard Saint-Germain, 184*, Paris, 1879, 93 p., pp. 59-63. Sur Groult et ses musées, voir H.Gispert dir., « *Par la science, pour la patrie* ». *L'Association française pour l'avancement des Sciences (1872-1914), un projet politique pour une société savante*, Presses universitaires de Rennes, 2002, 372 p., p. 168.

introduisit la tradition de nommer président le recteur, à tel point que chaque départ de recteur fit penser à certains que la dissolution de l'Union était inévitable, de même que le transfert du siège de l'académie de Douai à Lille ! Une très grande attention fut portée par l'Union géographique du Nord de la France aux prix et concours scolaires, et elle créa même en 1890 des « bourses de commerce » pour des voyages à l'étranger. Toulouse, qui ne fait pas énormément, écrit quand même que « les élèves sortant des écoles primaires supérieures, des cours municipaux de langues étrangères de l'enseignement spécial, des écoles philomathiques, établis dans nos grandes villes industrielles et commerciales, ne trouveront nulle part un appui plus efficace que celui que peuvent leur prêter les Sociétés de Géographie » 1.

Certes à Paris il y a tantôt une oreille prêtée à un René Allain, qui « appelle l'attention de la Société sur la défektivité de l'enseignement géographique, et sur le manque de matériel pour la géographie dans quelques-uns de nos établissements publics d'instruction » 2, tantôt un compte rendu par Charles Maunoir lui-même d'ouvrages d'enseignement 3, tantôt encore mention du matériel d'enseignement présenté à l'exposition universelle de Vienne en 1873 (4), mais le cœur et l'efficacité n'y sont généralement plus : pas grand-chose au moment des lois Jules Ferry 5, et le rôle des Sociétés dans l'établissement des programmes de 1902 — où s'opère le découpage des programmes d'histoire-géographie qui nous est resté familier jusqu'il y a peu 6 — est, semble-t-il, parfaitement nul. En 1905, une tentative de conférences « pour la jeunesse studieuse de nos grandes écoles » échoua à Paris 7.

Pour le Supérieur, la Société de Géographie de Paris se borne essentiellement à noter attentivement les créations de chaires 8, à publier régulièrement la liste des cours de géographie professés dans les Universités, à donner ici la liste des thèses de géographie soutenues jusqu'à présent et dressée par

1 Références depuis Douai : *Bulletin de l'Union géographique du Nord de la France*, 1887, p. 383, 1888, p. 262 (il s'agit du recteur Nolen, en 1887), 1890, p. 380, *Bulletin de la Société de Géographie de Toulouse*, 1889, p. 39 (c'est le secrétaire général qui parle). Poursuivre avec Anthony Darthoit, *Sociabilités et imaginaires coloniaux dans le Nord de 1880 à 1918*, thèse sous la direction de Jean-François Chanet et de Isabelle Surun, soutenue à l'Université de Lille 3 en 2014, disponible en pdf, 242 p.

2 *Comptes rendus des séances...*, 1885, pp. 4-5.

3 *Comptes rendus des séances...*, 1886, pp. 18-19. Attention au vocabulaire : un *atlas* peut être un simple manuel de géographie. La maison Belin joua un rôle de premier plan.

4 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1874, pp. 44-88.

5 Je concède qu'elles furent votées *après* qu'un corps de doctrine eut vu le jour pour la géographie.

6 Antiquité en 6e, géographie de la France en rhétorique ou 1ère, etc. Cf. J.Portès, « 1902, c'était hier...(les origines du découpage des programmes d'histoire et de géographie dans l'enseignement secondaire) », *Historiens & Géographes*, décembre 1979, n° 276, pp. 309-312.

7 J.Girard, *La Société de Géographie. Sa vie et ses œuvres pendant un siècle. 1821-1921*, Paris, 1921, manuscrit, 2e dossier Jules Girard, carton « Gi-Gr », des archives de la Société, série « alphabétique », p. 20.

8 Par exemple, celle de Caen (séance du 7 janvier 1874, *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1874, p. 214). Il n'y a en 1890 toujours que quatre chaires de géographie en province.

Ludovic Drapeyron 1, là un compte rendu d'une excursion interuniversitaire 2. Le rôle de groupe de pression, au moment où naît vraiment l'enseignement supérieur en France et où apparaît l'espèce nouvelle qu'est l'étudiant 3, fut en ce domaine joué vraiment et surtout par les Sociétés de Géographie et de Géographie commerciale de province, qui réclamaient, qui une chaire de géographie ou d'histoire-géographie 4, qui un cours, une conférence ou une maîtrise de conférences 5.

La chaire de géographie de la faculté de Bordeaux fut ainsi créée à la demande expresse de la Société de Géographie commerciale de la ville, Pierre Foncin en devenant le premier titulaire, deux ans après avoir fondé la Société. Né à Limoges en 1841, petit-fils d'aubergiste et fils d'universitaire, Foncin eut une carrière rapide et aux nombreuses étapes : la rue d'Ulm à 19 ans, l'agrégation d'histoire à 22 ans, l'enseignement dans des lycées, la publication en 1872 d'un manuel d'histoire du primaire, qui fut pris à partie par les conservateurs — notamment par Mgr Dupanloup — et autorisé seulement en 1877, le doctorat. En 1876, de professeur du lycée de Bordeaux, il devint le premier titulaire de la chaire de géographie de la faculté des lettres de Bordeaux. Quant à son rôle de secrétaire de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux, il est prouvé au chercheur par le grand nombre de lettres qui lui sont adressées ou qu'il a écrites.

Foncin suscita la création de sections locales de la Société de Géographie commerciale, à Agen, Périgueux, Bergerac, Tarbes, Mont-de-Marsan, etc. Il les fédéra en un Groupe géographique du Sud-Ouest, pour lequel il fut un inépuisable conférencier, mais qu'il abandonna très tôt : nommé en 1879 recteur de l'académie de Douai, il mit sur pied une Union géographique du Nord de la France. Ce chef de file du régionalisme et de la décentralisation, chez lequel les régions géographiques sont davantage des régions historico-culturelles que des régions naturelles comme celles de Vidal, devint vite inspecteur général (1882), ce qu'il resta jusqu'à sa retraite en 1911 : il eut un grand rôle dans le développement de l'enseignement de l'histoire-géographie, une influence sur *Le Tour de la France par deux enfants*, la direction de manuels, mais aussi une part active à la fondation de

1 *Comptes rendus des séances...*, 1894, pp. 88-91. Il ne s'agit évidemment, vu la date, que de géographie historique.

2 *La Géographie*, 2e sem. 1908, pp. 107 & suiv.

3 Je renvoie, sur ce point, au manuel d'A.Prost, *Histoire de l'enseignement en France. 1800-1967*, Coll. U, 1968, réédition, 1979, 528 p., pp. 223-230.

4 Douze en 1892.

5 Huit en 1892. Chiffres et pressions notés par George Weisz, « L'idéologie républicaine et les sciences sociales. Les durkheimiens et la chaire d'histoire d'économie sociale à la Sorbonne », *Revue française de sociologie*, 1979, pp. 83-112. On souhaiterait voir apparaître l'histoire de ces créations de chaires. Les Congrès nationaux des Sociétés savantes ont inscrit à la fin des années 1970 et au début des années 1980 cette question comme thème pluriannuel à leur programme, sans grand résultat, hélas.

l'Alliance française (1883, le nom est délibérément calqué par lui sur celui de l'Alliance israélite universelle, fondée à Paris en 1860), dont il fut le premier secrétaire général (de 1883 à 1897), avant de la présider (de 1899 à 1911) et une œuvre à orientation « coloniale ».

Plaidant inlassablement en faveur d'une réforme administrative profonde dans la cadre de la Fédération régionaliste, il eut un projet de « fédéralisme administratif », avec 31 régions autonomes, et il créa en 1908, huit ans avant sa mort, une Société pour l'étude et la protection des Maures, où il acheta une propriété de 15 hectares, près de Cavalaire, « la Maison blanche », offerte en 1978 par sa fille Mireille pour le Conservatoire du littoral. Homme d'étude, pédagogue, apôtre de l'éducation populaire, franc-maçon, pionnier de l'idée régionale, Foncin dépasse largement le cadre de la géographie universitaire traditionnelle ¹.

Comme l'a écrit justement Numa Broc ², « la géographie universitaire doit beaucoup aux Sociétés de Géographie, ce qui ne l'a pas empêché de se montrer bien ingrate envers elles ». Vincent Berdoulay remarquant ³ qu'après le déclin des Sociétés de Géographie provinciales à la fin du siècle, le nombre des cours de géographie continuait à augmenter, note très à propos que « le rôle des sociétés a donc été davantage celui de catalyseur d'une opinion publique favorable à la géographie que celui d'une force constante et continue sur laquelle se serait appuyée l'institutionnalisation de la discipline ».

Les Sociétés de province créèrent aussi de nombreux cours de géographie, dénommés éventuellement « populaires », ou encore « de géographie commerciale », des prix scolaires pour les établissements primaires et secondaires, les actions les plus complètes étant celles de Lyon, Marseille et Lille. À Lyon, le but figurait explicitement dès l'article 3 des statuts ⁴ :

¹ D'après les archives de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux, dossiers 32 à 37 (correspondance reçue de 1874 à 1879), Gaudart de Soulages & H.Lamant, *Dictionnaire des francs-maçons français*, Paris, Albatros, 1980, 589 p., p. 252, notice dans G.Caplat dir., *Les Inspecteurs généraux de l'Instruction publique. Dictionnaire biographique (1802-1914)*, CNRS, 1986, 712 p., p. 353, N.Broc, « Patriotisme, régionalisme et géographie : Pierre Foncin » (1841-1916) », *L'Information historique*, janv.-févr. 1976, pp. 30-33, Ivan Barko, « L'Alliance française : les années Foncin (1883-1914). Origines coloniales et décolonisation », 32 p. dactyl., texte aimablement communiqué par l'auteur, historien australien, qui m'a signalé le passage des mémoires de Raoul Blanchard où celui-ci conte la manière délicieusement courtoise avec laquelle l'Inspecteur général Foncin le promène dans Saint-Quentin et l'assure de sa nomination au lycée de Lille (Raoul Blanchard, *Je découvre l'Université : Douai, Lille, Grenoble*, Fayard, 1963, 214 p., pp. 54-55).

² N.Broc, « L'établissement de la Géographie en France : diffusion, institutions, projets (1870-1890) », *Annales de Géographie*, n° 459, oct. 1974, pp. 545-568, p. 558.

³ V.Berdoulay, *La formation de l'école française de Géographie (1870-1914)*, thèse de III^e cycle, C.T.H.S., 1981, 245 p., p. 64.

⁴ *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1875, p. 21.

« Elle s'efforcera de développer, d'une manière plus complète, l'enseignement de la géographie, à l'effet d'en appliquer les résultats à toutes les branches de l'activité sociale, religieuse, commerciale, industrielle et militaire. »

La Société créa, grâce à un crédit de la Chambre de Commerce de Lyon, un « cours de géographie commerciale pour les instituteurs des écoles primaires » **1** (1875), qui n'eut au départ que très peu d' « élèves » **2**, mais les résultats furent meilleurs de 1877 à 1879 (**3**), années qui virent une véritable démultiplication de l'effort, avec la fondation (1877) d'un cours d' « enseignement de la géographie appliquée à notre histoire militaire » — à destination des officiers de l'armée d'active ou des civils candidats à Saint-Cyr ou au service volontaire d'un an **4** — et d'un cours « de géographie physique et commerciale » **5**. La Société de Lyon publia régulièrement dans son *Bulletin* un « rapport sur les cours et concours organisés par la Société de Géographie », elle se prononça pour un enseignement massif du français aux colonies **6**, tout cela ne l'empêchant pas de s'intéresser aux efforts de l'enseignement d'État **7**.

Pour la Provence, le rapport Himly-Levasseur avait demandé la création de chaires : à Marseille, où la Chambre de Commerce payait un enseignement de géographie dans une « chaire », privée *de facto* **8**, la Société de Géographie émit le 4 février 1886 un vœu pour la création d'une chaire de géographie à la faculté d'Aix, dont le ministère accepta l'ouverture pour 1887 (**9**). Elle fonda d'abord 12 prix scolaires pour le primaire et le secondaire **10**, nombre porté dès l'année suivante (1878) à 26 (**11**), dont l'un **12** spécialement destiné à « la Classe des aspirants à Saint-Cyr du Lycée de Marseille » ; elle créa aussi un cours de géographie commerciale pour les instituteurs-adjoints de la ville **13**. La Société de Géographie de

1 *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1875-1877, pp. 174-175, 176-178, 282-283.

2 *Ibid.*, pp. 486-487.

3 *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1877-1879, pp. 100 & 1879-1880, p. 603.

4 *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1881-1883, pp. 356-358.

5 *Ibid.*, pp. 359-360.

6 *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1899-1900, pp. 624-627.

7 Voir, par exemple, un article, écrit par A. Crescent, sur « l'enseignement à Lyon et dans son Académie universitaire en 1894 », dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1893-1894, pp. 485-494.

8 Cf. le rapport de Himly et Levasseur (voir **annexe V**).

9 *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1886, p. 209 & 1887, p. 310.

10 « Chacun des six prix offerts au Lycée, à l'École de Commerce et aux Écoles normales, consistait dans les deux beaux volumes parus dans la nouvelle *Géographie universelle* d'Élisée Reclus, plus un abonnement d'un an au *Bulletin* de la Société. Chacun des six prix donnés aux écoles communales comprenait les deux beaux volumes de *La Terre à vol d'oiseau* d'Onésime Reclus et *Comment j'ai retrouvé Livingstone* de H. Stanley » (*Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1877, p. 424).

11 *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1878, p. 386.

12 Fondé au début de l'année (*Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1878, pp. 205 & 331).

13 *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1877, p. 433 & 1878, pp. 163 & 399. Il y a une amusante rivalité entre les cours de géographie commerciale de Lyon et de Marseille (cf. *L'Explorateur*, 2e sem. 1875, pp. 87-88).

Marseille mit sur pied un « cours populaire de géographie » ¹, lança en 1910 un concours pour un

« ouvrage scolaire inédit de géographie élémentaire de l'Afrique du Nord : Algérie, Tunisie, Maroc. Ce travail, destiné principalement aux Écoles de l'Algérie, de la Tunisie et du Maroc, devra envisager la géographie au triple point de vue physique, politique et économique » ².

Elle s'était entre-temps souvent intéressée à la géographie à l'école primaire ³ et avait créé un cours de géographie coloniale, professé toutes les semaines à l'École supérieure de Commerce par le secrétaire général, Jacques Léotard, sur le thème « nos colonies : ce qu'elles sont, ce qu'on peut y faire » ⁴.

À Lille étaient aussi organisés cours et concours, le cours commençant d'ailleurs et de manière significative par la colonisation française et la première séance étant intitulée *Histoire de la colonisation depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours* ⁵. La Société de Géographie de Lille et l'Union géographique du Nord de la France organisèrent des expositions géographiques scolaires comme celle de 1883, « ouverte dans les bâtiments du lycée », mais du 15 août au 15 septembre ⁶ ! Bien plus tard, Pierre Deffontaines fit une communication sur « la valeur éducative de la géographie » ⁷, contre la « mauvaise réputation d'ennui et d'inutilité qu'elle conserve encore, surtout dans l'enseignement primaire ». Les liens étaient d'ailleurs étroits entre Pierre Deffontaines (1894-1978), qui est alors secrétaire adjoint et sera secrétaire général, et la Société lilloise, dans le sens d'une géographie vidalienne ⁸. Il y eut des

¹ *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1878, pp. 162 & 204-205. « Tous les samedi, malgré les chaleurs, un public nombreux se presse dans la grande salle de l'École communale de la rue de Lodi [...]. La presse locale a, en maintes circonstances, constaté le succès des cours institués par la Société de Géographie et applaudi aux efforts de M.Armand pour vulgariser une science qui, à Marseille, n'était depuis quelques années professée dans aucun cours public. » Il est fait par un professeur d'histoire-géographie du lycée, puis par un professeur de faculté, Paul Masson, au début du siècle (sous son impulsion, le cours accorda une grande place à l'expansion coloniale). Paul Masson (1863-1938) sera vice-président pendant la Grande Guerre.

² *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1910, pp. 116-118 & 1911, pp. 404-409.

³ Parmi plusieurs articles, celui du *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1884, pp. 45-50 : « L'enseignement de la géographie dans les écoles primaires est en voie de progrès ; cependant, il est loin de répondre encore, surtout dans les cours supérieur et moyen, soit aux prescriptions des programmes du 27 juillet 1882, soit aux besoins du temps présent et au développement de l'activité nationale. D'un côté, les instituteurs restent trop en deçà des limites récemment élargies, de l'autre, leur enseignement ne s'est pas encore dégagé des liens de la routine ou s'est trop engagé dans les voies étroites d'une méthode lente et timorée. »

⁴ 340 présents au total pour l'année scolaire 1900-1901 (*Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1901, p. 331).

⁵ *Bulletin de la Société de Géographie de Lille*, 1882, pp. 62-81 & 148-162. C'est le thème principal choisi par Anthony Darthoit, *Sociabilités et imaginaires coloniaux dans le Nord de 1880 à 1918*, thèse sous la direction de Jean-François Chanet et de Isabelle Surun, soutenue à l'Université de Lille 3 en 2014, disponible en pdf, 242 p.

⁶ *Bulletin de l'Union géographique du Nord de la France*, 1883, p. 673.

⁷ *Bulletin de la Société de Géographie de Lille*, 1927, pp. 213-217.

⁸ Exemple : sa communication « Les conditions géographiques générales du développement urbain », dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Lille*, 1929, pp. 192-207, thème repris par Max Sorre dans le *Bulletin de* 1930, pp. 149-169. Voir sur lui J.-P.Lefèvre, « Les missions universitaires françaises au Brésil dans les années 1930 », *Vingtième Siècle. Revue d'Histoire*, avril-juin 1993, pp. 24-33.

« bourses de commerce de l'Union géographique du Nord » : l'idée vit le jour en 1889 et elles furent subventionnées par les Chambres de Commerce ¹, les boursiers devant adresser tous les quatre mois un rapport sur leur séjour à l'étranger ². Enfin, la même Union veilla à la présence de la géographie au baccalauréat ³.

La, puis *les* Sociétés de Géographie démontrent donc depuis 1864, et plus particulièrement depuis 1870, un désir plus ou moins vif et ostensible de vulgariser la géographie, trait tout à fait nouveau par rapport à la période des notables romantiques parisiens. Ce désir s'accompagne d'un nouvel objet, l'enseignement, évident depuis l'Année terrible incluse. À qui celui-ci appartient-il au sein des Sociétés ? Il pourrait être le fait de professeurs, hier absents ou presque, mais maintenant entrés peut-être en gros bataillons...

En réalité, il n'en est presque rien : le professorat est peu présent et il n'y a pas de véritable pénétration des Sociétés de Géographie, où qu'elles aient eu leur siège, par ces « bourgeois-stagiaires » (Antoine Prost), quel que soit le degré où ils enseignent. Le nouvel objet qu'est l'enseignement de la géographie appartient donc en propre aux Sociétés et à leur recrutement social orienté vers le négoce, vers la fonction publique aussi, mais sans que cette dernière englobe l'enseignement de manière sensible. Nous verrons enfin qu'un bon moyen de « populariser » a été de s'allier à... l'alpinisme.

On se rappelle que parmi les très nombreux fonctionnaires et employés de l'État les professeurs ne sont pas le groupe le plus fourni ; et j'ai démontré qu'à la Société de Géographie de Paris, contrairement à l'ensemble des Sociétés savantes, les enseignants du secondaire étaient peu nombreux. Toutefois, on s'en souvient, à Paris en 1879 professeurs de facultés et de grandes écoles sont en moins petit nombre que jadis, et ils confirment leurs progrès par la suite. D'autre part, les instituteurs apparaissent ici et là. On peut ajouter que dans le domaine de la pesée numérique les professeurs ne sont jamais plus d'un tiers des employés de l'État d'une Société de Géographie française : leur rôle est donc en France plus faible que dans des pays étrangers comme l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie ⁴ ; dans le domaine de l'appréhension biographique on peut ajouter quelques portraits.

¹ *Bulletin de l'Union géographique du Nord de la France*, 1891, p. 243.

² *Bulletin de l'Union géographique du Nord de la France*, 1891, p. 208.

³ Voir, par exemple, *Bulletin de l'Union géographique du Nord de la France*, 1891, p. 237.

⁴ Le professeur d'Université joue un rôle décisif à Berlin, en particulier. Dans les débuts de la Société de Géographie de Francfort, née en 1836 (c'est la quatrième du monde), dans le contexte de renaissance intellectuelle de Francfort entre les années 1820 et le XIXe siècle médian, il y avait eu beaucoup de professeurs de lycée. Par la suite, ils continuèrent à faire beaucoup de conférences, les professeurs du supérieur n'apparaissant qu'après 1914, avec la fondation de l'Université de Francfort (W.Behrmann, « Geschichte des vereins für Geographie und Statistik zu Frankfurt am Main in den ersten hundert Jahren seines Bestehens », dans

Les Sociétés de Géographie n'ont donc pas été pénétrées par les professeurs ; la « géographie des professeurs » (Yves Lacoste) attendra longtemps avant d'avoir sa Société : dans les années 1930 seulement, à l'instigation d'Emmanuel de Martonne, naîtra une Association des géographes français, voulant être une association de professeurs universitaires, distincts de la Société des « amateurs » et explorateurs. Pour cette dernière, ce n'est que dans la liste des membres de... 1982 (1) que l'on verra apparaître une proportion très importante de professeurs : 34,4 % de professeurs de facultés et grandes écoles, 15 % de professeurs du secondaire, soit au total la moitié des membres de la Société de Géographie en 1982, ce qui, mécaniquement, ne donne aux autres catégories qu'une part très réduite. Statistiquement parlant, la faiblesse de ces professeurs en géographie est peu étonnante : « en face des 31 000 officiers, des 6 500 magistrats, des 80 000 fonctionnaires des Finances, les universitaires de 1880 constituent un service public encore bien modeste », d'autant qu'une grande dispersion « en une multitude de petites garnisons » s'ajoute à cette faiblesse numérique 2 et que les traitements sont bas : « en 1872, un professeur titulaire de province commence à 3 000 francs et finit à 5 000 ; s'il est nommé à Paris, il commencera à 6 000 pour terminer à 7 000 » (3). Mais ces raisons ont les inconvénients de la trop grande évidence : un contre-exemple le montrera.

Le secteur où, sociologiquement, la géographie des professeurs se manifesta nettement est international : c'est celui des Congrès internationaux de géographie, dont J.-J. Dubois 4 a étudié la documentation lacunaire. Malgré la grande importance en leur sein des membres des Sociétés de Géographie 5, de 1871 à 1913 le pourcentage des professeurs s'y accrut, alors que celui des « diplomates et

Festschrift zur Hundertjahrfeier des Vereins für Geographie und Statistik zu Frankfurt am Main, Francfort, 1936, XII+438 p., pp. 1-35).

1 N° 52-53, n° spécial d'*Acta Geographica*, repris pour le 25e Congrès international de géographie (Paris, 1984), pp. 52-63.

2 A. Prost, *Histoire de l'enseignement en France. 1800-1967*, Coll. U, 1968, réédition, 1979, 528 p., p. 71.

3 *Ibid.*, p. 75. Souvent, les *instituteurs* ne paient que la moitié de la cotisation, pas les *professeurs*. Pour ceux-ci, l'Union géographique du Nord de la France laisse les Sociétés de Géographie adhérentes libres de leur accorder le bénéfice de la réduction (*Bulletin de l'Union géographique du Nord de la France*, 1886, p. 491).

4 « Essai sur les professions des membres des congrès », dans *La Géographie à travers un siècle de Congrès nationaux*, ouvrage publié par les soins de l'Union Géographique Internationale en français et en anglais en 1972, pp. 50-53. Nous sommes redevable pour la périodisation (et pour la localisation) aux trois contributions de Philippe Pinchemel dans *La Géographie à travers un siècle de Congrès nationaux*, ouvrage publié par les soins de l'Union Géographique Internationale en français et en anglais en 1972 (pp. 17-18, 29-32, et 217-225). La présente période correspond à celle des congrès internationaux « pré-universitaires » (1871-1891), souvent liés à la célébration d'une manifestation internationale comme le centenaire de la Révolution française à Paris en 1889, période où important enseignement de la Géographie et exploration et qui ne prête guère d'attention aux problèmes d'épistémologie : on aura après la période « de transition » (1895-1913) au cours de laquelle « la géographie passe rapidement aux mains des universitaires » et les congrès commencent à se réunir hors d'Europe.

5 Par exemple à Londres en 1895 : 950 membres de la Royal Geographical Society sur 1 553 participants.

militaires » baissa, comme le montre le tableau ci-après, qui utilise des rubriques que j'ai affinées pour les Sociétés de Géographie et qui ne donne malheureusement pas les chiffres *absolus*.

	Pourcentages aux congrès de :				
	1871	1875	1881	1891	1913
Professeurs	22,1	18,2	32,5	37,4	44
dont de géographie	?	?	8,5	?	13
Membres de Sociétés de Géographie	?	?	28,8	?	9,3
Explorateurs	4,2	3,2	?	?	0,7
Sciences annexes 1	18,2	13,5	5,6	5,7	7,5
Ingénieurs	8,3	13,8	3,2	5,7	4,3
Militaires, diplomates et ministres	30,8	34,5	15,6	19,3	20
Commerçants, fin. et industriels	16,4	17,1	?	?	?
Divers : professions libérales, journalistes, éditeurs, archivistes	?	?	14,3	31,9	14,2

Avant de présenter quelques portraits, récusons l'explication de la rareté des professeurs par les traitements : assister aux Congrès ci-dessus coûte cher ² et les traitements annuels d'une partie du corps professoral sont confortables ³. L'explication de cette rareté par le nombre ne joue, en fait, qu'un rôle réduit : les professeurs sont 5 251 en 1876, 7 454 en 1887, 6 776 en 1909, les maîtres d'études respectivement 2 125, 2 297 et 1 687 ; l'enseignement secondaire constitue un corps peu nombreux certes, mais pas rarissime. L'explication au bout du compte la plus satisfaisante est que la géographie des Sociétés reste bourgeoise et que la société englobante n'accorde aux professeurs, pourtant de plus en plus qualifiés mais plus « boursiers » qu'« héritiers », qu'un statut ambigu de « bourgeois-stagiaires », selon la solide formule d'Antoine Prost ⁴. Il faut tenir compte, enfin, du fait que la plupart des professeurs étaient issus, en tant que « boursiers », de milieux sociaux dépourvus de tradition culturelle ⁵.

On avait eu à la Société de Géographie de Paris les deux Barbié du Bocage et Guigniaut ⁶, titulaires successifs de la chaire de géographie à la Faculté des Lettres de Paris, la seule de France à l'époque. Leur remplaçant de 1862, Auguste

1 Cartographie, typographie, météorologie, hydrographie, statistique.

2 Rien que pour les frais d'inscription : en 1889, 20 francs, 40 pour un « membre donateur » (*Comptes rendus des séances...*, 1889, p. 137).

3 2 800 francs de salaire moyen dans les lycées en 1887, le professeur de 6^e classe à Pontivy gagne 3 700 F en 1910, un agrégé parisien peut aller jusqu'à 7 500 F en fin de carrière. La gêne véritable est toujours celle de la plèbe des répétiteurs et maîtres d'études. Cf. P.Gerbod, *La condition universitaire en France au XIX^e siècle. Étude d'un groupe socioprofessionnel. Professeurs et administrateurs de l'enseignement public de 1842 à 1880*, Thèse, Presses universitaires de France, 1965, 720 p. & A.Prost, *Histoire de l'enseignement en France. 1800-1967*, Coll. U, 1968, réédition, 1979, 528 p., pp. 356-360.

4 A.Prost, *op. cit.*, *passim*.

5 Cf. G.Vincent, « Les professeurs de l'enseignement secondaire dans la société de la Belle Époque », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, janvier-mars 1966, pp. 49-86 et « les professeurs du second degré au début du XX^e siècle. Essai sur la mobilité sociale et la mobilité géographique », *Le Mouvement social*, avril-juin 1966, pp. 47-73.

6 Je rappelle l'importance de Chr.Charle, *Les professeurs de la Faculté des Lettres de Paris*, CNRS, 2 vol., 1985-1987, 192 & 224 p.

Himly (1823-1906), grand prêtre de la géographie historique qui freina en Sorbonne les progrès épistémologiques de la géographie mais y fut l'homme de la transition de la Sorbonne conservatrice à la Sorbonne républicaine, entra à la Société de Géographie en 1859 et en fut dans le dernier tiers du siècle vice-président et président. Protestant libéral, doyen puis doyen honoraire de la Sorbonne, cet ancien professeur d'histoire-géographie au collège Rollin orienta jusqu'à sa retraite en 1898 la plupart des recherches faites dans le cadre des thèses de doctorat **1** dans le sens exclusif de la géographie historique **2**. Mais il faut nuancer : ceux qui ont obtenu par son intermédiaire le doctorat « avaient déjà des idées bien établies et les compromis qu'ils acceptaient pour la rédaction de leur thèse étaient probablement plus de forme que de fond » (V.Berdoulay **3**).

Aux antipodes intellectuelles, Paul Vidal de La Blache, bien sûr, le nom s'impose. Mais le personnage lentement : il entre à la Société de Paris en 1875, alors qu'il est professeur de géographie à la faculté de Nancy **4**, il écrit son premier article, sur la population de l'Inde anglaise, en 1877, son premier compte rendu d'ouvrage en 1880 (**5**), adhère à nouveau l'année suivante après quelque négligence dans le paiement de sa cotisation, est élu en 1882 à la Commission centrale, en même temps, symétrie volontaire, qu'un professeur d'histoire-géographie de lycée, Jean-Baptiste Pâquier, et devient vice-président de la Société, alors qu'il a été entre-temps promu professeur à la Sorbonne. Le rôle de l'initiateur de la géographie « vidalienne » est donc plus tardif, et surtout bien moindre à la Société de Géographie, que celui d'Élisée Reclus, géographe bien oublié depuis, à cause de la réputation de Vidal justement. Tout le problème de la mise en place d'un « système vidalien »

1 Vincent Berdoulay ajoute : « puisque c'était la tradition à l'époque de passer son doctorat à Paris afin d'obtenir un diplôme coté » (*La formation de l'école française de Géographie (1870-1914)*, thèse de III^e cycle, C.T.H.S., 1981, 245 p., pp. 102-103).

2 « Himly faisait une distinction très nette entre le domaine de la faculté des lettres et celui de la faculté des sciences et avait tendance à mépriser les recherches de géographie physique. Il croyait que l'histoire et non la géographie physique constituait la base des recherches en géographie humaine et il n'accepta la création d'une chaire de géographie physique qu'à la faculté des sciences. » (*Ibid.*).

3 *Ibid.*, p. 107. On verra aussi : *ibid.*, pp. 100-107, *La Géographie*, 2^e sem. 1906, p. 315, N.Broc, « L'établissement de la Géographie en France : diffusion, institutions, projets (1870-1890) », *Annales de Géographie*, n° 459, oct. 1974, pp. 545-568, p. 558, V.Berdoulay, « Louis-Auguste Himly (1823-1906) », dans T.W.Freeman & Ph.Pinchemel dir., *Geographers : bibliographical studies*, Londres, tome I, 1977, pp. 43-47, Chr.Charle, *Les professeurs de la Faculté des Lettres de Paris*, CNRS, 2 vol., 1985-1987, 192 & 224 p., tome I, pp. 99-100.

4 Poste qu'il avait réussi à faire créer : en 1872, il y était devenu chargé de cours d'histoire et de géographie (cf. Ph.Pinchemel, notice dans *Les géographes français*, n° spécial du *Bulletin de la section de géographie du C.T.H.S.*, n° LXXXI, 1968-1974, Paris, 1975, 203 p.).

5 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1^{er} sem. 1880, pp. 270-271. Il est alors maître de conférences à l'École normale supérieure, où il resta vingt ans (sur son rôle, voir V.Berdoulay, *La formation de l'école française de Géographie (1870-1914)*, thèse de III^e cycle, C.T.H.S., 1981, 245 p., pp. 96, 103 & 107, d'une part, et les mémoires de Raoul Blanchard, *Ma jeunesse sous l'aile de Péguy*, Fayard, 1961, 241 p. & *Je découvre l'Université : Douai, Lille, Grenoble*, Fayard, 1963, 214 p., d'autre part). Agrégé d'histoire en 1866, il avait passé trois ans à l'École française d'Athènes (1867-1870) et soutenu ses thèses en 1872.

correspondant à une grande phase qui évacue, postérieurement à Reclus, la géopolitique de la géographie **1** se trouve posé. Je suis redevable à l'équipe de la revue *Hérodote* d'avoir noté « que la corporation n'a retenu qu'une partie de l'œuvre de Vidal et qu'elle ignore soigneusement, là encore, son livre majeur *La France de l'Est*, parce qu'il y traite, en géographe, d'un grave problème géopolitique. L'exclusion du politique est bien le problème épistémologique central de la géographie universitaire. » **2**

Collègue d'Auguste Himly quant à la réforme de l'enseignement de la géographie **3**, célèbre pionnier de l'histoire économique, Émile Levasseur (1828-1911) se rencontre aussi bien à la Société de Géographie de Paris, où il remplit diverses charges **4**, qu'à la Société de Géographie commerciale, dont il fut le vice-président des origines à 1895 (**5**). Simple adhérent à Paris que Théophile Desdevises du Désert (1822-1891), professeur de géographie à la faculté des lettres de Caen de la fondation

1 Sur cet aspect, passionnant et très controversé, voir les vues neuves d'Yves Lacoste, « À bas Vidal... Viva Vidal ! », *Hérodote*, 4e trim. 1979, pp. 68-81. Sur son élection à la Commission centrale, voir le *Comptes rendus des séances...*, 1882, pp. 125-126 & 194. Vidal était né à Pézenas (Hérault) le 23 janvier 1845 d'une famille (son père était professeur de philosophie) originaire du Velay, du Languedoc ou de Provence, et de noblesse peu sûre (P.-M. Dioudonnat, *Encyclopédie de la fausse noblesse et de la noblesse d'apparence*, Paris, Dedopols, 1976, 395 p., p. 332. Plusieurs rééditions). Il devait entrer à l'Académie des Sciences morales et politiques en 1906 et mourir le 5 avril 1918 à Tamaris-sur-Mer (Var). Notice par Ph. Pinchemel dans *Les géographes français*, n° spécial du *Bulletin de la section de géographie du C.T.H.S.*, n° LXXXI, 1968-1974, Paris, 1975, 203 p., *Vidal de La Blache*, n° 4 de 1988 du *Bulletin de l'Association des Géographes français*, A. Buttimer, *Society and milieu in the French geographic tradition*, Association of American Geographers Monographs, 6, Chicago, 1971, XIV+226 p., *passim*, dont pp. 41-60, Chr. Charle, *Les professeurs de la Faculté des Lettres de Paris*, CNRS, 2 vol., 1985-1987, 192 & 224 p., pp. 169-170, notice par J.-Y. Guiomar dans P. Nora dir., *Les lieux de mémoire*, Gallimard, 1984-1992, 3 tomes en 7 vol., tome II/1, pp. 569-598, etc.

2 Collectif, « Élisée Reclus. Un géographe libertaire », n° spécial d'*Hérodote*, n° 22, 3e trim. 1981, p. 5. Autres notices sur Vidal : la préface de Paul Claval à la réédition du *Tableau de la géographie de la France*, Paris, 1979, 404 p., P. Claval et J.-P. Nardy, *Pour le cinquantenaire de la mort de Paul Vidal de La Blache. Études d'histoire de la géographie*, Paris, Les Belles Lettres, 1968, 130 p., *passim*.

3 Voir plus haut et **annexe V**. Je rappelle l'importance des « Papiers Levasseur » (Archives nationales, F17 2915) pour l'étude de la commission ; j'ajoute que Levasseur mena par la suite deux missions à l'étranger (Archives nationales toujours, mais en F17 2984B, dossier personnel de Levasseur) en 1876, « à l'effet d'assister au Congrès international de statistique de Buda-Pesth » et en 1877, « en Italie pour étudier l'organisation de l'enseignement de l'économie politique, de la statistique et des sciences administratives dans les écoles supérieures de ce pays ».

4 Admis en 1865, il fut vice-président du bureau en 1872, 1874, 1878 et 1891, vice-président de la Commission centrale en 1875 et 1876, président de la Commission centrale en 1877. Il fut un membre important de la Section de publication entre 1878 et 1896.

5 L'École normale, divers postes en lycées, mais très vite (à 40 ans) le Collège de France, le Conservatoire des Arts et Métiers, l'École libre des Sciences politiques, et des fonctions administratives au ministère de l'Instruction publique ; l'Académie des Sciences morales à 40 ans aussi... On verra V. Berdoulay, *La formation de l'école française de Géographie (1870-1914)*, thèse de IIIe cycle, C.T.H.S., 1981, 245 p. (pp. 89 & 107, ainsi que le « cercle d'affinité » de Levasseur, pp. 163-169), mais je suis réservé sur l'adjectif « marginal » employé à plusieurs reprises par V. Berdoulay : ami de Jules Duval, Levasseur a formé autour de lui une école dont l'organe est *La Science sociale*. Voir aussi les chapitres III & IV de P. Claval et J.-P. Nardy, *Pour le cinquantenaire de la mort de Paul Vidal de La Blache. Études d'histoire de la géographie*, Paris, Les Belles Lettres, 1968, 130 p. et les *Annales de géographie* de 1911, pp. 456-458. En outre, il faisait partie des trente membres promoteurs de l'Association française pour l'Avancement des Sciences (H. Gispert dir., « *Par la science, pour la patrie* ». *L'Association française pour l'avancement des Sciences (1872-1914), un projet politique pour une société savante*, Presses universitaires de Rennes, 2002, 372 p., *passim*).

de la chaire en 1873 à 1890 ; ses cours dénotent un intérêt très orienté vers l'histoire, il faut dire que Desdèvises venait d'une chaire d'histoire qu'il avait doublée d'un cours complémentaire de géographie en 1872-1873 (1).

Personnage très différent, Étienne Berlioux (1828-1910), professeur de géographie à la faculté des Lettres de Lyon, fut, d'une part, un des fondateurs de la Société de Géographie de Lyon (ainsi que de la section lyonnaise du Club alpin français, CAF) et, d'autre part, un de ceux qui par intuition devinèrent « les voies où devait de plus en plus s'engager la géographie moderne » 2. Ses débuts avaient été obscurs : répétiteur, puis professeur d'histoire dans divers collèges du Sud-Est, dont Gap, il fut nommé au lycée de Bourg-en-Bresse, puis au lycée de Lyon en 1870. Il soutint ses thèses en 1874, soit aussitôt après la fondation de la Société de Géographie et juste avant celle de la section du CAF, fut immédiatement nommé professeur de géographie à la faculté, début d'un enseignement long de quatorze années, marqué par la grande importance du commentaire de cartes ; dès 1871, il avait commencé un cours public de géographie physique sous la forme de « cours municipaux du soir ». Pour des raisons politiques et religieuses, il démissionna en 1889 et se livra dès lors à des travaux personnels qui lui permirent d'aborder la géographie moderne, en « autodidacte », marginal et intuitif 3. Enfin, un cas emblématique est celui de François Cons, puisque les deux étapes essentielles de sa carrière, Montpellier, de 1878 à 1883, et Douai puis Lille, de 1883 à 1896, le virent à la tête de la Société languedocienne de Géographie — il en est le secrétaire général de 1881 à 1883 — puis de l'Union géographique du Nord de la France, dont il est secrétaire général de 1883 à 1889 et président de 1889 à 1896 (4).

Non seulement les facultés de l'État sont représentées, mais aussi les Universités catholiques, d'abord en la personne d'Albert de Lapparent (1839-1909),

1 Il avait été d'abord professeur d'histoire-géographie aux lycées de Tours et de Rennes. Sa première chaire avait été à Clermont. Sur le rôle de son fils Georges (1854-1942) pendant la Première Guerre mondiale, on se reportera à J.-J. Becker, *Les Français dans la Grande Guerre*, Robert Laffont, 1980, 317 p., p. 282, et à *Comment les Français sont entrés dans la guerre*, FNSP, 1977, 637 p., p. 516 (même auteur). Le reste vient de la notice nécrologique publiée par le *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1892 et de V. Berdoulay, *La formation de l'école française de Géographie (1870-1914)*, thèse de IIIe cycle, C.T.H.S., 1981, 245 p., p. 158, d'après son dossier (Archives nationales, F17 20589).

2 *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1910, pp. 103-104.

3 Notice nécrologique dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1910, pp. 173-180 et N. Broc, « Il y a un siècle : Étienne-Félix Berlioux », *Revue de géographie de Lyon*, 1975, n° 2, pp. 167-170. Voir aussi la notice nécrologique de la *Revue alpine*, 1910, pp. 222-223. B. Angleraud & C. Pellissier écrivent (*Les dynasties lyonnaises. Des Morin-Pons aux Mérieux, du XIXe siècle à nos jours*, Perrin, 2003, 830 p., p. 432) : « Vice-président de la Société de Géographie, le professeur Berlioux n'accède jamais à sa présidence, se voyant toujours devancé par des personnalités aux relations étendues comme le soyeux Louis Desgrand ou le banquier Jules Cambefort. »

4 Sa carrière dans l'enseignement secondaire l'avait mené de Rochefort à Montpellier en passant par Moulins et Tours ; en 1896, il devient recteur de l'académie de Poitiers, point final d'une vie universitaire nomade (comme souvent).

professeur de géologie et minéralogie à Paris, passé par Polytechnique et les Mines, homme de droite issu d'une famille de la grande bourgeoisie, membre de l'Institut, président une année de la Commission centrale et à quatre reprises du bureau de la Société de Géographie. Ce maître, dans son ouvrage *Le globe terrestre*, s'était efforcé de concilier les résultats de la géologie moderne avec les enseignements des Écritures ¹. À sa mort, en 1908, Franz Schrader écrivit sa notice nécrologique pour *La Géographie*, établissant un parallèle avec Élisée Reclus :

« Il semble qu'une comparaison s'impose, surtout dans cette enceinte, entre M. de Lapparent et Élisée Reclus. Si différents par leurs conceptions sociales ou politiques, ces deux grands esprits ont accompli une œuvre scientifique analogue par bien des côtés, et travaillé à la même évolution des sciences de la Terre. Nous constatons ainsi qu'il existe une région intellectuelle et morale assez haute pour que toutes les antithèses s'y résolvent dans une synthèse supérieure. » ²

De Lapparent est l'homme de l'acclimatation en France de la géomorphologie ³, mais à partir de 1890 il se détourne progressivement de la géologie pure pour s'orienter délibérément vers la géographie : d'ailleurs la chaire créée pour lui en 1894 à l'École pratique des Hautes Études s'intitule « géographie physique ».

Les grandes écoles, davantage peut-être que les facultés, ont leurs hommes à la Société de Géographie de Paris : l'École des Mines représentée par son directeur Daubrée ⁴, le Museum par Alphonse Milne-Edwards (1835-1900) et Hamy, etc. Fils du naturaliste Henri Milne-Edwards (1800-1885), déjà professeur au Museum d'histoire naturelle, à partir de 1841), petit-fils d'un riche planteur de la Jamaïque,

¹ Bloud et Barral, 1899, 3 vol. (de petite taille).

² Schrader exagère évidemment, et volontairement, l'analogie *scientifique* entre les deux personnages, mais le texte n'en est, *politiquement*, que plus significatif. Albert de Lapparent avait été l'élève d'Élie de Beaumont (voir plus haut). Ses quatre grandes œuvres sont le *Traité de géologie* (1882), le *Cours de minéralogie* (1883), la *Géologie en chemin de fer* (1888) et les *Leçons de géographie physique* (1896). Il publiait des articles dans les *Annales de géographie* et des revues pour le grand public, et il faisait de nombreuses conférences. Documentation : N.Broc, « De la géologie à la géographie : Albert de Lapparent (1839-1908) », *Revue de géographie de Lyon*, 1977/3, pp. 273-279, V.Berdoulay, *La formation de l'école française de Géographie (1870-1914)*, thèse de III^e cycle, C.T.H.S., 1981, 245 p., outre la notice de Schrader. A.Thépot, *Les ingénieurs des mines du XIX^e siècle. Histoire d'un corps technique d'État*, Eska, 511 p., *passim*.

³ « aux confins de la géologie et de la géographie physique, l'œuvre d'Albert de Lapparent a fortement marqué la jeune école française de géographie à la fin du XIX^e siècle. Nul mieux que Lapparent n'a contribué à acclimater en France cette science, née à l'étranger, la *géomorphologie* ; nul n'a plus fait pour populariser les notions de *région naturelle* et de *pays*, clef de voûte de la géographie vidalienne » (N.Broc, *loc. cit.*).

⁴ Auguste Daubrée, directeur de l'École des Mines de 1872 à sa retraite, en 1884. Fils d'un négociant, sorti de Polytechnique à vingt ans, il avait été successivement ingénieur du département du Bas-Rhin, professeur de géologie (1838), puis doyen (1852) de la faculté des Sciences de Strasbourg et professeur à l'École des Mines (1862). Daubrée fit des expériences de laboratoire pour reproduire les conditions des mécanismes géologiques, expériences dont il rendit compte dans les *Annales du Club alpin français*. Il était, en outre, président de l'Académie des Sciences depuis 1879 (né à Metz le 25 juin 1814, mort à Paris le 29 mai 1896). Il présida le Club alpin français de 1882 à 1885, la Société de Géographie en 1893-1894, après avoir joué un rôle important à la Commission centrale. Cf. notice par J.Vallot dans l'*Annuaire du Club alpin français*, 1896, pp. 1-8 et A.Thépot, *Les ingénieurs des mines du XIX^e siècle. Histoire d'un corps technique d'État*, Eska, 511 p., *passim*.

neveu du physiologiste William-Frédéric Milne-Edwards (1777-1842), le premier passa toute sa vie au Jardin des Plantes, où il suivit la carrière paternelle. Docteur en médecine et ès sciences, en outre professeur à l'École de Pharmacie, membre de l'Académie des Sciences, Alphonse Milne-Edwards dirigea le Museum à partir de 1891, y faisant construire de nombreux nouveaux bâtiments pour la ménagerie. Ses travaux zoologiques furent, bien sûr, abondants, et son rôle à la Société de Géographie important. Fils, lui, d'un pharmacien, le docteur Ernest-Théodore Hamy ¹, professeur au Museum comme le précédent géographe, fut tout à la fois anthropologue, ethnographe, archéologue et membre de la Société de Géographie. Il fonda la *Revue d'Ethnographie* (en 1882) et la Société des Américanistes, dont il fut le premier président ; il entra à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, à l'Académie de Médecine, à la Société de Géographie en 1876, pour être six mois après admis à la Commission centrale. Il avait été le collaborateur de De Quatrefages, dont il fut l'assistant au Museum, avant d'y être nommé professeur d'anthropologie puis archiviste. De cette « filiation » d'anthropologue il ne faut pas induire, comme V. Berdoulay, une surreprésentation de la catégorie dans les Sociétés de Géographie. D'ailleurs, cet auteur ne peut ajouter à de Quatrefages de Bréau et à Hamy que le seul nom de Joseph Deniker (1852-1918), bibliothécaire du Museum, auteur de nombreux mémoires scientifiques sur l'anthropologie et l'ethnographie des peuples asiatiques et de *Races et peuples de la Terre* (1900), qui ne fut que... scrutateur du bureau de la Société de Géographie. Admis en 1882, il figurait sur la liste de l'année comme « ingénieur technologiste de Saint-Petersbourg ». Il est très connu pour avoir rédigé de 1891 à 1910 la *Bibliographie des travaux scientifiques publiés par les Sociétés savantes*. Si le groupe des maîtres des facultés de l'État, des universités catholiques et des grandes écoles est modestement fourni, qu'en est-il pour les « bourgeois-stagiaires » du secondaire ?

Le premier grand inspecteur général géographe appartient à la présente période : il s'agit de Pierre Foncin (1841-1916), mais c'est en tant que professeur qu'il joua un rôle important. Par la force des choses, la documentation est moins nourrie sur les professeurs de collèges et de lycées, d'ailleurs beaucoup moins nombreux que ceux du Supérieur, comme je l'ai écrit plus haut. Nous appréhendons nombre d'anciens professeurs de lycée ayant accédé à l'enseignement supérieur : on a vu à l'instant un cas, j'ajoute qu'Ernest Desjardins (1823-1886) avait été professeur d'histoire-géographie au lycée de Mâcon avant d'être maître de conférences à l'École

¹ Né à Boulogne-sur-Mer le 22 juin 1842, mort à Paris le 18 novembre 1908. Il fut le grand animateur de la Société académique de sa ville natale, où il mena des recherches archéologiques et historiques. Cf. H. Malo, *À l'enseigne de la petite vache. Souvenirs, gestes et figures d'explorateurs*, Paris, Éditions de la Nouvelle France, 1946, 254 p. (réédition Elytis, 2009, 173 p.), chapitre XV.

normale supérieure et professeur au Collège de France¹. Mais il y a peu de géographes en Société et en poste dans un lycée.

Parmi ceux qui jouèrent un rôle national, nous ne connaissons que Pâquier, à la Société de Géographie de Paris, et Gauthiot, à la Société de Géographie commerciale de Paris. Le premier, professeur au lycée Saint-Louis de Paris, entra en même temps que Vidal à la Commission centrale, dont il fut trois ans le secrétaire adjoint, après avoir été à l'occasion scrutateur du bureau de la Société de Géographie². Proche collaborateur de Ludovic Drapeyron, il présenta dans la *Revue de Géographie* de 1884 le projet d'École nationale de géographie élaboré par celui-ci et fut secrétaire général de la Société de Topographie. Charles Gauthiot (1832-1905) enseigna lui aussi, à Saint-Louis, puis à Henri IV et Charlemagne, avant d'être nommé professeur d'allemand à l'École coloniale. Il fut l'un des principaux fondateurs de la Société de Géographie commerciale, dont il tint le secrétariat général de 1873 à 1903, soit une durée record dépassant celle de Maunoir dans la Société sœur aînée, une durée telle qu'elle lui valut la fondation en 1898 d'une « médaille Gauthiot » et le titre de « secrétaire perpétuel » à sa retraite. Secondairement — mais quelle carte de visite ! — rédacteur au *Journal des débats* (1871-1887), il faisait évidemment partie de la Société de Charles Maunoir (depuis 1872), du Conseil supérieur des colonies et du Conseil supérieur de statistique.

Ernest Delibes (1825-1908) fut un des fondateurs de la Société de Marseille et son deuxième président, Paul Armand en fut quatorze ans secrétaire général. Tous deux étaient nés loin de Marseille et ne devaient leur long séjour marseillais qu'aux hasards d'une nomination, faite au sortir de la rue d'Ulm pour le premier cité, de surcroît républicain « libéral » qui siégea deux ans au conseil général (1878-1880). Mais Delibes se consacra totalement à la Société qu'il avait contribué à fonder, la dirigeant longtemps en tant que second du puissant négociant Jules-Charles Roux avant de remplacer celui-ci à la présidence (1898-1906). Né à Cahors en 1840, Paul Armand y devint l'ami de Gambetta et un républicain convaincu ; aspirant-répétiteur au lycée de Pau, il fut nommé maître-répétiteur à celui de Marseille, passa l'agrégation de l'enseignement spécial en 1896, et il resta dans l'établissement. Secrétaire, puis secrétaire général de la Société de Géographie (1880-1894 pour ce dernier poste), il fut atteint d'une ataxie locomotrice qui entraîna sa

1 Membre de l'Institut et auteur de nombreux ouvrages de géographie historique (dont un *Atlas de géographie ancienne de l'Italie* en 1852 et une *Table de Peutinger* en 1876...). Cf. *Bulletin de la Société de Géographie*, 1841, p. 198, 1855, p. 230, *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1887, p. 96.

2 D'après N. Broc, « L'établissement de la Géographie en France : diffusion, institutions, projets (1870-1890) », *Annales de Géographie*, n° 459, oct. 1974, pp. 545-568, et « La pensée géographique en France au XIXe siècle : continuité ou rupture ? », *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, 1976, 3, pp. 225-247. Il aurait été conférencier à l'École normale supérieure de Saint-Cloud.

retraite prématurée de l'enseignement en 1888, mais non de la Société. Comme le dit la notice nécrologique qui lui est consacrée :

« Obligé depuis plusieurs années par la maladie à garder le plus souvent la chambre, notre regretté secrétaire général était venu habiter dans la maison même où se trouve le local de la Société, afin de pouvoir conserver les fonctions auxquelles il était si attaché, et qu'il a remplies pendant quatorze ans avec un dévouement et une compétence unanimement reconnus. »

Il n'y a donc pas beaucoup de « bourgeois-stagiaires » (A.Prost) du Secondaire et ce n'est donc que très peu par l'intermédiaire des enseignants que se fait la popularisation de la géographie. J'ai déjà parlé de vulgarisation, de création de Sociétés et de revues plus spécialisées ; autre bon moyen de vulgariser et de spécialiser, le Club alpin français naît en 1874 avec la bénédiction de la Société de Géographie de Paris : dès 1872 le *Bulletin* de cette dernière publie un compte rendu de l'édition anglaise des *Escalades dans les Alpes* d'Edouard Whymper ; mais surtout Abel Lemercier ¹ y joue un rôle essentiel, faisant à l'assemblée générale du 28 avril 1873, dans le but délibéré de propagande en vue de la création du Club, une communication intitulée « le mont Rose et le mont Blanc. Récit d'excursions faites les 19 et 20 août 1872 », qui est imprimée dans le *Bulletin de la Société de Géographie* de 1873. Celui de 1874 salue avec chaleur la naissance du Club :

« la Société de Géographie ne peut qu'encourager ces efforts, applaudir à cette innovation et souhaiter la bienvenue à cette jeune émule qui, nous en avons l'espoir, travaillera et grandira en se rendant utile à ses membres et au pays ».

De la même façon, les *Mémoires et Bulletins* de la Société de Géographie de Genève de 1864 avaient accordé une grande attention à la fondation et aux débuts du Club alpin suisse. Sept fondateurs sur douze du Club alpin français étaient membres de la Société de Géographie, dont Charles Maunoir, secrétaire général (1867-1897) ; les autres étaient Édouard de Billy (1802-1874) ², Ernest Cézanne, A. Daubrée, A. Joanne, A. Lemercier et A. Templier. Dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, le CAF est mentionné onze fois entre 1873 et 1880. Cinq présidents — de Billy, Cézanne, Joanne, Lemercier et Roland Bonaparte — sur 17, entre 1874 et 1914 furent également membres de la Société de Géographie ; le prince Bonaparte présida, rappelons-le, aussi la Société de Géographie.

¹ Abel Lemercier (1819-1893) était entré à la Société de Géographie en 1866 et il resta membre jusqu'à sa mort. Ce « docteur en droit », « fonctionnaire de l'enregistrement », sera dans les années 1890 le 7^e président du Club alpin français.

² Premier président du Club alpin français, tué dans un accident de chemin de fer deux jours après son élection (notice nécrologique dans *Annuaire CAF*, 1874, p. XVII-XXIV). Inspecteur général des Mines, membre de la Société géologique de France et du Club alpin suisse, Édouard de Billy fut un des fondateurs de l'Association française pour l'avancement des Sciences (P.Cabanel & A.Encrevé dir., *Dictionnaire biographique des protestants français, de 1787 à nos jours*, tome I, de A à C, Éditions de Paris/Max Chaleil, 2015, 832 p., p. 304).

Viollet-le-Duc fait à la séance du 28 mars 1874 de la Société de Géographie la présentation de sa « nouvelle carte topographique du Massif du mont Blanc » ; à celle du 1er juillet est rendu compte de la formation du Club alpin français et un hommage est adressé à Abel Lemercier ; à celle du 5 juillet de l'année suivante le secrétaire général du CAF, qui n'est autre que Lemercier lui-même, offre le premier volume de l'*Annuaire* du Club et remercie de l'« appui moral » donné. En 1878, il explique les activités organisées et « termine en constatant l'étroite parenté qui rattache [le CAF] à la Société de Géographie, dont l'influence morale a contribué à sa formation comme à son développement » : Henri Duveyrier lui répond en termes sympathiques. La même année, à la « réunion des Sociétés françaises de Géographie », la collaboration avec les Sections du Club alpin français est évoquée chaleureusement et exactement définie : celles-ci sont de futurs « centres d'études et de conférences géographiques ». Ce parrainage devint vite mythologique puisqu'en mars 1891 on peut lire qu'« annoncé solennellement par elle dès le 23 décembre 1873 », le CAF est « issu de la vieille Société de Géographie de France » 1. Par la suite, le Club fut toujours aidé par la Société, qui lui prêta sa grande salle pour les assemblées générales ou pour certaines réunions de la Section de Paris ; des liens de voisinage existaient d'ailleurs entre le CAF, installé rue Bonaparte puis rue du Bac, et la Société de Géographie, sise 184 boulevard Saint-Germain. La Société eut beaucoup des siens au Club, tels son secrétaire général Charles Maunoir et son bibliothécaire James Jackson. Surtout, il y a communauté de préoccupations et de mentalité entre les « alpinistes » et les Sociétés de Géographie 2.

1 *Bulletin du Club alpin français*, mars 1891, p. 71. C'est moi qui souligne.

2 La préparation de l'explorateur est même assimilée à l'entraînement avec lequel « nos clubs alpins commencent à nous familiariser » (*Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1879, p. 171) ! La communauté de préoccupations est parfois amusante : une note sur le « chemin de fer du mont Blanc » (il s'agit de deux projets, qui vont jusqu'au sommet !) est publiée par le *Bulletin de l'Union géographique du Nord de la France*, en 1904 (pp. 306-307)... Rappel bibliographique :

D.Lejeune, *Les "alpinistes" en France à la fin du XIXe et au début du XXe siècle (vers 1875-vers 1919). Étude d'histoire sociale ; étude de mentalité*. Thèse soutenue le 13 juin 1974 à l'Université de Paris X- Nanterre ; directeur : Philippe Vigier, président du jury : Pierre Barral ; mention : très bien. Deux vol. dactyl., 411 p. ; thèse publiée par le C.T.H.S. en 1988, avec le même titre, un texte mis à jour et une préface par Philippe Vigier, 272 p., 47 photographies. Réédition numérique en 2016.

D.Lejeune, « Alpinistes et pyrénéistes de la fin du XIXe siècle au début du XXe siècle », *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, tome 47, fasc.3, Toulouse, 1976, pp. 289-296.

D.Lejeune, « Les alpinistes dans la société française (vers 1875-vers 1919). Étude d'un groupe ; étude d'une psychologie collective », *Revue de géographie alpine*, n° 4 de 1976, pp. 515-527.

D.Lejeune, « Histoire sociale et alpinisme en France à la fin du XIXe et au début du XXe siècle », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, janv.-mars 1978, pp. 111-128.

D.Lejeune, « Naissance, développement et organisation des sports de montagne dans les Alpes du Nord (fin du XIXe siècle-début du XXe siècle) », *Actes du 108e Congrès national des Sociétés savantes*, Grenoble, 1983, Paris, 1984, pp. 161-178.

D.Lejeune, « La conquête du mont Blanc », *L'Histoire*, n° 88 (avril 1986), pp. 8-17.

D.Lejeune, *Compte rendu de L'invention du mont Blanc*, prés. par Philippe Joutard, Julliard-Gallimard, coll. « Archives », 1986, dans les *Annales. ESC*, nov.-déc.1986, pp. 1429-1431.

D.Lejeune, « Les vainqueurs de l'Annapurna », *L'Histoire*, n° 105 (nov. 1987), pp. 18-26.

Les Clubs des premiers accordèrent constamment une large place à la vie de l'esprit : les lettres, les sciences, les beaux-arts, s'octroyèrent ainsi nombre de pages de leurs publications, place privilégiée prévue dès la rédaction des statuts, à l'imitation de l'Alpine Club anglais, du Club alpin suisse et des savants qui, à la fin du XVIIIe siècle, se lancèrent dans les premières grandes ascensions et se firent aider par des montagnards expérimentés. Tout cela exprimait un besoin très largement ressenti chez ceux qui fréquentaient les montagnes et donna un caractère fort hybride à l'alpinisme, évidemment remis en cause à la Belle Époque par le développement d'un « alpinisme acrobatique ». Vulgarisant la science bouillonnante de la fin du XIXe et du début du XXe siècle, le CAF est une « société de transition entre la science pure et la société mondaine » ; ce qualificatif profondément justifié est une marque originale des Clubs alpins parmi les clubs français. Le grand Touring-Club de France, né en 1890, y échappa en effet toujours ; ainsi, sa revue manqua totalement d'articles artistiques et les seuls articles scientifiques qu'elle imprima furent des articles médicaux, et de médecine « pratique » : l'hygiène dans l'exercice du vélocipède. L'alpiniste — les tables des matières des publications qu'il lit le montrent — s'intéresse, lui, tout particulièrement à la glaciologie, à la géomorphologie, à la cartographie et même aux « lettres et arts ». La poursuite des préoccupations du siècle des Lumières est évidente, mais il s'agit d'une étude plus moderniste, caractère très simple à démontrer pour la glaciologie, dont le but est bien sûr de définir les techniques indispensables à la course glaciaire, mais aussi de dresser des cartes des glaciers, d'en noter progrès et reculs, vitesse de déplacement et dangers. C'est ainsi qu'on accorda une très grande attention à la catastrophe de Saint-Gervais-les-Bains survenue dans la nuit du 12 juillet 1892 : une digue de glace retenant un lac intérieur qui s'était formé graduellement dans le petit glacier de Tête Rousse se rompit brusquement, provoquant une terrible inondation, qui emporta en particulier une partie des bains de station, provoquant 120 morts. Il s'agit par conséquent d'un aspect plus « humain », d'autant plus que la glaciologie prend largement ses distances par rapport à la géologie, d'un aspect plus « officiel » aussi, puisqu'en 1901 le Club alpin français parraina la création d'une Commission française des glaciers.

D.Lejeune, « Histoire d'un métier. Le guide de montagne », *Gé-magazine. La généalogie aujourd'hui*, n° 58, févr. 1988, pp. 29-32.

D.Lejeune, « Pour une histoire de l'alpinisme. En guise de repères », *Sport/Histoire. Revue internationale des Sports et des Jeux*, n° 2 (1er sem.1988), pp. 55-72.

D.Lejeune, « Jeu, utilité et gratuité, dans l'histoire de l'alpinisme français », communication au 116e Congrès national des Sociétés savantes, Chambéry, 1991, volume d'Histoire moderne et contemporaine, 1992, tome II, pp. 147-160.

D.Lejeune, « Le cas de l'alpinisme et des alpinistes », dans T.Terret dir., *Histoire des sports*, L'Harmattan, coll. « Espaces et Temps du Sport », 1996, 252 p., pp. 203-218.

D.Lejeune, « Un corps sain... La mentalité sportive à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle », dans *Histoire & sociétés*, n° 90, 2001, pp. 54-63

Nul n'a plus que Paul Helbronner, qui entreprit pour son plaisir — et à ses frais ! — la révision du réseau géodésique des Alpes au cours d'une vingtaine de campagnes, su se faire le chantre des joies ascétiques d'une science qui n'a pas oublié l'émotion esthétique :

« Que l'escalade ait donné de grandes joies ou que la montée ait paru fastidieuse, que l'on soit fasciné par le panorama, immense, diapré de couleurs étincelantes allant se fondre au loin dans des ors féériques bien faits pour créer et développer les rêves les plus enchanteurs, ou que l'on soit en proie aux vents violents qui gèlent les doigts dans les gants et l'haleine sur les lèvres, que l'on ait toute tranquillité du côté des agents atmosphériques ou que les heures de clarté et de calme soient comptées, tout cela, éprouvé avec joie ou appréhendé en la minute de l'arrivée, doit être oublié et surmonté dès que le théodolite sort de son étui. » 1

Au total, le géographe apparaît comme un personnage central parmi les alpinistes au même titre que l'avocat et le militaire. Personnage complexe, puisqu'il peut être professeur ou complètement indépendant, professionnel ou amateur, que ses conceptions peuvent être étriquées, archaïques ou très « vidaliennes » : les articles des alpinistes sont typiquement dus à des « obscurs », appartenant à la « cohorte innombrable des chercheurs provinciaux », dont les publications alpines permirent justement de vaincre l'isolement 2. Personnage dont l'importance, la complexité et la mentalité ne sont pas sans rappeler les traits du géographe chez Jules Verne. Et clubs dont les préoccupations en font de petites Sociétés savantes, Sociétés de Géographie tout particulièrement, mais soucieuses aussi de protection de la nature et... de sport.

S'il y a communauté de préoccupations et de mentalité, il existe aussi une communauté dans les divisions : de même que la Société des Touristes du Dauphiné rechigna à la tendance *Tour du Monde* et ne se fit connaître de la Société de Géographie qu'en 1883, après création d'une Section à Paris, certaines Sociétés de Géographie provinciales restèrent cantonnées dans un domaine intellectuel limité ; chez elles comme au CAF se heurtèrent le poids des vues libérales et utilitaires dans la conception de la discipline et la géographie universitaire.

Des liens existaient pourtant aussi en province avec des Sociétés savantes, ainsi pour la STD (Société des Touristes du Dauphiné) dont les assemblées générales se tinrent longtemps dans la salle de la Société de Statistique, de Sciences naturelles et des Arts industriels du département de l'Isère, devenue au début des années 1880 Société scientifique de l'Isère, une des trois grandes Sociétés savantes grenobloises. L'Université de Grenoble ayant conçu le projet d'une fédération des Sociétés savantes du Dauphiné, de la Savoie et du Vivarais en 1899, elle demanda à la

1 *La Montagne*, 1906, pp. 1-2.

2 Cf. A. Meynier, *Histoire de la pensée géographique en France (1872-1969)*, Presses universitaires de France, 1969, 223 p., pp. 16-17.

STD de déléguer un représentant au Conseil de la Fédération, qui d'ailleurs échoua. On pourrait multiplier les exemples : la salle de réunion de la Section Côte-d'Or du CAF est commune avec la Société bourguignonne de géographie et d'histoire et avec la Société des amis des arts de la Côte-d'Or ; le président de la Société de Géographie de Marseille assure, au banquet de la section CAF de Provence le 7 février 1903 : « la géographie et l'alpinisme s'aident et se complètent si bien l'un l'autre. L'alpinisme, c'est la géographie en plein air... »¹ Les séances mensuelles de la Section lyonnaise du CAF ont lieu au local de la Société de Géographie de Lyon, car s'étaient créées presque immédiatement, dès février 1875 des « rapports de confraternité qui ne peuvent que favoriser le développement de connaissances géographiques, le Club alpin ayant pour but d'étudier la chaîne des Alpes à tous les points de vue de la science topographique »², et on a vu le double rôle d'Étienne Berlioux. La sortie des différents *Annuaire du Club alpin français* est toujours saluée avec faveur, notamment par le *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*. À l'étranger, le phénomène existe, mais sous la forme très réduite de l'adhésion d'une section du Club alpin autrichien à la Société de Géographie de Vienne et d'aperçus donnés ici ou là³ sur les publications des Clubs alpins. En France, tout concourt à montrer qu'il existe des liens, car des affinités, entre les associations d'alpinistes et les Sociétés de Géographie, qui se multiplièrent en même temps que les Sections du Club alpin⁴.

L'enseignement oui, car c'est un nouvel objet ardemment désiré, désir concrétisé par toute une action sociétaire, les enseignants non ou guère, car peu nombreux sont ces bourgeois-stagiaires « en Géographie ». Peu nombreux mais assez actifs, et on aura noté qu'un Pâquier et un Gauthiot jouent un rôle décisif : la simple pesée numérique est toujours à nuancer. La vulgarisation est un puissant moyen de

1 *Bulletin de la section Provence du Club alpin français*, 1903, pp. 74-75. Le *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille* de 1886 avait signalé p. 248 le voyage du CAF en Algérie.

2 *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1875-1877, p. 174. Référence fréquente à Lyon au CAF, notamment dans les rapports annuels sur les actes de la Société. Exemple du 19 décembre 1886 : « Nous devons aussi mentionner les associations de Clubs alpins. Bien que leurs membres aient cru devoir, presque exclusivement, concentrer leur activité à l'investigation pratique des problèmes orographiques, leurs travaux n'en constituent pas moins un précieux élément dans l'ensemble des données géographiques. » (*Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1886-1887, p. 375).

3 Ex. : *Mitteilungen der (Kaiserlich-Königlichen) Geographischer (in Wien) Gesellschaft*, 1877, à propos des *Annuaire* du CAF et du Club alpin suisse.

4 Je donnais en annexe, dans les versions dactylographiées de ma thèse, à titre de démonstration, des extraits de tables des matières et des statuts du CAF.

faire sortir Paganel de sa bibliothèque, un moyen consciemment voulu. Mais autour des géographes de cabinet le monde a changé, l'exploration aussi, et on a vu la Société de Géographie de Paris se rallier brusquement en 1863-1864, sous l'impulsion de Jules Duval, à la colonisation : ces intellectuels cherchent-ils — ce qui autrefois leur répugnait — à vendre des *cigarres*, dans le contexte de l'expansion coloniale, au temps de Chasseloup-Laubat et de Brazza ?

L'EXPANSION COLONIALE AU TEMPS DE CHASSELOUP-LAUBAT ET BRAZZA

Ce temps de l'expansion européenne qui court des années soixante à la fin des années quatre-vingts voit la France s'installer en Cochinchine (1862), au Cambodge (1863), en Annam (1883), annexer Tahiti (1880), signer le traité du Bardo pour la Tunisie (1881) et la convention de délimitation du Congo français et du Cameroun allemand (1885). C'est celui pendant lequel la reine Victoria est proclamée impératrice des Indes (1877) et fait la guerre aux Zoulous, l'Allemagne annexe le Tanganyika et Zanzibar (1885). Le monde colonisateur s'assemble à Berlin (1884) et à Bruxelles (1888) et crée l'État du Congo (1885). La colonisation est entre 1864 et la fin des années 1880 un pôle d'intérêt majeur pour les Sociétés de Géographie, et nulle d'entre elles n'y échappe. Géographie coloniale, colonisation et exploration sont presque senties comme trois synonymes, dans le cadre d'un consensus des plus larges. À cause de son rôle décisif dans l'orientation coloniale du Second Empire, le personnage de Chasseloup-Laubat a très légitimement figuré en tête de la présente deuxième partie. Pour évoquer l'expansion coloniale voulue et soutenue par les Sociétés de Géographie, je vais présenter deux officiers de marine qui assistent Chasseloup-Laubat et son digne successeur, l'« amiral-président » Clément de La Roncière Le Noury : Francis Garnier et Pierre Savorgnan de Brazza. Mais pour quel type de colonisation et comment se manifeste cet intérêt majeur au sein des Sociétés de Géographie ? Ce sera une deuxième question, et nous verrons ensuite les implications et corollaires de cet intérêt.

C'est la colonisation qui intéresse en priorité les Sociétés de Géographie qui s'efforcent, de façon point trop efficace, tant s'en faut, de peser, en tant que « catalyseur », sur le pouvoir par « petite Vache » interposée. Patriotisme et germanophobie assez discrets, colonialisme enthousiaste : la position est en politique simple, accueillant dans son mouvement intellectuel une Géographie désormais synonyme d'expansion coloniale et dans son mouvement social l'officier de l'« arche sainte » — l'armée, selon les républicains ¹ — au temps de Garnier et de Brazza. Comme l'écrit Charles Maunoir, « l'invasion actuelle de l'Afrique est préparée par une phalange de voyageurs pleins de résolution et de persévérance. »

La présence de l'« arche sainte » est l'amplification de phénomènes antérieurs et elle est jugée d'emblée logique par la Société de Géographie de Paris : la géographie, sa géographie,

« n'est-elle pas le bagage fondamental du militaire ? N'est-ce pas par elle que l'on dirige les flottes ou les armées, que l'on combine leurs divers mouvements

¹ Cf. R. Girardet, *La société militaire dans la France contemporaine (1815-1939)*, Paris, 1953, 328 p.

stratégiques, que l'on fait vivre ou reposer les troupes, que l'on administre un pays conquis ou une colonie naissante ? » 1

Administration de territoires colonisés mais aussi d'« une colonie naissante » : logiquement, les officiers de marine, dont les archétypes sont Francis Garnier (1839-1873) et Pierre Savorgnan de Brazza (1852-1905), confortent leurs positions et les officiers coloniaux assurent les leurs. Le lieutenant de vaisseau et explorateur Francis Garnier, né à Saint-Étienne d'un père légitimiste, entra à l'École navale à quinze ans, puis fit de nombreux voyages en Asie. Son premier séjour en Cochinchine est de 1861 ; quatre ans plus tard, il en effectua un deuxième, au cours duquel il est nommé inspecteur des affaires indigènes, puis administrateur de la ville de Cholon. Dès 1864, il recommande l'exploration du haut Mékong ; en février 1865, il rédige à Saïgon une plaquette de 39 pages publiée à Paris, *De la colonisation en Cochinchine*, dans laquelle il plaide pour la formation d'un corps de fonctionnaires spécialisés en Cochinchine et écrit :

« La colonisation en Cochinchine peut être considérée comme l'un des plus brillants résultats qu'ait obtenus la politique impériale. Elle a donné un éclatant démenti à ces anglomanes obstinés qui refusent à la France toute aptitude coloniale, et nous a ramenés aux plus glorieuses époques de ce passé maritime qu'ils affectent de méconnaître. »

Sa grande pensée était l'exploration de l'Indochine du Nord et la liaison avec la Chine, c'est pourquoi il participa à l'expédition dont la direction fut confiée par Chasseloup-Laubat à Doudart de Lagrée (1823-1868) en 1866-1868 (2) et fut introduit à la « petite Vache » en 1869 par Charles Maunoir, en même temps qu'il entra à la Société de Géographie. Pendant le siège de Paris, il participa à la défense et protesta par voie de presse contre la convention d'armistice, ce qui lui valut d'être rayé du tableau d'avancement pour le grade de capitaine de frégate et de recevoir un blâme 3. Il entra alors au dépôt des Cartes mais cette disgrâce fut de courte durée : la grande expédition, on le sait, est de 1873, et au cours de celle-ci il trouva la mort près de Hanoi 4. Son personnage fut alors très discuté : impopulaire chez les tenants du

1 L. de Grammont, article sur la Cochinchine dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1864, p. 6.

2 Il fut le maître d'œuvre de la publication de son récit, *Voyage d'exploration en Indo-Chine effectué pendant les années 1866, 1867 et 1868 par une commission française présidée par M. le capitaine de frégate Doudart de Lagrée et publié par les ordres du Ministre de la Marine, sous la direction de M. le lieutenant de vaisseau Francis Garnier*, 2 vol., (plus 2 d'« atlas » : un de cartes et plans, un de magnifiques planches), Hachette, 1873. Réédition partielle : *Voyage d'exploration en Indochine* (choix de textes, présentation et notes de J.-P. Gomane), La Découverte, 1985, 256 p. Je donne en **annexe W** le début du texte.

3 G. Taboulet, « Le voyage d'exploration du Mékong (1866-1868) : Doudart de Lagrée et Francis Garnier », *Revue française d'histoire d'Outre-Mer*, 1970, pp. 5-88, B. & B. Chovelon, *Doudart de Lagrée. Navigateur, diplomate, explorateur*, Presses universitaires de Grenoble, 1997, 212 p., J.-P. Gomane, *L'exploration du Mékong, la mission Ernest Doudart de Lagrée-Francis Garnier (1866-1868)*, L'Harmattan, 1994, 288 p., N. Broc, *Dictionnaire illustré des explorateurs français du XIXe siècle*, CTHS, 1988-1999, 4 vol.

4 Ses cendres ont été ramenées en France en avril 1883. Son cadavre avait été décapité (constat médical du 21 décembre 1873, dans le dossier Garnier, n° 2398, des archives du Service historique de la Marine, à Vincennes).

repli sur la métropole, il fut au contraire pour d'autres le « prophète du Mékong », vigoureusement défendu pour cela par la Société de Géographie, on s'en souvient. Sa veuve, d'origine anglaise, fut obligée de solliciter par l'intermédiaire du président de La Roncière Le Noury, un bureau de tabac : elle en obtint, un « de l'importance de ceux qui sont donnés aux veuves d'officiers généraux » 1. Il était situé à Versailles, on en connaît même le produit escompté 2 et j'ai pu constater que le contre-amiral Marie Jules Dupré (1813-1881), ancien gouverneur de la Cochinchine, s'était aussi entremis 3.

Enseigne de vaisseau puis lui aussi lieutenant de vaisseau et explorateur, Pierre Savorgnan de Brazza était né le 25 janvier 1852 à Castel Gandolfo, dans une famille aristocratique issue du Frioul, de la Vénétie 4 et de Rome ; enfant, il rêva d'être marin, rêve que la faiblesse des flottes italiennes semblait devoir compromettre. Sa première chance fut l'amitié envers sa famille de l'amiral français Louis-Raymond marquis de Montaignac de Chauvance (1811-1891), qui suggéra la préparation du concours de l'École navale française, où l'on acceptait des élèves à titre étranger. À l'âge de seize ans, Brazza y fut reçu, puis, après divers embarquements, il fut affecté à la division de l'Atlantique Sud, et c'est à Libreville qu'il prit pour la première fois contact avec l'Afrique noire. Le dessein de l'explorer

Après 1871, attaché au dépôt des Cartes du ministère de la Marine, il avait pu se consacrer entièrement à la rédaction de son ouvrage *Voyage d'exploration en Indo-Chine...* (publié en 1873). En tant qu'officier, Garnier ne recueille dans son dossier que des appréciations élogieuses, quoiqu'il soit noté comme « tireur faible ». Il s'était marié en 1870 avec Claire Knight (dont la famille était installée à Avignon). En 1872 (lettre du 3 août), il avait demandé l'autorisation d'ajouter à son nom celui de De Laval, sans suite (dossier de Vincennes). Ses cendres ont été depuis 1987 placées dans le socle du célèbre monument qui lui avait été élevé par le grand architecte Émile Vaudremer au carrefour avenue de l'Observatoire-boulevard Saint-Michel, non loin de l'École coloniale.

1 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1874, p. 552 & 1er sem. 1875, p. 105, avis du 21 octobre 1874 dans son dossier de Vincennes. Biographie ayant utilisé surtout son dossier (n° 3298) aux Archives de la Marine à Vincennes et en outre : G.Taboulet, « Le voyage d'exploration du Mékong (1866-1868) : Doudart de Lagrée et Francis Garnier », *Revue française d'histoire d'Outre-Mer*, 1970, pp. 5-88, J.Valette, « L'expédition de Francis Garnier au Tonkin, à travers quelques journaux contemporains », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, avril-juin 1969, pp. 189-220, *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1874, pp. 537-540, H.Malo, *À l'enseigne de la petite vache. Souvenirs, gestes et figures d'explorateurs*, Paris, Éditions de la Nouvelle France, 1946, 254 p. (réédition Elytis, 2009, 173 p.), chapitre V, notice par J.-P.Gomane dans *Hommes et Destins, dictionnaire biographique d'Outre-Mer*, n° 2 de la nouvelle série des Travaux et Mémoires de l'Académie des Sciences d'Outre-Mer, 6 tomes dont l'un en deux vol., Paris, 1975-1986, tome II, 1, pp. 334-337, le n° spécial (tome XXXIV, 1974) des *Comptes rendus trimestriels des séances de l'Académie des sciences d'outre-mer* (67 p.), Ch.-R.Ageron, *France coloniale ou parti colonial ?*, PUF, 1978, 302 p., pp. 100-104, I.Dion, *Pierre Savorgnan de Brazza. Au cœur du Congo*, Images en manœuvre, 2007, 152 p., J.-P.Gomane, *L'exploration du Mékong, la mission Ernest Doudart de Lagrée-Francis Garnier (1866-1868)*, L'Harmattan, 1994, 288 p. L'ouvrage de P.Petit-Brulfert, *Francis Garnier (1839-1873), marin, explorateur, aventurier. Du Furan au Pont de Papier*, Gruissan, ESA, 2016, 470 p. manque de prises de recul.

2 Entre 1 400 et 3 000 francs par an.

3 Cf. lettres de novembre et décembre 1874 aux archives de la Société de Géographie de Paris, colis n° 4, 4 pièces, cote 1789.

4 La famille de sa mère avait donné deux doges à Venise.

prit corps chez lui ; naturalisé français à sa majorité **1**, il soumit au gouvernement le projet de remonter le cours de l'Ogooué, qui aurait eu toutes les chances de rester dans les cartons si le titulaire du ministère de la Marine n'avait été l'amiral de Montaignac : jusqu'au retour de cette première mission, Brazza fut au fond surtout un « pistonné », pour reprendre un mot de Henri Brunschwig. Cette expédition, qu'il effectua avec Marche et une douzaine de Sénégalais, dura deux ans ; il en avait assumé personnellement la moitié des frais, après avoir demandé vainement en 1874, malgré la recommandation du ministère de la Marine, l'appui de la Société de Géographie **2** : il faut dire qu'il avait un âge exceptionnellement précoce pour réussir une mission de cette importance, qu'il mena pourtant à bien ! En 1878, Léopold II l'invita à Bruxelles, lui proposant de seconder Stanley pour le compte de la Belgique : il s'agissait de tempérer la brutalité du Gallois ; Savorgnan de Brazza, entendant rester fidèle à la France, refusa. Il n'est pas de mon propos de raconter les diverses campagnes de Brazza, mais il faut souligner le caractère marginal de cet enseigne de vaisseau (depuis 1879) : les bureaux de la Marine se méfiaient de cet « étranger » et étaient agacés par son comportement très individualiste d'officier en prenant à son aise avec le règlement **3**. De plus, le ministère ne s'intéressait guère au Congo : lors du retour de Brazza en 1882, le ministère et les chambres envisageaient l'arrêt des explorations et l'abandon des « droits » français ; il sut alors gagner l'opinion par ses conférences et ses contacts personnels, et les traités signés par lui furent ratifiés le 30 novembre. La Société de Géographie, revenue de son erreur d'appréciation initiale, l'avait secondé très efficacement, le subventionnant de 1 000 francs, et alertant l'opinion publique, de concert avec le Comité français de l'Association internationale africaine. Ce fut elle aussi qui proposa le nom de Brazzaville pour la « capitale » du Congo **4**, et elle fut suivie. Cet appui était une chance supplémentaire pour Brazza,

1 Plus exactement à 22 ans, le 12 août 1874 (H. Brunschwig, *Brazza explorateur*, Mouton, 2 vol., 1966 & 1972, 215 & 298 p., introduction, p. 13). Son dossier (n° 3936) des Archives du Service historique de la Marine à Vincennes contient de nombreux documents sur son admission à titre étranger et sa naturalisation ; on pourra se référer aussi au dossier individuel de Brazza aux Archives nationales (F17 2943A). Voir aussi : Jean Denizet, « La vocation de Brazza et l'amiral de Montaignac », *Revue maritime*, n° 74, juin 1952, pp. 739-744. Sur le marquis de Montaignac de Chauvance, voir plus haut.

2 Par lettre lue en séance du 5 août 1874, il demande l'appui de la Société pour réaliser l'exploration du cours de l'Ogooué ; le procès-verbal ne contient aucune réponse (*Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1874, p. 440). Brazza adhère quelques mois plus tard (cf. lettre de remerciement du 30 décembre 1874, colis n° 4, chemise correspondance reçue en 1874). Il n'a que 22 ans. Le très consciencieux travail de Pierre Gamache, *Pierre Savorgnan de Brazza et la Société de Géographie de Paris (1874-1905)* (Paris, 1952, 23 feuilles dactylographiées, Bibliothèque de la Société de Géographie de Paris, Mélanges 4° 1532), écrit d'après le *Bulletin de la Société de Géographie*, les *Comptes rendus des séances...* et *La Géographie*, passe pudiquement sur cette lacune.

3 De toutes manières, ses explorations et sa carrière posaient de nombreux problèmes d'application des règlements, d'où de fréquentes lettres demandant des instructions au ministère de la Marine dans son dossier des archives du Service historique de la Marine.

4 Proposition faite par de Quatrefages, adoptée à l'unanimité en séance du 1er juillet 1881 (*Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1881, p. 89).

comme l'amitié pour lui du roi Makoko ¹. La Société de Géographie publiait de très nombreuses lettres que Brazza lui adressait, donnait très souvent de ses nouvelles, accueillait celui qui était devenu en 1883 lieutenant de vaisseau dans des réceptions solennelles à la Sorbonne ou, comme le 21 janvier 1886, au Cirque d'Hiver, rassemblant à chaque fois d'immenses auditoires ². À la Société de Géographie, où il était entré en 1874 (3), Jules Dutreuil de Rhins ⁴ s'en était fait l'agent de propagande, comme ailleurs. Nommé en avril 1886 commissaire général du gouvernement pour le Congo français, épousant en 1895 Thérèse de Chambrun (1860-1948), Brazza était devenu un personnage très officiel ; il se fit pourtant l'avocat des populations noires de la cuvette congolaise, ce qui l'amena à s'opposer aux grandes compagnies concessionnaires, dont il dénonça avec vigueur les abus. Elles répondirent par des pressions sur le pouvoir : miné par la dysenterie, Brazza dut demander un congé au début de l'année 1897 ; le 2 janvier 1898 il apprit par le *Journal officiel* qu'il était mis en disponibilité pour « incapacité administrative » ⁵. Il se retira en Algérie, et le 6 mai 1901, à la suite des attaques d'un ancien ministre des Colonies, André Lebon (1859-1938), il démissionna. Mais, quatre ans plus tard, Brazza accepta une mission d'enquête au Congo sur les abus révélés par la presse. Il ne put terminer son enquête, qui ne fut d'ailleurs jamais publiée, car, affaibli par la fièvre, il mourut à l'hôpital de Dakar le 14 septembre 1905. Son frère Jacques (1859-1887) avait accompli également plusieurs voyages en Afrique occidentale. Pierre Savorgnan de Brazza laissa en Afrique le souvenir d'un colonisateur respectueux de l'homme et voulant débarrasser l'Afrique noire de l'esclavage, et c'est bien ce que la Société de Géographie avait apprécié dès le retour de l'expédition de 1882, qui l'avait vu porter « pacifiquement

1 Le Makoko était le titre du souverain du Moyen-Congo (état peuplé de Batéké). Son nom était Illôo Ier en 1882.

2 Les « réceptions » de Brazza furent publiées au *Bulletin de la Société de Géographie*, et certaines en extraits séparés. Voir par exemple : Société de Géographie, *Réception de Monsieur P. Savorgnan de Brazza, enseigne de vaisseau au grand amphithéâtre de la Sorbonne le 23 juin 1882*, Paris, 23 p. Son dossier de Vincennes contient plusieurs demandes d'autorisation à prendre la parole à la Société de Géographie (1879, 1889, etc.), mais Brazza se fait à plusieurs reprises sévèrement rappeler à l'ordre pour avoir pris ailleurs la parole sans autorisation !

3 Voir plus haut. Le rôle personnel de Maunoir est, une fois de plus, à souligner. Brazza fut en 1899 vice-président de la Société, mais il ne fréquentait alors plus « la Petite Vache », de toutes façons sur sa fin. Son rôle concerne donc bien ma deuxième partie (1864 - fin des années 1880).

4 Stéphanois comme Garnier, ancien capitaine au long cours, Jules Dutreuil de Rhins (1846-1894) mena diverses missions scientifiques (Annam 1874-1876, Congo 1883... : voir son dossier de mission aux Archives nationales, F17 2959) et fut tué en 1894, au cours d'un voyage au Tibet. À la Société de Géographie, où il était entré en 1881, il ne fut que scrutateur du bureau de 1885-1886, mais il jouait un rôle important à la « Petite Vache ». Il fut le « correspondant » actif de Brazza pendant les explorations de ce dernier, qu'il avait accompagné en 1883 (voir H.Malo, *À l'enseigne de la petite vache. Souvenirs, gestes et figures d'explorateurs*, Paris, Éditions de la Nouvelle France, 1946, 254 p. (réédition Elytis, 2009, 173 p.), chapitre XI). Notices dans N.Broc, *Dictionnaire illustré des explorateurs français du XIXe siècle*, CTHS, 1988-1999, 4 vol.

5 Il en conserva jusqu'au bout une forte amertume (cf. la lettre du 4 août 1901 du dossier de Vincennes concernant ses droits à la retraite, dans laquelle il parle de « la réparation morale que je considère comme m'étant due »).

sur le Congo le pavillon de la science et de la charité française » 1, se réjouissant de « bientôt serrer la main de [son] ami et applaudir aux résultats pacifiques considérables de son audacieuse exploration dans le pays même où, il y a trois ans, il était accueilli à coups de fusil » 2. Un personnage du Panthéon géographique, en apparence assez semblable à Livingstone, mais il est fort douteux qu'il subisse la même remise en question que ce dernier 3.

La colonisation est une préoccupation apparue brutalement et devenue désormais majeure au sein de la Société de Géographie de Paris. Elle occupe maintenant une place notable dans le contenu des publications, à la suite des articles sur la Cochinchine parus en 1864 dans le *Bulletin de la Société de Géographie*. En province, l'intérêt est vif, et il est naturel que la « réunion des Sociétés françaises de Géographie » de 1878, qui vit l'inauguration de l'hôtel du boulevard Saint-Germain, se soit beaucoup occupé de colonisation. L'amiral de La Roncière y déclare d'emblée :

« La puissance d'expansion des races occidentales, ses causes supérieures, ses éléments, son influence sur les destinées humaines seront un beau sujet d'étude pour les historiens futurs. Vivant de cette puissance même, pour ainsi dire, et au sein de son actif développement, nos générations sont mal placées pour en juger la portée philosophique ; mais il faut reconnaître qu'elles en ont assuré les effets avec autant de vigueur que de promptitude. À peine s'est opéré le miracle de la multiplication du temps par la vapeur et l'électricité, que déjà la réduction de l'espace a fait entrer dans le cercle de nos intérêts scientifiques, politiques, commerciaux, des contrées presque ignorées la veille. Pour les géographes comme pour les explorateurs, la tâche devient chaque jour plus difficile. Aux premiers, on demande de préparer les éléments sur lesquels reposeront les nouveaux pas en avant et de faire entrer dans la description de la terre des données dont le nombre va toujours croissant : ainsi que d'autres sciences, la géographie est perpétuellement au creuset. Des explorateurs on exige maintenant que, tout en suivant leur pénible chemin, ils recueillent des données un peu sur toutes choses. »

Trois ans plus tôt, au Congrès international de géographie de Paris, il avait dit :

« Messieurs, la Providence nous a dicté l'obligation de connaître la Terre et d'en faire la conquête. Cet ordre suprême est un des devoirs impérieux prescrits à notre intelligence et à notre activité. La Géographie, cette science qui inspire de si beaux dévouements, et à laquelle se sont immolées tant de victimes, est devenue la philosophie de la Terre. [...] Elle n'est féconde que quand elle est un instrument de production. La science abstraite ne suffit pas, en effet, à l'activité humaine. Le grand mobile des peuples civilisés, dans leurs entreprises, consiste surtout dans l'accumulation de leurs richesses, accumulation qui ne peut se produire que par l'accroissement de leurs transactions et de leurs échanges à l'étranger. C'est ainsi que s'est créée dans ces derniers temps la géographie commerciale et économique, qui, bien que n'étant encore qu'à ses essais, promet des résultats certainement profitables à la

1 De Lesseps, président, à l'assemblée générale d'avril 1882, dans *Comptes rendus des séances...*, 1882, p. 191.

2 Séance du 17 mars 1882, *Comptes rendus des séances...*, 1882, p. 131. La bibliographie sur Brazza est immense, j'en donne une esquisse en **annexe X**.

3 Voir plus haut.

prospérité publique. Le marin et le géographe se tiennent par la main, et il n'est pas un point du globe où ils ne se prêtent un mutuel concours. Ce pionnier de la civilisation, ce cœur convaincu et désintéressé qui, au nom de la chrétienté et en dépit de tous les dangers prépare les voies à la colonisation, le missionnaire, n'est-il pas un de nos plus précieux champions, un de nos plus vaillants soldats ? »

Quant à Maunoir, il exprime, dans le *Bulletin de la Société de Géographie* de 1884, la sympathie de la Société envers les « braves qui [...] consolident notre empire colonial » : c'est bien l'empire colonial qui intéresse les dirigeants des Sociétés de Géographie ; les membres et lecteurs en sont *a priori* supposés friands, la croissance générale des effectifs étant une confirmation. Une image poursuit certainement les décideurs : celle des simples membres évoqués, à propos d'une campagne du Mexique qui n'avait pas encore tourné au désastre, par le président Walewski de la manière suivante :

« Il n'est pas un bourgeois de Paris, fier de voir la France fonder au Mexique un empire sur les ruines de l'anarchie vaincue, qui, le compas à la main, ne s'occupe avec une certaine inquiétude de mesurer, en les comparant, la distance qui nous sépare du Mexique et celle qui sépare le nouvel Empire des disciples de Monroe. » 1

Plus exactement, cette image est englobée dans une autre : celle d'une opinion éclairée satisfaite de l'extension de la « tache rose » des possessions françaises sur un planisphère que les géographes sont depuis longtemps habitués à considérer en tant qu'instrument d'étude. Satisfaite sans renier ce qu'elle avait adoré, car des liens très nets sont établis entre exploration et conquête coloniale ; comme dit Charles Maunoir en des termes comme d'habitude nets mais un peu lourds :

« L'invasion actuelle de l'Afrique est préparée par une phalange de voyageurs pleins de résolution et de persévérance. Ils pénètrent sans hésiter au milieu des contrées les plus dangereuses pour le tempérament européen, au cœur des populations — fétichistes ou musulmanes — les plus hostiles envers des visiteurs qui leur apparaissent comme l'avant-garde de quelque chose de redoutable. » 2

Croyant en effet avec bonne conscience en sa propre image d'Épinal où l'explorateur est représenté « sous l'aspect hâve et fiévreux d'un vagabond solitaire et barbu » 3, l'Européen s'étonne tôt des réactions, lucides, de l'indigène devant l'exploration : un membre de la mission Doudart de Lagrée, alors parvenue au Yunnan, Louis Delaporte (1842-1925), dessine un panorama, installé « sur une pointe de rocher », ce qui suscite « mille commentaires » de la part des autochtones, qui le soupçonnent de préparer une conquête coloniale : « Pourquoi prendre, disait-on, l'image de notre pays et de ses montagnes, si ne c'est pour en faire plus facilement la

1 À l'assemblée générale du 15 avril 1864 (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1864, p. 323). Sur Walewski, voir plus haut.

2 *Comptes rendus des séances...*, 1893, p. 419. Il s'agit d'un extrait de son rapport annuel.

3 R. Cornevin, *Histoire de l'Afrique*, tome II, *L'Afrique précoloniale...*, Payot, 1966, 638 p., p. 476.

conquête ? » 1. L'opinion évoquée par Walewski est largement satisfaite et consentante : point n'est bientôt plus besoin de chanter les louanges de la colonisation en elle-même comme le fait Raoul Duval (1807-1893) 2 en 1867 dans un mémoire pourtant intitulé... *Les puits artésiens du Sahara !* 3

Cette attitude des Sociétés de Géographie, vouées à la colonisation, a plusieurs corollaires. L'intérêt vis-à-vis de l'exploration ne faiblissant pas, il est constamment primordial, mais il est de plus en plus centré sur une exploration toujours davantage liée à la conquête coloniale, la première étant « l'avant-garde » de la seconde, comme l'a dit Charles Maunoir. « L'Europe n'est plus en Europe », s'écrie le comte Alexandre Foucher de Careil (1826-1891) le 25 octobre 1890 (4). Entre autres conséquences psychologiques, le désastre de la mission Flatters en 1881 éprouve cruellement les géographes ; il est raconté dans une importante communication, portant ce titre, faite par Henri Duveyrier en personne 5. Un deuxième corollaire est une nouvelle transformation dans la façon de voir l'indigène. La répulsion a reculé, sinon disparu, sans retrouver tout à fait le mythe du « bon sauvage », témoin ce portrait des Bijongoths de Guinée portugaise dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille* de 1883 :

« D'une taille relativement élevée, bien musclés, droits et fermes sur leurs jambes, les Bijongoths respirent la force et la souplesse. Leur teint est d'un beau noir, lorsqu'ils sont de pure race. Insensibles aux intempéries des saisons, ils ne portent pour tout vêtement qu'un lambeau d'étoffe ou une peau de chèvre formant caleçon. Étoffe ou peau de bête, ce vêtement n'abandonne jamais son propriétaire, même pour être lavé. Ils ont en outre l'habitude de se frotter le corps avec de l'huile de palme, en sorte qu'ils exhalent continuellement une odeur nauséabonde qui s'imprègne même aux objets qu'ils touchent par mégarde. Enfin, ajoutez à ces détails une déplorable maladie vénérienne, que l'on trouve jusque chez les enfants, et vous aurez l'idée générale de la civilisation bijonghote. »

Le lecteur aura été sensible à la similitude d'expressions vis-à-vis du passage cité autrefois. Il y a même, à la Société de Géographie commerciale, en 1883-1884, un véritable retour aux Malinke évoqués dans le deuxième chapitre :

« [...] ils ne pratiquent aucune religion et n'adorent aucune divinité. Véritables bêtes sauvages, ils ne sentent pas le besoin de remercier un Être suprême des bienfaits

1 Francis Garnier dir., *Voyage d'exploration en Indo-Chine effectué pendant les années 1866, 1867 et 1868 par une commission française présidée par M. le capitaine de frégate Doudart de Lagrée et publié par les ordres du Ministre de la Marine, sous la direction de M. le lieutenant de vaisseau Francis Garnier*, Hachette, 1873, tome I, p. 511.

2 À ne pas confondre avec Jules Duval.

3 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1867, pp. 113-153.

4 *Bulletin de la Société de Géographie commerciale*, 1890-1891, p. 62. La formule n'est pas d'une originalité extrême en 1890. Rome a-t-elle jamais été dans Rome, d'ailleurs, pour les géographes ? Un ouvrage récent : François Léger, *Foucher de Careil de Leibniz au Sénat*, François Léger édit., 2014, 360 p.

5 Séance du 22 avril 1881. Communication publiée dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1881, pp. 364-374.

dont ils peuvent jouir. Ils ne savent ni lire, ni écrire, ne donnent à leurs enfants aucune instruction et les envoient à la chasse dès qu'ils peuvent porter un fusil. Aussi le Malinké est-il excessivement dur à la fatigue. Il supporte stoïquement la faim et la soif et toutes sortes de privations... »

Les Annamites décrits d'abominables façon naguère ont fait place à un tableau paisible d'un village laotien et de ses habitants :

« La localité se compose de 50 à 60 maisons propres et bien bâties ; tout ceci respire l'aisance et le bien-être, et chaque soir les jeunes filles, portant dans les cheveux des fleurs odoriférantes, se réunissaient pour chanter et rire jusque bien avant dans la nuit. » ¹

La répulsion a cédé les pages des publications à d'assez nombreuses mentions de la « bonté » des uns ou des autres, sans tout à fait retrouver le mythe du « bon sauvage », car ce sauvage est colonisé ou colonisable et évoqué en tant qu'être-objet d'une anthropologie coloniale attentive, à prétention scientifique, marquée d'un érotisme discret, déjà sensible dans la citation ci-dessus, et d'un voyeurisme certain ². Des remarques de bon sens et d'édification voient le jour, comme celle du père Zappa, des missions africaines de Lyon, qui note ³ que des enfants s'enfuient dès qu'il fait un mouvement un peu brusque, « puis, ils reviennent avec la même curiosité et la même crainte qu'auraient les enfants de nos campagnes, s'il venait un noir dans leur village » ou de L.-B.Rochedragon : les indigènes de l'île de Phu-Quoc ne sont pas plus superstitieux que « nos paysans en France » ⁴. Un mépris pour un autre, donc ! Mais, bien sûr, les « nègres » sont les principales victimes de l'ethnographie coloniale et béate du XIX^e siècle, que les géographes des Sociétés véhiculent, comme Eugène Oppermann s'exprimant dans le *Bulletin* marseillais de 1878 :

« Cette race nègre, probablement destinée à disparaître dans un avenir plus ou moins éloigné, porte sur sa physionomie une empreinte de tristesse et de découragement ; elle n'a pas comme la race blanche cette hardiesse de regard qui reflète tout à la fois un passé glorieux et de grandes espérances d'avenir. Le nègre, incapable de se plier au travail intellectuel, absorbe notre civilisation comme un aliment trop substantiel et trop épicé ; il en meurt ou il se dégrade. Les exceptions

¹ Village de Pak Seun. *Bulletin de la Société de Géographie*, 1885, p. 384.

² Ces aspects apparaissent à propos de la Guinée portugaise dans la lettre de Claude Truillet du 26 mai 1882 : « Les noirs sont de belle race, et peu vêtus. La plupart, en effet, n'ont qu'une espèce de ceinture dont une bande leur passe entre les jambes ; généralement bien proportionnés, ils sont moins forts que leur haute taille et leur musculature ne le laissent supposer. Cela tient sans doute à leur nourriture qui se compose d'un peu de riz et de quelques fruits. Le noir ici mange très peu [...]. Il y a, parmi les femmes des Bijongots et surtout des Foulats, de fort jolis types. Elles sont la taille bien prise et portent les fardeaux sur la tête, à l'exception des enfants à la mamelle pour lesquels elles emploient un procédé très curieux et très pratique : elles les installent dans une bande d'étoffe qu'elles nouent à leur ceinture et au-dessus des seins. Le bébé, les jambes écartées et les bras libres, a la figure au milieu du dos de sa mère, qui va, vient, lave, fait la cuisine, avec la plus grande aisance. » (*Comptes rendus des séances...*, 1883, p. 380).

³ *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1886-1887, p. 338.

⁴ *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1891, p. 264.

nombreuses mais peu remarquables confirment l'infériorité de cette race, qui n'a su s'assimiler aucun de nos progrès accomplis dans nos sciences. »

Cette attitude s'accompagne, bien évidemment, de paternalisme, surtout à l'égard des Noirs compagnons d'explorateurs. À la séance du 3 juin 1881, Daubrée, le président de la Société de Géographie,

« fait remarquer la présence, et annoncer le départ pour le lendemain, du noir Apatou, compagnon dévoué du docteur Crevaux dans ses voyages dans l'Amérique équatoriale. En lui remettant un fusil de la part de la Société, le Président lui adresse les paroles suivantes, [etc.] ».

Elle s'accommode du racisme : « deux voyageurs français à la côte occidentale d'Afrique » se plaignent de « la rapacité des noirs » et de « leurs exigences à l'égard des blancs ». Ils sont loin d'être les seuls, mais eux notent discrètement que les défauts de ces bons sauvages sont dus au choc des civilisations inégalement développées : « le noir s'est habitué à regarder tout blanc comme un être pourvu de richesses sans bornes ; c'est une éponge qu'il peut presser à plaisir... »¹. Toutefois, l'évocation ethnographique peut être très neutre, le souci primordial étant la pénétration exploratrice plus que le jugement : c'est la description très géographique type Francis Garnier en 1873 dans son *Voyage d'exploration en Indo-Chine...*, récit dans lequel d'ailleurs la partie explicitement appelée « anthropologie » est peu copieuse, avec moins du dixième du volume thématique, c'est-à-dire du deuxième tome.

Dernière implication anthropologique de l'expansion coloniale goûtée par les Sociétés de Géographie, la sexualité du géographe se trouve déviée vers la vision de la femme indigène, comme la jeune Laotienne aux « fleurs odoriférantes » dans les cheveux du village de Pak Seun et les « jolis types » de Guinéennes déjà évoquées. Une ethnographie masculine « intéressée », comme celle du village de Muong-Lim dans le *Voyage d'exploration* de Garnier, communiquée au public par le biais de descriptions de costumes par exemple, est le repos de l'explorateur, qui remarque, classe et trie : la femme du Birman de Muong Yong, une « jeune Birmane fraîche et jolie [...] et parais[sant] jouir d'une assez grande influence sur l'esprit de son mari », a, par exemple, attiré l'attention de Francis Garnier. Un certain voyeurisme en découle, déguisé le plus souvent par l'alibi médical, comme dans le passage où le docteur Thorel décrit dans le *Voyage d'exploration* les seins de la femme laotienne :

« La femme laotienne ne présente rien de bien particulier. Tous ses caractères anatomiques, physiognomoniques et physiologiques, sont absolument identiques et en relation avec ceux de l'homme du même rameau. Les différences de taille et de vigueur

¹ *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1873, p. 421.

qu'elle présente avec lui ne sont pas plus grandes que dans les races européennes. Ses seins sont uniformément développés, et jamais ils n'offrent ces différences considérables de volume qu'on observe si communément en Europe. Quoique ces organes deviennent assez pendants avec l'âge, ce qui tient au grand nombre d'enfants qu'elles ont, et surtout à l'absence de tout soutien artificiel, ils peuvent être considérés comme n'étant pas plus pendants que chez les femmes caucasiennes. Leur forme, ainsi que dans toute la race jaune, est subconique, jamais hémisphérique ; ils sont larges à la base, avec mamelon toujours proéminent. Quant à la physionomie des Laotiennes, elles n'est ni plus ni moins intelligente que celle de l'homme ; elle peut être considérée, à notre avis, comme la plus jolie des divers rameaux indo-chinois. »

Les Indochinoises sollicitent tout particulièrement l'attention des géographes, qui aiment à distinguer des « types » et des spécificités, comme celles des Mong. Mais il faut noter une nouvelle différence par rapport à la littérature coloniale générale : les formules de M.Astier-Loutfi à son égard dans son étude sur *Littérature et colonialisme* déjà citée **1** ne sont nullement applicables aux Sociétés de Géographie :

« C'est uniquement à travers les femmes rencontrées par le héros du roman ou le voyageur que, bien souvent, le lecteur aperçoit l'habitant du pays [...]. De ces êtres, presque tous anonymes et muets, nous ignorons tout ce qui n'est pas leur fonction d'objet érotique. »

Bien entendu, les colonisés ne sont pas la seule image de l'étranger pour les géographes en Sociétés. À cause du ralliement à l'expansion coloniale dès les années soixante, on pourrait s'attendre à trouver des Sociétés de Géographie très patriotes, au plus tard pour celle de Paris au moment de la dépêche d'Ems de 1870. Certes, la guerre de 1870 est l'occasion de quelques réflexes antiprussiens très courants à l'époque : on a vu que la mort de l'octogénaire abbé Dinomé était attribuée à la soldatesque de l'envahisseur, la Société s'associe à la protestation de l'Institut contre le bombardement de Paris **2**, et les séances tenues de septembre 1870 à janvier 1871 sont datées du « ième jour du siège de Paris par l'armée allemande » **3**. Mais, dans l'ensemble, la Société est modérée et stoïque, réservant les malédictions violentes à la guerre « impériale », qui a surpris nos intellectuels :

« Maudissons cette guerre impie qui substitue la bataille meurtrière aux luttes affectueuses et fécondes de l'intelligence et du savoir ! Par le crime de quelques hommes une barrière de sang et de haines nous sépare désormais d'une grande partie de l'Europe, et la civilisation s'arrête, pour longtemps sans doute, dans sa marche vers l'avenir. Maudits soient tous ceux qui nous ont fait ces destinées... »,

1 M.Astier-Loutfi, *Littérature et colonialisme. L'expansion coloniale vue dans la littérature romanesque française. 1871-1914*, Mouton, 1971, 147 p.

2 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1871, p. 77.

3 Par exemple, 34e jour pour le 21 octobre 1870 (*Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1870, p. 240).

s'écrie de Quatrefages aux funérailles de Gustave Lambert ¹, le 30 janvier 1871, trouvant en cela des accents au fond assez « reclusiens ».

Stoïcisme et funérailles, car la guerre a considérablement gêné et la mort a frappé. Si la séance du 5 août 1870, la dernière avant les vacances traditionnelles, se déroule normalement, et d'ailleurs sans la moindre allusion à la guerre, cette dernière entraîne une prolongation des vacances, d'où la minceur des *Bulletins* du second trimestre de 1870 et du premier de 1871 ; peu de membres assistent aux séances pendant le siège de Paris ², et même celle du 20 janvier doit être supprimée à cause du bombardement en cours. Des pertes de membres sont déplorées, comme celle du baron Saillard, « mort des suites de plusieurs blessures reçues en conduisant au feu le bataillon de mobiles qu'il commandait ». ³

La page est vite tournée : il y a un fort effet de rattrapage en effectifs à la séance de rentrée du 20 octobre 1871, qui voit 21 présentations ; dans un retour sur elle-même à l'occasion de son cinquantenaire, en 1871, la Société parisienne lance une adresse « aux membres... » ⁴, par l'intermédiaire de ses deux bureaux : d'une extrême sobriété, elle double un très classique appel au recrutement et aux dons pour la bibliothèque d'une très courte et banale allusion aux « récents malheurs de notre pays ». Le patriotisme ambiant d'après l'Année terrible est considérablement nuancé chez les géographes ; la germanophobie nettement raciale et très légèrement revancharde de 1871 s'estompe très vite ⁵. Prestige et avance de l'Allemagne, certes ensuite, mais en réalité guère de germanophobie, tout au moins avant la Grande Guerre : le ton a été fort modéré vis-à-vis de la Prusse en 1870 et 1871, le patriotisme ultérieur est considérablement nuancé chez les géographes français. Bien sûr, dans les brouillons et feuilles de notes révélateurs de l'« inconscient des géographes » ⁶, il

¹ Voir plus haut.

² *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1871, p. 80.

³ *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1871, p. 80.

⁴ *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1872, pp. 5-6.

⁵ De Quatrefages, résumant « les études de divers ordres sur la race prussienne » et l'ethnologie allemande, sacrifie, lors de la séance du 17 novembre 1871, au lieu commun récent des « distinctions très-marquées entre l'élément prussien et le reste des Allemands » (*Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1871, p. 489) : c'est la fameuse théorie des « deux Allemagnes » (cf. V. Berdoulay, *La formation de l'école française de Géographie (1870-1914)*, thèse de IIIe cycle, C.T.H.S., 1981, 245 p., p. 19). Deloche lui emboîte le pas en signalant « à l'attention de la Société [...] la lutte de la race gauloise et de la race germanique, lutte plus de vingt fois séculaire et qui ne s'explique que par l'antagonisme de deux génies différents représentant les deux pôles intellectuels et moraux de la civilisation européenne. Pour cette fois-ci la fortune des armes nous a été contraire », mais personne ne fit chorus (page suivante du même *Bulletin*). Les historiens de l'« histoire immédiate » face à la guerre franco-allemande ont été étudiés par Charles-Olivier Carbonell (*Histoire et historiens. Une mutation idéologique des historiens français. 1865-1885*, Thèse, Privat, 1976, 605 p., pp. 455-478). Voir aussi P. Herrmann, *La géographie française et l'espace allemand (vers 1820-1890)*, Mémoire de M2, IEP de Paris, 2012.

⁶ Brouillons et feuilles de notes du registre des « séances administratives » (de la Commission centrale), archives du siège de la Société de Géographie de Paris.

y a quelques drapeaux, mais où n'y en a-t-il pas ? Bien sûr, la fondation des Sociétés de province est fréquemment placée sous le signe de la Revanche de nos « malheurs » ¹ et celle de l'« instituteur prussien », double optique par la suite souvent rappelée dans les commémorations, mais cela tourne vite à l'usuel et au rituel. Si le *Bulletin* parisien du premier semestre de 1872 publie ² un tableau des « pertes de la France par suite de la guerre de 1870-1871 », on sent l'exercice de style obligé chez Chasseloup-Laubat parlant des malheurs de la guerre à l'assemblée générale du 23 décembre 1871 (³) et un article de Charles Grad du début de 1872 sur « L'Alsace, sa situation et ses ressources au moment de l'annexion » réussit le tour de force de ne faire que deux allusions à l'annexion et pas la moindre à la guerre ⁴ ! Peu de temps après, le même auteur publie des *Essais sur le climat de l'Alsace et des Vosges* ; sous la plume de W.Hüber le *Bulletin de la Société de Géographie* de 1872 (⁵) en fait un compte rendu aux notations fort ambiguës pour l'époque : les formules « la géographie s'inquiète peu des frontières politiques, soi-disant naturelles » et « le Rhin est un fleuve géographique qui appartient à la science avant d'appartenir aux drapeaux qu'il reflète » balancent une « Alsace qui reste fatalement terre française » et « appartient à la France par des analogies, des phénomènes physiques et des forces au-dessus et hors d'atteinte de la puissance humaine » ...

Par la suite la germanophobie fut assez discrète, jamais rattachée à la Revanche, parfois à la géographie commerciale ⁶, elle est sublimée quant à ses relations avec la conquête coloniale ou avec la culture et l'enseignement géographiques : il s'agit de faire plus et mieux que l'Allemagne, non d'appeler à en découdre. Les géographes français sont confrontés au même défi allemand que les historiens contemporains : clichés de la « savante Allemagne », de sa science « colossale », conquérante aux dépens du « déclin français ». La volonté est d'imiter l'Allemagne, d'en traduire la production imprimée, de relever le défi, notamment dans le domaine de l'édition, mais pour les géographes l'attraction est beaucoup plus forte et véritable que chez les historiens, pour lesquels Charles-Olivier Carbonell en a

1 Ceux-ci sont évoqués dès la 4e ligne de la préface du tome I du premier *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*.

2 Pages 74-80.

3 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1872, pp. 351-353.

4 *Ibid.*, pp. 257-287 & 412-436. Sur l'homme: .Broc, *Dictionnaire illustré des explorateurs français du XIXe siècle*, CTHS, 1988-1999, 4 vol.

5 2e sem., pp. 180 & suiv.

6 À propos du percement du Simplon : « la ligne du Saint-Gothard aggrave chaque année la situation de la Suisse romande ; marchandises et voyageurs à destination d'Italie et d'Orient désertent ses chemins de fer et ses villes ; le canton du Valais reste sans issues commerciales, et l'influence allemande, qui circule avec les wagons, s'infiltré peu à peu dans les pays de langue et de sympathie françaises [...]. On peut dire que la conquête commerciale de l'Italie est faite par l'Allemagne qui l'inonde de ses produits... » (*Comptes rendus des séances...*, 1887, p. 35).

beaucoup nuancé l'existence ¹. Les « voyages initiatiques » outre-Rhin sont de règle ², et il existe de nombreux intermédiaires intellectuels entre la science allemande et le public français : Emmanuel de Margerie (1862-1953) pour la géographie physique, Berthold Auerbach (1812-1882) pour la production géographique courante, Louis Raveneau ³, « inventeur » de Ratzel, Vidal, critique du même, et l'influence du même sur Jean Brunhes ⁴. En somme, une « crise allemande de la pensée » géographique, pour reprendre le titre définitif de la thèse de Claude Digeon (1920-2008) ⁵. Toutefois, il est un cas particulier de germanophobie : celui des Sociétés de province qui sont fort marquées par le négoce, encore toutes n'en dénotent-elles pas l'existence ⁶, et les démonstrations en sont-elles très occasionnelles, par exemple à Marseille en 1887, avec l'article de J. Marchand sur « l'expansion de l'Allemagne » ⁷. Deux ans plus tôt, le *Bulletin* marseillais a publié plusieurs notes assez acerbes sur l'expansion allemande en Afrique orientale, mais un article sur les tentatives allemandes d'installation dans le « Bas-de-Côte » (au Nord du Sierra-Leone) est de ton modéré ⁸. De Société française de Géographie à Société allemande les rapports sont certes assez froids, mais lors de la préparation du

1 Ch.-O. Carbonell, *Histoire et historiens. Une mutation idéologique des historiens français. 1865-1885*, Thèse, Privat, 1976, 605 p., VIe partie.

2 « Le prestige de l'Allemagne est tel qu'aucun géographe sérieux ne saurait se dispenser du voyage outre-Rhin. L'étudiant va y parfaire sa formation ; le jeune professeur d'université y cherche des idées pour l'organisation de son enseignement et d'un éventuel *laboratoire*. Plus tard, la fréquentation de maîtres tels que Richtofen, Ratzel ou Penck est une sorte de consécration, de rite d'admission dans la communauté géographique internationale. » (N. Broc, « La Géographie française face à la science allemande (1870-1914) », *Annales de Géographie*, n° 473, janv.-fév. 1977, pp. 71-94). On n'oubliera pas la thèse de Cl. Digeon, *La crise allemande de la pensée française (1870-1914)*, Presses universitaires de France, 1959, 568 p. Voir aussi P. Herrmann, *La géographie française et l'espace allemand (vers 1820-1890)*, Mémoire de M2, IEP de Paris, 2012

3 Admis à la Société de Géographie en 1890, il devient l'« âme » de la commission des prix de la Société de Géographie commerciale. Par ailleurs, il dirigeait la « bibliographie géographique annuelle » des *Annales de géographie*. Il fut vice-président de la Commission centrale de la Société de Géographie en 1913 (notice nécrologique, *Bulletin de la Société de Géographie commerciale*, 1937, p. 390). Louis Raveneau : 1865-1937.

4 N. Broc, *loc. cit.* Jean Brunhes : 1869-1930. Contribution de L. Gaillabaud dans P. Claval & A.-L. Sanguin dir., *La Géographie française à l'époque classique (1918-1968)*, L'Harmattan, 1996, 346 p., pp. 103-107.

5 Cl. Digeon, *La crise allemande de la pensée française (1870-1914)*, Paris, Presses universitaires de France, 1959, 568 p. Un ouvrage toujours intéressant, mais à compléter désormais par Charles-Olivier Carbonell, *op. cit.*

6 Rien à Lyon, par exemple.

7 *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1887, 1er article, introduction : « [...] Aucun des voisins du nouvel empire qui se sente rassuré. Même en pleine paix, l'invasion continue, insensible et lente, mais jamais interrompue ; elle revêt les formes les plus diverses ; elle emploie les moyens les plus variés : associations, écoles, journaux, maisons de banque ou de commerce... » En troisième partie (« la politique coloniale de M. de Bismarck ») : « Notre conclusion sera courte. L'Allemagne a compris que les victoires ne suffisaient pas à la prospérité d'une nation [...] [Sa] situation n'a pas encore beaucoup changé, mais les tentatives coloniales dues à la fois à l'initiative privée et au gouvernement la modifieront peu à peu. C'est du moins le but poursuivi. L'atteindre est l'affaire des années, peut-être des siècles... »

8 Sa conclusion : « Il ne manque pas de contrées où l'Allemagne saura mieux utiliser son or, ses hommes et le génie colonial de ses commerçants. Elle fera bien de renoncer à des prétentions que rien ne justifie, de rappeler ses agents au respect des instructions qu'elle leur a données à l'égard des droits antérieurs de la France et de cimenter ainsi l'entente cordiale dont la conférence de Berlin a marqué la première étape. » (*Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1885, pp. 36-37, qui publie l'Acte général de la conférence de Berlin, pp. 143 & suiv.). L'année suivante, je le rappelle, l'expression « le partage du monde » sera utilisée par le même *Bulletin*, p. 284.

Congrès international de géographie de Paris en 1875, il y a échanges confraternels de procédés ¹. En 1876, la Société de Géographie de Paris décerne sa médaille d'or à l'Allemand Nachtigal, et deux ans plus tard la Société berlinoise fête son cinquantenaire ; Duveyrier est délégué aux cérémonies et sa prestation — car il n'est pas muet — est elle aussi empreinte de sympathie ².

Et pourtant, l'officier — qui, c'est le moins que l'on puisse écrire, n'était pas un personnage inconnu à la Société de Géographie de Paris — devient, et dès avant la Défaite, un personnage prépondérant. Non pas du tout par l'accaparement des fonctions dirigeantes — La Roncière le Noury demeura une exception et nul officier de l'armée de terre ne l'égalait tout à fait — mais par le nombre des adhésions que l'armée, l'« arche sainte », représente. N'oublions pas que l'origine sociale des officiers a changé ³ et je rappelle l'importance des officiers au sein du « monde des bureaux ». Au 31 décembre 1869, je l'ai écrit, ils sont peu nombreux dans les rangs élevés de la hiérarchie (pas même le sixième des « fonctionnaires »), mais ils représentent, au contraire, une part très importante des « employés de l'État » (nettement plus de la moitié des occurrences). Dix ans plus tard, les situations tendent à se rapprocher : un tiers des fonctionnaires sont officiers (à partir du grade de colonel), soit plus de 5 % du total des membres, un peu moins de la moitié des employés (soit 14,1 % du total). Pour les admissions opérées de 1864 à 1914, la situation se stabilise à un quart d'officiers parmi les fonctionnaires et une bonne moitié chez les employés : 18,6 % des membres de la Société sont des officiers subalternes, des « officiers de fortune ». L'épée est donc bien là, avec de nombreux

1 Une place du comité d'honneur est réservée au président de la Société de Géographie de Berlin, le baron de Richtofen, qui répond en décernant le titre de membre correspondant de sa Société au président de La Roncière Le Noury ; le bureau français nomme à son tour le président allemand membre correspondant ! (*Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1874, pp. 550 & 659).

2 Cf. *L'Exploration*, 2e sem. 1878, pp. 662-663, lettre de l'ambassadeur de France à Berlin, le comte Charles Raymond de Saint-Vallier (1833-1886). « Je ne pense pas que sa nationalité soulève quelque objection ; les savants et surtout les géographes ne sont-ils pas de tous les pays ! », écrit dans une lettre de Berlin, le 7 août 1879, Anna Remier, directrice du Cours pratique des Salles d'Asile de Bordeaux, à la Société de Géographie commerciale de Bordeaux. Elle a rencontré justement Nachtigal (orthographié par elle *Nactigall*, cf. archives de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux, dossier 37, correspondance reçue en 1879), visite à la suite de laquelle Nachtigal fut nommé membre correspondant (cf. lettre de remerciement du 11 décembre 1879, *ibid.*). Sur Nachtigal, voir Adjäï Paulin Oloukpona-Yinnon, *La pénétration coloniale allemande en Afrique et la Deutsche Kolonialgesellschaft (1880-1930)*, thèse de IIIe cycle, Institut d'Études germaniques de l'Université de Tours, s.d., 401 p., dactyl., notamment à la BDIC (en microfilm), *passim*, notamment pp. 136-148. Résumé en « *Notre place au soleil* » ou *L'Afrique des pangermanistes (1878-1918)*, L'Harmattan/Haho, 1985, 183 p.

3 Voir le classique R.Girardet, *La société militaire dans la France contemporaine (1815-1939)*, Plon, 1953, 328 p., et les ouvrages de W.Serman, *Le corps des officiers français sous la Seconde République et le Second Empire : aristocratie et démocratie dans l'armée au milieu du XIXe siècle*, thèse, Paris IV, 1976, Ateliers de Lille III, 1978, 1 747 p., *Les origines des officiers français, 1848-1870*, Publications de la Sorbonne, 1979, 406 p., *Les officiers français dans la nation. 1848-1914*, Aubier, 1982, 280 p., et enfin, dernière partie de sa thèse à être publiée (par les soins de l'auteur de ces lignes) *La vie professionnelle des officiers français au milieu du XIXe siècle*, Éditions Christian, coll. « Vivre l'histoire », 1994, 221 p.

exemples d'entrées en groupes, et mes résultats statistiques sont très cohérents et stables.

En province, les pourcentages se tiennent entre le tiers et la moitié à Lyon, le quart et le tiers à Marseille ¹, des présences et des admissions d'employés de l'État et de fonctionnaires, surtout parmi les premiers ². Dans certaines Sociétés de Géographie étrangères, celles de Vienne et de Berlin surtout, les officiers sont nombreux, comme en France, mais avec en plus à Vienne des Écoles militaires, des « associations de sciences militaires » et des unités. En France, chaque liste ou presque apporte son lot d'officiers, qui ont souvent adhéré en corps ou en groupe, les réseaux de relations et d'amitié jouant bien sûr, mais aussi une active propagande — les parrains, deux par postulant, pouvant être des civils, et Maunoir est un ancien militaire, toujours employé au ministère de la Guerre —, on serait tenté de dire un véritable démarchage : parmi les membres fondateurs de la Société lyonnaise figurent « les officiers du 126^e de ligne » et « les officiers du 27^e de ligne » ³ ; début 1901, seront admis à la Société de Géographie de Marseille les deux officiers d'ordonnance du général commandant le XV^e corps d'armée ⁴. La comparaison des grades des parrains et des impétrants montre le souci de favoriser sa carrière, mais les préoccupations intellectuelles et patriotiques sont aussi évidentes, et les appartenances à telle ou telle Société sont de longue durée et de belle fidélité. Pour d'évidentes raisons, cette appartenance contraste avec la « fâcheuse position culturelle dans le domaine historiographique » de l'armée, pour reprendre

1 Autres Sociétés : plus du tiers des employés de l'État à la Société de Géographie de Rochefort en 1894 ; à la Société de Géographie du Cher, les pourcentages sont faibles mais elle fut présidée (elle était née en 1884) en 1890-1891 et entre 1893 et 1899 (la plus longue présidence) par un lieutenant-colonel d'artillerie territoriale, Hermann Gaertner (notice de 1901, par Gustave Cothenet, en tête du *Bulletin* de 1902-1904, qui est le premier publié). La Société de Géographie de Toulouse est présidée alternativement par un général et par un civil, et les officiers y jouent un rôle assez important, cf. le discours du président en 1888 à la séance du 9 janvier : « [...] Nous pouvons considérer, en effet, comme un honneur et une heureuse fortune pour notre Société de voir de nombreux officiers de tous grades et de toutes armes, nos généraux, et successivement tous nos chefs de corps d'armée eux-mêmes, se faire inscrire sur nos listes [...]. En effet, Messieurs, c'est à la suite de la guerre, et sous son active influence, que nous nous sommes constitués [...]. Loin de nous, même la pensée de souhaiter la guerre. Nous savons que le temps suffit parfois à réparer les violences et les injustices de la force... » (*Bulletin de la Société de Géographie de Toulouse*, 1888, pp. 5-7). Et le colonel Robert, président de la Société de Géographie de Toulouse, le 12 janvier 1891, évoque la « prédilection de la Société de Géographie de Toulouse pour l'armée : la géographie et l'armée visent également au même but, la grandeur de la patrie... » (*Bulletin de la Société de Géographie de Toulouse*, 1891, p. 29). Les pourcentages ne sont pas considérables à la Société de Géographie commerciale de Paris (7,1 % en 1886) et à celle de Bordeaux surtout (2,8 % en 1882). Lille, malgré sa garnison, ne voit que peu d'officiers à la Société de Géographie, avec des pourcentages totaux de 3,2 % en 1882, 2,2 % en 1885, 1,9 % en 1900, mais 3,7 % parmi les entrées de la période 1882-1921 : un fort taux de « turn-over » par conséquent.

2 Mais les notables, gouverneurs militaires en particulier, adhèrent, surtout à Lyon, comme Bourbaki en 1874. À Lyon d'ailleurs, le phénomène concerne tout le monde : n'y a-t-il pas en 1885 à la fois l'archevêque, le recteur, le vicaire général, le grand rabbin, etc. ?

3 C'est moi qui souligne, bien sûr. *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1875, pp. 31-32.

4 Les capitaines d'Anselme et des Magis. *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1901, p. 99.

l'amusante expression de Charles-Olivier Carbonell ¹, et elle est un moyen de rompre l'isolement de l'officier vis-à-vis des sociétés urbaines locales.

Bien oublié aujourd'hui, à la différence de Brazza, est le cas d'un autre officier de marine, le comte Henri de Bizemont (1829-1899), très différent puisqu'il se transforma vite en administrateur colonial, attaché à l'administration de la Justice puis maire de Saigon en l'occurrence, et à ce dernier titre il seconda l'œuvre de Doudart de Lagrée et de Francis Garnier, avant d'accompagner Samuel Baker (1821-1893) en Afrique en 1869-1870. Il joua un rôle de plus de relief dans les instances de la Société de Géographie : membre depuis 1869, entré à la Commission centrale en 1881, il fut deux fois vice-président et une fois président de cette dernière, et une fois président de la Société. Un deuxième groupe important est fourni par les topographes et géodésiens, dont on suit parfois toute la carrière, et qui remplacent les nombreux hydrographes des premières décennies ². Capitaine, commandant, lieutenant-colonel, colonel, général, lit-on au fil des listes pour le Languedocien François Perrier (1833-1888), devenu chef du Service géodésique du Bureau de la Guerre, membre du Bureau des Longitudes, et qui mesura la méridienne de la France ³. Le géodésien-enseignant est présent aussi, en la personne du colonel Aimé Laussedat (1819-1907), professeur, puis directeur des études à l'École polytechnique, professeur au Conservatoire des Arts et Métiers, directeur de ce dernier de 1881 à 1900.

D'autres officiers en Géographie sont moins marqués par une spécialité. Le comte Antoine du Paty de Clam (1856-1929) a adhéré, jeune sous-lieutenant, dès 1879 à la Société de Géographie de Paris, et il est aussi à la Société de Géographie commerciale ; il publie cinq ans plus tard deux études sur l' « ancienne mer intérieure

1 Ch.-O. Carbonell, *Histoire et historiens. Une mutation idéologique des historiens français. 1865-1885*, Thèse, Privat, 1976, 605 p., p. 285. Tout le chapitre concernant les « officiers historiens » (pp. 283-290) est d'un grand intérêt.

2 Le fait qu'ils soient après 1870 exclusivement recrutés par Polytechnique (M. Rollet de l'Isle, *Étude historique sur les ingénieurs hydrographes et le Service hydrographique de la Marine (1814-1915)*, publié dans les *Annales hydrographiques* (série de 1950) en 1951 (378 p.), mais écrit probablement en 1914, p. 30) n'est pas une explication ; tout juste peut-on noter pour les employés qu'il y a peu de subalternes (comme les dessinateurs) : 33 titulaires et 11 auxiliaires en 1914 (*ibid.*, pp. 49-52).

3 Il était sorti de Polytechnique en 1855. Admis à la Société de Géographie en 1865, il est scrutateur du bureau de 1874, président de la Commission centrale en 1881, vice-président de la Société en 1879, 1882 et 1887. Notice biographique s.d., n° 2742 du colis n° 15bis des archives de la Société de Géographie, *Comptes rendus des séances...*, 1888, pp. 158-159 et 1889, pp. 26-28, notice nécrologique dans le *Bulletin de la Société languedocienne de Géographie*, 1888, pp. 113-117, et dossier de général au Service historique de l'Armée de terre, Gx/3/230. Son fils Georges (1872-1946) fut président de la Société pendant la Deuxième Guerre mondiale (1938 à 1946) : ce Polytechnicien devenu général fut chef de la section de Géodésie du Service géographique de l'Armée, professeur à Polytechnique, secrétaire de l'Union géodésique et géophysique, membre de l'Académie des Sciences, du Bureau des Longitudes... (notices nécrologiques dans les *Annales de géographie*, juillet-septembre 1946, pp. 161-163, et *Acta Geographica*, février 1947, pp. 4-6, dossier de général au Service historique de l'Armée de terre, Gx/4/448).

d'Afrique » qu'il fait suivre de plusieurs envois de notes. Les motivations du général Gustave Niox (1840-1921), professeur de géographie à l'École supérieure de Guerre, sont simples. Il adhère en 1875 ès qualités, de plus il avait publié des cartes, des atlas, une *Expédition du Mexique* en 1874, une *Géographie militaire* en 1876, et il devait diriger la *Revue de géographie* après la mort de Ludovic Drapeyron. Autres motivations, celles du général, baron et parlementaire François-Henri de Chabaud-Latour (1804-1885) : fidélité au souvenir d'un père déjà membre (et même « membre fondateur ») de la Société de Géographie de Paris, adhésion « politique » d'un député sur le point de devenir sénateur inamovible ¹, davantage bien sûr que les postes à la Compagnie des Mines d'Anzin et à la Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest de ce genre d'Alphonse Périer ². Le recrutement d'officiers est tout à la fois cause et conséquence de l'engouement colonial manifesté brusquement en 1863 et 1864 ; il a pour corollaire la sympathie associative des Sociétés de Géographie, qui offrent force banquets et réceptions à leurs officiers.

Patriotisme et germanophobie assez discrets, colonialisme enthousiaste, la cause est entendue : la position des Sociétés de Géographie est simple, accueillant dans leur mouvement intellectuel une géographie désormais synonyme pour elles d'expansion coloniale et dans leur mouvement social l'officier de l'« arche sainte », au temps de Garnier et de Brazza.

¹ Voir plus haut pour son père. Ancien député du Gard de 1837 à 1848, cet orléaniste est représentant à l'Assemblée nationale quand il adhère (en 1874) à la Société de Géographie. Il devient sénateur inamovible l'année suivante.

² Président honoraire dans le premier cas, administrateur dans le second. Cf. W.Serman, *Les officiers français dans la nation. 1848-1914*, Aubier, 1982, 280 p., p. 200.

Autrefois, c'est-à-dire avant 1864, les géographes de cabinet de la Société parisienne, de surcroît notables romantiques, répugnaient profondément à l'idée de se mêler de commerce et de colonisation. Toujours géographes de bibliothèque, les membres des Sociétés de Géographie multipliées ne manifestent plus du tout désormais, c'est-à-dire au temps de Chasseloup-Laubat et de Brazza, cette répugnance : les « intellectuels » que sont les géographes ne sentent aucun inconvénient à *voir* « du fond de leur fauteuil à oreillettes », à *encourager* « en buvant leur chocolat du matin », l'action coloniale (pour reprendre la formule de H.Deschamps, utilisée au chapitre précédent). Ils ne la *pratiquent* toujours pas, sauf quelques brillantes exceptions, qui vont outre-mer, mais ils l'assistent et sont spectateurs de ses résultats, ce qu'avait bien senti Walewski.

**CONCLUSION DE LA 2^E PARTIE,
LES SOCIÉTÉS DE GÉOGRAPHIE EN FRANCE, AU TEMPS DE
CHASSELOUP-LAUBAT ET BRAZZA
(1864- FIN DES ANNÉES QUATRE-VINGTS)**

Au temps de Chasseloup-Laubat et de Brazza, c'est-à-dire entre 1864 et la fin des années 1880, on assiste donc à un profond renouvellement de la France « en Géographie » : grâce au marquis-président et à l'employé de l'État Maunoir, mais également à la satisfaction d'une demande intellectuelle latente depuis peu, les effectifs s'accroissent à Paris jusqu'à un palier dépassant le décuple des effectifs initiaux, péniblement maintenus au temps des notables romantiques. En province, cela a été l'explosion et le pullulement, et au total la France pèse lourd dans le monde de la géographie.

Tous ces organismes dynamiques, vieille Société de 1821 et jeunes émules, rêvent — jouent ? — à tenir le rôle de groupes de pression. Groupes de pression, ils ne le sont qu'en partie, soyons réalistes, de même qu'ils ne sont que d'une certaine façon des puissances financières. Mais, à une époque qui est celle de Chasseloup, de son successeur l'« amiral-président », celle de Gambetta, de Garnier, de Jules Ferry et de Brazza, ces associations sont entièrement ralliées à l'expansion coloniale, à une expansion qui se fait pour la gloire du pavillon — sans que les Sociétés de Géographie soient vraiment patriotiques, *a fortiori* nationalistes — et avant la fameuse « course au clocher », la ruée sur les derniers territoires libres, le *scramble* des Britanniques et Américains.

En conséquence, si la date de 1864 s'impose à l'évidence dans cette histoire qui est celle d'une longue et difficile lutte, génération après génération, contre l'indifférence de l'opinion publique, on ne peut assigner un terme précis à ce « temps », deuxième de l'histoire des Sociétés de Géographie. Quand Charles Maunoir quitte en 1896 le secrétariat général, les Sociétés baignent déjà toutes dans le *scramble*, elles ont toutes ensemble partie liée avec le Parti colonial et les Sociétés de province déclinent déjà. La fin de la simple expansion coloniale est antérieure, contemporaine de l'achèvement des grandes explorations de Brazza, de sa semi-retraite : fin des années 1880 ou début des années 1890, fin ou début peu précis, et je me suis déjà parfois vu obligé de pratiquer quelques incursions dans ces années 1890...

3^E PARTIE

LES SOCIETES DE GEOGRAPHIE EN FRANCE,

AU TEMPS DE

**L' « IMPERIALISME » ET DES GUERRES
MONDIALES**

(ANNEES QUATRE-VINGTS-DIX - 1940)

On le sait, le domaine colonial de la France prit sous la Troisième République une grande extension, mouvement qui n'est pas proprement français, mais force est de reconnaître que dans le pays qui nous occupe principalement depuis cinq chapitres un « large consensus se fait sur une politique d'affirmation nationale dont la tonalité est différente de celle des années quatre-vingts où il s'agissait de se tirer de la prostration. Désormais assurance et confiance en soi, sentiment de puissance sont hautement proclamés et s'étalent complaisamment dans le discours politique » prononcé dans des milieux assez variés¹. Ce consensus est optimiste car il baigne dans l'euphorie du retour de la prospérité, après la longue dépression économique des deux décennies qui ont suivi l'Année terrible, et dans le nationalisme économique, spécialement en matière de protectionnisme, dont la version française est, au moins à court terme, payante. La confiance générale signifie également expression très explicite, forte et énergique, de la volonté du pays de *s'affirmer* sur la scène internationale — on ne dit alors plus guère « concert européen » — de manière résolue mais pacifique, digne mais soucieuse de la défense des intérêts du commerce des nationaux, d'abord défensive puis de plus en plus offensive, « républicaine » en somme à un moment où le terme prend une allure relativement consensuelle, avant le déchaînement de l'affaire Dreyfus.

L'expansion coloniale est à l'ordre du jour, et surtout elle prend des airs de dogme, au moins chez les républicains modérés au pouvoir. De Paul Doumer à Jules Méline, ceux-ci fustigent les timidités de la nation et les atermoiements du ministère des Affaires étrangères, encouragent à prendre la place qui revient à la France, à ne pas se replier sur soi-même, d'autant plus que la concurrence internationale vaut situation d'urgence et que la conquête coloniale est conçue comme une continuation exacte des pulsions patriotiques jusque là déployées avec ou sans succès sur le Vieux Continent. Le camp des partisans de cette alliance des motivations politiques, des désirs économiques et des justifications patriotiques est désormais, dans les années quatre-vingts-dix, très large, surtout parce qu'à droite ceux qui continuent à penser que la priorité reste le danger d'une guerre européenne et la récupération des deux provinces perdues en 1871, plutôt que l'acquisition de territoires outre-mer, n'ont plus que des voix tout à fait isolées.

On le sait aussi, la littérature est riche d'une forte controverse entre historiens sur la place à accorder aux facteurs économiques dans l'expansion

¹ Cf. Pierre Guillen, *L'expansion. 1881-1898*, Imprimerie nationale, coll. « Politique étrangère de la France », 1985, 521 p., chapitre VIII, auquel je renvoie pour la compréhension générale de « l'ambiance des années quatre-vingts-dix ».

coloniale française 1. Je prends « impérialisme colonial » au sens large 2 dans les chapitres qui suivent et concernent, à partir du début des années quatre-vingts-dix, le temps de la « course au clocher » — expression employée semble-t-il pour la première fois par Jules Ferry dans son livre de 1890 sur *Le Tonkin et la mère patrie* —, le temps du *scramble* — l'expression anglaise a été popularisée par un article du *Times* le 15 mai 1884, qui n'emploie pas le terme de *steep le chase*, que « course au clocher » traduit — outre-mer entre les puissances coloniales. C'est la « mêlée » — troisième terme possible — pour les derniers territoires disponibles, et le temps pour la France de Panama, de Madagascar et de la prise de Tombouctou, qui n'est plus un mirage.

Les Sociétés de Géographie permettent-elles de trancher dans cette controverse ? Les Sociétés de Géographie furent-elles dans ce domaine des groupes de pression, elles qui par la bouche du président parisien de 1896, Janssen, déclarent :

« Messieurs, nous assistons à un grand spectacle : c'est le partage, entre les principales nations, de toutes les parties du monde qui sont, ou qui peuvent devenir, colonisables. Ces nations ne se contentent plus de chercher, pour le présent, des débouchés à leur industrie et des théâtres à leur activité extérieure ; elles veulent enchaîner l'avenir et s'assurer pour de longs espaces de temps, des éléments d'expansion, de richesse et de grandeur. »

Je fais observer ici qu'au cas où la réponse est positive, elle concerne des Sociétés de Géographie qui déclinent à la Belle Époque, surtout à Paris après 1906 — il y a 2 165 membres alors à la Société de Géographie *stricto sensu* —, mais on observe des cas provinciaux de maturité maintenue jusque dans l'entre-deux-guerres, et les admissions prononcées dans la capitale ne sont pas négligeables : la Société de Géographie de Paris compte quand même 1 935 adhérents en 1914. Le maintien relatif de la province est à mettre au crédit des anciennes Sociétés, qui regroupent 15 à 16 milliers de membres vers 1890, car à partir de cette date on n'enregistre plus que trois créations de Sociétés françaises de Géographie, alors qu'il continue à s'en créer à l'étranger.

La baisse des effectifs d'après 1885 provoque, après une longue interruption, le retour des plaintes à la Société de Géographie de Paris : il s'en manifeste pour la première fois en 1892 (3), mais peu lucidement (ou sous forme d'euphémisme !), puisqu'on déplore alors la faiblesse de l'*accroissement* des membres et que l'année suivante le numéro des *Comptes rendus des séances...* exprime sa satisfaction, alors que les admissions annuelles ne sont passées que de 82 à 89. Un

1 Cf., bien sûr, J.Thobie, *La France impériale, 1880-1914*, Paris, Mégreilis, 1982, 326 p. & J.Bouvier et R.Girault, *L'Impérialisme à la française*, La Découverte, 1986, 294 p.

2 Cf. C.Coquery-Vidrovitch, « Histoire de l'impérialisme », notice pp. 350-353 de A.Burguière dir., *Dictionnaire des sciences historiques*, PUF, 1986, 692 p.

3 *Comptes rendus des séances...*, 1892.

nouvel appel au recrutement est lancé en 1894 (1), on se lamente 2 et une circulaire est adressée aux adhérents, appelant « leur attention sur la grande urgence qu'il y a à assurer le recrutement » 3. En ce qui concerne les sociétaires parisiens qui assistent aux séances, il se manifeste après 1899 dans les sources une décline qui a certainement commencé plus tôt : jamais plus de 27 présents (le 11 janvier 1907) jusqu'à la fin de la Grande Guerre, d'ordinaire la quinzaine ou la douzaine, au pire une demi-douzaine le 14 avril 1911.

Il y a donc, et dans une certaine mesure, rétraction des Sociétés de Géographie, au moment de la « course au clocher ». De même, les *Comptes rendus des séances...* (parisiens) s'avèrent incapables de lutter de vitesse avec les quotidiens, de sorte qu'en 1900 *Bulletin et Comptes rendus des séances...* furent réunifiés en *La Géographie*, dont une très copieuse rubrique fut vouée au compte rendu du « mouvement géographique », c'est-à-dire de l'exploration. Il faudra expliquer ce repli, d'autant que les Sociétés — on le devine, mais il faut le préciser — cherchent à se situer favorablement dans ce courant de colonisation exacerbée, d'« impérialisme colonial ». Toutefois, un mécénat à coloration aristocratique perdure. On a vu dans le quatrième chapitre que le mécénat géographique fonctionnait par « fonds des voyages » et prix interposés. Un tel type de financement avait des avantages mais il déroutait les candidats à l'exploration peu au fait des usages et désireux d'obtenir une subvention directe, comme en 1903 le vicomte Henri Méhier de Mathuisieulx, qui démissionna le 20 janvier parce qu'il n'avait pas eu de subvention pour son voyage en Tripolitaine. Son départ de la Société de Géographie tarda d'ailleurs, puisque le 19 décembre il écrivit pour demander de pouvoir sortir de la bibliothèque un ouvrage nécessaire à son entreprise 4 ! Je rappelle qu'il s'agissait de fondations de prix affectées, avec une obligation précise, ce qui était fort contraignant : à plusieurs reprises, mais en vain, Charles Maunoir ou la Commission centrale firent appel aux sociétaires pour les encourager à fonder des prix sans obligations spécifiques. La Société de Géographie aurait ainsi disposé de sommes d'argent qu'elle aurait pu attribuer à sa guise.

1 *Comptes rendus des séances...*, 1894, p. 56.

2 *Ibid.*, p. 119.

3 *Ibid.*, p. 156.

4 Lettres dans le colis n° 37 bis des archives de la Société, aux Cartes et Plans, notice n° 4046. Lettre du 20 janvier 1903 : « Dès l'instant que la Société ne fait rien pour ceux qui consacrent leur temps, leurs ressources et peut-être davantage à la vraie géographie [rajouté après coup], je préfère garder pour mes voyages les versements d'une cotisation dont il me sera facile de faire un usage très utile. » Mais en tête de la lettre, d'une autre écriture : « démission retirée » (voir plus loin pourquoi). Le 29 janvier, il exige qu'on accuse officiellement réception de sa démission. Le 4 février, il demande à la Commission centrale « une information officielle du refus qu'elle a opposé à ma demande de subvention pour la mission en Tripolitaine ». Il semble ensuite se calmer, car le 10 il écrit que l'année étant commencée il restera jusqu'à la fin de 1903 (quoique sa cotisation n'ait pas encore été payée, note-t-on en marge !). Il retire finalement sa démission le lendemain, la qualifiant d'« acte peu réfléchi » ... Il était né en 1860.

Maunoir remplacé par le baron Étienne Hulot (1857-1918), lui-même prix Monthyon 1889 pour *De l'Atlantique au Pacifique à travers le Canada et le nord des États-Unis* ¹, c'est une véritable inflation du nombre des prix de la Société de Géographie, avec une moyenne annuelle de vingt-trois récompenses à la Belle Époque *stricto sensu*, et une autre de quinze prix même lors de la Grande Guerre. L'après-guerre seul amènera une diminution, à un chiffre annuel moyen qui est d'une bonne douzaine cependant ; ce n'est que la Seconde Guerre mondiale qui se traduira par une baisse drastique, quantitative mais aussi qualitative, la Société n'étant plus qu'aux « médailles dorées », si je puis dire ! Dans le détail, on peut remarquer que la Société de Géographie de Paris est très « suiviste » par rapport aux prix accordés à Londres : elle récompense Nansen en 1897, six ans après Londres, Sven Hedin en 1904 et Amundsen en 1913 avec le même retard, ainsi que Peary en 1914, alors que la Royal Geographical Society l'avait médaillé dès 1898. Dans la période de l'entre-deux-guerres, les participations financières de la Société parisienne à l'organisation des explorations se réduisirent, tant à cause de l'amenuisement de ses ressources qu'en raison de l'accroissement des frais entraînés par une « mission ». Elle dut même très vite y renoncer. Mais elle continua à encourager les voyages d'étude en apportant aux chercheurs l'appui de son autorité et sa caution scientifique auprès de divers organismes, publics ou privés, français ou étrangers, susceptibles de les aider de toutes les manières. Entre 1921 et 1940, une quarantaine de voyageurs ou explorateurs, travaillant isolément ou en équipes constituées, ont reçu le patronage de la Société de Géographie de Paris. Citons seulement ² la mission Centre-Afrique Haardt et Audoin-Dubreuil (1924), la mission Citroën Centre-Asie (1931), la mission Paul-Émile Victor au Groënland (1937)... Il en fut de même après la Libération : groupe « Froid et Altitude » au Spitzberg (1944), mission de Bertrand de Flornoy

¹ Plon, 1888, 339 p. Hulot eut d'autres publications par la suite. Il est utilisé par J.Portes, *Une fascination réticente. Les États-Unis dans l'opinion française 1870-1914*, thèse, Presses universitaires de Nancy, 1990, 458 p.

² Bibliographie : Ariane Audoin-Dubreuil (la fille de Louis, prénommé Charles sur son passeport, 1887-1960), *La Croisière noire. Sur la trace des explorateurs du XIXe*, Glénat/Société de Géographie, 2004, 208 p., réédition, Glénat/Société de Géographie, 2014, avec sous-titre *Sur les traces de l'expédition Citroën Centre-Afrique*, 176 p. Très beaux livres, nombreuses photographies, nombreux fac-similés ; Ariane Audoin-Dubreuil, *La croisière Jaune. Carnets de route de Louis Audouin-Dubreuil, 4 avril 1931-12 février 1932*, Éditions de l'Albaron, 1992, 99 p. ; *La Croisière jaune. Sur la route de la soie*, Éditions Glénat, coll. « Les Albums de la Société de Géographie », 2002, 198 p. ; *La Croisière Jaune sur la route de la soie. Le livre-objet de l'expédition Citroën avec des documents et souvenirs inédits*, Glénat/La Société de Géographie, 2013, 146 p. + deux pochettes ; même auteur, *La Croisière des Sables. Sur les pistes de Tombouctou*, idem, 2005, 226 p. ; Étienne et Marie Christian, *La Croisière blanche*, idem, 160 p. ; J.Wolgensinger, *L'épopée de la Croisière jaune*, R.Laffont, coll. « Pocket-Jeunesse », 1998, 241 p. Autre ouvrage : G. Le Fèvre, *La Croisière jaune*, 1933, réédition, L'Asiathèque, 1990, 343 p.

(1910-1980) en Amazonie (1946), de Jean Malaurie au Groënland (1949), de François Balsan (1902-1972) au Beloutchistan (1955) 1...

On a vu dans le même chapitre 4 que l'une des modalités financières du mécénat géographique avait été l'assistance aux explorateurs dans le besoin, avant ou après leur départ. La Société de Géographie de Paris patronne désormais la Société des amis des explorateurs français, dotée d'une fonction d'assistance et née en 1894-1895 (2), avec comme unique financement des dons 3, et enfin, depuis 1896, le Syndicat des explorateurs français, présidé par le lieutenant-colonel Louis Monteil 4. Le président de la première fut le prince Auguste d'Arenberg (1837-1924), parce qu'il était le premier président du Comité de l'Afrique française (1890) ; ce député rallié était bien sûr membre de la Société de Géographie 5. La Société des amis marcha mal, fut dissoute le 11 mai 1904 ; la Société de Géographie en recueillit les fonds disponibles, qu'elle ajouta à un legs privé 6 et au fonds de la Société des maisons coloniales de convalescence pour constituer l'Œuvre d'assistance de la Société de Géographie le 12 mai 1905 (7).

Quant à Jules Girard (1839-1921), il est très typique de ce mécénat géographique français des XIXe et XXe siècles auquel ce rappel est consacré, car ce fils d'architecte finança de ses deniers des expéditions scientifiques, comme celles de

1 Plus récemment, les ressources de la Société ne lui ont plus permis de systématiquement aider dans le domaine matériel des expéditions et voyages, mais elle a accordé son patronage scientifique à plusieurs expéditions. Cf. Marcel-M. Chartier, p. 29 du n° spécial d'*Acta Geographica* (n° 52-53).

2 Tous les membres du « comité d'initiative et d'organisation » sont de la Société de Géographie.

3 *Comptes rendus des séances...*, 1894, pp. 349-351 et prospectus *in fine*, livraison de l'année suivante, pp. 17, 105 & 152-164.

4 *Comptes rendus des séances...*, 1896, p. 346. Louis Monteil (1855-1925), ancien Saint-Cyrien, aîné d'une famille limousine pauvre de sept enfants, eut deux carrières : 21 ans de vie militaire (1874-1895), marqués d'explorations de l'Afrique (qui lui valurent en 1893 la médaille d'or de la Société de Géographie et d'être, la même année, secrétaire du bureau), et trente ans d'activités scientifiques dans son laboratoire d'Herblay, avec des recherches résolument non-conformistes (quadrature du cercle, trisection de l'angle, etc.). Cf. notice par son neveu Vincent Monteil dans *Hommes et Destins, dictionnaire biographique d'Outre-Mer*, n° 2 de la nouvelle série des Travaux et Mémoires de l'Académie des Sciences d'Outre-Mer, 6 tomes dont l'un en deux vol., Paris, 1975-1986, tome V, pp. 405-409.

5 Auguste d'Arenberg descendait d'un prince rhénan naturalisé et fait sénateur français par Napoléon Ier. Il fut vice-président de la Société de Géographie pour 1896. Député du Cher de 1877 à 1881 et de 1889 à 1902, il était aussi membre de la Société de Géographie du Cher. Grand personnage du Parti colonial, il s'occupa du Comité de l'Afrique française jusqu'à sa mort en 1924. Il était en outre membre de l'Académie des Beaux-Arts et « sportsman distingué » ... Livre général sur son étonnante et européenne famille : B. Goujon, *Les Arenberg. Le Gotha à l'heure des nations (1820-1919)*, PUF, 2017, 1 067 p.

6 Le legs Poirier. Léon Poirier, mort en 1882, avait légué à la Société de Géographie une importante somme destinée à servir une rente aux explorateurs dans le besoin (Société de Géographie, *Notice sur la Société de Géographie, fondée en 1821, reconnue d'utilité publique en 1827*, Paris, 1914, 90 p., p. 22).

7 *La Géographie*, 1er sem. 1905, pp. 483-484 & Société de Géographie, *Notice sur la Société de Géographie, fondée en 1821, reconnue d'utilité publique en 1827*, Paris, 1914, 90 p., p. 23. Guillaume Grandidier (1873-1957, qui sera le secrétaire général de l'entre-deux-guerres, commence à se faire connaître au sein de la Société de Géographie en devenant le secrétaire de ce Comité d'assistance, qui distribue environ 3 000 F de rente chaque année à quatre ou cinq bénéficiaires.

Jean-Baptiste Charcot (1867-1936), qui sont une pièce maîtresse pour la Société de Géographie à la Belle Époque : navigations à bord du troisième *Pourquoi Pas ?* (1900 et 1901), mission scientifique à bord de *Rose-Marine* (1902), explorations antarctiques à bord du *Français* (1903-1905) puis du quatrième *Pourquoi Pas ?* (1908-1910), campagnes du même navire « nationalisé » avant la guerre¹. Ajoutons les explorations du capitaine Raymond Rallier du Baty (1881-1978) aux îles Kerguelen en 1907 et 1912. Rallier baptisa d'ailleurs « Presqu'île de la Société de Géographie » une presqu'île de l'archipel des Kerguelen, au Nord-Ouest de la Grande-Terre... Le mécénat de Girard se manifesta aussi pour la bibliothèque de la Société de Géographie². Passionné par les sciences de la nature, il avait écrit de nombreux articles dans la revue *La Nature* (signés du pseudonyme « Diatoméa »), dans *La Géographie* aussi, des ouvrages sur la configuration des rivages de la Méditerranée et il était un des pères de l'océanographie³. Juste avant sa mort, il rédigea un manuscrit sur l'histoire de la Société, *La Société de Géographie. Sa vie et ses œuvres pendant un siècle. 1821-1921*, dont le plan général et de nombreux paragraphes servirent à publier une notice collective pour le centenaire⁴. L'homme était d'une grande modestie, parfois pleine d'humour comme dans cette lettre de 1903 à Hulot à propos de l'expédition Charcot du *Français* où il écrit qu'elle « paraît être organisée aussi bien que ses ressources limitées le permettent »⁵ ! Au seuil de la mort — il est le seul membre de la Société... à être décédé dans l'escalier de celle-ci, boulevard Saint-Germain ! — il trouva les mots justes pour concilier modestie et rappel de son mécénat :

« On n'a pas oublié non plus ceux qui ont contribué par leurs libéralités à exécuter des travaux pour lesquels les ressources de la Société étaient insuffisantes ; elle a fait graver en 1905 sur des tables de marbre, placées dans sa salle des séances, les noms de ces généreux donateurs. »⁶

¹ Colloque Jean-Baptiste Charcot (2006), *La Géographie*, décembre 2007 ; S.Kahn, *Jean-Baptiste Charcot, pionnier des mers polaires*, Glénat/La Société de Géographie, 2008, 319 p. ; S.Kahn, *Jean-Baptiste Charcot, explorateur des pôles. Les documents inédits*, Glénat, 2015, 176 p. ; N.Mingasson, A.Voltz & V.Gaullier, *L'Aventure des pôles. Charcot, explorateur visionnaire*, Larousse, 2017, 223 p. ; H.Quéffelec, *Le grand départ. Charcot et le Pourquoi pas ?*, Éditions des régionalismes, 2017, 231 p.

² Cf. lettre du 27 novembre 1905 au secrétaire général Hulot, premier dossier Girard dans les archives de la Société de Géographie, série alphabétique, carton « Gi-Gr ».

³ Autres renseignements d'après une note rédigée par son petit-fils (M. Joseph de Besombes) et qui m'a été transmise par M. Marcel-M.Chartier (1909-1997), secrétaire général de la Société de Géographie. Jules Girard est né et mort à Paris (1839-1921). Entré en 1867 à la Société, il a été secrétaire adjoint de la Commission centrale en 1901, 1905 et 1914. Entre 1875 et 1879, ce secrétaire adjoint avait été chargé de la rédaction des procès-verbaux des séances de la Commission centrale ; après 1882, c'est à cet unique secrétaire adjoint qu'avait incombé une grande partie de la gestion de la Société de Géographie, sous l'autorité de Maunoir. En 1901, il avait fondé un prix d'océanographie.

⁴ Paris, 1921, manuscrit, 2e dossier Jules Girard, carton « Gi-Gr », des archives de la Société, série « alphabétique ». Cf. Société de Géographie, *Centenaire de la Société de Géographie. 1821-1921*, Paris, 1921, 151 p.

⁵ Premier dossier.

⁶ J.Girard, *La Société de Géographie. Sa vie et ses œuvres pendant un siècle. 1821-1921*, Paris, 1921, p. 7. Jules Girard était hautement estimé par Charles Maunoir : ce collègue « si dévoué, si effacé » ne remplit-il pas « depuis tant d'années [...] une tâche ingrate à laquelle aucun autre collègue, plus brillant, n'aurait voulu

La Société reçoit toujours des lettres de passionnés d'outre-mer, qui lui écrivent pour explorer ou coloniser. Certains, beaucoup plus rares, demandent que leurs explorations — réelles ou très exagérées — soient récompensées après coup, mais rares sont les lettres comminatoires, comme celle du capitaine J.-B. Roche qui le 22 mars 1906 (1) demande au président de la Société de Géographie que ses efforts et ses explorations — qui lui ont fait « attraper quelques bons excès [*sic*] de fièvre pour [se] rendre utile à [son] pays » — soient récompensés par... un avancement plus rapide 2, et il menace même de faire intervenir un « journal du matin » dont il connaît le directeur !

« Impérialisme » et *scramble* seront donc désormais ma première préoccupation, et pour toutes les Sociétés de Géographie, de province comme de Paris, au libellé simple ou dilaté à la « géographie commerciale ». Mais, de même que la nation française n'est pas tout entière tournée vers la « course au clocher », le souci de l'extérieur n'épuise pas la réalité intellectuelle et sociale des Sociétés de Géographie, et je montrerai comment elles se situent dans l'intérieur du pays, entre 1890 et 1914. Enfin, je chercherai à élucider les transformations provoquées par la Grande Guerre puis la perspective d'un nouveau conflit mondial.

La troisième partie contient trois chapitres :

**chap. 6. Géographie et « impérialisme colonial »,
à l'époque de la « course au clocher » entre pays européens**

chap. 7. La Nation en Géographie (années 1890-1940)

**chap. 8. L'entre-deux-guerres,
retour à l'âge d'or ou démonstration par l'absurde ?**

s'astreindre avec tant de patience » (lettre à Hulot du 30 août 1900, archives de la Société de Géographie, colis n° 41). Girard est mort le 9 décembre 1921.

1 Colis n° 15 *bis*, repère n° 2752.

2 Il ajoute : « je suis le seul officier de toute l'armée qui, après une mission d'exploration aux colonies, passera au grade supérieur à l'ancienneté. »

Chapitre 6

GÉOGRAPHIE ET « IMPÉRIALISME COLONIAL », À L'ÉPOQUE DE LA « COURSE AU CLOCHER » ENTRE PAYS EUROPÉENS

Tout le cinquième chapitre a été consacré à l'expansion coloniale au temps de Chasseloup-Laubat et de Brazza ; il a démontré l'existence d'un pôle d'intérêt majeur et d'un consensus des plus larges, les « intellectuels » encourageant l'action coloniale « en buvant leur chocolat ». Les Sociétés de Géographie sont peuplées d'officiers plus que dominées par l' « arche sainte » et dans le même temps, c'est-à-dire à la charnière des deux siècles, elles les réconcilient avec le négoce, avec les « pékins ». Les officiers et les négociants se lient au cours des réunions ordinaires et en écoutant les conférences, d'ailleurs souvent consacrées aux possessions coloniales présentes ou revendiquées, mais les officiers sont désormais bien moins nombreux que les commerçants. Toutefois Chasseloup-Laubat est mort, Brazza vit bientôt dans une semi-retraite, les puissances coloniales se disputent les derniers territoires vacants et la colonisation est devenue beaucoup plus économique. Quel changement cela entraîne-t-il pour les Sociétés de Géographie ? C'est, d'autre part, le moment de Fachoda. Sans véritablement tirer l'épée, les Sociétés de Géographie assistent avec plaisir au *scramble* et réussissent à le définir. Dans le culte de « la plus grande France », le loisir intellectuel, qui est la vocation même d'une Société de pensée depuis le siècle des Lumières, se lie aux préoccupations commerciales, aux soucis de géographie utilitaire, qui autrefois répugnaient aux notables de la Société de Géographie de Paris première manière.

LA GÉOGRAPHIE COMMERCIALE. LE NÉGOCE ET LA RÉCONCILIATION DE L'*OTIUM* ET DU *NEGOTIUM*

La dernière décennie du XIX^e siècle et la première du suivant voient la consécration de l'irruption du négoce et de la réconciliation de celui-ci avec l'*otium* qu'en principe les géographes en Sociétés incarnaient. Ce double mouvement s'opère de deux façons différentes. D'un côté, la maison Hachette occupe une place plus grande dans les Sociétés de Géographie ; surtout, les cadres et les négociants sont beaucoup plus nombreux que par le passé, ce qui n'est pas sans implications et

correspondances ¹. Pour les Sociétés de Géographie, un dernier moyen de vulgariser la géographie, préoccupation apparue entre 1864 et la fin des années quatre-vingts, on s'en souvient, fut la part faite à Hachette, ou prise par cette maison, qui, à la fin du XIXe siècle, a beaucoup étendu ses activités à la géographie sous toutes ses formes : manuels scolaires (Schrader, par exemple), dictionnaires (Joanne et Vivien de Saint-Martin), atlas, *Guides* et *Géographies départementales* du même Joanne, *Histoire de la géographie* de Vivien de Saint-Martin ², et publications d'Élisée Reclus. Armand Templier avait en 1880 installé Franz Schrader à la tête d'un Bureau cartographique, qui édita et diffusa une énorme masse de publications géographiques ³ ; une génération auparavant, cela avait été la naissance, on l'a vu, du *Tour du Monde*, par « souci de Louis Hachette de faire une propagande géographique qu'il croyait nécessaire tant pour l'expansion du commerce national que pour l'éducation des Français » ⁴ : le périodique devait susciter la curiosité géographique d'un vaste public. On peut même reprendre l'idée, apparemment paradoxale, de Vincent Berdoulay ⁵ et soutenir que Hachette, mieux que toute autre maison d'édition, a joué un rôle clef « pour éveiller la curiosité géographique en tant qu'élément essentiel de la nouvelle vision du monde ». Elle remplit au sein de l'alpinisme, activité que j'ai démontré pouvoir être considérée comme sœur de la géographie ⁶ un rôle non négligeable, et on trouve à la Société de Géographie de Paris, outre des membres de la famille Hachette, trois de ses « cadres » les plus importants. On peut donc écrire qu'un « cercle d'affinité » Hachette existe à la Société de Géographie. Georges Hachette (1838-1892), deuxième fils du fondateur Louis Hachette et « libraire-associé » depuis 1864 dans la Société Hachette ⁷, qui devient à cette date l'affaire d'une famille après avoir été celle d'un homme, avait déjà été admis à la Société de Géographie en 1863 (⁸) une première fois, mais il avait dû négliger de renouveler sa cotisation, puisqu'on le voit adhérer à nouveau en 1875, cette fois-ci pour de bon. Ce président du Cercle de la Librairie française de 1878 à 1883 (⁹) fut par ailleurs membre de la Société de Géographie de Marseille à partir de 1878 et du Club alpin de

¹ Un cadre, l'ingénieur James Starr, intéressé aux bénéfices de la nouvelle mine de charbon d'ailleurs, est un des personnages principaux des *Indes noires* de Jules Verne (1877), roman dans lequel il y a exploration/colonisation (industrielle), avec résistance d'un indigène (mais il y a une bonne indigène).

² Voir plus haut.

³ Cf. N.Broc, « L'établissement de la Géographie en France : diffusion, institutions, projets (1870-1890) », *Annales de Géographie*, n° 459, oct. 1974, pp. 545-568, pp. 549-550.

⁴ Cf. V.Berdoulay, *La formation de l'école française de Géographie (1870-1914)*, thèse de IIIe cycle, C.T.H.S., 1981, 245 p., p. 143.

⁵ *Ibid.*

⁶ Voir *supra* & D.Lejeune, *Les "alpinistes" en France à la fin du XIXe et au début du XXe siècle (vers 1875-vers 1919). Étude d'histoire sociale ; étude de mentalité*, C.T.H.S., 1988, 272 p., pp. 182 & suiv.

⁷ J.Mistler, *La librairie Hachette de 1826 à nos jours*, Hachette, 1964, 407 p., p. 64.

⁸ À l'assemblée générale du 18 décembre (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1864, p. 142).

⁹ J.Mistler, *op. cit.*, p. 270. Un « libraire-associé » fut souvent président du Cercle (1865-1867, 1878-1883, 1890-1892, 1899-1901).

la fondation de celui-ci à sa mort. Sa veuve créa en 1901 une bourse de voyage à la Société de Géographie de Paris **1** ; la même année, un Jean Hachette y entra **2**.

Même cas de double admission **3** pour Armand Templier (1842-1903), gendre de Louis Hachette, « libraire-associé » de la maison à partir de 1873, trésorier du Club alpin pendant les vingt-cinq premières années de ce dernier, président (1890) de l'Association des libraires, imprimeurs et représentants des diverses industries du Livre, fondée au Cercle de la Librairie, qu'il présida de 1890 à 1892, et enfin trésorier du Comité de l'Afrique française **4**.

Louis Hachette s'était assuré la collaboration d'Adolphe Joanne (1813-1881) pour la collection des itinéraires Hachette **5**. En 1855, Joanne avait été chargé de la révision de tous les guides édités par la maison⁶ ; devant le succès remporté auprès du public, sa collaboration fut élargie en 1858 à la direction du *Dictionnaire des communes* **7**. En 1864, il devint directeur d'un service autonome **8**, puis de la collection des *Géographies départementales* en 1877 (**9**) ; il était alors depuis la fin de 1871 membre de la Société de Géographie **10**. Autour de lui travaillent Élisée et Onésime Reclus ; en 1871, son fils Paul lui avait été adjoint : il lui succède à sa mort, en 1881, et refond sous le nom de *Dictionnaire géographique de la France*, en sept gros volumes, le *Dictionnaire des communes* (1890-1905) **11**. Adolphe Joanne fut le troisième président du Club alpin français (1876-1879) **12**, mais ne remplit jamais de fonctions officielles à la Société de Géographie.

En revanche, Franz Schrader (1844-1924), entré à la Société de Géographie en 1877 et scrutateur du bureau en 1879, fut accueilli rapidement par la Commission centrale, qu'il présida en 1908 (**13**). Son père, né à Hambourg au début

1 Voir plus haut.

2 *La Géographie*, 1er sem. 1901, p. 351.

3 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1864, p. 142.

4 Notice nécrologique par P.Joanne dans l'*Annuaire du Club alpin français*, 1903, pp. XI-XV & J.Mistler, *op. cit.*, pp. 194 & 270. À ne pas confondre avec Émile Templier (1821-1891).

5 Venu à Paris en 1827 faire ses études (il était né à Dijon), Adolphe Joanne fut d'abord journaliste, voyagea beaucoup, fonda en 1843 avec Édouard Charton et Alexandre Paulin *L'Illustration*, et traduisit des ouvrages anglais (notice nécrologique par Franz Schrader dans l'*Annuaire du Club alpin français*, 1880, pp. XIV-XV).

6 Moyennant 5 % du prix de vente.

7 J.Mistler, *op. cit.*, p. 260.

8 Avec un minimum de 10 000 F par an (12 000 F en 1877).

9 J.Mistler, *op. cit.*, p. 261.

10 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1872, p. 117.

11 J.Mistler, *op. cit.*, p. 261. La collection avait pris vers 1862 le titre général de *Guides Joanne*. En 1911, Paul Joanne part et Marcel Monmarché prend la direction. En 1912, le nom de Joanne disparaît et le nom de *Guides bleus* entre en usage en 1919 (J.Mistler, *op. cit.*, pp. 261-262).

12 Membre du CAF dès la fondation (2 avril 1874), il avait auparavant vu fonctionner les clubs étrangers au cours de ses voyages (X.Blanc dans l'*Annuaire du Club alpin français*, 1880, p. XXI).

13 Autres fonctions : vice-président de la Commission pour 1907, vice-président du bureau pour 1914.

du siècle et installé à Bordeaux depuis 1823, disciple de Rousseau, s'occupait d'éducation populaire et fut l'un des fondateurs de la Société philomathique de la ville, avant d'être vice-président de la Société de Géographie commerciale en 1882. Sa mère, protestante, était apparentée aux Reclus. Rousseauiste, le père fit apprendre à Franz la menuiserie, puis le fit entrer chez un armateur ; le jeune homme, en autodidacte, s'intéressa aux langues vivantes, aux mathématiques, à la géographie, au dessin... À 22 ans, il découvrit par hasard les Pyrénées, qui provoquèrent son enthousiasme et une puissante vocation pour la cartographie ; il explora et révéla au public le versant espagnol de la chaîne et ses beautés, les canyons en particulier, inventa l'« orographe », astucieuse combinaison du sextant et du théodolite. En 1877, sur les conseils du capitaine Prudent ¹, il se fixe à Paris et ses parents le font entrer chez Hachette, avec la recommandation des frères Reclus ; il y collabore à l'illustration de la *Géographie universelle* d'Élisée, à celle du *Tour du Monde*, fait le feuillet géographique de *La République française* de Gambetta entre 1877 et 1879. À partir de 1880, il dirige le « bureau cartographique » Hachette, ce qui le conduit à publier en livraisons périodiques le monumental *Atlas universel de géographie* de 1884 à 1911. Mais il dirige chez Hachette d'autres publications : des atlas de vulgarisation ² et des périodiques ³ ; d'autre part, « cet autodidacte parfait qui n'a jamais mis les pieds dans un lycée, pas plus comme élève que comme professeur, a joué un rôle capital dans le renouvellement de l'enseignement de la géographie après 1871 » : publication de manuels, en collaboration avec Henry Lemonnier (1842-1936) et Louis Gallouédec (1864-1937), d'articles en faveur d'une géographie résolument moderne... On retrouve donc les préoccupations des Sociétés de Géographie. Son exceptionnel don pour le dessin est mis à contribution pour de multiples plans-reliefs, panoramas, tours d'horizon, en plus des cartes ⁴ ; il participe d'ailleurs à la création de la Société des peintres de montagne, qu'il préside à ses débuts, fonde en 1903 la Commission de topographie du CAF, destinée à perfectionner la cartographie des Alpes et des Pyrénées, cette dernière chaîne de montagne lui étant redevable d'une très grande œuvre d'étude de sa géographie physique. À 75 ans, il refond son *Atlas universel* et fait en août 1924 un dernier pèlerinage à son cher Cirque de Gavarnie, où il est enterré depuis 1927. Mais Franz Schrader a été prisonnier d'une conception étroite de la géographie, toutefois magnifiée par un grand sens du beau : ses cartes répertorient des « faits géographiques », sans montrer de corrélations, et en

1 Voir plus loin.

2 Exemples : *Atlas de poche*, *Atlas de géographie historique*, etc.

3 Surtout *L'Année cartographique*.

4 Cf. le célèbre *Grand Panorama du mont Blanc* (de 16 mètres sur 60 !) de l'exposition de 1900.

dehors d'elles et de ses manuels, il n'a donné aucun ouvrage de synthèse ; de plus, il n'eut pas disciples ¹.

D'autres collaborateurs de Hachette, de plus mince importance que Schrader, se retrouvent à la Société de Géographie, tels Émile Belloc (1841-1914) ². Les publications de la Société de Géographie de Paris sont d'ailleurs soucieuses de bonne présentation matérielle. Un effort est très généralement fait à la Belle Époque pour améliorer la présentation, iconographique notamment, des périodiques des Sociétés de Géographie : à Paris, *La Géographie*, nouveau titre, est ainsi bien mieux présentée que l'ancien *Bulletin* ³. Mais, malgré les progrès accomplis, on n'atteignit nulle part en Europe la qualité des publications allemandes ⁴, celles des Sociétés de Géographie y ayant été améliorée quinze à vingt ans plus tôt qu'en France et ayant suivi une évolution amorcée quinze ans auparavant dans les publications de Petermann. Un retard donc sur les revues de la « savante Allemagne », comme on dit couramment en France depuis 1871, des publications *allemandes*, car il y a très peu de cartes dans les *Proceedings of the Royal Geographical Society* (et toujours pas de listes de membres !). Par contre il y a 7 planches (cartes ou schémas) et 73 photos dans la *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin* de 1907, 8 planches et 54 photos en 1910. Dans les publications d'A. Petermann, si les photographies tardent à apparaître, les cartes sont très nombreuses, la plupart étant de belles planches en couleurs hors-texte. En outre le volume complémentaire XXVIII de 1900 comprend une série d'articles sur les voyages de Sven Hedin en Asie centrale (1894-1897), agrémentée de 6 cartes et 83 graphiques et schémas. Le désir de vulgariser leur science est chez les géographes français une chose nouvelle (*cf.* chapitre 5) et il est évidemment à la racine d'une transformation des Sociétés de Géographie en une nébuleuse sociale beaucoup moins repliée sur elle-même que le groupe ancien et parisien, car ouverte aux « bataillons auxiliaires de la science » (Maunoir). Selon une autre de ses formules, inédite, on est dans une période de « diffusion au-delà des limites d'un

¹ J'ai surtout utilisé N. Broc, « Pour le cinquantenaire de la mort de Franz Schrader », *Revue de géographie des Pyrénées et du Sud-Ouest*, tome 45, fascicule 1, pp. 5-16, Toulouse, 1974, du même, « Franz Schrader. 1844-1924 », dans T.W. Freeman & Ph. Pinchemel dir., *Geographers : biobibliographical studies*, tome 2, Londres, 1977, pp. 97-103. Je me suis servi aussi de la brochure collective *Réunion organisée à la Sorbonne le 21 mars 1923 en l'honneur de Jean-Daniel-François Schrader... Par ses amis*, Paris, 1923, 56 p., M. Heïd, *Franz Schrader et son œuvre. Esquisse*, Toulouse, 1936, XXVI+74 p., notice nécrologique par E.-A. Martel, dans *La Montagne*, juin 1925, pp. 177-199. L'*Atlas universel* fut terminé, au bout de 50 ans, en 1912. Certains *Atlas classiques* furent réédités vingt ou trente fois. Le tombeau de Schrader est au Turon de la Courade, dans le Cirque de Gavarnie.

² Membre depuis 1891 et scrutateur du bureau de l'année suivante : lui aussi était du CAF (notice nécrologique dans *La Géographie*, 2e sem. 1914, p. 79). Plutôt spécialiste des Pyrénées, il avait conçu un sondeur pour mesurer la profondeur des lacs pyrénéens. Un exemplaire de ce sondeur figure dans les collections du Musée océanographique de Monaco (renseignement communiqué par Jacqueline Carpine-Lancre).

³ Parmi dix exemples possibles, citons le *Bulletin* de Lyon, à partir du numéro de 1903-1904, en ajoutant que, dans le détail, le résultat est très médiocre pour les photos, bon pour les cartes.

⁴ Voir à ce sujet l'**annexe U** (aperçu sur les productions allemandes).

public technique et par conséquent restreint » et le terme de « vulgarisation » existe alors dans de nombreuses langues, comme dans la bouche des maires des villes qui accueillent les congrès de l'Association française pour l'Avancement des Sciences ¹. La culture de l'élite se penche enfin sur la culture populaire, qui était, jusque là, a-géographique. Parallèlement à la présence des gens de Hachette, on voit se développer dans ces livraisons l'impression de cartes, très nombreuses et intéressantes, dès 1864-1866 dans le *Bulletin*, à la fin du siècle dans les *Comptes rendus des séances...*, de gravures et de photos dès la fin du siècle dans les *Comptes rendus des séances...* La naissance en 1900 de *La Géographie* ne ralentit pas le mouvement ; au contraire, les volumes sont plus grands, il y a de nombreuses photos, des cartes et des gravures ² : *La Géographie* s'est, à cet égard, beaucoup rapprochée du *Tour du Monde*, publication Hachette. Grande continuité, confirmation une fois encore de mes coupures chronologiques, cartographie ³ et iconographie à l'honneur, par conséquent, bien qu'il y ait moins de cartes dans *La Géographie* que dans l'ancien *Bulletin*.

Ces soucis éditoriaux s'accompagnent de préoccupations commerciales. En effet, l'entrée en force du *negotium* s'accompagne du goût pour la géographie dite « utilitaire », aspect commercial qui se manifeste à Paris doublement, mais aussi en province. Les cadres des entreprises industrielles et commerciales, les négociants (gros commerçants et industriels) ⁴ entrent bien davantage qu'autrefois, aux temps de la seule Société de Géographie de Paris et de la première industrialisation du pays. Si on leur ajoute les professions libérales (médecins, architectes et avocats) ⁵, les boutiquiers et les propriétaires, on observe une présence numérique notable et nouvelle, presque partout en France. Professions libérales et cadres — à peu près à

1 H.Gispert dir., « *Par la science, pour la patrie* ». *L'Association française pour l'avancement des Sciences (1872-1914), un projet politique pour une société savante*, Presses universitaires de Rennes, 2002, 372 p., p. 71.

2 Respectivement 57 photos, plus de petits clichés dans le texte, notamment dans le « Rapport sur les progrès de la géographie en 1899 », et 103 cartes et gravures dans les volumes de 1900, mais les gravures sont beaucoup plus nombreuses que les cartes.

3 Le mot n'apparaît qu'en 1877, d'après F. de Dainville, *Le langage des géographes*, Picard, 1934, XX+384 p., p. IX (reprint en 2002). Il y a néanmoins des exceptions relatives dans ce progrès cartographique ; par exemple, si dans les deux volumes d'« atlas » de Francis Garnier dir., *Voyage d'exploration en Indo-Chine effectué pendant les années 1866, 1867 et 1868 par une commission française présidée par M. le capitaine de frégate Doudart de Lagrée et publié par les ordres du Ministre de la Marine, sous la direction de M. le lieutenant de vaisseau Francis Garnier*, 2 vol., (plus 2 d'« atlas » : un de cartes et plans, un de planches), Hachette, 1873, les planches sont magnifiques, les plans d'Angkor très importants, les cartes sont très moyennes.

4 Les « fractions possédantes » de Chr.Charle, « Le recrutement des hauts fonctionnaires en 1901 », *Annales. Économies. Sociétés. Civilisations.*, mars-avril 1980, pp. 380-409 (« c'est-à-dire « négociants, propriétaires — quand il s'agit d'une propriété importante —, banquiers, industriels »). J'ai placé les propriétaires tous ensemble.

5 Je ne puis, en revanche, que critiquer la catégorie « professions juridiques » de Chr.Charle, *loc. cit.*, (« magistrats, avoués, notaires, huissiers, avocats, etc. »), puisqu'elle recouvre employés de l'État, professions libérales et officiers ministériels et publics. Voir aussi Chr.Charle, *Les professeurs de la Faculté des Lettres de Paris*, CNRS, 2 vol., 1985-1987, 192 & 224 p., *passim*.

égalité — sont 13,8 % des membres de 1869 (1), les négociants (surtout des banquiers) 8,8 %, les propriétaires 5,5 % et les boutiquiers 2,5 %. Dix ans plus tard 2, la place de toutes ces catégories, sauf celle des boutiquiers (1,3 %) — exception significative — s'est renforcée : 15,8 % pour les professions libérales et les cadres, ces derniers étant maintenant nettement plus nombreux (127, contre 36 médecins, 34 avocats et 13 architectes), 12,7 % pour les négociants, 5,4 % pour les propriétaires : 35,2 % au total pour tout ce monde ! Le renforcement se poursuit par la suite pour les cadres (toujours nettement plus nombreux) et les professions libérales, qui ont une fréquence relative de 18,8 % des admissions parisiennes de 1864 à 1914, formant le second groupe derrière les employés de l'État (33,5 %) ; il se produit aussi pour les boutiquiers (1,4 %). Par contre, au sein de ces mêmes admissions de 1864 à 1914, les négociants se stabilisent à 11,5 %, soit presque autant que les fonctionnaires. Les propriétaires baissent, eux, à 3,9 %.

1 Liste des membres au 31 décembre 1869, dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1869, *in fine*.

2 Liste des membres au 31 décembre 1879, dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1880, *in fine* ou au début.

À la Société de Géographie commerciale, la situation de 1886 est la suivante :

négociants :	21,5 %
cadres :	11,4 %
professions libérales :	7,9 %
boutiquiers :	4,5 %
soit, au total,	45,3 % des membres

Quelques Sociétés provinciales de Géographie, pas forcément dite *commerciale* accordent aux catégories qui nous occupent ici une place énorme : c'est tout particulièrement le cas de Marseille et de Lyon. À la première, les négociants sont toujours entre 45 % et 50 % des membres, les cadres aux environs de 15 %, à la seconde les négociants sont un peu moins fortement représentés, mais les boutiquiers sont plus nombreux. Je nuance donc quelque peu les pages consacrées par Bernadette Angleraud et Catherine Pellissier à la « très grande France » vue de Lyon. Certes, « toutes les élites coloniales de la ville appartiennent à la Société de Géographie [...] et contribuent à influencer sur la nature de ses travaux », mais sans aucun doute moins qu'à Marseille ¹. Le tableau de la page suivante le montre plus en détail ² :

¹ B.Angleraud & C.Pellissier, *Les dynasties lyonnaises. Des Morin-Pons aux Mérieux, du XIXe siècle à nos jours*, Perrin, 2003, 830 p., pp. 313-318. Les deux auteures écrivent, à juste titre et plus loin : « La Société de Géographie de Lyon, créée dans le contexte de sursaut national de la fin du XIXe siècle, est devenue, quant à elle, le fief des soyeux. Ces derniers, dont l'activité est tournée vers le monde, ont investi la Société qui se proposait de développer les connaissances géographiques. Profitant de son succès et de l'essor des effectifs, certains entrepreneurs extérieurs au monde de la soie parviennent à entrer dans la Société. » (p. 585)

² Je laisse de côté dans ce tableau les propriétaires, qui ne sont pas négligeables. On mesurera que l'adjectif « commerciale » ne fait pas forcément un recrutement record en comparant aux chiffres lyonnais et marseillais ceux de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux en 1882 (*Bulletin de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux*, 1882, liste *in fine*), que je donne, ainsi que quelques autres, dans l'**annexe Y**.

	professions libérales	cadres	négociants (dont industriels)	boutiquiers
Marseille en 1877	6 %	15,6 % 1	49,2 %	6,3 %
Marseille fin 1888	5 %	14,7 %	46,4 % 2	4,7 %
Marseille fin 1890	5,9 %	13,3 %	49 %	2,1 %
Marseille fin 1899	7,8 %	16,7 %	49,1 %	3,9 %
Marseille début 1906	10,1 %	16,7 %	44 %	3,7 %
Marseille fin 1912	11,6 %	19,2 %	44,5 % 3	2,1 %
Marseille fin 1919	10,8 %	19,1 %	44,3 %	2,3 %
Admissions à Marseille 1877-1917	11 %	17,1 %	32,8	3,3 %
Admissions à Lyon en 1874	7,9 %	3,6 %	47,2 %	3,2 %
Lyon 1er janv. 1883	8,7 %	12 %	34,2 % 4	6,2 %
Lyon 1er janv. 1885	9 %	12,4 %	34,1 % 5	5,5 %
Lyon 1er janv. 1886	9,4 %	10,4 %	33,7 % 6	5,9 %
Lyon 1er janv. 1893	10 %	12,4 %	32,9 %	5,2 %
Lyon 1er janv. 1900	5,8 %	14,9 %	33,4 %	10,8 %
Lyon en 1913	5,4 %	11,6 %	50,3 %	7,5 %

Des phénomènes d'entrées en véritables troupes s'observent d'ailleurs : médecins de la Marine en 1875, médecins de 1906 à Paris, dont 14 — médecins coloniaux de l'Université de Paris et médecins des hôpitaux, professeurs agrégés de l'École de Médecine — sont présentés par Le Myre de Vilers et le docteur Brumpt ; cinq ans plus tard, 14 « médecins coloniaux de l'Université de Paris » adhèrent encore à Paris. Émile Brumpt (1877-1951) avait été admis trois ans plus tôt et en 1904 il remplit les fonctions de scrutateur du bureau ; diverses missions d'exploration lui avaient permis d'étudier la maladie du sommeil et certains parasites ; il était bien sûr membre de l'Académie de Médecine ⁷. Victor Martin de Moussy (1810-1869), autre type de médecin, avait joué dans la période précédente un rôle un peu plus important à la Société aux médailles d'or et dans la presse, au *National* entre autres. Admis une première fois en 1840, il avait réintégré la Société de Géographie en 1860, au terme d'un long voyage de 18 années en Amérique du Sud, et sa retraite fut

¹ Beaucoup de courtiers.

² Dont G. Hachette, éditeur, entré en 1875. Exemples de Sociétés entrées ès qualités : la Société marseillaise de crédit industriel et commercial et de dépôts, la Compagnie du gaz et des hauts-fourneaux.

³ Souvent des familles, et souvent consuls d'un pays étranger. Exemple double : les Fraissinet (5, dont Adrien, consul de Guatemala, Alfred de Roumanie et de Serbie, Albert de Norvège !). Adrien (1842-1918) fut pendant trente ans trésorier de la Société de Géographie de Marseille. À sa mort, il était le dernier survivant des fondateurs.

⁴ Dont une Chambre de commerce et la Chambre syndicale de la fabrique lyonnaise, la Compagnie anonyme de navigation mixte, de nombreuses sociétés en nom collectif...

⁵ Dont, ès qualités, la Chambre de commerce d'Annonay, la Chambre syndicale de la fabrique lyonnaise, la Compagnie anonyme de navigation mixte, l'Union des filateurs et mouliniers.

⁶ Dont des chambres de commerce, des Chambres syndicales, des maisons de commerce...

⁷ Notice par Henri Gaillard dans *Hommes et Destins, dictionnaire biographique d'Outre-Mer*, n° 2 de la nouvelle série des Travaux et Mémoires de l'Académie des Sciences d'Outre-Mer, 6 tomes dont l'un en deux vol., Paris, 1975-1986, tome I, pp. 106-107.

consacrée aussi à la Société d'Anthropologie **1**. Le médecin-explorateur le plus décisif fut Louis Catat (1859-1933), qui, d'ailleurs, avait commencé par être enseignant de vaisseau avant de faire sa médecine à Paris : un voyage d'exploration au Groenland, puis une mission scientifique dans l'isthme de Darien, et, enfin, une grande mission à Madagascar de 1889 à 1891. Puis sa carrière bifurque à nouveau : il est résident de France à Majunga entre 1893 et 1895 (après avoir été secrétaire du bureau de la Société de Géographie en 1891-1892), puis il se retire à Suresnes où il exerce la médecine **2**.

En définitive, c'est le médecin-explorateur, ou le médecin colonial, qui adhère, et non le généraliste de la métropole, en raison peut-être des revenus relativement faibles de ces « prolétaires » **3**, qui les détournent de la géographie en Sociétés. Surtout — et Jacques Léonard l'a montré — ils sont surtout attirés — « changements de registre » — par les Sociétés académiques — où ils adoptent des « procédés littéraires, grandiloquents ou pédants, destinés à balayer les doutes du public quant à leurs aptitudes rhétoriques » — , par les biographies, les fouilles, la géographie médicale, les archives et le folklore locaux, et ils sont « beaucoup plus consommateurs de culture que producteurs ». On remarque parmi les négociants l'entrée de très nombreux présidents de chambres syndicales patronales présentés les 21 novembre et 5 décembre 1873, des manufacturiers comme Paul Schlumberger (1876), Robert Dunlop (1868), des Mulhousiens en 1870, mais il y a aussi des banquiers et des libraires-éditeurs en force. Aux séances de 6 et 20 juin 1902, douze directeurs de banques ou de sociétés sont admis **4**. Tout ce qui précède concernant les négociants est parisien, mais chaque Société de province a son lot de personnalités patronales. Ces phénomènes sont d'autant plus dignes de remarques que toutes ces catégories sociales n'existent pas en nombre partout à l'étranger : elles sont, ainsi, rares à Vienne, mais pas à Berlin, toutefois. Citons quelques noms de manufacturiers : le Mulhousien Nicolas Koechlin (1838-1892), admis en 1870 — il sera au Club alpin français, section Jura, dans la liste de la fin de l'année 1875 et un Rodolphe Koechlin (1847-1920) sera admis à la Société de Géographie en 1891 — , Aristide Appert, « négociant », admis en 1879, trois industriels Japy au début des années 1880 (**5**), l'imprimeur de Rennes passionné d'entomologie Charles Oberthür

1 Notice nécrologique par Victor-Adolphe Malte-Brun dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1869, pp. 317-320. Il est curieusement absent de C.Reynaud-Paligot, *La république raciale. Paradigme racial et idéologie républicaine (1860-1930)*, Presses universitaires de France, 2006, 338 p.

2 Notice par Robert Cornevin dans *Hommes et Destins, dictionnaire biographique d'Outre-Mer, op. cit.*, tome III, pp. 117-118.

3 Voir **annexe Z**. Une dernière fois : P.Aubry & B.-A.Gauzere, *La France et ses médecins dans les océans Indien et Pacifique du XVIe au XIXe siècle*, L'Harmattan, 2022, 180 p.

4 *La Géographie*, 2e sem. 1902, pp. 63 & 65.

5 Gaston, admis en 1881, toujours membre au 31 décembre 1882, Émile, admis en 1882, et Paul, également membre du CAF Jura fin 1875, admis à la Société de Géographie en 1885.

(1845-1924), qui entre en 1875, le chocolatier Émile Ménier (1826-1881) en 1874, les maîtres de forges Humbert, Maurice et Guy de Wendel en 1910 (1). Des banquiers descendants de la Haute Banque d'Ancien Régime aussi : quatre Hottinguer 2, deux Mirabaud — Henri en 1872 et Paul qui, membre de la Commission centrale, devait longtemps gérer les finances de la Société, en 1869, soit très jeune 3, le baron de Neuflize en 1878 (4)... Quelques Rothschild aussi : le baron Edmond qui entre en 1870 à la Société de Géographie (et plus tard au CAF) et qui est toujours membre en 1913, Arthur en 1880, Henri en 1893, Gustave et Robert en 1897, James et Maurice en 1903, Alphonse, qui est toujours membre en 1911 (5)...

Des libraires-éditeurs sont en force, eux aussi : l'éditeur de *La Géographie*, Georges Masson, en 1877 (6), l'éditeur de Jules Verne — entre autres — Jules Hetzel — c'est le fils — en 1906, Joseph-Arthème Fayard « de la Brugère » en 1874 (7), Charles Delagrave (1842-1934), qui imprime le *Bulletin* depuis une proposition de la Commission centrale à la séance du 15 décembre 1871, et dont la maison devait sortir de nombreuses publications (textes, cartes, atlas...) pour les écoles 8, adhère à 25 ans 9 en 1867, Henri Belin, qui sera toujours membre en 1913, en 1878, soit la même année qu'Armand Colin (1842-1900), républicain opportuniste qui « fit fortune après 1870 en publiant des manuels pour le primaire et le secondaire » 10 et dont la firme était « habilement située au carrefour de l'école et de la politique » 11.

1 Ils sont toujours là en 1939.

2 Le baron Rodolphe et François-Henri en 1873, Jean en 1877, Joseph en 1879. Les deux premiers sont présidents de chambres syndicales (voir plus haut). Les quatre sont toujours présents en 1882, Rodolphe et Jean en 1913. Rodolphe était un des deux cents plus gros actionnaires de la Banque de France.

3 Il n'a que 21 ans. Il était président de plusieurs sociétés, après avoir fait un passage par la maison de banque de son père. Il fut secrétaire du bureau de 1874 et scrutateur de celui de 1883 (cf. *La Géographie*, 2e sem. 1908, p. 79).

4 Il avait été membre fondateur du Club alpin français et est toujours présent en 1882. Un baron Jacques de Neuflize (1784-1836) était entré dès 1822, un banquier Jacques de Neuflize adhérerait en 1910.

5 Sur la liste de 1939 figurent toujours James et Robert, plus un Philippe entré en 1922.

6 *La Géographie*, 1er sem. 1900, p. 72.

7 1836-1895. Rappelons qu'Arthème Fayard, établi éditeur vers 1859, et qui connut la réussite avec la publication de Xavier de Montépin et Alphonse Daudet, a signé du pseudonyme de « Fayard de la Brugère » un *Atlas et géographie de la France* en 1864 et diverses œuvres liées à l'actualité, comme *L'affaire d'Auteuil, mort de Victor Noir*, en 1870.

8 Delagrave publiait aussi la *Revue de géographie* de Drapeyron. Voir sur lui V. Berdoulay, *La formation de l'école française de Géographie (1870-1914)*, thèse de IIIe cycle, C.T.H.S., 1981, 245 p., pp. 90-91.

9 Toujours membre en 1913. Il devait adhérer aussi à la Société de Géographie commerciale, comme Fayard, d'ailleurs.

10 V. Berdoulay, *La formation de l'école française de Géographie (1870-1914)*, thèse de IIIe cycle, C.T.H.S., 1981, 245 p., p. 90. Armand Colin était également membre de la Société de Géographie commerciale.

11 L. Gallois, « Nécrologie de Vidal de La Blache », *Annales de géographie*, 1918, p. 169. Lors de la fondation des *Annales de géographie*, Vidal avait exprimé sa reconnaissance envers leur éditeur Armand Colin. Les libraires-éditeurs étaient nombreux aussi à l'Alliance française (cf. M. Bruézière, *L'Alliance française (1883-1983). Histoire d'une institution*, Hachette 1983, 248 p., p. 16).

Les véritables hommes d'affaires sont fort variés. Le plus officiel est pour la Société de Géographie de Paris son président — de 1881 à 1889 — Ferdinand de Lesseps, vieux membre (il était entré à l'assemblée générale de décembre 1863), déjà souvent cité, et qui était également président d'honneur des Sociétés de Géographie de Marseille et de Lyon ¹. Marseille le reçoit solennellement le 23 octobre 1888 : à l'occasion d'une conférence à laquelle assistent 5 000 personnes (?), son fils Charles donne « de nouveau l'assurance que les travaux [du canal de Panama] seront assez avancés en 1890 pour permettre le passage des navires » ². Le scandale de Panama ne toucha pas les Sociétés de Géographie car la présence de Lesseps était à ce moment-là peu visible, et un pudique silence la rendit encore moins sensible. La notice nécrologique du *Bulletin* de la Société de Marseille ³ réussit même l'habile tour de force de n'imprimer le nom de Panama que deux fois, dont l'une pour le titre de la conférence faite en 1888 ! Quant à la Société de Rochefort, elle avait été la première à douter, dès sa fondation, du canal de Panama ⁴.

On pourrait presque ranger dans cette catégorie des hommes d'affaires le roi des Belges Léopold II (1835-1865-1909) ! Ce fils de Léopold Ier fut à l'origine de nombreuses sociétés intéressées aux marchés d'Extrême-Orient (la Compagnie internationale d'Orient, l'Asiatique, la Banque sino-belge...), mais ayant des intérêts dans quantité d'autres secteurs. Il sut toujours dissimuler des objectifs fort intéressés sous le voile de croisades à la fois scientifiques et philanthropiques ⁵, dans lesquelles la Société de Géographie de Paris joua son rôle : ce postulant qui avait fait de nombreux voyages fut admis à la séance du 18 octobre 1867 et versa une cotisation à vie de 1 000 francs le 3 janvier suivant ; en septembre 1876 Léopold II convoqua à Bruxelles une Conférence géographique, réunissant les présidents des Sociétés de Géographie européennes et des notables scientifiques, « dans le but d'organiser avec

¹ À partir de 1884 pour cette dernière. Cf. *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1884-1885, p. 4. Bien entendu, même si elle n'est pas « d'honneur », la présidence parisienne est symbolique, de Lesseps étant trop embourbé dans l'isthme de Panama. De plus, il avait été vice-président de 1871 à 1879 puis, fait tout à fait exceptionnel et révélateur, président d'honneur de 1879 à 1881, donc avant d'être président, et, de surcroît, il redeviendra président d'honneur de 1889 à sa mort (1894).

² *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1889, pp. 37-46 & 108.

³ *Ibid.*, 1895, pp. 92-94.

⁴ Voir *Bulletin de la Société de Géographie de Rochefort*, 1879-1880, pp. 156-158. Notons toutefois que la Société de Géographie de Paris avait dès 1857, soit onze ans avant l'inauguration du canal de Suez, fait part à de Lesseps de ses encouragements pour la réalisation du canal de Panama, dans une longue lettre publiée dans son bulletin, qu'elle a prêté son hôtel, presque neuf, en 1879, pour accueillir les travaux du Congrès international pour le percement de l'isthme interocéanique (mai 1879), ce qui était une forme de caution. Ajoutons que le projet d'élargissement du canal de Panama a été présenté en 2006 au même endroit... Sa femme, qui avait adhéré en 1875, resta membre jusqu'en 1900. Son fils aîné Charles fut membre de 1879 à 1913 et l'un de ses fils cadets, Victor, le fut aussi de 1873 à sa mort en 1889 (noté par Jean Bastié, « Ferdinand de Lesseps (1805-1894) et la Société de Géographie », *La Géographie. Acta Geographica*, juin 2007, pp. 3-11. Revoir, bien entendu, J.-Y. Mollier, *Le scandale de Panama*, Fayard, 1991, 564 p.

⁵ Voir sur Léopold II et les affaires Barbara Emerson, *Léopold II, le royaume et l'empire*, Paris-Gembloux, 1980, 324 p.

méthode des explorations en Afrique ». Les délégués français furent de La Roncière et Maunoir, respectivement président et secrétaire général de la Société de Géographie, flanqués de Duveyrier et du jeune explorateur-marquis Victor de Compiègne, âgé de trente ans et qui devait mourir l'année suivante en Égypte ¹. Ils rejoignirent cinq autres délégations (Allemagne, Autriche-Hongrie, Grande-Bretagne, Italie et Russie) et les discussions furent parfois vives quand on parla des emplacements convenant le mieux à l'établissement des stations ². Il en sortit une Commission internationale d'exploration et de civilisation de l'Afrique, embryon de l'Association internationale africaine, au pavillon bleu à étoile d'or ³. Un Comité national français d'Exploration et de Civilisation de l'Afrique fut créé en 1877, mais son succès auprès du public fut médiocre ⁴. C'était une émanation directe de la Société de Géographie de Paris, car le président de la première séance de cette ramification de la Commission internationale d'exploration et de civilisation de l'Afrique tenue en mars 1877 au ministère de l'Instruction publique était le président de la Société (de La Roncière Le Noury), et on retrouve des noms bien connus : Antoine d'Abbadie, de Bizemont, Eugène Cortambert, Daubrée, Desjardins, Henri Duveyrier, Alfred Grandidier, Victor-Adolphe Malte-Brun, Charles Maunoir, Armand de Quatrefages de Bréau et Louis Vivien de Saint-Martin. Le bureau définitif fut présidé par l'inévitable de Lesseps, les vice-présidents étant d'Abbadie, Vivien et deux sénateurs, Édouard Lefebvre de Laboulaye (1811-1883) et de Mérode. Léopold II avait des relations étroites avec hommes d'affaires et financiers, des représentants personnels en France (de Lesseps lui-même), aux États-Unis (Henry

1 Le marquis Victor de Compiègne (1846-1877) avait d'abord voyagé en Floride, puis en Amérique du Sud, et exploré l'Afrique équatoriale avec Marche. Miné par la maladie, il fut secrétaire général de la Société khédiviale de Géographie, et il mourut au Caire le 28 février 1877, des suites d'un duel (cf. Tilly, « Un explorateur au XIXe siècle : Victor, marquis de Compiègne (1846-1877) », *Acta Geographica*, décembre 1991, pp. 63-70).

2 R. Cornevin, *Histoire de l'Afrique*, tome II, *L'Afrique précoloniale...*, Payot, 1966, 638 p., pp. 500-502. Mais on verra surtout son *Histoire du Congo Léopoldville-Kinshassa. Des origines préhistoriques à la République démocratique du Congo*, plusieurs rééditions, notamment le chapitre V.

3 *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1876, pp. 554-555, 1er sem. 1877, pp. 95 & 353-355, 2e sem. 1877, pp. 210-211.

4 70 souscripteurs en 1877, ayant apporté 1 555 F, 94 en 1879, pour 2 035 F (H. Brunswig, *L'avènement de l'Afrique noire du XIXe siècle à nos jours*, Armand Colin, 1963, 247 p., p. 135). H. Brunswig commet deux erreurs de détail : le nom du comité n'est pas d'emblée Comité français de l'A.I.A. et la date de création, sous la présidence de De Lesseps, le 16 octobre 1876, me semble trop précoce : cf. dossier du Comité dans les archives de la Société de Géographie de Paris (colis n° 37, notice 4022) et lettre circulaire de la Société de Géographie de Paris du 19 mars 1877 dans les archives de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux (dossier 34, correspondance reçues en 1877). On verra d'autres aperçus par H. Brunswig dans *Le partage de l'Afrique noire*, Flammarion, coll. « Questions d'histoire », 1971, 186 p., pp. 43-52 & dans *Mythes et réalités de l'empire colonial français (1871-1914)*, Armand Colin, 1960, 206 p., pp. 31-48. Toutes ces pages concernent la conférence de Bruxelles. Mais la somme fondamentale sur cette question, à l'exception de ce qui concerne la Société de Géographie (Maunoir ne devient-il pas *Maurois* ?...) est constituée par l'ensemble des trois mémoires du R.P. A. Roeykens faisant partie des *Mémoires de l'Académie royale des Sciences coloniales* (de Belgique), tome 10, 1956-1957, et publié à Bruxelles en 1958 : *Le dessein africain de Léopold II. Nouvelles recherches sur sa genèse et sa nature (1875-1876)*, 264 p., *Léopold II et la Conférence géographique de Bruxelles (1876)*, 298 p., *La période initiale de l'œuvre africaine de Léopold II. Nouvelles recherches et documents inédits (1875-1883)*, 260 p.

Shelton Sanford, 1823-1891), en Allemagne (le banquier Gerson von Bleichröder, 1822-1893) ; ses revenus congolais lui permirent d'assouvir sa volonté de grandeur et de puissance, son besoin et son vice de la spéculation ; il eut l' « art » de placer « ses » hommes dans presque toutes les délégations, et d'utiliser la Société de Géographie de Paris.

Dernier personnage, le créateur de la Croix-Rouge, Henry Dunant (1828-1910), sur lequel des publications assez récentes ¹ ont jeté d'intéressantes lumières : homme de confiance de banquiers, il prépara en Algérie l'installation de la Compagnie genevoise des colonisateurs suisses de Sétif, y intrigua pour obtenir des concessions pour son propre compte (terres, forêts, carrières, chutes d'eau), créa la Société des moulins de Djamilia, élaborait un projet de colonisation en Palestine... et fit faillite. Il avait adhéré à la Société aux médailles d'or à l'époque de la fondation de la Société à la croix rouge ². Dunant participa à la fondation de la Société de Géographie de Genève ; il était également membre de la Société asiatique, de la Société orientale de France et de la Société historique d'Alger.

Il y a en province des groupes ou des figures de négociants : parmi les Marseillais, le plus connu est Jules-Charles Roux (1841-1918), dit sur la fin de sa vie Jules Charles-Roux, en tout cas fabricant de savon, comme ses ancêtres, premier président de la Société de Géographie de la ville (1886-1898), député de la troisième circonscription de 1889 à 1898, et président de l'Union coloniale à partir de 1903. Ami de Gallieni et de Lyautey, commissaire de la section coloniale de l'Exposition universelle de 1900, il obtint que la première Exposition coloniale française se tînt à Marseille (1906). Adjoint au maire de la ville, introduit dans de nombreux conseils d'administration, il démissionna de la présidence de la Société de Géographie, en novembre 1898, car ses « occupations » l'obligeaient à habiter Paris ³. Autre

¹ La bibliographie sur Henry Dunant, immense, est souvent hagiographique même quand elle est assez récente (ex. : M.Descombes, *Henry Dunant*, Genève et Lucerne, Coeckelberghs, 1988, 160 p.) ; émergent, dans l'ordre d'importance décroissante : deux livres de Jacques Pous, *Henry Dunant, colon affairiste en Algérie, pionnier du sionisme*, L'Harmattan, 2020, 320 p. et *Henry Dunant, l'Algérien ou le mirage colonial*, Genève, Grounauer, 1979, 291 p. et le colloque Henry Dunant de 1985, auquel J.Pous a participé, intitulé *De l'utopie à la réalité*, Genève, Société Henry Dunant, 1988, 430 p. Sur la Société (ou Compagnie) genevoise, on a vu aussi Ch.-A.Julien, *Histoire de l'Algérie contemporaine. La conquête et les débuts de la colonisation (1827-1871)*, PUF, 1964, 632 p., pp. 406-409 & 437 et la notice pp. 337-388 du tome II, de D à G, 2020, 1 050 p., de P.Cabanel & A.Encrevé dir., *Dictionnaire biographique des protestants français, de 1787 à nos jours*.

² À la séance du 3 juin 1859 (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1859, p. 449). Il est encore sur la liste de 1871.

³ Il est alors remplacé par Ernest Delibes. Ne pas confondre avec Roux de Rochelle. Sur Jules-Charles Roux, voir le mémoire de maîtrise de B.Chevallier, *Un grand bourgeois de Marseille, Jules Charles-Roux. 1841-1918*, Aix, 1969, dactyl., la notice nécrologique dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1918-1919, pp. 128-131, la notice de Xavier Daumalin, dans J.-C.Daumas dir., *Dictionnaire historique des patrons français*, Flammarion, 2010, 1 614 p., pp. 165-167 et surtout le livre d'Hubert Bonin, *History of the Suez Canal Company. 1858-2008. Between Controversy and Utility*, Droz, 2010, 573 p. Jules-Charles Roux fut administrateur puis vice-président de la Compagnie du canal de Suez, administrateur de la Banque de France, président de la

savonnier, Louis Arnavon fils, de surcroît à la tête d'« importantes œuvres marseillaises » : il est le président-fondateur du Comité marseillais de l'Alliance française, littéralement « annexé » à la Société de Géographie, le président de l'Association artistique des Concerts classiques, du Cercle artistique, etc. Attitude révélatrice, il avait offert « de mettre au service des négociants les nombreux Comités de l'Alliance à l'étranger », comme l'écrit le *Bulletin* de la Société de Géographie de Marseille 1.

Plus éclectique que les deux précédents, mais président-fondateur, de 1877 à sa mort, de la Société de Géographie de Marseille, Alfred Rabaud (1828-1886) était à la tête de comptoirs établis sur les côtes de l'Afrique orientale. D'une famille protestante cévenole fixée à Marseille à la fin du XVIII^e siècle, ami de Léopold II et du sultan de Zanzibar, et d'ailleurs consul général de Zanzibar et de Madagascar, Rabaud écrivit de nombreux articles dans les quatre premiers volumes du *Bulletin* de sa Société de Géographie, participa à six autres Sociétés de Géographie, organisa la Société des courses marseillaises, fut vice-président de la Commission des fêtes de charité, administrateur de la Caisse d'épargne, membre du Comité du Mont-de-Piété, vice-président du Club artistique...2

Je limiterai les autres exemples à Lyon, dont le président-fondateur, Louis Desgrand, appartient lui aussi à la catégorie des soyeux négociants, mais d'une autre religion que Rabaud : animé de « fermes convictions religieuses » 3, commandeur de l'ordre pontifical de Saint-Grégoire le Grand, il fit remettre par ses enfants à sa mort, survenue en 1893 deux ans après sa démission pour cause d'âge avancé, 3 000 francs à la Société, somme qu'elle « voudra bien employer en encouragements aux conférences d'évêques ou prêtres catholiques missionnaires, et surtout en dons, à leur faire, d'instruments propres à la confection de cartes géographiques ». Beaucoup de membres de sa famille avaient d'ailleurs adhéré à la Société ; c'est ainsi qu'en 1885 sont présents : « L.Desgrand et Cie, négociants ; Fleury

Compagnie transatlantique et membre de multiples autres conseils d'administration. Un libre-échangiste, et le père de François Charles-Roux, ambassadeur de France et membre de l'Institut. Il a publié *Vingt ans de vie publique...*, Paris, 1892, XXIX+836 p. (recueil d'interventions et de discours) et *Souvenirs du passé. Le Cercle artistique de Marseille*, Paris, 1906, 515 p., que j'ai utilisés.

1 Livraison de 1901, pp. 207-209.

2 *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille, passim*. On pourrait ajouter Hubert Giraud (1865-1934), d'une part président du conseil d'administration de la Société générale des Transports maritimes de Marseille (et devenu gendre de Nicolas Paquet), d'autre part secrétaire de la Société de Géographie de Marseille de 1901 à 1906, et enfin député des Bouches-du-Rhône de 1919 à 1924. Ce fils d'un secrétaire général de la Banque de France (qui avait été à la tête de la succursale de Marseille), petit-fils d'un ministre de l'Instruction publique du début du Second Empire, fut aussi président de la Chambre de commerce de Marseille et de l'Office marocain.

3 Comme on l'a vu page 360. Sur la famille, voir B.Angleraud & C.Pellissier, *Les dynasties lyonnaises. Des Morin-Pons aux Mérieux, du XIX^e siècle à nos jours*, Perrin, 2003, 830 p., *passim*.

Desgrand, négociant ; Mathieu Desgrand, ingénieur, attaché au Canal de Suez ; Vincent Desgrand, négociant » 1.

Je statuerai provisoirement par l'expression d'une prudence : il serait en partie simpliste d'expliquer cette présence plus lourde des milieux d'affaires par le ralliement des Sociétés de Géographie à l'idée coloniale et par la fin chez les hommes d'affaires de l' » hostilité quasi générale » à la colonisation : comme l'a écrit l'historien Pierre Guillen (1929-2019), « cette opposition est tout à fait factice [...], en fait, l'expansion européenne outre-mer est un puissant mouvement qui traverse le siècle, par-delà les avatars de l'économie capitaliste et les aléas de la conjoncture » 2. On ne peut pas non plus discerner chez les négociants « en Géographie » de la période postérieure à 1890 un renforcement du groupe des armateurs, négociants, industriels des industries exportatrices de produits de consommation 3, aux dépens de celui des banques et industries lourdes : dans les Sociétés de Géographie, ce serait plutôt l'inverse.

Les cadres Hachette que j'ai présentés dans les pages précédentes sont les principales illustrations de la profession que j'ai pu préciser, mais le gros de la troupe est fourni par des hommes travaillant dans des sociétés commerciales et industrielles, par des ingénieurs surtout 4. Aussi, malgré l'existence vraisemblable chez eux de motivations intellectuelles, il me semble beaucoup plus justifié de les classer comme il a été fait jusqu'à présent que de les mettre dans des « fractions intellectuelles », avec « professeurs, hommes de lettres, artistes, médecins, docteurs en médecine », comme le fit Christophe Charle 5. Les motivations intellectuelles sont certaines chez Albert-Auguste Fauvel, Cherbourgeois (1851-1919), fils d'un officier de marine, inspecteur des Messageries maritimes, sinologue averti — et d'ailleurs employé dès l'âge de 21 ans dans les douanes chinoises — et scrutateur du bureau de la Société de Paris pour 1899. Il avait fait de nombreux voyages d'où il avait rapporté des collections de plantes, d'animaux, ainsi que des publications 6. C'est en tant

1 *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1885-1886, p. 365, 1891-1892, p. 388, 1892-1893, pp. 584-585, 1893-1894, pp. 225 & 177, *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1893, p. 412.

2 P.Guillen, « Milieux d'affaires et impérialisme colonial », *Relations internationales*, n° 1, mai 1974, pp. 57-69.

3 Groupe qui « s'est montré constamment favorable aux entreprises coloniales, parce que l'établissement de la souveraineté politique dans des régions où étaient implanté un réseau de firmes, de comptoirs, de factoreries, semblait nécessaire à la protection et au développement de tous ces intérêts... » (P.Guillen, *loc. cit.*, p. 60).

4 Cf. A.Thépot, *Les ingénieurs des mines du XIXe siècle. Histoire d'un corps technique d'État*, Eska, 511 p. ; A.Thépot dir., *L'ingénieur dans la société française*, Paris, 1985, 332 p.

5 Chr.Charle, « Le recrutement des hauts fonctionnaires en 1901 », *Annales. Économies. Sociétés. Civilisations*, mars-avril 1980, pp. 380-409, p. 383. À la page suivante, l'auteur souligne d'ailleurs, grâce aux travaux de Jacques Léonard, l'hétérogénéité des médecins.

6 Notice par Guy Lionnet dans *Hommes et Destins, dictionnaire biographique d'Outre-Mer*, n° 2 de la nouvelle série des *Travaux et Mémoires de l'Académie des Sciences d'Outre-Mer*, Paris, 1975-1986, tome II, vol. 1, pp. 308-309. Il avait abandonné l'idée d'entrer dans la Marine à cause de sa mauvaise vue.

qu'ingénieur civil des mines que Jules Garnier (1839-1904) explore la Nouvelle-Calédonie et découvre son nickel. Admis à la Société de Géographie en 1867, membre de la Commission centrale, il avait voyagé aussi en Russie méridionale et en Australie, et écrit de nombreux mémoires scientifiques. Son fils Pascal, explorateur, mourut à 26 ans ¹.

Concluons d'un mot sur la logique de l'entrée en force du négoce : dans sa thèse ², Jacques Marseille a proposé une nouvelle périodisation de l'exploitation économique de l'empire colonial qui revalorise singulièrement la période antérieure à la Première Guerre mondiale. Il a montré qu'avant 1914 l'empire colonial occupe déjà une place de choix dans l'expansion extérieure de la France ; de 1880 à la crise de 1929, si le monde politique et l'opinion populaire restent largement indifférentes à l'impérialisme colonial, le monde des affaires en saisit, lui, vite l'intérêt, et il le manifeste au sein des Sociétés de Géographie. On le voit avec le développement de la géographie « utilitaire » et de la géographie « commerciale », autrefois réclamés par Édouard Charton.

L'entrée en force du *negotium*, qui renforce ainsi le « pouvoir social » — cher à Jean Lhomme ³ est symptomatique d'une évolution de la mentalité collective des Sociétés de Géographie ; les adhésions de présidents de chambres syndicales patronales déjà signalées le montraient un peu, mais il y a davantage. D'assez nombreuses chambres syndicales (patronales) ou compagnies d'assurances sont comptées en tant que telles comme « nouveaux membres » à Paris en 1877-1878, des banques entrent ès qualités, et pour longtemps : Banques d'Algérie, de l'Indochine, en 1902 à Paris toujours, de l'Afrique occidentale en 1906, et elles sont toujours là en 1939. Surtout, la Société de Géographie de Paris innove quant à son attitude vis-à-vis du négoce lui-même, et les émules provinciales ne sont pas différentes. Elle a une très amicale position envers certains, comme le Marseillais Rabaud, déjà cité, qui échange plusieurs lettres avec elles, dans lesquelles il « se met à la disposition de la Société pour les renseignements dont elle aurait besoin sur les points où sont établis des comptoirs de sa maison de commerce : Aden, Zanzibar, Mayotte, Mahé, les

¹ Secrétaire du bureau de la Société de Géographie en 1870-1871 et 1871-1872, vice-président de la Commission centrale en 1894. Voir *La Géographie*, 1er sem. 1904, p. 319. Il avait baptisé « garniérite » le minerai néo-calédonien.

² J.Marseille, *Empire colonial et capitalisme français (années 1880 - années 1950). Histoire d'un divorce*, thèse d'État, Paris I, 1984, édition allégée, Albin Michel, coll. « L'aventure humaine », 1984, 464 p.

³ J.Lhomme, « La notion de pouvoir social », *Revue économique*, juill. 1959, pp. 481-500 & *La grande bourgeoisie au pouvoir (1830-1880). Essai sur l'histoire sociale de la France*, PUF, 1960, VIII+378 p. Je rappelle que la thèse de l'auteur est que si la grande bourgeoisie perd le pouvoir politique, elle maintient son pouvoir économique et voit son emprise diminuer dans le domaine du « pouvoir social », mais avec des nuances.

Seychelles et Madagascar » 1, sert d'intermédiaire entre la Société et « Sa Hautesse le sultan de Zanzibar », admis comme membre « par acclamation », et exprime à l'occasion, dans d'autres lettres, opinions et considérations, par exemple « sur la question de l'exploration de l'Afrique et le rôle que la France doit prendre à ce sujet » 2. Les liens noués sont quelquefois plus amusants : en 1880, « la Compagnie générale des allumettes chimiques remercie la Société d'avoir prêté son concours pour réaliser l'application de cartes géographiques sur l'une des faces des boîtes d'allumettes du type le plus répandu » 3 ! Ces liaisons avec les milieux d'affaires se vérifient bien sûr aussi dans le cas des Sociétés de Géographie provinciales, notamment à Lyon et à Marseille.

À Lille, l'article 2 des statuts promettait de « servir les intérêts industriels, agricoles et commerciaux de la région » et la notice historique publiée en 1894 insista beaucoup sur cet aspect 4. Ces liaisons sont logiquement spécifiques de ma présente période qui commence en 1864, presque avec la conquête partielle de l'Indochine, désirée autant par la Société de Géographie de Paris que par les milieux industriels et commerciaux lyonnais 5, parmi lesquels la Chambre de Commerce (entre autres) aida financièrement, dans la dernière décennie du siècle, la Société de Géographie de Lyon 6 : J.Laffey a réfuté la thèse principale de John F.Cady 7 pour lequel la « racine » principale de l'impérialisme français en Extrême-Orient fut, du début jusqu'à la fin, l'orgueil national, l'orgueil d'une culture, d'une réputation, d'un prestige et d'une influence. Chez les capitalistes concernés, l'entrée dans une Société de Géographie nuance certainement « l'anti-intellectualisme fondamental des gens d'affaires » 8. Naturellement et partout, on est très attentif aux baisses d'influence commerciale observés ici ou là par le monde, préoccupation qui tourne malheureusement tôt à l'article-jérémiade, comme à Lille, encore, en 1910, avec un « recul de notre influence en Perse » 9. À proche distance, Caplain, président de la Société de Géographie d'Avesnes et notaire de la ville, proposa à l'Union

1 On songe au Provençal Joseph Bard des *Mirifiques Aventures de Maître Antifer* de Jules Verne (1ère partie, chapitre 12, 1894) : une autre inspiration qu'il est possible que Jules Verne ait puisée dans les *Bulletins de la Société de Géographie*.

2 *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1875, pp. 107 & 540, 1er sem. 1877, p. 216.

3 *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1880, p. 468.

4 Annexée au *Bulletin de la Société de Géographie* de Lille, 2e sem. 1894, pp. 17-18.

5 J.Laffey, « Les racines de l'impérialisme français en Extrême-Orient à propos des thèses de J.F.Cady », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, avril-juin 1969, pp. 282-299.

6 *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1899, p. 290 & art. de J.Laffey, p. 294, note 1.

7 J.-F.Cady, *The Roots of French Imperialism in Eastern Asia*, Ithaca, New York, 1954, réédition, 1967, XIV+321 p.

8 L.Bergeron, *Les Capitalistes en France (1780-1914)*, coll. « archives », 1978, 233 p., p. 76.

9 Article du *Bulletin de la Société de Géographie* de Lille, 2e sem. 1910, pp. 283 & suiv.

géographique du Nord de la France en décembre 1896 de centraliser les renseignements commerciaux sur le monde et d'autre part il ajouta :

« Ne pourrait-on pas, pour faciliter l'extension de notre commerce français, avoir des mandataires dans les villes étrangères, et proposer aux pouvoirs publics d'accorder une dispense de service militaire à des jeunes gens dont le nombre ne pourrait être inférieur à 5 %, à la condition que ces jeunes gens vivraient à l'étranger et dans les localités qui leur seraient désignées ? » 1

En conséquence, la Commission centrale de l'Union adopta le 26 juin 1898 deux vœux : faire des publications dans le *Bulletin de l'Union géographique du Nord de la France*, nommer des consuls suppléants, dispensés du service militaire contre un service de dix ans dans les consulats 2.

Ces liens nouveaux furent concrétisés par la création de la Société de Géographie commerciale de Paris, à la prime initiative des milieux commerçants : les chambres syndicales parisiennes d'activités d'exploration créèrent une « commission mixte de géographie », qui sollicita en 1873 l'aide de la Société de Géographie de Paris 3, une commission paritaire de 32 membres se mit immédiatement sur pied, sous la présidence de Meurand, directeur des Consulats et des Affaires commerciales au ministère des Affaires étrangères, et avec l'appellation de « Commission de Géographie commerciale » 4. Trois documents imprimés 5 renseignent bien sur la vie de cette Commission, présidée par Meurand, avec comme vice-présidents Émile Levasseur (vice-président de la Commission centrale de la Société de Géographie) et Havard (président de la « Commission géographique mixte » des chambres syndicales), et comme secrétaire général Charles Hertz, ami de Maunoir 6, secondé par un secrétaire représentant la Société de Géographie, Paul Mirabaud, et un autre les chambres syndicales, Léon Héliard. La Commission patronna la création du « journal géographique et commercial » *L'Explorateur*, dirigé par Adolphe Puissant, exploité par une société anonyme, dont le capital était formé de 500 actions de 400 francs chacune 7. Très vite cette association des « travaux scientifiques » et du

1 *Bulletin de l'Union géographique du Nord de la France*, 1897, pp. 68-69.

2 *Bulletin de l'Union géographique du Nord de la France*, 1898, p. 144.

3 « dans l'intérêt commun du commerce et de la science », lettre lue à la séance du 7 novembre 1873 (*Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1873, pp. 657-658). Voir aussi les admissions signalées précédemment. L'absence d'archives à la Société de Géographie commerciale est fort regrettable.

4 1ère séance le 26 novembre 1873, avec deux fois 16 membres (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1874, p. 103).

5 Ils sont reliés dans la collection K8 du *Bulletin de la Société de Géographie commerciale* de la bibliothèque de la Société de Géographie de Paris. Mais on aimerait des archives.

6 Voir plus haut. Sa mort, le 3 décembre 1879, laissa sa famille dans « le plus pressant besoin » : Maunoir et Gauthiot lancèrent le 14 une circulaire aux Sociétés de Géographie pour lui venir en aide (archives de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux, dossier 37, correspondance reçue en 1879).

7 Les premiers actionnaires furent Pedro II, de La Roncière Le Noury, la Société de Géographie de Lyon, les membres du bureau de la Commission de géographie commerciale eux-mêmes et des membres de la Commission centrale de la Société de Géographie.

souci d' » accroissement de la richesse publique »¹ qu'était la commission se concrétisa — sécession pleine de douceur décidée le 22 mai 1876 (2) — hors de la Société aux médailles d'or dans une Société de Géographie commerciale. La Commission centrale réunie en « séance administrative » le 16 juin 1876 transforma la commission de géographie commerciale en « société autonome », avec comme organe *L'Explorateur* 3, éphémère publication remplacée par un *Bulletin de la Société de Géographie commerciale*. Les buts 4 étaient de « concourir au développement des entreprises commerciales de la France sur tous les points du globe », de propager la géographie commerciale, de favoriser les voyages « qui peuvent ouvrir de nouveaux débouchés », d'étudier les voies de communication, les richesses naturelles et les procédés de fabrication et de s'intéresser à la colonisation et à l'émigration. La cotisation annuelle était de 12 francs seulement, le tiers de celle de la Société de Géographie de Paris. Le bureau vit très rapidement (1878) le remplacement de Charles Hertz, absorbé par sa publication personnelle *L'Exploration*, par Charles Gauthiot (1832-1905), qui devait rester trente ans secrétaire général de la Société 5 et l'obtention de la reconnaissance d'utilité publique en 1884. Mais au fond, et au moins jusqu'à la Grande Guerre, le contenu du *Bulletin* de cette Société fut en réalité à peine plus « commercial » que certaines publications de Sociétés de Géographie provinciales qui n'intitulaient pas « commerciale » leur géographie. Certes, le *Bulletin de la Société de Géographie commerciale* publiait des petites annonces de jeunes gens cherchant un emploi, certes la réforme des sections de la Société de Géographie commerciale en 1901 en réduisit le nombre de 10 à 3, dont une de « géographie économique générale », soit un tiers de l'activité globale, mais il s'agit plus fondamentalement d'une participation à un effort très vaste 6.

C'était généraliser dans la capitale l'exemple d'une Société de Géographie commerciale fondée à Bordeaux en 1874, et plus largement, par ses sections, dans le Sud-Ouest de la France, « fruit des efforts conjugués d'un jeune professeur de lycée, Pierre Foncin et d'un groupe de négociants éclairés, dont Marc

1 Selon l'expression du président de La Roncière Le Noury à l'assemblée générale du 20 décembre 1873 (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1874, p. 200).

2 *Bulletin de la Société de Géographie commerciale*, 1879, p. 1 des statuts.

3 *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1876, p. 98. Le premier volume de *L'Explorateur* confirme tout ce qui précède. *L'Exploration* prit en 1877 la suite de *L'Explorateur*, mais sans être une publication de la Société de Géographie commerciale.

4 *Bulletin de la Société de Géographie commerciale*, 1879, article 1 des statuts, page 1.

5 Le premier bureau vit aussi le remplacement de Havard par Richard Cortambert et l'apparition de deux nouveaux secrétaires ; deux nouveaux vice-présidents furent adjoints en 1878. Sur Gauthiot, revoir *supra*.

6 Le président Meurand évoque, au banquet commémoratif du 20e anniversaire de la fondation de la Société de Géographie commerciale, la « place considérable que les commerçants, notamment les négociants commissionnaires et exportateurs, occupent dans l'ensemble de l'œuvre à laquelle la Chambre de Commerce de Paris les unit par un lien commun » (*Bulletin de la Société de Géographie commerciale*, 1892-1893, p. 743).

Maurel » 1. Les buts, tels que les exprima lors de la toute première réunion, le 21 novembre 1874, le président Marc Maurel (1826-1911) 2 étaient les suivants :

« [...] le but de la Société doit être :

1°) de connaître la topographie de chaque pays avec ses productions minéralogiques, agricoles et industrielles ;

2°) de s'efforcer de tirer parti, au profit de la région dont Bordeaux est le centre, des richesses produites par chaque pays, en facilitant aux jeunes gens qui s'adresseront à la société les moyens de se rendre et de s'installer dans les pays de leur choix ;

3°) de tenir à la disposition du public, au siège de la société, un registre sur lequel seront inscrits les jeunes gens qui demanderont un emploi pour l'étranger ;

4°) de constituer par ce moyen des correspondants dévoués auxquels on demandera dans l'intérêt de la société qui leur vient en aide, des renseignements périodiques et des spécimens des produits de la région habitée par eux, pour être placés dans le musée géographique, ethnographique et commercial que la société se propose de fonder à Bordeaux. »

Un peu plus loin il est précisé que

« chaque produit devra être accompagné d'une notice succincte, en grosses lettres, indiquant son origine, la quantité produite en une année et le prix moyen à la même époque. »

Deux pages après il est prévu que tout capitaine de navire « qui aura fait une communication ou fourni un renseignement utile sera de droit membre de la société et affranchi de toute cotisation », la Société de Géographie Commerciale de Bordeaux, revenant sur ces questions à de nombreuses reprises.

La Société de Géographie Commerciale de Paris essaima par la suite des « sections » à Saint-Étienne, Angers, Clermont-Ferrand, Évreux, Brive, Tunis, Hanoi et Constantine. Il s'agit fondamentalement d'un effort très général : faire connaître aux commerçants et aux candidats au commerce les richesses des régions et pays d'outre-mer, une conception qu'on trouve dans nombre de Sociétés. Une nouvelle fois, d'autres pays européens suivirent : en Allemagne une Société de Géographie commerciale naquit en 1878, en Italie — où la Société de Géographie, fondée à Florence en 1867 par Cesare Correnti (1815-1888), s'intéressa à la colonisation à partir de 1876 (3) — c'est en dehors d'elle que se créa en 1879, à Milan, une Société d'Exploration commerciale en Afrique, dont la publication fut *L'Esploratore, giornale di viaggi e di geografica commerciale* 4 ; elle fut soutenue par des sociétés industrielles et

1 Voir en **annexe AA** quelques compléments sur la Société de Géographie commerciale de Bordeaux, notamment sur sa fondation.

2 Archives de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux, dossier 7, procès-verbaux du bureau 1874-1877, pp. 3 & 7, souligné dans le texte.

3 Elle avait été transférée à Rome trois ans plus tôt. Cadre global : P. Milza, *Français et Italiens à la fin du XIXe siècle. Aux origines du rapprochement franco-italien de 1900-1902*, École française de Rome, 1981, 2 vol., 1 114 p.

4 Fondé un peu plus tôt, en 1877, par Manfredo Camperio (1861-1899).

commerciale 1. Partout les Sociétés commerciales sont des associations « mi-scientifiques, mi-utilitaires », comme l'on dit souvent, en différentes langues. En France les milieux d'affaires, sans vraiment délaisser les Sociétés « classiques », les complètent donc, une fois satisfaits leurs besoins de renseignements sur l'outre-mer, ou parce qu'elles leur apparaissent comme insuffisantes dans ce domaine, en provoquant la création de Sociétés spécialisées, comme ils susciteront quelques années plus tard la création de groupes de pression du « parti colonial »².

À court et moyen terme, la géographie utilitaire développe un nouveau type de voyage, moins intellectuel et plus intéressé, auquel les Sociétés de Géographie commerciale se préparèrent 3. L'expression de « géographie commerciale », banalisée, est fort utilisée : en 1888, la Société parisienne, nouvellement créée, offre un prix de 2 000 francs en faveur d'un *Manuel pratique élémentaire de géographie commerciale à l'usage surtout des enfants qui se destinent au commerce et à l'industrie*. À très long terme, le développement de la géographie « commerciale », dite aussi « utilitaire », explique la transformation, en 1930, du *Bulletin de la Société de Géographie commerciale* en une *Revue économique française, publiée par la Société de Géographie commerciale de Paris*, qui se veut revue de synthèse économique 4.

Enfin, englobé dans cette Géographie commerciale, perdue un certain « saint-simonisme », très proche de Jules Verne : encore en 1912, dans la « chronique géographique » du *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon* du second semestre, huit « notes » sur vingt-cinq sont consacrées aux chemins de fer, canaux et ports. Le

1 Cf. J.-L. Miège, *L'impérialisme colonial italien de 1870 à nos jours*, SEDES, 1968, 419 p., pp. 28-31.

² Un livre qui mérite plus de notoriété qu'il n'en a en France : Marc Lagana, *Le parti colonial français. Éléments d'histoire*, PU Québec, 1990, 188 p.

3 Cf. les conseils développés par le docteur Harmand dans « Le Voyage dans la presqu'île indo-chinoise » (*Bulletin de la Société de Géographie commerciale*, 1879, pp. 83-92). Il recommande la pacotille pour le troc, signale une monnaie de cuivre, « qu'il y aurait bénéfice à contrefaire ! » ... Jules Harmand (1845-1921) était alors médecin de la Marine et explorateur (1875-1880) de l'Indochine. Il devint plus tard consul à Bangkok, puis ambassadeur, et il eut une carrière de notable aux Sociétés de Géographie de Paris : vice-président du bureau et de la Commission centrale pour l'aînée et vice-président puis président de la Commerciale. Voir G. Salkin, *Le triple destin de Jules Harmand, médecin, explorateur, diplomate*, Economica, 1992, 129 p., son médiocre démarquage dans la notice bio-bibliographique de Julie d'Andurain, *Colonialisme ou impérialisme ? Le parti colonial en pensée et en action*, Léchelle, Zellige, 2017, 448 p., pp. 23-33, et N. Broc, *Dictionnaire illustré des explorateurs français du XIXe siècle*, CTHS, 1988-1999, 4 vol.

4 « Dans la multiplicité des revues économiques, il nous a semblé qu'il en manquait une, précisément celle qui ferait la *synthèse* de ces revues savantes, techniques, analytiques, éparpillées. Chaque industrie, chaque commerce, chaque manifestation coloniale a son organe. Nous n'en remplacerons aucun. Mais nous voudrions glaner dans cette activité multiple ce qui intéresse le public cultivé, curieux, passionné des efforts généraux, qui n'a pas le temps de se perdre dans les détails. Nous tenterons de tirer la *substantifique moelle (sic)* des bulletins, journaux, revues économiques de France et de l'étranger. » (présentation du premier numéro, souligné dans le texte). Sur toute cette création, voir les collections des publications et... regretter une nouvelle fois l'absence d'archives de la Société de Géographie commerciale. Heureusement, on a celles de la Société de Géographie de Paris.

chemin de fer « central asiatique » cher à Ferdinand de Lesseps **1**, le tunnel sous la Manche présenté par le même **2**, le chemin de fer transsaharien et le pont sur le Pas de Calais auxquels on s'intéresse beaucoup dans les années 1889-1891 (**3**), le tunnel du Simplon **4**, et d'autres projets donnent matière à de fréquents et copieux articles, comptes rendus et notes : il y a ainsi dix entrées « chemins[s] de fer de... » dans la table des matières du *Bulletin lyonnais* de 1889. L'isthme de Panama est naturellement et perpétuellement mis à l'honneur par les grands comme par les humbles de la Géographie savante, par les Sociétés provinciales comme par les Sociétés de Paris : de Lesseps préside une commission d'étude constituée en 1876 par la Société de Géographie, qui est avec sa sœur cadette et commerciale à l'origine de la réunion internationale du 15 mai 1879 (**5**), mais l'année suivante, par lettre lue à la séance du 7 février, le percepteur de Saint-Satur (département du Cher, 2 000 habitants), Gustave de Fontbonne, « combat différentes objections faites à son projet de percement du Darien par le Chacunaqua, pour lequel il sollicite la bienveillance de la Société » ! **6** Ce n'est plus le combat du *plus lourd que l'air* contre le *plus léger*, mais celui du canal contre le rail **7**, rivalité que l'ingénieur est chargé de trancher ou de préciser **8**.

La Société de Géographie commerciale de Saint-Nazaire est une des Sociétés de Géographie qui s'intéressent le plus au canal de Panama, et elle se passionne d'ailleurs pour le « canal des deux mers » **9**. De nombreux articles sont publiés dans toute la France, et les titres sont significatifs, par exemple (c'est moi qui souligne) : « le canal de Panama *au point de vue commercial* » **10**. La Société de Rochefort a douté la première, dès sa création, des chances du canal **11**. Trace se

1 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1873, pp. 669-670, 2e sem. 1874, pp. 102-103.

2 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1875, p. 428.

3 Archives de la Société de Géographie, aux Cartes et Plans, série « par formats », Ms in-folio 12 (n° 1079 à 1095). Charles Tailliar (L'Algérie dans la littérature française. Essai de bibliographie, Thèse, Champion, 1928, IV+662 p.) avait noté à juste titre (p. 250) qu'« il y a une véritable foi transsaharienne ». Article très complet : B. Carrière, « Le transsaharien », *Acta Geografica*, n° 74, pp. 23-39.

4 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1877, pp. 72-75.

5 *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1879, pp. 98 & 108.

6 En fin de séance du 2 août 1872, Paul Lévy « expose quelques-unes de ses observations dans le Nicaragua, met sous les yeux de la Société la carte manuscrite qu'il a faite dans ce pays, et discute les divers projets d'un canal interocéanique dans cette partie de l'Amérique » (publié dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1873, pp. 132 & suiv.). Paul Lévy a été évoqué plus haut. Cf. Gustave de Fontbonne, *Projet d'un canal interocéanique à niveau dans le Darien, avec cartes, plans et devis à l'appui*, Sancerre, Aupetit, 1875, 30 p. (sic).

7 Cf. *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1874, p. 551.

8 Cf. Lucien de Puydt à la séance du 3 juin 1874 : « Projet de canal interocéanique à travers l'isthme de Darien » (*Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1874, pp. 200-210), par exemple. Édité en *La Vérité sur le canal interocéanique de Panama*, Paris, Schiller, 1879, 52 p. (sic).

9 *Bulletin de la Société de Géographie commerciale de Saint-Nazaire*, 1888, pp. 39 & suiv. et 1889, pp. 35 & suiv.

10 *Bulletin de l'Union géographique du Nord de la France*, 1904, pp. 177 & suiv.

11 Voir *Bulletin de la Société de Géographie de Rochefort*, 1879-1880, pp. 156-158.

trouve, au total, ici et là, des avatars et des difficultés du percement du canal : la première mention sérieuse est faite à Lyon lors d'une conférence, très controversée, de l'ingénieur Simonin ¹, le 15 novembre 1885. La deuxième est faite deux ans plus tard à Paris par de Lesseps lui-même, à la séance du 6 janvier 1888 (2) ; la Société de Géographie de Lyon accueille en 1888 une conférence, cette fois des De Lesseps père et fils, sur Panama, en les soutenant totalement, et Ferdinand ose annoncer que le canal sera ouvert le 1er juillet 1890 (3) ; toutefois, alors qu'elle devait publier, comme d'habitude, la conférence dans son *Bulletin*, la Société de Géographie lyonnaise ne le fera jamais ⁴ ! Le pionnier en avait peut-être un trop « fait » au sein des Sociétés de Géographie et sans doute sentait-il trop — non le soufre — mais l'argent. Toujours est-il que, « sur la demande de Mr Thiébaud de faire une conférence sur les Français à Panama, le Bureau [de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux] en 1894, après délibération, autorisa cette conférence sous la condition expresse que le Conférencier s'abstiendra de toute question politique et financière sur Panama » ⁵. Celle de Paris, avec prudence et froide tranquillité, ne mentionnera jamais le nom de De Lesseps lors des nouvelles relatant l'ouverture du canal de Panama ⁶. Il n'était pas Élisée Reclus ⁷, qui, lui, sentait le soufre ! Rappelons que la notice nécrologique publiée par Marseille ⁸ réussit même l'exploit de n'imprimer le nom de Panama que deux fois, dont l'une pour le titre de la conférence faite en 1888 !

Ce saint-simonisme très « vernien » est, en fait, « plus-que-vernien », car largement mythique et utopique. Jules Verne n'ayant jamais parlé de Transsaharien ni de tunnel sous la Manche, les Sociétés de Géographie participent en réalité à d'autres euphories contemporaines : le très sérieux Paul Leroy-Beaulieu (1843-1916) n'écrivait-il pas, encore en 1904, que le Sahara « nourrirait une dizaine, sinon même

¹ Il était ingénieur civil des mines. *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1886-1887, pp. 3-28 & 382-383.

² *Comptes rendus des séances...*, 1888, pp. 24-25.

³ On le sait, il continua longtemps à faire de telles annonces optimistes, ici et là.

⁴ *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1886-1887, pp. 583-585.

⁵ Réunion du 31 mai 1894 du bureau, archives de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux, registre 10 (procès-verbaux 1886-1898) ; les projets et les discussions au sujet du canal de Panama sont très nombreux dans ces archives (dossiers de correspondance reçue notamment).

⁶ *La Géographie*, 2e sem. 1913, p. 415, 2e sem. 1914, *passim* & 1915, p. 214.

⁷ De Lesseps, de toutes façons, ne faisait pas l'unanimité au temps de sa présidence : pour l'élection de 1884, on peut constater qu'il n'a obtenu qu'un nombre de voix relativement faible (*Comptes rendus des séances...*, 1884, pp. 273-274). Ces questions « saint-simoniennes » reviennent très souvent à la Société de Géographie de Paris et, en province comme — et c'est logique — lors des Congrès nationaux de géographie, mais beaucoup moins que les autres thèmes « serpents de mer » dont débattent volontiers ceux-ci, « choix d'un nouveau méridien-origine, orthographe et prononciation des noms géographiques, *décimalisation* de la mesure du temps et de la division du cercle » (remarqué par Numa Broc, « Le rôle de la Société de Géographie de Bordeaux (1874) dans les premiers Congrès nationaux de géographie (1878-1896) », *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, 1978, tome 49, pp. 150-155, pp. 153-154).

⁸ *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1895, pp. 92-94.

deux dizaines de millions d'hommes » 1 ? Le chemin de fer transsaharien est partout plusieurs fois évoqué, mais parfois on doit dans les Sociétés de Géographie le défendre contre le scepticisme, et le lieutenant-colonel Paul-Xavier Flatters (1832-1881) commence ainsi sa conférence du 7 juillet 1880, à la Société d'Amiens : « l'idée d'un chemin de fer transsaharien reliant l'Algérie au Soudan et au Sénégal peut sans doute paraître excentrique au premier abord ; et beaucoup de personnes ne sont pas éloignées de la croire sortie de quelque cerveau mal équilibré » 2. Il n'y a pas de déterminisme de localisation, et l'éloignement d'une Société de Géographie n'est pas, pour le présent propos, une gêne : la Société lilloise s'intéresse, ainsi, à un projet de tunnel sous le détroit de... Gibraltar 3. Cet aspect ultra-saint-simonien, « ultra-vernien », n'était d'ailleurs pas inéluctable, mais évitable et donc délibérément choisi par les Sociétés de Géographie 4.

Choisi dans le cadre, désormais institutionnalisé, d'une Société (parisienne) de Géographie commerciale — mais, je le répète, l'adjectif n'est pas ici la marque d'une exclusivité —, ce qui pose le problème des rapports entre Paris et la province : y a-t-il spécificité parisienne, cette préoccupation utilitaire est-elle absente en province ?

En province, les soucis commerciaux sont sensibles dans les articles et les comptes rendus de la Société de Lyon et surtout dans ceux des Sociétés de Bordeaux et de Marseille 5, avec des phrases de ce genre :

1 P.Leroy-Beaulieu, *Le Sahara, le Soudan et les chemins de fer transsahariens*, Paris, Guillaumin, 1904, 493 p., préface. Remarquons le pluriel ! Noté par H.Brunschwig, *Le partage de l'Afrique noire*, Flammarion, coll. « Questions d'histoire », 1971, 186 p., p. 30. Sur le mythe du Transsaharien, voir aussi la quadrilogie de G.Chappelet, publiée en reprographie à Nîmes à compte d'auteur, *Le Méditerranée-Niger. C'était le transsaharien*, 2004, disponible à la BnF et M.Roux, *Le désert de sable. Le Sahara dans l'imaginaire des Français (1900-1994)*, L'Harmattan, 1996, 204 p. ; B.Carrière, « Le transsaharien », *Acta Geografica*, n° 74, pp. 23-39.

2 *Bulletin de l'Union géographique du Nord de la France*, 1880, p. 7. Sur le mythe transsaharien : D. & P. Bejui, *Exploits et fantasmes transsahariens. 80 ans de traversées sahariennes abouties ou... rêvées, en auto, en camion, en train ou en avion*, La Régordane, 1994, 176 p. Sur les réalités : B.Carrière, « Le transsaharien », *Acta Geografica*, n° 74, pp. 23-39.

3 *Bulletin de la Société de Géographie de Lille*, 2e sem. 1898, p. 218.

4 En effet, dans leur ouvrage paru en 1902, *Les colonies françaises. Un siècle d'expansion coloniale*, écrit à l'occasion de l'Exposition de 1900 (Paris, 1902, 1 072 p.), Marcel Dubois (voir **annexe AF**) et A.Terrier sont très critiques à l'égard de cette « victoire de l'humanité sur les isthmes » et les détroits (pp. 659-660 : « Il fut déjà beaucoup trop parlé de la victoire de l'humanité sur les isthmes et quelquefois par des ingénieurs ou des publicistes qui recommandaient en même temps de rétablir certains autres isthmes en jetant des ponts gigantesques sur le Pas-de-Calais ; le danger est le même de parler *in abstracto* de la victoire remportée sur les déserts : il est des déserts, comme des isthmes, comme des détroits, qu'il importe de franchir et de vaincre, d'autres qu'il faut savoir laisser à leur condition naturelle »). Les deux auteurs sont très sceptiques quant aux chances du Transsaharien comme à celles de la jonction Algérie-AOF-AEF par la « marche au Tchad » (pp. 490 & 660).

5 La Société de Géographie de Lille s'intéresse aux mines. Par exemple, une excursion a lieu le 16 octobre 1884 aux mines d'Anzin (*Bulletin de la Société de Géographie de Lille*, 1885, pp. 126-150).

« Notre jeune et très vivante Société, qui en peu d'années a conquis une si large place au soleil de la géographie, ne veut pas se cantonner uniquement dans le domaine africain, quoique toujours nouveau, et ne s'est pas interdit quelques excursions, même un peu prolongées, dans le Nouveau Monde. Par sa situation exceptionnelle, et pour ainsi dire providentielle, Marseille peut étendre à la fois son action sur les pays du couchant comme sur ceux du levant ; et ses ports, où se pressent des navires de tous les pavillons, où se rencontrent des navigateurs venus de tous les points du globe, voient débarquer toutes sortes de produits, dont la seule présence contribue à faire naître et à développer le goût des connaissances géographiques. » 1

Comment sont justifiés ces liens ? Comme le dit le président marseillais, Jules-Charles Roux, à l'assemblée générale de 1887 :

« Nous ne faisons pas seulement de la géographie purement scientifique ; les questions économiques ont aussi leur place dans nos discussions et nos commerçants trouveraient leur intérêt à nous apporter dans nos réunions le fruit de leur expérience et de leurs études. » 2

Les liens s'expliquent, bien sûr, par la localisation géographique et le recrutement social, mais aussi par le fonctionnement même des séances :

« Dans ces séances, sans appareil, on traite bien des questions qui touchent l'avenir de notre place, et, sans empiéter sur les attributions des corps élus, de la Chambre de commerce, de la Société pour la défense, plus d'une fois nous avons eu l'occasion d'émettre des vœux intéressant notre trafic local et nos relations extérieures. C'est ainsi que nous avons contribué à la création de la ligne de paquebots réguliers qui dessert la côte occidentale de l'Afrique et qui a un de ses points d'attache à Marseille, et que, dernièrement, nous provoquons la création dans la région du Caucase de postes consulaires français qui faciliteront l'extension de notre commerce dans ces contrées asiatiques que les Russes sont en train de transformer. » 3

Ces liens s'expliquent enfin par les importantes relations personnelles qui se sont nouées et dont on a de multiples exemples, portuaires notamment 4. Pour une Société comme celle de Marseille, le résultat est tel qu'une très grande attention est affectée au port et à l'évolution du trafic de celui-ci, dans un *Bulletin* qui en outre

1 J. Delmas dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1883, pp. 23-24. Trois pages plus loin, une note de deux pages par J. Mathieu sur « le commerce de Marseille avec Constantinople » est ainsi conclue sur l'« intérêt que nous avons à conserver notre influence dans un pays avec lequel nous entretenons des relations commerciales qui, à l'importation et à l'exportation réunies, représentent une valeur annuelle de 240 millions de francs ».

2 *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1888, p. 104.

3 *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1890, p. 104.

4 Rôle des nombreux négociants grecs de Marseille, entre autres. Exemple lyonnais et ponctuel : une notice quasi-publicitaire est publiée par le *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille* de 1893-1894, pp. 57-67, en faveur d'une Société d'études et d'exploitation du Congo français ; or, Jules Cambefort, le président de la Société de Géographie de Lyon, est l'un des premiers souscripteurs. Ce banquier, administrateur de la Compagnie P.L.M. et de celle des Messageries maritimes, est le deuxième président de la Société de Géographie de Lyon (1891-1896), en remplacement de Louis Desgrand, le président-fondateur, et après avoir été un court moment vice-président. Sur la famille — protestante — des Cambefort, voir B. Angleraud & C. Pellissier, *Les dynasties lyonnaises. Des Morin-Pons aux Mérieux, du XIXe siècle à nos jours*, Perrin, 2003, 830 p., pp. 397-399 & *passim*.

publie des articles sur les relations marseillaises avec les colonies françaises **1**, sur l'aspect économique de la colonisation **2**, et des articles historiques sur le commerce de Marseille **3**. Ce *Bulletin* porte aussi une grande attention au Saint-Gothard, à cause de la concurrence de Gênes, ou encore à la « liberté commerciale » **4**. L'intérêt des Sociétés provinciales est plus directement matériel que l'intérêt parisien pour le négoce **5**, moins intellectuel si l'on veut, mais pas plus étroit géographiquement : Marseille s'intéresse ainsi également à la Chine, regrettant que « la France n'occupe pas, dans le commerce d'ensemble de la Chine, la place à laquelle elle a droit et qu'elle pourrait y prendre. » **6** La différence d'appellation (Société de Géographie commerciale ou non) n'a, en l'occurrence, guère d'importance, car la dénomination est souvent assez fortuite et surtout le contenu de faible différence entre les Sociétés de Géographie et celles qui se parent de l'adjectif « commerciale ». Certaines Sociétés de province déclarent refuser de prendre l'épithète « commerciale », pour ne pas « limiter [leur] programme ». Ainsi fait lors de sa création, un an après la Société de Géographie commerciale de Paris, la Société de Géographie de Marseille, la notion de géographie commerciale semblant de surcroît floue au président, Alfred Rabaud, dont la suite du discours fait pourtant constamment référence au commerce **7** ! Or, il s'agit d'une Société dont l'histoire ultérieure fut largement impliquée dans la géographie commerciale, au point que cet aspect était très connu à l'extérieur : au banquet du 25^e anniversaire, le 27 mai 1902, Gabriel Hanotaux, ancien ministre des Affaires étrangères, est invité à faire un discours, et le thème qu'il choisit est « Marseille et les grands chemins du commerce dans le monde » **8**. Enfin, dans le grand port méridional, la rivalité traditionnelle avec Gênes débouche pendant la

1 Dans le même numéro (*Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1899, pp. 7-30 & 177-193), on trouve le texte d'un mémoire présenté par Paul Masson, chargé de cours à l'Université, lors du Congrès national de géographie de Marseille, le 23 septembre 1898 (« Marseille port colonial. Étude sur les relations maritimes et commerciales de Marseille avec les colonies françaises ») et un article de statistique par le même Masson sur « le commerce de Marseille avec les colonies françaises ».

2 Exemple : l'impression de la conférence d'A.Jully, « Madagascar au point de vue économique », dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1900, pp. 134-163.

3 Exemple : « Le commerce de Marseille avec le Levant pendant les Croisades », par J.Marchand (*sic*) dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1890.

4 Exemple : l'impression de la conférence faite devant le congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences le 21 septembre 1891 par Jules-Charles Roux lui-même, « Le port de Marseille et la liberté commerciale » (*Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1892, pp. 5-30).

5 L'Association cotonnière coloniale fonda en 1905 une Société nationale d'études et d'entreprises, pour développer la culture du coton dans les colonies : elle lança une souscription nationale et sollicita la Société de Géographie de Paris, par lettre du 3 novembre 1905. La destinataire versa... 100 F le 11 novembre... (colis n° 13 des archives, notice n° 2424).

6 Conférence de Brenier et Grosjean, publiée dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1898, p. 27.

7 Séance d'inauguration du 6 mars 1877, *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1877, p. 39.

8 *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1902, pp. 132-142.

Grande Guerre sur les perspectives offertes par l'alliance italienne : c'est « l'action possible du pavillon français à Gênes » 1.

La Société de Géographie de Lyon est elle aussi très attentive au *negotium*, faisant très bien le lien avec la colonisation 2, d'où la satisfaction qu'elle éprouve à permettre la conférence de Joseph Chailley-Bert (1854-1928), le 20 novembre 1895, intitulée « Comment on fonde une colonie » 3, et à publier le grand article d'A.Crescent sur Madagascar 4. Une des justifications de la création de la Société 5 n'avait-elle pas d'ailleurs été l'importance commerciale de « Lyon, qui était de fait la capitale de la France méridionale [...], Lyon qui touchait par son commerce aux points les plus importants du globe » 6 ?

1 Titre de l'article de Maurice Rondet-Saint (1863-1937, N.Broc, *Dictionnaire illustré des explorateurs français du XIXe siècle*, CTHS, 1988-1999, 4 vol.) dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1915, pp. 33-39. « Ainsi commettrions-nous une faute lourde et à peu près irréparable par la suite en ne reprenant pas dès aujourd'hui dans la Péninsule la place, faite toute de relations cordiales, d'affinités communes, de réciprocité d'avantages, et dont l'envahissante politique allemande, puis, il faut bien le dire aussi, notre insuffisante combativité, nous avaient peu à peu laissé perdre dans ce pays une part importante. » Rappel : P.Milza, *Français et Italiens à la fin du XIXe siècle. Aux origines du rapprochement franco-italien de 1900-1902*, École française de Rome, 1981, 2 vol., 1 114 p.

2 Exemple d'article très caractéristique (et original, également) : « Le commerce et l'industrie à Madagascar », dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1892-1893, pp. 190-206 : « il faut regretter que ce beau pays soit laissé sous le gouvernement stérile des Hovas, qui n'ont d'autre ambition que d'empêcher par tous les moyens en leur pouvoir l'extension du commerce dans cette grande île ». Et plus loin : « Tant que les Hovas seront les maîtres absolus à Madagascar, le développement de cette île si fertile sera tout à fait entravé [...]. Il est à espérer qu'un jour ou l'autre, tôt ou tard, la France montrera aux misérables Hovas qu'elle n'a pas peur ni de leurs fusils de camelote, ni de leurs grimaces, qu'elle ne peut être davantage abusée et trompée et qu'elle entend exercer sur Madagascar un protectorat effectif et pas seulement nominal. Ce jour-là, elle aura facilement raison, par une action énergique, de la résistance des Hovas et elle ouvrira la grande île africaine au commerce européen, à la civilisation. »

3 *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1895-1896, pp. 45-47. Sur l'auteur : N.Broc, *Dictionnaire illustré des explorateurs français du XIXe siècle*, CTHS, 1988-1999, tome 2, p. 79, notice bio-bibliographique dans Julie d'Andurain, *Colonialisme ou impérialisme ? Le parti colonial en pensée et en action*, Léchelle, Zellige, 2017, 448 p., pp. 71-93.

4 « Madagascar. Le Pays. Son importance politique et économique. Les droits de la France », *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1895-1896, pp. 153-202.

5 *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1875, p. 15.

6 La réunion préparatoire de la fondation se tint dans la salle de l'Union syndicale des marchands de soie (*Ibid.*, p. 16) ; de nombreuses chambres de commerce figurèrent parmi les membres fondateurs (*Ibid.*, p. 27). Quand la Société déplora de n'avoir pas plus de membres, elle écrivit, par exemple : « Le nombre des sociétaires reste stationnaire à 350, il devrait être de 500, eu égard au chiffre de la population dont nous servons les *intérêts économiques* » (souligné par moi, *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1879-1880, p. 603). Conséquence « administrative » des liens entre Lyon et l'Extrême-Orient : la Société reçoit souvent les hauts fonctionnaires en partance pour l'Indochine (par exemple en 1891 Jean de Lanessan, nommé Gouverneur général), car « il est bon qu'un Gouverneur général de colonie française prenne contact avec les représentants autorisés du commerce et de l'industrie et qu'il ne se borne pas à recevoir la consigne d'un ministre » (*Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1891-1892, p. 77). Jean-Marie de Lanessan (1843-1919) fut gouverneur général de l'Indochine de 1891 à 1894 et il sera ministre de la Marine de 1899 à 1902 (notice dans J.-M.Mayeur & A.Schweitz, *Les parlementaires de la Seine sous la Troisième République*, Publications de la Sorbonne, 2001, tome II, 639 p., pp. 343-345 et notice bio-bibliographique dans Julie d'Andurain, *Colonialisme ou impérialisme ? Le parti colonial en pensée et en action*, Léchelle, Zellige, 2017, 448 p., pp. 51-69).

Le *negotium* joue un rôle considérable à Bordeaux, où la Société de Géographie commerciale « groupe, dans une pensée commune, deux classes trop souvent étrangères l'une à l'autre : les hommes d'affaires et les hommes d'étude »¹. Elle rédige d'emblée un *Questionnaire général adressé par la Société de Géographie commerciale de Bordeaux à MM. les capitaines de Navire*², auquel s'ajoutera (pour tous) un *Questionnaire relatif à la Marine marchande*, en 24 questions³. Enfin, on a un cas, unique, de transformation d'une Société de Géographie commerciale en Société de Géographie dépourvue d'épithète avec Saint-Nazaire en 1899, qui se défend ainsi :

« Le but principal auquel tend la Société est assurément de collaborer au mouvement commercial de la ville de Saint-Nazaire et d'y aider par tous les moyens dont elle dispose. Mais le Comité a pensé qu'elle ne saurait se désintéresser des études concernant la géographie historique, la géologie, etc. et même l'histoire maritime. »⁴

Je le répète, les intérêts sont en fait les mêmes, seuls divergent de ton les vœux et les buts pieusement proclamés. Les Sociétés de Géographie, commerciale ou non, opèrent une remarquable réconciliation de l'*otium* et du *negotium*. De cette réconciliation, certains personnages sont très représentatifs : tel est le cas, tout au moins d'après le discours d'enterrement, involontairement savoureux, du vice-président Pierre Villard, de Sylvestre Casati-Brochier, président de la Société de Géographie de Lyon, mort en 1911 :

« Il n'était pas voyageur, mais il n'est pas nécessaire aujourd'hui d'avoir parcouru le monde pour le connaître. Du fond de son fauteuil, notre ami avait visité beaucoup de pays [... Il] accepta la présidence, qu'il n'avait pas sollicitée, pour être utile, pour rendre service, suivant la meilleure tradition de la bourgeoisie lyonnaise. »⁵

1 Pierre Foncin, *Bulletin de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux*, 1874-1876, p. VII.

2 Publié dans le *Bulletin de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux*, 1874-1876, pp. 234-241, en 122 questions.

3 Publié dans la même livraison, pp. 242-245.

4 *Bulletin* de juillet 1900, p. 5.

5 *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1911, pp. 171-172. Pierre Villard était vice-président depuis 1907 ; il devient président en remplacement de Casati-Brochier.

La bourgeoisie des Sociétés de Géographie n'est pas uniquement lyonnaise, et surtout, en cette fin de XIXe siècle et en ce début de nouveau siècle, elle n'est plus guère une bourgeoisie d'ancien type, comme il s'en trouvait de nombreux représentants lors des premières décennies d'existence de la seule Société parisienne. Hachette et ses cadres sont bel et bien là, d'une manière qu'il a fallu préciser, les négociants sont entrés en force, ainsi que les cadres — les premiers représentent souvent plus d'un tiers (Lyon) ou près de la moitié (Marseille) des adhérents, les seconds le plus fréquemment un cinquième ou un sixième —, la Géographie c'est toujours l'exploration, mais désormais règnent Géographie utilitaire et Géographie commerciale. Et ceci sans que l'épithète « commerciale » que s'attribue telle ou telle Société de Géographie puisse être considérée comme un signe évident d'originalité, et sans qu'il y ait une claire opposition entre Paris et la province. La ligne de séparation met nettement à la marge supérieure du monde des Français « en Géographie » les villes de gros négoce dont les Sociétés sont les plus dominées par les commerçants, et les autres, toutes les autres, où s'opère quand même la réconciliation de l'*otium* et du *negotium*. Ce monde est celui de l'utilitarisme, du loisir, mais aussi de la conquête coloniale. Il n'est donc pas quiet, car son existence est contemporaine de la « course au clocher », de Fachoda et d'Agadir. On le devine, les Sociétés accueillent volontiers les officiers, dans la mesure où les négociants leur laissent un peu de place ! Tirent-elles pour autant l'épée ?

L'ÉPÉE ET LA COLONISATION

Géographie coloniale et colonisation sont toujours senties comme des synonymes, dans le cadre d'un *consensus* des plus larges. Cette démarche entraîne un grand nombre d'officiers à entrer « en Géographie » à partir des années quatre-vingts-dix, dans le contexte d'un « impérialisme colonial » qui vise les ultimes espaces vacants. L'expansion coloniale de la Troisième République fait passer, en effet, l'empire colonial de 900 000 kilomètres carrés en 1876 à plus de 10 millions lors de la Belle Époque et de 6 à 55 millions d'habitants. Au Maghreb, la révolte kabyle de 1871 est réprimée, un relatif peuplement de l'Algérie s'opère, le protectorat français est établi sur la Tunisie (traité du Bardo de 1881 et convention de la Marsa de 1883), In Salah (dans les « territoires du Sud » de l'Algérie) est occupé en 1900 et les années 1900 sont l'ère des accords internationaux donnant à la France une position prédominante sur le Maroc. Les colonies françaises sont nombreuses en Afrique noire depuis le traité Makoko de 1882, la participation française à la conférence de Berlin en 1885 et l'accord franco-anglais de délimitation de 1890 après lequel l'Angleterre se fit fort de n'avoir laissé au coq gaulois que des « terres légères où il pourra gratter ses ergots » ! D'Obock (1862) la souveraineté française est étendue sur l'ensemble de la Côte française des Somalis, constituée en 1896, deux ans après que la France eut obtenu de l'Éthiopie la concession de la ligne de chemin de fer partant d'Addis-Abeba ; en deux phases (1885 et 1896) Madagascar est devenue française. Le partage colonial entre grandes puissances s'est étendu à l'Indochine : au Cambodge et à la Cochinchine, sous souveraineté française depuis le Second Empire, la France a ajouté les protectorats du Tonkin et de l'Annam en 1885 et une installation au Laos en 1893. Tandis qu'un accord franco-anglais maintenait le Siam comme État-tampon (1896), l'exploitation économique du Viêt-nam — ensemble « pacifié » depuis peu et formé par la Cochinchine, l'Annam et le Tonkin — commence. Dans le reste du monde, la France participe au *break up of China*, écrase la révolte canaque de Nouvelle-Calédonie en 1878, annexe Tahiti (1880) et même achète l'île de Saint-Barthélémy dans les Antilles à la Suède en 1877.

Cet ensemble fait oublier les échecs anciens, comme la perte du premier empire colonial français, celui de l'Ancien Régime, et récents, tels que l'aventure mexicaine du Second Empire et la domination exclusive exercée sur l'Égypte ¹ par le Royaume-Uni. Il s'établit au prix de frictions avec des rivaux, comme le dernier pays nommé, au temps de la « course au clocher » de la fin du XIXe siècle entre compétiteurs européens. Il est encore extensible : des jalons n'ont-ils pas été posés par

¹ Cf. H.Laurens, « La France et l'Égypte en 1882 », dans *Orientales II. La IIIe République et l'Islam*, CNRS Éditions, 2004, 374 p., pp. 13-50.

des entreprises capitalistes françaises au Maroc ? La France républicaine ne se considère-t-elle pas toujours comme la protectrice des « lieux saints » de Palestine, à l'instar de la France monarchique ? Le Hoggar ne sera-t-il pas occupé seulement en 1902 ? Toutefois, les territoires « vacants », à juger comme *res nullius*, se font rares.

La colonisation est un intérêt majeur depuis 1863-1864, la priorité ne change pas au début des années 1890, ce qui est modifié est le contexte. Les Sociétés de Géographie ont à se déterminer par rapport au « *scramble* », dont elles n'ignorent bien évidemment ni la réalité ni le nom, ce qui a, on va le voir, quelques implications particulièrement importantes. Garnier, Brazza et d'autres étaient déjà accueillis avant la fin des années 1880, notamment au temps de l'« amiral-président », on l'a vu au cinquième chapitre, qui a démontré que les Sociétés de Géographie se sont multipliées par le négoce et par l'épée, pour parodier la formule-titre de Bugeaud. Quelle place est faite à l'« arche sainte » au temps de l'affaire Dreyfus ?

La colonisation occupe désormais une place considérable dans le contenu des publications de toutes les Sociétés de Géographie¹, et il est symptomatique que le premier numéro de *La Géographie*, la nouvelle publication parisienne de l'orée du XXe siècle, s'ouvre par un article, écrit par Gallieni, sur la grande île de l'océan Indien après « l'insurrection qui éclata à Madagascar peu de temps après la conquête ». Écrit par Gallieni, cet article se poursuivra sur plusieurs livraisons ; la première avait, également, salué les

« colonnes qui, venues d'Algérie, du Niger et du Congo, convergent actuellement sur le lac Tchad, se heurtant à la fois aux hordes pillardes des Touareg et aux odieuses bandes de chasseurs d'esclaves. Une poignée de soldats noirs conduits par quelques Européens y combattent dans la proportion de un contre vingt, de un contre cent. »²

Il s'agit maintenant, c'est-à-dire à l'époque de la « course au clocher »³, du *scramble*, du « partage du monde », comme l'écrit le *Bulletin marseillais* dès 1886, d'une conquête très militaire, ce qui apparaît très nettement pour l'observateur d'une Société de Géographie de Paris qui envoie

1 La thèse de V. Berdoulay, *La formation de l'école française de Géographie (1870-1914)*, thèse de IIIe cycle, C.T.H.S., 1981, 245 p., a, entre autres mérites, celui d'avoir étudié les liens entre école française de géographie et colonisation. Pour le cadre historique d'ensemble, on se reporte à P. Guillen, *L'expansion. 1881-1898*, Imprimerie nationale, coll. « Politique étrangère de la France », 1985, 522 p., pp. 277 & suiv.

2 « Écrasés par le nombre, Bretonnet et sa petite troupe ont été massacrés, mais c'est par les tombes que s'affirme la prise de possession du sol. Gentil, après une journée de combat, a refoulé l'armée de Rabah que pourra peut-être atteindre la mission de Foureau-Lamy s'avançant par le nord. La France semble avoir définitivement assis sa puissance dans ces régions. » (*La Géographie*, 1er sem. 1900, p. 480).

3 Expression employée semble-t-il pour la première fois par Jules Ferry dans son livre de 1890 sur *Le Tonkin et la mère patrie*, mais la plus ancienne mention de son sens colonial est de 1884, d'après H. Brunschwig, dans *Le partage de l'Afrique noire*, Flammarion, 1971, 186 p., p. 154.

« l'expression de ses sympathies profondes aux braves qui, sur les rives lointaines, soutiennent l'honneur de notre drapeau, consolident notre empire colonial et ouvrent de nouvelles contrées à l'enquête de la science », une « science » qui n'est donc plus qu'en position secondaire ¹.

Toutefois l'évolution me semble beaucoup plus nettement marquée à la Société de Géographie de Paris que parmi les émules étrangères — la différence est certaine vis-à-vis de la Société de Géographie de Berlin, au sein de laquelle l'exploration est restée purement scientifique, mais d'autres études me paraissent souhaitables pour nuancer éventuellement mon affirmation — : la Société Royale belge de Géographie (1876) se vit même opposer une Société belge d'Études coloniales ², à cause de sa timidité relative ³ dans ce domaine. L'intérêt est très vif dans les provinces françaises, comme à Lyon où sont nombreuses les conférences sur le sujet ⁴ et où la notion de « course au clocher » est très nettement exprimée : « l'Allemagne et l'Italie, venues les dernières, ont voulu prendre part à la curée, et développer leurs aptitudes coloniales sur ce vaste terrain » qu'est l'Afrique. Naturellement l'Allemagne est considérée comme « douée d'un appétit proverbial », et, « devenus maîtres incontestés dans l'intérieur du continent, les Anglais et les Allemands n'étaient cependant pas encore satisfaits ; il leur fallait naturellement des débouchés indépendants sur l'océan Indien » ⁵. De nombreuses notes sur la délimitation des frontières dans les années 1890 sont publiées, notamment dans les *Bulletins* de province, mais l'état d'esprit dominant est beaucoup plus germanophobe qu'anglophobe, et ceci avec des « leçons » à l'adresse de l'État républicain, comme

¹ L'alibi scientifique tarde, en effet ! Lignes empruntées à Charles Maunoir, dans son « Rapport sur les travaux de la Société et sur les progrès des sciences géographiques pendant l'année 1883 » (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1884, pp. 11-12). Il vient de dire : « La politique, puisqu'il faut l'appeler par son nom, a pris en dernier lieu, comme sujets de ses enseignements, Madagascar et le Tongking. Les luttes dont ces pays sont le théâtre avaient sans doute été prévues par ceux qui suivent de près les questions géographiques, mais, quant à présent, elles échappent à notre examen ». Évidemment, des notices nécrologiques exaltent les « glorieux martyrs de l'expansion africaine de la France », ainsi celle du capitaine Gabriel Marius Cazemajou (1864-1898), « valeureux enfant de Marseille » et « membre actif de notre Société de Géographie », « dont le nom glorieux restera dans les annales coloniales de notre ville » (*Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1901, pp. 113-115).

² Déjà noté par A. Martineau, Roussier & Tramond dir., *Bibliographie d'histoire coloniale (1900-1930)*, Paris, Société de l'histoire des colonies, 1932, XVI+667 p., p. 85.

³ Même chose à Francfort, ou presque (d'après W. Behrmann, « Geschichte des vereins für Geographie und Statistik zu Frankfurt am Main in den ersten hundert Jahren seines Bestehens », dans *Festschrift zur Hundertjahrfeier des Vereins für Geographie und Statistik zu Frankfurt am Main*, Francfort, 1936, XII+438 p., pp. 1-35) : la Société de Géographie s'y intéresse peu aux explorations elles-mêmes avant les années 1850, et par la suite elle est voisine, sans plus, de la Société coloniale allemande de Francfort (née en 1882).

⁴ Ainsi Athanase Ganeval le 27 novembre 1887, « La colonisation moderne. État d'avancement des peuples qui y participent. Français, Anglais, Russes, Allemands, etc. », *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1886-1887, pp. 235 & suiv., et encore : de Lanessan le 25 mars 1888, « L'expansion coloniale de la France. Ses intérêts dans l'Extrême-Orient », *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1886-1887, pp. 473 & suiv. Ganeval fut secrétaire de la Société de Géographie lyonnaise de 1884 à 1892. Il publiera en 1895 un *Dictionnaire de géographie commerciale*, Lyon, Vitte, 799 p.

⁵ *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1889-1890, pp. 49-61. Et encore, extrait du *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1892, p. 267 : « Les Allemands cherchent, dit-on, à s'établir [au cap Noun, Sahara occidental], jaloux sans doute des lauriers des Anglais qui occupent déjà le cap Juby ».

celle qui conclut un très long article de Henri Barré sur l'empire colonial allemand, qui occupe des livraisons successives du *Bulletin* marseillais :

« notre tâche est terminée ; notre devoir de patriote accompli ; nous le croyons du moins. Si quelques lecteurs nous ont suivis jusqu'au bout, malgré l'aridité apparente du sujet, je souhaite qu'il se trouve parmi eux des voix, plus autorisées que la mienne, pour rappeler sans cesse au gouvernement et au peuple de France combien sont rapides dans tous les domaines de l'activité humaine les progrès incessants de nos voisins d'outre-Vosges » 1.

Aucun domaine du « *scramble* » n'est omis : les « compétitions européennes en Chine » sont suivies 2, car on y est attentif à la « part de la France » 3, mais c'est bien sûr le continent africain qui focalise le problème, le Tchad occupant naturellement une grande place aux alentours de 1900 (4), et l'accord franco-anglais de 1904 étant salué avec faveur, notamment par la Société de Géographie de Marseille 5. L'expression — capitale — de « la plus grande France » apparaît pour la première fois sous la plume de Jacques Léotard (1869-1940), secrétaire général de la Société de Géographie de Marseille, en 1903 (6), car « notre drapeau civilisateur flotte [...] sur des territoires dont la superficie atteint près de vingt fois celle de la métropole, avec une population qui dépasse d'un cinquième celle de notre pays. » Dans la même note, Léotard proteste contre la velléité de déclarer close l'ère des conquêtes et il réclame l'occupation du Maroc, ainsi que celle du Siam. Bien entendu, les Sociétés de Géographie sont ralliées à la colonisation étatique, et hostiles à toutes les tentatives d'hurluberlus 7. Cette importance et ce sérieux expliquent l'énorme

1 *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1897, p. 40.

2 *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1898, pp. 84-87.

3 Titre d'un article quelques pages plus loin, pp. 169-174.

4 Notamment à Marseille. L'adresse de Ludovic Drapeyron à ses lecteurs de la *Revue de géographie* en 1881 (p. 5) faisait déjà référence aux « africains » : « Au moment où nous donnions à la *Revue de géographie* une plus grande extension, le traité de Berlin se concluait (juillet 1878). Nous vîmes que le rôle de la France en Afrique allait presque fatalement devenir prépondérant. Aussi fîmes-nous appel à ceux que nous nous flattons de nommer les *Africains* de la *Revue*. Nos lecteurs, je dirai même les lecteurs de tous les journaux français, ont pu apprécier les travaux de MM. Cherbonneau, Desfossés, Brosselard, Dr Pasqua, Du Mazet, de Crozals. Plus de trente articles sur l'Algérie, la Tunisie, la Tripolitaine et l'Afrique en général, sont dus à leurs vaillantes plumes. Nous avons ainsi constitué une gerbe de lumières dont la politique française a déjà profité et dont elle profitera tous les jours davantage. » Je rappelle que de très nombreux géographes justifient alors la conquête coloniale française et défendent les « droits anciens » de la France (bonne mise au point dans Numa Broc, « Histoire de la Géographie et nationalisme en France sous la Troisième République (1871-1914) », *L'Information historique*, 1970, pp. 21-25).

5 Je donne en **annexe AB** une présentation de l'attitude de quelques Sociétés provinciales de Géographie vis-à-vis de la colonisation.

6 *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1903, p. 105. Jacques Léotard, rédacteur au *Sémaphore* de Marseille, secrétaire adjoint de la Société de Géographie de Marseille, devint secrétaire général à la mort, en 1894, de Paul Armand. Il publia une « histoire de la Société » à l'occasion du Congrès national des Sociétés françaises de Géographie, quatre ans plus tard et il était encore secrétaire général lors de la Grande Guerre (*Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1894, p. 468 & 1898, *in fine*).

7 Comme l'industriel Jacques Lebaudy (1868-1919) se proclamant de son yacht, au cap Juby, « empereur du Sahara » sous le nom de Jacques Ier en 1903 (*Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1903, pp. 313-315) ! Jacques Lebaudy rêvait de fertiliser la boucle du Niger et d'y fonder la ville ultra-moderne de Troja (cf. J. Chesneaux, *Une lecture politique de Jules Verne*, Maspero, 1971, 195 p., p. 169, qui songe à *L'Étonnante*

place octroyée à la colonisation dans les publications, le cas le plus patent étant celui de Marseille où, à la Belle Époque tout au moins, le *Bulletin* est devenu presque exclusivement consacré à la colonisation ; il est vrai d'ailleurs que la Société contribua à la grande exposition coloniale de 1906, qui reçut près de deux millions de visiteurs. Le rôle de groupe de pression est évident, mais il faut préciser l'idée : on se prononce pour tel ou tel type de colonisation, comme Marseille en faveur du système du protectorat dans les années 1890 (1), on réclame haut et fort la colonisation de tel ou pays 2... Au bout de quelques lustres on peut jeter un regard sur son passé et le juger, comme lors du banquet du vingt-cinquième anniversaire (1902) à Marseille, banquet qui est dit « brillante fête géographique et coloniale » et c'est l'occasion pour la Société de Géographie de Marseille de décider de s'intituler désormais « ... et d'Études coloniales » 3.

La carte s'est répandue depuis Walewski (*cf.* chapitre 5), ainsi que la satisfaction de voir s'y étendre la tache rose des possessions françaises grâce aux « vagabond[s] solitaire[s] et barbu[s] » que sont les explorateurs et aux « braves » que sont les soldats de la nation. L'opinion moyenne des géographes adhère profondément aux principes du *scramble*, sauf à minimiser, lorsqu'on l'évoque, l'implication diplomatique et internationale majeure du « nationalisme impérial », sur la lancée d'une vieille tradition de prudence, témoin la description de la « course au clocher » que donne Jules Janssen, président en 1896, à l'assemblée générale d'avril 4. Il y a dans cette intervention une certaine réserve, en retrait par rapport à l'attitude générale du parti colonial, qui prônait « depuis Jules Ferry et Gabriel

Aventure de la mission Barsac, publiée en 1919). À ne pas confondre avec Paul Lebaudy (1858-1937), gros raffineur de sucre et député de Seine-et-Oise (1890-1910), qui avait hérité ces deux fonctions de son père Gustave et qui finança des recherches sur les aérostats (voir plus haut). Jacques Lebaudy ressemble au fameux « roi d'Araucanie », Orélie-Antoine de Thounens (1825-1878), avoué de Périgueux nourri d'idées quarantehuitardes, qui d'ailleurs se signale à l'attention de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux : « M. de Thounens, ex-roi d'Araucanie, rappelle à M. Foncin, par lettre, la conférence à faire sur son ex-royaume. Vu la situation que s'est créée M. de Thounens, le bureau décide en outre que la saison déjà avancée ne permet pas de répondre au désir du susdit » ! (Séance du 5 mai 1877, archives de la Société, registre 8, procès-verbaux du bureau 1877-1879. Cette lettre est contemporaine de la troisième et dernière expédition d'Orélie-Antoine Ier, qui mourra l'année suivante à Tourtoirac, en Dordogne).

1 La Société de Géographie de Marseille pense évidemment à la Tunisie. Voir par exemple l'article « Dix années de protectorat en Tunisie », dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1893. Ce plaidoyer est à peu près contemporain de l'intense action sur le pouvoir politique orchestrée par Étienne pour l'octroi de monopoles aux grandes compagnies du Congo et qui aboutit à la loi de 1898.

2 Par exemple le Dahomey dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1893, l'article se terminant (p. 50) par la conclusion suivante : « Il y a donc intérêt pour la France, pour son prestige en Afrique et pour ses intérêts commerciaux et financiers, à organiser son Protectorat sur le Dahomey ». L'auteur est le président J.-Ch. Roux lui-même. Sept pages plus loin, le *Bulletin* cite la description d'Abomey, la capitale, par Élisée Reclus.

3 Je donne en **annexe AB** une présentation de l'attitude de quelques Sociétés provinciales de Géographie vis-à-vis de la colonisation.

4 « Messieurs, nous assistons à un grand spectacle... » (voir au début de ce chapitre). On aura remarqué que dans l'opposition faite par Janssen entre deux formes successives de colonisation, il y a une justification inconsciente des deux attitudes successives de la Société de Géographie de Paris.

Hanotaux un certain rapprochement franco-allemand, fondé notamment, après 1905, sur la reconnaissance de droits sensiblement égaux dans la pénétration économique des deux empires coloniaux, dans l'optique de l'*Eurafrique* » 1. C'est pourquoi il y eut des exceptions au principe de la neutralité vis-à-vis des implications diplomatiques de la colonisation, l'exception marocaine au premier chef : la Société de Géographie de Paris, regrettant bien sûr les abandons consentis dans son cher Congo, critiqua assez nettement l'accord franco-allemand de 1911 dans *La Géographie* 2, puis lança un appel à la pénétration du Maroc par des Français, « les accords du 4 novembre 1911 reconnaissant à la France la faculté d'établir son protectorat sur le Maroc, sous réserve que la liberté commerciale sera maintenue ». Elle envoya même une mission, certes scientifique car consacrée « aux recherches géologiques, zoologiques, botaniques et agronomiques », mais appuyée par le gouvernement et subventionnée, entre autres, par des banques et la Société de l'Afrique occidentale 3. Ceci existait largement sans qu'on n'ait jamais (à l'exception, notable, signalée plus haut) pris parti dans le grand débat apparu en France dans les années 1880 : mise en valeur par le secteur privé ou État exploitant des colonies ? 4 Non seulement les Sociétés de Géographie n'ébauchent pas de « théorie coloniste » propre, mais elles ne cherchent pas à trancher, surtout dans la capitale, entre les « théories colonistes » du temps.

Enfin, si je récapitule les causes d'intérêt pour le mouvement colonial, je retrouve à peu près et sans effort le tableau esquissé il y a vingt-cinq ans par l'article collectif de la *Revue française d'histoire d'outre-mer* sur « Le mouvement colonial français et ses principales personnalités (1880-1914) » 5 : l'intérêt universitaire, littéraire et scientifique, primordial, renvoie aux intellectuels des Sociétés de Géographie, le souci de la carrière administrative, militaire et politique à leur monde des bureaux et à leurs officiers, puis on trouve à égalité les liens de famille et autres relations personnelles, ainsi que les intérêts d'affaires, le négoce des Sociétés de Géographie, en somme. Cet intérêt des géographes pour le mouvement colonial a plusieurs corollaires. Le premier est que mots et concepts de l'exploration et de la

1 Ch.-R.Ageron, « L'idée d'Eurafrique et le débat colonial franco-allemand de l'entre-deux-guerres », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, juill.-sept. 1975, pp. 446-475, pp. 446-447. Sur Hanotaux : notice bibliographique dans Julie d'Andurain, *Colonialisme ou impérialisme ? Le parti colonial en pensée et en action*, Léchelle, Zellige, 2017, 448 p., pp. 221-241.

2 Livraison du 1er sem. 1912, pp. 34-43. La Société de Géographie de Marseille, satisfaite, à cause du Maroc, regretta néanmoins la coupure de l'Afrique équatoriale française en deux (*Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1911, pp. 361-362).

3 *La Géographie*, 2e sem. 1912, pp. 348-349.

4 Malgré la présence de Brazza. Voir à ce sujet C.Coquery-Vidrovitch, *Le Congo au temps des grandes Compagnies concessionnaires. 1898-1930*, La Haye-Paris, Mouton, 1972, 598 p., notamment pp. 27-31.

5 « Le mouvement colonial français et ses principales personnalités (1880-1914) », article collectif (C.M.Andrew, P.Grupp, A.S.Kanya-Forstner) dans la *Revue française d'histoire d'Outre-Mer*, 1975, pp. 640-673.

conquête coloniale se sont mutuellement liés 1 : les médailles décernées par les Sociétés de Géographie sont donc imbriquées dans les décorations officielles, où même prétendent les devancer 2. Apprendre la géographie est un « but platonique » à la Société de Dunkerque, « mais [déclare son secrétaire général] par la divulgation de la géographie et des explorations, coopérer à l'extension de notre empire colonial, voilà le véritable but que nous cherchons à atteindre » 3. Si l'on en croit la thèse centrale de Frido J. Walter Bader 4, confortée par mes propres lectures, ce serait une différence sensible avec la Société de Géographie de Berlin, au sein de laquelle l'exploration serait restée purement scientifique 5.

Une preuve *a contrario* peut être fournie : René Caillié, on s'en souvient, était le grand homme d'une Société de Géographie de Paris qui lui avait décerné sa médaille d'or. Cependant, l'occupation par les forces françaises de Tombouctou, d'où il avait rapporté la première description faite par un Européen, si elle est très bien annoncée et ressentie 6, l'est en des pages qui ne font, à Paris, à aucun moment référence à René Caillié, signe indubitable que les prémices de l'exploration et de la géographie de l'histoire contemporaine sont loin ! C'est à Lyon qu'il faut chercher une trace de référence 7 au précurseur !

1 Le *Bulletin* marseillais de 1891 commence ainsi : « Nos lecteurs nous sauront gré de joindre à notre *Bulletin* le croquis politique de l'Afrique, dressé d'après les transactions internationales les plus récentes par M. A.J. Wanters, rédacteur en chef du *Mouvement géographique*, de Bruxelles, membre honoraire de notre Société. Ce croquis montre les progrès et les changements que quatorze années d'exploration et de conquête ont apporté à la situation politique de ce continent » (et rapportées dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille* de 1890).

2 Comme le dit, avec une satisfaction naïve, le vicomte Eugène-Melchior de Vogüé (1848-1910) à la séance publique annuelle de la Société de Géographie commerciale du 17 mars 1896 (*Bulletin de la Société de Géographie commerciale*, 1896, p. 309) : « On peut donc dire, sans trop s'avancer, que la Société de Géographie commerciale encourage des actions héroïques, et que ses médailles diffèrent à peine des médailles décernées aux soldats. » Cf. M. Cadot dir., *Eugène-Melchior de Vogüé : le héraut du roman russe*, Colloque de 1986, Publications de l'Institut d'Études slaves, 1989, 120 p.

3 Terquem à l'assemblée générale du 16 décembre 1895, dans le *Bulletin de l'Union géographique du Nord de la France*, 1896, p. 59.

4 « Die Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin und die Koloniale Erschliessung Afrikas in der zweiten Hälfte des 19. Jahrhundert bis zur Gründung der ersten deutschen Kolonien », dans *Die Erde*, 1978, pp. 36-48.

5 Et la part de l'Afrique modeste : 18 % des pages de 1853 à 1856, 17 % de 1856 à 1865, 30 % de 1866 à 1873, mais 15 % de 1873 à 1885. Toutefois, on verra aussi l'article de Karl Lenz, « 150 Jahre Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin », dans le même numéro, pp. 15-35.

6 E. Caspari, président de la Commission centrale : « Je n'ai pas besoin de faire ressortir toute l'importance de cet événement qui achève l'œuvre si bien commencée par nos soldats et nos marins sur le Niger [...] Cette occupation est évidemment destinée à faire entrer dans une phase nouvelle l'histoire de notre colonie africaine et à faciliter grandement, dans un avenir plus ou moins prochain, l'établissement des relations entre nos deux possessions : l'Algérie et le Sénégal » (*Comptes rendus des séances...*, 1894, pp. 71-72).

7 Mais le lecteur jugera : la conférence de 1891 sur « le Sahara », par le docteur Henri Weisgerber, ancien médecin de la Mission centrale du Chemin de fer transsaharien, est rapportée dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon* (1891-1892) d'une façon qui orthographe Caillié (p. 6). L'article, repris de *L'Économiste français*, publié après l'occupation de Tombouctou (1894) par le *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon* (1893-1894, pp. 338-347) consacre seulement trois lignes à René Caillié.

Rarissimes sont les cas de notations défavorables à la colonisation en considération du sort de l'indigène ; je n'en ai trouvé qu'un, qui ne concerne pas la France d'ailleurs : le contact avec les Européens « a été funeste aux autochtones » de Nouvelle-Zélande, car « en même temps que leur civilisation, les blancs apportent avec eux leurs vices, leurs tares, leurs maladies, qui déciment en peu d'années les races les plus vigoureuses », dit le conférencier Georges Privat-Deschanel (1868-1933) ¹. Bien entendu, les géographes de terrain ou de cabinet manient les lieux communs à pleines cantines : les Asiatiques de Le Myre de Vilers

« sont si mal organisés qu'il leur faut du temps pour se concerter avant de prendre la moindre résolution. En agissant avec rapidité, on ne rencontre aucune résistance ; mais si l'on s'attarde à de longues discussions, les complications se multiplient et il devient impossible d'obtenir le moindre résultat sans avoir recours à la force. » ²

Les « nègres » sont les principales victimes de l'ethnographie coloniale et béate de la fin du XIXe siècle, que les géographes véhiculent ³ ; Louis-Gustave Binger, qui n'est pourtant pas n'importe qui ⁴, s'en fait complice à propos de la Côte d'Ivoire ⁵. La démagogie aidant, les conférences sont en général plus racistes que les articles, mais le conférencier haïtien Benito Sylvain, qui avait soutenu une thèse de droit sur le sort des indigènes dans les colonies d'exploitation, note à Lille le 23 mars 1905 que « sans oublier tout ce que le continent noir doit à l'action du génie européen, il est juste de défendre la cause des noirs contre les agissements néfastes des blancs. » ⁶ Par contre une conférence de Georges Hardy (1884-1972), directeur de l'École coloniale, faite à Lille le 22 janvier 1928 sur l'« âme nègre » ⁷ est un véritable florilège : « inconstance », et « légèreté » du « nègre à l'état fruste », à la tête « meublée de nuages » et incapable « d'une activité suivie », mais toutefois il est... « un être éminemment sympathique » ! On retrouve ici ou là l'attitude laïque et anti-islamique de Faidherbe, comme dans les lignes du docteur grec Panagiotes Potagos (1839-1903) sur « Les adhérents de la religion de Mahomet » au Pamir :

¹ « La Nouvelle-Zélande », *Bulletin de l'Union géographique du Nord de la France*, 1910, p. 99.

² *Ibid.*, 1894, p. 132.

³ Un exemple personnel très ordinaire : le médecin et confident de Ménélik II fait le 1er mars 1909 une conférence sur « l'Éthiopie moderne » à la Société de Géographie du Cher (*Bulletin de la Société de Géographie du Cher*, 1908, pp. 228-232), qui écrit : « M. Vitalien est un noir, mais un bon Français, né à la Guadeloupe. » (p. 232). Il s'agit de Joseph Vitalien (1868-1938), d'abord précepteur du futur Haïlé-Sélassié, principal responsable du transfert de la concession du chemin de fer Djibouti-Addis-Abbeba à la France et passionné défenseur de l'indépendance de l'Éthiopie, sur lequel est paru récemment une biographie : Benoît Linel, *Le docteur Vitalien. Médecin de Ménélik II*, L'Harmattan, 2020, 232 p.

⁴ Il sera présenté bientôt.

⁵ Dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1895, p. 388 : « L'adultère est chose extrêmement commune » ; « Les noirs sont d'une naïveté souvent enfantine. Ils ont des croyances extrêmement simples et leurs féticheurs ont sur eux un ascendant souvent considérable. »

⁶ Compte rendu dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Lille*, 1er sem. 1906, pp. 133-139.

⁷ Résumé dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Lille*, 1928, pp. 16-18.

« la religion de ces peuples est celle que Mahomet imagina en ramassant chez toutes les anciennes nations des fables qui convenaient à ses idées et à son tour d'esprit. Avec l'imagination d'un poète il les transforma et les traduisit dans un langage plein de douceur pour engager les tribus sauvages et nomades à se faire sédentaires. » 1

Un exemple rare d'article favorable aux Arabes est fourni en 1893, dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille* 2, par les « lettres de Tripolitaine », anonymes et reprises du *Sémaphore*. Mais, « avec les Chinois, tout est commerce » 3. Quant au mulâtre, il

« se caractérise par un profond mépris pour le nègre, qui n'est souvent pas plus teinté que lui ; il s'est séparé du noir sans se rapprocher sensiblement de l'Européen, malgré sa prétention de lui ressembler. Antipathique à l'un comme à l'autre, il représente l'union des défauts des deux races, défauts accrus encore par une intelligence qui est très vive. » 4

Le « nègre » est africain dans les publications géographiques, rarement celui des États-Unis d'Amérique, toutefois un compte rendu de l'ouvrage de Kate Brousseau, *L'éducation des nègres aux États-Unis*, fut publié par la Société de Géographie de Marseille en 1904 (5).

Les Sociétés de Géographie sont à l'origine, ou sont le réceptacle, de l'exaltation des Mongs contre les autres Indochinois 6. Pour la première fois un peuple est appelé par un diminutif méprisant dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon* en 1904 (7), qui évoque les « Japs » ... Mais les Indiens du Grand-Chaco ne sont pas oubliés :

1 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1886, p. 193.

2 S'intéresser aux mondes colonisés ou proche des colonisés est une implication typiquement marseillaise ; à la Société phocéenne, on est assez bienveillant envers l'Islam. Exemple : « la France et l'Islam » (*Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1901, pp. 7 & suiv.) : « À tous ces titres, la France est, en Afrique, une puissance essentiellement musulmane ; très important est par la suite le rôle que cette situation lui impose, et que nous allons étudier brièvement ». L'auteur est Hubert Giraud (1865-1934), secrétaire de la Société de Géographie et sous-directeur de la Société générale des transports maritimes.

3 Le Myre de Vilers dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1894, p. 135.

4 H. Wolff, capitaine d'infanterie de marine, dans une conférence sur le Sénégal, *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1895, p. 473.

5 Page 262. « Le problème étudié par Mme Kate Brousseau est un des plus intéressants et des plus vivants que puisse présenter la science sociale : neuf millions d'individus d'une race arriérée, d'une couleur méprisée, portant sur les épaules le fardeau d'un esclavage séculaire, vivent aux États-Unis ; leur présence menace la paix de la nation. Comment diriger cette race de manière à développer à leur plus haut point toutes ses facultés et à l'adapter en même temps au milieu blanc, afin qu'elle devienne un facteur utile pour la société au lieu d'être une lèpre dans son sein ? » Souligner la paresse des Noirs américains est bien entendu et partout un poncif. L'ouvrage avait été publié chez Alcan l'année même, XVI+396 p.

6 Exemple : *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1905, pp. 204-213.

7 *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1903-1904, pp. 320-322. Il s'agit de « Notes sur la Corée et la guerre russo-japonaise » (à vrai dire « extraites de la correspondance de M. Clémencet, directeur du service postal de la Corée »), qui sont très favorables aux Coréens et parlent une fois des « Japs » : « Les Japs, qui se targuent de faire une guerre en faveur de l'humanité contre la barbarie moscovite, sont en train de se conduire en Corée comme des pirates et des bandits... ».

« Nos sublimes *Enfants de la Prairie* sud-américains sont des pillards effrontés, des maîtres jurés voleurs qui en remonteraient aux escarpes de notre capitale. Savez-vous qu'ils sont affreux, ces bonshommes bronze foncé, robustes, à la voix rauque même chez la moins laide moitié de leur nation et au vêtement d'une simplicité presque paradisiaque ? Savez-vous que les taudis où ils reçoivent philosophiquement les ondées célestes, où ils confectionnent leur cuisine peu variée et peu ragoûtante et où ils digèrent à la manière des serpents la masse d'aliments qu'ils ont gloutonnement absorbée ; savez-vous que ces cabanes font regretter les wigwams des romans ? Ils sont rarement malades, il est vrai, pensez donc ! ils n'ont pas de médecins ! Leurs vieilles femmes ne connaissent, en fait de remèdes, que les emplâtres de crottin de cheval et d'argile... pour les personnes de distinction !

Nous espérions voir M.Kremp un peu plus clément pour les Gauchos, ces hardis pionniers de la civilisation qui passent leur vie à chevaucher, comme le capitaine de la chanson. Et voilà que nous sommes convaincus que ces Gauchos n'ont ni morale ni religion !

Superstitieux comme les Espagnols, sauvages comme les Indiens, ils ont encore une jolie collection de vices plus ou moins poétiques : ivrognes fieffés, joueurs acharnés, ils perdent à la pulqueria leurs dernières lueurs d'intelligence et le peu d'argent qu'ils possèdent. Les malheureux engagent jusqu'à leur selle, cette selle ou *recado* dont ils ne se séparent pas même en chemin de fer et qui forme leur capital social dans l'exploitation de la pampa. Certes, ils servent bien à quelque chose, et dès leur plus tendre jeunesse, ce sont des cavaliers accomplis : ils ne courent pas toujours la prairie et leur fierté castillane, quoique douée d'une dose respectable de sagesse et d'insouciance, se plie parfois à certains travaux agricoles pour lesquels ils peuvent rester vissés sur leur *recado*. Ajoutez à cela un goût déplorable pour le sang fumant et vous expliquerez leur présence dans les établissements où l'on abat tant de bœufs... » 1

Au total, on est quand même assez loin de la littérature générale, très raciste et obsédée par le « simiesque » des indigènes 2, à distance, mais moindre, de l'anthropologie coloniale générale à l'époque 3 : « paresse » des primitifs, explorateurs se considérant comme les porte-parole de la Civilisation, « messianisme moralisant et *scientifisant* du colonisateur ». La vision, en tout cas, est ici beaucoup plus précise et scientifique que dans les dictionnaires encyclopédiques 4.

Autre corollaire : les Sociétés françaises de Géographie jouèrent leur partie dans l'œuvre d'éveil de l'opinion publique à la colonisation, tâche tôt commencée, avant la Troisième République et l'action de Gambetta pour la reprise de

1 Compte rendu d'une conférence sur eux dans le *Bulletin de l'Union géographique du Nord de la France*, 1890, pp. 63-64.

2 M.Astier-Loutfi, *Littérature et colonialisme. L'expansion coloniale vue dans la littérature romanesque française. 1871-1914*, Mouton, 1971, 147 p., chapitre II.

3 G.Leclerc, *Anthropologie et colonialisme. Essai sur l'histoire de l'africanisme*, thèse de III^e cycle, Paris, 1972, 256 p., 1^{ère} partie, notamment, pp. 17, 20-21 & 34. Mais on complétera par le colloque de l'ENS *Sciences de l'homme et conquête coloniale. Constitution et usages des sciences humaines en Afrique (XIX^e-XX^e siècles)* (1977), Presses de l'ENS, 1980, 250 p. et C.Reynaud-Paligot, *La république raciale. Paradigme racial et idéologie républicaine (1860-1930)*, Presses universitaires de France, 2006, 338 p., étrangement naïve en ce qui concerne la Société de Géographie.

4 Cf. P.Brasseur, « Le mot *nègre* dans les dictionnaires encyclopédiques français du XIX^e siècle », *Cultures et développement*, Louvain, 1976, tome 8, pp. 579-594.

l'expansion coloniale 1. Tâche difficile, pour des raisons qu'on a cent fois tenté de rassembler : je rappellerai seulement les carences, à ce sujet, de la presse à la fin du Second Empire, telles que A.Masson les a soulignées 2 et le fait que dans *Le Tour de la France par deux enfants* de G.Bruno les colonies sont évoquées seulement, et extrêmement fugitivement, dans l'édition de 1904, dans le cours des trois chapitres de la fin 3. Soulignons, encore une fois, combien la césure véritable fait fi de la coupure traditionnelle de 1870-1871 : à cette date, « l'indifférence fut sans doute moins générale qu'on ne l'affirme, au moins dans cette partie de l'opinion qui s'intéresse à son époque... » 4 Les Sociétés de Géographie s'alignent donc, dans le cadre d'un parti colonial français, aux côtés d'associations nombreuses et fort variées au sein desquelles on retrouve souvent les mêmes hommes 5 : Société des études coloniales et maritimes (1876), Société académique indo-chinoise (1877), Comité de protection et de défense des indigènes (1882), Alliance française (1883), Société française de Colonisation et d'Agriculture coloniale (1883 aussi, mais le sous-titre est de 1890), Société anti-esclavagiste de France (1888), Société africaine de France (même année), Association Tonkin (même année), Colonial Club de France (1888 encore), Comité de l'Afrique française (1890), Société de propagande coloniale (1892), groupes « coloniaux » parlementaires (1892 et 1898) superposés aux groupes politiques classiques, Union coloniale française (1893), Comité Dupleix (1894), l'Africaine (1895), Comité de Madagascar (1895), Société française des ingénieurs coloniaux (1898), Ligue maritime et coloniale (1899), Comité de l'Asie française (1901), Association pour le placement gratuit des Français à l'étranger et aux colonies

1 Cf. Ch.-R.Ageron, « Gambetta et la reprise de l'expansion coloniale », *Revue française d'histoire d'Outre-Mer*, 1972, pp. 165-204. Cette reprise gambettiste s'est produite sans rapport avec la Société de Géographie, d'autant plus que les trois thèmes de l'argumentation pro-coloniale des gambettistes sont les suivants : perspectives mercantiles, solution à la question sociale et, surtout, argument patriotique, et que seuls le premier et le troisième sont communs avec l'argumentaire de la Société. Pour tout ce qui suit, l'indispensable maître-livre de Ch.-R.Ageron, *France coloniale ou parti colonial ?*, PUF, 1978, 302 p., plus complet et récent que l'article de H.Brunschwig, « Le parti colonial français », *Revue française d'histoire d'Outre-Mer*, 1959, pp. 49-83.

2 La presse s'intéresse surtout aux questions d'ordre administratif, mettant en évidence l'absence de libertés, ce qui permet, indirectement, de critiquer le régime impérial ; la plupart des journaux laissent de côté le grand problème de l'expansionnisme en tant que doctrine : « les quelques articles intéressant véritablement la question coloniale sont l'œuvre de gens très engagés eux-mêmes dans le processus d'expansion outre-mer », tel Francis Garnier. D'après A.Masson, « L'opinion française et les problèmes coloniaux à la fin du Second Empire », *Revue française d'histoire d'Outre-Mer*, 1962, pp. 366-435, notamment pp. 371 & 434.

3 Il ne faut pas s'exagérer l'enthousiasme de l'opinion publique : Vincent Berdoulay (*La formation de l'école française de Géographie (1870-1914)*, thèse de IIIe cycle, C.T.H.S., 1981, 245 p., chapitre III) me paraît un peu optimiste.

4 J.Valette, « Note sur l'idée coloniale vers 1871 », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, avril-juin 1967, pp. 158-172. L'auteur met l'accent sur le rôle de groupes de pression comme les colons d'Algérie ou les officiers de marine, et celui de Jules Duval. Dans son petit manuel, *Histoire de la colonisation française* (coll. Que sais-je ?), Xavier Yacono souligne, lui, qu'« il n'y a pas solution de continuité entre l'expansion coloniale sous le Second Empire et celle poursuivie sous la IIIe République ».

5 Dans une **annexe AC**, je donne quelques détails sur certains de ces groupements. Un livre fondamental : Un livre qui mérite plus de notoriété qu'il n'en a en France : Marc Lagana, *Le parti colonial français. Éléments d'histoire*, PU Québec, 1990, 188 p.

(1901), Mission laïque de France (1902). À ces groupes s'ajoutent à la Belle Époque l'Association cotonnière coloniale (1903), l'Association caoutchoutière coloniale (1903), le Comité de l'Océanie française (1903) et surtout le Comité du Maroc (1905). Toutes ces associations agissaient par la publication de *Bulletins* comme les Sociétés de Géographie, la provocation et le soutien de missions d'exploration, la poursuite — de façon à intéresser l'opinion publique — d'une œuvre de propagande, par des conférences à Paris et en province, parfois par des cours, voire des prix, et la pression sur le gouvernement pour accroître l'empire colonial français ou, plus fréquemment, pour infléchir la direction de l'expansion coloniale. L'action est de coulisse et de couloir, le « parti » est véritablement un *lobby*. Il forge aussi des mythes impérialistes et met en forme les slogans des programmes d'expansion : ainsi sont nés le « bloc africain », la « course au Tchad », exactement comme en Grande-Bretagne « du Cap au Caire ».

Les Sociétés de Géographie rejoignent les associations du parti colonial, mais, de plus, autre attitude, la Société de Géographie de Paris pénètre ces associations : l'article collectif de la *Revue française d'histoire d'outre-mer* de 1975 sur « le mouvement colonial français et ses principales personnalités (1890-1914) »¹ a montré la présence :

sur les 200 personnalités recensées, de 108 membres de la Société de Géographie de Paris (54 %)
sur les 45 dirigeants recensés, de 26 dirigeants de la Société de Géographie de Paris (58 %).

On remarque sur cette présence que près de la moitié des « 108 » ont adhéré à la Société de Géographie de Paris après le départ de Charles Maunoir en 1896 et qu'il s'agit d'authentiques responsables du parti colonial. L'explication est simple, et personnalisée comme souvent : Maunoir tenait à conserver, malgré tout, à sa Société son caractère scientifique et à éviter d'en faire un simple groupe colonial parmi d'autres. Caractéristique est la date d'admission à la Société de Géographie d'un Eugène Étienne qui sûrement méprisait l'intellectualisme de la Société et en tout cas aurait pu apparaître aux yeux de Maunoir comme un rival : 1897 seulement...

¹ *Revue française d'histoire d'Outre-Mer*, 1975, pp. 640-673. Les auteurs sont C.M.Andrew, P.Grupp, A.S.Kanya-Forstner et ils notent les divergences entre associations du parti colonial. Je rappelle leur intéressant tableau des motivations : intérêt universitaire, littéraire ou scientifique d'abord, souci d'une carrière administrative, militaire ou politique ensuite, et, enfin et à égalité, les liens de famille et les relations personnelles d'une part et, d'autre part, les intérêts d'affaires. L'ensemble se répartit comme le montre l'**annexe AD**.

Mes Sociétés sont donc membres du fameux parti colonial, qui est un phénomène européen, typique de l'expansion du Vieux Continent puisqu'on le retrouve au moins en Allemagne, en Italie et en Grande-Bretagne ¹. Un « parti colonial » existe pour tous les régimes politiques, parlementaires ou non, d'Europe occidentale. En Grande-Bretagne, le *Royal Colonial Institute*, né en 1868 et travaillant « au renforcement des liens entre la métropole et l'empire », la *Primrose League*, fondée en 1883 par des disciples de Benjamin Disraeli (1804-1881) ², l'*Imperial Federation League* (1884), qui, groupant de nombreux hommes politiques et écrivains, étudie la « possibilité d'appliquer au gouvernement de l'empire un système fédératif », la *National Fair Trade League* qui veut développer les relations commerciales et financières entre la métropole et les colonies, et d'autres associations encore, propagent les idées « impérialistes ». Le *Royal Colonial Institute* atteint le chiffre de 1 613 membres en 1882, au moment où la reine lui octroie une Charte, 3 775 adhérents en 1892, 4 527 en 1900, 10 904 en 1915 et 1 700 membres en 1918. En Allemagne, *Kolonialverein* et *Verein für Kolonisation*, d'abord attirées par l'Amérique du Sud, s'intéressent à l'Afrique à partir de 1884, et se fusionnent, grâce, entre autres appuis, à l'impulsion des Sociétés de Géographie de Berlin et de Hambourg, en 1887 en une *Deutsche Kolonialgesellschaft*, Société qui avec plusieurs dizaines de milliers de membres, réunis en sections locales, se livre à des entreprises de colonisation, a en son sein une « alliance des Femmes » envoyant en Afrique jeunes filles et jeunes femmes comme infirmières, institutrices, nourrices et aussi épouses, et joue un rôle capital dans la lutte contre la République de Weimar. À ces associations purement coloniales s'ajoutaient des groupements militaires : *National Service League*, *Navy League* et *Blue Water School* au Royaume-Uni, *Wehrverein* et *Flottenverein* en Allemagne, sans parler de la Ligue pangermaniste (*Alldeutscher Verband*), toutes férues de puissance nationale. On a souvent souligné l'importance capitale des fonctionnaires au sein de ces associations nationalistes, allemandes en particulier grâce à Heinz Gollwitzer ³, comme je le montre parmi les Sociétés de Géographie. Ajoutons que les professeurs et les officiers — et même les écoles militaires, en tant que telles, à Vienne — sont nombreux dans les Sociétés d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie, que les industriels et banquiers sont fréquents à Berlin, que des géographes étaient présents en qualité dans les associations impérialistes allemandes, et que Ratzel était un fervent partisan de la politique de puissance maritime.

1 Dans une **annexe AE**, je donne quelques détails, historiographiques notamment, sur certains de ces groupements.

2 J. McCearney, *Benjamin Disraeli (1804-1881). Biographie*, Pierre-Guillaume de Roux, 2014, 297 p., C.Zorgbibe, *L'intrépide chevauchée de Benjamin Disraeli*, De Fallois, 2016, 430 p.

3 H.Gollwitzer (1917-1999), *Europe in the Age of Imperialism. 1880-1914*, Thames and Hudson, 1969, trad. fr., *L'impérialisme de 1880 à 1918*, Paris, Flammarion, 1970, 216 p.

Buts et chronologie sont parfaitement cohérents : la Société de Géographie première née a, relayée par les Sociétés de Géographie provinciales, rempli un rôle procolonial de premier ordre en répandant auprès d'une opinion publique *a priori* distante le souci de la colonisation. La diminution du nombre des Sociétés provinciales et la baisse globale des effectifs, toutes deux phénomènes de la fin du siècle, s'expliquent sans doute par la lassitude de l'opinion et sa véritable capture par des groupes de pression mieux organisés et spécialisés, ceux que je viens d'énumérer. La Société de Géographie commerciale tenta de s'adapter à la nouvelle conjoncture en réduisant en 1901 le nombre de ses « sections » de dix à trois, l'une d'elles s'intitulant « France et possessions françaises ». Il est par conséquent normal de trouver à la Société de Géographie de Paris — mais tard — et souvent en province l'homme qui passa pour incarner à lui seul le parti colonial, le véritable ministre des Colonies sans le titre ¹, Eugène Étienne, le député d'Oran, né dans cette ville en 1844, fils d'officier, qui s'était lié d'une très vive amitié avec Gambetta dès 1869 (²), un Gambetta dont on sait le rôle dans la reprise de l'expansion coloniale ³. Cet « avocat » et « pourvoyeur » des colons (Charles-André Julien ⁴), parmi lesquels il s'était créé une vaste clientèle, directeur de *La Dépêche coloniale*, n'intervient que tardivement (il n'adhère qu'en 1897) dans une Société de Géographie de Paris vraisemblablement trop intellectuelle pour lui, et d'une façon très décorative : une vice-présidence en 1903. Lui qui « use habilement de toutes les armes pour pousser à l'expansion » ⁵ ne se sert donc guère de celle-ci. On trouve aussi au sein des Sociétés de Géographie d'autres personnalités moins centrales et politique, mais plus géographiques, comme

1 Sous-secrétaire d'État aux colonies en 1887 pendant six mois, puis de février 1889 à février 1892, ministre de l'Intérieur, puis de la Guerre, en 1905-1906 et 1913, il n'obtint jamais le ministère des Colonies, malgré la pression exercée par ses amis sur les présidents du Conseil. Il réussit toutefois à le maintenir sous une stricte tutelle.

2 Ce républicain ardent des débuts de la III^e République est présent dans presque tout comité, groupement ou association consacré à la défense des intérêts coloniaux. En 1905, il fut fêté par ses amis comme le « fondateur respecté » du parti colonial. Une certaine suspicion (due à ses liens apparents avec la Finance et à sa fortune trop rapide) l'entoura toujours et l'empêcha de devenir ministre. Voir Eugène Étienne, *Son œuvre coloniale. Algérienne et politique (1881-1906). Discours et écrits divers réunis et édités par la « Dépêche coloniale »*, Librairie de la Dépêche coloniale, 1907, 2 vol., 539 et 588 p. (notice biographique du début), H.Sieberg, *Eugène Étienne und die französische Kolonial politik (1887-1904)*, Cologne, 1968, le mémoire de maîtrise (Paris V) de Béatrice Latscha-Pauria, *Eugène Étienne et l'Afrique, 1889-1904*, 1981, 2 vol., 176 & 89 p., Roland Villot, *Eugène Étienne. 1844-1921*, Oran, 1951, 281 p., Ch.-R.Ageron, *France coloniale ou parti colonial ?*, PUF, 1978, 302 p., *passim*. Aperçu dans R.Girardet, *L'idée coloniale en France. 1871-1962*, La Table ronde, 1972, 340 p., réédition, coll. « Pluriel », 1979, 508 p., pp. 111-112. Cet affairiste s'était pourtant interdit les intérêts outre-mer : chemins de fer (années 1890), Ardoisières de l'Anjou (1905), Omnibus de Paris (à partir de 1910), mais aussi les Eaux de Vichy, les Hôtels réunis, les Tréfileries et Laminoirs du Havre (cf. J.Estèbe, *Les ministres de la République. 1871-1914*, Presses de la FNSP, 1982, 255 p., pp. 216 & 244).

3 Cf. l'article, déjà cité, Ch.-R.Ageron, « Gambetta et la reprise de l'expansion coloniale », *Revue française d'histoire d'Outre-Mer*, 1972, pp. 165-204.

4 Je reprends ici les expressions employées par Ch.-A.Julien dans *Le Maroc face aux impérialismes (1415-1956)*, Paris, Éditions J.A., 1978, 550 p., pp. 57-58. Étienne multiplia les recommandations en faveur des colons.

5 H.Deschamps, *Les méthodes et les doctrines coloniales de la France (du XVI^e siècle à nos jours)*, Armand Colin, 1953, 222 p., p. 151.

Marcel Dubois (1856-1916), nommé en 1885, alors qu'il n'avait pas encore trente ans, à la maîtrise de conférences de géographie coloniale créée hâtivement en Sorbonne à la suite de l'affaire de Lang Son, et promu professeur titulaire de cette chaire sept ans plus tard, alors qu'entre-temps il avait participé à la fondation en 1891 des *Annales de géographie* avec Vidal, pour les quitter en 1894, en désaccord avec la toute-puissance de la géomorphologie et l'« abus » de la géographie régionale qui s'y manifestaient. C'est que Marcel Dubois, apparaissant aux côtés de Paul Leroy-Beaulieu comme un des théoriciens de la colonisation française, n'écrivant pratiquement que sur la géographie coloniale, était l'homme d'une idée : l'expansion coloniale. C'est en ce sens qu'il faut comprendre la part importante qu'il prit à la fondation de la Ligue de la Patrie française et son rôle actif dans les travaux de l'Union coloniale et de la Ligue maritime et coloniale ¹

Au contraire, sauf omission de ma part, on ne trouve justement pas Paul Leroy-Beaulieu, dont le célèbre ouvrage *De la colonisation chez les peuples modernes* parut en 1874 sans attirer l'attention, mais eut beaucoup plus d'influence lors de la réédition de 1882 (²). Paul Leroy-Beaulieu fut quand même appelé à faire quelques conférences en province dans des Sociétés de Géographie, à celle de Lyon, par exemple, le 21 avril 1891 : qualifié, à tort, par le président de séance de « fondateur de *L'Économiste français* », il résume son maître-ouvrage en une conférence sur « la colonisation » ³. On ne trouve pas non plus d'autres noms représentatifs de la littérature coloniale étudiée par M.Astier-Loutfi ⁴. Bien sûr, dans les régions, les liens personnels existent et sous-tendent la participation des Sociétés de Géographie au parti colonial : le grand industriel de la soie lyonnaise Ulysse Pila, vice-président de la Société lyonnaise, est membre du Comité fondateur de l'Union coloniale, qui lance un appel dans le *Bulletin* lyonnais ⁵, publication qui mentionne

1 Je donne en **annexe AF** une note bio-bibliographique sur Marcel Dubois.

2 Quatre autres rééditions jusqu'en 1908.

3 *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1891-1892, pp. 230-254. Sur Leroy-Beaulieu, notice bio-bibliographique dans Julie d'Andurain, *Colonialisme ou impérialisme ? Le parti colonial en pensée et en action*, Léchelle, Zellige, 2017, 448 p., pp. 35-49.

4 M.Astier-Loutfi, *Littérature et colonialisme. L'expansion coloniale vue dans la littérature romanesque française. 1871-1914*, Mouton, 1971, 147 p.

5 1893-1894, pp. 97-100 ; une courte notice supplémentaire se trouve pp. 500-501. U.Pila (1837-1909) était un négociant, peu auparavant (1891-1892) vice-président de la Société de Géographie de Lyon. Une biographie : Jean-François Klein, *Un Lyonnais en Extrême Orient. Ulysse Pila, « vice-roi de l'Indochine » (1837-1919)*, Lyon, Lugd, 1995, réédition, Éditions Lyonnaises d'Art et d'Histoire, 1999, 160 p. Une page éclairante dans B.Angleraud & C.Pellissier, *Les dynasties lyonnaises. Des Morin-Pons aux Mérieux, du XIXe siècle à nos jours*, Perrin, 2003, 830 p., p. 44 : « Autre figure emblématique du commerce lyonnais de la soie, Ulysse Pila est le dernier fondateur des années "fastes" de la soierie mais, à la différence de Léon Permezel, son œuvre lui survivra longtemps, jusqu'en 1998. Installé entre Rhône et Saône au début de la Troisième république, Ulysse Pila appartient au milieu textile provençal. [...] en 1868, il crée à Marseille sa propre maison de courtage sous la raison sociale *Ulysse Pila et Cie* et il y fait l'apprentissage des responsabilités patronales. Les affaires se développent et lorsque, en 1873, le percement du canal de Suez fait de Lyon le grand marché mondial de la soie, il monte une agence à Lyon, d'où il prend contact avec la clientèle de toutes les places européennes. En [1874],

fréquemment Eugène Étienne ¹, le Comité marseillais de l'Alliance française est « annexé » à la Société de Géographie de Marseille ²...

L'avant-dernier corollaire du ralliement à la colonisation est social : il s'agit, en dehors de la multiplication des officiers dont nous parlerons bientôt, de l'apparition de catégories sociales liées directement à la conquête, les médecins de la marine évoqués plus haut et dont la plus glorieuse illustration est le médecin de première classe et explorateur Jules Crevaux, les médecins coloniaux déjà présentés dans ce chapitre, les fonctionnaires coloniaux aussi, évoqués plus haut et étudiés par William Benjamin Cohen (1941-2002) ³... Jusqu'à la Première Guerre mondiale, seule une minorité d'entre eux passèrent par l'École coloniale, et beaucoup furent nommés grâce au patronage, au parrainage et au népotisme, le Comité de l'Afrique française jouant ici un rôle important, et la Société de Géographie un rôle très faible, décevant des adhésions en partie intéressée. Plusieurs, tels Charles Le Myre de Vilers (1833-1918), premier gouverneur civil de la Cochinchine (1879), étaient d'anciens officiers de Marine entrés dans une carrière administrative.

Dernière implication : il n'est pas surprenant que ce monde de l'exploration tienne une place importante dans ce que j'appellerais, sans doute un peu pompeusement, l'inconscient du géographe. Celui-ci — mais peut-être est un

le jeune entrepreneur s'installe à Lyon et décide d'y transférer le siège de sa société. Les ressources apportées par les profits dégagés en 1876 permettent l'extension des affaires. Les années suivantes voient une formidable réussite commerciale qui confirme la justesse du choix de l'implantation lyonnaise, et elles font d'Ulysse Pila une personnalité exceptionnelle qui va occuper, jusqu'en 1909, une place prépondérante dans sa ville d'adoption. » Et des mêmes excellentes historiennes, plus loin, pp. 109-110 : « La carrière d'Ulysse Pila s'inscrit davantage en rupture avec le milieu lyonnais. Pionnière dans l'utilisation des soies asiatiques, la *Maison Ulysse Pila* avait su se rendre indispensable auprès des soyeux lyonnais en 1876, année de crise pour la sériciculture européenne. Utilisant les profits dégagés, il s'était lancé dans l'aventure industrielle, louant en Italie une usine de filature et de moulinage. À partir des années 1880, Ulysse Pila va exploiter sa connaissance de l'Extrême-Orient pour s'imposer sur la scène lyonnaise. Il participe activement aux débats autour de la colonisation relancés dans le contexte de dépression économique. [...] Il se fait défenseur de la cause coloniale aussi bien dans les antres du pouvoir que sur le terrain, où il est partie prenante dans la mise en place des infrastructures portuaires nécessaires à un ancrage commercial. Ulysse Pila met également à profit les conquêtes coloniales pour développer ses propres affaires. [...] Ulysse Pila a su durant toute sa carrière tirer profit de son précoce intérêt pour l'Extrême-Orient, ce qui lui valut la réputation de *vice-roi de l'Indochine* et d'être intégré dans tous les réseaux de la haute société lyonnaise, en tant que membre de la Société d'Économie politique, de la Société de Géographie, de la Chambre de Commerce et président en 1895 de l'Union des Marchands de soie. [...] Lorsqu'Ulysse Pila meurt, le 10 mars 1909, la relève dynastique est donc assurée et le sera jusqu'à la fin des années 1960 où disparaît la deuxième génération pour céder la place à la troisième jusqu'en 1998. » Et, enfin, p. 318 : « Lyonnais d'adoption, le marchand de soie Ulysse Pila se fait le propagandiste de l'idée coloniale. Dès 1884, il se range dans le camp de ce qui deviendra le parti colonial mais ses positions diffèrent de celles des industriels métropolitains qui ne voient dans les colonies qu'un simple débouché. En Indochine, il engage de nombreux capitaux et incite les hommes d'affaires lyonnais à faire de même. » Voir aussi les pp. 328-329 et 656 des mêmes auteures.

¹ Il fait d'ailleurs des conférences à Lyon.

² *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1901, p. 207.

³ W.B.Cohen, *Empereurs sans sceptre. Histoire des administrateurs de la France d'outre-mer et de l'École coloniale*, trad. fr., Berger-Levrault, 1973, 304 p.

subconscient ? — est un peu connu grâce à un document banal, mais normalement voué à une destruction rapide : les brouillons et feuilles de notes contenus dans le registre des « séances administratives » (de la Commission centrale) pour la période 1899-1933 et échelonnés, d'après quelques dates, de 1882 à 1931 environ. L'auteur, secrétaire général ou plus vraisemblablement un des secrétaires adjoints, n'y a mis aucune note en forme : tout y est griffonné, dans la somnolence d'une ordinaire séance d'après-dîner, ce qui m'intéresse ici. Outre les inévitables portraits, caricatures et rébus, les croquis de l'Afrique, les dessins de bateaux, pirogues, d'icebergs, de coquillages, d'ancre de navires, figurent en bonne place ! On y voit aussi des comptes, des opérations rapidement jetées sur le papier de cette petite puissance financière que fut la Société de Géographie de Paris ! Jetées par un géographe en chambre ? par un géographe de terrain ? ¹ En tout cas, il s'agit de quelqu'un qui côtoie au sein de la Société de Géographie de Paris les militaires, et j'ai rappelé à l'instant le cas de Le Myre de Vilers. Qu'en est-il dans les autres Sociétés, et comment jauger et juger la présence de l'officier ?

La position des Sociétés de Géographie est simple, accueillant dans le mouvement intellectuel une géographie désormais synonyme pour elles d'expansion coloniale et dans leur mouvement social l'officier de l'« arche sainte », après les Garnier et les Brazza. À Paris, pendant le demi-siècle qui va de 1864 à 1914, un quart des adhésions de fonctionnaires et une bonne moitié des admissions d'employés de l'État ressortissent au statut d'officier. En province, les proportions oscillent entre le quart et la moitié de ces deux catégories, les entrées en groupe étant nombreuses, après comme avant les années quatre-vingts-dix, qui ne marquent pas un changement net, dans le domaine quantitatif du moins. Mais, au temps de l'affaire Dreyfus et de la Belle Époque, en géographie, les armées sont surtout représentées par des officiers subalternes et des officiers de fortune. Bien oublié aujourd'hui, au contraire de Brazza et des autres illustrations du Panthéon de la République, est Henri Bretonnet (1864-1899), qui participa en tant qu'enseigne de vaisseau à la deuxième mission Mizon (1892-1893) au Niger et à la capture de Gbedasse Béhanzin (1845 ?-1906) en 1892-1894 (2). Il fut tué, à 35 ans, par Rabah, et un an après qu'il eut été scrutateur du bureau de la Société de Géographie ³. L'Alsacien Louis-Gustave

1 Archives de la Société de Géographie de Paris, au siège. C'est le seul document d'une semblable valeur heuristique que j'y ai trouvé ! Toujours dans le domaine de l'inconscient, les indigènes continuent à solliciter érotisme et sexualité (cf. **annexe AG**).

2 Biblio. Sur Béhanzin : J. Amegboh, dit B. Elaud, *Behanzin. Roi d'Abomey*, Les Nouvelles Éditions africaines, 1983, 111 p., P. Louis, *Le roi Béhanzin. Du Dahomey à La Martinique*, Aréla, 2011, 137 p.

3 Il était né en Seine-et-Oise d'un couple d'instituteurs. À la Société de Géographie, il fut scrutateur du bureau de 1898. Dossier des archives du Service historique de l'Armée de terre et notice dans *Hommes et Destins, dictionnaire biographique d'Outre-Mer*, n° 2 de la nouvelle série des Travaux et Mémoires de l'Académie des Sciences d'Outre-Mer, 6 tomes dont l'un en deux vol., Paris, 1975-1986, tome II, 1, pp. 129-134.

Binger (1856-1936), lieutenant, puis capitaine d'infanterie de marine, est, lui, devenu en 1897 directeur des affaires d'Afrique au ministère des Colonies ; toutefois, il joua un rôle important en tant qu'explorateur (du Soudan) **1**. Un autre exemple d'officier d'infanterie de marine membre de la Société est Joseph Gallieni (1849-1916), évoqué rapidement plus haut : il entre en 1881 — il est alors capitaine — et est vice-président de la Société en 1906 (il est à ce moment général). Entre-temps, il a été nommé gouverneur général de Madagascar (1896) et est rentré en France en 1905 pour devenir gouverneur de Lyon. Comme Brazza, il était d'origine italienne et on le trouve à la Société de Géographie toujours en 1913 (**2**).

L'officier colonial est un type qui mène une rude concurrence numérique au marin, ce qui s'entend bien étant donné le ralliement idéologique de l'ensemble des Sociétés de Géographie et l'identification, au début du XXe siècle, de la vocation coloniale et de la vocation militaire **3**. Certes, l'explorateur intrépide ne manque pas ici comme ailleurs d'attirer l'attention, mais l'énorme majorité est formée du tout-venant du petit grade colonial et l'officier méhariste apparaît, comme Émile Niéger (1874-1951), adjoint de François Henry Laperrine (1860-1920) aux Oasis sahariennes de 1893 à 1910 et chargé en 1912 d'une mission d'étude du tracé du Transafricain du Tchad au Niger, avant d'être l'année suivante secrétaire du bureau de la Société de Géographie **4**. Des lieutenants ou des capitaines adressent leurs 61 francs à la Société de Géographie de Paris (cotisation annuelle augmentée du droit

1 Admis à la Société en 1885, secrétaire du bureau de 1890, vice-président en 1905. Voir la notice nécrologique de *La Géographie*, janv. 1937, pp. 38-40, et surtout, du chanoine Joseph Petit, *Qui était le Gouverneur-Général Binger ? 1856-1936*, dactyl., Saint-Maur-des-Fossés, 1978, 17 p., C.Auboin, *Au temps des colonies. Binger explorateur de l'Afrique occidentale*, Éditions Bénévent, 2008, 329 p. et l'ouvrage collectif *L'Afrique en Noir et Blanc, du fleuve Niger au Golfe de Guinée (1887-1892)*. Louis Gustave Binger explorateur, Somogy, 2009, 280 p. Les différentes étapes de sa carrière : cet Alsacien protestant s'engage au 20e Bataillon de Chasseurs à pied à Rouen en 1870, sous-lieutenant au 4e Régiment d'Infanterie de Marine à partir de 1880, à la tête d'une section de disciplinaires en Afrique, officier d'ordonnance de Faidherbe au ministère de la Marine en 1884-1886. Binger fut gouverneur général de la Côte d'Ivoire de 1893 à 1897, directeur des affaires d'Afrique jusqu'à sa retraite en 1906. Il avait publié en 1904 un roman, *Le serment de l'explorateur*, et il entra à l'Académie des Sciences en 1913. Binger a publié un massif *Du Niger au Golfe de Guinée par le pays de Kong et le Mossi*, chez Hachette en 1892, 2 vol., 513 et 416 p., très intéressant par son anthropologie constante.

2 Archives du Service historique de l'Armée de Terre (Vincennes) : fonds Gallieni (6N40 à 52), dossier de maréchal (à titre posthume) dans l'« armoire de fer ». Voir la notice par H.Deschamps, dans *Hommes et Destins, dictionnaire biographique d'Outre-Mer*, n° 2 de la nouvelle série des Travaux et Mémoires de l'Académie des Sciences d'Outre-Mer, 6 tomes dont l'un en deux vol., Paris, 1975-1986, tome III, pp. 212-215. Dans la version dactylographiée initiale de cette thèse, Gallieni avait été par mégarde orthographié avec un accent aigu. Cela me fut lors de la soutenance vivement reproché, avec même une comparaison entre les origines familiales lombardes de Gallieni et mes origines supposées franco-françaises (à tort : je suis aux deux tiers d'origine flamande), par Jean-Jacques Becker. Le temps a passé depuis 1987 et il ne reste que la dérision : dans *1914. Comment les Français sont entrés dans la guerre*, thèse résumée, publiée par la FNSP deux ans avant 1987, 638 p., Jean-Jacques Becker avait orthographié avec un accent aigu les quatre fois qu'il écrivit le patronyme de Gallieni (pp. 480 et 554 et deux fois p. 595) !

3 R.Girardet, *L'idée coloniale en France. 1871-1962*, La Table ronde, 1972, 340 p., réédition, coll. « Pluriel », 1979, 508 p., pp. 297-304.

4 Papiers Niéger aux archives du S.H.A.T. (1K117).

d'entrée) depuis de minuscules postes perdus dans la brousse africaine, et pas seulement depuis les garnisons de repos où peuvent les convertir des camarades déjà « en géographie ». Ponction très importante sur de maigres soldes ¹ ! Naturellement, quand elles réfléchissent sur le phénomène, les Sociétés de Géographie ne retiennent que les grandes figures, laissant dans l'oubli les « sans grades » de la colonisation, à la différence de la littérature romanesque ². Leur idéologie prépare à cet égard le dernier discours colonial français, le discours France d'Outre-Mer : des phrases comme celles qu'écrivit Charles-André Julien en introduction aux *Techniciens de la colonisation* de 1946 (3) sont déjà préparées par le langage des géographes de la fin du XIXe siècle :

« L'histoire coloniale est le triomphe de la biographie. Le rôle, souvent déterminant mais anonyme, des administrations centrales et des groupements économiques ou religieux lui échappe presque totalement [...]. Comme des cimes au-dessus du brouillard, émergent du passé quelques personnalités sur lesquelles se concentre l'attention. Ce n'est pas, à vrai dire, sans raison. [...] Le grand colonial apparaît comme un personnage hors série, à la mesure des situations extrêmes auxquelles il doit faire face, une sorte de héros à la façon dont l'eut entendu Carlyle. C'est rarement un homme de petite extraction. [...] Ils peuplent leurs loisirs en s'occupant de philosophie, d'histoire, d'archéologie, d'ethnographie, de linguistique, créant des centres d'étude et encourageant les chercheurs. [...] Cet amour de la culture désintéressée concourt à expliquer l'idéalisme que l'on rencontre chez les plus grands chefs... »

Un autre groupe d'officiers est constitué par topographes et géodésiens. On a au moins un directeur du Service géographique de l'Armée — le général Victor Derrécagaix (1833-1915), auteur par ailleurs d'ouvrages d'histoire militaire et d'études géographiques sur l'Afrique ⁴ —, un chef du service géodésique du Service géographique — le lieutenant-colonel, puis colonel Robert Bourgeois (1857-1945) ⁵ —

1 2 360 à 2 760 francs par an pour un capitaine, d'après R.Girardet, *La société militaire dans la France contemporaine (1815-1939)*, Paris, 1953, 328 p., pp. 68-70, de 5 700 à 6 100 francs pour un chef de bataillon, 7 500 francs, sans les indemnités, pour un colonel, d'après P.Gerbod, *La condition universitaire en France au XIXe siècle. Étude d'un groupe socioprofessionnel. Professeurs et administrateurs de l'enseignement public de 1842 à 1880*, Thèse, Presses universitaires de France, 1965, 720 p., p. 587. Un tableau complet de l'éventail hiérarchique des soldes (qui se resserre) est fourni par W.Serman, *Les officiers français dans la nation. 1848-1914*, Aubier, 1982, 280 p., p. 188.

2 M.Astier-Loutfi, *Littérature et colonialisme. L'expansion coloniale vue dans la littérature romanesque française. 1871-1914*, Mouton, 1971, 147 p., p. 43.

3 « Coloniaux et colonisation », introduction à *Les techniciens de la colonisation (XIXe-XXe siècles)*, Presses universitaires de France, 1946, VIII+321 p.

4 Vice-président de la Commission centrale en 1892 et 1901, de la Société en 1894, président de la Commission centrale en 1893 et 1902, toujours membre en 1913 (notice nécrologique dans *La Géographie*, 1914-1915, p. 333 et liste de 1913). Il avait créé le Service historique de l'Armée en 1882. Général de brigade en 1889, de division en 1894 (dossier de général des archives du Service, Vincennes, Gx/3/211 ; Général Derrécagaix, *Mes Souvenirs*, Bayonne, 1921, 95 p.).

5 1857-1945. Secrétaire du bureau de 1907, vice-président de la Commission centrale en 1910, président de cette dernière l'année suivante. Il est toujours membre en 1939. Il mena une mission géodésique en Équateur (1901-1902). Polytechnicien, artilleur, général de brigade avant la guerre (1912), de division en 1915, il fut aussi membre de l'Académie des Sciences (à partir de 1917), sénateur du Haut-Rhin de 1920 à 1936 (archives du Service historique de l'Armée de Terre, Papiers Bourgeois, 1K153, et dossier de général, Gx/3/634).

, qui devint général et directeur du Service géographique. Colonel du Génie, Ferdinand Prudent (1835-1915) était d'abord passé par le Club alpin français, dont il fut président de la Commission de Topographie et membre de la Direction centrale. Il se fit un des cartographes des Pyrénées et collaborateur important à l'*Atlas de géographie moderne* de Schrader ainsi qu'à l'*Atlas universel de géographie* de Vivien de Saint-Martin et Schrader, tous deux publications essentielles de la maison Hachette ¹. De nombreux aspects du contexte peuvent être rappelés ici : importance au sein des clubs d'alpinistes de la géodésie, fondation par le général Charles Champion de Nansouty (1815-1895) de l'observatoire du Pic du Midi de Bigorre en 1878, etc.

La présence des officiers est évidemment conséquence et cause, tout à la fois, du subit engouement colonial manifesté d'abord aux environs de 1864. Elle a de multiples effets d'entraînement. Le plus simple est le plus neuf : les Sociétés de Géographie non seulement débordent de sympathie pour l'officier, lui offrant par exemple banquets et réceptions ², mais de surcroît elles s'occupent de la chose militaire en tant que telle. Conférences et conférenciers sur l'armée sont bien accueillis, tels l'inépuisable Victor-Eugène Ardouin-Dumazet (1852-1940), qui, par exemple, parle en 1897 à la Société de Géographie de Cambrai des chasseurs alpins ³ ; la Société de Toulouse exalte l'alliance franco-russe ⁴ et la Société de Géographie de Marseille manifeste des préoccupations stratégiques tendant à la protection de la cité ⁵. Sa sœur parisienne et commerciale émet, elle, en 1884 des « vœux [...] sur le service militaire dans les colonies » ⁶ : de toutes manières, ses

¹ Admis à la Société de Géographie en 1889, il est élu à la Commission centrale en 1897 (*Comptes rendus des séances...*, 1897, p. 167). Voir J.Mistler, *La librairie Hachette de 1826 à nos jours*, Hachette, 1964, 407 p., et *La Montagne*, 1915, pp. 74-79.

² Voir, par exemple, le banquet offert à Gallieni par la Société de Géographie de Marseille le 14 juin 1905 (*Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1905, pp. 129-140).

³ Fantaisie de l'orateur ou surdité du compte rendu : « Chaque bataillon est cantonné le plus souvent dans un village, que sa présence anime et enrichit. Nos chasseurs sont précieux pour les habitants dans cette région : ils construisent des routes, établissent des conduites d'eau, etc. Eux-mêmes ne s'ennuient pas ! On leur apprend à patiner et à courir sur la neige à l'aide de skyes, chaussures norvégiennes que nous ne pouvons mieux comparer qu'aux raquettes dont les jeunes filles de chez nous se servent pour jouer au volant ; les raquettes de neige sont deux fois plus grandes. » (*Bulletin de l'Union géographique du Nord de la France*, 1897, p. 269).

⁴ *Bulletin de la Société de Géographie de Toulouse*, 1896-1898, *passim*. Sur « L'image de la Russie en France de 1890 à 1917 », l'article de P.Gerbod ainsi intitulé dans *L'Information historique* (mai-juin 1979, p. 269) est important.

⁵ Plusieurs articles écrits par des membres, plus la reproduction dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1892, pp. 155-159, de l'article publié dans *Le Temps* par Maurice Ardouin-Dumazet, « L'Étang de Berre et la Défense nationale ».

⁶ Société de Géographie commerciale de Paris, 15 juin 1884, polygraphié, cote Bibliothèque nationale in-folio Lk 800 (4 p.). Répudiant le régime militaire de l'époque, à cause de ses « tendances à la centralisation et à l'uniformité », elle se prononce pour une décentralisation qui « permettra à nos nouveaux pays d'outre-mer de tenir compte de leurs propres besoins locaux, pour s'assimiler socialement, politiquement, à la France, et réussir, comme il a été dit, à se transformer en provinces françaises, non moins ardentes dans leur patriotisme que les anciennes colonies » : organisation de corps de troupes propres à chaque colonie et rappelant les « compagnies franches » d'Ancien Régime et formés de volontaires auxquels s'ajouteront des compagnies indigènes.

statuts n'autorisent-ils pas l'admission gratuite des officiers de marine ? En 1910, la Société de Géographie de Paris discute longuement de

« la question si intéressante de la constitution de nouvelles unités de troupes noires destinées non seulement à assurer la garde de nos possessions de l'Afrique occidentale, équatoriale, et orientale, mais encore à participer normalement à l'occupation de l'Algérie-Tunisie et, d'une manière générale, à renforcer la défense nationale. »

Lors de la discussion, au cours de laquelle l'argument de la décroissance démographique française est utilisé, les officiers membres de la Société, en particulier le colonel Charles Mangin (1866-1925), jouent un grand rôle. C'est que 1910 voit l'apogée d'une vaste campagne d'opinion menée depuis quelques années par certains officiers coloniaux, plus particulièrement Mangin, qui publie chez Hachette *La force noire*, un ouvrage promis à un assez vaste retentissement ¹. L'année suivante, c'est le capitaine Hippolyte-Victor Marceau qui écrit « le tirailleur soudanais » ². Autre effet d'entraînement : l'élévation, grâce aux Sociétés de Géographie, d'un niveau intellectuel jugé souvent initialement bas par l'observateur et ayant tendance à s'affaïsser au fil des années. L'anecdote célèbre du général de 1870 méprisant les cartes, rapportée par Maxime Du Camp (1822-1894), n'est plus de saison ³. Cette élévation ⁴ rappelle celle des milieux d'affaires notée *supra*. Enfin, dans la mentalité collective des géographes un rapprochement s'opère entre le « légendaire colonial » et le « légendaire militaire », de la même façon qu'une confusion tend à s'établir entre les deux « dans la masse de l'opinion » ⁵.

Le rôle joué par les militaires n'est donc pas celui de dirigeants des Sociétés de Géographie. Ils sont honorés, leur adhésion leur sert de carte de visite et

1 Sur la « force noire » de Mangin, la meilleure mise au point est de M. Michel, *L'appel à l'Afrique. Contributions et réaction à l'effort de guerre en A.O.F. (1914-1919)*, Publications de la Sorbonne, 1982, IX+533 p., première partie, mais le rôle de la Société de Géographie s'inscrit avant la seconde phase de la « campagne Mangin » (*ibid.*, pp. 8 & suiv.). L'ouvrage a été réédité chez L'Harmattan en 2011 (270 p.).

2 *La Géographie*, 2e sem. 1910, pp. 64-84. C'est la présentation d'un petit livre, du même titre, qui sortira l'année suivante chez Berger-Levrault (83 p.).

3 Cf. R. Girardet, *La société militaire dans la France contemporaine (1815-1939)*, Plon, 1953, 328 p., p. 152.

4 Cf. R. Girardet, *op. cit.*, *passim*, et V. Monteil, *Les officiers*, Seuil, 1958, 189 p., p. 31. W. Serman est plus sceptique sur ce progrès (*Les officiers français dans la nation. 1848-1914*, Aubier, 1982, 280 p., pp. 216 & suiv.), les officiers qui lisent ou se livrent à des travaux scientifiques étant à ses yeux minoritaires : « il ne s'agit là que d'individualités, nettement isolées ».

5 Cf. R. Girardet, *L'idée coloniale en France. 1871-1962*, La Table ronde, 1972, 340 p., réédition, coll. « Pluriel », 1979, 508 p., pp. 34-35 : « Dans la comédie de mœurs, le feuilleton populaire, la littérature enfantine, le colonial, lorsqu'il apparaît, porte presque toujours l'uniforme [...] le phénomène est double — et parfaitement original dans l'histoire de l'expansion européenne au XIXe siècle — en même temps qu'une fraction de l'armée française se *colonialise*, c'est pour une grande partie de l'opinion l'idée coloniale elle-même qui se *militarise*. »

de moyen d'avancement, et les liens entre géographie et « arche sainte » sont au sein de la société française toute entière du domaine du connu et de l'évidence. S'agit-il de pérennité, de « déjà vu », rappelant les temps antérieurs ? En réalité, au temps de la « course au clocher », l'officier de fortune, l'officier subalterne, qu'est tout à la fois l'officier « en géographie » sert aux Sociétés à réfléchir sur la guerre coloniale, sur la conquête coloniale militaire et sur la guerre faite sur le Vieux Continent grâce à l'appoint des colonisés. Or la guerre de 1914 est proche et la « force noire » va servir... D'autre part, l'épée côtoie d'une façon très amicale dans les Sociétés savantes que sont les Sociétés de Géographie les négociants et la réconciliation s'opère non seulement entre *otium* et *negotium*, mais aussi entre officiers et « pékins », au moment de l'expédition internationale en Chine 1...

1 Je n'ignore pas que « pékin » n'a aucun rapport avec la Chine, mais vient de l'espagnol *pequeño*.

CONCLUSION DU CHAPITRE 6

Sans véritablement tirer l'épée — mais ne peuvent-elles pas pousser à la guerre sans cela ? — les Sociétés de Géographie assistent avec plaisir au *scramble*, qu'elles réussissent à définir. Dans le culte de « la plus grande France », le loisir intellectuel, qui est la vocation même d'une Société de pensée, s'associe aux préoccupations commerciales, aux soucis de géographie utilitaire, qui autrefois répugnaient aux notables de la Société de Paris première manière.

Les officiers et les négociants se lient au cours des réunions ordinaires et des conférences, souvent consacrées aux possessions coloniales présentes ou désirées, d'où, sans doute, la prudence des Sociétés de Géographie dans le présent domaine.

Cette réserve ne les empêche pas de saisir de toutes les opportunités, ainsi d'excursionner tôt au Maroc quand on est Marseillais, et de sentir vibrer en elles la fibre patriotique. Ce qui pose — d'autant plus que l'on peut *faire* vibrer cette corde — le problème des rapports entre les Sociétés françaises de Géographie et la nation, leur nation.

CHAPITRE 7.

LA NATION FRANÇAISE EN GÉOGRAPHIE

A LA CHARNIÈRE DES DEUX SIÈCLES

(ANNÉES QUATRE-VINGTS-DIX A 1940)

Quand finissent les années quatre-vingts, la carte de l'implantation des Sociétés françaises de Géographie est complète, à très peu près (trois naissances à venir). La Nation, pour les géographes, c'est d'abord l'existence des Sociétés provinciales qui égrènent comme sur les bancs de l'école élémentaire et républicaine la liste des préfectures et même des sous-préfectures. Sont-elles vraiment différentes des deux Sociétés parisiennes ? Ces Sociétés départementales ne furent-elles pas tentées par le régionalisme des années 1900 ? Que devient, alors que triomphe l'alphabétisation républicaine et que commence l'« âge des masses », le vieux rêve de la vulgarisation de la géographie ? Voit-on s'installer enfin une « géographie des professeurs » au temps de la République radicale ? Populariser la géographie, but d'antan, cela conduit-il à démocratiser les associations, par l'entrée des masses : a-t-on enfin des Sociétés de Géographie qui ne déforment pas trop l'image de la société française tout entière ? La Belle Époque est une avant-guerre et la Nation, c'est aussi la patrie : il faudra préciser l'attitude des Sociétés vis-à-vis du patriotisme, du nationalisme, puis de la Grande Guerre qui commence à l'été 14.

LES SOCIÉTÉS DE GÉOGRAPHIE DE PROVINCE

Elles sont émules, mais non mineures, et elles ont été fréquemment citées dans les chapitres précédents en tant que Sociétés cadettes mais majeures. Rassemblons le faisceau de leurs originalités. La chronologie de leurs créations **1** est très cohérente, quelle que soit l'initiative de leur formation : individus isolés de l'Université, ou non, chambres de commerce, organismes culturels, etc. **2**

1 Je laisse de côté, pour un bref moment, les Sociétés « polyvalentes », bonne expression de Chr.Monnot (*Contribution à l'histoire des Sociétés de Géographie*, mémoire de maîtrise 1974-1975, Paris IV-Sorbonne, dactyl., 95 p., dactyl., dir. par Ph.Pinchemel, consultable à la bibliothèque de la Société de Géographie, cote 4° 2373) et de Ph.Pinchemel (« Les Sociétés savantes et la géographie », dans Comité des Travaux historiques et scientifiques, *Actes du 100e Congrès national des Sociétés savantes. Colloque interdisciplinaire sur les Sociétés savantes. Les Sociétés savantes. Leur histoire*, Paris 1976, 386 p.), c'est-à-dire celles qui ne s'occupent de géographie qu'éventuellement ou rarement.

2 On a de nombreux récits de genèse. Exemple, à Lyon : en novembre 1872, une Commission de la Société nationale d'éducation, réunie à Lyon pour organiser une exposition géographique, songe à fonder une Société de Géographie (*Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1873, tome I, p. 15), en janvier 1873 a lieu une réunion préparatoire dans la salle de l'Union syndicale des marchands de soie (*Ibidem*, p. 16) ; en mars de l'année suivante l'assemblée générale constitutive se réunit (*Ibidem*, p. 19). La notice historique *in fine* du *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon* de 1899-1900 ajoute le rôle de la Chambre de Commerce et que les initiatives individuelles viennent de Louis Desgrand, marchand de soie, Pictet, président de la Société d'enseignement primaire du Rhône, Goybet, directeur de l'École de la Martinière. On sait que la Société de Géographie de Saint-Étienne est issue (1879), plus simplement, d'un bourgeonnement de celle de Lyon (*Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1879-1880, pp. 79-83). L'école de la Martinière est une école « pratique » municipale, fondée en 1826.

LISTE DES CREATIONS DE SOCIÉTÉS DE GÉOGRAPHIE EN PROVINCE

Lyon : 1873
 Bordeaux (Société de Géographie *commerciale*) : 1874
 Cher : 1875
 Marseille : 1876
 Rochefort : 1878
 Valenciennes : 1878
 Montpellier (Société *languedocienne* de Géographie) : 1878
 Saint-Lô (Société *normande* de Géographie) : 1879
 Rouen : 1879
 Nancy (Société de Géographie *de l'Est*) : 1879
 Saint-Omer : 1880
 Dunkerque : 1880
 Béthune : 1880
 Union géographique du Nord de la France (regroupement) : 1880
 Douai : 1880
 Cambrai : 1881
 Ain : 1881
 Dijon : 1881
 Saint-Quentin : 1881
 Lille : 1882
 Toulouse : 1882
 Lorient (Société *bretonne* de Géographie) : 1882
 Nantes (Société de Géographie *commerciale*) : 1882
 Toul : 1882
 Le Havre (Société de Géographie *commerciale*) : 1884
 Tours : 1884
 Toulon : 1886
 Saint-Nazaire (Société de Géographie *commerciale*) : 1886
 Ardennes : 1888
 Aisne : 1889
 Poitiers : 1898
 Saint-Étienne (Société de Géographie *commerciale*) : 1899

Un cas particulier est celui des Sociétés des colonies :

Alger : 1857, mais sommeil, et renaissance en 1879, puis 1897
 Oran : 1878
 Constantine : 1883
 Afrique occidentale française : 1907

En très peu de temps, par conséquent, il y a bien davantage de Sociétés provinciales que de Sociétés parisiennes, d'autant plus qu'aucune Société de Géographie ne fut fondée à proximité immédiate de la capitale, en banlieue — car celle-ci existe réellement désormais — ou dans une petite ville : pas de Société à Chartres ou Provins. Mais en revanche il y en a une dès 1875 dans le Cher, à Bourges,

dont certains rêvent à l'époque de faire la capitale nationale et qui devance donc Marseille, qui n'a que la cinquième Société française de Géographie.

Remarquons que les petites villes de province ne sont pas rares dans la liste ci-dessus, Rochefort et Dunkerque surprennent peu, mais Avesnes-sur-Helpe (dans l'Union géographique du Nord), Saint-Lô, l'Ain ou Toul sans doute davantage. Soulignons la place très importante, avec dix Sociétés, du Nord, un département où s'opère en 1880 le fameux regroupement de l'Union géographique. Cette année marque d'ailleurs le début d'une décennie très féconde qui voit naître vingt-deux Sociétés (plus celle de Constantine), soit exactement le double que pendant la décennie précédente. Il est normal que ce soit Lyon, métropole des vocations missionnaires **1**, foyer d'une Société des Missions africaines **2**, qui ouvre la marche. Les dates de création, presque toutes situées dans la période 1873-1889, s'inscrivent dans une phase de décroissance économique relative (c'est la crise de la fin du siècle) ; cette cohérence montre clairement que le mouvement de création de Sociétés de Géographie en province est peu ou prou postérieur d'une décennie à celui des Sociétés savantes consacrées à l'histoire et au démarrage des publications historiques dans les Sociétés savantes **3**.

Le nombre des Sociétés frappe, mais aussi celui de leurs membres : on l'a vu dans le chapitre 3, c'est la masse des provinciaux, qui permet d'assurer à la France des Sociétés de Géographie une véritable prééminence mondiale avec plus de 20 000 membres, un record européen, et même mondial. On remarque la cohérence des dates de création, mais aussi celle des objectifs et des actions : l'encouragement des études géographiques, la diffusion des connaissances géographiques par conférences, bulletins, cours, prix, le désir lancinant d'organiser des voyages d'exploration, le souci de la géographie utilitaire (panoplie des richesses naturelles des continents, voies de communication « saint-simoniennes », débouchés pour le commerce extérieur français, etc.), et la passion pour la colonisation **4**... Rares sont les Sociétés qui sortent de cette norme, de même que le recrutement attire plus les « amateurs » que les universitaires, et parmi les premiers tout particulièrement les négociants et les cadres. En conséquence — et la part faite à la lassitude engendrée par la lecture de centaines de volumes — le chercheur doit confesser le caractère hautement répétitif des nouvelles propagées et des problèmes envisagés. Mais certaines associations, comme la Société languedocienne de Géographie, qui a son

1 Voir plus haut.

2 Voir plus haut

3 Ch.-O. Carbonell, *Histoire et historiens. Une mutation idéologique des historiens français. 1865-1885*, Thèse, Privat, 1976, 605 p., pp. 76-87.

4 L'Afrique surtout, comme à Paris.

siège à Montpellier, se distinguent par leurs nombreuses études régionales et leur régionalisme ¹.

Il faut replacer leur existence dans un contexte de pullulement de Sociétés savantes, bien davantage nombreuses en province qu'à Paris : la ville de la Troisième République ne se définit plus par son enceinte fortifiée, mais par son conseil municipal élu... et par sa ou ses Sociétés savantes. Theodore Zeldin a noté ², en reprenant le vieux Delaunay ³, — mais il faudrait une floraison d'études exhaustives — que Mâcon (18 000 habitants) avait quatre Sociétés savantes en 1902 (l'Académie, la Société d'Agriculture, la Société d'histoire naturelle et la Société d'horticulture) et Lyon en avait trente ⁴. La Société de Géographie de province est par définition une forme de sociabilité, et elle entretient de surcroît parfois des relations très étroites avec d'autres de ces formes : sept cercles sont ainsi comptés comme « membres actifs » de la Société marseillaise au 31 décembre 1888 (⁵), le Cercle de l'Athénée méridional, le Cercle des Phocéens, le Cercle français, le Cercle Puget, le Cercle asiatique, le Cercle du Midi et le Cercle militaire ; et l'Association des étudiants de l'Académie d'Aix est également recensée comme adhérente.

Il est nécessaire de replacer aussi l'existence des Sociétés de Géographie dans un contexte qui voit perdurer ou naître des Sociétés que Christine Monnot ⁶ avait proposé d'appeler « polyvalentes », c'est-à-dire des Sociétés savantes pour lesquelles la géographie est l'une des composantes parmi lettres, arts, sciences, histoire, agriculture ; l'entrée de la géographie dans leurs études et leurs publications se faisant peu après l'essor des Sociétés de Géographie de province. Il a pu s'agir de Sociétés savantes à « section géographique », comme la Société d'études historiques, géographiques et scientifiques de la Région parisienne, fondée en 1926 par Albert Demangeon, mais aussi de Sociétés « polyvalentes » ne s'occupant de géographie que par intermittence.

¹ Ceci expliquant en partie cela, il y a « copie » mutuelle des statuts, une Société qui se fonde demandant souvent aux Sociétés de Géographie existantes communication de leurs statuts pour s'en inspirer (exemple : Marseille sur Bordeaux, cf. lettres de Bainier des 20 mars et 1er avril 1875, archives de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux, dossier 7, procès-verbaux du bureau 1874-1877).

² Th.Zeldin, *Histoire des Passions françaises. 1848-1945*, trad. fr., Éditions Recherches, 5 vol., 1978-1979, tome II, pp. 45-48.

³ H.Delaunay, *Les Sociétés savantes de France*, Paris, Lahure, 1902, X+407 p.

⁴ L'Académie (de 1700), la Société d'Agriculture (de 1761), la Société littéraire (de 1778) et les Sociétés de Médecine, de Pharmacie, d'Archéologie, Éducation, Horticulture, Économie politique, Botanique... et de Géographie, sans oublier la section du Club alpin français, ce qui est normal.

⁵ *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1888, pp. 432-433 & 439.

⁶ Chr.Monnot, *Contribution à l'histoire des Sociétés de Géographie*, mémoire de maîtrise 1974-1975, Paris IV-Sorbonne, dactyl., 95 p., 2e partie.

En tous domaines, l'autonomie de la province est totale : la vieille Société parisienne, parfois appelée Société de Géographie de France, notamment par la Société de Géographie commerciale de Bordeaux dans ses procès-verbaux manuscrits, n'a cherché ni à se développer, ni à freiner, ni à fédérer le mouvement, se contentant d'en relever la chronologie ¹, d'annoncer ici des fragments de statuts et là des bribes de résultats, avec une sympathie courtoise, sans plus, que l'on peut symboliser par une formule datant de la création de la Société de Marseille. Cette dernière « demande l'appui moral de la Société [de Paris] et son concours pour assurer ses débuts. Il sera répondu par une lettre de sympathie », inscrit-on dans le procès-verbal parisien ² ! Le mouvement national n'est pas plus fédéré que le mouvement mondial : en 1883, la dynamique Société de Géographie commerciale de Bordeaux proposa un programme en quatre points, revue commune à toutes les Sociétés françaises de Géographie, réunion des délégués des Sociétés au sein du Congrès national des Sociétés savantes, fondation d'une section de géographie au même Congrès, et enfin constitution, dans les Sociétés de commissions, chargées de toutes les « grandes questions ». Jalouse de son indépendance, et peut-être vexée, la Société de Paris refusa les points 1, 2 et 4 ; seul le point 3, accepté par le ministère de l'Instruction publique, se concrétisa ³. À la réunion des Sociétés françaises de géographie, tenue en 1878, de La Roncière, qui présidait la séance du 4 septembre, avait laissé exprimer deux idées quant à l'organisation des rapports entre Sociétés : E. Chambeyron, président de la Société lyonnaise, avait proposé la création d'une « sorte de ticket international » permettant à tout membre d'assister à toute séance de toute Société, provinciale ou étrangère, puis Pierre Foncin avait laborieusement exposé un quadrillage précis de créations à faire de nouvelles Sociétés de Géographie. Mais de La Roncière se contenta de susciter une unanimité sans lendemain et de passer à l'exposé, par Edmond Groult (1840-1907), de son projet... « de voitures *scientifiques* à envoyer dans les départements » ⁴ !

C'est bien de La Roncière qui avait joué le rôle principal pour la définition de cette attitude de la Société de Paris et je cite les deux courts passages

1 Les annonces de création pouvant être concises et dépourvues de commentaires (par exemple pour Lyon dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1874, p. 542), mais cela avait été précédé de l'annonce de mettre à sa disposition 50 exemplaires du bulletin pendant un an, cf. *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1873, p. 428) ou assez chaleureuses (par exemple pour la Société de Géographie commerciale de Bordeaux dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1874, p. 540).

2 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1877, p. 91.

3 *Comptes rendus des séances...*, 1883, pp. 77-78, 103 & 163.

4 *Réunion des Sociétés françaises de Géographie les 2,3 et 4 septembre 1878 à l'hôtel de la Société de Géographie...*, pour son inauguration, Paris, 1879, 93 p., pp. 53-59. Souligné dans le texte.

suivants, prononcés lors de l'inauguration du nouvel immeuble puis à l'assemblée générale du 18 avril 1879 (1) :

« Après les événements de 1870-1871, notre association fut, à maintes reprises, sollicitée à fonder en province des sections qui lui auraient été rattachées administrativement et dont elle aurait dirigé l'action. Mais, interprétant son mandat dans un sens large, la Société de Géographie a jugé plus conforme à l'esprit de décentralisation, plus favorable au développement de la science, de laisser à l'initiative locale le soin de constituer d'autres Sociétés selon les usages, les ressources, les tendances propres à chaque milieu. [...]

À Lyon, à Marseille, à Bordeaux, elles donnent à leurs études une tendance à la fois scientifique et commerciale. Dans les autres villes, elles poursuivent de préférence un but plus directement scientifique. Ces Sociétés gravitent dans une complète indépendance autour de la nôtre. Entre elles et nous existe un sentiment de courtoise émulation, de sincère confraternité qui ne tourne pas moins à l'avantage des Sociétés qu'au bénéfice de la géographie. »

La province répète Paris, le contenu des publications étant assez semblable à celui du *Bulletin de la Société de Géographie*, les conférences jouant vite le rôle primordial, une « chronique géographique » (titre lyonnais) des missions d'exploration étant la plupart du temps établie, mais il y a peu de cartes, faute de moyens, dans les publications de province. Répétition de Paris, des autres provinces, de soi-même aussi, et les Sociétés deviennent en province vite des « lieux de mémoire », aimant plus que les Sociétés parisiennes commémorations et anniversaires... Le dixième anniversaire de la Société lyonnaise est célébré en 1884 par une fête géographique, suivie... d'une tombola, qui se composa spécialement d'objets provenant des « diverses parties du monde : photographies, cartes, échantillons d'industries locales, statuettes, costumes, etc. » 2, le but poursuivi étant de favoriser la colonisation 3. Les objectifs sont les mêmes qu'à Paris, encore que la proportion de géographie commerciale soit plus forte en province à cause du nombre des Sociétés spécialisées et surtout du poids des villes négociantes, et j'ajoute que la volonté de redressement patriotique est plus nettement explicitée 4. Il semble en outre bien que la création de Sociétés provinciales ait d'un coup ramassé toute la clientèle provinciale, et peu tentée par la Société de Paris. Les effectifs furent importants pendant un moment : environ 16 000 membres en 1891 (5), soit à peu près sept fois l'effectif parisien, 11 700 en 1902 si l'on récapitule tous les chiffres avancés par Henri Delaunay 6, le poids du Nord étant considérable, avec 2 662 membres pour

1 *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1878, p. 275, 2e sem. 1879, p. 97, et *Réunion des Sociétés françaises de Géographie les 2, 3 et 4 septembre 1878 à l'hôtel de la Société de Géographie...*, notamment p. 5.

2 *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1884-1885, p. 5.

3 Célébration à l'initiative de De Lesseps, nommé pour la circonstance président d'honneur ; il prononce un grand discours (*Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1884-1885, pp. 7 & 38-48).

4 Voir *supra*.

5 *Comptes rendus des séances...*, 1891, p. 249.

6 H. Delaunay, *Les Sociétés savantes de France*, Paris, Lahure, 1902, X+407 p.

l'Union Géographique du Nord de la France quelques mois après sa naissance ¹, 2 230 à Lille en 1902, d'après Henri Delaunay ². Tout cela dépasse désormais les chiffres des autres Sociétés savantes françaises. Pour mémoire, les effectifs d'autres Sociétés savantes sont les suivants, et encore faudrait-il ajouter aux effectifs des Sociétés de Géographie *stricto sensu* ceux des Sociétés que l'on pourrait qualifier de « polyvalentes » :

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ARCHÉOLOGIE ³	
1873 :	1 180 membres
1875 :	1 214 membres
1900 :	830 membres
1923 :	1 700 membres

SOCIÉTÉ GÉOLOGIQUE DE FRANCE ⁴	
1868 :	560 membres
1880 :	560 membres

SOCIÉTÉ BOTANIQUE DE FRANCE ⁵	
1854 :	164 membres
1860 :	vers 500 membres
1904 :	356 membres

SOCIÉTÉ ASIATIQUE ⁶	
262 membres en 1902	

D'où viennent les membres des Sociétés provinciales ? Pour une très large part, ils résident dans la ville-siège, ou à tout le moins dans le département du siège ; c'est le cas de 93 % des membres ordinaires de la Société de Géographie de Marseille en 1898 (7), et pour d'autres dates :

¹ *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1881, p. 277.

² H.Delaunay, *Les Sociétés savantes de France*, Paris, Lahure, 1902, X+407 p.

³ F.Deshoulières, « Historique de la Société française d'Archéologie (1834-1934) », dans le tome II du *Congrès archéologique de France, XCVIIe session*, (1934), Paris, 1935, 418+LXXXVI p., pp. 9-54.

⁴ Historique dans le *Bulletin* de 1879-1880.

⁵ G.Aymonin, G.Deysson & M.Keraudren-Aymonin, « L'œuvre séculaire de la Société botanique de France », dans les *Actes du 100e Congrès national des Sociétés savantes...*, *op. cit.*, pp. 253-265. L'analyse sociale est très médiocre.

⁶ H.Delaunay, *Les Sociétés savantes de France*, Paris, Lahure, 1902, X+407 p., p. 227 .

⁷ Calculé d'après le *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1898, p. 440.

RESIDENCE DANS LE DEPARTEMENT DU SIEGE POUR LA SOCIETE DE MARSEILLE

366 membres sur 369 à la Société en 1877

298 sur 326 à la Société en 1888 (1)

300 sur 328 à la Société en 1890

314 sur 349 à la Société en 1899

381 sur 410 à la Société en 1906

384 sur 403 à la Société en 1912

359 sur 377 à la Société en 1919

1 042 sur les 1 112 admissions entre 1877 et 1917

RESIDENCE DANS LE DEPARTEMENT DU SIÈGE POUR LA SOCIETE DE LYON

315 sur les 323 « membres fondateurs », admis en 1874

247 sur les 308 membres de la Société en 1878 (2)

327 sur les 385 membres de la Société en 1883

363 sur les 403 membres de la Société en 1885

347 sur les 402 membres de la Société en 1886

288 sur les 315 membres de la Société en 1893

478 sur les 507 membres de la Société en 1900

266 sur les 276 membres de la Société en 1912-1913

1 Onze à l'étranger, neuf dans d'autres départements, huit à Paris et dans la Seine.

2 Les 30 membres d'autres départements viennent de la Loire, de l'Ardèche, de l'Ain et des Bouches-du-Rhône, surtout.

**DONNONS UN APERÇU D'AUTRES CAS, TRÈS ORDINAIRES, DE RESIDENCES DANS LE
DEPARTEMENT DU SIEGE**

Rochefort en 1894	81,5 %
Société languedocienne de Géographie en 1894 :	86,7 %
Cher en 1901	98,5 %
Lille en 1882	96,2 %
Lille en 1885	96,4 %
Lille en 1900	97,2 %
Admissions à Lille entre 1882 et 1921	98,9 %

Par contre, à la Société de Géographie commerciale de Bordeaux, la Gironde ne représente qu'une moitié des membres (50,9 % en 1882), le recrutement étant réellement très régional, ce que montre la carte de l'annexe **AH**, les adhérents parisiens et étrangers étant en nombre négligeable¹ et les départements non représentés ne pesant que 11 membres. Il est vrai que la Société bordelaise possède des « sections » et que, sur les 1 276 membres de 1882, Bordeaux, c'est-à-dire la « section centrale », représente 702 adhérents, mais les « sections » 574 autres ; et pourtant il avait été décidé pour accélérer le recrutement d'accorder en 1876 une prime d'un franc par nouveau membre, « pour stimuler le zèle de l'agent chargé de présenter à domicile les listes d'adhésion » !²

C'est la masse des provinciaux, c'est-à-dire celle des adhérents aux Sociétés de Géographie qui se créent à grande vitesse en province, et non la seule Société de Paris (ou les deux Sociétés parisiennes) qui permet dans le dernier tiers du XIXe siècle d'opérer un retournement total de situation, assurant à la France des Sociétés de Géographie une véritable prééminence mondiale : en 1881, les chiffres étaient les suivants — un tableau détaillé a été donné au chapitre 3 (3) :

<p>Monde entier : 30 000 membres France : 9 500 membres (31,7 % du total mondial)</p>

¹ 1,1 % et 1,2 %.

² Séance du 17 février 1876, archives de la Société, dossier n° 7 (procès-verbaux du bureau 1874-1877). On l'aura compris, on peut faire partie de la « section centrale » en habitant hors du département de la Gironde, ce qui explique les chiffres précédents.

³ Cf. D.V. Mc Kay, « Colonialism in the French Geographical Movement 1871-1881 », *Geographical Review*, XXXIII (1943), pp. 214-232.

En 1894 le tableau est devenu :

les 111 Sociétés de Géographie du monde entier : 53 550 membres
 les 30 Sociétés françaises de Géographie : 18 700 membres (34,9 %), soit deux fois plus qu'en 1881 en chiffres absolus

Les Sociétés françaises de Géographie, malgré l'absence de fédération nationale, ou grâce à cette absence, pèsent donc un tiers de ce total : la France se place de la sorte très honorablement dans le contexte international, face à l'étranger. Dès les années quatre-vingts il y a donc en France plus de Sociétés de Géographie et plus d'adhérents — rapidement plus de 20 000 — que dans n'importe quel autre pays. Mais certaines Sociétés disparaissent en province, les baisses d'effectifs sont générales et la France perd de son importance relative, auparavant considérable (chapitre 3). Ce double phénomène s'explique certainement pas l'éclosion de nombreux groupes pro coloniaux étudiés plus haut d'une part, et, d'autre part, par le déclin de l'engouement du public pour la géographie, bien mis en lumière par la baisse du tirage des publications, voire par des difficultés à écouler les dernières livraisons d'ouvrages monumentaux, comme ceux d'Élisée Reclus : les lecteurs commencent à se rendre compte des limites d'une géographie qui ne répond pas à toutes les questions et à toutes les curiosités, alors que se développent d'autres sciences humaines.

Y a-t-il prise de conscience de ce phénomène de décadence au sein des Sociétés de Géographie ? On s'en tient, en réalité, à regretter que les effectifs n'aient pas répondu à l'attente initiale **1**, à se lamenter **2**, à souligner les paradoxes consolants **3** ; on lance des appels « pressants » **4**, devenant rituels, au prosélytisme et au recrutement **5**, on constitue des commissions d'enraiment de la chute des effectifs **6**, qui ne font rien **7** ! On développe les formes de convivialité :

1 Exemple : Lyon dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1905, p. 26, par le docteur Édouard Chappet, président.

2 Exemple : Lyon, encore, dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1886-1887, p. 200.

3 « Le nombre de nos membres est bien loin d'être en rapport avec l'importance chaque jour croissante des relations commerciales de notre ville avec le monde entier. » (*Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1882, p. 219).

4 *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1895-1896, p. 394, par exemple.

5 « Plus que jamais, nous vous répétons la même prière que, chaque année, nous vous adressons dans notre Rapport » (*Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1892, p. 104). Chose originale, si le secrétaire général de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux « est effrayé du nombre des démissions », le bureau convient « que les parrains des sociétaires démissionnaires ayant leur domicile à Bordeaux feront les démarches nécessaires pour essayer de les faire revenir sur leurs démissions » (séance du 1er mai 1902, archives, registre 11, procès-verbaux 1898-1912).

6 *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1889, p. 216.

7 *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1890, p. 103.

« communications » en assemblée plus restreinte que la réunion publique, excursions, banquet annuel, rapprochement avec la section locale du Club alpin français 1. Hélas ! l'essoufflement n'était pas que numérique 2, mais aussi intellectuel 3 et « social » 4, bien qu'on ait à Marseille, mais très tard, senti qu'il fallait faire « tourner » les catégories sociales à la présidence 5. On comprendra dès lors que je trouve belle l'expression de Jean-Pierre Chaline, dans le colloque *Arcisse de Caumont (1801-1873)* 6, mais je la trouve très réductrice, voire anachronique, au moins au nom du montant des cotisations :

« Commence une troisième époque pour les groupements savants, dont le modèle nous est offert par les sociétés provinciales de géographie, fortes parfois de plusieurs milliers d'inscrits, expression, si l'on veut, d'une démocratisation souhaitable du monde savant, mais également d'un découplage grandissant entre quelques responsables actifs et une masse passive de simples cotisants limités à un rôle de spectateurs et de consommateurs. »

Une dernière convergence est topographique, c'est la carte géographique... des Sociétés de Géographie de province. Je la représente par la série de l'annexe AI. Ces cartes montrent, en outre, pour répondre à la question que je posais après avoir noté que l'implantation des membres de la Société parisienne ne retrouvait en rien la carte des Académies chères à Daniel Roche 7, qu'il n'y a pas non plus coïncidence à la fin du XIXe siècle, avec l'apparition des Sociétés provinciales. Celles-ci privilégient les littoraux, les grandes métropoles régionales, le Nord, l'Est et le Sud-Ouest, mais laissent vides les Alpes, la Bretagne et le Massif central. Enfin, je donne en annexe AJ et dans les deux pages suivantes, à titre d'illustrations d'une situation provinciale et de ma méthode, l'analyse récapitulative de la situation de la Société de Géographie de Lille à trois dates, celle des admissions qui y ont été prononcées entre 1882 et 1921, et deux graphiques concernant Lille, Lyon et Marseille. Ces trois exemples contribuent à montrer la vivacité du phénomène provincial dans le cadre des Sociétés de Géographie, qui sont bien départementalisées. Furent-elles, en utilisant leur force, tentées par le régionalisme ?

1 *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1907, pp. 232-234, 1908, pp. 124-128 & 198-200.

2 Et même il y a grande fidélité des vieux membres : 25 membres fondateurs (de 1873) encore présents en 1912-1913 à Lyon, sur 276 membres, 47 sur 331 à Marseille en 1890 (*Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1891, p. 112).

3 Type d'essoufflement très net à Lyon dans son *Bulletin*, à partir de 1905.

4 Dans le même temps, plus de listes de membres à Lyon, et on ignore même les noms des membres du bureau !

5 Début 1913, le docteur Édouard Heckel (1843-1916), président de la Société de Géographie de Marseille, « constate qu'il est parvenu au terme de son mandat et déclare qu'il est partisan du changement de personne à la présidence, notamment pour varier les études et les relations. Il a succédé lui-même à un universitaire et maintenant un négociant serait bien à sa place à la tête de la Société » (*Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1913, p. 115). Lucien Estrine (né en 1851), président de la Chambre de Commerce de Marseille, et vice-président de la Société de Géographie depuis six ans, est alors élu.

6 *Arcisse de Caumont (1801-1873). Érudit normand et fondateur de l'archéologie française*, Société des Antiquaires de Normandie, 2004, 526 p., p. 154

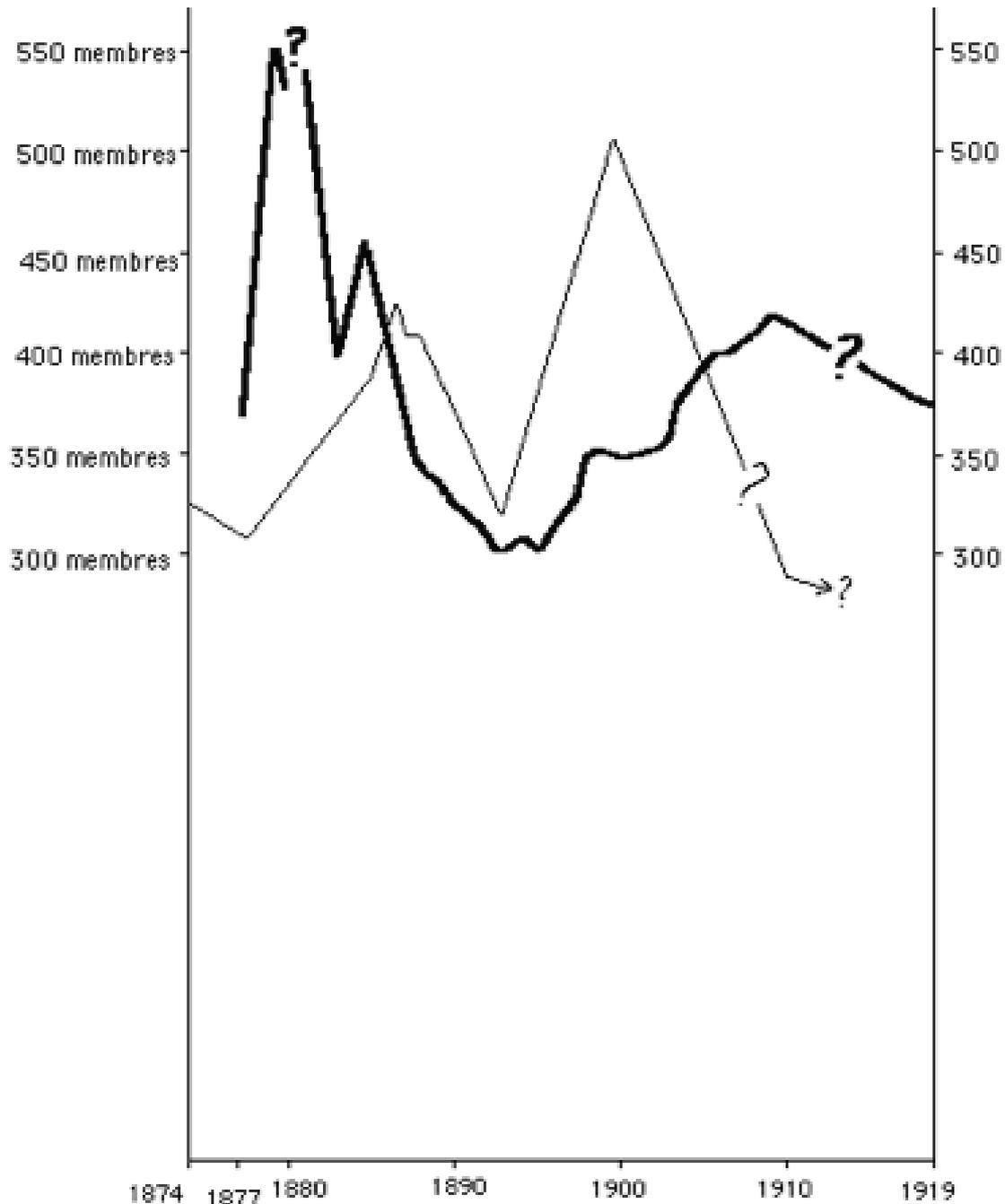
7 Voir la carte de D.Roche, *Le siècle des Lumières en province (académies et académiciens provinciaux, 1680-1789)*, Thèse, Mouton, 1978, 2 vol., 394 & 520 p., tome II, p. 477.

ÉVOLUTION DES SOCIÉTÉS DE GÉOGRAPHIE DE LYON ET DE MARSEILLE

N.B. : En **gras** : Marseille ; en fin : Lyon. On n'a, dans les listes, relevé que les membres ordinaires.

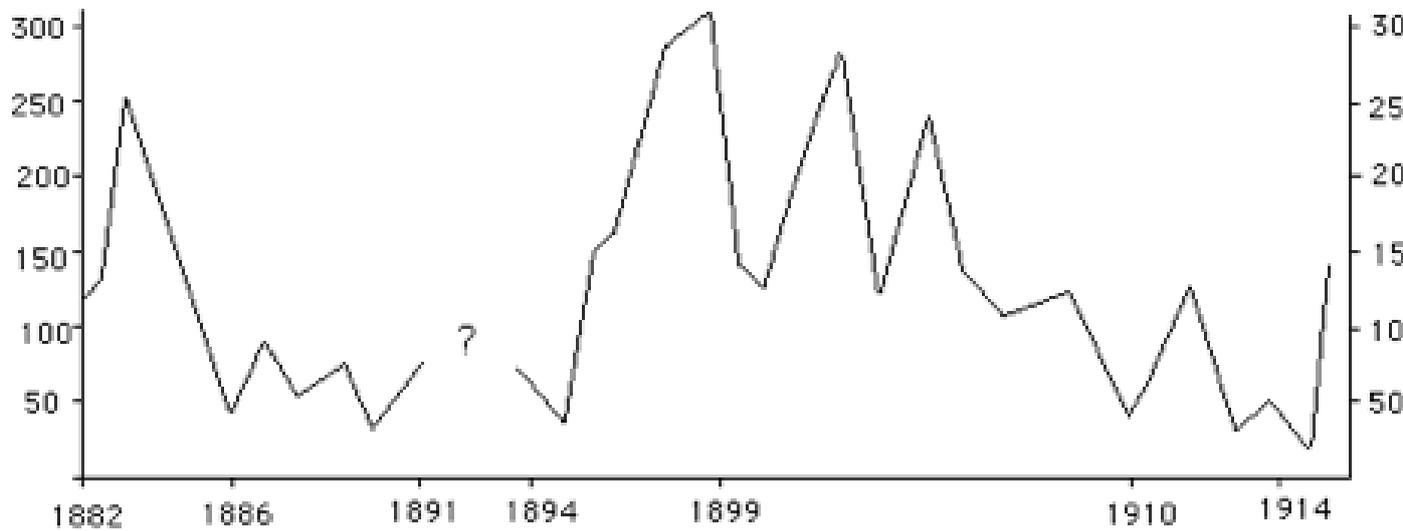
N.B. : Sur les 315 membres de 1893, à Lyon, 49 sont des membres fondateurs (1873), 120 sont entrés avant 1883 (et ont donc plus de 10 ans d'ancienneté).

N.B. : Sur les 507 membres de Lyon en 1900, 32 sont des membres fondateurs (1873), 108 sont entrés avant 1890 (et ont donc plus de 10 ans d'ancienneté).



LES ADMISSIONS A LA SOCIETE DE GEOGRAPHIE DE LILLE DE 1882 A 1921

(la Société, précisons-le pour donner un ordre de grandeur,
a 2 437 membres en 1893 et 1 690 en 1930)



N.B. : 35 admissions pour toute la guerre

REGIONALISME

Les Sociétés de Géographie **1** apportèrent leur concours à l'idée régionaliste, qui prit une ampleur considérable au tournant du siècle, et ceci sous quatre formes essentielles. D'une part, on trouve en leur sein, à Paris même, trois des principaux géographes qui furent les théoriciens du régionalisme français et membres de la Fédération régionaliste française, née en 1900 (**2**) : Vidal de La Blache, Jean Brunhes et Pierre Foncin, surtout ce dernier, qu'on retrouve à Bordeaux, comme il a été vu plus haut. Je rejoins Vincent Berdoulay, qui écrit **3** :

« Il ne fait donc aucun doute que les géographes furent grandement impliqués dans le régionalisme. La nouvelle curiosité pour les régions influença leur discipline. Ce fut ainsi un défi scientifique à relever que de définir les critères de base des divisions régionales. De nombreux projets de régionalisation furent proposés dans diverses publications. Nombre d'entre eux furent suggérés et discutés lors de congrès des Sociétés de Géographie. »

Ces congrès, qui réunissaient les deux Sociétés parisiennes mais surtout les nombreuses Sociétés de province, sont la deuxième forme de régionalisme au sein des Sociétés de Géographie. Ils sont des liens intéressants, qui retentissent souvent d'appels aux Sociétés de province pour enquêter sur les frontières de leurs « régions », dans le cadre desquelles certaines Sociétés étaient tout particulièrement actives dans un sens régionaliste : ce fut le cas de la Société languedocienne de Géographie, installée à Montpellier, et dont on aura noté le nom, peu usuel **4**.

Une troisième forme est constituée par les Unions géographiques régionales **5**, regroupant certaines Sociétés : Union du Nord de la France — type du regroupement durable, en dehors de la scission de la Société de Géographie de Lille

1 On verra l'étude de Paul Claval, « Le rôle de la géographie régionale dans la société française aux alentours de 1900 », *Acta Geographica*, n° 57-58, 1er et 2e trim. 1984, pp. 1-11.

2 Le moyen de diffuser les idées était le périodique *L'Action régionaliste*. Voir V. Berdoulay, *La formation de l'école française de Géographie (1870-1914)*, thèse de IIIe cycle, C.T.H.S., 1981, 245 p., pp. 132-137.

3 *Op. cit.*, p. 134.

4 La défense des « intérêts » régionaux, formule vague, figure dans certains statuts. Cf. ceux de Toulouse (article premier du règlement) : « La Société a pour but de contribuer aux progrès et à la diffusion de la géographie et des sciences qui s'y rattachent. Elle s'efforcera de servir spécialement les intérêts de la région pyrénéenne. »

5 Je dis bien *régionales* : des propositions de fédération de toutes les Sociétés de Géographie de province virent parfois le jour (jamais à Paris, toujours en province) ; elles se heurtèrent systématiquement à l'opposition horrifiée de la majorité. Un exemple à la Société de Géographie commerciale de Bordeaux à la fin de 1880, à l'initiative de Labroue (contre-argument majeur : « une fédération de ce genre mettrait en danger l'autonomie des Sociétés de province à l'avantage de la capitale »), cf. archives de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux, registre 9, procès-verbaux 1879-1886, séance du 31 décembre 1880. Dans un sens un peu différent, des Sociétés de Géographie de province furent d'abord des annexes de Sociétés de Géographie plus importantes, avant d'obtenir leur indépendance : ce fut le cas de Rochefort par rapport à la Société de Géographie commerciale de Bordeaux (cf. *Bulletin de la Société de Géographie de Rochefort*, 1879-1880, pp. 4-6).

en 1882, qui considéra désormais l'Union comme une consœur ¹ — , Union géographique lyonnaise — type de la tentative éphémère d'imitation de la précédente ² — et enfin Union géographique du Poitou, archétype de l'essai avorté, puisque l'expression ne dura que le temps de la rédaction des statuts : déjà le règlement parla de *Société* et la séance d'inauguration du 20 février 1898 « déclara fondée la Société de Géographie de Poitiers au milieu d'applaudissements unanimes », bien que le président d'honneur fût le recteur Henri Cons (1839-1913 ?), ancien président de la Société languedocienne puis de l'Union du Nord ³.

Quatrième forme : s'intéresser à la géographie régionale comprise dans un sens vidalien, ce que Marseille commence à faire dès 1881-1882 (⁴) et continue par la suite : une forme d'étude urbaine et portuaire, régionale aussi, fort importante dans le cas présent, alors que l'intérêt de Lyon pour la géographie régionale fut très moyen et que les études de la Société de Montpellier sont plus historiques que géographiques.

Naturellement, histoire et géographie étant toujours liées comme il se doit tout au long du XIXe siècle, on s'intéresse fort à l'histoire régionale, qui donne lieu à de nombreux articles, et à des conférences, monographiques dans les deux cas le plus souvent : c'est ainsi que la Société de Géographie de Lille salue en 1911 « un ouvrier lillois au XVIIe siècle, Chavatte et sa chronique » ⁵. Toutefois, on ne trouve nulle part de défense des langues régionales et l'Union du Nord s'éleva même en 1886 contre les « patois provinciaux » (dont le flamand et le provençal !),

« au moment où de si grands efforts sont faits dans un pays voisin pour substituer le flamand au français comme langue nationale [...], où le français est poursuivi avec tant d'acharnement dans nos provinces récemment perdues... » ⁶

Synthèse, et forme atténuée de régionalisme, des instituteurs chargent parfois les publications géographiques de lourdes monographies locales ; c'est le cas

¹ *Bulletin de la Société de Géographie de Lille*, 1882, pp. 3 & 67. Elle n'est pas membre de l'Union, dont la cohésion est durable mais difficile, et la rivalité entre l'Union géographique du Nord de la France et la Société de Géographie de Lille est sensible (la fusion étant repoussée à l'assemblée générale du 27 décembre 1888, cf. *Bulletin de la Société de Géographie de Lille*, 2e sem. 1895, *passim*, surtout pp. 292 & suiv.). Entre-temps (1886), la Société de Géographie de Valenciennes s'était détachée de l'Union géographique du Nord de la France et fédérée avec Lille (*Bulletin de la Société de Géographie de Lille*, 1er sem. 1886, pp. 40-41), l'Union protestant rageusement, mais en vain ! Voir les statuts de l'Union (*Bulletin de l'Union géographique du Nord de la France*, 1880, pp. 3-5) en **annexe AK**.

² Avec, notamment, Annonay, Saint-Étienne et Grenoble, *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1886-1887, pp. 376-378.

³ *Bulletin de la Société de Géographie de Poitiers*, n° 1 (janvier-mars 1899), pp. 2, 6, 17 & 20 (disponible seulement à la bibliothèque municipale de Poitiers).

⁴ Quelques articles sur la ville, sa population, etc.

⁵ Article du *Bulletin de la Société de Géographie de Lille*, 1er sem. 1911, pp. 195 & suiv. Cf. A. Lottin, *Chavatte, ouvrier lillois, un contemporain de Louis XIV*, Flammarion, 1979, 445 p.

⁶ *Bulletin de l'Union géographique du Nord de la France*, 1886, pp. 496-497.

juste avant la Grande Guerre de François Cattoen et de sa « monographie historique, agricole et industrielle de la commune d'Auby (Nord) », dans le *Bulletin de l'Union géographique du Nord de la France* de 1913 (1), qui n'épargne ni les heures d'ouverture du bureau de poste ni les démêlés pour la construction de la nouvelle église...

Sous ces diverses formes, le régionalisme des Sociétés est donc parfaitement clair et limité. C'est qu'il existe pour tout républicain — et les géographes sont tous, plus ou moins, républicains, de cœur ou de raison — des bornes à ne jamais franchir. Chacun les connaît et veille à ne pas sortir du « pré carré » autorisé.

À L' « AGE DES MASSES », LE VIEUX REVE DE LA VULGARISATION : UNE « GEOGRAPHIE DES PROFESSEURS » QUAND MEME ?

Pour un républicain, la nation, ce n'est pas seulement un pays, mais aussi ses habitants, ci-devant sujets « régnicoles » et maintenant citoyens. À propos de ces derniers, les géographes ont à nouveau leur vieux rêve de la vulgarisation. Ce but, qui a deux décennies d'existence (cf. chapitre 5), est à atteindre dans ce qui est désormais l' « âge des masses », le temps de l'*Empire pour les masses*, pour reprendre le titre de l'ouvrage de William Howard Schneider, dont la césure de 1870 me paraît d'ailleurs fort critiquable¹. Le seul moyen d'y parvenir fut-il de recourir à la géographie des professeurs ?

J'ai démontré qu'on voyait peu Vidal de La Blache dans les Sociétés de Géographie ; j'ajoute ici qu'on voit mal ses disciples, les « vidaliens » : gênés par la gérontocratie relative des Sociétés, ceux-ci n'arrivent en effet à leur pleine maturité qu'au moment du déclin des Sociétés de Géographie ! Le rôle au sein des Sociétés de Géographie de Lucien Gallois (1857-1941), qui publia la *Géographie universelle* prévue par Vidal et dirigea les *Annales de Géographie*, est infime² ; celui d'Albert Demangeon (1872-1940), le chef de file de l' « école géographique française », le grand maître de la géographie humaine, est d'une extrême brièveté ; seul celui de Maximilien — dit Max — Sorre (1880-1962) est notable. Unique « cloutier » à avoir suivi l'enseignement du maître, professeur de géographie à la faculté de Lille pendant neuf ans, puis doyen, recteur, et enfin directeur de l'Enseignement primaire, il fut sept ans secrétaire général de la Société de Géographie de Lille (1923-1930), y faisant la plupart des comptes rendus et y introduisant la géographie vidalienne — on se reportera à son véritable acte de foi du compte rendu des *Iles britanniques* de Demangeon³ — et il eut pour secrétaire adjoint Pierre Deffontaines (1894-1978). Longue fidélité à la Société de Géographie sans aucun rôle que celle de Henri Baulig (1877-1962), l'ancien assistant de Vidal, le militant des Universités populaires, devenu le spécialiste du « Plateau central », le créateur de l'Institut de géographie de Strasbourg et le rédacteur du tome sur *L'Amérique du Nord* dans la *Géographie universelle*.

Situation logique, on trouve aussi parmi les membres des Sociétés de Géographie le plus original de ses disciples, le plus indépendant de caractère, le

1 W.H.Schneider, *An Empire for the Masses. The French Popular image of Africa. 1870-1900*, Londres & Westport, Greenwood Press, 1982, XXI+222 p.

2 On trouvera dans l'**annexe AL** des compléments sur les vidaliens.

3 *Bulletin de la Société de Géographie* de Lille, 1927, pp. 57-59.

moins discipliné, et le plus proche d'un alpinisme dont je parlerai bientôt, Raoul Blanchard. Né à Orléans en 1877 dans une famille modeste — son père était employé municipal —, il se lie d'amitié avec Péguy au lycée et fait son premier voyage dans les Alpes en 1894. Une scolarité extrêmement brillante, « sous l'aile de Péguy », le mène dans la « Cagne Grand » — la khâgne du lycée Louis-le-Grand —, puis rue d'Ulm où il est dreyfusard, et d'où il sort premier à l'agrégation d'histoire en 1900. Il y avait été l'élève de Lucien Gallois et surtout de Paul Vidal de La Blache, qui le marqua définitivement, tandis qu'un des surveillants était de Martonne. Nommé d'abord au lycée de Douai, il fait pour ses premières grandes vacances de professeur un long voyage avec sa femme, par Gex, Genève, Chamonix (il va au Montenvers et traverse la Mer de Glace), Grenoble, Le Bourg-d'Oisans, La Grave, Briançon (d'où il fait une ascension à 3 754 m ¹), Marseille, les Cévennes, Clermont-Ferrand et les châteaux de la Loire. Il sollicite à la rentrée de 1902 un congé, s'installe à Lille, et accélère sa thèse pour laquelle il accomplit de fortes marches à pied en Flandre. Réintégré, au lycée de Lille en mars 1905, il adhère aussitôt à la section du Nord du Club alpin français (CAF) et se met à passer « quelques dimanches à courir les collines avec [ses] gamins ». La même année, il entreprend avec sa femme et deux amis (les frères Léon et Paul Boutry) une traversée du Jura, « tout à pied, bien entendu, et par solides étapes, où se mêlaient les observations géographiques, les chansons, quelques gros mots et des repas magnifiques ». Au cours de la rédaction de sa thèse, en 1905 toujours, il s'avise qu'il manque de termes de comparaison : il part à pied pour la Zélande, la Hollande, les îles de la Frise, et de là continue jusqu'en Scandinavie, plus à pied toutefois !

Il était alors membre de la Société de Géographie de Lille, qui paya l'impression de sa thèse complémentaire (1 350 F, l'équivalent de 4 000 € !), mais Blanchard s'y manifesta assez peu : simplement une conférence sur sa thèse principale et un article sur les polders. Son grand travail doctoral sur la Flandre soutenu le 8 mai 1906 (2), il fait pendant l'été une randonnée de 78 km en Bretagne (en une seule journée...) et est nommé maître de conférences à Grenoble, université où il restera toute sa carrière. Dès l'année 1906-1907 il y crée un embryon d'Institut de géographie alpine et commence à « courir la montagne », même l'hiver : excursions géographiques et géologiques (avec Wilfrid Kilian et Lory) ou randonnées pour le plaisir. Lui qui « marche comme un chamois » change de section du CAF (Nord pour

¹ Il ne donne pas le nom du sommet. Roche Faurio ou Pic Coolidge, avec erreur de quelques mètres ?

² Une très intéressante étude de cette soutenance (et de l'Institut de géographie de Lille) a été faite par Firmin Lentacker, « Aux premiers temps de l'Institut de géographie de Lille (1899-1906) », *Acta Geographica*, n° 91, 1992/III, pp. 24-34, texte qui reprend, pour le compte de la série « mémoires de la géographie » dirigée par Ph. Pinchemel, l'essentiel d'une communication faite à la Commission historique du département du Nord en décembre 1991.

Isère), adhère à la STD (Société des Touristes du Dauphiné), pour demeurer toute sa vie fidèle à l'alpinisme-randonnée. Il noue des liens amicaux et patriotiques avec les officiers de la garnison de Grenoble, écrit beaucoup, notamment dans les revues touristiques comme la *Revue du Touring Club de France*, dans *La Montagne* ¹, et de nombreux articles dans *La Géographie*, il adhère à la Société d'Archéologie préhistorique de Grenoble... Les jalons sont nombreux à avoir été posés : adhésion (1907) aux Sociétés de Géographie de Paris et Lyon, qui avaient remarqué favorablement sa thèse, transfert de l'Institut de géographie alpine dans le bâtiment de l'archevêché (1908) ², Musée alpin analogue à celui de Berne (organisé par le Club alpin suisse) et montrant photos, cartes, roches, cartes postales, instruments aratoires anciens (1909), contact — pédestre ! — avec les Pyrénées (1912). En 1913 il devient professeur titulaire avec chaire.

La Belle Époque pour Raoul Blanchard, cela a donc été la géographie nouvelle de Vidal de La Blache, qu'il a mise en pratique et farouchement illustrée à Douai, Lille puis Grenoble, un « alpinisme » de vigoureux marcheur et un patriotisme ardent, mais républicain, de « compagnon de route », voire de sommets, des chasseurs alpins. C'est le 1er juillet 1914 qu'il remet le manuscrit du tome sur l'Asie occidentale pour la *Géographie universelle* ; le livre ne sera pas publié pour cause de guerre, et Blanchard le remaniera après. Mais surtout l'été 14 met Raoul Blanchard, comme tous les Français de sa génération, face à ceux qu'il va bientôt appeler — comme tout le monde — les « Boches », et il va être un géographe du front français. Pendant la Première Guerre mondiale, il jette tous les jours des notes sur des carnets très sincères, effectivement remplis au jour le jour et jamais corrigés après coup, *Journal de guerre* d'un homme non mobilisé, carnets intimes dont le goût lui venait de son père. Il consigne par écrit nouvelles, tuyaux, impressions, état d'esprit ambiant (et le sien), ne néglige pas la vie quotidienne, mais donne la plus grande importance aux opérations militaires envisagées d'un point de vue stratégique, géographique et mondial. Le géographe suit les opérations militaires en France, les envisage avec stupéfaction et sans patience (« Lille aux Allemands. Reims évacué sans combat », en 1914 !), avec une sensibilité à la fois géographique, patriotique et militaire.

Il rend compte d'une correspondance et de conversations très amples — toute sa vie, Raoul Blanchard fut un grand bavard qui savait écouter et collectionnait les « disciples » — , notées pour l'essentiel à Grenoble : ce journal est celui d'un

¹ *La Montagne* était la revue du Club alpin français. Un exemple d'article : « Le Village de Saint-Véran. Monographie d'une commune de haute montagne », en 1910, pp. 680-691.

² En 1961 il sera installé sur le site du Rabot, quarante ans plus tard il sera transféré sur le site Vigny-Musset.

provincial qui se soucie des troupes alpines de sa ville pendant la Grande Guerre, c'est une autre originalité. L'amitié pour les chasseurs alpins, depuis son installation à Grenoble, est bien sensible dans ses carnets : soucieux de leur sort, il suit tous les déplacements de leurs unités, régiments et bataillons. En revanche, il n'aime pas les troupes originaires du Midi ! Maître et disciples ¹ conservent leurs liens, devenus épistolaires, on voit aussi ceux avec les collègues mobilisés ou, comme Philippe Arbos (1882-1956), déclarés « service auxiliaire ». Mais ce géographe déjà doté d'une grande réputation fait aussi des excursions et des voyages : il est géographe de « l'autre front » ², du front intérieur et des missions. Il publie au début de 1915 un article sur « La Flandre, théâtre d'opérations militaires » dans *La Revue de Paris*, puis cinq autres en 1915 et 1916. Surtout, Blanchard, géographe « de terrain » — « géographie comme avant », écrira-t-il plus tard dans ses mémoires — , fait des excursions, des voyages familiaux et professionnels, en Dauphiné, à Lyon, Clermont-Ferrand, Annecy, Valence, Briançon, etc. Il en effectue d'autres à Bordeaux, à Marseille, et à Paris, pas avant 1916 toutefois dans la capitale, dont il n'aime pas « les bavardages [...], pernicieux et misérables ». Blanchard est utilisé pour faire des conférences de propagande en Italie juste avant la rupture de la neutralité de 1915 et aux États-Unis de février à juin 1917 (il y est donc au moment de leur entrée en guerre). Son œuvre, qui se poursuivra, bien sûr, après la Grande Guerre, est un « monument serein, témoignage d'une foi inébranlable en la géographie » et d'un style élégant et gourmand qui enchantait — je l'avoue — les débuts des études supérieures de l'auteur de cette thèse ³.

Simple adhésion, à nouveau, que celle de Jean Brunhes (1869-1930), professeur de géographie à l'Université de Fribourg, puis au Collège de France. Né

¹ Raoul Blanchard est réputé pour avoir eu un goût prononcé pour « démontrer sa postérité scientifique, mais il ne se reconnaissait pas de pères spirituels », notent malicieusement Paul Guichonnet et Jean Masseport dans *Les Géographes français...*, pp. 133-134 !

² On se s'étonnera pas que le sens soit quand même quelque peu différent de celui de P.Fridenson dir., *1914-1918. L'autre front*, Éditions ouvrières, 1977, 240 p.

³ Sources essentielles : les deux tomes publiés, Raoul Blanchard, *Ma jeunesse sous l'aile de Péguy*, Fayard, 1961, 241 p. & *Je découvre l'Université : Douai, Lille, Grenoble*, Fayard, 1963, 214 p., ainsi que le *Journal de Guerre. 1914-1918*, manuscrit, à la Bibliothèque de Documentation internationale contemporaine, cote O.229 Réserve. Voir aussi *Bulletin de la Société de Géographie de Lille*, 1930, p. 105, 1er sem. 1906, pp. 237-244, *La Géographie*, 1er sem. 1908, pp. 285-292 pour son premier article (« Travaux sur les limites d'altitude dans les Alpes »). La citation finale est de P.Guichonnet et J.Masseport, qui continuent ainsi : « homme de son temps, avec des exclusives curieuses, comme les Îles britanniques, où jamais il ne mit les pieds, adepte du bateau, répugnant à l'avion, il est bien un homme d'une certaine *belle époque*. » 17 de ses élèves et disciples sont devenus professeurs de faculté. Au cours de la préparation de sa thèse, dans l'espoir de gagner un peu d'argent, il avait fait sa première conférence à la Société de Géographie de Saint-Quentin, et il en avait reçu... une médaille de vermeil (*Je découvre l'Université...*, *op. cit.*, p. 42) ! À la Société de Géographie de Douai, en revanche, il avait assisté à une conférence d'Albert Merhier (voir un peu plus loin) sur l'Indochine, critiquant l'école vidalienne, ce qui avait excité sa fureur (*ibidem*, pp. 60-61). Sur l'aide de la Société de Géographie de Lille, on verra la p. 73, et sur la protection assurée par Foncin la p. 109. Trois contributions intéressantes dans P.Claval & A.-L.Sanguin dir., *La Géographie française à l'époque classique (1918-1968)*, L'Harmattan, 1996, 346 p., pp. 103-107.

dans une famille d'universitaires — le père est professeur de physique à Toulouse lors de sa naissance — Jean Brunhes eut la révélation décisive de l'enseignement de Vidal à l'École normale supérieure, où il avait été reçu en 1889. À sa sortie, il passa trois années à la Fondation Thiers (1893-1896), et devint à 27 ans professeur de géographie à l'Université de Fribourg, où il resta jusqu'en 1912, publiant sa *Géographie humaine* en 1910. En 1912, il fut nommé directeur du Laboratoire photographique du Jardin Albert Kahn de Boulogne, les fameuses « archives de la planète », et titulaire de la chaire fondée au Collège de France par Albert Kahn (1860-1940), « financier dans la cité », mécène, éditeur et utopiste au service de la paix ¹. Ce chrétien social membre du Sillon était aussi un géographe « engagé », défenseur des minorités nationales d'Europe orientale et adversaire du Transsaharien. Sur le tard, il fut élu à l'Institut ².

Gendre de Vidal, mais adversaire d'un Raoul Blanchard animant contre l'école parisienne de ce « patron » de la géographie française une « école grenobloise », Emmanuel de Martonne (1873-1955) ne doit pas être confondu avec le colonel Édouard de Martonne, « géographe colonial » type, secrétaire général de la Société de Géographie de Paris entre 1939 et 1946. Professeur à Rennes (1899-1905), Lyon, puis Paris (1909-1944) où il succéda à Vidal, Emmanuel de Martonne fut secrétaire du Comité d'Études et de Documents sur la guerre (devenant le Comité d'études pour la préparation de la Conférence de la paix) créé en février 1917 par Aristide Briand, président du Conseil et ministre des Affaires étrangères ³. Il fonda l'Institut de Géographie, inauguré en 1923, l'Association des Géographes français, déjà citée, dirigea longtemps les *Annales de Géographie*, et il parcourut une grande partie du monde. L'enseignement lui est reconnaissant pour son *Traité de géographie physique* de 1909 et pour les excursions interuniversitaires dont il fut le grand initiateur, le chercheur curieux de papiers personnels révélateurs d'un itinéraire lui est redevable de quelques archives laissées à l'Institut de Géographie ⁴.

¹ J.Beausoleil & P.Ory dir., *Albert Kahn, 1860-1940. Réalités d'une utopie*, Boulogne, Musée Albert Kahn, 1995, 407 p.

² Une très importante exposition « Autour du monde : Jean Brunhes, regards d'un géographe, regards de la géographie », réalisée par le Musée Albert-Kahn, a eu lieu en 1993-1994. Le gros catalogue qui l'a présentée est intéressant : *Jean Brunhes autour du monde. Regards d'un géographe, regards de la géographie*, Musée Albert Kahn, 1993, 346 p. Il faut lui ajouter le catalogue de l'exposition *Paris 1910-1937. Promenades dans les collections Albert-Kahn*, Liénart/Musée départemental Albert-Kahn, 2020, 160 p.

³ Le Comité d'études a été étudié dans la thèse d'Olivier Lowczyl, présentée au public en *La Fabrique de la paix. Du Comité d'Études à la Conférence de la paix, l'élaboration par la France des traités de la Première Guerre mondiale*, Economica, 2010, 533 p. Le Comité siégea jusqu'en avril 1919 et produisit deux volumes (Imprimerie nationale, 450 et 850 p.) et deux atlas.

⁴ Voir sur elles B.Joseph et M.-Cl.Robic, « Autour des papiers d'E. de Martonne », *Acta Geographica*, 4e trim. 1987, pp. 37-48, avec une présentation de Ph.Pinchemel, « Mémoires de la géographie ». Lire Gavin Bowd, *Un géographe français et la Roumanie. Emmanuel de Martonne (1873-1955)*, L'Harmattan, 2012, 217 p. et F.Turcanu, « Voyages d'intellectuels français dans la Roumanie des années 1920 », *20 & 21. Revue d'histoire*, octobre-décembre 2021, pp. 35-48.

Globalement, les professeurs de l'enseignement supérieur sont peu nombreux, malgré l'appoint des universités catholiques, des grandes écoles et du Muséum. Henri Froidevaux (1863-1954) enseigna la géographie à l'Institut catholique de Paris, dont il devint le doyen. Agrégé d'histoire-géographie au lycée de Vendôme, il avait soutenu une thèse de doctorat en 1892 sur l'histoire carolingienne, et trois ans plus tard il entra à la fois à l'Institut catholique et, comme membre à vie, à la Société de Géographie. À cette dernière, il fut scrutateur du bureau de 1897 et très longtemps — et en même temps — membre de la Commission centrale et archiviste-bibliothécaire. Le troisième volet de son activité est colonial : membre du Comité de l'Asie française **1**, conférencier à l'Union coloniale **2**, il était rédacteur adjoint de la *Revue diplomatique et coloniale* **3** et l'un des directeurs de la *Revue de l'histoire des colonies françaises* **4**. Henri Cordier (1849-1925) est le représentant de l'École des Langues orientales. Ce sinologue était, lui, membre de l'Académie des Inscriptions et de la Commission centrale de la Société de Géographie, qu'il présida en 1904, avant d'être président de la Société en 1925 (**5**). Alfred Lacroix (1863-1948) était depuis dix ans professeur au Muséum quand il adhéra en 1903 à la Société de Géographie. Ce minéralogiste qui fit de nombreuses études sur les volcans et les roches éruptives était depuis longtemps membre de la Société géologique de France dont il fut trois fois président, alors qu'en Géographie il ne fut que le vice-président du bureau de 1912-1913, ce qui ne l'empêcha pas d'être toujours là en 1939, alors qu'il était secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences **6**.

Les professeurs du secondaire sont eux aussi peu nombreux. Citons le cas particulier d'Émile-Félix Gautier (1864-1940), professeur d'allemand au collège Chaptal qui était en même temps... répétiteur de malgache à l'École des Langues orientales et qui deviendra professeur à l'École supérieure des lettres (puis Faculté)

1 Cf. V.Berdoulay, *La formation de l'école française de Géographie (1870-1914)*, thèse de III^e cycle, C.T.H.S., 1981, 245 p., p. 56.

2 *Ibid.*, p. 155.

3 *Ibid.*, p. 61.

4 Notice nécrologique dans *La Géographie. Revue d'information et d'actualités géographiques sous l'égide de la Société de Géographie*, mai 1954, pp. 45-46, et *Bulletin de la Section de Géographie du C.T.H.S.*, 1954, p. XXIV.

5 Il avait été scrutateur du bureau de 1882, vice-président de la Commission centrale en 1896 et 1903, vice-président de la Société en 1898, 1900 et de 1920 à 1924. Voir *La Géographie*, 2^e sem. 1908, p. 429 et 1^{er} sem. 1925, pp. 395-402, ainsi que la notice dans P.Lemosof, *Le livre d'or de la Géographie. Essai de biographie géographique*, Delagrave, 1902, VIII+224 p., et le chapitre XV de H.Malo, *À l'enseigne de la petite vache. Souvenirs, gestes et figures d'explorateurs*, Paris, Éditions de la Nouvelle France, 1946, 254 p. (réédition Elytis, 2009, 173 p.). Ajoutons N.Broc, *Dictionnaire illustré des explorateurs français du XIX^e siècle*, CTHS, 1988-1999, 4 vol. Il était né à La Nouvelle-Orléans en 1849 et mourut le 16 mars 1925 alors qu'il allait participer à un dîner donné aux délégués français partant pour le Congrès de Géographie du Caire.

6 Sur Alfred Lacroix, notice par Henri Stehlé dans *Hommes et Destins, dictionnaire biographique d'Outre-Mer*, n° 2 de la nouvelle série des Travaux et Mémoires de l'Académie des Sciences d'Outre-Mer, 6 tomes dont l'un en deux vol., Paris, 1975-1986, tome III, pp. 275-283. Autre professeur au Muséum : Marcellin Boule (1861-1942), admis à la Société de Géographie en 1900 et vice-président en 1913.

d'Alger. Ce personnage à la curieuse carrière avait été élève d'histoire à l'E.N.S. mais avait échoué à l'Agrégation : un congé réparateur outre-Rhin l'autorisa à passer avec succès le concours en allemand ; son don des langues lui permit aussi d'explorer Madagascar à partir de 1892, année qui le voit entrer à la Société de Géographie 1. Il soutint d'ailleurs une thèse de... géographie sur la Grande Ile, et, une fois nommé à Alger, il publiera une grande œuvre géographique sur l'Algérie 2.

Dans certains cas provinciaux, notamment à Lyon, les professeurs jouèrent un rôle net dans le redressement d'une Société de Géographie arrivant essoufflée à la Belle Époque : à Lyon, en même temps qu'adhèrent d'assez nombreux professeurs de facultés et de lycées, Emmanuel de Martonne, professeur de géographie à la faculté des lettres, d'autres professeurs du Supérieur comme Émile Bertaux, et des professeurs de lycées comme Chaput, raniment la Société à partir de 1907 (3), posant devant des auditoires à nouveau motivés des questions fondamentales comme « le développement et l'avenir de la Géographie » 4 et faisant faire des communications par des étudiants 5.

Dans d'autres cas, comme Marseille et Montpellier, des professeurs de lycée remplissent des fonctions dans les bureaux. Le seul long secrétariat général occupé par un professeur de lycée fut à Lille celui d'Albert Merchier (1890-1911), qui de surcroît y multiplia articles et conférences. Il avait adhéré dès son arrivée au lycée, mais il faut dire que son enseignement d'histoire-géographie fut jugé avec une particulière sévérité par Raoul Blanchard 6. J'ajoute que la Société de Géographie commerciale de Saint-Nazaire, créée en 1886, eut pour premier président un principal de collège, Cognel, que trois professeurs du collège de Rochefort sont à l'origine de la création de la Société de Géographie de leur ville ; l'un d'entre eux, Fouquier, professeur de philosophie, devint le secrétaire général 7. Les professeurs sont nombreux dans les bureaux des différentes Sociétés membres de l'Union géographique du Nord de la France, mais on fait en règle générale comme à Lille, dont la Société de Géographie fut fondée par le recteur Foncin et des professeurs de lycée ; cependant... pour le premier bureau, « nous avons compris que, pour réussir, il fallait, sans négliger l'élément universitaire qui le premier était venu à nous, faire

1 Il fut aussi scrutateur du bureau en 1906.

2 Notices dans *Hommes et Destins*, op. cit., tome II, 1, pp. 339-343 et *Les géographes français*, n° spécial du *Bulletin de la section de géographie du C.T.H.S.*, n° LXXXI, 1968-1974, Paris, 1975, 203 p., pp. 107-118.

3 *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1907, pp. 232-235.

4 Communication du 30 janvier 1908 par Emmanuel de Martonne. Pour la première fois, la discussion qui suivit fut imprimée : voir *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1908, 1er article.

5 À partir de 1908, *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1908, p. 94, par exemple.

6 Son successeur fut Albert Demangeon. *Bulletin de la Société de Géographie de Lille*, 2e sem. 1911, pp. 193-196, et les souvenirs de Blanchard, op. cit., passim.

7 *Bulletin de la Société de Géographie de Rochefort*, 1879-1880, pp. 3-4.

de la Société une œuvre véritablement lilloise. Ainsi la Présidence fut-elle offerte à l'un des grands industriels de Lille dont la haute honorabilité devait rassurer les plus hésitants, tandis que sa situation de famille et ses vastes relations devaient nous assurer le concours de la fraction la plus active et la plus laborieuse de la population lilloise » : Paul Crépy ¹. À Montpellier, les secrétaires généraux de la Belle Époque sont Léon Malavialle (1860-1924) ², maître de conférences à la faculté, et Thomas, professeur au lycée, ceux de la Seconde Guerre mondiale et de la Libération sont Appolis et Alicot, tous deux professeurs du lycée.

Nonobstant cette faiblesse numérique, il pourrait y avoir imprégnation intellectuelle de la Société de Paris, comme des Sociétés provinciales, et colonisation de leur géographie, qui était synonyme d'exploration, par une science géographique toute nouvelle, apparue dans la sphère universitaire par le biais de l'épistémologie vidalienne ³. Il y a une imprégnation assez tardive et partielle, démontrable uniquement dans *La Géographie*, publication périodique réalisant dans les années 1900 la fusion des anciens *Bulletins* parisiens et des *Comptes rendus des séances* : auparavant, les contenus avaient été sans changements, tout au moins dans ce sens ⁴. La nouvelle publication de la Société de Géographie de Paris ⁵ constitue une rupture du nouveau siècle, pour les géographes : ses livraisons sont d'une géographie beaucoup plus « scientifique ». En effet, elles comportent davantage de géographie physique, de géomorphologie par exemple, ceci n'étant pas seulement le fait des « grands » géographes comme de Martonne, et la transformation est d'ailleurs rapide. Mais *La Géographie* a aussi des articles de géographie économique comme « la culture du café dans le monde », les articles sur l'Europe reviennent, avec dès 1900 un article sur la côte des Landes de Gascogne, tandis que la partie « actes de la Société de Géographie » est beaucoup plus restreinte, et ceci de plus en plus. Malgré le maintien en force de l'exploration-reine, *La Géographie* montre que le hiatus vis-à-vis de la géographie du XXI^e siècle se comble. Cette revue, d'un haut niveau

¹ Paul Crépy (1835-1899), issu d'une vieille famille de l'industrie et du commerce lillois, était aussi administrateur de la Banque de France. Il présida de 1880 à sa mort (en 1899) la Société. L'année suivante, on recense (*Bulletin de la Société de Géographie de Lille*, 1^{er} sem. 1900, p. 158), six membres de sa famille parmi les géographes de la Société. Son fils Auguste (1865-1936), qui lui succéda à la tête des affaires, fut le troisième président de la Société, de 1908 à sa mort (*Bulletin de la Société de Géographie de Lille*, 1^{er} sem. 1908, p. 66, 1935, p. 44 et 1936, p. 83). La citation est extraite du *Bulletin de la Société de Géographie de Lille*, 2^e sem. 1905, pp. 281-282.

² Léon Malavialle avait été auparavant professeur au lycée. Il était secrétaire général de la Société depuis 1887.

³ Je n'envisage cette dernière dans cette thèse que par rapport au sujet, les Sociétés de Géographie, bien sûr. Sur le cercle des « vidaliens », on verra la bonne étude de V. Berdoulay, *La formation de l'école française de Géographie (1870-1914)*, thèse de III^e cycle, C.T.H.S., 1981, 245 p., pp. 175-181, et tout le chapitre VI.

⁴ On verra en **annexe AM** un exemple de table des matières « ancien régime », celle du *Bulletin de la Société de Géographie* de 1882.

⁵ Qui est très brièvement annoncée (en cinq lignes !) dans les *Comptes rendus des séances...* de 1899 (en page 382).

intellectuel, salue dans ses comptes rendus les signes d'évolutions similaires de la science géographique en général : l'ouvrage de Jean Brunhes intitulé *La Géographie humaine* est très bien accueilli ¹, par exemple.

Ainsi considérée, la revue *La Géographie* est la poursuite d'un mouvement amorcé timidement un quart de siècle plus tôt et bien placé stratégiquement car visible dans les *Instructions générales aux Voyageurs publiées par la Société de Géographie* en 1875 chez son éditeur Delagrave. Sur les 288 pages, 194 étaient consacrées à la géographie physique, 62 seulement à l'« histoire naturelle » (48 de botanique, 14 d'anthropologie), 24 à l'ethnographie et à l'histoire (seulement !), mais la statistique et l'économie politique y apparaissaient, sous la plume, bien sûr, de Jules Duval ². Naturellement, la transformation que représentait la publication de *La Géographie* troubla, et même des esprits fort intelligents comme celui de Charles Maunoir, qui critiqua la nouvelle revue de manière confidentielle auprès de son successeur au secrétariat général, le baron Hulot ³. Ma démonstration infirme donc totalement, je pense, l'étude de contenu esquissée par Vincent Berdoulay ⁴ ; d'autre part, et enfin, elle montre un décalage de quinze à vingt ans par rapport à une évolution sensible de la Société de Géographie de Berlin, bien sûr, mais aussi de celle de Vienne, elles-mêmes suivant une évolution amorcée quinze ans auparavant dans les publications de Petermann.

Une transformation corollaire se produisit dès 1891, année de la fondation des *Annales de géographie*, je le rappelle : la Société de Géographie, pour faire face à la spécialisation croissante de la géographie, sentit la nécessité d'organiser des séances spéciales, mettant sur pied des « groupes d'études », dans le but « de permettre aux membres de la Société d'aborder plus facilement, devant un auditoire restreint et spécial, les questions scientifiques, toujours difficiles à traiter devant un public nombreux comme l'est d'ordinaire celui des réunions de quinzaine. » ⁵

¹ Dans *La Géographie*, 2^e sem. 1910, pp. 325-335. Par contre, la Société de Géographie de Vienne (par exemple) attendra l'entre-deux-guerres pour accorder une importance réelle aux questions de géographie humaine. *La Géographie* est de surcroît une belle publication, agréable à lire, avec des photographies. Toutefois, le contrat avec l'éditeur Masson (la Société lui verse 12 000 F par an pour 12 numéros) avait oublié la confection des cartes (cf. lettre de Maunoir du 24 juillet 1900 dans les Archives de la Société de Géographie, colis 41, notice 4120). En conséquence, il y eut beaucoup moins de cartes dans *La Géographie* que dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, où elles étaient, de plus, fort estimables, comme la fameuse carte d'Afrique au 1/10 000 000 que la Société de Géographie avait éditée à part avec grand succès en 1899.

² Bien entendu, la contribution de Duval est posthume.

³ Lettre à Hulot du 8 octobre 1901, colis n° 41, notice 4120, des archives de la Société de Géographie de Paris : « *La Géographie* n'est plus ou presque plus un recueil destiné à recevoir des documents originaux de quelque étendue dont les auteurs sont français. »

⁴ V. Berdoulay, *La formation de l'école française de Géographie (1870-1914)*, thèse de III^e cycle, C.T.H.S., 1981, 245 p., pp. 154-155.

⁵ Mais les trois groupes institués (géographie physique et mathématique ; ethnographie, anthropologie, géographie zoologique et botanique ; géographie historique et économique) correspondaient encore assez mal

Toutefois il y a des lacunes sensibles dans ce renouveau : d'une part, les études de démographie sont rares ¹, et d'autre part la province ne démontre le renouveau que de très inégale manière. Il est très peu sensible dans les petites Sociétés, un peu plus à Marseille et à Lyon, et dans cette dernière pour des raisons que je viens de présenter il y a quelques pages. Si le lancement des *Annales de géographie* en 1891 est annoncé de manière très peu explicite par le *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille* ², celui-ci, au rebours des publications parisiennes, mais à l'instar celles de Lyon, est très attentif aux questions de démographie ³ et publie des comptes rendus très longs des congrès de géographie de la Belle Époque, comme celui du IXe Congrès international de géographie de Genève (1908), dû à la plume de Paul Masson (1863-1938), professeur d'histoire et de géographie économique à l'université d'Aix-Marseille ⁴ : il faut écrire que dans la cité phocéenne les professeurs de géographie à la Faculté étaient admis gratuitement, « leur concours effectif tiendra lieu de quotité », disaient joliment les statuts ⁵ !

D'autre part, le contraste avec la transformation des publications des Sociétés d'alpinistes, autre bon moyen de vulgariser, ai-je dit, est assez grand : la géographie des alpinistes traduit très vite l'apport de Vidal de La Blache et de ses élèves. On pourrait multiplier les exemples : Philippe Arbos (1882-1956) écrit dans *La Montagne* en 1913 un article intitulé « Le nomadisme dans les hautes vallées savoyardes : étude de géographie humaine », Raoul Blanchard est déjà très lié à l'alpinisme et au Club alpin quand il crée l'Institut de géographie alpine de l'Université de Grenoble, pour « provoquer, diriger et coordonner des recherches ayant trait à l'étude géographique des montagnes en général et des Alpes françaises en particulier, et pour assurer aux résultats de ces recherches une publicité

aux vœux de la « nouvelle géographie » d'alors. Bien sûr, « les questions politiques ou religieuses sont rigoureusement interdites dans les séances de groupes, où ne devront être traitées que des sujets d'ordre purement scientifique » (*Comptes rendus des séances...*, 1891, p. 509 & 1892, pp. 23-24).

¹ À Paris, une à la séance du 19 janvier 1883, qui signale la situation démographique grave de la France (*Comptes rendus des séances...*, 1883, p. 41). Voir aussi l'article de L.Simon figurant dans la table de l'**annexe AM**, déjà annoncée.

² *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1892, pp. 93-94 : « le but que se proposent les fondateurs de cette nouvelle revue géographique », c'est moins de tenir le grand public au courant des découvertes des explorateurs, que de condenser les résultats acquis sous une forme à la fois scientifique et littéraire, de les mettre en lumière et de les rattacher aux recherches antérieures. Avec des directeurs comme MM. P. Vidal de La Blache et Marcel Dubois, les *Annales* auront un caractère scientifique des plus accusés et seront pour les géographes français ce que sont les *Mittheilungen* de Petermann de l'autre côté du Rhin. [...] Cette nouvelle publication se propose non seulement de résumer, de faire part, de tenir au courant, mais surtout de raisonner, de lier, d'interpréter. C'est ce qui la distinguera des Bulletins des Sociétés de Géographie et des Revues déjà existantes. »

³ C'est le cas à Lyon aussi, avec des articles de démographie comme ceux de Georges Legard, « Répartition et mode de groupement des populations dans le Jura central et méridional », *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1904, 1905 & 1906.

⁴ *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1908, pp. 141-183.

⁵ Article 7 (*Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1877, p. 8).

convenable » 1. *La Géographie humaine* de Jean Brunhes est très bien accueillie, et un compte rendu dans *La Montagne* en tire une conclusion très caustique vis-à-vis de beaucoup de publications alpines ou touristiques antérieures : il ne faut pas regarder sans rien voir, ni regarder par l'unique intermédiaire des guides imprimés, car « ce sont des soutiens ou des béquilles qu'il faut jeter loin de soi dès que l'on est capable de marcher tout seul et, dans la montagne, de voir par ses propres moyens » 2.

Quant à la bibliothèque de la Société de Géographie de Paris, lors de la démission de Jackson, en 1893, c'est le baron Jules de Guerne (1855-1931), un des fondateurs et le premier secrétaire de la Société des Amis des Explorateurs français, qui le remplace. Ne portant aucun intérêt à ce travail, il accepte aisément que Henri Froidevaux (1863-1954) lui succède en 1901. Le premier soin de ce dernier est d'établir un nouveau règlement et de tenter d'obtenir des moyens plus importants. Un projet d'agrandissement de la bibliothèque, présenté en 1904, aboutit à la construction d'une salle supplémentaire au-dessus de la « grande salle des Conférences » du rez-de-chaussée 3. Très pris par ses travaux d'historien et son enseignement universitaire, Froidevaux se fait assister par un bibliothécaire rétribué par la Société, d'abord Paul Lemosof (1856-1912), auteur du *Livre d'or de la géographie* 4. L'archiviste-paléographe Stanislas Reizler (1882-1974) arrive en 1914, et, bien que le titre d'archiviste-bibliothécaire soit réservé à Froidevaux, qui en réalité se contente de superviser de manière symbolique, Reizler a une action très importante. Rédacteur en chef du *Monde colonial illustré*, il constitue aussi un remarquable Office de Documentation et de Bibliographie coloniales. Auteur d'une *Bibliographie géographique* annuelle, il s'efforce de recenser et de faire entrer à la bibliothèque tout ce qui paraît dans le domaine géographique. Sa bibliographie occupe entre 1923 et 1931 près de la moitié du contenu de *La Géographie*, la revue de la Société, on s'en souvient, et le budget de la bibliothèque, sous son impulsion, monte entre 1923 et 1933 au pourcentage, considérable par rapport au passé, de 20 % des dépenses totales.

En 1925, événement capital, la bibliothèque s'enrichit du don des ouvrages géographiques de la bibliothèque du prince Roland Bonaparte par sa fille Marie. Bibliothécaire du prince, François Escard (1836-1909) avait choisi avec

1 Recueil des travaux de l'Institut de géographie alpine, tome I, 1913, avant-propos.

2 P.Girardin, « À propos de *Géographie humaine*. Savoir regarder », *La Montagne*, 1911, pp. 136 & suiv.

3 Voir plus haut.

4 P.Lemosof, *Le livre d'or de la Géographie. Essai de biographie géographique*, Delagrave, 1902, VIII+224 p. Les courtes notices sont assez peu fiables. Elles ont commencé à paraître dans la *Revue de géographie* de Ludovic Drapeyron, parution interrompue à la mort de ce dernier. Lemosof fit alors paraître *Le livre d'or* en volume (avec la préface déjà rédigée par Drapeyron). À la mort de Lemosof, lui succède J.Réby, qui quitte la bibliothèque en juin 1914 pour une mission du ministère de l'Instruction publique au Caucase.

libéralité et discernement un total de 400 000 volumes, bien incapables d'entrer dans les locaux du boulevard Saint-Germain ; la Société loue alors... l'hôtel du prince, 10 avenue d'Iéna, à la Compagnie universelle du Canal de Suez, qui venait de l'acheter, transférant les ouvrages du boulevard Saint-Germain dans ce qui devient le nouveau, luxueux et dispendieux siège des années folles et des années de la crise économique des années trente. Le 30 juin 1932, Stanislas Reizler, à qui le secrétaire général Guillaume Grandidier (1873-1957) reprochait l'extension prise par la bibliothèque et les dépenses que cela entraînait, est renvoyé ! Nemours Larronde (1896-1936) lui succède, licencie deux des sept personnes employées à la bibliothèque et ramène les dépenses de 20 % à 13 % des dépenses totales : la crise a frappé la Société de Géographie. Larronde disparaît dans le naufrage du *Pourquoi pas ?* le 15 septembre 1936, Jacques Fleury le remplace. La guerre et l'Occupation amènent le général Perrier, président de la Société, à conclure un accord avec la Bibliothèque nationale pour abriter le fonds de la Société dans les locaux nationaux. Le déménagement se fait dans des conditions évidemment difficiles, du 16 février au 24 mars 1942, et concerne aussi les archives. Le personnel est alors restreint à Jacques Fleury, à une jeune bibliothécaire engagée pour la circonstance et intégrée le 28 janvier 1943 dans le personnel de la Bibliothèque nationale, Monique de La Roncière (1916-2002) ¹, et à un gardien-magasinier retraité de la Bibliothèque nationale ².

Enfin, il faut reconnaître que la transformation des publications des Sociétés de Géographie est moins marquante que le ralliement en 1864 à la colonisation et qu'il était indispensable de pallier la situation désormais « en marge des grands mouvements de la réflexion » de l'histoire de la découverte du monde, le « mouvement d'exploration du globe touchant à sa fin » ³ : les Sociétés de Géographie, dans lesquelles il y a, au total, peu d'universitaires, concilient une conversion modérée à la géographie des universitaires et un centrage de l'intérêt sur l'exploration, qui continue à passionner un large public. On sent ici jouer le poids du rôle non négligeable des géographes ayant une profession hors de l'*Alma Mater* et faisant de la géographie par goût personnel et celui des « érudits bourgeois » que l'Université regardera toujours avec quelque étonnement.

1 Aux liens de famille lointains vis-à-vis de l'amiral de La Roncière Le Noury. Elle va faire là toute sa carrière.

2 La salle de communications est celle du Département des Cartes et Plans. Mademoiselle de La Roncière succéda à Jacques Fleury et a été remplacée en 1980 par Alfred Fierro. Un article de ce dernier retrace l'histoire de la bibliothèque : « La bibliothèque et les archives de la Société de Géographie », dans le n° spécial (52-53) d'*Acta Geographica*, pp. 40-44.

3 Deux bonnes formules de P.Claval et J.-P.Nardy, *Pour le cinquantième de la mort de Paul Vidal de La Blache. Études d'histoire de la géographie*, Les Belles Lettres, 1968, 130 p., p. 13.

« Riche particulier voyageant à ses frais et savant polyvalent » (Hubert Deschamps 1), Alfred Grandidier (1836-1921), explorateur de la faune et de la flore de Madagascar au cours de trois voyages (1865, 1866 et 1868-1870) qui lui avaient fourni une énorme masse de documentation 2 et ouvert les portes de l'Académie des Sciences et de la Société de Géographie, est typique : il fut d'ailleurs secrétaire et président de la Société 3. Son fils Guillaume (1873-1957) hérita du tout, adhérant à la Société à la veille du premier voyage qu'il fit (en 1898-1899) à Madagascar, publiant sur la grande île, fondant l'Académie des Sciences coloniales (devenue d'Outre-Mer) dont il fut quatorze ans secrétaire perpétuel, et dirigeant la Société de Géographie de Paris pendant presque tout l'entre-deux-guerres depuis son gigantesque bureau de secrétaire général installé dans l'ancien hôtel du prince Bonaparte 4.

Comment ne pas songer aussi à Emmanuel de Margerie (1862-1953), type de l'érudit bourgeois qui n'occupa jamais de fonction enseignante et ne posséda aucun titre universitaire car il ne voulut jamais se présenter à un examen. Ne commence-t-il pas son autobiographie ainsi : « mes parents ne m'ont jamais envoyé au collège, et je ne suis pas bachelier » ? Membre de la Société géologique de France dès l'âge de... quinze ans, de la Société de Géographie de Paris à vingt ans, premier élève d'Albert de Lapparent 5, de Margerie créa avec *Les Formes du terrain*, publiées en 1888 (il a 26 ans !), la géomorphologie, qu'il appela Géographie géologique. Mais un accident, survenu alors qu'il venait d'achever le levé géologique des Corbières, l'empêcha de poursuivre ses études de terrain et l'orienta vers l'érudition : sa bibliographie de 1939 ne compte-t-elle pas 281 numéros ? Ne fit-il pas partie de dizaines de Sociétés savantes ? À la Société de Géographie, il joue un rôle non

1 H.Deschamps (1900-1979) dir., *Histoire générale de l'Afrique noire, de Madagascar et des archipels*, tome II, *de 1800 à nos jours*, PUF, 1971, 720 p., chapitre I, par H.Deschamps, « Les explorations ».

2 Qu'il utilisa pour ses nombreuses publications et ses cartes.

3 Il était entré à la Société de Géographie de Paris entre son deuxième et son troisième voyages. Secrétaire en 1873, président de 1900 à 1904. En outre : vice-président du bureau en 1879, 1881 et 1892, président de la Commission centrale en 1880 (avant d'en être vice-président en 1886). Dossier cote 511 des archives de la Société (série alphabétique, carton « Gi-Gr »), notice par Raymond Decary dans *Hommes et Destins, dictionnaire biographique d'Outre-Mer*, n° 2 de la nouvelle série des Travaux et Mémoires de l'Académie des Sciences d'Outre-Mer, 6 tomes dont l'un en deux vol., Paris, 1975-1986, tome I, pp. 265-267, dossier de missions (Archives nationales, F17 2972), notice nécrologique par Henri Froidevaux dans *La Géographie*, 2e sem. 1921, pp. 565-580. Il avait parcouru aussi l'Amérique (1857 et 1862), l'Asie et l'Océanie (1862).

4 Mais il n'entra pas à l'Académie des Sciences. Le XXe siècle ou presque (sa seconde mission à Madagascar est de 1901-1902) le voit rester en France et exploiter l'énorme masse de documents que son père et lui-même avaient rapportés de la Grande Ile : thèse de 1905 sur les lémuriers de Madagascar, collaboration avec son père, A.Milne-Edwards et d'autres à une *Histoire physique, naturelle et politique de Madagascar*, publication, avec son père et Henri Froidevaux d'une *Collection d'ouvrages anciens concernant Madagascar*, publication, seul, de quatre volumes d'*Ethnographie de Madagascar*, de quatre autres de *Bibliographie* et d'une foule d'articles sur sa chère île, sans oublier la direction de l'*Atlas des colonies françaises* de 1932. Il avait été vice-président de la Commission centrale en 1912. Sources : notice dans *Hommes et Destins, dictionnaire biographique d'Outre-Mer, op. cit.*, dossier cote 512 du même carton que pour son père, souvenirs aux Archives nationales (F17 3000).

5 Voir plus haut.

négligeable, dans les années 1900 (1). Retenons son mot sur le « culte, absolument désintéressé, de la géologie et de la géographie » qu'il a voué à ces deux sciences 2.

Conversion modérée à la géographie des universitaires : on ne s'étonnera donc pas que les dictionnaires et encyclopédies du temps continuent à faire comprendre le mot « géographie » dans un sens voisin d'exploration, comme par-devant, ni que la partie historique de la rubrique soit, comme dans le fameux *Dictionnaire universel du XIXe siècle* de Pierre Larousse et dans *La Grande Encyclopédie*, une histoire de la découverte du monde. D'ailleurs, si le premier donne dans son tome VIII du mot « géographie » une définition « moderne », en tout cas divergeant de la géographie historique — une « Science qui a pour but la description de la terre, l'étude des accidents de sa surface et de ses divisions conventionnelles » — , il enchaîne en faisant, classiquement, l'historique de la géographie, « depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours ». Il n'est donc pas étonnant, non plus, que, malgré cette évolution, et à cause d'une professionnalisation croissante de la « géographie des professeurs », celle-ci n'atténue pas ses critiques et son dédain envers les Sociétés de Géographie, exprimés — l'Université ayant la pudeur de ne pas le faire elle-même et directement — par l'intermédiaire des jeunes *Annales de géographie* (1891) 3.

La conversion à la géographie des universitaires, vidalienne pour l'essentiel, est donc incomplète, et on ne voit pas l'installation d'une géographie des

1 Vice-président de la Commission centrale en 1907 et en 1909, président de celle-ci en 1910, vice-président du bureau de la Société en 1913.

2 Emmanuel de Margerie, *Notice sur les travaux scientifiques de M. Emm. de Margerie...*, Mâcon, 1938, 216 p. ; notice nécrologique dans *La Géographie. Revue d'informations et d'actualités géographiques publiées sous l'égide de la Société de Géographie*, mai 1954, p. 45 ; Numa Broc, « Les débuts de la géomorphologie en France : le tournant des années 1890 », *Revue d'Histoire des Sciences*, janv. 1975, pp. 31-60.

3 Les *Annales de géographie* « ne dissimulent pas leurs réticences face à cette géographie d'érudits locaux, d'officiers de marine, de diplomates retraités, de négociants, d'explorateurs et d'instituteurs en mal de promotion » (N.Broc, « Le rôle de la Société de Géographie de Bordeaux (1874) dans les premiers congrès nationaux de géographie. 1878-1896 », *Revue de géographie des Pyrénées et du Sud-Ouest*, 1978, tome 49, pp. 150-155, p. 154). Dénégation de ma part en ce qui concerne les instituteurs ! Les critiques visent aussi les congrès nationaux de géographie : « publications sans intérêt ni originalité, bulletins répétant les mêmes nouvelles, abstention des professeurs et des véritables savants, sont les griefs qui reviennent le plus fréquemment » (*Ibid.*, p. 153). Les *Annales de géographie*, codirigées au départ par Vidal et Dubois, veulent défendre une géographie scientifique, mais aussi l'expansion coloniale française, comme l'a noté V.Berdoulay, *La formation de l'école française de Géographie (1870-1914)*, thèse de IIIe cycle, C.T.H.S., 1981, 245 p., pp. 66-69 & 151-152 : un point de convergence avec les Sociétés de Géographie. Dès leur premier numéro, les *Annales de géographie* mirent nettement les choses au point (dans un retentissant « avis au lecteur ») :

« Les *Annales*, recherchant franchement le caractère scientifique, rompent avec la coutume fâcheuse de la plupart des revues de consacrer la majeure partie de leurs articles aux explorations africaines et autres voyages de découverte en pays lointains. Nous réagissons sans hésiter contre cette limitation de la curiosité aux nouvelles à sensation. Certes, nous rendrons compte des explorations avec toute l'exactitude désirable, mais aussi avec toute la liberté de critique qui est notre devoir en ces matières. Les éloges ne seront pas mesurés à l'étendue des pays parcourus, mais à la valeur des résultats apportés. Une des causes de la mauvaise qualité de beaucoup d'explorations françaises est l'indulgence systématique de nos revues et de nos journaux ; quand un explorateur étranger ou français aura fait « plus de bruit que de besogne », on nous trouvera prêts à le dire avec la plus courtoise sévérité. »

professeurs, ni par la présence de ces derniers, puisqu'ils sont peu nombreux, ni dans le contenu des publications. Le vieux rêve de la vulgarisation s'exprime par un remodelage et une modernisation des publications, ce que font aussi, avec un simple décalage de quelques années, les clubs d'alpinistes, mais dans ce cas l'accueil de la géographie vidalienne est bien plus net, ce qui est paradoxal mais *a priori* n'empêcherait pas les Sociétés de Géographie de réussir à vulgariser. Cette vulgarisation conduit-elle à embrasser toute la société française et à donner à la nation des Sociétés de Géographie enfin démocratisées, à la Belle Époque ?

DES SOCIÉTÉS INCOMPLÈTES, UNE SOCIÉTÉ INCOMPLÈTE

Chercher à vulgariser la géographie à l' « âge des masses », n'est-ce pas une forme de compensation des lacunes du recrutement ? Les Sociétés de Géographie sont des « cercles d'affinité » (V.Berdoulay 1), mais ces lieux géométriques bien délimités excluent délibérément, ou de fait, certains de leur périmètre. À Londres, les femmes ne pouvaient adhérer à la Royal Geographical Society, qui fut agitée à ce sujet par un débat en 1893, mais un référendum trancha en faveur du maintien de l'interdiction 2. En France, le problème est posé différemment : les Sociétés de Géographie sont de fait, sinon de droit, des associations masculines ; certes les femmes n'en sont pas exclues, et de même qu'on recherche leur présence aux réunions et *a fortiori* aux assemblées générales, on savoure leur adhésion, mais il s'agit d'une présence très faible, et cette faiblesse n'est pas vraiment déplorée, on la considère comme normale. Je l'interprète comme logique d'un point de vue statistique : les employés représentent une grosse part des géographes, or les femmes n'apparaissent dans les administrations qu'à la fin du XIXe siècle 3 et au sein de ministères qui fournissent peu de monde aux Sociétés de Géographie. Au contraire, les ministères très « géographiques » de la Marine et des Colonies sont parmi les derniers à introduire les femmes dans leur personnel 4. Goût et convenances font qu'une place spéciale est réservée aux dames dans les listes d'admissions : à leur fin dans les dernières années du siècle à Paris, en tête dans *La Géographie*. En 1869 — présence infinitésimale — il y avait sur les 582 membres de la Société de Géographie de Paris seulement deux femmes, Madame Alexandre Kerr, Londonienne entrée en 1852, et Hélène Dora d'Istria, comtesse Koltzoff-Massolsky, admise en 1866, et résidant dans sa villa de Florence 5. Dix ans plus tard, la même Société comptait 27 femmes sur 1 833 membres et elle en admet 258 de 1864 à 1914, soit 3,75 % des entrées.

En province, les pourcentages sont à peu près comparables : il n'y a qu'une seule femme parmi les 323 fondateurs de la Société de Géographie de Lyon (en 1874), on en compte 2,1 % en 1883 (6), 3 % en 1885, 2,9 % en 1893, 2,4 % en 1900, 4 % en 1912-1913. Dans certaines Sociétés, les femmes sont très rares : c'est le cas à Marseille où il y a six femmes sur 405 membres au 31 décembre 1912 et où je n'ai

1 V.Berdoulay, *La formation de l'école française de Géographie (1870-1914)*, thèse de IIIe cycle, C.T.H.S., 1981, 245 p., pp. 15, 160 & 163.

2 H.R.Mill (vice-président de la Royal Geographical Society), *The Record of the Royal Geographical Society. 1830-1930*, Londres, 1930, 288 p., pp. 107-110.

3 G.Thuillier, *La vie quotidienne dans les ministères au XIXe siècle*, Hachette, 1976, 255 p., p. 197.

4 A.Darbel & D.Schnapper, *Les agents du système administratif*, Mouton, 1969, 160 p., p. 49.

5 Toujours membre en 1882.

6 La baronne de La Roncière et sa fille représentant à elles seules le quart !

trouvé que treize adhésions pour les quatre décennies allant de 1877 à 1917 (1) ! À l'étranger aussi il y a très peu de femmes dans les Sociétés de Géographie, jamais plus de 1 % à Vienne, par exemple 2. Les femmes sont donc aussi mineures en Géographie qu'en Histoire, puisqu'elles représentent moins de 2 % de l'ensemble des historiens français de 1866-1875 (3). La femme n'est que très rarement admise dans le but que cette nouvelle adhérente joue un rôle actif : il avait fallu attendre 1881 pour trouver la trace dans un procès-verbal de l'intervention d'une femme, Madame Carla Serena, à la séance parisienne du 4 février 4 ; la plupart du temps, elle est là dans un souci mondain 5 — ainsi, les adhésions antérieures à la tenue du Congrès de 1875 sont nombreuses et décoratives — ou pour un sous-patronage de comtesse étrangère (cas d'Hélène Dora d'Istria) ou plus simplement d'épouse de membre, ce dernier cas étant, finalement, le plus fréquent. À ce sujet, et à propos de l'adhésion de Mme de Quatrefages de Bréau, le vice-amiral Vignes, président de la Commission centrale, déclare en mars 1891 à Paris : « Je ne puis m'empêcher de m'arrêter un instant sur le nom de Madame de Quatrefages. Nous sommes toujours flattés de recevoir des dames à la Société de Géographie, mais nous le sommes doublement quand elles portent un nom comme celui-là. » 6

Les géographes en seront toujours flattés, et ils le diront deux ans plus tard 7, en se félicitant de l'accroissement de la présence féminine, forte de 54 femmes au début de l'année, d'une soixantaine à la fin, ce qui est quand même peu puisque ne représentant que 2,6 % et 3,1 % des membres seulement 8. En province, on ne

1 Dont celle, en 1910, du premier professeur féminin et agrégée de lycée de jeunes filles que j'ai trouvé, Mlle Colard. Une seule femme à la Société de Géographie du Languedoc en 1894.

2 Autres chiffres concernant des Sociétés de Géographie de province : Bordeaux (1882), 2,4 %, Rochefort (1894), 2,6 %. Deux exemples de forts pourcentages : le Cher en 1901, 7,3 %, et surtout Lille : 7,9 % en 1882 (en grande majorité institutrices, les autres femmes étant systématiquement recensées comme propriétaires !), 5,7 % en 1885 (mêmes remarques), 7,8 % en 1900, et 8,3 % dans les admissions entre 1882 et 1921 (avec un maximum fort compréhensible de 31,4 % pendant la Grande Guerre). À la Société de Géographie commerciale de Paris, 1,9 % en 1886. D'assez nombreux statuts se croient obligés de préciser que « les dames peuvent faire partie de la Société » (formule de Rochefort).

3 Ch.-O. Carbonell, *Histoire et historiens. Une mutation idéologique des historiens français. 1865-1885*, Thèse, Privat, 1976, 605 p., pp. 177-182.

4 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1881, pp. 272-275. Cette voyageuse publia deux ans plus tard *Hommes et Choses en Perse. Seule dans les steppes. Épisode de mon voyage au pays des Kalmoucks et des Kirghiz* et devait mourir à Athènes en juillet 1884 (*Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1884, p. 308).

5 À la séance du 1er décembre 1877, le bureau de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux « décide que les secrétaires adjoints seront convoqués pour la conférence du lundi 17 pour recevoir les Dames et les mener aux places réservées » ! (Archives de la Société, registre n° 8, procès-verbaux du bureau 1877-1879). Les femmes étaient admises depuis une décision du bureau en date du 5 mai 1877, cf. même dépôt, séance du 5 mai 1877.

6 *Comptes rendus des séances...*, 1891, p. 196. Ancien vice-président du bureau puis de la Commission centrale, L. Vignes est à ne pas confondre avec le capitaine de vaisseau Louis Vignes, scrutateur du bureau de 1883.

7 *Comptes rendus des séances...*, 1893, *passim*.

8 À comparer avec les 3,75 % calculés plus haut.

manque pas de noter l'affluence féminine à tel « cours populaire » ou tel « cours public »¹. Mais tous ces témoignages de satisfaction sont rares : d'une manière générale les Sociétés se considèrent et se conduisent comme des êtres collectifs asexués. De même, les exploratrices — car il y en a quelques-unes² — sont évoquées en tant qu' « explorateurs », et jamais allusion n'est faite à leur sexe : la vision de la femme-explorateur est totalement aseptisée.

Cependant l'attirance joue en faveur de la femme blanche d'outre-mer, surtout dans des colonies autres que les colonies françaises, par exemple « au profit » de l'Australienne d'Adélaïde décrite par le capitaine Georges Bourge (1860-1919) en termes qui associent la vue, l'ouïe et l'odorat :

« Les toilettes claires et multicolores du *fair sex* chantent aux yeux sous le balancement léger du roulis et la lumière éblouissante qui tombe d'un ciel sans nuage ; puis, bientôt, ce bouquet de fleurs vivantes s'égrène par les échelles de commandement sur les ponts, et dans les salons, remplissent l'air de parfums, d'exclamations joyeuses et le saturent soudain d'électricités troublantes. À la fois éthérée et capiteuse, l'Australienne semble destinée à devenir la plus magnétique des femmes blanches transplantées hors d'Europe. »³

Attirance aussi envers l' « américaine »⁴, malgré son despotisme matriarcal, mais à cause (?) de la liberté sexuelle des jeunes Américaines. Attirance, enfin, graduée plus ou moins selon la couleur de la peau de la femme qui n'est pas « blanche » : la Japonaise a une place à part et la conférence de Joseph Goncet « Un voyage au Japon »⁵ accorde une grande attention aux *geishas*. Enfin, dernière nuance, une femme des tropiques, quels que soient ses charmes, est d'abord une « indigène » aux yeux d'Européens spectateurs des éventuels charmes momentanés, mais surtout des ridicules permanents ; quand l'explorateur suédois Sven Hedin (1865-1952), de passage à Lyon en 1903, projette des plaques photographiques représentant des danseuses indigènes qui tournoient, leur vue « provoque le rire de

1 Cf. *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1881, p. 185 : « Les dames même ont montré un véritable empressement à se presser (*sic*) autour de la chaire du jeune et sympathique professeur. »

2 La grande voyageuse, ethnologue, philologue et orientaliste Alexandra David-Néel (1868-1969) est membre de la Société de Géographie de Paris, sous son pseudonyme d'écrivain d'Alexandra Myrial. Elle demanda d'ailleurs en 1906 (lettre du 18 juillet, écrite de La Goulette, en Tunisie, où réside son mari) à être inscrite désormais sous son nom d'état-civil, et profita de l'occasion pour solliciter une recommandation auprès des institutions anglaises s'occupant de sanskrit et de chinois (Archives de la Société de Géographie, colis, n° 14). N.Broc, *Dictionnaire illustré des explorateurs français du XIXe siècle*, CTHS, 1988-1999, 4 vol., vol. Asie, pp. 124-127 ; J.Désiré-Marchand, *Alexandra David-Néel. Vie et voyages. Itinéraires géographiques et spirituels*, Arthaud, 2009, 704 p. ; O.Deshayes, *Alexandra David-Néel. L'Asie passionnément, 1868-1969*, L'Harmattan, 2020, 224 p.

3 *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1893, p. 267.

4 Cf. l'article du publiciste-explorateur-voyageur Émile Deschamps dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1908, pp. 37-59 : « La femme américaine est bien le maître le plus exigeant, le plus despotique que l'on puisse rêver, un maître qui demande de son mari, — qui, en l'état, n'est, pour elle, qu'un esclave, simple machine à gagner de l'argent, — une soumission complète à ses volontés, à ses désirs, à ses caprices. »

5 16 février 1911, *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1911, pp. 18-46.

l'assistance », hilarité que le conférencier fait complaisamment redoubler par des remarques encore plus racistes et « sexistes » 1.

Si les femmes ne sont pas vraiment mises à l'écart de la candidature, certaines catégories sociales le sont de fait, à cause d'une cotisation que l'on s'est refusé à baisser : classes populaires, évidemment et intégralement 2, mais aussi employés de commerce 3 et employés municipaux 4, pour lesquels les entrées, tous décomptes faits, sont très rares. À Lille, cas exceptionnel, la Société de Géographie consentait aux employés de commerce, ainsi d'ailleurs qu'aux instituteurs, un abattement d'un tiers sur la cotisation 5. Les listes montrent cependant parfois des adhésions en (petits) groupes : cinq « agents » de la maison Roux de Fraissinet et Compagnie à Paris en 1875, par exemple. Mais quelles sont exactement leurs attributions ? Ces agents ne seraient-ils pas plutôt des « agents d'affaires », dont le rôle essentiel « consiste à représenter les parties devant les tribunaux de commerce » 6, comme disent les dictionnaires des professions ? S'ils sont de véritables employés, ils peuvent faire songer à Arthur Rimbaud qui fut, on le sait, l'agent d'un négociant (Bardey) dans la corne Nord-Est de l'Afrique. À la différence de son employeur, qui l'avait recruté à Aden, Rimbaud n'adhérait pas à la Société de Géographie de Paris, mais il entra en relation avec elle, lui envoyant en 1884 un rapport sur l'Ogaden, bien documenté et typique de la « géographie commerciale » ; d'ailleurs Rimbaud, à l'âge de trente ans, parlait l'arabe et deux langues éthiopiennes. Le rapport a probablement contribué à inclure l'Ogaden dans l'hinterland commercial et politique de Harar, comme le montre le tracé du chemin de fer de

1 « Voici la photo d'un village de pêcheurs, ce sont des enfants, des femmes, elles ne sont pas à proprement parler très belles (rires), mais elles sont très caractéristiques, ce n'est pas leur faute, c'est leur type ! (rires)... » Sur Sven Hedin, voir plus haut, ainsi que plus loin.

2 Mais on trouve en 1879 à Paris deux « agriculteurs » et un « horticulteur » ; un « agriculteur » adhère en 1888, un « cultivateur » fait de même en 1896, un « sériciculteur » à Marseille en 1906... La prudence s'impose à leur égard, bien sûr : l'unique « agriculteur » de la Société de Géographie de Lyon en 1883 est domicilié place Bellecour ! Il y a deux typographes à Marseille (1888 et 1890), un metteur en pages à l'imprimerie du *Sémaphore* avait adhéré en 1877, un ostréiculteur à Bordeaux en 1882.

3 Par exemple, à Paris, deux entrent en 1873, quatre en 1877, deux en 1889 : ils sont 11 sur les 1833 membres de 1879. La Société des Commis et Employés de Marseille est membre ès qualités de la Société de Géographie en 1888. Le pourcentage est de 5,9 % à Bordeaux en 1882. Problème difficile à résoudre, quelques demandes d'emploi sont adressées aux Sociétés de Géographie, par exemple à celle de Bordeaux (dossier 35 des archives, correspondance reçue 1877-1878) : une lettre du 27 janvier 1878 demandant « un emploi de commis dans un de vos bureaux ».

4 À Paris, un seul en 1869 (à l'Hôtel-de-Ville de Paris), toujours un seul dix ans plus tard ; deux entrent en 1872, un en 1887. À la Société de Géographie commerciale, trois en 1886 ! (l'originalité de la situation des employés de commerce ne se renouvelle donc pas).

5 Soit 10 F au lieu de 15 F. Résultat : 5 % en 1882 (la 7e catégorie), 4,6 % en 1885 (même chose), mais en 1900 les employés de commerce sont la 3e catégorie (derrière négociants et propriétaires) avec 11,1 %. Parmi les admissions de 1882-1921, ils sont la 3e catégorie aussi (derrière négociants et employés de l'État) avec 11,5 % (un maximum de 20,6 % en 1887).

6 P.Bastien, *Les carrières libérales*, Paris, Fontemoing, 1905, VII+267 p., p. 130.

Djibouti. Trois ans plus tard, il proposera à la même vénérable association... ses services moyennant rémunération ! **1**

Une seule globale et notable exception fut celle de la Société de Géographie commerciale, qui ne néglige pas les employés de commerce, lesquels représentent ainsi 8,6 % des effectifs de 1886 : il est vrai que la cotisation est trois fois moins forte qu'à la Société de Géographie de Paris. Cette fermeture sociale délibérée est en contradiction totale avec un désir de vulgarisation que j'ai présenté, ce repli avec la fonte des effectifs à la fin du XIXe siècle et à la Belle Époque, baisse contre laquelle il aurait fallu réagir pour surmonter cette contradiction. Fermeture sociale délibérée qui s'explique bien entendu par une attitude sociale aisée à saisir dans quantité d'actes de sociabilité. « Sur le terrain », c'est-à-dire lors d'une de ces excursions qu'ils affectionnent tout particulièrement, les « géographes » de Lille sont en 1884 « choqués » par l'« inadvertance » d'une tenancière d'estaminet qui croit qu'ils vont « chercher de l'ouvrage » **2** : la géographie savante s'intègre dans l'*otium* et est hors du mouvement social du siècle en ce sens qu'elle ignore la question ouvrière, sauf rarissime et étrangère exception **3**.

De la même façon, l'impact, tout au moins en ce qui concerne l'adhésion, est faible auprès de la jeunesse : rares sont les adhésions d'étudiants **4** et de lycéens **5**. On peut pourtant citer les entrées d'Édouard-Alfred Martel, étudiant en droit de 20 ans **6**, de Henri Duveyrier et Pierre Savorgnan de Brazza à 22 ans, du « libraire-associé » de chez Hachette Armand Templier au même âge, de Léon Teisserenc de Bort, futur directeur de l'observatoire météorologique de Trappes à 21

1 Cf. *Comptes rendus des séances...*, 1er février 1884 ; J.Gallais, « Rimbaud, géographe de l'Éthiopie ? », *Acta Geographica*, n° 64, 1985, pp. 1-15 ; A.Borer, *Rimbaud en Abyssinie*, Seuil, 1984, 206 p., réédition, 2004, 331 p. ; A.Borer, P.Soupault & A.Aeschbacher, *Un sieur Rimbaud se disant négociant*, Paris, Lachenal et Ritter, 1984, 535 p., réédition, Librairie générale de France, 1989, 251 p. ; J.-J.Lefrère, *Arthaud Rimbaud*, Fayard, 2001, 1 240 p. ; J.-H.Berrou, P.Leroy & J.-J.Lefrère, *Rimbaud à Aden*, Fayard, 2001, 168 p. ; C.Jeancolas, *Rimbaud l'Africain*, Textuel, 2014, 642 p. ; C.Jeancolas, *L'Afrique de Rimbaud photographiée par ses amis*, Textuel, 1999, 130 p.

2 *Bulletin de la Société de Géographie de Lille*, 1884, p. 125.

3 Cf. la conférence d'Ernest Hecht, « Pullman City et la question ouvrière aux États-Unis », dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Lille*, 2e sem. 1897, pp. 193 & suiv.

4 Pourtant 7 à Paris en 1879, dont Martel. L'association des étudiants de l'Académie d'Aix est membre de la Société de Géographie de Marseille en 1888. Il y a 18 étudiants à la Société de Géographie commerciale en 1886 (sur 1077 individus dont on connaît l'état), 17 à celle de Bordeaux en 1882 (sur 1140), 15 à Lille en 1885 (sur 894), 17 en 1900 (sur 2078 membres), et surtout ils représentent 2,1 % des admissions lilloises de 1882 à 1921 : un fort taux de *turn over*, bien compréhensible. Mais pas un seul à Montpellier (Société languedocienne de Géographie) en 1894 !

5 Un en 1882, un autre en 1895 à Paris. La Société de Géographie de Lyon compte 19 élèves de l'École supérieure de commerce sur 507 membres au 1er janvier 1900 (tous entrés lors des trois années précédentes). À celle de Marseille, adhère en 1892 Pierre Taffin, élève au lycée.

6 Il avait eu en 1877, alors qu'il était élève au lycée Fontanes, c'est-à-dire au lycée Condorcet, le prix de la Société de Géographie (*Comptes rendus des séances...*, 1890, p. 479). Il devait être président de la Société entre 1928 et 1930. M.Florin, « Édouard-Alfred Martel et la Société de Géographie », dans le colloque *L'Homme qui voyageait pour les gouffres*, Archives départementales de la Lozère, 1999, 421 p., pp. 179-186.

ans 1, du fils du banquier Paul Mirabaud à 21 ans aussi, d'Emmanuel de Margerie à vingt ans, le record absolu parmi les gens qui devaient ensuite se signaler appartenant à Casimir Maistre, qui entre à 18 ans, avant de se mettre à explorer Madagascar et Afrique centrale et de battre tous les records de longévité cette fois-ci, ou presque, puisqu'il mourut à 90 ans en 1957 (2) ! De nombreux explorateurs sont d'ailleurs recrutés par les Sociétés de Géographie entre 25 et 30 ans, ce qui est bien normal, puisqu'on ne peut qu'être frappé par « l'étonnante précocité de bon nombre d'entre eux » 3. L'âge le plus élevé parmi les adhésions est celui d'un septuagénaire, en l'occurrence l'agronome des Landes François Chambrelent (1817-1893), inspecteur général des Ponts et Chaussées à la retraite, qui adhère deux ans avant sa mort, à 74 ans. Surtout, l'âge moyen d'adhésion à la Société de Paris — il est possible de le calculer grâce à 118 cas sûrs — s'abaisse considérablement, en faveur de la trentaine : de 48 ans lors de la première période 4 et de 44 ans et demi lors de la deuxième 5, on est désormais à 35 ans et demi. Deuxième résultat : la moyenne de l'âge de la première fonction dans un bureau s'établit maintenant à 43 ans et demi, soit une chute de près de dix ans 6 ; de nombreux « jeunes » ayant la trentaine pénètrent dans un des deux bureaux parisiens, et, même, Duveyrier devient secrétaire à 25 ans, soit huit ans de moins que les précédents records 7, mais Léon Desbuissons, géographe au ministère des Affaires étrangères, devient scrutateur du bureau de la Société de Géographie de Paris à 83 ans 8.

Peu de femmes, peu de jeunes, presque pas de représentants des classes populaires : on conçoit que, par voie de soustraction, la tonalité aristocratique se maintiennent dans une certaine mesure, malgré la petitesse du nombre des nobles restés fidèlement en géographie. L'évolution des finalités du mécénat géographique, aristocratique, présentée au début du 4e chapitre, débouche non pas sur le désenchantement pessimiste de Daussy au deuxième chapitre, mais sur une orientation *coloniale* digne de faire se retourner dans leurs tombes nombre de géographes de l'époque romantique. Le Myre de Vilers, présidant cette fois-ci

1 1857-1913. Il avait construit à ses frais l'observatoire. Il fit cinq voyages scientifiques en Afrique du Nord et au Sahara (notice nécrologique dans *La Géographie*, 1er sem. 1913, p. 159).

2 Henri Pobéguin, explorateur du Gabon et de la Côte d'Ivoire, est toutefois mort à 95 ans, en 1951. Sur C.Maistre, voir plus haut.

3 N.Broc, « Les explorateurs français du XIXe siècle reconsidérés », *Revue française d'Histoire d'Outre-Mer*, n° 256 & 257 (1982), pp. 237-273 & 323-359, pp. 240-241.

4 Voir plus haut.

5 Voir plus haut.

6 Période 1821-1842 : 55 ans, période 1843-1864 : 53 ans.

7 Montalivet, d'Avezac et Alexandre Barbié du Bocage.

8 Léon Desbuissons était chef du service géographique du ministère des Affaires étrangères, et, à ce titre, il dessina de nombreuses cartes et fut délégué à diverses conférences. Il était entré à la Société de Géographie en 1874, il est réadmis en 1901.

l'assemblée générale du 21 décembre 1906, l'exprime bien dans un passage de son discours dont je cite deux paragraphes :

« Aujourd'hui la période de l'exploration héroïque est achevée : il n'y a plus de terres nouvelles à découvrir ; le monde a été parcouru en tous sens. Ne croyez pas que la tâche de la Société de Géographie soit terminée. Il lui reste à étudier les éléments constitutifs des vastes territoires que nous avons incorporés à notre domaine national, au prix de lourds sacrifices en hommes et en argent ; à rechercher les moyens de les mettre en valeur et d'en accroître la richesse.

Le gouvernement métropolitain ne saurait prendre la direction de ces entreprises scientifiques ; souvent les connaissances techniques manquent à ses bureaux : il ne dispose pas des crédits nécessaires et ne saurait les demander au budget général, dont les ressources sont absorbées et au-delà par des œuvres sociales et scolaires [sic]. C'est à l'initiative privée que nous devons avoir recours : seule elle peut fournir les ressources nécessaires à des études qui exigent un grand esprit de suite, beaucoup de temps et d'argent. »¹

Ces deux paragraphes sont très caractéristiques et on aura noté les termes de « bureaux » et d'« initiative privée », qui rappellent ce que j'ai dit sur les rapports avec le monde des bureaux et le pouvoir. Toutefois l'aristocratie, ce n'est pas seulement le mécénat collectif, c'est aussi un petit groupe de dirigeants et d'explorateurs efficaces, qui peuvent d'ailleurs être également des mécènes.

Dans la galerie des nobles « en Géographie », le prince Roland Bonaparte est l'un des tout premiers portraits, grâce à son rôle dans l'exploration, la colonisation et le mécénat². Fils de Pierre-Napoléon Bonaparte — l'assassin de Victor Noir³ en 1870, l'un des fils de Lucien, frère aîné de Napoléon Ier — , « botaniste et géographe », membre libre de l'Académie des Sciences⁴, quatorzième président du Club alpin français⁵ en 1908, mais aussi membre du bureau de la Société de Touristes du Dauphiné dans les années 1890⁽⁶⁾, un des présidents d'honneur de la Société des peintres de montagne⁷, président de la Commission française des glaciers⁸, Roland Bonaparte fut membre de la Société de Géographie de Paris, dont il présida le bureau de 1910 à 1924, battant le record de durée de

1 *La Géographie*, 1er sem. 1907, pp. 72-73. Contradiction flagrante avec l'évocation traditionnelle de la modestie des ressources financières...

2 Né à Auteuil le 17 mai 1858, mort à Paris le 14 avril 1924. Voir le dossier biographique du carton « Bo-Bon » de la série alphabétique des archives de la Société de Géographie de Paris. Voir aussi la notice nécrologique par P. Girardin dans *La Montagne* de nov. 1924, pp. 312-317.

3 Yvan Salmon.

4 Institut de France, *Index biographique des membres et correspondants de l'Académie des Sciences du 22 décembre 1666 au 15 novembre 1954*, Paris, 1954, 534 p., p. 57.

5 Il était membre de multiples sections : Paris, Haute-Bourgogne, Alpes-Maritimes, etc. De la même façon, le prince adhéra à plusieurs Sociétés de Géographie de province.

6 Et par la suite toujours membre de la Société.

7 *Annuaire du Club alpin français*, 1901, p. 584.

8 *Annuaire du Club alpin français*, 1901, p. 584.

Chasseloup-Laubat 1. Son oncle Charles-Lucien (1803-1857), prince de Cassano, fils aîné de Lucien, avait d'ailleurs adhéré à la Société en 1852. Les débuts dans l'existence de Roland Bonaparte furent médiocres : sans fortune, élevé en Suisse, il veut être officier, entre à Saint-Cyr en 1877, en sort sous-lieutenant au 36^e régiment d'infanterie 2 ; en 1880, un heureux mariage avec l'une des filles du fondateur de la maison de jeux de Monte-Carlo lui permet de redorer son blason 3, et il démissionne, de toutes façons, de l'armée active quand est promulguée la loi de 1886 sur les descendants des familles ayant régné en France. L'indépendance matérielle lui est désormais largement assurée : il fait construire près du Trocadéro, au n° 10 de l'avenue d'Iéna, un hôtel énorme et somptueux — toujours visible — où il se conduit en grand seigneur fastueux, donnant de splendides réceptions. Surtout, il s'abandonne dans l'oisiveté à son goût pour les livres, les reliures, les cartes, les sciences, constitue une riche bibliothèque 4, écrit 5 et est « protecteur des sciences et bienfaiteur des savants » 6, assumant seul la plus grande part des frais de la Commission internationale des glaciers, finançant en 1901-1902 la mission du colonel Bourgeois en Équateur 7 et constituant à l'Académie des Sciences un « fonds Bonaparte » d'un montant de 100 000 francs. Les largesses touchent aussi bien sûr la Société de Géographie ; on peut citer comme exemple de mécénat simple et rapide de sa part le billet qu'il écrit le 23 décembre 1917 au baron Hulot, secrétaire général :

1 Il avait été vice-président de la Commission centrale (1895 & 1896), président l'année suivante, vice-président du bureau en 1902. J'ajoute les Sociétés de Statistique, d'Études sociales, des Traditions populaires, etc.

2 Selon la notice de P.Girardin, il aurait même été réduit à entrer au service de la Compagnie des chemins de fer de l'Ouest : « conducteur de la voie » à Versailles aux appointements de 5 francs par jour ! Il présida la Société de Géographie commerciale en 1901.

3 Il épousa Marie-Félix Blanc, qui mourut deux ans plus tard. Leur fille Marie devint princesse Georges de Grèce, mais elle est surtout connue pour s'être fait en France le porte-parole de Freud et avoir fondé la Société psychanalytique de Paris. Marie Bonaparte eut en 1914 une liaison avec Aristide Briand, et ils restèrent longtemps amis. Marie-Félix Blanc avait apporté à Roland Bonaparte une dot de plus de 14 millions de francs. Après le mariage, le couple s'était installé à Saint-Cloud, vivant de façon très retirée, le prince Bonaparte s'intéressant d'ailleurs peu à sa femme et à sa fille. Il semble (psychanalyse par sa fille...) avoir eu une certaine âpreté à l'argent, sous l'impulsion de sa mère. De toutes façons, il avait espéré en se mariant se faire une place dans la société, mais l'argent des Blanc ne l'avait pas vraiment aidé. Il se retrouva jeune veuf de 24 ans vivant avec sa mère et sa fille, et se consacra à l'étude.

4 Entre 1880 et 1910. La salle occupée par la bibliothèque formait un vaste quadrilatère autour d'une cour de 22 mètres de côté. Le bibliothécaire, François Escard, achetait tous les ouvrages géographiques et anthropologiques qui paraissaient. Légruée en 1924 à la Société de Géographie de Paris, elle resta sur place jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, où elle fut transférée, ainsi que la bibliothèque de la Société, au département des Cartes et Plans de la Bibliothèque nationale, où elle est toujours, constituant le principal fonds de la bibliothèque de la Société de Géographie de Paris. De nombreux dons de livres furent faits en 1924 à diverses bibliothèques (cf. dossier « bibliothèque Roland Bonaparte », dans le carton « Bo-Bon » de la série alphabétique des archives). Autre conséquence du déménagement : la distinction entre les deux fonds d'archives de la Société.

5 Son premier article du *Bulletin de la Société de Géographie* date de son admission (1884) : « Les derniers voyages des Néerlandais en Nouvelle-Guinée ». Le colis n°9 bis des archives contient de lui des études manuscrites sur les glaciers du Dauphiné et diverses notes, manuscrites aussi, sur les Alpes.

6 Selon l'expression de P.Girardin dans *La Montagne* de nov. 1924, pp. 312-317.

7 On complétera les sources précédentes par C.Bertin, *La dernière Bonaparte. Marie Bonaparte, princesse de Grèce, disciple et amie de Freud*, Perrin, 1982, 435 p., *passim*, réédition en 2022 sous le titre *Marie Bonaparte*, Perrin, 480 p., et notice nécrologique par H.Cordier dans *La Géographie*, 1^{er} sem. 1924, pp. 525-542.

« Comme la Société de Géographie n'a jamais cessé de me témoigner beaucoup de sympathie j'ai cru qu'il était de mon devoir de l'aider à combler le déficit actuel, j'ai donc mis à sa disposition la somme de quatre mille francs qui lui seront versés au début de janvier... » 1.

Ce mécène finit sa vie dans une relative gêne matérielle 2, mais président de l'Union géographique universelle. Léguée à sa mort à la Société, sa bibliothèque fut transférée pendant la Seconde Guerre mondiale, ainsi que les autres ouvrages de la Société, au département des Cartes et Plans de la Bibliothèque nationale.

Le *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon* de 1893-1894 rend compte favorablement 3 du livre de la duchesse d'Uzès *Le voyage de mon fils au Congo*, dressant du jeune noble un portrait qui est un véritable morceau d'anthologie :

« Au mois d'avril 1892, le jeune duc d'Uzès, qui venait d'accomplir son service militaire, tourmenté comme tous ceux de sa race, par le désir d'être utile à son pays, s'arrachait aux plaisirs décevants de la vie élégante et partait pour le centre de l'Afrique. » Il y trouve sa destinée : « abandonné par trois de ses compagnons européens, atteint lui-même de la dysenterie, le jeune duc dut redescendre vers la côte : il expira à Kabinda, en vue du paquebot qui devait le rendre à la vie et à la patrie. »

On a vu plus haut le personnage de « roi-négociant » que représentait Léopold II. Pour la famille d'Orléans, la relève venait : en 1902, entre un vicomte Maurice d'Orléans, et l'année suivante le second explorateur de la famille, Philippe, duc d'Orléans (1869-1926), fils du comte de Paris, que certains royalistes — Arthur Meyer (1844-1924) en particulier — avaient pensé utiliser en obtenant l'« abdication » de son père en sa faveur. C'est le « prince gamelle », ainsi surnommé parce qu'il était rentré en France le jour de son 21^e anniversaire dans le but d'effectuer son service militaire, ce qui s'était soldé par son arrestation. Très conservateur, fort antidreyfusard, il eut en fait une carrière d'explorateur : la Somalie en 1892-1893, des voyages en Méditerranée à partir de 1897 à bord de son yacht personnel, une expédition dans l'Arctique sur le *Belgica* en 1905, renouvelée en 1907 et en 1919 (4).

Des yachts également, qui s'appellent *Hirondelle* et *Princesse Alice*, mais une dynastie qui règne, pour Albert I^{er} de Monaco (1848-1922), souverain de la

1 Colis n° 24 des archives de la Société.

2 D'après P.Girardin dans *La Montagne* de nov. 1924, pp. 312-317. Il a subi des pertes pendant la guerre, mais possède encore environ 60 millions de francs d'après C.Bertin, *op. cit.*

3 Page 560.

4 Il porte le même prénom que le duc d'Orléans (1810-1842). D'après Georges Poisson, *Cette curieuse famille d'Orléans*, Perrin, 1976, 510 p., pp. 443, 449-450, 453 & 455 (réédition, 1999, 406 p.), M.Barrière, *Les princes d'Orléans*, Paris, Busson, 1933, 285 p., pp. 8-9, 12 & 35.

principauté à partir de 1889, « prince à la fois par le sang et par la science », qui joua un rôle de pionnier dans le domaine de l'océanographie. Il avait obtenu ses galons de lieutenant tout à fait normalement, et d'ailleurs fait la guerre de 1870 comme officier dans la marine française, mais malgré l'audition des cours d'Alphonse Milne-Edwards au Muséum, il était sans formation scientifique officielle, ce qui fut longtemps pour lui un handicap : ses campagnes océanographiques, qui commencèrent en 1885 dans l'Atlantique, son premier voyage étant relaté devant la Société de Géographie de Paris dans une conférence le 22 janvier 1886, n'étaient-elles pas un « caprice » de petit souverain ? Albert Ier eut le mérite de passer outre à ces critiques, de continuer ses campagnes, de fonder les Instituts océanographiques de Monaco et de Paris, les Musées océanographique et préhistorique de Monaco, et d'accumuler une remarquable œuvre scientifique, évoquée par le Musée océanographique de Monaco 1, inauguré en 1910.

Ces hommes pèsent beaucoup plus lourd que leur simple présence numérique, les femmes et les jeunes sont rares, les Sociétés de Géographie sont donc, dans un contexte de « Silence aux pauvres ! » qui rappelle Lamennais, des associations incomplètes, et elles donnent de la société française une vision déformée et lacunaire. La nation en géographie n'est pas à l'image de la population française tout entière, d'une population d'enseignés, de citoyens et de soldats.

1 La formule « prince à la fois par le sang et par la science » est du *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1904, p. 57. Albert Ier adhéra à la Société de Géographie en 1885, prépara la même année sa première expédition avec Georges Pouchet (1833-1894), professeur au Muséum comme Milne-Edwards, recruta un équipage exclusivement breton pour l'*Hirondelle*, et reçut en 1892 la grande médaille d'or de la Société. D'après la conférence de Mme Jacqueline Carpine-Lancre, conservateur de la Bibliothèque du Musée océanographique de Monaco, prononcée à la Société de Géographie de Paris le 23 janvier 1986 (pour l'anniversaire de la conférence du prince), son article « La première campagne océanographique du prince Albert de Monaco (juillet-août 1885) », *Acta Geographica*, 3e trim. 1985 (paru en 1986), pp. 1-12, et la notice nécrologique de *La Géographie*, 2e sem. 1922, pp. 388-392. Un de ses collaborateurs (il participa à six campagnes, la première dès 1886) fut le baron zoologiste Jules de Guerne (1855-1931), lui-même explorateur (de la Laponie en 1881), secrétaire général de la Société d'acclimatation, de la Société des amis des explorateurs, secrétaire adjoint de l'Union géographique du Nord de la France dans les années 1880, et surtout archiviste-bibliothécaire de la Société de Géographie de 1894 à 1899 dont l'« inertie » est évoquée par Maunoir dans une lettre à Hulot le 31 juillet 1897 (enveloppe 4120 du colis 41 des archives de la Société). Ce qui n'empêcha pas de Guerne d'être à deux reprises vice-président de la Commission centrale (1902 et 1905) et une fois président de la même (1906). Il appartenait à une famille de noblesse de robe fixée à Douai. Cf. H.Malo, *À l'enseignement de la petite vache. Souvenirs, gestes et figures d'explorateurs*, Paris, Éditions de la Nouvelle France, 1946, 254 p. (réédition Elytis, 2009, 173 p.), chapitre XIV. D'après des renseignements ultérieurement fournis par Mme Carpine-Lancre, j'ajoute qu'Albert Ier était plutôt libéral, pacifiste, dreyfusard, partisan de la mutualité, conférencier aux Universités populaires, que cet énorme travailleur travailla beaucoup dans la voie des parcs naturels, dans les Pyrénées.

PATRIOTISME, NATIONALISME ET GRANDE GUERRE

Les Sociétés françaises de Géographie offrent donc une image déformée de la nation française, mais cette dernière étant composée de citoyens, et de soldats en puissance, la nation songeant, au moins à de certains moments, à la Revanche et à la ligne bleue des Vosges, il eût été aisé aux Sociétés de Géographie d'être ici dans une norme banale. D'autant plus que de la géographie commerciale à la géographie coloniale, il n'y avait eu qu'un pas, qu'avaient franchi une Société de Géographie de Paris rompant avec son passé et des Sociétés provinciales qui l'avaient fait d'emblée, et que géographie coloniale et coloniale furent presque senties comme des synonymes, dans le cadre d'un consensus des plus larges. Cette démarche entraînait un grand nombre de militaires à adhérer et cette conversion présentait des risques internationaux. Les Sociétés de Géographie se sont donc développées par l'épée et par le négoce, pour parodier la formule-titre de Bugeaud.

Mais rien n'étant digne d'être considéré de manière simpliste dans ce domaine, rien n'étant d'ailleurs simple à cet égard dans la société englobante — et on se souvient que les implications de la colonisation pour les Sociétés de Géographie étaient déjà ambiguës en la matière avant 1890 —, s'agit-il de patriotisme ou de nationalisme ? La Grande Guerre est-elle la grande affaire et le grand moment, ou un simple tournant ? On s'attend, d'une manière générale et en conséquence de l'engagement colonial, à trouver des Sociétés de Géographie très patriotiques, supputant l'existence de trois questions clefs : la guerre de 1870 et la Revanche d'une part, les répercussions de la « course au clocher » d'autre part, et enfin la Guerre mondiale, mais la réalité est un peu moins sommaire. Je rappelle déjà que pour la guerre de 1870 et la revanche la germanophobie est à nuancer beaucoup.

Pour la période ici considérée, c'est-à-dire celle d'après 1890, l'implication nationaliste principale du *scramble* est l'anglophobie. Mais l'absence d'anglophobie est au sein des Sociétés de Géographie claire, même aux pires moments (*cf.* chapitre 6) : il n'y a pas de Fachoda géographique. Au contraire, la France et la Grande-Bretagne sont « deux nations qu'une origine commune et des sympathies puissantes devraient rendre non seulement alliées, mais étroitement unies comme deux sœurs », pense la Société de Marseille. Truisme, mythologie, ou encore Entente cordiale ? Condominium sur l'Asie, rien de moins ¹ ! Dans un même

¹ Gaston Routier (né en 1868 (« Le rôle futur de la Chine en Asie », *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1889, pp. 229-244) : « Il est à déplorer [...] que la France et l'Angleterre rivalisent d'efforts et d'intrigues pour se nuire mutuellement en Asie ; ces deux nations devraient, au contraire, s'unir et s'entraider, et à elles deux, elles représentent l'idéal du peuple colonisateur et sage. La réflexion et le bon sens britannique tempéreraient la fougue et l'imprévoyance françaises... »

article du *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille* de 1890, L.-B. Rochedragon condamne la destruction par les Anglais de la bibliothèque du Palais d'Été, « la plus ancienne bibliothèque du monde », mais justifie l'elginisme.

Quant à Fachoda (1898), l'affaire ne déclenche que des articles très peu anglophobes. C'est Marseille qui, une nouvelle fois, permet de cerner exactement le contour de l'épisode original d'anglophobie que l'affaire déclencha. Dès 1889 (1), la société phocéenne avait publié un compte rendu très anglophobe de l'ouvrage anglophobe d'Edmond Planchut, *L'Égypte et l'occupation anglaise* 2. Dès 1897, le problème de Fachoda même est évoqué en termes lyriques 3 : « Une poignée de héros qui sont nos compatriotes achève en ce moment au cœur de l'Afrique une mémorable expédition, destinée à rester parmi les plus glorieuses au point de vue géographique et les plus utiles en ce qui concerne les intérêts français », mais le ton est peu violent. Les nouvelles de Fachoda sont fréquentes à Marseille 4 ; Marchand a effectué « la plus remarquable des traversées du continent noir » 5... Pour quelle conclusion ? Le même jour, à la gare Saint-Charles, la Société de Géographie de Marseille rencontre le capitaine Baratier, chargé de porter au gouvernement le rapport de Marchand, et le sirdar Kitchener. Delibes et Léotard ont félicité ce dernier « au nom de la science et de la civilisation, en le remerciant en outre de la sympathie dont il avait fait preuve envers nos compatriotes de la mission Marchand » 6. Et par écrit, le ton utilisé est le même 7 : encore quelques résumés de l'affaire, comme la communication à la Société marseillaise faite le 3 novembre 1898 par Raymond Teisseire 8 sur « la question du Haut-Nil au point de vue juridique d'après les *Livres bleus* et le *Livre jaune* » 9, et des articles peu anglophobes, comme « le retour de Marchand » 10.

1 *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1889, pp. 391-392.

2 « Il y a à la fois, de la part de l'administration anglaise, incurie et ignorance [...] les Anglais n'ont réussi qu'à appauvrir ce pays qu'ils occupent encore sous prétexte de la pacifier [...]. Aussi les indigènes ont-ils coutume d'appeler les Anglais la huitième plaie de l'Égypte. »

3 *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1897, pp. 324-327, plus une carte.

4 La plus attendue : « L'importante nouvelle, si impatiemment attendue en France et non sans anxiété, de l'heureuse arrivée de l'expédition Marchand sur le Nil, à Fachoda, vient de parvenir en Europe par la voie égyptienne et ajoute une page des plus glorieuses aux annales universelles de l'exploration et aux fastes coloniaux de notre pays. » (*Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1898, p. 232).

5 *Ibid.*, p. 235.

6 *Ibid.*, p. 381.

7 « Malheureusement, à la suite des vives protestations du Gouvernement britannique contre l'occupation de Fachoda par la France et du refus de l'Angleterre de négocier sur la question du Haut-Nil avant l'évacuation de ce poste, le Gouvernement français a résolu le 4 novembre de ne pas maintenir à Fachoda la mission Marchand, ayant conclu, d'un examen approfondi de la situation que l'occupation de ce point n'avait pas de valeur pour la France... Cette sage décision, quoique pénible pour notre patriotisme, a été motivée par le désir d'éviter un grave conflit avec l'Angleterre. » (*Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1898, p. 382).

8 Cet avoué, né en 1864, devait être plus tard et longtemps secrétaire général de la Société de Géographie de Marseille (1901-1919).

9 *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1899, pp. 401-410.

10 *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1899, pp. 198-205, qui en revanche critique le gouvernement français.

En province, rares sont les Sociétés qui ne proclament pas vouloir servir le pays, mais aucune ne dépasse la formule vague du genre « C'est la géographie qui crée la Patrie, la dessine, la formule et la fait aimer » 1. À Marseille toutefois, la crainte d'une guerre maritime touchant la cité est très nette à la Société de Géographie dans les années 1890, d'où la réclamation d'un port de commerce et de guerre dans l'étang de Berre 2. On ne comprend par conséquent que très partiellement une curieuse notation du *Journal* des Goncourt, qui à la date du 23 novembre 1883, évoque la Société de Géographie de Paris 3 :

« ... De là, on passe à la question du Tonkin et Volfrey 4 dit ceci : « Du moment qu'on laisse pénétrer près du Gouvernement un membre de la Société de Géographie, on a la guerre. La consigne était donnée autrefois au ministère des Affaires étrangères de ne jamais en recevoir un [...]. Mais Freycinet s'est abouché avec Garnier et fatalement... »

La « guerre » en question n'est pas européenne, mais uniquement coloniale, et encore l'attitude des Sociétés de Géographie est-elle relativement peu guerrière : sur le vieux continent, au moins, la Société de Géographie, les Sociétés de Géographie, c'est la paix, et elles se démarquent nettement du reste du mouvement géographique marqué par l'éthique nationaliste, « ancrée dans l'amour des qualités intrinsèques de la patrie » 5.

Prestige et avance de l'Allemagne, certes, mais guère de germanophobie, tout au moins avant la Grande Guerre : le ton avait été fort modéré vis-à-vis de la Prusse en 1870 et 1871, le patriotisme ultérieur est considérablement nuancé chez les géographes français. Attendons-nous à voir la fondation des Sociétés de province sans doute fréquemment placée sous le signe de la Revanche et de l'« instituteur prussien », mais cela ne va-t-il pas rapidement tourner à l'usuel et au rituel ? C'est seulement pendant l'entre-deux-guerres, lorsque des Sociétés de Géographie, outre-monts et outre-Rhin, clament « À nous la Savoie ! » aussi bien que « heil Hitler ! » qu'on a la nette impression de la fin d'une époque, celle d'une « internationale » des Sociétés consacrées à la Géographie, mais hors de nos frontières : ce n'est manifestement pas du fait de la France. De nombreuses notes sur

1 *Bulletin de la Société de Géographie* de Toulouse, 1882.

2 Sinon, « il suffirait qu'un seul croiseur ennemi, trompant la vigilance de notre flotte de guerre, pénétrât de nuit dans notre golfe et lançât quelques obus dans nos ports, pour qu'ils fussent incendiés en quelques heures, avec tout ce qu'ils contiennent, et qu'il en résultât des pertes irréparables. » (*Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1893, p. 5). Article par ailleurs russophile, ce qui est courant dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille* de la décennie.

3 Je dois la communication de cette référence au regretté Roger Blais, à l'époque président de la Société de Géographie.

4 1838-1900. Directeur des affaires politiques en 1877.

5 Cf. V. Berdoulay, *La formation de l'école française de Géographie (1870-1914)*, thèse de IIIe cycle, C.T.H.S., 1981, 245 p., *passim*.

la délimitation des frontières dans les années 1890 sont publiées, notamment dans les *Bulletins* de province, mais l'état d'esprit dominant est beaucoup plus germanophobe qu'anglophobe. On objectera que pour la période ici considérée, c'est-à-dire Réunion des Sociétés françaises de Géographie les 2, 3 et 4 septembre 1878 à l'hôtel de la Société de Géographie... celle d'après 1890, l'implication nationaliste principale de la « course au clocher » est l'anglophobie. Ma réponse est nette et simple, au moins pour les Sociétés françaises de Géographie : l'absence d'anglophobie, traditionnelle avant les années 1880, demeure totale, même aux pires moments. Il n'y a donc pas de Fachoda des Sociétés de Géographie ! Y aura-t-il, en revanche, une Première Guerre mondiale des Sociétés de Géographie ?

La Guerre de 14, devenant la Grande Guerre, est une question-clef. Devient-elle pour les Sociétés de Géographie la grande affaire ? Elle gêne, déjà, la parution des publications, celle de *La Géographie* en particulier, qui eut un seul numéro pour la période allant d'août à décembre 1914, le suivant attendant le mois d'avril 1915 pour sortir, le tout étant réuni en un seul volume, qui s'ouvre par le discours prononcé par Charles Lallemand — patronyme lourd à porter en France à l'été 1914 (1) —, président de la Commission centrale, à la séance de « rentrée » du 27 novembre 1914 : très hostile à l'Allemagne, bien sûr, il envisage une nouvelle carte du monde après la victoire. Le discours du baron Hulot, secrétaire général de la Commission depuis 1897, intervention qui suit, rappelle que Joffre et Gallieni sont membres de la Société de Géographie de Paris, décrit les « œuvres » de circonstance installées dans l'hôtel de la Société, et exclut le membre correspondant suédois Sven Hedin, considéré comme propagandiste favorable à l'Allemagne : cet explorateur du Tibet et du Pamir devait d'ailleurs devenir un pronazi notoire. La séance se termine par une communication sur « l'Allemagne, ses ressources et ses ambitions ». De l'autre front, entendons du vrai front, parviennent de temps à autre des salves de germanophobie très géographiques, certaines fort lexicologiques, comme celle qui fut provoquée par la conférence prononcée le 11 juin 1915 par Émile Wagner à la Société de Géographie de Paris. Germaniste au patronyme malencontreux en France à l'époque, il avait employé l'expression de « hinterland », et le compte rendu de la séance fut publié au *Journal officiel* du 20 ; le 29, le lieutenant-colonel Robert de Gennes (1890-1942) envoie une carte postale aux armées indignée à la Société : « Ne trouvez-vous pas regrettable qu'à la Société de Géographie de France (*sic*), après près d'un an de guerre, on se serve de mots allemands ? » Le baron Hulot répond le 30 que « hinterland » « est en quelque sorte internationalisé et d'un usage courant

¹ Jean-Jacques Becker (1914. *Comment les Français sont entrés dans la guerre*, thèse résumée, FNSP, 1977, 638 p., p. 498) cite le cas du propriétaire d'un magasin d'objets de voyage sur la Canebière qui s'appelait Allemand.

depuis plus de vingt ans même dans les documents officiels » (pour des raisons vues, au fond, dans les pages précédentes), mais il admet néanmoins qu'il est « désirable que nous parvenions à libérer la langue des mots allemands qui ont un équivalent en France » 1.

Pour publier, il fallait continuer à vivre et à diriger. Or, au début du conflit le prince Bonaparte, président (du bureau) de la Société « se mit à la disposition du Gouvernement et fut pris au Service géographique » 2, le général Maurice Bailloud (1847-1921), vice-président, reprit du service : en conséquence, ce fut l'autre vice-président, Franz Schrader, qui présida effectivement les assemblées générales en 1914, 1915 et 1916. Quant à Charles Lallemand (1857-1938) 3, président de la Commission centrale, il dirigea toutes les autres séances publiques, à la seule exception de deux d'entre elles. Mais ce fut le baron Hulot qui

« assura le fonctionnement administratif et financier sans autres défaillances que celles dues à sa santé, défaillances qui se produisirent durant le second semestre 1915 [il avait subi une grave opération au mois de juin] et depuis novembre 1917 jusqu'à sa mort »,

comme écrit l'historique non signé de la Société pendant la guerre qui se trouve dans les archives 4. Entré à la Société à 31 ans, en 1888, l'année de la publication de son *Voyage de l'Atlantique au Pacifique*, il avait été scrutateur du bureau — poste honorifique — en 1893, avant d'être distingué par Charles Maunoir cherchant à se retirer : secrétaire adjoint de la Commission centrale en 1896, il remplaça totalement Maunoir dès l'année suivante. Approchant en août 1914 de la soixantaine, Étienne Hulot travailla avec acharnement à maintenir le niveau d'activité de la Société de Géographie de Paris, réussissant à éviter sa mise en hibernation : assurer, avec Charles Rabot (1856-1944) 5, le secrétaire adjoint, la

1 Archives de la Société aux Cartes et Plans (Bibliothèque nationale).

2 *La Géographie*, août-décembre 1914, p. 154.

3 H. Gispert dir., « *Par la science, pour la patrie* ». *L'Association française pour l'avancement des Sciences (1872-1914) : un projet politique pour une société savante*, Presses universitaires de Rennes, 2002, 372 p., *passim*.

4 12 feuilles dactylographiées, datant probablement de 1940 (d'après deux mentions pp. 4 & 7), notice 4122 du colis n° 41 des archives de la Société de Géographie, historique que j'utiliserai largement. Le général Maurice Bailloud (1847-1921) était entré à la Société de Géographie en 1883. En 1898, il est le chef de la maison militaire du président de la République, deux ans plus tard il commande la deuxième brigade du corps expéditionnaire en Chine. En 1914, il est vice-président de la Société de Géographie, reprend du service et l'année suivante on le trouve à la tête de la 2e brigade du corps expéditionnaire français en Orient. Cf. Papiers Bailloud du Service historique de l'Armée de Terre à Vincennes, 1K67, et dossier de général du même Service, Gx/3/336.

5 Voir sur Charles Rabot l'article de Charles Daney, « Un demi-siècle au service de la Société de Géographie : Charles Rabot (1856-1944) », *Acta Geographica*, 1995/III, pp. 47-51.

publication aussi régulière que possible de *La Géographie* 1, organiser 29 séances publiques, dont six assemblées générales, décerner 58 prix, dont 12 à titre posthume, mettre sur pied une trentaine de conférences, la plupart des sujets étant inspirés par la guerre... Il fut la véritable cheville ouvrière de la Société, ce qui abrégé vraisemblablement sa vie : il mourut le 28 juin 1918, juste un an avant la signature du traité de Versailles 2. Matériellement, la tâche n'était pas facile, d'autant que des cinq employés de la Société, l'« agent » (Émile Baldauff), né en 1873 fut mobilisé comme sous-lieutenant et tué le 6 avril 1915, deux autres furent également mobilisés, un autre encore était en mission et mourut au Caucase (J.Réby) : il ne restait boulevard Saint-Germain que Mademoiselle Menu, la secrétaire-dactylographe. Parmi les membres, beaucoup étaient mobilisés, et la Société de Géographie de Paris eut 56 « morts pour la France ».

Qu'étaient les « œuvres » organisées dès août 1914 et auxquelles Hulot consacrait tout à l'heure une description ? La comtesse Rœderer, membre de la Société, mit sur pied une crèche pour les enfants du quartier dans les salles libres du siège social. D'un autre côté, l'Œuvre d'assistance aux explorateurs apparue en 1905 (3) disposait d'un fond de 20 000 F, elle le consacra, en se transformant en Comité d'assistance, à soutenir les ambulances, subventionner les œuvres d'intérêt national et colonial, fournir un appoint aux caisses de secours du département de la Seine, distribuer des tricots aux combattants, éventuellement accorder dans certains cas une aide individuelle : un très nouveau, et généreux, mécénat, qui en un an excéda de... 7 500 F les fonds disponibles ! Une circulaire du 15 octobre 1915 lancée pour recueillir les dons des membres rapporta 12 000 F, dont 5 000 F venaient de la seule Banque d'Indochine : l'année 1916 ne permit de verser que des secours individuels, ainsi que des subsides au Comité d'assistance aux Troupes noires — fondé le 10 avril 1915 (4) — et au Comité d'assistance aux Travailleurs indochinois, fondé le 8 janvier 1916.

1 Il n'empêcha pas les retards de parution ni la réduction du volume global : 510 p. pour le tome juin 1914-décembre 1915, 492 p. pour 1916-1917, 652 p. pour 1918-1919, trois tomes, au lieu des 11 d'une période de paix de même durée. Bien entendu, le contenu est très largement consacré à la guerre.

2 Né à Paris le 30 octobre 1857, Étienne Hulot était le fils aîné d'un inspecteur général des Finances, d'une famille noble persistante possédant comme premier acte réconfortif de sa noblesse un titre de l'Empire (*Le second ordre*, Paris, 1947, 495 p., p. 299). Il avait fait plusieurs voyages, dont l'un, en Amérique du Nord, lui fournit la matière d'un ouvrage publié en 1888. Cet homme de droite au catholicisme affiché semble avoir envisagé d'abord une carrière politique, mais il se tourna vers la Société de Géographie sur les conseils du comte Henri de Bizemont (voir plus haut). et par dilettantisme (notice nécrologique par Henri Froidevaux dans *La Géographie*, 1918-1919, pp. 211-223). Il occupa le poste de secrétaire général avec beaucoup moins d'autorité que Maunoir et se dispensa vite du « rapport annuel ».

3 Voir plus haut.

4 Et non en mars. Il avait été constitué par la Société de Géographie, la Société anti-esclavagiste de France, le Comité de l'Afrique française et l'Union coloniale. Voir M. Michel, *L'appel à l'Afrique. Contributions et réaction à l'effort de guerre en A.O.F. (1914-1919)*, Publications de la Sorbonne, 1982, IX+533 p., pp. 370-371. Plus ambitieux, un Comité de l'effort colonial fut constitué l'année suivante et présidé par Paul Labbé, secrétaire

Grâce au baron Hulot, qui était doté de relations étendues dans les milieux militaires, politiques et mondains, la Société de Géographie s'efforça de fournir des informations sur la guerre : d'habiles enquêtes permirent d'obtenir sur les divers théâtres d'opérations une documentation qui dépasse largement le cadre des indications journalistiques courantes ¹. Cinq articles de synthèse, dont quatre sur les colonies, furent publiés sur ce sujet. Outre une trentaine de conférences classiques, la Société organisa à Paris des « conférences populaires », renouant avec un assez vieux rêve de vulgarisation (présenté au chapitre 5), mais déployé ici dans le cadre d'une propagande destinée à « éclairer » l'opinion sur les buts de guerre de l'Allemagne. Souvent adaptées des conférences déjà faites boulevard Saint-Germain, ces vingt « conférences populaires » n'occupèrent pas même une année entière (du 8 juin 1916 au 24 avril 1917) ², mais elles furent réunies en deux volumes publiés en 1918 chez Alcan sous le titre *Les appétits allemands*.

Cependant, la Grande Guerre offrait une autre occasion : on sait que « le besoin de renseignements d'ordre géographique sur les champs de bataille réels ou éventuels et sur les nations ennemies incita le responsable du Service géographique de l'Armée à demander à Vidal de La Blache de l'aider dans la constitution d'une Commission de Géographie », qui au sein du Service comprenait, entre autres, Demangeon, Gallois, de Margerie et Emmanuel de Martonne (1873-1955, secrétaire général ³. Certains travaillèrent comme conseillers géographiques lors de la conférence de la Paix et la préparation des traités autres que celui signé à Versailles ⁴. Ne fut-ce pas ici la grande affaire de la Société de Géographie de Paris ? Suivant une suggestion de Louis Marin (1871-1960), membre de la Société depuis vingt ans et député de la Meurthe-et-Moselle ⁵, la Commission centrale décida le 9

général de la Société de Géographie commerciale et ancien explorateur (*Ibid.*, pp. 180-181 ; sur Paul Labbé, revoir *supra*).

¹ Censure ? Je n'ai trouvé qu'un seul cas, et à la Société de Géographie commerciale, en 1917 seulement, mais il s'agit de trois pages entières (*Bulletin de la Société de Géographie commerciale*, 1917, pp. 179-181).

² Trois dans le 10^e arrondissement, 2 dans les 6^e, 9^e, 13^e et 18^e arrondissements, les autres dans les arrondissements restants, sauf les 1^{er}, 2^e, 8^e, 12^e, 14^e, 15^e et 20^e arrondissements. Quatre membres de la Commission centrale parmi les conférenciers bénévoles : Froidevaux, Hulot, Martel et Georges Blondel, vice-président de la Commission centrale (admis en 1898) et professeur au Collège de France.

³ Un article intéressant, G.Chabot, « La géographie appliquée à la conférence de la paix en 1919. Une séance franco-polonaise », dans *La pensée géographique française contemporaine. Mélanges offerts à André Meynier*, Presses universitaires de Bretagne, 1972, 716 p., pp. 101-105.

⁴ V.Berdoulay, *La formation de l'école française de Géographie (1870-1914)*, thèse de III^e cycle, C.T.H.S., 1981, 245 p., p. 32.

⁵ Louis Marin fut par la suite président de l'Académie des sciences d'outre-mer et, de 1925 à sa mort en 1960, président de la Société de Géographie commerciale. Sa veuve, décédée en septembre 1980, a légué à la Société de Géographie du boulevard Saint-Germain un lot important de documents (notes, lettres, articles de presse, etc.) et une très copieuse et intéressante collection de clichés, se rapportant aux nombreux voyages effectués par son mari en Europe et en Asie, surtout de sa vingtième année (1891) à son entrée au parlement (en 1905), et minutieusement préparés. C'est à Louis Marin que la Société de Géographie commerciale, qui porta, elle aussi, une grande attention à la guerre, surtout sous l'angle économique, demanda sa première conférence (*Bulletin de la Société de Géographie commerciale*, 1915, pp. 109 & 190). De nombreux articles et comptes rendus du

février 1916 la création de quatre « sous-commissions » ou « groupes d'études » pour la préparation de la paix :

France et front occidental
 Europe, moins le front occidental
 Asie-Océanie
 Afrique

Les deux dernières s'occupaient bien sûr du domaine de prédilection de la Société de Géographie de Paris **1** ; les archives de celle-ci nous renseignent correctement sur leurs travaux **2**, qui commencèrent immédiatement et au sein desquels Louis Marin, membre de toutes les sous-commissions, joua un rôle essentiel. Dans quels buts pour l'Europe ?

« Ce que propose la sous-commission [Europe, moins le front occidental, le 1er mars 1916], c'est d'étudier les frontières dans lesquelles devront être confinés nos ennemis, en cas de victoire des alliés, de telle façon que le block (*sic*) austro-allemand soit désormais hors d'état de recommencer la guerre. Il y a donc lieu 1° d'envisager les réductions possibles de territoires 2° de déterminer les attributions de ces territoires. Toutefois ce second point implique certaines réserves pour ne pas éveiller la susceptibilité de tels ou tels de nos alliés, ainsi les Russes au sujet de la Pologne. Les questions qui surgiront seront multiples et complexes... »

Et d'ailleurs cette sous-commission « Europe, moins le front occidental » s'enfonça dans une véritable jungle de problèmes à la fois historiques et géographiques ; de nombreuses notes furent écrites, en particulier sur la constitution de la Yougoslavie, en liaison avec le Comité yougoslave **3**. La sous-commission « France et front occidental », envisagea des annexions et démembrements très étendus, que Gallois, de Margerie et Jean Brunhes s'efforcèrent de tempérer, mais porta un vif intérêt aux problèmes économiques, en particulier ceux du charbon et du fer, dans l'optique sarroise. Elle le fit grâce aux de Wendel, à la connaissance des travaux de la Conférence économique des gouvernement alliés tenue à Paris en juin 1916, et enfin en bénéficiant de l'apport de la Fédération des Industriels et des Commerçants français **4**.

Bulletin de la Société de Géographie commerciale envisagèrent l'après-guerre, notamment dans le champ économique.

1 Mais les autres groupes du Parti colonial firent de même !

2 Trois cartons des archives des Cartes et Plans : colis n° 9, 16 *bis* et 24. En plus, le colis n° 9 *bis* contient (notices n° 2297 & 2322) deux pièces assez anecdotiques : la sous-chemise « dossier du vicomte de Breuil » (correspondance et notes de 1915 sur la prétention du vicomte, membre à vie de la Société depuis 1874, à se prétendre roi d'une partie de l'Arabie !) et la lettre de Marfand (Périgueux, 2 septembre 1915), demandant que la France exige le protectorat sur la Syrie.

3 Exemple : H.Hinkovitch, « Le problème yougoslave », 25 mai 1916.

4 Liste des membres de la sous-commission France et front occidental : Louis Marin, de Margerie, Schrader, Gallois, Raveneau, Martel, Blondel, le général Berthaut, le général Malletterre, Jean Brunhes, Camille Jullian, le commandant Barré et Chr. Schefer. Liste pour la sous-commission Europe moins le front occidental : Louis

Le danger était évidemment de discuter dans le vide, alors que des négociations gouvernementales et diplomatiques pouvaient être très avancées, ce que distingua fort tôt, dès sa réunion du 8 mars 1916, la sous-commission « Asie-Océanie ». Celle-ci s'intéressa surtout à l'acquisition par la France de la Syrie et du Liban ¹, à la question des Nouvelles-Hébrides, et aux Établissements français de l'Inde, les considérant volontiers comme une monnaie d'échange avec la Grande-Bretagne ², contre l'île Maurice par exemple. Le rapport essentiel de cette sous-commission, celui qui concernait la Syrie et la Palestine et s'attachait, entre autres, à réfuter, par la bouche d'Emmanuel de Martonne, l'argument du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, ne fut prêt que le 28 juin 1916, soit... un mois après les accords Sykes-Picot, qui avaient déjà réglé la question !

La sous-commission Afrique s'occupa du « partage des colonies allemandes entre les puissances alliées intéressées » ³, d'une refonte générale de la carte de l'Afrique coloniale, de questions d'ordre économique, de la révision possible des accords internationaux de Berlin, Bruxelles et Algésiras, et elle eut à lutter contre les « prétentions coloniales » de l'Italie : rapports, vœux, etc., furent adressés aux commissions parlementaires et au gouvernement.

Les études étaient certes très minutieuses, mais la minutie est-elle efficacité politique ? Pour parvenir à cette dernière, la Commission centrale tendit à fédérer les

Marin, Blondel, Ernest Denis, Schrader, de Martonne, Gallois, Jean Brunhes, Martel, Raveneau, Labbé et le commandant Barré, soit une liste peu différente. Revoir *supra* pour les de Wendel.

1 Serge Berstein a rappelé que la Chambre de Commerce de Lyon avait réclamé dès 1915 « la prépondérance française sur la Syrie au lendemain de la guerre, en alléguant les liens étroits entre ce pays, principal fournisseur de soie de la fabrique lyonnaise, et le marché lyonnais, l'installation de filatures au Liban par les Lyonnais, et en prévoyant un plan de mise en valeur du pays. » (S.Berstein, *Édouard Herriot ou la République en personne*, Presses de la FNSP, 1985, 327 p., p. 53).

2 Ils sont parfois nommés « établissements français dans l'Inde *britannique* ».

3 Procès-verbal de la première séance, 18 février. Membres de la sous-commission Asie-Océanie : Louis Marin, Labbé, Cordier, Senart, Capus, Robert de Caix, Le Myre de Vilers, Perrier, Harmand, le général Lebon, Bertin, Renaud, de Martonne, Chr. Schefer, Salles. Membres de la sous-commission Afrique : Louis Marin, Renaud, Perrier, Alluaud, Froidevaux, Capus, Hulot, Chr. Schefer, le commandant Barré, Terrier, Regelsperger, Lacroix, A.Grandidier, Augustin Bernard. Ici encore, des noms communs aux deux listes. Émile Senart, membre de l'Institut, avait été vice-président de la Société de Géographie en 1910, remplaçant le général Georges Lebon, très vieux membre puisqu'admis en 1872, qui devait présider la Commission centrale en 1913. Par contre, André Salles, ancien commissaire à la Marine et inspecteur des colonies, n'avait été que scrutateur d'un bureau de la Société (en 1912). Quant à Joseph Renaud, c'était le directeur du service hydrographique de la Marine, ancien vice-président de la Commission centrale (en 1911). Robert de Caix (1869-1970) était « une éminence grise du Quai d'Orsay » (notice bio-bibliographique dans Julie d'Andurain, *Colonialisme ou impérialisme ? Le parti colonial en pensée et en action*, Léchelle, Zellige, 2017, 448 p., pp. 151-171).

« divers groupements qui se sont déjà occupés des questions coloniales, dans le but d'esquisser, en temps opportun, et d'accord avec le gouvernement, un programme commun, qui formerait le cahier des demandes du parti colonial. » 1

L'expression révélatrice est présente, et les sous-commissions coloniales eurent des relations avec les autres associations du parti colonial. Autre but explicité : agir sur l'opinion, ou sur une certaine opinion, en luttant contre « les idées du parti abstentionniste qui se constitue en France pour donner une solution négative à la question de Syrie. » 2 Progressivement, les sous-commissions fusionnèrent 3 et dans le domaine colonial concentrèrent leurs efforts sur la Syrie et les « ambitions coloniales italiennes », cette dernière hostilité étant confortée par un vœu de la Société de Géographie de Marseille. Une lettre de Louis Marin du 5 mai 1917 (4) prévoit une démarche collective du parti colonial auprès du président du Conseil Ribot pour lutter contre elles : cette lettre, avec pertinence, indiqua

« confidentiellement [...] que le gouvernement est très mal renseigné parce que les Affaires étrangères n'ont pas de documents assez précis sur toutes ces questions coloniales et que, d'autre part, nos coloniaux ne veulent pas croire à l'ambition des coloniaux italiens ou tout au moins s'imaginer que le Gouvernement n'aura pas la faiblesse d'y céder. »

La délégation fut effectivement reçue par Alexandre Ribot le 21 mai 1917, rencontre devant être suivie quelques jours plus tard d'une réunion du parti colonial lui-même. La Société de Géographie a donc cessé d'agir seule, mais elle a aussi arrêté de réfléchir : « groupe d'étude » et sous-commissions s'évanouissent pendant l'été 1917, évidemment à cause de la mise sur pied d'organismes officiels, le gouvernement français s'adaptant dans ce domaine comme dans d'autres à la Guerre mondiale. La Société de Géographie de Paris fut relayée en particulier par le Comité d'Études, composé d'universitaires, la plupart géographes, créé le 17 février 1917, sous le ministère Briand, par Charles Benoist (1861-1936), député Fédération républicaine de la Seine. Il était présidé par Ernest Lavisse, avait Vidal pour vice-président et Emmanuel de Martonne pour secrétaire 5. En tout cas, la Société de Géographie éprouve alors le sentiment de l'accomplissement de son devoir ayant

1 Procès-verbal de la réunion de la sous-commission Asie-Océanie le 28 juin. On verra, pour le Parti colonial, P.Grupp, « Le parti colonial français pendant la Première Guerre mondiale : deux tentatives de programme commun », *Cahiers des Études africaines*, 14 (1974), n° 2, pp. 377-391.

2 Première page du rapport lu à la séance du 28 juin 1916, un mois après les accords Sykes-Picot, et trois ans avant le traité de Versailles !

3 Exemple : « Asie et Afrique réunies » (*sic*).

4 Destinataire inconnu, confirmation par circulaire dactylographiée du 8, signée par Hulot, et procès-verbal de la séance du Groupe d'études pour l'examen des questions relatives au règlement de la paix du 11.

5 D'après Jean-Louis Tissier, p. 296 du *Dictionnaire des intellectuels français*, dirigé par J.Julliard & M.Winock, Seuil, 1996, 1 258 p.

consisté à « apporter [sa] quote-part à l'œuvre commune dans l'intérêt du pays et de la paix du monde. » 1

Le manque de moyens de toutes sortes empêcha les Sociétés de Géographie de province, gênées elles aussi en 1914 (2), et sur le fond entièrement d'accord avec la mentalité guerrière et annexionniste de la Société de Paris, de sortir du cadre restreint de leurs locaux et de leurs publications, ou tout au moins de celles de leurs publications qui ne furent pas interrompues 3 : nombreux articles et conférences de circonstances 4, dont les minutieux « résumés historiques des opérations de guerre » de Jacques Léotard, secrétaire général de la Société de Géographie de Marseille 5, partage sous les lambris des salles de réunion des futures dépouilles de l'empire colonial allemand et de l'Empire ottoman 6... Rien d'étonnant

1 *La Géographie*, avril 1917, p. 305. Prélude à un clivage de fait, très visible après la guerre, entre géographie universitaire et Société de Géographie, l'œuvre « annexionniste » entreprise ne groupa qu'une phalange de géographes : un Raoul Blanchard, par exemple, pourtant membre de la Société de Géographie en 1913 et fort patriote, n'y participa pas et n'en souffla mot dans son *Journal de guerre* (Manuscrit BDIC, O.229 Réserve), en général correctement informé. Il est vrai qu'il n'y envisage guère de modifications territoriales, même banales et européennes, pour l'après-guerre où « un monde nouveau se lève » (dernière phrase).

2 Interruption des séances surtout : Marseille ne tient sa séance « de rentrée » qu'en décembre. Voir par exemple l'« avertissement » du président Villard au début du *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon* de 1914. Lille est un cas particulier, pour des raisons évidentes : le *Bulletin de la Société de Géographie de Lille* cesse de paraître et la Société de se réunir, sauf quatre réunions de comité.

3 L'interruption est le cas majoritaire. Continuent à paraître les *Bulletins des Sociétés de Géographie* de Marseille et de Toulouse, par exemple. De la même façon, le *Bulletin de la Société de Géographie commerciale* continua, avec un tome par année, mais plus réduit en pages, le *Bulletin de la Société de Géographie de Rochefort* ne s'interrompt pas, mais fut retardé, avec de très minces livraisons. Difficultés pour les cotisations, évidemment (nombreuses mentions dans le *Bulletin de la Société de Géographie commerciale*).

4 Dès 1914 à Marseille, Jacques Léotard, le secrétaire général, en fait une sur « Les Puissances belligérantes et les origines de la Guerre » (*Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1914, pp. 89-93), Henri Barré, le bibliothécaire, une autre sur « Les colonies allemandes en 1914 » (*Ibid.*, pp. 93-99). Après l'improvisation des débuts, on s'organise. Exemples de titres à Marseille : « La Syrie et la France » (Georges Vayssié), « l'action possible du pavillon français à Gênes » (Maurice Rondet-Saint), « Le Japon héroïque » (F. Gas-Faucher), « la Belgique héroïque » (Maurice Wilmotte), « Notre Armée noire » (Camille Guy), « Les Allemands et le pangermanisme » (Georges Blondel). On rassure en montrant « Comment la Géographie prévoit la Victoire » le 9 janvier 1916, « en s'appuyant sur des cartes et des statistiques et sur les étapes du grand conflit » (*Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1916, pp. 138-139. Conférence de Jacques Léotard). Paul Bourdarie souligne l'importance de « la participation de nombreuses colonies à la guerre » (conférence du 10 novembre 1917, *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1917, pp. 82-83). Un grand article de Victoire (*Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1918-1919, en tête) : « La guerre de mouvement et la deuxième victoire de la Marne. La retraite allemande », par le général de division Perreaux. Au total, 70 conférences à Marseille pendant la guerre (*Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1918-1919, p. 141), soit davantage qu'à Paris. Camille Guy, admis à la Société de Géographie en 1895, et également membre de la Société de Géographie commerciale, avait été chef du service géographique au ministère des Colonies, puis gouverneur en Afrique, à la Réunion et aux Antilles.

5 Qu'il complète par un article « La guerre et la Paix. Résumé historique des opérations de guerre en 1918 et des traités de paix en 1919 », dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1918-1919, pp. 70-88.

6 Exemples de conférences : Georges Vayssié le 26 novembre 1915 sur « La Syrie et la France » (*Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1915, pp. 49-68), comte Jean-Michel Cressaty le 16 avril 1916 sur « Le rattachement de la Syrie à la France », E. du Vivier de Strel le 25 mars 1917 sur « L'Après-Guerre et notre empire colonial ». Pendant la conférence de la Paix, Georges Vayssié prononça, le 14 avril 1919, une conférence sur « La France en péril dans le Levant » (*Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1919-1919, pp. 64-66)

à ce que presque toute la matière du *Bulletin* marseillais de 1914-1918 soit absorbée par la Grande Guerre. Les originalités par rapport à Paris, hormis, naturellement, la faiblesse de l'action, sont rarissimes : citons le désir de récupérer le Cheik-Saïd, pris par les Turcs, et « libéré » par les Anglais, désir qui se manifeste à la Société de Marseille dès 1914, d'autant plus que le responsable de son acquisition en 1868 n'était autre qu'Alfred Rabaud, président-fondateur de la Société 1.

Un cas plus original, en partie au moins, est celui de Toulouse. Certes, « les paisibles travaux scientifiques de la Société ont été interrompus par le tumulte des armes », comme dit le commandant Litre, président, à la séance du lundi 11 janvier 1915 (2), mais la guerre n'affecte pas la parution du *Bulletin de la Société de Géographie de Toulouse*. Elle en influence toutefois, bien sûr, le contenu, de la même façon que dans le reste du territoire national, mais aussi sous la forme de longues listes de membres cités à l'ordre de l'armée. Toutes les Sociétés de Géographie envisagent l'après-guerre, d'où de nombreux « programmes d'action », mais à Toulouse il s'agit de nombreux appels à une régénération — antirépublicaine — de la France 3. Comme dit avec emphase à la séance tenue précisément le 11 novembre 1918 le colonel Prompt :

« ... Arrière donc, les maniaques de la politique qui, tout à leurs vaines disputes, n'ont rien vu, rien entendu, rien ressenti, ni des maux endurés par les populations envahies, ni des prodiges de nos soldats, ni de leurs sacrifices, ni de leurs justes colères, ni de leur besoin de vengeance !

Arrière, les cléricaux de l'Humanitarisme, les faux dévots de la Fraternité des peuples... » 4

1 *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1914, p. 175.

2 *Bulletin de la Société de Géographie de Toulouse*, 1915, p. 1. Il y revient pp. 28-29.

3 Cf. la série d'articles de S.Cuénot, « après la victoire : comment nous organiserons-nous ? », dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Toulouse*, 1916-1919.

4 *Bulletin de la Société de Géographie de Toulouse*, 1919, p. 227. Le premier paragraphe est évidemment « ancien combattant », mais le second est totalement différent. Rappelons qu'à la conférence de la Paix Clemenceau s'entoura d'une pléiade de géographes dirigée par Emmanuel de Martonne pour discuter du tracé des frontières en Europe centrale et dans les Balkans. Les travaux de ces géographes furent publiés (*Questions européennes*, Imprimerie nationale, 1919, 2 vol.), mais « la corporation préféra ignorer ces travaux » (Y.Lacoste, *La géographie, ça sert, d'abord à faire la guerre*, Maspero, 1976, 187 p., réédition, La Découverte, 1982, IX+235 p., p. 214). On trouvera dans les versions dactylographiées de cette thèse, en annexe, la liste du bureau 1913-1914 de la Société de Géographie de Paris : fin d'une (belle) époque (Société de Géographie, *Notice sur la Société de Géographie, fondée en 1821, reconnue d'utilité publique en 1827*, Paris, 1914, 90 p., p. 2).

CONCLUSION DU CHAPITRE 7
LA NATION FRANÇAISE EN GÉOGRAPHIE
A LA CHARNIÈRE DES DEUX SIÈCLES
(ANNÉES QUATRE-VINGTS-DIX À 1940)

À plusieurs reprises j'ai souligné le profond consensus régnant au sein des Sociétés de Géographie de France. On a vu aussi, et on vient de le vérifier à l'instant, que sur quelques points particulièrement importants, elles participaient d'un consensus national. Elles ne sont donc pas qu'une simple « franc-maçonnerie » de la géographie et on pourrait généraliser l'image des quelques souscriptions nationales que la Société de Géographie de Paris lança, en soulignant l'unanimité nationale et sociale du passage cité, qui concerne, dans le *Bulletin de la Société de Géographie* de 1867, une souscription en faveur du voyage en Afrique de l'explorateur Le Saint :

« Des divers points de la France il nous est venu des offrandes ; depuis les plus hauts dignitaires jusqu'aux plus modestes employés, depuis la haute finance jusqu'au simple ouvrier ; chacun a apporté son concours, et beaucoup de dames n'ont point hésité à s'inscrire sur nos listes. » 1

Le pays connaît bien le rôle des Sociétés et de leurs membres, éventuellement et gentiment moqués comme dans *Les enfants du capitaine Grant* Paganel par Mac Nabbs 2 :

« géographe ! dit Mac Nabbs avec le ton du plus profond mépris. Mais Paganel n'avait même pas senti la main du major. Qu'était-ce auprès du coup géographique qui l'accablait ? »

Devenues avec plaisir organisations de masse — je le rappelle, la France « en Géographie » représente à l'apogée presque le tiers des membres des Sociétés de Géographie du monde entier — ces Sociétés de pensée à la française ont tenté, en recrutant et en popularisant la géographie de rallier la nation tout entière. Elles ont fait un rêve d'intellectuels, se perdant dans les difficultés pédagogiques de l'enseignement de la géographie, un rêve ne se concrétisant pas vraiment par une « géographie des professeurs », à la différence de celle des « alpinistes » du temps, un rêve concurrencé par le réalisme des associations membres du Parti colonial, un rêve qui reste d'une grande prudence quant au régionalisme — un géographe en République connaît les bornes à ne point franchir — mais qui réussit à habituer la province des préfectures et des sous-préfectures à la muse de la géographie. Dans

1 *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1867, p. 70.

2 J. Verne, *Les enfants du capitaine Grant*, 3e partie, chap. XXI (cf. *supra*).

cette nation de la Belle Époque, les Sociétés françaises de Géographie ne sont les représentantes que d'une société incomplète, qui a ses exclus.

Elles ont navigué à leur manière entre patriotisme et nationalisme, mais rares sont les moments et les lieux où elles poussent des cris aussi puissants qu'à l'instant le colonel Prompt appelant la France à se régénérer et l'Allemagne à payer. Il faut pour cela des circonstances exceptionnelles, ce qu'a été l'armistice, mais pas Fachoda auparavant : la Première Guerre mondiale a bel et bien été pour elles la grande affaire. Dans cette nation qui se prépare à la guerre, puis la fait pendant plus de quatre années, les Sociétés, qui avaient dans les travaux de la paix été patriotiques mais sans excès, jouent leur partie et font leur devoir. Quel après-guerre vont-elles se voir ouvrir ?

CHAPITRE 8. L'ENTRE-DEUX-GUERRES, RETOUR A L'ÂGE D'OR OU DÉMONSTRATION PAR L'ABSURDE ?

Pour les Sociétés de Géographie, multiples depuis plusieurs décennies, l'entre-deux-guerres va devenir comme pour d'autres organismes — comment ne pas songer au parti radical de Serge Berstein ¹ ? — le temps d'une pathétique tentative de retour à un âge d'or situé à la Belle Époque, ou plutôt un peu auparavant, tentative qui va s'avérer être vaine. L'entre-deux-guerres fut au contraire la démonstration par l'absurde de l'inanité des efforts entrepris et le signe pertinent de l'inadaptation de la géographie des « sociétés de pensée » aux ruptures d'un siècle décidément bien nouveau.

Les ruptures s'imposent aussi à l'historien et le gênent considérablement : beaucoup de Sociétés de Géographie ont cessé leur activité avec la Grande Guerre, pour les autres on n'a plus guère de listes d'admissions et plus de listes avec beaucoup de professions. À Paris, il n'y a plus de listes de membres du tout entre 1913 et 1939 (2), les procès-verbaux sont très différents, réduits qu'ils sont désormais au simple résumé des communications et surtout des conférences, éventuellement publiées ensuite *in extenso*, et enfin les archives manquent à peu près totalement pour toute l'entre-deux-guerres. Rupture du nouveau siècle pour les Sociétés, mais aussi pour l'historien : sans doute y a-t-il ici un signe plus qu'une coïncidence...

La fin de la conquête coloniale au milieu des années trente, la crise de 1929, la multiplication d'organismes étatiques se substituant à l'activité des Sociétés de Géographie, puis la Seconde Guerre mondiale accentuent le déclin des Sociétés. Brutalement et cruellement, le premier problème va être pour les Sociétés de Géographie celui de l'existence même, voire de la survie au milieu de nouvelles difficultés. Il va falloir croire fermement dans les vérités anciennes et dans les nouvelles solutions. Enfin, cet après-guerre va s'avérer être un entre-deux-guerres : les Sociétés surent-elles et purent-elles combattre, sinon l'occupant de la Seconde Guerre mondiale du moins l'adversité ?

1 S.Berstein, *Histoire du Parti radical*, thèse, FNSP, 2 vol., 1980 et 1982, 487 et 667 p.

2 Liste au 31 décembre 1939 dans *La Géographie*, 4e trim. 1939, pp. 158 & suiv.

EXISTER

Retour à l'âge d'or ? Un moment, juste après la fastueuse célébration de son centenaire en 1921, la Société de Paris put même croire que l'après-guerre allait lui ouvrir une ère... princière. En effet, le prince Bonaparte mourut en 1924. Président depuis 1910, il légua par testament à sa chère Société de Géographie de Paris la partie géographique d'une bibliothèque personnelle très renommée et bien installée dans son gigantesque hôtel du 10 de l'avenue d'Iéna. Près de quatre centaines de milliers d'ouvrages, des collections de cartes, atlas et globes terrestres : c'était bien davantage en quantité et qualité que la bibliothèque, pourtant prestigieuse, que la Société avait amassée dans son immeuble du 184 boulevard Saint-Germain. C'était, de plus, un legs que les locaux de la Société ne pouvaient en aucune manière accueillir dignement et commodément. Aussi les dirigeants de la Société de Géographie — essentiellement le secrétaire général Guillaume Grandidier — opérèrent-ils un déménagement très lourd de conséquences : la Société devint locataire de l'hôtel du prince défunt (dont le nouveau propriétaire était la Compagnie internationale du Canal de Suez !) ¹, transférant depuis le 6^e arrondissement ses 150 000 ouvrages, ses 1 700 périodiques, le secrétariat et le personnel, et louant à diverses sociétés commerciales le bon vieil immeuble de 1878, le montant de leurs loyers devant servir à régler une petite partie de celui de l'avenue d'Iéna.

La décision était pleine de panache, mais aussi d'illusions typiques des années antérieures au ministère Poincaré, car rapidement la solution adoptée, très et trop vite, obéra considérablement les finances de la Société de Géographie, déjà entamées par le déménagement lui-même. Cette rapidité fut le résultat de la concentration des pouvoirs au profit d'un seul homme, le secrétaire général

¹ L'hôtel du prince Roland Bonaparte ayant été acheté, en juillet 1925, par la Compagnie internationale (ou universelle) du Canal (maritime) de Suez, dont le fondateur, Ferdinand de Lesseps, avait été président de la Société de Géographie, la Société demande et obtient un bail de longue durée, avec un loyer de 50 000 francs par an, révisable tous les cinq ans. Tandis que la bibliothèque du prince demeurait en place au 10, avenue d'Iéna, la Société de Géographie déménageait sa propre bibliothèque et tous ses services pour s'installer dans l'hôtel du prince. Dès le 9 novembre 1925, la bibliothèque de la Société de Géographie s'y trouve installée, le reste se faisant plus lentement, et ce n'est que le 14 décembre 1928 que le nouveau siège social est solennellement inauguré, sous la présidence d'Édouard-Alfred Martel, en présence de Paul Doumer, président du Sénat, et du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, Pierre Marraud (1861-1958). Loué à des organismes privés ou commerciaux, l'hôtel du boulevard Saint-Germain est abandonné complètement par la Société. Le déficit croissant dans les comptes de la Société de Géographie rendit de plus en plus difficile le paiement du loyer, pourtant modéré. La guerre et l'occupation allemande, l'effondrement des recettes qui s'ensuivit, amenèrent la Société à demander, en novembre 1940, la résiliation du bail. Le déménagement eut lieu, dans des conditions difficiles, en février et mars 1942. La bibliothèque de la Société de Géographie et le fonds Bonaparte furent déposés à la Bibliothèque nationale, tandis que les services de la Société réintégraient l'immeuble du 184, boulevard Saint-Germain, le 24 avril 1942, dans les locaux disponibles. Le paiement des loyers arriérés à la Compagnie universelle du Canal se prolongea jusqu'en 1946.

Guillaume Grandidier (1873-1957), dont le très long « règne » rappelle ceux de Charles Maunoir et de Hulot, et annonce celui d'Aimé Perpillou ¹. Une des premières mesures de Grandidier avait été en 1919 de fusionner en un seul bureau, dit « de la Société de Géographie », les deux bureaux qui existaient depuis près d'un siècle ; la Commission centrale, désormais dépourvue de bureau, perdait le pouvoir exécutif au profit de la dyarchie Bonaparte-Grandidier, réduite par le décès du prince au pouvoir d'un homme. Personne — il n'y eut aucun épigone du chevalier de Couëssin ² — ne protesta contre cette violation des statuts de la Société de Géographie de Paris, dont d'ailleurs le *Bulletin* ne souffla mot ! ³

Guillaume Grandidier a d'ailleurs pris la précaution de s'appuyer, au sein de la Commission centrale, sur des amis sûrs, comme Henri Froidevaux, sur des gloires militaires comme Gouraud, Lyautey et Franchet d'Espèrey, ainsi que des illustrations médicales et coloniales à la fois, comme Brumpt ⁴. Guillaume Grandidier dispose de tout le pouvoir et ne laisse à la Commission centrale aucun autre rôle que celui d'une façade, d'une caution scientifique en quelque sorte. Les sections de publication, de correspondance, de comptabilité n'existent plus, la Commission ne réunissant plus qu'un ensemble de personnalités dont les noms prestigieux servent à attirer le public, car leur fonction est surtout honorifique. Certes, la Commission centrale peut, par son vote, décider de la politique de la Société, mais la disparition des sections lui enlève toute participation active à la vie pratique de la Société de Géographie. Organe exécutif, en quelque sorte, à l'origine, elle est maintenant réduite à une fonction de contrôle, législatif pour reprendre l'image précédente. Disparu, le bureau de la Commission centrale ne peut constituer un contrepoids à l'autorité du secrétaire général ⁵.

1 Aimé Perpillou (1902-1976), gendre de Demangeon, était encore secrétaire général quand j'ai commencé mes recherches (il le fut de 1947 à 1974). Il fut élu président en 1975 et le resta jusqu'à sa mort, en mai 1976.

2 Voir plus haut.

3 Les archives, très lacunaires entre 1919 et 1939, sont aussi muettes sur ce point. Cette transformation est signalée dans la première note de la notice dactylographiée *La Société de Géographie pendant la guerre. 1914-1918*, conservée aux Archives de la Société de Géographie, colis 41, notice 4122. Sur ses pages de garde, *La Géographie* donne la liste des membres de la Commission centrale et bureau, sans un mot d'explication sur cette modification structurelle. Statutairement, il n'y a aucune modification entre 1911 et 1960. En pratique, il y a une révolution à la disparition du baron Hulot. À partir de 1919, bureaux de la Société et de la Commission centrale ne forment plus qu'un unique bureau de la Société, avec un président, un secrétaire général et les vice-présidents et scrutateurs traditionnels de l'ancien bureau de la Société de Géographie. Cette transformation, lourde de conséquence quant à la gestion de la Société de Géographie, est totalement passée sous silence dans les publications de la Société de Géographie à l'époque. C'est aussi à partir de 1919 que les deux assemblées générales sont réduites à une seule.

4 Voir plus haut. Lyautey avait adhéré à la Société de Géographie en 1899. Son ancien adjoint Henri Gouraud (1867-1946) l'y avait précédé deux ans plus tôt et il fut même secrétaire du bureau de 1911.

5 De 1900 à 1946, la Commission centrale se caractérise par une remarquable stabilité. Le renouvellement ne se fait guère que lorsqu'il s'agit de remplacer un membre décédé :

1900-1914 : 19 nouveaux membres en 15 ans, en moyenne 1 par an

1919-1939 : 41 nouveaux membres en 21 ans, en moyenne 2 par an.

Quant aux présidents qui se succèdent après le décès de Roland Bonaparte, c'est-à-dire Henri Cordier (1849-1925), Ernest Roume (1858-1941) et Édouard-Alfred Martel (1859-1938), ils sont trop âgés et ne restent pas assez longtemps en place pour pouvoir former une nouvelle et véritable dyarchie avec Grandidier, qui en 1931 trouve un président « idéal » : le maréchal Louis Franchet d'Espèrey (1856-1942), une grande gloire nationale du premier conflit mondial, militaire colonial à l'origine, vainqueur du front d'Orient, âgé de 75 ans en 1931. Il sera fortement handicapé après un accident d'automobile survenu en 1935 en Tunisie, et ne se déplacera plus qu'avec la plus grande difficulté. Ses problèmes sont intellectuels également et il aime donner recommandations et patronages, il est aussi, comme on sait, la caution morale de la Cagoule. C'est là le président honorifique rêvé pour Grandidier, qui le maintient aussi longtemps que lui-même dure comme secrétaire général, soit jusqu'au début de l'année 1939. La solution adoptée en 1924 obère considérablement les finances, et au même moment les recettes subissent une diminution drastique : les donations et les subventions officielles se raréfient et s'amenuisent, les substantielles donations de la fin du XIXe siècle et de la Belle Époque sont réduites par l'inflation et l'existence du franc « quat' sous » ¹. Il faut se résoudre à constater le déficit, creusé par les conséquences en France de la Crise de 1929.

La Seconde Guerre mondiale stoppa totalement les activités de la Société de Géographie de Paris, ce que n'avait pas fait la « grande Guerre ». Plus de conférences, plus de publications, et... de cotisations : l'Occupation faillit entraîner la disparition totale de la Société, d'autant que les collections, cartographiques notamment, n'étaient pas à l'abri des visées allemandes. Exister, c'est-à-dire survivre, signifia trancher dans le vif. Déjà l'immédiat avant-guerre avait vu une nouvelle équipe se débarrasser enfin de Grandidier ² ; grâce au général Georges Perrier (1872-

À partir de 1919, la Commission centrale perd peu à peu tout pouvoir. Le prince Roland Bonaparte et le nouveau secrétaire général, Guillaume Grandidier, transforment la structure de la Société de Géographie de Paris. La Commission centrale n'a plus de bureau, celui de la Société en faisant office. Ses sections disparaissent. La Commission ne se réunit plus qu'en séance plénière, sous la présidence du président de la Société ou du secrétaire général. Déjà en position de faiblesse lorsqu'elle avait un président et un bureau par rapport au secrétaire général, la Commission centrale, sans être tout à fait une chambre d'enregistrement, est désormais surtout un organe de délibération. La perte des sections lui a enlevé toute fonction de réflexion et d'élaboration dans le domaine scientifique, sans parler de la gestion du quotidien.

¹ Après la Seconde Guerre mondiale, les revenus des fondations les plus vénérables représentèrent quelques centimes par an, la disparition du ministère des Colonies, devenu celui de la France d'Outre-Mer, entraîna celle d'une subvention de 150 000 francs par an. La Société de Géographie de Madrid recevait dans les années 1960 une subvention vingt fois supérieure à celle de la Société de Géographie de Paris, la Société de Géographie de Leningrad près de 60 fois plus forte ! La subvention du ministère français de l'Éducation nationale permettait, vers 1975, de payer... le quart des impôts de la Société ! (Aimé Perpillou, *Acta Geographica*, mars 1975, p. 6).

² Heureusement pour elle, avant même d'être touchée par la guerre, la Société avait fait place nette et mis un homme énergique à sa tête. Les archives sont muettes sur le départ de Guillaume Grandidier. Déjà, l'assemblée générale du 27 mai 1938 avait remplacé le symbolique président qu'était le maréchal Franchet d'Espèrey par le général Georges Perrier qui, conscient de la gravité de la situation, déclara aussitôt que la Société de Géographie

1946), président de la Société, le 14 janvier 1941, un protocole était signé entre la Société et la Bibliothèque nationale, par lequel la bibliothèque, les collections et les principales archives de la Société, tout en restant sa propriété intangible, seraient transférées dans des locaux mis à sa disposition au département des Cartes et Plans de la Bibliothèque nationale. Le déménagement de près de 400 000 volumes, qui, du fait de la rareté des moyens de transport s'avérait pénible et délicat, fut cependant exécuté sans le moindre dommage et dans des délais remarquablement courts, eu égard aux circonstances. Placée désormais sous la garantie — très relative — des « collections nationales », la bibliothèque n'avait plus à craindre une quelconque réquisition, qui eut atteint, sans recours, une collection « privée »¹. Dans le même temps, la Société quitta le dispendieux hôtel du prince Bonaparte et réintégra le havre modeste du boulevard Saint-Germain, dont elle était toujours et heureusement propriétaire.

La survie exigea plus tard d'autres sacrifices. En 1911, la Société avait acquis, à Origny-en-Thiérache (Aisne), la maison natale de Pierre Pigneau de Behaine (1741-1799), évêque d'Adran, vicaire apostolique de Cochinchine, à la requête de Le Myre de Vilers, ancien gouverneur de la Cochinchine, pour assurer la conservation de cette demeure historique, dont la construction remontait au-delà du XVII^e siècle

« traverse une période critique qui nous impose d'adopter comme devise vaincre ou mourir. Je compte sur votre dévouement à tous pour vaincre. Recrutez-nous des adhérents. Augmentez par une collaboration éclairée l'intérêt de nos conférences, de notre journal » (*La Géographie*, 1938, pp. 159-160). À l'assemblée générale suivante, le 26 mai 1939, G. Perrier a fait élire secrétaire général son collègue et ami du Service géographique de l'Armée, le colonel Édouard de Martonne (1879-1952). Tous deux vont veiller conjointement sur la Société de Géographie de Paris entre 1939 et 1946.

1 Avec la crise économique, les problèmes financiers de la Société de Géographie étaient devenus de plus en plus graves, accrus aussi par une forte baisse du recrutement à partir de 1930 et de nombreuses démissions. La crise éclate au début de 1932 et Stanislas Reizler est contraint d'abandonner ses fonctions au 30 juin 1932. Guillaume Grandidier nomme Nemours Larronde à sa place (il était entré à la Société de Géographie en 1929 comme secrétaire adjoint). Exécutant les consignes d'économies du secrétaire général, il licencie deux des sept personnes employées à la bibliothèque, procède à des réductions drastiques dans les abonnements aux périodiques et limite fortement les achats de livres. Le pourcentage des dépenses occasionnées par la bibliothèque tombe de 20 % à 13 %.

Disparu dans la catastrophe du *Pourquoi pas ?* en compagnie du docteur Charcot, le 15 septembre 1936, Nemours Larronde est remplacé par Jacques Fleury. La guerre et l'occupation allemande, la nécessité d'abandonner l'hôtel de l'avenue d'Iéna pour se replier sur le boulevard Saint-Germain, amènent le président, le général Georges Perrier, à conclure un accord avec la Bibliothèque nationale. C'est la convention du 1^{er} août 1941 qui régit les relations entre la Société de Géographie et la Bibliothèque nationale. Cette dernière héberge les fonds de la Société et en assure la communication, la Société en gardant la propriété. Le déménagement, évoqué plus haut, se fait au cours d'un hiver particulièrement rigoureux, entre le 16 février et le 24 mars 1942. Le personnel se limite au bibliothécaire, Jacques Fleury, à une jeune bibliothécaire engagée pour la circonstance et intégrée, le 28 janvier 1943, dans le personnel de la Bibliothèque nationale, Monique de La Roncière (1916-2002), et à un gardien-magasinier retraité de la Bibliothèque nationale. La salle de communications est la salle Montreuil, alors salle de lecture du département des Cartes et Plans. Le 8 juin 1942, une réception célèbre cette installation et une exposition organisée par Paul Poindron (1912-1980), chef du département des Cartes et Plans, présente conjointement les documents les plus précieux de ce département et de la bibliothèque de la Société de Géographie de Paris. À la même époque est entrepris le catalogue de la réserve de la Société par deux jeunes archivistes paléographes, Claude Sibertin-Blanc et Pierre Boyer. Pour les bibliothèques, on reverra aussi certaines pages plus haut.

et qui avait abrité, de 1737 à 1823, la famille des Pigneaux. Dans une des chambres, avaient été rassemblés des objets ayant appartenu à l'évêque d'Adran : ce modeste musée comportant des livres, des tableaux et divers objets avait été inauguré le 1er juin 1914 et confié à la surveillance du curé du village. Malheureusement les bombardements, cette fois-ci lors de la Seconde Guerre mondiale — ils eurent lieu en 1943 et 1944 —, firent subir à la maison d'importants dégâts et le remboursement des dommages de guerre ne couvrit qu'une partie des frais de réparation. Désormais, l'entretien de la maison et des dépendances constituait une charge insupportable et anachronique pour la trésorerie, encore fort mal en point, de la Société. Soucieuse toutefois de ne se dessaisir de ces bâtiments qu'entre les mains d'un tiers s'engageant à assurer la conservation du Musée, la Société a fait don, par acte notarié passé en 1953, de la maison natale de Pigneau de Béhaine à la municipalité d'Origny-en-Thiérache ¹. Déjà dans les années vingt, il avait fallu vendre les deux villas de la Riviera italienne léguées à sa mort par Charles Garnier, qui avait été l'architecte en titre de la Société, mais pas celui de la construction de l'hôtel du boulevard Saint-Germain ².

Dès ces années vingt, la Société de Géographie de Paris avait connu le déficit et il lui avait fallu se résoudre à augmenter la cotisation, ce qu'elle n'avait jamais fait depuis un siècle ! À la séance administrative de la Commission centrale du 21 novembre 1924, Grandidier proposa de porter le montant annuel de 36 à 100 francs. Pour une fois réticente — mais Grandidier n'était qu'au début de son « règne » — la Commission s'y opposa avec résolution et unanimité, arguant du fait que cela ferait à son avis perdre le tiers des membres à la Société ! Mais il fallut se résigner à l'augmentation en 1929, et une deuxième fois en 1942, avec le niveau de 150 francs : toutefois, qui payait encore à ce moment ?

1 Celle-ci entendant bien conserver le Musée dans le local qui lui était consacré et aménager, dans le reste des locaux, un Musée d'histoire et de folklore régionaux, intéressant notamment la vannerie thiérachoise, en sollicitant le concours des Sociétés savantes locales et de la direction des Monuments historiques. Une plaque apposée sur la maison rappelle le rôle de sauvegarde joué par la Société de Géographie pendant 42 ans et la donation faite à la commune d'Origny-en-Thiérache.

2 Le testament de Charles Garnier léguait à la Société de Géographie, outre un capital en titres et espèces, deux villas sises à Bordighera (Italie). Ce legs était fait en souvenir de son fils, Christian Garnier, mort prématurément, après avoir fait plusieurs séjours et voyages d'exploration en Cyrénaïque. Dans l'esprit du donateur, les villas devaient devenir, sous la responsabilité de la Société de Géographie, des maisons de repos confortables, destinées à recevoir des explorateurs dont la santé aurait pu être compromise par leurs expéditions. Malheureusement, dès que la Société eut été mise en possession de ces libéralités, il s'avéra vite que le capital prévu pour une telle fondation n'était plus suffisant, vers 1925, pour assurer l'entretien, sur la Côte d'Azur italienne, de deux villas pourvues chacune de parcs et jardins d'agrément. La charge excédait désormais de beaucoup, au surplus, les ressources propres de la Société. Grâce à la compréhension des héritiers de Charles Garnier, la Société de Géographie fut autorisée à vendre les villas léguées, à charge d'affecter le produit net de la vente à la création d'un Prix Garnier, inclus désormais dans le patrimoine des fondations.

Naturellement, les difficultés financières réduisent la possibilité de promouvoir ou de prendre en charge de véritables missions d'exploration : il ne s'agit plus dans l'entre-deux-guerres que de subventions à des missions relativement secondaires, comme la mission Algérie-Tombouctou-Sénégal de 1932 (Marcel Augiéras, 1882-1958), en quelque sorte une collaboration très symbolique, un simple patronage scientifique et moral. L'ère de la découverte du monde étant, pense-t-elle, pour de bon close avec la naissance du XXe siècle, la Société de Géographie de Paris ne sait plus guère... à qui décerner sa grande médaille après la Première Guerre mondiale, aussi certaines des attributions sont-elles mondaines ou superflues, alors qu'il n'en est pas de même à Londres, par exemple. En 1918, Paris récompense le commandant Jean Tilho (1875-1956), qui a fini d'explorer la région nouvellement conquise du Tchad, en 1923 le Hongrois, naturalisé britannique, Marc Aurel Stein (1862-1943) pour ses explorations de l'Asie centrale, déjà honoré par Londres, sa capitale d'accueil, en... 1909. En 1925 c'est le tour du baron Adrien de Gerlache de Gomery (1866-1934), qui dirigea plusieurs expéditions belges dans l'Antarctique à la fin du XIXe et au début du XXe siècle. Beaucoup moins justifiée par des raisons géographiques fut la médaille d'Émile Bruneau de Laborie (1871-1931), bien plus chasseur, duelliste et aviateur qu'explorateur, qui avait traversé l'Afrique du Cameroun au Caire. On peut en dire autant pour celle qui est décernée à l'expédition Citroën Centre-Asie en 1933. Pourtant, à la même époque, la Société de Géographie de Londres trouve chaque année un voyageur ou une expédition scientifique à distinguer. Entre 1934 et 1952, la Société ne délivre même aucune médaille ni de grand prix.

Les activités habituelles ont été reprises après la première guerre, réunions ordinaires, conférences (les premier et troisième vendredi de chaque mois), à partir du 5 novembre 1920. Des séances extraordinaires à la Sorbonne sont organisées, le 14 mai 1920 pour la réception de la mission Rohan-Chabot, retour d'Angola et du Zambèze, le 4 mai 1922 pour le colonel Charles Howard-Bury (1881-1963), membre de l'expédition anglaise au mont Everest, le 15 décembre de la même année pour le colonel C.G. Bruce et le colonel Edward Lisle Strutt, également explorateurs alpinistes de l'Everest. Le 7 novembre 1923 est fêtée solennellement la première femme, Rosita Forbes (1890-1967), qui a parcouru le désert de Libye. Le 23 du même mois, on reçoit Ole Olufsen (1865-1929), secrétaire général de la Société royale danoise de Géographie. Le 11 mars 1924, la Société de Géographie accueille, toujours à la Sorbonne, Bruneau de Laborie, qui vient de traverser le Tchad et la Libye en se rendant du Cameroun au Caire. Particulièrement gourmand de titres et de mondanités, Guillaume Grandidier se fait un plaisir et un honneur d'accueillir à l'un puis l'autre des hôtels de la Société de Géographie de Paris l'empereur d'Annam

Khai-Dinh (1885-1925) en 1922, le prince Purachatta de Siam en 1924, le roi Fouad Ier (1868-1936) d'Égypte le 21 octobre 1927, le roi d'Afghanistan Amanoullah Khan (1892-1960) le 5 février 1928, et même le roi d'Espagne déchu, Alphonse XIII (1886-1941), le 25 novembre 1932.

Soucieuse aussi d'affirmer sa modernité, en pleine vague de seconde industrialisation, la Société adopte les progrès techniques, et d'abord le cinéma. Le 26 mars 1922 est projeté au Gaumont-Palace, sous le patronage conjoint du ministère de l'Instruction publique et de la Société de Géographie, le film rapporté par une expédition suédoise en Afrique orientale, *Au cœur de l'Afrique sauvage*. Les 3 et 4 avril suivants, c'est *Au berceau du monothéisme : Égypte, Palestine*. Les 14 et 15 juin, *Hommes et choses du continent noir. Voyage au Togo septentrional*. En novembre 1923, la réception d'Ole Olufsen à la Sorbonne est couplée avec deux séances de projection de son film sur le Sahara. En février 1924, la Société a la primeur du film réalisé par la mission Citroën sur la première traversée du Sahara en automobile par Georges-Marie Haardt (1884-1932) et Louis Audoin-Dubreuil (1887-1960), et d'autres exemples abondent ¹. Pour mieux faire connaître la Société du grand public et lui attirer de nouveaux membres, le bibliothécaire Stanislas Reizler fait le 6 juin 1929 une « causerie radiophonique », *Une visite à la Société de Géographie*, et pose des questions aux auditeurs. En 1932, c'est un concours de photographies que la Société organise ². Allant encore plus loin, Guillaume Grandidier entraîne en 1921-1922 la Société de Géographie à participer financièrement, sous forme d'achat d'actions, à la création de la Société d'Éditions géographiques, maritimes et coloniales, qui obtient même le titre de « libraire de la Société de Géographie » ³.

Comme l'ancien *Bulletin de la Société de Géographie*, expression d'ailleurs conservée en sous-titre, *La Géographie* avait suivi de près les explorations et les missions avant la Grande Guerre, et lié un peu partie avec la géographie universitaire. Désormais, la publication s'ouvre à tous les « snobs » et « mondains » qui se mettent à courir un monde rétréci par les progrès des moyens de transport. Les sujets abordés n'ont très souvent qu'un rapport lointain avec la géographie coloniale ou la géographie universitaire introduite à la Belle Époque : impressions de voyage en Grèce et en Turquie (Mme Line-Candilly en 1925), la Crète d'aujourd'hui et la Crète d'autrefois (Marthe Oulié, 1901-1941, et Mariel Jean-Brunhes, 1905-2001, en 1926), autant que l'esprit d'aventure chez les Normands (Le Jemtel, 1927),

¹ Pour le Sahara, une prise de recul par un géographe : M. Roux, *Le désert de sable. Le Sahara dans l'imaginaire des Français (1900-1994)*, L'Harmattan, 1996, 204 p.

² Pour tenter de relancer la Société de Géographie : on verra en **annexe AN** le texte de l'annonce du concours de photographie de 1932-1933 (*La Géographie*, sept.-oct. 1932).

³ Je donne en annexe des versions dactylographiées de ma thèse le fac-similé d'une publicité pour la Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales.

Volubilis (Salesses), Palmyre (Édouard Dhorme, 1881-1966), tel séjour en Roumanie (par le grand voyageur Pierre Lyautey, neveu du maréchal, 1928) ou voyage présidentiel au Maroc (Stanislas Reizler, 1931), sans parler du séjour de l'inégalable Mme Vassal en Roussillon (1931). En 1931, Guillaume Grandidier fait passer l'édition de *La Géographie* à la Société d'Éditions géographiques, maritimes et coloniales, avec laquelle la Société de Géographie a déjà des liens financiers et chez laquelle Grandidier publie ses propres travaux ! Le titre modifié devient **1** *Terre. Air. Mer. La Géographie, Revue mensuelle publiée par la Société de Géographie et la Société d'Éditions géographiques, maritimes et coloniales*. La transformation est profonde et vise à faire de la revue un instrument de vulgarisation destinée notamment à mieux répandre la connaissance des colonies dans la population française **2**.

Les notes bibliographiques habituelles, objet des soins de Stanislas Reizler, sont sacrifiées **3**, les « actes » de la Société — comptes rendus des activités de la Société, déjà très réduits par rapport au XIXe siècle — sont résumés en une dizaine de pages par volume, et il n'y a même plus de résumé pour toutes les conférences : on se borne à annoncer leur thème. Diminuée dans son format et sa pagination, la publication est encore réduite dans son contenu par le choix d'une typographie très aérée, avec de larges interlignes et des caractères d'imprimerie plus gros qu'auparavant. Surtout le contenu s'éloigne de la géographie véritable : au fil des articles, le lecteur vogue d'effusions esthétiques en récits de voyages, en passant par le timbre-poste, les « beautés du Soudan » et les pagodes indochinoises. Un des premiers articles, celui de Georges Groslier (1887-1945), « Eaux et lumières », journal de route sur le Mékong, se présente comme un essai littéraire très teinté d'esthétisme. Il s'étire sur 70 pages et trois numéros pour se terminer sur un « À suivre » qui laisse penser que Guillaume Grandidier a mis abruptement fin à ces effusions ! À l'opposé, Mme Émile Brumpt afflige le lecteur d'un récit de voyage au Venezuela d'une rare banalité. Que vient faire ici un article de P.Flury sur le timbre-poste ? Il faudrait encore citer la médiocre note sur les Dogon de R.B.Guardia en 1933, intitulée « Beautés du Soudan », les articles de 1934 sur les femmes kabyles de M.Raineau et encore les pagodes indochinoises de la polygraphe Christiane Fournier (1899-1980). Le missionnaire franciscain Constant Tastevin (1880-1962) écrit en 1934 un décevant article sur les idées religieuses des Africains, Géo-Fourrier **4** commet trois articles sur

1 À partir du tome 56 du second semestre de 1931. Le premier numéro s'ouvre sur une note que l'on verra plus loin.

2 On verra la reproduction de la couverture de *Terre, Air, Mer...* dans une annexe des versions dactylographiées de cette thèse.

3 Cette bibliographie de *La Géographie* avait pris rapidement une extension considérable, ainsi qu'en témoigne un tableau que je donnais en annexe des versions dactylographiées de cette thèse.

4 Pseudonyme de Georges Fourrier (1898-1966), peintre, graveur et illustrateur.

la région du Bahr-Sara, au Sud du Tchad, dont le moins qu'on puisse écrire est qu'ils n'apprennent pas grand-chose au lecteur. Le R.P. Maurice étale sur douze numéros, de 1935 à 1938, son interminable notice sur les Bapimbwé du Tanganyika. L'essai sur les pagodes cambodgiennes, illustré de très mauvais dessins, se dilue sur cinq numéros. On ne trouve, d'ailleurs, parmi les auteurs, pratiquement plus de géographes universitaires, à la différence de la Belle Époque.

La nouvelle formule de la revue, arrivant à un moment de crise économique, accentue un courant de démissions, sans que la courbe des admissions se redresse, bien au contraire. La Société d'Éditions géographiques, maritimes et coloniales se dégage, d'ailleurs, de l'entreprise dès la fin de 1934, remplacée par la Librairie de Paris, Firmin-Didot et Cie éditeurs. Cette maison d'édition se retire à son tour à la fin de 1937. Entre-temps, en juillet 1937, la Société de Géographie avait renoncé au titre aguicheur de *Terre. Air. Mer* pour revenir à la simple appellation *La Géographie*. La rétraction du volume de la revue est le signe patent de son échec et du poids croissant qu'elle représentait pour les finances de la Société de Géographie. La guerre qui éclate en 1939 scelle son destin ¹. Elle provoque rapidement, en effet, un problème de simple existence. En 1941, *La Géographie* est sabordée, le titre étant fondu avec les *Annales de géographie*, créées, on l'a vu, en 1891 par Vidal de La Blache, et qui acceptent de se dire en sous-titre *Bulletin de la Société de Géographie* : la Société de Géographie de Paris n'a plus de publication indépendante jusqu'en 1947, année qui voit paraître des *Acta Geographica*, conçus d'abord comme un supplément des *Annales*, avec des résumés de conférences, des comptes rendus, des renseignements bibliographiques, des résumés de la petite activité de la Société d'alors, comme dans les « actes » d'autrefois ².

Nouvelle existence, donc, que celle de l'entre-deux-guerres. Dure, piètre, voire débile existence, mais je remarque que l'entre-deux-guerres est un temps de déclin pour beaucoup de Sociétés de Géographie, à l'exception de celle de Londres, vis-à-vis de laquelle les Sociétés françaises se font « suivistes » quant aux récompenses qu'elles accordent. La période impose à l'étranger nombre de remises

¹ Un autre exemple de nouvelle couverture, celle du *Bulletin de la Société de Géographie d'Alger*, donnée en fac-similé dans une annexe des versions dactylographiées de cette thèse.

² Première série (1947-1952). Après une crise et une lacune de quatre ans, les *Acta* parurent à nouveau, avec une présentation nouvelle, un format in-4° et une impression sur deux colonnes. D'abord modeste, cette seconde série d'*Acta* (1956-1969) a vite repris, sous l'impulsion des professeurs Aimé Perpillou et Paule Garenc (1922-1978), les aspects d'une véritable revue, avec une parution trimestrielle, une riche illustration, des articles originaux, des résumés de conférences, des comptes rendus de l'activité de la Société, des communications et des informations diverses. Par suite d'un changement d'imprimeur en 1970, les *Acta Geographica*, tout en gardant la même structure, paraissent trimestriellement, avec un format in-8° courant et sous une livrée orangée et blanche, avant d'offrir, sous la présidence de Jacqueline Beaujeu-Garnier (1917-1995), une grande photographie en couleurs sur la couverture.

en cause et de transformations ; la dislocation de l'Empire austro-hongrois fait ainsi perdre à la Société de Géographie de Vienne ses assises matérielles et une part de son champ de recherches, d'où de très grandes difficultés : moins d'expéditions lointaines, comme à Paris, une réorientation vers les questions de géographie humaine et économique (frontières, peuplement, problème de l' « espace »...), et la collaboration avec les clubs alpins pour les expéditions en haute montagne (Pérou, Pamir, etc.)¹. Si la Société de Francfort subit une nette diminution de ses membres après la Première Guerre mondiale, les années trente y virent, comme dans toutes les Sociétés allemandes de Géographie, l'apparition des excursions et le ralliement au nazisme².

Nouvelle existence, mais de qui est-ce l'existence à Paris ? Et les effectifs français ? Le caractère lacunaire et incohérent des sources rend les évaluations difficiles, d'autant plus que les membres qui ne paient plus leur cotisation ne sont guère radiés³. En allant à l'essentiel⁴, on peut quand même situer le nombre des sociétaires parisiens entre 1 350 et 1 400 au sortir de la Grande Guerre et à 1 700 à la fin de 1925. Les dernières années de prospérité économique voient un net afflux numérique⁵ : la Société de Géographie de Paris atteint à nouveau les 2 000 sociétaires à la fin de 1929, retrouvant le niveau de la Belle Époque. Mais la crise de 1929 et le manque de crédibilité de la Société — que j'ai déjà montré mais que j'analyserai en détail dans le chapitre suivant — conduisent à une irrésistible baisse que de simples appels à l'adhésion ne peuvent pas enrayer⁶ : environ 1 700 membres en 1932, 1 500 en 1934, 1 318 à la veille du second conflit mondial. Treize cents membres dont la majorité sont entrés à l'époque faste de la prospérité économique, les femmes atteignant, signe des temps, le pourcentage, élevé et longtemps attendu par la Société de Géographie de Paris, de 11,9 %.

L'âge d'or ne fut donc pas retrouvé, et la raison m'en paraît simple : la Première Guerre mondiale ébranle une Société en bonne forme quoiqu'âgée, les

1 H.Speitzer, « Zum hundertjährigen Bestand der Geographischen Gesellschaft in Wien. Rückschau und Ausblick », pp. XV-XXXV de *Festschrift zur Hundertjahrfeier der Geographischen Gesellschaft in Wien*, Vienne, 1957, XXXV+535 p.

2 W.Behrmann, « Geschichte des vereins für Geographie und Statistik zu Frankfurt am Main in den ersten hundert Jahren seines Bestehens », dans *Festschrift zur Hundertjahrfeier des Vereins für Geographie und Statistik zu Frankfurt am Main*, Francfort, 1936, XII+438 p., pp. 1-35. L'auteur fait un parallèle final et banal, pour l'époque, entre nazisme et géographie, et il termine par un « Heil Hitler ! ».

3 Négligence dont mon enquête auprès des « vétérans » de 1982 a montré qu'elle a la vie dure.

4 Voir le tableau des effectifs de l'entre-deux-guerres dans A.Fierro, *La Société de Géographie. 1821-1946*, thèse de IIIe cycle de l'E.P.H.E., 390 p., dactyl., janvier 1983, version imprimée (avec introduction modifiée), Paris-Genève, Droz, 1983, 343 p.

5 Plus de 200 nouveaux membres par an.

6 Une annexe des versions dactylographiées de cette thèse montrait l'appel aux adhésions paru dans *La Géographie* de sept.-oct. 1932.

initiatives mondaines et fastueuses de Grandidier troublent considérablement la Société de Géographie, dans les années vingt et trente, la rendant incapable de surmonter l'épreuve de l'Occupation. L'entre-deux-guerres fut-elle donc une véritable démonstration par l'absurde ?

CROIRE

Une existence difficile suppose un acte de foi solide dans les vérités anciennes et les nouvelles solutions. Je n'insisterai ici que sur le poids de la conjoncture, non sur le structurel : dans une France où, désormais, de nombreux organismes de culture concurrencent les Sociétés de Géographie, dans un monde bouleversé par la Première Guerre mondiale, y a-t-il maintien ou renouvellement de la mentalité collective ?

L'essentiel me paraît être l'évolution très nette du contenu de *La Géographie* dans les années vingt et trente, rompant avec le courant universitaire car relativement vidalien de la Belle Époque ¹ : une orientation vers le tourisme, le pittoresque et l'exotisme, déjà évoqués il y a quelques pages. Déclin du fond mais aussi de la forme : le style, le vocabulaire et la syntaxe employés sont notablement en recul par rapport à ceux des années 1900. Guillaume Grandidier désirant la vulgarisation, a produit médiocrité et vulgarité, même chez certaines « personnalités » conviées à se produire au retour de leur voyage ². Il faut dire que les grands intellectuels du voyage adhèrent éventuellement — cas d'André Gide en 1926 juste avant son *Voyage au Congo*, avec le cinéaste Marc Allégret (juillet 1926-mai 1927), de Malraux en 1934 — mais aucun d'eux n'écrit dans *La Géographie*. Les difficultés financières conduisent aussi à vouloir transformer la revue afin de diminuer son coût et d'attirer un public plus large : la Société d'Éditions géographiques, maritimes et coloniales, déjà présentée, et installée dans l'immeuble du boulevard Saint-Germain, a la charge de publier la revue de la Société de Géographie, dont le titre est transformé, de manière significative, en *Terre. Air. Mer*, *La Géographie* n'étant plus qu'un sous-titre, changement au sujet duquel Grandidier s'explique dans un texte-programme publié en tête du premier numéro (juillet et août 1932) :

« La revue publiée par la Société de Géographie, qui depuis son origine a enregistré toutes les manifestations intéressant les sciences de la terre, a aujourd'hui cent dix ans d'âge. Au cours de sa longue carrière accomplie sans aucune interruption — malgré les périodes difficiles traversées par notre pays en 1848, 1870 et 1914 [on appréciera le rapprochement !] — cette brochure a subi différentes modifications dans sa forme, notamment en 1900, lorsque, devenue *La Géographie*, elle a réuni dans un même volume les rubriques contenues dans son *Bulletin* et dans ses *Comptes rendus des séances*.

1 A.Fierro, *La Société de Géographie. 1821-1946*, thèse de III^e cycle de l'E.P.H.E., 390 p., dactyl., janvier 1983, version imprimée (avec introduction modifiée), Paris-Genève, Droz, 1983, 343 p., « globalise » trop à mon goût son jugement péjoratif sur *La Géographie*.

2 Dès 1922 le général Mangin, retour d'Amérique latine, dès 1923 Lyautey, faisant une conférence sur les pays du Levant.

Aujourd'hui où la terre est entièrement connue, la découverte de territoires nouveaux est devenue impossible et le développement des études géographiques doit être scientifique, économique et descriptif. C'est donc dans cette voie que la Société de Géographie va se maintenir. À cet effet, elle a jugé nécessaire d'améliorer la présentation de son *Bulletin* et de mettre à la portée de tous — par une simplification raisonnée et d'abondantes illustrations — ce qui n'était jusqu'à ce jour que le privilège de quelques spécialistes.

La Géographie, si on l'entend au sens le plus large du terme, ne consiste pas seulement dans les travaux relatifs à la description des diverses contrées du globe. À côté d'une géographie purement descriptive, il peut y avoir, il y a, une géographie économique, historique, littéraire, artistique, cinématographique, touristique, pittoresque, etc. Toutes ces formes de la Géographie trouveront leur place dans la revue *Terre Air Mer* et chacune d'elles sera étudiée par les écrivains les plus qualifiés et les plus distingués de notre temps.

Chaque numéro de *Terre Air Mer* comprend, outre des articles originaux, une rubrique "Nouvelles et Correspondance", destinée à tenir le lecteur au courant de l'organisation et de la marche des grandes missions géographiques, des réunions ou des congrès, etc. ; une rubrique des Actes de la Société de Géographie : comptes rendus des séances, des conférences, etc. ; enfin, un chapitre : "Parmi les livres", où l'on trouvera un compte rendu des ouvrages géographiques récemment parus.

Tel est le but, tel est le programme de *Terre Air Mer. La Géographie*.

Signé : La rédaction »

La répartition géographique des sujets traités varie assez peu par rapport à l'avant-guerre **1**, mais ce qui est sans localisation se disperse sur les sujets les plus divers. Emmanuel de Martonne **2** parle de la neige en montagne, Camille Vallaux (1870-1945) **3** de la Terre avant l'histoire et de la relation entre les taches solaires et le climat ; Henri Roussilhe (1879-1945) de la photographie aérienne et des levés topographiques, Jules Rouch (1884-1973) évoque les dépressions barométriques, Norbert Casteret (1897-1987) a pris la relève de Martel **4** en spéléologie, Georges de Gironcourt (1878-1960), ancien explorateur de la région du Niger étudie la géographie musicale, Albert Pécsi la cartographie des surfaces productives du globe... Mais la majorité des auteurs s'intéressent aux marges historiques de la géographie : origines de l'humanité, grands explorateurs, histoires

1 Voir les études minutieuses d'A.Fierro, *La Société de Géographie. 1821-1946*, thèse de III^e cycle de l'E.P.H.E., 390 p., dactyl., janvier 1983, version imprimée (avec introduction modifiée), Paris-Genève, Droz, 1983, 343 p., et d'Eddy Hamada, *L'image de l'étranger dans le Bulletin de la Société de Géographie de Paris (1914-1939)*, mémoire de D.E.A. de l'I.E.P., dirigé par Pierre Milza et soutenu en septembre 1982, 105 p., dactyl., pp. 7-11. Je reproduisais en annexe des versions dactylographiées deux tableaux de ce dernier, que je remercie.

2 Ne pas confondre avec Édouard de Martonne. Voir plus haut.

3 Contribution de L.Gaillabaud dans P.Claval & A.-L.Sanguin dir., *La Géographie française à l'époque classique (1918-1968)*, L'Harmattan, 1996, 346 p., pp. 103-107.

4 Président de la Société de Géographie de Paris de 1928 à 1930, après en avoir été vice-président en 1912 et avoir présidé la Commission centrale en 1907. Martel avait adhéré en 1879, tout jeune « étudiant en droit » de vingt ans, à la Société de Géographie, mais il avait obtenu dès 1877, alors qu'il était élève au lycée Fontanes (Condorcet), le prix de la Société de Géographie (*Comptes rendus des séances...*, 1890, p. 479). L'éminent fondateur de la spéléologie fut d'abord agréé au tribunal de commerce de la Seine (1887-1899), avant de se consacrer à la direction de la revue *La Nature* (1899-1918). Bien entendu, il fit partie du Club alpin français (et je l'ai présenté à ce titre dans D.Lejeune, *Les "alpinistes" en France à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle (vers 1875-vers 1919). Étude d'histoire sociale ; étude de mentalité*, C.T.H.S. 1988, 272 p., pp. 84-86). Il entra à la Commission centrale de la Société de Géographie à 32 ans (*Comptes rendus des séances...*, 1891, p. 258) et fit de nombreuses communications aux séances de la Société.

du corps de santé de la Marine ou des ingénieurs géographes de l'Armée d'Orient, la qualité des textes étant très inférieure à celle des travaux proprement géographiques, et, en dehors de Jacques Ancel (1882-1943), Henri Froidevaux, Charles de La Roncière (1870-1941), et quelques autres, les véritables savants sont plutôt rares. C'est dans ce domaine que se manifeste le plus la baisse du niveau scientifique de la revue. « Amateurs », « érudits » et « touristes » avaient toujours été, plus ou moins, présents, mais désormais ils ont supplanté les explorateurs et conquérants civils ou militaires ainsi que les véritables géographes 1 et historiens.

La tradition des réceptions solennelles — en soit, ce n'était pas une pratique médiocre — est reprise, avec quinze occurrences entre 1920 et 1934, dont trois sont auréolées de la présence du président de la République : réception de la troisième expédition à l'Everest en 1925, de la mission Citroën Centre-Asie en 1932, et d'une nouvelle tentative (britannique) au Toit du Monde en 1933. Mais que ces derniers exemples, somme toute honorables, ne trompent pas : tant en ce qui concerne les articles, les conférences, les comptes rendus, que les réceptions, on s'est cantonné en règle très générale — et la publicité diffusée s'en ressent 2 — dans les « voyages d'agrément », l'exotisme, le tourisme à longue distance, voire le sport 3. En conséquence le tirage des publications de voyage destinées au grand public, le succès universitaire des *Annales de géographie* et la médiocrité de *La Géographie*, titre ou sous-titre de la revue de la Société de Géographie, prennent totalement au piège notre société de pensée, une association de surcroît frappée par le rétrécissement de sa base sociale. Toutefois, il y a quand même plus d'articles véritablement « géographiques » que ne l'écrit Alfred Fierro 4, surtout dans les années vingt. On ne peut pas expliquer le déclin du fond et de la forme par un grand nombre de décès de membres éminents : la mortalité de ces deux décennies serait plutôt inférieure à la moyenne antérieure. Bien entendu, une Société aux médailles d'or qui a toujours été de son temps, à l'âge d'or et auparavant, participe pour partie, mais pour partie seulement, du climat mental, politique et intellectuel de l'entre-deux-guerres : j'en produirai deux exemples. Les Sociétés de Géographie, surtout celle de Paris, sont sensibles au

1 On verra l'important article de Numa Broc, « *homo geographicus* : radioscopie des géographes français de l'entre-deux-guerres (1918-1939) », *Annales de géographie*, mai-juin 1993, pp. 225-254.

2 Un exemple de publicité caractéristique : la publicité pour *Escales* dans *La Géographie* de janvier 1937 (en annexe dans les versions dactylographiées, ainsi qu'une autre).

3 La Société de Géographie accorde une médaille d'or en 1930 à la grande navigatrice Virginie Hériot (1890-1932), dite « Madame de la Mer ». Pour les rapports avec la littérature, on verra le chapitre IV (« tourisme et grand reportage ») de R. Lebel, *L'Afrique occidentale dans la littérature française (depuis 1870)*, Larose, 1925, IX+277 p. et l'ouvrage collectif *Le Maghreb dans l'imaginaire français. La colonie, le désert, l'exil*, travaux de la journée d'études du 17 décembre 1983 à Aix-en-Provence, sur « Littérature des Français sur le Maghreb », n° de la *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, 1er semestre 1984 (n° 37), 230 p., notamment en ce qui concerne le désert saharien.

4 A. Fierro, *La Société de Géographie. 1821-1946*, thèse de IIIe cycle de l'E.P.H.E., 390 p., dactyl., janvier 1983, version imprimée (avec introduction modifiée), Paris-Genève, Droz, 1983, 343 p., *passim*.

« phénomène de l'homme fort », mais la période baigne dans un contexte général d' « appel à la jeunesse », que les Sociétés de Géographie ne lancent absolument pas ! Notons encore un nouveau lien avec l'alpinisme, transformé d'ailleurs, le lien « saharien », bien mis en lumière par l'article « Escalades et découvertes au Sahara central » du capitaine de chasseurs alpins Raymond Coche (1904-1996), chef de l'expédition au Hoggar de 1935 (1).

Lors de l'assemblée générale du 26 mai 1933, Jean-Baptiste Charcot (1867-1936), vice-président de la Société, fait le rapport annuel. Il est inquiet de la situation :

« Critiques et éloges sont également mérités. N'oublions pas que nous avons à satisfaire une clientèle composée de membres très différents : des savants, des explorateurs, qui, souvent, eux aussi, sont assez savants, enfin des amateurs de géographie, peut-être plus nombreux que les autres catégories, dont l'instruction est très inégale et les aspirations très différentes. Il faut chercher à plaire aux uns et aux autres. » Il ajoute : « Je ne parlerai pas de *crise*, ce mot est insupportable, démoralisant ; il est tombé dans le snobisme qui n'est pas de mise ici. » 2

Grandidier a fait un choix ; ayant la maîtrise de la Société, c'est lui qui reçoit les manuscrits destinés à la revue et qui décide de leur publication. Les amateurs de géographie vont ainsi pouvoir s'exprimer. Le *Bulletin de la Société de Géographie* foisonne de « descriptions poétiques ». Ainsi, Madame Frémont, artiste-peintre, qui lors d'une conférence le 23 décembre 1932, s'émerveille devant Bagdad : « Bagdad ! Quelle douceur ! Quelle tendresse dans les teintes roses et grises... » La nature est toujours « aimable » et porte à la rêverie. Le mythe de la *congàï*, de la femme facile, fait rêver une partie des lecteurs, mais la forêt africaine et la jungle indochinoise laissent un sentiment de délicieux effroi à l'Européen qui les traverse et surtout à celui qui lit le récit. L'Afrique « cruelle » et « sauvage » suggère l'anthropophagie tandis que la nature indochinoise connote la fourberie, l'insensibilité du « jaune » : la civilisation française doit domestiquer cette nature et ces populations hostiles.

Pour la Société de Géographie commerciale, on se trouve face à la conséquence ultime de la vogue de la géographie utilitaire, qui explique l'évolution du bulletin, devenu en 1930 *Revue économique française publiée par la...* Mais,

1 *La Géographie*, 2e sem. 1937, pp. 129-147. Pour aller plus loin : M.Roux, *Le désert de sable. Le Sahara dans l'imaginaire des Français (1900-1994)*, L'Harmattan, 1996, 204 p.

2 *La Géographie*, 1933, pp. 98-100. Bibliographie : Colloque Jean-Baptiste Charcot (2006), *La Géographie*, décembre 2007 ; S.Kahn, *Jean-Baptiste Charcot, pionnier des mers polaires*, Glénat/La Société de Géographie, 2008, 319 p. (pp. 240-248 pour la Société de Géographie) ; S.Kahn, *Jean-Baptiste Charcot, explorateur des pôles. Les documents inédits*, Glénat, 2015, 176 p. ; N.Mingasson, A.Voltz & V.Gaullier, *L'Aventure des pôles. Charcot, explorateur visionnaire*, Larousse, 2017, 223 p. ; H.Queffelec, *Le grand départ. Charcot et le Pourquoi pas ?*, Éditions des régionalismes, 2017, 231 p.

l'évolution touristique et mondaine n'est pas aussi marquée, avant et après 1930, qu'à la Société de l'avenue d'Iéna. Un certain niveau scientifique de bon aloi est même discernable, il est assez élevé dans le domaine économique, avec une inévitable connotation coloniale : une attention économique est fortement portée par la Société de Géographie commerciale aux colonies françaises, dans le cadre de ce qui est désormais pour tout un chacun la « plus grande France », expression du Marseillais Léotard, je le rappelle. Il n'est pas étonnant, par conséquent, que la solution de prédilection à la Crise soit pour cette association l'exploitation de l'Eurafric. N'exagérons toutefois pas le niveau scientifique des publications de la « Commerciale » : dans la livraison de juin 1935 (1) on trouve à la fois des éloges assez petit-bourgeois de l'économie libérale, dans le cadre des « paroles de bon sens », citations publiées régulièrement à partir de 1933, et un article dithyrambique sur l'agriculture soviétique !

Chèvre et chou sont ménagés, d'une autre manière, à Lille, où l'évolution de la Société de Géographie vers une géographie universitaire, notamment sous l'impulsion de Maximilien Sorre, secrétaire général à partir de 1923 (2), parvient mal à dissimuler un courant d'évolution très semblable à ce qui s'est passé à Paris. Certes, la mise sur pied de « causeries radiophoniques » à partir de 1937 sur les ondes de Radio-PTT-Nord n'était pas un mal en soi, et c'était conforme au vieil idéal de vulgarisation, mais un H.Bottu pérorait « sur l'organisation d'un raid cynégétique d'amateur au Soudan » 3 et le voyage, davantage que le raid, forme le fond de la publication : « Voyage aux Indes néerlandaises », « Promenades régionales », et autres « Considérations sur le voyageur », toujours en 1937. Je pourrais donner d'autres exemples régionaux, languedociens ou autres, qui montrent l'importance des articles et conférences exotiques dans l'entre-deux-guerres, dire qu'à Alger la permanence des traits archéologiques et militaires n'exclut nullement le tourisme ni même le spiritisme 4. Mais il faut bien dire qu'une telle évolution ne se retrouve nullement dans une revue étrangère depuis longtemps aussi importante que le *Geographical Journal* de la Royal Geographical Society 5. Qu'en est-il, justement, en France, de l'image et de l'ombre de l'étranger ?

1 De la *Revue économique...*, donc.

2 Voir plus haut. Bien sûr, à Lille, comme dans toutes les Sociétés provinciales et à Paris, il a fallu augmenter les cotisations : 35 francs en 1923, par exemple. Je n'insiste pas.

3 Conférence résumée dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Lille*, 1937, pp. 137-138.

4 Voir en annexe dans les versions dactylographiées la table des matières et le « à paraître » du *Bulletin de la Société de Géographie d'Alger* de 1929 (extraits), donnant un exemple de Société de Géographie militaire, touristique et archéologique. L'annexe AO de cette version définitive donne le compte rendu d'une conférence sur le spiritisme, au sein de la même Société...

5 Un exemple de sommaire ultime à Paris, celui de *La Géographie* de juin-juillet 1939, est donné en en annexe dans les versions dactylographiées.

On l'a vu, la Société de Géographie, les Sociétés de Géographie, ce n'est pas la guerre, contrairement à l'affirmation romanesque des Goncourt ; ce n'est même pas l'anglophobie, ni la germanophobie. Alors que la vision de l'étranger avait été longtemps très courtoise, même aux moments de tension, la Grande Guerre voit de la part de la Société de Géographie de Paris — dont la Commission centrale était, par hasard, présidée par un Charles Lallemand — une explosion de germanophobie, conforme à celle de la société englobante. Conférenciers et auteurs d'articles vont pendant le conflit tenter d'expliquer mécaniquement l'attitude allemande par son histoire proche ou lointaine. L'esprit allemand est analysé et comparé à celui des peuples français, alliés et associés, pour aboutir à un classement des nationalités où l'Allemagne ne peut être qu'au dernier degré. Fin 1914, *La Géographie* publie un article de Georges Blondel (1856-1948), professeur au Collège de France spécialisé dans les questions allemandes et autrichiennes, retraçant l'histoire de l'Allemagne. Le ton de cet article, évidemment plus politique et polémique que géographique, permet de dégager — ou de retrouver ? — quelques stéréotypes. César et Tacite ne laissaient-ils pas déjà entendre que « les Germains étaient des hommes violents, ne s'intéressant qu'à la chasse et à la guerre » ? Les Allemands ont toujours été de « féroces envahisseurs », des « barbares », qui en raison de leur « instinct de pillage » ont déstabilisé l'Empire romain !

Le Moyen Âge fut le règne des « chevaliers-pillards », caricature de la chevalerie française opérée par les « seigneurs grossiers » d'Allemagne :

« Les Allemands avaient voulu imiter notre chevalerie dont les procédés étaient si délicats, mais l'esprit de brigandage était tel, que le mot chevalier à lui tout seul ne pouvait convenir à ces seigneurs grossiers. »

Le XVI^e siècle allemand est survolé à la lumière d'un texte de Montaigne qui sert à railler :

« Notre vieux Montaigne, faisant à cette époque un voyage en Allemagne, fut frappé du formidable appétit des Allemands. Il en parle en termes spirituels en faisant observer que leur fin est l'avaloir plus que le goûter. »

L'unité allemande réalisée, l'Europe accueillit avec empressement les Allemands, mais ceux-ci « ont joué le rôle d'espions » afin de renseigner la mère-patrie sur les pays visités, tant au point de vue économique que militaire ! Pour parfaire son raisonnement, G.Blondel constate que même les esprits éclairés « furent impuissants à faire du vieil empire romain germanique autre chose qu'un édifice vermoulu, habité par des populations arriérées, dont les mœurs étaient grossières et les manières brutales. » Dans la guerre en cours, si l'« allemand » a attaqué la France, c'est parce qu'il est « naturellement envieux. Il envie l'éclat de notre civilisation, notre

élégance naturelle, notre bonne humeur et notre entrain ; il est si épais et si lourd ». En outre, des « doctrines monstrueuses » l'ont poussé : par exemple la « maîtrise du monde » et la *Mitteleuropa* du pasteur Friedrich Naumann (1860-1919), la théorie de la « surnation », du « surpeuple », professée par Adolf Lassow à l'Université de Berlin. C'est aussi la faute des socialistes allemands qui n'ont eu que des positions réservées, approuvant, par le fait même, l'action des militaristes de leur pays. En France, « les morphinomanes du pacifisme »¹ de tout bord ont endormi « les énergies nationales » par une propagande acharnée avant-guerre, préparant ainsi le terrain aux Allemands. De toute manière, il n'est pas nécessaire de recourir à tous ces arguments pour qualifier l'Allemand du XXe siècle, car celui-ci ressemblera toujours à « la Germanie primitive ». L'argument raciste vient clore cet exposé : ce peuple est congénitalement « barbare ».

Face à ce voisin « teutonique » qui s'est imposé par le « fer et le feu », à cet Allemand qui « a l'esprit d'un féodal, la mentalité d'un teutonique »², qui « manque de mesure » et de délicatesse, les Russes apparaissent « robustes, patients, soigneux », avec un goût tout particulier pour le « travail collectif » (!). Le peuple russe est celui dont « la persévérance, la patience et l'endurance sont les plus inlassables. C'est celui qui possède, pour lui-même et pour ses alliés, les plus inépuisables réserves, tant en hommes qu'en ressources matérielles. »³ Même après la Révolution de 1917, il n'est pas tenu rigueur à la Russie de ne plus supporter la guerre sur son front. Son image n'en souffre pas à la Société de Géographie de Paris, car celle-ci interprète l'événement comme un accident : la Révolution ne durera pas... Quant à la Pologne, qui doit pallier cette défection, elle doit être après la guerre « grande et forte » pour servir de rempart à la germanisation possible de la Russie « car, réunis, ces deux pays [l'Allemagne et la Russie] formeraient une masse d'une force invincible »⁴. Elle doit être aussi un rempart face au bolchévisme, si éphémère soit-il !

L'amitié entre la France et les pays alliés (Russie, Pologne, Roumanie, Serbie, Belgique, etc.) doit être fidèlement entretenue pour barrer définitivement la route aux « attentats de lèse-humanité perpétrés par une race [...] dont les raisonnements en temps de guerre sont des sophismes, les affirmations des

1 Termes employés par le général Gabriel Malleterre (1858-1923), grand blessé de guerre, à la séance du 24 mars 1916, lors d'une conférence sur « Les variations des fronts de guerre et la situation générale actuelle », *La Géographie*, 1916-1917, p. 142.

2 Georges Bienaimé, « La Pologne », *La Géographie*, 1914-1915, p. 339. Terme employé pour qualifier l'« esprit » de Bismarck.

3 Conférence d'Édouard Blanc, à la séance du 9 juin 1916, « La Russie et ses ressources militaires », *La Géographie*, 1916-1917, p. 233.

4 Conférence de Jean Dybowski sur la Pologne (19 mars 1920), cf. *La Géographie*, 1920, p. 460.

mensonges, les écrits de faux, les actes des crimes, la doctrine un retour à la barbarie ». 1

On a donc assisté au sein de la Société de Géographie de Paris à l'édification rapide pendant la Grande Guerre d'une doctrine anti-allemande, soutenue par un raisonnement outrancier. Mais cette édification est sans lendemain, puisque l'après-guerre est sur l'Allemagne... muet. En effet, dès la signature du traité de Versailles, ou plus exactement à partir de 1920, la germanophobie s'efface totalement, au profit d'un oubli total de l'Allemagne 2. Aucun article, aucune conférence : la Société de Géographie de Paris, les Sociétés françaises de Géographie, sont retournées à leur tradition, mais en adoptant cette fois-ci le mutisme 3.

L'innovation de l'entre-deux-guerres vient, au contraire, de l'exaltation de la « sœur latine », et d'abord parce que l'Italie colonise en Afrique, apportant la *pax romana* à la Libye, où désormais... une femme peut voyager seule ! L'installation de postes avancés de l'armée italienne sur les ruines de tel ancien fort romain (Gheriat-esc-Scerghia) ou de tel *oppidum* (Gheriat-el-Garbia) marque, pour Marguerite Verdat (1893-1971), la continuité entre l'antique Rome et l'Italie fasciste 4. Marcel Monmarché (1872-1945) affirme qu'à Tripoli « le nouveau maître [il s'agit bien sûr de l'Italie] s'est borné à assainir, à assurer l'hygiène » : on connaît la vogue du mot dans la Rome fasciste 5. La Société italienne de Bonification agricole symbolise la civilisation apportant l'eau au désert et y permettant la culture. Marcel Monmarché ajoute « qu'il convient de louer sans restriction l'effort tenace des Italiens pour faire renaître Leptis, non de ses cendres, mais de son linceul de sable. » Pour les Italiens, « il ne s'agit pas là seulement de passion archéologique, mais de la volonté de faire revivre le passé qui est le leur et de relier ce passé au présent. » 6 En 1935 Manette de Lyée de Belleau (1873-1957) « flanant » en Cyrénaïque est impressionnée

1 Cf. Emmanuel de Martonne, « La Roumanie et son rôle dans l'Europe orientale », *La Géographie*, 1914-1915, pp. 241-250, et le baron Hulot, « La Société de Géographie pendant la guerre », *La Géographie*, 1914-1915, p. 84. Pour la Roumanie, lire l'important article de F. Turcanu, « Voyages d'intellectuels français dans la Roumanie des années 1920 », 20 & 21. *Revue d'histoire*, octobre-décembre 2021, pp. 35-48.

2 Pour le contexte : P. Riquet, « Les géographes français face à l'Allemagne et aux géographes allemands entre 1918 et 1960 », dans P. Claval & A.-L. Sanguin dir., *La Géographie française à l'époque classique (1918-1968)*, L'Harmattan, 1996, 346 p., pp. 69-77.

3 Les seuls renseignements disponibles, les comptes rendus d'ouvrages allemands professant les théories raciales aryennes, contenus dans la rubrique « bibliographie » font penser que la Société est, à l'image de la France entière, « antiboche ». On consultera sur ce point Eddy Hamada, *L'image de l'étranger dans le Bulletin de la Société de Géographie de Paris (1914-1939)*, mémoire de D.E.A. de l'I.E.P., dirigé par Pierre Milza (1932-2018) et soutenu en septembre 1982, 105 p., dactyl. Ce mémoire déborde d'ailleurs, en réalité et de manière intéressante, du sujet suggéré par le titre.

4 Marguerite Verdat, « Dans le désert tripolitain », *La Géographie*, 1932, pp. 95-118 & 183-206.

5 Marcel Monmarché, « Une semaine en Tripolitaine », *La Géographie*, 1932, p. 128.

6 *La Géographie*, 1932, p. 142. Arrivant au port de Tripoli en compagnie du comte Giuseppe Volpi (1877-1947), nommé gouverneur de Tripolitaine, Marcel Monmarché eut l'impression d'assister « au débarquement d'un proconsul romain sur le rivage de Numidie ».

par l'œuvre des Italiens, pourtant « tard venus dans la carrière de colonisateur ». Mais « il faut se rappeler qu'ils ne font que reprendre l'œuvre de leurs ancêtres romains, ces grands bâtisseurs de l'Antiquité » 1 !

Le plus grand chantre de l'Italie mussolinienne sera cependant Marie-Édith de Bonneuil, journaliste mauricienne et correspondant de guerre pendant la conquête de l'Éthiopie. Dès 1934 elle avait exalté dans *La Géographie* l'Italie fasciste en Afrique ; à l'assemblée générale du 28 mai 1937 elle fait une conférence sur la guerre d'Éthiopie, à l'issue de laquelle l'ambassadeur d'Italie lui remet la croix de guerre de son pays 2 ! Mais concluons bien que la « fascistophilie » de la Société de Géographie est à la fois référence à un Fascisme très vague, comme il est fréquent dans l'entre-deux-guerres au sein de la société française en général 3, et intégration dans une large italophilie, référence et intégration que dénotent d'autres Sociétés françaises de Géographie, comme celle d'Alger 4.

D'autre part, l'image de l'étranger qui prédomine dans le *Bulletin de la Société de Géographie* est celle du colonisé : le Noir, l'Africain du Nord, l'Indochinois, essentiellement. Les images véhiculées pendant toute cette période diffèrent quant à la forme mais sont identiques quant au fond : elles sont toutes négatives. L'opinion de la Société de Géographie vient renforcer ce que Ralph Schor appelle le « racisme ordinaire » 5. Les théories de Mangin sur *La Force noire* ont trouvé tôt un écho

1 Mme de Lyée de Belleau, « Oasis de Libye. Cyrénaïque », *La Géographie*, 1935, p. 362.

2 *La Géographie*, 2^e sem. 1937, pp. 113-114. Marie-Édith de Bonneuil était l'arrière-petite-fille du marquis de Pastoret, le deuxième président de la Société de Géographie.

3 Cf. Philippe Burrin, « La France dans le champ magnétique des fascismes », *Le Débat*, n° 32. L'auteur avait employé l'expression de « champ d'attraction » dans le titre de sa thèse, *Le fascisme satellite. Bergery, Déat, Doriot et les hommes de gauche français dans le champ d'attraction des fascismes*, thèse de science politique de l'Université de Genève, 1985, dactyl., éditée sous une forme abrégée en 1986 : *La dérive fasciste. Bergery, Déat, Doriot*, Seuil, 530 p. Voir aussi, du même auteur, « Le fascisme : la révolution sans révolutionnaires », *Le Débat*, n° 38, janv.-févr. 1986, pp. 164-176 et « Poings levés et bras tendus. La contagion des symboles au temps du Front populaire », *Vingtième Siècle. Revue d'Histoire*, n° 11, 1986, pp. 5-20. Malgré la présidence de Franchet d'Espèrey (voir *supra*), la Société de Géographie n'est évidemment pas la « Cagoule ».

4 « Les forums impériaux, les marchés de Trajan, les temples de l'Argentina, le mont Capitolin, le théâtre de Marcellus, ont été mis à jour ou isolés. Deux artères magnifiques, partant du Capitole, ont été ouvertes pour conduire l'une à Ostie et l'autre aux châteaux romains. Une voie impériale relie désormais la place de Venise au Colisée. Un stade immense a été créé [...]. En résumé, Rome a aujourd'hui plus d'un million d'habitants. Le conférencier termine en faisant allusion à l'Année sainte et à l'exposition de la Révolution fasciste qui ont attiré dans la Ville éternelle des centaines de millions de pèlerins ou de visiteurs. Il rappelle à ses auditeurs que c'est la foi dans la grandeur de la patrie qui a transformé l'Italie moderne. L'ordre et la discipline sont à la base de toutes ces transformations, ordre dans la rue, discipline dans les organes politiques. La création du ministère des corporations et la prochaine suppression de la chambre des députés sont les signes les plus récents et les plus visibles de cette centralisation entre les mains d'un chef énergique et éminemment réalisateur. » (conférence de Bonnier de la Chapelle sur l'Italie, le 5 décembre 1933, compte rendu dans le *Bulletin de la Société de Géographie d'Alger*, avril 1934, p. X). Le fait qu'il y ait beaucoup de militaires à la Société de Géographie italienne pendant l'entre-deux-guerres renforce l'engouement français (voir Col. E. de Agostini, secrétaire de la Société de Géographie, *La reale società geografica italiana e la sua opera dalla fondazione ad oggi (1867-1936)*, Rome, 1937, 152 p., *passim*).

5 R.Schor, *L'opinion française et les étrangers en France. 1919-1939*, Publications de la Sorbonne, 1986, 760 p.

favorable au sein de la Société de Géographie de Paris, on l'a vu. L'emploi massif des forces coloniales (en hommes et en matériel) est prôné pendant toute la durée de la Première Guerre mondiale par la Société de Géographie, car la plupart des officiers généraux membres de celle-ci ont été en poste aux colonies : Archinard, Mangin, Lyautey, etc. Malgré l'opposition de nombreuses personnalités ou de groupes de pression coloniaux ¹ — surtout pendant la deuxième vague de recrutement, à la fin de la guerre — la Société sert les théories de Mangin, étendues à l'ensemble des colonies, par une importante série d'articles publiés dans *La Géographie* ².

En mars 1920, le prince Roland Bonaparte écrit dans *La Géographie* :

« N'oublions pas [que nos colonies] nous ont fourni dans ces dernières années un matériel humain qui n'a pas peu contribué à nos succès dans la lutte que nous avons engagée avec les Barbares. Nos colonies nous ont rendu ainsi de grands services et ceux qui les dénigrent ne méritent pas confiance. » ³

Dans l'immédiat après-guerre la Société de Géographie va essayer de faire la propagande d'une nouvelle politique envers les colonies. René Legrand (1882-1950), administrateur des colonies, va dans une conférence du 21 mai 1920 en établir les principes pour l'Afrique occidentale française : la renaissance économique de la métropole est assurée par ses colonies, grâce au capital humain, aux matières premières, aux « terres fertiles soumises à l'exploitation mécanique et scientifique. » Pour réussir, il faut instaurer « une politique indigène d'association respectant les mœurs, coutumes et cadres [de la société autochtone] », établir une « politique sociale d'amélioration par l'hygiène et l'école professionnelle » et réaliser « l'outillage économique du pays par de grands travaux effectués au besoin sur fonds d'emprunts gagés sur les ressources du budget général de l'A.O.F. » ⁴ À la même date, le 21 mai 1920, le général Bernard reconnaît « la valeur remarquable des soldats marocains » pendant la guerre et « celle d'un personnel [dans les usines] intelligent, travailleur, doué de facultés d'adaptation tout à fait extraordinaires ». Le régime du protectorat

¹ Cf. M. Michel, « La genèse du recrutement de 1918 en Afrique noire française », *Revue française d'histoire d'Outre-Mer*, 1971, pp. 433-450. L'auteur insiste sur l'opposition du gouverneur Van Vollenhoven en A.O.F., de Lyautey au Maroc, des colons en Algérie et les réticences de Pétain en France (les troupes coloniales seraient peu efficaces sur le front français). Voir aussi, du même auteur, plus récent et beaucoup plus complet, *L'appel à l'Afrique. Contributions et réaction à l'effort de guerre en A.O.F. (1914-1919)*, Publications de la Sorbonne, 1982, IX+533 p. Joost Van Vollenhoven (1877-1918), le célèbre gouverneur colonial, n'était pas membre de la Société de Géographie.

² *La Géographie*, 1914-1915, pp. 226-228, 298-300 & 306, *La Géographie*, 1916-1917, pp. 136-139, 378-380, 455-464.

³ *La Géographie*, 1920, p. 285.

⁴ René Legrand, « Notre empire noir. Le rôle de l'A.O.F. dans l'après-guerre », *La Géographie*, 1920, pp. 194-197. R. Legrand n'hésite pas à comparer l'effort français à celui fourni par les Britanniques pendant la guerre. « L'Inde britannique qui compte cependant 300 millions d'habitants, soit 27 fois plus que l'A.O.F., n'a fourni pendant la guerre que 350 000 hommes. Les colonies de la côte occidentale d'Afrique n'ont pas recruté du tout, bien que leur réserve en hommes fût deux fois plus dense que notre fédération ouest-africaine. Sur 135 000 tirailleurs venus en France, 24 000 sont tombés pour la défense du sol national. » (Voir Robert Chauvelot, « L'évolution de l'Inde. Son loyalisme pendant la guerre », *La Géographie*, 1916-1917, pp. 468-471).

doit donc « sauvegarder l'inviolabilité du statut personnel de l'indigène, garantir sa propriété, établir l'égalité de traitement entre l'indigène et l'Européen, faire preuve d'égards envers une population généralement polie et même parfois raffinée, s'abstenir de toute intrusion religieuse, assurer la participation des indigènes à la gestion de leurs intérêts »¹. D'autres propositions de réforme sont faites, et l'on semble y être prêts en reconnaissance du courage de l'indigène. Des arguments complémentaires sont avancés, ils visent eux aussi à remettre en cause l'état d'esprit des Français envers leurs colonies. Le 17 février 1922, le gouverneur honoraire des colonies Maurice Delafosse (1870-1926), fin linguiste et surtout fonctionnaire intelligent qui va incessamment publier *L'Âme nègre* et *Les Noirs de l'Afrique*, proclame pour la première fois à la Société que

« des peuples qui, dès l'époque de notre Moyen Âge, ont su bâtir des empires comme le Mali et réaliser des organisations comme celle du Mossi, ne sont pas des primitifs ; des gens qui, en dépit des bouleversements, des razzias, des conquêtes, sont demeurés fidèles à leurs antiques institutions sociales, politiques et religieuses, ne sont pas des dégénérés. Sommes-nous en face d'une humanité inférieure ? pas davantage. Individuellement comme en masse, les Noirs ne sont pas moins intelligents que nous : ils le sont autrement. Leurs aspirations ne sont pas les nôtres, elles ne sont pas moins hautes. »

Delafosse continuera à publier : *Les Civilisations disparues : les civilisations négro-africaines* (1925), sa grande *Histoire de l'Afrique occidentale française* (1926), *Les Nègres* (1927)... Entre 1920 et 1939, *La Géographie* publie, elle, une série impressionnante de textes sur l'Afrique noire et l'océan Indien. Dès 1919, Paul Carié définit pour toute la période l'image du Noir qui va prédominer et que le *Bulletin* va se charger de véhiculer. Parlant des Noirs (« créoles ») de l'île Maurice, Paul Carié les définit comme une « race restée quelque peu enfantine, naïve, impulsive, superstitieuse, de mœurs douces, pour qui le larcin et le mensonge sont devenus une seconde nature, mais incapable d'actes criminels ». L'homme est généralement paresseux et laisse aux soins de la femme les travaux difficiles : « l'homme fait semblant de travailler, et boit le samedi la paye de la semaine ». Dernière scène, le Noir aime être « élégamment vêtu » et « danser aussi souvent que possible »². Paul Carié récidive en 1920 : évoquant La Réunion et Maurice³, il regrette « l'abolition irréfléchie de l'esclavage, qui a brusquement jeté à la rue et à la paresse les hommes attachés jusque-là au sol ». Mais cette évolution n'exclut certes pas la permanence de la bêtise, du cannibalisme, de la ségrégation nécessaire, dans le portrait qui est dressé : il faut instruire et éduquer, telle est l'œuvre française dans les colonies. Il est

1 « La conquête et l'organisation du Maroc. 1912-1919. L'œuvre du général Lyautey », *La Géographie*, 1920, pp. 469-471 : « le Maroc a fourni 12 353 hommes, tous volontaires, sur lesquels 2 500 sont morts ou disparus [...] pendant ces trois années de guerre, on n'a compté que 145 prisonniers. »

2 P.Carié, « L'île Maurice », *La Géographie*, 1918-1919, p. 403.

3 P.Carié, « Les îles sœurs de l'océan Indien (La Réunion-Maurice) », *La Géographie*, 1920, pp. 385-404.

frappant de constater l'homogénéité des clichés concernant les colonisés, dans la France de l'entre-deux-guerres. Le Noir est paresseux, buveur, insouciant, parfois anthropophage. Le Moï de la Chaîne annamitique n'a rien à lui envier : il est tout aussi primitif et sauvage que le Noir ! Les « cérémonies grotesques » des Moïs ne donnent-elles pas lieu à des sacrifices humains, à des meurtres ? Le cannibalisme n'est-il pas une de leurs caractéristiques ? ¹ La tâche de la France consiste aussi à empêcher la propagation de l'Islam dans les colonies, notamment au Maroc. La France doit opposer à cette religion « la civilisation latine [...] tout imprégnée de christianisme, la plus belle, la plus féconde et la plus humaine » ², la « race pilote » doit aussi s'imposer par le nombre (c'est la colonisation de peuplement) et ne pas prendre le risque de s'unir par le sang avec des musulmans « toujours en mouvement, jamais rassasiés, âpres, avarés, vindicatifs, souvent paresseux et voleurs. [...] Une véritable loi biologique s'oppose du reste à la fusion rapide de deux races trop différentes l'une de l'autre. » ³ Sans surprise on lit bien dans les publications de l'entre-deux-guerres que les mythes berbère et kabyle sont enracinés, d'autant plus qu'Émile-Félix Gautier (1864-1940), personnage important des Sociétés de Géographie publie en 1927 son livre sur l'islamisation de l'Afrique du Nord ⁴. Opposer Berbères et Arabes, ou chrétiens et musulmans, peut être également une solution efficace, face à l'avancée de l'Islam, d'ailleurs Paul Oudinot définit les Berbères comme les « autochtones qui vivaient au Maroc au temps des Celtes ». ⁵

Le raisonnement laisse rêveur, mais l'idée n'est pas isolée dans *La Géographie* de l'entre-deux-guerres. En 1925, A. Brun affirme que les Nosairiah de Syrie sont les « petits-fils de nos grands ancêtres Francs » ⁶, car ils ont souvent les cheveux blonds et les yeux bleus. « C'est en outre, pour la gloire française, une belle race à réveiller de son trop long sommeil. Cette pure fraction d'Aryens [...] est capable [...] de s'élever à une place marquante dans la considération des états nouveaux qui s'organisent en Syrie. Ne s'étant pas mésalliée, n'ayant jamais altéré ses

1 J.H. Offet, « Les Moïs de la Chaîne annamitique », *La Géographie*, 1933, pp. 1-43. En ce qui concerne le cannibalisme, voir aussi : Maurice Neveu-Lemaire (1872-1951), « Les Caraïbes des Antilles », *La Géographie*, 1921, p. 136 & Charlie Van Den Broek d'Obrenan, « Les îles Fidji », *La Géographie*, 1936, pp. 354-355.

2 L. d'A. de Jurquet de la Salle, « Notre avenir au Maroc et dans l'Afrique du Nord », *La Géographie*, 1924, p. 35. Le prince Ferdinand-Joseph d'Altona Colonna de Stigliano, un des piliers de la Fédération nationale catholique, soutient, en 1925, les mêmes théories : favoriser le catholicisme face à l'islamisme.

3 L. d'A. de Jurquet de la Salle, « Une grande ville vient de naître », *La Géographie*, 1930, pp. 37-38.

4 Lire le très neuf livre de Yassine Tamlali, *La genèse de la Kabylie. Aux origines de l'affirmation berbère en Algérie (1830-1962)*, La Découverte, coll. « Recherches », 2016, 308 p. Le livre de Gautier est *L'islamisation de l'Afrique du Nord. Les siècles obscurs du Maghreb*, Payot, 1927, 432 p.

5 P. Oudinot, « Les Berbères », *La Géographie*, 1924, pp. 148-149 : « Le Maroc n'est ni aux Arabes, ni aux Berbères, il est aux autochtones qui sont peut-être nos frères et il ne faut pas rire quand un maître fait dire aux petits enfants d'école africaine : *Nos ancêtres, les Gaulois* ».

6 A. Brun, « Ethnique et mystique des Nosairiah de Syrie », *La Géographie*, 1925, pp. 155-156.

caractères malgré les voisinages puissants, la race a gardé toute sa valeur. Le contraire serait en désaccord avec toutes les lois d'évolution des peuples. »

La dernière pièce de l'argumentaire est constituée par la référence à l'empire romain. La France, en Afrique du Nord, ne fait que renouer avec l'antique civilisation latine. « l'effort produit par nos colons [en Algérie] pour restituer les terres à la culture leur fit retrouver dans son état de disparition tout ce que les Romains avaient fait avant eux. » L'Afrique du Nord a été « coupée de son passé par l'Islam »¹. Les arguments sont donc identiques à ceux qui ont servi à justifier la colonisation par « la sœur latine » en Afrique du Nord.

Quels sont les types d'adhérents qui partagent cette mentalité collective ? Utilisant la liste des membres de la Société de Géographie de Paris publiée dans *Acta Geographica* en 1983, j'ai interrogé les « vétérans », entrés avant 1945, sur leurs motivations, formant un petit corpus d' « archives provoquées »². Les motivations d'adhésion fournies par seize correspondants s'avèrent d'une grande richesse, mais étant donnée la solidité de l'attachement de ces membres à la Société de Géographie, où ils sont toujours en 1982, c'est-à-dire plus de quarante ans après leur adhésion, le goût pour l'exotisme de *La Géographie* dans l'entre-deux-guerres apparaît peu :

pour utiliser la bibliothèque	2 réponses
à la suite d'un membre de la famille	2 réponses 3
par goût des voyages	2 réponses 4
adhérent venu d'une autre science, voisine	2 réponses
j'étais étudiant à l'École coloniale	1 réponse 5
inscrite en raison des services rendus	1 réponse 6

1 André Berthier, « Les richesses archéologiques de la province de Constantine », *La Géographie*, 1934, p. 310.

2 Ma lettre du 19 janvier 1984 comportait un questionnaire assez simple, successivement « ouvert » et « fermé ». Elle a été éventuellement suivie d'entretiens téléphoniques. J'ai envoyé 35 lettres : 7 destinataires étaient décédés (il s'agissait de membres à vie dont les descendants continuaient à bénéficier du service gratuit d'*Acta Geographica*. Une déontologie simple interdit de révéler les noms !), une date d'adhésion était erronée (années 1960, en réalité), 9 lettres seulement sont restées sans réponse. Texte de la lettre : « Depuis quelques années, je fais une thèse de doctorat d'État en histoire sur les Sociétés de Géographie, des origines à la fin des années 1940. La liste des membres de la Société de Géographie de Paris publiée dans le n° spécial (52-53) d'*Acta Geographica* m'indique que vous y avez adhéré en 19.. Je serais intéressé par votre témoignage sur la vie — sous toutes ses formes et à tous les niveaux — de la Société telle que vous avez pu la connaître, de votre adhésion à la date limite que je me suis fixée. Pour me permettre de vous poser des questions précises, je vous serais reconnaissant de me préciser dans une première réponse votre degré de participation à la Société de Géographie de Paris pendant la période concernée (lecture des publications, présence aux séances, aux conférences, etc.), votre sentiment global sur elle, votre appartenance éventuelle à une autre Société de Géographie, et tout autre renseignement qu'il vous semblera utile de me fournir d'emblée. Vous remerciant... »

3 Mariel Brunhes-Delamare (1905-2001), fille de Jean Brunhes, et Alain Franchet d'Espèrey, neveu du maréchal et président.

4 Yves Marsaudon, dont un rio du Matto Grosso porte le nom (lettre du 24 janvier 1984 et Yves Marsaudon, *Souvenirs et réflexions. Un haut dignitaire de la franc-maçonnerie de tradition révèle ses secrets*, Éditions Vitiano, s.d., 416 p., chapitres 9 & 10).

5 J.Neuve, lettre du 1er février 1984.

j'étais officier colonial	1 réponse 1
proximité du domicile (!)	1 réponse
goût pour la civilisation musulmane	1 réponse 2
la Société de Géographie, c'était le « pied à l'étrier »	1 réponse 3
participation à la Croisière jaune	1 réponse 4
sans réponse quant aux motivations	1 réponse

Ces modestes « archives de substitution » éclairent aussi sur le degré de participation et le type de présence de ces vieux membres :

assistance aux conférences	7 réponses positives sur 16
ont fait des conférences	deux réponses sur 16
ont écrit au moins un article	trois réponses sur 16
ont reçu un prix	cinq réponses sur 16 5
mais déclarent... » n'avoir rien fait »	sept réponses sur 16 6

Seuls deux « vétérans » déclarent avoir fait partie d'une autre Société savante, mais mon questionnaire, sans doute perfectible, n'y conviait pas explicitement.

Croire fermement dans les vérités anciennes et dans les nouvelles solutions : une bonne partie des premières sont abandonnées, les secondes prennent un caractère mondain, touristique et finalement peu sûr. L'entre-deux-guerres est donc pour les Sociétés de Géographie une période de crise, mot « insupportable, démoralisant » que Charcot tentait d'exorciser en 1933 (7). La Société parisienne en particulier apparaît comme une Société de pensée peu motivante — on aura remarqué que deux seulement des seize réponses de « vétérans » de cette époque donnent le « goût des voyages » comme raison de leur adhésion et que pas une seule autre justification n'est à proprement parler géographique — ou un club dont les publications changeantes ne sont même pas un repère sûr pour les adhérents. Et c'est

6 Monique de La Roncière (1916-2002), comme membre à vie : « [...] bibliothécaire puis conservateur au département des Cartes et Plans de la Bibliothèque nationale, je m'occupais de la bibliothèque de la Société qui avait été déposée à ce département [...] » (lettre du 29 janvier 1984, et voir plus haut pour la bibliothèque). Témoignage reproduit avec l'autorisation de l'auteur, ainsi que les suivants.

1 Édouard Chédeville : « [...] j'entrais alors dans une carrière militaire coloniale dont l'espérais tout naturellement qu'elle me conduirait à des voyages lointains, et peut-être à d'intéressantes explorations dont je pourrais rendre compte. Il n'en fut pas tout à fait ainsi [...] » (lettre du 29 janvier 1984).

2 René Tresse, directeur des études au lycée de Damas, puis remarqué par Louis Massignon (lettre du 28 janvier 1984).

3 Mme Geneviève Termier (1917-2005), maître de recherches en géologie au CNRS pendant 45 ans, nièce par alliance du géologue Pierre Termier (1859-1930), et qui a publié trois articles dans *La Géographie* des années 1930 (entretien téléphonique de janvier 1984).

4 André Reymond : lettres des 19 février et 3 mars 1984, entretien téléphonique de mars 1984.

5 M. Brunhes-Delamare, Bernard Gèze, René Tresse, Pierre Birot et André Reymond.

6 « [...] je ne me suis jamais mêlée de sa vie interne [...] » (Monique de La Roncière), lettre du 29 janvier 1984).

« Je n'ai guère participé à ses activités (conférence et rédaction du *Bulletin*) parce que j'étais étroitement spécialisé en Géographie physique » (Pierre Birot, lettre du 27 janvier 1984).

7 Voir plus haut.

ainsi que l'on va devoir affronter une guerre bien plus difficile que la précédente — pour Lille seulement c'est la répétition de l'occupation — et qui va se révéler être d'une terrible adversité à combattre.

COMBATTRE

J'ai déjà évoqué quelques conséquences particulièrement importantes de la Seconde Guerre mondiale, sur lesquelles je ne reviendrai pas. Combattre n'est évidemment pas se battre contre l'adversaire allemand, en face duquel on s'est mobilisé à la fin de l'année 1939 par un « avis aux sociétaires »¹ ne respirant guère l'ardeur optimiste, mais combattre l'adversité.

« La mobilisation générale a été décrétée le 1er septembre 1939 pour compter du 2, et le 3 septembre la France, aux côtés de la Grande-Bretagne, est entrée en guerre avec l'Allemagne.

La composition du second numéro du 2e trimestre 1939 de *La Géographie* avait pu être arrêtée par le Secrétaire général quelques jours avant ces événements, de sorte que ce numéro paraîtra à la date prévue.

Par contre il est difficile de prévoir si désormais une périodicité à peu près régulière pourra être assurée au Bulletin : nous nous en excusons à l'avance auprès de nos abonnés et lecteurs. La *Société de Géographie* [souligné dans le texte], dont de très nombreux membres appartiennent soit aux cadres actifs, soit à la réserve des Armées de Terre, de Mer et de l'Air, sera — le fait est certain — durement éprouvée par les mois de lutte qui vont suivre, et le Bulletin, même irrégulier, pourra utilement constituer un organe de liaison entre ses membres.

À cet effet, nous serons heureux d'être tenus au courant, dans toute la mesure du possible, des événements, heureux ou malheureux, concernant nos collègues, promotions, récompenses, et aussi hélas ! les deuils inévitables.

D'autre part, il faut s'attendre à ce que les ressources matérielles de la Société, par suite de la dispersion de ses membres comme aussi des nouvelles obligations imposées à beaucoup d'entre eux, subissent une notable diminution. Aussi faisons-nous appel à tous ceux qui le pourront, pour contribuer au maintien de la vie de la Société en nous versant leurs cotisations.

Nous nous excusons de cette dernière motion, qui semblera terre-à-terre en un moment aussi grave pour les destinées du pays.

Et nous terminons en affirmant, au nom de la *Société de Géographie* tout entière, une absolue confiance dans l'issue de la lutte entreprise pour la liberté des peuples et des individus, et en souhaitant que la *Société de Géographie* ne paie pas trop chèrement le résultat escompté, qui ne peut être que La Victoire.

LA COMMISSION CENTRALE »

L'adversaire allemand est devenu puissance occupante ; il réquisitionne parfois des cartes comme celles de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux qui concernent les colonies françaises². Le fameux transfert à la Bibliothèque nationale des livres et des cartes de la Société de Géographie de Paris, dont la salle avait été, de toutes façons, fermée pendant plusieurs mois, fut d'ailleurs une solution de combat pour la Société de Géographie de Paris. Combattre l'adversité est de façon primordiale tenter de faire paraître les publications : on a vu les difficultés parisiennes, bien peu de Sociétés parviennent à ce but de manière

¹ *La Géographie* datée août-septembre, en tête du numéro.

² En 1941 (archives de la Société, dossier 155 et registre 12, procès-verbaux 1912-1972, séance du 8 novembre 1941). L'année suivante, les Allemands restituèrent les cartes de l'Institut de géographie (universitaire), mais pas celles de la Société (*idem*, registre 12, séance du 13 juin 1942).

régulière, et les problèmes sont très sensibles. Les livraisons du *Bulletin de la Société de Géographie de Lille* sont d'abord appelées, en 1940, « numéros de guerre » puis, en nombre réduit, elles deviennent *Publications de la Société de Géographie de Lille*, la Société ayant réussi à reprendre un cycle de conférences au cours de l'hiver 1941-1942. Vichysme bon teint ici et là, surtout dans les quelques numéros du bulletin de la Société de Géographie commerciale, typique de l'« auberge espagnole » qu'est la Révolution nationale et de son contenu hétéroclite, une Révolution nationale qui en reste ici à sa première manière. Combattre est se battre pour la survie intellectuelle, donc contre l'oubli, et j'ai présenté à propos de Jomard, personnage capital dans l'histoire de la Société de Géographie de Paris, un problème de mémoire collective **1** : en 1949, lors du deuxième centenaire de la naissance de Laplace, le vice-président Robert Perret (1881-1965) attribue le projet de 1785 à un Jomard qui n'avait que huit ans !

Enfin, au sens chronologique du terme, c'est combattre pour la France combattante de Londres et Alger, mais après la Libération et par la pensée : « hibernant » depuis 1940, la Société de Géographie de Paris reprend ses conférences avec celle, en octobre 1944, du général François Ingold (1894-1980) intitulée « Du Tchad à Tripoli avec les colonnes Leclerc », conférence publiée sous le titre *Les opérations sahariennes du Tchad* **2**. La Libération voit partout une lutte pour la renaissance, le renouveau semble, après une longue convalescence (1945-1946), trouvé avec la parution d'*Acta Geographica* **3** et acquis avec un flux d'adhésions qui se manifeste à Paris en 1947 : à l'équipe des deux militaires Perrier et Édouard de Martonne se sont substitués l'autre de Martonne, Emmanuel, comme président, et Aimé Perpillon à titre de secrétaire général, poste qu'il devait occuper jusqu'en 1975.

1 *Acta Geographica*, mai-août 1949, p. 2. Voir ma p. 80.

2 Je donne des extraits en **annexe AP**.

3 Voir plus haut.

Concluant sur l'entre-deux-guerres et la Guerre je peux aisément dire qu'il n'y a pas eu retour à l'âge d'or, mais démonstration par l'absurde de l'inefficacité finale de la vogue de l'exotisme et de l'inadaptation totale des Sociétés de Géographie à leur temps, ou l'inverse. Il faut ajouter qu'elles ont été gênées par l'évolution de la géographie historique, dont l'objet essentiel cesse dès 1930 d'être la géographie des explorations et surtout la géographie politique ¹. Les deux guerres mondiales ont donc bien essoufflé le mouvement des Sociétés de Géographie : six d'entre elles ², soit le quart, ont disparu à cause de la première, neuf autres ont un temps cessé leur activité pour la même raison. Le XXe siècle a vraiment commencé, d'autant plus que se manifestent partout en Europe des institutions de culture concurrentes des Sociétés de Géographie, ces dernières ne pouvant même plus souverainement continuer à songer à la « vulgarisation » : on a bien d'autres moyens de s'informer et de rêver au voyage. Jamais plus les Sociétés françaises de Géographie ne retrouveront les beaux effectifs de la fin du XIXe siècle, au temps de la communion dans la ferveur patriotique et coloniale qu'elles avaient contribué à exalter. Après le second conflit mondial, les Sociétés de Géographie ne réussiront guère à s'adapter à l'ère de la décolonisation et du néocolonialisme qu'en se ralliant totalement — c'est la seconde grande conversion de leur histoire — à la géographie universitaire.

1 « Dès 1930, on ne considère plus que ce soit là l'objet essentiel de la géographie historique » (J.-Cl.Boyer, « Formes traditionnelles et formes nouvelles de la géographie historique : leur place dans la recherche en géographie », dans les « Études de géographie historique », n° du *Bulletin de la section de géographie du C.T.H.S.*, n° LXXXII (1975-1977), Paris, 1978, 206 p., pp. 55-63, p. 55.

2 Cher, Est-Nancy, Dijon, Brest, Nantes, Aisne.

CONCLUSION DE LA 3^E PARTIE
LES SOCIÉTÉS DE GÉOGRAPHIE AU TEMPS DE L' « IMPÉRIALISME »
ET DES GUERRES MONDIALES
(1890-1940)

Le XIX^e siècle est long à s'achever pour les Sociétés de Géographie, et la Grande Guerre n'est pas exactement pour lui la fin traditionnelle. Ce sont les conversions au pittoresque, et surtout au tourisme ainsi qu'à la mondanité, qui imposent un virage, un déclin et une « crise » — pour reprendre le mot de Charcot — d'abord dans les années vingt, puis dans les années trente, à leur manière ici « années folles », puis années de crise. Rôle d'un dirigeant assurément — Grandidier — mais pas seulement, puisque presque toutes les Sociétés de Géographie connaissent cette crise.

Marseille fait exception, ce qui montre bien la grande valeur de l'attachement à la géographie utilitaire et au négoce du temps de la course au clocher. La géographie associative, autrefois incarnée dans la seule Société parisienne des notables romantiques, avait remarquablement réussi une conversion à la colonisation, d'abord celle du temps de Chasseloup-Laubat, puis celle de l'« impérialisme colonial » et du *scramble*. Craignant d'être anachronique dans l'après-guerre, elle se précipite sur des solutions qui s'avèrent tout à fait vaines, lâchant, sauf à Marseille, la proie pour l'ombre.

Jamais plus les Sociétés françaises de Géographie ne retrouveront les beaux effectifs de la fin du XIX^e siècle, au temps de la communion dans la ferveur patriotique et coloniale qu'elles ont contribué à exalter. Au temps des exclusions sociales aussi, car ces effectifs ne correspondaient de toutes manières qu'à des Sociétés lacunaires, qu'à une Société française incomplète.

CONCLUSION GÉNÉRALE

En guise d'exergue, cette remarque : l'étude n'est donc pas que monographie, au sens où l'entendait Polybe :

« aussi doit-on penser que l'histoire monographique n'apporte qu'une contribution tout à fait mince à la connaissance et à l'établissement des faits généraux. C'est en partant de la liaison et de la comparaison de tous les faits entre eux, de leurs ressemblances et de leurs différences, qu'on peut seulement, après examen, tirer profit et agrément de l'histoire. »

(Polybe, livre premier des *Histoires*)

La dernière phrase des « Observations préliminaires » aux *Questions proposées* en 1824 évoquait un « germe fécond, capable de produire un jour des fruits abondants » : les membres des Sociétés de Géographie ont en France parcouru un long XIXe siècle, qui s'achève dans l'entre-deux-guerres. Celui-ci est l'épilogue du « grand siècle » de la Géographie, pour parodier la formule de Michelet qui l'employait pour le XVIIIe siècle. Ce « grand siècle » a été pour les Sociétés de pensée que j'ai étudiées l'histoire d'un « cycle » : essor, puis rétraction, avec des potentialités mal ou peu exploitées *in fine*. Les géographes des Sociétés de pensée ont parcouru, génération après génération, un long XIXe siècle dont je retracerai d'abord l'évolution. Ils s'inscrivent avec force dans une évolution historique qui sera l'essentiel de cette conclusion générale. Au terme de l'entreprise, la pertinence des coupures qui se sont tôt imposées apparaît en tous points démontrée. Il s'agit, d'abord, de la nette coupure de 1864, sise dans la si riche et si bouleversante deuxième décennie de l'histoire du Second Empire, et campée sur le contraste opposant, dans une première période qui justifia la première partie de cette thèse, une Société de Géographie unique, parisienne et peuplée de notables romantiques, et, dans une deuxième époque, des Sociétés multipliées et colonialistes, beaucoup plus nettement colonialistes au temps de l'« impérialisme », après le début des années 1890 (troisième partie) qu'au temps de Chasseloup-Laubat et de Brazza, entre 1864 et la fin des 1880 (deuxième partie).

Le mouvement est lancé en deux décennies qui, dans le champ social, montrent une Société de Géographie de Paris élitiste, ouverte aux honneurs et à l'« establishment » politique, à la cotisation élevée, aux effectifs réduits, et à la direction bicéphale, une Société largement peuplée de « fonctionnaires », d'« employés de l'État » et d'épigones des grands intellectuels : une « aristocratie de l'esprit ». Jusqu'en 1842, la Société de Géographie, copiée par la Royal Geographical Society, soutient volontairement la comparaison avec les institutions de culture du XVIIIe siècle et avec le renouveau historique de la monarchie de Juillet, tandis qu'elle développe en son sein un large consensus de mentalité collective, mentalité tournée — circumnavigation ou non — vers l'exploration du globe : il est « bien difficile en géographie comme en morale de connaître le monde sans sortir de chez soi », selon le mot de Voltaire. La Société aux médailles d'or récompense René Caillié, qui est avec Élisée Reclus l'une des deux grandes figures, aussi marginales qu'emblématiques, de la période des notables romantiques, et les *Bulletins de la Société de Géographie* bruissent des nouvelles des explorations, sans souci de colonisation. Vingt ans après la création, au moment où Dumont d'Urville trouve la mort, s'ouvre le temps d'une première rétraction, de la peau de chagrin, mais aussi des

confirmations davantage que des reniements : le recrutement se ralentit, les notabilités politiques et les aristocrates sont réservés, la Société de Géographie n'apprend pas la République en 1848 et le Second Empire voit surgir de nouvelles concurrences, mais il n'y a pas bouleversement dans le champ social non plus que dans le champ intellectuel. En effet, non seulement des familles, comme les Barbié du Bocage et les Malte-Brun, s'installent, mais les fonctionnaires sont d'une remarquable stabilité, la hiérarchie d'intérêts mentaux est inchangée : la « géographie des géographes » reste axée sur l'exploration, elle n'est jamais « utilitaire » comme on dira plus tard, la distance entre explorateurs et géographes de cabinet, qui se font « les historiens, les interprètes [des] belles découvertes » des premiers, est toujours nettement affirmée, et le saint-simonisme « rentré dans le siècle » continue à inspirer. C'est brusquement, en 1864, que tout change, et sous la féconde impulsion de Jules Duval, apôtre de la colonisation et grand maître en axiomes très vite partagés par la Société de Géographie de Paris et qui bousculent avec ardeur les vieilles habitudes de pensée, au moment où le régime impérial sort de son attitude de laisser-faire et où « la colonisation prend [...] un caractère politique, militaire, religieux, civilisateur, qu'elle n'a jamais eu à un pareil degré sous les gouvernements antérieurs... ». Il était temps — mais l'historien a-t-il le droit d'employer une pareille formule ? — car Paris avait vite pris du retard sur Londres, éconduisant Barth, Flatters et Rohlf, et l'absence d'un pouvoir fort à la tête de la Société de Géographie s'était fait sentir, limitant de fait la portée de son rôle : chaque fois que le secrétaire général avait fait montre de son désir de changement, il avait été éliminé. Mil huit cent soixante-quatre, c'est le début de la présidence du marquis Chasseloup-Laubat, qui instaure avec l'employé Maunoir une véritable dyarchie, mais aussi la mort de Jomard et l'entrée « en géographie » de l'auteur des *Voyages extraordinaires*, dans le cadre d'une décennie où se manifeste en France une profonde transformation capitaliste, technique, scientifique et intellectuelle. Une décennie qui voit à la Société de Géographie se manifester une véritable « génération de 1828 », date de la naissance de Jules Verne, d'Élisée Reclus et de William Martin, trio auquel on peut sans difficulté ajouter Charles Maunoir, né en 1830.

L'énorme croissance des effectifs dans le dernier tiers du siècle — les géographes se comptent par milliers — a contribué à faire de la Société une autre association, et d'abord un véritable mais piètre groupe de pression, reliant le pouvoir à la géographie, même si les allusions politiques brillent par leur rareté à Paris et en province et si les Sociétés de Géographie se veulent — à l'exception de celle de Lyon — neutres au sein des luttes religieuses de la Troisième République : la colonisation a intéressé ces Sociétés savantes, qui se sont efforcées en tant que « catalyseurs » de peser sur le pouvoir par « petite Vache » interposée. L'entrée du

monde des bureaux, parfois collective, et en tout cas grosse de cursus significatifs, a continué d'ailleurs à sceller le destin de la géographie savante, dont le mécénat à relent aristocratique fut exclusivement orienté vers les explorations, « sans conserver une responsabilité directe à l'égard des incidents personnels qui pourraient se produire », comme a dit benoîtement Charles Maunoir, pourtant rempli d'ivresse devant l'ampleur de ce qui reste à découvrir. Cette aide à l'exploration coloniale européenne, qui participait, on l'a vu, d'une exaltation de l'initiative privée, s'adressait en partie aux missionnaires, dont le rôle avait été autrefois bien faible, contrairement à l'idée reçue, mais elle fut limitée par l'étroitesse des ressources financières, les particularités des legs et le coût d'opérations comme la construction en 1878 de l'hôtel du boulevard Saint-Germain : l'explorateur, « homme sans protection, presque sans ressources, qui [...] s'en va seul frappant aux portes... », d'après Chasseloup-Laubat, aurait eu tort de ne compter que sur l'aide des Sociétés de Géographie.

Les Sociétés savantes que sont les Sociétés de Géographie s'efforcent de peser sur le pouvoir parce qu'elles ont répudié le traditionalisme intellectuel de la première période parisienne et adopté un modernisme marqué pour l'essentiel du sceau de l'impérialisme colonial : il s'agit, pour étendre la tache rose des cartes murales dont on s'efforce de répandre l'usage, de lever l'« indifférence du public et des gouvernements ». Elles ont fort et long à faire car je concéderai volontiers à Charles-Robert Ageron ¹ que dans ses profondeurs « la France n'était pas coloniale au XIXe et au XX siècles, quand elle a conquis et organisé un Empire dont le souvenir fascine encore les peuples étrangers ». C'est dans le domaine de la transformation de ce visage national qu'a résidé le rôle historique majeur des Sociétés de Géographie. C'est une action d'intellectuels (davantage que par le passé engagés dans une profession), ce qui se marque par le développement de bibliothèques, un double discours de la géographie en Société, la manie provinciale de la géographie administrative et la vivacité des controverses. Guère de Bouvard et de Pécuchet, qui « d'après de certains noms [...] imaginaient des pays d'autant plus beaux qu'ils n'en pouvaient rien préciser » : les géographes, eux, peuvent préciser, grâce à leurs publications qui fourmillent d'indications et de nouvelles des explorations, et ils sont beaucoup plus proches de Paganel que des personnages de Flaubert. Le père spirituel et les modèles de Paganel ne sont-ils pas d'ailleurs membres des Sociétés de Géographie ? Jules Verne, dont la « lecture politique » au sujet de la colonisation est si riche et ambiguë, ne s'inspire-t-il pas forcément des Sociétés de Géographie ? L'auteur des *Mondes connus et inconnus* n'est pas pour la géographie savante le seul

¹ Ch.-R. Ageron, *France coloniale ou parti colonial ?*, PUF, 1978, 302 p., *passim*, p. 297 pour la citation.

moyen d'une vulgarisation dont elle découvre l'importance, je l'ai montré, en même temps qu'elle se soucie d'enseignement, même s'il n'y a pas de véritable entrée des « bourgeois-stagiaires » que sont les professeurs en géographie et si la « géographie des professeurs » est encore loin ; un autre moyen de vulgariser est de se lier avec l'alpinisme et ses clubs, qui se comportent, je l'ai établi dans ma thèse de troisième cycle **1**, comme de véritables Sociétés savantes.

Dans le cadre de la finalité coloniale d'une géographie désormais utilitaire et commerciale, et qui montre bien un phénomène de civilisation occidentale, l'entrée en force des cadres et des négociants opère une véritable réconciliation de l'*otium* et du *negotium*, que la Société de pensée s'intitule ou non « commerciale ». La double médiation de l'exploration et de la recherche de denrées tropicales a permis d'élaborer en de nombreuses langues le concept de « géographie commerciale », c'est-à-dire d'une géographie tournée vers la satisfaction des désirs du négoce européen. De la géographie utilitaire à la géographie coloniale il n'y a qu'un bref détroit, franchi par une Société de Géographie de Paris rompant avec son passé et par des Sociétés provinciales qui le font d'emblée, démarche qui entraîne un grand nombre de militaires à adhérer. Les Sociétés de Géographie, pour parodier la formule-titre de Bugeaud, se développent donc par l'épée et par le négoce, cet intérêt majeur ayant pour corollaires l'association étroite de l'exploration et de la conquête coloniale lors du *scramble*, la modification de la façon de voir les autochtones, l'insertion dans le Parti colonial et l'apparition dans les listes de professions spécifiquement coloniales. En revanche, les concepts de patriotisme et de nationalisme sont à aborder avec prudence et netteté : on n'a pas la « guerre » des Goncourt avec les Sociétés de Géographie, mais quand la guerre est présente sous la forme de la Grande Guerre, elles pensent leur heure venue et se croient autorisées à refaire la carte du monde au profit de la nation française.

Celle-ci intègre relativement bien ses géographes, ne les méprisant pas comme Mac Nabbs fait de Paganel, et pourtant l'entre-deux-guerres est pour les Sociétés de Géographie, devenues, de Sociétés aux médailles d'or des Sociétés aux médailles dorées, le temps d'une pathétique tentative de retour à un âge d'or situé dans les années 1890, tentative qui s'avère être une démonstration par l'absurde de l'inanité d'une restauration à la Bonaparte et à la Poincaré, puisque se posent les problèmes de la simple existence en tant qu'association et de l'autonomie vis-à-vis de

1 D.Lejeune, *Les "alpinistes" en France à la fin du XIXe et au début du XXe siècle (vers 1875-vers 1919). Étude d'histoire sociale ; étude de mentalité*. Thèse soutenue le 13 juin 1974 à l'Université de Paris X- Nanterre ; directeur : Philippe Vigier, président du jury : Pierre Barral ; mention : très bien. Deux vol. dactyl., 411 p. ; thèse publiée par le C.T.H.S. en 1988, avec le même titre, un texte mis à jour et une préface par Philippe Vigier, 272 p., 47 photographies. Rééditions numériques successives.

l'ombre et de l'image de l'étranger. Antérieurement, se conduire en Françaises avait pour les Sociétés de Géographie signifié d'une part accroître les effectifs face aux émules étrangères, ce qui n'avait pas été mal réussi d'ailleurs, et d'autre part cimenter la nation française en satisfaisant le désir géographique provincial, ce qui fut également un succès puisqu'un large consensus existe parmi les Sociétés de Géographie, peu régionalistes car raisonnables — en bonnes républicaines — et fort homogènes, même si certaines sont plus orientées que la moyenne vers la géographie des négociants, dans le double domaine social et intellectuel. Leur composition exclut certains de son périmètre et déforme la représentation de la société englobante. Des « quatre sortes d'hommes qui font des voyages *de long cours* », pour reprendre l'expression de Rousseau citée au chapitre 3, on trouve parmi les géographes en Société les marins et les « soldats », mais guère les missionnaires, tard les marchands, et j'ajoute peu les femmes et les jeunes. Et bien sûr... « Silence aux pauvres ! », comme avait dit Félicité de Lamennais. Elles n'avaient d'ailleurs pas reçu la mission d'être un modèle réduit fidèle de la société englobante. Au contraire, elles ont convenablement honoré un contrat consistant à vulgariser la science géographique et à servir les intérêts nationaux par les publications qui offrent leurs « voyages par procuration » et traitent des grandes questions internationales comme des questions locales, par les conférences, les prix, récompenses et concours, les expositions, les excursions, les cours publics et les congrès.

Lorsque vient l'audace de proposer et de poser le point final au bout de ses années laborieuses de démarche cognitive aux intérêts variés, l'on se doit de battre sa coulpe et de reconnaître les fautes que l'on a laissé s'imprimer à un moment ou à un autre ¹ : tenter de remédier à la jeunesse des connaissances exposé à des péchés de jeunesse. Je n'ai à cet égard que des repentirs véniels, concernant d'une part la découverte de nouvelles sources modifiant quelques chiffres et d'autre part une formule elliptique concernant l'abbé Boilat. Je ne mets donc en cause aucune idée importante concernant « mes » géographes. Ceux-ci font voir la société française de leur temps à travers un prisme déformant : le géographe moyen n'est pas le Français moyen et la taxinomie sociale des Sociétés de Géographie est lourdement lacunaire. Qu'est le Dupont ou le Martin de la géographie ² ? Pas l'homme du

¹ D.Lejeune, « La Société de Géographie de Paris dans le mouvement social de la première moitié du XIXe siècle (1821-1864) », *Actes du 104e Congrès national des Sociétés savantes, Bordeaux, 1979*, Paris, 1980, pp. 27-41 ; « La Société de Géographie de Paris dans le mouvement intellectuel de la première moitié du XIXe siècle (1821-1864) », *Actes du 104e Congrès national des Sociétés savantes, Bordeaux, 1979*, Paris, 1980, pp. 43-56 ; « La Société de Géographie de Paris, un aspect de l'histoire sociale française », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, janv.-mars 1982, pp. 141-163.

² Il y a très peu de ces patronymes, en réalité. Si je prends le mien, le Lejeune de la géographie est le Révérend Père Lejeune, l'abbé Marius Lejeune, le baron Robert Lejeune, homonyme de mon père, pas l'homme du peuple. Avoir écrit ceci dans les versions dactylographiées de ce travail m'a d'ailleurs valu des demandes de renseignements sur ces adhérents bien réels !

peuple, et, dans le mouvement social du siècle, peu celui des « couches nouvelles ». On ne peut que regretter l'absence dans la thèse de troisième cycle de Vincent Berdoulay, par ailleurs fort intéressante ¹, et malgré les vœux et les auspices de ses prémices, de toutes typologie et vision sociales dignes de ce nom : quelques titres de chapitres ne trompent plus à la lecture de leur contenu ², écrire que les auteurs des articles des publications de la Société de Géographie de Paris appartenaient aux « catégories » suivantes : 1° officiers 2° explorateurs 3° « noyau des membres dévoués de la Société qui semblaient animer la revue » est plaisant, sans plus ³ ! Et le fossé épistémologique et historiographique entre historiens et géographes ne risque pas d'être comblé, alors que l'apport de V. Berdoulay est au total crucial. Le nôtre concerne pour l'essentiel, les parts de l'histoire de la géographie et de l'histoire de la colonisation étant ménagées, le mouvement associatif, que j'ai déjà abordé avec les clubs d'alpinistes ⁴, et pour lequel mon présent travail, situé délibérément dans le courant actuel d'étude à la fois historique et sociologique du mouvement associationniste, à l'actualité ouverte par Maurice Agulhon et Charles-Olivier Carbonell, s'est trouvé par la suite étayé par d'autres — le Comité des Travaux historiques et scientifiques a édité l'étude remarquable de Jean-Pierre Chaline sur les sociétés savantes ⁵ —, travaux dépassant allègrement l'érudition traditionnelle. Que conclure à cet égard ?

Il n'est pas sûr — je fais le vœu d'être pessimiste à l'excès... — que des études parallèles à la mienne puissent être entreprises pour les Sociétés cadettes étrangères, car il apparaît comme une grande originalité des Sociétés savantes françaises que d'avoir fréquemment publié des listes de membres comportant l'indication de l'« état », du métier ou de la situation socioprofessionnelle de chacun, dont on peut par ailleurs élucider les motivations de l'entrée « en géographie ». Elles peuvent être strictement professionnelles : un employé de l'État, un « fonctionnaire » (on dira au présent siècle « haut fonctionnaire »), peuvent se soucier de pousser leur carrière au vu et au su de la présence d'un supérieur hiérarchique : la géographie est donc une forme d'ascension sociale, un moyen de faire carrière, et pas seulement pour les officiers. L'intérêt et la motivation intellectuels sont simples, évidents et vérifiables même dans le cas précédent, car les listes successives permettent de prouver non

1 V. Berdoulay, *La formation de l'école française de Géographie (1870-1914)*, thèse de III^e cycle, C.T.H.S., 1981, 245 p.

2 Sans doute le « guide général » le meilleur pour des recherches sur l'histoire de la société française n'est-il guère *l'Histoire des passions françaises* de Theodore Zeldin, que j'ai appréciée et citée pour d'autres raisons.

3 P. 155. Inutile d'ajouter que les ensembles énumérés se recoupent allègrement et qu'il y a *plusieurs* revues...

4 D. Lejeune, *Les "alpinistes" en France à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle (vers 1875-vers 1919). Étude d'histoire sociale ; étude de mentalité, op. cit.*

5 Jean-Pierre Chaline, *Sociabilité et érudition. Les sociétés savantes en France. XIX^e-XX^e siècles*, CTHS, 1995, 271 p., XVI planches, documents, 2 index, bibliographie.

seulement l'entrée, mais aussi la stabilité, c'est-à-dire le paiement des cotisations plusieurs années de suite. La camaraderie joue aussi, pour des officiers par exemple, et à l'inverse l'isolement : si des barreaux ou des bureaux, ou de petites garnisons, adhèrent d'un coup parfois, on voit également des lieutenants ou des capitaines adresser droits d'entrée et cotisations, qui ne sont jamais légers, depuis de minuscules postes perdus dans la brousse africaine, et pas seulement depuis les garnisons de repos où peuvent les convaincre et les convertir des camarades déjà membres¹. Les liens familiaux sont très importants et fournissent d'autres explications, les motivations sociales et intellectuelles sont les plus intéressantes, et souvent les plus ardues à élucider, d'où l'importance de la surveillance de l'évolution de l'image que les Sociétés donnent d'elles-mêmes dans le siècle, ainsi que des modifications de leurs buts et préoccupations.

Il faut souligner, à la lecture des listes de membres, une inégalité fondamentale, jalon dans l'étude des mentalités des « classes moyennes et supérieures de la population » guère étudiées à ce propos jusqu'ici², inégalité opposant des groupes privilégiés car bien représentés et des groupes exclus de fait sinon de droit au XIXe siècle. Parmi les premiers, l'aristocratie, ancien ordre, se voit confortée par une mode aristocratique sensible à divers moments du siècle. La mode aristocratique joua d'ailleurs pour de tout autres associations que les Sociétés de Géographie : les clubs alpins des années 1870, l'Automobile Club fondé en 1895 par le comte Jules-Albert de Dion (1856-1946) et le baron Étienne de Zuylen de Nyevelt (1860-1934), l'Aéro-Club, présidé en 1902 par le même Dion... Des nobles furent, rappelons-le, d'authentiques explorateurs, tels le comte Jacques de Rohan-Chabot (1889-1958), explorateur, à la Belle Époque, du Sud-Est de l'Angola.

Employés de l'État et « fonctionnaires » sont encore mieux représentés ; d'ailleurs, quel que soit le grade de ses représentants, l'entrée du monde des bureaux dans les Sociétés est souvent un phénomène collectif : le 22 avril 1881, sont, par exemple, admis à Paris, comme on l'a vu, le chef de cabinet du sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères, deux secrétaires d'ambassade et deux attachés au ministère. Cette entrée peut être pesée parmi les membres présents au 31 décembre 1869 : 23,6 % de « fonctionnaires » et 22,1 % d'employés de l'État. Si l'on ajoute les ecclésiastiques, catégorie bien particulière, on arrive à une fréquence relative totale

1 Ces ponctions sont très lourdes, rappelons-le, pour de maigres soldes : 2 360 F à 2 760 F par an pour un capitaine.

2 Cf. le court rapport de Maurice Agulhon dans *La recherche historique en France depuis 1965*, CNRS, 1980, X+157 p., p. 53 : « Il resterait enfin, mais la tâche est, là, notablement moins avancée, à éprouver la pertinence de cette grande direction de recherche pour les classes moyennes et supérieures de la population et pour les périodes les plus récentes. »

de 46,7 %, à laquelle viennent s'adjoindre les 2,3 % d'officiers ministériels et publics. L'État concerne alors directement la moitié des adhésions, peu ou prou.

Jusqu'en 1870 il n'y a que très peu de négociants et d'industriels, malgré le rôle joué, dans le domaine de l'histoire générale, par des hommes comme Théodore Ducos. La « grande bourgeoisie » n'arrive donc pas ici au pouvoir et n'établit pas son « pouvoir social » par l'intermédiaire de la Société parisienne, encore unique¹. C'est une bourgeoisie diplômée et de fonction qui est présente : la bourgeoisie tout entière, la « classe moyenne » comme elle se nommait alors elle-même, est infiniment moins présente que dans les cercles magistralement campés par Maurice Agulhon, si l'on élargit l'angle de la vision. Par contre, à partir des années 1870 tout change, avec l'expansion de la géographie dite « utilitaire », et le monde du négoce devient comme celui des bureaux ou de l'armée un privilégié de la géographie associative.

En conséquence, et cet effet est capital, les officiers et les négociants se lient au cours des réunions ordinaires et en écoutant les conférences, souvent d'ailleurs consacrées aux possessions coloniales présentes ou revendiquées ; mais les officiers sont bien moins nombreux que les commerçants, d'où sans doute la prudence des Sociétés de Géographie dans ce domaine. Sans véritablement tirer l'épée, elles assistent avec plaisir au *scramble* et réussissent à le définir. Dans le culte de « la plus grande France », le loisir intellectuel, qui est la vocation même d'une Société de pensée depuis le siècle des Lumières, s'associe aux préoccupations commerciales, aux soucis de géographie utilitaire, qui autrefois répugnaient aux notables de la Société de Géographie de Paris première manière. Cette prudence n'empêche pas les Sociétés de se saisir de toutes les opportunités, ainsi de se rendre tôt en excursion au Maroc depuis Marseille, et de sentir vibrer en elles la corde patriotique, ce qui m'a permis de poser le problème des rapports entre les Sociétés françaises de Géographie et la nation, leur Nation, d'autant plus qu'il leur était loisible de *faire* vibrer cette fibre patriotique chez d'autres citoyens.

Une triple exclusion s'opère et traverse tout le siècle et même davantage. Exclusion sociale d'abord, le lecteur l'avait tôt deviné au vu du montant de la cotisation, qui chasse des Sociétés les classes populaires, mais aussi en rend l'accès pénible aux instituteurs, employés de commerce et autres employés municipaux, pour lesquels les entrées, tout décompte fait, sont très rares. Les cotisations ne connaissant aucune modification, surtout dans les Sociétés filles du long terme, ces catégories ne bénéficièrent que de la faible inflation monétaire du

¹ Dernière référence à Jean Lhomme, décédé peu après la soutenance de cette thèse.

XIXe siècle ; elles souffrirent en revanche de la contradiction totale entre cette fermeture sociale délibérée et un désir de vulgarisation qui tenailla la géographie associative après 1870, contradiction aussi entre ce repli et la fonte des effectifs à la fin du XIXe siècle et à la Belle Époque, fonte contre laquelle il aurait été souhaitable de réagir. De la même façon, l'impact, tout au moins en ce qui concerne l'adhésion, est faible auprès de la jeunesse ; rares sont les entrées d'étudiants et de lycéens, et comme toute Société savante les Sociétés de Géographie sont formées d'hommes d'âge mûr, bien qu'un abaissement progressif de l'âge moyen soit discernable. *Hommes* d'âge mûr : les premières femmes n'apparaissent qu'après 1842, et bien timidement, puisqu'il n'y en aura avant 1864 que... deux : Mme Alexandre Kerr, fidèle Londonienne qui adhéra aux alentours de 1851-1852, et Ida Pfeiffer. Cette grande rareté des femmes « en géographie » s'explique partiellement, rappelons-le, parce qu'il n'y avait à l'époque aucune femme parmi les fonctionnaires et les employés, groupes particulièrement bien représentés parmi les géographes. Après 1864, la situation ne s'améliore que faiblement, avec 3,75 % d'adhésions féminines parmi les entrées parisiennes enregistrées de 1864 à 1914, et il n'y aura — pressons le temps — que 13,8 % de femmes à la Société de Géographie de Paris en 1982. Les Sociétés n'admettent de femmes que très rarement dans le but de voir celles-ci jouer un rôle actif : il m'a fallu attendre 1881 pour trouver la trace dans un procès-verbal de l'intervention d'une femme, Mme Carla Serena. La plupart du temps, la femme est là pour donner un caractère mondain ou un vague patronage de femme de membre.

« Géographe ! », disait dédaigneusement Mac Nabbs à l'intellectuel Paganel. Les Sociétés de ces géographes sont au cours de la deuxième période, au temps de Chasseloup-Laubat et de Brazza, entre 1864 et la fin des années 1890, peu ouvertes, socialement parlant, sur les « couches nouvelles » et les catégories populaires, certes, mais en leur sein d'importants glissements sociaux se sont produits, de l'aristocratie mêlée à la « crème » du Tiers État défunt à l'épée et au négoce. Mais, des « quatre sortes d'hommes qui fassent des voyages *de long cours* », selon Jean-Jacques Rousseau, on trouve parmi les « géographes » les marins et les « soldats », ô combien, mais très peu les missionnaires, et on tarde à y trouver les marchands. La conclusion est nette, toute prudence maintenue sur les mutations opérées entre 1821 et le XXIe siècle en ce qui concerne le sens des dénominations des catégories socioprofessionnelles de ma taxinomie, par glissement de langage et par suite des luttes entre classes sociales ¹. Ces modifications de recrutement traduisent l'importance croissante d'une France de l'entrepreneur et de l'ingénieur, mais elles dénotent beaucoup plus l'importance massive et maintenue d'une France de la

¹ Voir aussi Chr.Charle, « Le recrutement des hauts fonctionnaires en 1901 », *Annales. Économies. Sociétés. Civilisations.*, mars-avril 1980, pp. 380-409, p. 384, dont j'ai critiqué quelques dénominations.

fonction publique, d'une nation d'employés en nombre croissant, d'une France de l'employé et de sa carrière, civile ou militaire. D'une nation d'intellectuels aussi, d'intellectuels qu'on a très vite vu nombreux à la Commission centrale parisienne.

Une approche du « temps présent » de la Société de Géographie de Paris est possible, grâce au numéro spécial 1 d'*Acta Geographica*, qui contient une liste des 442 membres en 1982 (58,6 % de professions connues), faisant apparaître une proportion très importante de professeurs :

34,4 % de professeurs de facultés et de grandes écoles
15 % de professeurs du secondaire,

soit, au total, la moitié des membres de la Société de Géographie de Paris en 1982. On le devine, les autres professions ont une part très réduite :

autres hauts fonctionnaires : 10 %

autres fonctionnaires (ex-« employés de l'État ») : 7,8 %

cadres : 12,3 %

professions libérales : 5,4 %

Sur les 442 membres, 58,6 % habitent Paris et l'Ile-de-France, 19,7 % résident à l'étranger, ce qui égale presque les provinciaux (21,7 %) ; il y a 13,8 % de femmes (et 3,8 % de noms à particule).

Pour certains — on se souvient de Dumont d'Urville — les Sociétés de Géographie ont été une « seconde famille », une famille géographique au sein de laquelle rares, mais célèbres, sont les jeunes gens pauvres, mais méritants, comme René Caillié ou Joseph Bellot. Rares y sont d'ailleurs les « imberbes » raillés par le chevalier Maurice de Couëssin, et ceci malgré le rajeunissement marqué au cours des deuxième et troisième périodes. La famille en question est d'ailleurs extrêmement fidèle quoiqu'il puisse lui en coûter — à la seule exception de l'oubli, logique, dans lequel tombe Ferdinand de Lesseps — : certes, René Caillié peut être considéré comme un prolétaire-alibi, mais la Société de Géographie de Paris lui manifesta une longue protection amicale. Envers Élisée Reclus, l'empêcheur de penser en rond, l'anarchiste, le Communeux et le Communard, le condamné et l'exilé, l'attitude des Sociétés est empreinte d'une fidélité absolue, et même pleine de superbe, de panache : certes, il sent le soufre, mais ce genre de miasme dérange moins les géographes que ne les heurtent les exhalaisons d'argent du perceur d'isthmes. Superbe et panache qui, d'une manière générale, virent se succéder imperturbablement et régulièrement les séances, quels qu'aient été les bruits de la Cité, même lors du siège de 1870 et lors de la Commune. La famille a sa mémoire et sa demeure pleine de faits du passé : les géographes et leurs réunions sont

1 N° spécial 52-53, repris pour le XXVe Congrès international de géographie, Paris, 1984, pp. 52-63.

révélateurs d'hypermnésie, jusqu'à la Seconde Guerre mondiale tout au moins. Et naturellement, les notices nécrologiques édifiantes sont de règle au cours de l'« histoire naturelle et sociale » de ces Sociétés, « éloges funèbres » et « perspective(s) de renommée » qui consolent les familles et encouragent les imitateurs, « expression [...] de la confraternité » sociétaire 1.

Tout au long du long XIXe siècle, la géographie est comprise, pour l'essentiel, comme accroissement de la connaissance du monde par le développement de l'exploration, étant entendu qu'il est « bien difficile en géographie comme en morale de connaître le monde sans sortir de chez soi », comme avait dit Voltaire. Récits de voyages, communications concernant les terres lointaines, conseils, médailles d'or, sont très nombreux, et leur connaissance n'est pas sans valeur heuristique pur jauger l'influence réelle des Sociétés. Au cours de la période 1843-1864, que marque un net ralentissement des admissions, « le globe, de plus en plus parcouru, commence à ne plus avoir de secrets » pour les géographes, dont le *Bulletin* rencontre la concurrence du *Tour du Monde*. Pourtant, la géographie reste axée sur l'exploration de la Terre, et, plus tard, après 1864, les différences d'appellations entre « Société de Géographie » et « Société de Géographie commerciale » sont de pure forme. Alors, la conversion de la Société de Paris au colonialisme provoque un renouveau de son intérêt pour les explorateurs, très populaires à l'époque de l'expansion européenne : on est en plein « réveil colonial » du pays, en plein succès de Jules Verne, et les Sociétés de Géographie grouillent d'aventuriers passifs, aventuriers qui s'offrent des « voyages par procuration ». Les Sociétés de Géographie possèdent une fonction sociale festive et récréative, à la fois impliquée dans la réalité sociale du siècle et de son mouvement et faisant fonction de « trêve », de « carnaval » ... Cette fonction répondait à un besoin certes ancien de l'homme, mais ce désir était particulièrement vif au XIXe siècle. Encore fallait-il le bien comprendre : la Société de l'Afrique intérieure, sorte de proto-Société de Géographie qui se fonda à Marseille en 1801, venait trop tôt pour faire le lien entre le siècle des Lumières et le siècle de la Science et de la colonisation 2.

« Les sciences, et particulièrement la géographie, sont constamment dans une marche progressive : leur but n'est jamais *complètement* atteint, parce qu'il recule et s'agrandit en raison même des efforts que nous faisons pour l'atteindre », avait écrit Conrad Malte-Brun en 1824. La géographie de son fils et de ses petits-

1 Extrait du premier rapport de secrétaire général (1867) de Charles Maunoir.

2 Typique de cet écartèlement, la citation faite au début : « La *Société de l'Afrique intérieure*, dirigée par les principes d'une philanthropie généreuse, ne voit dans les déserts de l'Afrique que des hommes d'autant plus intéressants qu'ils sont privés par leur position isolée des avantages de la civilisation. Son but principal est d'établir avec eux des rapports qui ne pourront qu'accroître nos avantages, perfectionner nos connaissances et jeter un jour nouveau dans la carrière des sciences et des arts. »

enfants s'est montrée d'une singulière variété, l'histoire de la géographie en Sociétés a été d'une grande flexibilité, d'une grande plasticité, mais on n'a pas toujours su s'adapter à un contexte nouveau, on a manqué 1848 autant que Portal, l'action et l'innovation se sont émoussées au fil des ans lors de la première période, puis après la Grande Guerre. Les difficultés font assez fréquemment rechercher dans l'affolement des « cibles » publicitaires, mais le plus souvent l'immobilisme s'oppose à l'aventure. Il y a variété dans le temps, mais fort consensus mental à une époque donnée : les idiosyncrasies des membres se sont toujours fondues en une psychologie collective, comme dans les Sociétés de pensée du XVIIIe siècle, et dans une action géographique claire, dans le cadre d'une géographie considérée au siècle passé comme synonyme d'« exploration », avec ses exclusions, ses absences, sociales en particulier.

D'un bout à l'autre du siècle, le *consensus* mental au sein des Sociétés françaises de Géographie a été net. Tous et toutes baignent dans la passion du « voyage par mer » et du « voyage à pied », noms des deux statues de l'entrée du n° 184 du boulevard Saint-Germain, mais aussi contenu évident des archives bordelaises comme des publications lyonnaises, marseillaises ou poitevines. La valeur considérable en histoire contemporaine de l'imprimé est ici confirmée par l'existence d'une énorme masse de *Bulletins* publiés par les Sociétés de Géographie, à comparer aux périodiques étrangers, à ceux d'autres Sociétés savantes et à ceux du « parti colonial ». On a eu la chance de posséder des listes de membres des Sociétés, qui, conjuguées avec l'étude de la mentalité collective, permettent d'écarter l'axiome selon lequel la géographie française commençant avec Vidal de La Blache des Sociétés de Géographie ne peuvent pas exister antérieurement !

En tout cas, la Société de Géographie de Paris cesse progressivement, comme l'Académie des Sciences au XVIIIe siècle ¹, d'être un lieu d'impulsion pour devenir un conservatoire de normes, avant de renaître après 1864, tel un phénix, de redevenir un lieu d'action et de diffusion, grâce au colonialisme surtout. Variété et flexibilité restent toutefois dans les limites d'une culture élitiste et d'une grande neutralité religieuse, sauf à Lyon, mais elles s'inscrivent aussi dans un véritable « vestibule », qui démontre une singulière ouverture d'esprit, ce qui a entraîné mon travail vers des intérêts multipliés. En particulier, la géographie d'une France qu'on présente volontiers comme repliée sur elle-même est très ouverte aux mondes étrangers et étranges, « connus et inconnus », elle renouvelle notre connaissance de

1 R.Hahn, *The Anatomy of a Scientific Institution. The Paris Academy of Sciences. 1666-1803*, Los Angeles et Londres, 1971, XIV+533 p.

l'ouverture de la France sur l'étranger, de l'ouverture du monde, dans le « vertige du merveilleux et du mystère » ...

Les *Voyages extraordinaires* des explorateurs, dont se délectent les géographes, voyageurs en chambre, explorateurs « par procuration », ont rétréci le monde, par pulsions successives : à plusieurs reprises, il a paru saturé d'exploration, très connu, trop connu, à d'autres la tâche a paru trop lourde pour l'Homme — et la phrase de Conrad Malte-Brun citée d'entrée de jeu, « Ce globe périra peut-être avant d'être *complètement* décrit... », retentissait comme une malédiction — , à d'autres moments encore l'optimisme de décennies d'explorations décisives et encore à venir soulevait l'enthousiasme les géographes d'avant-guerre. Et les pulsations de continuer après cette dernière : qui, parmi eux, et malgré Jules Verne, osait croire à l'exploration de l'espace, à la médaille d'or parisienne octroyée aux astronautes américains en 1969 ? Qui aurait imaginé la télédétection ? Pas même Jules Verne ! Ces voyages d'exploration ordinaire ont ouvert la route à une colonisation délibérément et brusquement admise aux entours de 1864 et adoptée très couramment : l'exploration ordinaire est l'avant-garde de la colonisation ordinaire.

Lorsque cette transformation se produit, la Société de Géographie de Paris a plus de quatre décennies de vie derrière elle, quarante ans qui l'ont montrée à la fois similaire aux Sociétés de culture du XVIII^e siècle et dissemblable vis-à-vis d'elles. Avec la Société de Géographie, la géographie française existe, donc bien avant Vidal de La Blache, exagérément considéré comme le « père de la géographie » en France. On comprend dès lors que traditionnellement la Société aux médailles d'or soit évoquée comme l'Arlésienne, ou, pire, ignorée : la géographie française « commence » avec Vidal, donc avant lui, il n'y a rien, et la Société de Géographie de Paris n'existe donc pas. Numa Broc a eu raison d'essayer de montrer ¹ « que Vidal n'est pas arrivé tout seul et du premier coup à [ses] conceptions » et n'a pas tort d'avoir « voulu remettre à leur place ses devanciers, ses contemporains, et aussi — il reprend en cela une formule d'André Meynier — la *foule des petits, des obscurs, des sans-grades, sans lesquels rien n'aurait été possible* ». Mais prenons garde : cette foule des « sans-grades » n'est pas du tout celle des géographes des Sociétés, qui, certes, n'ont que rarement des grades universitaires, mais dont les conceptions ne sont pas proto-vidaliennes ; ce n'était d'ailleurs pas à eux que Numa Broc pensait. Les Sociétés de Géographie, dans lesquelles il y a au total peu d'universitaires, concilient une conversion modérée à la géographie des universitaires et un centrage de l'intérêt sur l'exploration qui continue à passionner un large public. On sent ici le rôle non

¹ N.Broc, « La pensée géographique en France au XIX^e siècle : continuité ou rupture ? », *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, 1976, 3, pp. 225-247.

négligeable des géographes ayant une profession hors de l'*alma mater* et faisant de la géographie par goût personnel, ainsi que le poids des « érudits bourgeois » que l'Université regardera toujours avec quelques étonnement, personnages dont les types sont les deux Grandidier et Emmanuel de Margerie.

« La foule des petits... » : au total, les effectifs, d'abord modestes, sont dilatés par la colonisation et la création des Sociétés provinciales, au point que la France des Sociétés de Géographie représente le tiers des effectifs mondiaux dans les deux dernières décennies du XIXe siècle, devenant un pays dans lequel il y a plus de membres (rapidement plus de 20 000) que dans n'importe quel autre. La diminution du nombre des Sociétés provinciales, et la baisse globale des effectifs, tous deux phénomènes de la fin du siècle, s'expliquent sans doute par la lassitude de l'opinion, ensuite mobilisée en partie par les groupes de pression du Parti colonial, mieux organisés et spécialisés. De cette foule émergent les noms des « décideurs », c'est-à-dire de ceux qui vont à la fin de ce volume fournir de copieuses lignes d'index : les Barbié du Bocage, Chasseloup-Laubat, Hulot, Jomard, les Malte-Brun, Maunoir, Reclus et Verne.

L'étude des Sociétés de Géographie a, en outre, mis en relief l'importance du mécénat, celle des récompenses, médailles d'or en particulier ¹, le problème de la nature des Sociétés savantes françaises au XIXe siècle et celui de leur insertion dans le mouvement social et intellectuel de l'époque, la grande importance de l'imprimé comme source de l'histoire contemporaine, mais pas comme source exclusive, et on me pardonnera de redire l'émotion que j'ai ressentie en tenant dans le creux de la main les notes de René Caillié, ainsi que d'appeler de tous mes vœux à des études sur des revues signalées ici et là dans mon travail. Ces Sociétés ont permis aux géographes en chambre et aux mondains de voir le monde, et elles ont constitué un important « grenier d'images ». Elles posent l'intéressant problème de la place de l'« intellectuel » dans la société et la culture : nulle part ailleurs qu'en France l'intellectuel n'a eu une place aussi grande au sein de la géographie savante, mais les fréquences relatives des occurrences de ces épigones des « grands intellectuels » dans les « sociétés d'éloquence » que forment les Sociétés de Géographie sont en baisse. C'est une profonde originalité de l'histoire sociale et intellectuelle de notre pays, et on souhaiterait voir préciser le portrait de l'« érudit local ». D'autre part, à l'exception notable de la fort catholique Société de Géographie de Lyon, alliant « le goupillon et la géographie » et renâclant, bien sûr et d'ailleurs, à célébrer Reclus, contre vents et marées, les convergences entre Paris et la province sont fort notables, d'autant plus que Paris-la Ville n'est guère sollicitée et considérée. La géographie des géographes

¹ Voir, en **annexe AQ**, le tableau récapitulatif des médailles d'or et prix de fondations.

me semble avoir pour longtemps contribuer à fonder la querelle entre les professionnels, qui ne sont pas encore totalement les professeurs à l'orée du XXe siècle, tant s'en faut, et les « amateurs »¹, que ces derniers soient des « hommes du monde » ou des Casati-Brochier, qui « du fond de [leur] fauteuil [... ont] visité beaucoup de pays ». N'est-ce pas pour tout ceci que les Sociétés de Géographie ont vécu au rythme du siècle — du « grand siècle » — de la géographie, le XIXe siècle, mais au XXe siècle leur drame, et celui de toutes les Sociétés savantes, n'a-t-il pas été l'alanguissement traditionaliste ?²

Les « intellectuels » que furent les membres des Sociétés ne sentaient aucun inconvénient à *voir* « du fond de leur fauteuil à oreillettes », à *encourager* « en buvant leur chocolat du matin », l'action coloniale. Ils ne la *pratiquent* toujours pas, sauf quelques brillants et exceptionnels individus qui vont outre-mer, mais ils assistent ces derniers et sont spectateurs de leurs résultats. Cette fonction répondait à un besoin certes ancien de l'homme, mais cette « aventure humaine » a été particulièrement vive et continue au XIXe siècle. À travers cette étude on a pu s'efforcer d'éclairer à la fois l'histoire intellectuelle, l'histoire coloniale et l'histoire sociale : vivre l'histoire...

1 On pense, entre autres, à la querelle de 1976-1981 entre Haroun Tazieff (1914-1998) et Maurice Mattauer (1928-2009), professeur à Montpellier et président de la Société géologique de France, autour de la question du danger d'éruption du volcan de la Soufrière, à la Guadeloupe, querelle amplifiée par ses arrière-plans politiques : actions et écrits d'Olivier Stirn, passé et engagement politique d'Haroun Tazieff... Les « professeurs » tentèrent de faire passer Tazieff pour un « hurluberlu » sympathique, plus proche de l'amateurisme éclairé que de l'activité scientifique : H.Tazieff y opposa le capital d'expériences et d'observations qu'il avait accumulé depuis trente ans. Les membres des Sociétés savantes aimeraient bien avoir la notoriété de l'« amateur éclairé », qui voudrait bien lui, se faire reconnaître comme leur pair ! La querelle s'était élargie aussi en 1979 par la controverse Guy Kieffer-Haroun Tazieff au sujet de l'explosion survenue en septembre à l'Etna. Justement, un siècle d'histoire de la Société géologique de France (Société géologique de France, *Centenaire de la Société géologique de France. Livre jubilaire 1830-1930*, Paris, 1930, 2 vol., 660 p.) permet de distinguer trois types de présidents : un tiers d'ingénieurs (25 : 21 des Mines, 3 des Ponts et Chaussées, 1 des constructions navales), un autre tiers de professeurs (25 également : 10 du Museum, 8 de la Sorbonne, 3 d'Universités de province, 2 du Collège de France, 2 de l'Institut catholique) et un petit tiers d'« amateurs » (23).

2 Et non le siècle... de la biologie, d'après Albert Camus : « Le XVIIe siècle a été le siècle des mathématiques, le XVIIIe siècle celui des sciences physiques, et le XIXe siècle celui de la biologie. Notre XXe siècle est le siècle de la peur. On me dira que ce n'est pas là une science. Mais d'abord la science y est pour quelque chose... De plus, si la peur en elle-même ne peut être considérée comme une science, il n'y a pas de doute qu'elle ne soit cependant une technique » (éditorial de *Combat* en novembre 1946). Je rappelle que la géographie en Société tend à perpétuer une « culture de l'élite » qui est, pour reprendre les adjectifs de Maurice Crubellier, « langagière et rationnelle », car les Sociétés de Géographie, « bureaux d'esprit », selon Paul Gerbod, représentent une « culture savante ». Les Sociétés de Géographie et leurs géographes ont joué, dans le mouvement social et intellectuel du long XIXe siècle, un rôle de « privatisation » de la géographie, la réservant à une élite intellectuelle et sociale, qui s'approprie la carte et l'officier topographe, entre autres moyens de domination, mais cette élite ne participe que très peu de la « géographie des professeurs » d'Yves Lacoste avant les ruptures du nouveau siècle. Au total, on pourrait dire, en ironisant sur la célèbre formule d'Augustin Thierry, que, grâce aux Sociétés de Géographie, « le XIXe siècle sera le siècle de la *géographie* », le « grand siècle » de la géographie pour paraphraser une dernière fois une autre formule, de Michelet cette fois-ci, qui, je le rappelle, l'employait pour le XVIIIe siècle...

ANNEXES

Annexe A : **Statuts de la Société de Géographie de Paris**

« STATUTS

APPROUVES PAR ORDONNANCE ROYALE DU 14 DECEMBRE 1827

TITRE PREMIER

Objet des travaux de la Société.

ART. 1. — La Société est instituée pour concourir aux progrès de la géographie ; elle fait entreprendre des voyages dans les contrées inconnues ; elle propose et décerne des prix, établit une correspondance avec les sociétés savantes, les voyageurs et les géographes ; publie des relations inédites, ainsi que des ouvrages, et fait graver des cartes.

TITRE II

Composition de la Société.

ART. II. — La Société choisit dans son sein une Commission centrale.

ART. III. — Les personnes qui se sont déclarées souscripteurs, jusqu'à la nomination de la Commission centrale, forment la Société de Géographie.

ART. IV. — Les étrangers sont admis aux mêmes titres que les régnicoles.

ART. V. — Pour être admis, par la suite, dans la Société, il faudra être présenté par deux membres et reçu par la Commission centrale.

ART. VI. — Chaque membre de la Société souscrit pour une contribution annuelle de 36 francs au moins par année, et donne, en outre, 25 francs une fois payés, lors de la remise du diplôme. Il est censé s'être retiré s'il n'a pas renouvelé sa souscription à l'époque de la dernière assemblée générale de chaque année ; néanmoins il peut être admis de nouveau dans la Société, en suivant les formes prescrites par l'article V.

ART. VII. — La Société tient ses séances à Paris ; elle se réunit deux fois par an en assemblée générale, au mois de mars et au mois de novembre. Dans la première séance, elle nomme son bureau et procède à ses autres élections ; ses prix sont décernés, et les nouveaux sujets de prix sont proposés. Dans la deuxième séance, il est rendu compte de l'emploi des fonds ; on distribue les Comptes rendus et la Notice des travaux de la Société.

ART. VIII. — Le bureau est composé d'un président, de deux vice-présidents, d'un secrétaire et de deux scrutateurs.

ART. IX. — Le président, les deux vice-présidents et le secrétaire sont élus pour un an, par scrutin individuel à la majorité absolue, et ne peuvent être réélus dans les mêmes fonctions qu'après une année d'intervalle.

ART. X. — Les deux scrutateurs sont élus pour un an à la majorité relative, et ne peuvent être réélus dans les mêmes fonctions qu'après une année d'intervalle.

ART. XI. — La Société nomme, par un scrutin individuel, à la majorité absolue, un trésorier et un archiviste-bibliothécaire : ils restent en fonction pendant cinq ans, et peuvent être réélus. Il est ensuite procédé à l'élection des membres de la Commission centrale.

TITRE III

Commission centrale.

ART. XII. — La Commission centrale est chargée de toute l'administration ; elle agit au nom de la Société.

ART. XIII. — Cette Commission est composée de trente-six membres. Dans ce nombre sont compris le trésorier et l'archiviste-bibliothécaire.

ART. XIV. — Les membres de la Commission centrale sont nommés pour cinq ans, et peuvent être réélus.

ART. XV. — La première nomination et le renouvellement total de ladite Commission s'opéreront par scrutin de liste, et par tiers. La nomination aux places vacantes se fera par scrutin individuel.

ART. XVI. — La Commission centrale élit, dans son sein, un président, deux vice-présidents et un secrétaire général.

ART. XVII. — Le président est élu pour un an, à la majorité absolue, et ne peut être réélu dans les mêmes fonctions qu'après une année d'intervalle.

ART. XVIII. — Les deux vice-présidents et le secrétaire général sont élus pour un an, par scrutin individuel, à la majorité absolue, et peuvent être réélus.

ART. XIX. — La Commission centrale s'assemble au moins deux fois par mois.

ART. XX. — La Commission centrale se divise en trois sections, dont les membres sont choisis, chaque année, au scrutin, à la majorité absolue, et peuvent être réélus.

Ces trois sections sont :

1° La section de correspondance ;

2° La section de publication ;

3° La section de comptabilité.

ART. XXI. — La section de correspondance est composée de douze membres. Cette section est chargée d'entretenir les relations avec les Sociétés savantes, les voyageurs et les géographes des pays étrangers ; elle reçoit les ouvrages, tant imprimés que manuscrits, qui sont envoyés à la Société ; elle en rend compte à la Commission, et transmet ensuite les ouvrages imprimés à l'archiviste-bibliothécaire et les ouvrages manuscrits à la section de publication.

ART. XXII. — La section de publication est composée de douze membres. Cette section s'occupe de tout ce qui concerne l'impression des ouvrages inédits, des relations de voyages et de la gravure des cartes : elle donne à la Commission une connaissance détaillée des ouvrages adressés à la Société, et désigne ceux qui lui paraissent devoir être publiés en tout ou en partie. Sur son rapport, la Commission fait, parmi les ouvrages, le choix de ceux qu'elle croit devoir livrer à l'impression ou à la gravure.

ART. XXIII. — La section de comptabilité est composée de six membres. Cette section est chargée de surveiller la rentrée des fonds et de vérifier les dépenses ; elle fait opérer le versement de toutes les sommes à percevoir au profit de la Société, ordonnance toutes les dépenses que ses travaux exigent, et rend à la Commission centrale un compte annuel de sa gestion.

ART. XXIV. — Dans les premières séances de chaque année, la Commission détermine les sujets de prix qui seront proposés et s'occupe du jugement des mémoires qui auront été envoyés au concours. Les sujets de prix et le jugement de la Commission ne seront rendus publics qu'après avoir été communiqués à l'Assemblée générale.

ART. XXV. — La Commission se fait rendre compte de l'état de la caisse de la société par le trésorier, et de celui de la bibliothèque par l'archiviste-bibliothécaire, toutes les fois qu'elle le juge convenable ; elle nomme dans son sein deux membres qui ne font point partie de la section de comptabilité, pour vérifier les comptes.

ART. XXVI. — La Commission centrale rend compte à l'Assemblée générale de la situation dans laquelle se trouve la Société, de l'état de sa correspondance, du progrès de ses différents travaux et de l'emploi de ses fonds.

ART. XXVII. — La Commission centrale fait connaître aux Assemblées générales quels sont les membres que la Société a perdus et ceux qu'elle a acquis, et elle invite la Société à nommer aux places vacantes dans la Commission centrale pour l'espace de temps qui reste à parcourir jusqu'au renouvellement quinquennal.

ART. XXVIII. — La Commission centrale convoque une Assemblée générale extraordinaire des membres de la Société lorsqu'elle le juge convenable.

TITRE IV

Dispositions générales.

ART. XXIX. — Tous les membres de la Société peuvent assister aux assemblées de la Commission centrale, et ils y ont voix consultative. Ils jouiront exclusivement de la bibliothèque et des collections qu'y formera la Société.

ART. XXX. — Peuvent concourir pour les prix tous les membres de la Société, excepté ceux de la Commission centrale ou ceux qui en auront fait partie à l'époque où les sujets de prix auront été proposés. »

Annexe B :

Procès-verbal de la première séance du 23 juillet 1821, première version (Colis n° 26)

« Société de Géographie (biffé).

Première séance du 23 juillet 1821.

Sur la convocation de MM. Langlès et Ed. Gauttier se trouvaient réunis dans l'école spéciale (biffé) royale des LL. OO. 1 (à 7 heures du soir)

MM. Barbié du Bocage père

Barbié du Bocage fils aîné

Cirbied

Champollion-Figeac aîné

Dupré, consul à Bône

Eyriès

Fourier

Guys

Girard (Marceschaux biffé)

Gauttier Pierre, capitaine des vaisseaux du roi

Jaubert

Jomard

Malte-Brun

Marceschaux, vice-consul de France à Larta 2

Moreau de Jonnés

de Rosse

Walkenaer (*sic*)

Mr. Barbié du Bocage, doyen d'âge, occupe le fauteuil. Le plus jeune des membres, Mr. Ed. Gauttier, fait les fonctions de secrétaire. Mr. Langlès expose en quelques mots les motifs qui ont déterminé la convocation des personnes qui doivent primitivement former la société. Il présente en même temps quelques observations sur le plan et le but qu'elle doit se proposer.

Mr. Moreau de Jonnés 3 voudrait étendre les travaux de la société aux sciences astronomiques comme liées intimement à (*aux* biffé) la géographie.

Mr. Jomard combat cette proposition appuyée par Mr. de Rossel.

Elle est rejetée.

1 Langues orientales.

2 Arta.

3 On verra désormais sur lui quelques indications dans la contribution de Hervé Le Bras, « La Statistique générale de la France », dans P.Nora dir., *Les lieux de mémoire*, tome II, 2, *La Nation*, pp. 317-353, notamment pp. 340 & suiv.

Mr. Malte-Brun propose pour la société le titre de Société de Géographie, Mr. Jomard celui de Société pour le Perfectionnement (*l'avancement* biffé) des Sciences géographiques, Mr. Moreau de Jonnés celui de Société des Sciences géographiques. Ces deux derniers titres sont repoussés comme trop généraux par MM. Walkenaer, Langlès et de Rossel. Mr. Champollion-Figeac voudrait que la discussion fût (*serait* biffé) renvoyée après le rapport de la commission chargée du règlement.

La proposition de Mr. Malte-Brun est mise aux voix et adoptée.

On procède par la voie du scrutin à la nomination des commissaires qui seront chargés du projet de règlement.

MM. Langlès

Walkenaer

Barbié du Bocage

et Fourier

obtiennent la majorité absolue. Un scrutin de ballottage est ouvert entre MM. de Rossel et Jomard, Mr. de Rossel obtient la majorité.

La Société s'ajourne jusqu'au moment où MM. les commissaires pourront lui présenter un projet de règlement.

Pour copie conforme à l'original.

le secrétaire provisoire

Ed. Gauttier. »

**Procès-verbal de la première séance du 23 juillet 1821, seconde version
(Colis n° 26, toujours)**

« Société de Géographie

Séance du lundi 23 juillet 1821.

Mr. Barbié du Bocage, doyen d'âge, occupe le fauteuil, Mr. Gauttier, chargé provisoirement des fonctions de secrétaire, inscrit les noms des membres présents à la séance. Ce sont MM.

Barbié du Bocage, membre de l'Institut, de la légion d'honneur, doyen de la Faculté des Lettres

Barbié du Bocage fils, attaché au département des Affaires étrangères

Champollion, correspondant de l'Institut

Champollion (jeune)

Cirbied, chevalier (*attaché biffé*) du Lion de Perse, attaché au département des Affaires étrangères

Eyriès, un des rédacteurs des *Annales des Voyages*

Fourier (le baron), membre de l'Institut, de la légion d'honneur

Gauttier (Pierre), capitaine de vaisseau, chevalier des ordres de Saint-Louis et de la légion d'honneur

Gauttier (Édouard), secrétaire adjoint à l'école des LL. OO., attaché aux Affaires étrangères

Guys, attaché aux Affaires étrangères

Girard (le baron), de l'Institut, de la légion d'honneur

Jaubert, professeur de turc à l'école royale des LL. OO., premier secrétaire interprète du roi aux Affaires étrangères, chevalier de la légion d'honneur

Jomard, membre de l'Institut, chevalier de la légion d'honneur

Langlès, de l'Institut

Malte-Brun, un des rédacteurs des *Annales des Voyages*

Marceschaux, attaché aux Affaires étrangères

Moreau de Jonnès, correspondant de l'Institut, chevalier de Saint-Louis et de la légion [d'honneur]

de Rossel, membre de l'Institut, chevalier de Saint-Louis et de la légion d'honneur

Walkenaer (*sic*), membre de l'Institut, chevalier de Saint-Louis et de la légion d'honneur

La discussion est ouverte sur le titre que doit prendre la Société. Mr. Moreau de Jonnès propose le titre de Société des sciences géographiques, Mr. Jomard celui de Société pour le perfectionnement de la géographie. Ces deux titres sont combattus comme trop généraux par MM. Walkenaer, Langlès et de Rossel. MM. Champollion-

Figeac et Gauttier demandent que cette discussion soit ajournée jusqu'à ce que la commission chargée de présenter un projet de règlement ait fait son rapport.

Enfin, sur la proposition de Mr. Malte-Brun, le titre de Société de Géographie est adopté.

On procède à la nomination des commissaires qui devront présenter un projet de règlement. MM. Langlès, Walkenaer, Barbié du Bocage et Fourier ayant obtenu la majorité absolue sont proclamés membres de la commission.

[Biffé : Un second scrutin de ballottage est ouvert entre MM. de Rossel et Jomard. Mr. de Rossel est nommé 5^e membre de la commission. Remplacé en marge par :]

La majorité ayant été acquise aux 4 premiers, un second scrutin a donné la majorité à Mr. de Rossel.

La séance est levée. »

Procès-verbal de la séance du 1er octobre 1821 (Colis n° 26, toujours)

« Société de Géographie

Séance du lundi 1er octobre 1821.

La séance s'ouvre à 8 h 1/2.

Mr. Barbié du Bocage père remplit (*sic*) encore les fonctions de président d'âge. Le bureau est occupé par MM. le président, Langlès, Walkenaer (*sic*), Rossel et Fourier, formant la commission chargée de la rédaction du règlement.

Mr. Alex. Barbié du Bocage est secrétaire d'âge.

Les membres présents inscrits sont MM.

Auguis

Barbié du Bocage père

Barbié du Bocage aîné

Alex. Barbié du Bocage

Bottin

Bougainville (baron de)

Brué

Chabrol de Volvic (comte)

Chalaye

Champollion-Figeac

Champollion le Jeune

Cirbied

Cuvier (baron)

Degérando (baron)

Denon (baron)
Depping
Firmin Didot
Du Petit-Thouars
Éverat
Eyriès
Fourrier (*sic*) (baron)
Gail père
Gail fils
A.Humboldt (baron de)
Klaproth (Jules)
Jacotin
Jomard
A.Julien
Langlès
Lapie
Laplace (marquis de)
Larribe
Lescallier (baron)
Lesueur ingénieur
Letronne
Malte-Brun
Miel
Pastoret (marquis de)
Pastoret (comte Amédée de)
Pouqueville
Puisant
Rémusat (Abel)
Rosily-Mesros (comte de)
Rossel
Roux
St Martin
J.B.Say
Sidney-Smith (amiral)
Verneur
Walkenaer
Warden

On fait lecture du procès-verbal de la séance du 23 juillet ; il est adopté sans réclamation, Mr. le président rappelle le but et les motifs de l'association et en expose l'utilité.

On donne ensuite lecture suivie du règlement rédigé (*proposé biffé*) par la commission de cinq membres nommés à cet effet dans la séance précédente. Sur l'observation de Mr. Letronne qu'on ne peut saisir l'ensemble ni les détails d'un règlement à la première lecture, il est procédé à une seconde lecture (*article biffé*) par article. Mr. Letronne demande l'explication et le développement de l'article 2 du titre II, etc., lesquels sont fournis par Mr. Walkenaer.

La 2e lecture terminée, Mr. Jomard oppose qu'il ne voit que 17 personnes de la Commission centrale dans l'obligation de s'occuper des travaux de la Société, il désirerait le partage de cette commission en un plus grand nombre de sections afin d'en intéresser tous les membres. Cette opinion est combattue par Mr. Walkenaer qui s'appuie sur les cas de maladies, absences, etc., qui nécessitent remplacement. Mr. Jomard propose d'imprimer la liste des souscripteurs. Note est prise de ses observations pour en conférer avec la commission du règlement.

Mr. Gail fils, prévoyant que des changements peuvent être adoptés par la suite, demande des explications pour savoir si ce règlement est définitif. MM. Walkenaer, Rossel, Jomard, Eyriès, Malte-Brun répondent qu'à l'exemple de la Société d'encouragement on pourra faire par la suite les changements nécessités par les circonstances. Le règlement mis aux voix est adopté sauf rédaction. L'assemblée consultée sur l'élection de ses divers fonctionnaires ajourne cette élection. Elle donne pouvoir (*autorise biffé*) à la commission de convoquer une nouvelle assemblée.

La séance est levée à 10 h. »

Annexe C :

Présidents et secrétaires généraux de la Société de Géographie de Paris depuis 1821

	Présidents de la Société	Présidents de la Commission centrale	Secrétaires généraux
1822	Marquis de Laplace	De Rossel	Conrad Malte-Brun
1823	Marquis de Pastoret	Baron Walckenaër	Conrad Malte-Brun
1824	Vte de Chateaubriand	Langlès	Conrad Malte-Brun
1825	Comte Chabrol de Volvic	Barbié du Bocage	Roux de Rochelle
1826	Becquey	Eyriès	De Larenaudière
1827	Comte Chabrol de Crouzol	Jomard	De Larenaudière
1828	Baron Cuvier	Girard	De Larenaudière
1829	Baron Hyde de Neuville	Jomard	De Larenaudière
1830	Duc de Doudeauville	Général Haxo	Jouannin
1831	Comte d'Argout	Baron Walckenaër	Jouannin
1832	Amiral Comte de Rigny	Jomard	A.Barbié du Bocage
1833	Duc Decazes	Roux de Rochelle	Colonel Corabœuf
1834	Comte de Montalivet	Jomard	d'Avezac
1835	Baron de Barante	Roux de Rochelle	d'Avezac
1836	Lieut.-général baron Pelet	Colonel Corabœuf	d'Avezac
1837	Guizot	Roux de Rochelle	Noël Desvergers
1838	Comte de Salvandy	Baron Walckenaër	Noël Desvergers
1839	Baron Tupinier	Jomard	Capitaine Callier
1840	Comte Jaubert	Roux de Rochelle	Berthelot
1841	Villemain	Daussy	Berthelot
1842	Cunin-Gridaine	Contre-Amiral d'Urville	Berthelot
1843	Amiral Baron Roussin	Jomard	Berthelot
1844	Vice-am. Baron de Mackau	Roux de Rochelle	Berthelot
1845	Alexandre de Humboldt	Guigniaut	V. de Saint-Martin
1846	Baron Walckenaër	Daussy	V. de Saint-Martin
1847	Comte Molé	Jomard	V. de Saint-Martin
1848	Jomard	Roux de Rochelle	V. de Saint-Martin
1849	J.-B.Dumas	Daussy	V. de Saint-Martin
1850	J.-B.Dumas	Poulain de Bossay	De la Roquette
1851	Contre-Amiral Mathieu	Jomard	De la Roquette
1852	Contre-Amiral Mathieu	Guigniaut	De la Roquette
1853	Contre-Amiral Laplace	Daussy, Jomard	Eugène Cortambert
1854	Hippolyte Fortoul	Jomard	Eugène Cortambert
1855	Lefebvre-Durulé	Guigniaut	Alfred Maury
1856	Guigniaut	Constant Prévost	Alfred Maury
1857	Daussy	Jomard	Alfred Maury
1858	Général Daumas	D'Avezac	Alfred Maury
1859	Élie de Beaumont	Jomard	Alfred Maury
1860	Rouland	D'Avezac	V.-A.Malte-Brun
1861	Romain-Desfossés	Jomard	V.-A.Malte-Brun
1862	Persigny	D'Avezac	V.-A.Malte-Brun
1863	Walewski	De Quatrefages de Bréau	V.-A.Malte-Brun
1864	Chasseloup-Laubat	D'Avezac	V.-A.Malte-Brun
1865	Chasseloup-Laubat	De Quatrefages de Bréau	V.-A.Malte-Brun
1866	Chasseloup-Laubat	D'Avezac	V.-A.Malte-Brun
1867	Chasseloup-Laubat	De Quatrefages de Bréau	Charles Maunoir
1868	Chasseloup-Laubat	Jules Duval	Charles Maunoir
1869	Chasseloup-Laubat	Antoine d'Abbadie	Charles Maunoir
1870	Chasseloup-Laubat	De Quatrefages de Bréau	Charles Maunoir
1871	Chasseloup-Laubat	De Quatrefages de Bréau	Charles Maunoir
1872	Chasseloup-Laubat	D'Avezac	Charles Maunoir
1873	La Roncière Le Noury	Eugène Cortambert	Charles Maunoir
1874	La Roncière Le Noury	Delesse	Charles Maunoir

1875	La Roncière Le Noury	Delesse	Charles Maunoir
1876	La Roncière Le Noury	Victor-Adolphe Malte-Brun	Charles Maunoir
1877	La Roncière Le Noury	Émile Levasseur	Charles Maunoir
1878	La Roncière Le Noury	De Quatrefages de Bréau	Charles Maunoir
1879	La Roncière Le Noury	Auguste Daubrée	Charles Maunoir
1880	La Roncière Le Noury	Alfred Grandidier	Charles Maunoir
1881	Ferdinand de Lesseps	Lieut.-col. Perrier	Charles Maunoir
1882	Ferdinand de Lesseps	Henri Duveyrier	Charles Maunoir
1883	Ferdinand de Lesseps	Antoine d'Abbadie	Charles Maunoir
1884	Ferdinand de Lesseps	Bouquet de la Grye	Charles Maunoir
1885	Ferdinand de Lesseps	Milne-Edwards	Charles Maunoir
1886	Ferdinand de Lesseps	Adrien Germain	Charles Maunoir
1887	Ferdinand de Lesseps	Janssen	Charles Maunoir
1888	Ferdinand de Lesseps	Docteur E.-T.Hamy	Charles Maunoir
1889	Ferdinand de Lesseps	Milne-Edwards	Charles Maunoir
1890	De Quatrefages de Bréau	Comte Henri de Bizemont	Charles Maunoir
1891	De Quatrefages de Bréau	Vice-amiral L.Vignes	Charles Maunoir
1892	Antoine d'Abbadie	Émile Cheysson	Charles Maunoir
1893	Auguste Daubrée	Général Derrécagaix	Charles Maunoir
1894	Auguste Himly	Édouard Caspari	Charles Maunoir
1895	Janssen	Albert de Lapparent	Charles Maunoir
1896	Bouquet de la Grye	Docteur E.-T.Hamy	Charles Maunoir
1897	Milne-Edwards	Prince Roland Bonaparte	Baron Hulot
1898	Milne-Edwards	Le Myre de Vilers	Baron Hulot
1899	Milne-Edwards	Gabriel Marcel	Baron Hulot
1900	Alfred Grandidier	Prince Roland Bonaparte	Baron Hulot
1901	Alfred Grandidier	E.Anthoine	Baron Hulot
1902	Alfred Grandidier	Général Derrécagaix	Baron Hulot
1903	Alfred Grandidier	Le Myre de Vilers	Baron Hulot
1904	Alfred Grandidier	Henri Cordier	Baron Hulot
1905	Le Myre de Vilers	Vice-amiral Humann	Baron Hulot
1906	Le Myre de Vilers	Baron Jules de Guerne	Baron Hulot
1907	Le Myre de Vilers	Édouard-Alfred Martel	Baron Hulot
1908	Docteur E.-T.Hamy	Franz Schrader	Baron Hulot
1909	Prince Roland Bonaparte	Edmond Perrier	Baron Hulot
1910	Prince Roland Bonaparte	Emmanuel de Margerie	Baron Hulot
1911	Prince Roland Bonaparte	Colonel Bourgeois	Baron Hulot
1912	Prince Roland Bonaparte	Jules Harmand	Baron Hulot
1913	Prince Roland Bonaparte	Général G.Lebon	Baron Hulot
1914	Prince Roland Bonaparte	Charles Lallemant	Baron Hulot
1915	Prince Roland Bonaparte	Charles Lallemant	Baron Hulot
1916	Prince Roland Bonaparte	Charles Lallemant	Baron Hulot
1917	Prince Roland Bonaparte	Charles Lallemant	Baron Hulot
1918-1924	Prince Roland Bonaparte		Guillaume Grandidier
1924-1925	Henri Cordier		Guillaume Grandidier
1926-1927	E.Roume		Guillaume Grandidier
1928-1930	Édouard-Alfred Martel		Guillaume Grandidier
1931-1938	Maréchal Franchet d'Espèrey		Guillaume Grandidier
1939-1946	Général G.Perrier		Édouard de Martonne
1947-1952	Emmanuel de Martonne		Aimé Perpillou
1953-1959	R.Perret		Aimé Perpillou
1960-1965	Ingénieur-général L.Hurault		Aimé Perpillou
1965-1975	J.Despois		Aimé Perpillou
1975-1976	Aimé Perpillou		Paule Garenc
1976-1978	Roger Blais		Paule Garenc
1979-1982	Roger Blais		Marcel-M.Chartier
1983-1985	Jacqueline Beaujeu-Garnier		Marcel-M.Chartier
1986-1994	Jacqueline Beaujeu-Garnier		Michel Florin
1995-2005	Jean Bastié		Michel Florin
2005-2008	Jean Bastié		Michel Dagnaud
2009-2013	Jean-Robert Pitte		Michel Dagnaud
2013-	Jean-Robert Pitte		Jacques Gonzales

Annexe D :

Questions proposées aux voyageurs et à toutes les personnes qui s'intéressent aux progrès de la géographie (extraits) 1 :

OBSERVATIONS PRELIMINAIRES

« La Société de Géographie, convaincue que la publicité des questions rédigées par plusieurs de ses membres, et adressées par elle aux voyageurs qui parcourent en ce moment les contrées peu connues, est un moyen puissant de répandre du jour sur les points les plus importants de la science, a résolu de faire imprimer ces questions par séries successives. Un Comité spécial, choisi dans les trois Sections de la Commission centrale, a été chargé de surveiller le travail. En le publiant, la Société a l'espoir qu'un plus grand nombre d'observateurs et d'amis de la Géographie travailleront à éclaircir les difficultés et les problèmes dont la solution est désirée. Elle se flatte aussi que tous ceux de ses membres qui sont en position de répondre à ces questions s'empresseront de lui adresser les renseignements qu'elle désire. Elle invite tous ceux qui s'intéressent aux progrès des découvertes à lui adresser de nouvelles questions sur les points difficiles de la science, et sur toutes les lacunes qui auraient fixé leur attention, afin qu'elle dirige utilement l'envoi de ces questions, là où sa correspondance lui permet d'espérer une solution, et qu'elle leur donne, s'il y a lieu, une place dans les séries qui seront publiées successivement.

L'ensemble de ces questions finira par embrasser tous les doutes à éclaircir, tous les travaux à faire ; il en résultera aussi un livre utile aux voyageurs, et propre à intéresser le monde savant.

On sent qu'il était impossible de suivre ici rigoureusement l'ordre géographique. Les questions ont été rédigées à mesure que les besoins s'en faisaient sentir, c'est-à-dire à mesure que de nouveaux voyageurs présentaient à la Société l'occasion de demander des recherches nouvelles ; mais on a prévu l'inconvénient qui pouvait en résulter ; l'impression de chaque série est ordonnée de manière à pouvoir commodément rapprocher les questions diverses qui se rapportent à tel ou tel pays. On aura, par ce moyen, la faculté de multiplier, pour chaque contrée différente, les questions qui la concernent, et il sera possible d'éviter les répétitions.

La Société a annoncé, dans son bulletin mensuel, la publication d'un *Recueil de voyages, de relations géographiques et de mémoires* ; trois volumes ont déjà paru

1 Autant que faire se peut la typographie d'origine a été respectée. L'une des versions dactylographiées de ma thèse comporte dans la même annexe un fac-similé de *l'Encouragement pour un voyage à Tombouctou et dans l'intérieur de l'Afrique* (1825).

: elle renouvelle cette annonce, persuadée que les ouvrages et les recherches qui lui seront adressés en réponse à ses questions pourront fournir à ce recueil d'utiles matériaux ; quant aux observations présentées sous une forme plus concise, elle ne les accueillera pas avec un moindre empressement, et elle les publiera par la voie de son recueil périodique, toutes les fois qu'elles renfermeront des résultats neufs pour la science.

Elle se flatte que cet appel désintéressé, et exempt de toute vue personnelle, adressé à tous les amis des connaissances géographiques existant sur le globe, en même temps qu'aux courageux explorateurs qui s'efforcent d'en reculer les limites, sera un germe fécond, capable de produire un jour des fruits abondants. »

QUESTIONS
proposées
AUX VOYAGEURS ET A TOUTES LES PERSONNES
qui
S'INTERESSENT AUX PROGRÈS DE LA GÉOGRAPHIE

ASIE

PERSE

« 1. Montagnes. DETERMINER et faire connaître, par des renseignements aussi précis qu'il sera possible, la structure, la hauteur au-dessus du niveau de l'Océan, la direction, l'étendue et la dénomination des chaînes de montagnes qui existent tant en Perse qu'en Arménie, en s'attachant surtout aux noms locaux de ces montagnes, afin d'éviter les désignations trop générales qui ne font que jeter de la confusion dans l'esprit.

Le nom d'*Elbours*, par exemple, est donné, sur les cartes, à une suite assez considérable de montagnes. Il faudrait indiquer les limites de la chaîne qui porte réellement ce nom. Il serait important de savoir si dans cette chaîne, dite d'Elbours, il a existé des volcans ; quels ils furent, quelles sont les traces qui en subsistent et de reconnaître la présence, la durée, ainsi que les époques de la fonte des neiges sur ces montagnes.

2. Déserts. Donner des renseignements sur l'étendue des déserts de la Perse ; indiquer leur nature ; chercher à connaître s'ils augmentent ou s'ils

diminuent ; et dire si quelques obstacles naturels ou artificiels s'opposent, ou ne s'opposent pas, à l'extension de ces déserts.

3. Mers et lacs. Faire connaître le niveau de la mer Caspienne ainsi que celui de la mer d'Aral, et dire s'il y a tradition d'un abaissement de ce niveau et d'une augmentation ou d'une diminution de salure. Donner la nomenclature des lacs, examiner leurs côtes ; indiquer leur longueur, leur largeur et leur profondeur ; décrire les animaux qui y vivent et les coquilles que l'on y rencontre ; rapporter quelques-unes de ces coquilles.

4. Cours d'eau. Déterminer leur étendue, leur hauteur à la source, les interruptions qu'ils éprouvent dans leur prolongement, s'il y a lieu ; dire si les eaux vont se jeter dans le golfe Persique, ou se perdre dans les sables, les causes ; s'il y a des rivières souterraines ; présenter quelques résultats sur l'évaporation des eaux, les époques et la durée des inondations ; faire connaître les sources qui donnent des substances particulières.

5. Donner une idée de la nature du sol, de celle des mines, et de la manière d'en extraire les produits ; faire connaître les procédés dont on fait usage pour la fabrication du fer, de l'acier, etc.

6. Dire à quelle hauteur cesse la végétation, et quelles sont les plantes propres au pays ; envoyer des renseignements sur la culture du coton en Perse ; en rapporter quelques graines. Entrer dans quelques détails sur la canne à sucre du Mazanderan et en rapporter des plantes.

7. Envoyer des renseignements positifs sur les chèvres du Kerman, s'assurer si elles sont d'importation étrangère, et, en ce cas, de l'époque à laquelle elles ont été introduites ; décrire leur conformation et la représenter au moyen d'un dessin : indiquer l'origine du chevreau de Perse et en rapporter des échantillons.

8. Faire connaître exactement quels sont les matériaux qui servent aux constructions des maisons, ainsi qu'à leur toiture, et au pavage des rues.

9. Donner des explications sur la substance appelée *mummie*.

10. Recueillir des renseignements sur la religion, les mœurs et les coutumes des Guèbres, en Perse.

11. Faire des recherches sur la population, sur la proportion des sexes, sur les naissances et les décès ; donner au moins des probabilités à cet égard.

12. Il serait utile de savoir quelles sont les parties de la Perse où le *cholera morbus* a étendu ses ravages, indiquer la direction qu'a suivi ce fléau et les limites où il s'est arrêté.

13. Indiquer les difficultés géographiques qui se présenteront ; les erreurs qu'on aura remarquées dans les cartes ; donner une attention toute particulière aux noms ; les écrire d'après la prononciation, et en outre en caractères arabes.

14. Prendre note des manuscrits importants que l'on pourrait rencontrer, et acheter tous ceux qui sembleraient propres à jeter de nouvelles lumières sur la géographie orientale. »

P.A.Jaubert

Additions aux questions précédentes

« 1. En plusieurs endroits de la Perse, et surtout aux environs des grands déserts, les rivières, avant de se perdre dans les sables, passent sous terre, et les habitants suivent leurs courants par le moyen de puits pratiqués très anciennement. Reconnaître ces puits. Il en existe aux environs de Téhéran, de Damthan et d'autres endroits. Ces puits sont mentionnés dans Polybe.

2. Les ruines de l'ancienne ville d'Echbatane existent dans la partie méridionale de Hamadan. Un aqueduc, construit par Sémiramis, amenait l'eau à cette ville, d'une source située à une demi-lieue dans la montagne. Cet aqueduc existe encore ; il consiste seulement en un canal ménagé sur la pente de la montagne et à la tête de la source qui fournit l'eau ; sur le rocher sont deux inscriptions, assez longues, en caractères cloudiformes. Il faudrait vérifier tous ces faits, et copier, s'il est possible, les inscriptions et même les bas-reliefs, s'il y en avait. »

[Signé] B. du B. [Barbié du Bocage]

Arménie

« 1. Reconnaître les chaînes de montagnes ; désigner les phénomènes qu'elles représentent et recueillir les traditions locales que les peuples auront pu conserver à ce sujet.

2. Visiter, s'il est possible, l'antre de Teckman, situé dans le canton de ce nom, Pachalie d'Erzeroum. Les anciens appelaient cette grotte de Manali, comme on peut le voir dans l'histoire de Moïse de Khorène, liv. III, ch. 45, édit. de Londres.

Au rapport des habitants du pays, cet antre est assez vaste pour contenir plusieurs milliers d'hommes ; on y trouve un lac tout au fond.

3. Visiter également les antres des monts Sassaoum, qui font partie de la chaîne du Taurus, et sont situés entre les sources du Tigre et le lac de Van. »

AFRIQUE

TRIPOLI ET AFRIQUE SEPTENTRIONALE 1

Ville de GADAMES

« la position de ce point important pour la géographie et pour le commerce de l'intérieur de l'Afrique a été suffisamment déterminée par les recherches de M. Walckenaër, mais il n'en devient que plus intéressant d'obtenir des itinéraires qui se rattachent à ce point fixe ; on désirerait surtout en avoir qui fussent dirigés vers l'ouest à travers le grand espace inconnu qui sépare les parties méridionales de la régence d'Alger, du pays de Touat.

La population de la ville de Gadamès est, d'après les rapports faits à M. Lyon, composée de deux tribus distinctes, renfermées dans la même enceinte commune, mais séparées en deux quartiers par une muraille. Ce fait étant important pour toute l'histoire de l'Antiquité, on est prié d'obtenir le plus de détails possibles sur l'origine, la nature, les conditions et les résultats de cette union.

Deux vocabulaires des idiomes parlés par ces deux tribus seraient aussi très utiles. »

MALTE-BRUN

1 [Dans le texte] Voyez dans les *Mémoires de la Société de Géographie*, t. II, p. 63 et suivantes, la réponse aux questions sur Tripoli et l'Afrique septentrionale, publiées dans la première édition de la présente série de questions.

Table des Matières

des Questions proposées aux voyageurs et à toutes les personnes qui s'intéressent aux progrès de la Géographie

ASIE

Questions sur la Perse, par M.Jaubert
Additions aux questions précédentes, par M. B. du B.
Questions sur l'Arménie, par M.Cirbied
Observations générales
Questions sur l'Arabie, par M. E.J.

AFRIQUE

Questions sur Tripoli et l'Afrique septentrionale, par M. Malte-Brun
Questions sur les environs de la Cyrénaïque, par M. E.J.
Questions sur Alger et Tunis, par M.Malte-Brun
Additions aux questions précédentes, par M. B. du B.
Questions sur la Nubie et l'Abyssinie et les pays à l'occident du Nil, par M. E.J.
Questions sur la Sénégambie, par le même

EUROPE

Questions sur la Basse-Bretagne, par M.Malte-Brun
Questions sur la Pologne, par M. de La Renaudière

AMÉRIQUE

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Questions sur la province du Texas, par M.Warden
Questions sur la colonie grecque établie par l'Angleterre aux Florides et sur les causes de sa dispersion, par le même

AMÉRIQUE MÉRIDIIONALE

Questions sur le Brésil, par M.Malte-Brun

Océanie

Question sur les Iles du Grand Océan, par M. L. Choris

Annexe E :
Extraits du début et de la fin du *Journal d'un voyage à Tombouctou...*
de René Caillié

« Au roi

Sire,

Si j'ose offrir à Votre Majesté la faible récit de mes voyages en Afrique, c'est moins comme un livre digne de ses regards que comme un gage de dévouement au service de Votre Majesté et au bien de mon pays. Ce sentiment seul m'a soutenu durant de pénibles épreuves : j'ambitionnais, comme la plus belle de toutes les récompenses, l'honneur d'offrir un jour à mon roi le fruit de quelques découvertes tentées dans des pays inconnus qui furent le tombeau de voyageurs illustres. La bonté qu'a Votre Majesté d'en agréer l'hommage met le comble à mes vœux, et ajoute à ma reconnaissance et à mon dévouement pour l'Auguste Monarque à qui la France doit sa gloire et sa prospérité.

Je suis, avec le plus profond respect,

de Votre Majesté,

Sire,

Le très humble et très fidèle sujet

R. CAILLIE »

Avant-propos

« Je livre enfin au public la relation de mon voyage dans l'intérieur de l'Afrique, qui devait paraître depuis longtemps ; plusieurs causes en ont retardé la publication jusqu'à ce jour, depuis plus de quinze mois que j'ai revu le sol natal. Je n'ai rapporté, des régions que j'ai parcourues, que des notes fugitives, très laconiques, écrites en tremblant, et pour ainsi dire en courant ; elles fussent devenues contre moi une pièce de conviction inexorable, si j'avais été surpris traçant des caractères étrangers, et dévoilant pour ainsi dire aux blancs les mystères de ces contrées. En Afrique, et surtout dans les pays occupés par les Foulahs et les Maures, l'hypocrisie religieuse dans un étranger est le plus sanglant des outrages, et il vaut cent fois mieux peut-être y passer pour chrétien que pour un faux musulman ; de

sorte que si mon système de voyage avait ses avantages, bien justifiés d'ailleurs par le succès, il avait aussi de terribles inconvénients. Je portais toujours dans mon sac un arrêt de mort, et combien de fois ce sac a dû être confié à des mains ennemies ! À mon arrivée à Paris, les notes écrites le plus souvent au crayon se sont trouvées tellement fatiguées, tellement effacées par le temps, mes courses et ma mauvaise fortune, qu'il m'a fallu toute la ténacité, toute la scrupuleuse fidélité de ma mémoire, pour les rétablir et les reproduire comme la base de mes observations et les matériaux de ma relation.

Mais cette scrupuleuse fidélité même qui doit présider à la rédaction des voyages, et que je considère comme le plus grand mérite de la mienne, exigeait que j'y consacrasse le temps nécessaire pour ne rien omettre d'essentiel et pour présenter les faits dans l'ordre même où je les avais observés et notés. Une autre cause non moins légitime de ce retard est une maladie longue et dangereuse qui vint m'accabler quelques mois après mon arrivée en France, et me ravir les forces que n'avaient point épuisées de longues fatigues et les privations de dix-sept mois de voyage sur un sol brûlant et tant de fois funeste à l'intrépidité de nos voyageurs européens. Il faut y joindre l'étendue même de ces matériaux, s'élevant à près de trois volumes, mon peu d'habitude dans l'art d'écrire, et la résolution que j'avais formée de ne pas recourir à une plume étrangère, excepté pour quelques incorrections de style qui devaient naturellement m'échapper dans la plus difficile et la plus délicate des langues ; car je voulais offrir au public une rédaction qui m'appartînt, non moins que le fond même de mes observations, une rédaction qui fût, sinon élégante, et étudiée, du moins simple, claire, franche, et reproduisant avec sincérité tout mon voyage et le voyageur sous les traits qui lui sont propres. On n'y trouvera point, je le regrette, des considérations d'un ordre élevé sur les institutions politiques ou religieuses, sur les mœurs des peuples que j'ai traversés ; quand même mes études antérieures eussent porté mon esprit vers ce genre de réflexions, le peu de ressources dont je pouvais disposer, et par conséquent, la nécessité d'un passage rapide, ne m'eussent pas permis de séjourner assez longtemps pour donner à mes recherches une base solide. Mon but principal était de recueillir avec soin, avec exactitude, tous les faits qui tomberaient sous mes yeux, de quelque nature qu'ils fussent, et de me livrer spécialement à tout ce qui me paraissait intéresser les progrès de la géographie et de notre commerce en Afrique.

Un séjour prolongé dans nos établissements et nos colonies du Sénégal, et peut-être aussi ma propre expérience, m'avaient appris combien ce commerce, depuis si longtemps languissant, avait besoin de débouchés et de relations nouvelles dans l'intérieur du continent ; mais, pour établir ces nouvelles relations, pour

imposer aux populations lointaines le tribut de notre industrie, il fallait de nouvelles découvertes, de nouvelles connaissances géographiques absolument indispensables pour les efforts que tenterait le gouvernement et les encouragements qu'il prodiguerait à nos comptoirs de la côte. Le vif sentiment de cette nécessité, de ce besoin urgent qui presse notre commerce d'Afrique, devint en quelque sorte l'âme de mes informations et des directions que j'ai prises, surtout dans une certaine partie de mon voyage ; j'étais convaincu de l'influence puissante qu'exerceraient tôt ou tard sur nos colonies et sur nos relations commerciales des renseignements nets et positifs, puisés aux sources mêmes et déposés entre les mains du gouvernement du roi, protecteur zélé et éclairé d'intérêts aussi importants, et qui, surtout, aujourd'hui, touchent de si près à la prospérité du royaume, et peut-être à son repos intérieur.

Ai-je été assez heureux pour réaliser sous ce rapport les vœux que je formais, les espérances que j'osais concevoir, avec mes anciens compatriotes du Sénégal, pour remplir cette partie de la tâche que je m'étais imposé et payer ainsi mon tribut au gouvernement de mon pays ? C'est à mes juges naturels, aujourd'hui dépositaires du fruit de mes recherches, c'est au succès des entreprises qu'elles doivent provoquer, de répondre pour moi à cette question. Quant aux progrès que les sciences géographiques et naturelles peuvent devoir à mon voyage, il ne m'appartient pas davantage de les apprécier ; j'en dois abandonner le jugement à ceux qui les représentent si dignement dans la capitale du monde civilisé, et dont il m'eût été si doux, si utile surtout de posséder les lumières et les talents, lorsque, seul et livré à mes faibles moyens je me trouvais chaque jour sur le théâtre d'un monde inconnu et vierge encore des regards de la curieuse et scientifique Europe. Armé de ces connaissances et des instruments que nous leur devons, j'eusse pu espérer de répondre plus complètement aux vœux de la Société de Géographie, de me rendre plus digne de l'accueil flatteur et bienveillant qu'elle m'a accordé, des distinctions et des récompenses que son patriotisme sait décerner à ceux qui secondent ses efforts, de cette Société qui poursuit avec tant de zèle et de succès le perfectionnement de la science, et dont les programmes, jetés sur les plages africaines et tombés entre mes mains, achevèrent de me confirmer dans l'importance que j'attribuais déjà aux voyages dans l'Afrique centrale et m'encouragèrent dans le projet que je nourrissais dès lors de tenter un jour la découverte de Tombouctou.

En rendant ces hommages à la Société de Géographie, je ne dois pas oublier un de ses membres les plus distingués, M. Jomard, président de sa Commission centrale et membre de l'Institut, qui depuis mon arrivée en France, n'a cessé de m'honorer de ses conseils précieux et de ses bontés particulières, qui n'a pas dédaigné d'associer son nom au mien, et a bien voulu concourir au succès que peut

avoir cette relation en l'enrichissant d'une carte dressée sur mes notes, et de recherches géographiques sur un continent dont l'étude lui est depuis longtemps familière et comme voyageur, et comme écrivain. Qu'il veuille bien recevoir ici un témoignage public de ma vive reconnaissance ! »

Introduction

« Ayant eu, dès ma plus tendre enfance, un goût prononcé pour la carrière des voyages, j'ai toujours saisi avec empressement les occasions qui pouvaient me faciliter les moyens d'acquérir de l'instruction ; mais, malgré tous mes efforts pour suppléer au défaut d'une éducation soignée, je n'ai pu me procurer que des connaissances imparfaites. L'entière conviction que j'avais de l'insuffisance de mes moyens m'affligeait souvent, quand je songeais à tout ce qui me manquait pour remplir la tâche que je m'étais imposée ; toutefois, réfléchissant aux dangers, aux difficultés d'une telle entreprise, j'espérais que les notes et les renseignements que je rapporterais de mes voyages seraient reçus du public avec intérêt : je ne renonçai donc pas un seul instant à l'espoir d'explorer quelque pays inconnu de l'Afrique ; et par la suite, la ville de Tombouctou devint l'objet continuel de toutes de mes pensées, le but de tous mes efforts ; ma résolution fut prise de l'atteindre ou de périr. Aujourd'hui, que j'ai été assez heureux pour accomplir ce dessein, le public accordera peut-être quelque indulgence au récit d'un voyageur sans prétention, qui raconte simplement ce qu'il a vu, les événements qui lui sont arrivés, et les faits dont il a été le témoin.

Je suis né en 1800, à Mauzé, département des Deux-Sèvres, de parents pauvres ; j'eus le malheur de les perdre dans mon enfance. Je ne reçus d'autre éducation que celle que l'on donnait à l'école gratuite de mon village ; dès que je sus lire et écrire, on me fit apprendre un métier dont je me dégoûtai bientôt, grâce à la lecture des voyages, qui occupait tous mes moments de loisir. L'histoire de Robinson, surtout, enflammait ma jeune tête ; je brûlais d'avoir comme lui des aventures ; déjà même je sentis naître dans mon cœur l'ambition de me signaler par quelque découverte importante.

On me prêta des livres de géographie et des cartes : celle de l'Afrique, où je ne voyais que des pays déserts ou marqués inconnus, excita plus que toute autre mon attention. Enfin, ce goût devint une passion pour laquelle je renonçai à tout : je cessai de prendre part aux jeux et aux amusements de mes camarades ; je m'enfermai les dimanches pour lire des relations et tous les livres de voyages que je pouvais me procurer. Je parlai à mon oncle, qui était mon tuteur, de mon désir de voyager : il me désapprouva, me peignit avec force les dangers que je courrais sur mer, les regrets que j'éprouverais loin de mon pays, de ma famille ; enfin, il ne négligea rien pour me détourner de mon projet. Mais ce dessein était irrévocable ; j'insistai de nouveau pour partir, et il ne s'y opposa plus.

Je ne possédais que soixante francs ; ce fut avec cette faible somme que je me rendis à Rochefort, en 1816. Je m'embarquai sur la gabare la *Loire* qui allait au Sénégal. On sait que ce bâtiment marchait de conserve avec la *Méduse*, sur laquelle se trouvait M. Mollien, que je ne connaissais point alors, et qui devait faire des découvertes si intéressantes dans l'intérieur de l'Afrique. Notre gabare s'étant heureusement écartée de la route que suivait la *Méduse* arriva sans accident dans la rade de Saint-Louis. De là, je me rendis à Dakar, village de la presqu'île du cap Vert, où furent conduits les malheureux naufragés de la *Méduse*, par la gabare la *Loire*. Après un séjour de quelques mois dans ces tristes lieux, lorsque les Anglais eurent remis la colonie au Français, je partis pour Saint-Louis. »

[.....]

« Le 27 septembre 1828, un peu avant le coucher du soleil, on m'envoya des habits de matelot, pour que je pusse, sous ce déguisement, me rendre à bord sans danger. Un Maure s'informa qui j'étais, disant qu'il ne m'avait pas vu débarquer avec les autres ; le Juif qui m'accompagnait lui répondit que j'étais un Français venant de Tétouân, et que je repassais en France ; il ne dit plus rien. J'arrivai à bord de la goélette la *Légère* avec la fièvre et très souffrant. M. le commandant Jolivet me fit donner tout ce qui m'était nécessaire dans ma situation.

Le 28, à six heures du matin, nous fîmes voile par un vent favorable, et, à ma grande satisfaction, nous eûmes bientôt perdu Tanger de vue. Les soins de M. Jolivet eurent une heureuse influence sur ma santé ; la fièvre me quitta, et l'air pur de la mer me rétablit presque entièrement. Nous arrivâmes à Toulon après dix jours d'une traversée fort heureuse.

Ceux qui ont été longtemps absents de leur pays et qui ont pu craindre de n'y jamais rentrer, ceux-là seuls peuvent se faire une idée de ce que j'éprouvai en revoyant cette chère patrie ! Pendant que j'étais en quarantaine, j'écrivis à M. Jomard, président de la Commission centrale de la Société de Géographie, pour lui donner avis de mon voyage. Peu après, je reçus pour première preuve de l'intérêt bienveillant de cette savante Société une somme de 500 francs, afin de m'aider à me rendre à Paris. Bientôt, j'eus la glorieuse satisfaction de mériter ses suffrages : elle applaudit à mon zèle, et m'accorda la récompense promise au premier voyageur qui serait parvenu dans la ville mystérieuse de Tombouctou, et en aurait rapporté des observations positives. Le gouvernement accueillit avec bonté le rapport que cette Société fit sur mon voyage et me donna bientôt des marques distinguées de son honorable protection.

Qu'il me soit permis de témoigner ici ma vive reconnaissance à M. le vicomte Laîné, pair de France, pour son accueil paternel et sa généreuse protection. Je lui dois d'avoir appelé sur moi la sollicitude si bienveillante de M. le vicomte de Martignac, alors ministre de l'Intérieur, dont les encouragements m'ont mis à la portée d'acquérir les connaissances qui me manquent encore.

Qu'il me soit permis aussi de dire à la France de quel touchant intérêt a daigné m'honorer M. le baron Hyde de Neuville, dont le passage au ministère de la Marine laissera de glorieux souvenirs. À peine étais-je arrivé à Paris, encore inconnu, malade des suites de mes fatigues, que cet homme généreux vint me visiter dans mon humble logement, où il m'apportait lui-même les marques de la faveur et de la munificence royales. Depuis ce jour, je n'ai pas cessé d'éprouver sa bonté, et c'est pour moi un besoin de consigner ici l'expression de ma gratitude pour les bienfaits du ministre, et de mon admiration pour le noble caractère de l'homme privé et du citoyen.

Mais, comme il faut toujours qu'un peu de mal se mêle à beaucoup de bien, des succès si flatteurs me firent quelques envieux : les uns dirent que je n'étais pas allé jusqu'à Tombouctou ; d'autres, que j'avais fait naufrage sur la côte de Barbarie, et que, possesseur de quelques vagues renseignements, je voulais les donner pour le fruit de mes propres observations. Les faits exposés dans cet ouvrage et la notoriété donnent un démenti suffisant à ces vaines clameurs de la malignité. Enfin, on alla jusqu'à dire que j'avais changé de religion à chaque étape : je répondrai à cette perfide imputation que j'ai seulement adopté extérieurement le culte mahométan, comme l'unique moyen de pénétrer dans les contrées que j'ai parcourues, ce qui eût été sans cela tout à fait impossible. Quoi qu'il en soit, j'avouerai que ces injustes attaques me furent plus sensibles que les maux, les fatigues et les privations que j'avais éprouvés dans l'intérieur de l'Afrique. »

Annexe F :

Début et fin du compte rendu par Jules Duval (pp. 209 & 216 du *Bulletin de la Société de Géographie* de 1864) **de l'ouvrage**
de Henry Russell-Killough, *Seize mille lieues à travers l'Asie et l'Océanie. Voyages exécutés pendant les années 1858-1861*, Paris, 1864, 2 vol., 428 et 427 p. :

« La Société de Géographie m'a chargé de lui rendre compte d'un ouvrage publié par l'un de ses membres, M. le comte Henri Russell-Killough sous ce titre : *Seize mille lieues à travers l'Asie et l'Océanie*, voyage exécuté pendant les années 1858-1861. Je viens acquitter ma dette **1**, non sans regretter que cette tâche ne soit pas échue à quelqu'un de nos collègues qui eût pu contrôler, par ses propres souvenirs, les récits de M. Russell. En fait de pays extérieurs à l'Europe, votre rapporteur ne connaît *de visu* qu'un coin de l'Afrique septentrionale **2**, et justement le voyageur dont il doit vous parler a parcouru le monde entier, excepté l'Afrique, qu'il a simplement traversée de Suez à Alexandrie, en chemin de fer.

[...]

Les montagnes surtout l'attirent et l'émeuvent. Fils des Pyrénées, il a gravi dès son enfance leurs pics les plus aigus, qui, sur les terres les plus lointaines, lui fournissent des souvenirs et des comparaisons. Il a franchi les Ourals en Russie, il a chevauché sur les monts Éléphant, des montagnes Bleues, en Australie ; il a gravi le *Dunn Mountain* de la Nouvelle-Zélande, il a foulé le sommet de l'*Anthony Peak*, dans l'île de Ceylan ; il a contemplé de très-près les cimes de l'Himalaya ; il a couru tous les *bungalows*, auberges officielles, des Ghattes occidentales de l'Inde, dormi dans les plus hautes gorges des Nilgherries. Nous ne parlons pas des chaînes de l'Europe et de l'Amérique qu'il a laissées hors de son horizon d'écrivain, mais non de ses assauts de voyageur.

Il reste encore à notre jeune et intrépide collègue **3** bien des montagnes vierges de ses pas à escalader. Nous lui signalerons entre autres, sur le continent africain, qui attend ses visites, les monts Kénia et Kilimandjaro, et plus à l'intérieur, dans la région équatoriale, les monts mystérieux de la Lune, dans la région de

1 Le compte rendu fut d'abord fait oralement, d'où le style.

2 L'Algérie, bien sûr.

3 Russell n'avait pas encore trente ans lors de son voyage.

l'origine probable des sources du Nil, comme digne de son noble goût d'excursions et d'ascensions. 1 »

1 Russell n'ira jamais dans ces montagnes...

Annexe G :

Biographie de Michel Chevalier (1806-1879) ¹ :

Né à Limoges en 1806 dans une famille de très petite bourgeoisie — son père était un modeste marchand de droguets et de flanelle, qui lui fit donner une solide instruction — , il entra à 18 ans premier à Polytechnique, passa ensuite à l'École des Mines, dont il sortit premier également, et il fut nommé ingénieur des Mines du département du Nord. Converti au saint-simonisme en 1829, il écrivit ses premiers articles saint-simoniens en octobre 1830, prit la direction du *Globe* en novembre 1830, frota les parquets et servit à table à Ménilmontant, ce qui lui valut de faire de la prison. Enfantin lui donna une prépondérance de fait sur les autres disciples dès les premiers mois de 1831 ; le 18 février 1832, après le schisme de Bazard, la seconde place dans la hiérarchie lui est même officiellement reconnue par le Père.

« Seul homme raisonnable » parmi les saint-simoniens, d'après Jean-Baptiste Duroselle, il est l'auteur de presque tous les manifestes, de tous les avis aux églises des départements, d'articles de polémique avec les autres journaux, d'articles politiques et économiques, et il est parfois atteint par le « lyrisme religieux » des disciples.

La rupture avec l'École et spécialement Prosper Enfantin (1796-1864) se fit en trois étapes : en 1832-1834, il est envoyé par le gouvernement en mission aux États-Unis. « Rentré dans le monde, décidé à y faire une carrière brillante », il prend ses distances avec les saint-simoniens, en réussissant à ne pas se donner l'air d'un transfuge ; en 1837, pour des questions financières, il se brouille complètement avec Enfantin ; l'année suivante, dans le *Journal des Débats*, paraît une critique de Michel Chevalier concernant les disciples saint-simoniens. Comme l'écrit Jean-Baptiste Duroselle, « il y a eu quelques dizaines, quelques centaines d'autres jeunes intellectuels qui, avec plus ou moins d'éclat, sont passés par les mêmes étapes, ont abandonné une carrière prometteuse pour adhérer à la *religion nouvelle*, y ont joué un rôle notable, en sont sortis avec plus ou moins de remords et ont essayé ensuite de faire carrière. Aucun n'a réussi aussi bien que lui, ni avant, ni pendant, ni après la phase saint-simonienne. »

¹ Cf. *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1864, p. 376, 1er sem. 1865, p. 491, Jean-Baptiste Duroselle, « Michel Chevalier, saint-simonien », *Revue historique*, 1956, pp. 233-266, Sébastien Charléty, *Histoire du saint-simonisme (1825-1864)*, Paris, Gonthier, 1965, 282 p., pp. 140 & 252, Guy P. Palmade, *Capitalisme et capitalistes français au XIXe siècle*, Armand Colin, 1961, 297 p., pp. 113-144.

Que devient-il après cette phase ? En 1836, il fait un voyage, qui lui apprend beaucoup, en Grande-Bretagne ; quatre ans plus tard, il est nommé conseiller d'État et professeur d'économie politique au Collège de France : il ouvre son cours en 1841 sur l'affirmation « qu'il ne faut plus *s'inquiéter* de la distribution des richesses, seulement de leur *accroissement* » (Guy P. Palmade, *Capitalisme et capitalistes français au XIXe siècle*, Armand Colin, 1961, 297 p., pp. 113-144). Il a entamé une brillante carrière d'économiste et retrouve des préoccupations qu'il avait déjà exprimées en 1832 dans son *Système de la Méditerranée*, où il dressait en entrant dans les détails un tableau vraiment prophétique de la révolution qu'allaient provoquer le chemin de fer et la navigation à vapeur. Carrière politique aussi : il est député de l'Aveyron en 1845-1846 et sénateur sous le Second Empire. En 1846, il avait pris avec Frédéric Bastiat (1801-1859) la direction du mouvement libre-échangiste ; en 1851, il était entré à l'Académie des Sciences morales et politiques ; en 1852, c'est le retour au Conseil d'État et au Collège de France, dont il avait été destitué par la révolution de 1848. En 1860, bien sûr, c'est le fameux « coup d'État économique », qu'il avait préparé par ses négociations.

Annexe H :

Un « Rapport sur les travaux de la Société de Géographie... » en 1864 :

Je donne en annexe, à titre d'exemple de la situation intellectuelle bloquée à l'aube des années 1860, le début du très rhétorique « Rapport sur les travaux de la Société de Géographie... » de Victor-Adolphe Malte-Brun pour l'année 1864 (*Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1864, pp. 427-429).

« Messieurs,

Une année nouvelle s'est encore ajoutée à celles que vous marquez par de constants efforts pour l'avancement des sciences géographiques ; vous avez vu grossir le nombre des documents nouveaux qui les enrichissent, et s'étendre les relations qui vous unissent avec les corporations savantes du monde entier.

Les séances de votre Commission centrale, suivies avec un zèle qui rappelle la première aurore de l'organisation de votre société, ont été profitablement remplies par des lectures ou des communications qui ont trouvé place dans le Bulletin. Vous en connaissez les auteurs ; et il me suffit de rappeler que vous les avez écoutés avec une faveur marquée.

Au bas d'un de ces articles, vous avez retrouvé un nom qui vit encore dans vos souvenirs : les "Notes sur les crues du Nil" constituent pour ainsi dire un legs de notre vénérable doyen M. Jomard ; c'est en effet le dernier travail dont il s'est occupé pour cette association qu'il aimait tant.

Des améliorations réclamées par l'expérience ont été introduites dans le Bulletin, vous en êtes surtout redevables au zèle de M. Ch. Maunoir, chargé de la rédaction des procès-verbaux de nos séances, et au concours de la section de publication, présidée par M. Eugène Cortambert, qui, cette année, conformément au règlement, a pris une part plus active à la mise au jour de notre recueil.

Tandis que l'impression de la table des matières de la 3e et de la 4e série du Bulletin s'achève par les soins de M. Barbié du Bocage, un de nos jeunes confrères, M. Léon Grimoult, s'occupe de la rédaction du catalogue de votre bibliothèque, importante par sa spécialité. Ce catalogue sera prochainement livré à l'impression.

Des livres nouveaux viennent d'ailleurs, de jour en jour, s'ajouter à notre riche collection, et nos cartons s'emplissent de documents précieux ou de cartes nouvelles. Vous en pouvez juger par les énumérations détaillées qui terminent vos

bulletins mensuels ; qu'il me soit permis, dans cette occasion solennelle d'être l'interprète de vos sentiments de gratitude envers les donateurs.

La liste des membres de la Société s'est encore notablement accrue cette année ; entre tous les noms qui y sont inscrits, il en est un qui a justement provoqué vos acclamations, c'est celui de S.M.T.F. le roi Louis de Portugal. La Société de Géographie ne peut oublier que c'est un monarque portugais qui donna au XVe siècle le signal des grandes découvertes ; et le souvenir des services rendus à la science par Jean II et par son successeur Emmanuel le Fortuné, ces protecteurs éclairés des Diaz (*sic*, des Vasco de Gama, des Cabral et des Cortereal, sont trop profondément gravés dans la mémoire de tous, pour que nous ne saisissons pas cette légitime occasion d'acclamer leur successeur avec un respectueux empressement.

Le ministre de la marine, M. le marquis de Chasseloup-Laubat, que nos votes ont appelé à ce fauteuil illustré déjà par les Laplace, les Chateaubriand, les Cuvier, les Guizot, les Humboldt, les Villemain, nous a donné de précieuses assurances de l'intérêt qu'il porte à nos travaux si intimement liés à ceux de la marine et de la navigation. Vous venez de les entendre de sa bouche, et votre secrétaire général est heureux de les recueillir ici comme une promesse qui sera féconde. »

Annexe I :

Une culture langagière et rationnelle : extraits de la séance du 18 mars

1864 (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1864, pp. 292 & suiv.) :

« Actes de la Société

Extraits des procès-verbaux des séances.

Séance du 18 mars 1864.

Présidence de Monsieur de Quatrefages.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Monsieur le Secrétaire général donne lecture de la correspondance.

[...]

Enfin, Monsieur Demersay présentera les résultats d'une mission géographique dans les archives de l'Espagne et du Portugal.

Du reste, fait observer Monsieur le Secrétaire, les papiers du regretté docteur Peney fourniraient amplement la matière d'une lecture sur l'ethnologie des régions du haut Nil.

Monsieur Antoine d'Abbadie voudra bien aussi faire une relation de quelques épisodes de son séjour en Abyssinie.

Monsieur le Président annonce que S.E.M. le comte Walewski a manifesté l'intention de présider la séance générale.

Par suite à la correspondance, Monsieur Maunoir donne lecture d'un passage d'une lettre où Monsieur Bourdiol ¹, ingénieur civil et membre de la Société, annonce l'envoi du fac-similé d'une carte d'Afrique dressée par un Portugais en 1558. Monsieur Bourdiol témoigne du désir qu'il a de se rendre utile à la Société.

Monsieur le Secrétaire lit la liste des ouvrages offerts.

[...]

Monsieur E.Reclus fait observer que le *Reader*, dans son dernier numéro, rend compte d'une séance de la Société de Géographie de Paris.

Monsieur d'Avezac offre à la Société, de la part de l'auteur, Monsieur Houzé, une *Étude sur la signification des noms de lieux en France*. Monsieur Deloche ² en rendra compte.

À ce propos, Monsieur Ant. d'Abbadie fait observer que Monsieur Raymond, bibliothécaire de la ville de Pau, a publié dans le courant de l'année dernière un

1 Récemment admis (1863), l'ingénieur Bourdiol fut secrétaire du bureau de 1865.

2 Maximin Deloche (1817-1900), chef de bureau au ministère des Travaux publics et numismate, qui avait publié en 1860 un *Principe des nationalités*, et qui venait d'écrire des *Études de géographie historique de la Gaule*. Il devait d'ailleurs entrer à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres ; admis à la Société de Géographie en 1857, il y développa son rôle dans les années 1870 : scrutateur du bureau à deux reprises, et surtout vice-président de la Commission centrale, puis du bureau (1873 puis 1874).

ouvrage analogue : c'est un dictionnaire topographique du département des Basses-Pyrénées.

Messieurs Souton, ingénieur civil, et Dobignie, chancelier du consulat de France à Lisbonne, sont présentés par Messieurs Bourdiol et Maunoir pour faire partie de la Société de Géographie.

Monsieur Lefebvre-Duruflé, sénateur, président de la section de comptabilité, donne lecture du rapport sur les comptes de l'exercice 1863.

Monsieur le Président remercie Monsieur Lefebvre-Duruflé de ce travail.

[...]

Monsieur J. Duval donne lecture d'un rapport sur l'ouvrage intitulé *Belain d'Esambuc et les Normands aux Antilles*, par Monsieur Margry, et demande, en terminant son rapport, que l'autorisation lui soit donnée de le lire à l'une des assemblées du Congrès scientifique actuellement réuni à Paris.

Monsieur le Président pense que rien ne s'oppose à ce qu'il soit fait droit à la requête de Monsieur J. Duval.

[...]

Monsieur J. Duval fait remarquer que nos premiers colons, imitant en cela les Espagnols dans l'Amérique du Sud, ont trop souvent terni le mérite de leurs entreprises par des cruautés inouïes envers les indigènes des pays dont ils prenaient possession ; d'Esambuc a été signalé par les écrivains, ses contemporains, comme ayant sacrifié, sans merci et sans nécessité, des populations caraïbes au milieu desquelles il vint s'établir ; en revanche, son neveu et successeur Duparquet s'appliqua à les ménager, mais on ne saurait trop flétrir, au nom de l'humanité, des actes de barbarie indignes d'hommes qui se disent les représentants de la civilisation.

Monsieur le docteur Martin de Moussy croit qu'il y a lieu de mettre sur le compte de la variole une partie des effets qu'on attribue, avec exagération, à la cruauté des colonisateurs ; la variole est le fléau des indigènes. [...] On a attribué à tort aux Espagnols un parti pris d'extermination des indigènes ; ils ont commis des cruautés au moment de la conquête, parce qu'étant peu nombreux au milieu de peuplades serrées, ils crurent, dans l'intérêt de leur sécurité, prudent de réprimer avec énergie tout soulèvement ; mais au bout de quelques années des ordonnances royales parurent en faveur des Indiens que les colons eux-mêmes avaient intérêt à ménager, puisqu'ils les avaient mis au servage par le système des commanderies (*encomiendas*).

[.....]

Monsieur d'Avezac fait observer que la cruauté des Espagnols ne saurait malheureusement être l'objet d'aucun doute ; on s'est élevé contre l'énergie des protestations de Las Casas, on n'a jamais attaqué la véracité de ses assertions.

Monsieur de Quatrefages signale à l'attention ce fait de la disparition des races indigènes devant la civilisation des Européens, et plus particulièrement des Anglo-Saxons ; il a entendu des hommes intelligents, libéraux et humains émettre l'étrange idée que les races dites inférieures doivent disparaître. Ainsi semblent penser les Anglais, si on en juge par ce qui se passe dans leurs colonies ; les Tasmaniens, à quelques individus près, ont aujourd'hui disparu ; il est à craindre qu'il n'en soit de même pour les Maoris d'ici à un temps donné. Les Yankees semblent également professer cette opinion : ils considèrent les Indiens d'Amérique du Nord comme des envahisseurs et agissent en conséquence.

[.....]

Monsieur E.Reclus partage cette opinion que les Français ont su mieux se faire aux mœurs des Indiens ; qu'ils se sont facilement mélangés à eux et se sont montrés, avec les aborigènes, moins barbares que les Anglo-Américains, dont la conduite a été généralement cruelle. Ainsi les Caroliniens, dans une guerre contre les Tuscaroras et autres Indiens, donnaient une prime de 50 piastres par tête d'ennemi. Or, la tête d'un Indien ressemblant à celle d'un autre Indien, l'extermination devint générale. Aujourd'hui encore le gouvernement américain est en guerre avec plusieurs nations indiennes ; les Sioux, les Apaches, les Comanches, etc.

En 1862, les Sioux massacrèrent deux cents colons, hommes, femmes et enfants, sur les frontières du Minnesota, et par représailles deux cents des Indiens capturés dans une affaire furent condamnés à mort. La sentence ne reçut son exécution que pour trente-six d'entre eux. Mais il faut remarquer que les tribus déjà civilisées sont respectées dans leurs droits, et ne sont plus repoussées vers l'Ouest. Ainsi, dans les États de la Nouvelle-Angleterre et notamment dans le Maine, le Rhode-Island, le Massachusetts, où la population est beaucoup plus compacte qu'en France, les Indiens Passamoquodis, Penobcots, Chapequidie, Narragansets, etc., ont leurs terres séparées, leurs écoles, leurs églises ; il en est de même dans l'État de New York pour les Senecas, les Cherokees, les Creeks, les Choctaws, et autres tribus indiennes plus ou moins civilisées qui sont laissées en libre possession des terres qu'ils cultivent ; les émigrants les contournent ou les dépassent pour aller s'établir plus à l'Ouest dans les territoires récemment organisés du Nouveau-Mexique, du Colorado, de l'Idaho. À ce propos, Monsieur Reclus fait observer que pendant la guerre civile actuelle de l'Amérique, la nation des Cherokees a été la première à abolir l'esclavage des noirs, et cela sans réclamer d'indemnité pour les propriétaires.

Quant aux sauvages avec lesquels le gouvernement est en paix, il achète leurs terres et leur sert une pension annuelle. Le gouvernement des États-Unis comprend

actuellement ses devoirs mieux qu'il ne le faisait jadis et ne persécute plus les Indiens.

Monsieur Vivien de Saint-Martin fait remarquer que si les races inférieures ont disparu dans une partie de l'Amérique espagnole devant la cruauté trop bien constatée des envahisseurs, elles ont, sur d'autres points, disparu plutôt devant le travail de la terre auquel elles se refusent.

Monsieur E. Reclus répond que si aux États-Unis la population indienne est inférieure de cent mille individus à ce qu'elle était il y a une vingtaine d'années, en revanche il y a progrès immense chez les noirs des Antilles, et notamment à la Jamaïque. Lorsque les noirs étaient esclaves, il fallait sans cesse en maintenir le nombre par la traite. Aujourd'hui toutes les statistiques de ces pays s'accordent pour prouver que la population nègre et métisse y croît dans une proportion notable. De même, si l'on s'en rapporte aux documents sur Taïti, la décroissance dans le chiffre de la population de cette île se serait arrêtée ; il y aurait même un léger mouvement en sens inverse. Aux îles Sandwich, la dépopulation continue ; mais, au dire de Monsieur J. Rémy ¹, elle est de moins en moins forte, et d'ici à un petit nombre d'années elle devra s'arrêter.

Messieurs de Quatrefages et J. Duval confirment l'assertion de ce fait, que diverses colonies ont atteint la limite de décroissance de leur population indigène.

La séance est levée à dix heures et demie. »

¹ Il s'agit de l'explorateur Jules Rémy, pour lequel on reverra *supra*.

Annexe J :

Le début et la fin d'un compte rendu « saint-simonien », mais rédigé par Charles Maunoir : fin d'une époque, mais début d'une autre (*Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1864, pp. 273 & 282) 1 :

« Il s'agissait, en donnant à l'immense lac méditerranéen une porte sur la mer des Indes et le Pacifique, comme elle en a une sur l'Atlantique, de rapprocher de 2 ou 3 mille lieues l'Orient de l'Occident ; d'ouvrir au commerce et à la civilisation une artère nouvelle qui augmentât la puissance de leur vitalité. En vue de ces grands résultats, le percement d'un canal à travers les 150 kilomètres qui constituent la largeur de l'isthme de Suez, n'était pas une entreprise devant laquelle dût reculer l'humanité secondée par l'industrie moderne ; ce qu'avaient fait les Égyptiens, il y a vingt siècles, pouvait hardiment être tenté de nos jours ; le projet se présentait d'ailleurs avec un caractère d'utilité universelle qui devait lui assurer toutes les sympathies, et que la malveillance de parti pris a seule pu contester. Mais, en pratique, il ne faut guère compter sur l'entente cordiale, qui ne s'est jamais entièrement rétablie depuis l'affaire de la tour de Babel. Dans une certaine mesure on peut même dire que plus sont nombreux et importants les intérêts qui s'attachent à la réalisation d'une entreprise, plus aussi sont sérieux les obstacles dont elle est environnée ; entre le projet de percer l'isthme de Suez et le commencement d'exécution de ce projet, entre l'idée et le premier coup de pioche existait un monde de difficultés, dont notre éminent compatriote M. Ferdinand de Lesseps s'est rendu maître à force de calme, d'énergie et d'infatigable ténacité [...]

[...]

En résumé, l'ouvrage dont nous avons essayé de présenter les éléments les plus importants au point de vue géographique est un aperçu plein de clarté, d'entrain et de chaleur sur la question de l'isthme de Suez à la fin de l'année dernière. Depuis la publication de ce petit livre, les bras et les machines ne se sont pas arrêtés ; on peut maintenant considérer le percement de l'isthme comme un fait accompli. Les difficultés de l'avenir seront de menues poussières que broyera la marche des choses dans son élan désormais irrésistible. Deux années encore et le massif continent africain sera séparé de l'Asie par un mince filet d'eau, à peine visible sur les cartes du monde, mais dont l'influence sur le développement de l'humanité sera puissante. Au nombre des résultats qu'elle doit produire, il en est un que son importance capitale désigne plus particulièrement à notre attention. Dès longtemps on a songé à ouvrir

1 N.B. : l'auteur est Adolphe Noirot, homonyme de Nicolas Noirot, « agent » de la Société, et encore plus de son fils, A., il traite du canal de Suez.

aux navigateurs une route directe du Pacifique à l'Atlantique, à travers l'Amérique centrale ; l'achèvement du canal de Suez aura infailliblement comme effet de donner une vie nouvelle et féconde à l'idée du percement de l'isthme américain. Ceux qui consacrent leurs travaux ou leurs loisirs à l'étude de la terre ne sauraient demeurer indifférents à la marche de ces grandes opérations dont une des conséquences est d'abrégé les voyages en conduisant rapidement l'explorateur au seuil même de l'inconnu. »

Annexe K :

Le tout début du discours de Walewski à l'assemblée générale du 15 avril 1864 (*Bulletin de la Société de Géographie*, mai 1864) ¹

« Messieurs,

Mon seul titre à l'honneur de présider la Société de Géographie, c'est d'avoir pendant ma vie un peu couru le monde, et si je n'ai fait que de rapides excursions en Asie, en Afrique et en Amérique, j'ai visité, je pourrais presque dire exploré, à peu près toutes les capitales de l'Europe. Partout j'ai trouvé la France honorée et admirée, mais plus encore enviée et jalouée. La jalousie engendre la médisance et parmi les critiques inspirées par ce mauvais sentiment, l'ignorance de la géographie la plus élémentaire reprochée aux classes élevées m'a paru une des assertions les plus fréquemment reproduites par la masse de ceux qui ne peuvent pas se résigner à la suprématie de la France, même en ce qui touche au progrès intellectuel.

Je me souviens, à ce sujet, d'un propos assez burlesque qu'on se plaisait à colporter, il y a quelque vingt ans, dans certaine contrée voisine : un personnage de quelque notoriété dans le monde parisien, invité, disait-on, à se rendre en Angleterre pour une importante affaire, aurait demandé à son correspondant britannique si, en se résignant à un *très-long détour*, il ne lui serait pas possible d'arriver à Londres sans passer par mer !

Mon Dieu, messieurs, ce qui était hier une grosse balourdise, pourrait bien demain devenir une réalité. Il ne faudrait pour cela qu'un progrès de plus dans la science des aérostats. Et si ce même personnage, au lieu de vouloir aller à Londres sans passer par mer, avait demandé, par exemple, à être revenu de Saint-Petersbourg avant la fin de la semaine ou bien à dîner à Vienne le lendemain de son départ, ou mieux encore s'il lui était venu en tête de connaître à midi, à Paris, le temps qu'il fait à Berlin à midi un quart, sa balourdise aurait semblé tout aussi grossière ; et cependant aujourd'hui tout cela est devenu simple et naturel. Tant il est vrai qu'il y a autant de présomption à prétendre assigner, dans l'ordre matériel, des bornes aux conquêtes de l'esprit humain, qu'il y a de témérité, dans l'ordre moral, à vouloir pénétrer les mystères de la foi en franchissant les limites des révélations saintes !

Quoi qu'il en soit, il faut convenir qu'au temps dont je viens de vous parler, notre ignorance en matière géographique était devenue à l'étranger un peu

¹ Dans une version dactylographiée de cette thèse, ce texte était suivi du fac-similé du sommaire du *Bulletin de la Société de Géographie* d'avril 1864 : un exemple de dernier sommaire de l'époque des notables romantiques ?

bien proverbiale, et que si la France pouvait à juste titre se targuer d'avoir donné le jour à de grands géographes, à de hardis explorateurs, il n'en est pas moins vrai que le besoin de la vulgarisation des études géographiques se faisait vivement sentir, et que l'utilité d'une association comme la vôtre était reconnue de tous. Aujourd'hui les choses n'en sont plus là ; l'anecdote que j'ai pris la liberté de vous raconter ne serait plus qu'une médisance sans sel et sans portée : l'étude de la géographie se généralise tous les jours davantage ; toutes les classes de la société, mues par des considérations différentes, commencent à s'y livrer avec une égale ardeur... »

Un exemple d'exercice de style de président très honorifique.
Le dernier ?

Annexe L :

Quelques extraits du premier rapport de secrétaire général de Maunoir, en 1867

« Rapport sur les travaux de la Société de Géographie et sur les progrès des sciences géographiques. Par C.Maunoir, secrétaire général de la Commission centrale.

Préambule. Si infime que soit notre planète, elle n'en présente pas moins des horizons sans limites à l'enquête ouverte par la science sur les desseins et les voies de l'intelligence créatrice. Dans quelque direction, en effet, qu'on poursuive l'étude des phénomènes de la nature, on ne tarde pas à rencontrer des ténèbres au sein desquelles l'esprit le plus pénétrant est forcé de ne s'avancer qu'avec lenteur et de tâtonner pour trouver sa route. Cependant, soit intuition, soit éducation, il entrevoit par delà les ombres qui l'entourent, des lointains mystérieux et splendides vers lesquels il marche toujours, irrésistiblement sollicité. [...]

Développement croissant du rapport annuel de la Société de Géographie. Chaque année, vous demandez à votre secrétaire général un rapport d'ensemble sur les progrès de la science qui vous réunit, sur la marche et sur les travaux de votre association. Chaque année aussi s'accroît la quantité des éléments qui devraient trouver place en cet exposé. Autrefois, deux ou trois voyages défrayaient les recherches de la géographie, et le savant pouvait, tout à loisir, rapprocher les observations récentes des données antérieures ; actuellement, facilitées par les moyens de transport qui conduisent rapidement le voyageur à la limite même des régions inconnues, les explorations sur tous les points du globe se multiplient dans une proportion considérable. Jadis, un tour de France, un voyage en Suisse, en Angleterre ou en Allemagne, apprenaient aux fils d'opulentes familles qu'il était quelque chose par delà l'enceinte de leur ville natale : aujourd'hui c'est à l'Algérie, à l'Amérique, à l'Australie même, que ces jeunes héritiers vont demander le complément obligé de leur éducation. Ce fait, dont la portée ne saurait vous échapper, peut être considéré comme un signe des temps.

D'autre part, votre Compagnie prend tous les jours plus d'extension ; l'autorité qu'elle a dès longtemps acquise va se développant d'une manière sensible et vous ne pouvez que vous féliciter du résultat de vos efforts en faveur de la science qui étudie la Terre comme une individualité douée d'une existence propre parfaitement caractérisée.

Nécrologie. Avant d'aborder l'exposé de vos travaux et du progrès des sciences géographiques, il convient de payer un tribut de sincères regrets à ceux que nous a enlevés la mort. Certes l'essentielle raison d'être de nos relations appartient au domaine intellectuel, et ici la voix de la science doit être pré-dominante ; mais du moins, en disant par quels travaux, par quelles recherches ceux que nous regrettons ont pu contribuer au progrès de la grande œuvre poursuivie en commun, elle ne doit pas étouffer l'expression d'un sentiment plus intime et plus cordial, celui de la confraternité. [...]

Conclusion. Votre secrétaire est parvenu à la fin de sa tâche ; après vous avoir exposé les efforts et l'état prospère de notre association, il a passé en revue les principaux faits qui, d'une façon plus ou moins directe, dans une plus ou moins large mesure, ont contribué, cette année, au progrès de la géographie. Vous avez vu, ici, d'audacieux voyageurs traçant un premier itinéraire en plein inconnu ; là, ces explorations qui multiplient et précisent les données ; ailleurs, les vastes opérations géodésiques et les minutieux levés du sol d'un pays ; ailleurs encore, les recherches des savants qui enregistrent, discutent, groupent les observations dans le but d'y surprendre quelqu'un des secrets de la vie du globe ; partout, enfin, la civilisation et la science s'entr'aidant pour conquérir le monde. Puissent ces pages — à la fois trop courtes et trop longues — répondre en quelque sorte à l'esprit dans lequel nos devanciers avaient institué le rapport annuel sur les travaux de la Société et sur les progrès des sciences géographiques ! »

Annexe M : Statistiques de Victor Turquan

Victor Turquan (*Essai de recensement des employés et fonctionnaires de l'État suivi d'une statistique des pensionnaires de l'État*, Paris, Secrétariat de la Société d'économie sociale, 1899, 104 p., extrait de *La Réforme sociale*) donne ainsi pour 1896 (pp. 5-8) :

Ministère de la Justice :	11 208
Ministère des Affaires étrangères :	9 129
Ministère des Finances :	48 501
Ministère de la Guerre :	61 206
Ministère de la Marine :	23 828
Ministère de l'Instruction publique :	120 968
Administration des Cultes :	43 260 ¹
Ministère de l'Agriculture et du Commerce :	74 597
Ministère des Travaux publics :	11 337
Ministère des Beaux-Arts :	990

L'auteur dresse aussi (p. 19) un tableau des traitements moyens (8 779 F au ministère des Affaires étrangères, par exemple). Victor Turquan (1857-1908) était d'ailleurs membre de la Société de Géographie depuis 1881 ; il y fut scrutateur du bureau de 1891-1892. Cet ancien percepteur de Lyon devenu attaché au ministère des Finances (poste qu'il occupe lors de son adhésion) fut ensuite chef du bureau de la statistique au ministère du Commerce. C'est alors qu'il écrivit de nombreux mémoires et études d'économie politique, de démographie et de statistique.

¹ Dont 42 417 ecclésiastiques.

Annexe N :

Quelques exemples de la présence des fonctionnaires et employés

Société de Géographie de Marseille	Fonctionnaires	Employés
Membres en 1877	6 %	11,3 %
Membres au 31 décembre 1888	6,5 %	7,9 %
Membres au 31 décembre 1899	7,8 %	15,6 %
Membres au 1er janvier 1906	6,9 %	7,4 %
Membres au 31 décembre 1912	6,1 %	6,3 %
Membres au 31 décembre 1919	8,2 %	7 %
Admissions entre 1877 et 1917	6,7 %	16,1 %

La comparaison avec les admissions (dernière ligne) montre évidemment que les employés de l'État sont très peu stables. Sources : *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1877, pp. 16-27, 1888, pp. 431 & suiv., 1899, pp. 479 & suiv., 1906, pp. 52 & suiv., 1912, pp. 433 & suiv., 1919, pp. 168 & suiv., divers pour les admissions. La liste de 1919 montre une grande continuité avec l'avant-guerre à cause de la structure par âges.

À la Société de Géographie commerciale de **Bordeaux** en 1882 : 2,9 % de fonctionnaires, 21,2 % d'employés de l'État (un quart d'entre eux étant professeurs). Les instituteurs n'apparaissent que dans les sections.

	Fonctionnaires	Employés
Société de Géographie de Rochefort en 1894	5,9 %	49,5 % ¹
Société languedocienne de Géographie 1894	11,4 %	25,4 %
Société de Géographie du Cher en 1901 ²	5,3 %	25 %

Société de Géographie de Lille	Fonctionnaires	Employés de l'État
Membres au 1er janvier 1882	6 %	24,9 %
Membres au 1er janvier 1885	3,6 %	19,5 %
Membres en 1900	2,1 %	8,7 %
Admissions entre 1882 et 1921	3,1 %	12,4 % ³

¹ Dont de nombreux médecins de la Marine.

² Une basoche d'officiers ministériels et publics à la rescousse, avec 9,2 %.

³ Avec un maximum en 1911 : 24,2 %.

On trouve à **Lille** de nombreux instituteurs et institutrices, qui profitent du taux réduit de cotisation qui leur est accordé, ainsi que des directeurs et directrices d'écoles. Le pourcentage des fonctionnaires se réduit, jusqu'à un filet de « notabilités » (le préfet, les généraux, etc.). On note en janvier 1884 l'arrivée de 6 employés du service technique des télégraphes.

Annexe O :

« Une expédition scientifique au massif du mont Blanc »

(texte des pp. 3 et 9 d'un article de Janssen dans l'*Annuaire du Club alpin français*, 1888)

« Le moment semble venu où la science fera un très large usage de la montagne.

Aussi, quand j'ai eu l'honneur d'être nommé président du Club Alpin Français, ai-je tout de suite pensé à cette importante question.

Le Club, par le nombre, l'influence de beaucoup de ses membres, les ressources dont il dispose, peut rendre à la science et au pays des services considérables dans cette direction.

L'expédition dont je vais rendre compte est un exemple de l'usage que l'astronomie en particulier peut faire des hautes stations. Elle avait pour but d'élucider un point particulier et très intéressant de la constitution du Soleil.

On sait que la gaz oxygène qui entre dans la composition de l'atmosphère terrestre traduit son action dans le spectre solaire par des phénomènes spéciaux d'absorption.

Ce sont d'abord les raies appartenant aux groupes A et B du spectre de Fraunhofer et aussi celles du groupe *alpha*.

Ce sont, en outre, des bandes qui ne sont visibles, il est vrai, que quand le Soleil est déjà assez abaissé sur l'horizon, mais qui alors sillonnent le spectre de bandes larges et sombres dans les régions du rouge, du jaune, du bleu et même du violet.

Or, on peut se demander si ces raies et ces bandes sont dues exclusivement à l'atmosphère de la Terre, et si l'atmosphère du Soleil n'y a aucune part, ou, au contraire, si l'atmosphère terrestre ne ferait qu'accentuer davantage un phénomène dont l'origine première aurait son siège dans l'atmosphère du Soleil. [...]

La longueur du chemin de Pierre-Pointue aux Grands-Mulets, et ses difficultés au milieu des blocs de glace que produit la rencontre du glacier des Bossons avec celui de Taconnaz, étant au-dessus de mes forces physiques, j'avais combiné un appareil qui permettait de me porter au moins une bonne partie du chemin.

Cet appareil consiste en une sorte d'échelle longue de 3 mètres à 3,50 mètres, dont les extrémités reposent sur les épaules de quatre ou six porteurs ; le voyageur est placé entre deux échelons, au centre, sur un siège léger, suspendu par des courroies, de manière que les montants ne lui touchent pas les aisselles et que ses bras soient libres et en dehors de ceux-ci. Dans les endroits où il est absolument nécessaire de marcher, le voyageur peut mettre pied à terre sans quitter sa position au centre de l'échelle, et il se trouve alors soutenu sous les aisselles par les montants de l'appareil, ce qui diminue énormément sa fatigue. Si une crevasse se présente, l'échelle peut être posée dessus et en faciliter le passage. Enfin, quand les circonstances l'exigent, le voyageur, enveloppé d'épaisses couvertures, peut s'étendre sur l'appareil et être porté à bout de bras par la troupe de ses porteurs. Cette petite machine a réalisé en grande partie les espérances que j'avais fondées sur elle, mais les difficultés que nous avons rencontrées ont néanmoins exigé des efforts dont je parlerai tout à l'heure. [...]

Annexe P :

Noms à particule et aristocrates au sein de huit Sociétés de Géographie

Sources : listes des membres, dans *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1869, *in fine*, 2e sem. 1873, *idem*, 1er sem. 1880, *idem*, ou au début, listes des admissions dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, les *Comptes rendus des séances...* et *La Géographie*. Pour Marseille : *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1877, pp. 16-27, 1888, pp. 431 & suiv., 1890, pp. 439 & suiv., 1899, pp. 479 & suiv., 1906, pp. 52 & suiv., 1912, pp. 435 & suiv., 1919, pp. 168 & suiv., divers, *passim*, pour les admissions. Pour Lyon : *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1875, pp. 25-33, 1881-1883, pp. 365-377, 1884-1885, pp. 361 & suiv., 1886-1887, pp. 47 & suiv., 1892-1893, pp. 485 & suiv., 1899-1900, *in fine*, tiré à part dans la collection Ge FF 261 du département des Cartes & Plans et dans la collection K4 de la bibliothèque de la Société de Géographie de Paris, *Bulletin de la Société de Géographie commerciale*, 1886-1887, *in fine*.

SOCIETES	Noms à particule	Aristocrates
Membres de la SG de Paris fin 1869	14,4 %	9,3 %
Membres de la SG de Paris fin 1873	16,1 %	-----
Membres de la SG de Paris fin 1879	17,7 %	9,4 %
Admissions entre 1864 et 1914 SG Paris 1	16,8 %	10,7 %
Membres de la SG de Paris en 1913	15,8 %	9 %
Société de Géographie commerciale en 1886	9,3 %	3,6 %
Société de Géographie de Marseille en 1877	2,9 %	0,7 %
Société de Géographie de Marseille en 1888	3,7 %	1,0 %
Société de Géographie de Marseille en 1890	4,3 %	0,7 %
Société de Géographie de Marseille en 1899	4,6 %	1,4 %
Société de Géographie de Marseille en 1906	4,9 %	1,6 %
Société de Géographie de Marseille en 1912	6,2 %	1,6 %
Société de Géographie de Marseille en 1919	6,6 %	1,7 %
Admissions à Marseille entre 1877 et 1917	6,1 %	1,2 %
Société de Géographie de Lyon en 1874	2,8 %	0,4 %
Société de Géographie de Lyon en 1883	7,3 %	3,6 %
Société de Géographie de Lyon en 1885	7,2 %	2,1 %
Société de Géographie de Lyon en 1886	8,2 %	3,1 %
Société de Géographie de Lyon en 1893	5,7 %	3,3 %
Société de Géographie de Lyon en 1900	5,9 %	2,1 %
Société de Géographie de Lyon en 1912-1913	6,2 %	2,7 %
Société de Géographie de Lille en 1882	2,8 %	-----
Société de Géographie de Lille en 1885	2,4 %	2
Société de Géographie de Lille en 1900	2,7 %	3
Admissions à Lille entre 1882 et 1921	1,7 %	4
SG commerciale de Bordeaux en 1882	3,9 %	0,5 %
Société de Géographie de Rochefort en 1894	4,6 %	5
Société de Géographie du Cher en 1901	8,5 %	2,3 %
Société languedocienne de Géographie en 1894	6,6 %	6

1 Sans changement notable au cours de ce demi-siècle.

2 Un seul membre sur 1 072.

3 6 membres sur 2 244.

4 6 membres sur 4 040.

5 Un seul membre sur 195.

6 4 membres sur 332.

Annexe Q :

Règlement de la bibliothèque de la Société de Géographie de Paris

(d'après la p. 43 de la notice de 1900, *op. cit.*)

« Règlement adopté par la Commission centrale
dans sa séance du 10 mars 1882.

ARTICLE PREMIER. Tout membre de la Société de Géographie a le droit d'emprunter les ouvrages déposés dans la bibliothèque jusqu'à concurrence de cinq volumes à la fois.

ART. II. Nul n'est admis à faire des emprunts à la bibliothèque s'il n'est membre de la Société.

ART. III. Les personnes étrangères à la Société peuvent être admises, mais seulement sur la présentation écrite d'un membre de la Société, à consulter sur place les ouvrages déposés dans la bibliothèque.

ART. IV. Tout emprunt est constaté par la signature de l'emprunteur donnée sur un bulletin spécial ou sur un registre tenu spécialement à cet effet.

ART. V. Les prêts sont faits pour la durée maximum de deux mois. Ils peuvent être renouvelés pour la durée d'un mois à condition que l'emprunteur remplisse la formalité prescrite par l'article IV et que l'ouvrage n'ait point été demandé dans l'intervalle par quelque autre membre de la Société.

Les ouvrages dont le prêt aura été renouvelé ne pourront être conservés pour une troisième période d'un mois que sur l'autorisation écrite du président ou de l'un des vice-présidents de la Commission centrale.

ART. VI. L'emprunteur qui détient un ouvrage contrairement aux articles IV et V perd son droit à faire de nouveaux emprunts à la bibliothèque.

ART. VII. L'emprunteur est tenu de remplacer les ouvrages perdus ou détériorés par son fait. Trois mois après une réclamation demeurée sans effet, il est tenu d'indemniser la Société. Il ne peut faire aucun emprunt nouveau avant d'avoir réglé cette indemnité.

ART. VIII. Les atlas de planches ou cartes, les gravures ou livres sur feuilles volantes, les publications périodiques non reliées, les publications nouvelles, pendant le mois qui suit leur réception, ne peuvent être prêtés que sur une autorisation spéciale signée du président ou de l'un des vice-présidents de la Commission centrale.

ART. IX. Les manuscrits, les cartes sur feuilles volantes ne peuvent être prêtés que sur une autorisation spéciale signée à la fois du président et de l'un des vice-présidents de la Commission centrale.

ART. X. Les dictionnaires, encyclopédies et autres ouvrages de prix ou d'un usage quotidien, mis à la réserve par les soins de l'archiviste-bibliothécaire, ne sortent point de la bibliothèque.

ART. XI. Toute autorisation donnée par l'une des personnes mentionnées aux articles III, V, VIII et IX cesse de porter effet le 31 décembre de chaque année, époque à laquelle tous les ouvrages prêtés depuis plus de deux mois doivent faire retour à la bibliothèque.

L'archiviste-bibliothécaire,
JAMES JACKSON

Le président de la Commission centrale,
H. DUVEYRIER »

Annexe R :

Formalisme d'intellectuels, exemples empruntés aux archives de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux

Références des passages cités : lettre à Pierre Foncin, secrétaire général, 9 décembre 1874, dossier 32, correspondance reçue 1874-1875 ; *idem*, lettre du 13 mai 1875 ; registre, procès-verbaux du bureau 1879-1886 ; registre 9 également ; dossier 32, correspondance reçue 1874-1875.

Être une Société d'intellectuels, cela a aussi des conséquences amusantes pour les rapports avec la société englobante : le 21 avril 1876, des parieurs s'adressent ainsi à la Société de Géographie commerciale de Bordeaux pour lui demander de trancher : « La Garonne est-elle *fleuve* ou *rivière* ? » (dossier 33, correspondance reçue en 1876).

Surtout en province, les rapports de ces intellectuels avec les autorités de la société englobante baignent dans le formalisme et le traditionalisme : c'est seulement à la Belle Époque que les Sociétés de Géographie remplacent les épuisantes visites officielles du 1er janvier par des envois de cartes (exemple : Bordeaux pour le 1er janvier 1910, séance du 30 décembre 1909, registre 11, procès-verbaux 1898-1912).

Annexe S :

« géographe ! » : le vrai Paganel, celui de Jules Verne

🍏 Paganel incarne la géographie dans *Les Enfants...*, beaucoup plus que dans l'ensemble de la « trilogie » *Enfants... — Vingt mille lieues sous les mers* (1869-1870) — *L'Île mystérieuse* (1875), car il n'est, en dehors du premier roman, qu'évoqué (et très rapidement : deux fois dans *L'Île...* (tome II, suite de la 2e partie, chapitre XVII).

🍏 Le docteur Clawbonny des *Voyages et Aventures...* : « À vingt-cinq ans docteur comme tout le monde, il fut un véritable savant à quarante ; très connu de la ville entière, il devint membre influent de la Société littéraire et philosophique de Liverpool. Sa petite fortune lui permettait de distribuer quelques conseils qui n'en valaient pas moins pour être gratuits. » (1ère partie, chapitre III)

🍏 L'appétit de savoir de Clawbonny : « [...] on m'offre de compléter, ou, pour mieux dire, de refaire mes connaissances en médecine, en chirurgie, en histoire, en géographie, en botanique, en minéralogie, en conchyliologie, en géodésie, en chimie, en physique, en mécanique et hydrologie ; eh bien, j'accepte, et je vous assure que je ne me fais pas prier ! » (1ère partie, chapitre III). On notera que la géographie ne vient qu'en quatrième position.

🍏 La cabine de Clawbonny dans le navire d'Hatteras : « Ses livres, ses herbiers, ses casiers, ses instruments de précision, ses appareils de physique, sa collection de thermomètres, de baromètres, d'hygromètres, d'odomètres, de lunettes, de compas, de sextants, de cartes, de plans, les fioles, les poudres, les flacons de sa pharmacie de voyage très complète, tout cela se classait avec un ordre qui eût fait honte au British Museum. Cet espace de six pieds carrés contenait d'incalculables richesses ; le docteur n'avait qu'à étendre la main, sans se déranger, pour devenir instantanément un médecin, un mathématicien, un astronome, un géographe, un botaniste ou un conchyliologue. » (1ère partie, chapitre IV). « géographe » n'est qu'en quatrième position, encore.

🍏 Le *Forward* va « là où il y a à apprendre, à découvrir, à s'instruire, à comparer, où se rencontrent d'autres mœurs, d'autres contrées, d'autres peuples à étudier dans l'exercice de leurs fonctions ; il va, en un mot, là où je ne suis jamais allé. » On remarquera la « virginité » de Clawbonny, jamais sorti, comme Paganel, de son cabinet de travail, et l'association entre géographie et procédé de l'accumulation, cher à Jules Verne.

🍏 Les lectures antérieures de Clawbonny : « les ouvrages de Parry, de Ross, de Franklin, les rapports de MacClure, de Kennedy, de Kane, de MacClintock » (1ère partie, chapitre V), énumération d'explorateurs polaires qui définit pour la première fois Clawbonny comme géographe-lecteur. Le thème de l'homme voyageant « en

esprit », puis dans la réalité, obsession personnelle évidemment, revint très souvent : la plus mécanique incarnation en fut Phileas Fogg (voir le chapitre I du *Tour du Monde en quatre-vingts jours* de 1873).

🍏 L'obsession de la carte chez Clawbonny : « Il existait donc à peu de distance une terre nouvelle [il s'agit de la « Nouvelle-Amérique » !], et le docteur brûlait du désir d'en enrichir les cartes de l'hémisphère boréal. On ne peut se figurer ce plaisir de relever des côtes inconnues et d'en former le tracé de la pointe du crayon ; c'était le but du docteur, si celui d'Hatteras était de fouler de son pied le pôle même, et il se réjouissait d'avance en songeant aux noms dont il baptiserait les mers, les détroits, les baies, les moindres sinuosités de ces nouveaux continents. » (2e partie, chapitre V). Si Clawbonny incarne les géographes des Sociétés, Hatteras est donc la représentation de l'explorateur.

🍏 La communication de Clawbonny à la Royal Geographical Society : « un des exemplaires figure maintenant aux archives de la Société royale de géographie de Londres », évoquées aussi chapitre VI de la 1ère partie (2e partie, chapitre XXIII).

🍏 La présentation de Paulina Barnett dans *Le Pays des fourrures* (1873) : « Rivale des Pfeiffer **1**, des Tinné, des Hommaire de Hell **2** — son nom, Paulina Barnett, fut plus d'une fois cité avec honneur aux séances de la Société royale de Géographie des Pays-Bas, — en remontant le cours du Bramapoutre jusqu'aux montagnes du Tibet, et en traversant un coin ignoré de la Nouvelle-Hollande, de la baie des Cygnes au golfe de Carpentarie, elle avait déployé les qualités d'une grande voyageuse. » (1ère partie, chapitre 1). Sur Xavier Hommaire de Hell et la Russie, voir Ch. Corbet, *À l'ère des nationalismes. L'opinion française face à l'inconnue russe (1799-1894)*, Paris, 1967, 489 p. et C. de Grève, *Le Voyage en Russie. Anthologie des voyageurs français en Russie aux XVIIIe et XIXe siècles*, Le Grand Livre du Mois, 1990, 1 292 p. En fait, Paulina Barnett est une exploratrice « retraitée », très passive car jouet des tremblements de terre, éruptions volcaniques et dérive des glaces, comme les autres personnages, dans *Le Pays des fourrures*. On peut ajouter qu'elle est sans doute une figure de l'homosexualité féminine, beaucoup plus explicite dans ce roman que dans le reste de l'œuvre de Jules Verne.

🍏 Isidore Tassin. C'est un personnage mineur et ridicule : « À vrai dire même, la présence d'un correspondant de la Société de Géographie s'expliquait mal, l'espoir de découvrir la boucle du Niger étant aussi peu réalisable que celui de découvrir

1 Voir plus haut.

2 Subtilité de Jules Verne, s'agit-il de l'explorateur Xavier Hommaire de Hell (1812-1848), qui avait voyagé en Turquie, en Russie et en Perse, et était mort à Ispahan (N. Broc, *Dictionnaire illustré des explorateurs français du XIXe siècle*, CTHS, 1988-1999, 4 vol. vol. *Asie*, pp. 242-244), ou de sa veuve, Adèle, admise à la Société de Géographie en 1843 et morte en 1871 (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1871, II, p. 393) ? Sur eux deux, courte biographie dans C. de Grève, *Le Voyage en Russie. Anthologie des voyageurs français en Russie aux XVIIIe et XIXe siècles*, Le Grand Livre du Mois, 1990, 1 292 p., pp. 1250-1251.

l'Amérique. Mais M. Tassin n'était pas gourmand. Le globe ayant été sillonné en tous sens, il estimait qu'on devait savoir se contenter de peu. » (1^{ère} partie, chapitre II, écrit très certainement par Jules Verne lui-même). Le roman présente aussi les personnages, symétriques de Tassin, d'Agénor de Saint-Bérain et de Jane Buxton, « intrépide voyageuse » (et *alias* Jane Mornas), qui se font passer au début pour des « explorateurs ».

🍏 La distraction de Paganel est phénoménale : c'est par erreur qu'il a embarqué sur le *Duncan*, « un jour, il a publié une célèbre carte d'Amérique, dans laquelle il avait mis le Japon » (1^{ère} partie, chapitre VII) ; il apprend le portugais au lieu de l'espagnol, et se trompe en écrivant sous la dictée des instructions envoyées au bateau : il écrit Nouvelle-Zélande au lieu d'Australie, ce qui d'ailleurs sauvera l'expédition !

🍏 Le voyage initialement projeté par Paganel, « un utile et curieux voyage à tenter, et dont le programme a été rédigé par mon savant ami et collègue M. Vivien de Saint-Martin » : « reconnaître le cours du Yarou-Dzangoo-Tchou » (*sic*), « l'un des plus vifs *desiderata* de la géographie des Indes » (?), d'où son espoir de remporter une médaille d'or ! (1^{ère} partie, chapitre VII).

🍏 Dans *Les Enfants...*, les énumérations de collègues, français ou étrangers, sont nombreuses : Malte-Brun est cité à la fin du même chapitre, Martin de Moussy ¹, qui « a compté jusqu'à 55 minutes de roulement non interrompu du tonnerre dans la province de Buenos-Aires » au chapitre XXV, Sir Roderick Impey Murchinson, « actuellement président de la Société royale géographique de Londres » au chapitre XIV de la II^e partie.

🍏 William Tuffnel, le beau-père de Lord Glenarvan : « l'une des nombreuses victimes de la science géographique et de la passion des découvertes. » Glenarvan s'est « dit que Lady Helena devait avoir dans le cœur toutes les aspirations de son père. » (1^{ère} partie, chapitre III). Grande est la joie de Paganel à rencontrer la fille de William Tuffnel :

« Il avait connu son père. Quel savant audacieux ! Que de lettres ils échangèrent, quand William Tuffnel fut membre correspondant de la Société ! C'était lui, lui-même, qui l'avait présenté avec M. Malte-Brun ! Quelle rencontre, et quel plaisir de voyager avec la fille de William Tuffnel ! » (1^{ère} partie, chapitre VII).

🍏 Le langage de Paganel est nourri de références aux collègues. Il y a même parfois, chose significative, le « collègue anonyme » : « Paganel découvrit, dans le lit desséché d'un crick une plante dont les excellentes propriétés lui avaient été souvent décrites par un de ses collègues de la Société de Géographie. » (II^e partie, chapitre XXII).

🍏 Les célèbres listes d'explorateurs récitées par Paganel sont ramifiées de détails à l'infini, souvent personnels : Paganel espère retrouver lui-même Leichardt, dont on a perdu la trace (II^e partie, chapitre XI). Jules Verne, qui n'hésitait pas à se répéter,

¹ Voir plus haut, scrutateur du bureau de la Société de Géographie en 1867.

redonna dans *Le village aérien* (1901) une liste d'explorateurs de l'Afrique, appelée « nomenclature des conquérants africains » (chapitre I).

🍏 Paganel adore son titre de secrétaire de la Société de Géographie. C'est pourquoi la honte d'avoir été tatoué chez les Maori lui fait refuser de rentrer en France à la fin de l'aventure :

« Il eût craint d'exposer toute la Société de Géographie dans sa personne aux plaisanteries des caricaturistes et des petits journaux, en lui ramenant un secrétaire fraîchement tatoué » (3e partie, chapitre XXII).

🍏 Le narcissisme de Paganel : En Nouvelle-Zélande, il captura deux « kiwi » et « les emporta bravement, avec l'intention d'en faire hommage au Jardin des Plantes de Paris. *Donné par M. Jacques Paganel*, il lisait déjà cette séduisante inscription sur la plus belle cage de l'établissement, le confiant géographe ! » (3e partie, chapitre IX).

🍏 Le culte de la carte nous vaut un très beau passage (Ière partie, chapitre IX) :

« Est-il, en effet, une satisfaction plus vraie, un plaisir plus réel que celui du navigateur qui pointe ses découvertes sur la carte du bord ? Il voit les terres se former peu à peu sous ses regards, île par île, promontoire par promontoire, et, pour ainsi dire, émerger du sein des flots ! D'abord, les lignes terminales sont vagues, brisées, interrompues ! Ici un cap solitaire, là une baie isolée, plus loin un golfe perdu dans l'espace. Puis les découvertes se complètent, les lignes se rejoignent, le pointillé des cartes fait place au trait ; les baies échancrent des côtes déterminées, les caps s'appuient sur des rivages certains ; enfin le nouveau continent, avec ses lacs, ses rivières et ses fleuves, ses montagnes, ses vallées et ses plaines, ses villages, ses villes et ses capitales, se déploie sur le globe dans toute sa splendeur magnifique ! Ah ! mes amis, un découvreur de terres est un véritable inventeur ! il en a les émotions et les surprises ! Mais maintenant cette mine est à peu près épuisée ! On a tout vu, tout reconnu, tout inventé... » (cf. p. 416).

Mais aussi le travers du maniaque : « Paganel consultait souvent ses cartes ; quand l'un de ces ruisseaux n'y figurait pas, ce qui arrivait fréquemment, son sang de géographe bouillonnait dans ses veines, et il se fâchait de la plus charmante façon du monde. » (Ière partie, chapitre XI). Voir aussi la 3e partie, chapitres I et XVI (passages moins drôles...).

🍏 L'un des nombreux « hymnes à la mer » écrits par Jules Verne, le plus humaniste, est prononcé par Paganel (2e partie, chapitre III) :

« Ah ! la mer ! la mer ! répétait Paganel, c'est le champ par excellence où s'exercent les forces humaines, et le vaisseau est le véritable véhicule de la civilisation... Vingt milles de désert séparent plus les hommes que 500 milles d'océan ! On est voisin d'une côte à une autre ; étranger, pour peu qu'une forêt vous sépare ! ... La mer se traverse aujourd'hui plus aisément que le moindre Sahara, et c'est grâce à elle, comme l'a fort bien dit un savant américain (le commandant Maury), qu'une parenté universelle s'est établie entre toutes les parties du monde. »

🍏 Paganel est sensible à la beauté de l'écriture géographique : « On l'entendait essayer d'une voix émue ses périodes élégantes avant de les confier aux pages blanches de son calepin, et plus d'une fois, infidèle à Clio, la muse de l'histoire, il

invoqua dans ses transports la divine Calliope, qui préside aux grandes choses épiques. » (Ile partie, chapitre II).

🍏 L'anglophobie. Cf. le féroce passage de la rencontre en Australie du petit Toliné, premier prix de géographie à l'« École normale » de Melbourne, dirigée par le révérend Paxton. Paganel ne peut résister au plaisir de l'interroger : la géographie descriptive et énumérative que Toliné récite attribue tous les territoires aux Anglais ! (Ile partie, chapitre XIII).

🍏 Le mépris de l'or (Ile partie, fin du chapitre XIV) :

« Les pays africains ne sont point privilégiés. Ils n'enfantent que des populations fainéantes, et jamais les races fortes et laborieuses. Vois le Brésil, le Mexique, la Californie, l'Australie ! Où en sont-ils au XIXe siècle ? Le pays par excellence, mon garçon, ce n'est pas le pays de l'or, c'est le pays du fer ! »

🍏 Il est très rare que Jules Verne reprenne pour un de ses personnages le nom d'un contemporain *notable* : Cyrus Field (1819-1892), l'ingénieur américain qui établit le premier câble sous-marin reliant l'Amérique à l'Europe de 1858 à 1866, voit son nom transformé en Cyrus Smith le christique ingénieur de *L'Ile mystérieuse*.

Annexe T :

Jules Verne et l'inspiration directement puisée à la Société de Géographie

🍏 Samuel Vernon, du *Capitaine de quinze ans* (1878), est « un voyageur français parti, sous l'inspiration de la Société de Géographie de Paris, avec l'intention d'opérer la traversée de l'Afrique de l'Ouest à l'Est », dramatique aventure (Ière partie, chapitre V).

🍏 La « Société géographique et statistique de New York » (*sic*) est citée parmi les Sociétés savantes qui envoient leurs félicitations au Gun-Club pour son projet (*De la Terre à la Lune*, chapitre III).

🍏 Le roman *Claudius Bombarnac* (1892) cite (chapitre XVI) Schlagintweit, « l'un des plus savants et des plus audacieux explorateurs du continent asiatique. Deux plaques de bronze, présents des Société de Géographie de Paris et de Saint-Pétersbourg, ornent son monument commémoratif. »

🍏 Le président « érudit » de la Société de Géographie d'Oran, « laquelle est la plus importante de la région algérienne », dans *Clovis Dardentor* (1896), chapitre IX : lors de sa croisière en Méditerranée à bord du *Saint-Michel III* en 1884, Jules Verne avait été reçu par la Société (Charles-Noël Martin, *Jules Verne, sa vie et œuvre*, Lausanne, 1971, XX+321 p., p. 171).

🍏 M.Durrieu, le grand-père (révélé au dernier « acte ») du jeune héros Erik de *L'épave du Cynthia* (1885), est « l'un des secrétaires de la Société de Géographie » (chapitre XX), son fils obtient la médaille d'honneur (*sic*) de la Société pour le premier périple circumpolaire (chapitre XXI). L'imprécision des termes est due au fait que le roman fut écrit en grande partie par André Laurie. Dans *Mathias Sandorf* (1885 également), au chapitre I de la IIIe partie, à propos du docteur Antékirt et de l'île d'Antékirtta : « Quant à vous dire si le docteur a pris son nom de l'île ou si l'île a pris son nom du docteur, voilà ce qui me serait impossible, même si j'étais secrétaire général de la Société de Géographie ! »

🍏 Dans *Vingt mille lieues sous les mers* (Ière partie, chapitre I, paru en 1869), une énumération accorde, parmi les périodiques parlant du mystérieux engin ou animal sous-marin, une place importante à ceux des Sociétés de Géographie. La bibliothèque du *Nautilus* comprend, bien sûr, entre autres, les « bulletins des diverses Sociétés de Géographie » (Ière partie, chapitre IX). Un « long article » du *Bulletin de la Société royale de Géographie* démontre « clairement la folie de l'entreprise » de Phileas Fogg (*Le tour du monde en quatre-vingts jours*, chapitre V)...

🍏 Jules Verne apprit à lire et écrire dans un cours pour jeunes enfants tenu à Nantes par Madame Samblin, veuve d'un capitaine au long cours parti trente auparavant,

aussitôt après leur mariage, et disparu. Elle entretenait ses élèves « de ses espoirs tenaces qu'il revienne un jour, au terme d'infinies navigations qui ont dû faire faire au capitaine Samblin trente fois le tour du monde pour le moins » (Ch.-N.Martin, *Jules Verne, sa vie et œuvre, op. cit.*). Pour toutes les origines biographiques, on verra l'excellent Musée Jules Verne de Nantes.

🍏 Au tout début de *Cinq semaines en ballon*, on a l'amusante présentation du docteur Samuel Fergusson à la séance du 14 janvier 1862 (!) : président, « honorables collègues », « intrépides voyageurs », « vieux commodore apoplectique » font un triomphe à sa devise *Excelsior !* Quelques minutes après, 129 « célèbres voyageurs qui s'étaient illustrés sur la terre d'Afrique » sont énumérés dans l'ordre alphabétique ! Au dernier chapitre, Fergusson reçoit, bien sûr, la médaille d'or.

🍏 Le caractère de Fergusson : imagination enflammée « à la lecture des entreprises hardies, des explorations maritimes », « études sérieuses », mais éloignement par rapport aux Sociétés savantes : « étant de l'Église militante et non bavardante, il trouvait le temps mieux employé à chercher qu'à discuter, à découvrir qu'à discourir » (chapitre Ier).

🍏 L'évocation de René Caillié dans *Cinq semaines en ballon* (chapitre XXXVIII). Son épopée est racontée, en insistant sur le fait qu'« en France, il n'est pas apprécié à sa valeur », ne jouit pas, « parmi les voyageurs, d'une célébrité digne de son dévouement et de son courage » ; « on crut avoir assez fait en lui décernant le prix de la Société de Géographie en 1828 ; les plus grands honneurs lui eussent été rendus en Angleterre ! »

🍏 L'évocation de Faidherbe dans *Cinq semaines en ballon* : la peinture des Talibas au chapitre XLIII est conforme au « racisme » de Faidherbe : « leurs figures basanées, rendues plus féroces par une barbe rare, mais hérissée » font dire au courageux Fergusson : « J'aimerais mieux me trouver en pleine forêt, au milieu d'un cercle de bêtes fauves, que de tomber entre les mains de ces bandits. »

🍏 Présence de la rencontre Stanley-Livingstone dans *Cinq semaines...* (chapitre XLIII) :

« Le Docteur Fergusson ! s'écria le lieutenant.

— Lui-même, répondit tranquillement le docteur, et ses deux amis. »

🍏 La méthode de travail :

Jules Verne a reconnu lui-même recueillir de très nombreuses notes dans « les livres, les journaux, revues scientifiques de tout genre » (interview de 1895 par Marie Belloc, du *Strand Magazine* de Londres, citée dans *Textes oubliés (1849-1903)* de Jules Verne, recueillis et annotés par Francis Lacassin, coll. 10/18, série « Jules Verne inattendu », 1979, p. 358. Il n'était pas membre de la Société de Géographie d'Amiens.

🍏 Les publications de Jules Verne :

1°) *Les Voyages extraordinaires. Mondes connus et inconnus*. Collection créée en 1867, après le succès des premiers titres ; 64 titres, dont 63 romans (dont trois écrits d'après ou avec André Laurie), dont 9 posthumes, et un volume de nouvelles. Les titres ont été publiés de 1863 à 1919, en trois parutions successives : *Le Magasin d'Éducation et de Récréation* de Hetzel, un format petit in-18 (non ou très peu illustré) et le format grand in-8, illustré, pour les étrennes.

2°) *Géographie illustrée de la France et de ses colonies*, s.d. (1868), 2 vol., gr. in-8°. Par départements, plusieurs rééditions. Commencée par le géographe et historien Théophile Lavallée, dont Hetzel et Alexandre Paulin avaient publié, entre 1833 et 1840, la célèbre *Histoire des Français depuis le temps des Gaulois jusqu'en 1830*, en quatre volumes. Lavallée était mort alors que l'ouvrage n'était qu'en partie rédigé ; Jules Verne prit la suite, ce qui lui donna un travail considérable pendant deux ans.

3°) *Histoire des grands voyages et des grands voyageurs*. En 6 volumes in-18 et 3 grands in-8. La première partie était parue en 1870 sous le titre *Découverte de la Terre* (vol. in-18), elle prit en 1878 celui de *Les Premiers Explorateurs* (les deux suivantes étant *Les Grands Navigateurs du XVIIIe siècle* et *Les Voyageurs du XIXe siècle* ; elles avaient été rédigées avec l'aide du conservateur à la Bibliothèque nationale Gabriel Marcel). L'ensemble réunit de nombreuses études écrites antérieurement ; beaucoup de détails servirent ensuite à Jules Verne pour les *Voyages extraordinaires*. *Les Grands Navigateurs du XVIIIe siècle* ont été réédités par Michel de Certeau en 1977 (Ramsay édit., XIX + 446 p.). Selon l'hagiographique biographie de Mme Allotte de la Fuyë (*Jules Verne, sa vie, son oeuvre*, Hachette, 1928, réédité en 1953, 223 p., pp. 147-148), l'*Histoire des Grands Voyages...* aurait été pour Hetzel et Verne un moyen de « faire scientifique ». Gabriel Marcel (1843-1909), conservateur adjoint à la Bibliothèque nationale (au département des Cartes et Plans), a donc aidé Jules Verne à écrire son *Histoire des Grands Voyages...*, ce que Verne a signalé dans son introduction. Il entre à la Société de Géographie en 1875 et à la Commission centrale de la Société de Géographie en 1891, commission dont il est vice-président en 1897 et 1898, et président en 1899. Il est vice-président de la Société de Géographie pour 1906 (notice nécrologique dans *La Géographie*, 1909, I, pp. 252-254).

Dans son intéressante préface à sa réédition (1977) des *Grands navigateurs du XVIIIe siècle*, Michel de Certeau (1925-1986) a montré un cheminement constant dans cet ouvrage et dans d'autres (*Vingt mille lieues sous les mers* et *Voyage au centre de la Terre*, notamment) :

Voyageur ancien >> narrateur ancien >> voyageur >> narrateur
Du XIXe siècle >> bibliothèque >> Nemo >> Aronnax
Du XVIe siècle >> cryptogramme d'Arne Saknussemm >> Liddenbrock >> Axel
Du XVIIIe siècle >> Bibliothèque nationale >> Gabriel Marcel >> Jules Verne

Le repaire de Ker-Karraje est peut-être inspiré d'un article du *Bulletin de la Société de Géographie* de novembre 1864 (p. 363) dont un chapitre est intitulé « hydrologie souterraine des îles Bahamas ». J'en cite ci-dessous le début :

« À Nassau, comme dans l'île entière de Nouvelle-Providence et dans presque toutes les Bahamas, les puits se remplissent ou se vident selon les hautes et basses marées, et cette alternance y est même visible quand leur fond est situé au-dessus du niveau de la mer. En ce dernier cas, les marées soulèvent ou abaissent les eaux douces souterraines, exactement comme elles font avec les eaux des rivières débouchant à l'Océan, les eaux plus pesantes, c'est-à-dire les eaux salées, agissant toujours par-dessous, et grâce à la porosité des formations insulaires y pénétrant intérieurement avec presque autant de facilité qu'elles circulent autour de leur rivage. C'est grâce à ces rapports constants avec les mouvements de la mer, que les puits des îles Bahamas ont été surnommés *tide-wells*, ou *puits à maréyage*.

De ce fait, que son évidence a rendu populaire, résultent des conséquences importantes à signaler ; mais j'ai à dire d'abord comment je l'ai vérifié sur place, afin de rendre mes déductions aussi claires et incontestables pour autrui qu'elles l'ont été pour moi-même. Ayant l'habitude de commencer toutes mes explorations géologiques par l'examen des puits, je fus vite mis au courant du fait en question pour la ville de Nassau, et quelques jours après, l'ingénieur des travaux publics, M. Harvey, dont je fus heureux de faire la connaissance, me dit l'avoir vérifié partout et maintes fois dans les îles soumises à son inspection. [...] »

Annexe U :

Aperçu sur l'iconographie des publications allemandes

Il y a sept planches (cartes ou schémas) et 73 photos dans la *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin* de 1907, 8 planches et 54 photos en 1910. Dans les publications de Petermann, les cartes sont très nombreuses (la plupart étant de belles planches en couleurs hors-texte), si les photographies tardent à apparaître. Donnons un aperçu du nombre et de la répartition des premières :

	Asie	Amérique	Afrique	Pôles	Europe	Divers	Total
Volume de 1879	14	5	4	6	1	3	33
Volume de 1880	5	6	10	3	5	1	30
Volume de 1900	10	5	1	2	3	15	37

En outre, le volume complémentaire XXVIII de 1900 comprend une série d'articles sur les voyages de Sven Hedin en Asie centrale (1894-1897), agrémentée de 6 cartes et 83 graphiques et schémas.

Annexe V :

Aperçu sur les travaux de la commission Levasseur de réforme de l'enseignement de la géographie

Quatre membres sur neuf sont de la Société de Géographie de Paris, occupant les postes les plus importants, dont la présidence et le secrétariat (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1872, p. 73). Les deux noms à retenir sont ceux d'Auguste Himly et Émile Levasseur. Voir à ce sujet les Papiers Levasseur et les procès-verbaux de la commission de l'enseignement de la géographie aux Archives nationales (F17 2915 et 2916), que j'utilise ici, N.Broc, « l'établissement de la Géographie en France : diffusion, institutions, projets (1870-1890) », *Annales de Géographie*, n° 459, oct. 1974, pp. 545-568, pp. 547-549, V.Berdoulay, *La formation de l'école française de Géographie (1870-1914)*, thèse de IIIe cycle, C.T.H.S., 1981, 245 p., p. 80, et, bien sûr et surtout, A.Himly & É.Levasseur, *Rapport général sur l'enseignement de l'histoire et de la géographie*, Paris, 1871, 46 p., et É.Levasseur, *L'étude et l'enseignement de la géographie*, Paris, 1872, 126 p.

Annexe W :

Début de la narration de Francis Garnier ¹

« Le 5 juin 1866, vers midi, la rade de Saïgon offrait le spectacle assez habituel de deux petites canonnières sous vapeur, faisant leurs derniers préparatifs de départ. Mais, à l'animation, à l'émotion des adieux échangés, il était facile de deviner qu'il ne s'agissait pas, pour ceux qui y prenaient passage, d'un de ces déplacements, d'une de ces séparations, si ordinaires en Cochinchine qu'ils semblent être l'existence elle-même. Les voyageurs allaient plus loin que de coutume : ils étaient chargés de remonter ce grand fleuve dont eux-mêmes, et tous ceux qui les entouraient, avaient parcouru si souvent le fertile delta en rêvant parfois à son origine ignorée ; ils portaient pour l'inconnu et nulle limite de distance ou de temps n'était assignée à leur entreprise.

Il y avait longtemps déjà que les regards de la colonie étaient tournés avec curiosité et impatience vers cet intérieur de l'Indochine sur lequel régnaient de si grandes incertitudes. La période de la conquête était passée. Les faits d'armes et les actions hardies des premiers jours n'avaient plus de théâtre ni d'objet. Il semblait même, dans l'intérêt de notre établissement naissant, que tout bruit guerrier dût être étouffé avec soin. Deux années auparavant, la colonie avait failli succomber aux attaques dirigées en France contre les expéditions lointaines, et le projet d'évacuation, mis en avant à cette époque, n'avait été abandonné que sur l'assurance qu'elle pouvait désormais subsister avec ses seules ressources. À peine remise de cette alerte, elle sentait qu'en fille sage, elle devait faire parler d'elle le moins possible et éviter ce fracas des armes qui, s'il parvient presque toujours à la métropole accompagné d'un bulletin de victoire, lui annonce toujours en revanche une carte à payer. C'était maintenant sur l'organisation et l'exploration de la contrée que devait se porter toute l'attention du gouvernement local. Là était encore un vaste champ ouvert aux activités et aux ambitions du corps expéditionnaire et lui promettant des résultats plus féconds et des découvertes plus glorieuses que la stérile poursuite des pirates insaisissables ou des luttes trop inégales contre un ennemi toujours vaincu. [...]

¹ *Voyage d'exploration en Indo-Chine effectué pendant les années 1866, 1867 et 1868 par une commission française présidée par M. le capitaine de frégate Doudart de Lagrée et publié par les ordres du Ministre de la Marine, sous la direction de M. le lieutenant de vaisseau Francis Garnier*, 2 vol., (plus 2 d'« atlas » : un de cartes et plans, un de magnifiques planches), Hachette, 1873. Réédition partielle : *Voyage d'exploration en Indochine* (choix de textes, présentation et notes de J.-P. Goman), La Découverte, 1985, 256 p.

La plupart d'entre eux comptaient déjà plusieurs années de séjour en Cochinchine et s'étaient intimement associés aux destinées de la jeune colonie. Le chef de l'expédition, M. le capitaine de frégate Doudart de Lagrée, arrivé à Saigon au commencement de 1863, avait eu presque immédiatement à exercer un commandement dans le haut du fleuve et, le premier, il avait su conquérir une influence et une situation politiques à la cour du roi de Cambodge, dont le petit État sépare la Cochinchine des possessions siamoises. Il avait réussi à faire accepter à ce prince le protectorat français et à l'affranchir de la lourde vassalité de Siam. Depuis cette époque, il était resté au Cambodge, sorte de sentinelle avancée chargée de fortifier et d'agrandir l'influence française et de lui préparer les moyens de s'avancer au-delà. Le voyage d'exploration qu'il allait diriger semblait n'être que la suite naturelle et la conséquence de ce rôle, et nul ne pouvait être mieux préparé que lui à l'entreprendre. Âgé de quarante-quatre ans, d'un tempérament vigoureux et énergique, d'une intelligence nette, vive, élevée, il possédait toutes les qualités physiques et morales qui devaient assurer le succès.

M. Thorel, chirurgien de marine, chargé de la partie botanique du voyage, était depuis 1862 dans la colonie. Infatigable coureur de forêts et d'arroyos, il avait, dès cette époque, travaillé avec la plus louable persévérance à la flore d'un pays où presque tout était à découvrir, et, passionné pour son œuvre comme le sont tous les spécialistes, il était impatient d'élargir le cercle de ses recherches. Âgé de trente et un ans, sa santé robuste paraissait n'avoir que peu souffert de l'énervant climat sous l'influence duquel il vivait depuis plus de quatre ans.

Arrivé depuis une année seulement en Cochinchine, M. Delaporte, le plus jeune officier de vaisseau de la commission, avait été au contraire déjà vivement éprouvé par la fièvre, et c'était au sortir d'une indisposition assez grave qu'il se mettait en route pour ce lointain voyage, pour lequel il quittait la lieutenance d'une grande canonnière. Dessinateur et musicien, il représentait surtout dans la commission le côté artistique.

Deux des voyageurs étaient absolument nouveaux venus dans le pays. L'un d'eux était le docteur Joubert, médecin de l'expédition, dont il devait être en même temps le géologue. Un long séjour au Sénégal l'avait accoutumé aux climats chauds et son habileté de chasseur, son humeur vive et joyeuse, devaient en faire un des plus utiles et des plus aimables compagnons de la route. Le second était M. de Carné, jeune attaché au ministère des Affaires étrangères, qui devait à sa parenté avec le gouverneur de la colonie de commencer par ce voyage d'exploration sa

carrière de diplomate. M. Joubert était, après le commandant de Lagrée, le membre le plus âgé de la commission ; M. de Carné en était le plus jeune.

C'était la seconde fois que les chances de ma carrière militaire m'amenaient en Cochinchine. Après avoir assisté à la conquête même du pays, j'y étais revenu en 1863 et j'étais entré presque aussitôt dans l'administration indigène. Aidé du concours de quelques amis, j'avais à plusieurs reprises essayé de plaider en France la cause du voyage d'exploration qu'il m'était enfin donné d'entreprendre. Ce n'était cependant pas sans quelque regret que j'abandonnai le poste qui m'avait été confié dans la colonie. Je m'étais attaché à ces populations intelligentes avec lesquelles les progrès sont si faciles et si rapides, et l'œuvre commencée au milieu d'elles avait encore pour moi une séduction bien grande. Si beaucoup avait été fait, il restait bien plus à faire, et il est pénible pour celui qui a semé de ne pouvoir assurer la moisson. Ce n'est qu'à ce prix qu'il se console de la voir récolter par d'autres. Aussi fut-ce avec une vive émotion que je me séparai des amis dévoués avec qui jusque là travaux, projets, espérances, tout m'avait été commun en Cochinchine, dont les conseils m'avaient soutenu, dirigé, fortifié dans ma voie, dont quelques-uns avaient désiré et espéré même un instant être mes compagnons de voyage. Je sentais que la période de mon existence la plus remplie par l'esprit et par le cœur prenait brusquement fin, et je pleurais involontairement ce passé qui s'évanouissait et dont la mémoire me retraçait rapidement les plus heureuses journées et les plus charmants souvenirs. Puissent, comme moi, mes amis ne point les avoir oubliés aujourd'hui !

Vers midi et demi, les deux canonnières sur lesquelles étaient répartis le personnel et le matériel de l'expédition se mirent successivement en marche. [...] »

Annexe X :

Bibliographie sélective sur Pierre Savorgnan de Brazza

La bibliographie sur Brazza est immense. Je citerai d'abord : H.Brunschwig, *Brazza explorateur*, Paris, 2 vol., 1966 & 1972, 215 & 298 p. (l'auteur a utilisé les Papiers Savorgnan de Brazza de la section outre-mer des Archives nationales, PA20, 6 cartons, parmi lesquels m'ont servi tout particulièrement le 3e et le 7e cartons de la 2e mission, celle de 1879-1882 : correspondance avec la Société de Géographie et *curriculum vitae*), H.Brunschwig, *Le partage de l'Afrique noire*, Flammarion, coll. « Questions d'histoire », 1971, 186 p., p. 44, H.Brunschwig, *L'avènement de l'Afrique noire du XIXe siècle à nos jours*, Paris, 1963, 247 p., pp. 141-165.

J'ajoute H.Malo, *À l'enseigne de la petite vache. Souvenirs, gestes et figures d'explorateurs*, Paris, Éditions de la Nouvelle France, 1946, 254 p., chapitre VI, C.Coquery-Vidrovitch, *Brazza et la prise de possession du Congo ; la mission de l'Ouest africain, 1883-1885*, Mouton, 1969, 508 p., C.Coquery-Vidrovitch, *Le Congo au temps des grandes Compagnies concessionnaires. 1898-1930*, La Haye-Paris, Mouton, 1972, 598 p., la très correcte exposition Brazza du musée de la Marine de Paris (1980). Pour les dossiers personnels, celui de Vincennes, bien sûr (Archives du Service historique de la Marine, n° 3936) et son dossier de mission de 1875 (Archives nationales, F17 2943A).

Annexe Y :

Le négoce dans quelques Sociétés de Géographie

Société de Géographie commerciale de Bordeaux en 1882 1 :	
Négociants	35,3 %
Professions libérales	9,4 %
Cadres	7,3 % 2
Boutiquiers	6,1 %

	Quelques autres exemples :			
	Professions libérales	Cadres	Négociants	Boutiquiers
SG Languedoc 1894 3	5,4 %	4,3 %	13,4 %	3,2 %
SG Rochefort 1894	11,4 %	6,1 %	17,4 %	3,4 %
SG Cher 1901	14 %	7,9 %	7,9 %	9,6 %
SG Lille 1882	6,4 %	7,6 %	29,7 %	5 %
SG Lille 1885	5,7 %	5,4 %	37 %	6,1 %
SG Lille 1900	5,5 %	6,1 %	37,7 %	7,5 %
SG Lille : admissions entre 1882 et 1921	6,1 %	9,9 % 4	30,6 % 5	8,2 % 6

William H. Schneider donne, dans *An Empire for the Masses. The French Popular image of Africa. 1870-1900*, Londres & Westport, Greenwood Press, 1982, XXI+222 p., p. 28, quelques pourcentages de négociants (sans sources) : certains me semblent proches de la réalité, d'autres sensiblement éloignés :

Société de Géographie de Paris en 1872 : 14 % (correct)
Société de Géographie de Lyon en 1874 : 50 % (correct)
Société de Géographie commerciale de Bordeaux en 1879 : 66 % (erroné)
Société de Géographie commerciale de Paris en 1878 : 42 % (erroné)
Société de Géographie de Marseille en 1877 : 59 % (trop fort)

1 *Bulletin de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux*, 1882, liste *in fine*.

2 Dont de nombreux capitaines au long cours.

3 Fortement épaulés, on ne s'étonnera pas, par 16,3 % de propriétaires.

4 Avec un maximum de 19,2 % en 1908.

5 Avec un maximum de 49 % en 1889 et un minimum de 17,6 % en 1907. Les négociants sont pratiquement toujours la première catégorie à Lille

6 Maximum de 22,2 % en 1886.

Annexe Z : Les médecins

Reprenant la brochure de Henry Bérenger & al., *Les prolétaires intellectuels en France*, [1901], pp. 7-9, Theodore Zeldin, *Histoire des passions françaises*, tome I, p. 46, nous rappelle que vers 1900 une demi-douzaine de médecins gagnent 200 à 300 000 F par an, une centaine plus de quarante mille francs, mais que les quatre cinquièmes ont moins de 8 000 F de revenus annuels : lorsqu'ils n'ont pas de fortune personnelle, ils sont donc des « prolétaires ». À Paris, beaucoup s'efforcent d'arrondir leurs revenus en servant de « rabatteurs » à des confrères plus célèbres, en aidant des pharmaciens à vendre des médicaments onéreux, en pratiquant des avortements, etc. À la campagne, la dot est très importante. L'importance chez eux du goût pour les arts (musique, collections de toiles de maître, etc.) les détournent sans doute aussi de la géographie (*Ibid.*, pp. 55-56).

Mais on verra surtout les publications de Jacques Léonard, largement utilisées dans mon chapitre :

J.Léonard, *Les médecins de l'Ouest au XIXe siècle*, thèse, Lettres, Paris IV, 1976, 6 vol., dactyl., 1 570 p., plus un vol. d'annexes (248 p.), Ateliers de Lille III & Champion, 1978, 3 vol., 1 570+CCLVIII p., pp. 1416-1431 pour mon présent propos.

J.Léonard, *La vie quotidienne du médecin de province au XIXe siècle*, Hachette, 1977, 285 p., pp. 238-241

J.Léonard, « médecine et colonisation en Algérie au XIXe siècle », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, n° 3 de 1977, pp. 481-494.

J.Léonard, *La France médicale au XIXe siècle*, coll. « archives », 1978, 287 p.

J.Léonard, « les guérisseurs en France au XIXe siècle », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, juill.-sept. 1980, pp. 501-517

J.Léonard, *Archives du corps. La santé au XIXe siècle*, Ouest-France, 1987, 332 p.

L'un des anticolonialistes les plus farouches, on le sait, fut un médecin, le docteur Paul Vigné d'Octon (cf. J.Léonard, *Les médecins de l'Ouest...*, p. 1280 et J.Léonard, *La médecine entre les savoirs et les pouvoirs. Histoire intellectuelle et politique de la médecine française au XIXe siècle*, Aubier, 1981, 384 p., pp. 347 & 353).

On peut voir aussi P.Pluchon dir., *Histoire des médecins et pharmaciens de Marine et des colonies*, Toulouse, 1985, 430 p.

Annexe AA :

La Société de Géographie commerciale de Bordeaux et sa fondation

Elle est une « conjonction assez rare à l'époque entre l'Université et le monde des affaires »¹. Il faut ajouter le rôle important des Schrader, père et fils (le père est vice-président de 1875 à 1887, puis président), la filiation vis-à-vis du Congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences tenu à Bordeaux en 1872, et le faible montant de la cotisation : dix francs (premiers *Bulletins*, *passim*). Sur Foncin, qui en fut le premier secrétaire général, revoir mes pp. 526-527.

Lors de la fondation de 1874, la Société de Géographie commerciale de Bordeaux se présente comme le « groupe girondin de l'Association française pour l'avancement des sciences », et son papier à en-tête conservera cet intitulé pendant plusieurs années, ce qui provoquera des quiproquo de la part des journaux locaux (voir le procès-verbal de la séance du 16 février 1878).

Marc Maurel fut le (premier) président, de 1874 à 1887. Une augmentation de la cotisation de 10 à 12 francs fut repoussée au début de 1877 (séances des 17 février et 3 mars).

Sources : archives de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux (aux archives municipales), surtout les dossiers 7 (procès-verbaux du bureau, 1874-1877), 8 (*ibid.*, 1877-1879), 23 (cinquantenaire, célébré en 1926), 32 (correspondance reçue, 1874-1875), 33 (*ibid.*, 1876) et 34 (*ibid.*, 1877).

¹ N.Broc, « Le rôle de la Société de Géographie de Bordeaux (1874) dans les premiers Congrès nationaux de géographie. 1878-1896 », *Revue de géographie des Pyrénées et du Sud-Ouest*, 1978, tome 49, pp. 150-155, p. 150.

Annexe AB :

Sociétés provinciales de Géographie et colonisation

I. Banquet de « fête géographique et coloniale » (Marseille, 1902).

Bulletin de la Société de Géographie de Marseille, 1902, p. 125. Banquet du 27 mai. Cf. pp. 130-131 : « Elle n'a jamais été et ne sera jamais une chapelle étroite, réservée exclusivement aux initiés. Nous lui avons fait en réalité un rôle public, et nous avons, dans la mesure de nos forces, aidé à l'expansion de l'idée coloniale, soit par la multiplicité des conférences données par les plus grands explorateurs, les Stanley, les Monteil, les Binger, les Bonvalot, les Gallieni, les Foureau, les Henri d'Orléans, etc. ; soit en créant des cours populaires de géographie et en favorisant par des prix la diffusion de cette science dans les lycées et écoles de tout ordre ; soit par la fondation d'une très riche bibliothèque, où les voyageurs, les négociants, les travailleurs, viennent chercher et trouvent tous les renseignements désirables. »

II. L'appellation Société de Géographie « et d'Études coloniales » (à Marseille)

Bulletin de la Société de Géographie de Marseille, 1902, p. 145. La proposition en avait été faite par Édouard Heckel, directeur-fondateur du Musée-Institut colonial de Marseille, professeur à la faculté des Sciences, et membre de la Commission administrative de la Société de Géographie. Elle fut approuvée par une assemblée générale extraordinaire le 16 mai 1902, une « section coloniale » étant créée. Le *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille* prend le titre de *Bulletin de la Société de Géographie et d'Études coloniales de Marseille* (*ibid*, pp. 150-152).

La section coloniale projette immédiatement une Exposition coloniale et un Congrès colonial international à Marseille pour 1905 (*ibid*, pp. 393-398), repoussés à 1906 en 1903 (*Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1903, p. 439). Sont créés aussi des « membres correspondants coloniaux ». L'Institut colonial de Marseille est définitivement inauguré dans ses nouveaux locaux en 1907 (*Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1907, p. 285), la Société de Géographie occupant le deuxième étage. L'envoi de nombreuses « panoplies », rassemblées ici et là, « d'armes et ustensiles d'indigènes » et de nombreuses « collections ethnologiques » avait provoqué le souci de créer un musée (*Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1886, p. 132). Voir un exemple d'envoi (qui va de deux sagaies doubles à des statuettes fétiches de Formose !) dans le même *Bulletin*, pp. 399-401. Le Musée colonial fut fondé en 1893 (*Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1897, p. 388).

III. L'accord franco-anglais de 1904 est salué avec faveur :

Le *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille* de 1904 écrit (pp. 87-102) : « Contrairement à toutes les traditions, et en vertu d'un droit nouveau qui deviendra bientôt, espérons-le, un droit international, la France et l'Angleterre ont réglé, par une série de conventions, la plupart des litiges coloniaux qui les divisaient depuis de longues années. Jadis, quand les deux puissances rivales avaient, dans quelque partie du monde, des intérêts contradictoires, c'est à coups de canon que se tranchaient les différends... Les temps ont changé et nous n'avons qu'à nous en féliciter. La France et l'Angleterre ont, d'un commun accord, remplacé les batailles par des négociations. »

Le *scramble* est plusieurs fois décrit. Ainsi, par la Société de Géographie de Rochefort : « Si l'on eût dit, il y a trente ans, qu'en 1889, il y aurait une question africaine et que les peuples d'Europe s'occuperaient, à cette époque, du partage du continent noir, on eût été traité de rêveur et d'utopiste. Et cependant, cela est. La vieille civilisation, après s'être butée pendant des siècles aux falaises du continent africain, a conquis enfin les cours supérieurs des fleuves et elle marche aujourd'hui simultanément à la reconnaissance et à la conquête du plateau intérieur. » (*Bulletin de la Société de Géographie de Rochefort*, 1889-1890, p. 175. Une étrange géographie, d'ailleurs...)

Et voici Terquem, président de la Société de Géographie de Dunkerque à la réunion de l'Union géographique du Nord à Dunkerque, le 12 juin 1887 (*Bulletin de l'Union géographique du Nord de la France*, 1887, p. 376) : « Les peuples ne se développent que par les possessions lointaines. Voyez l'avidie Angleterre mettant la main partout et sur tout, voyez l'ambitieuse Allemagne s'élançant dans la même voie, voyez ce qu'ont été l'Espagne et le Portugal au temps de leur empire dans les nouveaux mondes, voyez ce qu'ils sont aujourd'hui. » Les deux derniers textes sont donc très complémentaires.

IV. L'exposition coloniale de Marseille en 1906.

Elle se tint du 15 avril au 15 novembre et reçut près de deux millions de visiteurs. Paul Masson y fit un grand discours sur « Le rôle colonial de Marseille » (publié dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1906, pp. 233-243). Voir, entre autres, *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1906, p. 205. Une vue panoramique de l'exposition dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1905, p. 313.

V. Divers.

Parmi quelques conférences particulièrement importantes, citons celle de De Mahy, député de la Réunion, sur Madagascar, en 1887, laquelle est un vibrant et farouche plaidoyer pour la colonisation de la grande île (*Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1887, pp. 117-139), celle d'Alfred Martineau¹ le 17 février 1894 sur « Madagascar en 1894 » (*Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1894, pp. 265-281), « au point de vue des intérêts français » : on discerne bien les deux phases de l'établissement de la souveraineté française sur Madagascar.

Les articles ou conférences traitant d'une colonie future ou présente insistent souvent sur la salubrité. Exemple, la conclusion de la conférence de François Sikora (« Sept ans à Madagascar ») : « En résumé, la grande île africaine ne possède aucun animal vraiment dangereux pour l'homme, ce qui constitue un précieux avantage au point de vue de la colonisation. » (*Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1897, p. 285). On a vu que de nombreuses demandes de renseignements étaient adressées à la Société de Géographie de Paris par des candidats à l'émigration. En 1894, est fondé à leur intention au ministère des Colonies un « service des renseignements commerciaux et de la colonisation », chargé, entre autres, « de renseigner les personnes disposées à s'expatrier aux colonies sur l'opportunité de l'émigration, sur les facilités qui peuvent leur être faites, etc. » (*Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1895, p. 103).

Un article de Gaston Routier intitulé « Le rôle futur de la Chine en Asie » (*Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1889, pp. 229-244) insiste sur le caractère inéluctable de la lutte de l'« Ours moscovite » et du « Dragon vert », sur le « péril jaune », démographique, donc militaire, et il lance un appel à la collaboration coloniale franco-anglaise pour dominer la Chine, mais seulement par la pénétration commerciale, sans employer, « vis-à-vis d'elle la voix du canon ».

La conférence de P.J.A.Martin le 18 novembre 1883 sur la « nécessité d'une écriture pour les colonies françaises », simplifiée, donc rapide à enseigner (*Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1884-1885, pp. 13-26) est typique d'un autre ordre de préoccupations, assez peu rare.

Édouard Heckel (1842-1916), né à Toulon dans une famille d'origine alsacienne, fut d'abord pharmacien de la Marine, puis docteur en médecine ; en 1875,

¹ 1859-1945, notice dans J.-M.Mayeur & A.Schweitz, *Les parlementaires de la Seine sous la Troisième République*, Publications de la Sorbonne, 2001, 2 vol., 278 & 639 p., tome II, pp. 406-407.

il entra à la Faculté des Sciences de Marseille et enseigna aussi à l'École de Médecine. Président-fondateur de l'Institut colonial de Marseille, il fut vice-président de la Société de Géographie (1903-1907), puis, à la mort d'Ernest Delibes président (jusqu'en 1912). D'après le *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1909, p. 141 et celui de 1916, pp. 197-198.

Annexe AC : Sociétés de Géographie et Parti colonial

Sur les 200 personnalités recensées dans l'article cité de la *Revue française d'histoire d'Outre-Mer*, 1975, pp. 640-673, on a **108 membres de la Société de Géographie de Paris**, soit 54 %. Sur les 45 dirigeants recensés dans cet article, on a **26 dirigeants de la Société de Géographie de Paris**, soit 58 %.

Associations du Parti colonial où la Société de Géographie est bien implantée	Nombre de membres de la Société de Géographie sur le total des 108 personnalités de la SG	Nombre de dirigeants de la SG sur le total de 26 dirigeants de la SG
-------------------------------------------------------------------------------------	----------------------------------------------------------------------------------------------------	-------------------------------------------------------------------------------

Associations que j'ai citées		
Alliance française	17	7
Comité de l'Afrique française	56	19
Comité de l'Asie française	45	19
Comité de l'Océanie française	12	6
Comité de Madagascar	12	4
Comité du Maroc	20	11
Groupe colonial de la Chambre	25	11
Ligue coloniale française	46	18
Union coloniale française	24	11
Associations que je n'ai pas citées		
Action coloniale maritime	27	14
Comité d'action républicaine aux colonies	12	4
Comité de l'Orient	22	11
Comité France-Amérique	25	12
Comité national des expositions coloniales	13	7
Déjeuner Étienne	17	10
Déjeuner du Maroc	11	9
Fédération intercoloniale	13	9
Groupe colonial des conseillers du commerce extérieur français	13	5
Réunion des études		

algériennes	19	11
Société de l'histoire des colonies françaises	28	14
Un cas à part : la Société de Géographie commerciale	70	23

Annexe AD :

Quelques notes complémentaires sur les groupes du Parti colonial français

🍏 La **Société des Études coloniales maritimes** (1876) a 500 membres en 1902 (H.Delaunay, *Les Sociétés savantes de France*, Paris, 1902, X+407 p., pp. 236 & 273).

🍏 La Société de Géographie commerciale de Paris avait saisi la Chambre des Députés en 1879 d'une pétition demandant la création d'une « Société française de Colonisation destinée à encourager l'expansion coloniale et la colonisation ». Ce fut un échec, et une telle **Société française de Colonisation**, embryon de parti colonial, ne fut constituée qu'en 1883, présidée par Jules Ferry, et entraînée dans le discrédit de l'idée coloniale qui suivit sa chute (Ch.-R.Ageron, *France coloniale ou parti colonial ?*, PUF, 1978, 302 p., p. 133).

🍏 L' **Alliance française** a pour sous-titre « association nationale pour la Propagation de la Langue française dans les colonies et à l'étranger ». Premier secrétaire général : Pierre Foncin (1883-1897), premier bulletin en avril 1884, reconnaissance d'utilité publique en 1886. La constitution définitive de l'Alliance française se fit en 1884 au siège de la Société de Géographie, en même temps que celle de l'Association amicale des Agents et Fonctionnaires du Ministère des Affaires étrangères, nouvelle preuve des liens entre Société de Géographie et ministères. (Voir M.Bruézière, *L'Alliance française (1883-1983). Histoire d'une institution*, Hachette 1983, 248 p., intéressant, mais sans étude sociale. Voir aussi Ch.-R.Ageron, *France coloniale ou parti colonial ?*, PUF, 1978, 302 p., p. 156).

🍏 La **Société africaine de France** a en 1902 pour secrétaire général le comte de Lichtenberg et 820 membres en 1902 (H.Delaunay, *Les Sociétés savantes de France*, Paris, 1902, X+407 p., p. 225).

🍏 Le **Comité de l'Afrique française** a été créé en réaction contre l'accord de délimitation franco-anglais en Afrique occidentale (août 1890, anecdote du « coq gaulois ». Cf. J.Ganiage, *L'expansion coloniale de la France sous la Troisième République. 1871-1914*, Payot, 1968, 434 p., p. 166, et surtout Ch.-R.Ageron, *France coloniale ou parti colonial ?*, PUF, 1978, 302 p., pp. 134-139 et M.Chailley, *Histoire de l'Afrique occidentale française (1638-1959)*, Paris, 1968, 580 p., pp. 282-283.

Présidé par le prince Auguste d'Arenberg, directeur du *Journal des Débats*, et député, puis par Célestin Jonnart, son secrétaire étant Auguste Terrier (1853-1932) ¹. Il culmina à 4 000 adhérents ². La création du Comité est bien entendu saluée

¹ Notice bio-bibliographique dans Julie d'Andurain, *Colonialisme ou impérialisme ? Le parti colonial en pensée et en action*, Léchelle, Zellige, 2017, 448 p., pp. 131-150.

² Cf. J.Ganiage, *L'expansion coloniale de la France sous la Troisième République. 1871-1914*, Payot, 1968, 434 p., p. 24. V.Berdoulay (*La formation de l'école française de Géographie (1870-1914)*), thèse de IIIe cycle, C.T.H.S., 1981, 245 p., pp. 54-56) confirme ce qui précède et ajoute qu'« il y avait des liens étroits ou identité

par les Sociétés de Géographie. À Marseille : « Il va sans dire que le but du Comité constitué dans une pensée purement patriotique, en dehors de tous les partis, est absolument désintéressé et étranger à toute préoccupation d'affaires » (*Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1891, p. 105).

La **Société de propagande coloniale** a 600 membres en 1902 (H.Delaunay, *Les Sociétés savantes de France*, Paris, 1902, X+407 p., pp. 253-254).

🍏 Le « **groupe colonial** » de la **Chambre des députés** s'était formé à l'initiative d'Eugène Étienne. 94 députés, essentiellement de la majorité modérée, plus un socialiste, 13 radicaux, 5 ralliés, 12 monarchistes et nationalistes. Après les élections de 1893, sur 129 députés du groupe colonial, on comptait 8 monarchistes, 8 ralliés, 2 boulangistes, 83 républicains du centre et 28 radicaux. En 1902 s'inscrivirent 36 députés radicaux et un socialiste, 75 républicains du centre, 13 de droite, et 15 députés sans appartenance. C'est un lieu commun que de souligner l'hétérogénéité du recrutement politique. En Grande-Bretagne, existait un Groupe naval parlementaire (Ch.-R.Ageron, *France coloniale ou parti colonial ?*, PUF, 1978, 302 p., pp. 150-156, et J.Ganiage, *L'expansion coloniale de la France sous la Troisième République. 1871-1914*, Payot, 1968, 434 p., pp. 166-167).

🍏 Le « **groupe colonial** » du **Sénat** a une trentaine de membres. Président : Jules Siegfried (1837-1922), parlementaire, gros négociant du Havre, maire de la ville, patron de l'enseignement commercial supérieur ¹ et oncle d'André Siegfried (1875-1959). Jacques Siegfried (1840-1909), manufacturier à Mulhouse, est membre de la Société de Géographie depuis 1869.

🍏 L'**Union coloniale française** fut dirigée pendant plus de trente ans par Joseph Chailley, aussi fondateur de l'Institut colonial international. 1 000 adhérents à l'Union en 1902, malgré une cotisation considérable de 50 francs par an. Sa vocation était essentiellement économique et financière, le conseil d'administration étant composé de dirigeants de sociétés et de banques possédant des intérêts dans les colonies et protectorats. La plupart des membres étaient négociants, banquiers, ou industriels ². L'article 2 des statuts « ne laisse d'ailleurs aucune équivoque sur la vocation très précise que se fixe l'Union coloniale » (R.Girardet, *L'idée coloniale en France de 1871 à 1962*, La Table ronde, réédition, Livre de poche, p. 116) :

« 1° De rechercher tous les moyens propres à assurer le développement, la prospérité et la défense des diverses branches du Commerce et de l'Industrie dans les

de personnes entre les dirigeants du Comité et ceux des Sociétés de Géographie » : le baron Hulot, Charles Gauthiot, secrétaire général de la Société de Géographie commerciale, d'Arenberg, Templier, Siegfried, Vidal, etc., étaient membres d'au moins une Société.

¹ Cf. Ph.Maffre, « Jacques Siegfried, patron de l'enseignement commercial supérieur », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, oct.-déc. 1988, pp. 594-613 et notice dans N.Broc, *Dictionnaire illustré des explorateurs français du XIXe siècle*, CTHS, 1988-1999, 4 vol.erul.

² C'est ici une des rares notations sociales véritables de V.Berdoulay, *La formation de l'école française de Géographie (1870-1914)*, thèse de IIIe cycle, C.T.H.S., 1981, 245 p., p. 57.

Colonies, Pays de protectorat et Pays d'influence française, d'organiser le groupement de ses représentants et de concentrer leurs efforts en vue de la protection de leurs intérêts. [...]

3° D'intervenir, après examen et rapport d'une commission désignée par elle, dans les instances, devant les juridictions pour la défense des principes d'intérêt général et de prendre au besoin à sa charge, tout ou partie des frais nécessités par cette intervention. [...]

5° D'examiner et de préconiser toutes mesures économiques ou législatives reconnues nécessaires et de les soutenir auprès des pouvoirs compétents par tous les moyens à sa disposition et notamment, par la publicité (journaux, mémoires, etc.). »

Voir sur l'Union Ch.-R.Ageron, *France coloniale ou parti colonial ?*, PUF, 1978, 302 p., pp. 157-159.

🍏 Le **Comité Dupleix** était dirigé par Gabriel Bonvalot (1853-1933), explorateur du Turkestan (première mission en 1880-1882), du Tibet et de l'Abyssinie. Il avait fait plusieurs voyages au Tibet, notamment en compagnie d'Henri d'Orléans. À 17 ans, il avait parcouru à pied la Suisse, la Bohême, l'Autriche, la Suède, la Russie, l'Angleterre et l'Espagne. Par la suite, il fonda le Comité Dupleix, fut député nationaliste de la Seine de 1902 à 1906 (activité nulle au Palais-Bourbon, il ne s'inscrivit même pas à un groupe), membre de la Ligue des Patriotes et publia en 1915 des *Conseils d'un vieil explorateur à de jeunes soldats* ¹. Sur le Comité, voir Ch.-R.Ageron, *France coloniale ou parti colonial ?*, PUF, 1978, 302 p., p. 160.

🍏 Étienne était un des deux vice-présidents du **Comité de Madagascar** (1 200 membres en 1902) et le président du **Comité de l'Asie française** (parmi les membres fondateurs de ce dernier, on retrouve les noms de Gauthiot, Hulot, Froidevaux, Raveneau et Roland Bonaparte. Voir sur lui Ch.-R.Ageron, *France coloniale ou parti colonial ?*, PUF, 1978, 302 p., pp. 139-144).

La **Mission laïque de France** formait des instituteurs pour les colonies.

🍏 Le **Comité du Maroc** avait aussi Étienne pour président ! En 1910 fut créé un Comité marseillais du Maroc, affilié au Comité parisien (*Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1910, pp. 402-403). Voir sur le Comité du Maroc Ch.-R.Ageron, *France coloniale ou parti colonial ?*, PUF, 1978, 302 p., pp. 144-150 et J.Bouvier, R.Girault & J.Thobie, *La France impériale, 1880-1914*, Paris, 1982, 326 p., pp. 135 & 141-149. Citons encore la **Ligue coloniale française** (1907), copiant la puissante Kolonialgesellschaft (voir annexe suivante). Sur elle, voir Ch.-R.Ageron, *op. cit.*, p. 161.

¹ Notice nécrologique dans *La Géographie*, 1er sem. 1934, pp. 78-79, H.Malo, *À l'enseigne de la petite vache. Souvenirs, gestes et figures d'explorateurs*, Paris, Éditions de la Nouvelle France, 1946, 254 p. (réédition Elytis, 2009, 173 p.), chapitre XII, et ses dossiers de mission aux Archives nationales, F17 2940A.

🍏 Au sujet des *Bulletins* publiés, Ch.-R.Ageron (*France coloniale ou parti colonial ?*, PUF, 1978, 302 p., *passim*) a souligné à juste titre la faiblesse de cette « presse coloniale » : c'est la grande presse d'information qu'il fallait toucher pour **convaincre** les Français, ce qui ne fut **réussi** qu'après la Grande Guerre, de la même façon que la **Ligue maritime et coloniale**, qui atteignait le public scolaire pour l'essentiel, annonça jusqu'à 100 000 adhérents officiels vers 1930. Certes la grande presse quotidienne n'avait pas attendu la Grande Guerre pour **s'intéresser** à l'empire, mais il s'agissait de **convaincre** ¹.

¹ Cf. correspondance personnelle avec Paule Brasseur.

Annexe AE :

Le parti colonial et naval en Grande-Bretagne et en Allemagne

En Grande-Bretagne, le **Royal Colonial Institute**, né en 1868, et travaillant « au renforcement des liens entre la métropole et l'empire », la **Primrose League**, fondée en 1883 par des disciples de Disraeli — d'où son nom : la primevère était la fleur favorite de l'homme politique — et qui groupe un million de membres en 1891, deux millions en 1910, l'**Imperial Federation League** (1884-1893), qui, recrutant de nombreux hommes politiques et écrivains, étudie la « possibilité d'appliquer au gouvernement de l'empire un système fédératif », la **National Fair Trade League** qui veut développer les relations commerciales et financières entre la métropole et les colonies, et d'autres associations encore, propagent les idées impérialistes.

Ces groupes de pression apportent leur contribution « à la création d'une imagerie héroïque, indispensable au succès populaire de l'idée impériale. L'Empire remplace ainsi, dans les préférences du grand public, les récits de combats féodaux, de rivalités chevaleresques, de croisades. La police montée canadienne, les témoignages sur les explorateurs africains, toute une imagerie exotique, deviennent l'univers imaginaire des derniers Victoriens. Kipling, qui n'inscrit pas dans ses romans de théorie de peuple élu, les pourvoit de médecins, d'économistes, d'infirmières, aux vertus profitables au grand nombre » (R.Marx 1). Le **Royal Colonial Institute** atteint 1 613 membres en 1882, au moment où la reine lui octroie une chartre, 3 775 membres en 1892, 4 527 en 1900, et il en aura 10 904 en 1915, 10 700 en 1918 (2).

En Allemagne, **Kolonialverein** et **Verein für Kolonisation**, d'abord attirés par l'Amérique du Sud, s'intéressèrent à l'Afrique à partir de 1884, et se fondirent en 1887, grâce entre autres à l'impulsion des Sociétés de Géographie de Berlin et de Hambourg, en une **Deutsche Kolonialgesellschaft** (3). Cette Société a plusieurs dizaines de milliers de membres, réunis en sections locales, se livre à des entreprises de colonisation, a en son sein une Alliance des femmes, envoyant en Afrique jeunes

1 R.Marx, *Histoire de la Grande-Bretagne*, Armand Colin, Coll. U, 1980, 384 p.

2 Cf. T.R.Reese, *The History of the Royal Commonwealth Society. 1868-1968*, Londres, 1968, XII+280 p. L'auteur est muet sur les origines sociales. RCS est le nom récent du RCI. Voir aussi H.Gollwitzer, *Europe in the Age of Imperialism. 1880-1914*, Thames and Hudson, 1969, trad. fr., *L'impérialisme de 1880 à 1918*, Paris, Flammarion, 1970, 216 p., p. 105.

3 É.Tonnelat, *L'expansion coloniale allemande hors de l'Europe*, Paris, 1908, XI+227 p., pp. IX-X, et surtout A.P.Oloukpona-Yinnon, *La pénétration coloniale allemande en Afrique et la Deutsche Kolonialgesellschaft (1880-1930)*, thèse de IIIe cycle, Institut d'Études germaniques de l'Université de Tours, s.d., 401 p., dactyl. Notamment à la BDIC (en microfilm). Résumé en : A.P.Oloukpona-Yinnon, « *Notre place au soleil* » ou *l'Afrique des pangermanistes (1878-1918)*, L'Harmattan/Haho, 1985, 183 p., malheureusement sans étude sociale.

filles et jeunes femmes comme infirmières, institutrices, nourrices et aussi épouses, et jouera un rôle capital dans la lutte contre le régime de Weimar.

À ces associations purement coloniales s'ajoutent dans les deux pays des groupements militaires : **Navy League** (1895), **National Service League**, fondée en 1902 pour promouvoir la cause du service militaire obligatoire (conscription), et **Blue Water School** en Angleterre, **Wehrverein** et **Flottenverein** (1899) en Allemagne, et j'ai évoqué (chap. 4) la Ligue pangermaniste (**Alldeutscher Verband**). Toutes étaient férues de puissance nationale et des géographes étaient présents dans les associations impérialistes allemandes ; Ratzel était un fervent partisan de la politique de puissance maritime ¹.

¹ V. Berdoulay, *La formation de l'école française de Géographie (1870-1914)*, thèse de III^e cycle, C.T.H.S., 1981, 245 p., p. 54, note 17.

Annexe AF :

Note bio-bibliographique sur Marcel Dubois (1856-1916)

Élève de l'École normale supérieure, où il reçut les leçons de Vidal, agrégé d'histoire, Marcel Dubois soutint, après l'École d'Athènes, ses thèses d'histoire grecque (1884). Il dirigea une collection de manuels scolaires. À la Ligue, il plaida « en faveur d'un patriotisme rénové et exalta la famille, la tradition, l'armée, *incarnation de la patrie*, et... les colonies qui prolongent la nation au-delà des mers » (N.Broc). Il était pour une colonisation « philanthropique », rapprochant les peuples du monde entier. Selon lui, le géographe se devait de dissiper les illusions dont se berçaient les lointains disciples de Saint-Simon, on l'a vu : il était contre les « Eldorados tropicaux », le géographe se bornant à renseigner et à réfréner.

Page 572, note 5, j'ai donné un exemple de réfutation par Dubois des utopies « plus-que-verniennes ».

Dubois a inspiré largement la doctrine coloniale officielle de la France jusqu'en 1939. L'initiative de la création, pour lui, d'une chaire de géographie coloniale à la Sorbonne venait de son ami d'enfance Jamais, sous-secrétaire d'État aux colonies, projet appuyé ensuite par Delcassé, Chautemps et Louis Liard. Dubois était protectionniste et antidreyfusard, mais il ne joua un rôle à la Ligue de la Patrie française qu'à ses débuts.

D'après : Jean-Pierre Rioux, *Nationalisme et conservatisme. La Ligue de la Patrie française. 1899-1904*, Paris, 1977, 117 p., pp. 10, 33 et 34 ; Marcel Dubois, *L'avenir de la Patrie française*, Paris 1899, 44 p. ; Numa Broc, « Nationalisme, colonialisme et géographie : Marcel Dubois (1856-1916) », *Annales de géographie*, 1978, pp. 326-333 ; Vincent Berdoulay, *La formation de l'école française de Géographie (1870-1914)*, thèse de III^e cycle, C.T.H.S., 1981, 245 p., pp. 64-69 et 100 ; *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1916, p. 201 ; Christophe Charle, *Les professeurs de la Faculté des Lettres de Paris*, CNRS, 2 vol., 1985-1987, 192 & 224 p., pp. 64-65.

Annexe AG :
Érotisme et sexualité coloniale à la Belle Époque.
Les Indochinoises sollicitent tout particulièrement l'attention des
géographes. Elles ne sont pas les seules.

Cf. la description des femmes Mong par le docteur Maurice Mercier dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, 1905, p. 209 :

« Les cheveux sont longs, enroulés, retenus par un turban ou un bonnet carré, dont les coins portent des pompons de soie ou de laine. Grandes, fortes, bien membrées, les formes opulentes, la peau assez blanche pour permettre de voir le rose des joues, elles sont parfois fort jolies. [...] Les femmes ne se livrent pas ; il ne serait pas prudent de rechercher leur société autrement que par le mariage. »

Au tournant des deux siècles, les articles discrètement érotiques se multiplient, mais seulement en province, le compte rendu de conférence (comme celui de la conférence d'un ancien compagnon de Maistre dans le *Bulletin de l'Union géographique du Nord de la France*, 1900, pp. 212-215) permettant davantage de bonne conscience et l'appel, en renfort, à d'autres témoignages. La Tunisie semble exciter l'érotisme du *Bulletin de l'Union géographique du Nord de la France*, « le costume des femmes arabes [n'] est [-il pas] plutôt inconvenant » ? : « sur la poitrine, un décolletage en carré, prolongé aussi bas que possible et même davantage », des ouvertures « tellement larges qu'elles révèlent à chaque mouvement le peu qu'on pouvait encore ignorer du buste », jupe « fendue sur le côté et les deux bords se rapprochent quand ils y pensent » et retroussée « à tout propos à droite, à gauche, devant, derrière, si bien que ce décolletage multiple est cent fois plus indécent que la nudité » (*Bulletin de l'Union géographique du Nord de la France*, 1907, pp. 94-95).

Et encore, les « heures tunisiennes. Souvenirs de voyage par M.A.Dournes » (*Bulletin de l'Union géographique du Nord de la France*, 1914, pp. 3-47) :

« C'était, il m'en souvient, dans la rue Tourbet-el-bey, une des plus calmes et des plus riches de la ville arabe. J'admirais en flânant les jeux de la lumière sur le dôme du turbé, ou tombeau, qui donne son nom à la rue, lorsque je vis soudain déboucher d'une rue transversale une ombre que mon oeil se plut à détailler. Assez grande, la taille bien prise, imparfaitement voilée par les étoffes légères qui l'entouraient, cette jeune femme laissait voir un bas de jambe d'un dessin impeccable que rehaussait un bas de soie vert très tendre, de l'effet le plus joli sur le haut talon d'un soulier régence.

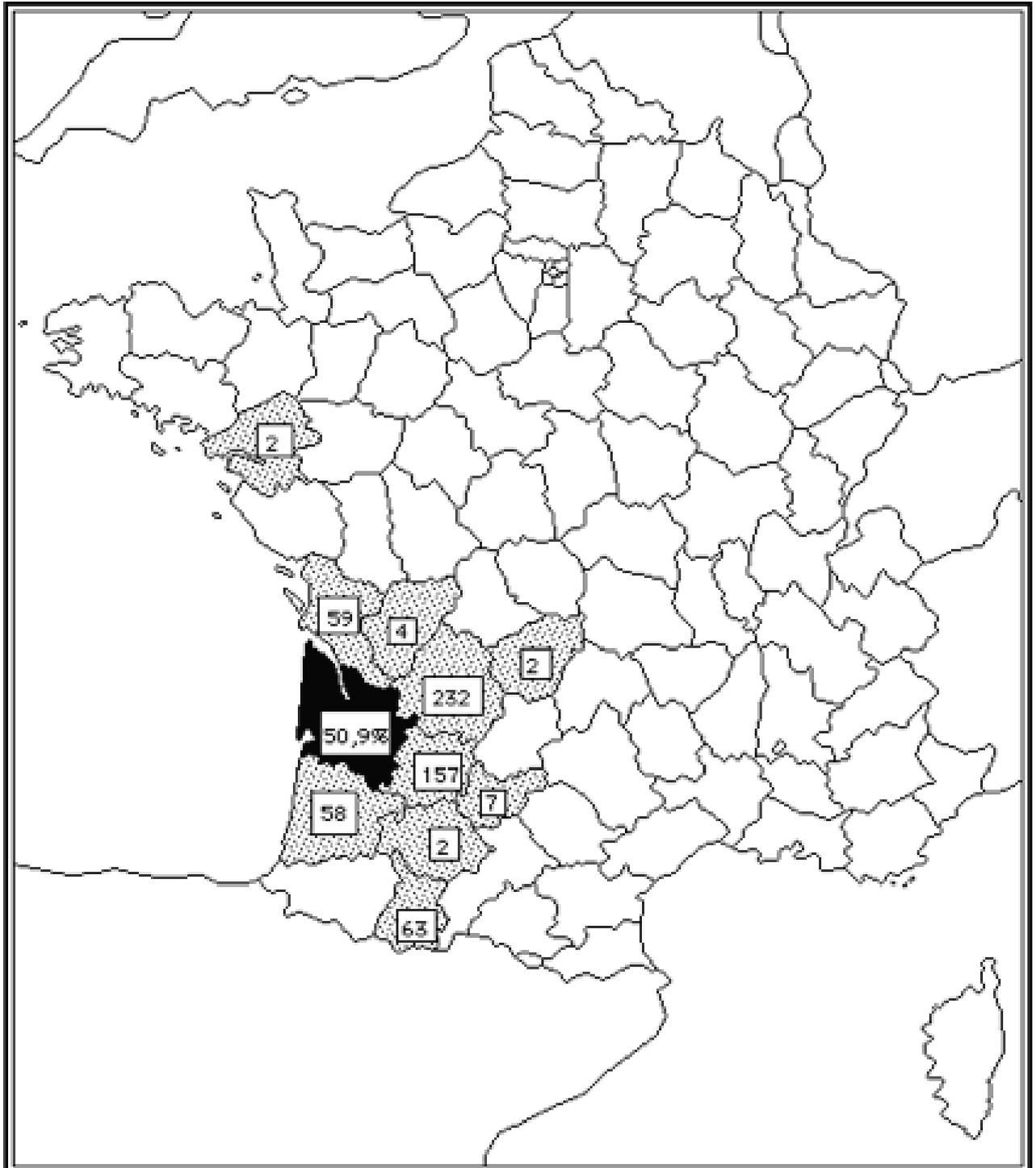
En la dépassant, pour satisfaire la curiosité qu'elle excitait en moi, j'admirai une main toute petite et gantée de blanc. Je me sentis alors incapable de résister à la tentation de percer l'énigme de son visage, bien que cette audace ne fût pas sans danger.

Les circonstances me servirent à souhait ; le voile d'étoffe très fine légèrement soulevé par le vent permit à mon oeil curieux de saisir au passage, dans un fin profil, le regard malicieux de deux yeux rieurs qui ne me parurent point se froisser, ainsi qu'il eût convenu, peut-être, de l'admiration involontaire que lui témoignèrent les miens.

Qu'Allah et son mari lui pardonnent : je n'étais qu'un curieux et elle était si jolie. »

Un bon aperçu sur « la sexualité des Africains » dans William Benjamin Cohen, *Français et Africains. Les Noirs dans le regard des Blancs (1530-1880)*, Paris, 1981, 405 p., pp. 339-342. Un autre sur l' "Ève asiatique » et le « sortilège de la cong gài » dans L.Malleret, *L'exotisme indo-chinois dans la littérature française depuis 1860*, Paris, 1934, 372 p., pp. 216-241. Pour prendre du recul : Nacira Guénif-Souilamas, « La réduction à son corps de l'indigène de la République », dans *La fracture coloniale. La société française au prisme de l'héritage colonial*, sous la direction de Pascal Blanchard, Nicolas Bancel et Sandrine Lemaire, La Découverte, 2005, 311 p., pp. 199-208.

Annexe AH : **Résidence des membres de la Société de Géographie commerciale de** **Bordeaux en 1882**



Annexe AI :
Les Sociétés de Géographie en 1883, 1893, 1900 et au début des années
1930
(diverses sources)

Les Sociétés de Géographie en 1883

**Les Sociétés de Géographie en 1893 :
la ligne Saint-Malo/Genève...**

**Les Sociétés de Géographie à la charnière des deux siècles (1900) : la province en recul,
mais...**

**Les Sociétés de Géographie au début des années 1930 :
vestiges, mais de solides exceptions**

Annexe AJ :
Analyse récapitulative :
- de la situation de la Société de Lille à trois dates
- des admissions prononcées entre 1882 et 1921

Membres de la Société de Géographie de Lille
au 1er janvier 1882

(Sources : *Bulletin de la Société de Géographie de Lille*, 1882, pp. 12 & suiv.)

État-civil :

Nombre total : 578 membres
 Résidence inconnue : 0
 Résidence dans le département du siège (Nord) : 556 (96,2 %)
 Résidence dans d'autres départements : 9 (membres dispersés)
 Résidence à Paris et dans la Seine : 10
 Résidence à l'étranger : 3

Fonctions politiques

Députés : 2 (Pierre Legrand, Gustave Masure)
 Sénateurs : 3 (Dutilleul, ancien maire de Lille, Tenaille-Saligny, Armand Testelin)
 Ministres : 0
 Conseillers généraux : 1
 8 conseillers municipaux de Lille, dont le maire, Géry Legrand

Composition socioprofessionnelle :

N.B. : situations inconnues : 80, situations déterminées : 498 (86,1 %), noms à
 particule : 16 (2,8 %)
 Négociants : 148 (29,7 %)
 Employés de l'État : 124 (24,9 %). Dont : officiers : 9, professeurs : 23
 Cadres : 38 (7,6 %)
 Propriétaires : 37 (7,4 %) ¹
 Professions libérales : 32 (6,4 %).
 Avocats : 13, médecins : 17, architectes : 2
 Fonctionnaires : 30 (6 %).
 Dont : officiers : 7, professeurs : 11, ministère des Affaires étrangères : 1,
 magistrats : 0.
 Boutiquiers : 25 (5 %)
 Employés de commerce : 25 (5 %)
 Ces sept premières catégories représentent 92 % du total
 Aristocratie : 0
 Intellectuels divers : 2
 Hommes de lettres : 7
 Officiers ministériels et publics : 7 (notaires : 4, avoués : 3)
 Employés municipaux : 3
 Rentiers : 3
 Étudiants : 6
 Artistes : 1
 Ecclésiastiques divers : 5
 Agriculteurs : 3 ²
 Pasteurs : 2

Les femmes : 46 (7,9 %) ³

Membres de la Société de Géographie de Lille

¹ Mais les femmes non institutrices sont systématiquement recensées comme propriétaires !

² Pépiniéristes et horticulteurs.

³ En grande majorité institutrices.

au 1er janvier 1885

(Sources : *Bulletin de la Société de Géographie de Lille*,
1885, pp. 6 & suiv. 1)

État-civil :

Nombre total : 1 072 membres
Résidence inconnue : 0
Résidence dans le département du siège (Nord) : 1033 (96,4 %)
Résidence dans d'autres départements : 21 (membres dispersés)
Résidence à Paris et dans la Seine : 14
Résidence à l'étranger : 4

Fonctions politique :

Députés : 1 (Pierre Legrand, toujours)
Sénateurs : 1 (Armand Testelin, toujours)
Ministres : 0
Conseillers généraux : 0
2 conseillers municipaux de Lille, dont le maire (toujours G.Legrand)

Composition socioprofessionnelle :

N.B. : situations inconnues : 178 ; situations déterminées : 894 (83,4 %) ; noms à particule : 26 (2,4 %)

Négociants : 331 (37 %)
Employés de l'État : 174 (19,5 %). Dont : officiers : 13, professeurs : 24 et de nombreux instituteurs 2

Propriétaires : 90 (10,1 %) 3

Boutiquiers : 55 (6,1 %)

Professions libérales : 51 (5,7 %).

Avocats : 16, médecins : 30, architectes : 5.

Cadres : 48 (5,4 %)

Employés de commerce : 41 (4,6 %)

Fonctionnaires : 32 (3,6 %).

Dont : officiers : 7, professeurs : 10, ministère des Affaires étrangères : 1, magistrats : 2

Les sept premières catégories représentent 88,4 % du total

Aristocratie : 1

Intellectuels divers : 7

Hommes de lettres : 14

Officiers ministériels et publics : 15 (notaires : 10, avoués : 4, 1 commissaire-priseur)

Employés municipaux : 3

Rentiers : 2

Étudiants : 15

Artistes : 4

Ecclésiastiques divers : 6

Agriculteurs : 3 (4)

Pasteurs : 2

Les femmes : 61 (5,7 %) 5

Membres de la Société de Géographie de Lille en 1900

1 Autre liste utilisable : 1er janvier 1884 (*Bulletin de la Société de Géographie de Lille*, 1884, pp. 11 & suiv.) : 879 membres.

2 Qui bénéficient d'une cotisation réduite.

3 Mais les femmes non institutrices sont systématiquement recensées comme propriétaires !

4 Pépiniéristes et horticulteurs.

5 En grande majorité institutrices.

(Sources : *Bulletin de la Société de Géographie de Lille*,

1er sem. 1900, pp. 146-196 1)

État-civil :

Nombre total : 2 244 membres
 Résidence inconnue : 0
 Résidence dans le département du siège (Nord) : 2 181 (97,2 %)
 Résidence dans d'autres départements : 34 (membres dispersés)
 Résidence à Paris et dans la Seine : 23
 Résidence à l'étranger : 6

Fonctions politiques :

Députés : 7 (Jules Dansette, Théodore Barrois, Marcel Delaune, Paul Le Gavrian, Félix Le Roy, Ernest Loyer, Paul Rogez)

Sénateurs : 0

Ministres : 0

Conseillers généraux : 3

Composition socioprofessionnelle :

N.B. : situations inconnues : 166 (2) ; situations déterminées : 2 078 (92,6 %) ; noms à particule : 60 (2,7 %)

Négociants : 783 (37,7 %)

Propriétaires : 269 (12,9 %)

Employés de commerce : 230 (11,1 %)

Employés de l'État : 181 (8,7 %). Dont : officiers : 25, professeurs : 34

Boutiquiers : 155 (7,5 %)

Cadres : 128 (6,1 %)

Professions libérales : 114 (5,5 %). Avocats : 37, médecins : 51, architectes : 20, divers : 6

Ces sept premières catégories représentent 89,5 % du total

Officiers ministériels et publics : 50 (soit 2,4 % du total, la 8e catégorie : notaires : 30, avoués : 6, divers : 14)

Fonctionnaires : 44 (2,1 %)

Aristocratie : 6

Intellectuels divers : 4

Hommes de lettres : 7

Employés municipaux : 4

Rentiers : 35

Étudiants : 17

Artistes : 7

Ecclésiastiques divers : 24

Agriculteurs : 3 (3)

Ouvriers : 17

Les femmes : 176 (7,8 %)

1 Il existe de nombreuses listes utilisables, de 1886 à 1921 (et même 1928, mais celles de 1937 et 1939 ne comportent pas les professions).

2 On me permettra de m'amuser d'un « timbrophile » !

3 Pépiniéristes et horticulteurs.

Membres de la Société de Géographie de Lille admis entre 1882 et 1921

(Sources : *Bulletin de la Société de Géographie de Lille*,
passim)

État-civil :

Nombre total : 4 040 adhésions
Résidence inconnue : 2
Résidence dans le département du siège (Nord) : 3 992 (98,9 %)
Résidence dans d'autres départements : 18 (membres dispersés)
Résidence à Paris et dans la Seine : 20
Résidence à l'étranger : 8

Fonctions politiques :

Députés : 1 (Paul Rogez, entré en 1898)
Sénateurs : 0
Ministres : 0
Le nouveau maire de Lille, Charles Delasalle, qui adhère en 1904

Composition socioprofessionnelle :

N.B. : situations inconnues : 872, situations déterminées : 3 168 (78,4 %) 1, noms à particule : 69 (1,7 %)

Négociants : 970 (30,6 %) 2
Employés de l'État : 393 (12,4 %) 3.
Dont : officiers : 111, professeurs : 415

Employés de commerce : 364 (11,5 %) 4

Cadres : 315 (9,9 %) 5

Propriétaires : 275 (8,7 %) 6

Boutiquiers : 259 (8,2 %)

Professions libérales : 194 (6,1 %).

Avocats : 50, médecins : 108, architectes : 32, divers : 4

Fonctionnaires : 100 (3,1 %).

Dont : officiers : 40, professeurs 7 : 26, ministère des Affaires étrangères : 0, magistrats

: 0

Les sept premières catégories représentent 87,4 % du total

Aristocratie : 6 (dont 5 provinciaux)

Intellectuels divers : 5 (tous au début)

Hommes de lettres : 6

Officiers ministériels et publics : 52 (1,6 %).

Notaires : 29, avoués : 5, huissiers : 11, divers : 7

Employés municipaux : 13

Rentiers : 49 (1,5 %)

Étudiants : 67 (2,1 %)

Artistes : 10

Ecclésiastiques divers : 66 (2,1 %)

Agriculteurs : 5 (8)

Ouvriers : 19

Les femmes : 336 (8,3 %) 9

1 Maximum : 100 % en 1886 et 1904, minimum 51,4 % pendant la guerre.

2 Maximum de 49 % en 1889 et minimum de 17,6 % en 1907.

3 Maximum de 24,2 % en 1911. Courant janvier 1884, 6 employés du service technique des télégraphes adhèrent.

4 Maximum de 20,6 % en 1887.

5 Maximum de 19,2 % en 1908.

6 Maximum de 22,2 % en 1886.

7 Parmi les professeurs, Albert Demangeon, alors chargé de cours, en 1905.

8 Pépiniéristes et horticulteurs.

9 Maximum de 31,4 % pendant la Grande Guerre, ce qui ne surprend pas.

Annexe AK :

Statuts de l'Union géographique du Nord de la France

(Bulletin de l'Union géographique du Nord de la France, 1880, pp. 3-5)

« I. L'Union géographique du Nord de la France est une Société de Géographie régionale comprenant des Sociétés locales autonomes rattachées entre elles par un lien fédératif.

II. Elle se propose de travailler par tous les moyens qui seront en son pouvoir au développement et à la vulgarisation des connaissances géographiques. Elle étudiera spécialement les questions qui intéressent l'industrie, le commerce et l'agriculture de la région du Nord.

III. L'Union géographique du Nord de la France a son siège social à Douai.

IV. Chaque groupe de cent adhérents au moins peut se constituer en Société locale. Ces Sociétés locales sont toutes égales entre elles. Elles jouissent d'une entière autonomie en ce qui concerne :

1° La nomination de leur bureau ;

2° La rédaction de leurs statuts particuliers, pourvu qu'ils ne soient pas en opposition avec les statuts généraux ;

3° La direction donnée à leurs travaux.

V. La Commission centrale de l'Union géographique du Nord de la France se compose des délégués des Sociétés locales. Chaque Société envoie deux délégués.

VI. Le Bureau de l'Union géographique est nommé par la Commission centrale et choisi parmi ses Membres. Il se compose d'un Président, d'un Secrétaire-général et d'un Trésorier, élus pour un an et rééligibles.

VII. Le Bureau central convoque la Commission. Il fixe la date et le lieu de la réunion.

VIII. L'Union géographique du Nord de la France comprend :

1° Des Membres d'honneur ;

2° Des Membres fondateurs ;

3° Des Membres titulaires ;

4° Des Membres correspondants.

IX. Les Membres titulaires paient une cotisation annuelle de dix francs. Cette cotisation est réduite à cinq francs pour les Membres appartenant à l'enseignement primaire.

X. Les Membres fondateurs versent à leur entrée dans la Société une somme de deux cents francs. Ils sont dispensés de toute cotisation ultérieure.

XI. Les Dames peuvent faire partie de l'Union géographique du Nord de la France.

XII. L'admission des Membres nouveaux est prononcée par les Bureaux des Sociétés locales, suivant leur règlement particulier. Elle sera notifiée, dans le plus bref délai possible, au Bureau de l'Union géographique.

XIII. Les recettes de l'Union géographique du Nord de la France se composent :

- 1° Des cotisations des Membres titulaires ;
- 2° Des versements des Membres fondateurs ;
- 3° Des subventions et dons volontaires ;
- 4° Du produit de la vente du Bulletin ou des autres publications, des expositions, etc.

XIV. Les cotisations des Membres titulaires sont partagées par moitié entre la caisse centrale de l'Union géographique et les Sociétés locales.

XV. Les sommes versées par les Membres fondateurs seront attribuées, suivant leur désir, soit à la caisse centrale, soit à l'une des Sociétés locales.

XVI. L'emploi des subventions et des dons volontaires sera réglé conformément au désir de ceux qui les auront accordés.

XVII. L'année sociale commence au 1er janvier. Chaque année, dans la dernière quinzaine de décembre, le Bureau réunira la Commission centrale pour entendre le rapport du Trésorier sur la situation financière de l'Union géographique. Ce rapport sera inséré dans le Bulletin.

XVIII. Tout membre de l'Union géographique du Nord de la France a droit au Bulletin contenant un résumé des actes des Sociétés locales et les travaux des Sociétaires que le Bureau central, remplissant les fonctions de Comité de publication, aura jugé opportun d'insérer.

XIX. L'Union géographique du Nord de la France et les Sociétés locales s'interdisent toute discussion étrangère au but de leur institution.

XX. Les statuts ne pourront être modifiés que sur la demande de deux Sociétés locales. Les modifications devront être votées par le Bureau de la Commission centrale, à la majorité des deux tiers des Membres présents.

XXI. En cas de dissolution de l'Union géographique du Nord de la France, les fonds et les collections subsistant, après paiement du passif, recevront une destination conforme au but de l'oeuvre. Le Bureau et la Commission centrale en régleront l'emploi. »

Annexe AL :

Les Vidalien à l' « âge des masses »

I. Lucien Gallois :

Il entre à la Société de Géographie de Lyon en 1893, à celle de Paris en 1895, et son rôle se limite à être scrutateur du bureau parisien de 1912-1913 ! Né à Metz (son père était directeur d'usine), mais ayant étudié à Lyon, il fit une thèse sur *Les géographes allemands de la Renaissance*, et devint professeur à la Sorbonne en 1893, après avoir enseigné à l'Université de Lyon. Il avait été associé par Vidal, dès la création, à la direction des *Annales de géographie*.

Grand maître de la coupe géologique et du commentaire de carte, il n'écrivit jamais le tome *France* prévu dans la *Géographie universelle*, dont ce fut la seule lacune (notice par André Meynier dans *Les géographes français*, n° spécial du *Bulletin de la section de géographie du C.T.H.S.*, n° LXXXI, 1968-1974, Paris, 1975, 203 p., pp. 25-33, et notice nécrologique écrite par Emmanuel de Martonne, dans les *Annales de géographie*, juillet-septembre 1941, pp. 161-167).

Sur l'importance du commentaire de carte dans la tradition française, on verra P.Claval, « le commentaire de carte et le développement de la géographie française », dans l'ouvrage collectif *Histoire et épistémologie de la géographie*, n° (t. LXXXIV, 1979) du *Bulletin de la section de géographie du C.T.H.S.*, Paris, 1981, 231 p., pp. 163-172.

II. Max Sorre :

Deuxième secrétaire général de la Société de Géographie de Lille, mais seulement en 1911-1912), après être entré au Comité en 1910 seulement, aucune fonction à Paris (où il avait adhéré en 1907). On verra sur lui la notice d'Aimé Perpillou dans *Les géographes français*, n° spécial du *Bulletin de la section de géographie du C.T.H.S.*, n° LXXXI, 1968-1974, Paris, 1975, 203 p., pp. 81-106 et Anne Buttimer (1938-2017), *Society and milieu in the French geographic tradition*, Association of American Geographers Monographs, 6, Chicago, 1971, XIV+226 p., pp. 99-112.

Il a présidé pendant plus de trente ans l'Amicale des Anciens Élèves (cf. J.-L.Tissier, « les anciens élèves de l'École normale supérieure de Saint-Cloud et la géographie française. 1942-1973 », communication au Colloque *Le personnel de l'enseignement supérieur en France aux XIXe et XXe siècles*, Institut d'histoire moderne et contemporaine, Paris, juin 1984, et nécrologie dans le *Bulletin de l'Amicale des Anciens de Saint-Cloud*, mai 1963,

p. 3). Né en 1880, il fut élève-maître à l'École normale de Rennes, et devint d'abord, à sa sortie de l'E.N.S., professeur d'école normale (La Roche-sur-Yon et Montpellier) entre 1901 et 1914. Il soutint sa thèse en 1913 et fut très gravement blessé pendant la Première Guerre mondiale (notice par Pierre George dans *Les géographes français...*, *op.cit.*, pp. 185-195, reprise des *Annales de géographie*, 1962, n° 387, pp. 449-459, nécrologie citée, et J.-N. Luc et A.Barbé, *Des Normaliens. Histoire de l'École normale supérieure de Saint-Cloud*, F.N.S.P., 1982, 323 p., *passim*). Il redevint professeur de faculté sous Vichy, entrant à la Sorbonne, et refusant en 1945 de reprendre une carrière « administrative ». (P.George, article cité).

III. Henri Baulig :

Il est admis en 1912, à titre de « licencié ès lettres, publiciste » (*sic*), il est toujours membre en 1913 (« maître de conférences à la Faculté des Lettres à Rennes ») et en 1939 (« professeur à l'Université, Strasbourg »).

Il avait fait un long séjour aux États-Unis de 1904 à 1911 et y fut marqué par l'influence de Davis pour toute sa vie : il sera géomorphologue. Chef de travaux à la Sorbonne en 1911, il est chargé deux ans plus tard d'un enseignement à Rennes. La longue préparation de sa thèse sur le Plateau central est interrompue par la Grande Guerre : il ne la soutient qu'en 1928, après avoir fondé l'Institut de géographie de Strasbourg. Il fut pendant l'Occupation arrêté à cause de ses interventions en faveurs d'étudiants juifs. Notices par É.Juillard dans *Les géographes français...*, *op.cit.*, pp. 119-131, et dans *Annales de géographie*, nov.-déc. 1962, ainsi que dans le *Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg*, nov. 1962 ; notice par le même et Cl.Klein dans T.W.Freeman, Oughton & Ph.Pinchemel dir., *Geographers : biobibliographical studies*, Londres, vol. 4, 1980, 154 p., pp. 7-18.

IV. Jean Brunhes :

Il professait en outre un cours sur les méthodes géographiques au Collège libre des Sciences politiques, fondé en 1895 par Jeanne Weill (V.Berdoulay, *La formation...*, *op.cit.*, p. 106).

Sources : notice nécrologique par Pierre Deffontaines dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Lille*, 1930, pp. 194-202, notice Mariel J.Brunhes-Delamarre dans *Les géographes français...*, *op.cit.*, pp. 49-80, notice nécrologique dans *La Géographie*, 1930, II, pp. 237-239 ; Ann Buttimer, *op.cit.*, pp. 59-72 et surtout le catalogue de l'exposition *Jean Brunhes autour du monde. Regards d'un géographe/regards de la géographie*, Musée Albert Kahn, 1993, 347 p.

V. Emmanuel de Martonne :

Il était entré à la Société de Géographie de Paris en 1903 et fut vice-président de celle de Lyon en 1907. Se reporter à la notice de Jean Dresch pp. 35-48 de *Les géographes français...*, *op.cit.* Il était dreyfusard.

Annexe AM :

Un exemple de table des matières « ancien régime » (avant *La Géographie*), celle du *Bulletin de la Société de Géographie* 1882 (N.B. : les « clichés » sont alors des gravures)

Charles Maunoir, « Rapports sur les travaux de la Société de Géographie et sur les progrès des sciences géographiques pendant l'année 1881 » ;

Alphonse Milne-Edwards, « les explorations sous-marines du *Travailleur* dans l'Océan atlantique et dans la Méditerranée en 1880 et 1881 » ;

Lieutenant-colonel V.Derrécagaix, « Exploration du Sahara. Les deux missions du lieutenant-colonel Flatters » ;

W.Hüber, « Rapport sur le concours au prix annuel fait à la Société de Géographie dans sa séance du 28 avril 1882 » ;

V.-A.Barbié du Bocage, « États forestiers de la zone tempérée du Nord » ;

A.Raffray, « Voyage en Abyssinie et au pays des Gallas-Raïas » ;

J.-L.Dutreuil de Rhins, « Note sur les voyages et les travaux de M.Bloet dans l'Afrique orientale, avec carte dans le texte » ;

H.Kuss, « Note sur la géographie de quelques régions voisines du Zambèze » ;

C.Latruffe, « Itinéraire au pays des Nemencha » ;

Capitaine de Castries, « Notes sur Figui, avec clichés dans le texte » ;

F.Bernard, « la Sebkhâ d'Amadghôr et le massacre de la mission Flatters. Extraits d'une lettre au secrétaire général » ;

Bax, « Notes rétrospectives sur le voyage de René Caillié » ;

H.Gorceix, « Observations sur le climat et le régime des pluies du plateau de la province de Minas-Geraes » ;

Commandant Gallieni, « mission dans le Haut-Niger et à Ségou, avec clichés dans le texte » ;

A. d'Abbadie, « Sur l'orthographe des mots étrangers » ;

Jules Garnier, « Excursion au pays des cosaques du Don » ;

M.Biollay, « helsingfors, les Skargs, Abo et Viborg, l'Inatra » ;

J.-L.Dutreuil de Rhins, « Note sur la carte et les voyages du P.Creuse dans la Chine méridionale » ;

F.Romanet de Caillaud, « Notes sur le Tong-King » ;

L.Simon, « marche du centre de la population des États-unis » ; « Notes sur le fleuve Cachipour » ;

Th.Ber, « Tiahuanaco » ;

Dr J.Montano, « Excursion à l'intérieur et sur la côte orientale de Mindanao » ;

Commandant Gallieni, « mission dans le Haut-Niger et à Ségou, avec cliché dans le texte (suite) » ;

E.Aymonin, « Excursion des fleuves Yari, Parou, Iça et Yapura » ;

J.-L.Dutreuil de Rhins, « les missions d'observation du passage de Vénus sur le Soleil, *avec clichés dans le texte* ».

Annexe AN :
Pour tenter de relancer la Société : annonce du concours de
photographie de 1932-1933 (*La Géographie*, sept.-oct. 1932)

« SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE, 10, Avenue d'Iéna, Paris-XVI^e
CONCOURS DE PHOTOGRAPHIE 1932-1933

Un concours de photographies prises dans les pays lointains (hors d'Europe) et en particulier dans les colonies françaises est ouvert par la Société de Géographie entre tous ses membres.

Les envois pour ce concours comprendront :

1^{ère} série. - Des épreuves directes ou agrandies, tirées sur cartoline ou sur papier en deux exemplaires, mais, dans ce dernier cas, montées. Le format ne sera pas inférieur à 9 cm. X 12. Les agrandissements devront être accompagnés d'une épreuve en tirage direct du cliché original.

2^e série. - Des clichés autochromes, du format 6 cm. X 13 minimum, soit en plaques simple vue, soit en plaques stéréoscopiques.

3^e série. - Des diapositives de projections 8,5 X 10 ; ces dernières seront montées suivant les indications du Congrès, c'est-à-dire tirées sur plaques ayant 8 cm. 5 de hauteur, 10 de largeur, même s'il s'agit d'un sujet en hauteur. Elles seront doublées d'un verre et porteront une étiquette blanche ronde au coin droit inférieur.

4^e série. - Les films en noir et en couleur peuvent être soumis au concours et seront projetés devant le jury.

NOTA. - Étant donné la fragilité des clichés autochromes et l'impossibilité d'en avoir plusieurs exemplaires, les photographes qui voudront bien faire des envois de ce genre particulièrement intéressants, sont assurés que leurs clichés seront traités avec le plus grand soin ; néanmoins un emballage extrêmement soigné est recommandé, les organisateurs du concours ne pouvant pas prévoir les risques d'expédition et, par conséquent, en prendre la responsabilité.

À titre exceptionnel, et sauf le cas de « don » à la Société de Géographie, les clichés autochromes, qui sont des pièces uniques, seront restitués aux auteurs après le concours.

L'envoi des épreuves sera accompagné d'une identification très précise du sujet photographié avec la date de la prise de vue, les détails relatifs aux conditions dans lesquelles la photographie a été prise et tous les renseignements permettant son utilisation scientifique. Les scènes ethnographiques, villages, maisons, occupations et les portraits d'indigènes, sont particulièrement désirables.

Un numéro sera porté sur toutes les épreuves d'un même concurrent. Ce numéro devra être répété sur une enveloppe cachetée contenant le nom et l'adresse du concurrent. Ce numéro sera indiqué au concurrent dès la réception de son bulletin d'adhésion.

Les envois devront parvenir, franco de port, au secrétaire général de la Société de Géographie, 10, avenue d'Iéna, Paris (16^e), avant le 30 octobre 1933, jour de clôture du concours ; ils devront porter la mention - : "Concours de photographies 1932-1933".

La participation à ce concours est gratuite. »

Annexe AO : **La séance du 22 mai 1934 de la Société de Géographie d'Alger : une conférence sur le spiritisme !**

(Bulletin de la Société de Géographie d'Alger, 3^e trim. 1934, pp. XLVI-XLVII)

« SEANCE DU MARDI 22 MAI 1934 *Conférence du Chevalier X*

Mardi 22 Mai dernier, la Séance de la Société de Géographie d'Alger avait attiré un très nombreux public, curieux d'entendre le chevalier X traiter ce sujet : « Faut-il croire au spiritisme ? »

La séance était présidée par M.Venard, président de la Section littéraire, ayant à ses côtés M.Maillefaud, premier président à la cour, M.Duchêne président honoraire de la Société, et entouré des membres du Bureau.

M.Venard présenta tout en lui conservant son anonymat le Chevalier X, illusionniste notoire et conférencier connu, autant par ses expériences, et par des ouvrages que par ses sévères critiques à l'adresse des fakirs, fumistes, et autres comparses qui se servent de trucs empruntés à la prestidigitation pour essayer de convaincre leurs prochains de leur pouvoir surnaturel.

Il fit ensuite un bref exposé de la doctrine du spiritisme, qui a ses apôtres comme Allais Kardie, Léon Denis, dont il évoqua la pâle figure de Christ émacié et vante le beau livre, « après la mort », Charles Richet, le comte de Grammont, Camille Flammarion, et ses scientifiques, le Docteur Calmette, William Crookes et le criminaliste Lombroso, puis laissant à chacun la responsabilité de ses convictions personnelles sur une matière aussi controversée, il donna la parole au "Chevalier X".

Celui-ci, pendant une heure, retint l'attention d'un public tantôt amusé et charmé, tantôt ému et étonné, car, malgré les avertissements donnés à ceux qui pouvaient redouter les émotions fortes, il n'y eut pas de défection. Le Chevalier X rapporta d'abord, non sans humour, l'histoire d'un défi lancé par lui à un médium éminent après une expérience qui l'avait laissé sceptique — défi qui ne fut jamais relevé, le médium étant subitement parti pour Varsovie, d'où il n'est pas encore revenu... Puisant ensuite dans ses propres livres, le conférencier, par de solides arguments, s'efforça de démasquer les faux spirites qui font, par leurs supercheries le plus grand tort aux vrais ; il décrivit l'étrange figure de la belle Eusapia Paladino, médium au sourire énigmatique et aux cheveux ténus, les soirées mémorables de la Villa Carmen, à Alger...

La seconde partie de la Conférence qui fut certainement la plus goûtée, fut remplie par de curieuses expériences de prestidigitations telles que celles qui sont présentées aujourd'hui par des illusionnistes plus ou moins habiles dans les salles de spectacle.

Un guéridon se souleva tout seul, et après l'application des mains, quelques auditeurs, convoqués sur l'estrade, eurent la bonne fortune de voir une table de fer, se soulever sous l'action d'un fluide dont ils ignoraient eux-mêmes la puissance, l'explication du phénomène était restée dans la manche d'un médium. Voici, enfin, pour corser les émotions un sphinx qui, dédaigneux des thaumaturgies pharaoniques, utilisa le courant électrique et désigna en levant la main droite ou la main gauche la figure d'un jeu de cartes... Mieux encore le sphinx parle, il connaît les mystères de la phonographie et peut-être de la ventriloquie. La corde coupée dont on attribua généreusement les morceaux à ceux qui courent après le bonheur — puis subitement ressoudée laissa une impression de vague sorcellerie dans les esprits... Il n'en faut pas plus pour croire aux horoscopes, et faire la fortune des marchands d'orviétans.

Le président remercia le conférencier de l'heure agréable qu'il avait fait passer à ses auditeurs car ce que l'on demande à l'illusion, ce que l'on dérobe aux soucis de l'existence est autant de pris sur le mauvais destin. Mais, comme dirait M. Bergeret, l'art des prestidigitateurs est une chose et la doctrine spirite en est une autre. »

Annexe AP :

« Les opérations sahariennes du Tchad » (extraits) : serment de Koufra, ordre du jour gaullien, Société de Géographie et « France combattante », après la Libération

« LES OPERATIONS SAHARIENNES DU TCHAD

Société de Géographie de France (*sic*)

184, Boulevard Saint-Germain

Paris - 7^e

Tél. Littré 54-62

CONFERENCE

faite à la Société de Géographie

le 21 octobre 1944

par

le Général INGOLD

Directeur des Troupes Coloniales au Ministère de la Guerre

Les opérations sahariennes menées par le Tchad entre février 1941 et février 1943 doivent être étudiées dans un cadre d'ensemble ¹.

Il y a à cela plusieurs motifs :

1° Ces opérations sont nées d'une même volonté de base :

— maintenir la France dans la guerre

— matérialiser la mystique de la *France Libre Combattante* en portant à tout prix chez l'ennemi des opérations offensives françaises partant d'un territoire français aux ordres de chefs uniquement français.

2° Elles se déroulent dans un cadre à caractéristiques sensiblement identiques pour les différentes opérations.

Et ceci les unit, au point de vue technique, dans l'étude.

3° Elles présentent des types d'opérations différents en fonction des changements de la situation générale en Afrique entre les années 1941-1943.

Cette situation impose :

— soit le raid rapide, à *effectif très limité*, avec un temps très réduit de préparation, pour l'enlèvement d'un point d'importance capitale, *c'est Koufra et Mourzouk 1941.*

— soit au contraire, la préparation minutieuse pour une guerre-éclair de moins d'une semaine, éclatant, dans le même instant, en près de dix points différents d'un vaste territoire, guerre-éclair qui n'implique pas l'occupation, mais un retrait rapide, laissant l'ennemi sous l'impression de la terreur par sa brutalité, [...]

¹ Le Tchad a été également engagé dans des opérations en *Érythrée*, en *Libye* et en *Abyssinie*. [Note du texte]

VISEES ITALIENNES SUR LE TCHAD

Dès la pacification de la Libye, en 1931, l'Italie manifeste ses visées sur le Tchad.

Les accords de Rome, du 7 janvier 1935, sont, en ce qui concerne la cession par la France d'une longue bande de 110 000 kilomètres carrés avec les postes d'Aozou et d'Ouri, une manifestation très nette de ces visées.

Les accords de 1935 n'ont jamais été mis en vigueur et la France n'a jamais cessé d'occuper la région concédée mais il n'en est pas moins certain que les visées italiennes restent entières.

L'effort considérable fourni par l'Italie vers le Tchad dans le domaine des liaisons aériennes et routières, au cours des années qui ont immédiatement précédé la guerre de 1939 — effort que nous venons de retracer rapidement — est une preuve indiscutable de la persistance de ces visées.

Le 8 mars 1939, les Italiens installent à Hadjer-el-Azrag (Rocher Noir) une équipe de travailleurs qui devaient forer un puits prématurément baptisé : "Bir Baldo". Or ce point est situé à 45 kilomètres à l'intérieur de la frontière française.

Le 6 avril 1940 un détachement italien motorisé pénètre en territoire français.

Il atteint Guezenti à midi, venant de l'Enneri Guezenti. Il en repart le 7 au matin en emmenant un guide indigène pour tenter d'emprunter la piste chamelière qui conduit à Aozou. N'ayant pu réussir, les camions rentrent à Guezenti et reprennent l'Enneri Guezenti en direction de la zone italienne. (*Bulletins de Renseignements* d'avril et mai 1940). Un pareil cas d'agressivité ne devrait plus se reproduire demain. Il ne pourrait être empêché que par l'occupation du Fezzan par la France. "Il est la part de la France dans la bataille d'Afrique et le lien géographique indispensable entre nos territoires nord-africains et les pays d'A.O.F. et d'A.E.F." a dit le Général de Gaulle. [...]

ORDRE DU JOUR

Un détachement de troupes terrestres et aériennes du Tchad vient d'opérer en territoire ennemi, au milieu d'organisations défensives importantes, à plusieurs centaines de kilomètres de ses bases.

Quatre postes fortifiés ont été pris, plus de 150 prisonniers faits, plusieurs dépôts d'essence et de munitions incendiés, de nombreuses armes automatiques emportées ainsi que trois avions détruits.

Trois drapeaux dont un déchiré par nos projectiles ont été pris et prendront place dans la salle d'Honneur du Régiment en face de celui de Koufra.

Ces résultats sont dûs à l'audace et à la bravoure des combattants, mais aussi au travail acharné de tous ceux qui les ont aidés.

Nous ne sommes pas encore mûrs pour l'esclavage.

VIVE LA FRANCE !

Largeau le 17 mars 1942

Le Général LECLERC,

Commandant militaire du Tchad,

Signé : Leclerc.

ORDRE DU JOUR DU GÉNÉRAL DE GAULLE

La victoire française du Fezzan est une étape importante vers la libération et la vengeance de la Patrie.

Général Leclerc, sous votre commandement habile et audacieux, les troupes et l'aviation du Tchad ont su préparer méthodiquement et exécuter hardiment une des opérations offensives les plus difficiles de cette guerre. Les trésors d'ardeur, de discipline et de courage qu'elles ont dépensés constituent, pour les Français soumis à l'oppression de l'ennemi, un puissant réconfort, et pour le monde une preuve nouvelle de ce que valent nos armes, quand elles sont confiées à des Chefs dignes de la France.

Demain, soyez-en certain, les Forces françaises, inspirées par l'exemple et animées par l'esprit des troupes que vous commandez, seront rassemblées pour les grandes victoires.

Signé : Général DE GAULLE. »

Annexe AQ :

Tableau récapitulatif des médailles d'or et prix de fondations publié dans le n° spécial (52-53) d'*Acta Geographica* (pp. 31-34) et établi par Marcel-M. Chartier

I. MÉDAILLES D'OR ET GRANDS PRIX

- 🍏 GRANDE MÉDAILLE D'OR DES EXPLORATIONS. Depuis 1829 pour un voyage dont les résultats ont enrichi la géographie.
- 🍏 GRANDE MÉDAILLE D'OR A TITRE EXCEPTIONNEL. Attribuée depuis 1878 pour des services rendus à la Société.
- 🍏 GRAND PRIX DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE. Décerné sous cette appellation depuis 1922 pour couronner l'ensemble d'une œuvre géographique.

II. PRIX DE FONDATIONS

1. Prix de Géographie physique générale

* Prix William Hüber

Depuis 1896 à un auteur français ou suisse pour ses travaux sur les montagnes, les glaciers et les lacs de montagne.

* Prix Jules (César) Janssen

Depuis 1896 au voyageur ayant recueilli des observations suivies sur la physique du globe.

* Prix Jules Girard ou d'Océanographie

Depuis 1901 à un Français pour des travaux de physiographie maritime ou littorale.

* Prix Édouard-Alfred Martel ou d'hydrogéologie

Depuis 1927 pour des études sur les eaux souterraines et sur la spéléologie.

2. Prix pour travaux géographiques sur les diverses parties du monde

* Prix Alexandre de la Roquette

Depuis 1870 au voyageur qui aura le plus contribué à faire connaître les pays du Nord.

* Prix Auguste Logerot ¹

Depuis 1878 pour une exploration ou comme secours à un explorateur français.

* Prix Alphonse de Montherot

Depuis 1880 pour une exploration ou un voyage au-delà des mers par un Français ou pour une publication (voyage, recherches).

* Prix Léon Dewez ²

Depuis 1891 pour un voyage exécuté par un Français.

* Prix Louise Bourbonnaud ³

¹ Général. 1825-1913.

² Léon Dewez (1848-1911) était le directeur du *Journal des Voyages* ; à la Société de Géographie, il ne fut que scrutateur du bureau de 1894.

³ Voyageuse et philanthrope. ?-1915.

Depuis 1892 à un explorateur de nationalité française.

* Prix Henri Duveyrier

Depuis 1894, exclusivement à un Français pour un voyage ou un ouvrage de caractère scientifique ayant pour objet le Sahara ou le Soudan français.

* Prix Ch.-Fr.Herbet-Fournet

Depuis 1894 à l'explorateur ou au voyageur français ayant fait le voyage le plus utile à la science géographique ou au développement des relations françaises commerciales ou internationales, ou enfin à l'auteur d'un important ouvrage sur la science géographique publié en France.

* Prix Jean-Baptiste Morot

Depuis 1896 pour un voyage français aux pôles Nord ou Sud ou pour la découverte d'une île ou d'une contrée ou partie de continent non explorées.

* Prix Jules Ducros-Aubert

Depuis 1897 au voyageur français dont les découvertes, explorations ou travaux auront déterminé le plus grand progrès aux points de vue de la science et de nos intérêts nationaux.

* Prix Claudius Madrolle ¹

Une fois en 1900 à un Français qui par ses travaux, aura fait connaître les régions comprises dans le Sud de la province du Kouang-Tong (Canton).

* Prix Juvenal Dessaignes

Décerné depuis 1903 à l'auteur de la publication — Carte ou livre — ayant contribué le plus utilement à faire connaître notre empire colonial.

* Prix Francis Garnier

Depuis 1903 à un voyageur français en Asie.

* Prix Charles Maunoir

Depuis 1903 à un voyageur français de préférence.

* Prix Jean Duchesne-Fournet ²

Depuis 1905 à l'explorateur ou chef de mission, français, ayant le plus contribué à l'expansion coloniale ou au développement de l'influence française ou à la mise en valeur économique du domaine colonial. À défaut de candidat réunissant les conditions ci-dessus et à titre de subvention, à une exploration ou mission d'études française en cours d'exécution ou à un explorateur ou chef de mission sur le point de partir s'étant déjà distingué dans une précédente mission. Ou à la publication de résultats scientifiques ou économiques recueillis au cours d'une mission ou d'un séjour dans un pays neuf ou colonial.

* Prix Édouard Foà ³

¹ Explorateur et créateur de guides. 1870-1949.

² Explorateur. 1875-1904.

³ Explorateur. 1862-1901.

Depuis 1905 à une personne de nationalité française ayant rapporté d'un voyage ou d'un séjour en Afrique des documents nouveaux relatifs à la géographie ou aux Sciences naturelles.

* Prix Henri d'Orléans

Depuis 1906 à un voyageur français effectuant une enquête économique et géographique.

* Prix Madame Francheterre-Sauvaget

Depuis 1907 à une mission française d'exploration ou d'études. Les candidats devront justifier de titres scientifiques et leur programme devra être soumis à la Commission centrale.

* Prix Armand Rousseau

Depuis 1907 à l'auteur de travaux intéressant l'avenir de la France en Asie.

* Prix Lucien-Napoléon Bonaparte-Wyse

Depuis 1911 pour une exploration ou une étude concernant l'Amérique tropicale.

* Prix Marie-Joséphine Juglar 1

Depuis 1912 pour faciliter de nouvelles entreprises ou recherches ou pour récompenser des explorateurs français ou étrangers qui auront contribué au développement des connaissances géographiques.

* Prix Alexandre Eeckman

Depuis 1915 à un voyageur français en Afrique.

* Prix Amaury d'Adhémar

Depuis 1921 à un explorateur africain, de préférence un officier français.

* Prix Aymar de Liedekerke-Beaufort

Depuis 1922 à un voyageur français ou belge pour l'aider à mener une enquête économique, géographique ou archéologique utile aux intérêts nationaux, de préférence en Perse ou dans les régions avoisinantes. Peut éventuellement servir à publier les résultats d'un voyage dans ces mêmes contrées.

* Prix du Travellers

Créé en 1924 par l'Union géographique du Travellers pour aider aux recherches sur l'étude de la Terre et décerné depuis cette date à l'explorateur, au voyageur ou au savant que la Société de Géographie estime le plus digne.

* Prix Auguste Trouvé-Sézary

Décerné une fois, en 1938, pour des recherches historiques et linguistiques à la Martinique.

3. Prix réservés à des travaux géographiques sur la France ou les régions soumises à l'influence française

* Prix Pierre-Félix Fournier 2

1 Le célèbre Clément Juglar (1819-1905) avait été admis à la Société de Géographie en 1868.

2 1840-1884, « propriétaire », il était entré à la Société de Géographie en 1873. Il fut secrétaire du bureau de 1881, après avoir été scrutateur de celui de 1877.

Depuis 1892 à un Français ou fils de Français, après un vote de la Commission centrale tout entière, pour un excellent ouvrage de géographie paru, carte ou livre.

* Prix Victor-Amédée Barbié du Bocage

Depuis 1895 à un excellent ouvrage de géographie français ou écrit en français.

* Prix Georges Hachette

Depuis 1902 pour la publication d'une enquête géographique conduite de préférence en France ou dans les régions soumises à l'influence française.

4. Prix sans affectation définie

Sont réunies ici les fondations destinées à décerner des prix aux voyageurs ou aux auteurs qui ont contribué aux progrès de la géographie. Les revenus de ces donations, destinés à la distribution de ces récompenses, sont laissés à la libre disposition de la Société de Géographie, dont la Commission des Prix est chargée d'apprécier le mérite des candidats retenus.

* Prix Charles Grad

Depuis 1892 pour l'encouragement aux sciences géographiques.

* Prix Conrad Malte-Brun

Depuis 1892. « l'objet de ce prix sera spécifié chaque année par la Commission centrale, à sa volonté, pour le plus grand honneur de la Science géographique. »

* Prix Antoine-Alexandre Boutroue 1

Depuis 1900. Donation testamentaire sans affectation spéciale.

* Prix Alphonse Milne-Edwards

Depuis 1903. Constitué par la Société de Géographie en reconnaissance du legs fait par Alphonse Milne-Edwards

* Prix Eugène Proton

Décerné depuis 1906

* Prix Eugène Gallois

Depuis 1920. Institué par testament, qui précise que « la désignation du lauréat est laissée au gré de la Commission des Prix ».

* Prix Charles Garnier

Depuis 1923. Constitué par legs de Mme Charles Garnier.

* Prix Christian Garnier

Depuis 1925. Constitué par legs de Mme Charles Garnier.

* Prix Georges Dreyfus

Depuis 1927. Constitué par legs du donateur, qui fut membre de la Société de Géographie pendant 32 ans.

1 Alexandre Boutroue (1846-1899), agréé au tribunal de commerce de Paris, adhéra en 1882 et fut scrutateur du bureau de 1894. Sa veuve fut admise en 1900.

* Prix Henri Dehérain ¹

Depuis 1945. Constitué par legs de Mme Henri Dehérain pour récompenser des travaux scientifiques. Laisse à la libre disposition de la Société de Géographie.

* Prix Joseph Eysséric ²

Décerné depuis 1945.

5. Prix pour les sciences auxiliaires et pour services rendus à la Société de Géographie

* Prix Georges Erhard

Depuis 1881. Fondé comme prix de cartographie en mémoire de leur père par ses trois fils.

* Prix Edme Jomard

Depuis 1882. Fondé en mémoire de son père par Mme Boselli, pour récompenser des travaux remarquables sur l'histoire de la géographie et de la cartographie anciennes.

* Prix Alfred Molteni

Depuis 1903. Constitué par le donateur, de son vivant, pour récompenser « l'explorateur français ayant rapporté et donné à la Société la collection de photographies, prises par l'explorateur lui-même en cours d'exploration, la plus intéressante tant au point de vue géographique qu'au point de vue photographique ».

* Prix Henri de Bizemont

Depuis 1923. Constitué par la Société de Géographie en reconnaissance d'un legs par le comte Henri de Bizemont : géographie historique coloniale

* Prix René-Pierre-Louis Bessières

Fondé en 1942 par un legs testamentaire pour un prix de géographie historique

* Prix Édouard-Alfred Martel

Décerné depuis 1945. Fraction réservée de la donation d'Édouard-Alfred Martel. L'acte de donation spécifie que cette fraction est laissée « à la disposition de la Société pour l'entretien de sa Bibliothèque ».

¹ 1867-1941. Il était sous-bibliothécaire de l'Institut et secrétaire de rédaction, puis (1937-1941) codirecteur, du *Journal des Savants*. Il fut scrutateur du bureau de la Société de Géographie en 1901, puis vice-président en 1928.

² Artiste-peintre, grand voyageur. 1860-1932.

TABLE DES ANNEXES

- A : Statuts de la Société de Géographie de Paris
- B : Procès-verbal de la première séance du 23 juillet 1821, première et deuxième versions ; procès-verbal de la séance du 1er octobre 1821 (Colis n° 26)
- C : Présidents et secrétaires généraux de la Société de Géographie de Paris depuis 1821
- D : *Questions proposées aux voyageurs et à toutes les personnes qui s'intéressent aux progrès de la géographie* (extraits)
- E : Extraits du début et de la fin du *Journal d'un voyage à Tombouctou...* de René Caillié
- F : Début et fin du compte rendu par Jules Duval (pp. 209 & 216 du *Bulletin de la Société de Géographie* de 1864) de l'ouvrage de Henry Russell-Killough, *Seize mille lieues à travers l'Asie et l'Océanie. Voyages exécutés pendant les années 1858-1861*, Paris, 1864, 2 vol., 428 et 427 p.
- G : Biographie de Michel Chevalier
- H : Un « Rapport sur les travaux de la Société de Géographie... » en 1864
- I : Une culture langagière et rationnelle : extraits de la séance du 18 mars 1864 (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1er sem. 1864, pp. 292 & suiv.)
- J : Le début et la fin d'un compte rendu « saint-simonien », mais rédigé par Charles Maunoir : fin d'une époque, mais début d'une autre (*Bulletin de la Société de Géographie*, 2e sem. 1864, pp. 273 & 282)
- K : Le tout début du discours de Walewski à l'assemblée générale du 15 avril 1864 (*Bulletin de la Société de Géographie*, mai 1864)
- L : Quelques extraits du premier rapport de secrétaire général de Maunoir, en 1867
- M : Statistiques de Victor Turquan
- N : Quelques exemples de la présence des fonctionnaires et employés
- O : « Une expédition scientifique au massif du mont Blanc » (texte des pp. 3 et 9 d'un article de Janssen dans l'*Annuaire du Club alpin français*, 1888)
- P : Noms à particule et aristocrates au sein de huit Sociétés de Géographie
- Q : Règlement de la bibliothèque de la Société de Géographie de Paris (d'après la p. 43 de la notice de 1900, *op. cit.*)
- R : Formalisme d'intellectuels, exemples empruntés aux archives de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux
- S : « Géographe ! » : le vrai Paganel, celui de Jules Verne
- T : Jules Verne et l'inspiration directement puisée à la Société de Géographie
- U : Aperçu sur l'iconographie des publications allemandes
- V : Aperçu sur les travaux de la commission Levasseur de réforme de l'enseignement de la géographie

- W : Début de la narration de Francis Garnier
- X : Bibliographie sélective sur Pierre Savorgnan de Brazza
- Y : Le négoce dans quelques Sociétés de Géographie
- Z : Les médecins
- AA : La Société de Géographie commerciale de Bordeaux et sa fondation
- AB : Sociétés provinciales de Géographie et colonisation
- AC : Sociétés de Géographie et Parti colonial
- AD : Quelques notes complémentaires sur les groupes du Parti colonial français
- AE : Le parti colonial et naval en Grande-Bretagne et en Allemagne
- AF : Note bio-bibliographique sur Marcel Dubois (1856-1916)
- AG : Érotisme et sexualité coloniale à la Belle Époque. Les Indochinoises sollicitent tout particulièrement l'attention des géographes. Elles ne sont pas les seules.
- AH : Résidence des membres de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux en 1882
- AI : Les Sociétés de Géographie en 1883, 1893, 1900 et au début des années 1930 (diverses sources)
- AJ : Analyse récapitulative de la situation de la Société de Lille à trois dates et des admissions prononcées entre 1882 et 1921
- AK : Statuts de l'Union géographique du Nord de la France (*Bulletin de l'Union géographique du Nord de la France*, 1880, pp. 3-5)
- AL : Les Vidalien à l' « âge des masses »
- AM : Un exemple de table des matières « ancien régime » (avant *La Géographie*), celle du *Bulletin de la Société de Géographie* 1882
- AN : Pour tenter de relancer la Société : annonce du concours de photographie de 1932-1933 (*La Géographie*, sept.-oct. 1932)
- AO : La séance du 22 mai 1934 de la Société de Géographie d'Alger : une conférence sur le spiritisme ! (*Bulletin de la Société de Géographie d'Alger*, 3e trim. 1934, pp. XLVI-XLVII)
- AP : « Les opérations sahariennes du Tchad » (extraits) : serment de Koufra, ordre du jour gaullien, Société de Géographie et « France combattante », après la Libération
- AQ : Tableau récapitulatif des médailles d'or et prix de fondations publié dans le n° spécial (52-53) d'*Acta Geographica* (pp. 31-34) et établi par Marcel-M. Chartier

INDEX

Cet index des noms de personnes citées ne retient que des personnes réelles, à l'exception de personnages romanesques essentiels comme Montriveau et à plus forte raison Paganel.

(Les emplacements se trouvent avec la fonction « rechercher » de l'ordinateur, que je remercie le lecteur d'utiliser)

Abbadie d'Arrast Antoine Thomson d' (1810-1897)
Abbadie d'Arrast Arnaud (ou Arnould) Michel Thomson d'
Abd el-Kader 295
Adam A.
Adhémar Amaury d'
Agassiz Louis
Albert Ier de Monaco
Albert-Montémont, Montémont, Albert, dit
Alicot Michel
Allain René
Allégret Marc
Alluaud Charles
Alphonse XIII
Amanoullah Khan, roi d'Afghanistan
Amstrong ambassadeur
Amundsen Roald
Ancel Jacques
Ancel Jules
Andigné marquis Léon d'
André Alfred
Andrieux Louis
Anselme capitaine d'
Anthoine Édouard
Anville Jean-Baptiste Bourguignon d'
Apatou
Apianus Petrus
Appert Aristide
Appolis
Arago François & Jacques
Arbel Lucien
Arbos Philippe
Archinard Louis
Ardouin-Dumazet Maurice
Arenberg prince Auguste d'
Argout comte Appolinaire d'
Arlès-Dufour François
Armand Ernest
Armand Paul
Arnavon Louis
Artaud Adrien
Attamoux d'
Aubourg Charles, comte de Boury
Aubry Charles
Audiffred Honoré
Audoin-Dubreuil Louis
Auerbach Berthold
Augiéras Marcel
Auguis
Aumale Henri d'Orléans, duc d'
Aupick général Joseph
Avezac (de Castera-Macaya) Pascal d'
Aimard Gustave
Aymonin E.
Aynard Édouard

Bach baron Alexander von
Baillardel de Lareinty voir à Lareinty
Bailloud général Maurice
Bainier Pierre-Frédéric
Baisse Adolphe
Bajat
Baker Samuel
Bakounine Michel
Balbus Lucius Cornelius
Baldauff Émile
Balguerie-Stuttenberg famille
Balsan François
Balzac Honoré de
Banks Sir Joseph
Barante baron Guillaume (ou Prosper) Brugière de
Barbedette Pierre
Barbié du Bocage famille
Barbié du Bocage Alexandre
Barbié du Bocage Guillaume, dit « fils aîné » ou « aîné »
Barbié du Bocage Jean-Denis (père)
Barbié du Bocage Victor(-Amédée)
Bardey
Barré Henri
Barrois Théodore
Barrot Adolphe, Ferdinand et Odilon
Barrow John
Barth Heinrich, dit Abd el-Kerim
Barthélémy abbé
Barthélémy-Saint-Hilaire Jules
Bartissol Edmond
Bastard d'Estang voir à d'Estang
Bastiat Frédéric
Baudelaire Charles
Baulig Henri
Bazard Saint-Amand
Beaujeu-Garnier Jacqueline
Beaumont Élie de, voir à Élie de Beaumont
Beaurepaire comte de
Beautemps-Beaupré Charles-François
Becquey François Louis
Béhanzin Gbedasse
Behic Armand
Beke Charles
Belin Henri
Bélizal vicomte Gouzillon de
Bellart Nicolas
Belloc Émile
Belloc Marie
Bellot Joseph
Benard de Russailh Albert
Benoist Charles
Ber Th.
Berbrugger Adrien
Berlioux Étienne(-Félix)
Bernard F.
Bernard Simon
Bernard général Augustin
Berry duc Charles de
Bertaux Émile
Berté Dr Émile
Berthaut colonel, puis général Henri
Berthelot

Berthier André
Berthollet comte Claude
Bertin Henri
Berzélius baron Jöns Jacob
Bessières René-Pierre-Louis
Bienaimé Georges
Bigot de Morogues Sébastien-François
Billot général Jean-Baptiste
Binachon Fleury
Bineteau
Binger Louis-Gustave
Biollay Maurice
Birgly (?)
Biro Pierre
Bischoffsheim Raphaël Louis
Bismarck Otto von
Bizemont comte Henri de
Blais Roger
Blaise Alphonse
Blanc Édouard
Blanc Marie-Félix
Blanchard Raoul
Blaudan
Bleichröder
Blin de Bourdon Raoul, vicomte
Blondel Georges
Blosseville marquis Ernest et Jules Poret de
Du Bocage voir à Barbié du Bocage
Boghos-Bey (Youssoufiou Boghos, dit)
Boilat abbé David
Bonafous Paul
Bonaparte Charles-Lucien, prince de Cassano
Bonaparte Louis-Napoléon
Bonaparte Lucien
Bonaparte Marie
Bonaparte Napoléon
Bonaparte Pierre-Napoléon
Bonaparte prince Roland
Bonaparte-Wyse Lucien-Napoléon
Bondy vicomtes Olivier et Lionel de
Bonneuil Marie-Édith de
Bonnier de la Chapelle
Bonpland Aimé Goujaud dit
Bonvalot Gabriel
Borda Charles de
Bordeaux duc de
Borel de Brétizel chevalier Durand
Boselli Élisabeth
Bottin
Bottu H.
Boucau Albert
Boué Ami
Bouffier Albert
Bougainville Louis-Antoine de (père)
Bougainville fils (Hyacinthe de)
Bouillet Marie-Nicolas
Boule Marcellin
Bouquet de la Grye Anatole
Bourbaki Charles
Bourbonnaud Louise
Bourdarie Paul
Bourdiol
Bourge capitaine Georges

Bourgeois colonel puis général Robert
Bourgoing baron Philippe de
Bourlier Charles
Boury comte Charles Aubourg de
Bousquet
Boutroué Antoine-Alexandre
Boutry Léon & Paul
Boyer Pierre
Brazza Jacques Savorgnan de
Brazza Pierre Savorgnan de
Bredsdorff Jacob Hornemann
Brenier
Bret Paul
Breteuil Pair de France
Bretonnet Henri
Breuil vicomte de
Briand Aristide
Brimont baron Charles de
Brisson Adolphe
Broglie Victor duc de
Brongniart Alexandre
Brossard général-marquis
Brousseau Kate
Brosselard
Brown John
Brown Robert
Browne
Bruce général C.G.
Brué
Bruguière Louis
Brumpt docteur Émile
Brumpt Madame
Brun A.
Bruneau de Laborie Émile
Brunhes Jean
Brunhes-Delamarre Mariel, voir à Jean-Brunhes Mariel
Bruno G. (pseudonyme de Mme Alfred Fouillée)
Buache Jean-Nicolas, dit Buache de Neuville
Buache Philippe, dit Buache de Verpont
Bugeaud maréchal Thomas
Buloz François
Burton Richard Francis
Buurmans Victor

Cabral Pedro Álvares
Caignart de Saulcy Louis, voir à de Saulcy
Cailleux Alphonse de
Caillié Eugène-René
Caillié René
Caix Robert de
Callier capitaine
Calmette Albert
Calmon Jean
Calvet Auguste
Cambefort Jules
Cambon Jules & Paul
Cameron Verney Lovett
Camperio Manfredo
Camus Albert
Canolle marquis de
Capello
Caplain
Capus Louis

Caraman comte de
Carié Paul
Carné Louis de (1843-1871)
Carnot Hippolyte
Caron lieutenant de vaisseau Edmond
Caron Ernest
Carr
Carré de Malberg lieutenant-colonel
Carter (?), maréchal des logis
Casati-Brochier Sylvestre
Caserio Santo Ironimo
Caspari Édouard
Cassaignoles Louis de
Cassano : voir à Charles-Lucien Bonaparte
Cassini de Thury Dominique
Castellane Bonifacio, dit Boni de
Castellane marquis Boniface de
Castellane comte Stanislas de
Castelnau de
Casteret Norbert
Castries capitaine de
Catat Louis
Cattoen François
Caumont Arcisse de
Cazemajou capitaine Gabriel Marius
Cazet Mgr Jean-Baptiste
Cerisy Louis Charles Lefébure de
César Jules
Cézanne Ernest
Chabaud-Latour baron François de
Chabaud-Latour François-Henri
Chabrol de Chaméane Francis de
Chabrol de Crouzol comte Christophe
Chabrol de Volvic comte Gilbert de
Chaffanjon Jean
Chailley Joseph
Chailley-Bert Joseph
Chalaye
Chambeyron E.
Chambrelent François
Chambrun Thérèse de, épouse Brazza
Chamisso Adalbert (ou Adelbert) de (Louis Chamisso de Boncourt, dit)
Champion de Nansouty voir à Nansouty
Champallay Marie
Champollion Jacques-Joseph, dit « Champollion-Figeac »
Champollion Jean-François, dit « Champollion jeune »
Chappet Dr Édouard
Chaput
Charcot Jean-Baptiste
Charles X
Charles-Roux Jules voir à Jules-Charles **Roux**
Chartier Marcel-M.
Charton Édouard
Chartres Robert d'Orléans, duc de
Chasseloup-Laubat marquis Prosper de
Chateaubriand vicomte (François-) René de
Châtelet Sixte du
Chautemps Camille
Chauvance : voir à Montaignac
Chauvelot Robert
Chavatte
Chavoix Henri
Chédeville Édouard

Cherbonneau
Chevalier Maurice
Chevalier Michel
Cheysson Émile
Choris L.
Chuard Marie
Cirbied Jacques Chahan de (1772-1834), pseudonyme de Yakob Sahan Jrpetean
Citroën André
Clapperton Hugh
Clark William
Clemenceau Georges
Clémencet
Clémentel Étienne
Clot Antonin (ou Antoine-Barthélémy)
Coche capitaine Raymond
Cochelet Adrien
Cochin baron Denys
Cognel
Colard Mlle
Colin Armand
Colomb Christophe
Combes Edmond
Combes Émile
Compiègne marquis Victor de
Cons François
Cook James
Cooper James Fenimore
Coquebert de Montbret baron Charles
Corabœuf colonel Jean-Baptiste
Corbière Jacques Joseph comte de (1766-1853)
Cordier Alphonse
Cordier Henri
Correnti Cesare
Corta Charles
Cortambert Eugène
Cortambert Louis
Cortambert Richard
Cortereal ou **Corte-Real** Joao Vaz
Cothenet Gustave
Coudreau Henri
Couëssin Louis de
Couëssin Maurice de
Courier Paul-Louis
Cousin Victor
Couturier Henri
Crépy Auguste & Paul
Crescent A.
Cressaty comte Jean-Michel de
Crevaux Jules
Crookes William (1832-1919)
Crosnier Mgr Augustin
Crozals de
Cuénot S.
Cunin-Gridaine Laurent (1778-1859)
Cuvier baron Georges

Daguerre Jacques
Dalberg duc Émerich de
Dalloz Victor
Damas baron Maxence de
Danemark prince Chrétien-Frédéric de
Dansette Jules
Daru comte Pierre

Daubrée Auguste
Daudet Alphonse
Daumas Eugène
Daussy Pierre
David abbé
David-Néel Alexandra
Davis William Morris
Davout Louis-Nicolas, maréchal, duc d'Auerstadt, prince d'Eckmühl
Davout Louis-Napoléon, prince d'Eckmühl
Debaize abbé Michel
Debizet
Decazes duc Élie
Deffontaines Pierre
Denecourt Claude-François
Degérando baron Joseph-Marie (1772-1842)
Denham Dixon (1786-1828)
Dehérain Henri
Déjean comte Pierre
Delafosse Maurice
Delagrave Charles
Delamarre Casimir
Delamarre Théodore
Delaporte abbé Joseph
Delaporte Jacques-Denis
Delaporte Louis
Delasalle Charles
Delaune Marcel
Delcassé Théophile
Delesse Achille
Delessert Benjamin
Delessert famille
Deleutre Charles, voir à Paul d'Ivoi
Delibes Ernest
Delmas J.
Deloche Maximin
Deloncle P.
Demangeon Albert
Demersay Alfred
Deniker Joseph
Denis Ernest
Denis Hector
Denis Léon
Denon Dominique Vivant, baron (1747-1825)
Dentu Édouard
Depping Guillaume
Derrécagaix général Victor
Desbuissons Léon
Deschamps Émile
Deschanel Paul
Desdevises du Désert Théophile
Desgrand Louis
Desgranges
Desjardins Ernest
Desjobert Amédée
Despois Jean
Dessaignes Juvenal
Dessoles marquis Jean-Joseph (parfois Dessolles)
Desvergers Noël, dit Adolphe Noël-Desvergers
Devaux abbé André
Devies Lucien
Dewez Léon
Dhorme Édouard
Dias (dit *Diaz*) Bartolomeu

Diaz Porfirio
Didot Firmin
Dietz-Monnin Charles
Dinomé abbé Achille
Dion de Malfiance comte Jules-Félix Philippe Albert de
Disney Walt
Disraeli Benjamin
Divio
Dobignie
Dora d'Istria Hélène, comtesse Koltzoff-Massolsky
Dorian Charles
Doudart de Lagrée Ernest
Doudeauville Ambroise-Polycarpe, duc de La Rochefoucauld
Douls Camille
Doumer Paul
Dournes A.
Drapeyron Ludovic
Dreyfus Alfred
Dreyfus Georges
Drouyn de Lhuys Edmond
Drumont Édouard
Du Bocage voir à Barbié du Bocage
Du Camp Maxime
Dubois Marcel
Ducarre Nicolas
Duchasseint Félix
Duchêne
Duchesne-Fournet Paul
Duchinski Franciszek
Duclos-Dufresnoy Charles-Nicolas Duclos du Fresnoy, dit
Ducos Théodore
Ducros-Aubert Jules
Dumas Jean-Baptiste
Dumont d'Urville Jules
Dunant Henry
Dussieux Louis
Dunlop Robert
Dupaix capitaine Guillaume
Dupanloup Mgr Félix
Duparquet Achille
Duperrey Louis-Isidore
Dupin baron Charles
Dupleix Joseph François
Duprat Pascal
Dupré contre-amiral Marie-Jules
Durand abbé Édouard
Durier Charles
Durpé Dr
Duruy Victor
Dutilleul Jules
Dutreil Maurice
Dutreuil de Rhins Jules
Duval Jules
Duval Raoul
Duveyrier Charles
Duveyrier Henri
Dybowsky Jean

Eckmühl Louis-Napoléon, prince d'
Eeckman Alexandre
Élie de Beaumont Léonce
Elphinstone Mountstuart
Emmanuel le Fortuné

Enfantin Prosper
Entrecasteaux Antoine Bruni, chevalier d'
Erhard Georges
Escard François
Escayrac de Lauture Stanislas comte d'
Espagnol d'
Estang comte de **Bastard** d'
Estrine Lucien
Étienne Eugène
Éverat
Eyriès Jean-Baptiste
Eysseric J.

Fabre
Faidherbe Léon
Faraguet
Faure Félix
Fauvel Albert-Auguste
Favre Georges
Fayard de la Brugière, Arthème
Féron Alexandre
Ferry Jules
Férussac André d'Audebard, baron de
Field Cyrus
Fitz-James duc Édouard de
Flammarion Camille
Flaccus Septimus
Flatters Paul-Xavier
Flaubert Gustave
Fleuriot de Langle vicomtes Alphonse et Paul-Antoine
Fleury vicomte Jacques
Flinders Matthew
Florin Michel
Flornoy Bertrand de
Flury P.
Foa Édouard
Follet
Foncin Pierre
Fontbonne Gustave de
Fonvielle
Forbes Rosita
Forbin-Janson marquis de
Fortoul Hippolyte
Fouad Ier
Foucauld vicomte Charles de
Foucher de Careil comte Alexandre
Fould Armand
Fouquet Blanche
Fouquet Camille
Fourcand Émile
Foureau Fernand
Fourier Charles
Fourier baron Joseph
Fournier Christiane
Fournier Joseph
Fournier Pierre-Félix
Fraissinet famille
France Anatole, pseudonyme de François-Anatole Thibaut
Franchet d'Espèrey maréchal Louis
Franchet d'Espèrey Alain
Francheterre-Sauvaget Mme
Franklin Amiral John & Lady
Frébault général Charles-Victor

Frémont Mme
Freud Sigmund
Freycinet Louis Claude de Saulces de
Freycinet Louis Henri de Saulces de
Froidevaux Henri
Fromentin Eugène
Fustel de Coulanges Numa Deny (ou Denis)

Gabet Joseph
Gabet baron
Gachassin-Lafitte
Gaertner Hermann
Gaffarel Paul
Gail Jean-Baptiste (1755-1829)
Gail Jean-François
Gailly Gustave
Galard vicomte de
Galitzin prince Emmanuel
Gallièni Joseph
Gallois Lucien
Gallouédec Louis
Galtier Auguste
Gama Vasco de
Gambetta Léon
Ganeval Athanase
Garenc Paule
Gariel Charles-Marie
Garnier Charles
Garnier Christian
Garnier Francis
Garnier Frédéric
Garnier Jules
Garnier Pascal
Garrigat Albert
Gasconi Alfred
Gas-Faucher F.
Gasparin comte Adrien de (1783-1862)
Gaulle Charles de
Gauthier E.
Gauthier (ou Gaultier) de Rigny Henri, voir à Rigny
Gauthiot Charles
Gautier Émile(-Félix)
Gautier Théophile
Gauttier Édouard
Gauttier capitaine Pierre
Gay-Lussac Louis-Joseph
Genève Mlle de
Gennes lieutenant-colonel de
Gentil Émile
Géo-Fourrier Pseudonyme de Georges Fourrier
Gerlache de Gomery baron Adrien de
Germain Adrien
Gerville-Réache Gaston
Géry-Légrand, voir à Légrand Géry
Gèze Bernard
Gide André
Ginoux de Fermont (ou Ginoux-Defermon) comte César
Girard Jules
Girard baron
Girardin Émile de
Girardin P.
Giraud Hubert
Gironcourt Georges de

Giroud
Glais-Bizoin Alexandre Glais de Bizoin, dit
Glangeaud Philippe
Gobineau comte Joseph-Arthur de
Goncet Joseph
Goncourt Edmond et Jules Huot de
Gorceix Claude Henri (1842-1919)
Gotteron Louis
Gouraud général Henri
Gourd Alphonse
Gouzillon de Bélizal, voir à Bélizal
Goybet
Grad Charles
Grammont L. de
Grand
Grandidier Alfred
Grandidier Guillaume
Greef Guillaume de
Grenotton de Thouin
Gresley général Henri
Griffe Charles
Grimoult Léon
Groffier Valérien
Grosjean
Groslier Georges
Grossoles-Flamarens comte Jules de
Groult Edmond
Grousset Pasc(h)al
Grout de Beaufort Henri
Guardia R.B.
Guerne baron Jules de
Guérault Adolphe
Guestier
Guigniaut Daniel
Guillain Antoine
Guillot R.P.
Guizot François
Guy Camille
Guyot Yves
Guys

Haardt Georges-Marie
Hachette famille
Haidinger Wilhem Karl von
Hamy docteur Ernest-Théodore
Hanotaux Gabriel
Harcourt comte d'
Hardy Georges
Harmand docteur Jules
Haussez Charles Lemercher de Longré, baron d'
Havard
Haxo général baron François
Hayaux de Tilly
Hecht Ernest
Heckel docteur Édouard
Hedin Sven
Helbronner Paul
Héliard Léon
Hennequin
Henry colonel Hubert
Héricart-Ferrand de Thury vicomte Louis
Héricourt comte Achmet d'
Hériot Virginie

Hérodote d'Halicarnasse
Herriot Édouard
Hertz Charles
Herwyn de Nevèle
Hetzel Pierre-Jules
Himly Auguste
Hitler Adolf
Hombres-Firmas baron Louis d'
Homère
Hommaire de Hell Xavier & Mme
Hottinguer famille
Hourier
Hourst Émile (1864-1940)
Houzé A.
Howard-Bury Charles
Hüber William
Hubert Lucien
Hubert-Delisle Louis
Huc Père Évariste (1813-1860)
Huerne de Pommeuse Louis-François
Hugo Victor
Hulot baron Étienne
Humann vice-amiral Edgar
Humblot-Conté Arnould (ou Arnould)
Humboldt baron Alexandre de
Hurault Louis
Hurault de Vibraye Victor
Hurel
Hyde de Neuville baron Jean-Guillaume

Inglefield capitaine Edward
Ingold général François
Isambert François
Ivoi Paul d' (pseudonyme de Charles Deleutre)

Jackson James
Jacolliot Louis
Jacotin Pierre
Jacottet Henri
Jacquemart Victor
Jacques II
Janssen Jules
Japy Émile, Gaston, Paul
Jaricot Pauline
Jaubert comte Pierre-Amédée
Jauréguiberry amiral Jean
Javouhey Mère Marie
Jean II
Jean-Brunhes Mariel (ou Mariel Brunhes-Delamarre)
Jefferson Thomas
Joanne Adolphe
Joanne Paul
Jodot Marc
Joffre maréchal Joseph
Johnson matelot
Joinville François d'Orléans, prince de
Jolivet commandant
Jomard Edme-François
Jomard Edmond
Jonnart Célestin
Jouannin Joseph-Marie
Joubert docteur
Joyau André-Nicolas

Jubelin Jean
 Juglar Clément
 Julien A.
 Jullian Camille
 Jurquet de la Salle L. d'A.
 Justice O.

Kahn Albert
 Kainlis Oscar de
 Kane E.K.
 Kardie Allais
 Kennedy capitaine
 Kerr Madame Alexandre
 Khai-Dinh empereur d'Annam
 Kieffer Guy
 Kilian Wilfrid
 Kipling Rudyard
 Kitchener Herbert
 Klapproth Jules
 Knight Claire
 Koechlin Nicolas & Rodolphe
 Koltzoff-Massolsky comtesse, voir à Dora d'Istria
 Kotzebue Otto von
 Kowalski E.
 Kremp
 Kropotkine Pierre
 Krusenstern Johann von
 Kuss H.

Labadié Alexandre
 Labbé Paul
 Laborde vicomte Léon de
 Laboulaye Édouard Lefebvre de
 Labroue Émile
 Lacoste Henri Verdier de (1767-1819)
 Lacroix Alfred
 Ladoucette Jean
 Laffitte Jacques
 Lafond de Lurcy Gabriel
 La Garde de la Pailleterie Achille, chevalier de
 La Harpe Jean-François de
 Lainé vicomte Joseph
 Laing Gordon
 Lajaille vicomte Charles
 Lallemand Charles
 Lambert Gustave
 Lambert-Sainte-Croix (ou Lambert de Sainte-Croix) Charles
 Lamennais Félicité de
 La Monneraye comte Charles de
 Lamy François
 Landais Napoléon (1804-1852)
 Lanessan Jean Marie Antoine de
 Langlès Louis-Mathieu
 Lanjuinais comte Paul de
 Laperrine Henry
 La Pérouse ou Lapérouse Jean-François de Galaup, comte de
 Lapie colonel Pierre
 Laplace Cyrille Pirre Théodore
 Laplace marquis Pierre-Simon de
 Lapparent Albert de
 Larabit Marie-Denis
 Lareinty baron Henri Baillardel de
 Larenaudière (parfois La Renaudière) Philippe de

Largeau Victor
La Rochefoucauld Ambroise, Polycarpe duc de : voir à Doudeauville
La Rochefoucauld-Liancourt François de
La Roncière Charles de
La Roncière Monique de
La Roncière Le Noury « amiral-président » Clément de
La Roncière Le Noury « baronne de
Larousse Pierre
Larrey baron Félix
Larribe
Larronde Nemours
Las Casas Bartolome
Las Cases comte Emmanuel de
Lassow Adolf
Lasteyrie-Dusaillant marquis Jules de
Latruffe Camille
Laurie André (pseudonyme de Pasc(h)al Grousset)
Laussedat colonel Aimé
Lavallée Théophile
Lavigerie Mgr Charles
Lavisse Ernest
Lavollée Charles
Lebaudy Jacques
Lebaudy Paul
Lebon André
Lebon général Georges
Lebrun Charles François, duc de Plaisance
Lechevalier Georges
Leclerc Charles
Leclerc Philippe de Hauteclocque, dit
Lefébure Léon
Lefebvre Théophile
Lefebvre-Durufilé Noël
Legard Georges
Le Gavrian Paul
Legentil Charles (1788-1855)
Legrand Géry, dit Géry-Legrand
Legrand Pierre
Legrand René
Lejean Guillaume
Le Jemtél
Lejeune abbé Marius
Lejeune R.P.
Lejeune baron Robert
Lemercier Abel
Lemonie Frédéric
Lemonnier Henri
Lemosof Paul
Le Myre de Vilers Charles
Léopold Ier
Léopold II
Léotard Jacques
Le Pelletier d'Aunay comte Honoré
Lepeudry
Le Play Frédéric
Leprieur
Le Roux Paul
Leroy Arthur
Le Roy Félix
Leroy-Beaulieu Paul
Le Saint François
Lescallier baron
Lesseps vicomte Ferdinand de

Lesseps Jean-Baptiste Barthélémy de (1766-1834)
Lesueur Charles Alexandre (1778-1846)
Letronne Jean-Antoine
Leudière Édouard
Levasseur Émile
Levot Prosper
Lévy Paul
Lewis Meriwether
Liancourt, voir à La Rochefoucauld-Liancourt
Liard Louis
Lichtenberg comte de
Liedekerke-Beaufort Aymar de
Linant de Bellefonds Louis-Maurice
Line-Candilly Mme
Litre commandant
Livingstone David
Logerot Auguste
Lorge comte de
Lory Pierre
Louandre Charles
Loubet Émile
Louis baron Joseph
Louis de Portugal
Louis XVI
Louis XVIII
Louis-Philippe Ier
Loyer Ernest
Lozé Henri
Lyautey maréchal Hubert
Lyautey Pierre
Lyée de Belleau Madame de
Lyon

MacClintock
MacClure
Macé Jean
Mackau vice-amiral baron Ange de
Madison James
Madrolle Claudius
Magellan Fernand de
Magis capitaine des
Magyar Laszlo
Mahy François de
Maillefaud Abel
Maistre Casimir
Makoko roi (Illôo Ier)
Malaurie Jean
Malavialle Léon
Malleret Louis
Mallet Famille
Malleterre général Gabriel
Malraux André
Malte-Brun Conrad (Malthe-Conrad, Brüün, dit)
Malte-Brun Victor-Adolphe
Manès
Manet abbé François
Mangin Charles
Mangon de la Lande Charles
Marceau capitaine Hippolyte-Victor
Marcel Gabriel
Marceschaux
Marchand J.
Marchand Jean-Baptiste

Marche Alfred
Marchel
Marfand
Margerie Emmanuel de
Margry Pierre (1818-1894)
Marin Louis
Marion député
Marquiset Gaston
Marsaudon Yves
Martel Édouard-Alfred
Martignac Jean-Baptiste Gay, marquis de
Martin Louise
Martin P.J.A.
Martin William
Martin de Moussy Victor
Martin du Nord baron Nicolas
Martineau Alfred
Martonne colonel Édouard de
Martonne Emmanuel de
Marx
Marx Karl
Mas Alphonse
Massignon Louis
Masson Paul
Masure Gustave
Mathieu contre-amiral Pierre
Mattauer Maurice
Maunoir Charles
Maunoury Jacques
Maurel Marc
Maurice R.P.
Maury Alfred
Maury commandant
Mauzié
Mazenod Mgr Eugène de
Mège Alexandre du
Méhémet-Ali
Méhier de Mathuisieulx vicomte Henri
Meignen famille
Meinadier colonel Pierre
Meissas Achille
Méline Jules
Ménard
Mendaña y Neira Àlvaro de

Ménélik II
Ménier Émile
Menu Mlle
Merchier Albert
Mercier docteur Maurice
Mérimée Prosper
Mérode de
Mesnager Élisabeth
Meurand Jean
Meyer Arthur
Michel Ernest
Michelet Jules
Miel
Mignet Auguste
Milne-Edwards Alphonse
Mirabaud famille
Mirabaud Henri
Mirabaud Paul

Mizon Louis
Molé comte Matthieu
Mollien Gaspard Théodore 1796-1872
Molteni Alfred
Monge Gaspard
Monier Frédéric
Monmarché Marcel
Monod Gabriel
Monroe James
Montaignac de Chauvance marquis Louis de
Montaigne Michel Eyquem, marquis Louis de
Montalembert Charles Forbes, comte de
Montalivet Marthe-Camille Bachasson, comte de
Montano docteur Joseph
Monteil Louis
Montépin Xavier de
Montesquiou-Fézensac comte Elisabeth-Pierre de
Montherot Alphonse de
Monti Marie
Montijo Eugenia Maria de Montijo de Guzmán, Impératrice Eugénie de Montijo
Montriveau Armand de
Moorcroft
Moreau de Jonnés Alexandre
Morillot Léon
Mornemann
Morny duc Charles de
Morot Jean-Baptiste
Mortemart marquis Anne de Rochecouart de
Mouchez contre-amiral Ernest-Barthélémy
Mougeot Léon
Moustier marquis Desle de
Mungo-Park, voir à Park Mungo
Murchinson Roderick Impey

Nachtigal Gustav
Nadar pseudonyme de Félix Tournachon
Nansen Fridtjof
Nansouty général Champion de
Nanssen Jules
Napoléon Ier
Napoléon III
Napoléon prince
Naumann pasteur Friedrich
Néron-Bancel Émile
Nerval Gérard de
Neuflize barons de
Nevèle Herwyn de, voir à Herwyn de Nevèle
Neveu J.
Neveu-Lemaire Maurice
Ney maréchal Michel
Niéger Émile
Niox Gustave
Nobile Umberto
Nodier Charles
Noir Louis, pseudonyme du capitaine Salmon
Noir Victor
Noiret
Noirot Nicolas
Noirot A. (fils du précédent)
Noirot Adolphe
Nolen
Nordenskjöld Adolf
Noulens Joseph

Oberthur Charles
Ollivier Émile
Olsen Olaf Nikolas
Olufsen Ole
Oppermann Eugène
Oriol Benoît
Orléans famille d'
Orléans Henri d' (1867-1901, l'explorateur, à ne pas confondre avec le duc d'Aumale, 1822-1897)
Orléans Louis-Philippe d', comte de Paris (1838-1894), voir à comte de Paris
Orléans Philippe, duc d' (1810-1842)
Orléans Philippe, duc d' (1869-1926)
Orléans Maurice vicomte d'
Orléans Robert d', duc de Chartres (1840-1910), voir à duc de Chartres
Orloff comte Alexei Fiodorovitch (1787-1862)
Oudinot Paul
Oulié Marthe

Pacho Jean-Raymond
Paganel Jacques
Palatre Père Gabriel
Paquet Nicolas
Pâquier Jean-Baptiste
Parédès
Paris Louis-Philippe d'Orléans, comte de
Pâris contre-amiral Edmond
Parisot Valentin
Park Mungo, dit Mungo-Park (1771-1806)
Parry William Edward (1790-1855)

Pasqua Dr 544
Pasquier duc Étienne
Pasteur Louis
Pastoret comte Amédée de
Pastoret marquis Claude de
Patouillet Jules
Paturot Jérôme
Paty de Clam comte Antoine du
Paulin Alexandre
Pavie Auguste
Peary Robert
Pecsi A.
Pedro II du Brésil
Péguy Charles
Pelet général baron Jean
Penck Albrecht
Pereire famille
Périer Alphonse
Périgny comte Maurice de
Périn Georges
Perpillou Aimé
Perreaux Général
Perréaux Jean-Frédéric
Perret Robert
Perrier Edmond
Perrier général François
Perrier général Georges
Perrot A.M.
Persigny comte, puis duc Victor Fialin de
Perthes Justus
Pétain Philippe
Petermann Doktor August
Petitot abbé Émile

Peutinger Konrad
Peyronneau
Peytral Paul
Pfeiffer Ida
Pharaon
Picot Georges
Pictet
Pigneau de Béhaine Pierre Pigneaux, Mgr.
Pila Ulysse
Piolenc marquis de
Piolet R.P.
Planchut Edmond
Pobéguin Henri
Poincaré Raymond
Poindron Paul
Poinsett colonel Joël Roberts
Poirier Léon
Polybe
Ponel Edmond
Populus (?) J.
Portal Pierre-Barthélémy d'Albarèdes, baron de
Porto Silva
Postel Raoul
Potagos docteur Paniagotes
Pouchet Georges
Poulain de Bossay Prosper-Auguste (1798-1876)
Pouqueville François (1770-1838)
Pourtalès comte Robert de
Prax M.
Preissac François-Jean, comte de
Prévost Antoine François Prévost d'Exiles, dit l'abbé
Prévost Constant
Prévost-Paradol Anatole
Prillieux Édouard
Privat-Deschanel Georges
Prompt colonel
Proton Eugène
Prudent colonel Ferdinand
Puget Pierre
Puisant
Puissant Adolphe
Purachatta prince (du Siam)
Putnam Amy
Puydt Lucien de

Quatrefages de Bréau Armand de
Quatrefages de Bréau Madame de
Quellien N.

Rabah roi
Rabaud Alfred
Rabot Charles
Rafinesque-Schmaltz Constantin-Samuel
Raffray Achille
Raiberti baron Flaminus
Raineau M.
Rallier du Baty capitaine Raymond
Rambaud Dr
Rambuteau Claude Barthelot, comte de
Ramond de Carbonnières Louis
Raspail Benjamin
Ratzel Friedrich
Ravachol François Koenigstein, dit

Raveneau Louis
Raybaud Louis
Raymond Paul (1833-1878)
Réby J.
Reclus Élisée, et/ou un frère ou ses frères
Regelsperger Gustave (1856-1940)
Reid Thomas Mayne
Reille baron René
Reinach Joseph
Reinaud Joseph-Toussaint
Reizler Stanislas
Remier Anna
Rémusat comte Charles de
Rémy Jules
Renan Ernest
Renaud Joseph
Renaux
Renoust des Orgeries
Révoil Georges
Rey Guillaume
Reybaud Louis
Reyes Rafael
Reymond André
Ribot Alexandre
Richard
Richardson James
Richelieu duc Emmanuel de
Richet Charles
Richtofen baron de
Rieunier Henri
Rigaud
Rigny Henri Gauthier (ou Gaultier) de
Rimbaud Arthur
Rimski de Korsakoff
Ritter Carl
Rivet Paul
Robert Colonel
Robert Eugène
Robespierre Maximilien de
Roblès colonel
Roche capitaine J.-B.
Rochedragon L.-B.
Rœderer comtesse
Roger baron Jacques, dit « Roger du Loiret »
Rogez Paul
Rohan-Chabot comte Jacques de
Rohlf Gerhard
Romanet de Caillaud F.
Romain-Desfossés (ou Romain des Fossés) amiral Joseph
Rondet-Saint Maurice
Roquette Jean Dezos de la
Rosily-Mesros François-Étienne comte de (1748-1832)
Ross James Clark
Rosse de
Rossel contre-amiral Édouard de
Rostaing vicomte Tristan de
Rostovtsev Michel
Rothschild famille de
Rouch commandant Jules
Roudaire capitaine Élie
Rouland Gustave
Roume Ernest
Rousseau Armand

Rousseau Jean-Jacques
Rousselet Louis
Roussilhe Henri
Roussin amiral baron Albin-Reine
Routier Gaston
Rouvier Maurice
Roux Jules-Charles
Roux de Fraissinet famille
Roux de Rochelle Jean
Roy de Loulay Louis
Ruelens Charles
Ruhmkorff Heinrich Daniel
Rumigny Marie-Théodore Gueilly, vicomte de
Russell-Killough Henry

Sacy Silvestre de
Sadi-Carnot Marie, François, Sadi, Carnot, dit
Saillard baron
Saint-Aignan comte Auguste de
Saint-Joseph baron de
Sainte-Claire Deville Henri
Saint-Simon marquis Henri de
Saint-Victor Louis de
Saint-Vallier comte de
Salesses
Salles André
Salmon capitaine, voir à son pseudonyme, Louis Noir
Salvandy comte Narcisse de
Samblin Mme Veuve
Sanford
Saulcy Louis Caignart de
Sauzeau abbé
Say Jean-Baptiste
Sayous
Schefer Christian
Schlagintweit Adolf
Schlumberger Charles
Schlumberger Paul
Schœlcher Victor
Schœner Jean
Schrader Ferdinand
Schrader Franz
Scott Walter
Séguier Antoine (1768-1848)
Séguet Henri de
Senart Émile
Serena Carla
Serpa Pinto Alexandre, Alberto, da Rocha
Sers baron
Sibertin-Blanc Claude
Sibour Mgr Marie-Dominique
Sidney(-)Smith William (1764-1840)
Siegfried Jacques & André
Siegfried Jules
Sikora François
Simon Jules Suisse, dit
Simon L.
Simonin L.
Sizeranne comte Fernand de la
Smith Adam
Smyth William
Soleillet Paul
Sommerard Alexandre du

Sorre Max(imilien)
Soult Jean de Dieu, dit Nicolas, duc de Dalmatie
Souton
Spronck Maurice, dit Jean Maurice-Spronck
Staël Germaine Necker, baronne de Staël-Holstein, dite Madame de
Stanhope Spencer
Stanley John Rowlands, Sir Henry Morton Stanley
Stein Marc Aurel
Stendhal Henri Beyle, dit
Steyert André
Stoeffler Jean
Streicher Mgr
Strutt colonel E.L.
Sueur-Merlin
Sykes Mark
Sylvain Benito

Tacite Publius Cornelius Tacitus, dit en français
Taffin Pierre
Taillefer
Talabot Paulin
Talon Jules
Tastevin C.
Taylor Justin
Tazieff Haroun
Teisseire Raymond
Teisserenc de Bort Léon
Templier Armand
Templier Émile
Tenaille-Saligny Étienne
Termier Pierre & Geneviève
Ternaux baron Guillaume
Terquem
Terrier A.
Testelin Armand
Teutsch A.
Thénard baron Jacques
Thénard baron Paul
Thierry Augustin
Thierry Joseph
Thiers Adolphe
Thomas G.
Thompson Georges
Thorel docteur
Thounens Orélie-Antoine de, « roi d'Araucanie »
Thury voir à Cassini
Tilho Jean
Tilière marquis de
Tinné Alexandrine (1835-1869)
Tirman gouverneur général
Tocqueville Alexis Clérel de
Tocqueville vicomte Clérel de (frère du précédent)
Tolstoï Léon
Töpffer Jean-Charles
Tourneau
Tréhouart amiral Thomas
Treich-Laplène Marcel (1860-1890)
Tresse René
Tréveneuc Robert Chrestien, comte de
Trouvé-Sézary Auguste
Truillet Claude
Truong-Vinh-Ky Pétrus
Tupinier Jean

Turin comte de
Turquan Victor

Urville Dumont d', voir à Dumont d'Urville
Uzès, duc et duchesse d'

Vallaux C.
Vallot Joseph
Vandier Benjamin
Van Den Broek d'Obrenan Charlie
Van Haverbeke
Van Muyden Evert
Van Vollenhoven Joost
Vassal Mme
Vaudremer Émile
Vaysse de Villiers Jean
Vayssié Georges
Vélain Charles
Velten Gottfried
Venard
Verdat Marguerite
Verdier Mgr
Verhuell (ou Ver-Huell) Carl-Henrik
Verne Jules
Verne Michel
Verne Paul
Verneur
Versepuy
Vibraye marquis de : voir à Hurault
Victor Paul-Émile
Victoria reine
Vidal de La Blache
Vidon E.
Viel de Lunas d'Espeuilles marquis Antoine Théodore de
Viennet Jean-Pons-Guillaume
Vigné d'Octon Paul
Vignes vice-amiral L.
Vignes capitaine de vaisseau Louis 605
Vigouroux Louis
Villard Pierre
Ville de
Villèle comte Jean-Baptiste de
Villemain François
Villermé Louis-René
Vincent capitaine H.
Vincent Noël
Viollet-le-Duc Eugène
Vitalien Dr
Vitet Ludovic
Vivien de Saint-Martin Louis
Vivier de Streele E. du
Voelkel Paul

Vogüé comte Melchior de
Volfrey
Volney Constantin-François Chassebœuf de La Giraudais, comte Volney
Volpi comte
Voltaire
Volz Walter

Waddington William
Wagner Richard
Wailly Joseph, dit Natalis de

Walckenaër baron Charles-Athanase
Waldeck-Rousseau René
Walewski Alexandre Colonna, comte
Wanters A.J.
Warden David Baillie
Weill Jeanne
Weisgerber Dr H.
Wendel Guy, Humbert et Maurice de
Werner Jean
Whymper Edouard
Wilmotte Maurice
Wolff H.
Woodward H.

Yukanthor prince Aruna

Zappa père
« **Zidore** »
Zola Émile
Zuylen de Nyevelt baron de

TABLE DES MATIERES

Préface.....
Introduction
Remerciements
Sources
Bibliographie.....

UNE SOCIETE DE NOTABLES ROMANTIQUES ? 1821-1864

chapitre 1er : Le mouvement est lancé (1821-1842)

La Société de Géographie de Paris : naissance et affirmation d'une sensibilité ; Composition sociale de la Société de Géographie de Paris pendant ses deux premières décennies (1821-1842) ; Le consensus mental des deux premières décennies (1821-1842)

chapitre 2 : Le mouvement se ralentit (1843-1864)

Changements et ruptures entre 1843 et 1864 ; Permanences au milieu du XIXe siècle

LES SOCIETES DE GEOGRAPHIE EN FRANCE, AU TEMPS DE CHASSELOUP-LAUBAT ET BRAZZA (1864- FIN DES ANNEES QUATRE-VINGTS)

chapitre 3 : Renouveau de la France « en Géographie » dans le second XIXe siècle.....

Mil huit cent soixante-quatre ; De la responsabilité d'un marquis et d'un employé ; L'accroissement des effectifs, face à l'étranger

chap. 4 : Géographie, Pouvoir et expansion européenne (1864 - vers 1890)

Géographie, politique et religion ; Le monde des bureaux ; Le mécénat géographique ; Les aristocrates ; Les moyens du mécénat

chapitre 5 : Des géographes de cabinet et l'expansion coloniale (1864 - fin des années 1880).....

Des Paganel ; Enseigner et vulgariser ; L'expansion coloniale au temps de Chasseloup-Laubat et Brazza

***LES SOCIÉTÉS DE GÉOGRAPHIE EN FRANCE, AU TEMPS DE
L' « IMPÉRIALISME » ET DES GUERRES MONDIALES
(ANNÉES QUATRE-VINGTS-DIX - 1940)***

**chap. 6 : Géographie et « impérialisme colonial », à l'époque de la
« course au clocher » entre pays européens**

La Géographie commerciale : le négoce et la réconciliation de l'*otium* et du *negotium* ; L'épée et la colonisation

**chapitre 7 : La Nation française en Géographie à la charnière des deux
siècles**

Les Sociétés de Géographie de Province ; Régionalisme ; À l' « âge des masses », le vieux rêve de la vulgarisation : une « géographie des professeurs » quand même ? ; Des Sociétés incomplètes, une société incomplète ; Patriotisme, nationalisme et Grande Guerre

**chapitre 8 : L'entre-deux-guerres, retour à l'âge d'or ou démonstration
par l'absurde ?.....**

Exister ; Croire ; Combattre

Conclusion générale

Annexes

Index.....

Table des matières.....